JAHRBUCH

FÜR

ROMANISCHE UND ENGLISCHE LITERATUR

BEGRÜNDET IM VEREIN MIT FERDINAND WOLF

VON

ADOLF EBERT

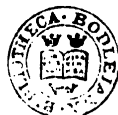
HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. LUDWIG LEMCKE,

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GIESSEN.

NEUNTER BAND.



LEIPZIG:

F. A. BROCKHAUS.

1868.

Inhalt.

Notice sur le roman
de
Tristan de Nanteuil.

Il y a bien neuf ans que j'ai ouvert pour la première fois, et je crois le premier depuis bien longtemps, le manuscrit pesant et disgracieux qui contient *Tristan de Nanteuil* [1]. Mon attention avait été attirée de ce côté par une des notes imprimées à la suite de l'histoire de la Poésie provençale de Fauriel [2] qui le désignait comme renfermant *Gui de Nanteuil* dont je préparais alors l'édition pour le recueil des *Anciens poëtes de la France.* Il est bien vrai que l'explicit du ms. en question est ainsi conçu: *Explicit de Guy de Nanteul*, et il est vrai encore que *Guy de Nanteuil* ou simplement *Guy* se lit au haut de la première page de chacun des cahiers dont se compose le volume, mais il n'en est pas moins certain que nous avons affaire à un roman qui continue le véritable *Gui de Nanteuil*, sans avoir, dans l'état où il nous est parvenu, aucun droit à porter le même titre. La seule façon de légitimer la désignation fournie par le ms., serait de supposer que le roman, dont le début nous manque, contenait originairement le poëme de Gui de Nanteuil dont ce ms. ne nous aurait conservé que la continuation. Pour éviter d'appliquer le même titre à deux ouvrages différents, j'ai pris le parti d'appeler *Tristan de Nanteuil*, d'après son principal héros, le poëme que je vais faire connaître en détail.

---

[1]) Bibl. imp. fonds français 1478, (ancien 7553—5, provenant de Colbert), 335 ff. contenant en moyenne 34 vers par page. Le ms. est complet, comme le prouve la numérotation des cahiers, mais il a été copié sur un ms. incomplet.

[2]) III, 512.

Depuis 1859 l'analyse développée et mêlée de nombreuses citations que j'avais faite de ce poëme, est demeurée inédite. Je me suis borné à en communiquer quelques passages à M. Guessard pour les préfaces de *Parise la duchesse* [1]) et *de Macaire* [2]), et à en donner un rapide aperçu dans la préface de *Gui de Nanteuil* [3]). Revenant au même sujet après les neuf ans exigés par la sagesse antique, et le reprenant avec un jugement plus calme qu'autrefois, je me trouve cependant confirmé dans la bonne opinion que j'avais tout d'abord conçue de cette volumineuse composition. Il est vrai que le style en est faible, très faible même, que la versification en est pénible, que le vers n'arrive à sa rime qu'à grand renfort de chevilles, que la fable, considérée au point de vue des vraisemblances, est bien souvent ridicule; mais on ne peut s'empêcher d'admirer certains caractères, de trouver infiniment drôles certaines situations. Gui de Nanteuil, se repentant de la faute qu'il a commise, (et encore pouvait-il croire sa femme morte et par conséquant le péché d'adultère évité!), Tristan si couard, puis si vaillant, Doon si gentilhomme, si prime-sautier, si dévoué à son compagnon, si résigné enfin quand il apprend qu'il est le bâtard de Gui, ont certainement de quoi exciter l'intérêt de ceux qui savent au besoin se faire naïfs. Sans doute, tous ces personnages et d'autres encore, sont tout d'une pièce, ils sont peu nuancés, mais c'est ainsi que le peuple (et on verra bien que *Tristan* n'a pas été fait pour les raffinés) conçoit ses héros. D'autre part n'est-il pas vrai que des scènes comme celles qui marquent l'entrée de Doon dans Valvenise, ou son entrevue avec saint Gille sont bien faites pour inspirer la plus franche gaîté?

J'ose donc espérer que l'analyse qui suit se laissera lire par ceux-là même qui n'y rechercheront que l'intérêt

---

1) *Parise la duchesse* (1861), p. vij — xij.

2) *Macaire* (1866), p. xvj — xviij ff. — cf. *Bibl. de l'Ec. des ch.* (où la préface de *Macaire* a d'abord paru), 5e série, V, 499 — 500.

3) *Gui de Nanteuil* (1861), p. xvij — xxij.

littéraire. Mais *Tristan de Nanteuil* mérite aussi l'attention à d'autres égards. C'est ce que j'essaierai de montrer par quelques recherches sur les diverses questions que soulève ce poëme. Présentement, pour faciliter au lecteur l'intelligence d'une action où trois ou quatre intrigues sont engagées à la fois, et où par conséquent la narration est sans cesse obligée de passer de l'une à l'autre pour les faire arriver à peu près en même temps à leur dénouement, je crois utile de donner ici par ordre alphabétique les noms des principaux personnages qui figurent dans le roman:

Aiglantine (Ayglantine, Esglantine, Eglantine), femme de Gui de Nanteuil.

Antoine, fils de Ganor et d'Aye.

Aye d'Avignon, femme de Ganor. Déguisée en chevalier, elle paraît dans une grande partie du poëme sous le nom de Gaudion.

Beuves, fils de Tristan de Nanteuil et de Florine.

Blanchandine, fille de Galafre. — Plus tard, changée en homme, elle prend le nom de Blanchandin.

Clarinde, compagne d'Honorée.

Clarinde, fille du soudan, femme de Blanchandin.

Clarisse, épouse de Persant, amante de Tristan.

Doon, bâtard de Nanteuil, fils de Gui de Nanteuil et d'Honorée.

Florine, seconde femme de Tristan.

Galafre, roi d'Ermenie.

Ganor, roi d'Aufalerne, sarrazin converti.

Garnier, duc de Valvenise, cousin d'Aiglantine, mari d'Honorée.

Gaudion, voir *Aye*.

Grevesson, appelé *Garsion* avant son baptême, fils de Tristan et de Clarisse.

Gui, duc de Nanteuil, fils de Garnier de Nanteuil et d'Aye d'Avignon.

Honorée, fille de Margafier; amante de Gui de Nanteuil, puis femme de Garnier de Valvenise.

Macaire de Lausane, traître.

Margafier, roi de Rochebrune.
Marie, fille de Clément, l'hôte de Doon à Valvenise.
Melior, femme d'un comte de Pouille.
Morinde, fille du soudan de Babiloine.
Persant, fils d'Hervieu de Lyon, traître. Son père figure avec la même qualité dans *Gui de Nanteuil*.
Raimon, fils de Tristan et de Blanchandine.
Richer, fils de Ganor et d'Aye.
Saint Gille, fils de Blanchandin et de Clarinde.
Tristan, fils de Gui de Nanteuil et d'Aiglantine.

Le commencement manque et le ms. débute ainsi:

Rouge or ne blanc argent n'y vault ne ce ne quoy,
Car leur vivre est failli, dont mourir les falloy.
Esglantine reclame la sainte digne loy:
«Ay! dist elle, Tristan, beau doulx fieulx, je vous voy
«Mourir devant mes yeulx, je prye à Dieu le roy
«Que secourir nous veulle, car bien prier [l']en doy.
«Dieu! que je feusse lye et plaine d'esbanoy
«Se tant peüsse vivre sans orguilleux desroy,
«Que vo gent corps veïsse poursuïr le tournoy!»
Ainsy dist la duchesse qui fut en povre ploy.
De .LX. qu'i furent ne furent mès que troy:
C'est Guion de Nanteul et ses cousins Geuffroy,
Et Tristan ly petis, Esglantine à par soy,
Car ses deux chamberieres furent mortes endoy.
«Helas! se dist Guion, je ne vivrai c'un poy
«Puis que Jhesus ne veult avoir pitié de moy!»

Se Guyon fut dolant, drois est que lui anoye.
Son enffant [1]) ceurt baiser en disant: «Je vouldroye
«Que vous et le mien fils, qui cy fut nés sans joye
«Feussiés drois à Paris ou à Rains ou à Roye,
«Et je feusse noyés en mer qui peu est coye.
«Et se je (*l.* ne) vous enmene, à Dieu prier vouldroye,
«Que ja n'eusse pardon quant mestier en aroye.
— Sire, dist Esglantine, à moy n'acouteroye
«La monte d'un bouton s'avecquez vous mouroye,
«Mais que mon fils Tristan peüst aller sa voye,
«Et qu'encore tenist la terre qui est moye.»
Lors le courut baiser et dessus luy s'appoye.
Là cuida bien mourir, car le ceur lui desvoye;

---

1) Lisez *sa femme*, à cause du vers qui suit.

Mais au fils de la Vierge parfaictement deproye
Que secourir le veulle et mectre à droite voye.
Or oyés le miracle que Dieu qui tout ravoye
Fist pour le duc Guyon et la duchesse quoye.

Seigneurs, or escoutés, pour Dieu qui tout créa,
Miracle souffisant qui oïr le voudra.
Ainsy que la duchesse et Guy mourir cuida (v°)
Ungs oraiges de mer à celle heure leva;
Plus grans et plus orribles ceste heure commança
Que n'ot fait à nul jour puis que Guyon vint là.

Cet orage entraîne le navire à plus de deux cent lieues en mer. Mais il se calme enfin: «Je crois que «Dieu veut nous sauver», dit Gui de Nanteuil à sa femme Aiglantine[1]). Puis prenant son enfant âgé de quatre mois, et l'embrassant: «Hé Tristan!» dit-il, «si nous sortons «de péril je vous confierai à une si bonne nourrice que «votre corps en grandira». — A ce moment il aperçoit une tour si haute qu'à midi son ombre avait sept lieues de long: c'était la tour qu'Abel fonda jadis en Babiloine: «Ne vous effrayez plus», dit le duc à Aiglantine, «je vais «aller à terre chercher des victuailles dont vous avez «bon besoin, car depuis hier au matin nous n'avons pain «ni blé. Je saurai où nous sommes et combien il y a «jusqu'à Aufalerne[2]); je reviendrai bientôt». Le navire aborde; Gui embrasse sa femme et son fils et s'achemine vers la ville. Mais pendant ce temps survient un marchand Sarrazin. «Sire», lui dit Aiglantine, «par le Dieu «qui mourut pour notre salut, à qui est ce château»? — Le Sarrazin, voyant qu'elle était chrétienne, la fait enlever malgré ses pleurs, afin de la vendre au soudan de Babiloine. Comme dernière grâce, elle lui demande de lui laisser son enfant, mais le marchand repousse sa prière:

---

[1]) Le ms. donne *Ayglantine* et *Esglantine*. Je choisis la première de ces deux formes qui est plus près de l'étymologie et qui d'ailleurs est celle qu'offre *Gui de Nanteuil*.

[2]) Aufalerne est dans *Aye d'Avignon* et *Gui de Nanteuil* la ville de Ganor, roi Sarrasin qui selon ces deux romans, est le second mari de la belle Aye. Il paraît, d'après les paroles de Gui, qu'il s'était embarqué pour Aufalerne lorsque la tempête le surprit.

«Marchandise d'enffant ne vault mye ung bouton: (fol. 3 r°)
«Il seroit moult très fol, foy que doy Appolon,
«Qui les acheteroit, car s'enffans vendoit-on,
«Les povres seroient riches, car ils en ont foison».

Douleur d'Aiglantine; peu s'en faut qu'elle ne se tue. Les gloutons s'en vont emmenant la jeune femme. En partant ils démarrent le vaisseau où était Tristan, et l'enfant s'en va tout seul à la grâce de Dieu.

Aiglantine reçut du soudan et de son épouse l'accueil le plus favorable. Elle les émerveilla par sa beauté et par son adresse:

Là endroit commança ouvrer d'un tel mestier (fol. 6 v°)
Qu'elle ouvroit de fin or dessus un paille cher.
En la mer n'eust poisson ne scussist pourtraictier,
Ne nul oisel volant c'on seüst pronuncer
Que Esglante ne face en ouvraige emploier.

Pendant ce temps Gui de Nanteuil était allé à Rochebrune, et, parlant le sarrazinois que Ganor lui avait appris, il avait acheté des vivres autant qu'il en pouvait trousser sur le cou d'un glouton de Sarrazin. — A son retour, grande fut sa surprise de ne plus voir de navire; — il apprit ce qui s'est passé pendant son absence, et il se lamenta amèrement.

Cependant, Honorée, la fille du roi de Rochebrune, l'avait aperçu, elle le fit appeler par une de ses suivantes; Gui arriva devant le château où était renfermée la jeune fille. Elle y était gardée par vingt chevaliers qui avaient ordre de n'y laisser entrer nul homme,

S'il n'estoit menestrier, de vielle jouans. (fol. 4 v°)

En la voyant, Gui ne peut réprimer ses sentiments; il se dit à lui même:

. . . . Royne couronnée!
«S'en mon lit vous tenoye seulete à recelée (fol. 4 v°)
«Je croy vous me feriés oublier m'espousée»

La jeune fille à son tour ne tarde pas à devenir amoureuse de lui, et s'offre à le consoler de la perte

de son épouse; elle ne peut le recevoir dans sa tour à cause des chevaliers qui la gardent, cependant elle s'y prendra de telle manière qu'elle pourra lui dire «toute s'intention» (fol. 5 v°) [1]).

Il y avait dans la forêt voisine un forestier qui fournissait de bois Honorée, et chez lequel elle s'arrêtait souvent. Un jour qu'accompagnée de ses chevaliers elle était en promenade de ce côté, feignant une indisposition subite, elle se fait transporter chez lui. Elle lui avait mandé de faire creuser sous sa cabane une cave. Gui de Nanteuil y était caché. Il lui apprend qu'il est déjà marié, qu'il ne peut donc pas l'épouser. Honorée lui propose alors de lui donner un sauf conduit pour qu'il puisse aller à la recherche de son épouse: si au bout d'un an il ne l'a pas retrouvée, qu'il revienne, elle lui livrera le château et le trésor de son père, et son père même pour qu'il le tue s'il ne consent à devenir chrétien. — Gui accepte:

Là furent embeduy en consolacion, (fol. 10 v°)
En joye et en revel assés et à foison.
En ceste damoiselle dont je fais mencion
Engendra ung beau fils qui ot à nom Doon [2]).
Ensement le fist Guys clamer pour son tayon [3]),
Ainsy que vous orrés es vers de la chansson.

Cependant Clarinde, la suivante d'Honorée, les a épiés: elle descend dans la fosse et réclame sa part de l'amour de Gui. — Fureur d'Honorée — Gui parvient à

---

[1]) Ici (fol. 6 et 7) l'auteur parle de l'arrivée d'Aiglantine en Babiloine, et de Tristan en Ermenie. Pour ne pas couper l'épisode d'Honorée et de Gui, j'ai analysé plus haut ce qui se rapporte à Aiglantine, et reporté plus loin l'histoire de Tristan.

[2]) Cela est fort extraordinaire. Dans les chansons de geste les chevaliers répondent il est vrai assez volontiers aux avances des jeunes filles, mais à une condition: c'est qu'elles aient été baptisées. Huon de Bordeaux lui-même, ce «bachelier léger» commence par repousser Esclarmonde en lui disant:

Sarrasine estes, je ne vous puis amer.

[3]) Gui de Nanteuil était fils de Garnier de Nanteuil, petit fils de Doon de Nanteuil, arrière-petit-fils de Doon de Mayence. Voir *Gaufrey*, v. 83—5.

apaiser Clarinde en lui promettant de lui donner pour mari un de ses frères — Honorée sort alors de la cabane, et rejoint sa suite, se disant guérie; puis elle envoie à Gui un sauf conduit et un destrier de Hongrie. Le jeune chevalier part à la recherche de son épouse.

Tristan abandonné au milieu des flots devait périr, mais Dieu le protégea: il lui envoya par grâce spéciale une sirène, moitié femme moitié poisson, qui le nourrit de son lait. L'enfant alla tant par la mer qu'enfin il arriva en Ermenie. Un pêcheur aperçut le navire, y entra et s'empara de la sirène et de l'enfant: «Où es-tu, «ma femme?» dit-il, «vois ce que j'ai pêché: j'ai trouvé «cet enfant qui a l'air tout ébahi et cette sirène qui «vaut maint parisis». La femme prend la sirène et la met dans un vase pour la porter au roi d'Ermenie.

> Or oyés grant merveille, pour Dieu de Paradis! (fol. 7 v°)
> Au vouloir Damedieu qui en la croix fut mis
> Est hors de la seraine par ses mamelles yssis
> Du lait tant qu'un platel de bos en fut remplis.

Mais pendant la nuit survint une *cerve* qui but ce lait et en devint si forte qu'elle étrangla non seulement le pêcheur et sa femme, mais encore mille hommes du pays. Le lait de la sirène avait une telle vertu que Tristan était devenu aussi grand qu'un cheval de Carthage. La cerve l'emporta dans la forêt et le coucha doucement, lui léchant le visage. Là, elle nourrissait l'enfant de bon pain de froment et de viande, et il grandissait ainsi au milieu des bêtes de la forêt.

> Il n'avoit ens ou bos ne liepart ne serpent (fol. 12 v°)
> Ne cogneüst l'enffant dont je fais parlement.

Le roi de Rochebrune s'aperçut que sa fille était enceinte. Il s'en prit aux chevaliers qui la gardaient et les fit brûler vifs; il se proposait bien de faire subir le même sort à sa fille, lorsqu'il apprit que, pro-

fitant d'un moment favorable, elle avait fui par mer. Dans sa colère il voulut d'abord faire mettre à mort Clarinde, mais il lui accorda la vie sur sa promesse de lui livrer le séducteur lorsqu'au bout d'un an il reviendrait.

Honorée arriva en Ermenie. Là elle trouva de nombreux chrétiens qui se rendaient au saint Sépulcre. — Parmi eux se trouvait un duc de Valvenise [1]) auquel elle raconta ses aventures et qu'elle pria enfin de l'emmener; elle lui dit:

«Ly maistres maronniers par qui je suis sauvée (fol. 14 v°)
«M'a, pour m'amour avoir, cy en droit destournée,
«Mais je ne l'ameroye pour d'or une carée».
— Or me nommés celuy dont feustes violée. . . .
— C'est Guyon de Nanteul à la brasse quarrée. . . .
— Dame, ce dist le duc, mal estes assenée,
«Car Guyon de Nanteul a mouller espousée:
«Aiglantine, qui est de mon lignaige née;
«Ma cousine est prouchaine, fille m'antain l'esnée. (fol. 15)
«Lesser vous fault Guion, à moy serés livrée;
«Je vous espouseray ains que passe l'année;
«L'enfant tenray à mien dont estes encombrée.

Puis le duc, qu'on appelait Garnier, l'emmena dans ses états. Au bout de trois mois elle mit au monde un garçon auquel elle fit donner le nom de Doon, suivant la prière que Gui lui en avait faite. Le duc Garnier, qui n'aimait guère cet enfant, le fit exposer dans une forêt; là il fut trouvé par un *forestier* qui l'éleva.

Pendant ce temps Gui de Nanteuil, d'abord désespéré, se consolait en pensant, qu'après tout, si Aiglantine était morte, ses pleurs ne la feraient pas revivre, et que le mieux était encore de retourner là où était son autre amie, Honorée. Toutefois, il se dirigea d'abord vers Aufalerne afin d'avoir des nouvelles de sa mère. Mais la ville était assiégée par Galafre, roi d'Ermenic, qui voulait forcer Ganor à tenir sa terre de lui; la ville était serrée de si

[1]) Valvenise ou Vauvenice est une localité assez fantastique qui figure dans *Parise la Duchesse* et ailleurs.

près qu'il n'y pouvait entrer «une pomme pourrie». — Ganor et ses fils font une sortie, malgré leurs exploits ils sont blessés et faits prisonniers. — Aye s'enfuit sur un navire; — la cité d'Aufalerne est saccagée:

Homes, femmes, enffans de la cité louée (fol. 22 r°)
Furent moult à douleur, c'est vérité prouvée;
Esglise n'y remest qui ne soit embrasée,
Autel ne cruxefis, ymage painturée
Ne feust contre la terre abatue et versée,
Oncques telle pitié ne fut mes esgardée.
No chrestienne gent gist à terre versée,
Les poings, les bras coupés, la cervelle espautrée,
Petis enffans gettoient de grande randonnée
Contre terre, et femmes grosses sont malmenées.

Galafre conjure Ganor de renier Jhesus Christ; refus de celui-ci:

Et Anthoine s'escrie: «Sarrazin, vien avant, (fol. 22 v°)
«Fay moi couper la teste à l'espée tranchant.
«De Dieu soyes maudis se me vas deportant,
«Car le vivre m'anoye d'ores mes en avant».
Dist le roy d'Ermenie: «Ceur avés recréant,
«Car vous creés en Dieu qui ne vault pas un gant:
«Regardés de Mahon le pere tout poissant
«Commant nous a aidé la dehors ens ou champ.
— Par foy, se dist Anthoine, ung diex avés vaillant!
«Car ly pourcel l'allerent sur ung fiens estranglant
«Pour ce qu'il estoit yvres, on le treuve lisant».

«Je vous mettrai en tel lieu, dit Galafre,

«Dont james n'ysterrés en jour de vo vivant (fol. 23)
«Tant qu'arés aoré Mahon et Tervagant».
— Hélas, se dist Anthoine, vivray je doncquez tant?
«Je cuidoye mourir ains le souleil couchant!»

Galafre retourne dans ses états. Là il apprend les ravages de la cerve. Résolu d'en débarrasser le pays, il rassemble ses barons, et promet sa fille Blanchandine à qui aura le courage d'aller la tuer. Un roi d'Ivorie accepte. Accompagné de son écuyer, il s'engage dans la forêt portant une hache danoise et «deux misericordes pour la beste berser»; il arrive à la tanière de la cerve où il trouve le petit Tristan jouant avec un singe. Aux

cris de cet animal la cerve arrive [1]); les armes du Sarrazin ne peuvent entamer sa peau, elle arrache le bras de l'écuyer, et, aidée du singe elle met en pièces le roi d'Ivorie.

Mille pièces en fist, celle nuyt en menga. (fol. 25 r°)
L'enffes en ot sa part, que la beste garda.

L'écuyer épouvanté revient rapporter au roi Galafre ce qu'il a vu; — la roi s'étonne de la présence d'un enfant dans la tanière de la cerve,

Mais sachés bien de fi, gueres n'ot esté là
Quant il ouy la serve qui du bois avalla.
Serpens et pors sauvages avec lui amena,
Couvers en fut le champ si loing c'om regarda . . .

Effrayé de l'attaque de cette étrange armée, Galafre se rembarque en toute hâte, et arrive en Ermenie la belle cité,

---

[1]) L'auteur rappelle ici que la cerve et Tristan avaient bu le lait d'une sirène, et fait allusion à un récit relatif à Arthur que je ne me souviens pas d'avoir vu nulle part:

Nourris furent d'un lait qui fut de tel maistrie, (fol. 24)
D'une seraine fut, sy con l'istoire crie.
Il est de tel vertu et de tel seignorie
Que se beste en a beu elle devient fournye,
Si grande et si poissant, nel tenés [à folye],
Que nul ne dure à lui, tant ait chevallerie.
Artus le nous aprouve, qui tant ot baronnye,
Car au temps qu'i regna, pour voir le vous affie,
Se combati au chat qu'alecta en sa vie
Du let d'une seraine qui en mer fut peschie,
Mès le chat devint tel, ne vous mentiray mye,
Que nuls homs ne duroit en la soye partie
Qu'i ne mesist affin, à duel et à hachie.
Artus le conquesta par sa bachelerie,
Mais ains l'acheta cher, sy con l'istoire crye.

A ce propos je rappellerai une allusion qui pour moi n'est pas plus claire. Il y a dans une chanson du roi de Navarre (*Diex est ausi come li pelicans*) ces vers:

Bien devrions en l'estoire veoir
De la bataille qui fu des .II. dragons,
Si com on trove el livre des Bretons
Dont il covint les chasteaus jus cheoir.

En la cité s'en vint, droit ou palais monta, (fol. 25 v°)
Sa mouller Margalie encontre lui alla,
La belle Blanchandine son pere en acola;
Et quant le roy la vit, doucement l'embrassa.
Et la franche royne son seigneur demanda:
«Sire, par Mahommet, fait elle, commant va?
— Dame, bien dist le roy . . . .

Cy fault trois feuilles doubles.

A l'endroit où le texte reprend, Galafre est devant Rochebrune qu'il assiége avec le soudan de Babylone, son neveu. Un messager vient lui annoncer qu' Urbain, roi d'Amarie [1]) est venu l'attaquer pendant son absence, qu'il a brûlé vive sa femme et qu'il tient sa fille Blanchandine assiégée dans Ermenie:

Et quant le roy oy le grant parler grevain (fol. 26)
Pour sa mouller souspire, à son menton sa main:
«Ay! Mahon, fait il, com cecy fait villain!
«Ay! dame royne, le hault Dieu souverain
«Aient l'ame de vous dedens infer malsain!» [2])

Il y avait alors dans l'armée du soudan un chevalier nommé Gaudion à qui ses exploits avaient valu la faveur de son maître. Ce chevalier n'était autre que la belle Aye d'Avignon, déguisée en homme, qui espérait trouver ainsi le moyen de délivrer son mari et ses deux fils retenus en prison par Galafre. Elle s'offrit aussitôt pour porter secours à Blanchandine. — «Gaudion, dit le sou«dan, si vous réussissez, le moins qu'on puisse faire pour «vous c'est de vous donner à gouverner la cité de Beau«caire». Soixante mille hommes sont mis à la disposition d'Aye. Comme elle se réjouissait de l'occasion qui allait la rapprocher de son époux, voici qu'arrivent la femme et la fille du soudan, accompagnées d'Aiglan-

---

[1]) Plus ordinairement *Aumarie*, Almeria.

[2]) Les poëtes du moyen âge n'arrivent jamais à faire parler les païens d'une façon vraisemblable. Ici Galafre trouve tout naturel que sa femme aille «dedans enfer malsain».

tine. — «Chevalier», dit le soudan au soi-disant Gaudion, «venez voir celle que je vous ai promise». Dame Aye rougit comme un charbon. «Sainte Marie dame! «fit-elle, faites que je ne sois pas reconnue du lignage «Mahon! Voilà qu'il veut me donner femme, et je suis «en quête de mon mari!» Le soudan prit Aye par la main, et dit, en lui montrant Aiglantine: «Chevalier, je vous octroie le don de cette damoiselle.» Aye reconnut bien la jeune femme et chercha à lier conversation avec elle; mais celle-ci la repoussait, croyant avoir affaire à un chevalier Sarrazin. «Il me semble», dit Aye, «que je «vous ai vue dans le royaume de France. Dites-moi «franchement votre nom. — Je suis de France, mon père «était marchand, il m'a perdue en mer. — Belle, reprend «Aye, ce n'est pas vrai, je vous connais aussi bien qu'un «besant: vous êtes dame de Nanteuil, et votre mari est «Gui, le vaillant chevalier». Aiglantine est obligée d'en convenir: elle supplie Aye de ne pas l'épouser. Celle-ci, de peur de renouveler son affliction, ne veut pas se faire reconnaître avant d'être revenue de l'expédition qu'elle *doit diriger*: elle lui promet seulement de la ramener à *Nanteuil* et de la rendre à son époux, puis elle s'embarque avec ses soixante mille hommes.

Galafre de son côté était devenu amoureux d'Aiglantine et très jaloux de Gaudion (Aye). D'accord avec la reine, il essaya bien de se concilier les bonnes grâces de la jeune fille, mais sans succès. Il résolut donc la perte de son prétendu rival; et peu de temps après, étant dans un combat tombé entre les mains de Margafier, il obtint de celui-ci sa délivrance par voie d'échange, et par surcroît, il lui promit de lui livrer Gaudion.

Revenons maintenant à dame Aye. Accompagnée de ses païens, elle se trouva justement débarquer dans le voisinage de la forêt où vivaient Tristan et la cerve qui le nourrissait,

N'est pas chose ennemye la beste de vallour; (fol. 35)
Ainsy le nous tesmoigne le livre enciennour,
La beste ne faisoit domage ne freour
A ceux qui Dieu cremoient, le pere creatour.

En revanche elle détruisait le plus de païens qu'elle pouvait. Pendant la nuit, elle se rua sur l'armée d'Aye, tua cent païens, et fit une telle vie, que chacun s'arma et resta sous les armes jusqu'au jour. Aye d'Avignon ayant été aux informations, apprit l'histoire de la cerve et du petit enfant qu'elle nourrissait. Aussitôt, sans tenir compte des représentations des siens, elle partit pour la forêt. Là, s'étant recommandée à Dieu, elle fut visitée d'un ange qui lui fit savoir que cet enfant était le fils de Gui de Nanteuil,

> Perdu fut en la mer, mais la Vierge Marie (fol. 36)
> Le fait illec garder, pour ce que ne veult mye
> Que l'enffes soit periz, moult ara seignorie;
> Honorés en seront tous ceulx de sa partie,
> .xvii. ans menrra en la forest antie
> Et puis rassemblera toute la compaignye
> Qui au vouloir de Dieu seuffre paine et hachie. [1])

Bientôt Aye trouve la *duyère* où repairoit la cerve. L'enfant était seul, elle le prend dans ses bras; mais il se débat, il crie, il s'agite comme un poisson de mer. Arrive la cerve. Aye dépose l'enfant, qui s'enfuit à quatre pattes, et, mettant l'épée à la main, elle s'écrie: «Bête, je «te conjure au nom de Dieu du Paradis: si tu es un «démon, éloigne-toi, si tu es "de par Dieu" approche-toi». Et l'animal s'agenouille devant la dame. «Mère Dieu! «qu'est-ce ci», s'écrie-t-elle, «cette bête sauvage se rend à «moi, et le fils de mon enfant ne veut pas m'approcher!» Elle finit cependant par l'atteindre, mais il ne cessa ses cris que lorsqu' Aye lui eût montré les mamelles dont elle avait nourri son père:

> Hors de son sain les trait, que l'enffes les choisi (f. 37 v⁰)
> Par dessus les mamelles se coucha et cati:
> C'est nature d'enffant, pour ce s'y assenti.

Pendant que l'enfant dormait ainsi, la reine, le menton dans sa main, formait pour lui des souhaits de prospérité. Et ils se réalisèrent,

---

[1]) C'est-à-dire tous les membres de sa famille; cf. plus loin fol. 123 v⁰.

Car puis ot deux royaumes, ly damoiseaulx, en son, (f. 37 v°)
Et s'ot ung vaillant fils c'om appella Raymon
Qu'il engendra ou bois dont je fais mencion,
Il l'eust de Blanchandine à la clere façon,
La fille au roy Galaffre qui tant ot de renon.
La cerve l'amena coyement à larron
Et la donna l'enffant en sa devision.
Ung an la tint ly enffes ens ou bois, ce dit on,
Dessoubz une ramée eust faicte une maison; (fol. 38)
Là fist de la pucelle son voloir et son bon.
Ung enffant engendra, si con lisant trouvons,
Et ot à non *Raymon* pour la condicion
Que dessoubz la *ramée* ou bois le trouva on
Par moult grant avanture, ainsy que vous diron.
Or commance chançon et istoire de non;
De chef en son diray toute l'estracion
De Tristan le sauvage et de son fils Raymon,
Et de Beuvon son frere qui mourut par poison.
Or antendés à moy, bourgois et valleton,
A ma droite matiere bien repairer doit on.

Aye veut emporter l'enfant, mais la cerve se place devant elle, lui montrant les dents et poussant des cris qui font accourir toutes les bêtes de la forêt. Effrayée, la reine lâche le petit et grimpe sur un arbre. La cerve court cacher l'enfant, et revient, en signe d'humilité, s'agenouiller au pied de l'arbre. Aye, rassurée, descend, monte à cheval, et retourne à son armée. S'étant rembarquée avec ses troupes, elle ne tarde pas à arriver en vue de la *tour gaiete* où Blanchandine était renfermée. Un «galiot de mer»[1]) monté dans un bateau, va par les ordres d'Aye prévenir Blanchandine du secours qui lui arrive. Bientôt la bataille s'engage entre les deux armées païennes. Urbain périt de la main d'Aye:

Le jour y fist plus d'armes c'om ne pourroit conter, (f. 42)
Ce tesmoigne l'istoire qui nous veult retraiter
La vie de la dame que Dieu volt tant amer;
Car on dit, et c'est voir, et le veult on prouver
Par la sainte escripture que Dieu l'a fait sauver,
Lassus en paradis delez lui couronner
Par dedens Advignon en scet on bien parler.

---

1) Pirate, voir Littré au mot *galiote*, Raynouard, *Lex. rom.* III, 419, et cf. *Huon de Bord.* v. 6812.

L'armée assiégeante étant ainsi mise en déroute, Aye se présente à Blanchandine et lui demande en don un des fils de Ganor, voulant, dit-elle, le faire écarteler, pour venger la mort d'un sien frère qu'il avait tué autrefois. La demande est agréée et la reine descend dans la prison. Les prisonniers entendent qu'on vient,

«Sainte Marie dame! dist le roy (Ganor) qu'esse là? (f. 43)
«Qui nous fera mourir grant aumosne fera.
— Par foy, se dist Anthoines, desiré [1]) l'ay pieça.
— Seigneurs, ce dist Richer, par Dieu qui tout crea,
«Vous n'estes mie sages, ne vous mentiray ja,
«Qui desirés la mort, car point de sens n'y a.
«Mieulx vault prinse que mort, car ly homs qui morra
«Il ne scet qu'i devient ne se scet où il va, [2])
«Ne mès nulz homs vivans de lui parler n'orra.
«Et cil qui tient prison, sachiés à menger a
«Combien qu'i lui anoye, quant bone esperance a,
«Il doit bien esperer qu'encor en ysterra.
«Et qu'encor aucun bien et honneur avera.
«Mais ly homs qui est mors, jamès ne revenra
«Beneys soit il de Dieu qui vivre me layra».
Et quant Ganor l'entent, tendrement souspira,
Et Anthoines lui dist: «Pere, ne plorés ja,
«Mes freres a bien dit, bonne raison y a;
«Honnis soit il de Dieu qui plus s'esmaiera.
«Or faisons bonne chere, et mon corps chantera (v°)
«Pour nous à oublier». Adoncques commença
A dire une chançon que mainte fois chanta
Dame Aye d'Avignon quant l'enffant alleta.
La chançon fu moult douce, et il bien la leva
A chant et à deschant; si hautement dit l'a
Que dame Aye l'oy et moult bien l'advisa.

Profondément émue, Aye se pâma. «Bénie soit celle «qui m'a portée», dit Antoine après avoir fini sa chanson: «c'est la reine Aye qui maintenant est accablée de tour«ments. Elle me chantait cette chanson en m'allaittant.

---

[1]) ms. *desiray*.

[2]) Ce scepticisme est rare au moyen âge. *Flamenca* en fournit un autre exemple. Guillaume de Nevers, pensant mourir de son amour s'écrie: «Je m'en irai — Et où? Je ne sais! là où nous allons tous: «dans l'autre monde, pour savoir si vous (il s'adresse à l'Amour) y avez «autant de pouvoir qu'en celui-ci» (Vers 2705—8). Certains passages *d'Aucassin et Nicolette* ne sont pas moins hardis.

«Depuis elle me l'apprit, et je ne l'ai plus oubliée. «Hélas, où est-elle, notre mère. Sans doute elle est «morte de douleur. — Non, dit Ganor, si on pouvait «mourir de douleur, assurément la Vierge Marie en fût «morte....» Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, la reine entre. Elle se fait reconnaître, tous se pâment de joie. Elle leur raconte ses aventures [1]). En terminant son récit, elle leur apprend qu'elle doit à son retour épouser Aiglantine,

«Mais de ce ne me chault vaillant deux aux pellés,
«Se ge gis avec lui, ce n'est fors amittiés:
«C'est femme de mon fils, s'elle scet mes secrés
«Trop bien les cellera [2]), n'y aconte deux dés;
«Mais se c'estoit une aultre, mal seroit arrivés:
«Elle vourroit avoir de moy les amittiés,
«Et quant elle saroit toutes mes privetés,
«Tost seroit le mien corps aux paiens racusés.
«Quant dame se marie, ce n'est mye ses grés
«C'uns homs se tiengne cois d'encoste ses costés.» (f. 46)
— Par foy font ly enffant, dame, c'est verités;
«Vous ne dites point chose, je croy, que ne savés».

---

[1]) D'une façon trop vague malheureusement pour nous apprendre ce qui vraisemblablement était contenu dans les trois feuillets doubles qui manquent entre les fol. 25 et 26. Voici ses paroles:

....«My amy, envers moy entendés:
«Pour l'amour de vous tous qui cy prison tenés
«Ay prins icest habit que vous ycy veés
«Chevaliers suis nouveaulx, ja mal en doubterés.
«S'ay esté en bataille o les Turs deffaés
«Pour aquerre proesse; seigneurs, or escoutés,
«Toutes mes adventures s'il vous plest saverés,
«Mot à mot les diray, je ne les cellerai;
«En Ermenie vins où vous feustes gectés
«En [la] prison ycy où moult de maulx avés.
«Je me fis chevalier, Gaudion fuy clamés,
«Et poursuyvy les guerres et les estours mortels. (f. 45)
«Tant fis par ma proesse que le roy couronnés
«Me retint à sa court, jamès ne[l] mescréés;
«Puis esmeut une guerre, ainsy que vous savés,
«Que le riche soudans qui tant est redoubtés
«Assega Rochebrune ....»

Le reste est connu par l'analyse qui précède.

[2]) Ms. *Sellera*, de même fréquemment *se* pour *ce*. Je corrige ces petites fautes sans croire utile de reporter la mauvaise leçon en note.

Après avoir passé quelques heures avec son mari et ses enfants, Aye se retira, ne pouvant les délivrer en ce moment, disait-elle, à cause d'Aiglantine qui l'attendait au siége de Rochebrune. Aye partie, ils se réjouissaient en pensant à leur prochaine délivrance,

> . . . . mais c'estoit pour néant,
> .xiiii. ans y seront, sachés certainement,
> Depuis que la royne en sera departant;
> Par Tristan le sauvage aront delivrement.

Après avoir refermé la porte de la prison et dit adieu à Blanchandine, en promettant de bientôt revenir, Aye s'empresse de partir pour Rochebrune. Elle arrive au siége et présente à Galafre le corps de son ennemi, Urbain. Galafre feint d'éprouver une garde joie, et cependant fait sous main prévenir Margafier que le lendemain il fera tomber Gaudion (Aye) entre ses mains. Aye, de son côté se fait connaître à Aiglantine — Joie de celle-ci. — La durée de cet entretien porte à son comble la jalousie de Galafre. Aye prend congé d'Aiglantine. Hélas! de quatorze ans elles ne se reverront!

Le lendemain matin Galafre fait prévenir Gaudion (Aye) de s'armer pour aller à l'encontre des Sarrazins qui vont faire une sortie. Une embuscade avait été préparée, la malheureuse reine y tombe, et, malgré une vigoureuse défense, est emmenée prisonnière dans Rochebrune. Margafier n'a rien de si pressé que de lui apprendre la trahison dont elle a été la victime, et lui demande «d'être de sa mesnie». Refus d'Aye: elle l'aidera de bon cœur contre le traître Galafre, mais non contre le soudan. Margafier la fait mettre en prison. Déjà s'y trouvait Gui de Nanteuil, qui tout d'abord manifeste à l'égard du nouvel arrivant les dispositions les moins pacifiques:

> «Se mal dessent aval qui me face hachie (f. 53 r°)
> «Sy grant cop lui donray du poing delez l'oye
> «Que devant moy sera sa jouvente fatie.

Il se calme cependant, mais il refuse de se faire connaître. Il prétend s'appeler Chétif malheureux *(quétis*

maleürés). — «C'est un nom déguisé, répond Aye; jamais «chrétien n'a porté pareil nom.» Mais le soir, lorsqu'on eût apporté de la lumière, Aye reconnut son fils et tomba pâmée. Lorsqu'elle fut revenue à elle, ils se contèrent mutuellement leurs aventures. Gui avoua sa faute. «Hélas!» dit il en apprenant qu'Aiglantine vivait encore,

. . . . «fait lui ay grant boidie, (f. 54)
«Car j'avoye pieça reffaite une aultre amye,
«A qui j'ay demené soulas et druerie,
«S'en vis à grant meschef, à paine et à hachie;
«Et c'est drois et raison, se Dieu me beneye,
«La destresse que j'ay est tres bien employe
«Quant celle vit encore qu'à moy estoit plevie. . .»

Mais pour se punir il fait serment de ne manger dorénavant, tant qu'il sera en prison, qu'une fois par jour.

Cependant Galafre faisait auprès d'Aiglantine de vaines tentatives, en même temps qu'il trahissait le soudan son neveu en envoyant de nuit des provisions aux assiégés. Mais Aye trouva moyen de faire parvenir un message à Aiglantine, qui, douloureusement surprise, envoya par la même voie son anneau à Gui de Nanteuil, puis informa la femme du soudan de la trahison de Galafre. Celle-ci menaça le traître de dévoiler sa conduite. Effrayé, Galafre résolut de tuer la reine. Une nuit que les deux dames étaient couchées ensemble, il s'introduisit dans leur chambre, frappa la femme du soudan, et s'enfuit, laissant le couteau dans la plaie et emmenant avec lui le chambellan qu'il avait séduit par de belles promesses, et qu'il s'empressa de faire mourir. Le matin, on découvre le meurtre, on accuse Aiglantine qui se défend vainement. Elle est condamnée à être brûlée vive. Elle accuse Galafre de trahison et le défie. Mais elle ne peut trouver de champion! Alors elle demande au soudan un don qui lui est accordé: c'est d'avoir pour champion Gaudion (Aye) ou tel autre chevalier qui pourra se trouver dans la prison de Mar-

gafier. Le soudan lui-même se charge de la commission. . . . .

Ici, nouvelle lacune, indiquée, comme précédemment, par ces mots: Cy fault .iij. feuilles doubles. *Ensuite le texte reprend ainsi, au milieu d'instructions que Galafre donne à ses gens pour le cas où, dans la lutte, il aurait le dessous:*

Que chascun s'appretast à force et à esploit, (f. 60)
Et sy tost qu'ils verront que le pieur aroit
Le venissent secourre, de ce moult les prioit;
Et puis isnellement en la mer monteroit
Par dedens les vesseaulx c'om appareilleroit.
Se dedens Ermenye repairer il povoit,
Du soudan son nepveu deux denie[r]s ne donroit.
Et chascun ensement son conseil accordoit;
Aussitost que Gallaffres ung cor leur sonneroit
Le venrroient aider.

Pendant ce temps, Gui de Nanteuil, devisait avec Aiglantine assise auprès de lui. Le moment du combat venu, il monta à cheval,

Et la belle duchesse forment se demantoit,
Tres par devant le feu elle s'agenoulloit
Et dist: «Pere des cieulx qui haut sciet et loing voit,
«Veullés me secourir ainsy comme j'ay droit.
«Et garantir mon sire que je voy ci endroit».

La lutte s'engage. Galafre vaincu demande merci: il veut avouer son crime en présence du soudan. Mais à peine Gui avait-il tourné le dos que le traître sonne du cor. Ses hommes accourent le délivrer. Le soudan, témoin de la trahison, fait avancer les siens. Mais Galafre a le temps de se jeter dans sa galie, et il s'enfuit à force de voiles.

Morinde, la fille du soudan, qui d'abord avait accusé Aiglantine du meurtre, lui fait maintenant un gracieux accueil, et laisse peraître l'impression que Gui a produite sur elle:

«Pleust à Dieu que je feuse en sains fons baptisie, (f. 62)
«S'euysse ung tel vassal en la moye baillie«.

Elle apprend avec étonnement que ce chevalier est l'épouse d'Aiglantine et qu'il a pour mère le prétendu chevalier Gaudion qui avait si vaillamment servi le soudan. Elle promet à Aiglantine de l'aider de tout son pouvoir. Cependant Gui rentre dans sa prison.

Galafre, arrivé à la tour Gayette, en Ermenie, se mit en état de défense prévoyant bien qu'il ne tarderait pas à être assailli. Bientôt en effet arriva le soudan accompagné du roi de Rochebrune [1]) et la guerre commença.

Tant dura ceste guerre n'est nul qui le vous die; (f. 63)
L'une fois le soudan aloit en Ermenye.
Quant le royaume avoit et la terre bruye,
Atant s'en repairoit avec sa baronnye;
Puis ratendoit .v. ans ou .vii. à une fye,
Et quant la gent s'estoit ung pou ramesnagie,
Adonques revenoit comme beste enragie.

La guerre de Galafre et du soudan dura ainsi quinze ans;

En la .xvi. année parla on de Tristan (f. 63 v°)
Qui ot esté ou bois o la cerve courant;
Ainsy c'uns homs sauvages s'aloit il gouvernant,
Fors estoit et leger, s'ot le corps fort et grant,
.xvi. ans avoit ly enffes au temps dont je vous chant;
Ne esté ne yver n'aloit l'e[n]ffes vestant
Fors seul une feullie dont il s'aloit couvrant
Ly piet lui furent dur et ly ongle tranchant;
Velu avoit le corps et le viaire blanc;
Ly eul lui sont ou chef bel et vert et riant.
Le membre par dessoubs, dont pas ne vois parlant,
Luy estant et balie, ades le va tastant,
Toute jour le tiroit, à merveilles l'ot grant.
Ains n'ot jeu avec femme, sy l'aloit desirant.

Un jour la cerve s'avisa de sortir du bois, portant sur son dos le jeune Tristan, et tous deux, allant par le pays, détruisaient les Sarrasins, si bien qu'à vingt lieues à la ronde tout le monde s'enfuyait. Or, en ce temps là, Galafre avait fait alliance avec le fort roi Agrappart qui tenait Tarse et Orbrie, et lui avait promis sa fille

---

1) Il paraît qu'il avaient fait la paix. Cela était dit sans doute à l'endroit où manquent les trois feuilles doubles.

Blanchandine. A cette condition, Agrappart, qui était vieux et laid, s'était engagé à défendre Galafre contre le soudan. Blanchandine était déjà en route et se rendait, bien à contre cœur, auprès de son futur époux, lorsque la cerve se trouva sur son passage. L'animal, ayant fait descendre Tristan, se précipite sur l'escorte et la met en déroute. Blanchandine fuyait toute seule, lorsque Tristan, l'ayant rencontrée, la saisit, et, monté sur la cerve, l'emporta de force. Ils allèrent ainsi toute la journée. Le soir, ils arrivèrent auprès d'une carrière dont on avait enlevé beaucoup de terre. La cerve y entra et y déposa Tristan et la jeune pucelle, puis elle s'éloigna pour quérir des vivres. La bête partie, Blanchandine se sentit toute soulagée. «Vassal, dit-elle à Tristan, je te «conjure par Mahom de me dire pourquoi tu m'as ici «amenée, et si tu crois en Dieu qui souffrit passion ou en «Mahom et Baraton, et de quels gens tu es né.

«Belle, ce dist Tristan, abaissés vo raison, (f. 65 v°)
«Je ne sçay dont je vieng ne de quel region;
«Je ne vy oncques home de mon estracion,
«Ne femme nulle aussy, bien dire le peut on.
«La cerve m'a nourry moult très longue saison,
«Et ly ange des cieulx, quant j'estoie enfançon,
«M'aprint et doctrina au vouloir de Jhesum,
«Tant que je eux .vij. ans, fut à ma nourrisson.
«Or n'est language ou monde que moult bien ne savon,
«En quel terre que soye ne païs environ
«Que les geus bien n'entende et parolle et raison.
«Ainsy me dist ly anges, et or bien le voit on:
«Oncques mès ne vous vy, et s'entens vo respon,
«Oncques puis que eux [1]) .vii. ans l'ange dont vous parlon
«Ne vy ne n'encontray, mais des choses foison
«Me dist et enseigna que oublié avon.
«Or m'a nourry la cerve depuis celle saison,
«Se me veult marier à sa devision.
«Puisque je vous tieng cy en ma possession, (f. 66)
«Je vourray de vous fere mon tallant et mon bon.»
— Taisés! dist la pucelle, n'aiés entencion
«De mon corps à toucher, ce seroit sans raison;

---

[1]) Ms. *eulx*.

«Ains me lairoie occire à grant destrouction
«Qu'à mon cors meffisiés nulle rien, se bien non,
«Ne chose dont m'onneur puïst perdre son non.»
— Je, ne sçay, dist Tristan, fere nul long sermon,
«Mais vous serés m'amye, où vous veullés ou non;
«Par force ou par amour vostre amour averon,
«Et sy m'aprenderés toute l'establison
«C'om doit faire en ce siecle entour et environ.»

En effet, Tristan en vient à ses fins, non sans violence. Cependant, l'amour nacquit entre eux, si bien

C'oncques puis la danzelle n'ama se Tristan non
N'oncques à homme aultre n'ot fornicacion
Ne homme nul à lui, que moult bien le scet on,
Car Jhesus le mua en très belle façon
D'omme vray et nobille, s'engendra par raison
Saint Gille de Prouvence, en Morinde au crin blon;
Et s'estoit sa cousine germaine, ce scet on,
Mais elle l'ost à femme au voloir de Jhesum,
Et se fut baptisée et Clarinde ot à non ....

Cette nuit, Tristan engendra le duc Raimon qui épousa Parise la duchesse [1]). La belle Blanchandine s'étant promptement «apprivoisée» en revint à sa première question, et dit à Tristan:

..... «Damoiseaulx, par amours je vous prye (f. 66 v°)
«Que dire me veullés quelle est votre lignye.
«Creés vous en Mahon où en sainte Marie?»
— Je ne sçay, dist Tristan, je n'ay nouvelle ouye
«De croire nulle part fors en vous, doulce amye;
«Ma creance est en vous, doucement m'y ottrye.
«Oncques en mon vivant je n'eux cotte [2]) vestye,
«Mais j'en vourray avoir une belle jolye,
«Et se vourray mes os couvrir d'une cuirie
«Et ma teste ensement; jamès jour de ma vie
«Ne me veul maintenir come beste escachie.»

Sur ce revient la cerve apportant des provisions enlevées à un Turc,

La cerve lui tolli sa viande et sa vie.

---

[1]) Voir le passage cité dans la préface de *Parise la duchesse*, édit. Guessard, p. viij.
[2]) ms. *coste*.

Cependant Galafre avait appris l'enlèvement de sa fille. Il envoie à sa recherche des hommes que la cerve met en fuite; il en envoie d'autres avec charge de fermer la carrière. Pendant que la cerve les occupe en se jouant avec un païen qu'elle avait saisi et qu'elle finit par étrangler, les deux «enfants» s'échappent, et bientôt la cerve vient les rejoindre. Blanchandine enseignait Tristan:

Celle lui recordoit par informacion (f. 69)
L'estat de tout le monde tant que dire en peut on,
Et de chevallerie lui faisoit mencion.
«Belle», ce dist Tristan, «abaissés vo raison,
«Qu'esse de chevaliers? comment s'y maintient on?»
Celle lui dist: »Ils vestent armeüre à foison
«Et puis se vont combatre à force et à bandon.
«L'une fois i gua[a]ignent et l'aultre y pert on.
«S'eschet qu'aultruy occist et aussy l'occist on.»
— Belle, ce dist Tristan, plus ne m'en paroll' on,
»Car puis c'om s'y combat, je n'en donne ung bouton.
«Là où on peut avoir mort ou villain horion [1])
«Ne me merroient point trestout cil d'un royon;
«Mais où on mengut rost et boit vin à faison,
«G'iroye voulentiers, n'en feray celison.
«Mais de bataille fere n'ay point devocion.»
Lors lui baise et acolle la bouche et le menton.

Ils revinrent à la tannière de la cerve, se bâtirent tout auprès une maison et y vécurent, Blanchandine continuant de «doctriner» Tristan, qui dès lors se vêtait des braies, chemises, chausses, etc. que la cerve volait à son intention «au vouloir de Jhesum». — Galafre avait bien juré par Tervagant, Apollin et Mahon qu'il irait assaillir la bête à la tête de cent mille hommes, mais une attaque du soudan de Babylone l'en empêcha.

Revenons maintenant à Doon, le fils de Gui de Nanteuil et d'Honorée. On se rappelle que le duc de Valvenise, après avoir épousé Honorée, avait fait exposer dans un bois le petit Doon [2]). Un forestier nommé Antheaulme le trouva et l'éleva pendant seize ans. Le jeune

[1]) Supprimer *là* au commencement du vers?
[2]) Fol. 16 du ms., voir ci-dessus.

Doon avait des goûts distingués. Il voulait être «joli» et dépensait beaucoup pour se parer. Il était bon cavalier, il portait toujours l'épée et le couteau et courait les fêtes et les tournois. Le forestier avait un fils qui manifestait des dispositions toutes différentes: il épiait les gens par le bois,[1] et si on avait fait pour six deniers de dégât, il se faisait payer cent sous de dommages. Cet enfant, sachant d'ailleurs que Doon n'était pas son frère, en devint très jaloux: «Faux vieillard, dit-il un jour à «son père, maudit soit qui vous porta! cet enfant trouvé «vous ruinera. S'il demeure davantage ici, ou il me tuera «ou je le tuerai». Le forestier, non sans objecter que le jeune Doon lui est cher, promet enfin de le chasser. Sur ces entrefaites le jeune homme rentre un faucon sur le poing: «Enfant trouvé! maudit soit qui vous porta et qui «vous amena ici!» dit-il à Doon. «Qu'avons nous besoin «ici de gentilshommes». Et saisissant le faucon il lui tord le cou. Doon répond par un coup de poing qui étend l'enfant à terre; il allait l'achever avec son couteau, quand le forestier le renverse d'un coup de massue. Doon se relève et s'écrie: «Etes-vous mon père? — Non, «*dit le* prudhomme, mais je vous ai nourri seize ans «entiers, pour mon malheur, car jamais père ne nourrit «si mauvais nourrisson; mais, par Dieu! je vous tuerai. — Sire, dit le bâtard, du moment que vous m'avez nourri, vous pouvez faire de moi à votre volonté». Je me livre à vous; si j'ai battu votre fils, prenez-en la vengeance.» Et il s'agenouilla demandant merci. Le prudhomme ne se sentit pas le cœur de lui faire du mal; il lui dit doucement: «Ami, allez-vous-en chercher la mère qui vous a porté et le père qui vous a engendré. Je vous donnerai le drap qui vous enveloppait quand vous avez été trouvé nouveau né dans la grande forêt.» L'enfant prit le manteau qui était beau et broché d'or. «Ha! dit-il, cher manteau! je ne suis pas né d'une pauvre famille», et il le couvrait de baisers. Le fils du forestier revenant à la charge, frappa de nouveau Doon à coups de bâton. Le bâtard lui pardonne pour cette fois, «mais ne me frappez plus, car vous ne m'échapperiez pas;

«On doit lesser le jeu, quant on l'a fait assés.»

Le forestier lui-même insiste dans le même sens. Mais son fils ne se le tient pas pour dit et recommence. Doon tire son couteau, le forestier se jette à ses pieds, la mère intercède à son tour: elle rappelle au bâtard qu'elle l'a allaité et élevé. Mais le jeune homme est implacable: il faut que le fils du forestier lui soit livré, il verra alors s'il doit l'épargner ou le tuer. La dame y consent et va chercher son fils; mais il enfuit. Doon prend congé, et s'éloigne à cheval, emportant le manteau qui est son signe de reconnaissance. Dans le bois il est attaqué par le fils du forestier accompagné de quatre «paillarts» (gredins) qui s'enfuient en voyant reluire l'épée de Doon. L'enfant reste et est tué.

Pour ce dit ung proverbes qui moult fait à pris[i]er: (f. 73)
Qu'estrange boyel fait mauvès au scien loyer.
Tel se fye en aultruy, s'il en avoit mestier,
Qu'aussy tost l'averoit que ou bois ung levrier.
Toutes bouches qui rient ne veullent pas bais[i]er.

Le bâtard continue sa route. Il apprend que le duc de Valvenise a fait publier un tournois pour célébrer la naissance de sa fille Parise[1]). Le prix proposé est magnifique: un cheval de cent marcs, un épervier, un château sur un rocher avec une rente de cent livres. Le jeune Doon se sentit tout triste, en pensant qu'il n'avait pas de quoi s'acheter des armes et un destrier pour aller à la joûte.

«Hélas! dist le vassal, vecy povre baron! (f. 73 v°)
«Et on dit, et c'est voir, advenir le voit on,
«Que truans sont plus liez en leur condicion
«Que ly honnestes ceurs qui n'ont fief ne maison.
«Truant mais qu'ait à menger assés et à foison.
«N'aconte au remenant la monte d'un bouton,
«Et ly honnestes ceurs de bonne nourrisson
«Tache à avoir beaulx draps et de belle façon.
«N'aconte à son menger se bien petitet non, (fol. 74)
«Car à honnesteté met sa condicion.

---

[1]) Voir le passage cité dans la préface de *Parise la duchesse*, p. IX.

«Et ly gloux ameroit assés mieulx ung chappon
«Qui n'oseroit avoir ou chef ung chapperon......
«Las! à quoy penssé je! j'ay bien ceur de bricon:
«Je suis povres trouvés, ne sçay de quel royon,
«Ne là où je fus nés ne en quel region,
«Et se veul behourder sur le destrier gascon!
«Mais par celui apostre c'om quier en pré Noiron
«Se j'y puis advenir par nulle entencion
«G'y ferai tel fait d'armes, quoy que soye garçon,
«C'om en sara parler decy jusqu'en Laon.»

Tout en devisant ainsi il entra dans Valvenise. Il s'arrêta devant un riche hôtel, descendit de cheval, et s'adressant à l'hôte: «Sire, dit-il, voulez-vous m'héberger? — L'hôte le regarda: «Ami», cria-t-il à haute voix, «jouterez-«vous? — C'est mon intention. — Eh bien, vous allez «avoir une lance», et ce disant l'hôte lui présente un bâton fraîchement coupé,

Et lui monstre le cul, et ses draps a hostés; (f. 74)
Ses braies avalla, puis lui a dit: «Joustés!»
Et le bastart y ceurt, qui moult fu ayrés.
Lez le brayel y fiert, ce dist l'auctorités,
Tellement l'assena, ce fait est bien prouvés
Que le tinel lui est oultre le corps passés.....
Quant ly voisin le virent, sy en ont ris assés, (v°)
Et dient l'un à lautre: «Par Dieu qui fut penés,
«C'est à moult bonne cause que cil gloux est tués».

Cependant les sergens accourent et empoignent Doon qui, mené en présence du duc, expose le fait:

«Je demanday l'ostel, l'ostes fu mal senés....
«Ses braies avala, puis dist: „or y joustés". (f. 75)
«Beaussire, g'y joustay, ce fut ses voulentés;
«S'il y a nul peris, estre en doit enganés.
«Avés vous commandé vos villains rassotés
«C'on ait les gentils homes moqués ne degabés?»

Le duc, non seulement lui pardonne, mais encore lui permet de se fournir à ses frais de tout ce qui lui faudra.

— Sire, dist le bastart, Jhesus en soit loés!
«J'avoye bon mestier d'estre ainsy hostellés.»
Puis a dit coiement: «Vous en repentirés.
«Je feray des despans ains qu'en soie rallés
«Où trestout vo tresor sera bien aloués.»

En effet, il commence par s'installer dans le plus bel hôtel de la ville, et fait donner au chevalier qui, par ordre du duc, l'avait accompagné, un cheval de cent marcs. Puis il se fait richement équiper. Il n'oublie pas de se faire un blason:

Deux jours ains le behourt les fenestres fist on (f. 76 v°)
Pour savoir des joustans le droit conte et le non.
Le bastart de Nanteul ot posé son blason
Delez une fenestre par dessus ung perron.
Oyés qu'il avoit fait, pour Dieu vous en prion!
Le drap où fut trouvé ou bois lés le buisson
Ot mis dessus l'escu, et s'ot mis ou moillon
Escript en perchemin, sy con lisant trouvon:
A ce povre trouvé qui n'a nul compaignon.
Ainsy estoit s'enseigne, pour voir le vous dit on,
Cil qui le pourlisoient disoient à bas son:
«Il est preux et hardis qui là a mis son non:
«Ne se veult point vanter, mais n'a le ceur bricon».

Un autre jour, il annonça qu'il tiendrait cour plénière le lundi suivant. Soixante chevaliers et un comte de Pouille s'y rendirent. Il s'y fit adouber chevalier[1]). Après plusieurs passes exécutées d'une façon brillante il rentre en sa chambre pour s'y désarmer. Marie, la fille de son hôte, le voyant seul, vient lui offrir de l'aider à se désarmer, ce qu'il accepte avec empressement. Jamais la jeune fille n'avait vu aussi beau cavalier. Doon de son côté la «désirait fortement», mais lui voyant l'air si noble et si honnête, il n'osait lui dire sa pensée. Cependant il la remercie de sa courtoisie: «Je ne puis vous en «récompenser, mais je prie Dieu qu'il vous le veuille «rendre. Dorénavant je suis votre servant. Je ne vis on«ques pucelle qui n'ait rendu le cœur si pesant; mais «vous êtes si belle, si douce et si simple, que si j'étais le «roi d'un royaume, par ma foi! vous en porteriez la cou«ronne». Ravie de ce compliment, la jeune fille donne au

---

[1]) Voici la formule:

Adonc lui va ly quens la colée donnant, (f. 77 v°)
Et dist: «Chevaliers soyes doresmès en avant,
«De par Dieu et saint George le te vois ordonnant».

bâtard son anneau où était une pierre de telle vertu qu'elle eût guéri un mourant.

Le dimanche soir, il y eut au palais de Valvenise une grande fête. Doon y fut admiré de tous. En le voyant la duchesse Honorée tressaillit. «S'il n'était si «jeune», dit elle à Melior, la femme du comte de Pouille, «je croirais que c'est le chrétien que j'ai aimé». Elle demande au bâtard s'il connait Gui de Nanteuil, et celui-ci naturellement répond que non. Le lendemain eut lieu le tournoi. Voyant passer Doon avec le blason qu'il s'était fait faire, la duchesse se fit lire l'inscription, et aussitôt elle reconnut le drap pour être celui dans lequel son jeune fils avait été enveloppé.

Et le ceur lui disoit par certain pensement (f. 83)
Que c'estoit le scien fils, dont plora tendrement.
Quatre fois se pasma de douleur qu'elle sent.
Elle dist au bastart: «Faites arrestement.
«Tant qu'aye à vous parlé, car j'en ay grant tallant.
«Tout par devant ce peuple je le di hautement:
«Enffes, tu es mes fils! . . . .»

Doon raconte alors ce qu'il sait de son histoire, et l'écuyer qui avait été chargé de le tuer avoue qu'il s'est contenté de l'abandonner dans un bois. La dame se montre irritée de l'action de son mari, qui d'abord révoque en doute le récit, mais la duchesse représente la pièce d'étoffe dont elle a déchiré le drap qui enveloppait l'enfant Doon; le rapprochement des deux morceaux enlève toute incertitude. Le jeune homme apprend alors qu'il est fils de Gui de Nanteuil, et que son père a disparu. Puisque je suis bâtard, dit-il,

«Le bastart de Nanteul me feray appeller» (f. 84 v°)

Quant au duc, s'il veut lui demander merci, il lui pardonnera, si non il le tuera. Fureur du duc qui veut le chasser. Enfin ils s'accordent et la paix s'établit au contentement de tous.

Cependant, Melior était devenue amoureuse de Doon,

En ung lieu secretaire [1]) a le bastart mandé (f. 85 v°)

---

[1]) secret.

Lui ne résiste pas à la tentation:

Sur le lit la gecta, faisant doulce acolée.

A ce moment survient le comte qui frappe et blesse Doon. Une lutte s'engage, le comte est tué. «Il me «faut partir, dit le bâtard, saluez ma mère de ma part, «car je ne m'arrêterai jusqu'à tant que j'aie retrouvé «mon père». La comtesse lui offre de l'épouser. — «Il faut que je retrouve mon père, et puis je revien-«drai», dit-il, puis il reçoit son anneau, l'embrasse et s'éloigne. D'abord il va prendre congé de Marie et lui apprend qui il est. La jeune fille se pâme; qu'elle attende un an, et il reviendra l'épouser. Alors il sort de Valvenise. La fête *faillit*, chacun s'en retourna chez soi, la duchesse de Pouille comme les autres. Elle envoya plusieurs messages à Doon pour hâter son retour et lui offrir de nouveau sa main,

Mais le bastart en jure ja ne l'espousera (f. 87 v°)
Pour le consentement de ce qu'elle endura
D'occire son seigneur, et qu'autant en fera;
Ains puis n'ot de lui cure ne puis n'y retourna.

Il passa la mer et arriva en Ermenie.

Retournons à Tristan le sauvage. Il eut de Blanchandine un fils, ce qui le combla de joie. Deux mois après arriva le soudan, qui avait fait serment de ne pas laisser Galafre en paix tant qu'il n'aurait pas vengé sa femme. Il entendit parler de la cerve, et jura de la tuer. Aiglantine se souvint de la bête dont lui avait parlé Aye; elle résolut d'aller voir ce qu'il en était. Elle arriva au repaire de la cerve, mais il n'y avait que l'enfant et une «meschine» chargée de la garder, qui s'enfuit au plus vite. Elle prit l'enfant et le rapporta à l'armée du soudan. Elle l'élevera, et l'ayant trouvé sous une *ramée*, lui donne le nom de *Raimon*.

Le non ne lui chéy en trestout son vivant, (f. 89 v°)
Duc fut de Valvenise, la cité souffisant,

S'ot Parise espousée au gent corps advenant,
Ainsy que vous orrés recorder cy avant.

Tristan et Blanchandine furent bien désolés lorsqu'à leur retour ils ne trouvèrent plus leur petit enfant. La cerve elle-même manifesta par ses mouvements qu'elle partageait leur douleur. Tristan voulut aller à la recherche du bébé; Blanchandine se mit en route avec lui. Ils n'étaient pas à une portée de trait de la forêt qu'ils rencontrèrent dix Sarrazins de Galafre qui les menacèrent de les tuer. Tristan s'empressa de s'enfuir, Blanchandine resta; reconnue par ces Sarrazins, elle leur conta qu'elle avait été enlevée par la cerve, qu'enfin un baron sarrazin l'avait délivrée et la ramenait, quand, effrayé de leur aspect, il s'était enfui dans le bois. Elle rentra toute triste dans la tour Gayette où Galafre la reçut avec la plus grande joie.

Cependant Tristan avait suivi de loin les Sarrazins. Il n'osait les approcher de plus d'une demi lieue, tant la vue d'une épée lui causait de frayeur. Voyant que Blanchandine était perdue pour lui, il revint tout dolent auprès de la cerve, mais hélas! il la trouva morte, car pendant son absence le soudan l'avait assaillie à la tête de cent mille hommes, et elle avait eu beau se défendre et les occire «com se fussent poussin», elle avait enfin succombé. Il veut les venger, il vient aux Sarrazins qui gisaient étendus sur l'herbe, et quand il en voyait un se remuer un peu, il l'accablait de coups de pierres,

Mais s'il en veïst ung qu'espée tenist nue, (f. 92)
Tantost s'en feust fouys sans plus fere actendue.

Les enseignements de Blanchandine lui revinrent en mémoire; il se dit qu'il s'adoubera en chevalier, qu'il ira à la tour Gayette, et qu'il s'efforcera de ravoir sa mie. Il désarma les Sarrazins qui avaient les plus riches draps, et se couvrit de leurs dépouilles; puis, étant monté sur un cheval qui errait par la forêt, il se mit en route et chevaucha par Ermenie. Mais l'histoire véridique rapporte que le premier homme à qui Tristan parla, ce fut son frère, le bâtard de Nanteuil. — «Amis, Dieu vous bé-

nisse! » lui dit Doon, « qui êtes-vous? — Ami », répond Tristan, « vous allez le savoir: Je ne sais qui je suis ni « qui m'a porté dans son sein; je n'ai jamais vu le père qui « m'a engendré. J'ai toute ma vie été dans ce bois, allaité « par une cerve. Or cette bête est morte, et me voici « parti en quête d'aventures ». Le bâtard se mit à rire, croyant que c'était moquerie; mais quand il vit que c'était vérité, il s'émerveilla très fort. Tristan lui proposa alors d'aller de compagnie, lui offrant la moitié de tout ce qu'il conquerrait, excepté la fille de Galafre, toutefois. — « C'est à quoi je ne consentirai pas », dit le bâtard, « car je crois en Jésus Christ, ce que vous ne « faites pas. — Vassal, » reprit le bâtard, « je vous avoue « que je n'ai jamais été baptisé, si Dieu me bénit! et je « ne sais ce que c'est que la vierge Marie ni le Dieu plein « de gloire auquel on croit dans votre pays, mais si on « m'enseignait cette foi, j'y croirais volontiers car j'ai « été élevé comme une vraie brute ». Le bâtard est visiblement attendri, il pleure de pitié. Tristan renouvelle ses offres:

> « Je n'avoye vaillant une pomme pourrie (fol. 93 v°)
> « Que vous n'en eussiés droitement la moitie. »

Le bâtard ne résiste plus: « Si vous voulez croire la « loi qu'on croit dans notre pays, jamais jour de ma vie « je ne vous ferai défaut ».

> — Amis, ce dist Tristan, quel loy vous est donnée?
> « Je ne croy fort en char, en pain et en pevrée,
> « Et qu'a boire bon vin, m'amour lui est donnée.
> « Quant suis saoul m'est advis mal n'aray la journée;
> « Aussy quant je tenoye mon amye acolée,
> C'estoit toute ma joye, toute jour ajournée.
> Je n'avoye aultre joye que je vous ay comptée.

Le bâtard se mit à rire: « Ce n'est pas une folle vie, « dit-il, mais avec cela il faut croire en Dieu qui fit ciel et « rosée, et Eve et Adam, et la mer salée . . . » et il lui raconta brièvement l'histoire d'Adam et d'Eve et celle de Jésus Christ. — « Et quelle loi croit-on en ce pays? » demande Tristan. — « Frère, ce sont paiens, fausse gent. « Ils ont une croyance folle; ils croient en un Dieu qu'on

appelle Mahon qui était prophète et annonçait sa propre «loi. Un jour il s'enivra d'un fort vin, se coucha sur un «fumier puant et y fut dévoré par les porcs. — Ce Dieu «ne vaut rien», dit Tristan le sauvage, «et puisqu'il me faut «croire en l'un des deux, je préfère Jésus Christ et la «douce Vierge qui le nourrit».

Ils continuèrent leur route en devisant ainsi, Doon racontant qu'il allait à la recherche de son père, Tristan fort affligé de ne pas connaître ses parents et priant Dieu de les lui faire retrouver. Ils arrivèrent en Ermenie, et trouvèrent la ville assiégée par le soudan. Ce fut un spectacle nouveau pour Tristan:

«Quelle gent sont ce là courant sur la verdour, (f. 95)
«Manant dedens ces loges, chevauchans par ferour?»
— Compains,» dist le bastart, «ce sont gent paiennour
«Qui ont ceste cité assise tout autour.
«Essillier la vourront et tout mectre à doulour,
«Femmes, enffans, occire à deul et à tristour.»
Et quant Tristan l'entent, sy mua sa coullour, (v°)
Et a dit au bastart qui fut de grant vallour:
«Compains, bien seroit fol, par le mien creatour!
«Qui en ceste cité yroit prendre sejour,
«Car il y convendroit trop maintenir estour
«Et mectre en adventure son corps et son atour.
«N'yroie en la cité pour d'or plaine une tour.»
— Compains», dist le bastart, «vous faictes grant follour:
«Ja y est vostre amye à la fresche coullour;
«Pour lui aider devés avoir force et vigour
«Et ferir de l'espée à loy de pongneour.
«Ensement aquerrés vasselage et honnour».
Et Tristan lui respond qu'i n'en donne une flour;
En denrée de guerre n'a maillée d'amour.

— Compains», ce dist Tristan, «pour Dieu, je vous en prie
«Que nous n'aprouchons point la cité d'Ermenie
«De cy jusques à tont qu'elle soit dessegie.
«J'ain mieulx estre en paix et n'aye point d'amye
«Que maintenir debat et avoir seignorie.
«En guerre maintenir peut on perdre la vie.»
— Par foy», dist le bastart, «vous parlés de sotie!
«En la cité yrons, car ell' est très garnye,
«Et s'aiderons la dame qu'elle ne soit perie.
«Puis qu'elle s'est à vous donnée et octroye(e)
«Vous lui devés aider à l'espée fourbie,

«Et mectre en adventure vostre corps et vo vie.»
— Hélas!» ce dist Tristan, «vous dictes courtoisie,
«Mais oncques je ne fu en bataille fournie,
«Ne ne seus maintenir point de chevallerie
«Ne manier le brant qui luit et refflambie;
«Oncques ne vi bataille, estour ne arramye;
«Je suis sauvages homs, sans sens, plain de sotie.
«D'ores mes en avant vous commans et vous prie
«Sauvage m'appellés, sy ne le lessés mye.»

Ils mettent pied à terre et s'arment. Doon encourage son compagnon à bien faire: «Sauvage», lui dit-il, «un homme fait comme vous l'êtes ne devrait rencontrer «chevalier qu'il ne le jetât à terre. Vous voilà équipé «pour la lutte; jamais je ne vis homme de si belle ap-«parence. Par Dieu! si je ne vous connaissais, et que «vous vinssiez me défier, je serais moi-même effrayé!» Mais ses exhortations ne devaient pas avoir un effet immédiat. Passent quatre païens: pendant que Tristan épouvanté se laisse cheoir à bas de son cheval, Doon à lui tout seul les tue tous quatre. — Ils se font recevoir dans la ville en qualité de *soudoiers*. Tristan et Blanchandine se reconnaissent et se précipitent dans les bras l'un de l'autre. Doon essaie en vain de séparer les deux amants et demener Tristan contre l'ennemi qui à ce moment assaut la ville.

«Sire», dist la royne qui blanche fut que fée, (f. 99 v°)
«Une aultrefois yrés, car l'eure est passée,
«Car à mon amy veul avoir joye menée,
«Puisque tout seul le tiens ycy à recellée.
«Desiré [1]) l'ay pieça, or suis resconfortée,
«Puis que le truis ycy en ma chambre litée.»

Cependant l'armée du soudan avait le dessus. Bientôt un *ermin* vient annoncer que Galafre était pris. Blanchandine se pâme. «Consolez-vous, douce amie», lui dit Tristan, «si votre père est mort, je tiendrai son héritage «en son nom. — Vous êtes fou», reprend Doon, «sortons, «montons à cheval et sauvons le roi!» Tristan consent à le suivre, Blanchandine lui donne une manche richement ouvrée qu'il attache à son heaume. Au moment d'aborder

[1]) Ms. *desiray*

l'ennemi. Tristan demande au bâtard de changer de coiffure avec lui; celui-ci consent. Tous deux s'avancent, Tristan criant: «Vous allez trop avant», et l'autre allant toujours. Joie de Blanchandine qui, à la manche qui flotte sur le heaume, croit reconnaître Tristan. Doon pénètre jusqu'aux tentes; il arrive à celle du soudan. Galafre y était prisonnier, gabé par Aiglantine, battu par Morinde. Doon le détache, lui donne un cheval et s'échappe avec lui d'entre les Sarrazins. Pénétré de reconnaissance Galafre lui promet sa fille. Pendant ce temps-là Tristan s'était sauvé dans un bois prochain, et, grimpé sur un arbre, cherchait à découvrir son compagnon. Enfin il l'aperçoit en compagnie de Galafre.

«Hé Dieu!» ce dist Tristan, «qui en croix fut penés, (f. 102 v°)
«Que mes compains est preux et hardis et osés!
«Oncques plus preux de lui ne fut de mere nez.
«Las! je suis tant couars que j'en seray blasmés,
«De toutes bonnes gens laidement diffamés.
«Que diray mes compains quant cy seray trouvés
«Je seray ja de lui laidement ramposnés.»

Pour couvrir sa honte, il s'avise de fausser son écu à coups de couteau, il blesse même son cheval; et dans cet état, il court après le bâtard et l'appelle. Doon se laisse prendre à cette ruse. Galafre est reçu par son armée avec des transports de joie: «J'ai été délivré par «ce franc chrétien», dit-il en désignant Doon, «et en «récompense je lui octroie ma fille». Effroi de Tristan, qui prie aussitôt le bâtard de lui rendre son heaume, ce que celui-ci fait sans difficulté. De retour dans la ville, Galafre fait appeler Tristan (qu'il croyait être son sauveur), lui donne Blanchandine et le fait maréchal de son armée.

Le soudan apprit par un espion l'arrivée des deux chrétiens à l'armée de Galafre, et il en éprouva une vive inquiétude. Cette nouvelle réveilla chez Margafier, le souvenir de Gui de Nanteuil qu'il avait depuis seize ans dans sa prison ainsi que Gaudion. «Sire», dit Aiglan-

«tine, vous m'avez promis jadis un don. — Vous l'aurez», dit le soudan. — Sire, vous m'avez jadis promis Gaudion «pour mari. — Il vit encore», dit Margafier. «Et je vous le réclame», poursuivit Aiglantine. Margafier promit de le faire amener.

Pendant quatorze ans, Gui de Nanteuil s'était condamné à ne manger qu'une fois le jour, pour expier la faute qu'il avait commise en ne gardant pas la foi con jugale. Au bout de ce temps, le geolier Sadoine, qu'il avait converti à la loi chrétienne, les délivra lui et Aye. Ils se mirent tous trois en route pour l'Ermenie, Gui ayant désiré se rendre dans la forêt où sa mère avait vu Tristan tout enfant.

Revenons à Tristan. Lui et Blanchandine ne se quittaient pas. Un jour Doon vint le trouver et lui dit: «Beau cousin, cela va mal; nous ne combattons plus. «Prêtez-moi votre heaume et votre targe dorée, et «j'irai me battre pour vous. Jusqu'à mon retour, «restez ici dans votre chambre». Il sort en effet, rencontre le géant Tartaire, l'attaque, le blesse et le ramène prisonnier. Puis ayant été trouvé Tristan, il lui rend ses armes lui disant: «J'ai pris un géant; menez-le au «roi Galafre, comme si vous l'aviez fait prisonnier; votre «renommée et l'amour de votre amie s'en accroîtront; «pour moi je resterai ici et vous direz que je suis ma«lade». Tristan se présente donc comme le vainqueur du géant et reçoit les félicitations. Quand il se désarma

> Il estoit aussy blanc et aussy coulourés (f. 110 v°)
> Come cil qui estoit tantost du lit levés.
> Il avoit les soulas et les grans nobletés
> De ce dont le bastart avoit esté lassés.

Intérieurement Tristan souffrait de ces honneurs immérités,

> Mais il ne savoit mye les maulx et les anois (f. 111)
> Que il lui [1]) avenra ains que passe le mois.

---

[1]) Ms. *Qui lui*.

Un jour, le roi Galafre se dispose à faire une sortie. Comme précédemment, Doon revêt les armes de Tristan. Il s'engage avant dans la mêlée, il est frappé par le soudan en couvrant Galafre de son corps, mais à son tour il le renverse de cheval et va l'achever, quand les Sarrazins accourent et délivrent leur maître. Cependant Galafre s'était enfui, et avait annoncé la mort du *sauvage* (Tristan). Douleur de Blanchandine. Mais bientôt on apprend que Tristan revient victorieux. En effet Doon, continuant le combat après le départ le Galafre, avait repoussé les Sarrazins. Le bâtard s'empresse d'aller trouver Tristan, lui remet ses armes demandant seulement un médecin discret pour le soigner. Tristan paraît couvert des armes qu'il vient de revêtir et reçoit d'abord les remercîments de Galafre qui bientôt s'étonne de ne plus voir trace de la blessure que son sauveur avait reçue sous ses yeux. Un traître, qui était amoureux de Blanchandine, confirme ses doutes: «Jamais ce chevalier «n'a été en bataille; il est aussi sain que quand il s'est «levé. Il y a ici quelque trahison. Il a un compagnon «qui fait le malade et ne se montre pas; allons lui par«ler, savoir ce qu'il nous dira». — Un espion vient confirmer le dire du traître. Galafre se rend auprès du bâtard, et le trouve couché et souffrant de sa blessure. «Sire franc chevalier, vous êtes mon ami», lui dit Galafre, «pourquoi vous êtes-vous caché si longtemps? Pourquoi «laissez-vous prendre à autrui la récompense de vos «actions? — Sire,» répond le bâtard, «je ne mérite pas «que vous me fassiez tant d'honneur. Mon compagnon «est mon seigneur, et je dois l'aimer et l'honorer. Il est «vrai que j'ai été au combat pour lui, mais une fois «seulement: il était malade, c'est pourquoi je suis parti à «sa place». — Par Mahon, il en va tout autrement: je «vous reconnais au parler, c'est vous qui, dès le commen«cement, m'avez si bien aidé en bataille. Vous aurez ma fille Blanchandine». — Doon refuse: il n'est que le serviteur du Sauvage; et eût-il conquis un royaume, il n'en garderait pas pour lui la part d'un garçon. — «Par la «foi que je dois à Mahon», réplique Galafre, «vous aurez

«ma fille, et après moi vous tiendrez mon royaume». Puis il se retire laissant le bâtard tout confondu.

Il monte dans sa grande salle, et demande le Sauvage. On lui répond qu'il le trouvera sans doute auprès de Blanchandine. — Ils l'y trouvent en effet, assis auprès de la jeune femme.

«Sauvages», dist le roy, «oyés m'entencion: (f. 116)
«D'ores mès en avant vous deffens ma maison
«Et vous retos ma fille: vous l'avés sans raison,
«Car oncques en vo vie, que de fy le scet on,
«Ne fenstes avec moi dedens la chaplison,
«Car je vien de veoir Doon vo compaignon;
«Cil porte les enseignes de hardi champion.
«Bien sçay que vous avés hardement de mouton.
«D'ores mès vous deffens ma riche mencion,
«Le parler à ma fille; elle ara bon baron.
«Je ne vous prise mie la monte d'un bouton,
«Car vers vo compaignon ouvrés de trahison
«Quant vous lui desrobés sy faictement son don.
«Fille! n'y pensés plus, n'en venrés à coron,
«Espouser vous feray par Do son compaignon,
«Car c'est cil par qui j'ay eü salvacion,
«C'est cil qui me rescoust dedens le pavillon,
«C'est cil, ma belle fille, qui m'a fait guerison.
«Oncques cil damoiseaulx n'y vestit haubergon;
«De ma court le bany.» Adonc print ung baston,
Et a dit à Tristam: «Vuidés de cy, glouton!»
Et quant Tristan perçoit venir le horion,
En sus du cop s'en fuit ainsy c'un oisillon.
Oncques ne print congé ne ne dit o ne non.

Il rentre chez lui, s'arme, monte à cheval et s'en va, maugréant contre son compagnon qu'il accuse de lui avoir voulu ravir son amie. Blanchandine s'afflige aussi: elle a été bien désappointée, mais néanmoins elle ne se laissera pas aimer Tristan, puisque une fois elle s'est donnée à lui.

Tristan chevaucha quelque temps, tantôt déplorant sa couardise, tantôt maudissant ce qu'il croyait être la trahison de son compagnon. Il arriva enfin dans la forêt où il avait été nourri par la cerve. Il y trouva une dame aussi blanche que fleur en été. C'était une fée. «Dame, ue faites-vous ici?» demanda Tristan. Elle lui

répond qu'elle s'est cachée là pour un horrible serpent qui l'avait poursuivie et lui avait tué six de ses écuyers. Elle implore son secours, et lui promet, s'il réussit à l'emmener hors de la forêt, de lui bailler les clés d'un riche château où est conservé un trésor de plus de cent mille marcs; elle lui promet même de se donner à lui. Tristan est fort en peine, car la dame était bien belle, et d'un autre côté il se sentait très effrayé. «Dame, j'irai «avec vous», dit-il, «mais, si je vois la bête, ne comptez «pas sur moi, car je ne saurais lui résister». La fée l'encourage, et ils se mettent en route, se tenant par la main. Tristan marchait tenant son épée nue: «Il ne «convient pas à un chevalier de tirer l'épée avant d'être «en face du danger» lui dit là fée. — «Dame, la forêt «est épaisse, et on pourrait bien m'assaillir avant que «j'eusse le temps de mettre l'épée à la main, et peut-«être bien aussi que la bête me voyant ainsi armé n'osera «pas m'approcher.» La fée sourit; puis elle se mit à chanter de sa douce voix. «Dame, il n'est pas prudent «de chanter ainsi: cela peut exciter les bêtes sauvages, «ou donner des désirs à quelque mauvais homme. — «*Ami*, je le faisais pour vous récréer». Sur ces entre-faites, voici que le serpent apparaît; il s'avance vers Tristan et l'étreint de sa grande queüe. Le jeune homme laisse tomber l'épée et se prend à crier. «Pour Dieu! «relevez-vous, pensez à vous défendre!» lui dit la fée, et elle lui remet l'épée dans la main. Mais il la laisse cheoir encore. La bête qui était *faée*, se retire un peu à l'écart. Tristan se relève et se sauve. «Chevalier», lui crie la fée, «me laisserez-vous donc mourir ici? Vous m'a-«viez promis de me protéger. Tenez votre épée, tuez «ce serpent!» Et elle lui renouvelle ses promesses. — «Dame, ne m'en parlez plus! je ne sais si bon trésor que «de sauver sa vie. Bien fou qui irait s'exposer contre «ce serpent! Pour le monde entier je n'irais pas!» La fée lui reproche sa couardise. Quant Tristan l'entendit ainsi parler,

La beauté de la dame le fist enamourer, (f. 119 v°)
Et amours lui donna hardement et penser.

De lui à garantir, quoy qu'il doye] couster.
Car il n'a sy couart jusqu'à la rouge mer
Qu'amours ne lui fesist hardement recouvrer.

Il reprend donc son épée et, bien à contre-cœur, s'avança vers le monstre. Ce monstre était un «luiton» que la fée avait amené là pour éprouver Tristan et lui ôter sa couardise. A l'approche du jeune homme, il s'enfuit, Tristan le suit, mais bientôt perd sa trace. Il revient et demande aussitôt à la fée sa récompense. Celle-ci refuse et le confond; elle lui reproche de nouveau sa poltronnerie et l'exhorte à se montrer plus valeureux. Le serpent reparaît. «Je vous promet», s'écrie Tristan, «que «je n'aurai pas de cesse jusqu'à tant que je l'aie tué. — «C'est parler follement. Homme qui veut être vaillant ne «doit pas se vanter». Cette fois Tristan, plus courageux, lutte avec l'animal: d'abord il lui coupe une patte, puis il lui enfonce l'épée dans la gueule jusqu'au cœur. Aussitôt il s'empresse de réclamer de la fée l'accomplissement de sa promesse. Mais elle refuse encore, parce qu'il n'a pas tué le serpent d'un seul coup. Alors elle se fait connaître. Elle est Gloriande, cousine de la fée Morgue, et du roi Malabron; elle est venue lui apporter le don du courage; la destinée qu'elle lui donne, c'est d'être à jamais inaccessible à la crainte, mais il n'en jouira pas avant d'avoir reçu le baptême; et c'est pourquoi il lui faut aller en un pays où il puisse le recevoir,

«Car il n'est nul qui puist avoir cuer de preudon (f. 122 v°).
«S'il n'est bon chrestiens, sans mauvaise achoison.
«Et vous en venés bien de droite estracion:
«Ly vostre ancesseour, qui vous celleroit on?
»Ont esté moult vaillant et de moult grant renon.
«Encore avés [vous] pere c'on appelle Guyon;
«Sire fut de Nanteul, et de lui la [1] tient on;
«Mais il se mist en mer jadis en ung dromon,
«Entre lui et vo mere qui Aiglentine a non;
«Mais ils furent pery par orage felon.
«En la mer feustes nez, s'avés Tristan à non:
«Nez fustes en tristesse, pour ce vous appell'on
«*Tristan*, en la maniere que cy dit vous avon» [2].

---

[1] la [terre de Nanteuil].
[2] «La royne acoucha d'un filz qui ot à non Jehan; et l'appellon

Et elle poursuit ainsi lui racontant son histoire. «Douce dame», demanda Tristan en pleurant, «voulez-vous «m'accorder de revoir mes parents?» Elle lui apprend alors qu'il aura à faire sortir de prison son père (Gui de Nanteuil), la mère de son père (Aye d'Avignon), le mari de celle-ci (Ganor) et ses deux oncles (Antoine et Richer), et à retirer de la compagnie des payens sa mère (Aiglantine). Il lui faudra les réunir tous. A ce moment le serpent recommence à courir, et marche vers Tristan la gueule ouverte. Le jeune homme, qui dès lors était devenu hardi, veut frapper le monstre de son épée, mais la fée l'arrête: «Laissez-le; c'est une bête «faée que j'ai mise en cet état pour vous éprouver; vous «allez le voir sous une autre forme». Et à peine avait-elle parlé, que le serpent devint homme, et, se présentant au Sauvage, lui dit:

. . . . «Bien me devés amer (f. 124).
«Qui ore me lessay ainsy de vous tuer».

Alors la dame emmène Tristan dans un château magnifique:

Et sy tost que Tristan volt en la salle entrer,
Vit plus de .xxx. dames ensemble caroller,
Et l'une avecque l'autre grant joye demener.
Le [1] son de leurs doulx chans sont lons à raconter.
Le roy Artus seoit par delez ung piller
Et quant Tristant le voit, lors le va acoller,
Et beron (?) l'onnora, et puis le va mener
En ung riche verger où ils devoient souper.
Là ot ung cor d'ivoire que nul ne pot sonner
Se ce n'est le plus preux que on puïst trouver. (f. 124 v°)

Tristan apprend du roi Artur la propriété de ce cor: «Ce qu'il me faudrait trouver» se dit-il, «c'est un cor destiné «au plus couard. Je puis bien me vanter que je l'emporterais sur tous». Cependant, l'usage est que tout homme qui entre dans ce château, doit essayer le cor. Tristan se risque, bien malgré lui, mais quel n'est pas son étonnement quand

---

l'en *Tristant*, pour la grant douleur là où il fu né» *Joinville*, ed. de M. de Wailly p. 264.

[1]) Il faut probablement *li* (au plur.), à cause de *sont* qui suit.

. . ung song en jecta sy grant et sy poissant (f. 125)
Que plus de .IIIj. lieues oyst on le son grant,
Et trestout le chasteau en va retentissant.

Au son du cor, toutes les fées accourent; elles font fête à Tristan et l'embrassent. Artur lui fait don de ce merveilleux instrument qui a la vertu de rendre invulnérable celui qui le porte tant qu'il reste prudhomme. Tristan promet de le bien garder,

Mais depuis en failli, dont ce fut grant pitiés, (f. 125 v⁰)
Qu'il oublia le cor de quoy ycy oés.
Si mourut la journée devant Tresmongne es prés,
Car son fils le tua, Grevesson le doubtés,
Qui estoit Sarrazin au temps que vous oés.

Après quelques jours passés en fêtes, Tristan quitte le royaume de féerie pour se mettre à la recherche de son père et de sa mère. Il prend congé d'Artur et de Gloriande qui lui dit de nouveau de s'aller faire baptiser. Il ne s'était pas éloigné d'une portée d'arbalète, qu'il se retourna pour regarder encore une fois le château, mais tout avait disparu, et il se trouva seul en étrange contrée.

Or vous (en) lairay ung peu s'il vous plest et agrée; (f. 127 v⁰)
De son pere dirai où bonté fut trouvée,
Qui avecques sa mere, dame Aye la senée,
Yssy de Rochebrune, la haute tour quarrée,
Sadoynes les conduit de voulenté amée.
Longtemps furent en mer dedens une galée
Avecques marchéans qui sont de Val Fondée.

Paul Meyer.

(Wird fortgesetzt.)

Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorial-bibliothek.

(Fortsetzung.)

Französische Literatur.

Le Chevalier de la Charrette. Fierabras.

Zunächst müssen wir uns hier mit einer Handschrift (M—111—21) beschäftigen, welche der Catalog der Escorialbibliothek fälschlich der provenzalischen Literatur zuweist. Da dieselbe trotz ihres, wie sich alsbald zeigen wird, wichtigen Inhalts bis dahin gar nicht berücksichtigt worden ist, verdient sie wohl eine eingehendere Erörterung.

Wie aus der Inhaltsangabe: «Ausias March in lemosin», welche Worte auf einem der vor dem Manuscripte befindlichen Papierblätter stehen, erhellt, sah man zunächst die im Codex mitgetheilten Gedichte für diejenigen des genannten valencianischen Dichters an. Diesem spricht sie jedoch die unmittelbar darunter stehende Bemerkung: «Poeta provincialis, non Ausias March. Dialectus Gallico-Provincialis», wieder ab. Der letzteren Ansicht ist offenbar der Verfasser des Catalogs gefolgt. Indessen trifft der Verbesserer ebenso wenig das Richtige. Denn, wie bemerkt worden, hat die Handschrift Nichts mit der provenzalischen Sprache zu thun. Es liegen vielmehr zwei Bruchstücke altfranzösischer Dichtungen in diesem Codex vor uns. Derselbe, aus dem Ende des zwölften, oder aus dem Anfange des 13. Jahrh. stammend, enthält 96 Pergamentblätter. Die Schrift, zwar klein und, obwohl die Buchstaben sehr nahe an einander gerückt sind, doch lesbar, ist in beiden Fragmenten die gleiche, sowie auch die grofsen Anfangsbuchstaben der einzelnen Absätze und deren Schnörkelzüge, welche sich oft fast über die ganze Seite erstrecken, überall denselben Character tragen, so dafs man vermuthen könnte, das Ganze sei von ein und demselben Schreiber angefertigt worden. Beide Manuscripte müssen früher ein gröfseres Format gehabt

haben, denn von den die Ueberschrift bildenden Worten sind nur deren untere Theile noch vorhanden. Die Ueberschrift des ersten Fragments ist bis auf einige wenige rothe Züge gänzlich verschwunden, von der des letzteren sind wenigstens ein paar Worte der untersten Linie noch zu errathen. Im Uebrigen ist mit Ausnahme einiger Blätter, deren Lesen durch grofse Fettflecke erschwert wird, und mehrerer Seiten, die durch Abscheuern gelitten zu haben scheinen, der sehr unscheinbare Codex nicht schlecht erhalten.

Das erste Fragment, fol. 1—32, bilden 5568 Verse des Chevalier de la Charrette Chrestien's von Troyes. Jede Seite ist in zwei Spalten getheilt, von denen jede auf den ersten acht Blättern fünfundvierzig Zeilen, auf den übrigen nur dreiundvierzig hat. Der Anfangsbuchstabe jeder Zeile der ersten Spalte, und der Anfangs- und Endbuchstabe jeder Zeile der zweiten Spalte sind stets von den Wörtern getrennt worden und bilden so in gerader Linie untereinandergestellt eine Art Rahmen.

Verglichen mit Tarbé's Ausgabe des Le Roman du Chevalier de la Charrette par Chrestien de Troyes et Godefroy de Laigny. Reims. Reynier, 1849. bieten die ersten fünfzig und letzten zweiundzwanzig Verse des Fragments, welche ich abgeschrieben, keine wesentlichen Varianten dar. Dagegen ist Vers 5567, der vorletzte des Fragments, in der Rheimser Ausgabe der 5387ste Vers. Dieser Unterschied mag theilweis daher rühren, dafs das Manuscript, welches jenem Abdruck zu Grunde gelegt worden, nach Vers 3939 eine Lücke hat, theilweis aber auch daher, dafs die Escorialhandschrift einige Verse mehr bietet. So findet sich der 5568ste Vers: Ke el monde n'a rien si mauaise in der Rheimser Ausgabe, die mir allein in London zu Gebote gestanden, nicht. Dafs ich im Escorial keine Ausgabe des Chevalier de la Charrette zum Vergleichen zur Hand gehabt habe, ist wohl überflüssig zu bemerken.

Die folgenden Blätter 33—96 enthalten ein bedeutendes Fragment des Fierabras und zwar 5628 Verse [1]). Die Seiten,

[1]) Obwohl das Gedicht im Ganzen 5632 Linien hat, sind doch nur 5628 Verse vorhanden, da der Schreiber vier Verse doppelt gesetzt hat.

hier nicht in Spalten getheilt, haben zunächst (fol. 33—64) fünfundvierzig, sodann (fol. 65—96) dreiundvierzig Zeilen. Die ersten und die letzten Buchstaben jeder Zeile sind auch hier von den Wörtern zu einem Rahmen abgetrennt. Der letzte Vers lautet:

Et si dist tel parole qui mout fist a proissier.

Des ist, wie schon bemerkt, der 5628ste Vers, während derselbe in der Pariser Ausgabe des Gedichtes (1860 bei Vieweg) der 5439ste ist. Daraus ist jedoch nicht zu folgern, dafs die Escorialhandschrift nur so viel Verse mehr habe, als der Unterschied zwischen diesen beiden Zahlen beträgt, nämlich hundert neunundachtzig. Das Verhältnifs wird dadurch ein anderes, dafs viele Verse der Pariser Ausgabe in der Escorialhandschrift fehlen, diese ausfallenden also wieder durch andre ersetzt werden müssen, welche, da sie dieser Handschrift allein angehören, somit jene Zahl noch vergröfsern. Es fehlen Vers: 13. 32. 83. 110. 130. 154. 155. 226. 252. 280. 288. 344. 381. 396. 455. 463. 477. 483. 534. 596. 597. 599. 669. 673. 677. 678. 725. 742. 838. 943. 968. 982. 1011. 1025. 1056. 1060. 1140. 1161. 1210. 1363. 1365. 1419. 1475. 1481. 1578. 1620. 1627. 1628. 1675. 1680. 1698. 1760. 1761. 1768. 1824. 1850. 1962. 1987. 2003. 2094. 2142. 2159. 2197. 2216. 2217. 2220. 2226. 2304. 2305. 2308. 2329. 2330. 2381. 2409—2412. 2415. 2416. 2434. 2435. 2437. 2445. 2446. 2448—2450. 2477. 2493. 2553. 2573. 2608. 2633. 2658. 2662. 2713. 2714. 2716. 2767. 2768. 2790. 2800. 2801. 2827. 2854. 2950. 3071—3073. 3178. 3201. 3229. 3266. 3267. 3433. 3455. 3456. 3474. 3475. 3482. 3484. 3564. 3584. 3620. 3811. 3859. 3891. 4002. 4003. 4029. 4064. 4065. 4069. 4135. 4197. 4205. 4209. 4307. 4331. 4372. 4386. 4395—4397. 4403. 4436. 4437. 4456. 4475. 4494. 4515. 4543. 4550. 4628. 4636. 4637. 4643. 4663. 4718. 4730. 4733. 4741. 4824. 4840. 4850. 4854. 4867. 4910. 4918. 5059. 5068. 5077. 5116. 5187. 5248. 5252. 5257. 5265. 5377 — im Ganzen 179 Verse, wohingegen die Escorialhandschrift nicht weniger als 368 ihr eigenthümliche Verse, an verschiedenen Stellen eingeschoben, aufzuweisen hat. Schon dieser Umstand allein

macht die Handschrift zu einer für den Text des Fiera-bras ungemein bedeutenden. Ja es ist nicht unmöglich, da sie sogar den besten, weil ursprünglichsten, Text von alle vorhandenen Handschriften uns überliefert hat. Denn vo den fünf andern hat diejenige des Herrn Didot, welche il im Alter am Nächsten kommt, eingestandener Maſsen b schlechter Sprache beträchtliche Lücken (vgl. Léon Gau tier: Les épopées françaises. Vol. II. Paris 1867. S. 306 während die von der kaiserlich französischen Commissic für die Herausgabe der Anciens poètes de la France b nutzten vier Manuscripte der Bibliotheken von Pari Rom und London dem 14. und 15. Jahrh., also ein verhältniſsmäſsig spätern Zeit, angehören. (Vgl. Ancie poètes de la France, Band. I. Otinel, Seite XI [1]) u Band IV. Fierabras S. XX fg.)

Bei dieser Sachlage ist es daher sehr zu bedauer daſs die kaiserliche Commission ihre Nachforschung nach für ihren Zweck wichtigen Handschriften nic auch auf die Escorialbibliothek erstreckte, zumal d kaiserliche Regierung in gerechter Würdigung der ci lisatorischen Mission Frankreichs Mittel zu derartig Unternehmungen so liberal gewährt, wovon bekanntli eine schöne Probe in der berühmten Veröffentlichung d Manuscrit Pictographique américain publié sous les aus ces de M. le ministre d'Etat et de la maison de l'Emp reur. Paris. 1860. vorliegt.

[1]) Wenn hier gesagt wird, daſs der Fierabras im Codex des Vatican abbaye de Fleury angehört habe, also französisches Eigenthum gewe sei, so ist zu bemerken, daſs diese Behauptung, wenn sie auf kein andern, als dem hier gegebenen Grunde ruht, einen argen Anachron mus in sich schlieſst. Der in Rede stehende Codex enthält 6 Manuscrip von denen die vier ersten religiösen Inhalts dem 11. und 12., die b den letzten (das eine derselben ist Fierabras) dem 14. Jahrh. angel ren. Die auf der letzten Seite der vierten Handschrift (au verso fol. 20) stehenden Worte: «Hic est liber sancti Benedicti Floriacen quem si quis furatus fuerit, vel aliquo ingenio tulerit, anathema si können offenbar keinen Besitztitel für das Ganze, also auch für folgenden mit diesen zusammengebundenen Handschriften des 14. Jah abgeben. Der Anspruch Frankreichs auf diesen Fierabras ist also se zweifelhaft, der auf jene relig. Schriften aber unantastbar. Möchte dal der h. Vater das reclamirende Frankreich mit diesen recht bald beglück

Hätte der Text der Escorialhandschrift der kaiserlich-französischen Commission vorgelegen, so unterliegt es wohl keinem Zweifel, dafs sie diesem, da er nicht so manche offenbar falsche Lesarten bietet als die übrigen, welche er oft zu berichtigen dienen kann, den Vorzug bei der Frage, welcher Text dem Drucke zu Grunde zu legen sei, gegeben haben würde. Wie die Sachen jetzt liegen, da an die Veröffentlichung des Ganzen kaum zu denken sein dürfte, mufs man sich mit der Mittheilung der wichtigeren Lesarten begnügen. Zumal diejenigen, welche den Sinn mehr oder weniger ändern, habe ich . angemerkt, dagegen einzelne Fälle ausgenommen davon abgesehen, sprachliche Abweichungen anzudeuten. Hätte ich jedesmal bemerken wollen, wann out st. ot, aurez st. arez, dusqu'a st. jusqu'à, wouldrent st. vaurent, tor st. tour, eue st. iauge, entresi st. enfresi, desver st. derver, la st. le, traitor st. traitour gesetzt oder ganze Absätze in or statt our enden, so würde die vorliegende Arbeit eine solche Ausdehnung erlangt haben, dafs es einfacher gewesen sein würde, das ganze Fragment abdrucken zu lassen. Um jedoch von demselben, und namentlich von dem Verhältnisse dieses Textes zu den übrigen eine möglichst genaue Vorstellung zu geben, will ich hier den auch in Gautier's Werke mitgetheilten Absatz nach der von mir gefertigten Abschrift, der ich auch die Lesarten entnehme, folgen lassen:

Mout fu grant le barnage, quant le roi dut lauer,
Mais ainz qu'il prenne l'eue, n'eut en lui qu'irier,
Ker vn sarrazin uint en l'engarde monter,
Jamais de plus riche homne n'ora mais nul parler.
Il fu rois d'Alizandre, si l'auoit a garder,
Souee estoit Babilone jusqu'a la roge mer,
Si auoit Kologne, Rusie a gouuerner
Et des treus d'Espaigne se fait seignor clamer
Et si wuloit par forche desus Ronme regner
Et tous cheuz de la terre a seruage torner,
Mais chil dedenz nel woudrent soufrir ne greanter
Portant les fist destruire et Seint Pierre gaster.
Mort i a l'apostoille et fist a duel finer
Et nonnains et mognier et mostiers uioler,
S'emporta la corronne qui mout fait a loer,
Le roi en fist Jhesus en la croiz corronner,

Et le signe et les clouz dont on le fist cloer
Et les dignes reliques que ge ne sai nommer.
Si a en garde la croiz ou Dex se laissa pener
Son cors a granz ahanz por son peuple sauuer,
Si tint Jerusalem qui tant fait a loer
Et le digne sepulcre ou Dex wout reposer.
Le non du sarrazin vos doi ge bien nommer,
Fierrabras d'Alizandre se faissoit apeler.
fol. 33. v. der Escorialhandschrift.

Vergleicht man diese Stelle mit der von Gautier a. a. O. S. 307. nach der Didot'schen Handschrift mitgetheilten Parallelstelle und den betreffenden Versen 46—66 der Pariser Ausgabe, so wird man finden, dafs die Escorialhandschrift von der Didot'schen hier nur wenig abweicht, während die übrigen vier Handschriften, andererseits mehr unter sich übereinstimmend, jenen beiden gegenübertreten. Uebrigens beweist wohl am Besten die grofse Anzahl der abweichenden Lesarten in diesen wenigen Versen, wie unthunlich es gewesen sein würde, in diesem Artikel alle zu geben. Eine Beschränkung schien daher geboten, obgleich dieselbe insofern zu bedauern ist als zum vollen Verständnifs die Kenntnifs aller Lesarten nothwendig ist. Einstweilen möge sich der Leser mit den folgenden begnügen. Sie werden wohl im Ganzen ein richtiges Bild zu geben im Stande sein.

Nach V. 3: A garant en trairai euesques et abez.
V. 15. Ja n'i doit estre treus ne nus tresors donnés; [1])
V. 18 fgg. Se li peres est maus, li fix vaut pis assés,
Et du tout en tout est li siecles redoutés,
Ke il n'i a un seul, tant soit espoentés,
Ki tiegne vraiement ne foi ne loiautés. [2])
V. 23. Karles ot ses barons semons et demandés [3])
Nach V. 33: Frans soustindrent les cous sus les escus bouglez
V. 34. Oliviers li gentius i fu le jour navrés. [4])
V. 53. Et des [tors] de Palerne se fait sire clamer. [5])

[1]) Si n'i doit taille ne nus treus donnez
[2]) Se li pere est maluais, li filz pierre est assez,
Du tout en tout par est li siecle rasotez,
Il n'i a vn tout soul tant soit bien esprouuez,
Qui tiegne vraiement ne foi ne leautez.
[3]) Karles li emperere a ses hommes mandez
[4]) Oliuier li gentilz il fu el cors naures
[5]) Et des treus d'Espaigne se fait seignor clamer

V. 54. Et si voloit par force en Romme sejourner, [1]
V. 56. Mais chil par dedens Romme nel vaurent créanter; [2]
Nach V. 60: Le roi en fist Jhesus en la croiz corronner
Nach V. 62: Si a en garde la croiz ou Dex se laissa pener
Son cors a granz ahanz por son peuple sauuer.
V. 68. Moult grand effroi demaine sur le mul arabi. [3]
Nach V. 68: A grant meruelle iert bien arme et feruestis
V. 73. Et voit le tref Karlon desous le pin antis, [4]
V. 74. Et l'aigle d'or qui vente quant solaus esclarchist; [5]
V. 87. «Ja ne m'en tornerai [6] si seras desconfis,
V. 91. A iceste parole est sur [7] l'arbre guenchis;
V. 93. Li Sarrazins descent [8] desous l'arbre ramé,
Nach V. 93: Son cheval aresna a l'arbroiseil rosez
Nach V. 94: Et regarda les loges tout contre val les prez
V. 97. «Car envoie en l'angarde Olivier ton privé, [9]
V. 108. «Ja n'en sera mon hoir à nul jour reprouvé [10]
V. 119. Ains ne fu Sarrazins de la soie bonté, [11]
Nach V. 128: A merueille s'est et proisfie et tante
V. 136. Si tient Jherusalem ù Dix fu hounerés, [12]
V. 139. «Jamais je n'aurai joie tant qu'il sera matés. [13]
V. 148. «Lors quant paien nous virent [14] à l'issue des gués,
V. 160. «Mais, par l'arme [15] mon pere, mar en estes vantés;
V. 161. «Or i parra [des vieulx] com vous esploiterés, [16]
V. 169 fg. Rollaus jete le main au braue qui est letrés;
Ja en ferist son oncle se il n'en fust ostés. [17]
V. 175. «Ke puisse tant véoir que cis jours soit passés, [18]
Nach V. 177: «Ja ne mengerai mais, si [n]e sera desmembre.»

---

[1]) Et si wuloit par forche desus Ronme regner
[2]) Mais chil dedens nel wouldreut soufrir ne greanter.
[3]) Mout grant effroi menoit soz lui li arabis
[4]) Et regarda aual et desouz le pin el massis
Et uoit le tref Karlon, le roi de seint Denis statt V. 73.
[5]) Et l'aigle d'or qui luist con soleil esclarchis
[6]) Puis si retornerai
[7]) soz
[8]) s'areste
[9]) Enuoie a moi ioster Oliuier tom priuez
[10]) Ja ne sera nul ior a mon oir reprouez
[11]) Omques ne fu Sarrazin de la soe fierte
[12]) ou Dex fu ahanne
[13]) Jamais ne maingerai jusqu'il sera mate.
[14]) uindrent
[15]) l'ame
[16]) Or i para des viex con vos en aidere
[17]) Il mist la main au brant, si la deu feure oste
Ja en ferist son oncle si n'en fust trestorne
[18]) Ke il puisse tant viure que soleil soist leue

Nach V. 183: «Qui corrouchiez vostre oncle, ce est grant folete.»
V. 189. Li rois à ses barons se prinst à dementer. [1]
V. 192. «Quant ci me faut mes niés [2]) qui me déust tenser,
Nach V. 203: Plus tost qu'il omques puet, se comnenche a leuer
V. 220. «Se je ensi le fac, où se puet [mès] fier? [3])
V. 227. Li fiex Renier de Genne son vert hyaume lacha; [4])
V. 229. Oliviers saut en piés, son haubert endossa, [5])
Nach V. 229: Garim son escuier son heaume li ferma
V. 251. L'escu priust ens enarmes, fierement est mollés; [6])
V. 263. Or fera [7]) la bataille volentiers et de grés.
Nach V. 264: Oliuier la fera qui qu'em poist, ne qui grez.
V. 272. Il a plus de .II. ans, et si sont ja passé, [8])
V. 279. «Ja ne me querrés cose par quoi vous soit néé; [9])
V. 284. Quant Franchois l'entendirent, l'uns a l'autre bouté: [10])
Nach V. 307: «Ker il n'i a vu sol, ou il n'ait fausete
V. 326 fg. Puis dist entre ses dens: «Dius li doist courte vie,
«Ke repairier en puist, si ait le cief trenchié». [11])
Nach V. 339: «Ja n'en retornera mais, se dex n'en a pitie;
«Por Deu, merchi biau sire, autre i ait enuoie.»
Dist le fel Guenelon: «Or a Reignier songie.
Nach V. 351: «Reignier», dist l'emperere, «ne puet mes refuser,
«Recheu a mon gant si quel virent mi per.»
Decheu fist Oliuier que gentil et que ber,
Ou que il uit Franchois, s'esprist a apeler:
«Seignors, se vos ai dit noient en fait ne em parler,
«Por amor Dieu vos pri del meffait pardonner.»
Nach V. 358: La lanche soz le fautre, l'escu au pis ferme.
Nach V. 367: Sor sa lanche s'apuie par grant nobilite.
Nach V. 369: «Si t'ait le ton Dieu, ne me soit pas chele.»
Nach V. 379: «S'ai en garde la croix par quoi estes sauue.»
V. 386. «Vois com Franchois m'esgardent [12]), là val du maistre tref,

---

[1]) Le rois voit ses barons, si se prist a conforter
[2]) Kant che me fait mes niers.
[3]) Chertes ge ne sai mes, ou on se puist fier
[4]) Le filz Reignier de Genne isnelement s'arma, wobei nicht zu vergessen, dafs der vorhergehende Vers, welcher dasselbe besagt, in der Escorialhandschrift ausfällt.
[5]) Oliuier saut em piez, durement s'aficha,
[6]) s'est mollez
[7]) feroit
[8]) Il a plus de .XXX. anz acomplis et passe
[9]) chose qui par moi soit vee
[10]) l'un l'autre a regarde
[11]) Puist entre ses denz que on ne l'entendie:
«Ja Damledex ne plache qui pardonna pechie»
Ke repairier em puist, si ait le chief trenchie
[12]) nos esgardent

Nach V. 388: «Ou par le seint apostre c'om quiert en Nerou pre,
«Je t'irai ia ferir etc.
V. 392. «Ains que je m'en remue en sarai la verté, [1]
V. 410. «Moult aras hardi cuer se ne me resoignier. [2]
V. 418. «C'a Karlon ne se puet nus hons [3] apparellier.
V. 424. «Sarrasins, va, si t'arme, trop poons detrier, [4]
Nach V. 429: «Se ne quidoie auoir honte, ne reproichier,
«Ja t'iroie la teste a m'espee trenchier.
Nach V. 431: Kant Fierrabras l'oi, ne se wout corrouchier.
V. 440 fg. «Ça sus m'a envoiié, priet m'en a assés,
«Karles li rois de Franche, qui tant est redoutés; [5]
V. 464. «Mais or ferai pour toi c'ain ne fis pour hom né. [6]
V. 467. «Et tu t'eslaisse bien canque pues randonner; [7]
Nach V. 467: Gran cop me uien donner, n'i soie deportes
Nach V. 484: «Et si me uieg ferir sor mon escu bougler.
Nach V. 487: Berrart de Montdidier ou l'escot Guillermer
V. 491. «U li tiers ou li quars; ja n'ierent refusé. [8]
V. 511. «De quel part cis sans vient ke là voi degouter?» [9]
Nach V. 511: Le paien d'Alisandre fu mout de grant fierte
V. 512. Et uoit le sanc qu'est aval avalés; [10]
Nach V. 512: Kant le paien le uoit, mout enn est effreez.
V. 516. «Naie, dist Oliviers, ja mar en mesquerrés. [11]
V. 531. «Je le conquis a Romme, ki est vostre cités. [12]
Nach V. 535: «Ja puis Dex ne m'ait, ne les souez bontez,
« Se par moi est li basmes beuz, ne entamez,
« Ker se puis t'ochioie, n'en seroie blasmez;
«Mais se geu puis comquerre, dont em beurai assez».
Nach V. 536: « Mout as fait grant folie, quant tu l'as refussez.
V. 546. «Mais trop par a le cors [13] hardi et combatant.
Nach V. 549: «Ainz que nos departon, te ferai recreant

---

[1] Ainz que je me remu sarai la verite

[2] se ne me veus resoignier

[3] In der Escorialhandschrift ist vom Schreiber hons unterpunktirt und in rois verbessert worden.

[4] trop me fais detrier

[5] Et si m'adouba Karles, le fort roi corronnes
Cha sus m'a envoie, prie m'en a assez

[6] Mais plus ferai por toi, que ne fist homne nes

[7] Et tu t'eslaisseras apoindre tout contreual les pres

[8] ja nes quier refusser

[9] que il uoit decouler, so dafs was offenbar richtiger, dies nicht als Frage zu nehmen ist. Dabei sei noch bemerkt, dafs Vers 509, in welchem Ke statt Car gelesen wird, auf V. 511 folgt.

[10] Et uoit le sanc vermeil, qui est aual coulez

[11] Nenil, dist Oiuier, ja mar le quiderez.

[12] Ke ge comquis a Romne qui fu vostre chitez

[13] cuer

V. 553. «Ses conquerroie jou à m'espée trencant. [1]
V. 558 fg. Et respont Fierabras: «Trop te vas or hastant.
«Par foi, se tu me vois monter en l'aufferrant, [2]
Nach V. 559: Et mes armes saisir mout en cel bauchant
V. 560. «Ja Rollans ne si home [3] ne te seront garant
Nach V. 568: «Et mes armes saisir, sus mon cheual monter
V. 572. «A boin droit te devroit de ton cors meserrer. [4]
V. 583. N'éust tel chevalier dusques à Montagu. [5]
V. 588. «Moult me poise que n'ies de sens amesuré, [6]
V. 610. «Ja ne serai traïtes [7] tant com puisse durer.
V. 622 fg. «Moult durement me poise c'à moi t'estuet jouster;
«Se tu ja le porroies à ton cuer rachater, [8]
V. 626. «Va, fai miex que tu pues [9] quant vient à l'asanbler.
Nach V. 629: A l'archon du bouchen que tant poeit amer.
V. 633. Or vous puise bien dire et pour voir afier, [10]
V. 639. Il a çainte l'espée [11] au senestre costé,
V. 643. Car il furent .III. frere tout d'un pere engerré. [12]
V. 662. A l'un [13] estrier tenir s'est li quens aclinés.
V. 682 fg. Ja puis ne li léust que il fust relevés,
Dusqu'il fust contre tere mourdris et estranlés. [14]
Nach V. 683: Mout l'en amoit li rois et tenoit en chiertes
Plus enn a de .V^{c}. ochis et afoles.
V. 730. «Puis conquerrons les teres jusqu'à pors de Lutis. [15]
Nach V. 735: «Et voi bien que tu es de la mort tout comquis.
V. 741 fg. «Que par moi soit tes basmes béus ne engloutis,
«Se ne le puis conquerre au branc qui est forbis.» [16]
Nach V. 743: Sor les estriers s'afiche dont li fer est dorez.
Par isi grant uertu que tout est tressuez.

---

[1] Ses comquerroie geu bien ainz le soleil couchant.
[2] Et respont Fierrabras: Mout me vas or hastant
Chertes se tu me uois leuer en mon estant
[3] Ja Karl ne si homne
[4] A bon droit te deuront de ton cors mescheuer
[5] dusqu'a Bonesarto
[6] que n'es de plus haut parente
[7] Je n'iere ia traistre
[8] Mout durement me poise qu'a toi m'estuet joster;
Se tu bien le vouloie en ton cuer rachater
[9] Fai le miex que tu pues
[10] afermer
[11] Florenche
[12] engendre
[13] son
[14] Ja puis ne le laira que il sera verses,
Ainz l'ara contre terre mordu et estrangles
[15] pors de Pontis
[16] Que ia boiue ton basme, se par moi n'est comquis.
Chertes, dist Fierrabras, mout es preus et hardis.

Nach V. 756: Or uos dirai bataille, s'entendre la uoulez.
V. 764. «K'encore le revoie harlige [1]) et en santé!
V. 775. Kel puet garir li fers ne li fus englués [2])
Nach V. 777: Le fer des lanches ploient, li fust sunt tronchonne.
V. 785. Ançois éust uns hom demie liue alé [3])
V. 793. Pardevant son archon a son escu boucler. [4])
V. 804. Le clavain li trencha k'ot defors endosé. [5])
V. 808. Et li frains li escape qu'il ot en som noé. [6])
V. 810. Et cil l'esperonna qui ja fust tost versé. [7])
Nach V. 810: Mes le destrier saut sus por i a demore
V. 819. «Compains, que je fuisse ore sor cel escu bouclé; [8])
V. 828. Li paiens d'Alixandre ot la teste estoublie. [9])
Nach V. 841: Par font l'a entame, durement l'a plaie.
V. 849. A l'archon de la sele l'a si destroit plaisié [10])
Nach V. 852: Le quens a Damledev huchie et reclamie:
«Seinte Marie, dame, aiez de moi pitie!»
Comme l'espee trenche a icest renoie!
Hauteclere ne vaut a lie vn rain deugie.
Nach V. 868: «Ja por combatre vn ior ne serai trauoistie.
V. 887. «Car, par l'arme mon pere, se il estoit ochis, [11])
V. 904. Ja fust mors li cevaus, ne fust avant sallis. [12])
Nach V. 907: Le sarrazins requeuure qui fu amaneuis.
V. 909. Quant voit venir l'espée, s'a le soie avant mis. [13])
V. 917. Fierement se combatent, car fort sunt de sanlant. [14])
Nach V. 917: Touz lor escu detrenchent, mout les uont empirant.
Le fer contre l'achier ne puet auoir garant.
Nach V. 921: «Paradis lor donnas par le tuen saint conmant.
V. 930. »Pités vous en prinst, Sire, quant souffert eustes tant; [15])
Nach V. 930: Vos venistes en terre, quant vos vint a talent.
Nach V. 932: El temple Salemon, che tient li sachant,
Trouua la seinte uirge en son sautier luissant,
Le salu de par vos li dist tout en ioiant,

---

[1]) Ke encore le voie haliegre
[2]) Nes puet garrir le fust ne le cuir englue
[3]) vne traitie ale, ebenso Vers 812.
[4]) a son escu torne
[5]) Le claucin li coupa qu'eut desouz endosse
[6]) que il tenoit noe
[7]) Fierrabras chancela, ia l'eust crauente
[8]) sous cel escu bende
[9]) se senst estoutoie
[10]) a le destrier plaie
[11]) Ke par l'ame Pepim, s'ill i est mort comquis
[12]) mes ariere est saillis
[13]) Kant voit le coup venir, si a l'escu auant mis
[14]) Fierement se requierent sus les cheuax corrant
[15]) quant eus souffert tant

K'en lie deschendries esperitablement.
La uirge l'otroia, si out le cuer joiant
Qu'il fu deu seint esprit repleni maintenant.
Au seint ior de Noel eus nasquissement,
Kant la seintisme estoille i fu aparissant.
V. 938. «Lor offrandes presins [1]), nes alas refusant.
V. 944. «Le bien leur demonstrates et alas pourcachant. [2])
V. 948 fg. Li sanc li vinst par l'anste juques as ex coulant,
Il en terst à ses ex, tantost en fu véant. [3])
V. 953. Au tierc jour en après éus suscitement; [4])
Nach V. 978: Li un vient contre l'autre, nu entese le brant.
V. 995. «Lors esteras [5]) plus sains k'en may n'est arondele,
V. 998. «[Je n'en buroye mie] pour l'onneur de Tudele, [6])
V. 1000. «Par Mahom, dist li rois, faus est qui t'en apéle. [7])
V. 1002. «Dont li pis te do[l]ra, li cuers et la mamele. [8])
Nach V. 1002: Et respont Oliuier: Jhesus ost ta fauele
V. 1006. Et li quens Hauteclere, dont li aciers burnie. [9])
V. 1008. Les pieres et les claus tout contreval en guie, [10])
V. 1009. Le clavain li trencha et la braigue treslie. [11])
V. 1020. Lor cort boire del basme; sa santé requellie, [12])
Nach V. 1022: «Roine corronnee, soiez hui en m'aie!»
Nach V. 1030: Che ne fu pas merueille s'il est espouentez.
Nach V. 1035: Et li brans s'escorlorge, si est escantellez.
V. 1043. Le bondenel en oste, s'en a béu assés, [13])
V. 1050. Li ors ki fu dedens fu moult tost affondrés. [14])
Nach V. 1057: Et respont Oliuier: «vos dout meins assez.»
V. 1070 fg. «Certes, dist Fierabras, moult par fais à loer,
«Car de cevalerie ne vi onques ton per,
«Mais moult m'as fait du basme comméu et torbler.
«Ja Diex ne ta puissance ne t'en porra sauver.» [15])

---

[1]) pristes
[2]) Le bien lor demostras et alas anonchant
[3]) Le sanc li uint aual iusqu'as poins defillant,
Il le terst par ses euz, si furent ralument.
[4]) apres fustes resursistant
[5]) en seras
[6]) K'er n'em beuroie pas por tout l'or de Tudele
[7]) fous sui qui t'en apele
[8]) Dont le cuer te doudra el pis soz la menmele
[9]) qui maltalent aigrie
[10]) Les pieres et les flors contreval enn esmie
[11]) et la boucle a perchie
[12]) Lors qu'il eut but deu basme, sante a recuellie
[13]) L'estoupellon en oste, si enn a beu assez
[14]) Li or qui fu pesant less a tost afondrez
[15]) Ker de cheuallerie ne ui omques ta per.
Chertes, dist Fierrabras, mout par fais a loer

V. 1081. Sor ne se lieve en haut pour son cors à sauver. [1])
V. 1137. Or ferai je pour toi ne fis pour homme né, [2])
V. 1139. Il a mis piet à tere du ceval abrieve, [3])
Nach V. 1157: Le soler li baissa qui est a or pares.
Nach V. 1159: «Por amor Damledeu, le roi de maieste.
Nach V. 1162: «Helas, ce dist le peres, chetif que deuendres.
Nach V. 1167: «Quil ne soit abatus et ius acrauentes,
«Et lairai la coronne dont ge sui mout penes,
«Et les dignes reliques por cui sui mout ires.»
V. 1168. Puis dist une priere que vous dire m'orrez. [4])
Nach V. 1194: «Qui vendi vostre cors as deniers monnees,
«Mais il n'en out que .XXX. tant fustes achates.
V. 1195. «Par .I. mardi [5]) au soir, Dix, fustes pourparlés,
V. 1205. «Ke il le vous gardast du quartier jour passé, [6])
V. 1220. «Des .IIII. Maries virges fustes vous visetés, [7])
Nach V. 1230: «Si voirement biau sire conme en croix fu penes.
V. 1231. «Ensi com chou est voirs, Diex, que dire m'oés, [8])
V. 1240. Olivier le vaincra, mais moult est ains irés. [9])
V. 1247. N'i a celui de tous [10]) ne soit tous tressués.
Nach V. 1258: Le Sarrazins la tint qui out fiere l'achiere.
Nach V. 1289: K'anz .II. les poins li sont a merueilles enflez.
Nach V. 1294: Por releuer som brant s'est li quens aclinnez.
Fierrabras le hasta, .II. coups li a donnez,
Son escu li percha, parmi fu tronchonnez.
V. 1320. «En l'un des .II. roiames esteras [11]) coronés.»
Nach V. 1327: «Par Mahom, bien doiz estre et proissiez et loez.
und V. 1327 Par foi statt Par Mahom.
Nach V. 1329. «Ge sai bien que mom pris en seroit avalez,
«Ke ne vaut c'une fame hons qui est dessarmez;
«Ker va, si pren t'espee, congie t'en soit donnez.»
Nach V. 1368: «Or vos gardez de moi, trop awonmes parle.»
A iceste parole a le branc entese.
Nach V. 1405: «Mais compaignons seroit par droite leaute.
Nach V. 1413: «Orr tu te rendras tost recreant et mate.

Mais mout m'as fait dolent, courechier et irer
Mais Dex ne te porra ne garir ne tenser
[1]) Son escu lieue en haut por son chief garanter.
[2]) Or ferai cheu por toi que ne fist homne nee
[3]) del destrier seiorne
[4]) issi com vos orrez
[5]) joidi
[6]) jusqu'a .III. jors passes
[7]) Des trois uirges Maries fustes vos reuistes
[8]) Et cheu que g'ai dist, est fine verite
[9]) Oliuier la ueincra, mes mout iert agreue.
[10]) chelui d'angoisse
[11]) serez vos

Nach V. 1421: Por um poi que le poig n'en a ouec porte,
Che fu vertu de Dieu, qu'il ne li a coupe.
V. 1435 fg. Ains ne se prinst à homme ne le féist tout mu [1])
Jusc'à petit de terme le fera irascu. [2])
Nach V. 1435: Mais vn tel compaignon apres delez lui evv,
Nach V. 1438: Mais le paien nel prisse vaillissant vn festv.
Nach V. 1444: «K'orendroit ne vos trenche le chief o l'eaume agu».
Dist le quens Oliuier: «Foul plait auez mev,
«Jamais ne uesrez donc Mahonmet ne cahv.»
Nach V. 1465: Lors reuiennent ensemble comme lyon desue,
De ruistez coupz ferir baux et entalente.
Nach V. 1483: Le clauein par desoz a tout desclauuonne,
Le cuir de Capaidoisse a Baptesme encontre,
Autresi le coupa con vn rosel pele.
Nach V. 1485: Deles le flanc senestre a l'espee coule.
Nach V. 1487: Si par font a le brant dedens l'entraille entre,
Plus de la tierche part enn a dedens coule.
Nach V. 1490: Ainz ne s'en deigna pleindre, tant fu desmesure.
Nach V. 1497: «Ke ia tendrai le fons et la chrestiente,
«Ne pris mes touz mes Dex vn denier monnee,
«Ainz uoil croire en Jhesum, le roi de maieste,
«Qui forma ciel et terre et soleil et clarte.
«S'on m'auoit de mes plaiez et gari et sane,
«Encore essaucheroie seinte crestiente.
V. 1501. «Honte m'ont consenti [3]) bien sai de verité.
Nach V. 1505: S'espee mist el feure, s'a le roi acole.
Nach V. 1525: «Tant m'aideras que g'iere sor l'archon aclinne,
«Puisque ge me serai deuant toi trauerse.
Nach V. 1543: Oliuier out grant peine, ainz qu'il i fust torne,
Puis le prent de .II. pars atout s'enn est ale.
Nach V. 1615: Tres em milieu deu pis li a rout et fausse.
Nach V. 1617: Ainz le quens Oliuier n'en a estrief mue.
Le rois s'em passa outre, qui fu de grant fierte.
V. 1625. «Et il ait hui de moi et manaide et pité! [4])
Nach V. 1631: Le rois a deschendv desouz vn pim rame.
V. 1637. Quant pardevant lui salent .XXX.m Barbarin. [5])
Nach V. 1637: A .xx. mille paiens as penons de samin.
«Ha Dex, dist Oliuier, cist me sont mal voisin»!
V. 1638. Li queus quencist arriere, ne prinst cesse ne fin.
Bien s'en cuida aler Oliuier son train,
Quant pardevant lui salent Persant et Sarrazin,
Et .XXX.m Turs à pignons de samin. [6])

---

[1]) Ainz ne se prist a homne nel feist recrev
[2]) Ke dusqu'a poi de terme le fera recrev
[3]) Honte le consenti
[4]) Et il ait de mon cors et de m'ame pite
[5]) Kant par deuant li sant le fix Alipatrin
[6]) Le quens guenchist ariere vers le pin de cel brinn.

V. 1645. «K'encor puisse véoir Karlon le palazin!» [1]
V. 1655. Le bauçant laisse courre, ki moult est ademis. [2]
Nach V. 1666: Kant l'entent Oliuier, mout enn est engramis.
V. 1667. Olliviers trait l'espee, si lor vint ademis [3]
Nach V. 1668: Autresi les abat comme si leuz la brebis,
Mais paien si li ont souz lui bauchent ochis.
Kant le quens fu a terre, greins en fu et marris.
Plus tost que omques peut, est em piez ressaillis,
L'escu a embraichie, qui fu a or burnis,
Hauteclerc el poig destre qui fu mout de haut pris.
Que il ateint a coup, n'em puet estordre vis.
V. 1669. Quel part k'il onques tourt [4], a les rens departis.
V. 1671. Con fait li boskellons les arbrisiaus petis. [5]
Nach V. 1685: De som bliaut li ont vn des panz derompv.
V. 1694. Et les puins trai le dos bien liés, ce m'est vis. [6]
V. 1714. Que tout en sunt couvert li piu [7] et li larris.
Nach V. 1716: Mout fu grande la forche des cuuers maleis.
V. 1722. Plus d'une grant liuée ont paiens [8] resortis;
V. 1729. Il escrie Franchois fierement a haut cris: [9]
V. 1733. Les cevaus esperonnent, e les vous avant mis. [10]
Nach V. 1744: Chil son cheual estanchent, mout enn i ot d'alentis.
Nach V. 1751: Dont veissez Franchois ces granz tertrez puier
V. 1767. Plus de .V. lieues longues a après l'os alé. [11]
V. 1780. Moult se crient que paiens n'aient agait juré. [12]
Nach V. 1780: Il point deuant Franchois au passe d'um gue
V. 1812. Plus que de moi me poise qui sui à mort navre; [13]
Nach V. 1842: Apres si fu li rois de ses dras desnuez.
Nach V. 1862: «Les reliques eusse dont tant me sui penez,
«Si ie ci lase ariere en mes richez barnez.
V. 1866. Parmi haute brouchie se sont abandonné. [14]

Bien s'em quida aler par vn sablon chemin,
Kant par deuant li saut li rois Ostonmarin
A .XV. mille paien de la geste Cayn.

[1] le fix Pepin
[2] fu estormis
[3] Il a trait Hauteclerc, si lor uient ademis
[4] torne
[5] Com fait li carpentier les arbrisseaux petis
[6] Les poigns deriere le dos bien liez de fairis
[7] li pui
[8] Franchois
[9] Il escrie: Montjoie souuent a mous haus cris
[10] Les destriers esperonnent, les escus auant mis
[11] ont apres eulx ale
[12] joste
[13] qu'il est a mort naure
[14] Parmi hautes rochieres es les acheminez

Nach V. 1894: D'ire et de maltalent esprent et estenchelle.
Nach V. 1901: «Se mes fiz est veincus, mal torne la roelle
Nach V. 1908: «Qui fu le cheualier qui est tant aloses?
V. 1927. Oliviers remest saingles ou bliaut de cendés; [1]
V. 1939. «Mahom! dist l'amiraus, con or sui encantés; [2]
V. 1941. «De la tere de France, dou miex en parentés.» [3]
V. 1945. «Ces François orgueilleus moult tost me decimés; [4]
V. 1954. «Enfresi c'a demain en respit les metés, [5]
Nach V. 1991: «Et vos et tuit chi autre les haubers endosses
V. 2024. S'esgardast la çainture et l'anel noielé, [6]
Nach V. 2025: Deu fruit de paradis i auoit tregete
V. 2033. Por l'ocoison d'or fin [7], ce dient li letré;
V. 2036. Ne vaut mugués ne mente à li una oef pele. [8]
V. 2050. «Dame, mors est vos freres, qui tant vous a amé.» [9]
V. 2060. «Homme sont Karlemaine, que nus ne puet mater [10]
Nach V. 2065: Kant l'entent Floripes si commenche ainmer.
Nach V. 2074: «Ke Sortamunde fist de la chartre geter,
«Lui et ses compaignons fist en la chambre armer
V. 2081. «Ancui vous en ferai vostre loier donner. [11]
Nach V. 2113: «Et de ceu m'aiderez que woudra demander.
V. 2115. «Que ja ne vous faurai pour les membres coper. [12]
V. 2126. «Mais je quit c'as pucieles sivés moult bien juer, [13]
V. 2137. Aval enmi la cartre l'a li Turs avalé. [14]
V. 2139. Olivier tout premier ont sus encevalé. [15]
V. 2143 fg. Coiement les en gete la fille l'amiré,
Par une gaste porte de viel antequité. [16]
V. 2174. D'iluec puet on véoir quant li flos lor abonde. [17]
Nach V. 2174: Les poissons noier quant le flo less eronde.

---

[1] el bliaut girronnes
[2] com mal sui engannes
[3] cuidai auoir la cles
[4] desnues
[5] Entresi qu'a demain que solax soit leues
[6] et la bougle dore
[7] Por auoir la toisson
[8] Ne vaut muguellias a lui un ail pele
[9] que tant auez ame
[10] qui ainz nel put lasser
[11] Vos m'auez bien seruie, ge uoil guerredonner
[12] Ja ne uos en faudron iusqu'as testes couper
[13] Mais je cuit que a dame sauriez bien ioer
[14] Et la chartre as Franchois l'ont tantost auale
[15] enn ont sus atire
[16] Coiement les enmenne la fille l'amire
Par vne basse croite del tenz d'antequite
[17] Par illuec voit on bien la mer et la rionde,

V. 2176. Et si fu sa maistresse, ki ot non [Morabunde]; [1])
Nach V. 2176: Plus set de nigromemsse qu'en giniere defonde
Nach V. 2185: «Ves Guillermet l'escot deuant lui acoute.
Nach V. 2188: «Pucelasse maluaisse, que as tu em pense?»
V. 2203. Floripas vit les contes, si les a acolés; [2])
V. 2222. N'i a cel n'ait mantel de cier paile afublé. [3])
Nach V. 2222: Et riches silglatons et hemimes engoulle
Nach V. 2261: «G'irai querre mon fil dont mon cuers est ires.»
Nach V. 2264: «Mais par icel seignor, qui en croiz fu penes,
«En tel leu vos trametrai etc.
V. 2290. Li dus Tierry d'Ardane en est en piés levés; [4])
Nach V. 2315: «Et les seintismes cloz et le signe ennorez
Nach V. 2321: «Seignors, dist dus Naumon, porquoi vos dementez
«Kant nos sauon tres bien, qu'a mort nos a liurez?»
En son lit s'est cascuns couchie et repossez
Entresi qu'a demain que solaux fu leuez.
V. 2328 fg. Qui véist ces barons tant tenrement plorer
Et lor puins à detordre et lor ceveus tirer!
Quant ce vit l'emperere, si l'en prist grans pités
Il a dit a ses hommes: «Franc chevalier menbré, [5])
V. 2335. Et trespassent pruveres [6]) et estrange renné.
Nach V. 2373: Puis issent d'Aigremore et rengie et serre,
Entresi qu'a Maltrible n'i ont regne tire.
V. 2403 fg. «Que les vaurai [7]) tous .VII. par mon cors conquester;
«A l'amirant Balant les vaurai [7]) presenter.»
Nach V. 2405: «Anchois que il soit vespre, aurez de moi asse.»
V. 2415. De si en la cervele li fait le branc couler;
Il a estors son cop, si l'a fait jus verser. [8])

---

[1]) Et si i fu sa maistresse la uielle Maramonde

[2]) Floripes vint as contes

[3]) N'i a cel n'ait vm paille a son col afuble

[4]) Statt Li dus Terres d'Ardane folgt in der Escorialhandschrift als Vierter Richard, dessen Auftreten in drei Versen so beschrieben wird:

Em piez s'enn est leuez Richart de Normendie,
Ch'est Richart sanz poor a l'achiere hardie,
Qui de ses tamp fist faire la plus maistre abeie.

Terris d'Ardane wird dadurch der fünfte in der Reihenfolge und V. 2290 und 2291 treten an die Stelle von V. 2297, der dann auf V. 2301 folgt, worauf die Handschrift folgendermafsen fortfährt:

Sire, droiz emperere, prengne vos em pities,
Bien sai se il i uont, ia n'en reuendra piez.
Ouec irez, dist Karles, par les euz de mes chiez:
Or i serez vos .VI. qui porteres mes briez.

[5]) Kant Franchois l'entendirent, s'ont aigrement plore.
«Seignors, dist l'emperere, Franz chevaliers membre

[6]) bruieres

[7]) beide Male wouldrai

[8]) Nur ein Vers: Entresi quens el pis n'i laissa que couper

Nach V. 2421:	Et nos contes lor wiegnent, n'i out soig d'areste.
V. 2422.	Et aquellent François environ de tous lés.[1]
Nach V. 2451:	«Cascuns em pende .II. a l'archon noielez
Nach V. 2473:	«La maindre est plus grosse c'un caable de mer
Nach V. 2474:	«K'a pie ne a ceual n'i porront en aler
	«Deuant au chief du pont est vn castel fermer.
Nach V. 2479:	«Par desus cort vne eve, Flagot est apele
Nach V. 2482:	«Mout est riche le pont dont vos m'oez parle
V. 2496 fgg.	Et respondi dus Namles: «Que dis tu, forsenés?
	«Viels tu donner .I. cop pour .XV. recouvrer?
	«Se Dieu plaist et saint Piere, qui de Diu a les clés,[2]
V. 2499.	«Tant lor dirai mençoignes bien i porrai[3] passer.»
V. 2524.	«Et .M. palefrois fors, .M. destriers sejournés,[4]
Nach V. 2524:	Et mil ors enchaennes, mil destriers seiornez
V. 2528.	«Et ki cesci ne veut ne sorre ne livrer.[5]
V. 2553.	Il aqueillent par force le grant pont à passer;[6]
V. 2557.	Voient[7] ces espreviers par ces perces crier
Nach V. 2568:	Tout .VII. sont descendus des destriers seiornes
Nach V. 2571:	«Et fist et ciel et terre et soleil et clartes
Nach V. 2589:	«Et les seintismes clouz et le signe honores
Nach V. 2636:	«Et enn apres demande ses cheualiers hardis
Nach V. 2639:	«Et que me di tel chose qui me soit a plaisirs
	«Ne sera em prison, ne enn a charte mis.»
	Et respondi li dus: «Par mon cief ge l'otris»,
V. 2651.	«Com je ai ore toi[8] en ma sale votie,
V. 2659—2673	und 2674—2684 vertauschen ihre Stellen.
V. 2689.	«Je t'aprendrai moult bien comment eres[9] sauvés;
V. 2709.	«Puis si le faites pendre, le mauvais radoté;[10]
Nach V. 2710:	Et respont l'amirant: «Bon conseil me donnez
	«Alez faitez les autres de la chartre getez.»
V. 2711.	«Par Mahom, dist Balans, si soit com dit avés.»[11]
V. 2713 fg.	Puis issi de la cambre, s'avala les degrés,
	Entresi c'au palais ne se vot arester.[12]

---

[1] Et acuillent paiens as bons branz d'achier cle

[2] Et respondi dus Nainmes: «Vos noz ferez tuer!
«Voulez donner vm coup por .III. cenz recouurer?
«Se Dex plaist et ses seins qui tout a a sauuer,

[3] porron

[4] et mil lyons priuez

[5] Et qui cestui ne puet reendre ne donnez

[6] Post et isnelement se sont achemine

[7] Oient

[8] Comme ge ore t'oi

[9] seras

[10] La fors les faites pendre, voiant touz vo barnez

[11] Et cil li respondi: si con vos dit auez.

[12] Nur ein Vers: Venue est em la plache ou cil sont assemblez.

V. 2731. «Puis en ferés justice sempres après digner. [1])
V. 2741. «Fils à putain, fait elle, lecierres [2]) parjurés,
V. 2759. «N'estes pas ci venu pour gramnant sejourner. [3])
V. 2764. «Moult bien, dist Oliviers, la merci Damedé. [4])
Nach V. 2764: «Sire, que fait mom pere? por Deu nel me celez!»
«Compains, ce dist Rollant, mout est por vos irez.
Nach V. 2765: «Or uoil que mi couuent vos soient demostrez.
V. 2775. «Dame, ce dist li dus, apermain le sarés; [5])
«On m'apele Namlon, de Baiviere fui nés, [6])
V. 2793. Et Rollans l'en redre[ce] au courage sené. [7])
V. 2799: Je aim en douce France .I. leger bacelerj. [8])
V. 2812. Et jure Mahomet [9]): «Se vous ne me prenés,»
Nach V. 2821: La fache li baissa, la bouche et le nez.
V. 2832. No gentil chevalier atant se sont levé: [10])
Nach V. 2833: Issi agenoillierent par bones voleutez.
V. 2834. Baisie a la couronne dont Diex fu coronnés, [11])
Nach V. 2834: A la frans pucele les baillent a gardez
Nach V. 2838: Et out en sa compaigne cent Sarrazins armez.
V. 2872. «Ce est cil ki m'avoit à mari esgardé, [12])
V. 2884. Tout a .I. front [13]) li a fierement demandé:
V. 2897. «Et comment vivent il [14]) ça en vostre regné?
Nach V. 2905: «C'est l'usage de Franche que tu m'as demande»
Nach V. 2918: «Kant vos vendrez en Franche ke la sachiez mostrer.
V. 2934. «Tu me cuidas or bien comme fol traverser. [15])
V. 2939. «Pour ce se cil paiens me cuida amuser, [16])
V. 2947. «Sire, dist Floripas, moult faites à amer.» [17])
Nach V. 2947: «Vengie m'auez de l'omme c'omques ne pui amer
worauf V. 2944 und 2945 folgen.

---

[1]) quant uos digne aurez
[2]) dist ele, traistre
[3]) Ne sonmes pas issi venus por sarmonnerz
[4]) Sire, dist Oliuier, comne homme emprisonnez.
[5]) ia enn orrez veritez
[6]) de Baviere sui nez
[7]) qu'il nel puet endurez
[8]) Vn cheualier de Franche ai piecha a amez.
[9]) Et a dit a Guion
[10]) Ke Fierrabras, mon frere, me bailla a gardez
[11]) Il baissent les reliques, atant se sont leuez
[12]) Che est cil que om m'a a mari esgarde
[13]) Tout en franchois
[14]) ioient il
[15]) abriconner
[16]) abeter
[17]) loer

V. 2986. A hautes vois escrie: «Cuvers, n'i duerés.» [1]
Nach V. 2987: Em sa chambre de marbre s'enn est fuiant tornes,
Et Rollant, le niers Karlon, enn est apres ales.
Kant li amirant voit, qu'il n'i sera tenses,
V. 2989. Tres parmi la colonbe [2] est contremont rampés,
V. 2994. «C'est mon, ce dist Rollans, [3] tant sui je plus irez.»
Nach V. 3009: L'amirant out fors mis qui mout iert auilles.
V. 3011. «Ki va une viés voie [4] souvent est meserrés.
Nach V. 3012: «Ker ill est plus vuis d'os que li genne d'ases.
Nach V. 3020: «Issi sera il fait puisque vos le loes.
V. 3029. «François s'en torneront si que vous le venrés, [5]
V. 3049. «Se Floripes ma fille est la çainture emblée, [6]
Nach V. 3083: «Ja m'aura cist deable fors de mon senz getee.»
«Par Mahon, dist li lerres, n'i a mestier pornee.
«Ou vos woilliez ou non, serez despucelee.»
Nach V. 3089: Qui gaitoit cele nuit la maistre tor quarree.
Nach V. 3103: «Seignors, dist Floripes, malement sui menee,
V. 3104. Perdue est la çainture, [7] en la mer est getée;
Nach V. 3105: Ker homme n'eust ia faim qui ll'eust esgardee. Daſs dieser ganze Passus als Rede genommen werden muſs, erhellt aus Vers 3106.
V. 3119. «Faites sonner .I. cor, cele vile assalés. [8]»
V. 3154. Et repont Floripas: «Et par moi le sarés.» [9]
V. 3158. Là estoit Tervagans et Apolins levés, [10]
V. 3173. «Seroit de l'or des .II. [11] ricement atournés.»
V. 3188. «Il nous envoit secours de Franche le rengné, [12]
V. 3200 fg. Venus sont as estaules, s'ont les cevaus trouvés,
La porte ont desfremé, les pont ont avalés. [13]
V. 3227. «Avoec Basin gardés ceste porte naïe, [14]
V. 3255. Lors corurent as armes li paien deffaé, [15]
V. 3266 fg. Niés estoit l'amirant et de sa sereur nés,

---

[1] deureres
[2] Tres par milieu de cele
[3] Oil, ce dist Rollant,
[4] Qui ne va les uiex voiez
[5] Franchois se rendront pris si que vos le vesres.
[6] Se la cheinture auoie la sus ma fille emblee
[7] Perdue ai ma chainture
[8] cele tor assaillez
[9] a par main le saures
[10] Mahonmet et Apolym delez
[11] des Dex
[12] Qu'il nous enuoit secors de Franche le barnez
[13] Nur ein Vers: Venus sont a la porte, s'ont les huis desbarrez.
[14] voultie
[15] Plus de cent mille paiens veissiez adoubes

En toute Espaigne n'ot Sarrazins plus douté. [1])
Nach V. 3274: «Et nos meismes ausi qui enn auon grant mestier.
V. 3283. «Qui velt estre mauvais n'a soing de l'aprocier, [2])
Nach V. 3283: Mais rende touz les armes, si s'en fuie au mostier
Nach V. 3286: A destre et a ssenestre as branz les rains cerquier,
Qui bien est conseuz, n'a lessir de plaidier.
V. 3288 fg. Mais se Jhesu n'en pense, ne lor ara mestier,
Que Sarrazin s'asanlent à chens et à millier; [3])
V. 3300. Venison i avoit et boins paons lardés. [4])
V. 3304. Et Rollans va devant [5]) et li autres barnés,
Nach V. 3304: Cil les ont as bons brans par derieres gardes
Nach V. 3310: Ki iert decha le pont par decha les fossez.
V. 3319. Sarrazin lor escrient: «Glouton, n'i garirés» [6])
V. 3336. Ils laissierent la proie, si ont les pons passes, [7])
V. 3374. «De quoi je ai .III. jours itel noise menée [8])
V. 3429 fg. Fiert le comte Guion en travers sur le nés;
Li sans vermaus li est en contreval verses. [9])
Nach V. 3446: Del pant de som bliaut li ont les euz bendez
Nach V. 3452: «Et tost Franchois destruire qui tant est desfaecz
V. 3454 fg. «Sire, dist Sortinbrans, consaus vous ert dounés.
•«,Tost et isnelement .X.m Turs mandés,
«Et soient fervestu es destriers sejournés; [10])
Nach V. 3478: «Sire, coisin Rollant, ia m'auez vos tant chier.
V. 3484. Il en a apelé le preu conte Olivier [11])
Nach V. 3507: Kant li baron l'entendent, n'i out qu' esleschier.
Nach V. 3513: Hautheclerc rendi au preuz conte Oliuier.
V. 3526 fg. «Et je serai estake, à moi vous raliés,

---

[1]) Or ait Dex nos contes par ses seintes bontes!
Ja auront vn estor, dont cascuns iert greues.

[2]) Qui wout estre maluez n'a entre nos mestier

[3]) Mais se Jhesus n'em pense, trop poient demorrier,
Ker Sarrazins s'adoubent qui Dex doinst encombrer.

[4]) Vm paien de Margorche les i out amenez

[5]) vait derieres

[6]) Clarion lor escrie: Cuuers n'i durerez und im folg. Verse der Singular lui statt: aus, so wie V. 3321 le ferist statt i ferist

[7]) si ont le pas outrez

[8]) Laquele j'ai trois iors a tele angoisse enduree

[9]) Fiert Guion de Borgoigne es denz desoz le nez
Si que li sanz li est de la bouche volez.

[10]) Sire, dist Sortimbrans, XXm. Turs prennez,
Les blans haubers vestus et les brans acostes,
Si soient el brouillet embuchies, qu'est ramez.

[11]) Et les .XXX. paiens environ arengier. Vers 3485 beginnt dann: Les barons apela qui Dex

«De quel part que je viegne, tost me retrouveres.» [1])

V. 3546. Paien crient le hui [2]), ja fust amont levés,

Auf V. 3553. folgen die beiden Verse 3558 u. 3559, mit dem Unterschiede jedoch, dafs «Oliuier» statt: Et Rollant gelesen wird, so wie «entre quatre fossez» statt: entr' aus et les fossez. V. 3554 fällt aus.

V. 3555. De .XXX. en ont les .XX. moult tost desbaretez. [3])

V. 3560. Et paien lor escrient: «Cuvert, n'i durerés; [4])

V. 3562. «Venés le vous rescoure? avoec pendu serés.» [5])

Nach V. 3562: «Mar enn estez issu, auecque lui pendrez.»

Nach V. 3572: Puis saissi le destrier par le cauffrain dorrez.

Nach V. 3588: Gui a mis pie a terre, ne fu pas alentez,
Des armes au paien s'est mout tost correez.

V. 3615. «En boin gré le souffrons [6]) comme boin chevalier.

Nach V. 3617: Dont veissiez ces contes fierement afichier

V. 3629. «Certes, pour tel puciele se doit on bien aidier; [7])

Nach V. 3639: Apres celui ochist Taupym deu mont Rogier

V. 3641. «Par mon cief, bien savés ces paiens manecier. [8])

V. 3649. «Certes, cele puciele ai oï bien parler [9])

V. 3655 fg. Tant a [10]) au branc d'acier Sarazins demené
Que par force a [10]) le voie et les pas destoupé.

V. 3663. Les Turs qui les caçoient [11]) ont moult tost decopé;

V. 3681. «Baron, dist l'amiraus, moult m'avés mal mené; [12])

V. 3684. «Il i venra à s'ost, jou sai de verité; [13])

V. 3695. «Ce ne sont ore mie fel vilain amusé; [14])

V. 3718. «Et vivent tout du nostre; n'i a bone gardé. [15])

V. 3723. «Ne se pueent aidier pieça ne furent né. [16])

Nach V. 3724: «Ke nos Dex abaissiez et les lor amonte

V. 3726. .I. bastou a saisi, si li éust rué, [17])

---

[1]) Je serai l'estandart, a moi ralierez
De quel part que viegniez, en camp me trouuerez.

[2]) Paiens crient et huient

[3]) Des .XXX. en ont .XX. mout tost afinez

[4]) A haute uoiz escrie: cuuers n'i durerez.

[5]) por nient vos en penez

[6]) Comquerrant la soufronz

[7]) se doit on dehaitier

[8]) manoier

[9]) a ore bien parle

[10]) ont beide Male

[11]) conduient

[12]) Franchois m'ont mal mene

[13]) Il les vendra secorre o son riche barne

[14]) esgare

[15]) ne vos en sauent gre

[16]) piecha sont auulgle

[17]) ca l'en eust donne vgl. I shall give it him, in der Bedeutung von: Ich werde ihn durchhauen.

Nach V. 3742: Qui bien est conseuz, n'a de mort garisson.
Nach V. 3750: «Plus aessiement certes en finneron.»
V. 3765. «Ales i vous tou seus, ses faites adouber.» [1])
V. 3775. La piere art et bruist si que le fist flanber; [2])
Statt des Verses 3781, welcher auf 3805 folgt, und in welchem statt der ersten die zweite Person steht, dieser Vers:
Je vos cuit ia le feu a noient atorner
Nach V. 3791: «Si conmandez l'asaut del tout renoueler.»
Nach V. 3794: La ou li engignieres a fait sa gent seurer.
V. 3805. Baron, dist Floripas, trop vous vous amatés; [3])
Nach V. 3805: Vos n'auez c'une mort entre vos a passer.
V. 3823. Tels reçut le mar d'or qui ne le luit porter. [4])
V. 3851. «Or seroit grans barnages qui li feroit laissier. [5])
Nach V. 3852: Lors saillirent as armes li barons cheualier,
Le pont deuant la tor ont fait ins abaissier.
V. 3868. Li Turs estent le dart, qui bien se sot aidier, [6])
V. 3870. Desous la blouque d'or li a l'escu percie [7])
Nach V. 3870: Et l'abert de son dos derompre et desmaillier.
Nach V. 3874: Le paien sent le coup, si a guenchi le chier.
Rollant voit qu'en la teste ne le porra touchier.
Le destrier consui de l'espee d'achier,
Autresi le coupa conme vn raim d'oliuier
V. 3911. «Se nus en i aloit, n'enporteroit la vie. [8])
Nach V. 3914: «Ceste tor est mout forte et de biens raemplie.
V. 3918. «Tant que nous i serons, menerons boine vie. [9])
V. 3944. «Si fera [10]), dist Rollans, il est tout esgardé:
V. 3950. Dist Guillemers l'Escot: «Je irai par verte. [11])
V. 3962 fg. «Quand Karles de ma terre me vaut le don donner,
«Je nel vau mie prendre, ce saciés de verté, [12])
V. 3971. «Ce fust mes cors meismes, tel don m'a il donné, [13])
Nach V. 3982: As franchez pleuir i ont assez plore.
«Seignors, ce dist dus Nainnes, por Dex de maieste,
V. 3983. «Or soit, ce dist Rollans, entre vous esgardé,

[1]) Alez i Sortimbrans, ses faites aprester
[2]) Si c'on la uoit flamber
[3]) trop son voi demanter
[4]) Tex rechut le marc d'or quil ne l'em put porter
[5]) Che seroit grant honor qu'il li feroit laissier
[6]) Li rois estort le bras, bien sout le dart lanchier
[7]) Dessus la bougle d'or li fist l'escu perchier
[8]) Se cent en i alont, n'emporteroient la vie
[9]) Tant conme nos viuron, a ioie vson no vie
[10]) Si ferai
[11]) G'irai par vostre gree
[12]) Kant Karles de ma terre m'ont au premier fiefe,
Je ne la uoloie prendre, ce sachiez de verte,
[13]) Sel feroie meismes, cel don m'era donne.

«Comment vous i porrés ceste grant ost passer, [1])
V. 4044. Et li dus Richars est ens u cemin entrés, [2])
Nach V. 4058: Lors a seigne son cief, s'est le tertre montez.
Nach V. 4070: Se il a de Maltrible les granz pons trespassez,
Le secours amesra, ains ne fu veu tez.
A Clairon le roi enn est cascuns alez,
Qui iert niers l'amire et de sa seror nez.
«Par Mahommet, beau sire, dist Sortimbrans l'esclez.
«Vez la un mesagier quil de l'ost est emblez.
«A estros s'enn ira, sire, se n'enn pensez.»
Nach V. 4115: D'un riche freim triphore fu mout bien enfresnez
V. 4121. N'i vaut lai ne vielle [3]) .II. deniers monnéés.
V. 4128. «Vous ales secours querre, ja nel renoncerés.» [4])
V. 4137. «Se je ensi te lais, dont sui ge mors provés; [5])
Nach V. 4155: Par isi grant uertu que tous est tressuez.
V. 4162. C'onques à tel ceval ne puet mais assener: [6])
Nach V. 4166: Plus tost seroit vne profonde tresnoez
C'uns escurreulz ne seroit sor vn arbre rampez.
Nach V. 4167: «Par foi se ge vos lais, n'en doie estre blasmez.
Nach V. 4169: «Ainz mais ne fus por corre estanchiez ne laissez
V. 4176. D'une part fu li bus, dont li ciés fu caupés. [7])
V. 4181. Ains regibe des piés et si fronke du nés [8])
V. 4183. Ariere s'en repaire, s'est estraiers remés. [9])
Nach V. 4183: Vers la tor d'Aigremore dont li estor tornez
V. 4188. D'une part fu li ciés atout l'iaume vergier, [10])
Nach V. 4198: «Ge ne cuit qu'enn Espaigne ait meillor cheualier
V. 4216. «Jamais vostre secours ne nous ara mestier. [11])
V. 4231. .IIII. fois se pasma sor son escu d'ormier. [12])
V. 4238. Et François sont as estres, qui sont en grant tristour; [13])
Nach V. 4251: «S'enmaine le ceual, el mont n'a si corrant
«Et a mort Clarion vn cheualier waillant.

---

[1]) «Ker soit entre nos ore veu et esgarde,
«Comment Richart eust cest grant ost trespasse
[2]) a les paueillons outres
[3]) N'i vaut son de vielle
[4]) Ales vos secors querre, ja nel enoncherez
[5]) Se cheu que ge tiens lais, dont sui ge foulz prouues
[6]) Comquis a tel cheval, n'a mellor el reguez
[7]) d'autre le cief coupez
[8]) Et regete des piez et refronchist deu nez
[9]) ses resnes trainnes
[10]) Et le cief d'autre part a tout l'eaume d'achier
wobei noch zu bemerken, daſs dieser Vers mit dem folgenden die Stelle wechselt.
[11]) Jamais nostre secours ne nos aura mestier
[12]) sor le col del destrier
[13]) Et Franchois sont entre coiement en la tor

V. 4256. «Or sui je plus séurs k'en la tour Abrubant; [1]
V. 4257. «Moult l'a bien fait Richart et honneréement. [2]
V. 4270. «Par Mahomet mon dieu, moult mar l'ossa penser. [3]
V. 4276. «Et se il ce ne fait, les ex li frai crever. [4]
V. 4287. Entresi k'a Mautrible ne se vaut oublier. [5]
V. 4321: Glorieus sire pere, aies de moi pité; [6]
Nach V. 4324: «Et se decha remain, a honte m'iert atorne.
Nach V. 4326: «Miex voil morrir, ia soient mi conuenant false.
Nach V. 4337: «Encui perdrez la teste a mon brant achere.
Nach V. 4339: Richart tint vn espie, qu'il out le ior trouue
V. 4351. Richars de Normendie a Jhesu reclamé: [7]
V. 4369. Que par desous la rive commence à seronder. [8]
V. 4378 fg. Et li ciers vait devant qui bien s'i sot garder, [9]
D'autre part à la rive se prent à ariver. [10]
Nach V. 4379: Et Dex a fait Flagot en son canal rentrer.
Nach V. 4391: Puis a estraint la guige de son escu bougler
Et le lais de son elme comnenche a refermer.
V. 4401. Et trespasse les teres, les puis et les regnés. [11]
Nach V. 4404: De Rollant et dess autres est forment abosmez.
Nach V. 4412: «Faites oster uos tentes, uos loges et vos trez.
V. 4427. «De toute paienime a ses barons mandes. [12]
Nach V. 4429: «Tuit sont mort li barrons qu'envoie i auez.
V. 4431. «Li enfant qui là sont petit, de joule [13] aés,
V. 4433 fg. «Donc, arriere en Espaigne au retor vous metés,
«Puis conquerrons les teres et les grans iretés, [14]
V. 4440. Ne desist .I. seul mot pour .XIIII. cités. [15]
Nach V. 4443: «Or puis ge mout bien dire: «Ge sui maleurrez!»
V. 4446. «Miels ain perdre la teste que soie retournés. [16]

---

[1] tor de Brebant
[2] qu'il a mort le persant
[3] mar les il laissa passer
[4] Et se li mesagier s'em puet outrepasser,
Je ferai a Galafre andeuz les euz creuer.
[5] ne se wout arrester
[6] Glorioz sire pere, qui en croiz fu pene,
Se uos plaist, aiez hui de mon cors piete.
[7] Durement s'esmaia, s'a Jhesus reclame
[8] Ke par desus les riues la ueissiez ramper
[9] quil bien le sout guier
[10] sont uenuz ariuer
[11] et touz les guez
[12] De toute paiennie a ses homnes mandez
[13] geune
[14] Ariere enz enn Espaigne oue uos les mesrez,
Dont comquerrez les terres par vos granz poiestez.
[15] Ne respondist vn mot por l'or de .XX. chitez
[16] Miex uoil perdre la teste que issi estre ahontez.

V. 4454.	«On en parlera mais a tous jours mon vivant. [1])
Nach V. 4478:	«Ke par trestouz les seins c'om quiert en Boniuent.
V. 4484.	«Et tous vostre lignages d'ancissirie ment. [2])
V. 4485.	Quant li dus Reniers l'ot, si est passés avant [3])
Nach V. 4485:	Il est passe auant, par les gremons le prent
V. 4490 fg.	A hautes vois escrie moult efforcéement.
	Quant l'orguelleus lignage ot la noise et entent, [4])
V. 4518 fg.	Karles se lieve en piés, s'a Hardré apelé,
	Fierabras d'Alixandre et de l'autre barné: [5])
V. 4526.	«Si faites droit Renier, ensi est esgardé.» [6])
V. 4532 fg.	Mais ne fust pour Karlon, le fort roi couronné,
	Je ne fust amendé pour homme qui soit né; [7])
V. 4538.	«Bien deveront mi dit cremu et redouté; [8])
V. 4548.	«Lors porrons [9]) bien par force conquerre le regné,
V. 4549.	«Si vengerons Rollant que tant avous amé, [10])
V. 4552.	Là ont li traitour [11]) Karlemaine encanté;
V. 4578.	Li barnages s'areste de la tere maiour; [12])
V. 4579.	Karles a resgardé devers le pin antour, [13])
Nach V. 4580:	Sor vn ceual seooit qui cort par grant vigor,
	L'estelle en sa main dont ochist l'aumanchor,
	En tenoit en sa main le bon branc de color;
	Mout par semble bien homne qui partis soit d'estor.
V. 4596.	»M'envoie aucui nouveles [14]) de mon neveu Rollant
V. 4608.	«En Aigremore sont, une cité vaillant; [15])
V. 4622.	Il ne fust pas si liès pour l'onnour d'Oriant. [16])
Nach V. 4623:	Ke Rollant et li autre ierent encore en vie.

---

1) On m'apelera mais a touz iors recreant.
2) Tou tens fu il roberres et uesqui malement
3) Kant l'ot Regnier de Genures, pleins fu de maltalent
4) «Hautefoille» escria a sa uoix hautement.
Kant l'orguelleux lignage ot l'enseigne et entent,
5) Karles se dreche em piez, s'a Franchois apele,
Regnier de Gennes, Alori et Hardre,
6) Si faites droit Regnier tout a sa volente wegen des vorhergehenden Verses besser.
7) Mais ne fust por le roi, le duc l'eust uee,
Ja n'eust amende fors au brant achere.
8) oi et escoute
9) porrez
10) Si vengerez Rollant et vostre autre barne
11) Tant ont li traitor
12) de la geste francor
13) vm pym hautor
14) M'enuoit hui ces noueles
15) en vne tor waillant
16) por tout l'or d'Orrient

V. 4638. Et la vile est moult plaine et de gent raenplie [1])
Nach V. 4640: «Li mur sont tout de marbre faite a ouure polie.
V. 4644. «Flagos a à nom l'aigue en la loi paienime. [2])
Nach V. 4658: «Ja de tel fachon d'omne n'iert mais parole oie.
V. 4666 fg. Cascuns ait sor l'auberc la ganote vestie,
L'espée sur la cape bien repunse et mucie, [3])
Nach V. 4669: «Sus les riches ceuax armes et feruestie
V. 4670. «Quant nous arons dechà le pont en no baillie, [4])
V. 4672. «Tost en venés poignant et la chevalerie; [5])
Nach V. 4705: Entressi qu'a Maltrible n'i out resne tirree.
Nach V. 4714: Et de barres d'achier iert le portaux fermez.
Kant la porte estoit close et li portaux fermez
V. 4742. Sor son col une hace, dont li mans est bendés; [6])
V. 4748. Oreilles ot velues [7]) et les grenons mellés,
Nach V. 4749: A .II. poitrinnes out les deuz mentons fermez
V. 4755. Moult bien sanble diables nouvel encaïnés. [8])
V. 4756. Li amiraus Balans le tient en grant fiertés; [9])
V. 4771. «Sire, marcéans sui, si vig de garison; [10])
V. 4777. «Et lui et son barnage, se il velt, en donron. [11])
Nach V. 4777: «Ja ne s'em plaindra point, quant nos departiron.
V. 4784. «Le tréu duch avoir a lor repassion; [12])
Nach V. 4800: Les la porte se traist par de ioste vm perron.
Nach V. 4820: De l'un cief iusqu'a l'autre l'a rot et deschire,
V. 4827. Mais n'en a de l'oreille c'un sormeignon oste. [13])
Nach V. 4827: De l'autre fist escu deuant le pis torne.
V. 4867. Iluec ont tant paiens ocis et afolé, [14])
V. 4873. A l'entrer de Mautrible i ont bien capelé. [15])

---

[1]) Et sa terre est mout fors et de bien replenie, wobei zu berücksichtigen, dafs die beiden vorhergehenden Verse ausfallen.
[2]) Flagot a nom l'eue en la loi paiegnie
[3]) Cascuns desus l'auberc ait la coite vestie
L'espee desoz la cape bien reposte et muchie
[4]) Kant nos aurons la porte dela le pont saissie
[5]) Tantost venez poignant que vos ne vos targiez mie
[6]) Sor le cief d'une hache si ert li gloz acotez
[7]) Les sorchieuz out woulleux
[8]) deables qui soit deschaennez
[9]) chiertez
[10]) si uienc de Clarion
[11]) A lui et a som barnage a plente en dorron
[12]) Mon treu doi auoir a lor reparesson
[13]) Mais n'a de une orreille c'un soul manchon coupe
[14]) Ha, Dex, la out le ior tant ruiste cop donne!
Et tant pie et tant poig et tant membre coupe!
Del sanc as Sarrazins i sont mout grant li gue. statt V. 4867.
[15]) fu grant li capleis, indem dieser Vers zum folgenden Absatz gezogen wird.

V. 4875. Et parfont li fosse qui clooient la cit. [1])
V. 4881. Le deffent si des armes que le cuer n'a mal mis [2])
Nach V. 4885: Puis si l'enn ont porte sus le pont torneis
Nach V. 4902: N'urent que quatre mois, s'ourent .II. piez de pis
Et deuz alnes de lonc si con dit li escris.
V. 4913. A la porte est venus Aufricans li tirans; [3])
Nach V. 4916: Et furent a la porte dont li berfroi fugrans.
Nach V. 4921: Omques de ferir bien ne fu nus alentans.
Nach V. 4931: Si com le peust bien d'une leuee oir cler.
V. 4932. Et tout communaument entre les nos capler. [4])
Nach V. 4932: De dars et de ploumees qu'il ont fait enhanter.
Karles crie: «Monioie, por sa gent enhender,
«Seint Denis! Dex aie! barons or de l'entrer!»
V. 4938. Et par force les font Mautrible trespasser. [5])
V. 4948. Que il voit de la porte le grant bare lever; [6])
V. 4970. A la porte assalirent moult acesméement. [7])
Nach V. 5005: Or pense Dex de Karlon qui en croiz fu penez.
Nach V. 5006: Et out en sa compaigne mil Franchois adoubez.
Nach V. 5014: Mout ont les traistors et penes et boutez.
V. 5016. Là troevent Guenelon, qui moult estoit navrés.
Fierabras fu moult liés quant li pont n'est levés. [8])
V. 5020. As haces et as mans ont les portaus fremez; [9])
Nach V. 5031: Desus vn dromadaire quil mout fu abrieuez.
Nach V. 5034: Jamais par jogleor n'en iert chantee tez.
Nach V. 5037: Maint Tursque i out ochis dont l'ame enn est alee
El parfont puis d'enfer dont jamais n'iert getee.
V. 5048. Et li fiers Karlemaines a la ville peuplee. [10])
Nach V. 5052: A .II. mains l'a saissi, si vint a la meslee,
A .III. coups en ochist vne grant cantee,
Par droite viue forche a nos gent reculee,
Deuant vne posteme a fait son arestee.
V. 5059. «Ki a nule arbalestre, tost me soit aportée.»
Li dus Hoel de Nontes l'en a une livrée.
Et Karles l'a tendue, si l'a bien avisée; [11])

---

[1]) Et li fossez parfons et les li trencheis
[2]) n'a pas le cors mal mis
[3]) Enkechons li gaiaus
[4]) Mout et conmulnament vont sus les nos capler
[5]) En Maltrible les refont par forche reculer
[6]) Kant il vit de la porte les huis clorre et barrer
[7]) par grant airement
[8]) La trouuent Karlon quil ia estoit naurez.
Fierrabras fu mout liés, quant Karlon a trouuez
[9]) ont les portaux coupez
[10]) Et le fiers Agalafre et la uille robee
[11]) Le rois n'out en sa main ne lanche ne espee.
Li dus Hoiaux de Nantes l'enn a vne donnee,

Nach V. 5081: Dementres passa l'ost que il avoit moult grant,
Es pres desus Flagot se wont tuit herbegant.
Nach V. 5104: Li dus Hoiaulz de Nantes et .V. cenz fer arme
V. 5110. Avoec aus sont remés li chevalier membré;
Pour le palais garir i serout demoure. [1])
V. 5138. A force cevaucierent la tere de Sulie. [2])
V. 5146. «Ha! dist il, Mahomet, com ma lois est fallie [3])
V. 5173. Tant ont prié Balant [4]) li paiens Sortinbrans
Nach V. 5178: Cent .millier. et .LX. i out de mescreaus.
Nach V. 5201: As eschieles monterent enuiron et entor,
Li conte se defendent qu'il sont de grant valor.
V. 5235. «Que ne me ferés force outre ma volente; [5])
V. 5236. «Je vous voel la couronne et les .III. claus monstrer, [6])
Nach V. 5244: Kant li conte les voient, si lles ont enclinne.
Nach V. 5249: Floripes li bailla desoz sa leaute;
Li pailles a li dus Nainmes entor desvolepe.
Puis baissa les reliques par mout grant piete.
Dus Nainmes se porpense de grande vesiete.
V. 5250. Viennent à le fenestre de fin marbre listé,
Virent .M. Sarrazins, ki ja erent monté. [7])
V. 5253. Quant dus Namles lor a les reliques monstré; [8])
V. 5257. «Baron, or soies lié, baut et asséuré; [9])
Nach V. 5259: «Tuit seront mort et pris et Sarrazins afole,
V. 5287. Rollans et Oliviers adonques s'atourna, [10])
Nach V. 5322: «Atendez tant, beau sire, que il soit dessemflez
V. 5357. «Se Diex sauve mon branc, c'est Courtain l'adurée, [11])

Vne bon arbaleste auoit, li a liuree,
Ke tout nouelement out illuec aportee,
N'auoit se petit non que il l'out comquestee,
En la sale perrine que il auoit forree;
Et Karles l'a tendue, si l'a enfletchee,
La hydouse gaiante a mout bien auisee.

[1]) Ovecque sont remes ceux qui erent naure,
Por lors plaiez garrir i seront seiorne.

[2]) la terre desertie

[3]) Ahi, dist il, Mahom, con ta loi est honnie

[4]) Tant blasma l'amirant

[5]) Ke ne feriez chose qui fust outre mon gre

[6]) Ja vos ierent la corronne et li crois et clou mostre

[7]) Il uint a la fenestre de fin marbre liste
Et voit mil sarrazins qui ia ierent monte.

[8]) Les reliques lor mostre, et il sont awulgle.

[9]) Puis vint as autres contes, si llor a deuise
Cheu qu'il auoit veu; puis lor a conmande, statt V. 5257.

[10]) Oliuier et Rollant et Ogier s'en torna

[11]) mon bras et Cortain l'aduree

Nach V. 5361:	Ja entrassent paiens oue euz par mainte entree Kant Franchois lors viennent par mout grant airee.
V. 5363.	As boins brans acerins la tor ont devéée. [1]
Nach V. 5366:	«Gardes que tel parole ne soit mais amembree,
Nach V. 5375:	Kant le dus l'a ueue, grant ioie enn a menee.
Nach V. 5378:	«Bien conois le draglon a la couee bendee.
Nach V. 5385:	«Por vostre amor serai crestienne clamee.
V. 5402 fg.	«Combatons nous a Karlon, le fort roi couronné «Que bien devons deffendre no tere et no regné» [2]

[1] Al bons brans acerins ont la tor deliuree.

[2] Combatons nos a lui, quant serons aioste
Ker bien deuez defendre vo terre et vos rengne
Il a tort et vos droit, sa gent seront mate, indem dieser letzte Vers, in der Pariser Ausgabe V. 5405, dem Boten statt dem Admiral in den Mund gelegt wird.

(Wird fortgesetzt.)

Die Namen und Beinamen der Städte Italiens.

Wie das sogenannte „Fehmer'sche Lied" die Ortschaften der Insel Fehmern geifselt, und der vlaemische Dichter Eduard de Dene aus Brügge in seinem „Langen Abschied" die Spottnamen der meisten Gemeinden Flanderns zusammengefafst hat, so besitzen auch die Italiener ein Gedicht, welches in Versen, die bald gereimt, bald ungereimt sind, die verschiedenen Volksstämme Europas und fast sämmtliche Provinzen und Städte der Apenninischen Halbinsel theils ernsthaft, theils satyrisch charakterisirt.

Es trägt die Ueberschrift:

Li nomi et cognomi di tutte le provincie e città di Europa,

füllt 4 doppeltgespaltene Duodezseiten, und steht am Ende der Schola Italica des Catharinus Dulcis (Francoforti 1605), eines ziemlich seltenen Buches, welches wir in der Privatbibliothek des Dr. H. Lotze in Leipzig fanden.

Da dieses Gedicht nicht unter den italienischen Uebungsstücken aufgenommen, sondern hinter dem Dictionariolum Italico-Latinum abgedruckt, und weder im Inhaltsverzeichnifs angegeben, noch paginirt ist, so liegt die Vermuthung nahe, dafs es blos dazu dienen sollte, den letzten halben Druckbogen auszufüllen.

Ob es aber eigens zu diesem Zweck verfafst, oder nach Bedürfnifs des leeren Raumes ausgewählt und abgepafst worden sei, läfst sich schwer bestimmen [1]).

---

[1]) In Bezug hierauf scheint es nicht überflüfsig zu bemerken, dafs in dem uns vorliegenden, der Universitätsbibliothek zu Marburg gehörenden Exemplar der Schola Italica, welches, seinem Aeufsern nach zu schliefsen, ohne Zweifel ein Geschenk des Verf. an jene Bibliothek ist, sich zu Ende ein Druckfehlerverzeichnifs befindet, an dessen Schlusse es heifst: „Quatuor post dictionarium paginae irrepserunt *praeter autoris voluntatem*".

Anm. d. Redact.

Ueber den Verfasser der Schola Italica wissen wir, daſs er im Jahre 1540 im Herzogthum Savoyen geboren wurde und nicht nur Constantinopel und Palästina besucht, sondern auch ganz Italien, Frankreich, England, Dänemark, Schweden und Polen bereist hatte, ehe er in Kassel am berühmten Collegium Mauritianum und später an der Universität in Marburg die fremden Sprachen lehrte [1]).

Noch in Kassel gab er seine Schola Italica heraus, welche in 2 Theile zerfällt, deren ersten, die eigentliche Grammatik, er seinem Landesherrn, dem Landgrafen Moritz dem Gelehrten von Hessen, und deren zweiten Theil, die Uebungsstücke mit einem italienisch-lateinischen Wörterbuch, er dem Prinzen Friedrich Ulrich von Braunschweig, einem Sohne des regierenden Herzogs Heinrich Julius, widmet.

Können wir nun auch nicht mit Sicherheit behaupten, ob Catharinus Dulcis das Gedicht über „die Namen und Beinamen aller Provinzen und Städte Europas» gemacht, oder es schon von Italien her gekannt und es nur ab- oder aufgeschrieben hat, so möchten wir doch glauben, daſs es von ihm selbst herrühre, und daſs er gleich seinem vlaemischen Zeitgenossen, Eduard de Dene,

---

[1]) Catharinus Dulcis oder wie die heimathliche Form seines Namens lautete Catherin Le Doux (gest. zu Marburg 1626) hat sein höchst abenteuervolles Leben, dessen memoirenmäſsige Darstellung muthmaſslich eine reiche Fundgrube für die Sitten- und Kulturgeschichte seiner Zeit sein würde, leider nur in einem sehr gedrängten Curriculum vitae (Marp. Catt. 1622. 12), von welchem sich ein Exemplar auf der Universitätsbibliothek zu Marburg befindet, beschrieben. Aus diesem ist augenscheinlich der Lebensabriſs in Dilichius Libri de Urbe et Acad. Marpurgensi, herausgegeben von Prof. Caesar (als Programm des Marburger Lectionskataloges für das Wintersemester 1866—1867) p. 29 geflossen. Eine kürzere Darstellung steht in Strieder's Grundlage zu einer hessischen Gelehrtengeschichte (Göttingen, 1783) B. III, S. 243. Dulcis hat auſser seiner Schola Italica noch eine Komödie, Tobias, in franz. Sprache geschrieben (Cassel, 1604. 12) und die Aminta des Tasso in französische Prosa übersetzt (Marburg, 1618. 12).

Anm. d. Redact.

der den „Langen Abschied“ um 1560 schrieb, die localen Sprichwörter und Spaſsnamen, welche er auf seinen Reisen gehört, benutzte, um sie in ein Ganzes zu verschmelzen.

Die Gründe für unsere Annahme werden sich aus den Bemerkungen über die einzelnen Punkte des Gedichtes, welches wir hier in wortgetreuer Abschrift und unverändert folgen lassen, von selbst ergeben.

Li nomi et Cognomi di tutte le Provincie et Città di Europa.

Boriosi son gl' Inglesi
son furiosi li Francesi
popolosi li Alemani
son' astuti li Spagnuoli
e li Vngari son crudeli
i destrutti son Schiauoni
i dispersi son li Hebrei
e gli Turchi infideli
mala fede son di Mori
belle carni di Prouenza
conquassati Piamontesi
i Lombardi bon compagni
bella gente di Toscana
polidori de la Marcha
e le parti Romagnole
presumitor di patrimonio
carbonari di Campagna
bon soldati Marchiani
magna pan vnto gli Abruzzesi
caca mosche gli Pugliesi
sospettosi capo d'Otranto
i branosi Siciliani
reccatati i Calabresi
i mal passi di Terra di Lauor
Roma piena d'anticaglie
di gran corte e di gran baglie.
le fontane di Viterbo
il bel pozzo de Ornieto
moscatel da Mõtefiascone
il bon vin di San Lorenzo
mala strada de la Puglia
il bon vin di Monte Pulciano
il bel gran di Valdechiano
linaroli da Cortona
son bizarri gli Aretini
fauoriti son Dal monte
bon merchato da Fiogini
il trebian di San Giouan
industriosi da Monte Varchio
pale e carti son da Cole
Poeti, belle donne e piena
con torre e fonte la città di Siena
e le palle son da Cole
le minere Volterane
saponari son da Empoli
li bottari da San Casciano
bella Fiorenza è fa assai mercanti
ma cõ gabelle guasta tutti quanti
le lattuche son Pratese
le lucerne Pistolese
castagnazi da Montecarlo
industriosi son Luchesi
li biscotti son Pisani
il bel porto di Liuorno
li refatti son da l'Elba
barcaruoli dalla Specie
il bel esser di Riuiera
bel giardini di Sauona
superbi marinari Genouesi
lachier grandi per ogni paese
li capelli di Tortona
li bel luochi d'Alessandria
di memoria son Pauesi
e li pascoli Lodesani
Lec, Mus e Torno
fabri assai fa tutto il giorno

Lago maggiore suo confino
cura destri e zauatin
e de sopra vn pochetin
Cuza cortei spaza camin
li lauezi da Chiauena
li bon vini da Brienza
industriosi Bergamaschi
e doue lor van empien le tasche
bel contado di Milano
bella pompa ed attesano
telaroli son Cremaschi
armaroli e gran mercanti
son Bresciani tutti quanti
bon soldati Cremonesi
ballarini Mantoani
il bon caso Piasentino
e li preti Parmegiani
di gran nome la Mirandola
la fortezza di Lignaco
mercadanti da Sonzino
i bei lini son da Jorzi
berettari Veronesi
chi senza ber passa quella campagna
egli è ben goffo poi sel si lagna,
il bel pozzo di Cap di capri
il bel transito di Peschiera
son le frutte di Vicenza
bel capelli Padouani
bone trippe da Treuiso
li zatieri da Ciuidal de belu,
compagnoni Vdinesi
il bel ponte da Ciuidal de Friul
il cattiuo aier da a Concordia
e le occelle da Marano
li bicchieri da Murano
gran consiglio ricchi sono
Venetiano popul bono
marinari son Chiozotti
e le serpe da Loreo
le palude di Rouigo
artegliaria e belle ciglia
a Ferrara e marauiglia
mascare e rodele Modenese
i speroni son Rezzani
la fortezza di Rubiera
bella grassa e bella gente
fa Bologna certamente
li mercati di Romagna
la memoria di Ravenna
le saline son da Ceruia
e li piatti Faenzini
arme in mano da Forli
belle vigne da Cesena
e le oche Riminese
i fedeli son da Vrbino
cosi Pesaro giardino
veletari son dal Borgo
li stringari da Castello
Panatieri son da Vgubio
borse strette son da Sisa
bon soldati Perosini
caua coion son Norcini
Cascia e Visce i suoi confini
panaroli da Can erino
li cartar da Fabriano
gran boccal in Cingulano
li brauosi da Fossambruno
cierasari son da Fano
il bel carco da Sinigaglia
il bel grano si è da Jesi
il longhezza Recanati
il bel porto d'Ancona
diuotione da Loreto
tentibon da Macerata
li robusti son Fermani
sanguinosi son Ternani
Capitani e bon soldati
Ascolani son chiamati
li sbarcati della Mandola
belli destri son da Campi
i scholari da Villante
fora vsciti di Caramanca
chiaui tutti a san Torino
de Galipoli il gran stretto
de Carobe i gran chotoni
sono in Cipro zucchari boni
mala spiaza è di Soria
ma è piena di mercantia
saponetti d' Amaschini
e le borse Alessandrine.
e morari son da Tocco
bella fiera da Lanciano
belle vigne son dal Guasto
zafaramo da Sulmona
li fangosi son dal Popolo

corde de liuto e Zaferami
e beuitori son Aquilani
agotar da San Germano
tartegliosi a San Seuero
caualiari son di Foggia
bella pompa di Nocera
fingitor di Manfredonia
li bastasii di Barletta
oglierari di Bitonte
li palazzi son da Trani
mercatanti son da Bari
il gran pesce Tarantino
suspettosi Otrantini
il bel porto si è di Brindis
homini d'arme sō da Troia
belle donne de Quarata
scassa coda de Mattera
le cicogne d'Alta Mura
Venosa d' ogni cosa abundiosa
fora vsciti di Beneuento
li casali di Cosenza
bei correnti di Messina
bei giardini di Palermo
lussuriosi Catenesi
buon corsari son Maltesi
barcaruoli son dal Pizzo
cortesia dello Celento
bon vino da Salerno
fabricatori della Caua
vsurari son da Nola
bufalari son da Capua
e gli scarsi son di Auersa
strappa porri da Tiano
tira panze Castel di sanguine
neri denti della Torre
il bon greco nasce a Soma
i mali passi della Costa
fuggi gente son da Capri
bella Ischia e sua fortezza
Napoli gentil son cortesi e signoril
galeotti Puzolaui
belle donne Gaetane
le carobe son da Itri
cortegiani son da Fondi
il bon vin da Terracina
i vin cotti da Belletri
i confetti Tinolani
cipole da Marino
equidotti per Campagne
anticaglie al Coliseo
mōtanari alla sua piazza
Roma, e poi bō pro vi faccia.

Il fine.

Schon der Anfang des Gedichtes mit der Charakteristik der einzelnen Völker erinnert in der Form an den Spruch, welcher um 1500 in Italien verbreitet war:

Gentilezza di Francia;
Furia di Inghilterra;
Fortezza di Alemagna;
Senno in Lombardia;
Scaltrimento in Toscana;
Crudeltà di Ungheria;
Piacevolezza de' Piemontesi;
Magnanimità de' Romani;
Infedeltà in Turchia;
Golosità in Saracina;
Ladroneggi in Barbaria;
Invidia de' Frati;
Odio de' Guidei;
Tradimento di Pugliesi;
Sdegno di Schiavoni;

Iniquità di Albanesi;
Lusinghe de' Greci;
Giustizia de' Veneziani;
Sopportamento de' Genovesi;
Lussuria de' Catalani;
Destrezza de' Brettoni;
Benignità de' Spagnuoli;
Valentigia de' Portoghesi;
Acrità de' Borgognoni;
Bellezza de' Francesi;
Continenza de' Picardi.

(Wird fortgesetzt.)

Kritische Anzeigen.

Blancandin et l'Orgueilleuse d'Amour. Roman d'aventures publié pour la première fois par H. Michelant. 8°. (XVIII, 238 S.). Paris 1867. Librairie Tross.

Während auf dem Gebiete des altfranzösischen Nationalepos gegenwärtig eine grofse Rührigkeit entwickelt wird, und die verdienstliche Sammlung der «Anciens poëtes de la France» es sich zur Aufgabe gemacht hat die Chansons de gestes zu veröffentlichen, hat die Kunstpoesie der Nordfranzosen, die epische wie die lyrische, eine Vernachlässigung erfahren, die gegen den Eifer in den 30er und 40er Jahren sehr absticht. Der Umschwung beruht freilich auf der Erkenntnifs von der grofsen literarhistorischen Bedeutung der Chansons de gestes, er beruht ferner auf einer erfreulichen Vertiefung dieser Studien, die man nicht mehr wie früher als einen Gegenstand der Curiosität ansieht; dennoch wäre es zu wünschen, dafs man auch die Kunstpoesie, allerdings von andern Gesichtspunkten als früher, ins Auge fafste. Von dem bedeutendsten epischen Kunstdichter, von Crestien de Troie, besitzen wir noch nicht einmal eine vollständige Ausgabe, einen Mangel, dem Michelant hoffentlich bald abhilft.

Wir können daher die Veröffentlichung eines bisher nur im Auszuge bekannten Roman d'aventures nur freudig begrüfsen; wenn auch derselbe keineswegs zu den bedeutenden poetischen Erzeugnissen gehört und mit den meisten derartigen Produkten die Armuth dichterischer Erfindung theilt, so haben doch gerade diese Dichtungen, wie Michelant mit Recht bemerkt, ein Interesse durch die Einführung in die Sitten und das Privatleben des Mittelalters.

Blancandin ist uns in drei Handschriften erhalten, von denen sich zwei in der kaiserlichen Bibliothek zu Paris, eine dritte in Turin befindet. Dieselben stellen zwei verschiedene Recensionen dar: der Hauptunterschied der mit A bezeichneten Hs. St. Germain 1239 von den beiden andern (BC) besteht darin, dafs von Vers 4395 an der Text vollständig abweicht und etwa um 1200 Verse kürzer ist. Miche-

lant betrachtet diese Redaction als die ursprüngliche, die andere als eine jüngere Erweiterung. Gleichwohl gibt seine Ausgabe den vermeintlich jüngeren Text, und zwar nicht nach der Handschrift, die dem Texte A am nächsten verwandt ist und mit ihm meist in den Lesarten übereinstimmt, nämlich B, der Turiner Hs., sondern nach der am meisten von dem für den ältesten gehaltenen Texte abweichenden Hs. C. Wir würden dies Verfahren nicht billigen können, wenn wir die Ansicht des Herausgebers über das Verhältnifs der Texte theilten. Aber eine auf Grundlage der mitgetheilten Lesarten, die freilich kein erschöpfendes Bild der Hss. geben, angestellte Untersuchung hat uns zu dem Resultate geführt, dafs nicht A, sondern C den echten Text darstellt. B liegt in der Mitte und stimmt in den Lesarten meist mit A, theilt aber mit C den ausführlichen Schlufs des Romans. Wir müssen, ehe wir diesen Schlufs betrachten, die abweichenden Lesarten bis Vers 4395 in Erwägung ziehen, um zu sehen, welchem Text da der Vorzug gebührt. Der Dichter des Blancandin erlaubt sich nicht selten ungenaue Reime statt der reinen von der Kunstpoesie seiner Zeit geforderten. So finden wir v. 955 die Reime:

Les filles au provost ont dit:
'ne l'en doit on tenir plus vil.

AB haben dafür *ne il: ne l'ont mie por le plus vil*, offenbar, um die Reimungenauigkeit zu beseitigen. Ferner 1031:

Harrai le jou dont quant il m'aime?
se çou estoit cose certaine;

dafür AB *quant il m'a chiere, trop seroie fole el legiere.* Ebenso 2100 *sire: justice*, AB *Elise: justise.* 2399 *larges: vasselages*, AB *sages: vasselages.* 3281 *pasme: escame*, dafür *pasme: basme.* Wären diese Reimfreiheiten die einzigen, so könnte man sagen, dafs hier C aus Roheit ändere, aber da die gleichen Freiheiten an andern Stellen übereinstimmend in allen Hss. stehen, so kommen sie schon dem Dichter zu. Wie die Reimungenauigkeiten, so werden auch sprachliche Eigenthümlichkeiten des Dichters von AB beseitigt, allerdings eben so wenig consequent als jene. Das Femininum vom partic. passé der Verba in *ier* lautet beim Dichter *ie*, nicht *iee*. so lesen wir 513

avoec sa rice baronie
mult ricement aparillie,

für die erste Zeile haben AB *se porrois veoir sa maisnie*, allerdings *ie* geschrieben, aber *iee* ist gemeint, auch scheint A sonst immer *iee* zu schreiben; vgl. S. 208 *mesniee: envoiee*. S. 223 *tranchiée*. 719, 720 heifst es

mult en fu triste et courecie
sa maistresse, plus ne detrie,

die beiden andern Hss. scheinen in der ersten Zeile *triste* in den Reim zu stellen und reimen *por la pucele sa magistre* (*menistre* B). Statt der Endung *el* hat in manchen Worten der Dichter die weniger häufige *al*, wie in *vital*, *mortal*, *tal*, und das *e* löst sich vor *s* in *u* auf, so dafs die Endung *aus* statt *eus* entsteht. Die Bearbeitungen AB nahmen Anstofs und änderten einige Mal; z. B. 1867:

en son cuer pense et si est taus
que çou est Blancandins li biaus.

Jenes *taus* beseitigen BA und setzen *pense des cretiax* (*creniaus* B). Der gleiche Fall bei dem Reime *iteus : bleus* 3353, wofür der Sprache des Dichters gemäfs *itaus : blaus* zu schreiben ist. Der Dichter sagt *poéste* im Reim auf *teste*, der Umarbeiter beseitigt dies V. 716, wahrscheinlich weil er die gewöhnliche Form *poesté* sprach, und setzt daher für die Zeile *ja nen est de si grant poeste* folgende *ja ne fera de lui grant geste*.

Zweierlei folgt hieraus: 1. dafs die Lesarten von AB an vielen Stellen einen umgearbeiteten Text haben, während C das echte bewahrt; 2. dafs B zu derselben Textclasse wie A gehört. Letzteres ist von Bedeutung in der Beurtheilung des abweichenden Schlusses. Denn wenn in diesem die eine Hs. (B) der einen Classe mit dem Texte der andern Classe (C) übereinstimmt, zwar in den Lesarten keineswegs genau, aber das war auch in dem Stücke bis 4395 nicht der Fall, so ergibt sich, dafs dieser übereinstimmende Text der echte ist, nicht aber der abweichende Text einer Hs. der einen Classe. Das thatsächliche Verhältnifs ist demnach dies: den relativ besten und echtesten Text stellt C dar, den AB häufig aus verschiedenen Gründen ändern. Den Schlufs des Gedichtes kürzt der Schreiber von A, dem vermuthlich die Arbeit langweilig wurde, beträchtlich ab. Michelant hat sonach allerdings Recht,

wenn er den Text von C wiedergibt, er hätte dann aber die Hss. anders bezeichnen müssen; statt ABC müfste es CBA lauten, da man ja die Buchstaben nach dem Werthe der Ueberlieferung wählt.

Wäre der abweichende Schlufs von A vollständig mitgetheilt, so würde sich vermuthlich auch der Beweis seiner Unechtheit führen lassen; da dies nicht geschehen, so kann man nur beweisen, dafs der mitgetheilte Schlufs in BC der echte, aber nicht eine jüngere Erweiterung ist. Jedenfalls würde diese Erweiterung vom Dichter selbst herrühren, denn es stimmt dieser Schlufs in jeder Beziehung mundartlich mit dem übrigen Gedichte überein. Ich rede hier nicht von der mundartlichen Ueberlieferung der Handschriften, denn diese ist eine zufällige und vom jedesmaligen Schreiber abhängende, sondern von den mundartlichen Erscheinungen, die namentlich die Reime des Gedichtes darbieten. Die Ungenauigkeiten der Reime sind durchaus entsprechend im Schlufs wie im übrigen Gedichte; man vergleiche auf der einen Seite *corone : home* 119, *tienent : criement* 669, *preudome : araisone* 2297, auf der andern *bones : home* 5005; die Nichtberücksichtigung eines *r* vor folgendem Consonanten: z. B. *force : roce* 687, *nous : amors* 561, *vous : amours* 1627. 1837. 1991. 2067, *mervillous : amours* 1815, wo sogar die Hs. *amous* schreibt; in der Schlufspartie des Gedichtes *prisoniers : loiés* 4507, *vous : amors* 5575, *vous : secors* 4875. Häufig auch bei der Endung *age*, so *targe : marage* 1199, *larges : vasselages* 2399, *barges : ewages* 2763, *barge : nage* 2807, und im Schlufsabschnitt *targe : rivage* 4497, *: omage* 4619, *barge : rivage* 4927, *targe : barnage* 5297. Sodann den Ueberschufs eines *s* im Reime, namentlich bei *volentiers*, welcher auf *ier* reimt; da nun einmal wirklich *volentier* geschrieben ist (4960), so ist anzunehmen, dafs dies die dem Dichter gemäfse Form ist, und daher fallen die betreffenden Stellen (73. 3518. 3736, und im Schlufs noch 5199) nicht unter den Gesichtspunkt ungenauer Reime, sondern mundartlicher Eigenthümlichkeiten. Ein *s* in der Mitte des Wortes bildet den Ueberschufs: so *contredit : furnist* 1447, *pasme : escame* 3281. 3609, und im Schlufs *traïtre : tristre* 4613, *dit : fist* 5841. Von andern Ungenauigkeiten bemerke ich noch die Uebereinstimmung in *grieve : siege* 2125 = 5301.

Was nun sprachliche Eigenthümlichkeiten betrifft, so bemerke ich die auch bei andern Dichtern häufig vorkommende Verwendung von *e* für *ai*, hauptsächlich vor *s*, wie in *mestre* (= *maistre*) : *estre* 91. 1875. 2567; *eslesse* (für *eslaisse*) : *mexistresse* 695; *Alimodes* : *mes* S. 48; : *pes* S. 71, : *esles* 140. 149. 150, : *pales* 109; *celestre* : *nestre* S. 107; *abesse* : *cesse* 109; *esles* : *pres* 117, und in dem Schlusse *Alimodes* : *estes* S. 181. Unsicher ob vor *r*, denn *clair* : *desarmer* S. 45 ist vielmehr wohl *cler* zu schreiben, wie die gewöhnliche Form lautet, und *fere* (= *faire*) : *terre* S. 157 seht ganz vereinzelt. Entschieden nicht vor *t*, denn es wird mehrmals *het* : *set* gereimt, auf keines dieser Worte aber etwa *fet* (= *fait*), *vet* (= *vait*) oder Aehnliches.

Die aus lateinischem *a* und *e* vor Nasallauten hervorgegangenen Diphthonge *ai* und *ei* werden vom Dichter unbedenklich auf einander gereimt, so *frains* (frenum) : *mains* (manus) S. 7, ferner *ensaigne* : *plaigne* S. 12, : *montaigne* S. 15; *vilains* : *plains* S. 26; *plaine* : *semaine* S. 30; *maine* : *semaine* S. 46; *aint* (liebe) : *vaint* (vincit) S. 47 u. s. w., in der Schlufspartie *ensaigne* : *conpaigne* S. 182.

Während hier *e* und *a* vor Vocallauten sich mischen, erscheinen sie streng geordnet vor *nt* und *ns*, nirgend wird etwa ein adv. auf *ment* mit einem Particip in *ant* gereimt. Nicht gegen diese Sonderung spricht es, dafs *talent* einerseits auf *present* (S. 102), : *entent* (S. 195), andrerseits auf *pesant* (S. 46) oder *devant* (S. 54) gereimt wird, denn bei diesem Worte hat das Altfranzösische ebenso wie das Provenzalische eine Doppelform. Wir lesen allerdings *covenant* : *doucemant* S. 188, aber das richtige ist auch hier *e*, wie *covenent* auf *boinement* (S. 31), und in der Schlufspartie auf *argent* (S. 152). Allerdings ist dies Wort participialisch gebildet, allein in seinem substantivischen Gebrauche darf es um so eher sich von den gewöhnlichen Participien formell sondern, als *e* das ursprüngliche ist.

Die Trennung von *e* und dem durch ein vorgeschlagenes *i* enstandenen *ie* ist beim Dichter des Blancandin keine so strenge, als sie bei den meisten zu sein pflegt. Bei manchen Wörtern sind doppelte Formen anzunehmen, wie sie auch bei andern Dichtern vorkommen, so reimt er einerseits *irés* (iratus) auf *degrés* S. 55, andrerseits auf *piés* (S. 70. 143) oder

croisiés (S. 74), wo also *iriés* die entsprechende Form ist, diese Doppelform auch in dem abweichenden Schlusse: *irés : retornés* S. 155, *: racatés* S. 171, und *iriés : repairiés* S. 197. Aehnlich verhält es sich mit *amisté*, das auf *parlé* reimt S. 110, wie auch *amistés : verrés* S. 151 in dem Schlusse; dagegen *amistié : accompaigné* S. 79. Von *pité* (*: trové* S. 119) scheint nur diese eine Form, nicht auch *pitié* vorzukommen, doch das könnte Zufall sein. Eine wirkliche Bindung von *e : ie* ist in den erwähnten Fällen nicht anzunehmen, wohl aber findet sie Statt in *deliier : parler* S. 2; die Lesarten gewähren noch ein paar andere Fälle, nämlich *dorés : appareilliés* S. 40 (V. 1175) und *amenées : laiés* V. 1729; indessen sie stehen so vereinzelt da, daſs dieser Gebrauch nicht mit Sicherheit dem Dichter zugesprochen werden kann.

Der Uebergang von *c* in *ch*, oder wenn man will umgekehrt von *ch* in *c*, namentlich nach *n* und *r*, ist sowohl für die übereinstimmenden Partien als für den abweichenden Schluſs durch Reime gesichert. So reimt *force* mit *roce* (für *roche*, wie S. 200 auch geschrieben steht) S. 24. 127. 176. 180; ebenso *mance* (= *manche*) auf *connissance* S. 41. 60, auf *fiance* S. 59, auf *enfance* S. 62, und *blance* (= *blanche*) auf *demorance* S. 180. Danach scheint die Lesart von AB zu 1895 die echte und richtige zu sein.

Am häufigsten aber ist die Erweichung von *z* in *s*, so in den Reimen *baptisiés : mesciés* S. 44, *Cassidonis : encauceis* S. 65, *tres : levés* S. 100, *ocis : poigneis* S. 114, *Cassidonois : vois* S. 115. 136, *: fois* 116, *rois : drois* 117, *depors : dehors* S. 134, *pors : hors* S. 135, *garnis : sorpris* S. 135 und ebenso in dem letzten Stücke *larris : pris* S. 147, *Alimodes : estordres* S. 147, *prisoniers : loiés* S. 151, *rois : drois* S. 154, *amis : revertis* S. 157, *garnis : requis* S. 181 etc.

In Bezug auf die Flexion ist die Vermischung der Nominativform mit den obliquen Casus hervorzuheben. Auch hier können natürlich nur Reime maſsgebend und beweisend sein. So steht der Nomin. ohne das ihm gebührende *s*, *per* (statt *pers*) *: jouster* S. 4, und zugleich mit Accentveränderung *l'enfant : avant* S. 4 für *l'enfes*, und umgekehrt *del' emperere* (*: clere*) S. 51 statt des richtigen *del' empereour*, das sich im Reime 2854 findet. Ebenso *del fis* (*: baptis*) S. 108. Die

Fälle stehen jedoch zu vereinzelt da, als dafs man aus ihrem Nichtvorkommen in dem Schlufsabschnitte auf einen andern Verfasser schliefsen dürfte.

Beim Verbum erwähnte ich schon die Participialform des Femininum *ie* statt *iee*. Dieselbe ist durch zahlreiche Reime erhärtet, so *baronie : aparillie* S. 18, *courecie : detrie* S. 25, *traïe : baisie* S. 102, *vie : detroncie* S. 125, *alegie : oïe* S. 127, und in der Schlufspartie *enlacie : vie* S. 165, *laidengie : folie* S. 169, *laissie : guerpie* S. 170, *amie : courecie* S. 173.

Von einzelnen Verben hebe ich die Doppelform der dritten Person von *aler* heraus, die *va* und *vait* lautet; jenes erscheint im Reime S. 49, und in dem Schlusse S. 157. 162. 167; dieses S. 7. 119, im Schlusse allerdings nicht, aber das kann nicht auffallen, wenn man erwägt, dafs sie auch in den 4394 Versen vorher nur dreimal vorkommt und dafs die Zahl der Reime in *ait* überhaupt eine beschränkte ist. Einige Verba, deren Infinitiv in der Regel in *oir* ausgeht, haben beim Dichter eine Form in *ir*, so erscheinen im Reime *seïr* (S. 53. 196), *caïr* S. 64, *veïr* S. 148, und danach wird der Reim *seoir : veoir* S. 60 wahrscheinlich in *seïr : veïr* zu verwandeln sein, und nicht minder ist *veoir : savoir* S. 166 in *seïr : savir* zu ändern. Auch hier stimmt also der vordere Theil des Gedichtes mit dem Schlusse überein.

Endlich seien noch die Formen einiger Substantiva erwähnt: *aïe* hat fast immer diese Form, so S. 11. 68. 108, und im zweiten Theile S. 153. 182; die seltenere Form *aiue* kommt nur einmal, und zwar in dem Schlusse (S. 159) vor, auch hier wird wie bei andern Dichtern eine Doppelform anzunehmen sein. Nicht minder bei *mont*, Welt, wie im Reime S. 67 und im Schlufstheile S. 162 steht, daneben einmal die zweite Wortform *monde* S. 171. Ich bemerkte schon oben, dafs einige in der Regel auf *el* ausgehende Worte beim Dichter in *al* ausgehen, so sagt er *ostal*, nicht *ostel*, im Reime S. 34. 39. 58, und am Schlufs S. 202. Zweimal reimt allerdings das Gedicht, ganz am Ende, *ostel : el* S. 202. 205, aber hier ist unzweifelhaft, im Einklang mit den andern Stellen *ostal* zu schreiben und für *el* die andere Form *al* anzunehmen. Man vergleiche noch in dem vorderen Theile *ital* für *itel* (S. 47) und in dem hinteren *mortal* (S. 182). Auch *nonal* (Michelant *non al*), das auf *mal* reimt (S. 95) kann man hierher ziehen.

Die Vorliebe für das *a* vor *l* zeigt sich auch in den Formen, wo *l* in *u* aufgelöst wird; so heifst beim Dichter das Pronomen eux, sie, *aus*, im Reime S. 83, und im Schlufsabschnitt S. 161. 168.

paile, gewöhnlich mit einem *l* geschrieben, reimt in beiden Theilen auf *ll*, *pailles : mailles* S. 6, und *entailles : pailes* S. 133.

Ich erwähnte schon oben der Form *poéste*, sie scheint die einzige dem Dichter geläufige gewesen zu sein, nicht auch *poesté*, sie kommt im Reime vor S. 25. 75, und im zweiten Theile S. 162. Endlich *reiame*, auch dies Wort kommt nur in dieser Form vor, im Reime auf *dame* S. 86, so wie 154. 196, im Reime auf *fame* S. 119 und 199, mit ungenauer Bindung *roiame : havene* S. 156.

Wären es zwei verschiedene Gedichte, so würden wir bei der genauen Uebereinstimmung der Sprache mit Recht auf denselben Verfasser schliefsen; hier liegt die Sache noch ganz anders, indem es verschiedene Stücke desselben Gedichtes sind. Es kann demnach kein Zweifel sein, dafs das, was von Michelant als jüngere Erweiterung betrachtet wird, den echten Schlufs des Gedichtes enthält, den auch der Prosabearbeiter vor sich hatte. Auch die Heimat des Dichters kann nicht zweifelhaft sein, es ist der nördliche Theil der Picardie, und seine Zeit das 13. Jahrhundert.

Die Handschrift, der Michelant folgt, gibt den Charakter der ursprünglichen Mundart im Ganzen richtig und unverändert wieder; so hat auch sie fast überall die Erweichung des *z* in *s*, das partic. fem. in *ie* u. s. w. Natürlich darf man nicht nur, sondern mufs sogar die Schreibung consequent machen, wo die Hs. von diesem mundartlichen Charakter abgeht. So schreibt sie gleich in der ersten Zeile *Au tans*, während nur *tens* die dem Dichter zukommende Form ist; ebenso mufs *ensanle* V. 23 in *ensemble* verwandelt werden; V. 115. 116 steht *Dont puet.* 1. *rois assez durer Et son escu tos tans garder;* statt *puet* mufs auf Grundlage des Reimes *pot : sot* S. 24 gelesen werden *pot;* statt *assez* l. *assés*, statt *tans* l. *tens*. *piere* schreibt die Hs. 172 und sonst, das Wort reimt aber nur auf *yerre* S. 30. 133, also auf ein Wort mit entschiedenem *rr*, daher die vom Dichter gebrauchte Form nur *pierre* gewesen sein kann. Es sind dies freilich an sich

unbedeutende Dinge, insofern sie nicht zum Verständnifs des Textes beitragen; wenn es sich aber darum handelt eine Dichtung in ihrer ursprünglichen Gestalt herzustellen (und das mufs am Ende doch das Ziel jedes kritischen Herausgebers sein), dann sind sie nicht unwesentlich.

Gegen die Correctheit des Michelant'schen Textes läfst sich im Uebrigen nichts einwenden; hin und wieder wird freilich noch etwas zu bessern sein. V. 38. 67 mag die Hs. wohl *latimier* lesen, während man die richtige Form *latinier* erwartete. — V. 235 mufs gelesen werden *Damoisiaus sire, fius de roi;* Michelant *Damoisiaus, sires fius de rois.* — *fer-restus* V. 130 wird doch wohl besser als ein Wort geschrieben, ebenso *en grande* 1590, l. *engrande.* — 3841 *Quant il le voit, mult li fu bon. Sire, fait il, estes vous çou Que ma dame a amé tans jors? bon : çou* ist ein unmöglicher Reim, es wird zu lesen sein *mult li fu bel — estes vous cel,* denn *çou* wäre das Neutrum, was hier nicht pafst. — 3905. l. *cierge qui luist comme brasme* (: *blasme*), es wird zu lesen sein *comme basme.* An manchen Stellen scheint keine der Hss. den ursprünglichen Text zu liefern, sondern es mufs derselbe erst durch Conjectur hergestellt werden; 199. 200 hat Michelant's Text:

El roi nen ot que aïrer,
Quant nel pueent mie trover.

Dafür haben AB:

Mult par fu la criée fiere
Quant il nel ramainent arriere.

Ein Grund zur Aenderung lag hier im Texte von C nicht vor, allem Anschein nach war der ursprüngliche Reim *criée : arriere,* und dieser war Anlafs zur Aenderung in beiden Texten. Die gleiche Ungenauigkeit scheint sich zu wiederholen 569. 570, wo in der zweiten Zeile C liest: *Bien sanle fille d'emperere,* AB *cent tanz est plus bele que fee,* das andere Reimwort ist *clere* (ob auch in AB?), und der echte Reim war also *clere : fee.* Freilich könnte hier auch die grammatisch unrichtige Form *d'emperere* Anlafs einer Aenderung gewesen sein (vgl. S. 84). Vgl. auch noch die Lesarten von 350. 1309. Nach V. 3017 haben AB vier Verse, die in C und also auch in Michelant's Texte fehlen. Hier lautet der Text:

Que li enfes par aventure
Escapa de ceus à .1. port,
Quant tot li autre furent mort;

statt der letzten Zeile haben AB:

Quil devoient mener à mort,
Et com il furent perillé
Et trestuit en la mer noié,
Et Blancandins remest au port.

Nach *ceus* kann der Relativsatz nicht entbehrt werden; aufserdem ist klar, dafs der Schreiber von C von einem *port* auf das andere *port* übersprang und daher die dazwischenliegenden Verse ausliefs.

Zum Schlufs ein Wort über des Herausgebers Orthographie. Er macht S. 214 die richtige Bemerkung, es sei erwünscht, dafs alle Herausgeber altfranzösischer Werke dasselbe orthographische und Accentuationssystem anwendeten. Sehr zu loben ist es dafs Michelant von dem Accente einen viel sparsameren Gebrauch macht, als gewöhnlich geschieht; indefs in einigen Beziehungen kann ich mit seiner Anwendung des Accentes nicht übereinstimmen. Er setzt z. B. den Accent beim flectierten Particip, *amés* (amatus), dagegen nicht in der 2. Person Pluralis *amés* (amatis); wenn aber beide Formen auf einander reimen, hat die eine den Accent, die andere nicht. Geschieht die Accentuierung, um die Aussprache zu erleichtern, so bedarf in dem einen Falle ebenso wie in dem andern, es dieser Erleichterung. Irrig ist der Accent gesetzt in *trenciés* V. 170, denn es ist das Femininum gemeint. Entbehrlich ist er nach meiner Ansicht in der Feminin-endung *ée*, so wenig als man in der Endung *ie* das *i* bezeichnet. Man wende nicht ein dafs hin und wieder in anglonormannischen Schriften *ee* auch zur Bezeichnung von einfachem *e* verwendet wird, denn das ist so sehr eine Ausnahme, dafs es bei der Menge reinfranzösischer Denkmäler gar nicht in Betracht kommt. Den Gravis hat Michelant nach gewöhnlichem französischen Vorgange auf eine Anzahl einsilbiger Worte gesetzt, um sie von gleichlautenden zu unterscheiden: *à* (praepos.), *là* (dort) *chà* (hier), *ù* (au); das läfst sich hören, aber warum *jà*, da hier keine Verwechselung stattfindet? Wenn man gleichgeschriebene Worte durch den Accent sondern will, so mufs man viel weiter gehen und sich nicht auf einige Worte

beschränken, die zufällig im Neufranzösischen mit dem accent grave geschrieben werden. Dann unterscheide man auch *fu* (fuit) und *fu* (Feuer V. 1863), *mi* (moi) und *mi* (medius). Auch ist kein Grund vorhanden, wenn man gleichgeschriebene Worte scheiden will, diese Unterscheidung auf vocalisch auslautende zu beschränken, man müsste dann ebenso *dont* (donc) und *dont* (Conjunctiv von *doner*), *fust* (fuisset) und *fust* (fustis) u. s. w. unterscheiden. Ich halte es aber in allen diesen Fällen durchaus für entbehrlich, zumal da die Anwendung des Gravis auf die Vermuthung leiten könnte, es sei das *à* anders auszusprechen als ein *a* ohne Accent. Dafs dies nicht der Fall ist, lehren die Reime: *jà*, *là* wird unbedenklich auf *va*, *aura* etc. gereimt. Im Mhd. fällt es keinem Herausgeber ein, gleichlautende Formen wie *man* (Mann), *man* (ermahne), *man* (Mähne) durch Accente zu unterscheiden. Begründung hat der Accent nur, wenn er verschiedene Aussprache bezeichnet, daher ist in altdeutschen Texten der Circumflex als Längezeichen gerechtfertigt, wie in altfranzösischen der Acut, um die verschiedene Aussprache gleichgeschriebener Worte anzudeuten.

Den Apostroph hat Michelant nach neufranzösischem Gesetze angewendet, und dagegen läfst sich nichts einwenden, die Rücksicht auf Deutlichkeit erfordert dies Zeichen mehr als irgend ein anderes. Nicht richtig aber ist der Apostroph verwendet in *n'es* 1466 = *ne les*, oder in *m'es* 4575 = *me les*, denn nicht nach *n* oder *m* ist etwas ausgefallen, sondern nach *e*, jene Formen stehen für *nels*, *mels*, man müfste also eher *ne's*, *me's* schreiben; indefs ich halte hier überhaupt einen Accent für überflüssig. — Das Trema finden wir ebenfalls nach neufranzösischer Weise in *oïe*, *oïr*, *aïr* etc., und auch dagegen läfst sich nichts einwenden, ebensowenig gegen die Cedille, die verhältnifsmäfsig früh sich auch schon in Handschriften findet. — In Bezug auf die Unterscheidung von *u* und *v* ist es wohl nicht richtig, wenn Michelant *auera* S. 11 oder *rauera* S. 110 schreibt, hier mufs jedenfalls *v* stehen, in der zusammengezogenen Form *aura* kann man zweifeln; ein Dichter aber, der sich der Form *avera* bedient, wird auch *vra* geschrieben haben.

Wir haben von dieser neuesten Textausgabe eines namhaften französischen Gelehrten Gelegenheit genommen, unsere Ansichten über Schreibung und kritische Textbehandlung etwas

eingehender auszusprechen. Sollen unsere Ausgaben altromanischer Denkmäler auf der Höhe der Wissenschaft stehen, die andere Zweige der Philologie erreicht haben, dann müssen an sie auch die höchsten Forderungen gemacht werden. Ich betrachte daher die vorstehenden Bemerkungen als nicht blofs auf diese vorliegende Ausgabe bezüglich, sondern als allgemeine. Und da scheint es mir am Platze auch noch etwas hinzuzufügen, was vorzugsweise die in Frankreich veröffentlichten Texte betrifft. Es ist in Frankreich allgemein üblich, wenn man eine Anzahl von Handschriften benutzt, eine zu Grunde zu legen, an deren Orthographie und Text man sich hält, und nur vereinzelte Varianten aus den übrigen Hss. zu geben. In Deutschland gibt man, wenn man mehrere Hss. benutzt, die Lesarten derselben vollständig, natürlich mit Ausschlufs von blofs orthographischen Unterschieden. Ich will die französischen Herausgeber nicht verantwortlich machen für diese unvollständige Ausnutzung des handschriftlichen Materials, ich weifs dafs die Beschränkung der Varianten eine Rücksicht auf den nichtphilologischen Leser ist, der durch einen grofsen Apparat von Lesarten zurückgeschreckt werden würde, ich erkenne auch vollkommen an, dafs in deutschen Ausgaben hierin oft des Guten zu viel gethan wird; gleichwohl scheint mir, dafs die Rücksicht auf ein nicht gelehrtes Publicum nicht zu sehr in den Vordergrund treten dürfte. Die meisten romanischen Dichtungen des Mittelalters werden voraussichtlich nur einmal herausgegeben, wenigstens für sehr lange Zeit; da wäre es doch erwünscht, das vorhandene Material möglichst in ihnen zu verwerthen und mitzutheilen. Es käme auf den Versuch an, ob wirklich das nicht gelehrte Publicum sich durch einen umfänglicheren handschriftlichen Apparat zurückschrecken läfst. Uebrigens sei damit durchaus kein Tadel über die vorliegende Ausgabe ausgesprochen, die in dieser Beziehung sich dem bisher beobachteten Gebrauche anschliefst.

Wenn wir eine Andeutung auf S. XII richtig verstehen, so scheint es in der Absicht Michelant's zu liegen, noch mehrere Romans d'aventures dem Blancandin folgen zu lassen. Wir können ein solches Unternehmen nur freudig begrüfsen, und möchten den Herausgeber dringend auffordern, an seine Ausführung zu gehen. In der Veröffentlichung altfranzösischer

Texte ist neuerdings ein Stillstand eingetreten, und doch bedarf es ihrer so dringend zum Studium, um so mehr als viele der älteren Publicationen in keiner Weise zuverläſsig sind. Es würde damit Michelant seinen mannichfachen Verdiensten um die altfranzösische Literatur ein neues hinzufügen.

Rostock, Januar 1868.

Karl Bartsch.

Grammatik der Romanischen Sprachen von Friedrich Diez. Zweite neuverfaſste Ausgabe. Erster und zweiter Theil. Bonn, Weber. 1856—1858. (VI, 481 und 470 Seiten. 8°.)

(Schreiben an den Herausgeber.)

II.

Mehrere Jahre sind verstrichen, seitdem ich an Ihren Vorgänger in der Herausgabe dieses Jahrbuches, geehrter Herr Professor, den ersten Artikel einer Besprechung von Diez' Romanischer Grammatik sandte. (Vgl. Jahrbuch. Erster Band. Drittes Heft 1859). Wenn ich nach so langer Frist noch für die Fortsetzung der damals unterbrochenen Arbeit mir eine gleich freundliche Aufnahme zu erbitten wage, so läſst mich eine Gewährung hoffen nicht der Werth meiner Randglossen zu dem Diez'schen Werke, sondern der Werth des Werkes selbst, das im Jahre 1868 noch ebenso einzig und unübertroffen dasteht, wie in den Jahren 1836—1838, wo es in erster, oder in den Jahren 1856—1858, wo es in zweiter Ausgabe erschien. Ein so bahnbrechendes Werk bedurfte selbstverständlich von vornherein, auch bei seiner zweiten Erscheinung, keiner empfehlenden Anzeige, keiner, welche, wie die meinige, die Vorzüge der neuen Bearbeitung vor der alten zu specificiren suchte; und für diese Anzeige selbst ist es vielleicht ein Gewinn, daſs sie sich so verspätet hat: sie findet um so sicherer das besprochene Buch überall verbreitet bei den Lesern, deren unbefangener Erwägung ich diejenigen Puncte anheimgeben möchte, in denen ich mir eine Abweichung von den Auffassungen unseres hochgeehrten Lehrers gestatten muſs.

Der erste Abschnitt des zweiten Theiles, die Declination, enthält in der ersten Bearbeitung 94 Seiten, in der zweiten 107. — Den Vorbemerkungen über das Genus ist die Notiz hinzugefügt, dafs die Verwischung des Neutrum, resp. dessen Uebergang in das Masculinum sich schon im frühesten Mittellatein zeige. — Daran schliefst sich die Untersuchung über die wichtige Frage, ob ein bestimmter, und welcher lateinischer Casus den Romanischen Nominalformen zu Grunde liege. Diez entscheidet sich für lat. Nominativ und Accusativ als solche typische Casus, oder vielmehr vorherrschend und für alle Romanischen Sprachen entscheidet er sich für den Accusativ. Die entgegenstehende Ansicht, dafs nicht ein einzelner Casus, sondern die aller Zubehör entkleidete unwandelbare Grundform des Wortes ihm die Gestalt lieh, widerlegt er mit der Hinweisung auf das Provenzalische und Altfranzösische, wo man allerdings „nicht blofs auf den Namen des Begriffes, sondern auch auf den Ausdruck für das Verhältnifs desselben zu andern Begriffen Obacht nahm". — Wie uns bedünken will, könnte der exceptionelle Fall des Provenzalischen und Altfranzösishhen selbst dann nicht als mafsgebend für das ganze Romanische Sprachgebiet gelten, wenn sich auch nachweisen liefse, dafs von vornherein der Unterschied zwischen Casus Rectus und Casus Obliquus, den die beiden Cultursprachen des Nordwestens constatiren, wirklich direct als Erbtheil aus der lateinischen Muttersprache mit herüber genommen, nicht etwa der syntaktischen Bequemlichkeit zu liebe in Anlehnung an das Latein auf historischem Wege zuerst in die Schriftsprache und später und unvollkommner nur in die Volkssprache übergegangen sei. Wer überhaupt einen bestimmten lateinischen Casus — es sei nun welcher es sei — der Romanischen Nominalform zu Grunde legen will, der stellt sich die Sache offenbar so vor, als ob zur Zeit Romanischer Sprachbildung die verschiedenen lateinischen Casusformen, zur beliebigen Auswahl, noch wohlerhalten im Volksmunde vorhanden gewesen wären und alsdann nur im Volksbewufstsein die Bedeutung der einzelnen Casusbeziehungen sich getrübt hätte. In der That aber mufs Beides Hand in Hand gegangen und gleichzeitig mit der Verwischung der Bedeutung auch die Verwischung der Endung eingetreten sein. Accusativformen wie *coronam*,

annum, *florem* z. B. können schon deshalb in keiner Romanischen Sprache den Anspruch erheben, vor den übrigen Casus und mit deren Zurücksetzung den Romanischen Nominalformen zu Grunde gelegen zu haben, weil sie überhaupt in dieser vollständigen Gestalt, mit auslautendem *m*, schwerlich noch existirten, als die Romanischen Sprachbildung begann. Ebenso wenig freilich wäre ich geneigt, die entsprechenden pluralischen Accusativformen *coronas*, *annos*, *flores* für identisch z. B. mit den Spanischen Pluralformen zu halten, welche letztere mir vielmehr als Neubildungen erscheinen, deren Uebereinstimmung mit den lateinischen Accusativen eine rein zufällige sein mag. — Für die Annahme des Accusativs als Romanischen Nominativus par excellence scheinen mir auch weder Formen wie *rem* oder *quem*, im Romanischen erhalten, nothwendig zu bürgen, noch das Vorkommen von lat. Accusativformen bei Eigennamen in älteren Romanischen Werken, auf welches Beides Diez verweist. Im ersteren Falle zwang die Einsylbigkeit des Wortes auch das *m* als stammhaft zu betrachten. So erschien *rem*, *quem*, *spem* als die eigentliche vollständige Form, einerlei ob Accusativ oder nicht *re*, *que*, *spe* als die verstümmelten, einerlei ob Dativ (*rei*) oder Ablativ (*re*). In Eigennamen, wie *Eufraten*, *Moisen* etc. erhielt das auslautende *m* nicht aus der Accusativform als solcher seine Bedeutung und Erhaltung, sondern aus der Tendenz, das Fremdwort in allen seinen Bestandtheilen möglichst treu zu bewahren. Die Sylbe *ten* und *sen*, die nunmehr auch betont wurde, galt für ebenso stammhaft, wie die Sylben *Eufra* — und *Moi* —.

Der Abschnitt von der Anwendung der Präpositionen *de* und *ad* als Stellvertreter der Declination, sowie von *ille* und *unus* als Artikel hat in der zweiten Ausgabe keine nennenswerthe Erweiterung oder Aenderung erfahren, desto mehr gewonnen hat dagegen das Capitel von dem Genus in der Deklination und dessen Wechsel, z. B. gleich in dem, was über das Geschlecht der Worte auf *a* erster Declination bemerkt wird. Unter den Beispielen des Uebergangs aus einer Declination in die andere hatte in der ersten Auflage noch *bonheur* und *malheur* (*bona*, *mala hora*) figurirt, das in der zweiten Auflage mit Recht wegblieb, wegen der richtigeren Herleitung von *bonum*, *malum augurium*. Ebenso ist *hon*-

neur nicht mehr als französisches Femininum angeführt, wie in der ersten Auflage. — Unter den muthmafslichen Ursachen, welche solchen Wandel des Geschlechts herbeiführen mochten, scheint Diez nur eine übersehen zu haben, welche namentlich im Französischen wirksam gewesen sein mag: das unterschiedslose Verschmelzen des Artikels *le* und *la* vor vocalisch anlautenden Wörtern, wodurch sowohl das Schwanken als auch der Wechsel des Geschlechts erklärt wird: *art*, *arbre*, *automne*, *aigle*, *œuvre*. Auch *été (aestatem)* mag wohl eher dadurch zum Masculinum geworden sein, als durch die Accommodation an *hiver* und *printemps*, welcher zum Trotz gleichsam das masc. *automne* auch zum Femininum geworden ist. — Eine Bemerkung der ersten Auflage, dafs im Spanischen die Endung *l* eine Neigung zum Femininum verrathe, findet sich nicht in der zweiten wiederholt. Der Grund scheint uns eher ein euphonischer, der überhaupt im Spanischen eine häufigere Anwendung des Artikels *la* als des *el* veranlafst zu haben scheint. Um dem doppelten Auslaute *l* zu entgehen: *el col*, *el sal*, *el miel* u. s. w. sagte man *la col*, *la sal* u. s. w. Einen euphonischen Grund, um dem Zusammenstofse zweier *l*, die sich doch nicht auf spanische Weise mouilliren durften, zu entgehen, mag *la leche* für *el leche* gehabt haben, ohne dafs man dabei an eine Erhaltung der lat. Nebenform *lactem* im Volksgebrauch zu denken hat. — Gerade da, wo die Endung des Wortes das Genus nicht erkennen läfst, diente unwillkürlich der Artikel als Hilfsmittel der Bezeichnung mit, und die Verwischung seines unterscheidenden Vocals vor vocalisch anlautenden Worten hat, wie wir eben sahen, namentlich im Französischen zu einer Vertauschung des Genus geführt.

Italienische Declination. Dafs die Formen *del*, *nel* auf die alte Form des Artikels *el* hinweisen, ist ein bedeutsamer Zusatz der neuen Ausgabe. Dagegen ist der Uebergang von *el* in *il* unerklärt geblieben, der schwerlich aus dem lat. *ille* herzuleiten ist, sondern dem sonstigen Uebergange des tonlosen lat. *e* in ital. *i* entspricht, wie z. B. in den Vorsetzpartikeln *re* und *de*. — Der Gebrauch des Artikels *gli* vor *s* impurum ist wohl nicht so sehr durch Rücksicht auf den Wohllaut als auf die Deutlichkeit veranlafst: *i schiavi* würde, zusammen gesprochen, das *i* leicht als euphonischen

Anlaut klingen lassen, wie in *non iscrivere.* — Die Italienische Pluralbildung hat in der neuen Ausgabe manche werthvolle Zusätze erhalten: z. B. alte Beispiele von Pluralen auf *e* von Masculinen auf *a;* ferner Pluralformen wie *animai, cavai, figliuoi*, die in der ersten Auflage fehlten. — Ebenso dankenswerth ist ein Zusatz über die Sardinische Declination, die *ipse* für *ille* als Artikel gebraucht.

Spanische Declination. „Zur Tilgung des Hiatus vertauscht man *la* vor *a* mit *el*“ heifst es in der ersten Ausgabe, und in der zweiten ist noch hinzugefügt „unbeschadet des Genus“. Dafs man so ohne Weiteres den männlichen Artikel statt des weiblichen gebraucht hätte, etwa wie die modernen Franzosen *mon* für *ma* vor vocalisch anlautenden Femininen setzen, ist mir nicht wahrscheinlich. *el agua* steht für *ela agua* und sollte also eigentlich *el' agua* geschrieben werden. Diese vollständigeren älteren Artikelformen *ele*, *ela* etc. erwähnt Diez in der ersten Ausgabe, übergeht sie aber in der zweiten. — Die von Diez als neu angeführte orthographische Regel *relox*, *reloges* ist doch schon veraltet; man schreibt jetzt *reloj*, *relojes.* — Ebenso hätte bei der portugiesischen Declination bemerkt werden können, dafs die Schreibung des unbestimmten Artikels *um*, *uma* vor der ältern *hum*, *huma* immer mehr den Vorrang gewonnen hat. — In der ersten Declination hätten neben Femininen mit nasalem Auslaut wie *lã, lãs* auch syncopirte oder apocopirte, wie *avó* (span. *abuela*) *avós* angeführt werden können, um so mehr als zur zweiten Declination *avô* (span. *abuelo*) *avôs* wohl notirt ist.

Die Provenzalische Declination hat in der neuen Bearbeitung ungemein gewonnen, durch Berichtigungen sowohl wie durch Zusätze; so bedeutend in der That, dafs wir nur das Wichtigste hervorheben und mit unsern Notizen begleiten können. — Als zweiter weiblicher Artikel wird im Paradigma *li*, *del*, *al* angeführt, und erst nachher *ilh*, hinter *il* eingeklammert, verzeichnet. Diese mouillirte Form erscheint uns aber unbedingt als die eigentliche, demgemäfs auch *delh*, *alh*, zum Unterschiede von dem Masc. Artikel *del*, *al.* Bei der schwankenden Orthographie des Provenzalischen, welche die Mouillirung bald bezeichnet, bald nicht, darf es uns freilich nicht wundern, wenn wir in den Texten oft nur *il*, *del, al*

statt *ilh*, *delh*, *alh*, vor weiblichen Substantiven finden. — In dem Paradigma der dritten Declination hat Diez statt des früheren sing. *laire*, *lairó*, plur. *lairós* (es hätte heifsen müssen: sing. *laire*, *lairó;* plur. *lairó*, *lairós*), passender jetzt sing. *flors*, *flor*, plur. *flors* als Beispiel gesetzt. — Die Declination der Masculina auf *a:* sing. plur. *li papa*, *li propheta* ist erst in der neuen Ausgabe hervorgehoben worden. Auch die Flexion des Vocativ ist erst in der neuen Ausgabe besprochen, mit Berücksichtigung der Lehren der alten Grammatiken wie der Praxis in den Texten. — Die Reihe von Wörtern mit beweglichem Accent, zum Unterschiede von Casus rectus und Casus obliquus, erscheint in der neuen Ausgabe beträchtlich vervollständigt. Auch die Anwendung der Regel vom flexivischen *s* wird genauer und weiter zurückverfolgt, als in der ersten Ausgabe, und es wird R. Vidal's Zeugnifs dafür angeführt, dafs die Regel zur Zeit dieses Grammatikers in der Umgangssprache schon keine Geltung mehr gehabt habe. Es fragt sich, ob sie solche Geltung in der Umgangssprache, d. h. in der Volkssprache, jemals gehabt, ob sie nicht vielmehr ein aus dem Latein für literarische Zwecke entlehntes, oder, wenn man will, aus dem Latein künstlich conservirtes syntaktisches Hilfsmittel gewesen? Kein Zweifel, dafs auch die Volkssprache z. B. beide Formen gekannt: *laire* und *lairó*, aber unterschiedlos. Dafs *laire* der Casus rectus, *lairó* der Casus obliquus sei, mag ihr von den Dichtern und Schriftstellern überhaupt erst anerzogen und von der Grammatik in ein System gebracht worden sein. „In der besten Zeit wurde bereits dagegen gesündigt", ist ein Ausspruch von Diez, den er getrost aus der ersten Auflage in die zweite mit hinüber hätte nehmen können, da derselbe für das wirkliche Sachverhältnifs bezeichnend genug ist. — Das Catalanische, wie Diez gleich darauf in der neuen Auflage bemerkt, hat sich ohnehin diese Regel vom flexivischen *s* nie octroyiren lassen.

Die französische Declination erscheint ebenfalls in der neuen Auflage in durchaus verbesserter, vervollständigter Gestalt, wobei namentlich die einzelnen Dialecte schärfer beobachtet und unterschieden sind. Im Paradigma ist auch hier für das nicht ganz passende sing. *lierre*, *larron*, plur. *larrons* jetzt sing. *flors*, *flor*, plur. *flors* gesetzt. Ebenso sind jetzt

richtig Formen wie *Charles Charlon*, *Pierres Pierron* zur zweiten Declination gezogen, die früher zur dritten gezählt und mit Formen wie *Hues Huon*, *ber baron* in eine etymologisch nicht zu rechtfertigende Verbindung zusammengestellt waren. *Pierron*, aus *Petrum* gebildet, wie oben *Eufraten* aus *Euphratem*, ohne Zweifel zuerst als unterschiedslose Nebenform von *Pierre* aufgefafst, ist dann, in Anlehnung an das Latein als Casus Obliquus neben *Pierre* als Casus Rectus in der Cultursprache angewandt. — Die Regel vom flexivischen *s* und vom beweglichen Accent hat im Französischen denselben Ursprung und Anlafs wie im Provenzalischen, nur dafs bei dem populäreren Charakter der französischen Literatur, bei dem gröfseren Einflufs der Volkssprache auf die Schriftsprache, endlich bei der schwankenden orthographischen Geltung des *s* im Französischen, zu allen Zeiten noch viel mehr gegen diese Regel gesündigt worden ist, als im Provenzalischen.

Die Walachische Declination in ihrer von den andern Romanischen so stark abweichenden Art ist in der neuen Ausgabe ganz besonders bereichert. Namentlich auf den Wechsel des Tonvokals in der Declination ist hingewiesen und derselbe mit verwandten Erscheinungen im Churwälschen und im Neapolitanischen zusammengestellt.

Adjectiv. Der Grund, weshalb zur Comparation theils *magis*, theils *plus* gebraucht wurde, scheint lediglich ein euphonischer zu sein. So mundgerecht wie der Italiener mit *più*, der Provenzale mit *pus* neben *plus*, der Franzose mit *plus* sich das latein. *plus* proklitisch dem Adjectiv anzufügen wufsten, wollte dasselbe Wort den Spaniern und Portugiesen nicht werden, obwohl Letztere in der alten Umbildung *chus* einen Versuch dazu gemacht haben. Da erschien *magis*, zu *mas* und *mais* syncopirt, viel bequemer für die Aussprache. Im Provenzalischen Adjectiv ist die Reihe organischer Comparative um einige interessante vermehrt. — *bellazor* möchte Diez nach Wackernagel von einem Comparativ *bellatior* herleiten, dessen hypothetisches Dasein seinerseits nur auf das bei Plautus vorkommende *bellatulus* gegründet ist. *bellatus* würde eigentlich eher = bekriegt, als = verschönert, bedeuten können. Wir möchten das vorzugsweise, wenn nicht ausschliefslich weiblich gebrauchte *bellazor* für eine Bildung der Troubadours und für keine volksthümliche halten. — An das Femininum

bella wurde die in Formen wie *auzor*, *gensor*, *forzor* vorliegende Endung *sor* oder *zor* angefügt und davon der Nominativ *bellaire*, nach der Analogie *amaire* — *amador*, gebildet. — Im altfranzösischen Eulalialiede kommt freilich schon *bellezour* vor, aber auch dies gewifs nicht volksmäfsige Wort scheint ähnlich gebildet zu sein, wie das dazu gehörige eben so künstlich geformte Neutrum *bellais* sich andern Neutren, *miels*, *mens*, *mais*, *pis*, anschliefst. — Im Neufranzösischen sind die von Diez als noch giltig verzeichneten Schreibungen *crud*, *nud* und *verd* für *cru*, *nu* und *vert* doch ziemlich veraltet.

Pronomen. Für die Pronominalendungen *ui* des Casus Obliquus und *i* des Nominativ statuirt Diez auch in der neuen Ausgabe eine verschiedene Etymologie, dergestalt dafs *lui*, *costui* etc. aus dem an *ille* und *iste* angefügten Dativ *huic*, dagegen *egli*, *questi* etc. aus der an *ille* und *iste* angefügten Partikel *ic* oder *hic* zu erklären seien. Wir finden es einfacher und natürlicher, diese Partikel *ic* oder *hic* auch bei der Bildung jener ersteren Pronominalformen zu präsumiren, so dafs ital. *lui* aus *illu(mh)ic* oder *illuic* ebenso entstanden ist, wie ital. *egli* aus *ill(eh)ic* oder *illic;* ital. *altri* aus *alter hic*, *altrui* aus *altru(m) hic* oder *altruic*. Dieses selbe *ic* oder *hic* finden wir denn auch wieder in der weiblichen Pronominalform *lei* aus *illa(mh)ic*, wo *a* und *i* sich zum Diphthongen *ei* verschmolzen haben, während Diez *lei* direct aus *illae* herleitet und das *i* für angefügt ansieht, „um die Länge zu halten, wie in *noi*, *voi*". — Aber auch in *noi*, *voi* mag sehr wohl *ic* affigirt sein, falls nicht etwa hier *i* das pluralische *i* des Italienischen sein sollte. — Dasselbe *i*, verschiedenen Casusformen angefügt, finden wir auch im Interrogativ- und Relativpronomen wieder: *chi* im Nominativ aus *che* mit *ic*, *cui* im Casus obliquus aus *quu-ic;* welches letztere *cui* Diez für unversehrt aus dem latein. *cui* herübergenommen ansieht. Ebenso deutlich wie im Italienischen zeigt sich altfranzösisch der Unterschied: *qui (ki)* im Nominativ, *cui* im Casus Obliquus. Die neufranzösische Sprache, die das *u* hinter *q* und *c* nicht mehr hören läfst, verwischt freilich beide in der ältern Aussprache deutlich geschiedenen Formen zu Einem *qui (ki)*.

Italienisches Pronomen. Dafs man die Ortsadverbia *ci* und *vi* so ohne Weiteres für *nos* und *vos* hätte gebrauchen

sollen, erschiene doch sehr auffallend. Eher möchten wir annehmen, dafs dem *vi* zunächst *vos*, in enklitischer aus *voi* abgekürzter Form, ebenso zu Grunde lag, wie Diez selber das *ne* für aus *nobis* oder *nos* abgekürzt hält. Wie der Partikel *vi* dann die Partikel *ci* gegenüberstand, so dem Pronomen *vi* durch eine Verwechslung oder Convenienz das analog gebildete Pronomen *ci*, wobei jedoch zunächst immer *nos* hinzuzudenken war. — Auf diese letztere Annahme wenigstens führen Sardinische Combinationen. Im Logudoro wird dem *nos* ein *que* (d. h. *ke* sardinisch für ital. *qui* = hier) angefügt, und im Dialect von Cagliari erhält *nos* ein *i* (lat. *hic*) angehängt: *nos que lu bimus*, ital. *ce lo beviamo* — *nosi portas* ital. *ci porti*. — Dafs *mi*, *ti*, *si*, *ci*, *vi* etc. vor *lo*, *la*, *ne* „leichterer Aussprache wegen" in *me*, *te*, *se*, *ce*, *ve* übergehen sollten, wagen wir deshalb zu bezweifeln, weil im Italienischen sonst *i* für leichter gilt als *e*: *rivocare*, *dimandare*, und man in andern Fällen auch ein wiederholtes *i* nicht scheut, z. B. *rendomivi* oder *mi vi rendo* sagt. Uns scheint in der Combination *melo*, *telo*, *cene* die vollere vocalisch anlautende Form zur innigeren festeren Verbindung dem davor apostrophirten *m'*, *t'*, *c'* angefügt zu sein. Dafs man nicht *ello*, *enne*, sondern *elo*, *ene* setzte, hat seinen Grund in dem proklitischen und enklitischen Gebrauch dieser Wörtchen, welcher den durch die Tonlosigkeit bedingten Einzelvocal statt des doppelten verlangte. Deutlich darauf hin weisen noch altitalienische Formen wie *minde* für *mene*, und ebenso deutlich die Combinationen *glielo*, *gliene*, die auch für *le lo*, *le ne* dienen konnten, da altitalienisch *li* für *le* als weibliches conjunctives Personalpronomen des Dativ steht.

Spanisches Pronomen, Auf einer Verwechslung, wie beim ital. *ci* und *vi*, und nicht blofs auf euphonischer Rücksicht mag es beruhen, wenn man im Spanischen *selo* für *lelo* sagt. Die altspanische Dativform lautet in solcher Combination *ge* oder *je*, entsprechend dem portugiesischen *lhe*, wie altspanisch *jama* für *llama* steht. Dieser gutturale Hauchlaut mufs aber im Altspanischen eine lispelnde, dem *ss* verwandte Aussprache gehabt haben, wie die schwankenden Schreibungen *dixo* neben *disso* in altspanischen Texten darthun. So klang *gelo* oder *jelo* beinahe ganz wie *selo* und konnte füglich damit verwechselt werden, so dafs man dann auch *selos* für

geslos oder *leslos* sagte; um so eher als vor dem *l* das *s* hier ebenso leicht elidirt werden konnte, als im Portugiesischen *nolo* für *noslo* etc.

Portugiesisches Pronomen. *mim* für *mi* erklärt sich wohl am Natürlichsten aus dem anlautenden, zur Mouillirung und Nasalirung geneigten *m*, und durch die Vermittlung der alten Form *mhi*. Es ist dieselbe Einwirkung, welche auch das possessive *minha* für *mia*, alt ebenfalls *mha*, hat entstehen lassen. *mim* verhält sich zu *ti*, *si*, wie *mãi* (*mater*) sich zu dem nicht nasalirten *pai* (*pater*) verhält.

Provenzalisches Pronomen. Dieses schwierige und verwickelte Capitel hat in der neuen Bearbeitung ausnehmend an Klarheit und Reichhaltigkeit gewonnen. — Das femin. *lieis* oder *leis* hielt Diez früher für eine Zusammensetzung aus *illae ipsi;* jetzt hält er das *s* eher für das flexivische Tonzeichen des Nominativ, dem *lei* angefügt; was mir deshalb unwahrscheinlich ist, da *lieis* auch für die übrigen Casus gebraucht wird und sich durch demonstrative Kraft und persönliche Beziehung, wie Diez in der ersten Auflage richtig bemerkt, von dem gewöhnlichen Personalpronomen *ela* oder *lei* unterscheidet. Da möchte ich der früheren Herleitung des Verf. lieber beistimmen, nur daſs ich in *lieis* nicht das Pronomen *ipse* suche — dann müſste die Form, wie *meteissa*, auch *lieissa* heiſsen — sondern das adverbiale aus *ipsum* gebildete *eis*. — Ein werthvoller Zusatz der neuen Ausgabe besteht in den Bemerkungen über das Pluralzeichen *i* der zweiten lat. Declination, das mehrfach im Provenzalischen Pronomen erhalten ist: *miei*, *tui*, *sui*, *altri*, *tuit* aus *toti*. Analog dem letzteren Falle möchte ich auch die Pluralform *ilh* aus *illi* erklären. Aus *ille*, *illa* bildet sich sonst *elh* und *elha*, *el* und *ela*. Das *i* in *ilh* muſs daher das *i* des Plural sein, das ebenso, wie bei *tuit*, um sich zu bewahren, in den Stamm gedrungen ist. Was von *ilh* gilt, das gilt auch von *ist* als Nom. Plur. neben *est* als Accus. Plur. — Die femininen Nebenformen *ilh* und *ist* zu *elha* und *esta* stehen wie der weibliche Artikel *li* neben *la*. Wie dieses *li*, dessen *i* gleichfalls auf das angeführte *le* hindeutet, umgestellt wird zu *il* oder richtiger vielleicht zu *ilh*, so mag auch *ist* aus *esti* (*ista-ic*) *ilh* aus *illi* (*illa-ic*) umgestaltet sein.

Französisches Pronomen. Von diesem Capitel gilt

in noch höherem Grade, was von dem Provenzalischen gesagt ist, in Betreff der bedeutenden Verbesserungen und Bereicherungen, die es in der neuen Auflage gefunden hat. — Daſs, wie Diez will, das possessive Pronom. *miens* etc. eine durch das Suffix *en* bewirkte Ableitung sein könnte, will mir nicht recht einleuchten. Sollte dieses vermeintliche Suffix etwa dem lat. *-anus* entsprechen, so würde sich ohne Zweifel auch im Altfranzösischen schon das dort durchaus fehlende femin., erst im Neufranzösischen nachgebildete, *mienne* finden. Mir scheint *mien* nichts anders als das diphthongirte *men*, aus *méum* entsprungen, wie *mes*, das ich deshalb nicht mit Diez für eine Abschwächung von *mos* halten möchte, aus *méus*. Aus dem Casus Obliquus *mien* bildete sich dann durch das flexivische *s* ein Nominativ *miens*, und nach Analogie *tuen*, *suen*, wie sich ja aus *meie* (*mea*) nach Analogie *teie*, *seie* bildete. — Die Einwirkung der oft citirten Partikel *hic* oder *ic* zeigt sich im französischen Pronomen besonders deutlich; neben *u* mochte sie bestehen bleiben: *lui*, *cestui*, *celui*, *autrui*, allein das vorhergehende *e* wurde von ihm verschluckt; so wurde aus dem femininen *lei*, *cestei*, *cellei* bald *li*, *cesti*, *celli*. — Die Nebenform *lié* verräth das Bestreben, durch Umstellung der beiden Vocale *e* und *i* beide zu retten. — Auch für sich allein stehend, im Auslaut, drang wie im Provenzalischen dieses enklitische *ic* in den Stamm. Nominat. Sing. *cist* aus *cest* (*ecce iste-ic*), *cil* aus *celi* (*ecce ille-ic*). In derselben Weise ist das pluralische *i* in den Stamm gedrungen und hat auf anderm Wege für den Nom. Plur. dieselben Formen erzeugt, die der Nominativ Singularis aufweist: *cist* aus *cesti* (*ecce-isti*), *cil* aus *celi* (*ecci illi*). Auf andere Weise wäre der Vocalwechsel kaum zu erklären und müſste als eine Willkür erscheinen, da überall sonst die durch das Lautgesetz bedingte Grundform im Accusativ. *cest*, *cestui*, *cel*, *celui* wie im Femininum *ceste*, *cele* vorliegt.

Verbum. Das einleitende Capitel über das ganze Romanische Verbum zeichnete sich schon in der ersten Ausgabe durch ein tiefes Eindringen, sowie durch musterhafte systematische und erschöpfende Behandlung aus. Die Zusätze der zweiten Ausgabe konnten daher nur in weiterer Bezugnahme auf dialektliche und mittellateinische Formen bestehen, so weit sie zur Erläuterung der Romanischen Conjugationsbildung bei-

tragen mochten. Nur zu einigen dieser Beipiele und deren etymologischer Erklärung erlaube ich mir meine abweichende Meinung zu constatiren. Mit den Italienischen Grammatikern leitet der Verfasser das ital. *arrógere* vom lat. *arrogare* her. Ich möchte darin eher eine Umwandlung des lat. *adaugere* erkennen, wobei der Uebergang aus der zweiten lat. in die dritte lat. Conjugation, als ein gemeinromanischer Zug viel weniger befremdend wäre, als der unerhörte Uebergang aus der lat. ersten in die lat. dritte. Das Perfect *arrosi* entspräche dann dem lat. *adauxi* ebenso gut, wie das Particip *arroto* dem lat. *adauctus*. — Die Vertauschung von *r* und *d* ist bekanntlich im Italienischen sehr gewöhnlich und konnte durch eine Anbequemung an das ähnlich klingende *arrogare* noch eher veranlaſst werden. Auch die Bedeutung von *arrógere* = hinzuzufügen, paſst besser zu *adaugere* als zu *arrogare*. — Daſs sich im Churwälschen allein das in keiner Romanischen Volkssprache sonst erhaltene lat. *meare* erhalten haben sollte, will mir nicht recht einleuchten. Aus der ersten Pers. Sing. *vomm* bildete sich wohl durch die im Churwälschen häufige Aphärese der Stammsilbe die erste Pers. Plur. *mein*, wie *lein* (*vulein* ital. *volemo*), *schein* (*dischein* ital. *dicemo*), und so die andern Formen, Imperf. *mava* u. s. w. — Das Walachische Wort für Gehen: *mergere* möchte ich nicht mit latein. *mergere* oder *emergere* zusammenstellen, wozu der Begriff sich wenig fügen will, sondern mit latein. *pergere*. Der Wechsel des anlautenden *p* und *m* kann bei einer so verwahrlosten Sprache, wie die Dacoromanische ist, nicht befremden.

Italienisches Verbum. Sollte wirklich der Lautwechsel *esco* — *usciamo* — *uscire* so rein „zufällig" sein? Ich meine eher ein Streben nach Deutlichkeit in der Erhaltung des Stammes darin zu erkennen. — *esciamo* — *escire* hätte das stammhafte *e* leicht als das prosthetische, vor *s* impurum übliche, *e* oder *i* erscheinen lassen. — Ebenso sagte man *udire* neben *odo*, um nicht das tonlos gewordene *o* als Interjection miſsverstehen zu lassen, *dovere* für *devere*, wie man *dovizie*, *domandare* sagt, damit das *de* nicht als die vom Stamm sich leicht ablösende Partikel *de* erscheine. — Eine wichtige Bereicherung der neuen Ausgabe ist der mit zahlreichen Beispielen unterstützte Nachweis des lat. Plusquam-

perf. Indic. in conditionalem Sinne im Altitalienischen. — Auch die veralteten Formen der Hilfsverba *avere* und *essere* sind hier vervollständigt. Zu *ebbi* und *ebbe* vermisse ich nur die Formen *ei* und *happe*, die in Nannucci's Manuale bei den Dichtern des ersten Jahrhunderts vorkommen. Den Lautwechsel in *ebbi* und *seppi* möchten wir lieber mit Blanc aus der gewöhnlichen Schärfung des Stammvocals im Perfect, als mit Diez aus der Discollision mit Imperativ *abbi* und *sappi* erklären, falls nicht etwa das *u* aus lat. *habui*, *sapui* die Stammsilbe modificirt hat, freilich, da tonlos *u* und tonlos *i* dabei vertauscht wurde, in anderer Weise als im Altspan. *ovo* für *habuit*. — Das Perfect *amò* scheint mir deshalb nicht auf ein *amauit* für *amavit* zurückzuführen, weil die Romanische Volkssprache wahrscheinlich nirgendwo in der schwachen Conjugation dieses *v* gekannt oder bewahrt hat, und weil schon lateinische Formen wie *amasti*, *amarunt* etc. den Weg zeigen, wie man sich dieses *v* entledigte. Aus *amavit* mufste ohne Zweifel *amà* werden, wie aus *amavi* ja *amai* wurde, nur dafs das Italienische zu diesem betonten Auslaut einen Nachlaut verlangte, der in diesem Falle nicht das sonst zu erwartende *e* sein durfte, um zwischen *amai* und *amae* unterscheiden zu können, sondern *o*, das ja auch sonst in Verbalflexionen, nicht blofs der ersten Person, affigirt wird; so *amano* in der dritten Pers. Pl. — *amò* wäre demnach aus *amáo* contrahirt, wie *vo* aus *vao* für *vado*. In der zweiten und dritten Conjugation *vendéo*, *udio*, war solche Verschmelzung der beiden Vocale nicht statthaft, daher blieb auch *vendè*, *udì* stehen; oder um den betonten vocalischen Auslaut zu vermeiden, fügte man nach Analogie der starken Verba der zweiten, in denen das positionsscharfe *e* vorwaltet, das ja auch in *vendesti*, *vendemmo*, *vendeste* gehört wird, ein *tt* ein: *vendette* nach Analogie von *ebbe*, *seppe*, *tenne*, *venne*, *bevve* u. s. w. Wie in den starken Verben wurden dann auch die erste Person des Singular, und die dritte des Plural so flectirt: *vendetti*, *vendettero* nach *ebbi*, *ebbero*. Auch die Verben auf *ire* fügten sich in älterer Zeit diesem Schema, wie Diez noch aus Dante *convenette*, *seguette* cirtirt. — Diez, der in der ersten Ausgabe diese Perfectform auf *etti* aus lat. Perfecten wie *credidi*, *perdidi*, *vendidi* herleiten wollte, führt dieselbe jetzt auf die Analogie von *stetti* (*stare*) und *detti* (*dare*) zurück. Aber die

ältere Form von *stare* war *stei*, eine ältere Nebenform von *dare* war *diei* oder *dei* neben *diedi*; und daraus erst scheint sich, wie *vendetti* aus *vendei*, so *stetti* aus *stei*, *detti* aus *dei* entwickelt zu haben, ersteres ohne Rücksicht auf lat. *steti*, das sich eher im altspan. *estido* wiederfindet und das ital. *stiedi* oder *steddi* gelautet haben würde. — Bei der Perfectbildung der starken Verben hat Diez den Unterschied zwischen *feci*, *fece*, *fecero*, und *facesti*, *facemmo*, *faceste* treffend als den Unterschied zwischen stammbetonten und flexionsbetonten Formen bezeichnet. Wenn er aber weiter geht und sagt „das ganze starke Perf. hätte z. B. *tacqui*, *tacquesti*, *tacque*, *tacquemmo*, *tacqueste*, *tacquero* gebildet", so läſst er doch den Unterschied zwischen den aus dem Latein ererbten und zwischen den neugebildeten Formen zu sehr auſser Acht. Aus lat. *tacui* wurde natürlich ital. *tacqui*, dagegen konnte aus lat. *tacuimus* nimmermehr *tacquemmo* werden, welches letztere ein lat. *tacuevimus* vorausgesetzt hätte. Die Romanische Sprache hat vielmehr *tacuimus*, wie *tacuisti* und *tacuistis*, als durch Stammbetonung nicht geschützte Formen fallen lassen, und nach Analogie der schwachen Verba, wie *vendemmo* auch *tacemmo*, gleichsam lat. *vendevimus* und *tacevimus*, neugebildet. — In dem Verzeichniſs der starken Verba statuirt Diez drei verschiedene Classen, je nachdem das Perfect auf *i*, auf *si*, oder auf *ui* ausgeht. Aus der ersteren Classe, die bei Diez ziemlich zahlreich vertreten ist, möchte ich den gröſsten Theil in die dritte Classe verweisen, insofern nach meiner Ansicht nur bei *feci* und *vidi* lateinische Perfecta auf *i* zum Grunde liegen, bei den andern aber gemeinromanische Nebenformen auf *ui*. So wenig wie *caddi* auf *cecidi* zurückzuführen ist, so wenig *bevvi* auf *bibi*, *crebbi* auf *crevi*, *conobbi* auf *cognovi*. Letztere beiden Verba, die in der ersten Ausgabe noch der ersten Classe zuertheilt werden, hat Diez selber in der zweiten Ausgabe schon in die dritte Classe versetzt. Das sinkende Latein, dem die Quantität abhanden kam, hätte *vēnit* und *vĕnit*, *bībit* und *bĭbit*, nicht mehr unterscheiden können. Da lag es sehr nahe, das *ui*, das ohnehin die Perfecta der zweiten lat. Conjugation bezeichnete, als ein deutlicheres Perfectkennzeichen, auch in weiterer Ausdehnung anzuwenden: *cadui*, *bibui*, *pluvui*, *venui* zu setzen, wie das Latein selbst schon *habui*, *sapui*, *tenui*, *valui* gesetzt hatte; und aus diesen

Formen scheinen sich mir alle jene Perfecta, denen Diez das Kennzeichen des einfachen *i* zuschreibt: *caddi*, *bevvi*, *ebbi*, *piovvi*, *ruppi*, *tenni* etc. entwickelt zu haben; auch *conobbi* aus *cognovui*, *crebbi* aus *crevui*, deren *bb* sich kaum aus einfach lat. *v* hätte entwickeln können. Auch *veddi* für *vidi* scheint hierher zu gehören und aus *vidui* entstanden zu sein. Wie nun die starken Verba mit dem Perfect auf *si* auch das Particip auf *so* und *to* bildeten: *arsi, arso; cinsi, cinto*, selbst in Neubildungen wie *resi*, *reso* von *rendere*, so bildete sich bei den Verben mit dem Perfect auf *ui*, selbst wenn dieses *ui* durch Tonlosigkeit bis zur Unkenntlichkeit abgeschliffen war, das entsprechende Particip auf *utus: caddi (cadui)*, *caduto (cadūitus)*, und dieses Particip auf *utus* wurde dann auf alle Verba der zweiten Conjugation angewandt, da das *ĭtus* der lat. zweiten und dritten wegen des tonlosen *i*, dem auch im Particip das unterscheidende Conjugationskennzeichen verlangenden Romanischen Sprachgeiste zu widerstreben schien, *itus* aber als Kennzeichen der Participia der Verba auf *ire* nicht zugleich für die Verba auf *ere* gebraucht werden konnte. Diez möchte diese Participialendung auf *utus*, die schon in die lateinische Zeit fallen mufs, da sie sich in alten Romanischen Sprachen, auch im Dacoromanischen, findet, auf die Analogie der lat. Verba auf *uere* zurückführen, aber gerade bei diesen ist entweder schon im Latein das Particip auf *utus* selten im Gebrauch gewesen, oder aber nicht in die Romanischen Sprachen, wenigstens nicht als eigentliches Particip übergegangen; von der auf S. 124 der neuen Ausgabe angeführten Reihe solcher lat. Participien auf *utus* z. B. kaum ein einziges. Dafs sich das aus dem *ui* des Perfects gebildete *uitus* oder *utus* nach dem theilweisen Verschwinden dieses Perfect-*ui* in Neubildungen an den Stamm fügte, liegt schon in dem Wechsel der Betonung. Wie *crescesti* neben *crebbi*, so fügte *cresciuto* sich zu demselben Stamm *cresc;* und obgleich *habuitus* zunächst auf *habuit* gegründet war, konnte doch die Verschiedenheit der Betonung die ursprünglich zusammengehörenden Formen einander sehr entfremden: *avuto* neben *ebbe*. Aber auch Anfügungen des *utus* an die Perfectform, die im Provenzalischen zur Regel geworden sind, kommen vereinzelt im Italienischen vor: *vissuto* neben *vivuto*, *valsuto* neben *valuto*. — Eine Bereicherung dieses Capitels in der neuen Aus-

gabe besteht in der eingehenden Darstellung des Sardinischen Verbums und seiner Flexion in den verschiedenen Sardinischen Dialekten.

(Wird fortgesetzt.)

George Chapman's Tragedy of King Alphonsus, emperor of Germany. Edited with an introduction and notes by *Karl Elze*, Phil. Dr. Hon. M. R. S. L. Leipzig, Brockhaus, 1867. 8°. 152 pp.

Mit der hier vorliegenden sorgfältigen Ausgabe und literar.-historisch-kritischen Beleuchtung der in Deutschland bislang so gut wie ganz unbekannten "Tragedy of King Alphonsus" von dem vorzugsweise durch seine Homerübersetzung berühmten Zeitgenossen Shakespeare's George Chapman hat Herr Elze einen höchst interessanten Beitrag zur Geschichte der englischen Literatur im Elisabethischen Zeitalter geliefert und seinen mannigfachen Verdiensten um dieselbe ein neues hinzugefügt. Das zuerst im J. 1654 gedruckte Stück erscheint hier nicht etwa seines poetischen Werthes wegen wieder vor dem modernen Leser, denn dieser Werth ist trotz einiger gelungenen Einzelheiten im Ganzen doch sehr gering. Was seine Hervorziehung aus dem Bibliothekenstaube, an welche die Engländer wahrscheinlich nie gedacht haben würden, so dankenswerth macht, ist seine literarhistorische Wichtigkeit. Es ist nämlich die bedeutendste Illustration zu jenen, besonders durch den Handelsverkehr vermittelten, internationalen Beziehungen, welche in und unmittelbar nach dem Elisabethischen Zeitalter zwischen England und Deutschland auch auf dem geistigen Gebiete Statt fanden und deren Wirkung auf unser Vaterland Herr E. bereits in seiner zur Shakespearejubelfeier im J. 1864 herausgegebenen Schrift, „die englische Sprache und Literatur in Deutschland“ dargestellt hatte. Zu dieser Schrift erhalten wir nun hier gewissermaſsen das Gegenstück. Denn jene Wirkungen traten nicht minder deutlich in England hervor und Chapman's „King Alphonsus" liefert den deutlichsten Beweis derselben. Das Stück behandelt einen Stoff aus der deutschen Geschichte, den Streit Königs Alphons von Castilien und Richard's von Cornwall um die deutsche Kaiser-

krone, allerdings in einer die geschichtliche Wahrheit aufs ärgste verletzenden Weise. Aber es ist auch nicht die Wahl dieses deutschen Stoffes, welche hier in Betracht kommt, denn offenbar war es dem Dichter um die Verherrlichung des englischen Fürstensohnes, den er schliefslich auch zum deutschen Kaiser gewählt werden läfst, zu thun. Von entscheidender Bedeutung ist die Behandlung dieses Stoffes. Nicht nur verräth der Dichter eine wunderbar genaue Bekanntschaft mit den deutschen Institutionen, Sitten und Gebräuchen, kennt alle Rechte der deutschen Churfürsten, weifs wie ein deutscher Jüngling „wehrhaftig" gemacht wird, schildert den Rhein in einer Weise, die auf Autopsie zu beruhen scheint, kennt deutsche Tänze, deutsche Weine und deutsche Sprüchwörter, sondern er beweist auch eine Kenntnifs der deutschen Sprache und augenscheinlich eine Vorliebe für dieselbe, wie man sie bei keinem seiner literarischen Zeitgenossen in England suchen würde. Dieser Kenntnifs und Vorliebe hat er aber in seinem Stücke dadurch Ausdruck gegeben, dafs er eine der Personen desselben, die Prinzessin Hedwig von Sachsen, von Anfang an bis fast zu Ende deutsch reden läfst. Ausserdem führt er zwei deutsche Bauern ein, die sich in ihrem niedersächsischen Dialekte unterhalten, und endlich sind auch die Reden der übrigen Personen vielfach mit deutschen Wörtern und Brocken wie plumper bawr, hüpsch bawr maikins, spiel fresh up, rummer dantzen u. s. w. gespickt.

Ein so ausgedehnter Gebrauch eines fremden Idioms in einer oder mehreren Rollen ist im englischen Drama sonst überhaupt ohne Beispiel, und dafs dieses Idiom hier das deutsche ist, erscheint somit in hohem Grade bedeutsam und characteristisch, nicht nur für den Verfasser, sondern ganz besonders auch für das Publikum, vor welchem die Tragödie sehr oft und mit grofsem Beifall und noch lange nach des Verfassers Tode aufgeführt wurde. Dieser letztere Umstand insbesondere läfst wohl annehmen, dafs jenes Publicum nicht vorzugsweise aus Leuten bestand, die durch den Reiz der Neuheit, auf der Bühne eine fremde Sprache zu hören, die sie nicht verstanden, in's Theater gelockt wurden, sondern in grofsem Umfange auch aus solchen, welche Verständnifs für den Inhalt des Stückes und Sympathie mit demselben mitbrachten. Das Stück ist somit das bedeutendste Zeugnifs für die selbst in

der Literatur hervortretenden Wirkungen des internationalen Verkehrs zwischen England und Deutschland, und als solches hätte es, sollte man meinen, längst auch schon bei den englischen Literaturhistorikern die gebührende Beachtung finden müssen. Leider aber haben die Engländer für literaturhistorische Untersuchungen in dieser Richtung bis jetzt verzweifelt wenig Sinn. Auch William Rye, der in seinem sonst so höchst interessanten Werke: „*England as seen by foreigners*" (s. unsere Bibliogr. f. 1865. Nr. 300) ein lebendiges Gemälde des Fremdenverkehrs in der Weltstadt im Zeitalter der Königin Elisabeth entwirft, hat den Einfluſs desselben auf die englische Sprache und Literatur ganz unbeachtet gelassen. Die vorliegende Publication ergänzt diese Lücke auf das erfreulichste. Denn der Herausgeber hat sich nicht darauf beschränkt, einen bloſsen Wiederabdruck des Chapman'schen Stückes zu besorgen, was an sich schon verdienstlich gewesen wäre, sondern er hat demselben eine sehr inhaltreiche Einleitung vorangeschickt, in welcher er, an Rye anknüpfend, den Spuren, welche die damalige Bekanntschaft mit deutscher Sitte und Sprache im englischen Drama zurückgelassen hat, von Anfang an bis zu ihrer gröſsten Ausdehnung in Chapman's Alphonsus nachgeht.

Der Verf. bespricht zunächst die verschiedenen Klassen der Londoner Gesellschaft jener Zeit, bei denen man, in Folge ihres Berufes oder ihrer Lebensstellung, mehr oder weniger Kenntniſs deutscher Sprache und deutschen Wesens voraussetzen darf. Als solche bezeichnet er den Hof, die Schauspieler, die Kaufleute, die Soldaten und Seeleute und endlich die deutschen Einwanderer in London selbst. Die Thatsachen sind hier überall mit groſser Vollständigkeit zusammengestellt, und mit der besonnensten Kritik verwerthet. Hinsichtlich des Hofes der Königin Elisabeth geht Elze in seinen Vermuthungen vielleicht ein wenig zu weit. Zwar daſs die Königin selbst etwas deutsch sprach — wenn auch schlecht — wird von Sir James Melville bezeugt. Dagegen scheinen uns Graf Leicester und Sir Robert Sidney hier kaum der Erwähnung werth. Ihre Kenntniſs des Holländischen — die übrigens dürftig genug gewesen sein mag — darf wohl kaum als eine Brücke zum Deutschen betrachtet werden. Ebenso erscheint es uns mehr als zweifelhaft, ob Lady Rich in den Kreis ihrer linguistischen

Studien auch das Deutsche gezogen hatte, was Herr E. wenigstens für wahrscheinlich zu halten scheint. Sie war augenscheinlich eine schöngeistig gebildete Dame, die sich mit den fremden Sprachen vorzugsweise der Literatur wegen beschäftigte. Wenn sie daher auch die romanischen Sprachen trieb, so läſst sich kaum vermuthen, daſs sie sich mit der schwierigen deutschen abgemüht haben wird, in welcher es für sie damals nichts zu lesen gab.

Nachdem der Verf. die verschiedenen Gesellschaftsklassen mit Rücksicht auf ihren Antheil an Kenntniſs deutscher Sprache und Sitte einzeln betrachtet und einen Blick auf die damals üblichen internationalen Dialogenbücher geworfen hat, in welchen auch die deutsche Sprache vertreten ist, bespricht er in chronologischer Ordnung eine Reihe englischer Dramen, die entweder durch ihren Stoff oder ihren Schauplatz oder endlich durch einzelne Anspielungen auf Sitten und Gebräuche mehr oder weniger Spuren einer Einwirkung des Verkehrs mit Deutschland und der Kenntniſs deutschen Lebens und Wesens bekunden. Wir müssen es dem Leser überlassen, von dieser interessanten Aufstellung im Buche selbst Kenntniſs zu nehmen, können jedoch nicht umhin, einen Punkt daraus hier mit wenigen Worten zu berühren.

Die Frage, wie weit Shakespeare's Kenntniſs deutscher Sprache und Sitte gegangen sei und welche Spuren sich davon in seinen Dramen finden, behandelt E. mit äuſserster Behutsamkeit, und daher viel weniger eingehend, als man hätte wünschen müssen. Er kann natürlich nicht umhin anzuerkennen, daſs auch Shakespeare unter dem Einflusse des Verkehrs zwischen England und Deutschland gestanden habe. Aber er bringt nur wenig Einzelnes darüber bei und drückt sich über das Wenige sehr vorsichtig aus. Selbst von Wörtern wie crants, frembd, yeck, halse u. a. wagt er nur zu behaupten, "that they have very much the appearance of loan words," während er wohl, ohne Widerspruch zu finden, hätte behaupten können, daſs sie ohne allen Zweifel entlehnte Wörter sind. Es macht den Eindruck, als habe er den ganzen Gegenstand als ein noli me tangere betrachtet, und doch wäre ein etwas tieferes Eingehen auf denselben sehr am Orte gewesen. Wir verkennen nicht die Schwierigkeit und Miſslichkeit solcher Untersuchungen, wie diese, welche auch den

Besten leicht zu Misgriffen und Selbsttäuschung führen können und welche daher dem besonnenen Forscher eine gewisse Vorsicht gebieten. Aber diese Vorsicht darf nicht bis zum Verzicht auf alle Forschung gehen. Zwischen Dr. Bell's gewagten Conjecturen und der absoluten Skepsis einer gegnerischen Partei giebt es noch viele Mittelwege, welche die wahre Wissenschaft ungescheut betreten kann. Wir unsererseits nehmen keinen Anstand zu bekennen, daſs uns die Spuren einer Bekanntschaft mit deutscher Sprache und Sitte in Shakespeare's Dramen viel zahlreicher erscheinen, als gemeiniglich angenommen wird, wobei wir es natürlich vor der Hand ganz dahin gestellt sein lassen, ob er sich jene Bekanntschaft, wie Bell meint, direct aus Deustchland geholt oder im Londoner Stahlhofe gesammelt hat.

Es steht dies in genauer Verbindung mit einem Hauptpunkte in Elze's Untersuchungen, in welchem wir schlechterdings nicht mit ihm übereinstimmen können.

Es fragt sich nämlich: woher hat *Chapman* seine ausgedehnte und richtige Kenntniſs der deutschen politischen Verhältnisse, der deutschen Sitte und Sprache? Ueber die ersteren konnte er sich aus verschiedenen Schriften der Zeit unterrichtet haben, von denen Elze eine Anzahl anführt. Sitte und Sprache aber konnte er nicht aus jenen Schriften, und, wie E. sehr richtig bemerkt, überhaupt nicht aus Büchern kennen lernen. Was schien nun näher zu liegen, als die Annahme, daſs Ch. sich einmal längere Zeit in Deutschland aufgehalten hat? Von seinen Lebensumständen wissen wir wenig. In den Nachrichten über dieselben ist eine groſse Lücke von mehr als 18 Jahren (1568 oder 1578 — 1594), Zeit genug, wie E. selbst zugiebt, für einen längeren Aufenthalt in Deutschland. Aber gerade gegen diese Annahme sträubt sich der Verf. und stellt statt ihrer eine andere, seiner Meinung nach weniger kühne Hypothese auf. Hiernach sei Ch. nach dem Tode seines Gönners, des Prinzen Heinrich, welchem er seine Uebersetzung der Ilias gewidmet hatte, in die Dienste des Pfalzgrafen getreten, zu dessen Vermählung er auch ein Maskenspiel geschrieben hatte. Dadurch sei er mit des Pfalzgrafen deutschem Gefolge in nähere Verbindung getreten. Ja, E. ist sogar geneigt zu glauben, Ch. habe einige Jahre später die persönliche Bekanntschaft Rudolph Weckerlin's ge-

macht, der damals eine Stelle in der deutschen Kanzlei bekleidete.

Alles dies sind, wie E. auch zugiebt, reine Vermuthungen, die auch nicht durch das geringste historische Zeugnifs gestützt werden, aber noch dazu, wie E. gleichfalls einräumt, zur Erklärung dessen, was sie erklären sollen, gar nicht ausreichen. Denn es ist geradezu unglaublich, dafs eine solche Kenntnifs deutschen Wesens, und namentlich deutscher Sprache, wie der Verfasser des Alphonsus sie an den Tag legt, durch den blofsen, wenn auch jahrelangen Umgang mit Deutschen in London habe erworben werden können. Sie kann vielmehr, wie ein Jeder, der das Stück lieset, sofort empfinden mufs, nur in Deutschland selbst und zwar augenscheinlich während eines längeren Aufenthaltes daselbst erworben sein. Der Herausgeber geht deshalb noch einen Schritt weiter und nimmt an, Ch. habe sich bei Abfassung seiner Tragödie von einem deutschen literarischen Freunde, vielleicht einem der aus Deutschland zurückgekehrten Schauspieler unterstützen lassen, wie er ja auch sein Lustspiel "Eastward Hoe" mit Ben Jonson und Marston zusammen verfafst habe. Durch diese Annahme glaubt E. alle Schwierigkeiten beseitigt.

Nun fragen wir nur: wozu eine so künstliche Hypothese anstatt der einfachen Annahme, dafs Ch. wirklich in Deutschland gewesen ist? Weil, sagt Elze, diese Annahme zu kühn ist. Aber warum ist sie denn zu kühn? Sein ganzes Buch selbst ist ja bestimmt, den lebhaften internationalen Verkehr zwischen England und Deutschland und seine geistigen Wirkungen nachzuweisen. E. hat uns ja selbst die verschiedenen Klassen der englischen Gesellschaft genannt, welche Kenntnifs deutscher Sitte und Sprache von ihren Reisen mitbrachten. Was hat denn nun die Annahme, dafs auch Chapman zu diesen Reisenden gehörte, an Kühnheit vor Elze's Hypothese voraus? Ist sie nicht gerade umgekehrt die natürliche Consequenz aller seiner vorhergehenden Ausführungen? Müsste man nicht glauben, gerade auf eine solche Annahme müfste die ganze Darstellung hinauslaufen? Unter den Gesellschaftsklassen, welche Deutschland aus eigener Anschauung kennen lernten, standen die Schauspieler in erster Reihe. Was hindert uns denn anzunehmen, dafs Ch., nachdem er die Uni-

versität, ohne promovirt zu haben, verlassen hatte, sich einer nach Deutschland reisenden Schauspielergesellschaft anschlofs, dort längere Zeit verweilte und wie viele andere seines Gleichen reich ausgestattet mit Kenntnissen von Deutschlands Zuständen, seiner Sitte und Sprache, zurückkam? Es erscheint denn doch sehr auffallend, dals Herr E. Bedenken trägt, von dem was er in seiner Abhandlung im Allgemeinen nachgewiesen, in einem speciellen Falle die Anwendung zu machen.

Aber die Annahme, dafs Ch. selbst in Deutschland gewesen sei, war nicht nur die Herrn E. nächstliegende, sie ist auch überhaupt die bei weitem wahrscheinlichere, ja sie erscheint beinahe geboten. Schon der Plan selbst, sein Stück so reichlich mit deutschen Zuthaten auszustatten, verräth ein so lebhaftes Interesse, eine so warme Sympathie seines Verfassers für das fremde Land, wie sie nur durch längeren Aufenthalt in demselben, nun und nimmermehr aber durch blofsen Umgang mit Angehörigen desselben im eigenen Vaterlande entstehen konnte. Jene Zuthaten erscheinen als ein unmittelbarer Ausflufs dieser Sympathie und stehen zu einander und wiederum mit dem Ganzen in so innigem Zusammenhange, dafs jeder Gedanke, ein Theil derselben rühre von einem Mitarbeiter her, ausgeschlossen erscheinen mufs. Wer den Plan entworfen, wer Deutschlands politische Zustände, wer dessen Sitten so lebendig und correct gezeichnet, der hat auch die deutsch geschriebenen Scenen abgefafst. Mag sich der Dichter auch immerhin über die politischen Institutionen Deutschlands aus der goldenen Bulle oder anderswo im Einzelnen unterrichtet haben, alles andere verdankt er unzweifelhaft der eigenen Erfahrung und der lebendigen Anschauung.

Müfste man Elze's Hypothese von der Entstehungsweise des Stückes adoptiren, so würde dasselbe unseres Erachtens sehr viel von seiner Beweiskraft für das, was es beweisen soll, und damit den gröfsten Theil seines Interesses verlieren. Es sänke dann zu einer blofsen Curiosität, zu einer Art von Speculation des Verfassers auf die Neugierde des Publicums herab, und von seiner literarhistorischen Bedeutung bliebe nichts übrig als die Fähigkeit zu beweisen, dafs es dazumal in London eine Anzahl Schauspieler gab, welche deutsche Worte aussprechen, und eine Anzahl Theaterbesucher, welche sie verstehen konnten. Seine wahre Bedeutung erhält das Stück aber

erst, wenn man annehmen darf, dafs sein Verfasser zu denjenigen gehörte, die von ihren Reisen in Deutschland mit deutschem Wesen getränkt nach England zurückkehrten.

Wenn wir zwischen Elze's Zeilen richtig lesen, so ist er selbst von seiner Hypothese nicht sehr erbaut, sondern neigt sich im Herzen mehr der anderen zu. Hat er sich vielleicht nur deshalb nicht offen zu dieser bekannt, weil er den Miscredit kennt, in welchen derartige Hypothesen durch die von Dr. Bell bezüglich Shakespeare's aufgestellte, gekommen sind? Seine Worte (p. 31 u. f.) "it will scarcely find favour", scheinen so etwas anzudeuten. Doch liegt hier die Sache wesentlich anders als bei Shakespeare.

Was schliefslich die Behandlung des in der Originalausgabe begreiflicherweise namentlich in dem deutschen Theile vielfach verdorbenen Textes betrifft, so ist sie, wie wir wohl kaum erst noch zu sagen brauchen, eine höchst sorgfältige.

Möchten die Engländer, welche in Chapman's Alphonsus bis jetzt wenig mehr als eine Curiosität gesehen haben, den Dienst vollständig würdigen, welchen der deutsche Herausgeber der Geschichte ihrer Literatur geleistet hat.

Lemcke.

Der Sardinische Dialekt des dreizehnten Jahrhunderts. Von Nicol. Delius. Bonn 1868. 3 Bogen. 8°.

Aus den Statuten der Gemeinde Sassari, welche nach dem noch jetzt erhaltenen Originalcodex des J. 1316 zuerst 1850, dann im ersten Bande des *Codex diplomaticus Sardiniae* 1861 gedruckt worden sind, theilt der Verf. eine Reihe von Kapiteln sardisch und deutsch mit, erklärt einzelne Stellen, und fügt eine Uebersicht des Charakteristischen jenes Dialekts in Lautlehre und Formenlehre bei. Auch von dem über ein Jahrhundert jüngeren Theile jenes Gesetzbuches wird eine Probe gegeben und grammatisch besprochen. Was die sardischen Urkunden betrifft, welche noch älter sind, als jenes Statut, so ergibt sich dem Vf. durch sorgfältige Untersuchung unzweifelhaft, dafs dieselben ihrer Form nach durch spätere Abschreiber modernisirt worden sind. Das lehrreiche Schriftchen ist voll sprachlich interessanten Details.

Hinsichtlich der Aussprache stimmen wir darin dem Verf. bei, dafs *g* vor *e* und *i* wie deutsches j gesprochen worden sein mufs, und dafs es naheliegt, dem *th* annähernd die lispelnde Aussprache des spanischen *c* zu vindiciren (*rathone*, span. *razon; capitha*, span. *cabeza*). Etwas zuviel behauptet aber ist es wohl, dafs, „wie im jetzigen Französisch, nirgendwo das *u* neben dem *q* hörbar wurde"; spricht man es doch z. B. im frz. *loquace* und einer Reihe anderer Wörter. Ital. *melo celo* werden gelegentlich als *m'elo c'elo* erklärt; ob mit Recht? Schreibt und spricht man doch *dello*, nicht aber *mello*. *Onnia* d. i. ital. *ogni* komme vom lat. *omnia*, wie es auch zuweilen geschrieben wird, oder wahrscheinlicher von *omni ad;* letzteres will mir nicht klar werden, für ersteres dürfte die von Delius selbst berichtete Thatsache sprechen, dafs *tottu (totum)* hier überall unflectirt auftritt.

Streitig ist der Ursprung einer Verbalform, von der es zweckmäfsig sein wird, die in Delius Auszügen vorkommenden Fälle hier mitzutheilen. Niemand soll eine Taube eines Andern tödten oder fangen (*tenner*); wenn er aber doch eine gefangen hätte, so soll er sie freilassen: *si cussu tenneret, silu lasset* (1, 77). Siebenmal kommt diese Form in dem Kapitel über die Testamente der Weiber (1, 105) vor. Es wird die Gegenwart des Vaters der Testirenden gefordert. *Et si patre vivu non aet aver* [d. i. *non habet habere*, it. *non avrà*], *over esseret in locu*, *in su* (Artikel) *quale non bi* [*ibi*, it. *vi*] *poteret esser*, *siat tenta de rincherrer duos sos plus propinquos parentes qui esser vi* [= *bi*] *pothan* [d. i. **poteant*, lat. *possint*]. *Et si sa femina non averet parentes*, *qui li toccaren fini in tersu gradu*, *sos quales aver non se poteren*, *deppiat* [= lat. *debeat*] *richerrer duos vichinos suos. Et si in atteru* [lat. *altero*] *modo se facheret*, *su testamentu non bazat* [= lat. *valeat*]: *et gotale* [it. *cotale*] *rinchesta se fathat* [= lat. *faciat*] *per carta publica. Et si in custu modu rinchestos aen esser* [= it. *saranno*], *et non bi voleren benner* [= *venire*], *fathat su testamentu*, *non li nochende* [*nocendo*] *cha nou bi arun esser* [= it. *sarebbero*]. Nachher (3, 31) noch einmal: *qui attera femina*, *qui non esseret pulcella o coiuvata* [*coniugata*] *aet conocher* [it. *conoscerà*] *carnalemente per fortha* [span. *forza*], *siat condempnatu. . .* Dergleichen Bildungen nun will Delius aus dem lat. Pf. Conj. ableiten, indem er bemerkt: „Spano

leitet [verdruckt: lautet] diese Tempusform, offenbar verkehrt' aus dem lat. Impf. Conj. her." Aber etwas anderes als dieses letztere bleibt nicht übrig, wenn man bedenkt, dafs *facheret* nicht das *e* von Pf. *fechit* hat, und dafs jenes *esseret* neben dem Pf. *fuit*, Plur. *furun* steht. *Poteret* und *voleret* kommen also nicht von *potuerit voluerit*, sondern sind Impf. Conj. von dem gemeinromanischen **potere *volere*. Spanisch *pudiere hiciere* kommen allerdings, wie ich mit Delius glaube, von *potuerim fecerim*, wie *fuere* von *fuerim*.

Das unerklärte *chita*, Woche, S. 17, ist wohl ursprünglich der Ruhetag *quieta*; vgl. dieselbe Uebertragung bei שׁבּת. *Tharacu* S. 23, jetzt *terácu*, von Spano aus θεράπων abgeleitet, dürfte vielmehr **poveracus* sein. Paer steht für *pover* (Curtius Griech. Etym. N° 387); das in dem mit *acus* abgeleiteten Wort unbetonte *o* fiel aus, worauf auch *p* abfiel, *v* aber ging in *g* über, für welches endlich *th* eintrat, ähnlich wie z. B. bei *fathat* aus *faciat*.

Zu einer dem Verf. den Ausgangspunkt bietenden Stelle Dante's über die Sprache der Sarder, wo gesagt ist: *domus nova et dominus meus loquuntur*, wird zunächst sehr richtig bemerkt, Dante wolle hervorheben, dafs dort *domus* statt *signore* gebraucht werde, und dann die Vermuthung hinzugefügt, „dafs Dante nicht *nova*, sondern *mea* geschrieben, in Uebereinstimmung mit dem folgenden *dominus meus*. Im Gebrauche von *novus* hätten sich die Sardinier durchaus nicht von den übrigen Italienern unterschieden." Aber auch nicht in dem von *meus*; mufs nun doch dieses stehn bleiben, warum soll nicht auch *nova* recht sein?

Nur Druckfehler ist *Italicum* beim Verf. S. 2. Z. 1 in einer andern Dantestelle; lies *Italorum*. Ebenso lies gleich darauf „Dialekt der Mark". Verdruckt ist auch S. 19. Z. 3 v. u. *arum* für *arun*. S. 23 bei 6) mufs nothwendig das Komma fort.

Unübersetzt geblieben ist S. 22 *prossu cumone*, d. i. *pro su c.*, zum Besten der Gemeindekasse.

Ist S. 21, viertletzte Textzeile, vielleicht *cum* statt *o* zu lesen?

Ed. Boehmer.

Miscellen.

I.

Mussafia hat (Jahrb. VIII, 128) auf einige Stellen hingewiesen, wo seiner Ansicht nach altfranzösische Gegenstücke zu den italienischen und churwälschen Pluralen auf *a* vorliegen. Es freut mich, durch einen so kenntnifsreichen Sprachforscher bestätigt zu sehen, was ich 1859 in einer ihm entgangenen Anmerkung zu Z. 81 des *dit de le pasque* (Herrig's Archiv, Bd. XXVI, S. 288) durch mehrere Stellen zu erhärten gesucht hatte. Da, wie Mussafia hervorhebt, es wichtig ist, möglichst viele Belege für die früher unbeachtete Thatsache beizubringen, mag hier noch einmal an jene kleine Stellensammlung erinnert werden. Was *brace* betrifft — man sehe auch, was Diez, Altrom. Glossare S. 98, darüber bemerkt — so würden sich die Stellen leicht vermehren lassen, wo wenigstens möglicherweise ein Plural vorliegt: *brace estendue*, Gui de Bourg. 3951, *brace levée*, Ren. de Mont. 91, 10, *par ceste moie brace*, ebenda 346, 1, *o l'adurée brace*, ebenda 386, 33. Dagegen liegt unzweifelhaft ein Singular vor in: *Soit maudite la brache et li brans*, Gui de Bourg. 2621, und ein davon gebildeter Plural in: *les braices longes*, Ger. de Viane, 644 (Bekker). Gleiches Schwanken zeigt sich bei den Formen, die auf *pratum* und *prata* beruhen, bald *le pré*, Jonckbloet, Roman de la Charrete 1835, *la prée* ebenda 1830, *une prée* 1634, *cele prée* 1635, und fast immer liefse sich *prée* auch von mehreren Wiesen verstehen, so *la prée*, Gui de Bourg. 2351, *le prée* Ren. de Mont. 29, 15. Auch *ossemente*, Agolant 475 (Bekker) und Ren. de Mont. 83, 18, *caucemente*, Ger. de Nevers 123 als Einzahl zu fassen sehe ich keinen zwingenden Grund. Entschieden Plural ist *mile* in: *n'ot plus bele à cent mile*, Chans. des Sax. I, 212; das noch immer unveränderliche Zahlwort *mille* im Plural gehört natürlich auch zu den in Rede stehenden Neutren. *Laigne* (it. *le legna*, aber auch *la legna*), welches in der a. a. O. beigebrachten ent-

scheidenden Stelle ein Verbum im Plural bei sich hat, begegnet auch Chans. d'Antioche II, 298: *dient as pelerins qu'il aportent le laigne, si feront faire un fu.*

Die provenzalischen Formen *vestimenta* (s. Bartsch Leseb. Glossar und Denkm. 232 sowie Flamenca 412, 2453) und *brassa* (Bartsch. Wörterb. und Denkm. 303) weiſs ich als augenscheinliche Plurale nicht nachzuweisen; *ossa* lieſse sich allenfalls dafür ansehn, Mahn Ged. 110, 4, Bartsch Denkmäler 256.

Das *le signe* (Nominativ, in Z. 81 des *dit de la pasque*), durch welches veranlaſst ich a. a. O. eine erste kleine Sammlung von Beispielen der mehrerwähnten Erscheinung gab und das ich = *illa signa* setzte, hat Scheler, Jehan de Condet I, 249 der Handschrift entgegen mit *li singne* vertauscht.

Berlin, Nov. 1867.

Adolf Tobler.

II.

Ein bolognesisches Lied aus dem 13. Jahrhundert.

In einer Handschrift des Archivio notarile zu Bologna 'Memorialia contractuum et ultimarum voluntatum anni MCCCV tempore dominorum Symeonis dni Hynghilfredi de Padova et Ramberti de Rambertis capitaneorum populi civit. Bonon.' findet sich von der Hand des Schreibers der ganzen Handschrift, nemlich des Notars Antolino Rolandino de' Tedaldi, zur Unterbrechung der trockenen juristischen Schreiberei, folgendes anmutige Gedicht, ein ächtes Erzeugniſs der Volkspoesie, niedergeschrieben:

Fuor della bella caiba
Fuge lo lusignolo.
Piange lo fantino — poï che non trova
Lo so osilino — ne la gaiba nova.
E dice cum dolo — Chi gli avrì l'usolo?
E dice cum dolo — Chi gli avrì l'usolo?

En un buschetto — se mise ad andare:
Senti l'ozletto — si dolze cantare.
O bel lusignolo, — torna nel mio brolo:
O bel lusignolo, — torna nel mio brolo.

Professor Giosuè Carducci in Bologna, welcher dies Lied in einer Abhandlung in den 'Atti della Società di Storia patria per le provincie dell' Emilia' (1867) nebst Nachrichten über noch andere ebenfalls in Bologneser Notariatsmemorialien aufgefundene lyrische Poesieen herausgegeben hat [1]), sagt mit Recht über dasselbe: È una di quelle volate aeree del sentimento così comuni nella poesia popolare, delle quali manca l'occasione e il motivo o se n'è perduta la ricordanza, ma che certo non erano senza una allusione almeno allegorica a un qualche avvenimento che dovè aver commosso le menti ai giorni in cui quella poesia fu cantata.

Das Gedicht erinnert an das schöne Sonett aus dem dreizehnten Jahrhundert 'Tapina me, che amava uno sparviero!' (bei Trucchi Poesie italiane inedite I, 54 und daraus in K. Lachmann's und M. Haupt's Des Minnesangs Frühling S. 230) und an unseres Kürenbergers 'Ich zôch mir einen valken'.

Weimar, Januar 1868.

Reinhold Köhler.

III.

Gooseberry and groseille.

Nachdem über die englische benennung der stachelbeere von älteren etymologen verschiedene, wenig annehmliche vermuthungen gehegt worden waren, z. B. "because is it eaten with young geese as sauce", oder dafs es mit "gorse" (stechginster), wofür auch "goss" verzeichnet wird, zusammenhange; hat neuerdings die annahme, *gooseberry* sei aus dem

---

[1]) Die Abhandlung ist überschrieben 'Di alcune poesie popolari bolognesi del secolo XIII inedite' und liegt mir in einem durch den Buchhandel zugänglichen Separatabdruck vor.

franz. *groseille* entstellt und umgedeutet hervorgegangen, grofsen und gerechten anklang gefunden. Ein vergleich mit groom aus gome (bridegroom, ahd. prûtigromo, alts. brûdigomo) zeigt einerseits dasselbe, andrerseits grade ein umgekehrtes verhältnifs lautlicher entwickelung, wobei vorzüglich der umstand in anschlag gebracht werden kann, dafs in der englischen sprache das *r* überhaupt weniger gerollt, mithin in der aussprache weniger vernommen wird als in anderen sprachen. Ob vor der umdeutung in gooseberry übergangsformen wie "groosel-berry, grooseberry, groseberry" anzunehmen seien, mag dahingestellt bleiben; sehr grofsen anhalt gewähren aber einige dialektische formen, z. B. schott. *grossart*, *grosart*, insbesondre *grosers*, wie in mehreren nördlichen provinzen Englands die stachelbeeren genannt werden. Das wort *grossular*, welches in den wörterbüchern als adj. (stachelbeerartig) und als subst. (green garnet) verzeichnet steht, erinnert unmittelbar an die lateinischen namen *grossus*, *grossulus* (unreife Feige), die bei Cato, Cels., Plin., Colum. angetroffen werden.

Dieser lateinische ursprung wird nun von den ersten und angesehensten etymologen für das franz. *groseille* geleugnet, wie es scheint, lediglich mit rücksicht auf das einfache *s* des einen und das doppelte des andern wortes. Diez, dem Ed. Müller und andre folgen, bezieht sich auf die deutschen namen *Krausbeere*, *Kräuselbeere*, welche auch in der holl. und den neunord. sprachen vertreten sind und den wallon. formen *gruzele* und *grusiele* entsprechen sollen. Ungeachtet der autorität des ausgezeichneten forschers und der scheu, welche man haben mufs ihm zu widerspreehen, fällt es ungemein schwer, sich von der richtigkeit seiner ansicht zu überzeugen, und unwillkürlich wird man versucht, den lateinischen ursprung, dessen früher Diez selbst, wie er mir mündlich mittheilt, sich bewufst gewesen ist, nicht fahren zu lassen.

Der botanische name „*Ribes grossularia*" zeigt in seinem worte die bildung aus dem latein; gleich dem engl. *grossular* finden sich auch im franz. unmittelbar angrenzende formen, wie *grossulariées*, *grossularine*. Ferner aber ist in verschiedenen gegenden Deutschlands nicht blofs *grosselbeere* (Adelung) name der stachelbeere, sondern auch, wie Nemnich's lex. der naturgesch. nachweist, *grusel-*, *grassul-*, *grasel-*, *grosalbeere*, formen in denen *s* und *ss* gemischt auftreten. Dafs Ducange neben

groseillier einigemal auch *grouselier* setzt, ist von geringerer bedeutung, als dafs er aufser der diesen wörtern zu grunde liegenden mlat. form *groselerius* („in quodam dumo seu groselerio") an zwei stellen auch den plur. *grossilia* bietet („coloni tenentur dare fictus de grossilibus", „laboratores non debent colligere seu movere de campis grossilia, minuta, uvas etc."). Sollten sich *groselerius* und *grossilia* etymologisch trennen dürfen? und wenn das nicht, beide lieber vom deutschen „Kraus" als vom lateinischen „grossus" herzuleiten sein? Schwerlich, zumal da bei jener annahme das doppelte *s* viel auffallender sein müfste als bei dieser das einfache. Da die spanische sprache dem *ss* abgeneigt ist, so dürfte die form *grosella*, mit welcher Diez seine etymologische aufstellung beginnt, als lat. „grossella", das dem ebenfalls deminutiven „grossula" zur seite stünde, gedacht werden. Dem spanischen wäre alsdann das französische wort, ohne dafs die ursprüngliche lateinische quelle einen einflufs äufserte, unmittelbar gefolgt.

Bonn.

K. G. Andresen.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Die Narrationes des Odo de Ciringtonia.

I.

Odo de Ciringtonia oder Cerintona, Ceritona, Syrentona, Sheritona etc. (Shirton), gewöhnlich nur Magister Odo genannt, war ein gelehrter Cisterciensermönch, dessen Blüthezeit zwischen die Jahre 1175 bis 1181 gesetzt wird. Die Nachrichten über ihn finden sich zusammengestellt in *Baleus*, Scriptor. illustriûm Brittanniae Catal. Basil. 1559, 3, 18, S. 221; Ant. *Possevinus* Apparatus sacer, Colon. Agr. 1608, Tom. 2, S. 167; Jo. *Pitseus*, Relat. histor. de Rebus Anglicis, Paris 1619, Tom. I, S. 244; Caes. Egassius *Bulaeus*, Hist. univers. Paris. Paris 1665, Tom. 1, Saec. IV, S. 758; C. de *Visch*, Bibl. script. s. ord. Cisterc. Colon. 1656, S. 253, *Oudin*, Commentarii scr. Eccles. Lips. 1722, Tom. 2, S. 1623. Cave, Script. Eccl. S. 572. Ludov. *Ballius*, Bibl. Concionat. 3, 30, S. 128; *Leland*, Commentarii de scriptor. Brittannicis, Oxon. 1729, c. 180. S. 213; *Tanner*, Bibl. Britannico-Hibern. Lond. 1748, S. 560; *Fabricius*, Bibl. med. aev. Patav. 1754, Tom. 1, S. 159; *Dufrenius*, Ind. auct. Gloss. med. et inf. Lat. col. 134; *Douce*, Illustrations of Shakespeare, Tom. 2, S. 343; Th. *Wright*, Biographia Britt. litt., Anglonorman period, Lond. 1846, S. 226. Alle diese Werke geben über die Lebensumstände des Odo nur äuſserst dürftige Auskunft, und eine Vergleichung derselben würde sich

kaum der Mühe verlohnen, wenn sie nicht meistens zugleich ein Verzeichnifs der Schriften Odo's enthielten. Diese Verzeichnisse weisen eine nicht unbedeutende Reihe von Werken sowohl geistlichen wie weltlichen Inhalts auf, von denen indessen nur ein einziges, eine Sammlung von Homilien (Paris, 1520; Oudin, 2, 1624), gedruckt ist. Sehen wir nun von den theologischen Werken ab, um die Profanschriften Odo's genauer ins Auge zu fassen, so begegnet uns in den bibliographischen Zusammenstellungen der Literärhistoriker eine höchst auffallende Erscheinung: fast jeder neue Autor giebt die von seinen Vorgängern mitgetheilten Angaben wieder und fügt diesen noch ein neues Werk oder doch eine bislang nicht nachgewiesene Handschrift hinzu. Der Grund dieser Erscheinung ist ohne Zweifel darin zu suchen, dafs keiner der erwähnten Schriftsteller mehr als Ein Werk Odo's in Händen gehabt hat, oder dafs sie Alle durch die Verschiedenheit von Titel, Anfangsnummer und Umfang der angeführten Werke irregeleitet wurden. Visch zählt die hierher gehörigen Schriften, die ausnahmlos Sammlungen von moralisirten Fabeln und Erzählungen sind, folgendermafsen auf: Multa scripsit proverbia et parabolas tum sacras tum prophanas. Imprimis

Quae Aesopus graece exaravit, hic latina fecit, et commentariis illustravit, operique titulum praefixit.

Bestiarium, vel Brutarium, lib. 1, quod opus sic incipit: Iverunt ligna ut ungerent super se etc.

Opus sexaginta parabolarum, cujus initium: Quoniam ut dicit Gregorius.

Aliud praeterea parabolarum opus, incipiens: Aperiam in parabolis os meum etc. Legitur in libro Ruth etc.

Narrationum librum unum.

Et alia plura.

Alle diese verschiedenen Werke schrumpfen nun bei näherer Betrachtung in ein einziges zusammen, welches allerdings, wie die meisten den Mufsestunden des Klosterlebens gewidmeten weltlichen Sammlungen, durch Aenderungen, Auslassungen und Einschiebungen der Abschreiber vielfache Umgestaltung erfahren hat, so dafs

einer oberflächlichen oder gar einer nur auf Titel und Anfangswörter gerichteten Betrachtung jede einzelne Handschrift leicht als ein besonderes Werk erscheinen konnte. Das ist im siebzehnten und achtzehnten Jahrhundert der Fall gewesen: so viele Handschriften bekannt waren, so viele Parabelsammlungen wurden dem Odo zugeschrieben, und zur Aufklärung des Sachverhalts wird es daher genügen, die einzelnen Handschriften kurz zu beschreiben; da aber eine jede dieser Handschriften ihre besondere Geschichte hat und bei dem Wechsel ihres Besitzers oder ihres Aufbewahrungsortes in den verschiedenen literärgeschichtlichen Werken verschieden bezeichnet ist, so wird dabei eine neue Reihe von Irrthümern beseitigt: die scheinbar bedeutende Anzahl der angeführten Manuscripte wird in ähnlicher Weise zusammenschmelzen, wie die Werke des Odo selbst. Nach Tanner's Angabe befinden sich zunächst zwei Handschriften in Cambridge, bezeichnet K, 17, 479 und Misc. L, 457. Sie gehören der Bibliothek von Corpus Christi College, tragen dort die Nummern 441 und 481, und stammen aus dem Vermächtnisse des Erzbischof von Canterbury, Matthew *Parker*. In beiden ist der Name Odo's genannt, die eine hat den Titel: 'De brutis animalibus et volatilibus', die andere: 'Parabolae'; der über die Manuscripte aus Parker's Vermächtnisse von Edw. Nasmith angefertigte Catalog ist 1777 erschienen. Zwei andere, ebenfalls in Cambridge, aber im Collegium S. Benedicti aufbewahrte Handschriften finden sich unter no. 1660, 18 und 1399, 23 in Catal. Cod. Mss. Angl. et Hibern. Oxon. 1697 verzeichnet. Sie tragen gleichfalls den Namen Odo's und die eine ist betitelt: 'De brutis animalibus', die andere: 'Parabolae ad laudem ipsius qui est Alpha'. Ob beide Paare identisch sind, kann ich bei der für Auswärtige fast absoluten Unzugänglichkeit der meisten durch Vermächtnisse in den Besitz der englischen Collegiums-Bibliotheken gelangten Manuscripte leider nicht entscheiden; unter allen Umständen wird das erste die Sammlung enthalten, welche in den literärgeschichtlichen Werken 'Bestiarium vel Brutarium' genannt zu werden pflegt, und der

Anfang 'Iverunt ligna' kennzeichnet es ohne Weiteres als hierher gehörig, während das zweite möglicher Weise ein theologisches Werk sein könnte, und in diesem Falle aufserhalb des Kreises der gegenwärtigen Betrachtung stehen würde. Eine weitere Handschrift soll im Collegium S. Petri zu Cambridge aufbewahrt werden, mit den Worten 'Iverunt ligna' beginnen und 'sechzig Nummern' umfassen.

Die drei hierher gehörigen Handschriften der Oxforder Bibliothek stammen aus dem Nachlasse des Mr. Douce. Keine derselben trägt den Namen Odo's. Die erste ist im Cod. Douce no. 88 enthalten, in dem sie Bl. 34—48 einnimmt. Sie hat zwei Prologe; der erste beginnt: 'Beatus Basilius', der zweite: 'Aperiam in parabolis', während der eigentliche Text anfängt: 'Venerunt ligna', und 68 Nummern enthält. Die zweite Handschrift ist ein Bruchstück im Cod. Douce no. 101, Bl. 82 bis 89, und umfafst 21 Capitel, deren beide ersten der zweiten und dritten Nummer des im Folgenden abgedruckten Textes entsprechen. Die dritte, Ms. Douce 169, no. 6 ist am Ende dem Hugo von St. Victor zugeschrieben; ihr Anfang lautet: 'Aperiam in parabolis os meum', das Ende: 'Expl. proverbia m. Hugonis de s. V.' Sie enthält 86 Nummern; da aber die ganze Reihe der Capitel 66 bis 86 in keinem der übrigen Manuscripte sich findet und deshalb ohne Zweifel von einem späteren Abschreiber beigefügt ist, so bleiben als Odo's Eigenthum höchstens die 66 ersten Nummern übrig, diese enthalten aber sechs im Ms. Douce 88 nicht befindliche Stücke (wogegen acht dort gegebene fehlen), und die Vorlage dieser Recension war also ebenfalls ein 'Opus sexaginta parabolarum'.

Douce, Illustr. 2, S. 344, erwähnt als eine fernere Handschrift den Cod. 292 aus der Bibliothek der Royal Society in London. Sie gehörte zu der Sammlung eines Earl of Arundel, welche indessen seit dem Jahre 1831 unter dem Namen der 'Arundel Manuscripts' in der Bibliothek des Britischen Museums aufbewahrt wird. Diese Handschrift ist das von den Literärhistorikern

'Narrationes' genannte Werk. Sie enthält 44 bis 46 Stücke (je nach der Weise der Zählung), welche Bl. 12^{a}—24^{b} des Quart-Codex füllen, und ist um die Mitte des dreizehnten Jahrhunderts geschrieben; als die älteste und ursprünglichste Recension wird sie im Folgenden zum Abdrucke gebracht.

Das ist Alles, was von Handschriften des Odo'schen Werkes in England bekannt geworden ist; die Codd. Harl. 219 und Addit. 11, 579 des Britischen Museums enthalten zwar eine reiche Auswahl aus den Parabeln Odo's, sind aber so dicht mit fremden Bestandtheilen untermischt, dafs sie als selbstständige Compilationen der Abschreiber gelten müssen.

In Flandern werden zwei Handschriften nachgewiesen, die eine von Oudin, 2, 1624: 'Opus sexaginta parabolarum, cujus initium: Quoniam ut dicit beatus Gregorius, in Bibl. Abbatiae Dunensis Brugis in Flandria' die andere von Visch: 'Aliud parabolarum opus, incipiens: Aperiam in parabolis os meum etc. apud Carthus. et Carmelitas Gandavi'. Beide sind vielleicht identisch mit der Handschrift no. 254 der Bibliothek zu Arras, welche auf Bl. 203—212 achtzig Capitel enthält, und aus der Mone im Anzeiger Jahrg. 4, 1835, Sp. 355, später auch Édél. du Méril, in Poésies inédites du moyen âge, Par. 1854, S. 121, 140 und 249, einige Mittheilungen gemacht hat. Da Mone den Namen Odo's nicht erwähnt, so scheint derselbe in der Handschrift nicht angegeben zu sein, obwohl Du Méril den Verfasser nennt.

In Deutschland war bis jetzt keine Spur einer Handschrift bekannt geworden, erst vor Kurzem habe ich in dem Cod. theol. lat. quart. 10 der Berliner Bibliothek auf Bl. 144 und 145 den acht Capitel enthaltenden Anfang einer Abschrift des 15. Jahrh. gefunden. Die Blätter sind übrigens verschrieben oder verbunden, wie aus den Endworten von 145 'O sancte martine' und den Anfangsworten von 144 'Succurre avicule tue' (Odo, cap. 42) hervorgeht. Das Bruchstück beginnt ohne den Namen Odo's und ohne Einleitung: 'Iverunt ligna' wie die

Narrationes, enthält aber mehrere in den mir näher bekannten Handschriften nicht befindliche Stücke.

Endlich kann ich noch eine letzte Recension nachweisen, die indessen im Originale nicht mehr vorhanden zu sein scheint, sondern nur in einer spanischen Uebersetzung, in dem Libro de los Gatos, welches den Lesern des Jahrbuchs aus der Uebersetzung und Abhandlung von H. Knust in den beiden ersten Heften des sechsten Bandes hinreichend bekannt ist. Knust war der Wahrheit sehr nahe, als er sagte, der Verfasser des Libro de los Gatos müsse die Narrationes des Odo gekannt haben; er hat sie übersetzt, und zwar so wörtlich, dafs bis auf Abweichungen, unter denen die bedeutendste vielleicht die Auslassung eines Bibelspruches ist, wo mehrere solcher Sprüche sich unmittelbar folgen, und für welche meistens noch jetzt die Veranlassung in einer unlesbaren Stelle oder einem unverstandenen Ausdrucke nachgewiesen werden kann, dafs bis auf diese Abweichungen die deutsche Uebersetzung des spanischen Werkes vollkommen so gut als eine Uebersetzung aus dem lateinischen Originale gelten könnte. Die Anzahl und die Reihenfolge der Stücke weicht von dem hier abgedruckten Texte allerdings bedeutend ab, aber das ist auch bei allen übrigen Handschriften der Fall und eine Vergleichung der Narrationes und des Libro de los Gatos wird den Zusammenhang beider auch in der äufseren Form noch deutlich erkennen lassen:

Narrat. 7—17, 19, 20—23, 24, 26, 28, 30, 32, 40—44.
= Gatos 44—53, 40, 24—27, 54, 55, 56, 57, 58, 1— 5.

Noch schlagender tritt dieser Zusammenhang in einer Vergleichung mit Ms. Douce 88 vorher:

Douce 8—10, 11, 14, 15, 16—17, 18, 19, 20, 21—23.
= Gatos 1— 3, 5, 9, 11, 13—14, 16, 18, 15, 19—21.
25, 26, 27, 28—37, 42—43, 45—54, 55—58, 59, 61, 63.
22, 23, 58, 28—37, 40—41, 44—53, 24—27, 54, 55, 56.

Es ergiebt sich daraus zur Evidenz, dafs das Libro de los Gatos die ängstlich treue Uebersetzung einer besonderen, wahrscheinlich untergegangenen Recension des Odo'schen Werkes ist, welche in ihrer Anordnung dem

Ms. Douce 88 nahe stand, aber auch einzelne den hier abgedruckten Narrationes eigenthümliche Stücke in sich fafste. Sie enthielt ferner unter no. 6 und 12 die beiden, wie es scheint, aufserdem allein im Ms. Douce 169 vorkommenden Nummern 20 und 24, so dafs nur ein sehr geringer Rest von Stücken übrig bleibt, der sich in den ihrem Inhalte nach genauer bekannten Handschriften nicht findet, der aber mit an Gewifsheit grenzender Wahrscheinlichkeit in den bis jetzt blofs dem Titel nach bekannten enthalten ist.

Was endlich den Abdruck des folgenden Textes anlangt, so liegt demselben eine mit Erlaubnifs der Bibliotheks-Verwaltung von mir genommene Abschrift des Ms. Arund. 292, Bl. 12—24 zu Grunde, die in Beziehung auf den Text nur die offenbarsten lapsus calami berichtigt, und auch diese meistens unter dem Texte angemerkt hat, während rücksichtlich der Schreibung nur die Lautverschiedenheit von i und u hervorgehoben ist, um die Lesbarkeit der barbarischen Sprache zu erleichtern. Die in eckige Klammern eingeschlossenen Wörter bezeichnen nicht Lücken des Textes, sondern nothwendig erscheinende Einschiebungen des Herausgebers.

[fol. 12.]. *Narrationes magistri odonis de Ciringtonia* capitulum primum.

Quomodo [ligna] *elegerunt sibi regem.*

Iverunt ligna ut ungerent super se regem et dixerunt [olive]. Impera nobis. Que respondit. Nuncquid possum relinquere pinguedinem meam quam dii utuntur et homines. ut inter ligna promovear? Venerunt ad arborem ficum et dixerunt. Super nos regnum accipe. Respondit. Nuncquid possum deserere dulcedinem meam. Fructusque suavissimos. ut inter alia ligna promovear? Venerunt ad vitem. ut imperaret eis. Que respondit. Nuncquid

possum deserere vinum quod letificat deum et homines? et noluit promoveri. Dixeruntque ligna ad rampnum. Veni impera nobis. Respondit rampnus. Si vere regem me constituitis venite et sub umbra mea requiescite. Si non vultis, egrediatur ignis de rampno. et devoret cedros libani.

Mistice ligna significant homines silvestres, sc. monachos congregatos sine pastore. Veniunt ut eligant olivam aliquem justum. Qui respondit. quod non vult relinquere pinguedinem caritatis. et dignitatem contemplationis quod significat justum. qui contemplando frequenter degustat quam suavis quam dulcis est dominus. Sicut est virtus bone operationis et quia in dignitatibus multe sunt amaritudines. multe tribulationes. et ideo non vult dulcedinem suam pro dignitatibus commutare. Vinea est magister justus gaudens spirituali illaritate. qui dicit. Gaudium nostrum est testimonium conscientie nostre. Quando multe sunt amaritudines. multe tribulationes in fastigio dignitatis. Et ideo non vult promoveri. Unde taurinensis [1]) canonicus. cum respueret electionem, cito transivit. et socio suo apparuit. Quesitus quare non recepit episcopatum, respondit. Si fuissem de numero episcoporum, fuissem de numero dampnandorum. Item cum magister h. fñs [2]) fuisset episcopus meldensis. et visitavit socios suos parisius dixit [12ᵇ]. Si haberem inimicum et desiderarem ei aliquid pessimum, orarem ut deus faceret eum episcopum. et hoc pro maxima maledictione reputarem. Rampnus inutilis et infructuosus libenter regnum recipit. Rampnus est frutex qui nullum fructum facit sed spinas ex nimia siccitate emittit. Sic impius qui nullam habet virtutem. sed vitia aspera. dicit eligentibus se. requiescite sub umbra mea. Multa enim bona promittit. sed ignem superbie et avaritie de se emittit. et sic ligna et subditos per pravum exemplum

---

[1]) Cod. Berol. cantuarensis.

[2]) Die Gallia christiana bietet keine zuverlässige Auflösung dieser Anfangsbuchstaben; der Cod. Berol. hat Gwillus.

urit. Ita sichimithe [1]) elegerunt abimelech qui eos combussit. *De formicis* [2]). Simile. formice elegerunt sibi lignum in regem et postea elegerunt serpentem qui devoravit eos.

II.

Qualiter pulli elegerunt sibi regem [3]).

Pulli celebraverunt capitulum. ut eligerent sibi regem. Dixit unus sapientior aliis. Eligamus columbam animal simplex. Quia nec picat nec laniat. nec aliquem nostrorum ledit. et fecerunt sic. Columba animal simplex conversabatur simpliciter inter eos. Dixerunt pulli. Rex noster nichil valet. quoniam non percutit neque laniat. Dixerunt alii. Deponamus eum. Et respondit unus. Ovem regem eligamus. Dixerunt ad invicem. Eligamus milvum. Factumque est ita. Milvus vero rex constitutus. uno die cum rostro suo et ungulo. unum pullum interfecit et devoravit. et postea alium. et tertium. Et sic per pravum regem afflictus est populus.

Sic plerique non sunt contenti de benigno rege. Simplici episcopo. Innocenti abbate. eligunt perversum qui omnes destruit. Ideo est necessarium quandoque prelatis subditos percutere pietate et quandoque pungere, ne superbiant. nec ex nimia afflictione tristentur.

III.

De quodam abbate et monachis suis.

[13] Quidam abbas dedit monachis suis tria fercula. Monachi ad invicem dixerunt. Iste tria fercula dat nobis. rogemus deum quod cito moriatur. et sive ex hac causa sive ex alia. cito defunctus est. et constitutus est cito alius. qui tantum dedit illis duo fercula. Irati igitur

---

[1]) rect. Sechemithae.

[2]) De formicis — devoravit eos fehlt Cod. Berol.

[3]) Cod. Berol.: . . . regem. Galline semel elegerunt serpentem in regem, qui devoravit eos.

monachi et contristati, dixerunt. Nunc magis orandum est. quia unum ferculum subtractum est. quod deus subtrahat ei vitam suam. Tandem mortuus est et substitutus est tertius. qui duo fercula subtraxit. Irati igitur monachi dixerunt. Iste pessimus est inter omnes. quia fame nos interficit. Rogemus deum ut cito moriatur. Dixit unus monachus. rogo deum ut det ei longam vitam. et manuteneat eum nobis. Alii dixerunt ad illum. quare hoc diceret. qui ait. Video quod primus fuit malus. secundus vero pejor. et timeo quod cum mortuus fuerit iste. substituetur [1]) aliquis in loco ejus qui omnes nos fame perimet. Unde per proverbium dicitur. [Seilde comed se betere.] [2])

IV.

De scarabone et uxore sua.

Scarabo volans per patriam transivit per pulcherrimas arbores florentes. et per pomeria et rosas. et lilia. in locis amenissimis. tandem projecit se in sterquilinum. ubi erant stercora equorum. et invenit ibi uxorem suam. que quesivit unde veniret. et ait scrabo. Circuivi terram et transvolavi eam. Vidi flores amigdalarum et liliarum et rosarum. sed nuncquam vidi ita locum amenum. sicut isto demonstrato sterquilinio.

Sic plerique clerici. monachi. laici. audiunt vitas patrum. transiunt per lilias convallium. per rosas martyrum. per violas confessorum. sed nuncquam videtur eis ita placidum et ita amenum sicut meretrix. [13[b]] sicut taberna. sicut exercitium cantuum quod est sterquilinium fetidum et congregatio peccatorum. Ideo dicitur in ecclesiastico. IX. Omnis mulier que est fornicaria. sicut stercus

---

[1]) Orig. substaetur.

[2]) Für das Sprüchwort sind im Orig. zwei Zeilen freigelassen; am Rande von einer Hand des 15. Jahrhunderts: Seldum cumeth the better. Douce Cod. 101, no. 2: Syldem ys the later prophete the better. Douce 88, no. 3: Seilde comed se betere, wonach hier die Lücke ausgefüllt ist. Vgl. Shakesp. King Rich. III, 2, 3: Seldom comes the better.

in via conculcabitur [1]). Maledictus et innaturalis talis scrabo. talis impius. cui plus sapit stercus peccati quam cristus. loca diaboli quam ecclesia dei. stercora arundinum que excecant oculos eorum, quam vitae et exempla sanctorum.

V.

De corvo et pullo columbe.

Corvus semel rapuit pullum columbe. et venit columba ad nidum corvi supplicans ut redderet ei pullum suum. Et ait corvus. Scisne cantare? Et ait columba. scio. sed non bene. Et ait corvus. canta mihi. Et cantavit columba ut scivit. Et ait corvus. Canta melius. aut pullum non habebis. Et ait columba. Non possum nec novi melius cantare. Respondit ei corvus. Pullum igitur non habebis. Et corvus cum uxore sua pullum columbe devoraverunt.

Sic divites et ballivi rapiunt bovem et oves alicujus simplicis. et imponunt ei delictum et calumpniam. venit simplex et petit pignus vel ut liberetur. promittit . . V. solidos [2]) vel plus vel minus. secundum suam facultatem. Dicit ei ballivus. Frater nescis melius cantare? Nisi melius cantaveris pignus non habebis. Dicit simplex. Non novi nec possum melius cantare. quia egerius sum et pauper. et plus non possum dare. Tunc dives vel ballivus vel pignus retinet, vel aliter pauperem affligit. et sic eum devorat.

VI.

De divite et vacca viduae.

Quidam dives multas vaccas habuit. et quedam vidua ei subdita habuit unam solam et pinguem. Ait dives servo. Illa vetula pinguissimam habet vaccam. vade pro illa. et fecit sic. et ait vidua. Quare dominus meus aufert

---

1) Eccl. 9, 10.
2) Orig. solid.

a me unicam vaccam meam. nonne multas [14] habet? Nichilominus serviens vaccam adduxit. et dominus eam interfici jussit quia pinguis erat. et fecit partem decoqui et sibi ad prandium afferri. Sed in primo morsello strangulatus est. Unde ysaias. ve tibi qui predaris. nonne ipse predaberis? [1]) Iste depredatus est vaccam vidue. et diabolus depredatus est animam suam.

VII.

De simplicitate hominum de Wilebege. [2])

Quidam simplices ut dicitur de Widebege erant. qui ad terminum debuerunt solvere censum domino suo. et non habuerunt nuncium qui ita cito posset negotium peragere. dixerunt ad invicem. Quid faciamus quia terminus [3]) adest? Dixerunt quidam. Lepus [4]) est animal velox. suspendamus in collo ejus bursam cum censu. et signemus [5]) ei quod cito deferat ad curiam domini nostri. et fecerunt sic. Et lepus cum bursa et censu cucurrit ad nemus quantum potuit. et homines nesciebant quo devenit.

Sic plerique faciunt cum venerint questores de haupas. vel sancti Antonii. vel runcevalenses. multa promittunt. multa mendacia multiplicant. homines simplices eis credentes multas oblationes eis faciunt. At illi cum oblatis equos ascendunt et sicut lepus velociter [6]) affugiunt. ita quod datores nesciunt quo [7]) deveniunt. forsitan eadem die vel nocte cum grassis meretricibus oblationes expendunt. Ideo dicit Augus. tene certum. et dimitte incertum. hoc est dicendum. Elemosinas tuas da certis personis vicinis tuis. pauperibus verecundis. quos novisti indigere.

---

1) Isai. 33, 1.
2) Ms. Arras: deylebey, Mone, 358.
3) Orig. terminum.
4) Ms. Arras: Riccardus, Mone, 358.
5) Orig. signamus.
6) Orig. volociter.
7) Orig. quod.

et maxime domesticis fidei. Item Similiter. sunt quidam principes qui ruine proprie gentis imminent. Extraneis vero largissime subveniunt. et illi cum donis affugiunt. et nescitur quo deveniunt.

VIII.

De formica.

Formice colligunt cumulum frumenti in estate ut vivant [14[b]] in yeme. et veniunt quandoque porci [1]) et totum dissipant et comedunt.

Sic multi multotiens multa congregant. et veniunt latrones et ballivi principis. vel consanguinei. et totum consumunt quantum relinquerit alienis divitias suas.

IX.

De lupo defuncto.

Contigit quod lupus defunctus est. Et leo bestias congregavit. et exequias celebrari fecit. Lepus aquam benedictam portavit. yricii [2]) cereas portaverunt. hirci campanas pulsaverunt. Melotes foveam fecerunt. Vulpes mortuum in feretro portaverunt. Berengarius [3]). s. ursus missam celebravit. Asinus epistolam legit et bos evangelium. Missa celebrata et yselgrimo sepulto, de bonis ipsius. animalia splendide comederunt. et simile funus desideraverunt.

Sic plerumque contingit frequenter aliquo divite raptore vel usurario mortuo. Abbas vel prior conventum bestiarum. i. e. bestialiter viventium facit congregari. Plerumque enim contingit. quod in aliquo conventu religiosorum non sunt nisi bestie. unde sunt leones per superbiam. lepores per mentis levitatem. hircii fetantes per crapule superfluitatem. Iricii per metum, quia trepidaverunt timore. ubi non erat timor. quantum timent amit-

---

1) Orig. porco.

2) i. e. hericii.

3) Ms. Arras: Beregarus, Mone, 358.

tere temporalia ubi non est timendum. sed non timent amittere eterna ut est precipue timendum. Boves dicuntur pro terrenorum labore. quia plus laborant in terrenis quam in celestibus. Non enim sunt boves abrahe. sed illius qui ad cenam venire recusavit. Sap. Ejice derisorem et exibit cum eo jurgium [1]).

X.

De rusticitate canis.

Contigit quod canis faceret [2]) rusticitatem suam super congregationem jungorum [3]). et unus juncus bene stimulavit [4]) posteriora ejus et canis recessit longius. et super jungos latravit. [15] Dixit juncus. Melius volo quod latres me a longe quam coinquinares me de prope.

Sic melius est expellere perversos a societate. licet latrent per detractationem. quam coinquinari per societatem eorum.

XI.

De unicorni.

Quidam unicornus secutus est unum hominem. Qui cum fugeret, invenit arborem in qua erant poma pulcra. Subter vero erat fovea. serpentibus. Bufonibus. et reptilibus plena. hanc arborem rodebant duo vermes, unus albus et alius niger. homo ascendit arborem et pomis vescitur et frondibus delectatur. et non attendit quod duo vermes radices arboris rodebant [5]). Que cecidit. et miser homo in puteum corruit.

Mistice unicornus est mors. cui nemo potest resistere. Arbor est mundus. cujus poma sunt diversa delectabilia. sc. cibi. et potus. pulcre mulieres et hujusmodi frondes. Duo vermes arborem rodentes sunt dies et

---

1) Proverb. 22, 10.
2) Orig. facere.
3) Orig. luporum.
4) Orig. simulavit.
5) Orig. ardebant.

noctes que omnia consumunt. Miser homo inprovidus delectatur in hiis pomis. et non attendit donec corruat in puteum inferni. ubi sunt diversa genera reptilium. miserum hominem semper torquentium. Stat valde securus, qui protinus est ruiturus.

XII.

De volpi et nauculo.

Vulpes semel voluit transire aquam per navem. et promisit nauculo mercedem. Nauclerus [1]) vulpem in navi ultra flumen transvexit. Nauculus mercedem postulavit. Volpes respondit. bene solvam. Et mingit in cauda sua et aspersit in faciem nauculi. Qui ait. Retribuit mihi pessimam mercedem. Unde exit proverbium. Totum laborem suum perdit. qui iniquo servire paratus est [2]).

XIII.

De simia et nucleo.

[15b] Simia libenter comedit nucleum quia dulcis est. sed quando gustat de cortice. et sentit eius amaritudinem, nucleum iratius relinquit et nucem projicit.

Sic est de stolidis hominibus. quia sub amaritudine pene presentis latet gaudium vite celestis. Sed stultus propter hanc amaritudinem. quia non vult jejunare. vigilare nec aliquam amaritudinem sustinere. dimittit. et amittit dulcedinem vite eterne.

XIV.

De testudine et domo sua.

Testudo portat domum suam super dorsum suum. unde parum incedit et parvam dietam facit. Igitur divites et episcopi qui cum quadrigis utensilibus. vasis ar-

---

1) Orig. Nauclerius.

2) Ms. Arras:

Officium dico perdit, qui servit iniquo.

Puppe canis littus pro munere reddit hiatus. Mone, 359.

genteis. et tota domo incedunt [1]). et ideo tarde veniunt ad paradisum. Unde psalmus divitie si affluant nolite cor apponere [2]). Ibi dicit sacerdos. Non sunt vituperande divitie quibus mercamur regnum celorum. Item ad thimotheum. Qui volunt divites fieri, incidunt in varias temptationes. et laqueos diaboli [3]). Non aborret apostolus divitias. sed morbum divitiarum que est superbia. Quando enim videt dives se magna familia stipatum. pulcra vasa. equos pingues habentem et hujus modi. superbit. et hoc est morbus et vermis divitiarum.

Sicut vermis rodit arborem per terram quod corruit. ita vermis sc. superbie altos homines et superbos rodit quod corruunt in puteum inferni. Plerique cum sunt qui possident divitias, sed non amant. nec cor apponunt. nec ut pauperibus distribuant [adduci possunt].

XV.

Item de testudine.

Testudo duo cornua erigit. sed cum palea vel spina tanguntur, cornua se retrahunt. et intra testam se includunt.

Ita est de episcopis cornutis, quando levi tribulatione vel adversitate tanguntur. [16] cornua sua retrahunt. et quandoque fugiunt [4]) quandoque in latibulis se includunt. et non opponunt se muros pro domo domini.

XVI.

De aranea.

Aranea. quando venit musca in telam suam. fortiter velat. et muscam capit et interficit. Quando venit brudo vel vespa sonum faciens. Aranea in foramen suum fugit.

Sic est de episcopis quibusdam et ceteris prelatis. Quando pauper mendicus incidit in rete eorum per deli-

---

[1]) Orig. incendunt.
[2]) Psalm 61, 11.
[3]) 1 Timoth. 6, 9.
[4]) Orig. fingunt.

ctum vel falsam accusationem. illum arripiunt ardenter. et comedunt. Sed cum dives venit et minatur. Tunc abscondit se episcopus vel prelatus. Unde. Osee. Loquente [1]) effraim. horror invasit israel [2]). hoc est. comminante divite. horror invasit prelatum meticulosum.

XVII.

De volpe esuriente.

Vulpes quandoque esurit. fingit se mortuam. et jacet in plano. et linguam ejicit. Venit corvus vel milvus. credens predam invenire. venit ut capiat linguam. et capitur a vulpe et devoratur.

Sic diabolus fingit se mortuum. quia nec auditur nec videtur. et ejicit linguam suam. hoc est omne illicitum delectabile et concupiscibile. sc. pulcra mulier. cibus delicatus. vinum sapidum. et hujus modi que sunt illicita. capit homo. capitur a diabolo.

XVIII.

Simile.

Aliud simile. Assatur caseus et ponitur in muscipula. quem cum sentit ratus,. intrat muscipulam. caseum capit. et capitur a muscipula.

Sic est de homine illicito. caseus assatur. quando mulier ornatur. paratur. ut stultos ratos alliciat et capiat. Capis mulierem fornicando, et caperis a diabolo. Unde glosa super Psalmum. predam quam cupis in muscipula est. capis alienum. et caperis a diabolo.

XIX.

De volpe et murilego.

[16b] Vulpes [3]) obviavit murilego [4]). cui dixit. scisne multa ingenia? Respondit murilegus. Quando canes

[1]) Orig. Ybulate.

[2]) Osee, 13, 1.

[3]) Ms. Arras: Vulpes sive Reynardus, Mone, 357.

[4]) Ms. Arras: Tebergo i. e. catto, ibid.

me secuntur, arborem ascendo. et canes procedunt. et sic multotiens evasi. Et tu scis pluria ingenia? Respondit vulpes. Scio. et plenum saccum habeo. et XVIII. fraudes. ita quod multotiens canes evasi. et venatores. et gallinas et anseres. et multas aves cepi. Veni mecum et docebo te plura. Qui respondit libenter. et sequebatur vulpem. Venerunt autem venatores et canes latrantes. quos cum audivit catus, ait. Ecce inimici nostri. Respondit volpes. non sint tibi cure. bene te defendam cum artificiis meis. et canes appropinquaverunt. Et ait catus. Jam timeo. Ait volpes. Non cures. Canes vero magis ac magis appropinquaverunt. Certe dixit catus· nolo adherere artificio tuo. et saltavit super arborem. et canes dimittentes catum. currebant post volpem. et ceperunt eum quidam per capud. alii per dorsum alii per crura. Et catus sedens in arbore securus, dixit. Reinarde reinarde. aperi sacculum tuum. Nam omnia artificia tua non valent tibi fabam. Et sic miserabiliter laniatus est reinardus.

Mistice volpes est placitator causidicus fraudulentus. qui tot exceptionibus et replicationibus fraudibus et mendaciis habundat. quod habet sacculum plenum et XVIII. fraudes. Catus signat simplices qui sciunt unum bonum artificium tantum. sc. salire in arborem crucis vel in celum. Veniunt demones venatores animarum et canes infernales et discurrunt per silvam istius mundi. Simplices vero saliunt in altitudinem bone vite tandem in celum. Fraudulenti si quidem a talibus canibus rapiuntur. Et quidam demones te[17]nent miserum per capud. alii per brachia. alii per renes. et tunc potest dicere justus qui ereptus est de laqueo venantium. Reinarde. R. aperi sacculum tuum. omnes fraudes tue non valent fabam.

XX.

De volpe et gallinis.

Vulpes esuriens et algens venit ad gallinarium et rogavit gallinas ut aperirent ei. Et dixerunt. Nolumus aperire tibi. quia inimicus noster es. et semper nobis no-

cuisti. Et volpes. Per omnes sanctos vobis juro. quod nichil mali vobis faciam. Dixerunt galline. Non credimus tibi. Dicit volpes. Bene poteritis credere. quia jam fame et frigore confectus [1]) debeo istam vitam terminare. Et si mortuus fuero, imputabit vobis deus. Gallus et galline pietate ducti. hostium aperuerunt. Vulpes vero intravit et parum quievit. et calefactus est. tandem promissione oblitus, accepit unam gallinam. interfecit et comedit. et postea aliam. et omnes turbavit.

Vulpes est aliquis pauper et fraudulentus. ut bene comedat. petit ut hostium alicujus claustri eidem aperiatur, ut possit inter simplices monachos vivere. Alioquando si in seculo pereat. dicit quod deus a monachis animam suam requiret. Religiosi autem moti, ingressum ei concedunt. et in tempore prelatos quiescit. Sed cum professus fuerit, omnes socios turbabit. plura cibaria. plures vestes exigendo. aliis invidendo. aliis detrahendo. alios supplantando. alios ad peccatum alliciendo. alios accusando. et sic omnes turbabit.

XXI.

De volpe.

Vulpes ita erat nota sua pravitate, quod oves optime se custodiebant. ita quod non exierunt terminos suos. nec a conspectu canum qui eos custodiebant. Cogitavit ergo volpes quod [17[b]] faceret. et sibimet dixit. Pellem ovinam induam. et inter oves me mittam. et tunc potero cum tempus habuero. agnos et oves comedere. et sic fecit.

Similiter de plurisque religiosis. qui habent alba vestimenta quasi oves cristi. Hii sunt falsi prophete qui veniunt in vestimentis ovium intrinsecus autem sunt lupi [2]) rapaces. [3]) et volpes fraudulenti facti sunt monachi. falsi predicatores. falsi religiosi. qui nil aliud querunt a divi-

---

[1]) Orig. confecto.
[2]) Orig. a. s. l.
[3]) Matth. 7, 15.

tibus. nisi terras. vineas. denarios. et vicinos suos super alios homines infestant. Unde mallem habere vicinum paganum. vel judeum. quam talem religiosum. Si vero crederem quod albe vestes me sanctificarent, honerarem collum meum quantum possem portare.

XXII.

De quodam comite.

Quidam comes solebat stratam pupplicam spoliare. Homines vero jam erant premuniti. et quando a remotis partibus ipsum viderunt. fugerunt. et quot potuerunt. se armaverunt. et descenderunt. At comes predictus induit se et suos capis monachorum sisterciensium. et venit post consortium mercatorum. qui respicientes. viderunt illos indutos vestimentis ovium. dixerunt. Hic veniunt boni homines. secure possumus incedere. et paulatim incedebant [1]). Comes cum suis insecutus est eos. et capas festinanter deposuerunt. et in mercatores irruerunt et penitus spoliaverunt.

Hoc idem faciunt quidam religiosi. Veniunt ad divitem infirmum. et si possunt sub specie sanctitatis. omnibus bonis ipsum spoliant.

XXIII.

De quatuor animalibus.

Ovis alba. ovis nigra. asinus et hyrcus semel de religione contendebant. Ait alba. Ecce quam album pellem porto. hoc signat mundiciam et innocentiam. quam interius habeo [2]). Oro. [18] plus omnibus valeo. Dixit nigra. Ego niger exterius. sed interius formosa. Quia mundo sum nigra et turpis et despectabilis. et ego similiter mundum turpem reputo et despicio. Asinus ait. Ego sum sanctior. quia crucem in humeris porto. et imitor crucifixum. et altius aliis clamo. Ait yrcus. Sed ego sanctior omnibus. utor cilicio quod fit de pilis caprarum.

---

1) Orig. incendebant.

2) Orig. habent.

habeo barbam prolixam, quam nunquam radi facio. ne appaream pulcher in mundo.

Mistice istis quatuor animalibus. fere omne genus religionis designatur. Per ovem album omnes qui utuntur vestibus albis. ut cistercienses. premonstratenses. ordinum sancte trinitatis. et hujus modi. Per ovem nigram omnes utentes nigris vestibus. ut nigri monachi et canonici. Per asinum qui crucem in scabulis portat. omnes qui crucem pretendunt. ut hospitalarii. templarii. et hujus modi. Per hircum barbatum, grandimontenses. et conversi cistercienses quia barbas habent prolixas et radi non permittunt. Isti quandoque inter se contendunt. quis ordo melior. Oves albe et nigre. non habent aliam sanctitatem. quam vestes albas et nigras. Sunt enim de numero illarum ovium. de quibus psalmista. sicut oves in inferno positi sunt. mors depascit eos [1]). Similiter templarius sive hospitalarius non aliam in carne et corde crucem habet nisi ut carnem cruciet a vitiis luxurie. et gule. et mentem a concupiscentiis avaritie et superbie. Aliter sunt asini diaboli. asini inferni. qualemcuncque crucem bavilant. quamcuncque altius clamant. Similiter barbati. qualemcuncque barbam habent. nunquam intrabunt in gloriam. nisi in corde habeant gratiam. et coram deo et hominibus bonam vitam. Versus. Si quem barbatum faciat [18ᵇ] sua barba beatum. In mundi circo non esset sanctior yrco. Sanctum nulla facit. nigra. can dida. vestis ovina. Nec quemquam justum facit nuncquam crux asinina.

XXIV.

De traha et bufone.

Traha semel transivit super bufonem. et unus dominus percussit eam in capite. alius in corpore. alius in renibus. Et ait bufo. Deus confundat tot dominos.

Ita potest dicere capellanus. Archidiaconus petit procurationem. officialis struellos. armiger. soculares. tro-

---

1) Orig. m. d. p. e.; Psalm. 48, 15.

tarius camisiam. vel pecuniam. Similiter. bavilus. subbavilus. portarius regis. conservientes sui. tota die petunt pecuniam a paupere sacerdote. et tunc potest dici. Deus confundat tot dominos.

XXV.

De falcone et milvo.

Falco semel cepit milvum. et firmiter cum uno pede tenuit. Et ait falco. Miser. nonne habes tam grande corpus. capud et rostrum sicut et ego. pedes et ungues ita fortes. quare permittis ut ita te teneo. et cito interficiam? Respondit milvus. Bene scio quod sum fortis. et corpus et membra habeo. et ita rostrata sum. sed cor mihi deficit.

Sic plerique ita sunt robusti ut alii. ita potentes, ita divites ad expensas faciendas. set non habent cor. Item plerique possent jejunare. et asperitates ordinis servare sicut alii. sed non habent cor.

XXVI.

De muris et cato. [1])

Mures habuerunt semel consilium inter se. qualiter se a cato possent premunire. Et ait quidam mus sapiens. Ligetur campanella in collo ejus, et tunc poterimus ipsum quocuncque perrexit audire. et insidias ejus precavere. Et placuit omnibus hoc consilium. Et ait unus quidam. Quis ligabit campanellam ad collum cati. Respondit alius. Certe non ego. [19] Et alius. non ego pro toto mundo nollem ei tantum appropinquare.

Sic plerumque contingit. quod clerici. monachi. insurgunt contra episcopum. vel abbatem. vel priorem dicentes. Utinam esset talis amotus. et alium episcopum. vel abbatem. vel priorem haberemus. et placet omnibus. Tandem dicunt. Quis opponet se contra episcopum. vel abbatem. vel priorem? Quis accusabit eum? Alii timentes

---

1) Orig. alto.

dicunt. non ego. et sic minores permittunt majores vivere et pre esse.

XXVII.

De volatilibus et rosa primula.

Volatilia semel congregata. invenerunt rosam primulam pulcherrimam. et contendebant ad invicem cui daretur. Et dixerunt. quod avi pulcherrime. Tunc querebant inter se que esset pulcherrima? Quedam dixerunt. quod cicatus. Alie quod columba. Alie quod pavo. Venit bubo et dixit se esse pulcherrimam. et quod debuit habere rosam. Et omnes commote sunt in illum dicentes. Tu es avis pulcherrima per antifrasin. quoniam turpissima. Et expectaverunt de sententia diffinitiva usque mane. In nocte vero clare videt bubo. et aliis avibus dormientibus rosam furatus est. Quo comperto, mane dederunt aves sententiam. quod bubo nuncquam de die volaret, nec inter alias aves habitaret. Et quia in tenebris clarius videret. Et si die appareret. omnes aves ipsum clamore et lesione infestarent.

Rosa ista est beneficium ecclesiasticum. cura animarum. quam dominus super omnia appreciatur. Et sicut rosa est flos florum. ita homo vel anima est dignissima creatura. Cui ergo debetur hec rosa. hec cura. certe pulcherrime avium. que [1]) pulchritudinem habet interiorem. picturam virtutum. Venit autem bubo avis turpissima. sc. [19b] impius in vitiis et perversis operibus deturpatus et dicit quod hec rosa debet esse sua. Viri justi rident et derident. et abjudicant ei omne beneficium. Sed justis dormientibus venit bubo filius tenebrarum. qui videt clarius nocte. i. e. negotia tenebrarum scit melius tractare. rusticos excoriare. multas terras. denarios. melius adquirere et conservare. episcopis adulari. Et ita laborant. quod ab episcopis beneficia optinent. Et non intrant per hostium. i. e. amore ihesu cristi. sed aliunde. et ideo fures sunt et latrones.

---

[1]) Orig. qui.

Aliud simile. Similiter. Monachus qui melius noverit secularia tractare. mendacia multiplicare. obedientias et dignitates in claustro adquirit. Non hii cristum eligunt. sed baraban. Erat autem barrabas latro. Et sic pessimi latrones et a regibus et a romanis et a quibusdam episcopis beneficia impetrant. Set quid erit in die judicii. Certe omnes angeli boni et mali. omnes justi talem bubonem. clamoribus et tormentis infestabunt. quoniam judicium durissimum fiet in hiis qui presunt. quia potentes potenter tormenta patientur. fortioribus fortius instat cruciamentum. Tunc dabitur sententia quod nuncquam hujusmodi bubones inter aves celi volabunt. sed in tenebris exterioribus ubi erit fletus et stridor dentium perpetuo habitabunt.

XXVIII.

De mure et cato.

Mus senilis cecidit in spumam cerevisie quando bullivit. Catus vero transiens audivit murem pipantem. eo quod exire non potuit. Et ait catus. Quare clamas? Respondit. quia exire non valeo. Ait catus. Quid dabis mihi si te extraxero? [20] Ait mus. Quitquid postulaveris. Et ait catus. Si te hac vice liberavero. venies ad me cum te invocavero? Et ait mus. hoc promitto firmiter. Ait catus. Jura mihi. Et juravit ei. Catus vero murem extraxit. et ire permisit. Semel postea catus esurivit. et venit ad foramen muris. et dixit ei. quod ad ipsum veniret. Et ait mus. Non faciam. Ait catus. Nonne jurasti mihi? Respondit. Ebria fui quando juravi. et ideo non teneor.

Sic plerique quando sunt infirmi. vel in periculo positi. promittunt et proponunt vitam emendare. jejunare et hujus modi. Sed cum periculum evaserunt, votum implere non curant. dicentes. In periculo fui. et ideo non teneor.

XXIX.

De quodam Alexandro in periculo posito [1]).

Dicitur de quodam alexandro quod in mari constitutus et magno periculo positus. promisit deo. quod si ad portum et ad locum securum ipsum duceret, semper bonus fieret. et nuncquam deum offenderet. Quando autem fuit ad portum. et ad locum securum super terram. ait. Jhesu ihesu certe decepi te. adhuc nolo bonus esse.

XXX.

De grangia.

Dicitur quod grangia quedam plena blado. accensa fuit. que debuit tota comburi. quod videns persona cujus erat grangia, ait. Domine deus. si ignem extinguas, et bladum amore tui pauperibus distribuam. Et statim extinctus est ignis. et bladium liberatum. Sed tantum promisit. et pauperibus non distribuit. Sicut scriptum est. Ad tempus credunt, et tempore restitutionis recedunt.

XXXI.

De pellicano.

Pellicanus quando pulli sui erigunt rostra. et picant contra ipsum interficit eos. Postea cum videt pullos suos mor[20b]tuos pietate motus. extrahit sanguinem de latere suo. Et super pullos suos mortuos respergit. et revivi facit.

Sic adam et eva contra dominum picaverunt. quando transgrediendo prescriptum ipsius, pomum vetitum commederunt. Et ipse iratus picavit contra eos. et interfecit. Et quasi mortui sunt in anima, mortales in corpore. Dominus vero misericordia motus. permisit sanguinem et acquam exire de latere suo. et respersit super filios suos. sc. super humanum genus. et sic revixerunt. Aquam

---

[1]) Orig. positus.

respersit cum baptizantur. Sanguinem, quando in fide sanguinis episcopi salvantur. et quando sanguis ipsius in sacramento sumitur. Ut pellicanus fit patris sanguine sanus. sic genus humanum fit cristi sanguine sanum. Unde vox cristi. Similis factus sum pellicano [1]).

XXXII.

De lupo et lepore.

Lupus et lepus obviaverunt sibi. Et ait lupus. Super omnia animalia es meticulosum. Audereсne contendere cum aliquo animali? Ait lepus. Ita certe. tecum. Licet grande corpus habes. et ego modicum. Lupus vero indignatus, ait. Certe firmabo decem aureos contra unum. quod te vincam. Ait lepus. Certe placet. dum modo sim securus de ista affirmatione. et ambo dederunt fidejussores. Quo facto, lepus et lupus constituti sunt in campo ad pugnandum. Lupus currebat versus leporem ad capiendum et devorandum. Lepus vero fugam arripuit, et lupus ut valuit insequebatur. Lepus velocius currebat. lupus jam fatigatus gressum sistebat. et super terram se projecit. quia amplius currere non poterat. Et ait lepus. jam victus es. et ad terram prostratus. Quomodo ait lupus. non vis me exspectare. Ait lepus. Certe [21] verum est. Que pugna esset. cum sis in triplo major me. et ore aperto. posses totum capud meum occupare. Ego enim non pugno. nisi cum pedibus fugiendo. Sic sepe pugnavi cum canibus et vici. Et tu victus redde quod debes. Orta est hec contentio. et a leone diffinitum est. quod lupus fuit victus.

Similiter qui vult pungnare cum venere. cum mundo. securius pungnat. et certius vincit [fugiendo]. Unde ad corinth. 1. fugite fornicationem [2]). Ibi dicit sanctus. cum aliis enim vitiis preexpectari conflictus. sed hanc fugite ne approximetis. Unde quidam ait. In hoc enim prelio fugiendo. fortius et melius pungnatur. sic quia venus vin-

---

[1]) Psalm. 101, 7.
[2]) 1 Cor. 6, 18.

citur. cum fugitur fugatur. David si remotus fuisset a bersabee quod ipsam non videret, victus non fuisset. Similiter. sampson non peccasset, se a dalida remotus fuisset. Sic appropinquans pulcre [1]) mulieri. quasi lepus ab eis devorabitur. In solo enim tactu visu. vel risu intrat diabolus.

XXXIII.

De serpente.

Serpens semel jacebat super terram gelatam [2]). et multum algebat. Homo quidam hoc videns. pietate motus. serpentem accepit. et posuit in sinum suum ad calefaciendum. Serpens vero calefactus, hominem fortiter pungebat. Et ait homo. Quare ita male me pungis. quia in sinu meo pro bono tuo te collocavi? Respondit. Nonne scis quod sunt inimicitie inter genus meum et hominem. et quod naturaliter ipsum odio? Nonne scis, quod serpens in sinu. mus in pera. ignis in gremio male remunerant? Unde quidam. Odero cum potero. sed non invitus amabo. Male remunerant [21[b]] hospites suos saraseni capitivi. quando possunt dominos suos perimunt et evadunt.

Similiter. Perversus licet beneficium ab eo quem habet in odio recipiat, semper tamen cum poterit ei nocebit. Similiter qui malam habet naturam. semper cum potest naturam exercet. Item hominem naturaliter perversum nuncquam tibi associes nuncquam te ipsum ei credas.

XXXIV.

[De serviente regis.]

Quidam magnum honorem servienti regis inpendit. Et ille serviens illum solum accusavit. Vocatus est ad curiam et inculpatus. et novit quis hoc procuravit. Et vocavit cum in partem. et dicit ei. Nonne servivi tibi ut

---

[1]) Orig. pulcri.
[2]) Orig. gelatum.

potui. et nuncquam feci quod tibi displicuit. quare laboras ad dampnum meum? Alius respondit. Bene scio quod multum honorasti me. et nuncquam malum michi intulisti. sed hec est natura nostra in terra ista. quod semper male rependimus illis. qui bona nobis contulerunt.

Hec est natura diaboli qui semper malefacit amicis suis. et non aliis. Pessime remunerat illos qui ei serviunt.

XXXV.

De pantera.

Pantera est quoddam animal. quod de se mittit bonum odorem. ita quod animalia crudelia. lupus. et leopardus et alia animalia fortia que deberent nocere eam. pro bono odore eam secuntur et non infestant.

Similiter sunt quidam ita benigni in sermone et opere. quod et inimici et qui ipsum audiunt et vident. ex dulci [1]) colloquio. iram et odium suum auferunt. ipsum secuntur et diligunt. In parabolis. Sermo mollis frangit iram. et durus suscitat furorem.

XXXVI.

De Niso.

[22] Nisus semel rapuit unam columbam et devoravit. Alie columbe acceperunt consilium cui conquerentur. Et dixerunt duci. Est autem dux cum magno capite. et major aquila. et ideo columbe conqueste sunt ei de niso. quod faceret eis justitiam. qui sociam suam interfecit. Audita querela respondit dux cum magna ingurgitatione. kloc. Quo audito, dixerunt columbe. Quam bene intonuit cito. faciet sibi de niso unum morsellum. Iterum venit nisus. et rapuit aliam columbam. Et accesserunt columbe ad ducem. postulantes ut faceret eis justitiam. Et respondit kloc. Dixerunt ergo columbe.

---

[1]) Orig. dulce.

Quam strenue comminatur. optime faciet justitiam. Iterum nisus rapuit tertiam columbam. Et columbe tertio venerunt ad ducem. ut vindictam acciperent. Et respondit kloc. Audientes columbe dixerunt. Quid est quod semper dicit kloc. et nuncquam justitiam facit? Recedamus a regno suo et infestemus eum sicut falsum et stultum. Hinc est quod columbe et cetere aves quando ducem vident. infestant eum. qua de causa dux non est ausus volare nisi de nocte. quoniam aves interficerent ipsum.

Sic plerique quando pauperes clamant. quod reges et majores non faciant justitiam de injuriantibus, dicunt faciemus. faciemus. et sic dicunt unum kloc. nuncquam tamen faciunt justitiam. Hoc et ad falsos promissores refertur. qui dicunt kloc kloc. dabo dabo. et nichil aliud habetur de talibus nisi unum kloc. Unde salomon. Nubes et ventus. fluvia non sequentes. vir gloriosus. promissa non solvens [1]. *Simile.* [22[b]] Scrabo cum alis facit tumultum. qui dicit. frai ben frai ben. et dat se in oculum tuum. Item sunt quidam frai ben. qui promittunt unguentum. et dant stimulum. promittunt rosas. et dant vitia [2].

XXXVII.

De cornice.

Cornix semel videns se turpem et nigram conquesta est aquile. Aquila dicit ei. quod mutuo reciperet plumas de diversis avibus. fecitque sic. Accepit de cauda pavonis. et de alis columbe. et sicut sibi placuit de ceteris avibus. Cornix vero videns se ornatam, cepit deridere et clamare contra alias aves. Venerunt ergo aves et conquerebantur aquile de superbia cornicis. Respondit aquila. Accipiet quelibet avis pennam suam. et sic humiliabitur. Quo facto. cornix relicta est turpis et nuda.

Sic miser homo de ornatu suo superbit. Sed si accipiat ovis lanam suam. terra linam. boves et capri corium

---

[1]) Prov. 25, 14.

[2]) Orig. vitias.

suum. cirogrilli et agni pelles suas. et remanebit miser homo nudus et turpis. Et ita fiet saltem in die mortis sue. Item exemplum [valet] contra divites qui pro multitudine divitiarum suarum gloriantur. Sed dominus quandoque omnia aufert. et sic humiliantur.

XXXVIII.

De busardo et falcone.

Busardus in nido falconis projecit ovum suum. et inde creatus est pullus. Alii pulli nobiles fimum fecerunt extra nidum. pullus vero busardi. semper maculavit nidum suum. quod advertens [1]) accipiter. ait. Quis est qui nidum maculat? Pulli tandem dixerunt ei de pullo busardi. quod intelligens accipiter. accepit filium busardi et extra nidum projecit. dicens. De ovo te eduxi. de natura [23] non potui. et confractus est totus.

Sic dominus habet pullos suos in nido ecclesie. qui ecclesiam non maculant. sed honorant. Sed busardus i. e. diabolus habet pullos suos inter alios. et isti diversis vitiis ecclesiam maculant. Et ideo dominus extra nidum ecclesie projiciet eos in puteum inferni. ubi pessime confringentur. hoc exemplum valet contra curiales. qui sociis invident et accusant. quia tales quandoque totam curiam maculant.

XXXIX.

De cucula et burneta.

Cucula quandoque ponit ovum suum in nido burnete. Burneta vero pullum cucule nutrit. Cum vero magnus fuerit. venit burneta ut cibum ei offerat. At ille os suum aperit. et burnetam transglutit. et devorat.

Sic plerique cum nutriti fuerunt et promoti per aliquos. contra illos insurgunt [2]). et diversimode infestant. Sicut clerici promoti in canonicos vel archidiaconos. ma-

---

[1]) Orig. avertens.
[2]) Orig. surgent.

jores suos infestant et persecuntur. Tales vero filii cucule. et filii parentes. frater fratrem si posset devoraret. ut hereditatem possideret. Tales dicuntur filii neronis. qui nutricem suam et magistrum suum senecam interfecit. Maledicta talis nutritura. ysaias. 1. filios enutrivi et exaltavi, illi autem spreverunt me.

XL.

De tortuca.

Tortuca manens in locis humidis et profundis. rogavit aquilam quod portaret eam in altum. Desideravit enim videre campos. colles. et montes. et nemora. Aquila vero adquievit. et tortucam in altum portavit. et dixit tortuce. Vides jam que nuncquam ante vidisti. montes et valles. colles et nemora? Dixit tortuca. [23^{b}] Bene video. mallem tamen esse in foramine meo. Et ait aquila. Sufficit tibi hec omnia vidisse. et dimisit eam cadere et tota confracta est.

Mistice aliquis vivit in paupertatis tecto. desiderat ascendere et super pennas ventorum volare. Rogat aquilam. i. e. diabolum quod aliquo modo ipsum exaltet. quandoque per fas et nefas. per falsitates ascendit. et sic diabolus ipsum portat. Quandoque intelligit statum suum periculosum et mallet esse in paupertate ut prius. tamen diabolus facit eum cadere in puteum jehenne. ubi totus confringitur. Sic qui scandit per nisus. alius [1]) incidit a scalis in loca plena malis.

XLI.

De lupo.

Semel lupus ex uno osse strangulabatur. quesitus fuit medicus et dixerunt. Ciconia habet longum rostrum et poterit os a gutture ejus extrahere. Quesita est ciconia et merces magna est promissa. Venit ergo et os a gut-

[1]) Orig. nisibus alii.

ture mergendo [1]) quesivit. Lupus vero nichil dare voluit dicens. Nonne quando capud tuum fuit in ore meo potui te interficere? Nonne sufficit tibi quod permisi te vivere. Amice sufficiat [2]) tibi gratia mea.

Sic rustici et pauperes quando serviunt dominis suis. nullam mercedem habere possunt. Dicit enim dominus. homo meus es. nonne magnum est. si te non excorio. si te vivere permitto?

XLII.

De avicula sancti martini.

Quedam avis dicitur sancti martini in hispania parvula ad modum reguli. hec graciles et longas habet tibias ad modum junci [3]). Contigit quod sole calente circa festum sancti martini. projecit se juxta arborem quendam ad solem. et erexit tibias suas et dixit. Eya. si celum jam caderet super tibias meas. ipsum sustinerem. et cecidit unum folium juxta eam [24] et avis exterrita evolavit dicens. O sancte martine. quare non succurris avicule tue.

Tales sunt multi qui ad tempus credunt et tempore temptationis recedunt. Talis fuit petrus qui paratus fuit in mortem et in carcerem pro cristo ire. sed cum dominum vidit male tractari. ad vocem ancille ait. Mulier nescio quod dicis. non novi illum. Filii effrem intendentes et mittentes arcum eversi sunt in die belli. Adaptatur et quibusdam militibus anglie. quando capud habent bene ferratum vino vel cervisia. dicunt se posse stare contra tres francigenas et debellare fortissimos. Sed quando sunt jejuni. et vident lanceas et gladios circa se dicunt. O sancte martine succurre avicule tue. O sein martin kar eide vostre oyselin [4]).

---

[1]) Orig. mercendo.
[2]) Orig. sufficit.
[3]) ad modum junci fehlt Cod. Berol.
[4]) fehlt Cod. Berol.

XLIII.

De quodam calvo.

Quidam calvus habuit oculos lacrimantes. interficiebat perdices. Et ait una. Ecce quam bonus homo et sanctus. Et ait alia. Quare dicis eum bonum et sanctum Et respondit. Nonne vides quomodo lacrimatur? Et respondit altera. Nonne vides qualiter nos interficit? Maledicte sint lacrime ipsius. qui lacrimando nos perimit.

Sic plerique prelati episcopi magnates ut videtur bene orant. elemosinas dant. lacrimantur. sed simplices et subditos excoriant. et perimunt. Maledicte sint [1]) lacrime tales.

XLIV.

De avicula quadam [2]).

Est quedam avis in terra longinqua talem habens naturam. quod cum rostro suo ossa frangit. pinguetudinem [3]) et medullam commedit. Quando vero pro duritia non potest os frangere, portat eum in altum et super rupem cadere permittet. et sic os frangitur.

Ita facit diabolus. quando non potest virum constantem confringere. elevat ipsum in altitudinem aliter dignitates [4]) et tunc eum cadere permittit. quod totus confringitur. Nam quanto [24ᵇ] gradus altior, tanto casus gravior. Profundius cadit lapis ab alto. quam ab ymo. Sic perversi reges. perversi episcopi. perversi divites. profundius cadunt ab alto in infernum quam paůperes.

---

[1]) Orig. sunt.

[2]) Orig. quedam.

[3]) Orig. pinguetudine.

[4]) dignitatis.

XLV.

De aquila et pullis suis.

Aquila quando habet pullos. erigit capita sua ad solem. Pullum vero qui irreverberatis radiis intuetur solem, conservat et nutrit. Illum autem qui solem non valet respicere. extra nidum projicit.

Sic dominus pullos habet in ecclesia. Illos autem qui sciunt deum et ea quc dei sunt contemplari, conservat et nutrit. Illos autem qui nesciunt conspicere nisi terrena, projicit in tenebras exteriores.

Hermann Oesterley.

Die Pastourelle in der nord- und südfranzösischen Poesie.

Ein Beitrag zur franz. Litteraturg. des M. A. nebst einem Anhange ungedruckter Pastourellen.

Der alte Streit der Provençalen und Nordfranzosen ist noch lange nicht entschieden. Hat man auch aufgehört, über ihren relativen Werth in der Weise zu streiten, wie es *Legrand* und der *Père Papon* im vorigen Jahrhundert thaten, hat auch die Theorie Fauriel's so gut wie gar keine Anhänger mehr, der Streit über die poetische Domäne der Dichter des Südens und des Nordens, namentlich über die beiden gemeinsamen Besitzungen, besteht noch fort. *Gaston Paris* hat erst neuerdings die Existenz einer ganzen Reihe heute verlorner provençalischer Epopeen wahrscheinlich zu machen gesucht, die einem Theile der nordfranzösischen Epopeen zum Vorbilde gedient haben [1]. *Paul Meyer*, der diese Hypothesen mit gewichtigen Gründen bekämpft [2], hat seinerseits die Priorität einer lyrischen Dichtungsart, der *saluts d'amour*, für die Provençalen nachgewiesen [3]. Neuerdings hat Herr *Baret*, einer jener Fabrikanten von «œuvres littéraires» [4], mit ebenso viel Suffisanz wie Ungründlichkeit, die Priorität und Erfindung einer anderen lyrischen Dichtungsart, der Pastou-

[1] Histoire poétique de Charlemagne pp. 68—70; 82—83.

[2] Recherches sur l'épopée française p. 11—23.

[3] P. Meyer, *le salut d'amour* etc. 1867 in 8.

[4] Es gibt auch (freilich nur wenige) œuvres littéraires im guten Sinne, hier aber meinen wir jenes Unkraut, das bei unseren linksrheinischen Nachbarn noch immer so üppig aufschiefst, dafs es die Wissenschaft am Fortschreiten hindern würde, wenn nicht die sorgsamen Gärtner der *Revue critique* so fleifsig ausrodeten. Das Buch des Herrn *Baret* heifst: Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe etc. Paris. 1867 in 8. (vgl. besonders p. 257—274.)

relle, den Provençalen zugesprochen. Wir glauben nicht, dafs einer der besten und ältesten Titel der Franzosen auf den Besitz einer volksthümlichen Lyrik, zugleich die Dichtungsart, in der sich die französische Grazie und Naïvetät am frühesten und vollständigsten manifestirt, den Trouvères so ohne Weiteres abgesprochen werden kann. Durch sorgfältige Prüfung der sämmtlichen Zeugnisse (auf die sich Herr *Baret*, da er ja ein œuvre littéraire schrieb, natürlich nicht eingelassen) sind wir vielmehr zu einer ganz entgegengesetzten Ansicht gelangt, dafs nämlich das Genre der Pastourellen in Nordfrankreich nicht allein glücklich cultivirt und zu einem hohen Grade der Ausbildung gelangt ist, sondern auch daselbst zu Hause ist.

Diese unsere Ansicht wahrscheinlich zu machen, zugleich auf Grund der Manuscripte die Unbegründetheit des bisher ziemlich allgemein herrschenden Vorurtheils von der Monotonie und mangelnden Varietät dieser Dichtungsart nachzuweisen, sowie eine richtige Characteristik derselben zu liefern, ferner einige Andeutungen über ihre äufsere Form und ihre Geschichte zu bringen, ist der Zweck der nachfolgenden Blätter.

Als Anhang geben wir eine Anzahl unedirter Pastourellen aus einer römischen und drei pariser Handschriften, denen wir bald eine gröfsere Auswahl nachfolgen zu lassen gedenken.

I.

Priorität der nordfranzösischen Pastourellen.

Die meisten Gelehrten Frankreichs von Raynouard ab [1]) haben keinen Anstand genommen, wie für alle anderen lyrischen Dichtungsarten, so auch für die Pastourelle die Provençalen als Muster der Nordfranzosen aufzustellen. Der jüngste Epigone der Fauriel'schen Schule, Herr *Eugène Baret*, hat mit der Emphase, die ihn characterisirt, und mit der Gründlichkeit, die man von dem

---

[1]) Choix etc. II, 229.

Schriftsteller erwarten kann, der ein dickes Buch über die Troubadours und ihren Einfluſs schreibt, ohne den Namen *Diez* zu kennen, diese Frage auf mehreren Seiten weitläufig behandelt.

Er beklagt zunächst, daſs Fauriel, beschäftigt mit einer nebensächlichen Frage (diese Frage ist die «malencontreuse question de l'épopée provençale»), dieser den besten Theil eines Sujets geopfert hat, das niemals so behandelt werden wird, wie er selbst es hätte thun können, nämlich die lyrische Poesie der Troubadours. Er betheuert dann, nicht an die Waffen Roland's rühren zu wollen, hält es aber für nöthig, auf eine andere Reihe von Betrachtungen einzugehen, nämlich den Einfluſs der Provençalen auf die Litteratur der Nachbarnationen, ein Gegenstand, der niemals im Detail behandelt ist. (Daſs *Diez* vor mehr als 40 Jahren in einem sogar ins Französische übersetzten Werk weitläufig davon gehandelt hat und vor 5 Jahren die erste portugiesische Kunst- und Hofpoesie zum Gegenstande eines besonderen Werkes gemacht hat, daſs *Cavedoni* über die Troubadourpoesie am Hofe zu Este geschrieben, weiſs er natürlich nicht) [1].

Speciell zu den Nordfranzosen übergehend, erkennt er die Nachahmung der Troubadours bei diesen an zwei allgemeinen Merkmalen, 1) an den zahlreichen Entlehnungen von provençalischen Worten, 2) an der vollständigen Nachahmung fast aller Dichtungsarten der Troubadours. Um die Wahrheit der ersten Behauptung zu erkennen, sagt er, braucht man nur eine Sammlung französischer Dichter des 13. Jahrhunderts aufzuschlagen, z. B. die von Auguis oder die von Leroux de Lincy oder den «recueil récemment publié en Allemagne par M. Mätzner» um überrascht zu sein «du grand nombre d'expressions purement provençales». Nun ist aber weder das Werk von *Auguis*, noch das von *Leroux de Lincy*, noch das von *Mätzner* ein «recueil de poëtes français du XIIIe siècle»; das von *Auguis* ist eine Chrestomathie,

[1]) Vgl. *Revue critique*, 1867, No. 11 p. 170 Artikel von *Paul Meyer*.

die bis auf Malherbe herabgeht und in der die Lyrik der Trouvères noch nicht den zehnten Theil des Raumes einnimmt, *Leroux de Lincy* hat 2 Bände historischer Lieder gesammelt, in denen ebenfalls auf das 12. und 13. Jahrhundert nur wenige Seiten kommen, und *Mätzner's* in kritischer Beziehung werthvolle Ausgabe von wenigen Liedern aus einer vaticanischen Handschrift nach *Keller* kann man ebenfalls keine Sammlung der altfranz. Dichter nennen. Zweitens ist es unwahr, daſs man in den nordfranzösischen Liedern von einer groſsen Anzahl rein provençalischer Worte [1]) überrascht wird. Es giebt allerdings in den nordfranzösischen Chansonniers, namentlich im berner Codex [2]) und in Nr. 20050 (früh. St. Germain 1989) der pariser kaiserl. Bibliothek eine kleine Anzahl provençalischer Lieder, deren Sprache die Schreiber durch Verstümmelung dem nordfranzösischen Idiom anzunähern gesucht haben, aber diese Gedichte sind noch gar nicht herausgegeben. Auch wird sie keiner nordfranzösische Lieder nennen und gewiſslich kennt sie Herr Baret gar nicht, da er trotz der groſsthuerischen Behauptung, in seinem *Appendice* «des pièces rares et inédites» zu geben, für dasselbe keine Handschrift benutzt hat. Mit diesem Inductionsbeweis fallen auch die Schlüsse, die *Baret* aus ihm gezogen.

Wir gehen zu dem über, was er die «démonstration directe du fait» nennt. Um die Priorität der meisten lyrischen Dichtungsarten der Provençalen vor den entsprechenden altfranzösischen zu beweisen, wählt er das Beispiel der Pastourelle. Es wird gewiſs im Allgemeinen Niemand bestreiten, was überhaupt längst anerkannt ist und keines Beweises mehr bedarf, daſs nämlich die Trouvères in bei weitem dem gröſsten Theile ihrer lyrischen Producte die Schüler der Provençalen gewesen; warum

---

[1]) daſs «expressions» = Worte, erkennt man aus dem folgenden «terminaison» und dem Gegensatze zu «locutions».

[2]) Ueber die im berner Codex befindlichen prov. Lieder vgl. meine Anm. dazu in der vollständigen Ausgabe dieser Handschrift, die im „Archiv f. d. Studium der neuern Sprachen“ augenblicklich erscheint.

aber gerade unter allen Dichtungsarten, die beiden Litteraturen gemeinsam, diejenige als Beispiel wählen, für welche die Priorität der Provençalen am bestreitbarsten ist, wie wir noch sehen werden! Es ist jedenfalls ein besonderes Unglück, dafs ihn diese Wahl treffen liefs, dasselbe Unglück, das ihn behaupten liefs, Dante erwähne niemals die Trouvères, dasselbe Unglück, das ihn eine Art Pastourelle von Bartholome Zorgi, der um 1280 oder noch später starb [1]), einer nordfranzösischen gegenüberstellen liefs, deren Verfasser er ebenfalls nicht nennt, die aber die beste Handschrift (Bern 389) einer Herzogin von Lothringen zuschreibt und die sehr wahrscheinlich älter ist, als die betreffende von *Zorgi*. Herr B. steht natürlich nicht an, die nordfranzösische für eine Nachahmung der provençalischen zu erklären und zu behaupten, der Trouvère habe letztere unter den Augen gehabt. Während der Inhalt der beiden Gedichte grundverschieden ist, findet Baret nur eine «légère différence». — *Abadia*, ein Wort, das noch heute im Span. und Ital. ganz gleichlautet (nur ital. abbadia), erklärt er «forêt de pins», was wir übrigens für einen Professor, der über provençalische und romanische Litteratur an der Fakultät zu Clermont liest, etwas stark finden. Zu:

Le *jalous* m'a mis en mue

bemerkt er: «Cette expression est toute provençale. On la retrouve dans la plupart des chants d'aube:

E ai paor qu'el *gilos* vos assatge.»

Jetzt haben wir auch eine Probe, was Herr Baret nennt: einen provençalischen Ausdruck in einem nordfranzösischen Gedicht wiederfinden. Wenn in letzterem, wie bei den Troubadours, der Ehemann „der Eifersüchtige" ge-

---

[1]) Baret scheint weder zu wissen, dafs die Pastourelle von diesem Dichter ist, noch welcher Zeit sie angehört. Vielleicht verschweigt er absichtlich, dafs sie von Zorgi, weil die späte Zeit dieses Dichters dem Beweise hinderlich sein könnte. Ueberhaupt wird bei Baret der Dichter nur einmal (p. 65) erwähnt und da falsch *Zorzi* genannt. — Ueber die fragliche Pastourelle vgl. übrigens: *Diez*, über die Minnehöfe (in den Beiträgen etc.) p. 24 und 109.

nannt wird, so haben die Trouvères diesen Ausdruck den Provençalen entlehnt. Es scheint uns sehr wenig dichterische Phantasie dazu zu gehören, für den Gemahl einer galanten Dame die Bezeichnung des Eifersüchtigen zu finden. Soviel dürfte man am Ende den Trouvères auch wohl zutrauen.

Herr Baret macht eine letzte Vergleichung zwischen der bekannten (von mehreren Handschriften, von 20050 sogar 2mal überlieferten) Pastourelle:

En une praele
trovai l'autrier
une pastorele
les son bergier etc.

und der 3. Pastourelle des Guiraut Riqûier, zwischen denen er die Aehnlichkeit wiederum so grofs findet, dafs durchaus eine von den beiden als das Muster der anderen angesehen werden mufs. Der hierauf folgende Passus ist zu characteristisch für Logik und Methode des Verf., als dafs wir ihn nicht hersetzen sollten:

«Mais le genre de la pastourelle est tellement ancien dans la littérature provençale, *qu'on en trouve des exemples dans Cercamons*, troubadour qui florissait avant 1150, et que son biographe désigne comme auteur de pastourelles dans le goût ancien. On composait donc en provençal des pastourelles longtemps avant 1150. *Comment admettre dès lors* que Guiraud Riquier, qui écrivait en 1260, *ait pu prendre* ses exemples dans les trouvères contemporains? Cependant quelqu'un ici a nécessairement imité. Il faut donc conclure que c'est le trouvère.

De tels faits ébranlent singulièrement, il faut l'avouer, l'autorité du passage si souvent cité de Raymond Vidal, que «la langue d'oïl était, au treizième siècle, réputée préférable à la langue du Midi, pour faire chansons, pastourelle et lais.»

Was zunächst die Stelle in *Cercamons* Biographie angeht, sowie die Stelle *Raymond Vidals* (die Herr B. übrigens nur aus Hörensagen zu kennen scheint, da er sie ganz falsch angibt und sogar ein «au treizième siècle» einschiebt, was im Originale gar nicht befindlich), so

werden wir weiter unten davon ausführlicher reden. Hier wollen wir nur auf zweierlei aufmerksam machen: erstens auf *Baret*'s Ausdruck «*qu'on en trouve des exemples dans Cercamons*». Also man findet Beispiele von Pastourellen bei Cercamon! Raynouard theilt nur 2 Strophen aus Cercamon's Gedichten mit und Herr *Baret* hat natürlich die fünf erhaltenen Gedichte, (worunter keine Pastourellen!), die in pariser und römischen Mss. ihm beigelegt werden und von *Mahn* und *Tobler* im Jahrbuch für romanische und englische Litteratur 1859 veröffentlicht worden sind, niemals gesehen. Das scheint aber kein Hindernifs für ihn zu sein, sogar ein Grund mehr, zu behaupten, dafs man Pastourellen bei Cercamon finde.

Zweitens möchten wir auf einen Schlufs des Herrn B. aufmerksam machen. Die Richtigkeit seiner Praemissen vorläufig gegeben, schliefst er folgendermafsen. — Man dichtete im Provençalischen Pastourellen, lange Zeit vor 1150. — Wie soll man nun zugeben, dafs Guiraut Riquier, der um 1260 schrieb (die fragliche Pastourelle ist sogar datirt und zwar von 1264, was Herr B. nicht zu wissen scheint), seine Vorbilder bei den zeitgenössischen Trouvères nehmen sollte? Indessen einer hat nothwendigerweise nachgeahmt. — Man mufs also schliefsen, dafs es der Trouvère ist. — Also, (die Praemissen immer zugegeben), wenn zwei Nachbarvölker gleichzeitig ein Genre der Poesie cultiviren, wovon das eine dieses Genre schon seit langer Zeit besitzt (von dem Alter der Past. bei dem anderen, den Nordfranzosen, spricht Herr *Baret* gar nicht, wie man bemerken wolle), es aber vernachlässigt hat, während das Nachbarvolk es entwickelt und vervollkommnet hat, so ist es unmöglich, dafs ein Dichter dieses Volkes der reicher entwickelten Dichtung des Nachbarvolkes ein Vorbild entnimmt? Und warum soll, was bei dem Provençalen unmöglich ist, bei dem Nordfranzosen möglich sein? Hatte dieser nicht eine grofse Anzahl vorzüglicher Vorbilder in der Litteratur seines Volkes, so dafs er zu auswärtigen greifen mufste?

Schlüsse von solcher Stärke findet man öfter bei Herrn *Baret.* Aber es bedarf so vieler Auseinandersetzungen gar nicht. Das Fatum, das Herrn B. immer verfolgt, das Fatum der Oberflächlichkeit und Unwissenschaftlichkeit, hat ihn auch hier nicht verlassen. Zunächst hat die nordfranzösische Pastourelle, abgesehen von dem Metrum und dem „Lautrier“, mit der des Guiraut Riquier nur eine ganz geringe Aehnlichkeit. — Eine Aehnlichkeit, die uns zwänge, die eine als Muster der anderen anzunehmen, ist vollends gar nicht vorhanden. — Guiraut Riquier's Pastourellen lassen sich überhaupt nur mit sehr wenigen nordfranzösischen vergleichen. Während diese sich mehr oder weniger in einer volksmäfsigen Sprache und einem volksmäfsigen Ideenkreise bewegen, haben Guiraut's sechs zusammengehörige Pastourellen durchaus nichts volksmäfsiges; das Vorkommen von Schäferinnen macht noch nicht das Volksmäfsige aus, zumal wenn diese Schäferinnen sich ausdrücken und benehmen wie Edeldamen und deren höfischem Raffinement der Gefühle gar nicht mehr fern stehen. Weit entfernt, volksmäfsig zu sein, bilden vielmehr Guiraut's Pastourellen einen Idyllenstraufs von hoher künstlerischer Vollendung, die das Volksmäfsige ausschliefst, und sind von Diez (Leben und Werke Vorr. p. X) sehr passend mit Goethe's Balladenkranz von der schönen Müllerin verglichen worden.

Wie man sieht, hat die Priorität der provençalischen Pastourellen an Herrn *Baret* nicht den geschicktesten Vertheidiger gefunden. Wenden wir uns zu competenteren Richtern und hören wir vor allen Dingen das Urtheil des Meisters.

In der Poesie der Troubadours finden sich zwei hierher gehörige Stellen, p. 114, wo er nur sagt, dafs die (provençalische) Pastourelle erst bei den Spätern erscheint, und p. 251, wo er, von der französischen Literatur redend, sagt: „Auch andere provençalische Form oder Inhalt bezeichnende Gattungsnamen finden sich, unter welchen die Pastorele mit Vorliebe angebaut wurde.“

In „Leben und Werke etc.“ berührt Diez die Frage der Priorität nicht, nur am Ende (p. 613) finden sich „Einige Zusätze und Berichtigungen“ zu der Schrift: „die Poesie der Troubadours etc.“ Daselbst zu p. 116 dieser Schrift: „Da schon Cercamon, Marcabrun's Lehrer, Schäferlieder dichtete (V, 112 [1]), so ist diese Gattung sehr alt“. Nach diesen Stellen scheint sich D. fast dazu zu neigen, die Priorität des Genres den Provençalen zuzusprechen. Seine (soviel wir wissen) neueste Meinungsäufserung über diese Frage finden wir in der 1845 erschienenen französischen Uebersetzung der Poesie der Troubadours vom Baron *Ferdinand v. Roisin* (Paris und Lille. 1845) p. 246. Diez hat, wie der Uebersetzer in der Vorrede mittheilt, das Werk behufs der Uebersetzung revidirt und zahlreiche Zusätze gemacht; die Uebersetzung ist etwa um 60 Seiten stärker, als das Original. Das Urtheil von *Diez* über die Prioritätsfrage ist, wie wir sehen werden, durch die inzwischen von *Guessard* in der «*Bibliothèque de l'école des chartes*» (Jahrg. 1839—40) zum ersten Male herausgegebenen «*rasos de trobar*» des *Raimond Vidal von Besaudun* einigermafsen modificirt, aber hier so wenig wie an den anderen Stellen direct. Es lautet auf p. 246 folgendermafsen:

«Ce jugement (que la poésie des trouvères est un reflet décoloré de celle des troubadours) ne s'applique qu'à la haute poésie, c'est-à-dire à la chanson et au serventois: car les trouvères ont cultivé avec succès une autre spécialité, genre apparenté sans nul doute à la chanson populaire, ordinairement pourvu du refrain accusant l'empreinte nationale et, il faut le dire, attrayant de graces et de naïveté. Nous voulons parler des romances, des pastourelles et autres compositions énarrant d'amoureuses aventures. Les troubadours n'ont pas connu la romance et sembleraient au surplus estimé à leur taux réel le mérite individuel

[1]) d. i. Raynouard, choix etc. Diez bezieht sich auf die mehrerwähnte Stelle im Leben Cercamon's, von der wir noch reden werden.

des deux poésies. Au moins Raimond Vidal nous dit que le français convient mieux au roman et à la pastourelle et que le limousin est préférable pour le vers, le tenson et le sirventes.»

Hier scheint sich *Diez*, wenn nicht für die Priorität, so doch für den Vorzug der nordfranzösischen Pastourelle, die er an volksmäfsige Lieder anknüpfen läfst, zu entscheiden. Sich direct und endgültig über die Prioritätsfrage zu entscheiden, hat er wohl in dem richtigen Bewufstsein vermieden, dafs die Acten in dieser Sache noch nicht spruchreif, dafs die mangelhafte Bekanntschaft mit der altfranzösischen Lyrik im Allgemeinen und mit den Pastourellen im Besonderen, sowie die fehlende Ausbeutung der Handschriften zum Zwecke der Entscheidung dieser Frage ein definitives Urtheil nicht gestatteten.

Nach sorgfältigem Studium der handschriftlich erhaltenen lyrischen Denkmäler der Trouvères und speciell der Pastourellen Nord- und Südfrankreichs, sowie nach Prüfung der Zeugnisse für beide Theile sind wir zu der Ansicht gelangt und glauben wir wahrscheinlich machen zu können, dafs das Genre der Pastourellen in Nordfrankreich nicht allein glücklich cultivirt und zu einem hohen Grade der Ausbildung gelangt ist, sondern auch daselbst zu Hause ist.

Was zunächst die Titel der Provençalen auf die Priorität der Pastourelle anlangt, so sind dieselben zweierlei Art: nämlich erstens die in ihrer Litteratur vorfindlichen Pastourellen, zweitens die mehrerwähnte Stelle in der Biographie Cercamon's. Was die erhaltenen Pastourellen anbetrifft, so finden wir bei Raynouard (choix etc. II, 229), dafs sie nicht über das 13. Jahrhundert zurückreichen. Darauf hin wäre nun nichts leichter, als den Beweis für die Priorität der nordfranzösischen Pastourelle zu führen, wenn nicht neuere Untersuchungen, namentlich die von Diez (Leben und Werke der Troubadours pp. 42—51) über das Alter des Troubadours Marcabrun, Raynouard's Satz wesentlich modificirten. Während nämlich bis dahin sämmtliche Gelehrte, die sich mit dem Studium der provençalischen Poesie beschäftig-

ten (vgl. Raynouard a. a. O. und Eméric-David in der Hist. litt. tome XX), Marcabrun mit sammt seinem Lehrer Cercamon an das Ende oder wenigstens in die 2. Hälfte des 13. Jahrh. verlegten, hat Diez a. a. O. ihn aus verschiedenen Gründen mit grofsem Scharfsinn und nicht geringer Wahrscheinlichkeit um ein ganzes Jahrhundert zurückversetzt. Namentlich in einem von mehreren Mss. aufbewahrten (und bei Raynouard IV, 129 abgedruckten) Gedichte Marcabrun's hat er historische Beziehungen auf einen 1147 von Alfons dem Achten, König von Kastilien und Leon (der sich Kaiser von Spanien nannte) in Gemeinschaft mit dem Könige von Navarra und dem Grafen von Barcelona gegen die Almoraviden unternommenen Zug nachgewiesen [1]).

[1]) Raynouard vermuthet irgendwo (Michaud, hist. des crois. I, 544), dafs es mehr als einen Dichter Namens Marcabrun gegeben. Diez sagt zwar (Leben und Werke 633), dafs diese Vermuthung nichts für sich hat, wir glauben jedoch, dafs sich wohl Einiges dafür anführen lassen dürfte, geben dies jedoch mit aller Reserve, nur als Bedenken. Das erste dieser Bedenken wird nur durch die zwei Lebensbeschreibungen erzeugt, deren übereinstimmende Angaben bei zwei Marcabrun's leichter zu erklären sind, als ihre Abweichungen bei einem Einzigen. Das zweite Bedenken erregt uns der Kreuzzug des Königs Ludwig in einem Gedichte, wo sich Marcabrun ausdrücklich nennt. Wenn dieser Ludwig wirklich, wie Diez will, Ludwig VII. und nicht Ludwig IX. ist, gab es zu Ludwig des Siebenten Zeit auch gleichzeitig einen Grafen von Poitou und einen Grafen von Anjou, auf die das Sirventes des Marcabrun pafst, worin er den Einen lobt, den Andern tadelt? Diese beiden zusammen genannten Namen pafsten sehr gut für die beiden Brüder Ludwig des Neunten. — Derselbe Graf von Poitou wird in einem dem Cercamon zugeschriebenen Gedichte erwähnt; es ist Alfons, der 1249 seinem Schwiegervater Raimund VII. in Toulouse folgte. — Ein drittes Bedenken erregt es uns, dafs wenn Marcabrun 1147 von dem Feldzug der 3 Fürsten gegen die Almoraviden sang, anderntheils Gedichte, die seinen Namen tragen, auf das Ende des 12. Jahrhhundert hinzuweisen scheinen, dies eine abnorm lange Dichterlaufbahn involvirt. Aufserdem sind die Maurenzüge im 12. Jahrhundert zahlreich und die hier, wie überall dunkle Sprache Marcabruns macht das sichere Erkennen historischer Beziehungen schwierig. Wir wiederholen es, dies Alles sind nur Bedenken, die ganz aufserhalb unserer Argumentation stehen und auf den Gang derselben ohne Einflufs sind. Für unsere Argumentation nehmen wir die von *Diez* aufgestellte Lebenszeit des Dichters als feststehend an. Vielleicht dürfte eine auch sonst vielfach interessante Ausgabe der sämmtlichen Ge-

Da nun unter den ungefähr vierzig Liedern Marcabrun's, die uns die Handschriften aufbewahrt haben, auch einige Pastourellen sich befinden (von denen man freilich Gedichte, die bis auf das äuſserliche Beiwerk von „Lautrier“ u. dgl. ganz Romanze sind, wie das bei *Raynouard* III, 375 abgedruckte, in Abzug bringen muſs), so haben wir damit einen Beweis für die Existenz der Pastourelle bei den Provençalen im 12. Jahrhundert. Jedenfalls zeigt sich aber die Pastourelle bei den Provençalen im 12. Jahrhundert ebenso vereinzelt, wie häufig bei den Nordfranzosen, und die meisten und besten Leistungen der Troubadours in diesem Genre, namentlich die Pastourellen des *Joan Estève de Béziers* und des *Guiraut Riquier* gehören dem 13. Jahrh., sogar der zweiten Hälfte resp. dem Ende dieses Jahrhunderts an [1]). Auf die Grundunterschiede der provençalischen Pastourelle, die den Eclogen der Alten weit näher steht, als die nordfr., die immer in Gesprächsform abgefaſst ist, (Diez, Leben und Werke p. 145), die sogar häufig dem politischen Sirventes sehr nahe kommt —, und der nordfranzösischen Pastourelle, die weit eher den Productionen unseres Nithart von Riuvental, als den Eclogen der Alten zu vergleichen ist, die häufig Tanzlustbarkeiten und Streitigkeiten der Schäfer schildert, überhaupt ein wirklich volksmäſsiges Genre ist, kommen wir weiter unten noch zurück.

Weit entscheidender, als die erhaltenen Pastourellen, scheint für die Priorität der Dichtungsart bei den Provençalen die in den Handschriften erhaltene Notiz über das Leben Cercamon's, die daher auch bei allen Vertheidigern der Provençalen in dieser Frage den Hauptbeweisgrund bildet. Die Notiz lautet folgendermaſsen:

---

dichte Marcabrun's mit einer fleiſsigen Untersuchung sämmtlicher historischer Andeutungen die wünschenswertheste Aufklärung geben. Möge dieselbe nicht mehr lange ein frommer Wunsch bleiben.

1) Bekanntlich sind die Pastourellen des Joan Estève datirt (von 1281 und 1283), auch sind Stücke von ihm an Guillem de Lodève gerichtet, der historisch 1285 in dem Kriege Philipp's des Kühnen gegen Spanien die französische Flotte commandirte (Hist. de Languedoc III, 460). — Guiraut Riquier's Pastourellen tragen die Daten: 1260, 1262, 1264, 1267, 1276 und 1282.

«Cercamons si fos uns joglars de Gascoingna e trobet vers e pastoretas a la usanza antiga. E cerquet tot lo mon lai on poc anar e per so fez se dire Cercamons» [1].

Da nämlich in der ersten der beiden Biographien Marcabrun's gesagt wird «apres ested tan ab un trobador que avia nom Cercamon, qu'el comenset a trobar», so erscheint Cercamon als der Lehrer Marcabrun's, somit vielleicht noch 20—30 Jahre älter als dieser, der nach Diez schon um 1147 dichtete. Wenn also schon Cercamon Pastourellen und zwar in alter Manier dichtete, es also schon zu seiner Zeit eine alte Manier gab, wie alt mufs dann erst dies Genre bei den Provençalen sein? Doch wir werden sehen, dafs diese Thatsachen noch nicht so unbedingt feststehen.

Was zunächst die Glaubwürdigkeit der Lebensnachrichten der Troubadours im Allgemeinen anlangt, so tragen einzelne von ihnen allerdings den Character von Urkunden (z. B. die des Bernart v. Ventadour, wo Uc de St. Cyr selbst sagt, dafs er seine Nachrichten von Ebles, Grafen von Ventadour, habe); im Allgemeinen können sie aber durchaus nicht „auf unbedingte Glaubwürdigkeit Anspruch machen“ [2]. Und bei dieser Biographie speciell liegen Gründe gegen die Glaubwürdigkeit vor. Wie verträgt sich die Notiz der Biographie, dafs Cercamon ein herumschweifender Jongleur gewesen sei, der die ganze Welt durchzogen, wohin er nur kommen konnte, mit der andern, dafs Marcabrun bei Cercamon (also doch wohl in seinem Hause) gewesen, bis er anfing zu dichten, oder gar mit der von Mahn aus 2701 bekannt ge-

[1] Crescimbeni, istoria della volgar poesia. Ven. 1731 p. 179; Bastero, crusca provenzale, p. 81; Millot, hist. litt. des troub., II, 474; Rochegude, parnasse occitanien p. 250; Raynouard, choix etc. II, 229 und V, 112; Diez, Leben und Werke p. 613; Mahn, Biogr. d. Troub. LXV; und dessen Artikel im Jahrbuch f. rom. u. engl. Litt. 1859; Baret, les troubadours etc. p. 274; Paul Meyer, les saluts d'amour p. 5.

[2] Diez' eigene Worte. Vgl. Leben u. Werke p. 606 und die betr. Stelle in Roisin's Uebersetzung der Poesie der Troub.

machten Tenzone, wo Cercamon zu einem Dichter, den er bei sich beherbergt, sagt:

«Guilhalmi ben pauc vos costa»
«Lo mieus ostals del castel.»

«Wenig kostet Euch die Bewirthung, die ich Euch in meinem Schlosse gebe» [1]), wo man sich Cercamon sogar als Ritter und Schloſsherrn vorstellen muſs, was mit dem Gewerbe eines Jongleurs unverträglich. Auſserdem zeigen die vagen Ausdrücke der Notiz, so wie die Etymologie des Namens, die, wie es scheint, nur erfunden ist, um etwas von dem Dichter zu schreiben, und der zu Liebe sogar Ms. 2701 gegen alle anderen Hdschr. «*Cercalmon*» schreibt, daſs die Notiz spät und nach einer unsichern Tradition, die in Ermangelung positiver Nachrichten solche Etymologien zu erfinden liebt, niedergeschrieben ist.

Wie dem auch sei, angesichts des Umstandes, daſs uns aus dem 12. Jahrhundert fast gar keine provençalischen Pastourellen erhalten, während aus dem 13., namentlich aus der zweiten Hälfte desselben ziemlich viele auf uns gekommen und während, wie P. Meyer treffend bemerkt, (saluts d'amour p. 5, Note), die Sammler der uns erhaltenen provençalischen Anthologien Liebeslieder (zu denen doch diese pastor. a la us. ant. gehört haben würden) mit Vorliebe sammelten, also hier der Grund, der uns manches politische Gedicht hat verlieren lassen, nicht obwaltet, vielmehr das Gegentheil, können wir den nicht sehr präcisen Ausdruck in der offenbar auf Grund einer vagen Tradition abgefaſsten biographischen Notiz von Cercamon für die Prioritätsfrage durchaus nicht als entscheidend ansehen, um so weniger da wir diesem Zeugnis für die frühe Verbreitung und Beliebtheit der Pastou-

[1]) Die von Mahn vorgeschlagene Erklärung: „die Beherbergung, die ich im Schlosse habe“, erscheint gezwungen und schon deshalb unmöglich, weil der Andere erwidert: „Zu Pfingsten werden wir abrechnen, da werde ich Euch ausbezahlen“, worauf Cercamon sagt: „Aus eines Anderen Börse bezahlt Ihr mich“. — «Maistre conte novel — Aurem nos a pantacosta — Que-us pagarai ben e bel — Guilh'i fols est qu-ius escosta — Vos mi pagatz d'autrui borcel».

tellen bei den Provençalen das Zeugnis eines sehr guten Gewährsmanns (selbst Provençalen) entgegenstellen können, das ebenso positiv, wie das andere vag ist und welches das Lemosinische für Pastourellen, wenn nicht für geradezu ungeeignet, so doch für wenig geeignet erklärt. Das Zeugnis, von dem wir reden, ist das des Raymond Vidal von Besaudun, der in seinen «rasos de trobar» [1]) sich folgendermaſsen ausdrückt:

«La parladura Francesca val mais et es plus avinenz a far romanz [retromas e: Ms. Riccardi] pasturellas, mas cella de Lemosin val mais per far vers et cansons et serventes etc.» (Guessard's Ausg. p. 71).

Vidal beweist einen so guten Geschmack, eine so richtige Anschauung und ein so reifes Urtheil, daſs es uns bei einem Kritiker aus dem Anfange des 13. Jahrhunderts fast in Erstaunen setzen kann. (Ueber das Alter Vidal's vgl. Hist. litt. tome 18 p. 634). In der That, was hat die südfranzösische Poesie im Fach der erzählenden Dichtung den zahlreichen Erzeugnissen der Nordfranzosen entgegen zu stellen, wie verschwinden seine wenigen Pastourellen gegen die Hunderte der langue d'oïl! (Diese schlummern freilich noch groſsentheils in den Mss., allein die Handschrift Douce 308 des British Museum, von dem P. Meyer nächstens eine vollständige Notiz geben wird und von dem wir in unserer Abhandlung über die Chansonniers in Herrig's Archiv, 1868, Aprilheft, gesprochen haben, enthält siebenundfünfzig.) Und auf der anderen Seite, wie gering nehmen sich die wenigen Sirventes der Nordfranzosen gegen die zahlreichen der Provençalen aus, von denen Rochegude, Raynouard und Mahn schon eine groſse Menge veröffent-

---

[1]) Mit Faidit's Donat zusammen von F. Guessard herausgegeben, erste Ausg. in der Bibl. de l'école d. chartes 1839—1840, gleichzeitig ein Separatabdruck, zweite Auflage 1858. Der Aesthetiker Raimond Vidal ist mit dem Troubadour R. V. de Besaudun identisch, wenn auch Baret sagt: «L'auteur R. V. que quelques-uns confondent avec le troubadour R. V. de Bezaudun etc.» p. 239. Aber auf p. 248 führt er selbst das Zeugniſs des Mendoza für die Identität beider an. Man sieht, welche Einheit in dem Buche herrscht.

licht und von denen uns eine noch weit gröfsere Anzahl wahrscheinlich verloren ist [1]) (vgl. Meyer, saluts d'amour p. 5), wie stehen die Liebeslieder der Trouvères hinter denen der Troubadours mit Ausnahme weniger nach Sprache und Form zurück! — Wohl nicht mit Unrecht legen wir dem Zeugnis Vidal's eine grofse Wichtigkeit bei.

Wir gehen zur Prüfung der Titel der Nordfranzosen über. An Daten für das Alter der Pastourelle bei den Trouvères fehlt es nicht. Freilich ist bei weitem die gröfste Anzahl der Pastourellen anonym, auch kann man hier nicht, wie in einigen Envoys von Chansons oder aus den Namen der streitenden Personen und der Schiedsrichter in den Jeux-partis mehr oder minder directe Andeutungen auf die Dichter resp. auf ihr Alter finden. Ein zweites Hindernis ist die grofse Anzahl altfranzösischer Chansonniers, die überhaupt gar keine Dichternamen haben, worunter sich allein drei von den vieren der ersten Gruppe [2]) befinden, welche die an Pastourellen reichsten und somit hier für uns werthvollsten Mss. enthält. Obwohl gerade dieser Umstand sehr störend für unsere Untersuchung ist, so können wir doch mit Hülfe anderer Handschriften, namentlich der werthvollen Mss. der dritten Gruppe (844 und 12615) nicht allein die Existenz der nordfranzösischen Pastourelle im 12. Jahrhundert, sondern sogar uns erhaltene Pastourellen als dem 12. Jahrhundert angehörig mit Sicherheit nachweisen.

---

[1]) Es liegt hier sehr nahe, zwei analoge Sätze aufzustellen, die folgendermafsen lauten würden: Die Franzosen entlehnten den Provençalen das Genre der Sirventes, da sie aber richtig fühlten, dafs dieses Genre dem Geiste ihrer Sprache weniger angemessen war, bauten sie es wenig an. Dieselbe Erscheinung bei den Südfranzosen mit den Pastourellen; sie entlehnten dieses Genre den Nordfranzosen, aber sein volksmäfsiger Ton pafste zu ihrer höfischen Poesie nicht und ging in der gröfseren Anzahl der wenigen Beispiele, die sie uns hinterlassen, ganz verloren.

[2]) Vgl. unsere Abhandl. über die Chansonniers: Herrig's Archiv, Aprilheft 1868.

So z. B. bewahren uns die zwei Handschriften der dritten Gruppe (Ms. 844 fol. 43 und 12615 fol. 79) eine Pastourelle des Jehan de Braine auf, jenes ritterlichen Abenteurers, der aus einem König von Jerusalem und Schwiegervater Kaiser Friedrich's des Zweiten eine Art Schirmvogt des Papstes wurde und nach langen abenteuerlichen Zügen durch Morgen- und Abendland endlich wiederum auf einen Thron (den von Constantinopel) erhoben, 1237 sein vielbewegtes Leben schlofs. Da wir eine Poesie so leichten Genres jedenfalls als ein Jugendwerk des Dichters ansehen dürfen, den in seinen reiferen Jahren Politik und Krieg wohl ausschliefslich beschäftigten, wird sie dem 12. Jahrhundert angehören. — Ebenso dürfte dem 12. Jahrhundert angehören eine Pastourelle in 845 fol. 140, die einem Grafen de la Marche, wahrscheinlich Hugues de Lusignan, angehört, der 1249 im höchsten Alter starb. Wohl weiter in das 12. Jahrhundert zurück reicht eine Pastourelle, die uns von drei Handschriften aufbewahrt worden (Paulmy 63 p. 122, 847 fol. 161ᵛ 12615 fol. 108ʳ) und daselbst den Namen eines in der Geschichte Philipp August's und des heil. Ludwig vielgenannten Kriegers und Staatsmanns trägt, des Thibaut von Blazon, der 1206 bei dem Waffenstillstande zwischen den Königen von Frankreich und England einer der Ritter war, die schwuren, ihn aufrecht zu erhalten. Im Jahre 1212 war er bei einem Kreuzzug gegen die Mauren betheiligt und bei der Belagerung von Calatrava anwesend und 1222 bei den Obsequien des Guillaume de Roche in der Abtei Bonlieu in Anjou. Im Jahre 1229 war er todt, da in diesem Jahre seine Wittwe Valencia in Vincennes Ludwig dem Heiligen huldigte und schwur, sich keinem Feinde des Königs zu vermählen. Er ist also zwischen 1222 und 1229 gestorben [1]). Die Handschriften der dritten Gruppe, die uns die Pastourelle des Königs von Jerusalem aufbewahrt, haben uns auch noch

[1]) Vgl. den von Dom Brial herausgegebenen 17. Band der Scriptores rer. gall. et franc. pp. 61 und 104 und Gilles Ménage, Histoire de Sablé, prem. partie, Paris 1683, pp. 201 und 367.

andere Pastourellen sehr alter Trouvères erhalten, z. B. eine von Auboin de Sezane (12615 fol. 109) und von Jehan Bodel sogar fünf[1]) (844 fol. 99; 12615 f. 78, 85, 86, 109).

Wie allgemein bekannt, verbreitet und beliebt die Form der Pastourelle schon in damaliger Zeit in Nordfrankreich gewesen, zeigt, dafs der vielbekannte Mirakeldichter und Mönch von St. Médard — Gautier de Coinsy, geboren 1177 in Amiens, sie sogar für ein Marienlied anwandte. Wackernagel, der dies Genre nicht ganz passend geistliche Parodie nennt, hat die betreffende Marien-Pastourelle zuerst aus einer neuenburger Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts mitgetheilt (Altfr. Lieder p. 186), ohne zu wissen, dafs sie von Gautier; neuerdings fanden wir sie in zwei Pariser Handschriften von Werken dieses schreibseligen Mönches mit anderen geistlichen Nachahmungen profaner Lieder unter seinen grotesken Mirakeln und Contes devots versteckt wieder (vgl. meine Abhandl. über d. Chansonniers, Herrig's Archiv Bd. 42, 1. Heft). Diese geistlichen Pastiches höchst weltlicher Liebeslieder sind zwar durchaus nicht vom besten Geschmack und verrathen, wie die bekanntlich höchst indecenten Wundererzählungen desselben Verf., mehr guten Willen und heiligen Eifer, als dichterische Anlagen, indessen sind sie uns ein schätzbarer Beweis von der grofsen Ausbreitung und Beliebtheit der nordfranzösischen Lyrik schon am Ende des 12. und im Anfange des 13. Jahrhunderts und sind speciell willkommen bei einer Untersuchung über das Alter der Pastourelle in Nordfrankreich. Ueber analoge lateinische Marienlieder, die nach Melodie und Form Volksweisen der Vulgärsprache nachgeahmt waren, vgl. Wolf, Lais etc. pp. 128, 475; Mone's Anzeiger im siebenten Bande p. 550; Edélestand du Méril, poésies latines antérieures au XIIe siècle p. 100. — Französische geistliche Lieder im Stil und Ton der Minnelieder («ou chant,» wie es in den Liedern des Jaikes de Cambray

---

[1]) Ueber das Alter dieses Trouvères vgl. den vortrefflichen Artikel von P. Paris im 20. Bde. der Hist. litt. p. 605—638.

in der berner Handschrift immer heifst) finden sich namentlich in grofser Anzahl in der pariser Handschrift Lavall. 59 und in der grofsen berner Handschrift (wozu man die Noten in unserer vollständigen Ausgabe dieses Codex vergleichen wolle). Sehr richtig sagt Wackernagel bei Gelegenheit der aus der neuenburger Papierhandschrift mitgetheilten geistlichen Pastourelle:

„Solch ein Verfahren und dessen häufige Wiederkehr waren aber nur möglich und hatten dann nur Sinn, wenn die Originale dieser Weisen in Aller Munde gingen: nur dann durfte man beabsichtigen und konnte man hoffen, dafs man in einen rechten Besitzstand eintreten und dafs nun auch die geistliche Umdichtung in den Mund Vieler gelangen werde“.

Ein Analogon zu Gautier's Verwerthung weltlicher Pastourellen für geistliche Zwecke, das noch weit mehr in das 12. Jahrhundert zurückreicht, somit einen neuen Beweis gibt für die grofse Verbreitung und Beliebtheit der Pastourellen in Nordfrankreich um diese Zeit, liefert eine lateinische Predigt des Erzbischofs Stephan Langton von Canterbury, der im höchsten Alter 1228 starb und dessen Geburt um die Mitte des 12. Jahrhunderts fällt. Dieser energische Vertheidiger der Rechte der englischen Kirche und der englischen Grofsen gegen Johann ohne Land, dieser Mitschöpfer der Magna Charta (vgl. Knygthon, de eventibus Angliae ab a. 959 usque ad a. 1395 libri V, in Twisden's Sammlung — lib. II coll. 2401, 2415, 2430) hat, obgleich Engländer, die gröfste Zeit seines Lebens in Frankreich zugebracht. Er studirte an der Pariser Universität, wurde später daselbst Canonicus an der Kathedralkirche und Kanzler der Universität, 1206 Cardinal und 1207 Erzbischof von Canterbury. Um das Primat Englands zu übernehmen, wozu ihn der Papst ersehen hatte, ging er darauf über den Canal, kehrte aber nach sehr kurzer Zeit, als das Interdict (1208—1214) über England verhängt wurde, nach Frankreich zurück und verweilte (bis zu seiner triumphirenden Rückkehr nach England) fünf Jahre im Cistercienserkloster Pontigny, (cf. Annales Cistercienses auctore Angelo Manrique. Lug-

duni, Anisson 1642—53; 4 vol. in fol. das. III, 1—6) so dafs er im Ganzen mehr als zwei Drittel seines Lebens in Frankreich zugebracht. Die lateinische Predigt Langton's, auf die es uns hier ankommt, fand der bekannte Abbé de la Rue in einer Handschrift der Bibliothek der Royal society zu London unter den Mss. des Herzogs von Norfolk, unmittelbar vor dem «débat de la justice et de la vérité» von demselben Verfasser [1]). Langton hat als Text seiner Predigt eine Pastourelle oder vielmehr die erste Strophe einer Pastourelle gewählt, die uns anderswoher nicht bekannt ist:

Belle Aliz matin leva
Sun cors vesti et para
Enz un verger sen entra

---

[1]) Vgl. *de la Rue*, Archaeologia XIII, 231; id. Essais hist. sur les bardes III, 6; *Roquefort*, état etc. 244, 267, 268; Altd. Blätter II, 143—145; *Wolf*, Lais etc., p. 128 ff. Hist. litt. tome 20 (Artikel von *Daunou* über Langton). — *Daunou* sucht das Zeugnis de la Rues zu erschüttern, aber, wie es uns scheint, hier wenigstens sehr mal-à-propos. Wenn auch de la Rue sich häufig von einem gewissen Kirchthurmpatriotismus hinreifsen liefs, wenn auch seine Polemik gegen die Panegyristen der provençalischen Poesie und Anfälle von Celtomanie zuweilen seine Blicke verblendeten, eine wissentliche Fälschung von Thatsachen (so würden wir das nennen dürfen), wo kein einziger der oben erwähnten Puncte in Betracht kommt, darf man ihm nicht zutrauen. Dafs dieser Sermon wirklich von *Etienne de Langton*, beweist noch (auch wenn dieser nicht ausdrücklich genannt wäre, worüber *de la Rue* sich nicht ausspricht) das unmittelbare Zusammenstehen mit dem «débat de la justice etc.», welcher diesem Prälaten angehört. — *Wolf* sagt (p. 128): „der berühmte anglonormandische Trouvère und Erzbischhof von Canterbury (st. 1228) nahm zum Texte seines Sermo de sancta Maria eine Strophe eines solchen anglonormandischen Canticum de la bele Aliz etc. etc.» — Warum denn die Pastourelle «Belle Aliz etc.» zu einem anglonormannischen Canticum machen? Es ist ebenso gut eine französische Pastourelle oder ein Motet im Schäferstil, wie das bekannte: «Main se leva la bien faite Aelis» oder «Belle Aelis une jone pucelle» oder «Belle Aielis par matin se leva» (Heyse R. inédita p. 52) oder «Main se leva bele Aeliz» (Keller's Romvart p. 585). Auch auf das Vaterland der Pastourelle kann man aus der Sprache mit irgend welcher Sicherheit nicht schliefsen. Im Munde eines englischen Priesters und unter der Feder eines englischen Schreibers ist sicher jedes picardische, burgundische oder gar poitevinische Stück ebenso gut anglonormannisirt, wie der Schreiber des berner Codex seine sämmtlichen Gedichte lothringisirt.

Cink flurettes y trouva
Un chapelet fet en a
De rose fleurie
Pur deu trahez vus en la
Vus ki ne amez mie.

Jeder Vers bildet, wie uns de la Rue berichtet, einen Theil der Predigt und erleidet eine mystische Anwendung auf die heilige Jungfrau. Die 5 Blumen, die Aliz pflückt, sind Glaube, Hoffnung, Liebe, Keuschheit und Demuth, und die Anwendung ist ziemlich glücklich herbeigeführt. Verschiedene Male ruft der Redner, hinweisend auf die Jungfrau mit Pathos aus: «ceste est la bele Aliz, ceste est la flour, ceste est la liz».

Es scheint uns näher zu liegen, einen solchen Aufschwung geistlicher Fervenz den jungen Jahren Langton's als seinem Alter zuzutrauen. Die politischeu Händel, die die letzte Hälfte seines Lebens ausfüllten, mögen ihm auch zu Predigten wenig Laune und Zeit gelassen haben. Wenn wir also annehmen, dafs Langton etwa um 1170 oder 1180 seine Gläubigen in der pariser Kathedralkirche mit diesem etwas gewagten Meisterstück mittelalterlicher Kanzelberedsamkeit erbaut hat, so setzt das jedenfalls eine sehr grofse Verbreitung und Beliebtheit der Pastourellen um diese Zeit voraus.

Das sind die hauptsächlichsten Daten und Texte für das Alter und die Verbreitung der Pastourellen in Nord- und Südfrankreich. — Bevor wir eine Schlufsfolgerung ziehen, wird es zweckmäfsig sein, durch eine vergleichende Characteristik der provençalischen und nordfranzösischen Pastourelle neues Material und neue Gesichtspunkte zur Prioritätsfrage zu gewinnen, zumal bei fast Allen, die über die nordfranzösische Pastourelle gelegentlich gesprochen (und ihre Zahl ist nicht grofs), eine ungenaue oder gar falsche Anschauung über das Wesen dieser Dichtungsart sich findet.

II.

Vergleichende Characteristik der Pastourellen bei Troubadours und Trouvères.

Bei der Characteristik der provençalischen Pastourellen haben wir vor allen Dingen einen Gesichtspunct festzuhalten, dafs nämlich das wesentlichste und characteristischste Merkmal dieser Dichtungsart die Gesprächsform ist. Darüber herrscht gar keine verschiedene Meinung; Alle haben bei der Definition dieses Genres dies Merkmal vorangestellt [1]).

Dieser ausschliefsliche Character eines Gesprächs nähert die Pastourelle schon sehr der Tenzone an. In der That haben auch viele Pastourellen Aehnlichkeit mit jener älteren Art Tenzone, die nicht einen einzelnen bestimmten Fall discutirt und den Einen der Redenden die Gründe für, den Andern die Gründe wider auseinandersetzen läfst, sondern wie ein einfaches Gespräch in Rede und Gegenrede über verschiedene Dinge sich abwickelt (vgl. die dem Cercamon zugeschriebene Tenzone, die *Mahn* im Jahrbuche 1859 mitgetheilt hat). — Einzelne Pastourellen der Troubadours könnte man geradezu Tenzonen nennen, andere sind politische Rügegedichte, Serventois in Gesprächsform, die die Eigenthümlichkeit besitzen, dafs als einer der Gegenredner eine Schäferin genannt wird. Denn wahrlich, welchen Grund hat man noch z. B. die Pastourelle des Paulet von Marseille (Ms. 1749, früher 7698 ch. 327) eine Pastourelle zu nennen, wenn man die hochweisen politischen Auslassungen über den Krieg Karl's von Anjou gegen Manfred (1265) statt einer Schäferin irgend einem Ritter in den Mund legt? Wenn auch nicht alle Dichter auf die Lächerlichkeit verfallen sind, ihre Kuh- oder Schafhirtinnen hohe Politik treiben zu

---

[1]) Vgl. *Ginguené*, hist. litt. de l'Italie, II, 310; *Raynouard*, choix etc., II, 229; *Diez*, Poesie d. Tr. p. 114; Leben und Werke p. 145; *Daunou* im 16. Bd. der hist. litt. p. 205; *Mahn's* mehrerwähnte Abhandl. über Cercamon im ersten Bande des Jahrbuchs 1859.

lassen, so leihen sie ihnen doch eine Feinheit des Gefühls, eine Zartheit des Unterscheidungsvermögens, in ihrer Art nicht minder unnatürlich, als die falsche Schäferpoesie späterer Jahrhunderte, wo die Lämmchen und Zicklein stets nur schneeweiſs gewaschen und mit Rosenbändern um den Hals auftreten, während ihre nicht minder rosenbebänderte Herrin in wohlgesetzter Wechselrede mit einem hoffnungslosen und verzweifelnden Schäfer diesen an der Angel des Verlangens zappeln läſst. An innerer Unwahrheit geben die Schäferinnen der meisten provençalischen Pastourellen diesen Zerrbildern der neueren Zeit nichts nach, nur daſs keine hochgepuderte Hofdame, sondern ein ächt mittelalterlich provençalisches Edelfräulein, wie wir sie zur Genüge anderswoher kennen, hinter der Maske hervorsieht. — Wir wollen gewiſs nicht bestreiten, daſs z. B. das dialogisirte Idyll des Guiraut Riquier [1]) ganz hübsch erzählt ist, nur kommt uns die Heldin gar nicht wie eine Schäferin vor, sondern wie eine Dame gereifteren Alters, die einen jungen Ritter, der ihr, kaum gesehen, seine Liebe gesteht, eine Zeit lang reden läſst, ihn aber, wenn er zu weit geht, durch Nennung des Namens seiner Angebeteten, der er eben untreu zu werden im Begriff ist, zum Bewuſstsein seiner Pflicht zurückruft. Die Sache wiederholt sich dreimal und erinnert unwillkürlich an das Fabliau von der Wasserkufe, das Wieland so hübsch wiedererzählt hat. (Uebrigens hat ein anderer Troubadour, Joyos von Toulouse, in der einzigen von ihm erhaltenen Pastourelle (Ms. 1592, früher 7226 fol. 369) dieselbe Situation wiederholt, nur erinnert sich der Ritter selbst an seine Geliebte im Augenblick, wo er ihr untreu werden will). Bei *Riquier* hat überhaupt die Schäferin ein groſses moralisches Uebergewicht über den Helden, der ihr fast wie ein Knabe gegenübersteht und trotz seiner dichterischen Selbstbespiegelung in ihrem Munde, gegenüber ihrem stärkeren Character und ihrer weisen Ueberlegung, eine ziemlich

[1]) so dürfte man wohl seine sechs Pastourellen passender nennen.

klägliche Rolle spielt. Anstatt seinen Liebesanträgen Gehör zu geben und seine zwischen ihr und „Beldeport“ hin- und herschwankende Neigung zu hören, fordert sie ihn zu männlicher That auf, zum Anschlusse an den Zug des Königs von Castilien gegen Granada. Und wenn er sich freut, sie „sage“ gefunden zu haben und fast thut, als hätte er sie nur auf die Probe stellen wollen, so macht er dem Leser, wie ihr selbst, den Eindruck des Fuchses, dem die Trauben zu sauer waren. — Namentlich unvortheilhaft aber nimmt er sich aus, als er in der zweiten Generation liebt und, schon ein Graukopf, nachdem er, länger als Jacob um Rahel, durch 22 Jahre vergebens um die Mutter gefreit[1]), sich an die inzwischen herangewachsene Tochter wendet, aber auch hier durch die weise Mutter (die inzwischen von einer Schäferin zu einer behäbigen Schenkwirthin zu Tomières sich aufgeschwungen) seine Anstrengungen vereitelt sieht. — Das Alles ist gewifs sehr hübsch erzählt und dafs der Dichter sich selbst so anmuthig persiflirt, ist gewifs ein hoher Grad von dichterischer Kunst und Abstraction, aber gerade die Kunst zerstört das Genre. — Diese Schäferin ist keine Schäferin, dies Pastourelle, einer seiner Natur nach volksmäfsig sein sollendes Genre, ist nicht volksmäfsig. —

Ebenso wenig ist es volksmäfsig, wenn Joan Estève von Béziers eine Schäferin die Anträge eines Ritters zurückweisen läfst, weil sie ihre Familie nicht entehren will! — Ein solches Argument haben wir in keiner nordfranzösischen Pastourelle gefunden. Es schützt da wohl die eine oder die andere Schäferin vor, dafs sie keinen Mann bekommen würde oder dafs sie von ihrer Mutter Schläge bekommen würde, aber ein so ausgebildetes Gefühl für Familienehre wird nie einer *touse* oder *pastoure* zugetraut und scheint uns auch bei einer provençalischen *toza* oder *vilana* nicht am Orte. — Eine Schäferin des Marcabrun declamirt (Ms. d'Urfé, Lavall. 14 N°. 4) über die Unwürdigkeit mancher Glieder des Ritterstandes, die

---

[1]) wir gehen von seiner Fiction aus — den Jahreszahlen, womit er die Pastourellen bezeichnet.

besser verdienten, die sieben Tage der Woche auf dem Felde zu arbeiten; eine andere (des Guillem d'Avepolh oder d'Hautpoul, bei Diez d'Antpoul) wird durch die guten Ermahnungen, die ihr geistlicher Rathgeber, ein Priester Johann, ihr früher gegeben, abgehalten, ihrem Ehemanne untreu zu werden, doch nimmt sie den Ritter zu ihrem Verehrer an, geht also ein platonisches Verhältniſs mit ihm ein. Die Dame guckt überall hervor und in einer Pastourelle des Joan Estève redet auch nicht allein der Schäfer die Schäferin mit Dame an, sondern auch der Ritter, der die Liebesscene belauscht, redet, als er hervorkommt und von der Schäferin gescholten wird, dieselbe mit Dame an.

Kurz der Pastourelle der Provençalen geht alles Wesentliche der Pastourelle, Costüm, innere Wahrheit und volksmäſsiger Ton ab, sie hat von der Pastourelle nur das äuſserliche Beiwerk von „Lautrier" u. dgl. Die Pastourelle der Provençalen ist meistens ein einfaches Gespräch, wo es sich um Liebe handelt, wie es jeder Ritter mit jeder Dame führen könnte; oft auch eine Art Tenzone, zuweilen auch (Paulet v. Marseille) ein Serventes, ein politisches Rügegedicht in Form eines Gesprächs oder einer Tenzone älterer Art. — Welche Confusion der Gattungen! Liegt es hier nicht nahe, zu sagen, daſs die Pastourelle eine den Provençalen von auſsen her überkommene volksthümliche Form war, die zu ihrer ganz und gar höfischen Dichtweise und Schreibart nicht paſste und mit der sie daher nichts Rechtes anzufangen wuſsten?

Ein weit anderes Bild bieten die nordfranzösischen Pastourellen. Um eine richtige Anschauung von dieser Dichtungsart bei den Trouvères zu bekommen, muſs man allerdings von Laborde's und Roquefort's Redensarten, die, wie andere Irrthümer [1]) dieser Vorgänger, von den

---

[1]) So z. B. der «nombre considérable des chansons de Gautier de Coinsy» (Laborde II, 147), der sich in dem Artikel über diesen Mönch in der Hist. litt. wiederfindet. Vgl. dazu unsere Bemerkung über Gautier de Coinsy in der Abhdl. über die altfr. Chansonniers (Herrig's Archiv Bd. 42, Heft 1).

Verfassern der Histoire littéraire theilweise nachgeschrieben sind, von vorn herein ganz absehen. Laborde hat für den raisonnirenden Theil seiner Arbeit die werthvollen Manuscripte, die ihm zu Gebote standen, sehr schlecht benutzt. Abgesehen von denjenigen, aus denen er die 74 bei ihm abgedruckten Gedichte mittheilte, scheint er die Hdschr. nur zur Anfertigung des Inhaltsverzeichnisses behufs seiner allerdings für die damalige Zeit höchst werthvollen Concordanztafel benutzt zu haben. Wenigstens hätte er aus den zahlreichen und werthvollen Mss. eine richtigere Anschauung über das Wesen der Pastourelle schöpfen können und sich überzeugen können, dafs die altfranzösische Pastourelle, weit entfernt, monoton zu sein, diejenige unter den Dichtungsarten der Trouvères ist, welche die meiste Varietät, am meisten stoffliches Interesse hat. Auch die bei ihm angezogene Stelle Thibaut's von Navarra bezieht sich gar nicht auf die Pastourellen [1]).

Noch schroffer, als Laborde, stellt Roquefort den Satz von der Monotonie der Pastourellen auf: «Qui en lit une, en connoît mille» (état, p. 224). Unstreitig ist ein solches System für Philologen und Literarhistoriker sehr bequem; auch hat Roquefort gewifs geglaubt, alle Pastourellen zu kennen, nachdem er einige gelesen, sein Satz ist darum nicht weniger unwahr. Obgleich Roquefort sich überall in hohem Tone vor Legrand und anderen Vorgängern das Verdienst vindicirt, anstatt in der trüben Quelle der Ste Palaye'schen Copien, in den Originalmanuscripten geschöpft zu haben [2]), war er in Wahr-

---

[1]) Diese Stelle spukt ergötzlicherweise durch mehrere Büchergenerationen hindurch. Laborde (II, 149) scheint der Vater der Bemerkung zu sein, aus ihm nahm sie Roquefort (état, p. 212) und endlich lieferte sie noch Wackernagel (der sie *Lieder* 169 richtig bezieht) den Stoff zu einer Note.

[2]) Und dabei hat er selbst, wie wir noch sehen werden, häufig in der Coustellier'schen Copie geschöpft, die ein Monstrum von Ungenauigkeit, während die meisten Ste Palaye'schen Copien, trotz der Discreditirungsversuche Roquefort's, die Originale mit musterhafter Exactheit wiedergeben.

heit eher manuscriptenscheu, wahrscheinlich weil er in palaeographicis ebenso viel profitiret, wie in philologicis [1]). Oder ist es nicht manuscriptenscheu, da, wo er in derselben Bibliothek die Wahl hatte zwischen dem Original und einer sehr schlechten neueren Copie, zu der letzteren zu greifen? Jedermann, der in Ermangelung von etwas Besserem gelegentlich einmal in Roquefort's *Etat* blättert, um vielleicht irgend eine Notiz da zu finden (eine Hoffnung, die zwar in der Regel eitel ist), kennt das «Manuscrit des poëtes françois avant 1300» ein Paradepfèrd Roqueforts, das er namentlich regelmäfsig citirt, wo es sich um lyrische Stücke handelt. Kürzlich fanden wir, intriguirt durch diese Bezeichnung, die mit ihren in die Tausende reichenden Foliozahlen auf keinen der uns bekannten Chansonniers pafste, dafs dieses vielberufene, auch von Arthur Dinaux oft citirte Ms. nichts weiter ist, als eine höchst elende Copie aus dem vorigen Jahrhundert, die der Buchhändler Coustellier behufs einer projecürten Ausgabe lyrischer Denkmäler hauptsächlich aus den Mss. 844, 845 und 12615 (Mss. du roi, de Clairambault et de Noailles) von mehreren Copisten zusammenschreiben liefs. Diese Copie in vier Bänden Folio ist noch heute in der pariser kaiserlichen Bibliothek; gelegentliche Vergleichungen mit den Originalen zeigten uns, dafs den Copisten die gewöhnlichsten Abkürzungen böhmische Dörfer waren. Hätten sie sich begnügt, wie der Copist, der für Ste Palaye das vaticanische Ms. 1490 abgeschrieben [2]), die unverstandenen Zeichen und Abkürzungen mechanisch nachzumalen, so wäre der Fehler noch zu ertragen, aber sie haben dieselben auf ihre Weise, d. h. falsch gelesen und natürlich zuweilen, da sie aufserdem die alte Sprache auch nicht immer verstanden und es ihnen nicht darauf ankam, hier und da ganze Zeilen

---

[1]) Von seiner Sprachkenntnifs hier nur ein Pröbchen: donoier, was schon Fauchet (p. 183) richtig erklärt, erklärt Roquefort (p. 328) «*faire un petit présent*» (*!!!*).

[2]) Bibliothèque de l'Arsénal. Belles lettres françaises Ms. 63 in fol. Bd. I.

wegzulassen, den puren Unsinn zusammengeschrieben. Dafs Roquefort es meistens vorgezogen, in solcher trüben Quelle zu schöpfen, statt zu den Originalen zu greifen (von denen mindestens zwei, wenn nicht alle drei schon damals in der kaiserlichen Bibliothek waren), legt die Vermuthung sehr nahe, dafs ihm das Lesen der Originale schwer geworden. Wie dem auch sei, Thatsache ist, dafs Roquefort, abgesehen von den bei Laborde abgedruckten 9 Pastourellen und wohl auch der 3 bei La Ravallière dem Thibaut de Champagne zugeschriebenen, seine Hauptkenntnis der nordfranzösischen Pastourelle aus dieser trüben Quelle der *Poëtes français avant 1300* geschöpft. Da nun die Anfertiger dieser Copie, die bei der Auswahl der Stücke ziemlich willkürlich verfuhren, für Pastourellen keine Vorliebe gezeigt und nur wenige, deren Autoren in den Originalen genannt, aufgenommen haben, so kann es uns nicht Wunder nehmen, wenn Roquefort's Kenntnis der Pastourellen eine sehr mangelhafte und unrichtige ist.

Seit Roquefort haben verschiedene Gelehrte noch eine ziemliche Anzahl Pastourellen theils aus den Mss. ans Tageslicht befördert, theils wieder abgedruckt. — *Francisque Michel* hat in dem von ihm und Monmerqué herausgegebenen *Théâtre français du moyen âge* 27 P. aus 5 Pariser Handschriften mitgetheilt. — Er hatte die Absicht, alle Pastourellen zusammenzustellen, in denen die Namen Robin und Marion vorkommen, doch sind ihm viele entgangen. Dann haben auch *Dinaux* in den *Trouvères du Nord de la France* etc. und *P. Paris* in der Abhandlung über die Liederdichter (Hist. litt. T. 23) eine Anzahl, doch meist nur bruchstückweise mitgetheilt. Im J. 1865 hat *Conrad Hofmann* 20 Pastourellen aus der berner Handschrift 389 (die wir jetzt vollständig in Herrig's Archiv veröffentlichen) mitgetheilt und *Bartsch* hat in seine altfranzösische Chrestomathie 4 aufgenommen. — Man hat übrigens zum grofsen Theile immer dieselben Pastourellen wiederabgedruckt, auch nur einen kleinen Kreis von Handschriften benutzt und diesen nur sehr unvollständig ausgebeutet, so dafs man sagen kann, dafs

noch nahezu zwei Drittel der uns in den 23 Chansonniers erhaltenen Pastourellen, darunter sehr interessante Stücke in den Handschriften schlummern. [1]). Doch können schon die bisher Veröffentlichten, sowie die, welche wir im Anhange aus 3 pariser und einer römischen Handschrift mittheilen, neben der grofsen Anzahl der Pastourellen in der berner Handschrift, das seit Laborde immer gedankenlos nachgesprochene Vorurtheil von der Monotonie dieses Genres wesentlich modificiren.

Die treffendste Illustration zu dieser Beschuldigung mangelnder Varietät der Pastourellen, wie gleichzeitig die beste Definition dieser Dichtungsart bei den Nordfranzosen liefert eine einfache Zusammenstellung von Pastourellenmotiven, wie wir sie grofsentheils nach bisher ungedruckten Quellen im Nachfolgenden versucht haben. Wir bemerken ausdrücklich, dafs sich diese Sammlung von Motiven noch bedeutend vervollständigen läfst und dafs wir von einer Ausbeutung aller Handschriften in diesem Sinne nur deshalb Abstand genommen haben, weil die von uns gegebene Auswahl von Motiven vollständig genügt, eine richtige Anschauung zu geben, sowol über den Character der Dichtungsart, als auch über die Ausdehnung des Kreises, dem die behandelnden Stoffe entnommen wurden.

Die Definition Laborde's, Roquefort's u. A. m., die Roquefort «*le canevas de toutes les pastourelles*» nennt, pafst nur für einen kleinen Theil von Pastourellenmotiven. So einfach, wie man nach dieser Definition glauben sollte, wickelt sich die Intrigue verhältnifsmäfsig selten ab. Namentlich tritt, auch wo die Anträge des Ritters von Erfolg gekrönt sind, sehr häufig ein Schäfer als dritte Person auf, der bald von dem Ritter entfernt wird durch ein falsches Geschrei, als ob der Wolf ein Schaf hole

---

[1]) Die Pastourellen haben mit unter der Vernachlässigung leiden müssen, die auf der ganzen altfranzösischen Lyrik lastet, und eine nur einigermafsen eingehende Untersuchung über die Pastourelle, dieses interessanteste Genre der altfranzösischen Lyrik, existirt noch gar nicht.

(Bern 389 alte [Mouchetsche] Pag. fol. VIII^r 2. Th.; neue fol. 122^r), bald zur Abwehr des wirklich in die Herde einbrechenden Wolfes hinwegeilt (B. 389 alt f. 59^v 2. Th.). Der Wolf, der selbstverständlich in diesen Schäferliedern eine grofse Rolle spielt, wird sehr oft der Vermittler eines verliebten Einverständnisses zwischen dem Ritter und der Schäferin. Eine der längsten Pastourellen des berner Codex (alt f. xx^v 2. Th.; neue f. 134^v) für deren Wiederherstellung jedoch 20050 (St. Germ. 1989) herbeigezogen werden mufs, enthält ein ganzes kleines Drama. — Während der Ritter in die Betrachtung der Schäferin versunken ist, holt der Wolf ein Schaf. Der Ritter rettet es und sie verspricht ihm einen süfsen Kufs als Lohn:

«E Robins iert cous».

Robin, der das gehört hat, kommt dazu und macht giftige Bemerkungen, sie verspottet ihn und geht mit dem Ritter ins Holz. Bald aber vom Ritter verlassen, sieht sie sich ihrerseits von Robin verspottet, der eine drastisch-ironische Standrede über die Verderbtheit der Frauenherzen hält. — In einer anderen Pastourelle derselben Handschrift (a. fol. 25^v 2. Thl.; neu f. 139^v) ist die Schäferin nicht so bereitwillig, dem Ritter ihr Wort zu halten und sucht durch lautes Singen Robin herbeizurufen; doch läfst sich der Ritter nicht um seinen Lohn betrügen. — In einer hübschen Pastourelle des Jaikes von Cambray (f. 65^r) vermag der Ritter die Schäferin halb durch Gewalt, halb durch Bitten seinen Anträgen Gehör zu geben: sie warnt ihn vor ihrem Robin, der bösartig sei und an ihm handgreiflich werden könnte. Bald darauf, aber natürlich zu spät, kommt Robin auch, „seine Keule hinter sich herschleppend“. Auf seine Nachfrage, ob der Schäferin etwas geschehen, wird er von ihr natürlich beruhigt: «Ne t'esmaie — paie — le jugleir — k'il mait apris a tumeir — et je li ait fait dancier — et bailleir». Der Schäfer, dem geistige Gaben offenbar nicht im verschwenderischen Mafse zu Theil geworden sind, versteht diese Feinheiten nicht nach ihrem wirklichen Sinn; er nimmt sie wörtlich, versichert nichts Böses gedacht zu haben,

erkundigt sich dann nach dem Namen des *jugleirs* und zieht seinen Knappsack hervor, worauf die drei einmüthig mit einander frühstücken. Jaiket empfiehlt sich jedoch bald, da ihm das grobe Brot des Schäfers nicht sehr behagt und er an einer angenehmeren Unterhaltung mit der Schäferin durch die Gegenwart Robins gehindert wird. — In einer anderen Pastourelle derselben reichen Handschrift (fol. 7ᵛ 2. Th. neu f. 121ᵛ) läſst sich die Schäferin durch die Untreue ihres Robin bewegen, sich an ihm zu rächen. Dasselbe Motiv, nur entwickelter, findet sich in einer Pastourelle des Jaikes d'Amiens (alt 92ᵛ neu fol. 82ʳ); der Ritter leitet Marot selbst zu einem verliebten Stelldichein, das ihr Ungetreuer mit einer Anderen hat. Die beleidigte Schöne wechselt einige Artigkeiten mit ihrer Nebenbuhlerin und geht dann mit der Keule auf sie zu; Robin legt sich für seine neue Geliebte ins Mittel und schickt Marot mit einer tüchtigen Tracht Prügel heim, worauf sie den Anträgen des Ritters natürlich ein leichtes Gehör gibt.

Aber bei weitem nicht immer sind die Bemühungen des Ritters von diesem Erfolge begleitet. In einer Pastourelle vom Cuens de la Marche läſst sich der Ritter durch die Betheuerungen der Schäferin, daſs sie dem «plus vaillant bacheler de ceste contrée» verlobt sei, wirklich bewegen fortzugehen, worauf sie ihm höhnend nachruft: «Moult vos doit on pou prisier — quant sanz prendre un douz besier — vos sui eschapée». Spott muſs der Ritter häufig erleiden. In einer Pastourelle der Handschrift 845 (fol. 174ʳ), die Roquefort auf p. 393 höchst unvollständig und fehlerhaft mitgetheilt (3 Strophen fehlen), ruft die Schäferin ihm zu: «Sire chevaliers — vos devendroiz moînes — mes ja se dex plaist — ne serez chanoines — je vos amasse par amors — mes je n'os por les traïtors — Merci etc.» Bei Colins Pansate de Cambrai (Bern, alt fol. 8ᵛ 2. Theil; neu fol. 122ʳ) will die Schäferin ihren Robin nicht mit dem Ritter «draip d'or», nicht mit «boukerant» vertauschen; in einer anderen Pastourelle derselben Handschrift (alt fol. 14ʳ 2. Th.; neu fol. 128ʳ) muſs er es sogar mit ansehen, wie sich Schäfer

und Schäferin in seiner Gegenwart liebkosen, nachdem seine Redekünste keinen Erfolg gehabt [1]). Solchen Widerstand trifft der Ritter sehr oft, auch keusche Schäferinnen sind nicht selten. Vgl. die bei Bartsch, Chrestomathie col. 303 aus 20050 veröffentlichte, ferner Ms. de Paulmy 63 pp. 191 und 307; 845 fol. 91ʳ und 146ʳ; 847 fol. 58ᵛ und 160ʳ u. ö. a. — Eine Schäferin des Raoul de Biauves hat sogar ein Keuschheitsgelübde gethan (das ist aber ein Unicum), eine Andere (Paulmy 63 p. 307) weiſs dem Ritter auf schlaue Weise zu entschlüpfen, flieht zu ihrem in der Ferne arbeitenden Vater und lacht ihn aus. Aber nicht immer kommt der Ritter so billig mit einfacher Zurückweisung seiner Anträge oder Spott davon, zuweilen verleiden ihm die Schäfer durch eine tüchtige Tracht Prügel die Lust, ihren Mädchen nachzugehen (Bern 389 neu fol. 41ʳ und 195ʳ).

Aber auch friedlich und freundschaftlich verkehren Ritter und Schäfer in manchen Pastourellen miteinander. Eine Schäferin, die den Ritter anreizt, tritt in diesen Stücken gar nicht auf, der Ritter schlichtet Streitigkeiten der Schäfer unter sich (B. 389 fol. 215ᵛ neu), tröstet Robin, dem die Mutter der Geliebten den Zugang zu derselben wehrt (Paulmy 63 p. 122), oder hört, wie in einer Pastourelle des Pieres de Corbie, theilnehmend seine Klagen an, als Robin bei einem Stelldichein von einem Eifersüchtigen überrascht und furchtbar durchgeprügelt worden ist. —

Wie in diesen Pastourellen die Schäferin, so tritt in andern der Ritter gar nicht auf. Bei *Baudes de la Kakerie* (844, 99ʳ; 12615, 44ᵛ) will Robin nichts von der Schäferin wissen und tadelt sie, daſs sie ihm ihre Liebe anträgt; in einer anderen Pastourelle von Jehan Erars bewerben sich gleichzeitig um Marot ein Vallet Guion und der Schäfer Robin; sie gibt dem Letzteren den Vorzug.

---

[1]) Vgl. unsere Anmerkung zu dieser Pastourelle in der berner Handschrift, wo wir die Pastourelle, die C. Hofmann fehlerhaft abgedruckt, aus 20,050 wiederhergestellt haben.

In einer letzten Gruppe von Pastourellen, von denen uns Vat. 1490 einige hübsche Beispiele aufbewahrt, finden wir Feste und Tanzlustbarkeiten der Schäfer, denen der Ritter entweder blos zusieht (Pastourelle des Jehan Erars in Vat. 1490 fol. 111ᵛ, eine andere Paulmy 63 pag. 302 und 845 fol. 171ʳ) oder in die er sich ohne Weiteres mischt (Paulmy 63 p. 326, Vat. 1490 fol. 110ʳ; bei Roquefort höchst mangelhaft abgedruckt). — Manchmal verstehen aber die Schäfer diese Zudringlichkeit falsch, wie in der Pastourelle «La douçors del tens novel» die Bartsch col. 302 aus 20050 fol. 55 mitgetheilt, wo der Ritter mit Steinen, Stöcken und Hunden aus der Gesellschaft getrieben wird, in die er sich eingedrängt, aber nicht den Muth hat, wie Don Juan in einer ähnlichen Situation, seinen Angreifern die Stirn zu bieten.

Unsere Untersuchung ist jetzt zu dem Punkte gediehen, wo wir ihre Resultate vollständig zusammenfassen können. Diese lassen sich im Wesentlichen zu 3 Sätzen für die Troubadours und 3 entsprechenden für die Trouvères formuliren.

Für die Troubadours haben wir Folgendes festgestellt:

1) Die Pastourelle existirt bei den Troubadours im 12. und 13. Jahrhundert, ist aber im 13. Jahrhundert verhältnifsmäfsig wenig, im 12. fast gar nicht angebaut.

2) Die Pastourelle der Provençalen entspricht nur in den seltensten Fällen dem eigentlichen Begriff dieser Dichtungsart. Nie eigentlich volksmäfsig, ist sie zuweilen sogar nur ein Sirventes in Gesprächsform und leidet stets mehr oder weniger an einer gewissen Monotonie.

3) Die Figuren des Ritters oder Dichters, die der Schäferin und die Gesprächsform sind für die provençalische Pastourelle wesentlich und ausnahmslose Regel.

Für die Trouvères würden die entsprechenden Sätze folgendermafsen lauten:

1) Die Pastourelle existirt bei den Trouvères im 12. und im 13. Jahrhundert. Die Beweise, nicht allein der Existenz der Pastourellen, sondern auch ihrer sehr

großen Verbreitung und Beliebtheit in Nordfrankreich um diese Zeit sind in Beispielen und Zeugnissen sehr zahlreich.

2) Die Pastourelle der Trouvères ist ein eigentlich volksmäßsiges Genre; sie umfaßt den größten Theil des Schäferlebens in seinen Leiden, Freuden, Vergnügungen und Festen und zeigt die größte Mannigfaltigkeit. Viele Stücke zeigen Verwandtschaft zu dem in Deutschland von *Nithart von Riuvental* cultivirten Genre.

Diesen Sätzen fügen wir noch folgende allgemeine hinzu:

1) Es hat gar keine Wahrscheinlichkeit für sich, daß die Provençalen ein Genre erfunden haben, um es nach wenigen Versuchen beinahe ein Jahrhundert liegen zu lassen, und es dann, nachdem ihre Nachbarn es ebenso eifrig ergriffen und angebaut, wie sie es verschmäht und vernachläßigt haben, aufs Neue zu ergreifen.

2) Das volksmäßige Genre der Pastourellen paßt nach dem gewichtigen Zeugnis, das uns von einem Troubadour selbst (Raymond Vidal) erhalten ist, sowie nach der Kenntnis, die wir von der Poesie der Provençalen aus ihren uns erhaltenen Werken schöpfen, gar nicht zu ihrer durchaus höfischen Dichtweise, wofür zum Ueberfluß noch die Art spricht, in der sie im 13. Jahrh. die Pastourelle behandelt.

3) Es steht fest, daß am Ende des 12. Jahrh. die Kenntnis der Trouvèrespoesie in Südfrankreich schon sehr verbreitet war. (Vgl. P. Meyer *Recherches sur l'épopée française* pp. 21, 35 und besonders 17.)

Nach allem diesen erreicht für uns folgender Satz, den wir als Endresultat hinstellen, einen sehr hohen Grad von Wahrscheinlichkeit:

Das Genre der Pastourellen ist Erfindung und Eigenthum der Trouvères. Die Troubadours entlehnten von ihnen ziemlich früh dieses Genre, da sie aber richtig fühlten, daß sein volksmäßiger Ton zu ihrer durchaus höfischen Dichtweise nicht paßte, bauten sie es sehr wenig an und ließen es bald fast ganz liegen. Erst spätere Dichter, die das Bestreben hatten, sich in zahlreichen

Formen zu versuchen (Guiraut Riquier), suchten es wiederum hervor oder entlehnten es aufs Neue den Nordfranzosen. Dem Wesen ihrer Dichtungsweise angemessen, ging ihnen aber der ursprünglich volksmäſsige Character der Pastourelle ganz verloren, sie wurde unter ihren Händen zu einem ganz kunstmäſsigen Genre, das sich bald dem Sirventes, bald der Tenzone näherte, bald einen eigenen neuen Weg einschlug, der schon an die Ballade streift. Fast immer ist ihnen aber die Form der Pastourelle nur Schablone, äuſserliches Beiwerk; ihren Schäferinnen fehlt meistens die innere Wahrheit.

(Wird fortgesetzt.)

Die Namen und Beinamen der Städte Italiens.

(Fortsetzung.)

Gleichwohl sind den Nationen mit Ausnahme der Türken und Magyaren andere Eigenschaften beigelegt.

Die Engländer werden stolz genannt, wie in den Sprichwörtern der Zigeuner; die Franzosen, analog dem toscanischen Sprichwort:

Francese furioso, Spagnuolo assennato, Tedesco sospettoso,

als furiosi bezeichnet, und die Spanier für verschlagen erkannt, während es sonst in toscanischen Sprichwörtern heifst:

Gli Spagnuoli s'accordano a bravare, i Francesi a gradire, gli Inglesi a mangiare, i Tedeschi a sbevazzare, e gli Italiani a pisciare;

Signore Spagnuolo e pasticcere francese,

und:

Alla Spagnuola: Un grand assalto e una bella ritirata[1]).

Auch von Piemont wird anderwärts gesagt:

Il Piemonte è la sepoltura dei Francesi,

weil die Letzteren in den langen und blutigen Kämpfen mit Piemont fast immer den Kürzeren gezogen; die Lombarden gaben zu den Redensarten Anlafs:

Ringraziar alla Lombarda (d. h. ohne Ceremonien)

und:

Facciamo alla Lombarda, che dove si cena, si dorme,

und von den Toscanern heifst es:

Chi hà a far con Tosco, non vuol esser losco,

---

[1]) Im Venetianischen: Furia francese e ritirata spagnola. In Parma ist furia franzèsa der Ausdruck für grofse Wuth.

und:

Guardati da Toscan rosso, da Lombardo nero, da Romagnuol d'ogni pelo [1]).

Daſs die Letzteren überhaupt bei ihren Nachbarn in schlechtem Rufe stehen, beweisen die toscanischen Sprichwörter:

I Romagnuoli portano la fede in grembo,
Romagnuol della mala Romagna,
O ti giunta e ti fa qualche magagna;
I Romaneschi nascono co' sassi in mano.

und:

Romaneschi, non son buoni nè caldi, nè freschi.

Die Bezeichnung der Bewohner der Abruzzen nach ihrer Lieblingsspeise weist auf eine bei den Italienern sehr gebräuchliche Art hin, Spitznamen zu bilden. So werden in Parma die Florentiner Mangiafagioli, die Ferraresen Mangiazucche und die Mailänder Buseccòn (von busèca, Gedärme, Kaldaunen, Bauch); die Parmesaner dagegen in Piacenza Bagnòn, Brühenesser oder Suppenschmiede genannt, weil sie in dem Rufe stehen, die Brühe mehr zu lieben, als das Fleisch, oder, wie es sprichwörtlich heiſst:

Agh piàs pu la bagna ch' el stufà.

Die Neapolitaner, welche früher von ihrer Leidenschaft für den Kohl (foglia cappuccia) den Spitznamen Mangia-foglia trugen, werden jetzt allgemein Maccaroni, die Bewohner von Cremona in Toscana Mangia-fasoli, und die von Vicenza in Venedig im Spott Magna-gati genannt.

Apulien, welches sonst an Stelle des altrömischen Capua getreten, indem die Redensart:

---

[1]) In Toscana:

Romagnuolo d' ogni pelo;
Spagnuolo bianco;
Lombardo rosso;
Tedesco negro;
Schiavon picciolo;
Genovese guercio;
Venezian gobbo.

È una Puglia,

dasselbe wie: Siamo in Cuccagna bedeutet, ist durch seine vielen Fliegen berüchtigt.

Mosche in Puglia,

ist soviel als: Eulen nach Athen oder Krokodile nach Egypten tragen, und von etwas recht Geringfügigem spricht man:

È come morir una mosca in Puglia.

Von den Bewohnern pflegt man in Toscana zu sagen:

Pugliese, cento per forca e un per paese,

oder:

Compar di Puglia, l'un tiene e l'altro spoglia,

und darauf scheint sich auch der Vers von Otranto zu beziehen, der später noch ein Mal wiederholt wird.

Die Strafsen in Apulien, welche im 31. Vers getadelt werden, lassen auch jetzt viel zu wünschen übrig, und „i mal passi" in der Terra di Lavoro sind noch immer zu fürchten.

Mit Rom, von dem es bekanntlich heifst:

Roma doma,

und, dem lateinischen: Ubi Papa, ibi Roma nachgebildet:

Dove è el Papa, ivi è Roma [1]),

beginnt und schliefst in unserm Gedicht die Reihe der italienischen Ortschaften. Es wird als Stadt der Alterthümer bezeichnet, und der Reimspruch, welcher es behandelt, hat einen so volksthümlichen Klang, dafs man sich wundert, ihn in keiner Sprichwörtersammlung zu finden. Und doch werden wenige Städte im Munde des Volks so oft genannt, wie Rom.

Tutte le strade conducono a Roma,

oder:

Per più strade si va (E' si va per più vie) a Roma;
A passo a passo si arriva a Roma [2]),

und:

---

[1]) sardinisch: Inùe est su Paba, in cuddae est Roma.
[2]) sardinisch: A passu passu si jompet a Roma.

Dimandando si va a Roma, [1])

oder:

Chi lingua ha, a Roma va, [2])

spricht man in ganz Italien;

I vescovi in Roma sono como i crocefissi in bottega del legnaiuolo,

(d. h. Niemand zieht den Hut vor ihnen ab);

In Roma più vale la cortigiana che la donna romana;

Roma travagliata, chè chi ha bella moglie, vive d'entrata,

und:

Chi va a Roma e porta un buon borsotto,
Diventa abate o vescovo di botto,

in Toscana, und:

Qui non bidet a Roma, a Roma non credet,

auf der Insel Sardinien.

Die Redensart:

Andar a Roma senza veder il Papa, [3])'

hat noch zahlreichere Varianten, als die toscanische:

Andar a Roma per Mugello [4])

(d. h. auf der entgegengesetzten Seite), und die Phrase:

Non andar a Roma per la penitenza [5])

hört man nicht minder oft, wie das bekannte:

Prometter Roma e toma. [6])

Von dem römischen Hofe behaupten die Toscaner:

La Corte Romana non vuol pecora senza lana,

oder:

---

[1]) sardinisch: Pregunta pregunta (A pregontu) s'incontrat a Roma.
venetianisch: Domandando se và a Roma.

[2]) lombardisch: Chi ha lengua in bocca el va magara a Roma.
piemontesisch: Chi lenga a, a Roma va.
nur in Toscana: Chi ha lingua, va in Sardegna.

[3]) emil. bol.: Andar a Ròma sèinza vèdr al Papa.
emil. parm.: Andar a Roma senza véder el Papa.
piem.: Andè a Roma senssa vede el Papa.
sard.: Ses andudu a Roma et non has bidu su Paba.
venet.: Chi vol veder el Papa, vada a Roma.

[4]) piem.: Andè a Roma per Rivoli (per una stra oposta).

[5]) sard.: Non has (hat) andare a Roma a fagher penitentia (ad si pentire).

[6]) piem.: Promete Roma e toma.

Corte romana non vuol pecora sana,

und aus dem lateinischen Spruche:

Roma nulli aliena

ist das italienische:

Roma non fù mai matrigna à nessuno

geworden.

Die warmen Mineralquellen in der Nähe von Viterbo sind nicht weniger berühmt, als die später erwähnten Alabasterbrüche von Volterra.

„Il bel pozzo de Orvieto" ist der in Tuffstein gesprengte außerordentlich tiefe Brunnen, in den man auf einer Schneckentreppe 150 Stufen hinab und auf einer andern Seite wieder hinaufsteigen kann.

Der Wein von Montefiascone, Est Est genannt, gehört zu den besten Italiens, und kostete bekanntlich einem deutschen Prälaten, Johannes Fugger, das Leben, wie dessen Grabschrift in der Kirche S. Flavian in Montefiascone bezeugt:

Est, est, est: propter nimium est dominus meus mortuus est.

Ebenso trefflich ist der Wein von Montepulciano, von welchem der Arzt und Dichter Redi sagt:

Montepulcian d'ogni vin è il rè.

Die Weine von San Lorenzo, Brianza, Cesena, Velletri, Terracina, Salerno u. a., werden nicht minder gerühmt, und der vin greco von Soma wird auch in dem Sprichwort angeführt:

Pan di Puglia, vin di Somma e carne di Soriente.

Dagegen versichern die Venetianer vom Wein aus Salzèo:

La ua de Salzèo xe bona da far asèo.

Valle di Chiana zwischen Siena, Arezzo und Cortona ist eins der fruchtbarsten Thäler Italiens und die Kornkammer des ehemaligen Großherzogthums Toscana.

Siena, wo nach der Behauptung der Toscaner:

Lingua sanese e bocca pistojese [1])

das reinste Italienisch gesprochen wird, ist im Volks-

---

[1]) Im übrigen Italien sagt man:
Lingua toscana in bocca romana.

mund mehrfach der Gegenstand des Spottes. Wie von Poppi:

Bandi de' Poppi per chi sì e per chi nò,

heifst es auch von Siena:

Bandi da Siena per chi sì e per chi nò.

Ein Pazzo alla Sanese ist nicht blos verdreht, sondern auch boshaft:

Egli ha l'arme Sanese

bedeutet: er hat grofsen Hunger, weil die Stadt einen Wolf im Wappen führt, und die Toscaner versichern scherzweise:

I Sanesi hanno sei nasi,

oder:

Panno Sanese che si rompe prima che si metta indosso.

Der schöne Brunnen Fonte gaja auf der Piazza del Campo, der seinem Erbauer, dem Bildhauer Giacomo della Quercia, den Namen Giacomo della Fonte eintrug, die Architektur der Paläste mit ihren Thürmen, die Anmuth der Bewohnerinnen und die Universität veranlafsten den Reimspruch in unserm Gedicht.

Die Gewerbe, welche damals in Cortona, Empoli, San Casciano und andern Orten in Blüthe standen, werden gröfstentheils noch jetzt betrieben, die Handelsartikel aus Cole, Pistoja, Murano u. s. w. sind noch gegenwärtig geschätzt.

Fiorenza oder Firenze führt immer den Beinamen bella.

Die bekannte Charakteristik der Hauptstadt Italiens lautet:

Milano la grande, Vinegia la ricca, Genova la superba,
Bologna la grassa, Firenze la bella, Padova la dotta,
Ravenna l'antica, Roma la santa,

und wenn man in Mailand und Reggio spricht:

Nô è bell Fiorenza, ma l'è bell Piasenza,[1])

so ist dies blos ein Wortspiel für das Sprichwort:

Non è bèl quel ch'è bello, ma quel che piace.

---

[1]) In Reggio:
An' è bèll Fiorèinža, ma l'è bèll Piasèinža.

In Toscana sagt man:

A Firenze il fiore, Prato l'amore, Pistoja il pazzo,

bemerkt aber tadelnd:

Fiorenza non si muove, se tutta nò si duole,

und ist besonders übel auf die Florentiner zu sprechen.

Man gesteht gern zu:

Che vuol ben principiare alcuna cosa, vada al Fiorentino,

weil die Florentiner gewöhnlich gut anfangen, was sie unternehmen, und:

Il Fiorentino mangia sì poco e sì pulito,
Che sempre si conserva l' appetito,

weil sie sehr mäſsig sind, spricht aber:

I Fiorentini son cattive doghe da botte ed i Veneziani buone,

weil sie nicht, wie die Venetianer, eins bleiben, um Etwas zu Ende zu bringen. Ferner bezeichnet man einen Geizhals mit den Worten:

Egli è di quei larghi da Firenze;

erklärt:

Tre cose son difficili a fare: cuocere un uovo, fare il letto ad un cane ed insegnare a un Fiorentino,

und nennt:

Fiorentini ciechi, Senesi matti, Pisani traditori, Lucchesi signori.

Der gute Rath:

Stai a bottega e tieni col Palagio, avrai gli ufficii a Firenze,[1])

rührt aus den Zeiten der Republik her, wo die Patrizier meist Kaufleute waren; der Spruch:

Fiorentin mangia fagioli, è' volevan li Spagnuoli;
Li Spagnuoli son venuti, Fiorentin becchi cornuti,

bezieht sich auf das Jahr 1732, wo die Florentiner mit Sehnsucht den Infanten Don Carlos herbeiwünschten, und die beiden Reimverse:

Lotto, lusso, lussuria e Lorenesi,
Quattro L ch' han rovinato i miei paesi

und:

Co' Medici, un quattrin facea per sedici:
Dacchè abbiamo la Lorena, se si desina, non si cena,

---

[1]) A Firenze, per avere ufizii, bisogna avere bel palazzo e stare a bottega.

schildern die Regierung der Lothringer im Gegensatz zu der der Mediciäer.

Prato, von dem es heifst:

A Prato c'è più preti che à Pistoia staia,

ist wegen des besten Brotes in Italien bekannt. Ein Sprichwort stellt:

Barletta in Puglia, Prato in Toscana e Mompelier in Francia

zusammen, und wenn es regnet, sagt man scherzweis:

Faremo come quei da Prato (lascierem piovere) [1].

Die Einwohner von Prato sandten nämlich einst Abgeordnete an den Magistrat von Florenz, dessen Unterthanen sie waren, um sich die Erlaubnifs zu einem Jahrmarkt zu erwirken, welcher immer am 8. September abgehalten werden sollte. Gegen eine jährliche Abgabe ward ihnen ihr Gesuch bewilligt, aber auf dem Rückweg fiel es einem der Abgesandten ein, ob sie, wenn es am Tag des Marktes regnete und dieser deshalb nicht stattfinden könnte, auch bezahlen müfsten. Sogleich kehrten sie um und trugen zögernd ihr Bedenken mit den Worten vor: „Ma se piove" —, wurden jedoch von einer der Magistratspersonen mit dem Ausruf unterbrochen: „Ebben, lasciate piovere!" und gingen nun beruhigt nach Hause.

Die Bewohner von Lucca gelten für ebenso betriebsam, wie die von Monte Varchio und Bergamo, von denen die Toscaner bekanntlich behaupten:

Bergamaschi, Fiorentini e passere, n' è pieno tutto il mondo.

In Piemont wird eine geschminkte Dame angelet d'Luca (angiolino di Lucca) genannt, und wenn etwas spät oder nie geschieht, pflegt man in Italien zu sagen:

A Lucca ti vidi, a Pisa ti riconobbi.

Pisa giebt zu den Redensarten Anlafs:

Dar cena alla Pisana,

wobei man den Gästen zugleich ein Nachtlager anbietet, und: avere i Pisani

für schläfrig sein.

---

[1]) Auf der Insel Sardinien heifst es:

Fagher comente faghent in Bosa, quando pioet laxans pioer.

Aehnlich in Deutschland von Metz, in Frankreich von Paris.

Il soccorso di Pisa (d' Pisani) [1])

ist gleichbedeutend mit dem di Messina, welcher zu spät kommt, oder dem französischen:

Le secours des Vénitiens, trois jours après la bataille.

Die Toscaner sprechen:

Pisa, pesa per chi posa,

weil sie die Luft in Pisa für schwer halten, und haben den Scherzspruch:

Pisantin pesa l'uovo;
Milanese spanchiarol;
Veronese cavoso;
Visentin gatto;
Bressa mangia broda;
Fiorentin cieco;
Bolognese matto;
Mantua bulbar;
Ferrarese gambamarze;
Cremonese mangia-fasoli;
Padoan picca l'aseno.
Fachin stoho.

Der eigentliche Hafen von Livorno (Darsena) ist nicht groſs, aber sicher, die Rhede sehr geräumig und gut.

Specia liefert, wie Pizzo, tüchtige Barkenführer, Genua ausgezeichnete Seeleute. Daher heiſst es:

Nave genovese e mercante fiorentino,

obgleich Genua sonst nicht im besten Rufe steht. Denn:

Genova prende e non rende;

Genova, aria senza uccelli, mare senza pesce, monti senza legna, uomini senza rispetti,

und:

Genovese aguzzo, piglialo caldo.

Die Venetianer versichern sogar:

A far un Genovese ghe vol sete Ebrei e un Fiorentino,

und in einer Charakteristik der Bewohner der Hauptstadt Italiens steht:

---

[1]) romagn.: E sucörs d'Pisa.
venet.: El socorso de Pisa.

A Roma dottori, a Napoli ladroni, a Genova scavezzi, a Milan tagliacantoni, a Venezia forestieri, a Fiorenza scardassieri.

Savona an der Riviera ist durch seine Orangegärten nicht minder berühmt, als Palermo; Alessandria hat einen schönen mit Bäumen besetzten Platz, und Lodi, die eigentliche Heimath des Parmesankäse, ist bedeutend durch Viehzucht.

Die Venetianer wenden den Namen zu dem Wortspiel an:

Da Lodi tuti passa volentieri,

welches dem Toscanischen entspricht:

La carne della lodola piace ad ognuno.

Pavia dient zur Redensart:

Da Malamocco à Pavia vi son cento miglia,

mit welcher man in Oberitalien einen endlos scheinenden Weg bezeichnet.

In Chiavenna ist noch jetzt eine sehenswerthe Drechselfabrik des Lavagesteines zu allen Arten Kochgeschirren, und von Brianza sagt man:

Nel monte di Brianza, senza vin non si danza.

Der Bergamasker gilt für sehr schlau:

Il Bergamasco ha il parlar grosso e l'ingegno sottile,

und würde nur übertroffen werden, wenn es

Fiorentini da Bergamo

gäbe.

Von der Lage der Stadt schreibt sich die ironische Vergleichung her:

È dritto come la via da Bergamo,

und die Mundart der Landleute aus der Umgegend der Stadt hat die Rolle des komischen Bedienten in der Comödie hervorgerufen, einer der fünf italienischen Charaktermasken, welche ein Sprichwort auf folgende Weise zusammengestellt:

Sicilia dà i Covelli, Francolino i Graziani, Bergamo gli Zanni, Venezia i Pantaloni e Mantova i buffoni.

Darauf bezieht sich auch die Redensart:

È come i fanti de Bergamo, grand' e poltrone,

während eine andere:

Egli hà dei cinque T Bergamaschi: Tò, Tien, Tira,
Tosto, Tutto,

auf der Sprache und dem Wesen der Bergamasker beruht.

Milano, der Wohnsitz eines reichen Adels und in der fruchtbaren lombardischen Ebene gelegen, von der es in Toscana heifst:

La Lombardia è il giardino del mondo,

ist berühmt durch die Pracht ihrer Corsos, und bekannt durch ihren Wohlstand. Daher sagen die Bewohner, welche ihres starken Appetites wegen i lupi lombardi genannt werden:

Chi volta el cun a Milan, le volta al pan, [1])

und die Nichtmailänder wissen ihre Schätzung der Macht Mailands nicht besser auszudrücken, als mit den Worten:

Milan può far, Milan può dir, ma non può far dell' acqua vin,

weshalb sie auch auf jedes Gesuch, das sie nicht vollständig erfüllen können, antworten:

Questo è quanto può far Milano.

Brescia besitzt bedeutende Gewehrfabriken und ward deshalb nicht nur früh schon armata genannt, sondern auch zu der Redensart angewandt:

Non l'armerebbono quant' arme son in Brescia.

Ein toscanisches Sprichwort sagt:

Brescia può e non vuole;
Verona vuol e (ma) non può;
Vicenza può e vuole;
Padova nè può, nè vuole.

Mantova war ehedem der Ort, welchen Kaufleute, die Bankerott gemacht, zu ihrem Aufenthalt wählten, weshalb man noch jetzt eine Verleitung zu unnützen Ausgaben mit den Worten abzuwehren pflegt:

Voi volete, ch' io vada à star à Mantova.

Der Name der Stadt Piacenza hat die Wortspiele veranlafst:

---

[1]) venet.: Chi volta 'l cul a Milan, lo volta al pan.

Ha cominciato a venir da Piacenza via
(d. h. a divenir piacevole).

Vien da Piacenza, wenn Jemand eine Drohung nicht ernstlich meint, und das bereits bei Florenz angeführte mailändische:

Nô è bell Fiorenza, ma l'è bell Piacenza.

In Parma nennt man die Piacentiner Rangognén, streitsüchtig, weil dies Wort in der Mundart von Piacenza diese Bedeutung hat. Aus einem ähnlichen Grunde nennen die Brescianer die Bewohner von Val Camonico „Cé", weil diese häufig cé als Interjection gebrauchen, und die von Provaglio am Iseo-See nach einer ihnen eigenthümlichen Wortform, Volost, während die Bergamasker früher die Mailänder Bagià [1]) nannten, weil sie sich dieses Wortes oft bedienten und von den Mailändern wiederum ebenso oder nach dem bei ihnen häufig vorkommenden Namen, Bortolí genannt wurden. Auch die Florentiner werden ihres Dialectes wegen von den Piemontesen Cocoi, von den Römern und Neapolitanern Hoboi oder Chachafagioli, die Calabresen von den Neapolitanern Giangurgulu, und Bologna wird in Toscana la città del sipa genannt.

Parma bell' arma, Reggio gentile e Modena un porcile,
sagt ein toscanisches Sprichwort von den drei Hauptstädten der ehemaligen Herzogthümer gleichen Namens, und in Parma lautet die üblichste Betheuerung:

Finche Parma sarà Parma.

Wie die Toscaner behaupten:

Parmigiano, lunga lingua, corta mano,

sprechen die Parmesaner von sich selbst:

Pramsàn largh d' bocca e strett d'man,

---

[1]) mailändisch bagià eigentlich grüne Schotenschalen, dann Alles, was lächerlich oder verachtenswerth ist; am Val San Martino Schaffell, wie brescianisch basana. Bagiana in Val di Scalve Schote, Hülse; brescianisch basanot, frische Bohnen.

und nennen deutlich reden:

parlar in bon pramsàn. [1])

Der Ausdruck der Parmesaner:

Aver passà la Parma, dünne Beine haben,

bezieht sich auf den Fluſs, welcher die Stadt in zwei ungleiche Hälften theilt; der italienische Vergleich:

È fila como cacio Parmegiano,

erklärt sich von selbst, und die parmesanische Redensart:

mandàr (andàr) a Legnàgo, prügeln oder Prügel bekommen, [2])

beruht auf einem Wortspiel und entspricht dem toscanischen:

mandare (andare) a legnaja.

Von Verona wissen besonders die Venetianer nicht viel Gutes zu berichten:

Veronesi tuti mati;
A Verona ogni mato se stagiona;
In piazza de Verona ora i vende, ora i dona,

und:

A Verona bisogna andar in leto quando le galine va a ponaro [3]).

Nur den Vorzug einer schönen Hand lassen sie gelten:

Veronese, bela man,

und diese Schönheit finden wir auch in einem Gedicht erwähnt, welches Catharinus Dulcis in seiner Schola Italica (pars altera pg. 15) gleichfalls mittheilt, und das wir nicht umhin können, als characteristisch für die Anschauungen der Italiener hier folgen zu lassen. Es ist betitelt:

Rythmi italici, quibus nonnullarum Nationum, Provinciarum, Civitatum ingenia et mores scitè ac eleganter describuntur

und lautet:

---

[1]) Ebenso piemontesisch: A dila an bon piemonteis.
sardinisch: Narrer una cosa ad sa sarda u. s. f.

[2]) piemontesisch: mandè a Legnago (ein Ort im Veronesischen).

[3]) toscanisch: A Verona bisogna andar a letto quando le galline.
oder: In Verona bisogna far como fanno le galline.

Chi vuol saper della beltà terrena,
Come è partita per ogni Paese,
Ascoltame che dolce e varie imprese,
O provata lascivia in questa vena:
Fianco Fiamengo e la Tedesca schiena,
La gamba Schiava, il piede Genovese,
Il montegiar Spagniol, l'ingegno Francese,
Petto in Venezia, il bel profil di Siena,
Occhi in Firenza, il dor capel Pavano,
Ciglia in Ferrara, e la pel Bolognese
E di Verona la polita mano.
Di Grecia gli eletti gesti e voglie dico,
Napoli denti e l'aspetto Romano
E l' habito sfogiato Milanese,
E per ogni paese
Le donne son sorelle e d'una tazza,
E chi a danari per tutto sguazza.

Peschiera hat durch seinen Namen den Spottreim veranlaſst:

Son da Peschiera e sò pescare;
Ma s'io vuò del pesce, me 'l convien comprare,

und der Garda-See, an dem es liegt, dient nicht nur zum Wortspiel:

Si pensa d'esser in rocca di Garda,

d. h. sicher, sondern auch zum Sprichwort der Venetianer:

Lago de Garda e boca de Celina porta spesso la rovina,

weil der Bergstrom Celina, für gewöhnlich trocken, beim Schneeschmelzen oft plötzlich gefahrdrohend anschwillt, und die schlimmsten Gewitter meist aus dem Abend vom Garda-See herüberkommen.

Wie Verona, wird auch Vicenza von den Venetianern vielfach verspottet:

No ga Venezia tanti gondolieri,
Quanti Vicenza conti e cavalieri;
Lege veneziana, dura una setimana;
Lege visentina, dura da la sera a la matina,

Lege de Verona, dura da terza a nona [1]);

I Visentini co pissa un, pissa tuti,

und:

Visentin, ladro o assassin,

heifst es in Venedig, und ein längerer Volksreim in venetianischer Mundart charakterisirt die Bewohner der hauptsächlichsten Städte des venetianischen Festlandes auf folgende Weise:

Veneziani, gran signori, (Padoani gran dotori,
Padovani, gran dotori: Veneziani gran signori:)
Visentini, magna gati,
Veronesi tuti mati:
Udinesi, castèlani,
Col cognome de Furlani.
Trivisani, pan e tripe,
Rovigoti, Baco e pipe:
I Cremaschi fa cogioni,
I Bressan, tagiaconti:
Ghe n'è anco de più tristi:
Bergamaschi brusa Cristi. [2])

Die trefflich bebaute Umgegend von Vicenza ward früher der Garten von Venedig genannt, und der dort wachsende Wein gilt nicht blos in der Nähe, sondern selbst in Toscana für vorzüglich, indem es venetianisch:

Pan padovan,
Vin visentin,
Tripe trevisane
E dòne veneziani.

und toscanisch:

Pan padovano, vin vicentino, carne furlana, trippe trivigiane

heifst.

---

[1]) Auch von Turin heifst es im Piemontesischen:

J'ordin (Le legi) d'Turin a duro de la seira a la matin,

und von Ciompi in Toscana:

Bando di Ciompi, durava tre dì.

[2]) Im Toscanischen wechseln die Bergamasker mit den Bewohnern von Crema die Rollen, aber historisch haben die Venetianer Recht, da es ein Bergamasker war, welcher im Jahre 1448 in Crema ein Crucifix in Brand steckte, weil es ihm zu guelfisch war.

Der offenbare Widerspruch:

Da Vicenza a Verona, delle miglia trentadue;
Da Verona a Vicenza, delle miglia trenta,

erklärt sich durch die Höhen, welche man bei der ersten Tour bergauf, bei der zweiten bergab zu fahren oder zu gehen hat, wogegen die Redensart:

Faremo senza, come quei da Vicenza

blos auf dem Reime zu beruhen scheint.

Padova, von dem man ebenso oft sagt:

Padova la grassa,
Bononia la passa,

wie:

Bologna (la) grassa, (ma) Padova la passa,

theilt im Munde der Venetianer das Loos von Vicenza und Verona.

Padoani e Visentini, ladri o assassini;
Padoan, can,

und:

I Padoani pica l'aseno [1])

sind die freundschaftlichen Beziehungen der Paduaner, zu denen die Toscaner noch den Scherz hinzufügen:

A Padova i giudici danno la ragione ad ambe le parti.

Gleichwohl nennt ein alter venetianischer Reimspruch über einige Städte der Republik San Marco's auf dem Festland Padua die Schwester Venedigs:

Venezia bela,
Padua so sorela,
Treviso forte,
Seraval campana,
Ceneda vilana,
Conegian cazzador,
Belun traditor,
Prata desfata,
Brugnera per tera,

---

[1]) Die Paduaner hatten vor Zeiten die Gewohnheit, jedes Frühjahr nach der Grenze des Gebiets von Vicenza zu ziehen und dort mit den Vicentinern einen Scheinkampf zu liefern. Einst ward aber Ernst daraus, die Paduaner nahmen die Fahne der Vicentiner mit dem Eselsbild weg und hingen sie an den Galgen. Daher das Sprichwort: „Die Paduaner hängen den Esel“.

Sacil crudil,
Pordenon sulizà
E Porzia inamorà.[1])

Von Udine, der Hauptstadt Friauls, heifst es in Toscana:

Udine, giardini senza fiori, fontane senz' acqua, nobiltà senza creanza,

und in Venedig:

Udine, giardin senza fiori, castel senza canoni, fontane senz' acqua, nobili senza creanza.

Sein Gebiet dagegen besitzt nach der Versicherung der Venetianer drei Dinge von Ruf:

Persuti de san Daniel,
Mumie de Verzon,[2])
E parussole de Pordenon.

und die Bewohner der benachbarten Städte benennt der venetianische Volkswitz:

Sbroderi de Pordenon,
Raneri de Portogruaro,
Uzza-cani de san Vito,
Lasagne de Latisana.

Venedig selbst, von dem es heifst:

Vinegia, chi non la vede, non l'appregia,[3])

---

[1]) Ein ähnlicher Reimspruch fafst die Städte Istriens mit Triest zusammen:

Trieste pien di peste;
Città nova, chi non vi porta, non vi trova;
Rovigno, pien de ingegno, spacca i sassi come il legno;
Capodistria pedoccioso; Isola famosa;
A Piran buon pan;
Umago, tre preti e un zago
Una femmina da ben, e il pievan che la mantien.

Im Venetianischen kennt man blos die 4 ersten Zeilen:

Trieste, pien di peste;
Citanova, chi no ghe ne porta, no ghe ne trova;
Rovigno, pien de inzegno,
Spacca i sassi come 'l legno.

[2]) Die in der Sakristei der Kirche von Verzon begrabenen Leichen haben sich unversehrt erhalten und gleichen den ägyptischen Mumien.

[3]) venetianisch: Venezia, chi no la vede, no l'aprezia,
oder

oder:

Più rara cosa il mondo non possiede,
Che la città, dove il Leon risiede,

gilt dem Venetianer für die zweite Stadt der Welt, indem er behauptet:

Roma caput mundi,
Venezia secundi,
Udin codazul,
Cividal, bus de cul;

und zugleich versichert:

Venezia e 'l paradiso dei frati e de le putane.

Wie der Neapolitaner sein:

Vedi Napoli e poi muori,

hat auch der Venetianer sein:

Vedi Venezia e crepa,

und spricht dabei von sich selbst;

El Venezian messeta e doneta,

oder:

I Veneziani a la matina una messeta, al dopodisnar una basseta e a la sera una doneta.

Die Italiener des Festlandes nennen die Venetianer Pantaloni (von pianta leoni), weil sie überall an den von ihnen erworbenen Orten zum Zeichen ihrer Herrschaft die Fahne mit dem geflügelten Löwen, dem Wappen der Republik San Marco's, aufpflanzten. Auch schreiben sie ihnen als politisches Glaubensbekenntniſs den Grundsatz zu:

Prima Veneziani e po' cristiani,

weil sie wiederholt dem Kirchenbann getrotzt, wenn es galt, einen Staatszweck zu verfolgen, und sagen in Beziehung auf den Handel mit Baumwolle und Pfeffer, der Venedig besonders reich gemacht:

Il bianco e 'l negro hà fatto ricca Vinegia. [1])

Venezia bela fabricà sul mare,
Chi no la vede, no la pol stimare,

was die Toscaner aus Spott verwandeln in:

Vinegia, chi non la vede, non la pregia,
Ma chi va a vederla, ben gli costa.

[1]) venetianisch: El bianco e 'l negro gà fato rica Venezia.

Die Toscaner sind der Ansicht:

A Vinegia, chi vi nasce, mal si pasce;
Chi vi viene, per ben viene;

und schildern die Zahl der Gondeln und Schornsteine mit den Worten:

Non son in Arno tanti pesciolini, quant' in Vinegia gondole e cammini.

Chioggia (Chiozza), dessen Bewohner für tüchtige Seeleute gelten, versorgt Venedig mit so vortrefflichen Melonen, dafs man sprichwörtlich zu sagen pflegt:

Com' e' popon da Chioggia, sono tutte d'un sapore e d'una buccia.

Rovigo am Adigetto liegt in einem fruchtbaren Marschland, welches la Polerina di Rovigo genannt wird, und nach Ferrara zu in eine sumpfige Gegend übergeht.

Ferrara selbst, wo die Frauen die schönsten Augenbraunen haben sollen, besitzt eine starke Citadelle mit einem grofsen Zeughaus, und Frösche, von denen es heifst:

Ranocchi da Ferrara,
Non mordono, perchè non hanno denti.

Modena, wohin man nach der Redensart:

Menar l'orso a Modena,
(in Reggio: Mnèr l'ors a Mòdna)

den Bären führt, wenn man etwas unternimmt, was weder Ehre, noch Gewinn bringt, theilt in der Volksmeinung mit Ravenna den Vorzug, ungewöhnlich schlaue Kinder zur Welt zu bringen.

Un bambino da Modena (im Romagnuolo: Umaren da Môdna)

ist gleichbedeutend mit:

Bambino da Ravenna che nacque con la barba,

von dem man mit Fug und Recht sagen kann:

Sà quanto vale il sale a Chioggia.

Es ist mithin das Gegentheil der

Semplici di Val di Struffa,

welche einst den Scudo (9 lire) für 8 lire hingaben; der Bewohner des Dorfes Fragn bei Parma, welche den Mond

im Brunnen fischen wollten, weshalb es noch jetzt in Parma heifst:

Minciòn cmè chi d'Fragn, ch'i pescavan la lòn'na in t' el pozz,

und derer von Zago [1]), von denen erzählt wird;

Quei da Zago seminavan dell' ucchie e raccoglievan de' pali di ferro,

und denen der Vergleich entnommen ist:

Tu sei peggio che quei da Zago, che davan del letame al campanile perche crescesse.

Die Redensart:

Tu vai cercando Maria (statt il mare) per Ravenna, [2])

die man verwendet, wenn Jemand Etwas sucht, wo es nicht ist, und welche der Verfasser von: La nobilissima historia di Maria per Ravenna (1630) von einer wirklichen Begebenheit herleitet, soll auf einer Sage beruhen.

Auf einem Basrelief der Stadtmauer soll man nämlich einen Ritter zu Pferd und hinter ihm eine Frau zu Fuſs erblickt haben, von welcher erzählt wird, ihr Mann habe sie in der ganzen Stadt gesucht, weil sie immer hinter ihm gewesen und er sie nicht gesehen. Da sie Maria hieſs, trat ihr Name an die Stelle von mare, welches bekanntlich nicht mehr bis Ravenna flieſst.

In einem Sprichwort von den besten Erzeugnissen des Landes:

Castroni pugliesi, mannarini pistolesi, gran siciliano, zucchero di Candia, cera veneziana, magli romaneschi, sproni viterbesi, cacio di Creta, raviggioli fiorentini,

werden zwar die Sporen von Viterbo genannt, aber auch Reggio zeichnete sich durch die Anfertigung von Sporen nicht minder aus, als Forli durch seine Handwaffen und Faenza durch seine Töpferwaaren, welche noch jetzt nach ihrer Heimath den Namen fayence führen.

Von Bologna sagen die Toscaner:

Bologna è grassa per chi ci sta, non per chi ci passa,

---

[1]) Egli è di quei da Zago.

[2]) Im Romagnuolo: Zarchê Marèja par Ravena.

Auch heiſst's von Jedem, der nicht bei sich ist:

È fuor di Bologna,

und wenn Jemand theuer kauft, was Andere billig haben, so spricht er:

Io fare' rincarir la merda à Bologna.

Die Redensart:

Far come gli orbi di Bologna, [1])

ist gleichbedeutend mit:

Far come fa la vecchia di Milano,

oder:

Far come la vecchia di Verona, un quattrino a cominciare a cantare e due a finire,

und die Bologneser werden in der Umgegend der Stadt Ptrunian genannt, weil sie den heil. Petronius als ihren Schutzheiligen verehren.

Pesaro liegt in einer äuſserst fruchtbaren Landschaft, die reich an Oel- und Feigenbäumen ist, Perugia war nicht nur eine der 12 alten etrurischen Republiken, welche lange den Römern widerstand, sondern wuſste sich auch im Mittelalter früh unabhängig zu machen und einen groſsen Theil Umbriens zu unterwerfen.

Sinigaglia ist bekannt durch seine Messe, von der es in Venedig heiſst:

Fièra de Sinigagia: quelo ch' è fato, è fato,

und durch seinen Podestà, von welchem die Sage geht:

Il Podestà di Sinigaglia, che comanda e fà da se.

Ancona hat den besten Hafen am adriatischen Meer, während der von Brindisi, einst so berühmt, jetzt ganz versandet ist, und Loretto, von dem die Venetianer sagen:

A Loreto, tanto va el zoto, che 'l dreto,

gilt noch immer für den besuchtesten Wallfahrtsort Italiens.

Fermo rechtfertigt durch seinen Namen und seine Lage das Sprichwort:

---

[1]) In Parma: far cmè j orbéu d'Bologna.
in der Romagna: fê cum fa j orben d'Bulogna.
toscanisch: far come gli orbi di Milano.
venetianisch: far come i orbi da Milàn.

Quando Fermo vuol fermare,
Tutta la Marca fà tremare,

und Manfredonia verdankt hauptsächlich seinen Glocken die Erwähnung im Munde des Volkes. Da dieselben nämlich einen Ton haben, als riefen sie: dammi e dotti, so spricht man scherzhaft:

Far le campane di Manfredonia,

wenn man Etwas haben und dafür etwas geben will, und da der Ton der einen Glocke immer schlechter wurde, pflegt man zu sagen:

L'andrà di mal in peggio come fè la campana di Manfredonia.

Das von Kaiser Ferdinand erbaute Schloſs in Trani ist nebst der Kathedrale die gröſste Sehenswürdigkeit dieser Stadt, welche ebenso wie Bari einen bedeutenden Handel mit Oel treibt.

Die Fische in Tarent haben solchen Ruf, daſs der Neapolitaner von Jemand, der fett geworden ist, behauptet:

Ha fatto la quarajesima à Ttaranto,

weil man dort an den Fasttagen vortrefflich iſst, und Altamura dient den Neapolitanern dazu, einen rohen und eigensinnigen Menschen als

Patentato d'Autamura[1])

zu bezeichnen.

Benevent, als Enclave des Kirchenstaats im Königreich Neapel, war ehedem der Zufluchtsort landesflüchtiger Neapolitaner, und Cosenza ist durch die vielen zerstreuten Höfe merkwürdig, welche um die Stadt herumliegen und Casali heiſsen.

Von Messina versichert man:

A Messina si trovano assai pulci, polvere e puttane,

und:

Se Palermo avesse porto,
Messina saria un orto,

oder:

---

[1]) Denselben Sinn hat in Neapel das Wort Calavrese, während der Ausdruck: Passà 'n Calavria, scherzen bedeutet.

Se Catania avesse porto,
Palermo saria morto,

und von den Bewohnern von Salerno sagt man:

I Salernitani ingannano il Diavolo.

Die Insel Ischia mit sicherem auf 600 Fuſs hohen Basaltfelsen erbautem Castell theilt mit Florenz den Vorzug, bella genannt zu werden, und die reicheren und vornehmeren Familien derselben, welche, um sich von der übrigen Bevölkerung abzuscheiden, nicht in der Stadt Ischia, sondern in Foria auf der Westküste wohnen, heiſsen: Galant' huomini.

Napoli gentile ist die jetzige Bezeichnung Neapels, welches bei den alten Römern Otiosa Neapolis hieſs, und zur Zeit der spanischen Herrschaft trotz seiner wiederholten Aufstände den ehrenvollen Beinamen fidelissima trug[1]).

Fand je das Sprichwort:

Terra buona, ma gente pessima

Anwendung, so war es bei Neapel der Fall, wo nach der Behauptung der Italiener selbst der ehrlichste Mann ein Spitzbube wird, obgleich die Toscaner mildernd hinzufügen:

Anche altrove che nel campo di Napoli si trovan bari.

Während man von Neapel zu sagen pflegt:

Napoli, pezzo del cielo caduto in terra,

wenden die Neapolitaner Neapel wie Pozzuoli zur Redensart an:

Schiaffance sso naso a Napole (Pezzulo),

welche der französischen: baisez mon cul, entspricht, und characterisiren die umliegenden Ortschaften mit den Versen:

A Massa se dice saluta e passa;
à Sorriento strigne li diente;
à Vico porta co tico;
à Castiello a mare ne ammice, ne compare.

---

[1]) Die Regierung der spanischen Vicekönige charakterisirt das Sprichwort:

Il ministro di Sicilia rode, quel di Napoli mangia, e quel di Milano divora.

Sie selbst werden, aufser mit den bereits angeführten Namen mit dem Ausdruck Squarcioni [1]) oder Ciuccie (Esel) beehrt, und für grofssprecherisch und geizig gehalten, indem man spricht:

Napolitano, largo di bocca, e stretto di mano.

Die Frauen von Gaeta stehen ebenso im Ruf der Schönheit, wie die von Quarata und Siena, und Terracina dient durch seinen Namen den Piemontesen zu den Redensarten:

Esse a Teracina,

am Bettelstabe sein.

Die Aquäducte der Campagna und das Colosseum in Rom sind die letzten Merkwürdigkeiten, deren der Dichter Erwähnung thut, ehe er Abschied von dem Leser nimmt.

Das Sprichwort, welches von Italien nicht mit Unrecht behauptet:

In Italia troppe feste, troppe teste, troppe tempeste,

und die Ansicht kundgiebt:

Non conosce l'Italia e non la stima,
Chi provato non ha la Spagna prima,

hat noch viele andere Orte in seinen Bereich gezogen, die im Gedichte nicht vorkommen.

So werden Anguille di Campagnuola gerühmt; von der Insel Corsica hört man:

Corsica, morsica,

und von Crèsole sagt der Venetianer:

A Crèsole no gh' è nè pan, nè fregole [2]).

Nicht minder verrufene Orte sind Tiene, Malo und Schio, von denen es in Venedig heifst:

Tiene, Malo e Schio,
Maledeti da Dio,

oder:

---

[1]) „perchè squarciano e dilatano la verità coll' amplificazione." Galiani.

[2]) Aehnlich sprechen die Toscaner von 2 sehr unfruchtbaren Orten des ehemaligen Grofsherzogthums Toscana:

Montaione e Montaio,
Nè penna, nè calamaio.

Tiene, tienteli;
Schio, schivete;
E Malo, sed libera nos a Malo!

und von Fusina, Conca und Lova zwischen Padua und den Lagunen ruft man aus:

Fusina, Conca e Lova
Grami chi se ghe trova!

Wie der Florentiner spricht:

Chi va al canto al Giglio e non inciampa, può ir sicuro in Francia,

weil die dortigen Verkäufer Niemand ungeneckt vorübergehen lassen, so sagt der Venetianer von Strà, einem Flecken zwischen Venedig und Padua, wo die Reisenden oft von Räubern ausgeplündert wurden:

Chi passa Strà e no v' inciampa,
Va san fin in Franza.

Das alte Städtchen Fiesole mit seiner mächtigen Ulme dient zu der Redensart:

Egli hà un ramo di pazzo come l'olmo di Fiesole,

d. h. er ist sehr verdreht, und so oft man auf ein anderes Gespäch kommen will, thut man es mit den Worten: Parliamo di Fiesole. Wenn dagegen Jemand die Gewohnheit hat, im Gespräch plötzlich von einem Gegenstand zum andern zu springen, so sagt man in Florenz:

Tu salti d'Arno in Bacchiglione.

Ueberhaupt spielt der Arno eine grofse Rolle in der Redeweise des Volkes.

Von einem Unglücksvogel erzählt man:

Cascò in Arno ed arse,

wenn er nicht selbst schon geklagt:

S'Arno corresse broda e' non mi toccherebbe a'ntignervi un dito;

von einem Geizigen spricht man:

E' non l'empierebbe Arno, [1]

und von etwas Unnützem heifst es:

È come cercar de' funghi in Arno. [2]

---

[1]) Anderwärts: Non gli farebbe la Zecca di Vinegia (il tesoro di San Marco).

[2]) È come cercar de' pesci sul monte Morello.

Der Florentiner predigt:

Nota questa sentenzia e tienla cara,
Che Arno non ingrossa d'acqua chiara,[1])

und versichert:

Arno non cresce,
Se Sieve non mesce (mette),

wie die Römer vom Tiber:

Tevere non cresce,
Se Nera non mesce,

der Lombarde vom Pò:

Il Pò non sarebbe Pò, se Adda e Tesin non vi mettesse cò,

und der Vicentiner von der Brenta:

La Brenta no saria Brenta,
Se 'l Cismon no ghe desse la spenta,

weil dies die Hauptzuflüsse der genannten Ströme sind.

Die Piemontesen behaupten von einem Säufer:

A beverìa Po e Doira;

von einem grofsen Schwätzer:

Con soe ciapole a secherìa Po e Doira,

und von einer nicht mehr ganz jungen Frau:

El merlo a l' a passa el Pô,

indem sie dabei annehmen:

Chi passa Po, passa Doira.

In Bologna, wo man sgraffignare zu sgranfgnar verstümmelt hat, ist die Garfagnana, der gebirgige Theil des ehemaligen Herzogthums Modena, gewählt worden, um stehlen verblümt mit dem Ausdruck zu bezeichnen:

andar in Graffagnana,[2])

während in Parma die Redensart:

andar a Marzàja,

einem Dorf im Modenesischen, schwindsüchtig werden bedeutet.

Von Massa (di Maremma) sagt man in Toscana:

Massa, saluta e passa;
Chi troppo ci sta, la pelle ci lassa,

---

[1]) florentinisch: Arno non ingrossa, s' e' non intorbida.

[2]) In Parma: andar a Graffagnàna.
toscanisch: andar in levante, porre cinque e levar sei.

und von den Maremmen im Allgemeinen:

Maremmani, Dio ne scampi i cani.

Im Gegensatz zu den bedeutenden Messen von Lanciano und Sinigaglia und zu den besuchten Märkten der Romagna schildern uns die Venetianer die winzigen Märkte zu Malo und Montebello:

Tre oche e un galo
Fa 'l marcà de Malo;
Tre femene e un cestelo
Fa 'l marcà de Montebelo,

und es fragt sich blos: ist der Hahn ein Anverwandter der

Gallina di Montecuccolì: si mangiava l'uovo innanzi, ch' ella il facesse,

der Gallina Mugellese, ch' à cent' anni e mostra un mese, oder der Polli da Villafranca [1]), von denen immer eins gut und eins schlecht ist.

Das Sprichwort der Toscaner:

A Marradi seminan fagioli e nascono ladri,

wird von den Venetianern nicht nur auf Friaul, sondern auch auf Tirol übertragen, indem sie sagen:

In Friul i impianta fasiòi e nasse ladri,

und:

In Tirolo i semena fasiòi e nasse ladri,

wofür die Toscaner sprechen:

In Tirolo si semina fagioli e nascono sbirri.

Da nun der Venetianer behauptet:

Da furlan, nè bon vento, nè bon cristian;

I Furlani xe nati da un stronzo de aseno,

und:

Nè fasiòi, nè furlani no xe grazia de Dio,

so bittet er Jeden:

Dime can, ma no me dir furlan. [2])

Der hohe Monte Baldo am Garda-See hat Veranlassung gegeben, mit dem Erfahrungssatze:

---

[1]) In Parma: Cmè i capòn d'Langhiràn, un gràss e un màgher.

[2]) Aehnlich von Marostica im Vicentinischen:

Dime ladro, dime can,
Ma no me dir Marostegan.

Non fioccò mai tanto in Montebaldo, che non si discuoprisse,

sinnbildlich auszudrücken, daſs nichts verborgen bleibt, während Monteforcoli zum Wortspiel dient:

L'ultimo a tavola e 'l primo à Monteforcoli, ò alle busse, ò alle forche.

Von Montisci sagt man:

Da Dio vengon le grazie, e da Montisci le macine,

und von Tivoli heiſst es:

Tivoli di mal conforto,
O piove, ò tira vento, ò suona a morto.

Der Piemontese spricht, wenn Etwas in Rauch oder Wind aufgegangen:

A l' è andait a Moncuch,

und der Toscaner giebt den Rath:

Nè muli, nè mulini, nè compari dell' Isola, nè moglie di Piombino.

In der Provinz Verona werden die Trientinerinnen mit dem Reim verspottet:

Le Trentine vien zo polastre e le va su galine,

und in Neapel sagt man scherzhaft:

L'asene de Gragnano sanno lettere,

weil Lettere, ein Ort nahe bei Gragnano, so hoch liegt, daſs man nur zu Fuſs oder zu Esel hingelangen kann.

Ebenso wendet man die Redensart an:

Simmo arrivate a Chiunzo,

wenn man glaubt, etwas erreicht zu haben, und noch mehr zu thun hat, als vorher, weil Chiunzo auf der Höhe zwischen Gragnano und Ajerola liegt; nennt unwahre Nachrichten: Nova de Barletta,

weil einst viel falsche Berichte von der Belagerung Wiens über Barletta nach Neapel kamen, und bezeichnet einen Kurzsichtigen mit den Worten:

Non ce vede Proceta,

indem die Insel Procida im Golf von Neapel zwischen der Insel Ischia und dem misenischen Vorgebirge sehr in die Augen fällt.

Von Sandrigo, das einst gröſstentheils der Fa-

milie Sesso aus Vicenza gehörte, heifst es auf venetianisch:

Sandrigo, sessi, sassi e assassini,

und die Insel Sardinien wird von den Piemontesen Siberia calda genannt.

Die Sardinier selbst nennen

Tataris mannu (grofs), Salighera bella,

weil Alghero schöner, aber kleiner ist, als Sassari, und betheuern:

Quantu sos primos qui alzant a Kalaris,

wenn sie versichern wollen, dafs sie etwas gewifs bald thun werden. Ebenso bezeichnen sie ein Haus, wo Jeder befiehlt, mit dem Ausdruck:

Sa barca bosinca, (die Barke von Bosa)

oder:

Sos Consizeris de Bosa (die Räthe von Bosa),

das Gerichtsverfahren aber, je nachdem es mild oder streng ist, als:

sa justitia de Rivalò,

oder:

sa justitia de Serramanna,

weil man dort einst 35 Personen auf ein Mal hing, und pflegen zu sagen:

Pintada sa linna, màndala in Sardigna.

Die Corsicaner empfehlen ihre Hunde aus Ortaca an:

Bisogna pigliarli d'Ortaca, li cani,

die Sicilianer dagegen rühmen die herrliche Lage von Palermo am Fufse des Monte Pellegrino:

Capu d'Orlannu e Munti Piddirinu,
Beati l'occhi chi ti vidirannu!

Wenn wir die Sprichwörter, welche noch jetzt in der Redeweise der Italiener gang und gäbe sind, mit den Versen unseres Gedichtes vergleichen, so finden wir zwar häufig Spuren, dafs Sprichwörter zu Grunde liegen, aber nur wenig Uebereinstimmung im Wortlaut. Selbst die gereimten Verse, welche dem Munde des Volkes entnommen sein könnten, scheinen nicht unverändert geblieben zu sein, und die systematische Aufeinanderfolge der erwähnten Orte läfst deutlich erkennen, dafs der

Verfasser des Gedichtes nicht ein Mann aus dem Volke, sondern ein Gelehrter war. Denn so sehr die Italiener es lieben, in ihren Reimsprüchen die Ortschaften einer Provinz oder auch Städte und Bewohner aus allen Theilen Italiens vergleichend zusammenzustellen oder auf ein Mal zu verspotten, so ist doch fast in allen längeren Sprüchen der Reim allein maſsgebend für die Anordnung gewesen, und in keinem die geographische Lage der Orte als Regel für ihre Aufeinanderfolge beobachtet worden. In unserm Gedichte dagegen wendet sich der Verfasser von Rom aus, der Westküste folgend, bis Genua, geht über Alessandria nordwärts bis zum Lago maggiore, von dort durch die Lombardei nach Venedig und längs der Ostküste südwärts bis Otranto, dann nach Sicilien und vom Mittelmeer wieder nordwärts bis nach Rom zurück. Beinah dieselbe Route, nur von Piemont ausgehend, verfolgt er zu Anfang bei der Besprechung der Provinzen, und auf allen seinen Wanderungen bekundet er, wie wir gesehen haben, eine so genaue Localkenntniſs, daſs sie nur auf eigner Anschauung beruhen kann. Da wir nun wissen, daſs Catterino Dolce groſse Reisen gemacht, so ist es wohl das Wahrscheinlichste, daſs er selbst der Verfasser des Gedichtes gewesen ist. Aus den öftern Wiederholungen eines und desselben Verses mit nur geringen Veränderungen der Worte, sowie aus den häufig vorkommenden Unregelmäſsigkeiten der Sprache und des Styls möchten wir jedoch annehmen, daſs er, um die leergebliebenen Seiten seiner Schola Italica zu füllen, in Eile seine Reiseeindrücke und Erinnerungen aus dem Gedächtniſs zu Papier gebracht, und so das Gedicht zusammengestellt habe, welches uns jetzt als ein Gesammtbild der damaligen ethnographischen, politischen und gewerblichen Verhältnisse Italiens von hohem culturhistorischen Interesse ist.

O. Freiherr von Reinsberg-Düringsfeld.

Kritische Anzeigen.

Grammatik der Romanischen Sprachen von Friedrich Diez. Zweite neuverfafste Ausgabe. Erster und zweiter Theil. Bonn, Weber. 1856—1858. (VI, 481 und 470 Seiten. 8°).

(Fortsetzung.)

Spanisches Verbum. In seiner Auffassung der einfachen Conditionale hatte Diez in der ersten Ausgabe das lat. Perfectum Conj. zu Grunde gelegt: „*cantare* kann nur in *cantarim* seine Quelle gehabt haben, denn das seinem Begriff nach näher liegende Futur. Exactum hätte sein unterscheidendes *o* im Spanischen schwerlich eingebüfst". In der zweiten Ausgabe entscheidet er sich dennoch für das lat. Futur. Exactum, hauptsächlich wie es scheint aus dem Grunde, weil im Altspanischen *cantaro* wirklich vorkommt. Aber *cantaro* mochte man für die erste Person zum Unterschiede von dem *cantare* der dritten ebenso willkürlich bilden, wie man im Italienischen *amavo* aus *amava* gebildet hat, um es von *amava* der dritten Person zu unterscheiden. Ob überhaupt das selten gebrauchte lat. Fut. Exactum in der Volkssprache sich erhielt und in die Cultursprache überging, dürfte wohl bezweifelt werden. Auch begrifflich scheint: wenn ich singe oder singen sollte, dem lat. Perfectum Conjunctiv näher zu stehen, als dem Indicativ: ich werde gesungen haben. Wollte man aber die Endung *o* im Altspanischen allzu sehr urgiren, so wäre zu bemerken, was auch Diez hervorhebt, dafs im *Poema del Cid*, also im alleräItesten Spanisch, *visquier, dixier, mandar* vorkommt, lauter Formen, die wohl aus *visquiere* etc., aber nicht leicht aus *visquiero* etc. entstanden sein können.

Bei der zweiten Pers. Sing. des Hilfsverbums *ser*, bei *eres*, verweist Diez auf ein von Burguy angeführtes altfranzösisches *iers*, das jedoch nur sehr vereinzelt und nur mundartlich begegnet. Das span. *eres* ist gewifs aus lat. *eris* entstanden, das seiner im Spanischen überflüssig gewordenen Futurbedeutung entkleidet, sehr wohl für das Präsens die zweiten Person von der dritten, von *es*, unterscheiden konnte. — Bei den Bildungen von *ser* nimmt Diez in einem, wie uns scheint, zu weitgehen-

den Maſse eine Vermengung des lat. *esse* mit lat. *sedere* an. Es wäre doch seltsam, wenn das unentbehrlichste, gewöhnlichste Verbum seine wichtigsten Formen von einem andern Verbum von viel speciellerer Bedeutung hätte entlehnen müssen. Warum sollte auch *ser* aus *seer* contrahirt sein, zumal dieses letztere im Altspanischen sein inlautendes *d* noch lange conservirt hat? *ser* konnte sich aus *esser*, das im Spanischen natürlich stets die letzte Silbe betont haben muſste, ebenso leicht bilden, wie sich ital. *sendo* aus *essendo, suto* aus *essuto, saramo* aus *essevamo,* ja *sarò,* altital. *serò* aus *esserò* gebildet hat. Wie ital. *suto* und *essuto* ist spanisch *sovo* und *suvo* eine nach Analogie aus dem Stamme *ser* gebildete neue Form, die nur zufällig übereinstimmt mit dem auch aus *sedere* gebildeten *sovo* (*sel*[*d*]*uit*) wie *crovo* (*creduit*). Auch die andern Flexionsformen, Conjunct. *sea*, Imperativ *se,* Gerundium *siendo*, Particip *sido,* die Diez sämmtlich von *sedere* herleiten möchte, halte ich unbedenklich so gut für Neubildungen aus dem Stamme *se*, wie die entsprechenden italienischen. Mit demselben Rechte wie span. *sed* könnte man auch ital. *siete (este)* von *sedere (sedete)* herleiten. — Eher als eine Vermengung der Formen lieſse sich eine Vermengung der Bedeutungen zugeben, dergestallt daſs *sedere* im weiteren Sinne als = sitzen, als = sich verweilen, existiren, gebraucht wäre. — In Bezug auf den Tonwechsel in spanischen Verben auf *ire* — *siento, sentimos*, *sintió* — habe ich meine abweichende Ansicht bereits in meiner Anzeige des ersten Bandes der Grammatik (S. 355) auseinander gesetzt und füge hier nur hinzu, daſs das dort Bemerkte wie von dem Tonwechsel *e*, *ie*, *i*, auch von dem parallelen *o*, *ue*, *u* gilt: *durmió* bildete sich aus *dormio*, wie *sintió* aus *sentio*. Das *i*, das den Ton verlor, reagirte dafür auf den betonten Stammvokal. — Bei alspan. *exir* möchte ich wohl *iscamos* aus *exeamus* herleiten, nicht aber *ygamos*, das mit seinem *g* für *j* deutlich auf lat. *eamus* verweist. — Wie beim italienischen Verbumverzeichniſs möchte ich auch beim Spanischen der Perfectbildung auf *ui* einen gröſseren Einfluſs zuschreiben, als Diez es thut. Zwar daſs *truxe* auf ein lat. *traxui* zurückzuführen sei, hat er selbst hervorgehoben; aber die altspan. Formen *trasco* und *visco* leitet er doch von *traxit* und *vixit* ab, was indeſs nur, wie *dijo* aus *dixit*, ein *traxo* und *vixo* (ital. *disse*, *trasse*, *visse*) hätte er-

geben können. Es verlangen, zumal *x* nur vor *a*, *o* und *u*, nicht vor *e* und *i*, in *sc* umgestellt werden konnte, auch *trasco* und *visco* die doppelte Perfectbildung, mit *s* und mit *u*, als Etymon: also *traxuit* und *vixuit*. Ebenso deutet das altspan. *násco* auf ein *nascuit* hin, dem auch ital. *nacque* analog ist, nur dafs hier das *s* vor dem *cqu* sich nicht erhalten konnte. Wie das *u* aus der Endsilbe überall in die Stammsilbe eindrang, hat Diez hier vortrefflich nachgewiesen und auch die älteren Formen, in denen noch das stammhafte *a* mit dem Eindringling *u* zu *o*, für *au*, zu verschmelzen scheint, gebührend betont: in *habui*, *haubi*, span. *ovi*, *hube*. Nur nimmt Diez dann weiter an, dafs nach Analogie von *hube* auch *tuve, estuve*, *anduve* gebildet sei. Wir glauben eher, dafs ohne Rücksicht auf das vereinzelte *hube* die andern Verba ganz von selbst ihre Flexion so gebildet haben: zu *estuvo* gelangte man durch die altspan. Formen *estido (stetit) estodo* (gleichsam lat. *stetuit*) *estovo*, nach Elision des *d* (wie *creer* aus *creder*) und durch Einfügung des *v*, wie franz. *pouvoir* aus *pöoir*. Ebenso bei *anduve*, wo die altspanischen Formen *andido*, *andodo* den ganz analogen Hergang zeigen. Wie in diesen Fällen *d* mufste bei *tuvo* das *n* des lat. *tenuit* weichen, als das *u* in den Stamm eindrang. Das schon erwähnte altspan. *crovo* weist auf *creduit* hin, so gut wie das von Diez sehr passend damit verglichene französische *crut*.

Portugiesisches Verbum. Meine abweichende Ansicht von dem Lautwechsel in Portugiesischen Verben auf *ir* habe ich an der bei Besprechuug der Spanischen Verben bereits bezeichneten Stelle der Anzeige des ersten Theiles der Grammatik ausgesprochen. Bei den Verben auf *ir*, die den Lautwechsel von *o* und *u* innerhalb der Flexion beurkunden, ist aber streng zu unterscheiden zwischen dem betonten und dem tonlosen Vocal. Letzterer ist ziemlich gleichgiltig, wie man denn z. B. sowohl *subir, subido* wie *sobir*, *sobido* antrifft. Das betonte *u* findet jedoch nur da Statt, wo ein Conjugationsvocal, *e* oder *i*, unterdrückt ist oder vielmehr durch Attraction *o* in *u* verwandelt hat, so *subo*, *suba* lat. *subeo*, *subeam;* sonst steht immer *o*, das in diesem Falle nicht, wie das obenerwähnte tonlose *o*, beliebig mit *u* vertauscht werden darf: *sobes*, *sobem* lat. *subis*, *subent* (für *subeunt*). — Das portug. *despir* hat Diez richtiger jetzt von lat. *deexpedire*, als früher

von *despuere* hergeleitet. — Wie das unterdrückte Conjugationszeichen *e* oder *i* aus *sobio* und *dormio subo* und *durmo* gemacht hat, so, und nicht, wie Diez annimmt, als Discollisionsfälle, möchte ich mir auch die Imperfecta *punha*, *tinha*, *vinha* erklären aus den ursprünglichen Formen *ponia*, *tenia*, *venia*, bei denen also nicht nur, wie Diez will, der Ton zurückgezogen wurde, sondern das *i* selber in den Stamm eindrang, *ponia*, *pónia*, *punha*. — Auch bei einigen Perfecten der starken Conjugation ist zu unterscheiden zwischen tonlosem und betontem *e* oder *i*, *o* oder *u*. Ob man *pudeste* oder *podeste*, *fizeste* oder *fezeste*, *tiveste* oder *teveste* setzt, darüber entscheidet lediglich der conventionelle Sprachgebrauch, aber die erste Person *pude*, *fiz*, *tive*, *puz* wird schroff unterschieden von der dritten Person *pode*, *fez*, *teve*, *poz*, schwerlich blofs aus Discollisionsgründen, unbeschadet deren man doch *houve*, *quiz*, *trouxe*, *disse* für beide Personen hat gelten lassen, sondern in Bezugnahme auf ältere Formen, die in der ersten Person ein auslautendes *i* aufwiesen: *figi*, *pudi*, das in der dritten fehlt, und das nicht unterdrückt wurde ohne wenigstens seine Spur in dem Stammvocal zurückzulassen, so weit dies möglich war, nämlich bei stammhaftem *e* und *o*. Ein stammhaftes *i*, wie in *quiz* und *disse*, liefs sich freilich durch dies hinzutretende *i* so wenig alteriren, wie der Diphthong *ou* in *houve* und *trouxe*.

Provenzalisches Verbum. Auch dieses Capitel hat in der neuen Ausgabe ungemein gewonnen; viele Züge tiefer Beobachtung sind den grammatischen Bemerkungen hinzugefügt, und namentlich ist das Verzeichnifs provenzalischer Flexionsformen aus sorgsam verwertheter Lectüre auf's Erfreulichste vervollständigt. Dabei ist auf die Lehren der alten, seit Erscheinung der ersten Auflage publicirten provenzalischen Grammatiker überall Bezug genommen, und auch die provenzalischen Nebendialecte haben die gebührendste Berücksichtigung erfahren. — Beim Hülfsverbum *esser* erklärt Diez die zweite Person *est* und *iest* aus einer Anbildung an das Perfectum *fost* (*fuisti*; *fecisti* in der zweiten Auflage der Grammatik ist offenbar ein Druckfehler). Sollte es da nicht näher liegen, weil *es* der zweiten Person doch von *es* der dritten unterschieden werden mufste, an *es tu* zu denken, wie ital. *fostu* neben *fosti*? — Zu *venser* lat. *vincere* ist gewifs eine zweite Infinitivform *vencre* (franz. *vaincre*) zu präsumiren, aus

der allein sich das gutturale *c* in *venca*, *venquei*, *vencut* erklären läfst. — Die Bildung der starken Perfectformen auf *c*, *guest* etc., für welche Diez in der ersten Ausgabe nur unsichere und schwankende Deutungen hatte, ist in der neuen Ausgabe überzeugend richtig aus *gui*, *guisti* (*dolui*, *dolgui*; *doluisti*, *dolguisti*) erklärt. Ich möchte nur hinzufügen, dafs wir auch hier, wie bei den italienischen Perfecten, eine gemeinromanische Form auf *ui* öfter werden anzunehmen haben, als Diez für nöthig erachtet. Aus *cognovi*, *crevi*, *bibi* liefse sich schwerlich prov. *conoc*, *crec*, *bec* herleiten, so wenig wie ital. *conobbi*, *crebbi*, *bevvi*. — Beide abgeleitete Formen, die italienische wie die provenzalische, verlangen zu ihrer Grundlage *cognovui*, *crevui*, *bibui*, was besonders in der zweiten Person des provenz. Perfectes hervortritt: *conoguest*, *creguest*, *beguest* deuten direct auf *cognovuisti*, *crevuisti*, *bibuisti*, wobei zu bemerken ist, dafs *u* in dieser provenz. Verbindung überall hörbar sein mufste. Denn nur *gu*, nicht ein blofses *g* mit stummem *u*, entspricht dem Germanischen *w*, das Diez mit Recht hier herbeizieht. — Präsens-Formen wie *estauc*, *fauc*, *vauc*, *puesc* hält Diez für willkürliche Abänderungen, um diese erste Person von der dritten *estai*, *fai*, *vai*, *pot* zu unterscheiden. Aber weshalb sollte sich dieses Bedürfnifs gerade bei diesen wenigen Verben hervorgethan haben, da doch sonst bei den Verben der schwachen Conjugation im Präsens Indicativ der zweiten und dritten, und im Präsens Conjunctiv aller drei Conjugationen, die erste und dritte Person selten unterschieden wird? Die ursprünglichen Formen *estau*, *fau*, *dau*, *vau* weisen noch deutlich auf ein gemeinromanisches *sto*, *fo*, *do*, *vo*, (*vao*) hin, so gut wie die andern Formen *estai*, *fai*, *da* auf *stat*, *fa*, *dat*; ebenso *pues* auf *poss(um)*, und *pot* auf *pot(est)*. — Das den ersteren Formen hinzugefügte *c*: *estauc*, *fauc*, *vauc*, *puesc*, wurde als vermeintliches Kennzeichen der ersten Person nach Analogie anderer starken Verba (*tenc* ital. *tengo*, *irasc* von *iraisser*, *florisc* von *florir*) entlehnt. — Eine werthvolle Zuthat der neuen Ausgabe ist die Darstellung der dem Provenzalischen so nahe verwandten Altcatalonischen Conjugation.

Französisches Verbum. Das altfranzösische Verbum ist in der neuen Ausgabe 'getrennt von dem neufranzösischen behandelt und hat dabei nicht nur an systematischer Ueber-

sichtlichkeit gewonnen, sondern auch die wesentlichsten Bereicherungen an interessanten Sprachformen erhalten. Dabei ist auf den Unterschied der einzelnen Dialekte durchgängiger und eingehender Rücksicht genommen als in der ersten Ausgabe. Ebenso ist die Chronologie, d. h. die Priorität der einzelnen Flexionsendungen, wie sie in den ältesten und den zweitältesten Denkmälern auftreten, genauer hervorgehoben. So ist gleich bei den einleitenden Bemerkungen über die Personalflexion von Wichtigkeit die Notiz, dafs die Endung *omes* für die erste Pers. Plur. nicht die urkundlich älteste sei: „obgleich sie mit ihrer Endung *mes* dem lateinischen Urbild am nächsten komme“. In der That wäre auch schwer zu verstehen, wie aus *amus*, *emus* und *imus* dieses eine *omes* habe hervorgehen können; wohl aber erklärt sich dieses Räthsel aus den abgekürzten Endungen *am (ams)*, *em (ems)* und *im (ims)*, wo die dann eintretende Nasalirung die drei Vocale trüben und zu dem dumpfen *o* oder *u*: *om* oder *um* zusammenfassen konnte. Da nach den Regeln der Lautlehre ein tonloses lat. *u* ohne Ersatz im Französischen einfach ausgestofsen wird, so erscheint auch nach dieser Seite *chantomes* nicht als direct aus *cantamus* gebildet, sondern als erweitert aus *chantom* oder *chantoms*. — Die Perfectform *chantasmes* für *chantames* hält Diez für eine Anbildung an die zweiten Person *chantastes*. Veranlafst wurde *chantasmes* jedenfalls durch das Streben das *a* positionsscharf klingen zu lassen und dadurch vor dem Uebergang in *e* zu bewahren, dem die dritte Person *chantarent* auf die Dauer nicht hat entgehen können. Das auch sonst in französischer Flexion, z. B. vor auslautendem *t*, eingefügte *s* mag also hier denselben Zweck haben, wie die Verdoppelung des *m* im ital. *cantammo*, wo das *a* ebenso scharf klingt, wie das *a* in der drittletzten Silbe des lat. *cantaimus (cantavimus)*, das beiden Formen zu Grunde liegt. — Der Nachweis des lat. Plusquamperfectum in den allerältesten französischen Denkmälern ist eine wichtige Bereicherung der neuen Ausgabe. — Bei dem Hülfsverbum *esse* will mir im Französischen eine so weit gehende Vermischung mit *stare* so wenig einleuchten wie im Spanischen mit *sedere*, so nahe auch formell und begrifflich das altfranzösische *ester* sich mit *estre* berühren mag, wie span. *ser* mit *seer*. Dafs das Particip *esté* von *stare* kommt, ist allerdings so unzweifelhaft wie bei dem ital. Particip *stato*,

und bei dem provenzalischen *estat*. Aber aus dem lat. *stabam* hätte sich burgundisch *esteve*, normannisch *estoe* bilden müssen, was sich nirgendwo findet. Nur von dem Verbum *ester* weist Burguy ein Imperfect *estoent (stabant)* nach, während er von *estre* nur das Imperfect *estoie* (burg. und picardisch) und *esteie* (normannisch) kennt — also Endungen, die nur der zweiten und dritten Conjugation, nicht aber der ersten ursprünglich angehören. — *estoie* mufs von *estre* so gebildet sein, wie *vendoie* von *vendre*, also aus keiner lateinischen Form, wie das ursprüngliche französische Imperfect *ere* aus lat. *eram*. — Die auffälligen altfranzösischen Formen *vois*, *estois*, *ruis*, *truis*, *pruis*, *doins*, deren *s* sich im Conjunctiv *voise* etc. erhält, möchte Diez aus den entsprechenden dritten Personen des Conjunctiv *voist* u. s. w. herleiten, in denen das *s* ohne allen etymologischen Grund vor *t* eingefügt wäre. Aber diese Einfügung des *s* findet ja eben nur vor *t* Statt und müfste naturgemäfs mit dem *t* auch wieder verschwinden. Mir scheint vielmehr darin ein Versuch zu liegen, den vokalisch oder nasal auslautenden, schwachen Stamm durch die Inchoativendung *is* zu stützen und zu stärken, so dafs deren *i* sich mit dem Stamm-Vocal diphthongirte und das *s* sich eng anschlofs. Die Conjunctive *ruisse truisse pruisse* von *rouver*, *trouver*, *prouver* weisen am deutlichsten auf die Analogie von *finisse*, *florisse* hin, während allerdings mit dem Diphthonge *oi* und dem Nasal sich nur ein einfaches *s* vertrug: *voise*, *estoise*, *doinse*. Es handelt sich dabei um Verba der ersten Classe, bei denen im Indicativ nur die erste Person solcher Stütze bedurfte: 2. Person *dones* lat. *donas*, *prueves* lat. *probas*, 3. P. *done* lat. *donat*, während im Conjunctiv, wo das lat. *e* nach der Lautregel ausfiel, diese Inchoativform noch weiter angewandt wurde: *doinst* lat. *donet*, *ruist* lat. *roget*. — *vois* weist wie provenz. *vauc* direct auf *vao* oder *vo* für *vado* hin. Ebenso *estois* auf *estauc*. Die von Burguy notirte, von Diez aus Verwechslung mit *esistoit*, *existoit* erklärte, vereinzelt vorkommende Imperfectform *estisoit* liefse sich demnach vielleicht rechtfertigen, als eine dem Präsens *estois* nachgebildete Imperativform, die freilich genauer *estissoit* lauten müfste, wie *finissoit*, *florissoit*. — Bei dem altfranz. *oi* wie in *estois*, *vois* u. s. w. ist nicht an das aus *e* entstandene jetzige *oi* zu denken. Jenes, mit betontem *o*, findet sich z. B. so im Nor-

männischen Dialekt, wo dieses durch *ei* vertreten wird. — *manger* und *manjaer* werden schwerlich unterschiedlos gebraucht sein dürfen, sondern die zweite Form ist nur da gerechtfertigt, wo im lateinischen *manducare* der Ton auf *u* ruht. So *menjut* lat. *manducet*, oder das von Diez citirte *menjuce*, das sich wie *doinse* zu *doinst* verhält. — In der Annahme dafs der Infinitiv *istre*, neben *issir*, aus dem Futur. *istrai* entlehnt sei, stimmt Diez Burguy bei. Dafs während sonst das Futurum aus dem Infinitiv gebildet wird, hier ausnahmsweise der umgekehrte Fall Statt gefunden, wäre doch seltsam. Das Schwanken zwischen Infinitiven der dritten und vierten lat. Conjugation ist im Provenzalischen und Altfranzösischen so wenig unerhört, wie zwischen Infinitiven der zweiten und dritten lat. Conjugation — *plaisir* — *plaire*, *courir* — *courre*, treten dem *manoi maindre*, *ardre ardoir* vollkommen zur Seite. So konnte man auch sehr wohl, um den vocalisch anlautenden, schwachen Stamm in *issir* zu schützen, den Ton auf diese Stammsilbe vorrücken lassen und dann mufste sich *istre*, wie *tistre* von *texere* bilden. — Dafs in altfranzösischen Participien auf *u* dieses *u* den Stammvocal verschlucken sollte, wie im modernen Französisch allerdings die Regel ist, wäre doch eine grofse Ausnahme, und das von Diez angeführte *mu* erscheint neben dem gewöhnlichen *mĕu* oder *möu* ziemlich unsicher. Solche Contraction gehört gewifs erst der Uebergangsperiode vom Altfranzösischen ins Neufranzösische an. — Bei der Darstellung des Perfects der starken Conjugation giebt Diez in einer Note eine Zusammenstellung der dritten Pers. Plur. dieses Tempus in den verschiedenen Romanischen Sprachen, der zufolge es den Anschein gewinnen könnte, als ob im Spanischen die lat. Betonung *ērunt*, statt des gemeinromanischen *ĕrunt*, sich erhalten hätte. In der That spricht er auch in dem Capitel über die Spanische Conjugation diese Meinung aus, und *dixeron*, *hicieron*, *pusieron*, *traxeron* sehen allerdings dem lat. *dixērunt*, *fecērunt*, *posuērunt*, *traxērunt* ebenso ähnlich, wie span. *fueron* dem lat. *fuērunt*. Aber wie beim Hilfsverbum *foron*, die ursprüngliche alte Form, so deutlich auf lat. *fuĕrunt* mit gemeinromanischer Betonung hinweist, aus der sich das jetzige *fueron* nur durch Diphthongirung des *o* zu *ue* entwickelt hat, so sind ohne Zweifel die von Diez angeführten Nebenformen *dixon*, *hizon*, *puson*, *traxon* als die ursprünglichen, aus *dixĕrunt* etc. syncopirten Formen anzusehen;

jene andern jetzt giltigen aber als Neubildungen nach Analogie der schwachen: wie *vendiéron* nicht auf lat. *vendidĕrunt*, sondern auf *vendevĕrunt* zu basiren ist, so liegt dem *dixéron* nicht lat. *dixērunt*, sondern *dixevĕrunt* zu Grunde. Eine eben solche schwache Neubildung, auf den starken Perfectstamm gepfropft, ist in der von Diez in der Note gegebenen Uebersicht provenzalisch *preséron* neben der ursprünglichen aus gemeinromanisch *prensĕrunt* gebildeten Form *preison* und *preiron*, französisch *prisent* und *prirent*, je nachdem aus euphonischen Gründen bald das *r*, bald *s* geopfert wurde. Die klassische Betonung *ērunt* läſst sich, meine ich, in keinem romanischen Falle nachweisen. — Zu der schwachen Perfectbildung auf *i* hätten die im Normännischen Dialekte häufig vorkommenden Nebenformen auf *ie* Erwähnung verdient: im Rolandsliede *abatied* für *abatit*, im Psalter *deperdiet* lat. *disperdidit*, *vendies* lat. *vendidisti*, *entendierent* lat. *intellexerunt*. — In demselben altfranzösischen Psalter findet sich u. A. *aoist* lat. *auxit*, *pursesis* lat. *possidisti*, *repostrent* lat. *absconderunt*, *stout* lat. *stetit*, *estourent* lat. *exstiterunt*, *deguerpesis* lat. *dereliquisti*, *extraisis* lat. *extraxisti*, *desiert* lat. *deerit*, *conclusis* lat. *conclusisti*, *forstraistrent* lat. *evaginaverunt*, *desseit* lat. *desit*, *criens* lat. *timui*, *exoi* lat. *exaudi*, *mains* lat. *mansi*, *toi* lat. *tacui*, *curi* lat. *cucurri*, *faimes* lat. *faciamus*, *pout* lat. *pavit*, *beneisquis* lat. *benedixisti*.

Walachische Conjugation. Auch dieses Capitel ist bedeutend bereichert worden, sowohl in der Darstellung der Flexionen, als auch in dem Verzeichniſs der starken Verba.

Wortbildungslehre. Dieses dritte Buch der Grammatik, welches auch in der neuen Ausgabe die zweite Hälfte des zweiten Bandes bildet, muſs ich mir zu späterer Besprechung vorbehalten, im Bunde mit dem Etymologischen Wörterbuch, dessen beide uns nunmehr vorliegende Ausgaben ebenso wie die seiner Grammatik, uns den glänzenden Beweis führen, wie der Altmeister Romanischer Wissenschaft eigene Leistungen, die bis dahin für fast unübertrefflich galten, doch in unermüdlichem Weiterforschen und Weiterstreben, noch zu übertreffen weiſs. Mögen denn dritte Auflagen der Grammatik und des Wörterbuchs ihm s. Z. Gelegenheit geben, noch einmal diese nur ihm gelingende Probe seiner Meisterschaft zu machen!

Bonn, Februar 1868.

N. Delius.

Contes et Proverbes populaires recueillis en Armagnac par M. Jean-François Bladé. Paris (Librairie A. Franck) 1867. 8°. 92 pages.

Angeregt durch das Beispiel der Deutschen, hat man auch in Frankreich angefangen, sich ernstlich mit den Volksüberlieferungen zu beschäftigen, und in den einzelnen Provinzen zu sammeln, was sich noch an Sagen, Märchen, Sprichwörtern, abergläubischen Meinungen und Gebräuchen erhalten hat. Wir besitzen bereits mehr oder weniger vollständige Sammlungen aus der Normandie, Picardie, Champagne, Franche-Comté, Bourgogne, Provence und einigen Departements des nördlichen und mittleren Frankreichs, und es steht zu hoffen, daſs binnen weniger Jahre jede Provinz eine eigene Sammlung aufzuweisen haben wird. Am eifrigsten haben sich bisher in dieser Beziehung die Gelehrten der Gascogne bewiesen. Schon im Jahre 1855 hatte der Chevalier du Mège in Toulouse ein reichhaltiges Material von Volksliedern, Märchen, Erzählungen, volksthümlichen Sitten und Gewohnheiten gesammelt, um es in seinem groſsen Werke über die Pyrenäen zu verwenden. M. Cénac-Moncaut theilte in seiner Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac (Mirande 1857) mehrere Märchen mit, welche später, um einige vermehrt, unter dem Titel: Contes populaires de la Gascogne (Paris 1861) erschienen sind. J. Hatoulet und E. Picot haben Proverbes béarnais herausgegeben; G. Brunet hat unter dem Titel: Anciens proverbes basques et gascons die älteste gascognische Sprichwörtersammlung: Lous Moutets guascous deou marchan de Voltoire wieder abdrucken lassen, welche auch M. G. Duplessis seiner Bibliographie parémiologique als Anhang beigefügt hat, und A. Philibert Abadie nahm im Lou Parterre gascoun coumpouzat de guvate carreus, per G. Bedout d'Auch (Auch 1850) die Sprichwörter auf, welche im vorigen Jahrhundert der Abbé Daignan du Sendat, Generalvicar der Diözese Auch, gesammelt und handschriftlich hinterlassen hat. Dem gelehrten Verfasser des Droit de famille aux Pyrénées, Herrn J. Cordier, verdanken wir die Légendes des Hautes-Pyrénées, und J.-F. Bladé, der schon durch seine Dissertation sur les chants héroïques des Basques rühmlichst bekannt ist, hat in dem vorliegenden Werke die in Armagnac aus dem Munde des Volks gesammelten Erzählungen und

Sprichwörter veröffentlicht. Es ist dies eine um so verdienstvollere Arbeit, da sie uns zugleich den besten Einblick in den Dialekt von Auch gewährt, indem die Erzählungen mitgetheilt sind. Da indessen der Verfasser in der Vorrede sagt, dafs er in der Einleitung zu seinen Poésies populaires recueillies en Armagnac, welche er gegenwärtig drucken läfst, selbst eine Charakteristik dieses Dialektes geben wird, wollen wir hier das Sprachliche ganz bei Seite lassen, und uns blos auf das Sachliche des Inhalts beschränken.

Theils die äufsere Form, theils der Gegenstand der Behandlung hat den Verfasser seine Erzählungen in Contes, Récits und Superstitions eintheilen lassen.

Die Ersteren, welche stets mit den Worten: Jou sabi un counte beginnen, und mit dem Reime:

E tric tric
Moun counte es finit:
E tric trac
Moun counte es acabat.

endigen, sind die eigentlichen Märchen. Sie enthalten Schilderungen von mehr oder minder wunderbaren Begebenheiten, wie wir sie in den Contes de Perrault und den Märchensammlungen anderer Völker lesen, und gelten selbst in den Augen des Volkes für Erfindungen der Phantasie.

Die Récits, welche keine bestimmte Formel des Anfangs und Endes haben, sind Erzählungen wahrer oder wenigstens wahrscheinlicher Begebenheiten, die nichts Wunderbares enthalten, und könnten eigentlich als Anekdoten bezeichnet werden, da sie meist humoristischen Inhalts sind.

Die Superstitions endlich behandeln wunderbare Vorfälle, wie die Contes, sind aber ihrer Form nach zu den Récits zu rechnen, weil die Erzähler sowohl, wie die Zuhörer von der Wahrheit des Berichteten überzeugt sind. Dahin gehören die Sagen vom Wehrwolf (lou loup-garoun), vom Teufel, der an allen Maskeraden Theil nimmt (lou diable mascat), vom Hauskobold (lou drac), der die Pferde pflegt, von den Bienen (las abeillos), die böse Herren verlassen, und nur bei frommen bleiben, vom König Artus, dem wilden Jäger der Gascogne (lou rey Artus), von der schwarzen Katze, welche spricht (lou gat panat), vom Spuk der Weihnachtsnacht (la nèyt de Nadau) und der Geistermesse (la messo de las hantaumos),

und ähnliche. Die meisten dieser Sagen kommen auch in anderen Provinzen Frankreichs vor. In einer derselben, la damayseleto, wird von einem jungen Mädchen, welches sehr mitleidig ist und eine hartherzige Stiefmutter hat, dieselbe Begebenheit erzählt, die in andern Gegenden der Gascogne von der seligen Germaine von Pibrac und in Deutschland von der heiligen Elisabeth von Ungarn berichtet wird. Als nämlich das Mädchen einst den Armen wie gewöhnlich heimlich Brod bringen, der Vater aber auf Anstiften der Stiefmutter nachsehen will, was die Tochter in ihrer Schürze trägt, findet er nichts als Blumen.

Den Erzählungen folgt eine Sammlung Sprichwörter, welche nach dem Muster des Livre des Proverbes français von Le Roux de Lincy geordnet ist, und auch viele locale Redensarten enthält.

So sagt man: Planta amourès, Maulbeerbäume pflanzen, für etwas Unnützes thun, weil im vorigen Jahrhundert der Intendant d'Etigny in Auch überall Maulbeerbäume pflanzen liefs, welche nicht fortkamen.

Ayma la croutz, heifst das Gold lieben, weil früher auf vielen Münzen ein Kreuz geprägt war.

Ein Domherrndîner, dina de canounges, ist ein gutes und langes Mittagsmahl.

Ein Mann ohne Treu und Glauben wird ein Hugenot genannt: es un huganaut.

Statt des französischen: De Caïphe à Pilate spricht man: De Pounço a Pilato, von Pontius zu Pilatus, wie im Deutschen; statt fort comme un Turc, fors coumo Samsoun, wie Simson, und statt adroit comme un singe de sa queue: es adret coume un tessoun da sa couo, wie ein Schwein mit seinem Schwanz.

Von einer Person, die eine sehr hohe Meinung von sich hat, heifst es: es en or.

Eine sehr fleifsige Frau ist balento coumo uo abeillo; ein wohlbeleibter Mann ist gras coumo un mounge, fett wie ein Mönch, oder gras coumo un porc de cent escutz, und ein Quacksalber ist ein Gänsearzt, medecin de las aucos.

Während der Nordfranzose sagt: „er trinkt wie ein Schweizer", oder: „ein Säufer wie ein Deutscher", und auch der Spanier spricht: „trinken wie ein Deutscher", heifst es

in Armagnac: beue como un Anglès, und die Spanier, die dort zur Redensart dienen: traitre coumo un Espagnol, unterscheidet man von den Deutschen blos durch den seltsamen etwas unästhetischen Zug: Moucade dous Espagnols, dus ditz de la man; moucade dous Allemans, lous quoate ditz e lou pouce.

Unter den Sprichwörtern sind natürlich die meisten nur dialectische Varianten solcher, die sich auch in andern Provinzen Frankreichs vorfinden, oder mehreren romanischen Sprachen gemeinsam sind. So z. B. vom Wetter:

Aubo roujo,
Bent ou ploujo;
in Béarn: Aube arrouye
Ben ou plouye;
spanisch: Aurora rubia, ó viento ó lluvia;
italienisch: Aria rossa ò piscia ò soffia.

Annado de hen,
Annado d'arren;

im Patois suisse: An de fein, an de rein. Aehnlich in den norditalienischen Dialecten: Grasjahr — Dreckjahr, d. h. Jahr mit Nichts.

Agoust,
Higos e moust,

spanisch: En Agosto uvas y mosto; anderwärts in der Gascogne: Quan plau en aoust, plau meau è moust, wie in Toscana: Quando piove d'agosto, piove miele e piove mosto.

Auèy heurè,
Douman Candelè,
Sent Blasi au darrè,

ist das erweiterte französische Sprichwort, welches sich auch im Spanischen und Portugiesischen wiederfindet, uud spanisch lautet:

Un dia Febrero y otro candelero.

Ebenso treffen wir:

Jun
La daillo au pung

und:

Juillet
La haus au pugnet

in Frankreich, Italien, Spanien und Portugal an.

L'arcoulan dou maytin
Engourgo lou moulin,

ist das toscanische: Arco (Arco balen) da mattina, empie le molina.

Während aber die Franzosen sagen:

Rouge au soir, blanc au matin,
C'est la journée du pélerin

oder:

Rouge soir et blanc matin
Rend joye au coeur des pélerins,

spricht man in Armagnac:

Rouge lou se, blanc lou maytin,
Goardo te, praube pelegrin,

indem man dort, entgegen der gewöhnlichen Annahme, glaubt, Abendroth und düstrer Morgen verkünde unfehlbar Regen.

Auch das Prognosticon des Winters:

Quant la gruo ba cap sus,
Tout l'hiuer qu'auem dessus;
Quant la gruo ba cap bat,
Tout l'hiuer auem passat,

scheint Armagnac eigenthümlich, und das Sprichwort:

Sent Bertoumiu,
Pago qui diu,

bezieht sich auf die ehemals dort übliche Gewohnheit, am St. Bartholomäustage die Pachtgelder und Abgaben zu bezahlen.

Das provençalische Sprichwort:

Au tens que canto lou couquou, de matin moueil, de uespré dur,
in Langued'oc: Âou tĕn qē cânto lou couqu, lou mati mol lo vêsprē dû;
in Toscana: Quando canta il cucco, un giorno molle e l'altro asciutto (un' ora bagna e l'altra è asciutto);
in Spanien: En tiempo del cuco á la mañana mojado y á la noche enjuto,

lautet in Armagnac:

Ploujo dou coucut,
Tant lèu mouillat, tant lèu echuc,

und das französische:

Du dimanche au matin la pluye
Bien souvent la semaine ennuye,

ist, ganz ähnlich dem Plattdeutschen der Altmark:

Wenn't 'n Sünndag rēgent vāōr de Miss,
So rēgent ôk de Woch dörch wiss,

und dem luxemburgischen:

Rént et Sondes fir der Mess,
Da' rént et an der Woch gewes,

abgeändert in:

Quant plau avant la mèsso,
Tout la semmano non cèsso.

Am eigensten dem alten Armagnac sind die Sprichwörter, welche auf dortige Ortschaften Bezug haben, und daher zu local sind, um weitere Verbreitung gefunden zu haben.

Von Fleurance, der ehemaligen Hauptstadt der Grafschaft Gaure, heifst es:

Gens de Flourenço, saumayres d'agulhos,

indem man den Bewohnern nachsagt, sie hätten einst Nadeln ausgesät, und gehofft, dieselben würden gleich dem Getreide aufgehen und Früchte tragen.

Von Barran, einer kleinen Stadt im Arrondissement von Auch, sagt man:

Barran,
Pays de bramo pan.
Argent e bounos coustumos,
Lous Barrannesis n'an coumo grapauds plumos,

was allerdings einem gänzlichen Mangel gleichkommt, und von Puycasquier, einem Marktflecken desselben Arrondissements:

Puycasquiè,
Petito bilo, gran clouquè,
Lou clouquè qu'es plen de paillo;
E la bilo de canaillo.

Auf Sempesserre, einer Gemeinde des Arrondissement von Lectoure, wird die in vielen Ländern wiederkehrende Sentenz: guter Boden, schlechte Leute, angewandt.

Sempessèrro,
Machantos gens e bouno tèrro,

und von Masseube im Arrondissement von Mirande, dessen Bewohner Kaldaunen sehr gern essen sollen, spricht man:

Masseubès,
Tripassès.

Die Spottreime: Bearnés,
Faus et courtés;
Bigourdan,
Piri que can,

stammen aus Bigorre und Béarn, indem die Bewohner von Bigorre das alte Sprichwort der Bearner:

Bearnes, féau et courtés

in Bearnes faus et courtes umwandelten, und diese sich dafür durch den Spottvers rächten:

Bigourda, pire que caà.

Auch das Béarner Sprichwort:

Ni açi, ni en Espagne,
Que nou'n a lou, qui non s' engagne,

ist in Armagnac üblich;

Aci ni en Espagno,
Qui non sab nou goazagno,

und wie die Provênçalen von den Edelleuten von Beauce versichern:

Dey Gentis-homés de Beausso, pouerton lous esperons au sac,

wird in Armagnac von den Edelleuten von Barran, welche meist sehr arm waren, behauptet:

Lous nobles de Barran,
Soun bengutz a pè uo crabacho a la man,

weil sie zu Fuſs nach Auch gegangen sein, aber Sporen und eine Reitpeitsche in der Hand getragen haben sollen, um den Anschein zu geben, als wären sie geritten!

Das Glossaire, welches als Anhang beigefügt ist, enthält nur die eigenthümlichsten Worte der Mundart von Auch, und setzt daher die Kenntniſs des Dialects der Gascogne im Allgemeinen voraus. Im Interesse des Buches und der Leser, welche des Gascognischen nicht so mächtig sind, wie der Verfasser zu glauben scheint, wäre es darum wünschenswerth, wenn das Glossaire etwas ausführlicher wäre. Denn nicht alle Erzählungen sind so leicht verständlich, wie die Recoumandatioun d'un Aubergnas, welche wir hier als Beispiel der Récits und zugleich als Probe des Dialects mittheilen wollen.

Un cop, dus frays Aubergnassis aueuon tuat un home de Seissan. Lous jutges d'Auch coundamnèn l'aynat a este penjat. Dou cadet n'auoun pietat per amou qu'èro encoère fort joen, e lou coundamnèn pas qu'a esta hoetat per lou bourrèu, au pè de la poutenço oun l'aute anauo esta penjat.

Lou cadet cridauo coumo uo aiglo pendent que lou bourreu lou hoetauo a bras birat: mès l'aynat qu' atendèuo la cordo au cot haseuo sas darrèros recoumandatiouns.

— Fray, ça diseuo, quant tournes en Aubergno, digues pas que souy estat penjat. Digo que me souy maridat, e qu'as plan dansat à mas noços.

v. R.-D.

Miscelle.

Zur Kritik der divina commedia.

I.

Aufserdem dafs sich bei Dante für die heutige Dativform des conjunctiven Personalpronomens der dritten Person im Masculinum *gli* häufig *li* findet, trifft man, jedoch seltener und nur in manchen Ausgaben, dafür auch die Form *i*, so

Inf. 2, 17: *Però se l'avversario d'ogni male*
Cortese i fu, — —,

wofür es freilich in anderen Ausgaben nur *cortese fu* heifst.

Inf. 22, 73: *Draghignazzo anche i volle dar di piglio*,

wo andere *li* haben und die Crusca *anch' ei* liest, welche Lesart auch Blanc für die bessere hält. Auch die von Diez (Gramm. d. rom. Spr. II, 82) angeführte Stelle:

Inf. 10, 113: *E s'io fui dianzi alla risposta muto*,
Fate i saper, *che 'l fei*, *perchè pensava* [1])

ist unsicher, weil andere, z. B. Witte *fat 'ei saper* lesen. Es fragt sich nur, ob man dieses *ei* mit Blanc (it. Gramm. S. 247) für eine veraltete Dativform halten, oder ob man annehmen will, es stehe für den Nominativ *egli*. Liest man Inf. 22, 73 *anch' ei*, so unterliegt es an dieser Stelle keinem Zweifel, dafs das letztere stattfindet; hält man hier aber einen Dativ für unentbehrlich, so ist die Lesart *li*, welche sich auch im codice Bartoliniano findet, jedenfalls die richtige.

An anderen Stellen ist dagegen *ei* wol nur durch die Nachlässigkeit der Abschreiber in den Text gekommen. Da

---

[1]) Es kann nur auf einem Irrtum beruhen, wenn Bianchi in seiner Ausgabe der divina commedia bei dieser Stelle auf Inf. 5, 78 verweist, wo Dante, der den Wunsch geäufsert hat, mit den beiden Schatten, Francesca und Paolo, sprechen zu können, von Virgil die Weisung erhält, sie um eine Unterredung zu bitten per quell' amor che i mena.

nämlich für *ei* als veraltete Dativform sich nicht leicht andere Beispiele auffinden lassen, so neigt sich unsere Ansicht dahin, weil hier ein Dativ notwendig erscheint, an den beiden Stellen Inf. 10, 113 und Par. 29, 17 die Lesart *i* dem *ei* vorzuziehen und an der ersten Stelle *fate i saper*, an der zweiten *come i piacque* zu lesen, *fat' ei* und *com' ei* aber nur als leichtbegreifliche Schreibfehler anzusehen. Auch Inf. 2, 17 läfst sich dies annehmen, wenn man nicht der Lesart *cortese fu* den Vorzug geben will. Dieselbe Erklärung gilt auch für:

Purg. 12, 83: *Sicch' ei diletti lo inviarci in suso*,

wo wir mit Witte *sì che i* lesen möchten, obgleich sich gerade an dieser Stelle auch ein Nominativ *ei* verteidigen liefse.

Es ergibt sich aus dem Gesagten zur Genüge, warum wir die zu Inf. 22, 73 angeführte Lesart *anche i* vorhin nicht weiter berücksichtigt haben. Vor allem aber steht als Resultat unserer Untersuchung fest, dafs an den Stellen, wo die Ausgaben *ei* lesen, dieses *ei* entweder der Nominativ ist, oder als eine Corruption angesehen und womöglich in *i* umgeändert werden mufs; einen Dativ *ei* statt *gli* können wir nirgends anerkennen.

Wie verschiedene Stellen der divina commedia, z. B.:

Inf. 8, 78: *Per quell' amor che i mena;*
Inf. 7, 53: *La sconoscente vita, che i fe' sozzi;*
Inf. 18, 18: *Infino al pozzo, che i tronca e raccogli;*
Purg. 24, 125: *Per che no' i volle Gedeon compagni*,
Par. 12, 26: — — *al piacer, che i mena*

deutlich zeigen, haben die Alten für den Accusativ Plural *gli*, *li* auch die verkürzte Form *i* gebraucht. Wenn nun manche Ausgaben an den drei ersten der erwähnten Stellen *ch' ei* lesen, so können wir darin wieder nur einen Fehler der Abschreiber, zugleich aber auch eine neue Rechtfertigung unserer oben ausgesprochenen Ansicht erblicken.

II.

Auffallender Weise steht das Personalpronomen *lei*, das sonst nur in den obliquen Casus gebraucht wird, als Nominativ und Subject an einer Stelle der divina commedia, Purg.

21, 25, jedoch nicht in allen Ausgaben. Bis zum Jahre 1478 las man nämlich:

ma per colei che dì e notte fila.

Wahrscheinlich war es der Gebrauch von *per* anstatt *perchè*, der später, etwa seit 1481, die Herausgeber bestimmte zu lesen:

ma perchè lei che dì e notte fila. [1])

Viviani in seiner Ausgabe des codice Bartoliniano (Udine 1823) liest dafür:

ma perchè Lachesì che dà le fila

und vergleicht damit Ovid. Trist. lib. V eleg. X, 45 sq.

O duram Lachesin, quae tam grave sidus habenti
Fila dedit vitae non breviora meae!

Dafs Dante den Ovid gekannt hat, geht abgesehen von der Erwähnung dieses Dichters Inf. 4, 90: Ovidio è il terzo, aus mehreren Stellen seiner Werke hervor, so aus Conv. III, c. 3, wo er bei Erwähnung des Kampfes zwischen Hercules und Antäus den „grofsen Ovid" citirt [2]), und aus vita nuova

---

[1]) Anders ist es, wenn man statt *per poi* liest, das wirklich häufig *poichè* vertritt.

[2]) „Per la natura seconda del corpo misto ama lo luogo della sua generazione, e ancora lo tempo; e però ciascuno naturalmente è di più virtuoso corpo nel luogo ov' è generato, e nel tempo della sua generazione, che in altro. Onde si legge nelle Storie d'Ercole, e nello *Ovidio maggiore* e in Lucano e in altri poeti, che, combattendo col gigante che si chiamava Anteo tutte volte che 'l gigante era stanco, ed elli ponea lo suo corpo sopra la terra distesa (o per sua volontà, o per forza d'Ercole) forza e vigore interamente della terra in lui risurgeva, nella quale e della quale era esso generato. Di che accorgendosi Ercole, alla fine prese lui, e stringendo quello, e levatolo della terra, tanto lo tenne, sanza lasciarlo alla terra ricongiugnere, che 'l vinse per soperchio e uccise; e questa battaglia fu in Affrica, seconde le testimonianze delle scritture". V. Ov. Metam. IX, 183 sq. Vielleicht wurden zu Dante's Zeit die Metamorphosen oder die ersten zehn bis zwölf Bücher derselben der „gröfsere Ovid" genannt, wie eine ähn-

§. 25, wo er sagt: „Per Ovidio parla d'Amore, come se fosse persona umana, nel principio del libro che ha nome Rimedio d'Amore, quivi: Bella mihi, video, bella parantur ait". Endlich gehört hierher noch die Stelle (Conv. II, cap. 1): „e questo (il senso allegorico) è quello che si nasconde sotto il manto di queste favole, ed è una verità ascosa sotta bella menzogna, siccome quando dice Ovidio che Orfeo facea colla cetera mansuete le fiere, e gli alberi e le pietre a sè muovere: che vuol dire, che'l savio uomo collo stromento della sua voce facea mansuescere e umiliare li crudeli cuori, e facea muovere alla sua volontà coloro che non hanno vita di scienza ed arte; e coloro che non hanno vita di scienza ragionevole alcuna, sono quasi come pietre".

Wenn uns aber auch diese Stellen davon überzeugen, dafs Dante die Werke Ovid's gekannt hat, so können wir doch darin keinen schlagenden Beweis für die Richtigkeit der von Viviani angenommenen Lesart erkennen. Wir müssen uns unsererseits (wenn man nicht lieber *poi colei* lesen will) unbedingt für die Lesart *ma perchè lei che dì e notte fila* erklären. Zum Beweise der Richtigkeit dieser auch von Witte adoptirten Lesart möge Folgendes dienen:

1) Den Gebrauch von *lei* als Nominativ finden wir in zahlreichen Stellen bei ältern und neuern Schriftstellern, so namentlich in der berühmten Stelle des Petrarca (Son. 93):

„*Ch' altro non vede, e ciò che non è lei*
Già per antica usanza odia e disprezza."

2) Ein ganz analoger Gebrauch ist es, wenn sich ebenfalls bei älteren und neueren *lui* und *loro* als Nominativ finden, so bei Dante Conv. IV, 4: *e quello che lui dice, a tutti è legge* und IV, 15: *Se Adamo fu nobile, tutti siamo nobili; e se lui fu vile, tutti siamo vili,* wenigstens in älteren Ausgaben, während die neueren freilich an beiden Stellen das *lui* in *èsso* umgeändert haben.

3) In der italienischen Volkssprache ist der Gebrauch von *lui*, *lei*, *loro* anstatt *egli*, *ella*, *eglino* vielfach üblich geworden.

---

liche Unterscheidung auch bei den Werken anderer Schriftsteller gemacht worden ist.

4) Endlich ist noch hervorzuheben, dafs man im Italienischen ganz allgemein dem von *essere* oder der Conjunction *come* abhängigen Pronomen die Accusativform anweist und z. B. sagt: *io non sono te*, *sio fosse lui*, *son padre come te*. Fälschlieh wollen italienische Grammatiker in solchen Sätzen annehmen, das Verbum *essere* erhalte eine transitive Bedeutung und regiere den Accusativ. Wir aber können in diesem auch anderen Sprachen eigenen Gebrauche nur eine Uebernahme der Functionen des Nominativ durch den Accusativ erblicken.

Canstatt, im April 1867.

Dr. Ludwig Bofsler.

Berichtigung.

In meinem aufsatz „Zum Romaunt of the Rose" (Jahrbuch VIII, 306—314) kommen folgende gröbere druckfehler vor, um deren berichtigung ich den leser ersuche:

Seite 306, zeile 10 v. u., statt: kritischen, lies: citirten
„ 307, „ 10 v. o., st.: diese sache, l.: die sache
„ 311 „ 18 v. u., st.: zähmen, l.: rühren

Bernhard ten Brink.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Wace und Galfrid von Monmouth.

Den ersten Band des Jahrbuchs eröffnet ein artikel von du Méril über das leben und die schriften des Wace [1]), ein aufsatz, der manche der älteren ansichten in bezug auf den dichter und seine werke zu modificiren oder umzustoſzen bestimmt ist. So versucht der verfasser denn auch den nachweis zu führen, daſz Wace seinen *Brut* nicht nach Galfrid's *Historia*, sondern nach einer wälschen quelle («un livre kymri» s. 32) bearbeitet habe. Ich glaube nicht, daſs der verdienstvolle gelehrte mit dieser ansicht allgemeinen beifall gefunden, ja ich zweifle, ob er auch nur einen sachkundigen von der wahrheit derselben überzeugt hat. Da jedoch eine widerlegung seiner ausführungen mir bis jetzt nicht bekannt geworden, so will ich hier eine solche unternehmen, in der erwartung, einem oder dem andern leser des Jahrbuchs dadurch einen dienst zu leisten. Sollte schon vor mir ein anderer an anderer stelle sich derselben aufgabe unterzogen haben, so werde ich die mühe, die ich mir gegeben, wenigstens in dem falle nicht beklagen, wenn es mir gelungen, bei der vertheidigung einer alten wahrheit einige neue thatsachen an's licht zu fördern.

Herr du Méril schickt seiner eigentlichen beweisführung eine reihe vorläufiger behauptungen voraus, die in mehr oder minder directer beziehung zu seiner hauptthese stehen, und die er durch eine menge zum theil ohne kritik gewählter und keineswegs immer zutreffender stellen zu belegen sucht [2]). Ich will mich bei diesen be-

---

[1]) Dieser aufsatz findet sich mit einigen änderungen und zusätzen wieder abgedruckt in desselben verfassers · *Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire.* Paris et Leipzig 1862 ss. 214—272.

[2]) In den *Études* etc. sind diese belegstellen um einiges vermehrt, vgl. s. 244. — Das urtheil übrigens, welches ich im texte über die-

hauptungen und diesen belegen um so weniger aufhalten, als sogar für den fall, dafz man dem verfasser alles, was er sagt, zugeben müfzte, wie man ihm einiges zugeben mufz, seine ansicht von der quelle des Brut um nichts gesicherter dastehen würde.

Dem gegenstand, der uns beschäftigt, tritt du Méril ss. 26 – 28 näher, indem er drei puncte vorbringt, die jener ansicht eine gewisse wahrscheinlichkeit oder doch möglichkeit vindiciren sollen. Es sind folgende:

1) Soll es zu Wace's zeit wenigstens zwei geschriebene kymrische versionen der britischen überlieferungen gegeben haben (s. 26);
2) soll es nicht wahrscheinlich sein, dafs Wace in den besitz eines exemplars von Galfrid's Historia gelangt sei (s. 27 f.);
3) soll Wace aller wahrscheinlichkeit nach wälsch verstanden haben (s. 28).

Was den ersten punct betrifft, so wird mancher neuere forscher nicht geneigt sein, ihn im sinne du Méril's als wahr anzuerkennen. Ich lasse ihn jedoch gänzlich dahin gestellt, da es mir nicht zweckmäfzig scheint, eine sehr einfache frage mittelst einer sehr verwickelten und dunkeln lösen zu wollen.

Den zweiten satz begründet du Méril, wenn er ihn ja begründet, in höchst eigenthümlicher weise. Nachdem er ausgeführt, dafz die historischen bücher der Briten den andern völkern nur ein sehr schwaches interesse eingeflöfzt hätten und fast allen nichtbritischen historikern unbekannt geblieben seien, fährt er fort s. 27 f.: «A la vérité, l'histoire de Geoffroi de Monmouth était parvenue en Normandie, au moment où Wace écrivait son *Brut*, puisqu'en 1139, Robert de Thorigny, si connu depuis sous le nom de Robert du Mont, le communiqua à Henri de Huntingdon qu'il venait de rencontrer à l'abbaye du

---

sen ganzen theil der abhandlung des du Méril fälle, schliefzt nicht aus, dafz der verfasser darin interessantes material zusammen gestellt hat; nur hat er dies material nicht zu verwerthen gewufzt.

Bec. Mais c'était une grande rareté, dont malheureusement pour lui et pour son histoire, Robert du Mont ne se dessaisit pas, et rien n'autorise à croire que cet heureux hasard se soit renouvelé pour Wace.» Wer sieht nicht ein, dafz aus du Méril's prämissen das gerade gegentheil folgt von dem, was er daraus schliefzen möchte? Wenn die britischen geschichtsbücher den übrigen völkern nur wenig interesse einflöfzten und deren historikern unbekannt geblieben waren, sollen wir da nicht annehmen, dafz nachdem einmal ein Galfrid die britischen traditionen in einer allgemein verständlichen und anziehenden form vorgetragen, nun dieses Galfrid'sche werk etwa zwanzig jahre nach seiner entstehung [1]) einem normannischen historiker eher bekannt geworden und eher zugänglich gewesen sei als irgend eine wälsche bearbeitung desselben gegenstandes? Hat doch bisher kein mensch daran gezweifelt, dafz die sagenhafte geschichte Britanniens erst durch Galfrid gemeingut der europäischen culturvölker geworden ist. Als Heinrich von Huntingdon im jahre 1139 in der abtei Bec von der Historia des Galfrid kenntnifz erhielt, hatte er bis dahin weder aus büchern noch aus mündlicher überlieferung etwas von der geschichte der nachkommen des Brutus in England bis auf die zeit Julius Cäsar's erfahren [2]). Durch Galfrid erst wurde er mit der altbritischen geschichte bekannt gemacht. Warum sollten wir bei Wace annehmen, dafz ihm wälsche quellen eher zugänglich gewesen seien als die Historia?

---

[1]) Galfrid's Historia wurde nach San Marte s. IX von 1132—1135 geschrieben, Wace's Brut (vgl. v. 15299) im jahre 1155 vollendet.

[2]) Gegen die ächtheit der *Epistola ad Varinum*, in welcher Heinrich v. H. selbst jene thatsache mittheilt, ist ein stichhaltiger grund bis jetzt meines wissens nicht angeführt worden. Sollte aber auch der brief unächt sein, so würde es darum nicht weniger feststehen, dafz Heinrich, bevor er Galfrid's werk kennen lernte, von der geschichte der britischen könige nichts gewufzt, als was er bei Nennius gefunden hatte. Dies ergibt sich mit unzweifelhafter gewifzheit sowohl aus Heinrich's geschichtswerk als aus der bekannten stelle bei Galfrid XII, 20.

Dafz Wace wälsch verstanden habe («breton», sagt du Méril offenbar im sinne von „britisch“, nicht von „bretagnisch“, wenn er auch wälsch und bretagnisch für ungefähr identisch zu halten scheint), wird in folgender weise wahrscheinlich gemacht s. 28: «Les imitations si nombreuses des littératures étrangères prouvent d'ailleurs que l'étude et la connaissance des langues étaient alors beaucoup plus faciles et plus répandues qu'on ne le supposerait d'abord. Gaimar dit positivement avoir consulté des livres bretons:

Il purchaca maint esemplaire,
Liv[e]res engleis, e par gramaire,
E en romanz e en latin,
Ainz k'en p(é)ust traire a la fin, (v. 6441—44, (ed. Wright)

et nous savons par le propre témoignage de Wace qu'il était allé en Armorique, où certainement les traditions bretonnes étaient aussi populaires.» Ich habe die stelle aus Gaimar zu verschiedenen malen gelesen ohne darin ein wort von bretagnischen oder wälschen büchern entdecken zu können. Es ist von englischen (d. h. angelsächsischen), romanischen (d. h. normannisch-französischen) und lateinischen büchern die rede. *Livres par gramaire* oder *de gramaire* (vgl. Phil. de Thaün *Bestiaire* v. 4) bedeutet „gelehrte bücher“ (*gramaire*, grammatiker, gelehrter), also in der regel lateinische. Hier scheint der ausdruck lateinisch und romanisch zusammen zu fassen. Gaimar möge übrigens wälsch verstanden haben oder nicht, so beweist das noch nichts für Wace. Was nun des letztern reise nach der Bretagne betrifft, wo die britischen überlieferungen „ohne zweifel populär“ gewesen seien, so hat Wace uns leider nicht gesagt, ob er auf jener reise, deren er übrigens erst im *Roman de Rou* (11534 ff.) erwähnt, sich mit den eingebornen in ihrer landessprache unterhalten habe. Wälsch hat er in der Bretagne wohl kaum gesprochen. Wir wissen auch nicht, ob er dort wälsche oder bretagnische quellen vorgefunden [1]), was du Méril in der angeführten stelle wohl auch

[1]) Mündliche überlieferung hätte nur dann bedeutung, wenn si·

als möglich oder wahrscheinlich hat darstellen wollen. — Doch auch eine art von positivem beweis wird für die ansicht, dafz Wace wälsch verstanden habe, angeführt. Du Méril sagt a. a. o.: «Dans plusieurs passages de son poëme, Wace affecte même de citer du breton, uniquement pour justifier des étymologies qui n'étaient nullement de son sujet.» «Affecte de citer» heifzt doch wohl „er citirt gern, mit vorliebe; er thut sich etwas darauf zu gut, dafz er citirt". Jedenfalls aber werden wir voraussetzen müssen, dafz Wace im sinne des herrn du Méril da, wo er britische wörter citiren will, solche auch wirklich citirt; denn dafz Wace wörter aus einer andern sprache für britische gehalten, wäre ein schlechter beweis für seine britischen kenntnisse. Was soll man nun aber zu den beispielen sagen, die du Méril a. a. o. für seine behauptung anführt? «Ainsi, par exemple, il dit:

Por Hamon qui aloc morut (v. 5113)
(La fu ocis et aloc jut),
Fu puis, et est par la contrée,
La ville Hanstone apelée:
C'est a dire, ce m'est a vis,
La ville ou Ham estoit ocis;

puis quelques vers seulement après:

Gloëcestre c'est cité Gloi, (v. 5208)

et rien de semblable ne se trouve dans *l'Historia regum Britanniae.*»

Aber erstlich finden sich beide etymologien bei Galfrid, und zweitens hat keine mit der britischen sprache etwas zu schaffen. Man vergleiche für die erste stelle Galfrid IV, 13: «Arviragus ergo arbitrans Claudium cum eo (= Hamone) diffugere, festinavit eum sequi, nec cessavit de loco in locum fugare, donec illos super litus occupavit maris, quod nunc de nomine ejusdem Hamonis *Hamtonia* nuncupatur. Erat ibi portus applicantibus na-

Wace in bretagnischer oder richtiger in wälscher sprache wäre mitgetheilt worden. Herr du Méril nimmt ja so gut wie wir eine schriftliche quelle für den *Brut* an; er denkt aber an «un livre kymri».

vibus congruus: navesque mercatorum appulsae quiescebant. Eas ergo cum ingredi affectasset Hamo, supervenit ex improviso Arviragus, ipsumque subito interfecit. Portus autem ille ab illo tempore usque in hodiernum diem *Hamonis portus* appellatur.» Die kleinen abweichungen bei Wace erklären sich sehr leicht. Der ort *Hanstone* altengl. *Hamtun*, *Hamtoun* [1]), war ihm wenigstens dem namen nach wohlbekannt, und diesen namen erklärte er sich nun als: «ville de Ham» *(la ville ou Ham estoit ocis)*. Dafz *toun (town)* ein englisches wort ist, darf doch wohl als bekannt vorausgesetzt werden.

Die zweite stelle bei Wace, aus der du Méril nur eine zeile anführt, wollen wir etwas vollständiger mittheilen und den entsprechenden passus bei Galfrid darneben schreiben.

v. 5189 ff.

Entre Gales et Engleterre
Sor Savine [2]), en une valée
Qui mult ert rice et asasée,
Por cel plait metre à ramenbrance,
Firent al leu tele honorance
Que une cité i fondèrent
Et Gloëcestre l'apelèrent:
La vile por ce cest non a
Que Claudius l'édifia.
Autre dient altre aquoison
Qui assés bien samble raison:
De Claudius fu engenrés
Un(s) fils iloc, Glois fu només;
Glois fu de Gloëcestre sire
Et dus de Gales, ce oï dire.
Porce que Glois fu iloc nés
Et sires en fu renomés,
Fu Glo(ë)cestre de lui dite(;)
Ceste aquoison truis jo escrite.
Gloëcestre c'est cité Gloi (,)
Onques plus bel dire nel soi.

Galfrid IV, 15.

Unde locum quo ei primum nupserat celebrem esse volens, suggessit Claudio (sc. Genuissa) ut aedificaret in illo civitatem, quae tantarum memoriam nuptiarum in futura tempora praeberet. Paruit ergo Claudius, praecepitque fieri urbem quae de nomine ejus Kaerglou, id est Gloucestria nuncupata usque in hodiernum diem in confinio Demetiae et Loegriae super Sabinae ripam sita est. Quidam vero dicunt ipsam nomen traxisse a Gloi duce, quem Claudius in illa generavit, cui post Arviragum gubernaculum Demetici ducatus cessit.

Man beachte, Wace läfzt den britischen namen *Kaerglo[u]* unberücksichtigt und hält sich an das ächt englisch[e]

[1]) Jetzt Southampton.
[2]) Varianten: *Sarverne*, *Sauverne*.

Gloucester (cester, chester von *castra).* Der ableitung von *Glois* gibt er den vorzug vor der von *Claudius* ohne zweifel deſzhalb, weil der lautliche abstand zwischen *Glois* und *Gloë-* kleiner ist als zwischen *Gloë-* und *Claudius.* — Könnte man übrigens ein unglücklicheres beispiel wählen, um Wace's kenntniſz des britischen oder seine neigung, britische wörter zu citiren, zu beweisen? Gewiſs ebenso wenig als man eine stelle anführen könnte, die besser geeignet wäre, Wace's abhängigkeit von Galfrid darzuthun, auf den das *truis jo escrite* unverkennbar hinweist.

Damit übrigens der leser nicht glaube, Wace habe die eben angeführten englischen wörter für britische gehalten, so will ich hier auf eine stelle hinweisen, aus der hervorgeht, daſz Wace die englische und die kymrische sprachen wenigstens in den am häufigsten vorkommenden ausdrücken zu unterscheiden wuſzte, nl. auf v. 15174 ff.[1]). Ob man aber aus dieser und ähnlichen stellen zu schlieſzen berechtigt sei, Wace habe wälsch genug verstanden, um bücher in jener sprache lesen zu können, darüber überlasse ich jedem leser das urtheil. Auf jeden fall hat er viel besser latein verstanden, und auch aus diesem grund lag die benutzung der Historia des Galfrid viel näher als die irgend einer wälschen quelle.

Kommen wir jetzt zu den gründen, womit du Méril in unmittelbarer weise Wace's unabhängigkeit von Galfrid darzuthun sucht. Er sagt s. 29: «Malgré les ressemblances continues qui tiennent au caractère historique de leurs ouvrages et à des sources communes [2]), Wace connaît d'importantes traditions que l'évêque de Saint-

---

[1]) Diese stelle ist in dem gedruckten text ziemlich schlecht überliefert, und die lesart der k. hs. 73 Cangé, welche le Roux II, s. 294 anm. (a) mittheilt, vorzuziehen, obgleich auch diese ein paar (leicht zu bessernde) fehler enthält.

[2]) In seinen *Études* etc. s. 251 drückt sich du Méril etwas behutsamer aus: «Malgré les ressemblances continues qui, à défaut de raisons plus directes, tiendraient au caractère historique de leurs ouvrages etc.»

Asaph n'avait pas recueillies; telle est celle-ci à propos de Guermons:

Il mist les lages et les lois (1231)
Qu'encor(e) tienent les Englois.»

Die angabe findet sich in der that bei Galfrid nicht; nur ist sie leider bei Wace bloſz interpolirt, wie sich leicht nachweisen läſzt. Wace sagt, daſz Brutus nach seinem namen England Britannien, seine genossen Briten nannte, und daſz die trojanische sprache den namen „britische sprache" erhielt. Dann fährt er fort:

1224 Mais Englois l'ont puis remué.
La parole e li nons dura
Tant que Guermons i arriva(.)
Guermons en caça les Bretons,
Le païs livra as Saissons,
*Puis s'en fist roi et rois en fu(,)
*Mais après en France moru;
*Il mist les lages et les lois
*Qu'encor(e) tienent li Englois(,)
Qui d'Angle Englois (s')apelèrent
Et Engleterre le nomèrent.

Schon Frederic Madden *Laȝamon* III, s. 310 anm. zu v. 1976 hat bemerkt, daſz die von uns mit einem sternchen bezeichneten verse interpolirt seien: «Here occurs another interpolation of four lines in the printed text of Wace, vol. I. p. 59, which is omitted in MS. Cott., as well as in Laȝamon [1]) and Robert of Brunne.» Auch von den hier angedeuteten gründen abgesehen, kann es keinem zweifel unterliegen, daſz die vier verse gestrichen werden müssen, da *le* im letzten der angeführten verse

[1]) Bei Laȝamon lautet die stelle (I, s. 84, 1):
ah Engliscemen hit habbed awend:
seoððen Gurmund com in þis lond.
Gurmund draf out þe Brutuns:
& his folc wes ihaten Sexuns.
of ane ende of Alemaine:
Angles wes ihaten.
of Angles comen Englisc men:
& Engle-lond heo hit clepeden.

(*Et Engleterre le nomèrent*) sich nur auf *païs* in der zeile:

> Le païs livra as Saissons,

beziehen kann. Zum überflufz bin ich in der lage, die quelle eines theiles der interpolation und zwar grade der von du Méril citirten verse angeben zu können. Brut 2351 f. heifzt es von Donvalo (Dunvallo Molmutius):

> Cist mist les lagnes et les lois
> Qu'ancor(e) tienent li Englois,

und diesmal lesen wir auch bei Galfrid II, 27: «*Hic leges* quae Molmutinae dicebantur inter Britones *statuit*, *quae usque ad hoc tempus inter Anglos celebrantur.*» — Wenn nun bei Wace v. 1225 ff. von Gormund die Rede ist, bei Galfrid an der entsprechenden stelle nicht, so weifz jeder, der Wace auch nur einigermafzen kennt, dafz es in seiner weise liegt, im voraus auf später zu erzählendes hinzuweisen.

Kommen wir zur zweiten von du Méril (a. a. o.) angeführten beweisstelle: «Il y a dans *le Romans du Brut:*

> Mais li termes ne demora (v. 76)
> Que Lavine un fil enfanta,
> Qui fu appelés Silvius,
> Et ses sornoms fu Postomius;

et Geoffroi de Monmouth ne connaît pas ce surnom.»

Auch San-Marte G. v. M. s. 185 anm. bemerkt: «*Posthumus* fehlt bei Galfrid;» er fügt hinzu: «Wace scheint Nennius §. 11 zu folgen.» Es ist jedoch zu erinnern, dafz *Posthumius* bei Nennius bruder und nicht, wie bei Wace, grofzoheim des Brutus ist. Dem Silvius Postomius bei Wace entspricht bei Nennius *Silvius Aeneae filius.* Diesen erwähnt aber Galfrid ebenfalls, wenn auch nicht an der nämlichen stelle wie Wace, sondern am schlufz seines ersten buches (c. 18), gerade wie Nennius, in der zeitvergleichung: «Regnabat in Italia *Silvius Aeneas*, Aeneae filius, avunculus Bruti, Latinorum tertius.» Diese bezeichnung als Sylvius Aeneas (nicht, wie bei Nennius, blofz *Aeneae filius*) stimmt vollständig mit

einer variante zu der angeführten Wace'schen stelle in der Par. k. hs. 7515, [3,3] Colb. überein:

> Silvius fu ses propres noms,
> Puis Enéam (*l.* -as) fu ses sornons.

Dafz diese lesart in den text aufzunehmen ist, ergibt sich aus Laȝamon I, s. 9, 20 ff.:

> þa quen þer efter sone:
> ænne sune hefde to froure.
> Siluius Eneas:
> for ædelen he wes ihoten.

Auch diesmal sind wir im stande, die quelle der untergeschobenen lesart anzugeben. Während Wace aus Galfrid schöpfte, hatte sein abschreiber wahrscheinlich einen interpolirten text des Nennius vor sich. Man vgl. Nennius ed. San-Marte s. 32 anm. 7. — Wer Wace mit Galfrid vergleichen will, mufz vor allem drei dinge sich zur pflicht machen: zusehen ob dasjenige, was sich bei Galfrid an der entsprechenden stelle nicht findet, nicht vielleicht an einem andern ort vorkomme; die verschiedenen handschriften des Brut oder wenigstens die veröffentlichten lesarten zu rathe ziehen; bei der beurtheilung des Wace'schen textes überall auf Laȝamon rücksicht nehmen. Mit recht sagt Madden in seiner vortrefflichen ausgabe des letztgenannten autors s. XIII, anm. 2, bei erwähnung des Roman de Brut von le Roux de Lincy: "It is to be regretted that the editor has not constructed a more correct text. A good edition of Wace is still a desideratum, and the evidence of Laȝamon is especially valuable in fixing the correct reading of his original." Belege für diese behauptung liefert Madden selbst in den anmerkungen zu Laȝamon an vielen stellen.

In den drei folgenden beispielen, die du Méril citirt (ss. 29—31), ist er glücklicher, insofern sie notizen enthalten, die sich bei Wace wirklich finden, und welche dieser aus Galfrid's Historia nicht hat entlehnen können. Genügen aber diese drei stellen, ja würde eine reihe solcher stellen genügen, Wace's unabhängigkeit von Galfrid zu erweisen? Doch wohl nur in dem fall, wenn

nicht noch viel mehr für abhängigkeit spräche. Wann hat je der begriff: nachahmung, bearbeitung, das machen von zusätzen ausgeschlossen? Wace habe bei seiner bearbeitung der Historia Galfrid's noch andere schriftliche oder mündliche quellen benutzt; ist er nicht bei der abfassung seiner übrigen schriften ähnlich verfahren? Legte er bei diesen doch sogar mehrere quellen zu grunde. Seinem Brut aber legte er nur eine quelle zu grunde, und dafz diese quelle Galfrid war, werden wir so lange glauben, bis man uns eine andere quelle aufweist, die Galfrid und Wace gemeinschaftlich benutzt haben. Eine verloren gegangene quelle für den Brut annehmen darf man nicht ohne zwingende gründe. Dazu reicht die wahrnehmung bloſzer zusätze, und wären sie noch so zahlreich, nicht aus. Der zusätze gibt es aber in diesem fall nur sehr wenige, wenn auch die drei von du Méril angeführten stellen ihre zahl keineswegs erschöpfen [1]). Doch sehen wir uns diese drei stellen näher an.

Die erste (vv. 4972—4993) enthält die nachricht, dafz der prophet Taliesin die ankunft Christi vorhergesagt habe. «Rien d'analogue», bemerkt du Méril nach mittheilung der stelle s. 30, «ne se trouve dans aucune des sources qui nous sont parvenues.» Um so weniger können wir sagen, ob Wace die tradition schriftlichen oder mündlichen quellen verdankte. Gar kein grund aber ist vorhanden zu der annahme, dafz Wace sie in einem werke vorfand, welches ähnlich wie Galfrid die geschichte der britischen könige behandelte, und welches er als quelle hätte benutzen können. Die stelle steht mit dem vorhergehenden in sehr losem, mit dem folgenden in gar keinem zusammenhang und ist nur beiläufig der auch in Galfrid sich findenden und dort ein capitel beschlieſzen-

---

[1]) Von den übrigen in betracht kommenden zusätzen, beziehungsweise unabhängig von Galfrid behandelten abschnitten bei Wace führt San-Marte die wichtigern in der einleitung zu G. v. M. s. XXII f. an. Die liste zu vervollständigen, liegt hier um so weniger in meiner absicht, als ich eine genaue analyse des Brut mir für eine andere gelegenheit vorbehalte.

den zeitbestimmung angefügt. San-Marte G. v. M. s. 260 bemerkt zu der stelle: „Schwerlich folgt der Brut hier einem wälschen gedichte Taliesins, da die diesem dichter zugeschriebenen gedichte, soweit sie in der Myv. Arch. enthalten sind, kein vorbild geben, es sei denn dafs der Gwarchan Cynvelyn hierher gezogen werde. Sein berühmter name mag jedoch anlafs gegeben haben, dafs ihm ein solches gedicht untergeschoben ward, das übrigens nach dieser notiz nichts weniger als bardischen mysticismus athmet.» Madden Laȝamon III, s. 338 anm. zu vv. 9040—9061 sagt: "It may be remarked . . . that in Geoffrey there is no mention whatever of Taliesin, or his prophecy, which Wace must have collected from the Welsh traditions." Ich habe gegen den allgemein gehaltenen ausdruck *the Welsh traditions* nichts einzuwenden, wenn man uns nur nicht zu der annahme verpflichten will, dafz Wace diese notiz wälschen büchern entnommen. Warum sollte er die stelle, wofern er sie nicht mündlicher überlieferung verdankte, nicht irgend einem kirchlichen schriftsteller entlehnt haben? Dem sei übrigens wie ihm wolle, so viel scheint festzustehen, dafz Wace die bearbeitung des Galfrid'schen werkes nur auf einen augenblick unterbrach, als er die in rede stehende stelle niederschrieb. Man vergleiche nur:

v. 4952 ff.	Galfr. IV, 11.
Cassibelan sept ans vesqui Puis que César s'en fu parti; Tréu rendant vesqui sept ans, Ne sai s'ot feme ne enfans; *A Eur(o)ïc* ù il *fina* (*l.* feni) A l'en le cors *enseveli*.	Cumque post modum *septem anni* praeteriissent, *defunctus est Cassibelaunus* et in urbe *Eboraco sepultus*.
Tenuacio [1]) *de Cornouaille* *Ot après lui* le raine en baille, Ses niès estoit, si l'en saisi [2]), Et *frère* estoit *Androgéi*.	*Cui successit Tenuantius dux Cornubiae, frater Androgei*. Diademate igitur insignitus Tenuantius regnum in diligentia obtinuit. Erat ipse bellicosus vir: et qui vigorem justitia colebat.

---

[1]) wohl *Tenancius* nach vv. 4076. 4078. Auch in den hss. des Galfrid schwankt die schreibung des namens.

[2]) wohl *si s'en saisi*, wenn auch *l'en saisi* sich vertheidigen liefze.

L'onor arint, après sa fin, *A son* aisné *fil Guibelin* [1]), *Chevalier*[*s*] *prou*[*s*] et cortois home, Chevalier l'avoit fait à Rome *Augustus César* l'emperère.	*Post illum promotus est ad culmen regale Kymbelinus filius suus, strenuus miles,* quem *Augustus Caesar* nutriverat.
	Hic in tantam amicitiam Romanorum inciderat, ut cum posset tributum eorum detinere, gratis impendebat.
En son tans fu nés li salvère, Fils De[x] Jhésu(s), qui del ciel vint, Dex ert, mais por nous hom devint, Et por nostre rédemption En la crois sofri passion.	In diebus illis natus est dominus noster Jesus Christus, cujus pretioso sanguine redemptum est humanum genus: quod anteacto tempore daemonum catena obligabatur.

Man vermifzt hier bei Wace etwas dem vorletzten satz bei Galfrid entsprechendes. Das fehlende folgt aber gleich nach der einschaltung über Taliesin:

4994 Kimbelins fu mult honorés
Et des Romains fu mult privés;
Les Romains retolir péust[,]
Lor tréu demandé ne fust(,)
Et neporquant tot lor randoit
Que nule rien n'i retenoit.

Die zweite stelle (14004—14018) beschreibt die weise, worauf Gormund die stadt Cirencester in brand steckte. Die notiz fehlt bei Galfrid, findet sich dagegen in Brut Tysilio (San-Marte s. 568); auch Giraldus Cambrensis deutet die thatsache kurz an. Dafz Wace sie dem Tysilio verdankt, ist defzhalb unwahrscheinlich, weil die ganze erzählung von Gormund's thaten und erlebnissen bei ihm viel ausführlicher ist als bei Tysilio oder bei Galfrid, welche im übrigen hier übereinstimmeu. Wace schöpfte hier offenbar aus andern uns nicht erhaltenen, wie ich vermuthe, französischen und zwar epischen quellen. Ich denke hier nicht an das epos, dessen überbleibsel de Reiffenberg *Philippe Mouskes* II, ss. X—XXXII unter dem titel «*La mort du roi Gormond*» herausgegeben hat, und welcher nach Gaston Paris' einleuchtender ver-

[1]) l. *Kimbelin*, vgl. v. 4994.

muthung (vgl. *Histoire poëtique de Charlemagne* s. 400 anm. 2) als ganzes den titel «*Li rois Loeïs*» geführt haben mag. Der ächt epische und volksmäſzige ton jenes fragments läſzt auch auf eine gewisse einheitlichkeit des planes schlieſzen, mit der sich die einflechtung der erlebnisse Gormond's in England nicht wohl vertragen mochte; wie auch die sage durchaus selbständig auf französischem boden erwachsen zu sein scheint. Möglich und wahrscheinlich ist es dagegen, daſz die Normannen, in England auf die erinnerung an den auch dort sagenhaft gewordenen Gormund, in Cirencester u. a. auf eine in folge seines dortigen aufenthalts zu ihm in beziehung gesetzte localsage [1]) stoſzend, den neuen stoff, der sich an eine ihnen wohlbekannte persönlichkeit anschloſz, episch gestalteten und so zum ursprünglichen französischen epos neue branchen hinzudichteten. Zu einem Africaner machte dieses epos den Gormund nach alter gewohnheit: Gormund ist ein Africaner wie Widukind ein Sarracene, und es ist keineswegs nothwendig noch, wie mir scheint, methodisch, hierbei an wälsche einflüsse zu denken [2]). Im übrigen soll kymrischer einfluſz auf die weiterbildung der sage hier so wenig geläugnet werden, daſz ich gerade den gedanken, Gormund zum eroberer des britischen Englands zu machen, einer verbindung normannisch-sächsischer und wälscher tradition zuschreibe [3]). — Die vermuthung, daſz Wace französische epische quellen benutzt habe, findet ihre bestätigung in dem anfang seiner erzählung über Gormund, welcher in merkwürdiger weise zu dem, was Gottfried von Straſzburg in seinem Tristan v.

---

[1]) Noch zu Laȝamon's zeit lebte diese sage unter den bewohnern von Cirencester; vgl. Laȝ. Brut v. 29343 ff.

[2]) Wie San-Marte thut, vgl. G. v. M. s. 442; Lappenberg (Gesch. Englands II, s. 408), auf den er sich beruft, läſzt jedoch zwischen französischem und wälschem einfluſz die wahl.

[3]) Von einem Gormund um die zeit der eroberung des britischen Englands durch die Angelsachsen wissen wir nichts. Nennius führt §. 60 *de genealogia Merciorum* einen *Guerdmund* an: „Woden genuit Guedolgeat, genuit Gueagon, genuit Guithleg, genuit *Guerdmund*, genuit Offa, genuit Ongen, genuit Eamer, genuit Pubba".

5883 ff. über Gormund sagt, stimmt, während im weiterfolgenden Gottfried's darstellung natürlich abweicht. — Ich erwähne noch beiläufig, dafz die erzählung von Gormund's expedition nach Frankreich, wie auch Madden erkannt hat, bei Wace interpolirt ist. Es ist dies nicht die einzige interpolation, welche die episode von Gormund in ihrer letzten hälfte enthält. Vgl. Madden, Laȝamon III, s. 416 anm. zu s. 178. — In der dritten stelle (14169—14190) wird ein wunder erzählt, das der heil. Augustin in Dorsetshire verrichtete. Du Méril hätte bei diesem einen wunder nicht stehen bleiben sollen, da Wace ein zweites mirakel des heil. Augustin erzählt, welches bei Galfrid ebenfalls fehlt, wie Wace überhaupt die geschichte der mission des Augustin im verhältnifz zu jenem sehr ausführlich vorträgt, so dafz z. b. dem ersten satz in XI, 12 der Historia vv. 14125—14258 im Brut entsprechen. Die zwei mirakel finden sich auch bei Tysilio s. 570 [1]). Dafz Wace sie jedoch ihm nicht entlehnt hat, wird jedem ohne weiteres klar, der die erzählung bei beiden vergleicht. Tysilio theilt die beiden wunder in umgestellter ordnung mit, er erwähnt eine stadt *Riw*, während Wace *Dorecestre* nennt. Wace erzählt die ganze mission viel ausführlicher, genauer und trotz seiner einschaltungen so, dafz er sich in den hauptpunkten mit Galfrid berührt, ihm näher steht als dem Brut Tysilio. Eine bestimmte quelle für erzählungen angeben, die ohne zweifel in mehreren schriftlichen und mündlichen versionen umliefen, hat etwas mifzliches. Müfzte man sich entscheiden, so würde ich mich eher für die *Vita s. Augustini* des Gocelinus als für die *Gesta Pontificum* des Wilhelm von Malmesbury, worauf Madden, Laȝ. III, s. 419 vermuthet, erklären. Man vgl. AA. SS. d. XXVI Maii, cap. III, 41. 44 mit Rerum Angl. SS. post Bedam praecipui. Frankfurt 1601 s. 250.

---

[1]) Vergl. über einen fehler des englischen übersetzers, der auch in die deutsche version übergegangen ist, Madden Laȝamon III, s. 419 ff.

Aus dem bisherigen hat sich uns ergeben, dafz du Méril keine einzige stelle vorgebracht hat, aus der es wahrscheinlich würde, dafz Wace in der hauptsache unabhängig von Galfrid geschrieben, auch keinen beweis für die ansicht, dafz er überhaupt aus wälschen quellen geschöpft. Ich gehe einen schritt weiter und behaupte, dafz sich im ganzen Brut kein grund für jene ansicht auffinden läfzt — eine behauptung, deren beweis sich natürlich nur durch entkräftung der eventuell gegen sie zu richtenden angriffe führen läfzt. Doch hat nicht schon du Méril einen angriff darauf gemacht, den wir noch nicht zurückgeschlagen haben, dem anscheine nach einen siegreichen angriff? Beweist nicht der name *Romans du Brut*, den er dem werke Wace's vindicirt und durch *Traduction romane des traditions bretonnes* erklärt (s. 31), dafz Wace aus wälschen quellen geschöpft? — Wenn es mit jenem titel nur seine richtigkeit hätte. Zunächst eine etwas pedantische bemerkung. Ich glaube nicht, dafz sich für den titel *Romans du Brut* irgendwelche handschriftliche autorität anführen läfzt. In der Description des manuscrits bei le Roux de Lincy finden wir folgende titel als über- oder unterschriften der verschiedenen hss. aufgeführt:

Le (li) Brut d'Engleterre, Pariser k. hs. 7515[3.3] Col. (olim Colb. 2132); Paris. k. hs. 7537; Wiener hs. 2603.

Le Brut, Londoner hs. Brit. Mus. 13 A. XXI.

Li romans des rois d'Engleterre und

Li remans des rois et des barons de Bretaigne, Paris. k. hs. 27 Cangé.

Nirgendwo findet sich die verbindung *Romans du Brut*, ja sie ist nicht einmal altfranzösisch, da *romans*, wo es nicht „romanische sprache“ bedeutet, soviel heifzt wie „romanische erzählung“, nicht aber „romanische bearbeitung oder übersetzung“. Die handschriften bieten also *Le Brut* oder *Li romans des rois* etc., oder sie haben überhaupt keinen titel. *Le Brut* ist der häufiger vorkommende, doch findet er sich nicht in den beiden ältesten Pariser handschriften, in der von le Roux zu grunde

gelegten k. hs. 27 Cangé und der sehr guten hs. 73 Cangé, indem die erstere den andern titel, die letztere gar keinen führt. Ob die hs. des Brit. Mus. der ersten oder der zweiten hälfte des dreizehnten jahrhunderts angehört, weiſz ich nicht. In französischen handschriften erscheint der titel *Le Brut* zuerst in einer handschrift vom jahre 1252 (k. hs. 7515[3.3] Col.). Es kann demnach wohl zweifelhaft erscheinen, ob der titel von Wace selbst herrührt, und wenn sich im context seines werkes eine andere bezeichnung für dasselbe fände, würden wir diese ohne zweifel vorzuziehen haben. Eine solche findet sich aber v. 15293:

Ci falt *la geste des Bretons.*

La geste des Bretons wäre, däucht mich, ein sehr passender titel und entpräche der aufschrift des Galfrid'schen werkes: *Historia Britonum* oder *Hist. regum Britanniae.* Ich will hier gleich hinzufügen, daſz ganz ähnlich der Roman de Rou als ganzes *La geste des Normans* heiſzen sollte; vgl. v. 10439:

Lunge est la geste des Normanz.

Ich gehe jetzt zum positiven beweis über, daſz Wace seinen Brut — ich wende den gangbaren titel an — nach einer lateinischen quelle und zwar nach Galfrid bearbeitet. Zunächst haben wir für diese thatsache ein ausdrückliches zeugniſz. Ich will mich nicht auf die überschrift in der handschrift des Brit. Mus. berufen, da diese gewiſz nicht vom dichter selbst herrührt; doch kann ich mir herrn du Méril gegenüber die bemerkung nicht versagen, daſz die handschrift nicht so jung ist, wie er uns glauben machen möchte (s. 33), sondern eine der ältesten unter denen, die den titel *Le Brut* führen, und daſz aus ihrer überschrift auf jeden fall hervorgeht, daſz man im dreizehnten jahrhundert bei jenem titel wohl an eine bearbeitung aus dem lateinischen denken konnte. Doch wie verhält es sich mit dem eingang und mit dem schluſs des gedichtes? wie mit der lesart:

Cil reconte la verité
Qui lo latin a translaté,

für die geläufigere:

Maistre Gasse l'a translaté
Qui en conte la vérité (Brut 7 f.)?

und mit der lesart:

Fut del latin fez cist romanz

für:

Fist maistre Gasse cest romans (Brut 15300)?

Du Méril sagt s. 32, dafz nur die k. hs. n. 7191 so lese, ein manuscript, welches er «peu ancien» nennt. Diese handschrift ist aber identisch mit N°. 73 Cangé [1]), und der herausgeber des Brut nennt sie s. XLVI «la plus belle de toutes que nous ayons eue entre les mains», schreibt sie s. XXXV dem anfang des dreizehnten jahrhunderts zu (vgl. auch s. LIII) und sagt von ihr (s. XXXVo.), dafz er zu zeiten es bereue, sie seiner ausgabe nicht zu grunde gelegt zu haben. Die lesart also, welche an beiden stellen die übersetzung aus dem lateinischen hervorhebt, ist wenigstens so gut verbürgt, dafz es sich der mühe lohnt, sie gegen die andere geläufigere abzuwägen. Stellen wir zunächst für die ersten acht verse des Brut den gedruckten text mit der lesart der k. hs. 73 Cangé zusammen.

le Roux nach k. hs. 27 Cangé:	k. hs. 73 Cangé: (vgl. Facsimile.)
Ki velt oïr et velt savoir	Qui uialt oir et uialt sauoir
De roi en roi et d'oir en oir,	De roi an roi et d'oir an oir
Qui cil furent et dont il vinrent	Qui cil furent et don il uindrent
Qui Engleterre primes tinrent,	Qui engleterre primers tindrent.
Qans rois i a en ordre éu	Quex rois i a en ordre eu
Qui ançois et qui puis i fu,	Et qui eincois et puis i fu
Maistre Gasse l'a translaté	Cil reconte la uerite
Qui en conte la vérité.	Qui lo latin a translate u. s. w.

Beiläufig bemerke ich, dafz v. 5 *quex*, eine durch die meisten hss. (vgl. Descr. des mss.) gestützte lesart, dem *qans* der k. hs. 27 Cangé ohne zweifel vorzuziehen ist. Was nun die hauptsache betrifft, so wird niemand läugnen können, dafz die construction im gedruckten text

[1]) Die neuere bezeichnung ist fs. fr. 794.

eine verworrene ist: „Wer hören und wissen (erfahren) will . . . ., meister Wace hat es übersetzt, der die wahrheit darüber berichtet.“ Man fragt mit recht: was hat meister Wace übersetzt? Es findet sich in allem, was vorhergeht, schlechterdings kein wort, auf welches le (l') sich beziehen kann. Viel natürlicher und logischer ist doch wohl die wendung: „Wer hören und wissen will . . . ., derjenige berichtet die wahrheit, der den lateinischen text übersetzt hat.“ Natürlicher und zugleich bedeutender. Wace spricht dann den satz aus, dafz wer die geschichte der britischen könige der wahrheit gemäfz berichten wolle, aus lateinischer quelle schöpfen müsse — ähnlich wie Galfrid am anfang und am schlufz seines geschichtswerks seine wälsche quelle als unentbehrlich für jenen zweck hinstellt. Daher zweifle ich nicht, dafz die hs. 73 uns hier die echte lesart bewahrt hat. Irgend ein abschreiber, der um Wace's autorschaft wufzte, hat, um dessen namen hier einfügen zu können, die ursprüngliche ordnung gestört, und derselbe oder ein anderer schreiber änderte am schlufze des werkes den vers:

Fut del latin fez cist romanz,

in:

Fist maistre Gasse cest romans.

Dafz die meisten handschriften diese änderungen aufgenommen haben, ist nur ein neues zeugnifz für die grofze bedeutung der hs. 73 Cangé, welche, wie schon aus den von le Roux de Lincy mitgetheilten varianten hervorgeht, und wie sich bei einem abdruck der handschrift noch deutlicher herausstellen würde, in sehr vielen fällen die richtige lesart bietet. Diese handschrift ist, beiläufig gesagt, dieselbe, nach welcher Jonckbloet Crestien's *Roman de la charrete*, Holland dessen *Chevalier au lion* veröffentlicht hat, und von welcher der letztgenannte s. VI sagt, sie scheine den text, nach einer leichten und unbedenklichen nachbesserung, so lesbar zu geben, dafs nur für wenige verse noch einsicht der übrigen handschriften zu wünschen bleibe.

Doch kehren wir zu unserm gegenstande zurück. Wir haben nicht blofz äufzere gründe für die thatsache,

dafz Wace seinem Brut eine lateinische quelle zu grunde gelegt; dieselbe findet in inneren gründen ihre bestätigung. Ich mache hier auf die form und die flexion vieler eigennamen bei Wace aufmerksam. Die beispiele, die ich gebe, könnten leicht vermehrt werden.

151	Galfr. I, 3
Tote la lignie *Heleni*, Un[s] des fils al roi *Priami*.	*Heleni* filii *Priami* progeniem.
1003	I, 15
Ains que venist Corineus Fu mors un nies *Bruti Turnus*.	Erat ibi quidam Tros nomine *Turonus*, *Bruti* nepos . . . . Sed ab irruentibus Gallis citius quam debuerat interfectus est.
227	I, 4
Por la honte et por le viltage Del noble pule al linage *Dardani* al bon ancissor . . .	Quia indignum fuerat gentem praeclaro genere *Dardani* ortam . . .
1689	II, 10
desor le temple *Apolin* . . .	super templum *Apollinis* . . .
2179 [1])	II, 16
Quant Rival li rois finés fu, Ses fils a le raine tenu, Qui avoit non *Gurgustius*; Puis refu rois *Sisilius*, E puis Lago nies *Gurgusti*, Puis Kinmarc fiu(s) *Sisilii*.	Post hunc vero successit *Gurgustius* filius ejus; cui *Sisillius*; cui Lago *Gurgustii* nepos; cui Kinmarcus *Sisillii* filius u. s. w.

Auch sonstige wendungen bei Wace verrathen lateinische quelle, z. B.:

1160	II, 9
A cel tans regnoit Solemons Qui fonda *templum domini*.	Tunc Salamon aedificare coepit *templum domini* . . .

Ich habe zu den aus Wace angeführten stellen überall die entsprechenden aus Galfrid mitgetheilt, obgleich es sich für's erste nur um den nachweis handelte, dafz Wace eine lateinische quelle benutzt, noch nicht darum, dafz er

---

[1]) Ich habe mir erlaubt, v. 2180 *fils* statt *niés* zu schreiben, da auch Laȝamon I, s. 166, 21 sagt: «Riwald king hafuede anne sune: Gurgustius ihaten». V. 2184 stand im text *Rimar;* vielleicht schrieb Wace *Kinmar*. Der ältere text des Laȝamon hat *King Marke*, schreib- oder lesefehler für *Kinemarck*, wie im jüngern texte steht

Galfrid benutzt. Doch hält es schwer, bei einer lateinischen quelle an eine andere als Galfrid's Historia zu denken. Wollte jemand einwerfen, es sei gar wohl möglich, dafs Wace die von Walter von Oxford selbst angefertigte übersetzung seines britischen buches benutzt, so könnte man erwidern, dafs jene übersetzung, wenn sie überhaupt existirt hat, nur wenig verbreitung gefunden haben kann und bald nach ihrer entstehung ganz verschollen gewesen sein mufz; aber noch mehr: jene möglichkeit kann man nur für den fall zugeben, dafz die lateinische bearbeitung des Walter sich von dem Brut Tysilio, der ihre retroversion sein soll, so sehr unterschieden hat und mit der Historia des Galfrid so übereingestimmt, dafz sie für unsern blick sich mit der letztern zu identificiren scheint. Statt vieler stellen, womit ich diese ansicht begründen könnte — und einzelanführungen beweisen in solchen fällen am besten — greife ich eine einzige heraus. Diese eine stelle wird so lange genügen, bis man mir eine andere vorhält, aus der sich das gegentheil folgern liefze. Ich wähle die antwort der Cordelia an Lear:

Wace 1781 ff.	Galfr. II, 11.
Qui a [1]) nule fille qui die A son père, par présomtie, Qu'ele l'aint plus que ele doit. Ne sai que plus grans amors soit Que entre enfant et entre père, Et entre enfant et entre mère; Mes père es et j'o (*l.* jo) aim tant toi Comme j'o (*l.* jo) mon père amer doi. Et por toi faire plus certain(,) Tant as, tant vax et j'o (*l.* jo) tant t'ain.	Est uspiam, mi pater, filia, quae patrem suum plus quam patrem diligere praesumat? non reor equidem ullam esse, quae hoc fateri audeat: nisi jocosis verbis veritatem celare nitatur. Nempe ego dilexi te semper ut patrem: nec adhuc a proposito meo divertor. Etsi [2]) a me magis extorquere insistis, audi certitudinem amoris, quem adversus te habeo: et interrogationibus tuis finem impone. Etenim quantum habes, tantum vales, tantumque te diligo.

---

[1]) Mit 73 Cangé zu lesen: *Ou a . . .?* „Wo gibt es eine . . .?" Vgl. Bartsch, *Chrestom.* 84, lesart zu 10.

[2]) L. *Et si.*

Brut Tysilio s. 492.

Mein herr und vater: dort mögen einige sein, die eine neigung vorgeben, die sie nicht haben. Meine liebe soll so sein, wie eine tochter sie ihrem vater schuldig ist, wenn sie ihrem grunde entsprechend sein soll.

Wer den angeführten gründen zum trotz für den Brut eine andere quelle als Galfrid's Historia annehmen wollte, der müfzte wohl von der ansicht ausgehen, dafz ein bearbeiter in keinem puncte von seinem original abweichen und keinerlei zusätze zu ihm machen dürfe. Wie man jedoch bei solcher ansicht sich das verhältnifz der unbekannten, angenommenen quelle Wace's zu Galfrid und zum Brut Tysilio zu denken hätte — dieses zu bestimmen, wäre ein gar schwieriges problem.

Nachschrift.

Auf die streitfrage über die priorität und originalität Galfrid's oder des Brut Tysilio einzugehen, lag nicht in dem plane der vorstehenden abhandlung. Ich habe daher fast ängstlich jeden ausdruck vermieden, der einen entschiedenen standpunct in der frage hätte bezeichnen können. Dafür sei mir hier gestattet, mich als anhänger derjenigen ansicht zu bekennen, die im Brut Tysilio nur einen ziemlich roh und nachlässig angefertigten, wenn auch mit einigen zusätzen bereicherten auszug aus Galfrid erblickt [1]). Ein paar neue gründe für diese ansicht dürfte den noch unentschiedenen und schwankenden an dieser stelle nicht unwillkommen sein. Als neue wage ich diese gründe insofern zu bezeichnen, als sie mir scheinen, bekannte thatsachen in ein neues licht zu rücken.

Bei der vergleichung des anfangs der erzählung im Brut Tysilio mit den entsprechenden stellen bei Nennius

---

[1]) Bei uns wird diese ansicht, wie bekannt, u. a. von Zarncke und Holtzmann vertreten.

und Galfrid bemerkt Zarncke Jahrbuch V, 210: „(ich will) kein gewicht darauf legen, dafz im Brut fälschlich steht, Ascanius habe die Lavinia geheirathet statt des Aeneas, während Gottfried das richtige hat. Das kann handschriftliche verderbnifz sein, die unschwer geheilt werden könnte.“ Ich möchte auf diesen irrthum nun doch einiges gewicht legen und ihn nicht irgend einem abschreiber, sondern dem verfasser des Brut selbst zur last legen. Der irrthum steht nämlich nicht vereinzelt da, sondern hängt mit einem andern zusammen. Wie Tysilio (der name sei mir a s bequemes zeichen gestattet) im anfang seiner erzählung Lavinia zur gemahlin des Ascanius macht, so verwandelt er am schlufz seines ersten buches Silvius Aeneas, sohn des Aeneas, in einen Silvius, sohn des Ascanius. Beide irrthümer aber erklären sich, wenn man annimmt, jenem autor habe Galfrid's Historia vorgelegen; sie erklären sich nicht, wenn man Nennius als seine quelle betrachtet.

Zunächst die stelle am anfang des ersten buches. „Und nachdem Eneas mit Turnus, dem könige der Rutuler, gefochten, und ihn erschlagen hatte, heirathete Ascanius die Lavinia, tochter des Latinus, und nach dem tode des Eneas erlangte er grofse macht, und könig geworden, erbaute er eine stadt am ufer der tiber. Hier ward sein sohn Sylhys geboren“ u. s. w. (San-Marte s. 475).

Nennius §. 10 (ed. San-Marte s. 35) hat: „et superato Turno, (Aeneas) accepit Laviniam filiam Latini, filii Fauni, filii Pici, filii Saturni, in conjugium; et post mortem Latini regnum obtinuit Romanorum vel Latinorum. Ascanius autem Albam condidit, et postea uxorem duxit, et peperit ei filium nomine Silvium.“

Das *accepit in conjugium* läfzt kein mifzverständnifz zu, und nicht weniger deutlich ist, dafz die gemahlin, die Ascanius heimführte (uxorem duxit), nicht mit Lavinia identisch gewesen sei.

Bei Galfrid aber lesen wir I, 3 (San-Marte s. 5) „Dimicantibus illis praevaluit Aeneas, peremptoque Turno, regnum Italiae et Laviniam filiam Latini est adeptus.

Denique suprema die ipsius superveniente, Ascanius regia potestate sublimatus condidit Albam supra Tyberim, genuitque filium, cui nomen erat Sylvius u. s. w.“

Man bemerke, dafz Galfrid blofz „er erlangte“ *(est adeptus)* sagt, und weiter, dafz er den Ascanius einen sohn erzeugen läfzt, ohne ausdrücklich von seiner vermählung gesprochen zu haben. Konnte nicht der wälsche übersetzer, durch Galfrid's kürze irregeleitet, auf den gedanken kommen, Aeneas, der ja einen sohn (Ascanius) mit sich aus Troja brachte, habe das reich wie die Lavinia für eben diesen sohn erobert? — Sehen wir aber jetzt zu, wie wir mit dem zweiten irrthum fertig werden.

Nennius schreibt §. 11 (s. 34): „Aeneas autem regnavit tribus annis apud Latinos; Ascanius regnavit annis triginta septem, post quem Silvius, Aeneae filius, regnavit annis duodecim; Posthumius annis triginta novem, a quo Albanorum reges Silvii appellati sunt, cujus frater erat Bruto. Quando regnabat Bruto in Brittannia, Heli sacerdos judicabat in Israel, et tunc archa Testamenti ab alienigenis possidebatur. Posthumius vero frater ejus apud Latinos regnabat.“

Da nach Nennius zur zeit, wo Brutus in Britannien herrschte, Posthumius, sein bruder, in Latium regierte, Tysilio aber ebensowenig wie Galfrid hier eines Posthumius oder eines bruders des Brutus erwähnt, so können wir Nennius in unserer weiteren erörterung unberücksichtigt lassen.

Galfrid sagt am schlufz seines ersten buchs (c. 18, s. 19): „Tunc regnabat in Judaea Hely sacerdos, et arca testamenti capta erat a Philisteis. Regnabant in Troja filii Hectoris, expulsis Antenoris posteris: Regnabat in Italia Sylvius Aeneas, Aeneae filius, avunculus Bruti, Latinorum tertius.“

Im Brut heifzt es s. 487: „Um diese zeit war Eli priester in Judäa, und die arche des bundes war im besitz der Philistiner. In Troja war ein sohn Hectors, der Antenor und sein geschlecht vertrieben hatte, könig; und in Italien Silvius, sohn des Ascanius, enkel des Aeneas,

und der oheim des Brutus regierte als dritter könig nach Latinus.“

Die er te frage, die sich uns aufdrängt, ist die: Rührt die trennung der apposition *avunculus Bruti* vom subject, zu dem sie gehört, vom verfasser des Brut oder von einem abschreiber oder auch vom übersetzer her? Im erstern fall wäre eine weitere erörterung des problems, das uns beschäftigt, überflüssig; denn wir hätten ohne weiteres die gewifzheit, dafz Tysilio an dieser stelle und folglich überall Galfrid übersetzt, nicht umgekehrt Galfrid den Tysilio. Nehmen wir also den zweiten oder dritten fall an, wonach in Tysilio's meinung wie in der des Galfrid der oheim oder der grofzoheim des Brutus (bei Galfrid heifzt *avunculus* hier „grofzoheim“) mit dem eben genannten Silvius identisch wäre, und versuchen wir nun die eigenthümliche bezeichnung dieses Silvius als enkel des Eneas bei Tysilio zu erklären. War Galfrid Tysilio's vorlage, so fand dieser hier in seiner quelle mancherlei, was ihm auffallen mufzte. Zunächt war von einem sohne des Aeneas aufzer Ascanius die rede, während Tysilio nichts von einer stiefmutter des letztern, folglich auch von keinem stiefbruder wufzte. Dazu kam die bezeichnung *Silvius Aeneas*, welche dem *Aeneae filius* vorherging und Tysilio leicht auf den gedanken bringen konnte, hier liege ein irrthum vor, an zweiter stelle sei *Ascanii* statt Aeneae zu lesen, während er aus dem *Aeneas* an erster stelle, auch ohne sich weitere emendationen zu erlauben, den irrigen schlufz ziehen mochte, Silvius sei nach seinem grofzvater so genannt. Zu dieser auffassung stimmte nun endlich das *avunculus Bruti*, da man bei *avunculus*, obgleich es auch „grofzoheim“ bedeutet, doch zunächst wohl immer an „oheim“ denkt. — Die annahme eines zweiten sohnes des Ascanius, wie der erstgeborene, der von Brutus getödtete, Silvius geheifzen, mochte dem verfasser des Brut weniger bedenken machen, als die annahme eines zweiten sohnes des Aeneas, für den er keine mutter zu finden wufzte.

San-Marte bemerkt G. v. M. s. LXXV: „Die Prophetia, die Gottfried ausdrücklich für sein werk ausgibt,

fehlt natürlich auch im Brut". Sie fehlt hier aber nicht ganz; sondern sowohl die beschreibung der die prophezeiung veranlassenden erscheinung (des kampfes der beiden drachen) als die drei ersten sätze der prophezeiung selbst (Galfr. VII, 3 bis zeile 15) findet sich im Brut Tysilio s. 533 f. Jene beschreibung und die zwei ersten sätze der prophezeiung könnten Galfrid und der verfasser des Brut beide dem Nennius §. 42 entnommen haben. Den letzten satz aber hat entweder Galfrid aus dem Brut, oder der verfasser des Brut aus Galfrid abgeschrieben: „Montes itaque ejus ut valles aequabuntur et flumina vallium sanguine manabunt." „Dann werden die berge zu ebnen gemacht werden, und die thäler und flüsse von blut strömen". Was ist nun wahrscheinlicher: dafz Galfrid, der im übrigen für die Prophetia den Brut Tysilio gar nicht verwerthen konnte, ihm diesen einen satz entlehnte; oder dafz der wälsche übersetzer nach übertragung dieses satzes die folgenden theile der prophezeiung überging? Bei reiflicher überlegung wird sich, glaube ich, jeder für das letztere entscheiden.

Weitere gründe für meine ansicht anzuführen, liegt augenblicklich nicht in meinem plane. Dagegen will ich in dieser nachschrift einen andern punkt kurz erörtern, den ich in der abhandlung übergehen mufzte, obwohl die versuchung, ihm näher zu treten, grofz genug war. Die bekannte stelle, in der Gaimar am schlusse seines uns leider nur halb erhaltenen werkes uns mit seinen quellen bekannt macht, und aus welcher ich oben vier zeilen besprochen habe, verdient bei der bedeutung, die sie für die kritik der britischen sage und geschichte hat, wohl, dafz ich hier darauf zurückkomme und einige der schwierigkeiten, die sie bietet, zu lösen versuche.

Den ersten anstofz gibt die schlechte überlieferung des verses 6460, bei Wright:

Les translad en fès i mist.

Der herausgeber bemerkt dazu: "I am doubtful if this be the correct reading, for the MS. is very indistinct". Bei

Michel *Chroniques anglonormandes* I, s. 60 lautet der vers, um nichts verständlicher:

Les transsadenfes i mist.

Der anstofz wird jedoch gehoben durch die lesart (conjectur?), welche de la Rue *Essai sur les bardes* etc. II, s. 108 gibt:

Le translata e fes i mist.

Dafz in der vorhergehenden zeile *escrist* für *escrit* zu lesen sei, ergibt sich, wie ein paar andere kleine besserungen, von selbst. Ich versuche jetzt eine übersetzung der ganzen stelle.

„Diese geschichte liefz frau Constance die edle übersetzen. Gaimar verwandte März und April und alle zwölf monate darauf, ehe er von den königen übersetzt hatte. Er verschaffte sich manches vorbild, englische bücher und gelehrte, in romanischer wie in lateinischer sprache, ehe er damit zu ende kommen konnte. Wenn seine herrin ihm nicht geholfen, so hätte er es nimmer vollendet. Sie schickte nach Helmsley um das buch des Walter Espec. Robert, graf von Gloucester, liefz dieses geschichtswerk übersetzen nach den büchern der Walliser, die sie über die britischen könige besafzen. Walter Espec verlangte es; graf Robert schickte es ihm; darauf lieh es Walter Espec Raoul, dem sohne des Gilbert. Frau Constance entlieh es von ihrem herrn, den sie sehr liebte. Geoffroi Gaimar schrieb dieses buch, indem er es übersetzte, und fügte thatsachen hinein, welche die Walliser (zu berichten) unterlassen hatten; denn er hatte sich zuvor, sei es mit recht oder unrecht, das gute buch von Oxford verschafft, das des archidiakon Walter; damit verbesserte er denn sein buch gar sehr. Auch mit der historie von Winchester wurde dieses geschichtswerk verbessert, einem englischen buche von Washingborough, wo er geschrieben fand von den königen und von allen kaisern, die herren von Rom waren und tribut von England erhielten, von den königen, welche von ihnen ihr leben trugen, von ihrem leben und ihren verhandlungen,

von ihren erlebnissen und ihren thaten, wie jeder das land behauptete, welcher den frieden liebte und welcher den krieg. Von allem kann das meiste hier finden wer in dies buch blicken will, und wer nicht glaubt was ich sage, frage Nicolas de Trailli."

Man wird mir wohl keinen vorwurf daraus machen, dafz ich die zweideutigkeit, die v. 6469 im original enthält, in meiner übersetzung nicht gehoben habe [1]). Der wortlaut könnte den gedanken veranlassen, das englische buch von Washingborough und die historie von Winchester bildeten ein und dasselbe werk. Es ist jedoch keinem zweifel unterworfen, dafz von zwei verschiedenen büchern die rede ist, wenn auch beide in englischer (d. h. angelsächsischer sprache) abgefafzt waren. In der *estorie de Wincestre* hat man die sächsische chronik erkannt, während man bezüglich des buchs von Washingborough, soviel ich weifz, nicht im klaren ist.

Kommen wir jedoch zu der hauptschwierigkeit der stelle, zugleich derjenigen, die uns hier am meisten interessirt, zu der frage nämlich, was unter dem buch des Walter Espec, und was unter dem guten buch von Oxford zu verstehen sei. Zunächst ist hier die u. a. von Ginguené und le Roux de Lincy vertretene ansicht zurückzuweisen, wonach beide ausdrücke ein und dasselbe buch bezeichnen sollen. Mag man auch die emendation de la Rue's oder unsere übersetzung des verses 6460 nicht billigen, soviel geht doch aus dem ganzen zusammenhang mit gewifzheit hervor, dafz die beiden bücher zu einander in eine art von gegensatz gesetzt werden, also unmöglich identisch sein können. Welche sind nun aber diese bücher? Das buch des Walter Espec ist ganz gewifz Galfrid's Historia, und wenn Gaimar sagt, graf Robert von Gloucester habe jenes geschichtswerk nach

---

[1]) vv. 6467 — 69 lauten:

E de l'estorie de Wincestre
Fu[s]t amendé(e) ceste geste,
De Wassingburc un liv[e]re Engleis . . .

den büchern der Walliser übersetzen lassen, so haben wir darin wohl nur einen eigenthümlichen ausdruck für das, was Gaimar im ersten capitel bei Galfrid gelesen, zu erkennen. Die abweichende meinung de la Rue's beruht blofz auf irriger auffassung des von Galfrid angewandten ausdruckes *britannicus*, der nicht „armoricanisch", sondern „wälsch" bedeutet. Aus der Gaimar'schen stelle geht also nicht hervor, dafz er irgend eine andere kunde von den quellen der Historia Britonum erhalten, als die ihm durch Galfrid selbst vermittelte. — Was nun das gute buch von Oxford betrifft, so läfzt der wortlaut des verses 6465:

Ki fu[s]t Walter l'arcediaen, [1])

es im dunkeln, ob der archidiakon Walter verfasser oder blofz besitzer jenes buchs gewesen sei. Im erstern fall könnte man geneigt sein, an das wälsche buch zu denken, das Walter aus der Bretagne mitgebracht, im andern fall an die lateinische übersetzung, die er selbst von diesem buch angefertigt haben soll. Beide annahmen sind jedoch nicht zulässig; denn da jenes wälsche buch Galfrid's quelle gebildet [2]), sei es im original, wie aus Galfrid's worten hervorgeht, sei es in Walter's version, wie einige im widerspruch mit diesen worten annehmen, so ist es nicht glaublich, dafz Gaimar in jenem original oder in jener version nachrichten von bedeutung gefunden, die bei Galfrid fehlten. Fanden sich aber auch derartige nachrichten in dem buch von Oxford, so konnte Gaimar diese doch unmöglich als solche bezeichnen, welche die Walliser mitzutheilen unterlassen hätten. Galfrid als dem vertreter der wälschen tradition wird Walter als ergänzer dieser tradition gegenübergestellt, und gleich nach dem buche des Walter wird die angelsächsische chronik als

---

[1]) Das fehlerhafte *fust* könnte zu der änderung *Ke fist* auffordern; das fehlen des flexivischen *s* an *arcediaen* würde im reime nicht stören. Doch ist nicht zu übersehen, dafz auch v. 6468 *fust* statt *fut* steht.

[2]) Ich rede hier blofz im sinne derjenigen, mit denen ich mich zu verständigen suche.

ein demselben zwecke der ergänzung dienendes werk erwähnt. Welche annahme liegt da näher als die, dafz, wie die angelsächsische chronik, so auch das buch Walter's nicht die geschichte der britischen könige, sondern die darauf folgenden zeiten der englischen geschichte behandelte? Nur die gewohnheit, den namen des Walter von Oxford mit einer schrift über die sagenhafte geschichte Britanniens zu verbinden, hat diese ansicht bis jetzt nicht aufkommen lassen. Nach Baläus und Pitsäus (vgl. San-Marte G. v. M. s. XIX) soll Walter Calenius Galfrid's chronik unter dem titel *Auctarium annalium Britanniae* von Cadwalladr bis auf seine zeit fortgeführt haben. An dieses oder ein ähnliches werk zu denken, scheint mir durch den zusammenhang der stelle geboten, und demnach hätte Gaimar den Walter nicht für seine geschichte der Briten, sondern für seine *Estorie des Engles* benutzt.

Das ergebnifz der in dieser nachschrift geführten untersuchungen ist der hauptsache nach ein blofz negatives. Galfrid bleibt unsere älteste quelle für die geschichte der britischen könige und zugleich, wenn man den schlufzworten des Brut Tysilio nicht mehr gewicht beilegt, nicht mehr vertrauen schenkt, als sie verdienen, unser einziger gewährsmann für die thatsache, dafz es zu seiner zeit schon wälsche bearbeitungen jenes gegenstandes gegeben.

Bernhard ten Brink.

Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorial-bibliothek.

(Fortsetzung.)

Französische Literatur.

Lancelot.

Dieser altfranzösische Roman bildet den Inhalt des P-II-22 bezeichneten, aus dem Ende des 13. Jahrhunderts stammenden Pergamentcodex (s. Ebert, S. 53. Romance frances, sin nombre de autor), welcher 143 in zwei Spalten zu je 41 Linien beschriebene Blätter hat. Mit Ausnahme der ersten Seite ist das Uebrige gut erhalten, auch nicht unleserlich. Die einzelnen Absätze beginnen mit gröfseren, zum Theil mit Verzierungen geschmückten Anfangsbuchstaben. Die ersten und letzten Sätze, von denen ich allein mir genauere Bemerkungen gemacht, mögen hier eine Stelle finden.

«En ceste partie dit li contez que li rois Banz de Benuie et li rois Boorz de Gaunes furent frere germain. Et orent deuz serors germaines a fames. Li rois Banz ert mout ieunes hom et sa feme iert mout ieunes dame et mout belle et mout buene et n'auoient de touz enfans que un, et cil iert ualez. Et auoit nom Lancellot. Li roiz Claudas de lla deserte si ert moult buen cheualier et sages et senis et mout potenz. Il acoilli de guerre li roi Ban tant que par force et par son sen et par son engin et par lles homes li roi que lli faillirent li plusors; li toilli li roiz Claudas toute la terre for un chastel qui mout est fort et bien seant qui auoit nom Trebe et en cellui laissist li rois Claudas». fol. I. r. Sp. 1.

Aus diesen Worten erhellt, dafs der Anfang mit demjenigen der von Dunlop gegebenen Analyse des Romans stimmt. (Vgl. Dunlop, Geschichte der Prosadichtung, übersetzt von Liebrecht S. 74). Dahingegen mufs dahingestellt bleiben, ob und in wie weit die Handschrift

auf ihren 143 Blättern nur die bekannten Abenteuer des Lancelot mittheilt. So viel steht jedoch fest, dafs sie nicht den Schluss der Geschichte Lancelot's, wie ihn die Dunlop'sche Analyse gibt, erzählt, indem sie damit abschliefst, wie Lancelot, Gallehaut und Hector zur Tafelrunde zugelassen werden, worauf es weiter heifst:

«Cellui ior furent aississ a lla tauble roonde li nouel compangnon. Et furent mande li cler qui metoient en ezcript les prouessez as compangnonz de lla maison li roi Artuz. Si estoient quatre. Si auoit nom li un Dion[1]) de Coligne, et li seconz Tautramides de Uerssiaux, et li tiers Estomas de Tollete, et li quarz Sapier de Baudaz. Cil quatre metoient en escript quanque li conpangnon li roi feisoient d'armez. Et mistrent en escript les auenturez monssingnor Gauuain dou roi qui feisoient d'armes tout auant de lui pour ce que ce estoit li comencement de lla queste, et puis celles Hector pour ce que dou conte meismez estoit branche, et puis les auentures as autres dishuit compangnons. Et tout ce fu dou conte Lançelloth. Et tuit cist conte furent branches de cestui. Et li contes Lancelloth meissmez fu branchez del grant [fol. 143. r. Sp. 2] conte dou graal.»

«En tel ioie soiorna li roiz et toute sa conpangnie a lla roche touz les iors usque au tiers ior de lla toussains. Et lors s'en parti et laissa a lla roche Segurades et s'en rreuient uers Bertangne a petites iorneez. Et quant il est uenu a Karchu, si prent Galehot de lui congnie et li prie qu'il laist Lançellot auec lui aler en sson pais. Mais li rois li outroie a mout grant poine. La roine le ueut enzi et dit au roi qu'il reuendront. Partenz si fait tant que li roiz l'otroie per conuant que li creantent qu'il seront a Nohel a llui et si lleur dit qu'il sera a lla chite ou il auoit fait Lançellot cheualier. Et il li creantent. Si ss'en part atant entre Galehot et Lancelloth et s'en uont en lleur pais. Et li roiz et sa compangnie s'en uont en Bertangne. Si sse ceist atant li contes de Lançelloth ci endroit:

---

[1]) Sonst Arrodian. S. Dunlop a. a. O. S. 91.

Romain qui moy exorist,
Puisse aler auec Jhesu Crist,
Et tuit cil que moi legiront
Et que cestui liure exgūteront
Puissent en paradiz aler
Sainz encombrement trouer,
Ditez amen que Diex l'outroit
Enzi com ie ai dit, enssi soit. [fol. 143. v. Sp. 1.]

Diese Schlufsstrophe scheint den Abschreibern sehr gefallen zu haben; findet sie sich doch, natürlich mit Weglassung des Namens des Schreibenden, auch am Ende einer aus der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts stammenden Handschrift, welche der kaiserl. Bibliothek in Paris gehörend, Le livre du trésor par Brunetto Latini enthält. Vgl. P. Paris, manuscrits français IV. S. 403. Hier lautet der erste Vers:

Celui qui cest liure escrist,

in Folge dessen auch die Personalpronomina in die der 3. Person umgewandelt werden, und der dritte Vers:

Et que cest livre garderont.

Altfranzösische Lieder.

Zwei Handschriften sind hier zu berücksichtigen. Die zuerst zu nennende: V-III-24 ist ein sorgfältig geschriebener Pergamentcodex von 62 Blättern aus der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Zwei deutscher Gedichte (N. 32. und 56.) nicht zu gedenken, liegen uns hier 63 kleine französische Lieder mit vollständiger Partitur vor. Obwohl diese chansons sich weder durch Tiefe des Gedankens, noch durch Innigkeit des Gefühls auszeichnen, gefallen sie doch durch die Leichtigkeit des Ausdrucks, die sich dem Character der chanson gemäfs überall offenbart, sei es dafs sie die Hingebung des Dichters an seine Geliebte, oder seine Freude am Besitze derselben schildern, sei es dafs sie dem Dank für erhaltene Gastfreundschaft oder dem Grufs an den kommenden Frühling Worte verleihen. Wer der oder die Dichter

gewesen, erhellt aus diesen Liedern nicht, ebenso wenig wer die besungene Schöne ist. Nur einmal wird sie Margarite genannt. Alle diese Lieder sind sehr kurz, indem keines mehr als 3 Strophen hat, jedoch zeigen nicht alle denselben Bau.

Eine alphabetische Anordnung ergibt folgende Tabelle:

Adieu, adieu mon joieulx souuenir N. 29. fol. 27. v.
Adieu jusques je vous reuoye N. 31. fol. 29. v.
Adieu ma tres belle maistresse N. 28. fol. 26. v.
Adieu mes tres belles amours No. 27. fol. 26. r.
Adieu mon amoureux joye N. 33. fol. 31. v.

Belle, esse [est-ce] dont vostre plaisir N. 34. fol. 32. v.
Bien viegnes mon princhе gracieux N. 60. fol. 58. v.
Bien viegnant ma tres redoubtee N. 35. fol. 33. v.
Bon jour, bon mois, bonne sepmaine N. 20. fol. 18. v.

C'est assez pour morir de deuil N. 36. fol. 34. v.
Cheluy qui vous remerchira N. 5. fol. 4. r.
Coeur doloreux qui vit obscurement N. 39. fol. 38. r.

De ceste joieuse aduenue N. 40. fol. 38. v.
De plus en plus se renouuelle N. 41. fol. 39. v.
Depuis le congie que ie pris N. 11. fol. 9. v.
Deuil angoisseus, rage demeseuree N. 38. fol. 37. r.

En bonne foy, vous estęs belle N. 48. fol. 46. r.
Esclaue puist yl deuenir N. 47. fol. 45. r.
Estrinez moi, je vous estrineray N. 61. fol. 59. v.

Fontaine a vous dire le voir N. 46. fol. 44. r.

Helas, je n'ose descouurir N. 44. fol. 42. r.
Helas, madame, qu'ay je fait N. 45. fol. 43. r.

Il m'est si grief vostre depart N. 7. fol. 5. v.

J'ay mains espoir d'auoir joye N. 49. fol. 47. v.
J'aime bien celuy qui s'en va N. 51. fol. 49. v.
Jamais ne quiers auoir liesse N. 43. fol. 41. r.
Je cuidoye estre conforte d'amors N. 50. fol. 48. v.
Je n'atans plus de resconfort N. 30. fol. 28. v.
Je n'ay quelque cause de joye N. 42. fol. 40. r.
Je ne fai tous jours que penser N. 3. fol. 2. v.
Je ne porroye plus durer N. 13. fol. 11. v.
Je vous salue ma maistresse N. 2. fol. 1. v.
Jugies ce que doy joye auoir N. 63. fol. 61. v.

Damit der Leser sich ein eigenes Urtheil über Sprache und Geist dieser Sammlung bilden könne, scheint es zweckdienlich hier einige Lieder aus meiner Abschrift mitzutheilen und zwar, da die in der Handschrift vorkommenden Schreibfehler leicht zu erkennen und zu verbessern sind, ganz in der Weise, wie sie das Original gibt. Nur Interpunction und Apostrophe sind hinzugefügt worden.

I.

Se mon cuer a hault entrepris,
N'a pas mepris,
Quant c'est pour loyaulment seruir
Et obeir
Celle qui d'onneur a le pris.

Car elle a dedens son pourpris,
Des biens garnis
Plus que nulle que on peut veir.
Se mon cuer etc.

Je n'en doy pas estre repris,
Se je sui pris,
C'est prison pour moy enrichir
Ou pour souffrir
Deul et courous comme souspris.
Se mon cuer etc.

III.

Je ne fai tous iours que penser
A vostre doulcheur qui n'a per,
Ma seule ioye desiree,
Je l'ay si en mon cuer boutee
Que ie ne la puis oblier.

La ou je voy renouueller
Ce doulx pringtamps et may entrer
Qui enbellist toute l'annee
Je ne fai etc.

Or y voellies donque auiser,
Quant ce vendra que retourner
Porray vers vous quelque iournee,
Car vos estez m'amour cellee,
Celle qui me puet commander.
Je ne fai etc.

VII.

Il m'est si grief vostre depart,
Amis, que mon cuer parmi part
Et pren congie a toute joye
Jusques a ce que ie vous renoye.
Si pri Dieu, amis, qui vous gart.

Et vous ramaine de ceste part
Sain et sauf, joyeux et expart,
Ainsi comme je le vouldroye.
Il m'est si grief etc.

Car desirs qui cuer d'amant art,
Parmi moy s'espaat et espart
Tant fort que souuent l'oel larmoye,
Si vous pri mon cuer ou que soye:
Loyal soiies de vostre part.
Il m'est si grief etc.

XII.

Vostre alee me desplait tant,
Mon tres amoureux et plaisant
Gentil mois de may gracieux,
Que ie ne puis estre joyeux
Si non a motie par samblant.

Vous me fustez si bien viengnant,
Or ie pers d'or en auant
Je ne scay comment, si m'ait Dieux.
Vostre alee etc.

Las! que ne sui ie si puissant,
Que ie vous peusse a mon commant
Tenir encore vn an ou deux,
Por appointier de tous mes deux
Au bien de mon desir plus grant.
Vostre alee etc.

XX.

Bon jour, bon mois, bonne sepmaine,
Honneur, sante, joye prochainne,
Perseuerer de bien et mieux,
Et joir d'amours vous doint Dieux
Ce jour de l'an en boune estrainne.

Belle dame, auoir plus que lainne,
Tous iours d'argent la bourse plainne,
Viure long tanps sans estre vieux.
Bon jour, etc.

Apres ceste vie mudaine
Auoir la joye souuerayne

De paradis la sus es cieulx,
La nous puissons veoir joyeux
Sans sentir jamais ne grief ne painne.
Bon jour, etc.

XXIV.

Lune, tres belle lune, clere lune
Que seruez d'un esmay en may,
A quoy proufite cest esmay
L'autre dez fois trop plus que l'une?

Vous ne vestes que robbe brune
N'auez vous vert, brun ne gay?
Lune, tres belle lune etc.

Garde que on ne crye commune
Sur vous comme on fist, que bien scay,
Sur celle d'auril qui pour vray
S'enfuy muchier sobs la dune.
Lune, tres belle lune etc.

XXVIII.

Adieu ma tres belle maistresse,
Adieu celle que j'aime tant,
Adieu vous dy tout mon viuant,
Adieu l'espoir de ma liesse.

Je ne puis plus parler de tristesse
Tant m'est le depart deplaisant.
[Adieu, ma tres belle etc.]

Car plours et larmes a destresse
Seront en moy d'or en auant,
Quant je verray le doulx samblant
De vous, belle plaisant jonesse.
Adieu, ma tres belle etc.

XXXV.

Bien viengnant ma tres redoubtee,
Bien viengnant ma dame honnouree,
Bien viengnant ma doulce esperance,
La plus gracieuse de Franche,
Vous soyes la bien retournee.

En cest amoureuse contree
Auez este plus desiree
Que vrais desirs n'a de puissanche.
Bien viengnant etc.

Ma joye en sera recouuree
Que vous de longs m'estoit ostee
A ma tres dure desplaisance,
Et ferons nouuelle alianche
Puisque Dieu vous a ramenee.
Bien viengnant etc.

XLIII.

Jamais ne quiers auoir liesse
Qui ne me viengne de cely
Qui ie tiens pour mon seul amy,
Mais qu'il me tiengne sa promesse.

Vanter se puist qui a maistresse
Au coeur de leaulte garny.
Jamais ne quiers etc.

Mon coeur a nulle heure ne cesse
Nuit et jour de penser a ly,
Tant que ie vous jure et affy,
Se son coeur de moy amer cesse.
Jamais ne quiers etc.

LI.

J'ayme bien celui qui s'en va,
En priant Dieu que le conduie;
S'il me tient pour sa seul amy,
Mon coeur a lui obeira.

Jusques a ce qu'il reuendra
Jamais ne feray chiere lye.
J'aime bien etc.

Mon coeur aultre ne choisira
Fors que lui seul jour de ma vie,
Quelque chose que nulz en dye,
Tous iours de lui me souuendra.
[J'aime bien etc.]

LIV.

Margarite, fleur de valeur,
Sur toutes aultres souuerayne,
Dieux vous doinst hui en bonne estraine
Tout le desir de vostre coeur.

Et vous garde de deshonneur
Et de male bouche vilaine.
Margarite etc.

Estrinez soit il de douleur,
Qui ne mettera toute sa paine
A louer vo doulceur haultaine,
Car vo loz n'a per ne meilleur.
Margarite etc.

LX.

Bien viegnes, mon prinche gracieux,
Bien viegnes, vous et vostre compaignie,
Fa chescun tres bonne chire et lye,
Et par ainsi vous me ferez joyeux.

Car par ma foy je me tieng a eureux
De vostre venue et plus que ie ne dye.
[Bien viegnes etc.]

Qu'ainsi me fust certes, ainsi m'ait Dieux,
Pour mille rien ne voldroye mye,
Je suis a vous comme amant a sa mie
Obeissant a tout vous playsans veux.
Bien viegnes etc.

Die zweite Handschrift a-IV-24, welche französische Lieder enthält und einst im Besitze Mendoza's war, ist ein kleiner Papierband von 137 Blättern. Er stammt aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts und theilt etwa 90 französische Lieder mit, die fol. I. r. als «motetes franceses» bezeichnet werden, außerdem ungefähr 24 italienische, so wie auch den Anfang eines englischen und eines deutschen. Uebrigens sind auch nicht die andern alle vollständig; manchmal ist nur die Anfangsstrophe, ja auch wohl nur die erste Zeile angegeben, indem, wie

es scheint, der Schreiber, welcher, um dies auch zu bemerken, viel mehr gekritzelt als geschrieben hat, die Noten vorzüglich berücksichtigte. Ich werde daher auch nicht die Anfänge der Lieder hier folgen lassen, da ich nicht mit Gewifsheit bestimmen kann, welche Lieder die Handschrift vollständig gibt und welche nicht. Sechs von den französischen Liedern (N. 3. 28. 35. 38. 39. 47) des so eben ausführlicher behandelten Pergamentmanuscriptes begegnen uns auch hier, doch ermangeln zwei (N. 28 und 47) der letzteren Hälfte. Meistens sind die hier mitgetheilten Gedichte Liebes- und Trinklieder, unter denen immerhin einige der Beachtung werthe sich finden mögen, wie etwa: He robinet, he robinet, tu m'as la mort donnee fol. 4. v. Robinet se veut marier et prendre Margo a mollier. fol. 65. v. Florence la joyeuse cite. fol. 60. v. En ma chambre aprendre latin. fol. 61. r.

Le Mirouer aux Dames von Alain Chartier.

Der aus dem 15. Jahrhundert stammende Pergamentcodex O-I-14. von 58 in zwei Spalten beschriebenen Blättern enthält in ungemein sorgfältiger Handschrift folgende Werke: 1) La reduction et recouvrement de la duchie de Normendie (fol. 1. r. Sp. 1 — fol. 22. v. Sp. 1.) beginnt mit der Erzählung, wie im Jahre 1448 die Engländer die Stadt Fougières einnahmen, um weiter zu berichten wie «fut conquise la duchie de Normendie et toutes les citez, villes et chasteaulx d'icelle mises en l'obbeissance du roi de France en vng an et six jours qui est grant merueilles.» (fol. 21. r. Sp. 1.) Da ich mir nur wenige Notizen über diese Schrift gemacht, mufs ich mich begnügen, hier auf dieselbe hinzuweisen, indem ich aufser Stande bin genauere Mittheilungen zu geben. Nur so viel sei noch bemerkt, dafs es mir nicht wahrscheinlich ist, es liege hier eine Zusammenstellung aller der das geschilderte Ereignifs betreffenden Notizen aus der Histoire de Charles VII. von Jean Chartier vor. 2) Le breuiaire aux nobles fol. 22. v. Sp. 2. 3) Le mi-

rouer aux dames fol. 27. r. Sp. 2. 4) Das Quadrilogue, jedoch ohne Ueberschrift, fol. 35. r. Sp. 1—fol. 58. v. Sp. 2.

Da von diesen Werken Chartier's der Inhalt des mirouer aux dames meines Wissens unbekannt ist, so mögen hier einige genauere Mittheilungen über dasselbe Platz finden. Das Werk besteht aus 135 achtzeiligen Strophen wie das Pariser Manuscript No. 924. früher 7274, von welchem Paul Paris manuscrits français. Bd. VII. S. 251 irrthümlich angibt, es enthalte 137 huitains. Trotz dieser Uebereinstimmung in der Anzahl der Strophen findet zwischen beiden Manuscripten doch ein Unterschied Statt, wie ich mich bei Vergleichung meiner Abschrift mit dem Pariser Manuscripte überzeugte. Die 66. Strophe der Escorialhandschrift fehlt in der Pariser, die ihrerseits eine Strophe nach der siebenzigsten einschiebt. Aufserdem sind Strophe 83—86 der Escorialhandschrift Strophe 75—78 der Pariser. Dieser letztere Umstand verdient noch eine besondere Berücksichtigung, da er die Zuverlässigkeit des Escorialcodex ins Licht setzt. Denn es ist offenbar dem Zusammenhange gemäfser, wenn dieser nach Strophe 74

L'une dira qu'elle ne porte
Telz habis sinon pour conplaire
A son mary lequel l'ennorte
De les porter pour mieulx lui plaire,
Et pour ce le doit elle faire,
Car elle lui doit obbeir
Et ne lui doit en riens desplaire
Ne sa malle grace encourir.

in Strophe 75 so fortfährt:

Elle doit en toute saison
Faire tellement qu'elle plaise
A son mary car c'est raison
Afin qu'a nulle autre ne voise, etc.

als wenn das Pariser Manuscript folgen läfst:

Femme ne doit point obbeir
A son mary pour pechie faire, etc.

Nachdem der Dichter eingeschärft, dafs die Frau dem Manne gehorchen mufs, ist nicht wohl anzunehmen,

er werde sogleich einen Fall erörtern, welcher die Frau berechtigte, von jenem Gebote abzuweichen. Dahingegen ist diese Bemerkung in der Escorialhandschrift mit «Meme ne doit point obbeir» beginnend ganz am Platze nach Strophe 82, welche so lautet:

Et premierement je confesse
Que femme ne doit sur sa teste,
Suppose qu'elle soit contesse,
A son mary faire moleste,
Ne contredire sa requeste
Pourueu touteffois qu'elle soit
Plaisante a dieu, juste et honneste,
Autrement faire ne le doit.

Was nun den Inhalt des Gedichtes anbetrifft, so ist dieser folgender. Nach einer einleitenden Apostrophe an die Frauen, für deren treuen, von «raisonnable amour» begeisterten und darum gerechten Tadel nicht verhehlenden Diener der Dichter sich erklärt, erinnert derselbe daran, wie «nature, la tres noble ouuriere» (Str. 10) die Frauen mit so herrlichen Gaben ausgestattet habe. Von besonders schöner Form ist der Kopf.

Ne ce n'est mie sans mistere
Que elle l'a ainsi compassee
Ronde en figure comme espere,
Non pas en figure quarree,
Car par rondeur nous est monstree
En exposant sa fiction
Fourme justement figuree,
Signiffiant perfection.
De toute figure du monde
Il n'en est point de si parfaite
Comme espere ou figure ronde,
C'est de toutes la plus complette,
Et pour ce a vostre teste faitte
Nature a icelle semblante
Afinque mieulx vous fut retraitte
Sa perfection et puissance. (Str. 12 u. 13.)

Dieser Gedanke, dessen Beziehung auf den Platonischen hinsichtlich der Schönheit und Vollkommenheit der sphärischen Form (vgl. Plato's Timaeus hrsgb. von Stallbaum, Gotha, 1838. S. 129—33. B.) nicht zu verkennen ist,

wird dann noch weiter ausgeführt, indem gezeigt wird, wie im Inneren des Kopfes alle geistigen Fähigkeiten, Gedächtnifs, Verstand, Vernunft und Wissen sich vereinen, während dessen Aeufseres durch Augen, Mund, Ohren u. s. w. geschmückt worden. Dazu kommt ferner, dafs auch die Seele, obwohl sie, und hier spielt wiederum die Ansicht eines griechischen Philosophen, des Aristoteles, über die Seele herein (vgl. Aristoteles de anima. II. c. 1.), in jedem Theile des menschlichen Körpers wohnt, doch vorzugsweise jenem ihre Kräfte mittheilt.

L'ame combien qu'elle demeure
Du corps en chascune partie,
Touteffois elle plus labeure
Et a sa vertu despartie
En la teste qui signiffie
Que perfection y habonde,
Et pour ce sans cause n'a mie
Este faitte la teste ronde.
Strophe 17.

So hat Gott Alles gethan dem Kopfe eine schöne Form zu geben. Aber daran denken die Frauen nicht. Denn

Vous faites voz testes carrees,
Les vnes longues et cornues,
Les autres les ont bigarrees,
Esleuees jusques aux nues,
Vous me semblez les bestes mues,
Ne je n'y congnois a grant paine
Si non que vous estes vestues
En vng petit de forme humaine. Strophe 19.

Wie die Frauen sich darin gefallen können « a porter telle diablerie » (Str. 20), kann der Dichter nicht begreifen. Sie thürmen ja ihre Frisur dermafsen in die Höhe, dafs wenn sie in der Kirche sind, die hinter ihnen Sitzenden weder den Altar noch den auf diesem ausgestellten Gott sehen können.

J'ay veu pieca qu'on ne portoit
Que deux cornes dessus les testes,
Et encores on vous en blasmoit
Et vous en appelloit on bestes,
Et maintenant qui estes prestes
D'estre de huit cornes cornues,

Que peult on dire qui vous estes
Si non pires que bestes mues? Strophe 23.

Aller Wahrscheinlichkeit nach haben wir in den ersten Versen dieser Strophe eine Anspielung auf den scharfen Tadel zu sehen, mit dem Thomas Conecte, ein Carmelitermönch aus der Bretagne, dem das Volk wegen seiner Sitteneinfachheit hohe Verehrung zollte, den übertriebenen Putz der Frauen verfolgte. Nach den Chroniques d'Enguerrard de Monstrelet, hrsg. von Buchon. Paris 1836. Livre II. ch. 53. Comment un prêcheur, nommé frère Thomas, convertit plusieurs personnes et abattit les bobans et atours de femmes en plusieurs parties, durchzog nämlich der genannte Mönch im Jahre 1428 die nördlichen Theile Frankreichs, indem er, ein strenger Sittenrichter seiner Zeit, das gottlose Leben der Geistlichen brandmarkte und die adeligen Frauen wegen ihrer «hauts atours», die sie auf dem Kopfe trugen, heftig zur Rede stellte. Noch mehr, er zwang sie sogar ihm ihren Kopfputz zu überliefern, um denselben mit andern Gegenständen, die seinen Zorn erregten, als: «tabliers, échiquiers, cartes, quilles», zu verbrennen. Characteristisch ist auch noch folgender Zug. «Desquelles nobles femmes nulle, de quelqu'état qu'elle fût, atout iceux atours ne s'osoit trouver en sa présence, car il avoit accoutumé, quand il en véoit aucune, d'émouvoir après icelle tous les petits enfants, et les admonestoit en donnant certains jours de pardon à ceux qui ce faisoient, desquels donner, comme il disoit, avoit la puissance, et les faisoit crier haut: Au hennin! au hennin!» Die einmal zusammengerottete Jugend verfolgte dann auch aus eignem Antriebe die Damen, so dafs es zu vielen Volksaufläufen kam. Daher ist es kein Wunder dafs die adeligen Damen «prirent autres tels (atours) ou semblables que portoient femmes de béguinage, et leur dura ce petit état aucune petite espace de temps. Mais, à l'exemple du limaçon, lequel, quand on passe près de lui, retrait ses cornes par dedans, et quand il n'oyt plus rien, les reboute, ainsi firent icelles, et en assez bref, après que le dit prêcheur se fut départi du pays, elles recommencèrent comme devant et oublièrent

sa doctrine, et reprirent petit à petit leur vieil état tel ou plus grand qu'elles n'avoient accoutumé de porter.» Diese letztere Bemerkung, welche auffallend mit dem in der oben angeführten Strophe Gesagten stimmt, ist freilich ein böses Zeugnifs für die Wirkung der Predigten des Père Conecte. Ob der in seinem Auftreten wenig gewaltsame, bei den Damen in sehr hoher Gunst stehende Dichter Alain Chartier mit der Beweisführung seines mirouer, dessen Abfassung wir in Anbetracht der so eben erörterten Thatsachen etwa um 1430 zu setzen hätten, dauernde Erfolge, vorausgesetzt dafs das Gedicht überhaupt welche errang, erzielt haben mag? Woher ist die Sucht sich Hörner aufzusetzen, gekommen, wenn nicht «par arrogantes flames Dont toutes estes deceues En tres grant dangier de voz amez» (Str. 26)? Gott hielt solche Hörner mit der menschlichen Gestalt nicht vereinbar, denn:

S'il eust veu qu'il fut neccessaire
Qu'elle eust cornes, chose certaine
Est qu'il les lui eust voulu faire (Str. 27.)

Als Gott die «nature humaine» schuf, wollte er vielmehr, damit der Feind dem Menschen Nichts anhaben könne, «que ses pennonceaulx — Feussent sur leurs testes seans — Ou lieu de cornes et bourreaulx (Str. 28). Le droit pennonceau et l'ensaigne — Qu'il voulu sur voz testes pendre — C'est l'humilite.» (Str. 29). Um daran zu erinnern, wird beim Beginn der Fasten den Menschen Asche auf das Haupt gestreut. Durch Demuth zumal machen sich die Frauen beliebt, denn « Humilite est la nourrice — D'amour et de dilection.» (Str. 30). Diese Eigenschaft zeichnete in hohem Grade die h. Jungfrau aus:

La chose que plus la fist plaire
A la tres haulte trinite
Et qui mere la fist faire
Ce fu sa grant humilite (Str. 35).
Soyez doncques, dames, garnies
D'umilite, s'auoir louenge
Vous voulez et estre chieries, (Str. 37.)

da ohne Demuth ihnen selbst die Eigenschaften der Engel zu besitzen Nichts nützen würde.

Qui auroit toutes les vertus
Assemblees et il n'auroit
Son corps pare et reuestus
D'umilite, il sembleroit
Vng homme qui porteroit
Dessus sa teste vng plain panier
De pouldre seche et qui courroit
Contre le vent sans soy targier.
Car tout ainsi comme le vent
La pouldre seche emporteroit
Tellement que le plus souuent
Ou panier riens ne demourroit,
Tout ainsi se departiroit
Chascune vertu, se me semble,
Quant humilite n'y seroit
Ne ne se tendroient ensemble. (Str. 38 u. 39.)

Darum beschwört der Dichter die Frauen, das enseigne der Demuth auf ihrem Kopfe zu tragen und nicht jene Hörner, das Emblem des Teufels, der ja bekanntlich wegen seines Stolzes aus dem Paradise gestofsen wurde.

Et afin qu'il fut plus hardis
Et aussi qu'on le fuye et craigne
On lui met cornes, huit ou dix,
Sur son chief pour sa propre ensaigne. (Str. 42.)

Wollen demnach die Frauen Gott angehören, so müssen sie diese Hörner, «ensaigne de son aduersaire partie», ablegen. Wie es jedem christlichen Könige unangenehm sein würde, das Banner seines Feindes in seiner eigenen Stadt wehen zu sehen, ebenso mifsfällt es Gott, wenn le diable

A vostre perte et grant meschief
Met son ensaigne espouantable
D'orgueil par dessus vostre chief. (Str. 47.)

Die Frauen sollen verschleiert gehen

Pour deux causes principaument,
L'une pour monstrer clerement
Qu'elles sont en subjection
D'omme et en son gouuernement
Et dessoubz sa protection,
L'autre aussi en signifiance
De la grant malediction
Que sur eulx par inobediance
En sa grande transgression

Fist a sa generacion
Et pour monstrer appertement
Que la preuariation
Vint des femmes premierement. (Str. 49 u. 50.)

Die Ursache sich so in der vorher angegebenen Weise herauszuputzen, kann daher keine andere sein

Sinon folie qui vous tient
De vouloir estre ainsi cornues. (Str. 52.)

Wie «la femme qu'on avoit mistree Pour murtre» thöricht sein würde, diese «mistre» zu tragen, so auch diejenige, welche den Schleier der den Frauen gegeben «pour leurs desfaultes regarir», ablegt. Man sage nicht, der Dichter spreche aus übel angebrachtem Eifer gegen die welche sich so schmücken, da er gegen alle ohne Ausnahme sich wendet, auf deren Kopfe er das Teufelszeichen erblickt. Ohne dieses glauben leider Alle sich schlecht gekleidet, daher

elles fourrent
Soubz leurs chapperons grans borreaulx
. . . .
Pour monstrer les chapperons haulx,
Lors cuident estre bien jolies
Et se leurs chiefs sont froiz ou chaulx
Elles n'en donnent deux roties. (Str. 59.)

Aber dies ist noch nicht Alles.

Et de fait je vois qu'elles portent
Chapperons d'ommes sur leurs testes. (Str. 61.)

So treiben sie die Thorheit stets noch weiter, trotzdem dafs es in der heil. Schrift der Frau verboten ist

De porter nul jour de sa vie
Habit qui a homme appartiengne. (Str. 64.)

Darum

Mettez toutes ces cornes jus, (Str. 65.)

da es doch zu arg wäre, wenn einer Eitelkeit halber die Frauen in die ewige Verdammnifs gestofsen würden.

Et n'attournez pas seulement
Vostre chief en humilite,
Mais habillez pareillement
Vostre corps, car en verite

Il y a de la vanite
Et de l'orgueil si largement
Que c'est grande difformite
De voir vostre habillement.
Quant je regarde voz colletz
Qui touchent jusquez la chainture
Si grans par derriere et si letz,
Et puis je reuoy l'ouuerture
Par deuant et la rebrachure
Ou de penne a plus de trois doye,
Je n'ay de vous regarder cure,
Car il n'est nul bien que je y vois. (Str. 66 u. 67.)

von welchen Strophen die erste in der Pariser Handschrift, wie schon bemerkt, fehlt.

In all diesem unnützen Flitterstaat kann der Dichter auch nicht den geringsten Nutzen sehen, wohl aber grofsen Nachtheil, denn die Frauen laufen Gefahr auf diese Weise die höchsten Güter zu verlieren. Wie der Castor die Theile seines Körpers deretwegen er verfolgt wird, sich abbeifst und dem Jäger zuwirft, so sollen die Frauen dem Feinde, der sie wegen jener «cornes haultes esleuees» (Str. 72) verfolgt, diese überlassen. Diesen Gedanken leitet die Escorialhandschrift nur mit Strophe 71 ein:

Ainsi qu'on treuue es histoires
On chace beste communement
Pour en auoir les genitoires
Desquelz on fait puis ongnement,
Et quant elle voit clerement
Qu'elle est pres de prinse et desfaicte,
Elle arrache hastiuement
Ces genitoires et les jette.

während die Pariser Handschrift davor noch einschiebt:

Prenez exemple a vne beste
Laquelle est castor appellee
Dont en maint lieu on fait grant feste
Et est beste bien renommee,
Quant elle voit qu'elle est chacee
Pour doubte qu'on ne lui meffaice
Comme saige et bien aduisee
Gette ce pourquoy on la chace.

und dann die zweite Zeile in der 71. Strophe:

On la chace communement

liefst.

Die aus dem Vergleiche gezogene Folgerung ist in beiden Texten dieselbe, denn es heiſst weiter:

Pensez que vous estes chacees
De l'ennemy pour voz estas,
Pour voz cornes hault esleuees,
Et voz queues trainans en bas,
Et si demourez en ses las
En la fin, se conseil n'auez,
Et pour ce, mes dames, helas,
Jettez les hors et vous sauuez. (Str. 72.)

Wohl weiſs der Dichter, daſs es hart ist den gewohnten Schmuck ablegen zu sollen. Es wird daher an Gegengründen nicht fehlen. Die Eine wird sagen, ihrem Manne zu gefallen trage sie jene Hörner. Freilich muſs die Frau dem Manne zu gefallen suchen. Esther und Judith schmückten sich ja auch, es scheint daher, we das Gegentheil behaupten wollte, im Unrecht zu sein.

Eine Andere wird anführen, sie sei nicht die erst welche einen Anzug erfunden habe, der die adeligen Frauen auszeichne und durch dessen Ablegen sie sich nu dem Gelächter aussetzen würde.

Gegen solche Reden wendet sich jetzt der Dichter Allerdings müsse die Frau ihrem Manne seine For derungen nicht verweigern, vorausgesetzt daſs dieselbe Gott gefällig und anständig seien. Sie dürfe ihm abe nicht gehorchen, wenn er ihr zumuthe, eine Sünde z begehen.

Si le mary doncques commande
Et que par sa plaisance vueille
Et a sa femme die ou mande
Qu'elle s'abille ou s'apareille
D'une vesteure non pareille,
Plaine d'orgueil et vanite,
Y doit elle tendre l'oreille?
Certes non, c'est la verite. (Str. 84.)

Jeder würde überdies den für einen Narren halte welcher seine Frau verpflichten wollte, den in Frage ste henden Schmuck anzulegen. Sollte es dennoch wide Erwarten geschehen, so werde man versucht sein zu glau ben, der Mann wünsche es,

Afin qu'elle fust resgardee
Et que chascun la connoitast. (Str. 86.)

Mit diesem Grunde ist es daher Nichts, zumal die Frauen in Abwesenheit ihrer Männer dieselben Kleider tragen. Wohl legte Esther prächtige Gewänder an, aber «sans auoir cornes et borreaulx» (Str. 96.), doch trug sie jene, die sie «orgueilleux habitz de deable» nannte, nur wider ihren Willen und nie anders als in Gegenwart ihres Mannes Et non jamais en son absence» (Str. 99).

Judith dagegen schmückte sich nur in der Absicht Holofernes zu täuschen.

Was nun den zweiten Einwurf anbetrifft, so gesteht Alain Chartier ein:

Je confesse que tout degre
D'onneur doit auoir differance,
Et que aux nobles par excellence
Sont les cueuurechiefz ordonnez,
Qui ne sont pas par consequence
Aux non nobles habandonnez.
Toutes ne doiuent pas porter
Vng mesmes habit n'une vesture,
Chascune se doit deporter
En l'estat de sa nourreture,
Mais chascun doit mettre cure,
Soit non noble ou en dignite,
Cueuurechief, robe ou chainture,
Qu'elle n'ait aucune excessiuete. (Str. 106 u. 107.)

Wenn die Adeligen jedoch ihre Kopfbedeckungen mit Hörnern versehen, so setzen sie sich mit Recht böser Nachrede aus. Ueber diejenige aber welche daraus entspringt, dafs sie jene lächerliche Tracht nicht anlegt, kann sich jede Dame hinwegsetzen,

Et deuroit on plustost vouloir
Estre noye que soy alechier
A pechier. Nul n'est riens si chier
Qu'on ne deust avant mettre arriere
De soy que se lessier couchier
En tel fiens n'en telle lictiere.
Et que ce soit chose honteuse
De pechier plus que de nud estre,
Plus deshonneste, plus vergogneuse,
On le peult clerement congnoistre,

Quant dedens paradis terrestre
Eue et puis Adam pecherent
Et apres congneurent leur estre
Et leur nudite se cacherent. (Str. 113 u. 114.)

Es würde jeder Frau besser anstehen, in ärmlicher Kleidung einherzugehen, als zu sündigen und verdammt zu werden. Nur zu Viele ergreift jedoch die Scham

De faire chose raisonnable
Pour crainte du parler des gens.
De ceste honte sont esprinses
Les femmes qui par leur folie
Aiment mieulx du deable estre prinses
Que de lesser leur diablerie
Et craignent plus qu'on se rie
Et que les moqueurs parlent d'elles
Que de mener honneste vie
Et auoir joie eternelle. (Str. 119.)

Es ist doch gewifs die gröfste Thorheit aus Furcht vor der «langue venimeuse des moqueurs» (Str. 120.) zu unterlassen was Gott gefällt.

Elles ressemblent ceux qui craignent
Par deuant vng vmbre passer,
Et que les vmbres les attaignent
Ainz qu'ils les puissent passer;
Mes se par buissons trauerser
Les falloit en peril et en doubte
De leurs corps a jamais casser,
De crainte n'en auroient goute.
Toutes les paines et trauaulx
De ce monde tant qu'il dure
Ne sont qu'ombre au regard des maulx
Qui dampne en enfer endure,
Et pour ce c'est moult grant laidure
Quant pour doubte du mal parler
Des gens moqueurs remplis d'ordure
Il conuiengne en enfer aller. (Str. 121 u. 122.)

Gesetzt den Fall ein König beriefe seine Ritter zu Dienste und Hunde bellten diese an, würde es nicht abgeschmackt sein, jene für tapfer zu erklären, wenn sie vor dem Gebell flöhen? Jene, welche mit übler Nachrede Andere verfolgen, gleichen aber den kleinen Hunden, die nur bellen, aber nicht beifsen können. Die Frau

mögen sich nur in Gott gefälliger Weise kleiden unbekümmert um jedweden Lästerer,

Car quant il ara barbete,
Il se taira; c'est la maniere. (Str. 128.)

Man kann nichts Besseres thun,

Que d'escouter et riens repondre
Faire tous iours bien et soy taire; (Str. 129.)

dann schweigen die Spötter, selbst ganz verwirrt.

Et on a trop bel auantaige,
Ce me semble, a les desconfire,
Car ilz n'ont pour tout leur langaige
Nommer que vne bouche pour rire [1]),
Et pour les escouter mesdire
Chascun de nous a deux oreilles,
Si deuons plus oyr qu'eulx dire
Deux plus que vng ou c'est grant merueille. (Str. 130.)

Setzt man den Verleumdern beharrliches Schweigen entgegen, so sind sie geschlagen; ihretwegen dürfen die Frauen daher nicht unterlassen Gutes zu thun,

Fol est qui trop en eulx se fie
Chascune de vous se humilie
Et pregne habit conuenable
A son estat et a sa vie
Sans oultrage desraisonnable (Str. 132).

Mit dieser letzten Aufforderung eilt der Dichter dem Schlusse seines Gedichtes zu, das, wie die Analyse zeigt, sich nicht gerade durch poetischen Schwung auszeichnet, wohl aber durch gut gemeinte Rathschläge, deren Vorzüglichkeit mit Hülfe von Schlufsfolgerungen erwiesen wird. Zuletzt erklärt der Dichter den Namen des Gedichtes in folgender Schlufsstrophe, der 135.:

Et pour ce que sans vous mirer
Vous ne pouez pas bonnement
Voz corps et voz testes attirer
Et vous habillier proprement

---

1) Die Pariser Handschrift bietet folgende bessere Lesart:
Fournir qu'une bouche pour dire.

J'ay fait a mon entendement
Ce miroer-cy pour voz ames,
Et si l'ay par esbatement
Nomme le mirouer aux dames.

Le Lyon couronné.

In der L-11-13 gezeichneten Papierhandschrift au dem 15. Jahrhundert finden wir auf 75 Blättern, vo welchen jedoch 41—49 inclus. unbeschrieben sind, zwe Visionen, die in der Weise des von Alain Chartier a Karl VII. gerichteten Quadrilogue, auf den Regierungs antritt Karl's des Kühnen von Burgund sich beziehe und von denen die erste ganz in Prosa abgefaſst ist, di zweite sich auch mitunter zu Versen erhebt.

Wie das auf dem ersten Blatte stehende: «ex biblio theca Jac. Chiffletii» zeigt, gehörte das Buch einst die sem burgundischen Gelehrten, für den es wegen sein Inhalts ein besonderes Interesse haben muſste. Vielleic zur Erinnerung an seinen ehemaligen Besitzer hat ma ihm den blausammtenen Einband gelassen, da es, w die Handschrift Chartier's, eins von den Büchern is die man nicht in den der Escorialbibliothek eigenthün lichen braunledernen Einband mit dem unvermeidlich Marterwerkzeuge des Heiligen gekleidet hat.

Der Inhalt der ersten Vision (fol. 2. r.—40. v.) ist folge der: Erschöpft durch die tiefe Trauer, in welche ihn der T seines Herrn, des Herzogs Philipp von Burgund, «le pili de l'onneur de France et la perle des princes chretiens.» (f 2. r.) versetzt hatte, und beunruhigt durch die Sorg welche dessen Nachfolger drohten, hatte der Dichter ei wunderbare Vision. Er glaubte sich nämlich in der Nä des Herzogs Karl, der ohne Waffen in Trauerkleidern ruh vor sich hinblickte, als den so Dasitzenden plötzlich ei groſse Schaar von Männern und Frauen umringte, ohne da man gesehen, wie sie zu ihm gekommen. Doch sah m leicht wer sie waren, da alle durch Namen gekennzeic net worden. Besonders zogen «une dame et ung jouvenc

des Dichters Aufmerksamkeit auf sich, jene vor Karl auf den Knieen liegend und einen Spiegel in der Hand haltend, dieser neben ihr stehend. Der letztere ist es, welcher erklärt, dafs das Folgende eine Fiction sei, indem die eigene Vernunft Karl's unter der Maske einer fremden Persönlichkeit redend eingeführt ihn über seine Angelegenheiten belehre.

Zunächst wird dem jungen Fürsten bemerklich gemacht, dafs alle diejenigen welche er vor sich sieht, mit Karl's neuem Stande in Beziehung stehen. Von allen soll ihm zuerst die Selbsterkenntnifs jene welche vor Karl knieend ihm einen Spiegel vorhält, vorgestellt werden, da mit der Selbsterkenntnifs passend der Anfang gemacht wird.

Karl, der Sohn eines edlen Fürsten, beginnt die vierte Generation. «Ton aue, filz du roy Jehan de France» (fol. 6. v.), hatte den Beinamen «le bon duc», dessen Nachfolger «Jehan prince de reputacion tres excelse» (fol. 7. r.), der gegen seine Feinde kämpfen mufste, «avoit grant sens et peu de vices.» Von ihm stammte «le grant lyon, le duc ton pere cely en qui Dieu a double et mis en ung les benedictions de ses deux peres passez» (fol. 7. v.) und «les hommes l'ont deifie quasi entre autres hommes et l'ont volu recognoistre quasi meilleur que homme» (fol. 8. r.). Somit ist Karl «par pere du glorieux tronc de France, par mere du royal tronc de Portugal» (fol. 9. r.).

Da Karl von so erlauchter Abkunft, ist es nicht zu verwundern dafs ihn so viele Personen umringen, von denen «soing ce bon chevalier, soussy son frere et dame cure viennent solliciter le cuer et les esperis de ton affaire» (fol. 10. r.). Alle diese die ihm höchlichst angepriesen werden, soll er stets im Auge haben.

Darauf wird ihm «peur de mal faire» gezeigt und anempfohlen, denn diese, als sie Roboam beim Tode Salomon's verliefs, verursachte dessen Fall. Wie ganz anders herrschte David, der seinem Sohne ein grofses Reich hinterliefs, «David est ton pere, Salomon c'est tu.» (fol. 12 v.).

Unmittelbar nach «peur de mal faire» kommt «aigre de-

sir de bien faire», welche alles zum Besten des Staates dienende ausführen läſst.

Nun tritt «vergogne instructive» näher, die darum so bedeutend ist, weil sie von schlechten Thaten zurückhält.

«Derechief voy je cy empres toy tout en ung flot vng grant mont de femmes et d'hommes et les quellez quant je bien les regarde toutes sont de ta prochainete assez neccessaires»; (fol. 15. v.) es sind «diuerses cogitations, parfonde pensee, conuoitise d'honneur, noblesse de corage, haultain propos, ardeur de bien faire et de glorieusement viure.» (fol. 15. r.). Wohl ist es nöthig die Menschen genau zu kennen, um sie zu regieren. Edle Menschen streben nach Ehren: «qui aime son honneur aime son ame». Ebenso dürfen: «noblesse de corage» etc. Karln nie Ruhe gönnen.

Jetzt macht sich «neccessite publique» durch ihr Geschrei bemerkbar. Denn sie ruft: «Je sui celle en qui pend la conseruation du monde», (fol. 17. r.) während der Vorstellende seinerseits meint «la seule felicite des princes pend en la felicite de leurs subgez et la felicite de leurs suppoz en la prudence et vertueux vsage des princes.» (fol. 18. r.).

Sodann zeigen sich «consideration des húmains affaires, haulte pesanteur de tes pays, diverse condicion et qualite de tes divers peuples.» (fol. 19. r.).

Es erscheinen weiter «l'ennemiste des roys, l'envie et haine des francoiz et des voisines nacions, murmure, machinacion, fraude et decepcion.» (fol. 21. v.). Vor allen diesen wird Karl gewarnt.

Dagegen wird ihm ein personnage mit 4 Namen angelegentlich empfohlen, «Regard a son deuoir, regard a sa vocation, a sa glorieuse fortune, a multitude de diuers grans exemples.» (fol. 24. r.). Das gibt Gelegenheit die groſsen Pflichten eines Regenten auseinanderzusetzen und als Beispiele Cäsar, Augustus und Tiberius anzuführen. «Le noble duc mort a este Cesar, tu es et seras, se Dieu plest, le vray Auguste. Les philosophes demonstrent que nostre humaine cognoissance nous procede et naist des

choses exteriores sensibles et capables par sens. Question est, pourquoi ne peut l'aueugle jugier des couleurs. Responce: pour ce qu'il n'en vit oncques nulles et qui n'a point en luy la sensitiue qui lui en fait le rapport. Il ignore la difference du blanc au noir. Appert doncques que la vertu sensitiue du corps informe et en besoigne la puissance interiore qui est en l'ame. Ramenons doncques au propos cest argument. L'aveugle qui oncques ne vit blanc, ne scet comprendre aussi que c'est de noir. Et qui oncques ne vit clarte, ne scet que c'est de tenebres; en ly ne peut auoir milles impressions de mille riens par carence de la vertu visiue qui fait les presentations. A qui acompaignerons nous l'aueugle? A ung prince ignorant. A quoy le blancq et le noir? A vertu et a vice. A quoy clarte et tenebres? A glorieusement ou obscurement viure, a viure en prudence et en grant aguet, ou a viure en nonchaillance subtile a sy mesmes.» (fol. 30. v.). Hieran schliefst sich unter Beibehaltung des Gleichnisses von der «clarté» und den «tenebres» noch eine weitere Auseinandersetzung dessen, was ein Fürst Alles kennen mufs. Um dies zu erläutern, werden von guten Fürsten Beispiele in der Geschichte Frankreichs angeführt: Karl der Grofse, Pipin, Karl VII.; die schon erwähnten Vorfahren werden namhaft gemacht, um dann den Prinzen anzuflehen, er möge gut herrschen, da er ein so herrliches Land erhalten habe. Besonders solle er sich seines Grofsvaters, «Jehan de Portugal champion de la chretienne foy» (fol. 38. v.), seiner Mutter «la noble princesse, coffre de charite et de devotes prieres» (fol. 38. v.), erinnern. Er sehe wie eine schlechte Regierung Alles verderbe. So habe er denn erfahren wer er sei, was ihm obliege. Auch möge er sich vergegenwärtigen, dafs dort oben Gott ihn richten werde, je nachdem er hier seine Aufgabe gelöst habe.

Mit diesen Worten verschwindet die Umgebung des Prinzen, der sich nun wieder allein sieht. Zugleich öffnet der Verfasser, erstaunt über das was er gesehen, die Augen und beeilt sich Alles niederzuschreiben aus Ehrfurcht und Liebe zu seinem Herrn, dem er schliefslich das Ganze empfiehlt.

Wenn der so eben besprochenen Vision der Titel fehlt, so mangelt er dagegen der folgenden nicht, die der Dichter «le lion couronné» (fol. 50 r. — 75. r.) nennt und folgenden Inhalt hat.

Der Dichter, noch in grofser Bekümmernifs über den Tod des guten Herzogs Philipp von Burgund, glaubt «a l'eure que pour circuyr la rotundite du firmament Mercure chaussa ses esperons.» (fol. 50. r.), ein wunderbar schönes Haus zu sehen, an dem trotz seines hohen Alters auch nicht die geringste Spur des Verfalls zu bemerken war. Alle Theile desselben waren vollkommen erhalten. Bei näherer Betrachtung gewahrt er ein «escusson au hault d'une porte dessus lequel estoit ung haulme a ses tiges de divers couleurs et sur iceluy seoit ung oiseau qui s'appelle noctue et plusieurs le nomment chouete.» (fol. 51. r.). Zuerst überrascht, findet er bald die Gründe, warum dieser Vogel sich dort befindet. Das Haus hätte nämlich sich nicht so lange in unversehrtem Zustande erhalten können, wenn die «noctue» es nicht behütet hätte.

Es dauerte nicht lange, so kamen zwei Frauen aus dem Hause, von denen die eine sehr häfslich war. Sie trug einen kleinen Hund, den sie oft mit einer Gerte schlug. Die andere war «habillee a maniere d'une mesnagiere d'ung simple bonnet a vne robe courte sans quehue et en sa destre tenoit ung croissant luysant, en sa senestre ung seau plain d'eaue.» (fol. 52. v.). Jenes war «envie», dieses «loyale entreprise», wie ihre Devisen sagten. Ein junger Löwe, sehr auf seine Beute achtend, zeigt sich zur selben Zeit. Als dieser «loyale entreprise» grüfst, zürnt «envie», schlägt auf den Hund los und bricht in folgende Worte aus:

Orguilleux bruit confit en felonie,
Attribue a valeur sans raison,
Demonstre assez l'apperte tirannie
Qui ce lyon maintient en seigneurie
Et contre droit fait fleurir sa maison,
Mais en brief temps reuiendra la saison,
Que par lez fais de moy qui suis envie
Il mauldira par desespoir sa vie. (fol. 53. r.)

Daran knüpft sich zwischen beiden ein Gespräch in achtzeiligen Strophen, die stets zwischen den Sprechenden abwechseln, über ihre gegenseitigen Eigenschaften und den Besitz des Löwen. Aber wie es in Prosa weiter heifst, «loyale entreprise» brachte «envie» zum Schweigen. Nachdem noch die Kleidung der beiden Damen erklärt worden, heifst es: «loyale entreprise va auant et encontra une dame sur ung cheual moult legierement courant, et la dame le contraignoit dez esperons et d'un fouhet quelle tenoit en sa main destre et sur sa senestre pourtoit ung oiseau, nomme faisant, et les resnes du cheual estoyent sur ses oreilles tellement qu'il pouoit courir sans arrest», (fol. 57. v.) das war «diligent poursuyte», die als sie «loyale entreprise» und den Löwen sah, anhielt. Kaum sieht dies envie, als sie auch schon anfängt:

En vain venes ce lyon secourir
Et sans nul fruit ce cheual espronnes,
Car lez secours et faueurs que donnes
Ne tarderont de le faire perir,
Et quant viendra a troter ou courir,
Mes legiers cours seront habandonnes,
Dont lez vostres seront desordonnes,
Car je cours mieulx que riens qu'on sceust querir.

Diligent poursuyte.

Trop est certain que legierement cours
Voire assez plus qu'il ne seroit besoing,
Mais non obstant que soyes pres et loing
Tes longz pourchas sont aucune fois cours
Tu vas et viens entre seigneurs es cours,
Frappant pluseurs a ton dampnable coing
Et espandant douleur, soussy et soing
Fais denyer a pluseurs mes secours. (fol. 58. r.)

Wieder verbreitet sich das Gespräch über Beider Eigenschaften und den Löwen, wobei aber «envie» ihre eigenen Fehler zu sehr offenbart, so dafs sie zuletzt «confundue et muette» bleibt. Darauf werden wieder die Embleme der «diligent poursuyte» erklärt. Beide Damen nehmen nun den Löwen in ihre Mitte, während «envie» wüthend folgt. Sie begegnen alsdann einer Dame «moult honorable qui sur sa teste pourtoit ung grant sac tout plain d'or»; (fol. 61. r.) aufserdem war sie noch sehr präch-

tig geschmückt. In der linken Hand hatte sie eine Wage, in deren einer Schale sich Goldstücke befanden, in der andern ein «marc a peser». In der rechten Hand hielt sie gleichfalls Goldstücke, um sobald die ersten gewogen, wieder andere in die Wage legen zu können, es war «ample faculte». Zwischen dieser und «envie» entspinnt sich abermals ein poetisches Zwiegespräch, nach dessen Schluſs der Verfasser die Attribute der «ample faculte» erklärt. Die drei nehmen den Löwen zwischen sich, und «envie» geht als «avant garde» voran. So treffen sie auf «perseverance une dame moult venerable, vestue de draps d'or» (fol. 66. v.), die in ihrer Linken eine Palme und in ihrer Rechten eine Krone hält. Bei ihrem Anblick kann envie vor Wuth kaum reden, sie ermannt sich jedoch zu folgendem Gruſse:

Tous les deables vous font ores venir
Pour accroistre la faulce compaignie,
Assez poves ensamble vous unir,
Car a vous nuyre assez je suis hardie,
Et si je suis par toutes envahie,
Toutes vaincray a la confusion
De tous voz fais tant plains d'illusion.

Perseverance.

Que te faut-il? quel chose veulx tu dire?
Pense premiers, puis apres parleras,
Tu fremis toute en desplaisir et ire
Et menasses sans savoir que feras,
Reprens ton sens et puis proposeras,
Et selon ce que de toy entendray
Tout promptement par raison respondray. (fol. 66. v.)

So zanken sie sich weiter, bis endlich «envie» zum Schweigen gebracht wird. Die Damen umringen den Löwen dergestalt, daſs «envie» sich demselben nicht zu nähern vermag. Wieder werden die Erklärungen der Attribute der «perseverance» gegeben. Dann führen die Damen den Löwen zu einer Königin, die auf einem hohen Throne sitzend ein Scepter in ihrer Linken hält. Dies war «glorieuse fin», welche, da sie die Damen kannte, sehr über deren Ankunft erfreut war und in poetischer Rede preist, wie «envie» gegen das herrliche Haus des Löwen Nichts ausrichten könne.

Schliefslich läfst sich der Dichter noch einmal vernehmen, indem er sagt:

Perseverance a glorieuse fin
La coronne, qu'elle tenoist, donna,
Tres reluisant de pierres et d'or fin
Dont le lyon comme son bon affin
En presence des dames coronna
Et son ceptre lors luy habandonna
Et puis l'assist en son trosne royal
Comme digne d'honneur tres principal. (fol. 74. v.)

um dann noch in drei Strophen zu berichten, wie grofs die Freude über dies Ereignifs gewesen, wie «envie» in Zorn gerathen, und wie er selbst zu Nutz und Frommen dieses Buch geschrieben und es «le lyon coronne» genannt habe.

Eine italienische Erklärung und Uebersetzung der *Ars amandi*.

Das Manuscript (P-II-10), welches die dem Boccaccio zugeschriebene Erklärung der Ars amandi Ovid's, dann diese selbst mit danebenstehender Uebersetzung enthält, ist ein Band von 154 Blättern, von denen jedoch nur 143 beschrieben sind. Von diesen kommen $110^1/_2$ Blatt auf die Erklärung, welche somit mehr als zwei Drittel der ganzen Papierhandschrift ausmacht. Die erste Seite ist von einer Vignette eingerahmt, deren Werth aber nur gering ist. Um so besser ist die Schrift selbst, die obwohl klein, doch sehr lesbar und zierlich ist. Der Einband, nicht der gewöhnlich braune des Escorial mit dem Roste, besteht aus mit blauem Papier überklebten Holzdeckeln, an denen früher Spangen mit Verzierungen sich befanden.

Am Ende der sehr weitschweifigen Erklärung, die stets an einzelne Sätze anknüpft, und von Belesenheit zeugt, findet sich folgende Notiz: «Expliciunt glosule uulgares Nasonis Ouidii de arte amandi, translate et uulgariçate a glosulis licterali sermone edditis a dño Johē Bochatio de Florentia, quem ego Antonius de Roma

scripsi et compleui sub annis dñi millo ccc° 88° et die ultimo maij, ob quam rem grãs refero ominum conditori qui michi concessit tam duros superare labores. deo grãs.» fol. 111. r. Sp. 2.

Welcher Theil der Anmerkungen von Boccaccio selbst herrührt, ist nicht zu bestimmen, da, so viel ich gesehen, dies nirgends angemerkt worden. Den Namen des Verfassers der ganz wörtlichen Prosaübersetzung gibt ebenso wenig irgend eine Bemerkung an, doch ist wohl anzunehmen, dafs Antonius de Roma, welcher die Erklärung vervollständigte, der Uebersetzer ist.

Zwei spanische Uebersetzungen aus dem Italienischen.

La Divina Commedia.

Der aus dem 15. Jahrhundert stammende Codex, S.-II-13, in welchem sich die Erklärung und zwar nur die des ersten Gesanges der Hölle befindet, enthält aufser dieser noch eine andere Papierhandschrift aus derselben Zeit. Diese führt den Titel: „Prouerbios de Seneca llamados viçios y virtudes" fol. 1. r.-34. r., eine Sammlung verschiedener Sprichwörter fälschlich unter Seneca's Namen. Diesen beiden Handschriften schliefst sich ein alter Druck an: «Prouerbios de Enigo de Mendoça con su glosa.» fol. 57. r.-96. v., mit dem «Tractado de prouidencia contra fortuna compuesto por Diego de Valera al magnifico Don Juhan Pacheco marques de Villena», fol. 97. r.-99. r., ohne Orts- und Jahresangabe.

Der Zweck dieser Erklärung Dante's wird zu Anfang so bestimmt: «En el nonbre del omnipotente Dios e de la muy piadosa madre virgen sanctissyma marya dexados todos preambulos dezir se ha aqui alguna cosa para que los que nunca vieron la obra del dante mas largamente conoscan su motiuo.» (fol. 25. r.). Das zu erklärende Buch «es suppuesto a toda parte de filosophia» (fol. 35. r.), zunächst der Ethik, da es metaphorisch von menschlichen Handlungen spreche, der Theologie, indem es von Gott und den «substançias separadas» oder «angeles» (fol. 35. r.)

rede; einige Male berühre es auch in Beziehung auf natürliche Dinge die Physik.

Es gibt 3 Stile in der Poesie: Tragödie, Satire und Comödie, «tragedia es estilo alto, superbo que tracta de estorias notables commo batallas de prinçipes destruyçion de reynos e çibdades etc. Satira es estilo mediano, tracta de virtudes e vicios. Comedia es estilo baxo que tracta de cosas vulgares e infimas.» (fol. 35. r.). Alle 3 Arten der Poesie sind in Dante vertreten. Sein Werk könnte auch «Satira» genannt werden. Indessen pafst der Name «Comedia» besser, weil das Wesen dieser darin besteht, dafs sie traurig beginnt und fröhlich endet.

Nach einigen sehr kurzen Notizen über Dante's Person bemerkt der Verfasser, wie den drei Ständen der Verdammung, der Reue und der Gnade die Eintheilung des Werkes in Hölle, Fegfeuer und Himmel entspreche. Hieran schliefsen sich noch einige weitere Erläuterungen über die Gliederung des ersten Gesanges, der in viele einzelne Theile zerlegt wird.

Bevor aber der Verfasser die Erläuterung beginnt, will er Einiges «del modo de escriuir ytaliano y del pronunçiar» sagen, «porque en ytalia commo quier que todos se entiendan, pero ay infinitos vocablos que vnos non dizen commo otros nin los vsan, commo en castilla los asturianos y gallegos, y de cada parte ay sus diferençias, commo del andaluzia a castilla vieia, o de toledo a çamora donde non saben que quiere dezir alamud, nin azendoque, nin çati, nin abondiga, nin alçuscuçu, nin otros infinitos, porque estos son nonbres moriscos.» (fol. 36. v.). Die in Castilien gebräuchliche Sprache wird «romançe» genannt und ist «lengua romana latina.» Doch sind viele maurische Wörter in dieselbe gedrungen, wie: «alhonbra, algodon, alcalde, aldayra, almud, alcayde, alcaçar, almiherez, alcantara, almadraque, almohada, alholi, alcubilete, alçuscuçu, almojauana, albondiga, almori, almodrote» etc. und viele mit «gua» anfangende Flufsnamen, wie: «guadalquiuir, guadaxox, guadalajara, gudamecil, guadalupe, y esta lengua Romana digo la verdadera latina literata, non digo la que oy tiene el uulgo Romano, esta conserua

mas nuestra lengua al ver de muchos, mas que ninguna otra lengua de espanna, y avn en muchas e quier infinitas [palabras] las conserua mas la nuestra lengua, mucho mas que los mesmos romanos o ytalianos.» (fol. 37. r.). Dies wird dann an mehreren Wörtern oft richtig, oft unrichtig nachgewiesen, wobei noch einige arabische Wörter wieder eingeschoben werden, als: «almoxarife, almotaçen, albahaca, almoradux, alcohol, almartaga, alquiçer, almaysar, almagra.» (fol. 37. v.). Die ursprüngliche lateinische Sprache war Allen gemein, «asy a aldeanos commo a cibdadanos», d. h. diejenige in der «Tulio, Salustrio, Quinto Curçio, Augustino» etc. schrieben. Diese Sprache wurde von den Lehrern in ihrer Reinheit bewahrt. Doch gab es zuerst «dos maneras de lengua, la vna fue aquella que los antiguos en su hablar vsauan syn rason e syn reglas ansy los çeuiles e nobles commo los rusticos e aquella por entonçes se auia por gramatica a todos, la otra fue aquella que con estudio e arte e reglas [fue] adquerida e puesta debaxo de preçeptos, la qual vsaron despues sienpre los doctores e letrados.» (fol. 38. r. und v.). Um in dieser unterrichtet zu werden, gab man den Kindern Lehrer, wie auch ein Castilianer einem in Viscaya geborenen Sohne Unterricht im Spanischen ertheilen lassen würde, ehe er ihn an den Hof des Königs brächte, «e non le dexaria a benefiçio paraque por discurso lo supiese.» (fol. 38. v.). Denn die Sprache des Landes ist verschieden von der der Gebildeten, selbst ein Dienstbote, der länger in der Stadt gelebt, wird anders als sein Landsmann sprechen. «E ansy la lengua vulgar que oy tienen los ytalianos es quasy aquella primera que syn reglas tenian, pero muy mas corronpida.» (fol. 38. v.). Die lateinische Sprache hatte «4 maneras,» d. h. Perioden, die übrigens sehr willkürlich angesetzt werden, in denen sie sich aus sehr unvollkommnem Zustande zur Schönheit des Stils entwickelte und dann wiederum vom Höhepunct herabfiel, indem sie sich mit französischen, gothischen, lombardischen Elementen versetzte. Wie in Castilien einerseits die «aldeanos» und andererseits die «cortesanos» und «palançianos» verschiedene Ausdrücke

haben, so fand ein ähnliches Verhältnifs im Lateinischen Statt, was Cicero, Quintilian u. a. beweisen, «asy que nuestra lengua castellana que llamamos en nuestro vulgar romance, lengua romana o latina se puede dezir agora sea ymitadora de la gramatica latina vulgar. Algunos disen que la lengua que primero los reynos de castilla tenia, era viscayna; pero yo nunca lo vy en lugar atentico.» (fol. 40. r.). Weiter wird dann auf einige Unterschiede in der spanischen und italienischen Aussprache aufmerksam gemacht und sodann die Erklärung Dante's begonnen. Von dieser mögen noch einige Proben folgen. Die «selua muy escura» ist «el mundo en el estado viçioso que se lama por palabra montanna que ansy commo en la montanna se halla grant diuersidad de arboles, ansy en este mundo caduco se hallan grandes variedades de condiçiones de honbres — que la direta via era smarita, que la derecha via era errada, conuiene a saber la via de la virtud que trae al honbre a la bien aventurança (fol. 41. v.). Von den Thieren, welche Dante sich entgegenstellen, ist der Panther die «luxuria», der Löwe die «soberuia», die Wölfin die «auariçia», der «veltro» ist Christus, der am Tage des Gerichts zwischen Himmel und Erde (tra feltro e feltro) erscheinen wird und Italiens, d. h. der römischen Kirche, Heil ist.

Obgleich der Verfasser ursprünglich 3 Gesänge hatte erklären wollen, sagt er doch schon, am Ende des ersten angelangt, «non curo mas de glosar», (fol. 53. v.) und gibt statt jener zwei Gesänge die Uebersetzung der «oraçion del bien aventurado sennor sancto Augustin» (fol. 54. r. und v.) und der «meditaçion de santo alselmo.» (fol. 54. v. 55. r.). Vgl. Amador de los Rios, Historia critica de la literatura española. VI. S. 31. Anm. 1.

Il Decamerone.

Die Novelas de Juan Bocçaccio (J-II-21.), allerdings, wie Hänel und Valentinelli bemerken, eine Uebersetzung ins Spanische aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, geben nur einen Theil des italienischen Originals, wie schon aus

folgender Notiz im Anfange erhellt: «Este libro es de las çiento nouelas que conpuso Juan Bocacio de çertaldo vn grant poeta de florençia, el qual libro segund en el prologo siguiente paresce, el fizo et enbio en especial a las nobles duennas de florençia et en general a todas las sennoras et duenas de qualquier nasçion et reyno que sea; pero en este presente libro no estan mas de las cinquenta et nueue nouelas.» fol. 1. r. Sp. 1. Doch sind dies nicht etwa, wie man vermuthen sollte, die ersten neunundfunfzig Novellen, denn es findet sich z. B. im 25. Cap. die Erzählung «de la preñez del pintor Calandrino», im Decamerone selbst: Giornata IX. Nov. 3., und im 50. Cap. die Giorn. VIII. Nov. 7 erzählte Geschichte des von der Wittwe gefoppten Scolaren. Es wird somit eine Auswahl sein, über die ich jedoch keine specielleren Notizen gesammelt habe. Das letzte, das 60. Capitel: «De como madona guita muger de tofano pensando que oviese embriagado a su marido fue a casa de su amante et de lo que le avino», fol. 175. r. Sp. 2., ist die 4. Nov. des 7. Tages — Beweis genug, dafs hier die Erzählungen nicht in der Reihenfolge des Decamerone wiedergegeben worden.

Hermann Knust.

(Wird fortgesetzt.)

Die Pastourelle in der nord- und südfranzösischen Poesie.

(Fortsetzung.)

III.

Bemerkungen zur äusseren Form und Geschichte der Pastourellen.

Was die Form der nordfranzösischen Pastourellen anbetrifft, so kann man im Allgemeinen nur sagen, dafs diese Dichtungsart bei kurzen Versen lange Strophen liebt und dafs der sieben- oder achtsilbige Vers, nach Lust und Laune mit fünf-, vier-, drei-, sogar zweisilbigen Versen untermischt, sich verhältnifsmäfsig am meisten findet. Der längste Vers bildet meistens den Grundstock des Systems und steht fast regelmäfsig an erster oder zweiter Stelle. — Nach dem acht- und siebensilbigen Vers ist der fünfsilbige am häufigsten und längere als achtsilbige Verse gehören zu den Seltenheiten. —

Im Uebrigen unterwirft sich diese ächt volksmäfsige Dichtungsart keiner Regel; sehr häufig ist die Anzahl der Verse der verschiedenen Strophen ganz ungleich und ein gleichmäfsig durchgeführtes Reimsystem findet sich ziemlich selten. In einer Pastourelle des berner Codex (Nr. 72, fol. 32ʳ) hat die erste Strophe 11 Verse mit 12silbigem Grundstock, die a a b b b a b b c d b reimen;

die zweite hat 17 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c c c d b d d c c b d f d reimen;

die dritte hat 13 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c c c b c d b e f reimen;

die vierte hat 13 Verse mit 7silbigem Grundstock, die a b a b c d d e d d d e f reimen;

die fünfte (und letzte) 10 Verse mit 12silbigem Grundstock, die a a b b b a b b a c reimen.

Neben Stücken von solcher Unregelmäfsigkeit, sol-

chem Wechsel der Systeme, der an die Formen der lyrischen Lais erinnert, finden sich allerdings auch sehr regelmäſsige Pastourellen, die ein gleichmäſsiges Reimsystem durch mehrere Strophen von einer gleichen Anzahl symmetrisch gleichsilbiger Verse durchführen, doch gehören diese Stücke zu den Ausnahmen und die Unregelmäſsigkeit ist Regel. Auch die Genauigkeit in den Reimen ist zuweilen nicht sehr groſs, so z. B. wird *belle* mit *massucte* und *bouchete* gereimt, *amin* mit *joli*, oder gar *jolit* und *jolif* u. a. m. Für eine nicht geringe Anzahl solcher Ungenauigkeiten im Reim muſs man freilich, wie in der ganzen altfranzösischen Lyrik, so auch in den Pastourellen den Grund in einer dialektischen Alteration der Formen seitens der Schreiber suchen.

Sehr häufig in den Pastourellen ist der Refrain, von dem sich 2 Hauptarten unterscheiden lassen:

Entweder, was das Häufigere ist, sind zwei oder drei Verse aus bekannten Liedern und Motets den Strophen angehängt (Reminiscenzen dieser Art waren in Nordfrankreich sehr üblich und finden sich z. B. in einzelnen *Fabliaux*, im *Renart le nouvel* und im *roman de la Violette* in groſser Zahl);

oder der Refrain besteht aus einer Reihe von nichts bedeutenden Klangsilben, die wohl ursprünglich onomatopoetisch den Ton der *Musete* oder eines anderen Hirteninstrumentes nachahmen sollen (wie wir in unserer Volkspoesie dazu zahlreiche Analogien besitzen; z. B. *Trara* oder *Trarira* = Trompete oder Horn).

Wir notiren einige Refrains der letzteren Art, wo besondere Zusätze (wie z. B. *Gui du tabor au chalemel — fera ceste estampie — Chibala duriaus etc.*) auf diesen Ursprung hindeuten:

Musete: «Ci vala dureaux, dureaux; ci va la la durete» Ms. 845 f. 156v Vat. 1490 fol. 110r Paulmy No. 63 pag. 326.

Lupinele: «do do do, do do do, do do do». Ms. des Vatican 1490 fol. 111v.

Concert von der *chevrete*, dem *frestel* und der *muse*

au grant forrel, nachher der *chalemel* allein: «chibala duriaus, duriaus, chibala la durie». Ms. 845 fol. 99r. Vgl. Str. 4.

Frestel: «Chibera la chibele, chibera la chibele» im Ms. 845 fol. 166r. Vgl. Str. 4 und 5.

Flajolet: «a la tire li» Ms. 20050 fol. 138v. (Ganz ähnlich diesen onomatopoetischen Refrains ist das: «hu et hu et hu et hu!» in dem Wächterliede in 20050 fol. 83r, was den dumpfen Ton des Wächterhorns nachahmen soll.)

Auch für gesungene Melodien finden sich solche onomatopoetische Aequivalente als Refrain, besonders häufig *dorenlot* und *doreleus*. (Vgl. unser deutsches *tralala* und das davon gebildete *trällern*, womit man ja auch die Art bezeichnet, Melodien zu singen, wozu man den Text nicht kennt oder wozu es keinen gibt) [1]).

Einzelne Pastourellen zeigen auch mitten in der Strophe am Ende einzelner Verse echoartige Vokalrepetitionen z. B. doreleus — e — eus (B. 389 Nr. 298, alt 2. Th., fol. 20v, neu fol. 134v). Alles dieses ist ächt volksmäfsig und wäre es leicht, zahlreiche Analogien in unserer Volkspoesie aufzufinden.

Zu den Provençalen übergehend, hat die Pastourelle mit dem allgemeinen Character auch diese äufseren Kennzeichen des Volksmäfsigen verloren. Die Pastourelle der Provençalen ist so kunstreich geformt, wie nur irgend ein Canso oder Sirventes. Beibehalten sind meistens die langen Strophen bei kurzen Versen, aber ohne jenen bunten Wechsel, der den nordfranzösischen Pastourellen eine so anmuthige Varietät verleiht, ohne die malerischen Refrains und die echoartigen Vocalrepetitionen der volksmäfsigen Trouvèresweisen.

Diesen Bemerkungen über die äufsere Form der

---

1) Es braucht wohl nicht ausdrücklich gesagt zu werden, dafs wir die Nachahmung des Klangs der Hirteninstrumente nur als Ursprung dieser Art Refrains ansehen möchten. Es versteht sich von selbst, dafs die Idee dieses Ursprungs nicht lange lebendig blieb und dafs dieser Refrain von den Dichtern sehr bald mechanisch und nach Willkür angewendet wurde.

Pastourellen fügen wir noch Einiges über die Geschichte dieser Dichtungsart hinzu.

Wir haben schon gesehen, wie ein berühmter Kirchenfürst eine Art Pastourelle (oder auch ein Motet im Pastourellenstil, wenn man annehmen will, daſs das Gedicht nur diese eine Strophe umfaſste) zum Gegenstand einer Kanzelrede machte, wie der Abt Gautier de Coinsy die Form der Pastourelle im Interesse des Mariencultus zu verwerthen wuſste. Da das Princip, daſs der Zweck die Mittel heiligt, schon vor Stiftung des Jesuitenordens eine mehr oder minder allgemeine Achtung genoſs, kann uns dies kaum Wunder nehmen. Aber vielleicht mehr als das ist es geeignet, uns zu befremden, daſs die frommen Mönche des frommen Mittelalters diese höchst profane Form mit ihren höchst profanen Sujets in die lateinische Poesie einführten, denen sie die, (nach den uns gebliebenen poetischen Resten zu urtheilen), zuweilen sehr umfangreichen Muſsestunden und die Phantasie, die Fasten und Nachtwachen ihnen lieſsen, zu widmen pflegten. Aber da dieselben poetischen Velleitäten der frommen Väter uns den Waltharius und manches Andere, was für das Studium des Mittelalters vom gröſsten Werth ist, erhalten haben, hüten wir uns, ihrer poetischen Launen auch in deren Ausschreitungen zu spotten.

Die ersten Proben dieser Frühlings- und Schäferpoesie, mit der die frommen Väter ihre freie Zeit verkürzten, theilte der unermüdliche Mone im Anzeiger für Kunde deutscher Vorzeit für 1838 col. 287 und 292 mit aus dem Ms. de Saint Bertin, welches jetzt in der Bibliothek von St. Omer unter Nr. 351 aufbewahrt wird. Neu herausgegeben wurden diese Stücke von *Edélestand du Méril* im zweiten Bande seiner *Poésies populaires latines* (P. p. l. du moyen âge 1847. pp. 213, 226, 228). Aber eine weit reichere Sammlung solcher Pastourellen, Frühlings- und Liebeslieder veröffentlichte im Jahre 1847 der Stuttgarter literarische Verein unter dem Titel: *Carmina Burana* [1]) aus einer Handschrift der

[1]) Die Herausgeber der *Carmina Burana* haben die anstöſsig-

münchener Bibliothek, früher der Abtei Benediktbeuren angehörig (der 16. Band d. Bibl. d. Stuttg. Literarischen Ver. vgl. bes. 148—224). Einzelne Stücke dieser Handschrift haben provençalische und französische Refrains, doch brauchen sie darum noch nicht das Werk französischer Mönche gewesen zu sein. Französisch war damals überall verbreitet und nicht allein in den benachbarten Ländern. Las und übersetzte man doch sogar in Island die Lais der Marie de France. (Vgl. *Strengleikar eda liodabok.* Manuscr. der Bibl. v. Upsala, herausg. v. *Unger* und *Kayser*, Christiania 1850.)

Die zuweilen mehr als drastischen Klosterpoesien des Benediktbeurer Manuscripts liefern uns treffende Illustrationen zu dem Bilde, was uns die altfranz. Fabliaux, Boccaz, Chaucer und Andere von diesen lustigen Klosterbrüdern entwerfen. So mag mancher Bruder Puccio oder Betfahrer Gramsalbus mit dem Elephantenzahn [1]) seine Metten gesungen haben. — Jedenfalls liefern diese lateinischen Nachahmungen der Pastourellen einen neuen Beweis von ihrer Verbreitung und Beliebtheit.

Bald wurde die Form und die Stilart der Pastourellen auch auf andere Verhältnisse übertragen, es ist nicht mehr eine Schäferin, sondern eine Dame, die ihrem «vilains» ungetreu wird (vgl. 845 fol. 92ʳ ibid. 84ᵛ und 170ʳ), oder der Ritter belauscht das Gespräch zweier Damen, die sich ihre ehelichen Kümmernisse mittheilen (vgl. 845 fol. 100ᵛ und 168), oder zwei Liebende, die in einem «*vergier clos d'esglantier*» tanzen (845 fol. 79ʳ, ähnlich Ms. 20,050 fol. 68ʳ). Bald trifft auch der Ritter auf eine Gesellschaft Damen und Herren, die von irgend

---

sten Stellen auf ein besonderes Blatt an das Ende relegirt, eine Mafsnahme, die lebhaft an jene vielberufene Martialausgabe erinnert, die die frommen Herausgeber sorgfältig castrirten, dabei aber, um der Vollständigkeit keinen Abbruch zu thun, die ausgemerzten Stellen und Stücke am Ende unter einer Specialrubrik zusammenstellten. Irgend ein Spötter bemerkt irgendwo, dafs sie dadurch den «amateurs de littérature fortement épicée» die Mühe des Nachsuchens ersparten.

[1]) so heifst, wenn wir nicht irren, der ergötzliche Held eines der grotesken Bilder aus dem Mittelalter von Veit Weber.

Pastourellen f[illegible] gehen und in deren dieser Dicht[illegible] (vgl. die Pastourelle bei [illegible] Pardon *au mont Valérien outre*

Wir ha[illegible] fürst eine [illegible] Von derartigen Stücken ist uns eine rellenstil, [illegible] erhalten, man könnte sie Pastou- diese ein[illegible] Sinne nennen. Namentlich das Ms. rede ma[illegible] Bodleian library enthält unter seinen 57 Pastou[illegible] ausdrücklich unter einem Gesammttitel als wuſst[illegible] zusammengefaſst sind (fol. 206, neu 196: ligt, [illegible] *Pastourellaire des pastorelles*) zahlreiche Stücke, mir [illegible] ursprünglich diese Bezeichnung gar nicht zu- W[illegible] — Wohl nicht mehr hierher zu rechnen sind g[illegible] wie das von *Rustebues* «Desputoison de Charlot et du barbier» [1]), obgleich es anfängt: «L'autrier un jor jouer aloie — devers l'Auçoirrois Saint Germain — plus matin que je ne soloie — qui ne lief pas volentiers main» Hier sind die stehenden Ausdrücke der Pastourelle nur parodistisch angewandt.

Die Pastourellen waren übrigens schon im Mittelalter von allen volksthümlichen Genres das allgemein beliebteste. — Während eine andere volksmäſsige Dichtart, die Fabliaux und Contes, durch die absolute Nichtbetheiligung der höheren Klassen der Gesellschaft als ausschlieſslich den Jongleurs überlassen erscheint, finden wir unter den Dichtern der Pastourellen (die zuweilen den Fabliaux an *Gauloiserie* nichts nachgeben) Könige und Fürsten z. B. Johann von Jerusalem und (später) von Constantinopel, Thibaut von Navarre, den Herzog von Brabant die Herzogin von Lothringen, den Grafen de la Marche u. A. m., daneben eine groſse Anzahl Ritter, bürgerliche Dichter, und obscurer Namen. —

Stil und Stoffe der Pastourellen blieben übrigens lange Zeit in Frankreich und in den romanischen Ländern überhaupt beliebt. In Frankreich setzten Martial de Paris

---

[1]) Ms. d. par. kais. Bibl. 837 fol. 323; schon mehrmals veröffentlicht: *Jubinal* œuvres complètes de Rutebeuf, 1839, I, 212—217 Bartsch, Chrestomathie col. 333—335.

(d'Auvergne), der die Freuden des Landlebens *du temps du feu roy* beschreibt (Ms. 5054 d. par. kais. Bibl. fol. 57—59), sowie Froissart das volksthümliche Genre fort, das nie ganz ausstarb, so lange der *esprit gaulois* sich gegen den klassischen Ernst und die klassische Langeweile behauptete. *Lafontaine*, der letzte Vertreter dieses esprit, versuchte sich noch zuweilen in diesem leichten Genre. (Vgl. Lafontaine œuvres, Edit. Hachette III, 416, «Un beau matin etc.») [1]).

In Spanien finden wir noch im 15. Jahrh. die Serranillas des *Marquis von Santillana*, die uns *Alfons von Baena* in seinem *Cancionero* aufbewahrt und welche die *Pastoretas* und *Vaqueyras* glücklich fortsetzen.

Diese wenigen Bemerkungen über die Geschichte der Pastourellen mögen hier genügen.

Was die im Folgenden mitgetheilten Pastourellen anlangt, so sind sie vier pariser Handschriften, N°. 845 (fonds de Cangé 67), N°. 846 (fonds de Cangé 66) und N°. 2050 (St. Germain 1989) der kais. Bibliothek, ferner dem Ms. du fonds de Paulmy N°. 63 der Bibliothek des Arsenals mit stellenweiser Vergleichung der Handschrift des Vatican 1490 entnommen. Letztere Handschrift haben wir in der Ste Palayeschen Copie (Arsenal belles-lettres fr. 62, I) benutzt, eine der der Ste Palaye'schen Copien, die Roquefort und Andere sehr mit Unrecht discreditirt haben. Abgesehen von einem Mangel, auf den wir bereits oben aufmerksam gemacht haben, dafs nämlich der Copist zuweilen die Abkürzungen nicht verstanden hat, der aber dadurch wieder gut gemacht wird, dafs er sie

---

[1]) Es waren ja auch die Critiker des Classicismus, die alle Volks- und volksthümliche Lyrik mit einer Art Anathema belegten, welches in dem Lande der Convenienz so stark wirkte, dafs bei nicht wenigen gebildeten Franzosen noch heute *chanson populaire* beinahe das bezeichnet, was wir Gassenhauer nennen. Glücklicher Weise ist die Reaction gegen dieses Vorurtheil namentlich unter Einwirkung der jüngeren historischen Schule neuerdings stark genug. Hat man nicht ja auch erst kürzlich vorgeschlagen, behufs Regeneration des französischen Volksliedes und der sangbaren Lyrik überhaupt deutsche Muster zu studiren!

mechanisch getreu nachgeahmt, so dafs ein geschickterer Palaeograph, als er, dieselben enträthseln kann, ist diese Copie recht genau, wie Passy sich durch die Vergleichung mit seinen Abschriften aus dem Originale und wir durch Vergleichung der A. von Keller'schen Abdrücke uns überzeugt haben.

Der Text folgt genau den Handschriften, wie wir es bei zum ersten Male veröffentlichten Stücken für nothwendig erachten. Alle einigermafsen wichtigen Varianten haben wir unter dem Text angemerkt und bezeichnen die Mss. C., St. G., V., P., (Cangé, St. Germain, Vatican, Paulmy). C. ist das Ms. de Cangé 67 (fonds Français 845). Das Ms. de Cangé 66 (f. fr. 846) haben wir nicht besonders bezeichnet, da wir demselben nur eine einzige Pastourelle und gar keine Varianten haben entnehmen können. Hinzuzusetzendes haben wir nach dem Gebrauche in eckigen Klammern, zu Streichendes in runden Klammern eingeschlossen. Die Principien, nach denen wir die wenigen Accente gesetzt, ergeben sich aus dem Texte selbst. Sprachliche Erörterungen, wozu sich zahlreiche Gelegenheiten boten, haben wir im Interesse der Raumersparnis absichtlich vermieden und werden sie an einem andern Orte nachholen.

Pastourellen.

I.

Moniot de Paris. Ms. 845 fol. 94 r.
(Noch in P. p. 196 und in St. G. fol. 157 v).

1. Au nouveau tens que nest la viole(s)te
parmi ces prez et mainte autre florete,
sorpris de nouvele amor
vueil fere chanconnete,
si la feré sanz sejor
cortoise et mignotete.
Avant hier au point du jor
un poi devant la chalor
errai ma sentelete,
pastorete sanz pastor
blanchete de bel(e)ator
vi soz une coudrete,
illec miroit sa color
et sa blanche gorgete.
Toute seule en ce destor
disoit sa note[le]te:
«Si ni demora plus,
dex dont mal enuit
la gute qui dit:
«sus or sus or sus!»
ainz que jor seit venuz.» —

2. Tout bebement (l. belement) descendi de ma sele,
tout en riant li dis: «Damoisele
bele, dex vos dont bon jor
qui touz biens renouvele
et si vos gart de dolor,
bele gentil pucele!»
«Sire dex vos dont honor
et si vos gart de tristor
ceste praiere est bele.»
«Pastorele, en grant error
m'a mis et en grant labor

2 les bos *St. G.* — 5 fera *St. G.* — 8 poc *St. G.*, pou *P.* — 11 bel ator *St. G.* und *P.* — 12 sor *P.;* sus une correte *St. G.* — 13 iluec *P.;* elle *St. G.* — 15 .I. destour *St. G.* — 16 chantoit sa chansonete *St. G.* — 17—21 ci ne demorra je plus — deus tant mal m'i fait la gaite — ki dist sus or sus or sus — li jors n'est pais venus *St. G.* — 22 die 2. u. 3. Str. in *St. G.* umgestellt. — 22 Inellemant *St. G.* — 24 cil deus *St. G.* — 30 priere *St. G.* — 32 m'ait mis por vostre color novelle *St. G.* en grant labor fehlt. —

vostre color nouvele.»
«Sire moult a poi valor
deduit de pastorele.
Nuete sui, sanz savor,
s'ai trop poure gonnele.»
Je li dis: «Bele née,
vadu vadu vadu va,
bele, je vos aim pieça
vostre amor m'afolera
se'l ne m'est donée.

3. Pastore est droite et bien fete et gente,
biau cors et biau vis out et bele jouvente,
je li dis: «Ma douce suer,
vostre amor m'atalente,
en vos servir met mon cuer
et trestoute m'entente.
Je sui vostre sanz mentir
jamés ne m'en quier partir
por vent ne por toirmente,
mon cuer vos doing tout entir,
ja ne m'en quier repentir
en chemin ne en sente.»
«Sire, amors c'est mes retors
c'est or ma droite rente,
se vos m'amez par amors,
droiz est que je m'en sente,
et plus jolie en sui.
Sans amors ne sui je pas,
non ere je ja n'onques ne fui.»

II.

Jehan Erars. Ms. 845 fol. 99r.
(Noch P. p. 205 und Ms. 847, f. 192r.)

1. Au tens pascor
l'autrier un jor
par un pré chevauchoie.
En un destor
por la chalor

---

36 jonete seus sans signor *St. G.* — 37 mult poure *St. G.* — 38 fehlt *St. G.* — Statt 39—42 in *St. G.* vadreu vadreu vadreu va — vadreu vadreu delle. — 43 La Pastore *P.;* la pastorete *St. G.* est fehlt in St. Germain. — 45 belle suer *St. G.* — 50 ja ne m'an *St. G.* — 51 tormente *P.;* tormante *St. G.* — 52 las tot entir *St. G.* — 53 ne ne m'an veil departir *St. G.* — 55 recors *St. G.* — 56 muedre rante *St. G.* — 59 joliete *St. G.* — 61 non ier je jai *St. G.* —

trouvai e[n]mi ma voie
Perrin et Guiot et Rogier,
entr'eus dient qu'apres mengier
ert la feste criée;
Guis i merra ponée
a la chevrete et au frestel
et a la muse au grant forrel
fera la rabaudie.
Chibala la duriaus duriaus
chibala la durie.

2. Guis dist: «quator
aura meillor
que nus que il i voie,
tant de baudor
ferai seignor
que l'anor en ert moie.
Lors vueil mes bons soulers chaucier
et s'aurai chapiau de ponmier
et ma cote faudée,
nul meulz de la contrée
de moi ne fet le rabardel,
biau sai noter au chalemel
et toute la metrie.»
Chibala . . . etc.

3. Roubin au tor
dit, par amor
donra Sarre coroie.
Perrin color
mua, poor
a, tolir ne li doie.
Lors li a dit en reprovier:
«Robin, biau la poez besier
Sarre est bien asenée,
je croi qu'iert espousée
entre ci et li quaresmel.
Guis i aura son chalemel
et sa muse envoisie.»
Chibala . . . etc.

4. Au parestor
sanz nul demor
s'en vont et je m'avoie.
En mon retor
truis au tabor
Guiot desus l'arbroie,
ou fet dancier et espringuier

6 enmi *P.* — 10 rognée *P.* — 11 clochete *P.* — 24 fehlt in *P.* Ms. 847 liest fausée. — 30 Rogier *P.* — 37 Rogier, bien *P.* — 46 m'en voie *P.* —

trespent meschines et bouvier,
mes Rogier point n'agrée,
bien set, Sarre est jurée,
por qui en pris out le cenbel,
Gui du tabor au chalemel
lors fet ceste estanpie.
Chibala . . . etc.

5. Rogier iror
n'ot mes graignor,
lors dist: «je ne'l leroie,
por nule honor
le traïtor
Perrin batre ne doie,
car il m'a traï en derrier
mar se fist onques corratier.»
Lors a mandé s'espée
et tel gent assenblée
qui ne sont mie ribaudel.
Perrin ot si oint le musel
qu'il n'a talent quil die:
Chibala . . . etc.

III.

Raoul de Biauvés. 845 fol. 101 v.
(Noch in P. p. 211 und Ms. 847, fol. 126 v.)

1. Quant la seson renouvele d'aoust,
que mais est passez,
que raverdissent praeles,
que li gains est entrez,
adonc chevauchai pensis
parmi un jolif pais
truis pastore gente,
ou metoit s'entente
en un son chanter.
Quant vers li me vit torner
si dist: «Douce mere,
gardeiz moi ma chastée.»

2. Je saluai la dancele,
et quant ses chans fu(rez) finez,
joste li m'assis sus l'erbe
con cil, qui fu apensez
de ses amors [la requis],

---

1 es ist wohl d'aoust renouvele umzustellen. Ms. 847 liest «Quant li douz tens renouvele d'avril»; ferner in V. 4 «que li biau tens e. e.» und in 11 «douce mere dé«. — 14 fu *P.* — 17 und 18 de ses amors la requis, con fins et loiax amis *P.* —

con fins et loiax amis,
m'amor li (pre)presente,
car trop m'atalente.
Quant m'oi parler,
si conmence a souspirer,
el dist: «Douce etc.

3. Quant je vi qu'ele s'effroie
li dis moult doucement:
«Douce suer, se dex me voie,
poor avez de noient,
car de fin cuer et de verai
loiaument [servirai]
se vos volez fere
mon bon sanz retrere
grant preu i arez.»
Lors conmencoit a trenbler
et dist: «Douce etc.

4. Lors respont a reson coie
moult tres deboneremeut:
«Biau sire, riens n'en feroie,
de vostre amor n'a[i] talent,
car tant conme je vivrai
ma chastée garderai,
car moult me doit plere.»
Vers moi la vueil traire.
«Ce ne vaut .II. noiz
ancois mourroiz»
et dist: «Douce etc.

5. Je la vi mout airée,
de coi je ne fui(t) pas liez,
si li dis, sans demorée:
«Ma douce amie tesiez,
que ja seur vostre voloir
n'aurai vers vos nul pooir,
que tel vilanie
ne feroie mie,
mes s'il vos plesoit,
mes cuers moult liez en seroit.»
Lors dist: «Douce mere de,
gardez moi mon chastée.»

---

29 servirai in *P*. — 37 n'ai in *P*. —

IV.

Li cuens de la Marche. Ms. 845 fol. 140v.
(Noch in P. p. 289.)

L'autrier chevauchoie seus
par une contrée,
en un pré lez .II. buissons
trouvai qui magrée,
pastore au cuer joiens
qui chantoit: «A voz Amors
me sui je donée.»
2. Je ne fui pas coroços,
quant l'oi esgardée,
ainz en fui plus amoros,
que d'autre riens née,
et li dis: «Biau fin cuer douz
je sui ça venuz a vos
n'en soiez irée.»
3. Lors la pris a regarder
fresche colorée,
si la commenz a prier:
«Douce savorée
vos avez mon cuer entier
ne vous voilliez elloignier
trop vos ai amée.»
4. Quant me vi vers li aler,
si s'est sus levée
et conmenca a crier
con chose effrée:
«Biau sire, lessiez m'ester,
car a vos ne veil joer,
mes cuers aillors bée.»
5. «Sire, sachiez sanz douter,
je sui assenée
au plus vaillant bacheler
de ceste contrée
et il m'aime sanz fauser,
se il vos voit ci ester,
vos aurez mellée.»
6. Quant vi que mon biau parler
ne m'a demorée
m'a tout torné a chufler
moult me desagrée.

---

13 venu pour vous *P.* — 20 vueilliex elloignier *P.* — 27 a vos n'ai que parler *P.* — 29 die fünfte Strophe fehlt in *P.* — 39 trop me *P.* —

Ne n'ot en moi quairer,
lors m'en pris a retorner,
si l'ai adossée.
7. Ele conmence a huchier
a grant alenée:
«Par deu, sire chevalier,
quis avez la bée,
moult vos doit on pou prisier,
quant sanz prendre un douz besier
vos sui eschapée.»

V.

Anonym. Ms. 845 fol. 166r.

(Noch in P. p. 342 und Ms. 847 f. 176v; 1 Str. abgedruckt in Tarbé's Chansonniers de Champ. p. 123.)

1. L'autrier m'en aloie
chevalchant,
parmi une arbroie
lez un pendant
trouvai pastorele
qui en chantant
demenoit grant joie
por son amant.
En chief la bele
chapel ot mis
de rose[s] nouveles,
si disoit toz dis:
Chibera la chibele, douz amis
chibera la chibele, soiez jolis
2. Je me tres arriere
si descendi,
en sa simple chiere
grant biauté vi
e nule maniere
son doz ami,
ne pout metre arriere
ne en oubli.
Le cuer li sautele,
ce m'est avis
son ami apele
et disoit toz dis:
Chibera la etc.
3. Quant oi son regret
assez escouté,
vers li me sui tret

9 en son chief. *Ms. 847.* —

si la regardé
son vis vermeillet,
ou a grant biauté
et son pis blanchet
plus que flor d'esté,
envers sa mamele
fleur de lis
et disoit toz dis:
Chibera la etc.

4. Quant la pastorele
me vit venant,
el s'en retorna.
Tout maintenant
d'illuec s'en ala,
joie menant,
en haut s'escria
jolivement,
tout errant la bele
son frestel a pris,
si chante et frestele
et disoit toz dis:
Chibera la etc.

5. N'ert guere elloignie,
quant je la vi
en une vallée
o son ami,
gente et acesmée
et cil ausi
mil foiz l'a besie
et ele lui.
Pas ne renovele
cele au cler vis
son chant ainz frestele
et disait toz dis:
Chibala chibele etc.

VI.

Anonym. Ms. 845 fol. 170r.
(Noch im Ms. Paulmy p. 350.)

1. A l'entrée de pascor,
que voi ces arbres fueillir,
que oiseillon nuit et jor
se font el vert bois oïr,
en un pré couvert de flors

31 la fehlt in *P.* und 847. Dass. Ms. liest nach 37 noch: «pas ne sa pareille».

m'en entrai por resjoir.
Si trouvai en un destor
une pastorele
avenant et bele,
qui dist: «Amors ai,
ai g'en morrai,
des douz maus que j'ai!»

2. Moult me plest a recorder
sa grant biauté avenant,
ele a gent cors et vis cler
euz verz et bouche riant.
Je li dis sanz demorer:
«Bele, vostre amor demant,
se vos me voleiz amer,
moult aurai grant joie.»
De riens ne s'effroie,
ainz dist: «Amors ai
ai g'en morrai» etc.

3. Quant ensi m'oi parler
si respondi maintenant:
«Biau sire, lessiez me ester,
que je ne feré noient,
ci poez poi conquester,
que j'ai ami bel et gent,
Guiot, que j'aim sanz fausser
et se ge'l laissoie
folie feroie.»
Lors dist: «Amors ai
ai g'en morrai» etc.

4. «Bergiere, meuz doit valoir
m'amor que d'un pastorel,
plaine estes de grant savoir,
por ce vos proi et apel,
que vos faciez mon voloir
et je vos donrai mantel
de brunete, taint en noir
et robe forrée.»
Lors s'est airrée,
puis dist: «Amors ai
ai etc.»

5. De proier fis movoir,
mes il ne l'en fu pas bel,
quant ele vit aparoir
Guiot qui saut du boschel,
ele me dist: «Vostre avoir
ne pris pas un viez chapel,

---

26 mestier *P.* — 27 quar je n'en ferai *P.*

meuz aimz cel bergier voir
a qui j'ai donée
ma loial pensée.»
Lors dist: «Amors ai etc.»

VII.

Anonym. Ms. 846 (fonds de Cangé 66) fol. 13ᵛ.

1. Au tans d'aoust, que fuille de boschet
chiet et matist a petit de ventet,
flours n'a durée,
verdure est passée,
remaint chant d'oisel,
blanche jalée
a la matinée
s'apert ou prael;
2. Adonc montai sor mon cheval morel,
si m'en entrai tout le fonz d'un vaucel,
grant assanblée
d'anfanz ai trovée
dejoste un ormel.
La reposée
ont enqui jurée
delez le pradel.
3. Ni a celui n'ait flaeuste ou frestel,
tuit en iront es voilles Saint Marcel
Robins purée
sa teste a jurée,
qu'il a de novel
pype achetée;
si sera sonée,
s'il puet, a grant rivel.
2. Ça dit Huyns: «Vos dites mal, Robert,
ja n'i aurez fleuste ne frestel,
mais blanche espée,
maçue cloée
blans ganz, vert chapel
au fil Aubrée.
S'il moinne ponnée
en ferez .I. cembel.»
5. Ça dit Robins: «Vos dites mal, Huel,
ou fil Aubrée a mout beau damoisel;
si'l li agrée
et ele a lui bée,
soffrez lor avel,
qu'amors desvée,
desirée mellée,

hutin et trumel,
buffe colée,
joée adentée:
tel sunt lor avel.»

VIII.

Anonym. Ms. 20050 fol. 56^v.

1. En avril au tens novel
que florissent cil vergier,
en Chamoi soz Mirabel
chevalchoie seus l'autrier.
Trovai seant un bergier
en un pré lez un boison
qui sa bergiere Rechon
regrate et dit senz decevoir:
«Dex li cuers me faudra ja,
tant la desir avoir.»
2. Quant j'oi lo pastorel
si durement correcier,
sor mon palefroi inel
vers lui vois lo droit sentier.
Bien se sot en piez drecier
et je l'ai mis a raison:
«Bergier es, tu se bien non.»
Et il m'a dit: «Je vos affi,
se la bele n'a de moi merci
je ne vivrai gaires longuement ensi.»
3. «Bergiers, seroit vos il bel,
qui vos en poroit aidier?»
«Oïl sire, un gras agnel
vos donroie de loier,
se vos m'en poiez aidier
et lo pain de mon giron.
D'autre part chastel Charlon
la troverez ou je la vi,
et qant la verrez, pordeu, dites li
q'a la m'a mis, se n'en a merci.«
4. A cest mot m'en departi,
que plus n'i vols demorer.
D'autre part Richon oï
entre ses agnels chanter.
Ne la vols pas trespasser,
car meuz me plaist acointier
de li, que de son bergier.
Lors li ai dit que sospris m'a:

«Blonde, se vos ne m'amez,
jamais mes cuers joie n'aura.»

5. «Sire, j'ai lo cuer marri
por ceu ne vos puis amer;
chascun jor veons Hanri
nostre pais triboler.
Ne savons, quel part torner,
tant redotons l'aversier.
D'autre part amors ne quier,
fors que les Gauteron que j'ai.
A mes premieres amors me tenrai.»

6. Maintenant que j'entendi
la pastorele parler
de Gauteron son ami,
dessanz por li acoler,
por son gen cors remirer
et sa boichete baisier.
Tant l'ai servi senz dangier,
k'ele me dist au depertir:
«Or ai bone amor novele a mon plaisir.»

IX.

Anonym. Ms. 20050 fol. 112^{v}.
(Noch in P., in C. f. 145^{r} u. im Ms. 847 f. 159^{v}, ebenf. anon.)

1. Quant voi la prime florette
blanchoeir aval ces preis
et j'oï chanteir l'aluete
a comancemant d'esteit,
oieis de dous pastoretes
ki s'antremetent d'ameir;
de lour loials amoretes
comanserent a parleir.
Premiers ait parleit l'année
et ait dit a la moins née:
«I n'est dedus ke d'ameir.»

2. «Per deu, belle conpagnete,
voi lou tans renoveleir
et espanir la rosette,
ke nos semont de jueir.
Deus, com or seriens garies,

---

3 balloier *P.* und *C.* — 5 lors oï. II. pucieletes *P.* und *C.* — 7 loiax *P.* loiaux *C.* — 9 premiere a parlée l'ains née *P.* und *C.* — 11 que bone vie est d'amer *P.* und *C.* — 14 et vois la rose florie *C.* — 15 de chanter *P.* — 16 dex tant par seroit bon (bien) nee *C.* und *P.* —

se chacune avoit son peir;
de deu soit elle honie,
ke plus se tanrait d'ameir.
Por coi seus belle ne gente,
se ne fas ke m'atalante,
por son boen doit on foleir.»

3. «Per deu, belle conpagnete
j'amase, mais je ne os.
Ens ne soi riens d'amoretes,
por itant se m'an repos;
an ma grise cotelette
gairs mes bestes lonc lou box.
Tant com sera[i] jovenette,
vodrai acuillir boin los,
ensourketout s'ai je meire,
s'an voloie faire heire,
tost me bateroit mon dos.»

4. «Conpagne, or es bien venue
cant tu me veuls chastoier
moult es sage devenue,
ne sai, des eu ou des ier.
De jone touse senée
se doit on moult mervillier,
ens n'am [l. n'en] fut nule trovée
et tu lou veuls conmansier,
teis lou dist, ki te n'a(n)cuse,
ke j'ai ne serais rauclu se
miez emmes box ke moustier.»

5. «Perdeu, belle conpagnete,
je voi bien ke t'est mult bel,
tant com sera[i] si jonete,
ne garderai mes agnels.
Li fis de nostre mairesce
me donait ier cest anel

---

17. sa per *P.* — 19 recrerra (recrerroit) d'amer *C.* und *P.* — 20 bele et gente *C.* und *P.* — 24 je amasse mes je n'os *C.* und *P.* — 25 sai *C.* und *P.* — 26 n'entremettre ne m'en os *C.* und *P.* — 31—33 ne porquant si ai je mere — s'ele disoit a mon pere — tost s'en vendroit par mon dos *C.* und *P.* — 34 Conpaignete or mestuet rire *P.* und *C.* — 35 quant si te veus *P.* und *C.* — 36 u. 37 de nouvel es ensaingnie. ce sens est ou d'ui ou d'ier *P.* und *C.* — 38 feme senée *P.* und *C.* — 39 doit on (l'on) *P.* und *C.* — 40 n'en *P.* und *C.* — 41 or si la veus *P.* und *C.* — 42 ti oil dient qui t'acuse *P.* und *C.* — 43 recluse *P.* und *C.* — 44 aimez *P.* und *C.* — 46 je vueil amer qu'il m'est bel *P.* und *C.* — 47 com je sui *P.* und *C.*; si nicht in *P.* — 48 plus agnel *P.* — 49 a nostre meresse *P.* und *C.* — 50 dona *P.* und *C.* —

et dist k'a la pantecouste
aura[i] corroie et chapel
et tien ke je te fiance,
k'an li ait plus de vaillanse
c'an .I. chevelier novel.
6. «Por deu, belle compagnete,
d'amors les dedus prenons;
tant com sans au jone eage,
d'amors la joie aprenons,
tant com sons au cest estage,
ja joie d'amors n'aurons,
ja por perdre pucelage
a .I. vilain ne fadrons.
Menons joie et vie et rage,
ja n'an perdrons mariage
maikes tres bien nos celons!»

X.

Anonym. Ms. 20050 fol. 46v.

1. Quant pert la froidure
et revient l'ardure
dou tans qui m'agrée,
chevalchant ma mure
tote m'ambleure
vi per aventure
lez une ramée
une criature
soule et esgarée,
qui n'ert pas segure
por ceu q'ele ot adirée
sa chapete bure.
Face ot clere et pure
et gente faiture,
tote eschevelée
se maudit et jure
et dit: «Trop fu dure
l'ore que fu neie«.
2. Quant se vit sorprise,
sa maçue a prise
si s'est escorcée.
Une piece a mise
d'une torte bise
en sa cotte grise

---

51 qu'a la septenbrece *P.* und *C.* — 53 ta fiance *C.* — 56—66 Diese Strophe findet sich nur in *St. G.* (20050).

qu'ele ot aportée.
Boiche ot bien asise
face colorée
qui m'art et atise,
mult la vi desconfortée,
mais pou me jostise;
d'amors l'ai requise,
mais petit me prise,
riens ne li agrée,
dit, ja n'iert conquise
par nule devise,
se n'est espousée.

3. Ele est deslieie
mult fu embelie,
la crine avoit bloie,
n'a jusqu'a Pavie
moine en abaie,
n'en eust envie.
Mult en oi grant joie,
puis li dis: «Amie,
ceu que di m'ottroie,
ainz demain conplie
auras, atache et coroie,
cotte et sosquenie.»
Ele n'en vuet mie.
Mult me contralie
et dit: «Ne'l feroie
c'est granz vilenie
d'ome qui tant prie,
tenez vostre voie.»

4. Vers moi la tiroie
dist «Tost vos ferroie
par sainte Marie!
Tenez vo main coie!»
Et je li disoie:
«Se vos esposoie
touse senz folie
seriez vos moie?»
«Oïl, se'l m'affie
que segure en soie.
Lors li ai ma foi pluvie
que l'esposeroie,
et puis l'acoloie
et quant que voloie
fis et ele s'escrie:
«Feme, qui n'otroie
tel jeu et tel joie,
de deu soit honie!»

5. Puis lai ranponoie:
«Estes engennée!»
«Nenil voir, beals sire,
or m'avez gabeie.
Tote sui sanée,
ja por tel colée
ne quier avoir meire,
n'est pas cols d'espée,
n'en ai pas grant ire;
certes mult m'agreie,
quant li plus beals de l'empire
ma despucelée.»
De sa colerée
a sa fiche ostée,
si conmence a rire,
si l'a bien frottée,
puis la m'a donée
ne l'os escondire.

XI.

Anonym. Ms. Paulmy 63 p. 370.

1. L'autrier tout seus chevauchoie
toute ma sente pleniere,
delez l'unbre d'un boschet
la trouve gentil bergiere.
Lez li m'assis, o li(e) chiere
puis li dix: «Dex vos saut bergiere
pourtant, com ci vous ai veue
vos aim je plus, que ne faz ma mere.»
2. El ne fu pas esbahie
si dist: «Dex vos saut, vassal,
entrez en vestre chemin
et montez sus vostre cheval.
Gardez, que ne mi faciez,
car mes peres est en l'arée,
ou il esploite son jornal.
Certes, se il vos veoit,
mult tost i penseroit a mal.»
3. «Bele n'aiez pas poor,
ne somnes pas jangleor.
Pour vous, que tant par ai chiere,
voudrai je devenir pastor,
si vous donrai riche don
escarlate et pelicon,
la cainture de deus tors,
s'irons cueillir la violete

et si serons riches d'amors
et si serez plus joliete,
que l'aloete au point du jor.»
4. «Sire, bien m'aves conquise,
fetes de moi vo plesir;
g'irai mes bestes acueillir
et vos remandrez un pou ci.»
Cele s'en entre en un essart
et cil li gete un douz regart,
vers son pere s'en va la bele
et il demeure conme musart;
l'ame de lui soit la honie,
quant la bele li eschapa.

XII.

Anonym. Ms. Paulmy p. 376.

1. L'autrier quant je chevauchoie
desouz l'onbre du prael
trouvai gentil pastorele
les euz verz, le chief blondel
vestue d'un bliaudel,
la color fresche et vermeille
de roses fet un chapel.
2. Je la saluai, la bele,
ele me respont briement;
«Bele avez vous point d'ami
qui vous face biau semblant?»
Tantost respont en riant:
«Nenil voir, chevaliers sire,
mes g'en aloie un querant.»
3. «Bele, puis qu'ami n'avez
dites se vos m'amerez?»
Ele respont come sage:
«Oïl, se vos m'espousez,
lors ferez voz volentez,
et se querez autre chose
ce seroit desloiautez.»
4. «Bele, ce lessiez ester
n'avons cure d'espouser.
Ains demerrons nostre joie,
tant com la porrons mener
de besier et d'acoler
et je vous ferai fiance
que je n'aurai autre aper (l. apré für apres).»
5. «Sire vostre biau semblant
va mon cuer si destraignant

vostres sui, que nus die,
de cestui jour en avant.»
N'ala pas .III. pas avant,
entre ses braz la sesie
deseur l'erbe verdoiant.

XIII.

Anonym. Paulmy 63 p. 434.

1. A l'entrant de mai
l'autrier chevauchoie
en .I. pré trouvai
touse, qui s'onbroie.
Cors ot cointe et gai,
euz verz, crigne bloie.
Vers li m'en alai,
biau la saluoie,
la bele pas ne s'effroie
ainz me dist: «Dex vos dont joie.»
Onques mes, se dex me voie,
si jolie n'esgardai
et ele a, sans decevoir
ceste chanson chantée:
«Cil doit bien grant joie avoir,
qui j'ai m'amour donée!»

2. Lez li m'arestai
desouz la coudroie,
son chant escoutai
trop biau s'esbanoie.
Je l'aresonai
plus biau, que savoie
et li demandai
s'amour, que'l fust moie.
«Sire, se dex me dont joie»
fet la bergiere «ami ai
plus biax que nus que je voie,
mon fin cuer doné li ai
ja n'en partirai.
Sa tres fine amourete
me fet a li penser
se je sui joliete
nus ne m'en doit blasmer.»

3. Debounairement
chanta la tousete,
amoreusement
dist sa chanconete.
Mes tout maintenant

li dis: «Suer doucete,
mon cuer vos present,
soiez mamiete.
Fremau d'or et cainturete
vos donrai de fin argent
chapiau d'orfroiz et boursete
ouvrée mult richement.»
Ele dist: «N'en parlez ja,
que m'amor est donée a tel ja.
Robin m'aime, Robin m'a
Robin m'a demandée si m'aura.»
4. Orgueilleusement
respont la blondete:
«Qu'alez vous disant
ne sui pas folete,
vostre faus semblant,
ne vostre guilete
ne pris tant ne quant
ne qu'une noisete.
N'ai talent, que mon cuer mete
en homme te tel beubant,
trop seroie ore nicete,
si je creoie tel gent
n'en ferai noient,
que j'ai si bien mon cuer doné
que ja por moi n'en ert ostez.
J'ai amoretes a mon gré
s'en sui plus jolivet assez.»

XIV.

Anonym. Paulmy 63 p. 410.
(Die 2 ersten Str. und eine dritte sehr abweichende in 20050,162ᵛ.)

1. En ma forest entrai l'autrier
pour moi deduire et solacier,
si truis pastore gente;
aigniax gardoit en un vergier
desouz l'onbre d'une ente.
2. N'avoit sourcot ne peliçon
ne guimplete ne chaperon
toute estoit deffublée
blanche ot la gorge et le menton
plus que nois seur gélée.

1 Leiz la forest *St. G.* — 3 trovai *St. G.* — 4 leiz un v. *St. G.* — 5 selons l'onbre *St. G.* — 6 n'avoit cotte *St. G.* — 7 guimple au chief ne *St. G.* — 8 iere *St. G.* —

3. Seule sans compaignon estoit,
en sa main un baston tenoit,
a haute voiz s'escrie,
une chançonete disoit,
mes ne m'i savoit mie.
4. Lez li massis desouz l'arbroi
puis dis: «Pastoure, entent a moi,
si ne t'ésmaie mie,
se tu veus faire riens pour moi,
de toi ferai mamie.»
5. «Franc chevaliers lessiez m'ester.
je n'ai cure de moi gaber
vez . . . .
lessiez moi mes aigniax garder,
de vostre gieu n'ai cure.»
6. Quant je l'oi ensi parler
lez li m'asis sanz arester,
par les flans l'ai saisie.
Tant la besai et acolai
qu'ele devint m'amie.

XV.

Anonym. Paulmy 63 p. 414.

1. Lautrier en une praele
trouvai pastoure chantant,
mult fu avenant et bele
et cortoise et bien parlant.
Trestout maintenant
descendi jus de ma sele
et li dis: «Ma damoisele,
m'amor vous present
jolivetement.»
2. Ore oez de la dancele,
qu'ele me dist en riant:
«Je vous conois bien», fet ele,
«je vos voi auques souvent
parachevauchant.»
Lors me dona sa cordele,
et son chapel a pucele
que j'aim loiaument
jolivetement.
3. Onques ne vi pastorele

21—25 in *St. G.*: «Je li dis bele car m'ameiz — et ele dit laissiez m'ester — de vos jues n'ai cure — laissiez moi mes aignias garder — si ferez cortoisie —».

de mes euz si tres plaisant.
Une coiffe ot a viselle
seur son chief blont reluisant,
cors ot bel et gent,
blanc piz et dure mamele.
Pour li ai une estencele
qui me va poignant
jolivetement.

4. Quant la douce savorée
m'ot doné si riche don,
com d'une corde noée
dont el lioit son gaignon
je m'en vins adons.
Mes en li mis ma pensée
qui jamés n'en ert ostée
ains la servirai
de fin cuer verai.

5. Tel touse soit honorée,
e[n] non deu ensi soit mon,
onc ne vi si bele née
ne de tant bele façon.
Je croi que preudon
l'ait norrie et engendrée.
He franche riens honorée,
je vous servirai
de fin cuer verai!

XVI.

Anonym. Ms. 845 fol. 156^{v}.

(Noch in Paulmy 63 p. 326 Ms. 847 (fonds de Cangé 65) fol. 189^{r} und der Handschrift des Vatican 1490 fol. 110^{r}. Nur theilweise und sehr mangelhaft ist die Pastourelle bei Roquefort état p. 367 abgedruckt. Eine Strophe auch in Tarbé's chansonniers de Champ. p. 123.)

1. Par le tens bel
d'un mai nouvel
l'autre jor chevauchoie,
joste un bosquel
truis pastorel,
soz un a[r]bre s'onbroie.
Moult demenoit grant joie,
bien fet semblant
a son revel
poinz soit d'une amorete
car avec sa musete

2 du mai *V*. — d'un mois *P*.

a sa vois notoit par copiax
ci valala dureaux dureaux
ci valala durete.
2. Je pris morel,
a un rainsel
l'atachai en l'arbroie,
m'assis, chapel
fis sanz cercel
de la flor qui blanchoie.
Si come regardoie,
de pasteraus vi un tropel,
chascun lez sa tosete,
notant a la musete
s'en vont espringant en hosiax
ci va la la . . .
3. Le fil Danel
voit le revel
s'a guerpie sa proie.
Moult fist l'isnel
son tuniquel
a geté en la voie.
A la dance Savoie
par la main a pris Ysabel
por qui ses cuers halete.
Notant a la musete
la tresche menoit.
4. Soz un ormel
mainent baudel
chascun tient a la soie.
Cil vilanel,
cil chetivel,
ni ot qui ne donoie,
golosiaux en estoie.
Cele par[t] m'en vois sanz apel
delez une blondete,
me tieng o la musete,
m'en vois tot notant avec aus.
5. Guis du frestel

---

12 a savoir *P.* osevois *V.* — 12 copiaus *V.* — 17 l'erboie Ms 847. — 19 cercler *V.* — 21 Si que me *V.* — 22 pastouriaus *V.* — 25 housiaus *V.* Ms. 847 l. «la tresche menoit Isabiaus.» — 27 fier *V.* — 28 le cembel *V.* — 29 der Vers bei Roquefort verstümmelt. — 31 turnikel *V.* — 33 avoie *V.* — 37 la treske menoit Ysabiaus. *V.* — 38 oumel *V.* — 42 si caitivel *V.* — 43 Diesen Vers erklärt Roquefort: «Aucun ne leur fit le plus petit présent»!!! — 44 jalous *V.* — gelosiax *P.* — 45 part *V.* — 49 Die 5. u. 6. Str. nicht bei Roquefort der hier wieder eine schlechte Copie benutzt zu haben scheint, da die

au chalemel
biau s'acorde et amoie,
qui out jupel
a rabardel
plus s'efforce et cointoie.
Perrins moult s'i desroie
qui cote ot nueve de burel,
aroie de burnete,
notant a la musete
aloit torniant ses cheviaux.

6. Dist Dreus: «Perrel
. . . danoudel
fet drop [l. trop], moult m'en ennoie
ni voi dancel
si cointerel
car te va si te noie.»
Perrins a Dreus s'aloie
del poing li done el (d) haterel
Dreus a pris sa macete
si fiert a la musete
qu'enfondrez en est li forreaus.

7. La blonde a qui tenoie
d'une part tres en un vaucel;
vers moi ne se fist breste
notant sanz la musete
et fis mes bons et toz mes biaus
li valala etc.

---

5. noch in *P.*, alle drei in den beiden anderen Mss. vorfindlich. Ms. 847 hat die Strophen: 1. 2. 4. 5. 7. — 57 brunete *V.* — 59 tournoiant *ses caviaus.* — 60 Die 6. und 7. Str. nicht in *P.* — 61 in *V.* le danous del. Wir vermuthen, dafs «danous del» und «danoudel» ein Diminutivum oder eine Art Patronymikum von Daniel ist und dafs der «fil Danel» der dritten Strophe gemeint ist. — 65 in *V.* nicht klarer; es steht da etwas wie *ti va si.* — 67 du puing li donne el haterel *V.* — 68 houlete *V.* — 70 k'esfondrés en est li fournians *V.* — 72 die letzte Strophe scheint unvollständig, doch findet sich in der Handschrift des Vatican auch nicht mehr. — 73 brete *V.* — 74 sains *V.* —

Paris, Mai 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

Kritische Anzeigen.

L'Art d'Amors und li Remedes d'Amors, zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens, nach der Dresdener Handschrift zum ersten Male vollständig herausgegeben von Dr. *Gustav Körting*. Leipzig, 1868. 8. XXXII-102 pp.

Die mittelalterlichen, insbesondere die altfranzösischen Bearbeitungen der Lehrgedichte Ovid's über die Kunst zu lieben und die Heilmittel der Liebe sind in neuerer Zeit mehrfach Gegenstand der Besprechung gewesen. Holland hat in seinem *Crestien von Troies*, Bartsch in der Einleitung zu seinem *Albrecht von Halberstadt*, Michelant in der Einleitung zu der Trofs'schen Ausgabe des *Clef d'amours*, Körting in seiner Ausgabe der *art d'amors* von Jakes d'Amiens und eines anonymen Gedichts: «*Li remedes d'amors*», das er ohne Grund demselben Verfasser zuschreibt, endlich Paul Meyer und Bartsch in ihren Besprechungen dieser Ausgabe in der *Revue critique* vom 20. Juni 1868 und im *literarischen Centralblatt* vom 22. August d. J. davon gehandelt. Keinem dieser Gelehrten sind zwei Handschriften der art d'amors von Jakes d'Amiens bekannt gewesen, welche wir nebst einer bisher unbekannten Bearbeitung der remedia kürzlich in der Pariser kaiserlichen Bibliothek fanden. Auch eine art d'amours von einem gewissen *Guiart*, die schon bei Fauchet, Ste Palaye und Legrand d'Aussy erwähnt wird, ist namentlich Michelant und Körting, die ein Verzeichnis der altfranzösischen Bearbeitungen des Ovidischen Lehrgedichts aufstellen, entgangen. Die Unbekanntschaft mit den beiden Pariser Mss. der *art d'amors* ist für Körting in der Art mifslich gewesen, dafs er dadurch in den Fall gekommen ist, nach der vermeintlich einzigen Dresdener Handschrift [1]) einen vielfach unvollkommenen Text zu geben, zu dessen Besserung und Herstellung die von uns aufgefundenen Handschriften wesentlich beitragen konnten, wie wir noch zeigen werden.

[1]) Das Utrechter Fragment ging Körting erst später zu (vgl. p. 94), auch kann es namentlich in der sehr fehlerhaften Abschrift Vermeuler's, die ihm vorlag, für die Berichtigung des Textes der art d'amors nur von sehr geringem Nutzen sein.

Wir beabsichtigen im Folgenden zunächst eine Nachricht von den zwei Pariser Handschriften der art d'amors zu geben und ihr Verhältnis unter sich, zu der Dresdener Handschrift, dem Utrechter Fragment und dem Genfer Druck zu untersuchen, ferner nahezu zweihundert auf handschriftlicher Autorität beruhender Textesbesserungen des Dresdener Manuscripts und des Utrechter Fragments beizubringen, endlich von der neugefundenen Bearbeitung der remedia amoris sowie von der Guiart'schen art d'amours zu handeln.

I. Die Pariser Handschriften der art d'amors von Jakes d'Amiens.

Die erste Handschrift, von der wir zu reden haben, ist *Ms. fonds Notre-Dame N^ro^ 274 bis*, nach der neuesten Zählung N^ro^ 25545 fonds français der kaiserlichen Bibliothek. Das Ms. enthält 166 Blätter Pergament und noch etwa ein Drittel eines zerrissenen Einhundertsiebenundsechzigsten in groſs Octav zu zwei Columnen von mindestens vier Händen des ausgehenden 13. und beginnenden 14. Jahrhunderts; einzelne ursprünglich weiſsgebliebene Blätter sind von noch späterer Hand beschrieben. Die jetzige Ordnung des Ms. stammt aus späterer Zeit und ein Inhaltsverzeichnis von einer Hand des sechzehnten Jahrhunderts auf dem jetzigen dritten Blatte führt die Stücke in einer ganz anderen Ordnung an, die man auſserdem aus den alten durchstrichenen Foliozahlen herstellen kann. Einzelne Blätter sind dreimal foliirt, darunter einige in römischen Ziffern von wenig jüngerer Hand. Wie viel Blätter von der ursprünglichen Handschrift fehlen, läſst sich jetzt um so weniger bestimmen, da die Handschrift aus kleineren Handschriften oder aus Resten gröſserer zusammengebunden scheint. In ihrem jetzigen Zustande enthält sie auſser zahlreichen Fabliaux und satirischen Stücken gegen die Frauen und den Clerus, Sprüchwörtern, Stücken vom Roy de Cambray, Jehans li Rigolez und Anderen, an gröſseren Stücken *la confession Renart et son pelerinage*, *Ysopet en François* (von Marie de France), *li rommans des VII sages* (Prosaversion), den Roman von der *chastelaine de Vergi*, das *bestiaire d'amors* von Richars de Furnival, ein Leben des heil. Patricius, *li rommans de Renclus de Molien* und Fragmente aus dem *Miserere* desselben, den *lai de l'oiselet*, endlich die *art d'amors*, deren ursprünglicher Platz, wie die alten

Foliozahlen zeigen, nach den Fragmenten des *Miserere* war. Sie ist von einer Hand des ausgehenden 13. oder des beginnenden 14. Jahrhunderts schmucklos und ohne jede farbige Auszeichnung geschrieben (die Stellen für die Initialen sind freigelassen). Der Anfang ist leider nicht erhalten; die alten Foliozahlen und das dem 16. Jahrhundert angehörige Inhaltsverzeichnis, welches auf diese alten Zahlen Bezug nimmt, beweisen, daſs schon damals der Anfang fehlte. Die Handschrift beginnt bei V. 412 des Dresdener Ms. und geht auf 11 Blättern, die Seite zu zwei Columnen, also 44 Columnen, darunter vier zu 34, eine zu 35 und neununddreiſsig zu 36 Verszeilen, also im Ganzen in 1575 Versen fort bis auf V. 2061 des Dresdener Ms. (vgl. jedoch weiter unten über die Interversion im Dresdener Ms.). Dann folgen noch 8 von dem Dresdener Ms. abweichende Verse, die dem Utrechter Fragment näher stehen, ein Blatt ist ausgeschnitten und das letzte zu zwei Dritteln zerrissen; auf dem zerrissenen Blatte sind noch 17 ganze Verse und 18 Bruchstücke von Versen erhalten. Im Ganzen sind also 1592 Verse des Gedichts in dieser Handschrift erhalten.

Den Mangel des Anfangs in der Handschrift Notre-Dame ersetzt einigermaſsen die zweite Handschrift, von der wir zu reden haben. Es ist dies die Handschrift 12478 (früher *suppl. fr. 1316*), eine gut erhaltene Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts in fol. med., nicht foliirt. Gleich auf dem ersten Blatte findet sich *Ovide du remede d'amours*, von dem wir weiter unten sprechen werden; demnächst die *art d'amours* auf 34 Blättern, ferner ein Prosadialog über die Macht der Liebe zwischen einem Meister und seinem Schüler, eine Uebersetzung des Theodulus in französische Verse, die den gröſsten Theil des Ms. einnimmt, eine Uebersetzung der Sprüchwörter des Alain von Lille von einem *Ouvrier Thomas* und ein moralisches Gedicht ohne Titel. Die *art d'amours* umfaſst, wie schon erwähnt, 34 Blätter zu einer Columne, die bei breiten Rändern die umrahmte Mitte einnimmt. Von diesen 68 Columnen haben je eine 29 und 35, zwei 34, je acht 30 und 33, auſserdem sechsundzwanzig 31 und zweiundzwanzig 32 Verszeilen, im Ganzen 2146 Verse, die V. 1—2106 des Dresdener Ms. und V. 127—136 des Utrechter Fragments entsprechen. Da der in der Dresdener Handschrift folgende Ab-

schnitt von V. 2107 — 2194 in der Handschrift 12478 ebenso mit V. 2049 — 2106 umgestellt ist, wie im Genfer Druck und im Utrechter Fragment und auch, was wohl zu bemerken, in der Handschrift Notre-Dame, so fehlen im Ms. 12478 nur die Verse 2195 — 2384 der Dresdener Handschrift.

II. Das Verhältnifs der verschiedenen Ueberlieferungen.

Die Dresdener Handschrift gehört nach Michelant's Urtheil, dem sich Körting anschliefst, dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrhunderts an. Der Schrift nach gehört das Ms. Notre-Dame 274bis derselben Periode an, wie wir schon erwähnt. Speciell für die *art d'amors* dürfte vielleicht aufserhalb der Paläographie ein bestimmter Anhalt für das Alter des Ms. darin vorliegen, dafs auf dem Recto des jetzigen 150. Blattes ein in der Schrift der *art d'amors* sehr ähnliches Bruchstück mit folgenden Versen schliefst:

Ci faut li dis des .IIII. rois,
Que je vos ai dit demanois
Phelippe, Looys et Jouhan
Et de Phelippe qui en cest an
Reçut la coronne de France,
Dont mont de gent orent pesance.
En l'an mil seze et trois cens,
Entre Noel et Saint Vincent.

Wie sich Sprache und Text der Handschrift Notre-Dame im Allgemeinen zu der Dresdener verhalten, werden die Emendationen auf Grund des Ms. Notre-Dame sowie gelegentlich mitzutheilende Stellen zur Genüge zeigen. — Was die Ausdehnung und Ausführlichkeit des Textes im Besonderen anlangt, so ergab uns eine Vergleichung im Einzelnen der Dresdener Handschrift mit der Handschrift Notre-Dame, dass erstere an einzelnen Stellen um ein Verspaar reicher ist, als die Pariser. Bei genauer Betrachtung lassen sich aber an vielen Stellen diese Verse, die nicht in der Pariser Handschrift, als Interpolationen erkennen, die einen in dem Pariser Ms. schon hinlänglich klaren Gedanken amplificiren und breit treten; an anderen sind sie wenigstens ganz und gar unnöthig. So z. B. liest die Handschrift Notre-Dame in dem Verse, der 1489 der Dresdener entspricht:

Ne n'an soies ja perîçous
D'acomplir ses voloirs trestous:
Amors n'a cure de perece —

Vor «amors n'a cure» schiebt die Dresdener Handschrift noch ein:

Car pereceus hom ne poroit
D'amors goïr en nul endroit

zwei Verse, die wenigstens zum Zusammenhange durchaus nicht nöthig sind. Noch klarer als eine unnöthige Amplification erscheint ein paar Verse weiter in demselben Zusammenhange nach den Versen, die 1500—1504 des Dresdener entsprechen:

Et quant ma dame apres savoit
Le peril, ou esté avoie,
Dont en rioit et menoit joie
La, ou ses cuers estoit dolens
De ma honte et de mes tormens

die Stelle 1505 fg. des Dresdener Ms.:

Kelle veoit, c'avoie eut
Por li souffiert et consentut.

Für 1504 liest die Dresdener: *De la honte et dou grief torment*, aber immerhin ist V. 1505 höchst plump und enthält mit dem folgenden Verse eine ganz unnöthige Amplification. Auch die Verse 2137 und 2138, die auch weiter nichts sind als eine unnöthige Wiederholung der beiden vorhergehenden, fehlen im Ms. Notre-Dame. Noch augenfälligere Beispiele von Interpolationen werden wir unten bei Gelegenheit der Textesbesserungen zu besprechen haben, worauf wir daher verweisen, um uns nicht wiederholen zu müssen.

Dagegen enthält die Pariser Handschrift eine Anzahl in der Dresdener fehlende Verse, die zum Zusammenhange so nöthig sind, daſs sie theilweise schon der Schreiber der Dresdener Handschrift, der sie in seiner Quelle nicht vorfand, durch gelassene Lücken als fehlend constatirte. An manchen Stellen zeigt auch der Mangel eines correspondirenden Reims das Fehlen eines Verses an, wie schon Körting bemerkte. Alle diese Lücken können durch die Handschrift Notre-Dame zur Befriedigung ausgefüllt und weggeschafft werden. Auch abgesehen davon ist die Zahl der Corruptionen im Dresdener Text, welche mit Hülfe des Pariser Ms. Notre-Dame

gebessert werden können, eine so beträchtliche, dafs wir nicht umhin können, die letztere Handschrift als durchweg einen besseren Text darbietend anzuerkennen.

So scheint uns auch (um schon hier einen Hauptunterschied der Dresdener Handschrift von den zwei Parisern, wie von dem Utrechter Fragment und dem Genfer Druck vorwegzunehmen), die schon von Meyer bemerkte sogenannte Interversion im Genfer Druck und im Utrechter Fragment, die wir in den beiden Pariser Handschriften wiederfinden, durchaus keine Interversion, vielmehr die richtige Ordnung darzustellen. Die vermeintliche Interversion besteht darin, dafs den Versen 2049—2106 der Dresdener Handschrift, welche das endlich zugestandene Rendez-vous im Detail behandeln, die in der Dresdener Handschrift folgenden Verse 2107—2194, welche von der Frage handeln, ob die Dame von ihrem Liebhaber Geschenke annehmen dürfe, in den Pariser Handschriften, im Genfer Druck und im Utrechter Fragment vorangestellt sind. Und das scheint uns die natürliche Stellung zu sein. — Die Frage, ob eine Dame Geld oder Geschenke von ihrem Liebhaber verlangen oder annehmen dürfe, gehört passend vor das definitive Rendez-vous, an welches sich die Erörterung von den *secrés d'amors* wieder sehr passend anschliefst. Ganz unpassend aber erscheint es uns, die Frage von den Geschenken nach dem endlichen Rendez-vous zu discutiren und so dieses von den *secrés d'amors* zu trennen, wie das die Dresdener Handschrift im Widerspruche mit allen anderen Ueberlieferungen thut.

Paris, September 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

(Wird fortgesetzt.)

Märchen und Sagen aus Wälschtirol. Ein Beitrag zur deutschen Sagenkunde, gesammelt von Christian Schneller, k. k. Gymnasial-Professor. Innsbruck 1867. 8°. (256 S.).

Professor Schneller, welcher während seines zwölfjährigen Aufenthalts in Roveredo sich eifrig mit dem Studium der italienischen Dialekte in Südtirol beschäftigt hat, und in nächster Zeit eine vergleichende Grammatik sämmtlicher romanischer Mundarten Tirols herauszugeben beabsichtigt, hat an den Märchen und Sagen aus Wälschtirol einen werthvollen Beitrag zur Kunde jenes Landes und seiner Bevölkerung geliefert.

Gerade die Volksliteratur ist es, welche uns oft die tiefste Einsicht in das geistige Leben und die Individualität einer Nation gewährt, und uns nicht selten die überraschendsten Aufschlüsse über den Ursprung, die Zusammensetzung und Stammverwandtschaft eines Volkes giebt.

So lassen uns die Märchen, Sagen und Sitten Wälschtirols deutlich die allmählige Romanisirung einer ursprünglich germanischen Bevölkerung erkennen. Wir finden die Hauptgrundzüge urdeutschen Glaubens und Wesens bald ganz vor, bald verändert durch das hinzugetretene romanische Element oder gänzlich vermischt mit diesem, und wenn wir auch vom sprachlichen Gesichtspunkt aus bedauern müssen, daſs der Verfasser aus typographischen Rücksichten die Erzählungen, welche er aus dem Munde des Volks gesammelt, blos in deutscher Uebersetzung und nicht mit begleitendem Originaltext veröffentlicht hat, so finden wir doch in den Anmerkungen zu den Märchen und in der 3. Abtheilung, welche Sitten, Gebräuche und Glauben, Reimsprüche und Räthsel enthält, zahlreiche Mittheilungen im Dialekte.

Namentlich sind alle Räthsel im Original mit beigefügter deutscher Uebertragung, und die Reimsprüche theils mit, theils ohne Uebersetzung abgedruckt, und da wir bisher gerade aus diesem Zweige der Volksliteratur nur sehr Weniges im Bereich der romanischen Sprachen besitzen, so wollen wir hier einige folgen lassen:

Mi so n'assadella al coért, che la è sempre bagnàa.
Ich weiſs ein Brettlein unter Dach, das immer naſs ist.
(Die Zunge.)

G'ho 'n cestellin de legnetti, no i è nè verdi nè secchi.
Ich habe ein Körblein voll Hölzchen, die sind weder grün noch dürr.
(Die Zähne.)

Mi conosco un, che l' è così fastidios,
Che ghe dà caccia anca el pù facoltos.

Ich kenne Einen, der ist so lästig, dafs auch der Reichste auf ihn Jagd macht. (Der Floh.)

Su' n t' en monte gh' è Carletto
Col sô rosso cappelletto,
Colla gamba verdesina —
Cavaliere, chi l' indovina.

Oben auf einem Berge ist Karlchen mit seinem rothen Hütchen und dem grünen Bein — ein Ritter, der es erräth.
(Die Nelke, il garofano.)

Mi g' ho 'n pom molto tondo,
Mi nol magno, se nol mondo,
El g' ha dei figli assai,
Ai, tel digo e no tel sai!

Ich habe einen recht runden Apfel, ich esse ihn nicht, wenn ich ihn nicht schäle; er hat viele Kinder, ai, ich sag' es dir ja und du weifst's nicht.
(Die Zwiebel, ai [italienisch aglio], ein Wort das zugleich als Ausrufung dient.)

Gh' è quattro fradei serradi 'n t' na cameretta; se qualcheduno no ghe averze, i no è boni de regnir fora.
Es sind 4 Brüder in ein Kämmerlein gesperrt; wenn ihnen nicht Jemand aufthut, so sind sie nicht im Stande, herauszukommen.
(Die 4 Theile eines Nufskerns.)

Alto alto da 'n palazzo
Casco in terra e non me mazzo
Bianca son e nera me fazzo.

Hoch hoch von einem Palaste fall' ich auf die Erde und falle mich nicht zu Tode; weifs bin ich und werde schwarz.
(Der Schnee.)

Ve lo dico, ve lo replico
Ve lo torno a replicar
E se Voi non lo sapete,
Un asino sarete.

Ich sag' es Euch, ich wiederhol' es Euch, ich wiederhol' es Euch noch ein Mal und wenn Ihr's nicht wifst, seid Ihr ein Esel.
(Ve lo — velo. Der Schleier.)

Gh' è 'na donna su 'n t'en doss,
Che non la g' ha nè pell nè oss;
La g' ha en sol dent,
Che ciama tutta la zent.

Es ist ein Weib auf einer Spitze, sie hat weder Haut, noch Bein, sie hat nur **einen** Zahn, der ruft alle Leute.

(Die Glocke.)

Gh' è 'n prà
Tutto garofolà
Gnanca se vien el papa con tutta la sô paperia,
En garòfol sol no l' è bon de portar via.

Es ist eine Wiese ganz voll Nelken, mag auch der Papst mit seinem ganzen Papstthum kommen, so ist er doch nicht im Stande, eine Nelke wegzutragen. (Der Himmel mit den Sternen.)

Von den Reimsprüchen, welche bei Gewittern, bei trübem Wetter, beim Mittagläuten, beim Schlafengehen und bei Kinderspielen üblich sind, finden sich einige auch in den lombardischen Dialekten wieder.

Namentlich der Spruch, um Grillen hervorzulocken:

Gril Gril de San Zuam	Grille, Grille von St. Johann,
Tò sta paiuola 'n mam!	Nimm dieses Strohhälmchen in die Hand!
Grill grill rei for dalla tô tana,	Grille, Grille komm heraus aus dem Loch,
Che tô mare la te ciama,	Denn deine Mutter sie ruft dich,
Che tô pare l' è 'n presom	Denn dein Vater er ist im Gefängnifs,
Per en gram de formentom!	Wegen eines Kornes türkischen Weizens!

lautet nach Rosa [1]) im Brescianischen:

Gri, gri vé a la porta	Grille, Grille komm an die Thür,
Che tó mader l' è morta,	Denn deine Mutter ist gestorben,
Che tó pader t' è 'n presú	Denn dein Vater ist im Gefängnifs,
Per ōn grá da formentú,	Wegen eines Korns türkischen Weizens,
Per ōn grá dee mei	Wegen eines Korns mufs er sterben,
Ch' el te ciama i to fradei	Darum rufen dich deine Brüder.

und von den Schneckenreimen giebt es mehrere Varianten, welche nicht nur in Italien, sondern auch in Frankreich und Deutschland Analogieen haben.

---

[1]) G. Rosa. Dialetti, Costumi è Tradizioni delle Provincie di Bergamo e di Brescia. Bergamo 1857. (2da ed.).

In Pergine heifst es:

Ira, Ira	Ira, ira
Cogne che te tira	Du mufst ziehen.
Vegnerà 'l Martin	Kommen wird der Martin
Colla zappa e col zappin	Mit der Hacke und mit dem Häckelein,
El te batterà zò el tô brar caselin;	Der wird dir herabschlagen dein schönes Häuselein.

in Rendena:

Buta, buta corni,	Streck', streck' Hörner,
Che tô mare la te ciama,	Denn deine Mutter sie ruft dich,
Che tô pare l' è 'mpiccà	Denn dein Vater er ist aufgehängt
Sulla porta del podestà —	An der Thüre des Podestà —

oder:

Buta, buta buniol	Wirf, wirf Schnecke
Coi tù quatro corniù,	Mit deinen vier Hörnern,
Ugn per mè e ugn per tè,	Eins für mich und eins für dich,
Ugn per la vecchia da Carisol,	Eins für die Alte von Carisol,
Che va a Riva	Welche nach Riva geht,
A tor na soma e na piva —	Eine Saumlast und eine Pfeife zu holen —

und am Iseo-See:

Lumaga böta coregn	Schnecke, streck' Hörner,
Ch'ei te ciama quei de Boregn,	Denn es rufen dich die von Boregn,
Ch'ei te ciama quei te Sú,	Denn es rufen dich die von Sú,
Böta fó i tó cornaciú.	Streck' hinaus deine Hörnchen.

In Neapel singen die Kinder nach Galiani:

Jesce, jesce corna,
Ca mammata te scorna,
Te scorna ncoppa l'astreco,
Che fa lo figlio mascolo;

in Liebrecht's Uebersetzung:

Komm 'raus, komm 'raus, du Hörnerthier,
Denn deine Mutter höhnt dich sehr,
Sie thut dir lauter Spott und Hohn,
Denn sie gebiert jetzt einen Sohn;

und im Canton de Vaud:

Corne biborne,
Montre-moi les cornes;
Si tu me les montres pas,
Je te jette en bas.

Im Rouchi lautet der Spruch:

Caracol, bis té col, monte tés cornés cornes, j' té dirai d' ù qu' ta mére est morte; à Cambrai, à Douai, dùs qu'on sone lés grossés cloques;

in der Schweiz:

Schnegg, Schnegg, schlîch ûs,
streck dîni vier Hörner ûs,
oder i schlag dir e Stei is Hûs,
schlah di an en fü'rige Stei,
afs d' zerschmetterist wie nes Ei;

in Tirol:

Hurn, Hurn aus!
Reck deine vier Hörnlen aus!
Und wenn du sie nit ausreckst,
Werf i dein Vater und Mutter
Ueber 'n Kirchthurm aus;

und in Schlesien:

Schnecke, Schnecke, schnüre,
zeig' mir deine Viere,
wenn mir deine Vier' nicht zeigst,
schmeifs ich dich in den Graben,
fressen dich die Raben.

Auch der Reim bei trübem Wetter:

Sol sol benedet,	Sonne, gebenedeite Sonne,
Butta for quel bell' occiet,	Streck' hervor das schöne Aeuglein,
Butta for la fascinella,	Wirf hervor das Reisbündel,
Per scaldar la poverella etc.	Zu erwärmen die Alte u. s. w.

erinnert an den neapolitanischen;

Jesce, jesce Sole,	Komm hervor, o Sonne,
Scajenta Mperatore!	Erwärme den Kaiser!

und den deutschen:

Sonne, komm hervor:
Mit deiner goldnen Feder! u. s. f.

und die sogenannten frottole oder Scherz- und Kindersprüche kommen in den lombardischen Dialekten gleichfalls vor.

Wie die Kinder im Bergamaskischen bei ihren Spielen mit dem Spruch abzählen:

Tichete, tachete campanele
Quel osèl che sta sól mar,
Quante pene pöl portar.

Porterá õna masõla,
Questa dett e questa fõra;

so singen sie bei Roveredo:

Osellim che va per mar,
Quante penne pol portar,
Pol portar 'na penna sola,
Questa 'n dentro e questa 'n fora;

oder:

Annerella
Va per terra, va per mar,
Quante penne poss portar,
Poss portar a la badessa,
Va for ti, che sei la pù contessa;

und wie sie im Brescianischen dabei sprechen:

La bôta la gianda,
La furca ti stranga,
La nicia bornicia,
La furca t' impica,
Romp e romp derandera derandara,
Pecatora pecatara,
Lana, lõst, e frõst,
Bót, dent, fõra e vada,

oder:

Lim botim, salam limu, samfi sanfú, labar todesch, diaol e pès,

so rufen sie in Wälschtirol:

Rinole ranole
Per di canole
Tonza ponza,
Re de Frouza,
I bi di cau
La donna del bau
Ica berlica
La forca te 'mpicca,
Speron sperà
Drento, fuori e va!

Interessant ist ein altes Nachtgebet aus dem Nonsberg, mit welchem wir schliefsen wollen:

Vado 'n lett
Con domine, che m'aspett,
Con domine maggior,
Con Cristo salvator,
Con la croce benedetta,

Con santa Maria stessa,
Con dieci mila vergini,
Con quaranta mila santi,
Raccomando l'anima mia a tutti quanti!

O. Freih. v. Reinsberg-Düringsfeld.

De Francicae linguae recta pronuntiatione, Theodor Beza auctore. Berolini 1868. VIII—94 S. 8°.

Herr Professor A. Tobler, der sich im Vorbericht als den Herausgeber nennt, hat durch diesen verbesserten Abdruck das 1584 erschienene wichtige Schriftchen nunmehr leicht erreichbar gemacht. Eine grofse Zahl von Unrichtigkeiten des ersten Drucks ist beseitigt worden; von den S. VII nachträglich bemerkten Berichtigungen erscheinen uns einige ganz nothwendige, nämlich die zu p. 15, 1. 16, 18 und 26 (vgl. p. 55). 34, 2., andere dagegen nicht, denn *separatius* p. 55 läfst sich halten, und p. 69 und 16 zwei ganze Sätze hinaus zu werfen, ist doch gar gewaltsam. Vielmehr sind an den beiden letzterwähnten Stellen nur wenige Buchstaben verdruckt. P. 16 nämlich ist Z. 7 v. u. zu lesen *diant* und *pariant*, und der Vf. meint, weil sie so statt *dient (disent)* und *parient* sprächen, und andere dergleichen Fälle mehr in ihrer Mundart vorkämen, könne man nicht schlechtweg behaupten, dafs die Pictonen u. s. w. Und p. 69 Z. 3 ist *dira-ton*, *ira-ton* zu schreiben, wodurch die Verweisung auf die *litera t* (p. 82) verständlich wird. Ferner finden wir noch eine Reihe anderer Veränderungen zu machen. 19, 10 ist jedenfalls unser *ue* oder *ŭ* gemeint, und demgemäfs Z. 8 *litera u*, nicht *n* zu schreiben. 20, 11 lies *in sinistra (nempe* v et *v)*, an der linken Seite ist das Zeichen *b* verändert. 24, 8 v. u. *tochtorem*. 26, 13 mufs doch *ejo* geschrieben werden, wenn *jallus* geschrieben wird. 27 Mitte ist statt *azard* und *hazard* zu setzen *asard* und *hasard*, ebenso S. 28, wo diese Schreibung durch die alphabetische Ordnung gefordert ist. S. 29 sind zweimal je zwei unmittelbar neben einander stehende Zeilen verstellt: *havre* gehört vor *haye*, *Henri* vor *herault*. 62, 14 ist *ut* erforderlich für *et*. 63, 5 schreib *dueil*. P. VII letzte Z. wird

als Druckverbesserung *rhythmis* nachgetragen; ohne Zweifel ist dies selbst nur Druckfehler für *rhythmi.* Aufserdem bemerken wir Druckversehen 4, 3. 21, 4 v. u. 64, 2. 71, 17; *corium* 22, 6 müfste in Klammern stehn. Wie p. 15 und 16 geschehn, würden wir überall *disyllabum* gesetzt haben, nie *dissyllabum.*

Beza sagt: *si quis erit qui scriptiunculam istam ut neque professioni neque personae meae convenientem reprehendat, illum cogitare velim, aliud esse, animi gratia nonnihil exspatiari, quam extra viam aberrare.* Hätte er nur mehr solche linguistischer Spaziergänge gemacht, statt sich zu Streitschriften zu Gunsten der Todesstrafe für Ketzerei zu verirren! Acht Jahre vor diesem Wiederabdruck jener Schrift des Freundes Calvins erschien in Madrid eine neue Auflage des funfzig Jahre vor ihr geschriebenen *diálogo de la lengua* des von der Römischen Inquisition als Ketzer verdammten Juan de Valdés. Wird nun nicht auch seines Freundes *Marcantonio Flaminio compendio della volgar grammatica,* angeblich 1521 zu Bologna erschienen, das von Ap. Zeno vergeblich gesucht wurde, nächstens einmal neu gedruckt zum Vorschein kommen?

Ed. Boehmer.

Miscelle.

Zu der Legende von dem Ritter in der Capelle.

Professor Alexandro d'Ancona in Pisa hat die Güte gehabt, mir zu meinem Aufsatz im Jahrbuch Bd. 6, S. 326 ff. folgende dankenswerthe Nachträge mitzutheilen, die ich den Lesern des Jahrbuchs nicht vorenthalten darf.

D'Ancona besitzt von dem italienischen Volksbuch aufser der von mir enwähnten Bologneser Ausgabe noch folgende:

'Operetta nuova, dove s'intende la pessima vita di un Castellano di Stato, Che temeva poco sua Divina Maestà E mai pensava all Eternità, E per la pietà che aveva delle per-

sone bisognose, esso fondò uno Spedale per dette quale fu il mezzo solo che lo fece salvare, composta da Paolo Magherini Fiorentino. Firenze 1852, Presso i fratelli Formigli.'

'Operetta nuova, dove s'intende la pessima vita di Un Castellano di Stato, composta da Paolo Magherini Romano. Todi, con permesso.'

'Operetta nuova, dove s'intende la vita di un Castellano di stato che non temeva Sua Divina Maestà nè pensava giammai all Eternità, E per la pietà ch' esso teneva delle persone bisognose, fece fondare un' Ospitale per dette, quale fu il mezzo che lo fece salvare. Composta da Paolo Magerini Fiorentino. In Venezia. Tip. Cordella 1802.

Der Verfasser heifst also Paolo Magherini; Magerini ist nur Venezianismus. Von demselben besitzt d'Ancona noch folgendes Gedicht: 'Caso occurso nuovamente nella Calabria in uno luogo chiamato Clotone d'una fanciulla che per non portar rispetto alla Chiesa di Dio si è precipitata nel profondo dell Inferno. Opera assai spaventoso da pigliarne frutto per ogni persona cristiana. Composta da Paolo Magherini fiorentino. Prato, Tipografia Vannini'. Andere Ausgabe: Lucca, Baroni 1825.

D'Ancona ist der Ansicht, dafs Magherini nicht früher als am Ende des vorigen Jahrhunderts gelebt habe, dafs sein Gedicht aber die Bearbeitung eines ältern Textes sei. Dieser ältere Text sei wahrscheinlich eine der von Brunet Manuel Vol. 3, pg. 210 und pg. 809 (unter Lancilotti) angeführten Historien, wenn beide nicht etwa nur verschiedene Ausgaben einer und derselben Historia sind. Die Florentiner Bibliotheken besitzen keines von beiden.

Reinhold Köhler.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Notice sur le Roman
de
Tristan de Nanteuil.

(Suite.)

Or lairay de Tristan, si diray de Guyon
Le seigneur de Nanteul qui tant ot de renon,
Qui fut avec sa mere, dame Aye d'Avignon,
Et avecque Sadoine le chartrier preudon
Par qui Guion estoit gectés de la prison.
Mais une aultre en rara à bien courte saison,
Plus grande et plus obscure que dire ne peut on;
Mais ains ara veü Tristan le danzillon
Et behourdé à lui sur le destrier gascon. (f. 127vo)

Gui et sa mère entrèrent dans la forêt et y trouvèrent la cerve gisant morte. Tandis qu'ils se lamentaient sur son sort, apparurent des cavaliers envoyés à la recherche de Tristan. Sans provocation aucune Gui fond sur eux et les met en fuite. Les Sarrazins n'avaient pas été loin qu'ils rencontrèrent celui qu'ils cherchaient, mais Tristan resta sourd à leurs prières. «Le roi m'a fait honte», leur dit-il, «mais je le lui ferai payer, car «j'irai rejoindre le soudan son ennemi». Ils l'engagent au moins à se détourner de sa route pour éviter la rencontre du terrible chevalier qui les a si malmenés, mais il s'y refuse, et ayant resanglé son cheval, il s'enfonce dans le bois, la lance baissée. Bientôt il rencontre son père accompagné d'Aye et de Sadoine. Il les combat tous trois; Sadoine, blessé s'enfuit, mais pour tomber d'un mal dans un pire, car Margafier, qui à ce moment chassait le sanglier dans la forêt avec quatre cents des siens, se saisit de lui. Guidé par les indications de ce serviteur infidèle, le roi de Rochebrune arrive au lieu du combat et

y trouve Tristan s'acharnant sur Gui et prêt à le tuer. Margafier met fin à la lutte et rentre en possession de ses prisonniers. Plein de reconnaissance pour Tristan, il lui offre «une gentille pucelle», qui n'est autre qu'Aiglantine. Le damoiseau eût bien volontiers accepté, mais il se souvint de son vœu, et, contraint de refuser l'offre de Margafier, il le pria de saluer de sa part la dame qu'on lui proposait. Puis il se remit en marche. Il ne tarde pas à rencontrer un chevalier au blason noir qui le désarçonne et lui enlève son cor. Comme il se désolait de cette perte, Gloriande lui apparut: «C'est pour votre «péché que vous êtes ainsi puni», lui dit-elle, «car le «premier chevalier avec qui vous avez joûté était votre «père. Dieu en est courroucé, et maintenant il vous faut «subir une rude pénitence. Le noir chevalier est le même «qui d'abord vous a éprouvé sous la forme d'un serpent.» Puis elle disparut. Tristan, profondément affligé, remonta à cheval et s'embarqua pour Rome, afin d'y recevoir le baptême et d'y faire pénitence.

Margafier revint à son hébergement, et s'étant rendu au pavillon des dames, il présenta à Aiglantine les compliments de Tristan le sauvage, qui seize ans avait été nourri dans une forêt par une cerve. Surprise de la jeune femme: elle se contint en présence du roi, mais elle s'ouvrit à Morinde. «C'est un miracle» pensa celle-ci, et elle résolut de se faire chrétienne.

Pendant ce temps Doon, resté en Ermenie, se faisait soigner. Il se défendait auprès de Blanchandine d'avoir trahi son compagnon. «Je ne veux le supplanter en «rien» disait-il, «et si nous pouvons nous délivrer du sou-«dan, je me mettrai à sa recherche.» Blanchandine ne cessait de se lamenter. «Lasse!» disait-elle, «j'avais de «lui un enfant, il m'a été enlevé dans la forêt, et voilà «que maintenant j'ai perdu aussi le père. Jamais je ne «le reverrai, et il se mariera à une autre!»

Or diray de Tristan à la chere hardie (fol. 136)
Qui par mer s'en aloit dedens une galie.

Arrivé à Rome, Tristan se rendit auprès du pape qui l'interrogea sur son pays et sur sa famille. Le jeune homme se mit à pleurer. Etonné, le pape renouvela ses questions: «Mon père s'appelle Gui, il gouvernait Nan«teuil; ma mère est la belle Aiglantine.» Etonnement du pape; il était cousin de Gui, mais il le croyait mort depuis longtemps et ne lui connaissait pas d'héritier. Tristan raconte alors son histoire:

«Je vous di que mon pere dedens la mer entra (fol. 137 v°)
«Avec ma doulce mere qui ençainte en alla.
«Mais une grant tempeste en la mer se leva;
«Tant furent en la mer que ma mere acoucha,
«En deul et en tristesse de mon corps delivra;
«Sy tost que je fu nez, pour le deul qui fut là,
«Fus appellé Tristan . . . .» [1])

— «Puisque votre père vit encore», reprit le pape, «je «vous donnerai trente mille Romains pour l'aller délivrer, «et mon père, le roi Gondebeuf de Frise, vous aidera «à la tête de cent mille Frisons.»

Tristan, une fois baptisé, se met en route pour la Frise, et arrive en un château appelé Sinagloire où se trouvait Gondebeuf [2]); c'est lui qui devait hériter de Nanteuil, car on croyait Gui mort, ainsi que ses héritiers naturels, Ganor et ses fils.

La cité de Nanteul a ore à non Utretz, (fol. 138 v°)
Car puis [3]) la conquist Charle sy fut ly noms mués,
Utret a ore à non, c'est fine verités.
A l'entrée de Frise, là sciet celle cités.
Seigneurs, celle cité dont je fais mencion
C'on appelle ore Utret, une cité de non,
On l'appelloit Nanteul au temps du roy Charlon.
Or vous diray pour quoy elle ot ainsy à non:

---

[1]) Ce passage doit être rapproché du début du ms. Il est probable que dans la partie du poëme qui nous manque, la tempête était attribuée, selon une superstition très répandue au moyen âge, à l'état dans lequel se trouvait Aiglantine.

[2]) *Grondebeuf* dans le ms.

[3]) Ms. *depuis*.

Elle fut essillée à grant destruction
Et toute arse et perie à grant destruction,
Sy qu'i n'y demoura ne granche ne maison;
Et fut après ce temps, sy con lisant trouvon
Du fils le fil Tristan c'on appella Hugon
Seigneur de Valvenise et sire de Digon
Et sire de Saint Gille, souverain d'Avignon,
Et sire de Hongrie, de Nanteul ot le non;
Mais il ot une guerre, sy con dit la chançou,
Et fut par le conseil de ce païs frison,
De ceulx de Danemarche qui sont manant en son
Et d'aultres grans seigneurs d'Allemagne à bandon
Qui Utret essillerent qui Nanteul ot à non. (fol. 139)
Puis y vint le roy Hugues qui ceur ot de lion
Entre lui et sa femme qui Suplante ot à non [1])
Et vint en la cité loger ens ou moillon
Dedens ung riche tref, ains plus bel ne vit on;
Et fist ung serement, sy que bien l'oyst on,
Qu'i ne destenderoit jamès son pavillon
S'aroit eü par guerre si grande contençon
De ceulx qui lui avoient faicte la mesprison
C'on en saroit parler jusques en Besençon.
Seigneurs, il ce dist voir, pour voir le vous dison
Car il en fut vengés à sa devision:
.XII. princes royaulx de bonne estracion
Lui furent delivrés par dedens sa prison,
Et s'en furent pendus à guise de larron.
Mais trois ans guerréa, ce fut longue saison;
Et adès en ce tref de quoy nous vous parlon
Se venoit reposer à l'iver, ce dit on.
Là engendra ung fil qui ceur ot de griffon,
Mais le roy commanda pour cestuy pavillon
Où il fut engendrés et nés, que bien scet on,
Que pour l'amour d'Utret, le chevalier de non,
Quant on reffist la ville, Utret l'appella[st] on.
Encore maintenant Utret a elle à non.
A l'entrée est de Frise, le nobille royon.
A ma droite matiere feray repairison,
De Grondebeuf diray, cui [2]) Dieu face pardon,
Qui fut en Sinagloire en sa maistre maison,
Avecques ceulx de Frise, le nobille royon.

Le bon roi Gondebeuf était dolent de ce que la vill
de Nanteuil était en ce temps-là gardée, au nom d

---

[1]) Le mariage de Hugues et de «Sorplante» est raconté à la fi de *Parise la duchesse* (édit. Guessard p. 92).

[2]) Ms. *qui*.

Charlemagne par deux traîtres, Persant et Macaire, qui l'écrasaient d'impôts. Persant devait épouser Clarisse, fille d'un puissant seigneur, Walerant comte de Saines [1]), mais ce mariage n'agréait guère à la jeune fille [2]). On l'avait amenée à Nanteuil où un tournoi devait être célébré pour ses noces. — Tristan reçut de Gondebeuf le meilleur accueil. Une fois armé chevalier il se rendit à Nanteuil, afin de prendre part au tournoi. Il y fut témoin des exactions exercées par Persant. Ayant appris que Persant tenait cour ce soir-là et devait le lendemain épouser Clarisse, le jeune damoiseau se rendit au palais. Nombreuse était l'assemblée des traîtres. Clarisse le distingua sur le champ, et lui fit porter un chapon entre deux plateaux, et sa coupe dorée pleine de vin. Tristan connut bien que la jeune fille l'aimait. Peu d'instants après elle lui envoya son anneau par sa chambrière, le priant de ne pas s'éloigner sans sa permission. — Cependant Persant se rapprochait de sa fiancée; seul avec elle dans sa chambre il manifestait le désir de ne pas s'en aller, encore bien que le lendemain fût le jour fixé pour le mariage. «Je veux bien que vous restiez», lui dit la belle, «mais à condition que vous reposerez sur le «lit que voici, et ne viendrez à moi que si je vous ap«pelle.» Persant accepte.

Mais pour ceste achoison que vous ycy oés (fol. 146 v⁰)
Fut Guion de Nanteul et ocis et tuez,
Et sy l'ocist Persant, le traïstre prouvés,
Ainssy qu'en la chançon cy après [vous] orrés.
Et là, droit en la dame dont vous ycy oés
Fut ly bon Greveçons ly bastart engendrés
Qui puis occist Persant qui tant fut deffaés,
Car moult long temps regna, faisant grans [3]) mauvaistiés.

---

[1]) De Saxe?

[2]) On lit un peu plus loin:
Le comte l'ot donnée, mais ce fut li commans (fol. 144)
L'empereür Charlon qui lui fut commandans.
Je croy qu'il en dona d'avoir mille bezans.

[3]) Ms. *grant*.

Persant se coucha. «Je vais vous prendre vos vête-«ments et vous les cacher jusqu'à demain», lui dit Clarisse. — «Douce dame, faites tous vos grés.» S'étant ainsi mise en possession des vêtements du traître, la jeune fille les fit porter à Tristan pour qu'il pût, sous ce déguisement, pénétrer librement jusqu'à elle. Il y pénétra avec effet, et cette nuit engendra Grevesson, pendant que Persant couchait de l'autre côté, attendant toujours que Clarisse l'appellât. Au matin, elle lui demanda son nom. — «Je suis hoirs de Nanteuil», répondit Tristan, «fils du duc Gui. — Je suis perdue», s'écria-t-elle, «car «votre mère Aiglantine est ma tante. Vous avez au-«jourd'hui violé votre cousine germaine!» Douleur de Tristan; «le péché est grant», dit-il, «mais il sera par-«donné, car nous n'en savions rien.» Il se lève aussitôt.

Et Tristan se vesti, là lui fut rapportée (fol. 150)
La robe au glout Persant et sy l'a rendossée [1]);
Et quant il fut vestis, à moult basse alenée
A dit à la danzelle: «Ne soyés effraée,
«Car j'occiray Persant à qui estes donnée;
«Vous le verrés mourir ains la tierce journée.»
Dont l'acola la dame qui tant fut esplorée,
Pour ce qu'à son cousin s'estoit abandonnée.
Il estoit sy matin, c'est verité prouvée,
Qu'on ne puist veïr sans

Nouvelle lacune, le reste du r° et le v° tout entier sont demeurés blancs [2]). Le texte reprend ainsi:

---

[1]) Ms. *rendocée.*

[2]) Cette lacune devait être occupée par un combat entre Tristan et Persant, ainsi qu'on le verra plus loin (f. 154). Un récit que Tristan fait de ses aventures permet de rétablir la suite des faits. On y voit que Tristan avait été jeté en prison par les traîtres et délivré par Clarisse. Voici les vers:

Puis alay à Nanteul, dont bonne est la cités, (f. 179)
Et là alay veoir mes ennemis mortels
Qui destruisent la ville, les gens ont desrobés.
Persant, le filz Hervi deust estre mariés
A une damoiselle où grant ert la beautés.
Mais je deffis les nopces, par moy y fut navrés

Sy près le vont suyvant à ce qu'on vous dira (fol. 151)
Que le premier des leur sy bien s'adevança
Qu'à un arpent de terre, qui bien le mesura,
Rataindirent Tristan; or ne sot qu'i fera.
Il dist à la donzelle que par amours ama:
«Alés en tout devant et sy n'arrestés ja;
«Je n'yray plus avant tant que mes corps ara
«Eũ à ceulx bataille que je voy venir ça.»
Quant la dame l'oy moult forment en plora.
Ensement que Tristan retourner se cuida
Vint le noir chevalier qui son cor lui roba,
Au serpent que il eust en l'escu l'advisa,
Et vit le riche cor qu'à son col il posa.
Et quant Tristan le voit, Dame — Dieu en jura
Que s'il peut esploiter son cor conquestera.

Il se précipite en effet, lance baissée, sur le chevalier noir; celui-ci l'arrête et lui dit. «Je te rend ton cor «qui t'avait été enlevé pour te punir d'avoir lutté contre «ton père.» Puis, prenant Clarisse devant lui et Tristan en croupe, il les emmène sur son cheval enchanté en Allemagne. Là il les laisse dans une prairie, leur abandonnant son cheval, et disparaît. Tristan conduit la jeune femme chez le comte Walerant son père qui habitait en Saines le château d'Auffay. La jeune fille raconte à son père que Tristan, son cousin, ayant été emprisonné pour avoir occis «je ne sçay quel glouton», elle réussit à la délivrer et l'a ramené ici. Elle sait bien qu'elle ne peut l'épouser, puis qu'il est son cousin, mais elle voudrait bien au moins n'être pas contrainte d'épouser Persant. Walerant, voyant Tristan si grand et si fort, feint de l'accueillir avec bienveillance, mais au même temps il écrivait à Persant d'envoyer au château d'Auffay Macaire avec une grande compagnie afin de saisir son ennemi.

Ce Persant de Lion par devant ses privés.
Là fus en adventure d'estre mors et finés,
Mais par la mariée fut mes corps confortés.
Ma cousine yert germaine, sy me dist ses secrés,
De prison me geta, ce fut grans amittiés;
Depuis la ramenay dedens ses hérités.

Et là vous renderay, que qui plor ne qui crie (fol. 154)
Le felon chevalier qu'en vo salle votie
Vous fist sy grant despit, voiant vo baronnie,
Que vostre corps navra et ocist vo mesnie;
Et ma fille ensement vous sera renvoïe.

Pendant la nuit, Tristan est obsédé d'un songe terrible, il se réveille à plusieurs reprises, mais toujours le songe reparaît. Comme il se rendormait pour la quatrième fois, les traîtres entrent dans la chambre, se saisissent de lui et le jettent en prison. Clarisse est également mise en lieu sûr. Tristan se désolait:

Bien cuide estre peris, mais, par Dieu, non sera, (fol. 157)
Car Dieu le tout poissant Valerant grevera;
Car ung roy sarrazin qui en ce temps regna,
Guitelins ot à non, seigneurs, icil roy là,
A C. M. paiens que le roy assembla
Vint pour guerroier France que conquester cuida.
Pour ce qu'il ouy dire que Charlon trouvera
Droitement à Coulogne où long temps sejourna,
Par Allemaigne vint, le païs essilla,
La terre chrestienne ardi et degasta.

Guitelin assiégea le château d'Auffay, s'en empara, fit trancher la tête au comte et envoyer Clarisse à Tremoigne [1]), se proposant de l'épouser

Ainsi roy Guintelins ou chastel s'amasa [2]) (fol. 157 v°)

Cependant Tristan restait abandonné dans sa prison. Son geôlier était mort, et n'ayant plus personne pour lui apporter de la nourriture, il était réduit à faire la chasse à la «vermine» qui infestait sa prison:

Va courant à ces bestes, ras et souris menga; (fol. 158)
Quant il les peut tenir leur peaulx roster leur va;
Sans cuire et tout sans pain voulentiers les menga.

---

[1]) Dortmund.

[2]) Je ne comprends pas bien ce mot qui apparaît ici pour la troisième fois. Voici les deux autres exemples:

Et le roi Guitelin au chastel *s'amaza.* (fol. 157 v°)
. . . .
Le conte Galerons qui la tour gouverna, (*ibid.*)
Qui sot que Guitelins la entour *s'amasa*,
De son chastel deffendre durement se pena.

Comme il se livrait à cet exercice, des Sarrasins, attirés par ses cris, descendirent dans sa prison. Entendant parler sarrazin, Tristan, qui savait ce langage, crut sage de se faire passer pour un homme de Margafier. Mais Guitelin ne se laissa pas persuader facilement: «Par Mahommet», dit-il, «voilà des bourdes comme «jamais je n'en ouï conter. Pensez-vous que je vous «croie? Je vais vous faire mettre à mort, car vous êtes «chrétien!» Tristan insiste, il demande à être envoyé sous bonne escorte à Margafier; on verra bien alors s'il dit vrai. Guitelin y consent, et même lui fait rendre son cor et son destrier. Tristan, bien accompagné, arrive auprès de Margafier, qui d'abord ne le reconnaît pas. Fureur des Sarrazins de l'escorte; ils se précipitent sur Tristan, qui arrache un couteau à l'un d'eux et le tue. Un combat s'engage entre lui et ses gardiens. Margafier veut faire pendre Tristan, mais celui-ci parvient enfin à se faire reconnaître: c'est lui qui a rendu à Margafier ses prisonniers évadés [1]),

«Et vous me presentastes une belle moullier (fol. 161 v°)
«Je la suis venu querre, le mien don te requier.«

Ravi de cette rencontre Margafier congédie les messagers de Guitelin, et fait jurer à Tristan de ne point l'abandonner jusqu'à la fin de la guerre. «Je vous dé-«fendrai», dit le jeune damoiseau, «jusqu'à ce que Ga-«lafre m'ait donné sa fille. Et je crois bien qu'il se «laisserait plutôt mourir.» En attendant il réclame la «danzelle» dont on lui a fait présent. On le conduit au camp du soudan et on lui désigne celle qui lui était promise:

Hélas! c'estoit sa mere, sy con lisant trouvon, (fol. 163 v°)
Ne ly ung ne ly autre n'en savoit o ne non.

Comme ils conversaient, un grand tumulte s'élève: c'est Doon qui fait une sortie. Tristan prend congé

---

[1]) Aye d'Avignon, Gui de Nanteuil et leur geôlier Sadoine; voir plus haut p. 354 (fol. 131).

d'Aiglantine en la saluant du nom de Mahon. — «Vassal», dit-elle, «vos dieux je ne les prise pas un bouton. — «Vous parlez bien, je crois en Jésus, j'ai été baptisé à «Rome et j'ai reçu le nom de Tristan.» Aiglantine croit un instant le reconnaître: il ressemblait à Gui, mais cependant son fils Tristan n'a jamais été à Rome, et d'ailleurs il ne serait pas si grand ni si formé. C'est une illusion «mes corps est enchantés».

Cependant Tristan court au combat. Le soudan est renversé par Galafre, puis celui-ci par Tristan. Doon vient à la rescousse. Tristan, qui le reconnaît bien à son écu, lui court sus «comme le loup au mouton», et le désarçonne. Doon est emmené prisonnier, tandis que Tristan, s'avançant jusqu'au pied des remparts, se fait reconnaître de Blanchandine. Celle-ci lui reproche d'avoir attaqué Galafre et Doon. Elle l'assure que ce dernier n'est coupable d'aucune trahison envers lui. Elle lui reproche sa lâcheté d'autrefois. «Pourquoi, lorsque «vous vîntes ici, cherchant soudées, ne frappiez vous «comme vous faites maintenant? Jamais vous n'avez «voulu combattre pour mon père ni pour moi.»

«Mais j'ay oy souvent et dire et recorder (fol. 168 v°)
«Qu'amours abandonnée ne vault ung vielz souller;
«Mais ly amours est bonne qui se fait acheter
«Et par qui il couvient honte et paine endurer;
«Pour ytant que m'amour aviés sans comparer
«Ne vous chaloit, beau sire [1]), de moy à honorer.»

Pendant que Tristan conversait avec sa mie, les Sarrazins le surprirent et l'attaquèrent. Mais, ils avaient beau le frapper, leurs coups restaient sans effet, protégé qu'il était par la vertu du cor enchanté. Douleur de Blanchandine, dont l'intérêt se partageait entre son père Galafre, qui était au nombre des assaillants, et son amant. Tristan finit par s'échapper. Il revient auprès des siens, et bientôt reprenant l'offensive, il met en fuite les Sarrasins de Galafre.

---

[1]) Ms. *beaussire.*

De retour au camp, Tristan se fait délivrer Doon par le soudan, qui se disposait déjà à le faire pendre. Il s'empresse de se réconcilier avec son ancien compagnon et lui demande s'il veut retourner en la cité de Galafre, ou rester avec lui.

«Compains», dist le bastart, «foy que je doy Jhesum, (fol. 172 v°)
«Ne vous leroye mye pour le tresor Charlon.
«On ne doit* foy porter au peuple Baraton.
«J'aym contre ceux de là autant fere tençon
«Comme ceulx par de ça, que vous celeroit on?
«Mais que je les occie, je n'y conte ung bouton.
«Mais de la vostre amye qui Blanchandine a non
»Suis durement dolant, et bien y a raison,
«Car je suis bien certains que n'ayme se vous non.»

Le soudan fut très joyeux d'avoir acquis un auxiliaire de la valeur de Doon, et lui fit aussitôt présent d'un cheval. Tristan conta ses aventures au bâtard. En entendant nommer Nanteuil, ce dernier se mit à pleurer. Tristan lui en demanda la raison. «Quand je vous ai «entendu parler de Nanteuil», répondit Doon, «mon «cœur a bondi pour l'amour de mon père, le duc Gui «de Nanteuil.» Tristan le serre dans ses bras: «Cher «frère, bénie soit qui vous porta! Voici votre frère»; et il lui conta la suite de ses aventures. A son tour Doon conta les siennes. Il disait:

Bien pert «nature tret», mon corps esprouvé l'a, (fol. 174)
«Car oncques puis qu'à vous mon corps s'acompaigna
«Ne pos durer sans vous, nature m'asséna
«D'amer le vostre corps où tant de bonté a.
«Et je vous», dist Tristan, «si faictement me va.»

Doon apprit avec douleur que Gui, leur père, était prisonnier de Margafier. Ils célèrent soigneusement à ce dernier l'intérêt qu'ils portaient à son prisonnier, car s'il l'avait soupçonné, il les eût mis en sa prison.

Cependant Tristan s'était bien promis d'aller retrouver Blanchandine et de l'enlever, s'il était possible. En vain Doon essaie de le détourner de cette entreprise

«Par Dieu», ce dist li enffes, «ne sçay que en sera, (fol. 175)
«Mais g'iray en la ville, car mes corps l'octroya

«A ma très douce amye c'unblement m'en pria.
«Il a passé long temps mon corps ne l'acolla,
«Ne qu'à lui n'eus déduit, mais aultrement yra.
— Frere», dist le bastart, «aller vous y faurra;
«A loy de marcheant on vous adoubera.
«Ung sommier y menrés où [1]) on vous chargera
«Pain et char et vitaille; quant il avesprera
«S'irés droit à la porte, et là vous convenra
«Y estre jusqu'au jour que soulleil levera.

Il fault .j. feullet [2])

Et dist à haulte voix: «Sainte vertu divine, (fol. 176)
«Morte suis et perdue et mise à discipline.»
Lors acolla Tristan qu'elle ama d'amour fine
Et dist: «Pour vous mourray dedens ung feu d'espine.»
— Hélas!» ce dist Tristan, «com vecy mauvais signe!
«Le peché que j'ay fait me tourra à corine (?).»
Là estraint et acolle la belle Blanchandine.
Et Sarrasins heurtoient à l'uis de tel ravine
Que l'uis ont fait froier celle gent sarrasine.
Tristan voit une lance qui vers ung mur s'acline,
Dont la ceurt empongner pour fere l'aatine.

Mais il a beau se défendre, il est bientôt accablé pa le nombre de ses assaillants. Galafre le fait jeter dan la prison où étaient déjà Ganor et ses deux fils. Blan chandine de son côté est enfermée dans une tour. - Tristan et Ganor ne tardent point à se reconnaître; e se racontent mutuellement leurs aventures.

Cependant, un espion avait entendu Galafre jure que le lendemain Tristan aurait la tête coupée; il s'em pressa d'en informer Margafier. A cette nouvelle l bâtard résolut de tenter la délivrance de son compagnon Feignant de s'être échappé de la prison de Margafier, i se présenta à Galafre qui le reçut avec de grandes dé monstrations de joie. Il manifeste un grand contente ment quand le roi d'Erminie lui dit que Tristan est pris Il veut même accabler de coups celui qui l'a fait pri sonnier et livré au soudan, et, s'armant d'un lourd bâton il se rend vers la prison. Il assomme le chartrier qui le

[1]) Ms. *là où*.
[2]) Le reste du r° et le v° sont blancs.

gardait, descend dans la fosse, se fait reconnaître, et invite les prisonniers à partir promptement. — «Que deviendra Blanchandine la belle?» demande Tristan.

«Je ne sçay», dist Doon; «en prison demourra; (fol. 183 v°)
«Ses peres en peut fere tout ce qui lui plaira.»

Tristan refuse de partir sans elle. Il veut mourir avec celle qui lui a donné son amour, qui lui a enseigné, à lui qu'on tenait pour un sauvage, l'état et l'usage du monde. Doon soupire et pleure: «Frère», dit-il, «restez, «j'irai savoir où est Blanchandine.» Tristan veut l'accompagner: il l'en empêche. Cependant Ganor était peu satisfait de ce retard:

«Dieu!» dist le roy Ganor; «vecy grant diablerie. (fol. 184)
«Voulentiers m'en allasse de céans sans amye.»
Quant Tristan l'a oy, s'a dit par gaberie:
«Ay! roi d'Aufferlerne, par Dieu le fils Marie,
«S'or estiés damoiseaulx en jouvente prisie,
«Pour belle dame avoir en la vostre baillie
«Voulsissiez bien souvent adventurer vo vie,
«Mais pour ce qu'estes vieulx, s'avés barbe florie,
«Ne vous est riens des dames ne de leur druerie
«Adès vourriés avoir vostre escuelle drecie.
«Et dormir et ronffler toute nuyt à nuytie.
«Mal seroit par vo corps belle dame servie.»
Et quant Ganor l'oy, n'a tallant qu'il en rie,
Mais moult grant joye en ot toute la compaignie.

Doon ferme la porte et monte au palais. Tout le monde dormait. Il se rend à la tour où était enfermée Blanchandine. Le portier, à grande peine, consent à lui en ouvrir la porte. Mais il y avait encore cinq huis à passer avant d'arriver à la prison. «Mauvais larron», dit Doon, «vous ne me disiez pas qu'il y eût tant de «fermetures.» Et il lui brise la tête contre un mur. Ensuite, s'étant emparé des clés, il délivra Blanchandine, fit sortir de prison les chrétiens, puis, les ayant réunis tous dans sa chambre, il leur donna des armes. Parmi eux se trouvait un archevêque de Sens. Il fit baptizer par lui Blanchandine et l'épousa. On ne lui changea pas son nom.

Là fist il sa moullier de sa certaine amye; (fol 186)
Loyaulté fist celui qui lui fist courtoisie;
Mais gueres ne dura icelle compaignie,
Car icelle royne dont je vous signiffie
Devint depuis ungs [hons], nel tenés à faillie;
Car Dieu fist pour la dame sy grande courtoisie
Qu'en home le changa, sy con l'istoire crie.
Ensement l'escripture le nous acerteffie.

De peur que Blanchandine fût reconnue, Tristan la f habiller en chevalier. «Désormais», lui dit-il, «nous r «vous appellerons plus que Blanchandin. Ainsi vou «resterez avec nous jusqu'à ce que j'aie recouvré mo «père, ma mère Aiglantine que je ne connais pas, «dame Aye qui fut mariée (*nopçoïe*) à Ganor. Il ne m «faut que ces trois là, puis nous retournerons en France Les prisonniers se mettent en route. Doon se fait ouvr la porte de la ville sous prétexte d'une sortie, et l voilà dehors. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'o vient défendre au portier de laisser sortir personne, ca on vient de s'apercevoir que les prisonniers se sont en fuis. Mais déjà ils étaient hors d'atteinte. — Douleu de Galafre. — En arrivant au camp, les Francs se m rent à table;

Or[e] nous dit l'istoire dont vous fais parlement (fol. 188)
Que le bon roy Ganor et endoy sy enffant
Et tous les prisonnie[r]s dont je vous dis devant
Aux viandes qu'ils vont illec renouvellant
Prinrent tel maladie, ce trouvons nous lisant,
Que trestous les barons furent au lit gisant.
L'arcevesque de Sens cil mourut tout devant. [1])
De tous les chrestiens n'y ot de remenant
Fors que le roy Ganor et enduy si enffant.

Le jour de la fête de Tervagant, le soudan tint cour Les chrétiens et les principaux Sarrazins étaient réuni

---

[1]) Il était particulièrement nécessaire au plan de l'auteur que ce archevêque après avoir accompli son office, c'est-à-dire marié Trista et Blanchandine, disparût de la scène. On va voir Blanchandine se défendre d'épouser Clarinde tant qu'elle ne sera pas chrétienne, e celle-ci se désoler de ne pouvoir, faute d'un prêtre, donner satisfaction à celle qu'elle prend pour un homme.

à la même table. Blanchandine, que ses compagnons appelaient Blanchandin, s'y trouvait sous son déguisement de chevalier. Elle inspira de l'amour à sa cousine Clarinde, la fille du soudan. Bientôt celle-ci la fit mander, et lui déclara sa passion. Embarras de Blanchandine: «Je ne puis vivre avec vous si d'abord vous n'abandon-«nez la loi de Mahom pour celle de Jésus Christ.» Clarinde accepte la condition:

«Quant chrestiens vourront de céans hors issir (fol. 190)
«O vous yray en France pour Jhesu Christ servir.»

Et elle lui donne son anneau. Blanchandine le reçoit et prend congé, laissant Clarinde surprise de sa froideur. Tristan et Doon s'amusèrent beaucoup de cette aventure, mais bientôt ils auront lieu de s'en affliger.

Or entendés à moy, pour Dieu et pour son non
Et je diray ystoire où il n'a se voir non:
Ce est des nobles hoirs dame Aye d'Avignon. (fol. 191)
Par temps orrés conter par quelle oppinion
Tristan rot le scien pere c'on appella Guyon
Que le roy Margaffier tenoit en sa prison
Par dedens Rochebrune, en grant chetivoison.

Il était enfermé dans une prison solidement fermée dont Margafier portait constamment la clé sur lui. Tristan le savait et en était fort chagrin.

Lorsque le siége eut duré tout l'hiver, la cité se trouva affamée. Galafre délibéra alors d'envoyer demander du secours au roi Agrappart, sire d'Orbrie de Tarse et d'Amarie,

«Par itel couvenant que je et ma lignie
«Serons sers dessoubs lui tous les jours de no vie,
«Et d'oir en oir après en ara la maistrie. (fol. 192)
«De chascun huis d'ostel de ma terre garnye
«.III. den. la sepmaine ara en sa baillie.»

De plus il lui donnera Blanchandine. Agrappart accepte et promet son secours,

«Et s'aray Blanchandine ainsy que pour m'amie, (fol. 192 v°)
«Car ja par le mien corps ne sera noçoye [1]):

---

[1]) Ms. *noctoyee.*

«Puis que sa terre aray et sera asservye
«Dont, se je l'espousoye, el seroit raffranchie.»

Cependant l'amour de Clarinde pour Blanchandin allait toujours croissant. Un jour, Aiglantine ayant réu dans un dîner tous les chrétiens. Clarinde renouvel ses instances auprès de la jeune femme qu'elle prena pour un chevalier. «N'y pensez plus», répondait Blan chandine, «mais si vous étiez chrétienne vous pourri «faire de moi toutes vos volontés.» Et Clarinde se d solait de n'avoir pas un prêtre à portée.

Et Tristan l'escoutoit, qui fut de bonne orine; (fol. 195)
A ses oncles dist bas: «Vecy bonne meschine
«Qui est de ma mouller ainsy d'amer encline!»
Et Antoines repont: «Par Sainte Katherine!
«A moy recouvreroit trop mieulx sa medecine.
«Maisement est aidée poulle de la geline.
— Par foy», s'a dit Richer, «elle est et belle et dine.
«Pleüst Dieu qu'el m'amast autant que Blanchandine!
«Bonté trouveroit en moy, s'estre y vouloit encline,
«Car .XVII. ans a que n'atouchay meschine.»

Entre le petit Raimon, qui avait deux ans et quat mois, Tristan le prend dans ses bras et le baise. «Qu «est ce petit enfant?» demande-t-il. En peu de mo Clarinde lui raconte comment il a été trouvé dans forêt. Tristan reconnaît son fils, et le couvre de caresse Blanchandine disait à voix basse, en embrassant l'enfan

«Las que ne puis je dire: «Je te portay, amis.» (fol. 195 v
Là fut à tel destresse Blanchandine au cler vis
Que à poy que ses ceurs ne lui est là partis.

Entre Aiglantine qui s'étonne de ces démonstrations d tendresse. «Hé! bon roi Ganor», s'écrie Tristan», «j' «trouvé ce que je cherchais. Il ne me faut plus qu «ma mère. — La voici qui vient», répond Ganor e désignant Aiglantine. Et la duchesse elle-même reconna aussitôt Ganor et ses deux fils Antoine et Richer. Ell se pâme en embrassant son fils. Tristan se pâme aussi

Tous sont cheüs à terre ly baron souffisant (fol. 196)
Fors seul que le bastart qui les va confortant.

Clarinde, très étonnée de l'amour que Blanchandine témoignait au petit Raimon, lui en demanda la raison. — «C'est le fils d'une dame de ma famille», répondit la jeune femme. Plus tard, changée en homme, elle était destinée à épouser Clarinde:

Tant que puis engendra en la belle loée (fol. 197)
Ung hoir qui est es cieulx et sera à durée,
Car il le desservy par bonne vie usée.
Saint Gille fut regnans en Prouvence la lée;
Saint Gille par son non est la ville nommée,
Mais devant n'estoit pas sy faictement clamée,
Car l'escripture dit *Barbemont* yert clamée.
Or fut pour le corps saint changée et retournée.
Mainte miracle fist quant en air fut levée. (v°)
La char qui en la terre ot geü mainte année
Quant la vertu de lui fut sceüe et prouvée,
Depuis le mist en ferte par miracle sacrée
Son frere qui ot non Raymon en la contrée
Qui depuis ot Parise à mouller espousée.

Le soir arrivé, les chrétiens se retirèrent, au grand chagrin de Clarinde. Blanchandine s'en vint avec Tristan,

Par jour est chevalier, par nuit la mariée.

Cependant Agrappart arrivait avec une armée de quatre cent mille hommes. Le soudan tient conseil. On délibère d'offrir le lendemain la bataille au nouvel assaillant. Toutes les dispositions sont prises en conséquence. L'enseigne est offerte à Tristan, qui refuse en sa qualité de chrétien; mais toutefois il accepte le commandement de la première échelle. La seconde est confiée au bâtard, la troisième à Richer, la quatrième à Antoine. Clarinde envoie chercher Blanchandine; elle ne veut pas qu'il s'expose. Tristan oblige sa femme à se rendre à cette invitation. Au matin, il tira de son cor des sons éclatants. Blanchandine, qui était auprès de Clarinde, en fut attendrie, car elle comprenait bien que c'était pour prendre congé d'elle. Le corps d'armée confié à Antoine se composait d'hommes nus et velus, ayant deux cornes sur le front. Ils n'avaient autres dieux que les diables d'enfer. «Puissiez vous tous périr!» dit Antoine en les voyant; et ce souhait se réalisa, car au soir il

n'en revint pas un. Richer avait à commander vingt mill géants, mais si couards qu'à la première attaque il lâchèrent pied. Eux aussi périrent tous. Exploits d Tristan: il délivre Richer et Ganor entourés par l'en nemi et couverts de blessures. Agrappart et les sien eussent été vaincus sans une sortie que fit à propos l roi Galafre. Ce dernier cependant est repoussé par An toine et perd la vie. Survient Tristan qui d'abord s'af flige de la mort du père de Blanchandine. Toutefois se console:

> «Mais puisque il est mort, ne le puis racheter. (fol. 207 v
> «Or penssons, s'il vous plest, de sa gent à tuer,
> «Car je veul Ermenye aujourd'uy conquester.
> «Et s'y vourray esglises et moustiers estorer.»

Le soudan est tué dans la mêlée. Sa fille Clarinde e éprouva peu de regret, pensant qu'elle serait désorma maîtresse de ses volontés. Toutefois, pour sauver l apparences, elle fit un peu l'affligée.

Cependant Antoine, qui avait perdu tous les sien et le bâtard Doon étaient sur le point de périr, lorsqu Tristan, toujours invulnérable grâce à son cor, prit l'u d'eux en croupe, et tenant en main le cheval de l'autr les délivra en passant à travers vingt mille Sarrasin Comme il retournait à la mêlée, il aperçut Margafie qui s'enfuyait. Se considérant alors comme délié de se engagements, puisque celui envers qui il s'était engag abandonnait la partie, il ne songea plus qu'à la d livrance de son père et de sa grand'mère. Il rejoint l roi fugitif et le somme de lui remettre les clefs de l prison. Margafier s'y refuse: il veut que d'abord Trista l'accompagne à Rochebrune, son serment l'y oblig Tristan répond par un défi: le combat s'engage. Bless le roi sarrazin offre à son adversaire sa fille Florind mais Tristan frappe toujours, et d'un coup d'épée il l enlève un bras, puis une jambe. Que Margafier lui re mette les clés, et il le laissera en vie, ou si non il l tuera! Margafier se décide enfin. Tristan prend les clé puis il attache le roi à son cheval, le traîne en un boi

voisin, lui lie la main au moignon de l'autre bras, lui tranche la langue et l'abandonne en cet état. Il ne manqua point à sa parole, car il le laissa en vie;

Là mourut le traistres à sa maléisson. (fol. 215 v°)

Puis il se mit en route pour Rochebrune qui était bien à quatre-vingt lieues.

Pendant ce temps on se désolait au camp de la disparition de Tristan, et le bâtard le cherchait vainement parmi les morts. Clarinde de son côté se réjouissait en songeant que rien ne l'empêcherait désormais d'épouser Blanchandine; aussi fut-elle prompte à rejeter les conseils du bâtard, qui l'engageait à faire donner l'assaut à la cité maintenant sans seigneur, puisque Galafre était mort. Elle ne tarda pas à faire connaître son projet, au grand effroi de Blanchandine. Celle-ci acceptera néanmoins, selon le conseil d'Aiglantine, mais elle refusera de vivre avec Clarinde jusqu'à son baptême. Ainsi on gagnera du temps: Ganor et ses enfants seront guéris de leurs blessures et tous ensemble prendront la fuite. — L'assaut est donné à la ville qui se rend. — Le mariage a lieu. — Prenez bien grande d'être reconnue pour ce que vous « êtes », dit Aiglantine à Blanchandine, « car je la connais « pour si hardie qu'elle vous ferait brûler.» Blanchandine adresse à la Vierge une fervente prière. Elle se couche *adens*. — Clarinde est très contrariée. Elle promet de se faire baptiser dès le lendemain. — « Il faut un prêtre », reprend Blanchandine. — Clarinde se résigne. Au matin, des dames viennent la visiter. Elle leur apprend sa mésaventure. Blanchandine s'excuse sur une indisposition subite. Quatre reines étaient là, qui disent:

. . . . «Par Mahon! trop faulx mary cy a.
» Mal ait telz coquellés qui à poulles ne va!» (fol. 225)

Un Sarrazin qui était à la recherche de Blanchandine, la reconnut malgré son déguisement, et déclara son sexe à Clarinde. Pour s'assurer du fait, celle-ci fait préparer un bain à son époux, qui refuse d'y entrer:

«Oncques ne me banguay en jour de mon vivant, (fol. 227 v°)
«Encore n'ay talant que voise commançant.»

Cependant, menacée d'y être portée de force, elle se résignait, pensant être à son dernier jour et se réjouissant d'aller rejoindre Tristan, quand un cerf apparaît dans la salle, qui abat tous les Sarrazins qu'il rencontre en sa voie. A la faveur du trouble Blanchandine s'enfuit.

Seigneurs, or entendés, pour Dieu le droiturier; (fol. 228 v
S'orrés certaine ystoire sans mensonge conter:
C'est de sains et de saintes que Jhesus ot tant cher,
Sy que ceste chançon en fait plus à priser.
On la porroit moult bien ou (*l.* en un?) moustier prescher.

Clarinde expose à Doon et à Aiglantine ses doutes sur le sexe de Blanchandine. Ceux-ci essaient de lui persuader qu'elle se trompe; mais elle persiste; et si elle a épousé une femme, elle la quittera pour épouser Doon. Sur ces entrefaites un messager vient apporter à Aiglantine une lettre de Tristan, et elle apprend ainsi que son fils aura bientôt délivrée les prisonniers de Margafier. — Doon se met à la recherche de Blanchandine. Elle s'était enfuie, à la suite du cerf, et, marchant dans une forêt, elle priait Dieu pour Tristan et lui offrait ses souffrances. Tout-à-coup le cerf reparaît, et en même temps un ange descend du ciel, et s'adressant à la jeune femme, lui offre de la part de Dieu, de la charger en homme. «Dieu peut faire de moi ce qui lui «plaira», reprend Blanchandine;

Bien scet lequel des deux plus me pourfitera (fol. 233 v°)

L'ange insiste pour qu'elle se décide. Elle choisit d'être homme afin de venger Tristan qu'elle croit mort. L'ange lui ordonne alors de rentrer dans la cité d'Ermenie, où un évêque se trouvera à point pour baptiser Clarinde. Et eneffet , à son arrivée, Blanchandine, qui désormais est Blanchandin, apprend qu'un navire chargé de pélerins, entre lesquels un évêque, vient d'être capturé, Blanchandin n'hésite plus à se soumettre à l'épreuve du bain, qu'il soutient à la grande satisfaction de Clarinde. Aiglantine seule était affligée, pensant à son fils. La

nuit suivante, Blanchandin engendra celui qui devait être saint Gille de Provence.

Tristan étant arrivée à Rochebrune se présenta à Florine, et, montrant les clés de la prison, se fit délivrer les prisonniers. Pour l'honorer, Florine lui donna une escorte de dix Sarrazins, à la tête desquels était Lucion, un roi «d'Esclandie». Comme cette suite eût été gênante, Tristan frappa Lucion d'un coup d'épée qui lui enleva un bras, et, déclarant tout haut ce qu'il avait fait de Margafier, il mit les autres en déroute. Ceux-ci se hâtèrent de regagner Rochebrune et contèrent à Florine ce qui leur était arrivé. Mais celle-ci, loin de s'irriter, se sent éprise d'amour pour Tristan et lui envoie une déclaration amoureuse:

. . . . «Je, Florine à la clere façon, (fol. 242)
«Dame de Rochebrune et de la region
«Mans salut à Tristan le fils au duc Guyon,
«Le seigneur de Nanteuil, fils Aye d'Avignon.
«S'il a occis mon pere, je n'en donne ung bouton;
«Trestout je lui pardonne sans nule trahison,
«Et vous prie et requier, gentils vassaulx de non,
«Que, pour vostre beauté et vostre grant renon
«Et pour vo hault lignage et vostre estracion,
«Vous fais de vo forfait et mercy et perdon.
«Et me venés veoir en ma maistre maison;
«Mon corps et mon royaume vous mes en abandon
«Et vous feray seigneur de mon riche royon
«Et de mon corps aussy, sans nulle trahison.
«A toutes ces enseignes, amy le vous mandon
«Que dedans mon palais vous fis d'un anel don.
«Or verray s'estes preux ne hardi champion
«Et se vous oseriés reffuser sy fait don.

Puis elle fit porter cette lettre à Tristan:

Seigneurs, depuis y vint, sy con lisant trouvon;
Sy espousa la dame, là engendra Beuvon
Qui fut frere le duc qu'on appella Raymon
Que (*l.* Cui) ly fel traïteur, que ja n'ayent perdon! (v°)
Ens ou non de Parise, pour la destruction,
Envoierent les pommes en la salle à bandon.
S'en mourut le vassal par la malle poison,
Dont Parise ot depuis telle destruction

> Qu'a tort en fut chassée de la graut region
> Ainsy que vous orrés es vers de la chançon [1]).

Pendant ce temps, Blanchandine avait attaqué e entièrement défait l'armée d'Agrappart, et Doon s'étai mis à la recherche de Tristan, mais sans succès. Lucion d'un autre côté, conservant contre Florine, un vif ressentiment à cause de la blessure dont elle était la cause indirecte, veut contraindre Florine à épouser son fils Malaquin. Refus de celle-ci. Alors il l'accuse d'avoi délivré par trahison les prisonniers. Malaquin présent son gage: si dans trois jours elle n'a pas trouvé u champion à lui opposer, justice en sera faite. Le troi sième jour, comme la sentence que la dépouillait de se biens et la condamnait à l'exil venait d'être prononcée entre le bâtard de Nanteuil toujours en quête de Tristan Il s'informe de l'objet du débat, et s'offre à combattr pour Florine. La proposition est acceptée non sans di ficulté, car le délai était passé. Le combat s'engage, e Malaquin est tué. Puis Doon se fait reconnaître à Flo rine: il est fils de sa nièce Honorée, maintenant duchess de Valvenise. Elle lui apprend à son tour commen Tristan a réussi à délivrer Gui et Aye; et combien ell désire le revoir. Sur le conseil de Doon elle fait an noncer un tournoi, se proposant elle et son royaume en prix au vainqueur. Des sauf-conduits seront remis tous ceux qui viendront tournoier.

Cependant Tristan et ceux qu'il avait délivrés arri vaient en Ermenie. Aiglantine les aperçut la première «Ha! sire», dit elle à Ganor, «voici votre amie, dam «Aye d'Avignon!» Ils se précipitent dans les bras le uns des autres et se pâment. Arrive Blanchandin. Tristan le prend dans ses bras, lui disant:

---

[1]) Ces vers ont déjà été publiés dans la préface de *Parise l duchesse*, p. X.

. . . . . «Doulce amie, (fol. 253)
«Pour Dieu commant vous est, dame, je vous en prie?»

Blanchandin lui apprend sa métamorphose. Fureur de Tristan: il veut percer Clarinde de son épée. Pour le calmer Blanchandin et elle lui offrent leur royaume, qu'il refuse. Gui se retire avec Aiglantine, qui d'abord hésite à cause de sa trahison d'autrefois, mais cependant finit par lui pardonner; Ganor suit Aye;

Tristan jut à part lui, sy ne sot que viser. (fol. 254 v⁰)

Au matin, Blanchandin et sa femme partirent avec une escorte de dix mille hommes, laissant leur terre à Tristan. Tous les efforts furent impuissants à les retenir. Une tempête les porta en Grèce. L'idée vint à Blanchandin de s'emparer de ce pays et de le convertir. A cette fin il fit demander au pape un cardinal pour prêcher la loi de Dieu. Le cardinal qui lui fut envoyé s'appelait Gille, et en son honneur le fils dont Clarinde accoucha au moment de son arrivée, reçut le même nom.

En la cité de Gresse, si con j'oy conter, (fol. 255)
Fu nez cil royaulx enffes dont vous m'oés parler
Que Jhesus par sa grace fist tellement resner
C'on le peut en Prouvence bien saint Gilles clamer.
Ainsy le nous tesmoigne sainte escripture au cler;
Et qui encontre ce en vourroit argüer
Si voit à Nostre Dame à Tournay, c'est tout cler.

Seigneurs, c'est le certain, en escript le trouvon,
Que droit en Gresse le royaume de non
Fut nez le corps saint Gille qui tant ot de renon,
Mais depuis fist ly sains sa conversacion,
Saint ermites regnans, servans le roy Jhesum,
Ou païs de Prouvence, par delà Advignon.
Long temps y conversa, par bonne entencion
Et puis fut retrouvés de son frere Raymon
En suyvant une biche qui couroit de randon.
La biche le mena tout droit en la maison
Du benéoist hermite qui saint Gilles a non.
La biche, pour avoir de la mort guerison, (v⁰)
Vint courant à saint Gille en requerant pardon.
Le preudons, quant le vit en telle advision,
Sa main mist par devant, mais le duc d'un boujon
Doucement le navra en la main, ce dit on,

Et depuis l'en mena par dedens sa maison
Et sceut par ses parolles et par vraye achoison
Que c'estoit le scien frere de droite 'stracion
Et fils à Blanchandine [1]) qui ceur à de lion
Qui .ix. mois le porta; depuis devint vrais hon.

. . . .

Or commance matiere et ystoire de non; (fol. 256)
Au bon roy Blanchandin ferai repairison
Commant alla affin ne par quelle achoison;
Et puis sy vous diray de Tristan le baron.

Blanchandin avait conquis la Grèce; le cardinal av
baptisé grande foison de Sarrazins, lorsqu'un traître nom
Caudas, qui avait reçu le baptême, mais n'y croy
aucunement, s'unit à d'autres misérables et vint mettre
feu au château. Blanchandine, qui était en couches
Gilles, s'en aperçut la première: elle s'enfuit avec s
fils qui n'avait que quinze jours, et, se trouvant au b
d'une rivière qui passait derrière son verger, elle se je
dans un bateau. Blanchandin, en proie à un songe t
rible, se réveille, est poursuivi par les traîtres et reç
un coup qui lui brise l'épaule. Un grec le recueille,
donne des soins, et lui offre de le cacher, mais Bl
chandin refuse et se met tristement à la recherche
sa femme et de son fils, portant son bras coupé.
haut du ciel un ange lui promet qu'un jour il retrouv
son fils, et qu'alors il sera guéri.

Du bon roy Blanchandin le mien corps vous laira (fol. 2
Qui .xxx. ans quist son fils avant qu'i le trouvast.
.xv. ans alla tout seul, ne vous mentiray ja,
Et avecques Tristan aussy .xv. ans alla,
Car par grant adventure ly ung l'autre trouva;
Or en lairay ung peu, et mon corps vous dira
De la franche royne commant elle arriva
Et commant ot sy fain, à pou que n'enraiga;
Oncques mès gentil dame tant de maulx n'endura.

Seigneurs, or faites paix, pour Dieu le droiturier
Ystoire vous diray qui moult fait à priser:
C'est du baron saint Gille qui Jhesus ot moult cher.

---

[1]) Ou *Blanchandin*, le ms. a *Blanch.* Mais réellement c'est b
de *Blanchandine* et de Tristan qu'était né Raymon; voy. à la p
précédente.

Caudas, après avoir fait mettre à mort les hommes de Blanchandin et écorcher vif le cardinal, s'était fait couronner roi du pays. Pendant ce temps Clarinde continuait de voguer au hazard, priant Dieu et alaittant son enfant. Elle se sentit bientôt épuisée:

L'enffant baise cent fois, n'en peut estre saoullée, (fol. 261)
L'enffes au gré de Dieu en fist une risée.
Quant la dame le voit, à poy que n'est dervée;
Sa mamelle lui tret, l'enffes la bouche bée,
Mais tant l'avoit deux jours et sachée et tirée
Let n'en povoit yssir dont sa bouche arosée
Feust en nulle maniere. . . . .

Le troisième jour, n'en pouvant plus, elle résolut de se jeter à la mer, espérant que Dieu aurait pitié de son fils et le conduirait à bon port. Dieu ne voulut pas la laisser périr,

Car ainsy qu'à deus piés au bort escalengoit, (fol. 262)
Senti en ses mamelles le let qui lui sourdoit.
A sy grande planté vous di qu'i lui venoit
Que par dessoubz ses draps en la nef lui couloit,
Et là fist ung tel ru du let qui lui versoit
Que le batel entour arousés en estoit.
La dame vit son let qui ainsy espandoit.
Ses mains joint vers le ciel et Jhesus en looit;
Et a dit doucement son fils alaicteroit
Ains qu'elle se noyast; adoncques y couroit;
Elle saisy l'enffant qui affamés estoit,
De sa destre mamelle doucement l'aletoit,
Elle print la senestre, à bouche la mectoit,
Par famine de fain le let de lui sachoit;
Et Dieu à tel foison la royne en donnoit
Que .III. jours en vesqui, car Jhesus le vouloit.

Au bout de six jours elle aborda en Lombardie, et se dirigea vers Paris, vivant d'aumônes comme une truande.

Pour l'amour de l'enffant qu'elle ot en sa baillie (v°)
Avoit trestous les jours sy très grande sachie
Que .XXX. aultres truandes ne le mengassent mye;
Mais la dame leaulx qui moult fut enseignie,
Quant elle en a assés elle n'y reva mye,
Car n'estoit pas venue de la truanderie.

Après être restée longtemps dans ce pays, elle se rendit en Allemagne et arriva à Couvelances (Coblentz). L'évêque

tenait cour de personnages qui allaient se rendre e Syrie. Les truands, qui se trouvaient là en grand nombr s'en réjouissaient.

A son hostel avoit gent de truanderie, (fol. 263)
Estenelles, ribaux et sy faicte mesgnie.
Et disoient en hault, en menant bonne vie:
«Despendons tous nos biens en icelle nuytie
«Car nous arons demain de gras taillouers à hye.»
Bien les oit la royne qui n'est pas endormye;
Son enffant aletoit qui la char ot polie.
«Hé Dieu!» dist la royne, »mal sui aprivoisie
«D'estre avec tel gent dont j'ay la voix oye;
«Ly ung fet le malade, l'autre gentillerie;
«L'autre porte ung enffant qu'il emprunte à la fye. . .

Le lendemain, comme elle chauffait son enfant à cheminée, un «quoquin» lui propose de l'épouser,

Cest enfant porteroye toute jour ajournée,
Sy diroie qu'encore ne seriés relevée; (v°)
J'aroye tant de pain, ains que feust la vespréo,
Que nous ne[l] despenderiens en quinzaine passée.

Un autre vient l'embrasser, mais elle lui répond par u si bon coup de poing qu'elle lui met les dents en sang. El se rend auprès de l'évêque qui la reconnaît pour l avoir administré le baptême en Ermenie. Elle lui ra conte ses malheurs. L'évêque la comble de soins. «Vou serez honorée», lui dit il,

«Com vous feussiés m'amye et l'enffes feust mes filz« (fol. 264 v

Et il lui donne sa terre. La dame se souvint du truan qu'elle avait blessé d'un coup de poing, et lui fit porte douze pots de vin et cinq paons rôtis. L'hôte et l'hô tesse éprouvèrent aussi les effets de sa bienfaisance.

Or en lairay ung poy, mais g'iray retournant (fol. 266)
A Guyon de Nanteul et au noble Tristan
Et au bastart aussy, le noble conquerant
Et au bon roy Ganor qui tant ot fier semblant.

Tous ces barons étaient en Ermenie excepté Doon, qu était resté à Rochebrune auprès de sa tante Florine [1])

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 374.

Lorsqu'elle eût tout préparé pour le tournoi, il partit pour Ermenie et offrit à Tristan la main de sa tante. Celui-ci s'en défend: il veut la gagner selon les conditions du tournoi. En attendant, il se fait couronner roi d'Ermenie, terre que Blanchandin lui avait donnée. Ganor prend congé de Tristan et annonce l'intention d'aller reconquérir Aufalerne. Gui lui remontre qu'il n'a point assez de monde pour tenter cette entreprise; il l'engage à se rendre avec lui à Nanteuil, et quant ce fief lui aura été rendu par Charlemagne, il l'aidera à reprendre Aufalerne. Puis ils partent, laissant Tristan seul avec Doon. Douleur d'Aiglantine. Elle pressentait qu'elle ne reverrait plus son fils. Gui de Nanteuil aussi se sentit si affligé qu'il eut la pensée de retourner auprès de son fils;

Mais, sachiés, ce n'yert mye sa droite destinée (fol. 270 v°)
Car il devoit mourir à Nanteul la fermée.
Là le meurdry Persant par malle destinée;
Puis l'occist Grevesson qui[l] conquist à l'espée,
Qui estoit à Tremongne entre la gent dervée.
Là avoit Guintelin à mouller espousée
Clarinde [1]), qu'à Tristan fut amie prouvée.
Ençainte fut de lui quant elle fut happée,
De la gent sarrasine à Tresmongne menée;
Là la print Guintelin comme sa mariée
Et au chef de son terme fut d'un fil delivrée;
Dont le roy s'esmaya en ceur et en pensée,
Et lui dist maintes fois: «Doulce dame loée,
«Trop me suy merveillans, c'est verité prouvée,
«Qu'en sept mois ay ung fils; c'est chose desguisée.»
Et celle lui a dit, comme bien advisée:
«Sire roy Guintelin, n'ayés chere effraée,
«Car ce est la coustume en la nostre contrée.
«Dame n'est que .VII. mois de son fruit emblavée.»
Dont cuidoit Guintelin que la dame senée
Lui deïst verité; s'apaisa sa pensée.
L'enffant tenoit con fil de sa propre engendrée,
Mais c'estoit fil Tristan d'Ermenie la lée;
Puis l'occist Greveçons par malle destinée,
Ainsy que vous orrés en la chançon rimée.

---

[1]) Lisez *Clarisse* cf. fol. 157. Cette faute est assez fréquente dans ce manuscrit.

Dès la première entrevue Florine et Tristan s'éprirent l'u de l'autre du plus vif amour. Un traître qui s'en aperç alla prévenir le soudan Baudillon qui était venu a tournoi pour l'amour de la dame. Le jour même, à table de Florine, Doon et Tristan sont assaillis p soixante Sarrazins. Mais ils n'avaient pas quitté leu armes: ils se défendent vaillamment, Florine vient à le aide à la tête de vingt jeunes filles armées d'épieux, miséricordes ou de bâtons. Elle tue de sa main Ba dillon, et enfin les deux chrétiens sont délivrés. Flori alors ordonne à tous ceux qui sont venus pour «tou noyer» de vider la ville. Ils réclament en vain le tou noi annoncé.

«Seigneurs», dist la roïne, «vous estes my servant, (fol. 274
«Sy devés obeïr à fere mon commant.
«Je vous pry et requier en l'onneur Tervagant
«C'on ne voit du tournoy jamès nul jour parlant.
«Le tournoy est passé, céans a esté grant;
«Sachés j'ay detenu trestout le mieulx faisant.»

Les amirans Sarrazins, qui avaient espéré gagner prix du tournoi, se retirèrent irrités. Tristan fit baptis Florine et l'épousa.

Là engendra Tristan en la dame adrecie (fol. 275 v°)
Ung fils preu et vaillant, sy con l'istoire crie.
Beuvon fut appellés sy con l'istoire crie (*sic*).
.xxxii. ans vesqui, mais par losengerie
Fut l'enffes enherbés dont je vous signiffie
Par les felons traïstres que le corps Dieu maudie!
Qu'envers Raymon son frere firent tant par envie
Que Parise en chassa la duchesse enseignie,
Seur Doon le bastart de Nanteul [1]) l'enforcie;
Car sa sereur donna par grande seignorie
A Raymon son nepveu, qui la chere ot hardie,
Le fils au roi Tristan le seigneur d'Ermenie. [2])
Les traistres envoierent par leur losengerie

---

[1]) Dans le poëme qui lui est consacré, Parise est présentée com la fille de Garnier de Nanteuil (v. 11); elle serait par conséquent n la sœur, mais la tante de Doon le bâtard.

[2]) fils de Tristan et de Blanchandine; voir le premier artic p. 30.

Pommes envenimées en la chambre Parise.
Beuvon sy n'en menga c'une seulle moitie(e):
Tantost qu'il en menga chéy tantost sans vie;
De quoy la dame en fut à grant tort enchassie [1])
Ainsy que vous orrés ains l'istoire finie. [2])
Mais ainçois vous sera recordée et noncie
Mante belle matiere, s'elle peut estre oye;
Car de saint Gille orrés et la fin et la vie
Et commant le scien pere qui la brace ot tranchie
Retrouva son enffant en la forest antie,
Ermite, Dieu servant le fils sainte Marie.
Tant l'ama Dieu que la manne lui fut envoye [3])
Dont le preudons vesqui de son temps grant partie,
Et sauva Charlemaigne de France la garnye.
Se saint Gilles ne feust, son arme feust perie.

Le lendemain Tristan fit occuper Rochebrune par les troupes qu'il avait amenées avec lui, et tous ceux qui refusèrent le baptême furent passés par les armes. Pendent la nuit suivante, il rêva de Blanchandin. Il résolut de l'aller retrouver. Il partit donc à la tête de cinq cents Erminois, laissant son épouse désolée et son fils Raimon sous la garde de Doon. Arrivé en Grèce, il apprit l'infortune de celui qu'il cherchait. Résolu à le venger, il attire Caudas vers ses vaisseaux, sous prétexte de lui payer le droit de péage, et l'ayant défié, il le tue et met en fuite son escorte. Puis, ayant rejoint ses gens, il les renvoie à Rochebrune et, monté sur Tôt-courant, son cheval *faé*, il se met à la recherche de Blanchandin. Il le chercha pendant vingt ans.

Seigneurs, or entendés, pour Dieu de paradis;: (fol. 280)
De Guyon de Nanteul diray à mon advis
Commant ne par quel tour le bon duc fut murdris.

Gui de Nanteuil s'étant embarqué avec sa femme, sa mère, Ganor et les enfants de ces deux derniers [4]), ne

---

[1]) Ms. *enchassée.*

[2]) Ces faits, si positivement annoncés, ne sont nullement racontés dans notre roman; mais ils sont le sujet de *Parise la duchesse.*

[3]) Ms. *envoyée.* De plus ce vers est faux.

[4]) Voy. ci-dessus p. 379.

tarda pas à aborder à Brindes. De là ils se rendire par terre en Provence et s'arrêtèrent en Avignon. Gui Nanteuil, accompagné d'Aiglantine, se dirigea vers Par Il se présenta à Naimes et à Ogier [1]) et leur raco ses aventures. Ils furent tout émerveillés. Charlemag ne le fut pas moins et rendit à Gui son fief, reco naissant l'avoir saisi à tort. «Vous parlez bien», Gui, «mais veuillez aussi commander à Persant et «Macaire de déguerpir, car, si je les trouve à Nante «je les ferai pendre.» Le roi y consentit et écrivit ce sens aux deux traîtres. Ceux-ci résolurent alors se défaire de Gui, et en effet, ils l'assassinèrent com il traversait une forêt pour se rendre à Nanteuil. Pu afin de céler ce meurtre, ils empoisonnèrent Aiglant qui l'accompagnait [2]). Un espion courut à Avignon p avertir Antoine et Richer; mais ils étaient avec leur p au siége d'Aufalerne qu'avait occupé Clariant de Nu cousin de Galafre. Lorsqu' Aye apprit la fatale nouv elle en mourut de douleur. Ganor et ses fils, inforn de ces malheurs, jurèrent d'aller à Nanteuil et de met à mort Persant et sa lignie; mais Clariant les tua t trois dans une sortie.

Ainsy fut Clarians tout sires du païs, (fol. 284)
Et sy tint Aufalerne et trestout le pourpris.
Mais il en fut en fin à crueuse mort mis
Par le bon Greveçon qui tant fut de hault pris:
Ce fut ung chevalier courageux et hardis;
Sy fist telle proesse en la salle à Paris
Par devant Charlemaine, le roy de saint Denis:
A la table seant, devant tous ses marchis,
Vint occire Persant qui fut ses ennemis
A une Pentecouste, ung jour de moult hault pris
Ainssy que vous orrés, mès que je soye oys. [3])
Mais ainçois vous diray, s'il plest à Jhesu Crist,
Commant tua son père dont il fut moult marris,

---

[1]) Il est à noter que ces deux personnages sont les seuls p de Charlemagne qui figurent dans *Gui de Nanteuil.*

[2]) J'ai publié ce passage dans la préface de *Gui de Nant* p. xx—xxij.

[3]) Ce fait n'est point raconté dans le poëme.

Et commant fut depuis es sains fons beneïs.
De Tristan vous diray qui tant fut seignoris,
Qui queroit Blanchandin par estrange païs.
Deçà mer et delà alla tout le marchis
Qu'en .xv. ans n'arresta, se nous dit ly escrips.

Pendant que Blanchandin les allait quérant, Gille et sa mère vivaient à *Couvelance* auprès du bon évêque. Enfant de dix ans, il s'enfermait tout le jour pour dire ses oraisons, et distribuait ses vêtements aux pauvres. Dieu! que sa mère était heureuse en lui voyant de si bonnes dispositions. Il avait quinze ans lorsque, se sentant mourir, elle lui apprit toute son histoire, et comment il avait un frère nommé Raimon né de Blanchandin avant sa transformation en homme. On l'enterra dans une abbaye de Couvelance.

L'évêque avait une nièce, nommée Marie, qui devint éperduement amoureuse de Gille. Elle lui fit connaître ses sentiments. Le jeune homme la reprit doucement, mais la jeune fille était peu disposée à goûter ses conseils:

«Gilles«, dist la pucelle, «lessés vo sermonner
«Point ne veul maintenant oyr de Dieu pleder. (fol. 286)
»On ne doit pas tant dire que on s'en puist taner. [1])
«Avecques le bien fere que chascun doit loer
«Convient il à la fois pour le temps oublier,
»Mener aucune vie pour soy à conforter.
«Je ne sçay meillour vie que par amours amer;
«Sachés se je trouvoie ung sy fait bacheller
«Qui daignast mon amour querre ne demander
«Je croy qu'au premier mot qu'il en voroit parler
«Lui donrroye mercy, s'on s'y pouoit fier.»

En entendant ce langage, Gilles changea de couleur; il leva la main, et faisant sur la jeune fille le signe de la croix, il lui dit:

«Par foy, vous avés bien mestier de confesser;
«N'en vourroie autant dire pour les membres couper.»

---

[1]) Locution vulgaire que l'on n'aurait pas crue si ancienne.

Et il s'enfuit de la chambre. Dans son désespoir, jeune fille se donne au diable, qui ne manque pas d'ap paraîte sous la forme d'un homme.

Seigneurs, ly ennemis à la dame abita,
Et vous di pour certain ung diable [1]) engendra
Qui ou corps de la dame parfaictement parla.
Ainsy que vous orrés qui taire se vorra. (v°)

L'état de Marie ne tarda pas à devenir visible; l'é vêque, informé, pressa de questions sa nièce qui désig le jeune Gille comme son séducteur. Etonnement l'évêque.

A ses prelas a dit: «Grant merveille cy a. (fol. 287)
»Encore dit on voir, on l'a dit de pieça:
«Que pis vaut la coye eaue que celle qui courra.

Sur l'avis des prélats assemblés, on saisit le jeune hom qui prend d'abord les sergents chargés de l'arrêter p des diables, et fait sur eux le signe de la croix. Mis présence de l'évêque, il essaie en vain de se défendre est condamné au feu. Il accepte son sort avec résig tion. Après avoir dit ses dernières prières, au mom de monter sur le bûcher, l'idée lui vient de demande être mis en présence de la jeune fille, ce qui lui est cordé. «Le diable vous tente», dit-il à la nièce l'évêque, «au jugement dernier il vous sera deman «compte de ma mort. — Oncle, brûlez-le, car il m'a v «lée.» Mais aussitôt une voix d'enfant se fit entend sortant du corps de la dame:

«Sire evesque», dist il, «ja ne vous avenra (fol. 289 v°)
»Que vous ardés Gillon; vraiment coupe n'y a
«Car oncques en sa vie vos niepce n'adeza;
«Ne ne fus engendrés de lui, ne doubtés ja:
»Fils suy de l'ennemi et cil engendré m'a.»

En entendant ces paroles les assistants s'éloignèrent de jeune fille, et l'évêque ordonna de la jeter au feu, mais e s'y précipita d'elle-même; le diable quitta son corps, et à moment le ciel s'obscurcit et le comble du palais s'écrou

---

[1]) Ms. *diables*.

L'évêque résolut de se faire hermite, et offrit son bénéfice à Gille, qui le refusa, voulant lui aussi être hermite. Ils partirent ensemble. A Meaux l'évêque mourut.

> Là est saintiffiés dedens une abahye, (fol. 290 v°)
> St. Cornille [1]) a à non en icelle partie.

Gille continua tout dolent sa route vers la Provence. C'était la terre de ses pères, mais elle était demeurée sans hoir, et Charlemagne l'avait prise en baillie. Il y avait à sept lieues d'Avignon une épaisse forêt; ce fut là que le saint s'arrêta. Il vivait d'herbes, mais une biche venait chaque jour, par la volonté de Dieu, les arroser de son lait.

Blanchandin, portant toujours son bras coupé, arriva à Couvelance et apprit le miracle dont Gille avait été l'objet. Il reconnut bien aux détails qui lui furent donnés que c'était son fils. En même temps il apprit la mort de Clarinde sa femme. Désolé, et ne sachant où porter ses pas, il résolut de passer en Angleterre dans l'espérance d'y trouver son fils.

> Helas! le roy l'eslonge, mais ne scet où aller; (fol. 292 v°)
> Encore lui couvient bien .xv. ans cheminer
> Ains qu'i trouve celui qui le porra saner.

Etant à Liége, il apprend qu'un tournoi va avoir lieu à Namur à l'occasion du mariage du seigneur. Il s'y rend.

Revenons à Tristan qui, pour acquitter son serment, était toujours en quête de Blanchandin. N'ayant plus d'argent il résolut d'en aller chercher à Nanteuil. Chemin faisant il passa par Couvelance et apprit que celui qu'il cherchait avait quitté cette ville depuis trois jours, mais on ne put lui donner aucune direction pour le rejoindre. S'étant remis en route, déseperé de ne savoir quelle voie suivre, il rencontra un chevalier qui lui offrit

---

[1]) Saint-Corneille était à Compiègne et non à Meaux.

de le faire entrer au service d'un comte, ce qu'il accept d'autant plus volontiers qu'il manquait d'argent. Présent au comte, Tristan lui plut tellement que celui-ci l offrit cent livres par an et une robe fourrée. Trista refuse l'argent, mais il acceptera l'engagement si l comte lui accorde un don. Ce don c'est d'être admis joûter au tournoi,

> «A loy de chevalier; ce sachés sans doubter, (fol. 294)
> «Que je suis chevalier, sy m'en puis bien merler,
> «Avec les chevaliers esperons d'or porter . . .»

D'abord, Tristan joûta avec le comte de Namur; du pre mier coup il le porta à terre avec une telle violenc qu'il faillit le tuer.

> «Dieu!« dient ly baron, «qui est ce vassal là? (fol. 295 v
> «Vecy le plus bel cop que huy on y donna.
> — Par foy!» se dist li aultres, «le pris emportera» . . .
> Et ly quens de Namur encore gisoit là;
> Ne se peut relever, chascun dit qu'i mourra.

On fait part de son état à celle qu'il avait épousé l matin:

> «Par foy!» dist la comtesse, «cil qui à lui jousta
> «Est tout le plus vaillans qui soit aulez [1]) deçà.»
> Et puis dist coiement; «Bel chevalier y a,
> «Bien taillés pour deduire une dame, s'yl l'a.
> »Moult sera aeureuse qui tel seigneur ara.»

Tristan désarçonne successivement les deux frère du comte. On lui accorde le prix, qui consistait en un couronne d'or ornée de pierreries. Pour lui faire plu d'honneur, le comte de Namur, tout blessé qu'il étai monta à cheval et vint mettre son palais à sa disposition mais le comte à qui Tristan s'était engagé, insista pou le garder chez lui. Comme ils passaient par les rues Blanchandin reconnut Tristan «aussi bien qu'un denier» et courut lui baiser le pied. Les deux amis qui s'é taient tant cherchés se trouvant ainsi réunis, résoluren

---

[1]) «De ce côté» voy. Gachet au mot *lés*; de même à la page sui vante, et toujours en un mot:

> Et le roy Blanchandin qu'estoit aules de là.

de partir ensemble pour aller à la recherche de Gille. Tristan obtint du comte son congé, et lui offrit la couronne d'or qu'il avait gagnée au tournoi. Le comte refusa de la recevoir et l'obligea même d'accepter un cheval et cent marcs d'or fin.

Ung petit vous yray de ces deux rois lessant, (fol. 299)
De la mouller Tristant vous yray recordant
Et du gentil bastart houneste et souffisant,
De Raymon et de Beufve qui ja estoient grant.

Il arriva que Florine, l'épouse de Tristan, mourut; Doon le bâtard, résolut alors d'aller trouver sa mère, à Valvenise, espérant avoir des nouvelles de Tristan. Il emmena avec lui Raimon et Beuves. Sa mère, Honorée, lui fit bon accueil; elle l'engagea à se défier des parents du comte de Pouille qu'il avait tué autrefois [1]). «S'il vous plait», lui dit-elle, «vous pouvez encore épouser sa veuve, Melior. — Dame, ne m'en parlez pas, elle a trahi son seigneur, elle est cause de sa mort.» Garnier (l'époux d'Honorée), fit écrire cette parole et l'envoya à la comtesse: Doon en perdit la vie, comme vous l'entendrez [2]). Au bout d'un an, Doon partit pour Avignon, où il espérait voir Richer et Antoine; il ne savait pas qu'ils étaient morts. Au moment de prendre congé, Parise la fille d'Honorée, qui s'était éprise d'amour pour Raimon, lui donna son anneau.

Puis l'ot le duc Raymons à per et à mouller, (fol. 300 v°)
Mais mieulx venist Parise prins eüst ung berger;
Car puis lui fist souffrir à tort grant encombrier
Ainsy que vous orrés cy après retraitier. [3])

Chemin faisant ils apprirent la mort d'Antoine, de Richer et de Gui. — «Cette terre est à vous», dit alors

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 30.

[2]) Mais cela n'est pas raconté dans le poëme.

[3]) L'événement annoncé par ces vers n'est nulle part raconté dans *Tristan*; il s'agit de l'expulsion de Parise soupçonnée par son mari; voir *Parise la duchesse*.

le bâtard à ses neveux, »mais le roi de France la d
«tient, il s'agit de la recouvrer.» Raimon déclare qu
ne repassera plus la mer; il donne Rochebrune et Ermen
à Beuves et ne veut d'autre terre que la Provence. To
en devisant ainsi ils arrivaient à Avignon que gouvernait
traître nommé Antheaulmes. Etant entré dans la ha
aux bourgeois, le bâtard parla ainsi:

. . . . . . Or m'entendés, baron: (fol. 302)
«Vecy ung damoisel qui est de grant renon,
«Qui est le prouchain hoir de ceste region,
«Car il est fils du fils au riche duc Guyon,
»Le seigneur de Nanteul cui [1]) Dieu face pardon!
»Roy fut oultre la mer, que de fy le scet on,
«Et est roy d'Ermenie, de Rochebrune en son;
«Mors est Tristan ses peres qui ceur ot de lion.
«Or a oy parler de la destruction
«Le riche roy Ganor et sy enffant en son,
«Qui sont mors en bataille à tort et sans raison,
«Du païs d'Auffalerne et la cité de non;
«Or vous prie cil enffes c'on appelle Raymon
«Que lui veullés aider à occire le glouton
«Qui ses oncles a mis à grant destruction;
«Et si le retenés sans nulle mesprison
«A seigneur souverain, avoir en doit le don;
«Car il en est droit sires, bien prouver le peut on:
«Il est fils de mon frere, qui Tristan ot à non.
«Fils suys Guy de Nanteul, mais bastart m'appell'on,
«Sy que à l'eritaige ne demande ung bouton,
«Mais d'aider mes nepveux ay bonne entencion.»

Le châtelain Antheaulmes est averti: il fait saisir l
trois chevaliers; malgré leur défense Doon et Beuves so
pris et jetés en prison, Raimon s'échappe et s'enfuit da
une forêt où il trouve un ermitage. C'est là que d
puis sept ans vivait saint Gilles. Il avait acquis u
telle réputation de sainteté que de vingt lieues à la ron
on venait se confesser à lui. Raimon, qui ne savait qu'il s'
dressait à son frère, lui demanda sa route. Gilles lui co
seilla d'attendre dans sa cellule jusqu'au lendemain mati
Raimon accepta, et, de peur que son cheval lui fût enle

---

[1]) Ms. *qui*.

par des voleurs, il voulut le faire entrer aussi dans la cellule:

Le cheval estoit hault, ly huis n'estoit pas grant,
A l'entrer à l'ostel va la maison croulaut, (fol. 305)
Le comble par dessus se va sy eslongant
Le combles est versés, Gilles s'en va fuyant;
En sa chappelle entra à Jhesu Crist priant
Qu'i garde le vassal, qu'i ne se voït bleçant.
Mais d'encoste Raymon va ung bans reversant,
Sur le col du destrier va la buche cheant,
Et se n'ot Raymon garde; adonc se va seignant;
En la chappelle entra, son frere va suyvant,
Et la maison tresbuche, rien n'y va demourant.
«Maison», se dit Raymon, «au diable te commant,
«Et le maistre ensement qui t'alla charpentant,
«Car ce n'est pas ouvrage de Turc ne de, Persant.
»J'ay perdu mon cheval dont j'ay le ceur dolant.
— A Dieu!» ce dist l'ermite, «alés de Dieu parlant;
«De la voye au diable vous allés destournant.
«Ceulx qui sont en leurs las sont appellés meschant.

«Chevaliers», dist Saint Gilles, »or ne vous ayrés:
«Prenés en gré de Dieu toutes ses voulentés.
«Car soyés bien certains, et il est verités,
«De tout ce que Dieu fait il doit estre loés.
»Mieulx vault que vo cheval soit occis et finés
«Que dessus vostre chief feust le merriens versés.
— Sire» s'a dit Raymon, «ja Dieu n'en ait huy grés![1])
«Convent il dont par force, esse plet pourparlés
«Que moy ou mon cheval soit au jour d'uy tués?
— Amis», dit le preudons, «et c'or vous assasés;
«Se venu ne vous feust ycy c'est grieftés
«Encor[e] puyssiés estre pis assenés.
«Dieu le fait pour vo bien, frere penés [l']en gré.»

Raimon goûte peu ces consolations: son cheval lui manque juste au moment où il en a le plus besoin, il faut absolument que l'ermite le lui remplace. — «Mais d'abord faites recharpenter ma maison, puis je vous donnerai un bon cheval.» Satisfait de cette assurance Raimon s'endort pendant que le saint dit ses matines. Il était grand jour quand Raimon se réveilla, et à sa grande surprise il vit que la cellule était rebâtie, et

[1]) Ms. *grefz.*

mieux que devant. Il comprit alors que son hôte éta un saint homme et aimé de Dieu; il se jeta à ses pied lui demandant pardon. Saint Gille l'exhorta à prend en gré les épreuves envoyées par Dieu. Raimon attend lui conta toute son histoire, lui demandant conseil. A récit l'ermite vit bien que c'était son frère, «mais» pens t-il, «si je me fais reconnaître, il ne voudra jamais co «sentir à me laisser ici.» Enfin, n'y tenant plus, il se je dans ses bras de son frère, et disant qui il était;

Li ung acole l'autre, tendrement lermoya, (fol. 307)
Ains ne fut tel pitié ne jamès ne sera.

Vers midi, le saint alla cueillir les herbes dont il f sait depuis sept ans sa nourriture, et les mit en un ta alors vint une biche, envoyée par Dieu, qui les arro de son lait [1]). Gilles en offrit à son frère. Celui-ci mit à pleurer. «Frère», dit-il, »est-ce là ce que vo «mangez? — Oui, c'est une bonne nourriture, et qui r «fera jouir de la gloire céleste. — Par mon chef, je «sais ce qui m'arrivera ni si jamais mon âme ira en P «radis, mais je ne mangerai pas de ces herbes. Où ven «on à manger? Y a-t-il par ici ville ou maison? — «deux lieues d'ici le plus près. — Au moins allumez «feu, et j'aurai bientôt à manger.» Le saint homme le feu, et Raimon allant à son cheval lui trancha cuisse et la dépouilla.

Car ce est la coustume ou païs par delà (fol. 307 v°)
Que de cheval mengüent, de ce ne doubtés ja.
Mieulx l'aiment que d'un beuf, ja sy bon ne sera.

Quant la viande fut rôtie, Raimon la mangea penda que Gille dînait de ses herbes. Raimon en pleurait. I soir, le saint ermite s'étendit sur un lit de feuilles mit une pierre nue sous sa tête. Cela agréa peu à Ra mon; il demanda où il se coucherait, et où étaient l draps. — «Frère», dit le saint, «ne parlez point c «cela. Craignez le Seigneur qui descendit sur terre:

---

[1]) Il est question de cette biche dans la légende latine, *Bo* Sept. I, 301.

«était tout puissant, il avait créé le monde, et cependant il voulut naître pauvrement, et n'eut, pour se réchauffer, que l'haleine d'un bœuf. Les feuilles signifient la croix où il fut placé, la pierre sa couronne «d'épines. Je crois bien gagner par là le royaume des «cieux.» Raimon pleura tendrement; mais il essaya en vain de dormir. Au matin il proposa à son frère de l'emmener, lui offrant la moitié de son héritage. Celui-cy ne se laisse point persuader, mais il engage Raimon à faire ses efforts pour délivrer Doon et Beuves. C'est bien aussi ce que Raimon compte faire: il ira demander secours à Honorée, la mère du bâtard, et reviendra saccager Avignon. Sur ces entrefaites paraissent des chevaliers de France, parmi eux Richard de Normandie et Savari de Toulouse, qui viennent chercher l'ermite à qui Charlemagne désire se confesser. Gille y consent après quelque hésitation, il part, conseillant à Raimon de demeurer caché. Mais celui-ci n'est pas de cet avis:

«Frere, g'iray o vous, car g'y puis pourfiter; (fol. 309)
«A Charlon vous faura en penance donner
«Que du mien heritage il me lest possesser,
«Car à tort le retient: c'est legier à prouver.
«Vraye absolucion ne lui povés donner
«S'il ne rent à aultruy ce qu'i veult desrober.
«Il tient Prouvence à tort, sy lui povés moustrer. (v°)
«Et ly sains homs respont: «Bien luy saray moustrer,
«Et s'il veult raison croire il fera à amer.»

Ils se mettent en marche, saint Gilles à pied, Raimon sur le cheval qu'on offrait à son frère. Arrivé en Avignon, les bourgeois reconnaissent Raimon et avertissent Antheaulme qui veut le faire saisir. Grâce aux prières du saint et aux menaces de Richard de Normandie, ils arrivent sans encombre au palais, où se trouvaient Charlemagne, Naimes, Ogier, l'écossais Guillemer et les douze pairs. Le lendemain, l'empereur se confessa, Gille l'exhortait à la pénitenee:

«Recongnois cy ta vie, gentil fils à baron; (fol. 310)
«Rois es de doulce France et ainsy t'appell'on
«Emperiere de Rome et d'Allemaigne en son;

«Mais tu n'es au jour d'uy c'uns homs, bien le scet on.
«T'ame n'ara hauteur neant plus qu'un garçon
«Se tu ne le dessers par ferme entencion;
«Car ja par ta noblece n'aras de Dieu pardon
«Se de peché n'as sain le corps comme poisson.
«Ja as fait maint peché par le tien ceur felon:
«Et guerroié tes princes à tort et sans raison;
«Tu fezis moult de maulx Regnault le fils Aymon
«Si guerrias à tort Girard de Roussillon [1]) (v°)
«Or amende ta vie, car il en est saison.»

L'empereur répondait qu'il avait dit tous ses péché Hélas! il laissait le plus gros et disait les petits! Sai Gille se revêtit des «armes Dieu» [2]) et dit la messe. A moment de la secrète, il adressa à Dieu une fervent oraison pour Charlemagne, priant que ses péchés, ceu même dont il n'aurait pas fait pénitence, lui fussent r mis. A ce moment un ange descendit du ciel, et te dit au saint un bref. L'ermite le prit et y lut q Charles avait commis un péché dont il n'avait jamais volonté de se confesser. Il se retourna et de sa ma signa l'empereur. Celui-ci s'approcha, lut le bref pleura amèrement. Il confessa le péché et reçut l'abs lution. Le péché était horrible, on ne le connut pa mais certains supposent que ce fut le péché qu'il comm lorsqu'il engendra Rolant en sa sœur germaine [3]). A prière de saint Gille, Charlemagne, avant de s'éloigne donna à Raimon l'investiture par le bâton d'Avignon de Nanteuil. Le jeune duc délivra son frère et son oncl et saint Gilles retourna dans son ermitage.

Au bout de quelque temps, Raimon résolut, à suggestion du bâtard, d'aller reconquérir Aufalerne q avait appartenu à Ganor. Il fit de son oncle son mar

---

[1]) Ces deux adversaires de Charlemagne sont ordinairement me tionnés ensemble dans les poëmes de la geste de Doon de Mayenc et surtout dans *Gui de Nanteuil*, voy. dans ce poëme vv. 676-7 1666-7.

[2]) Les ornements sacerdotaux.

[3]) Ce passage est cité dans une note de *Huon de Bordeaux*, LXXIIJ. M. G. Paris a rassemblé et discuté les différentes formes d ce récit dans son *Histoire poétique de Charlemagne* p. 378-82.

chal et de son frère Beuves son gonfalonier. Saint Gilles quitta sa forêt pour se joindre à eux, désireux de trouver une occasion de combattre les payens. Comme ils étaient en route pour Aufalerne, ils apprirent que Rochebrune était tombée aux mains du Sarrazin Guintelin de Tremoigne qui en avait fait don à Garcion, le tenant pour son fils [1]). Dès le premier engagement, saint Gilles, s'étant imprudemment avancé à la poursuite des Sarrazins, fut fait prisonnier. Le siége dura quatre ans. Pendant cet intervalle Clarisse, la femme de Guintelin, trouva le moyen de s'entretenir avec saint Gilles, et fut par lui absoute du péché qu'elle avait commise en s'unissant à son cousin germain Tristan. La ville étant affamée, Guintelin, Clarisse et Garcion s'échappèrent sur un navire, et les habitants ouvrirent leurs portes aux chrétiens.

Les fugitifs arrivèrent à Aufalerne où se trouvait Clariant avec son épouse Margalie, la plus belle femme de toute paiennie.

Mais puis fut es sains fons levée el baptisie (fol. 317)
Et fut femme Beuvon à la chere hardie [2]),
Le frere au duc Raymon qui tant ot seignorie
Qui à Parise avoit son amour octroye [3])
Qui par faulx traïsteurs fut à tort déchassie [4]).

Ils sont bientôt attaqués par les chrétiens. Exploits de saint Gille qui, par pénitence, portait une hache d'un poids énorme. Les Sarrazins sont refoulés dans la ville.

En poursuivant les paiens Beuves fut rencontré par son frère Garcion, et par lui fait prisonnier. Amené à Aufalerne, il fut, sur la prière de Margalie, qui d'abord s'était éprise de lui, épargné, et réservé en vue d'un échange. — Le siége dura trois ans; Raimon avait fait construire autour de la ville soixante tours dans lesquelles logeait son armée. — Une nuit Margalie vient à

---

[1]) Voy. ci-dessus p. 358.
[2]) A ma connaissance il n'est question nulle part ailleurs de ce mariage de Beuves et de Margalie.
[3]) Ms. *octroyee.*
[4]) Cf. ci-dessus, p. 387, note 3.

Beuves et lui offre de le délivrer s'il consent à l'épous
«Dame», répond Beuves «c'est tout ce que je désire.

Ne sçay que vous yroie la chançon eslongant: (fol. 322
De la royne fist Beufves tout son commant [1]).

«Dame, d'où venez-vous?» lui demanda son mari à
retour. — «Beau sire, je craignais d'avoir oublié
«soir de renfermer ce franc, mais, grâce à Mahom,
«ne nous échappera pas. — Tervagant en soit lo
«demain je le ferai pendre avant le lever du soleil.»
dame en eut le cœur dolent.

Cette nuit même Garcion fit une sortie dans laqu
il enleva Raimon et le bâtard Doon. Clariant voulait
faire mettre à mort, mais sur le conseil de Garcion
consentit à les épargner. Les deux prisonniers retr
vèrent Beuves, qui les rassura en leur faisant part
espérances que Margalie lui avait fait concevoir. Rai
pleurait en songeant à Parise à qui il avait donné
amour.

Or aprouche le temps et la droite journée (fol. 324 v°)
Que Tristan avera l'ame du corps sevrée
Par le gentil bastart dont il fist engendrée
En Clarise la belle qui bien fut doctrinée [2]);
Huymès vous en sera la verité contée.
Des barons vous lairay de la tour gueritée
Et de saint Gille orrés la verité prouvée
Com [3]) guery Blanchandin qui la brace ot coupée.

Trente ans Blanchandin chercha son fils. Il en pa
dix outre mer avec Tristan, soudoier du roi qui te
Jérusalem. Il s'était fait faire un bras de fer auquel é
fixé son bouclier, et de l'autre bras il tenait l'épée.
bout de ce temps ils résolurent de retourner en Ermen
Ils y apprirent la mort de Florine, de Gui, de Ga
d'Antoine, de Richer, et le départ de Raimon et
Beuves pour Aufalerne. C'est là qu'ils se rendire
Arrivés aux camps des assiégeants, ils envoyèrent un m
sager pour annoncer leur venue. Celui-ci demande R

---

[1]) Voyez le premier article p. 7, note 2.
[2]) Garcion.
[3]) Ms. *commant*.

mon; on lui dit qu'il est prisonnier et on le conduit à son frère Gilles; mais,

«Seigneurs», dist le message, «vous m'alés degabant, (fol. 325 v°)
«Car onques Raymon n'ot à frere tel truant
«Aussy bien est taillés d'entrer dedens ung champ
«Que pour prendre les singes en ung bois verdoyant.
«Dame — Dieu vous confonde quant vous m'alés moquant!
«Cuidés que ne congnoisse Beufvon le bel enffant!»

On lui apprend que saint Gilles est frère de Raimon sans être fils de Tristan. Il accomplit alors son message, et Gille rend grâces à Dieu en pensant qu'il va enfin voir son père. Joie générale à l'arrivée des deux barons. Blanchandin montre à son fils son bras coupé. Le saint adresse à Dieu une fervente prière. Une voix céleste lui enjoint de rapprocher le bras coupé du moignon. Les deux parties se resoudent. — Tristan vint se confesser à saint Gille. Le saint l'exhortait comme on doit faire pour remettre les pécheurs dans la voie: «Il «y a», lui disait il, «en Aufalerne une femme chrétienne «n'a près de Verviers avec qui vous avez commis un «grave péché; c'est votre cousine germaine Clarisse. — «Qui vous l'a dit? Je n'en parlai onques à prêtre de «moutier.[1]) Je sais que j'engendrai cette nuit-là un fils ou «une fille. — Hé roi! tu as engendré le prince le plus «hardi qui soit en tout le monde et qui vous fait le plus «de mal. Bien souvent le matin il nous vient réveiller, «et pour lui nous n'osons dormir en nos lits. Il a pris «l'autre jour vos deux enfants et votre frère; on l'ap«pelle Garcion, et c'est vous qui l'avez engendré de «votre chair.» Tristan se mit à pleurer: «Si je pouvais «le prendre, je le ferais baptiser et lui donnerais terre.»

Ce jour tous allèrent festoyer; ils burent tant de vin qu'ils ne se pouvaient aider: il n'y avait dans l'armée queux ni bouteiller qui ne trébuchât. Mal leur en advint. Cette nuit même les Sarrazins conduits par Guintelin, Garcion et Clariant firent une sortie. Ils se diri-

---

[1]) Saint Gille le savait par Clarisse, voy. ci-dessus p. 394.

gèrent vers la tente des deux rois, où Gilles veillait se disant ses oraisons. Tristan et Blanchandin, réveillés toute hâte, n'étaient pas encore armés que déjà leur te était renversée. Si Tristan avait eu son olifant, il été sauvé, mais Gille l'avait pris et essayait en vain corner.

Mais n'en gectast ung son pour tout l'or de Paris, (fol. 3
Car le ber n'estoit pas du mont le plus hardis.

Tristan est blessé mortellement par Garcion. «Qui tu?» lui demande celui-ci. «Tu as tué Tristan le de Gui. — C'est un hardi baron qui l'a mis à fin; «m'appelle Garcion». Tristan reconnaissant son fils, mande à lui parler en privé. Le sarrazin l'empo jusqu'aux fossés:

«Viens avant», dit Tristan, «et baise-moi; je «pardonne ma mort. Je suis ton père, Tristan le fils «Gui de Nanteuil, et je t'ai engendré à Nanteuil en «cousine germaine Clarisse.» Puis il le conjure de convertir, de délivrer Doon, Raimon et Beuves, et venger la mort de Gui, assassiné par Persant.

Et quant il ot ce dit, puis ne parla raison; (fol. 330)
L'ame parti du corps: Dieu lui face pardon!
Entre les bras mourut de son fils Garcion
Qui moult ot en son ceur, grant admiracion
De ce qu'i lui avoit recordé tel leçon.

Garcion tout ému porte le corps de son père en Au lerne: il le désarme et appelle Clarisse. Celle-ci connait Tristan:

«Hé!» dist elle, Tristan, «doulx amis et secrés (fol. 330
«Le plus vaillant du monde et le plus redoubtés.
«Estes vous doncques mort et du siecle finés?»
Adonc le queurt baiser et estraint ses costés
Elle a dit à son fils: «Pour Dieu! c'or me tués,
«Car je ne veux plus vivre, je ay vescu assés
«Quant mon loyal amy est à la mort livrés.
«Mes cousins, mes amis, doulx, loyaulx et privés
«Qui vous a ainsy mort? las! dire nel poés!»

Il apprend à sa mère qu'il est le meurtrier et la blâ de ne lui avoir pas fait plus tôt connaître son père.

Cependant Guintelin et Clariant avaient continué le combat et ramenèrent prisonniers Gille, Blanchandin et douze chevaliers qui allèrent rejoindre prison Doon et ses deux neveux, mais ils ignoraient encore la mort de Tristan. Oyez ce que fit Garcion. Il descendit dans la prison portant un tortis enflammé et une épée nue. Il trouva les chrétiens, qui se croyaient à leur dernière heure, prêts à rendre chèrement leur vie. Il se fait connaître, et saint Gille confirme ses paroles. Alors, baissant la tête, il tend son épée et offre sa vie. Beuves allait frapper, lorsque saint Gille et Doon l'arrêtent. Ils s'embrassent tous en signe de paix,

Beuves le fist envis, trop ot le cuer dolent. (fol. 333)

Garcion reçoit, dans la prison même, le baptême, son nom fist changé en celui de Greveçon. «En effet», dit saint Gilles, «le seul homme que redoute Clariant est celui qui, sous le nom de Greveçon, doit l'occire.» Greveçon s'engage à tuer Clariant, mais il demande grâce pour Guintelin. — «Par Dieu, j'accorde que vous ne lui fassiez aucun mal», répond saint Gille, «mais «laissez-moi l'occire.» Le jeune homme insiste et obtient que son père adoptif soit épargné.

Las! pour quoy ne l'occient ly nobille baron! (fol. 334)
Car puis fist tant de mal l'emperiere Charlon
Entre lui et Goubault le traïstre larron
Que Charles en souffry mainte perdicion;
Mais puis en fut vengés par le bon duc Lyon
Qui fut sires de Bourges la cité de renon [1].

Les chevaliers se rendent au château et s'arment.

Or sont appareillé no baron chevalier; (v°)
Greveçon ly vassaulx ne se volt atarger,
Droit à l'uis de la chambre Clariant l'aversier
Est alés vistement le grant huis debriser.
Clariant sailli sus, sy commance à huchier:
«Mahon! qui esse là qui me vient resveiller?»
Et Greveçon lui dist, sans point de l'atarger:

[1] Allusion au poëme de Lyon de Bourges qui n'a encore été l'objet d'aucun travail.

«Vassaulx, c'est Greveçon qui te vient essiller.
— Greveçons», dist le roy, «j'oy bien à ton plaider
«Que tu es Garsion que tant doy avoir cher.
— Par Dieu!» dist le vassal, «j'ay fait mon non changer
«Il convient nostre amour au jour d'uy delaier.
«Tu dis que Greveçons te doit à mort juger,
«Et bien dit [1]) le t'ont ly diables d'enfer;
«Oncques mes n'acomtas sy vray avant-parler,
«Car pas ne t'ont menty; sy te vourray paier.
«J'ay à non Greveçon; je m'ay fait baptiser
«Ce que tu meffesis l'autrier mes oncles cher;
«C'estoient mes deux oncles, sy les me fault venger.»
Dont entrent en la chambre, la clarté fist rayer;
Clariant va ferir de la hache d'acier;
Ung tel cop lui donna parmi le hanapier
Que jusques es espaules n'y remest que trancher;
Le glout est cheüs mort, ne se peut redrecer.
Puis vont par le chastel les paiens mehaigner; (fol. 335)
En leurs lis en ont mort la nuit demi miller.
La chambre Guintelin vont toute debriser,
Guintelin ont saisy gisant lés sa mouller,
Mais point ils ne l'occient, mais ne sçay retraitier
La cause ne commant, point n'y volz varier,
Car n'ot plus de matiere pour le livre essaucer.
Cy finerai mon livre de Tristan le guerrier,
De ses enffans aussy, de son frere Richer [2]);
Dieu leur octroit sa gloire et les veulle avancer!
Et vous aussy seigneurs, je veul aussy prier
Et d'un aultre romant vous vourray commancer.
Il est temps d'aller boire, j'en ay grant desirier.

Amen.

Explicit de Guy de Nanteul
Boucher. [3])

Paris.

Paul Meyer.

---

[1]) Corr. *predit?*

[2]) Quel est ce Richer? Le seul personnage de ce nom dans poëme est le fils de Ganor, qui était par conséquent oncle de Trist

[3]) Ce doit être le nom du copiste.

Volksmärchen aus der Landschaft Forez in Frankreich.

Le Lû au [1]) le Reynard ayit fait ĩn essart [2]) de méto, en allant à Mountartchi [3]). Quand meyon le blot, ayon bittà de burre dĩns ina bitchi [4]). Et le Reynard qu'avēt ina tchĩngletta [5]) au coué, dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ' [6]). Et aul [7]) alleit mindzâ [8]) le burre; n'in mindzève le quart.

Et le Lû ny dizeit: 'Coument s'appelle iquo petchit?' [9])

— 'S'appelle Quart-Mindzot'.

Tornant mère [10]) de blot, n'in meyeron prou [11]). Et le Reynard torne faire etchĩnglâ soun etchĩngle et dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ'.

Et le Reynard alleit vez le burre, et n'in mindzeit la méto.

Quand au [12]) vegnit, le Lû demandeit: 'Coument s'appelle iquo petchit?'

— 'S'appelle Méto-Mindzot', dizit le Reynard, et torne mère de blot. Tot d'ĩn coua [13]), torneit etchĩnglâ sa cloutsetta et dizit au Lû: 'Me souonon par allâ de baptisâ'.

Au mindzeit tut le burre qu'êre dĩns la bitchi, et ny tchia dedĩns, et quand le Lû ny demandeit: 'Coument s'appelle iquo petchit qu'ant baptisot?' — 'S'appelle Tut-Mindzot, que ny o ĩn petchit pot', dizit le Reynard.

Et le Lû preneit fam [14]) et allot vire dĩns la bitchi; au voulit mindzâ le Reynard.

---

[1]) avec. — [2]) un défrichement, endroit défriché. — [3]) Montarcher. — [4]) Quand ils moissonnèrent le blé, ils mirent du beurre dans un pot. — [5]) une clochette. — [6]) On m'appelle pour aller à un baptême. — [7]) il. — [8]) manger. — [9]) ce petit. — [10]) moissonner. — [11]) assez. — [12]) il. — [13]) Tout d'un coup. — [14]) faim.

'Me mindza pas', ny dizit-au, 'erīns [1]) dīns
charnie que ly o biau de lard, mas ny oye mâ [2]) īn p
chit partsu [3]) par passâ.

Le Lû passeit tut de mêmou [4]), et n'in mind
dépé que n'en poye plus passâ.

Et le Reynard au guelêve [5]): 'Couriez, couriez,
le Lû mindze tut votrou lard'.

Ley courrèron au de barres, mas le Lû s'in sauv
et torneit voult mindzâ le Reynard.

Au lli dizēt: 'Me mindza pas, io te menarai dīn
endrēt que ly o bian de trueites' [6]).

Ly attacheron un pagni [7]) à la quoua [8]), et au li
de ly bittâ de trueites, ly bitteron de peires [10]) et
arratcheron la quoua.

'Iquo coua' [11]), dizeit le Lû, 'te volou mindzâ'.

'Me mindza pas', dizeit le Reynard, 'te farai b
ina quoua d'étoupa, et te menarai dīns na font [12])
ly o bian de burre.'

Et que n'era mâ ina peira blantchi.
Le Lû sauteit dedīns et s'in niyeit [13]).
Les bardzères [14]) fezèron īn barnau [15]).
Et mes cardes ny demourèvon [16]).

Zu vorstehendem Märchen in der Mundart von Sa
Jean-Soleymieux, welches in dem 'Dictionnaire du Pa
Forézien par L.-Pierre Gras' (Lyon 1863), S. 220 r
getheilt ist, vergleiche man von Hahn, Griechische M
chen No. 89; Campbell, Popular Tales of the W
Highlands No. 65; Asbjörnsen und Moë Norske Fol
eventyr No. 17, II; J. Arnason Islenzkar Thjóðsögur

---

[1]) nous irons. — [2]) seulement. — [3]) pertuis, trou. — [4]) qu
même. — [5]) cria. — [6]) truites. — [7]) panier. — [8]) queue. — [9]) lieu
[10]) pierres. — [11]) Cette fois. — [12]) une fontaine. — [13]) se noya
[14]) Les bergères. — [15]) un feu de joie. — [16]) Hierzu bemerkt
Herausgeber: Lorsque quelqu'un raconte une histoire invraisembla
on suppose toujours qu'il l'a apprise aux veillées des cardeurs
chanvre, où l'on ne débite que des mensonges, et l'on demande au n
teur: 'Est-ce que tu cardais dans ce pays-là?' Notre conteur prév
la plaisanterie en avouant qu'il y a laissé ses cardes.

Aefintýri II, 509 (in englischer Uebersetzung in den Icelandic Legends, translated by Powell and Magnússon, II, 606); Müllenhoff, Sagen, Märchen und Lieder aus Schleswig, Holstein und Lauenburg S. 468; Grimm, Kinder- und Hausmärchen No. 2; Firmenich, Germaniens Völkerstimmen I, 91. Wie im französischen Märchen, so sind auch im griechischen, im gaelischen und im holsteinischen Wolf und Fuchs die handelnden Thiere, im norwegischen ist der Bär an die Stelle des Wolfs getreten. Sonst spielt das Märchen auch zwischen Katze und Maus (Grimm), oder zwischen Hahn und Huhn (Firmenich), oder zwischen Fuchs und Hahn (Variante bei Grimm), in Island zwischen einem Mann und seiner Frau. Die Namen der Täuflinge sind im griechischen Märchen: Anfanginchen, Mittinchen, Stülpinchen; im gaelischen: Foveeal (Under its mouth), Moolay Moolay (About half and half), Booill eemlich (Licking all up); im norwegischen: Begyndtpaa (Angefangen), Halvædt (Halbgegessen), Slikket-i-Bunden (Boden geleert); im holsteinischen: Halfuet, Drevirteluet, Schrapopnborn; im isländischen: Borða (Rand), Miðja (Mitte), Lögg (Falz am Boden), Botni (Boden); bei Grimm: Hautab, Halbaus, Ganzaus, und: Randaus, Halbaus, Ganzaus; bei Firmenich: Schlichtaf, Halfut, Stülpum. Der zweite Theil des französischen Märchens, von der Entdeckung des geleerten Buttertopfes an bis zum Ende, steht nur in äufserlicher loser Verbindung mit dem Haupttheil. Es sind einzelne Schwänke von Fuchs und Wolf, die hier verbunden sind. Wenn der Wolf sich so dick frifst, dafs er kaum wieder aus dem Loch heraus kann, so vergleiche man dazu Grimm, Reinhart Fuchs S. CCLXV und Grundtvig, Gamle danske Minder II, 119. Die Art, wie er seinen Schwanz verliert, erinnert an den bekannten Fischzug des Wolfs im Eis, noch mehr aber an das afrikanische Thiermärchen bei Grimm, Kinder- und Hausmärchen III, 372. Und endlich wie der Fuchs dem Wolf einen weifsen Stein in einem Brunnen für Butter ausgibt, so glaubt anderwärts der Wolf dem Fuchs, der in einem Brunnen sich spiegelnde Mond sei ein Käse, vgl. F. W.

Schmidt zu Petrus Alfonsi S. 154; J. Grimm, Reinhart Fuchs S. CCLXXVII und Dunlop-Liebrecht S. 484[b].

Aufser diesem Märchen enthält das Dictionnaire du patois forézien, neben mehreren mundartlichen Liedern und andern Gedichten, noch zwei hübsche Versionen des Märchens vom Rothkäppchen (S. 205 und S. 210) und einige Fragmente des Märchens vom Daumesdick (S. 201), der bald Plen-Pougnet, bald Gros-d'in-Pion heifst. Er wird von einem Ochsen verschlungen und ruft seiner suchenden und nach ihm rufenden Mutter zu: 'Sei guiens le ventre déu biéu mouré' (Je suis dans le ventre du bœuf noir), die Mutter weifs nicht was sie machen soll, als plötzlich 'le biéu mouré fagué vun bousat, et Plein-Pougnet ley se troubé' (le bœuf noir fit une bouse, et Plein-Poing s'y trouva). Ein andermal wird er von einem Wolf verschlungen, und wenn nun der Wolf Schafe rauben will, schreit Daumesdick im Leibe des Wolfes den Schäfern zu: 'Gara, gara, que lou lû vint mindsi voutrés feyes (brebis)!' — ganz so wie im griechischen Märchen (v. Hahn No. 55) Halberbschen aus dem Leib des Wolfes ruft: 'He, ihr Hirten, der Wolf frifst euch die Schafe!' Im griechischen Märchen stürzt sich der Wolf aus Verzweiflung darüber von einem Felsen herunter zu Tode; im französischen zwängt er sich auf Rath des Fuchses durch zwei eng bei einander stehende Bäume hindurch und prefst so den unbequemen Daumesdick heraus. Endlich erzählt das französische Märchen auch noch vom Daumesdick, wie er von einem Baum aus Räuber belauscht, die ihre Beute theilen. Indem er immer dazwischen ruft, tödtet der zornige Hauptmann, welcher glaubt, seine Leute seien es, einen nach dem andern, und als auch dann die Stimme immer noch ruft, wirft er das Geld hin und flieht.

S. 230 bemerkt Hr. Gras: 'Les contes et les chansons sont fort multipliés dans la montagne (im Gebirge von Forez)'. Möchte doch diese Fundgrube recht ausgebeutet werden!

Weimar, Juni 1868.

Reinhold Köhler.

Kritische Anzeigen.

L'Art d'Amors und li Remedes d'Amors, zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens, nach der Dresdener Handschrift zum ersten Male vollständig herausgegeben von Dr. *Gustav Körting*. Leipzig, 1868. 8. XXXII-102 pp.

(Fortsetzung.)

Die zweite Pariser Handschrift, Ms. 12478, schliefst sich der Handschrift Notre-Dame fast überall eng an, natürlich abgesehen von den durchgehenden Modificationen, welche der Copist, der jedenfalls über hundert Jahre später das Gedicht abschrieb, in die Sprache hat einführen müssen. Sie bestätigt fast ausnahmslos die Besserungen, welche wir auf Grund der Handschrift Notre-Dame in den Text der Dresdener Handschrift einführen können; von gröfseren Abweichungen habe ich nur an zwei oder drei Stellen Interpolationen bemerkt, darunter eine von 18 Versen, zwischen den Versen der Handschrift Notre-Dame, die 1688 und 1689 der Dresdener Handschrift entsprechen. Diese Interpolation, durch die der Copist der Handschrift 12478 (oder seine Quelle, worauf es hier gar nicht ankommt) eine schon an sich scabröse Stelle des Ms. Notre-Dame, welche das Dresdener Ms. mildert, mit merkwürdigem Ungeschmack überlud, ist so ungeschickt eingeflickt, dafs das Flickwerk selbst dem oberflächlichen Beobachter nicht leicht entgehen kann. Der Mittheilung ist diese Interpolation nicht werth. Eine andere Interpolation von 24 Versen, die nicht geschickter eingefügt sind, und auch das Vorhergehende nur amplificiren, findet sich zwischen 741 und 742. Was den Genfer Druck anbelangt, von dem Körting glaubt, dafs er nur in dem Exemplare des Herrn Bordier bekannt sei, so ist es mit dessen «insigne rareté» nicht weit her. Schon Meyer hat in seinem mehrerwähnten Artikel darauf aufmerksam gemacht, dafs dieses Buch, weit entfernt eine «*édition complètement inconnue à tous les bibliographes*» zu sein (Michelant, clef d'amour, Einl. p. VIII), sich schon in Brunet's Manuel verzeichnet findet, wo 3 Exemplare der Quartausgabe und 2 der Octavausgabe angeführt stehen. Was aber weder Michelant noch Meyer wufste, ist, dafs in ihrer unmittelbaren Nähe, in der Pariser kaiserlichen Bibliothek zwei Quart-

exemplare des Genfer Drucks sich vorfinden, von denen das eine sogar schon im alten Catalog, der 1750 erschien, unter Nr. 1183A verzeichnet ist. Das andere Exemplar befindet sich in einem recueil factice hinter den 51 *arrests d'amour* (veuve Trepperel Nr. 1363 d. Catal.). In dem gedruckten Catalog steht nach dem Gebrauche bei dieser Nummer nur das erste der darin enthaltenen Druckwerke verzeichnet. Ausserdem steht die bei Brunet erwähnte Octavausgabe des Genfer Drucks schon in Barbier's *Dictionnaire des ouvrages anonymes* 1823, II. p. 528 verzeichnet. Das macht mit Herrn Bordier's Exemplar, welches ich nicht einsehen konnte weil es in Genf, mit dem welches ein Genfer Freund des Herrn Bordier besitzt, und einem Exemplare des Herrn A. Firmin Didot schon 11 Exemplare des Genfer Drucks in Quart und Octav. Da man die Nummer 1183A der kaiserl. Bibliothek nicht finden konnte, so habe ich nur das zweite Exemplar in Quart collationiren können. Es ist eine Ausgabe, die bei Brunet und soviel ich weifs auch anderswo nicht verzeichnet ist; sie enthält nur eine Colonne, 54 Seiten statt 44 des Bordier'schen Exemplars und die Vignette auf dem Verso des Titels ist abweichend. Im übrigen stimmt sie aber genau zu Allem, was Michelant und Meyer über und aus Herrn Bordier's Exemplar notirt haben.

Für etwa 130 Verse gegen das Ende des Gedichtes können wir aufser der Handschrift 12478 noch das Utrechter Fragment vergleichen, welches nur den letzten Theil des Gedichtes umfafst. Wir finden, dafs mit Hinzurechnung der vier Verse, die im Utrechter Fragment theilweise schon durch den Mangel des correspondirenden Reims als fehlend erkannt werden [1]), die betreffenden Theile des Fragments zu der Handschrift 12478, abgesehen von den Textescorruptionen des Utrechter Fragments, dem Inhalte nach Zeile für Zeile stimmen. Ms. 12478 ist jünger als das Utrechter Fragment (welches nach Herrn Vermeuler's Angabe „auf das 14. Jahrhundert hinweist") aber durchweg sorgfältiger geschrieben, da man doch wohl nicht alle die Fehler in der von Körting veröffentlichten Abschrift auf Rechnung des Copisten des Herrn Vermeuler schreiben darf, wenn man auch Grund hat, anzuneh-

[1]) So auch V. 79 und 82 des Utrechter Fragments. — Körting scheint diesen Mangel nicht bemerkt zu haben. — Die beiden andern Verse fehlen nach V. 102.

men, daſs derselbe der altfranzösischen Palaeographie sehr wenig kundig war. Diese Uebereinstimmung mit dem Utrechter Fragment im Allgemeinen, die wörtliche Uebereinstimmung der zehn letzten Verse im Ms. 12478 mit V. 127—136 des Utrechter Fragments im Besonderen läſst uns schon jetzt vermuthen, daſs dem Schreiber von 12478, welcher offenbar eine gute und vollständige Handschrift vor sich hatte und der nicht etwa, weil der Rest des Manuscripts in seinem Originale mangelte, sondern aus irgend einem anderen Grunde sich unterbrochen hat, seine letzte Columne aber auf dem Verso des 34. Blattes vollständig ausschrieb und ein Blatt zu zwei Columnen weiſs lieſs, eine Recension vorgelegen habe, welche, wenigstens gegen das Ende hin, dem Utrechter Fragment sehr nahe stand. Denn den Rest der Dresdener Recension, etwa 200 Verse, konnte dies Blatt nicht aufnehmen, wohl aber die 50 Verse, die nach den letzten Zehn in 12478, welche mit dem Utrechter Fragment genau stimmen, in demselben noch folgen. — Soviel über das Verhältnis des Utrechter Fragments zu Ms. 12478.

Was die Vergleichung des Fragments mit der Handschrift Notre-Dame anlangt, so liefert dieselbe, da das Utrechter Fragment wesentlich mit Ms. 12478 übereinstimmt, durchweg dieselben Resultate, die aus der Vergleichung dieser Handschrift mit Ms. Notre-Dame hervorgehen. Wir sehen, daſs V. 1—78 des Utrechter Fragments zu den betreffenden Versen der Handschrift Notre-Dame ganz genau stimmen [1]) und daſs der ganze Rest, das Ms. 12478, wie das Utrechter Fragment (soweit das, wie erwähnt, am Ende unvollständige Ms. Notre-Dame die Vergleichung zuläſst), weiter nichts ist, als eine verkürzte Redaction dieser Handschrift, und zwar verkürzt auf eine ungemein primitive Weise, indem einfach Verse weggelassen sind. So verkürzt das Utrechter Fragment seine Verse 79—88 aus 22 Versen des Ms. Notre-Dame. Diesen Process zu veranschaulichen, theile ich die betreffende Stelle aus Ms. Notre-Dame mit. Die cursiv gedruckten Verse des Ms. Notre-Dame machen das Utrechter Fragment aus. Zur Vergleichung theile ich auch die betreffende Stelle des Ms. 12478 mit, wodurch nun diese Stelle in sämmtlichen fünf

---

[1]) Zu V. 39—42 des Utrechter Fragments, vgl. unten die Emendationen.

Formen gedruckt vorliegt [1]). Es wird aus dieser Vergleichung die von mir behauptete unmittelbare Verwandtschaft des Utrechter Fragments mit dem Ms. 12478 zur Evidenz hervorgehen und sie werden als zwei abgekürzte Redactionen der im Ms. Notre-Dame vorliegenden Recension erscheinen, von denen die erste, wie das bei der Art der Abkürzung nicht anders sein konnte, sehr unverständlich und unzusammenhängend, die zweite ziemlich lesbar ist, die aber dem Inhalte nach, abgesehen von einzelnen Zustutzungen des Ms. 12478, die dem Bestreben zu verdanken sind, in diesen gewaltsam abgekürzten Text einigen Zusammenhang hineinzubringen, ganz genau übereinstimmen.

Ms. 25545 (Notre-Dame 274bis)	Ms. 12478 (suppl. fr. 1316.)
[S]*e jor li mes, que a toi viengne,*	Le jour li mes, qu'il a toy viengne,
Sez que feras? or t'en souvaingne	Fay samblant qu'il ne t'en sou-
Et si ne le met en oubli,	viengne,
Or t'en souvaingne je t'em prie:	
La, ou ne li dois l'uis ouvrir	La, ou tu li dois l'uis ouvrir,
Mener li dois et recoillir	Et bien viengnier et recuellir,
Et si fai aussi que ne sache,	
Par ou il vient, ne qu'il porchace;	
Et si tien l'uis petit estroit,	Tenir li dois si tres estroit,
Si qu'il y past a grant destroit,	Qu'il y entre par grant destroit
De tant, com il plus avera	
D'angoisses et plus t'amera.	
[E]*ncor je te veil devisier:*	Et se te voeil cy aviser:
S'un pou le fais a l'uis muser	C'un peu le laisse a l'uis muser,
Et luec soit une piece au vent,	
Ja ne li grevera noiant	
Ains qu'il y entre a la pluie.	Ains qu'il entre au vent, a la pluie,
Riens ne feras, qui li anuie,	Tant que .I. petit luy anuie,
Se le faisoies maintenant	
Iluecques mourir en estant,	
Car qui d'amors sa joie atant,	Car qui d'amours le joie atent,
Trestout en gré et an bon prant.	Trestout en gré bien et mal prent.

Diese Vergleichung ist in vieler Beziehung interessant. Wie wir sehen, steht das Utrechter Fragment der Handschrift Notre-Dame noch einen bedeutenden Schritt näher; es hat z. B. das *mener li dois*, das *petit estroit*, das *encor te voil je deviser*, das *fais muser* und namentlich das *rien ne feras qui li ennuie* noch bewahrt, während die Bearbeitung in

[1]) Aus dem Genfer Druck ist die Stelle zur Vergleichung bei Meyer a. a. O. mitgetheilt.

12478 schon nicht ohne Geschick thätig gewesen ist, die verschiedenen Nonsense, die aus einer so primitiven Art der Abkürzung nothwendig entstehen mufsten, möglichst verschwinden zu machen. Merkwürdig ist es, dafs nur einzelne Stellen am Ende der Handschrift Notre-Dame diese Art Kürzung erlitten haben, denn was weiter noch im Ms. Notre-Dame erhalten ist, stimmt vollständig zum Utrechter Fragment, namentlich zu dessen Versen 103—116, 148—150, 185 und 186. —

Aus der nachgewiesenen Uebereinstimmung des Utrechter Fragments mit den entsprechenden Stellen des Ms. Notre-Dame haben wir alle Veranlassung zu schliefsen, dafs die weitere und vollständige, von der Dresdener Handschrift abweichende Recension, von der uns im Utrechter Fragment eine verkürzte resp. verstümmelte Form vorliegt, identisch ist mit der uns in der Handschrift Notre-Dame vorliegenden Recension.

Die Uebereinstimmung des Genfer Drucks mit dem Utrechter Fragment ist schon von Paul Meyer (in dem mehrfach erwähnten Artikel der *Revue critique*) behauptet und nachgewiesen; andererseits habe ich die nahe Verwandtschaft des Utrechter Fragments mit der Handschrift Notre-Dame und des Ms. 12478 mit beiden nachgewiesen: es ist uns somit die Recension der Handschrift Notre-Dame vierfach überliefert, erstens im Ms. Notre-Dame selbst, zweitens im Utrechter Fragment, drittens in der Handschrift 12478, viertens im Genfer Druck. Damit fällt die Ansicht Körting's, dafs „die Utrechter Dichtung, von der unser Fragment der einzige erhaltene Rest ist, eine Bearbeitung oder Nachbildung der Dresdener“ sei. Was den „Wahrscheinlichkeitsbeweis“ Körting's anlängt, so fällt der eine Grund desselben, die moderne Sprachform des Utrechter Fragments, durch die Auffindung der Handschrift Notre-Dame, welche ich als die Urform der in dem Utrechter Fragment vorliegenden Verstümmelung nachgewiesen habe, fort; den zweiten, dafs der Verfasser nicht genannt (wenn das ein Grund ist), hellt der Nachweis auf, wie das Utrechter Fragment aus der Recension, von welcher uns das Ms. Notre-Dame die ältere und vollständigere Form gibt, durch einfache Weglassung von Versen verkürzt ist. Die zum Zusammenhang nicht nothwendigen Verse, in denen sich der Dichter nennt, konnten noch mit weit grösserem Recht

und zu geringerem Schaden des Verständnisses weggelassen werden, als manche für den Zusammenhang nöthige Verse, die ich als einfach weggelassen nachgewiesen habe. — Weit entfernt also, die Dresdener Handschrift als die älteste unter den vorliegenden Formen der *art d'amors* anzusehen, von der dann das Utrechter Fragment, wie der Genfer Druck *rifacimenti*, erkennen wir vielmehr die älteste vorliegende Form des Gedichtes in der Handschrift Notre-Dame, wozu uns hauptsächlich folgende Gesichtspunkte veranlassen:

1) ist die Handschrift Notre-Dame wohl mindestens gleichaltrig, vielleicht älter als das Dresdener Ms. Eine gröfsere Gewifsheit über diesen Punct würde uns freilich die Autopsie des Dresdener Ms. verschaffen. Ohne diese können wir freilich nur aus innern Gründen der Handschrift Notre-Dame ein gröfseres Alter beimessen. Diese inneren Gründe, nicht obligatorisch für das höhere Alter der Handschrift Notre-Dame, aber stringent für das höhere Alter der Recension Notre-Dame, sind namentlich die folgenden, die sich insofern dem ersten unterordnen.
2) Die ungleich gröfsere Correctheit des Textes von Notre-Dame, der, soweit er erhalten ist, allen den zahlreichen Verderbnissen der Dresdener Handschrift abhilft.
3) Die Verderbnis der Reime im Dresdener Ms.
4) Die Interpolationen im Dresdener Ms.
5) Die Interversion der Dresdener Handschrift, die oben des Weiteren besprochen wurde und die wohl als nachgewiesen zu erachten ist, wenn aufser den natürlichen Bedingungen der logischen Folge vier Formen der Ueberlieferung, darunter zwei, die einen bei Weitem besseren Text geben, gegen die eine Autorität des Dresdener Ms. sprechen.

Um noch ein Wort über das Verhältnis der vier Ueberlieferungen der nach meiner Ansicht ältesten Recension zu sagen, so glaube ich, dafs das Utrechter Fragment wegen der augenfälligen Uebereinstimmungen des Textes als verkürzte Recension direct zu der Handschrift Notre-Dame zu stellen ist. Ich spreche hierbei die Vermuthung aus, dafs das Utrechter Fragment nur defshalb oft ganz ohne Sinn und Verstand, wie mit der Scheere aus der Recension Notre-Dame herausgeschnitten ist, weil der Copist auf den wenigen (5)

freigebliebenen Blättern des Burmann'schen Pindarcodex den ganzen Rest des Gedichts bringen wollte. Kürzungen dieser Art, bei denen Raumersparnis der einzige Grund gewesen, sind ja nichts Seltenes. Uebrigens ist es bedauerlich, daſs Herr Vermeuler Herrn Körting nicht mitgetheilt, ob zwischen dem griechischen und dem altfranzösischen Texte in dem Pindarcodex nicht Merkmale ausgerissener Blätter sich finden. Daſs da wirklich Blätter ausgerissen, vermuthe ich sehr stark, weil ich keinen Grund sehe, weshalb der Copist nur den letzten Theil des Gedichts hätte mittheilen wollen. Den Anfang mitzutheilen, wäre viel natürlicher gewesen. Die Recension, von der das Utrechter Fragment ein Rest und von der in der Handschrift Notre-Dame eine vollständigere Form vorliegt, hat dann auch offenbar, wie schon Meyer mit Bezug auf das damals allein bekannte Utrechter Fragment bemerkt, dem Genfer Druck, der natürlich die Sprache bedeutend verjüngt, zu Grunde gelegen. Durch einzelne Interpolationen und kleine Veränderungen, namentlich im letzten Theile, steht die Handschrift 12478 etwas abseits, doch immer noch der Handschrift Notre-Dame viel näher als der Dresdener und trotz der jüngeren Sprachform mit durchgehends weit besserem Texte als diese, wie die im Weiteren mitgetheilten Emendationen zeigen werden.

III. Emendationen des Dresdener Manuscripts und des Utrechter Fragments.

Ich bezeichne in den folgenden Emendationen die Handschrift Notre-Dame durch A, das Utrechter Fragment durch a, die Handschrift 12478 durch b, den Genfer Druck durch c und das Dresdener Ms. durch B. Ausser den Bemerkungen Körting's benutze ich die sonst bekannt gewordenen Bemerkungen zum Texte der art d'amors: von Meyer in der *Revue critique* 1868, No. 25. von Bartsch in *Zarncke's Centralblatt* No. 35 und eine Anzahl handschriftlicher Conjecturen und Bemerkungen des Herrn Edélestand du Méril, die mir dieser Gelehrte mit seiner bekannten Liebenswürdigkeit mitzutheilen die Güte hatte [1]. — Ich bemerke ausdrücklich, daſs ich schon

---

[1]) Ich benutze diese Gelegenheit, Herrn *Edélestand du Méril*, dem ich auch sonst vielfach verbunden, namentlich für die höchst liberale Art, mit der er mir seine reiche Bibliothek geöffnet, die für das romanische Mittelalter vielleicht einzig ist, hier öffentlich meinen Dank abzustatten.

aus Rücksicht auf den Raum des Jahrbuchs es mir versagen mufste, alle Abweichungen anzuführen, alle Besserungen des Dresdener Textes mitzutheilen, zu denen die Vergleichung der Pariser Handschriften Veranlassung geben kann. Sie sind so zahlreich und wesentlich, dafs sie bei einem dem Felde der klassischen Philologie angehörigen Werke sofortige Neu-Herausgabe rechtfertigten oder gar geböten; die romanische in specie die altfranzösische Philologie hat aber nach meiner Ansicht einstweilen mehr und Besseres zu thun, als dafs in so kurzer Frist zwei Ausgaben einer Dichtung gerechtfertigt wären, welche trotz aller culturhistorischen Wichtigkeit in litterarischer und philologischer Beziehung nur ein secundäres Interesse beanspruchen kann.

Bei den unten angegebenen Lesarten der Handschrift A und B befleifsigen wir uns im Interesse der Raumersparnis einer möglichsten Kürze und geben nur ausnahmsweise an, weshalb wir diese oder jene Variante beigebracht und warum diese oder jene Besserung vorzuziehen. Die meisten dieser Besserungen können schon deshalb ohne Begründung gelassen werden, weil sie für sich selbst sprechen. Auch eine Erörterung des sprachlichen Characters der Mss. können wir uns ersparen, da die Lesarten selbst zeigen werden, in wie weit in A und b das picardische Element verwischt ist und andere dialektische Eigenthümlichkeiten an dessen Stelle getreten sind.

Für die ersten 411 Verse können wir bei der Unvollständigkeit der Handschrift Notre-Dame nur die Handschrift 12478 (b) und den Genfer Druck (c) benutzen.

V. 9, *Ainssi que les nefs sont meneez* b. *Ainsi comme* besserte Meyer aus c, die Lesart von b scheint noch vorzuziehen. — V. 26, *commenchier* b. — V. 76, *qui a moult tost getté par m'ame* b c. — V. 94, *bien pres de luy et atouchier* b. *A l'amye et approcher* c. — V. 150, *si que je ne pens s'a vous non* b *si que je ne puis sans vous non.* c. — V. 157-58, *Et sa maniere et sa vaillanche* || *Et sieus adies sa contenanche* b. (*hante assez et sa contenance* c.) — V. 178 ff., *S'elle fait une caude vesse* || *S'en voy ta part et t'en apresse* || *Et s'elle a blanche char et belle* || *Soit ou dame ou damoiselle* b. Danach ist allerdings wohl, wie schon Meyer andeutete, *blance* und *belle* umzustellen. Es dürften aber wirklich wohl die zwei Verse im

Dresdener Ms., das sehr häufig die Ausdrücke mildert, weggelassen sein, c hat sie allerdings auch nicht. — V. 195, Nach diesem Verse hat b noch: *Et tout adies te li doie faire* || *Che que soes mieulx qui li doie plaire.* — V. 199, b liest hier nicht, wie Meyer wollte, *Si comme* sondern *aussi com je pense et devin.* — V. 201, *gens* etc. *esprendre et alumer* b. *Flammes espr. e. a.* c. — V. 206 ff., *Teulx amours est plaine d'ardure* || *C'au mengier vient, mais petit dure* || *Et si fait moult gens embraser* || *D'amour esprendre et alumer* [1]) || *Si en est li homs moult destrois* || *Et s'avient bien aucune fois* || *Que on y prent telle acointanche* || *Que puis a moult longhe duranche* || *Car quant on a bu et mengiet* etc. V. 202-209 fehlen in c, dafür nur: *Et en est on plustost destroitz* || *Il advient aussi mainteffois* || *Que len y prent telle accointance.* — V. 218, *mains hom si a esté souspriz* b, was dem expletiven i Meyer's vorzuziehen scheint. c liest: *Maintz hommes ont esté seurprins.* — V. 226 ff., *Ainssy sur le vin ert la coupe* || *De tes mesfais et a la coupe* || *A quoi t'amie buvera* || *Et ou sa bouche atouchera* || *La te conseille jou a boire* b, was hier reiner überliefert ist, als das von Meyer beigebrachte c. — V. 231, hier mufs, wie Edélestand du Méril bemerkt, *acroire* geschrieben werden; b liest: *que tout che luy fachez acroire,* c: *adonc si luy feras acroire.* — V. 247 ff., *S'elle a mary, tout haultement* || *C'est drois que bonne nuit li proie* || *Si que chieulz, qui les li est, l'oye* b, *aussi bonne nuyt lui octroye* c. — V. 257 ff., *Che t'y puest drument avanchier* || *Et s'el te loe, sans trichier* || *Si que puisses souvent aler* || *En sa maison et converser* b. c liest: *Cela te peult moult advancer* || *Quelu puisses souvent aler* || *En sa maison et repairer.* — V. 236, Ed. du Méril schlägt *c'a Venus* vor; b liest *Et a Venus, chou est la somme* || *Pour sa biauté dona la pomme,* c liest: *Et a Venus donna la pomme.* — V. 334, es mufs *t'i* gelesen werden, wie Ed. du Méril richtig bemerkt. — V. 342 schlägt Ed. du Méril *tant soit rice* vor, was durch die Handschrift bestätigt wird: *Tant soit riche sotte ne sage* b. c liest: *Tant soit riche haulte ne belle.* — V. 354 ff., *Et a chelui moult souvent plaist* || *Qui plus s'estort et plus se taist* || *Nes celui c'on ne puelt pener* || *D'amer avient on de legier* || *Ne sont de fust nes que nous*

---

[1]) Wiederholung aus V. 200 und 201.

sommez || *Mais ainsi que nous desirommez* || *Les compaigniez les solas* || *Nous aiment ellez, n'est pas gas* b. Ich sehe die Veranlassung nicht ein, *nes*, wie Körting will, in *mes* zu ändern; ersteres ist ein sehr gutes Wort und paſst besser als das letztere, dagegen ist *plaist* durch eine in B sehr oft vorkommende Nachlässigkeit des Schreibers aus dem vorhergehenden Verse wiederholt und *court* aus *tourt* verlesen. Die Lesart von c, die Meyer beibringt, ist gewiſs eine Besserung des Genfer Herausgebers und die Stelle Ovid's würde, auch wenn sie besser herpaſste, gar nicht entscheidend sein. — V. 368, das Komma steht, wie Ed. du Méril richtig bemerkt, hier ganz unpassend. — V. 370 und 371 sind in b und c umgestellt, was auch besser. — V. 378, *n'est si laide, qui n'ost penser* b, *qu'en son penser* || *Ne cuyde* x. x. c. — V. 380 u. 81, *Se maistresse a, soit honnourée* || *Partout ou tu l'auras trouvée* b. — V. 401 scheint mir gar nicht dahin zu passen; b bringt dafür: *Et pour mains loyal te tenroit.* c: *A moins loyal elle te!* — V. 421, *[D']amer pucelle est moult grant chose* || *Moult est douteuse et perilleuse* || *Et detraiens* et *engoisseuse* A. Ms. b liest V. 423: *Et destraignans et angouisseuse* b. — V. 434, *Aucune fois* A b c. — V. 437, A hat die Variante: *La ou ele veut si fait faire;* b: *là ou elle n'est si fait faire.* c: *La ou elle vient il fault faire.* — V. 439, *entroblier* A. — V. 440, *Car amors avec soi atrait* A b, *atire* c. — V. 459, *autretel face* A b. — V. 460, *Adont la te lo acointier* A. *adont je te loch d'acointier* b. — V. 491, in A b und c fehlt der Vers vor 490. Sie lesen: *Que je n'en sai que devenir* || *Pour ce mestuet a vos venir* || *Requerre merci* etc. *dont esmeil suis vers vous v.* c. — V. 536, *que vos me doiez retenir* A. — V. 537, daſs dieser Vers zu lang, scheint weder Körting noch ein Anderer bemerkt zu haben. A b und c lesen: *A vostre ami, por vos servir* und dann weiter noch die Verse: *Si vos em proi merci, amie* || *Pour deu, que ne m'obliez mie* || *Car par tous les cors sains de Rome* || *Vous jur* etc. — V. 559, dieser Vers ist zu kurz, was Körting nicht bemerkt. Ed. du Méril schlägt vor *a bon droit*, Ms. A liest *par tous drois;* b: *de tous vous en seriés blamée.* — V. 577, *Qu'ele d'amors requise soit* A; *que vostre amour requise soit* b. — V. 578, die Körting'sche Conjectur *despons* für das „sinnlose" *Des poins* wird durch die Mss. nicht bestätigt. A hat: *Les poins la force del prier* || *Pues ci aprendre de legier*, b gar: *Des*

poins la forche de prijer || *Pues cy entendre de legier.* c: *parquoy a force de pryer* || *La pourras vaincre de legier.* Ed. du Méril bemerkt ganz richtig: «Ce vers n'a pas de sens, comme le reconnaît l'éditeur, qui ne lui en donne pas d'avantage.» — V. 630 ff., A und b lesen: *De ce desir de ce penser* || *M'amors ne me porroit navrer* || *Douce dame plus durement* || *Si me tient angoisseusement.* c ebenso, nur V. 631: *Ne amour ne me pourroit grever.* — V. 667, *vocis* in diesem Verse hat den Auslegern viel Schwierigkeiten gemacht. Körting bringt eine unmögliche Erklärung, indem er *vocis* für eine des Reims wegen gebildete Form [1]) von *voici* erklärt und in einer Klammer noch eine höchst platte Erklärung (*vo cis* = *vo cils* „Eure Augenbraunen") vorschlägt. Bartsch weist diese Erklärung mit Recht zurück, weiſs aber auſser dem „graphisch möglichen, aber dem Sinn nicht recht entsprechenden" *votis* nichts vorzuschlagen. Lag es denn nicht nahe, das graphisch mögliche und dem Sinn sehr gut entsprechende *vo ris* zu setzen? Und so muſs jedenfalls gelesen werden, Ms. A liest: *Vo dous resgars, vostre dous ris;* b: *Vostre doulx resgars, vo doulx ris, Vostre doulx regard et d. r.:* c eine ganz bekannte Wendung, die mir namentlich aus den Chansons sehr geläufig ist. Den folgenden Vers lesen A und c: *Au cuer en ai si tres gront joie;* b wie B. — V. 672, Ed. du Méril macht hier eine sehr gute Besserung, die durch das Ms. bestätigt wird. Er schlägt vor *S'en parte, ains* zu lesen. A liest: *De vous amer ne peneés ja* || *Que je m'en parte, ainsois morra.*» — V. 705, *prise* A. b c. — V. 708 u. 9, *Mes ne soiés pas desdaigneuse* || *Fiere vers moi ne orguilleuse* A. b. — V. 720 f., *Ja ne saura ne bien ne joie* || *S'en amant son jouvant n'emploie* A; *Ja ne sara solas ne joie* || *S'en amour son jouvent m'emptoie* b. Die nach Körting „jedenfalls vom Dichter des Reimes wegen gewagte Incorrectheit" fällt damit fort. Der Dichter ist überhaupt weder mit Reim noch mit Grammatik so umgesprungen, wie Herr Körting glaubt. Wozu das führen kann, wenn man den Dichter für die Fehler des Copisten verantwortlich macht, werden wir am Schlusse dieses Artikels noch sehen. — V.

[1]) Wie leicht Herr Körting mit solchen „des Reims wegen gebildeten Formen" bei der Hand ist und welch eine schlechte Idee man durch ihn von der Reimkunst des Dichters bekommen könnte, werden wir noch öfter sehen.

722, dafs dieser Vers zu kurz, hat Körting nicht bemerkt. A liest: *Il n'est ne joie ne doucours.* — V. 733, *aincois ocirre* A. — V. 741, hier folgt in b eine längere Interpolation, von der wir schon oben sprachen. — V. 775, *ne puet nus clers* A. *clerc* auch in c. — V. 785, *Ains quiert aillors tous ses solas* A, *Ains quiert tost ailleurs son solas* b. — V. 797, dies ist wieder ein Vers, der den Erklärern Schwierigkeiten machte. Körting dachte ihm durch die Aenderung von *pulye* in *publie* zu helfen, bemerkte aber nicht, dafs der Vers immer eine Silbe zu kurz blieb, was du Méril und Bartsch richtig bemerkten. Die Besserung *publie* erklärt Bartsch für kein altfranzösich nachweisbares Wort und schlägt *perillie* vor, dessen graphische Zulässigkeit er mit nicht geringer paläographischer Gelehrsamkeit zu begründen sucht. Ob wirklich ein unkundiger Schreiber pulye für perillie lesen konnte, ist mir etwas zweifelhaft; noch zweifelhafter, ob *perillie* in den Sinn pafst, doch wird die Discussion kurz durch die Lesarten der Handschriften A und b abgeschnitten, von denen die erste liest: *Que toute amors soit despuplie*, was den Vers wirklich bessert, die zweite: *Que toutte amours soit publye;* verballhornt ist c: *Que d'amours ne soyez remplye.* — V. 811, der Vers ist verderbt, was noch nicht bemerkt worden ist; A b und c lesen übereinstimmend: *Mais le fait puet on bien covrir.* — V. 818 f., *C'on ne se sait an cui fier* || *Tuit beent mais a angignier* A; b hat hier *cunchier* wie B. — V. 822, Ed. du Méril bemerkt hier richtig, dafs *vos home* zwischen zwei Kommata eingeschlossen werden mufs. — V. 826, *Si n'ai mais soing de tel mestier* A. — V. 835, die Besserung von Bartsch ist sehr gut «*ne voel ne miex m'en puet venir*». Die Lesart der Mss. ist abweichend, A liest: *M'ame et mon cors ne perderoie* || *Por riens que je ancores voie* (b: *por riens nule qu'encore voie*). — V. 841, A hat hier eine bemerkenswerthe Variante: *Il n'y a fors que l'enchaucier.* — V. 847, *Je vos pri que vos m'essaiez* A. — V. 855, *tourt*, was Bartsch und du Méril vorschlagen, wird von den Mss. bestätigt. (A: *tort*, b: *tourne*). c: *qui porte villenie.* — V. 861, *Dou feu d'enfer soit embrasez* A b (*infer*). — V. 888-89, *De coi m'avez vos deceue* || *Que tel chose aie maintenue* || *De ce dire n'est pas valors* || *Fuiez de ci* etc. A. — Ms. b liest: *Par quoi m'avés vous deveuwe* || *Que tel cose avés maintenue. Amenteue* mufs daraus in *maintenue* gebessert werden. — V. 907-909, *Qui me re-*

quistes tel folie || *Se deussiez estre querans* || *A une garce de ses chans* A. Ms. b stellt die Verse auch um und liest *tamps* statt *chans*. — V. 920, *ne s'em porroit* A. — V. 922-23, die Verba umgestellt: *Si com je fas ne vos proiast* || *Jamais mes cuers ne vos amast*. — V. 943, *Ou je morrai sachiez de fi* A und b; *defi* bei Körting mufs *de fi* gelesen werden. — V. 960, *quant ele s'i prant* A und b, was vorzuziehen. — V. 999, *Me samble ades*, *que je vos voie* A b. — V. 1012, *se deffendera* A. — V. 1014 ff., die höchst platten, fast sinnlosen Verse 1014 und 1015, welche weder in A noch in b und c sich finden, sind in B offenbar interpolirt, wie schon das zweimalige *espoir* und der rührende Reim andeutet, der sich sonst im Gedichte fast gar nicht findet und an den wenigen Stellen, wo er sich wirklich findet, durch die Kritik sofort zu beseitigen ist (das bei Körting p. XXXI citirte Beispiel, wonach V. 534 *dois : dois* stehen soll, findet sich gar nicht im Texte; es steht da vielmehr *drois* und *fois*). Durch diese Interpolation werden namentlich die dem Sinne nach zusammengehörigen Verse 1313 und 1316 von einander getrennt, was zur directen Folge hatte, dafs Körting den Sinn namentlich von 1316 gar nicht verstand und etwas ganz Sinnloses druckte, *a li ne i vas* statt *a li ne juas*, was keiner Erklärung bedarf. (A: *Ne onques a li ne jouas;* b *n'onques plus a luy ne juas*, c: *car onques a elle ne jouas*). — V. 1035, *quant dou geu dou lit parlerai* A; das Ms. B mildert hier, wie immer, die Ausdrücke. — V. 1036-41 fehlt in A b und c, auch sind sie wahrscheinlich eine Einschiebung des Interpolators von B, der hier einen Uebergang vermifste. — V. 1043, *Et le porsui hardiement* A, *poursieut* b, *poursuy virillement* c; *maintieng* ist offenbar eine Wiederholung des nachlässigen Schreibers aus dem vorigen Verse, wie wir dergleichen Nachlässigkeiten schon öfter gefunden haben. — V. 1051, *Et si fait on en aventure* A. — V. 1053, *haute amor* A b c. — V. 1054. Für *doit* wollte Körting *dois* schreiben. Er hat dabei wieder nicht bemerkt, dafs der Vers zu kurz. Bartsch bessert richtig *doit on*, was durch die Mss. A und b bestätigt wird. — V. 1055, *Ne haute ne basse approchier* A. — V. 1058, *Lors commancera* A b c. — V. 1065, *Tous dis l'acointe et la semon* A. — Nach 1065 hat A noch: *S'aler y pues, tu dois aler* || *La, ou tu la puisses trover*, er soll sie da im Hause aufsuchen, wo er sie zu finden gewifs ist; eine Besserung à la Ballhorn machte der Genfer

Herausgeber, der schrieb: *Se aller n'y peulx tu doibs aller* || *ou tu la puisses trouver.* — V. 1066, *Espoir honteuse se f* A. — V. 1068-69, *Et ne vourra a toi parler* || *Par avent n'esgarder* A. — V. 1071, *Ou d'esgarder ou d'araisnier* b. — V. 1072 und 73 fehlen in A und b ohne Sc den des Zusammenhanges und passen auch in B nicht gut den Satz. Wahrscheinlich haben wir es auch hier wieder einer Interpolation zu thun, obwohl dieselbe in diesem F nicht so evident ist, wie bei den Versen 1014 und 1015. V. 1077, der Vers fehlt vor 1676 und heifst in A und *Et ades en iert en effrois.* — V. 1080 f., *Une autre se vau remuer* || *Et tes paroles eschuer* A; *Une aultre se vaura ver* || *Et tes parollez esquiewer* b. — V. 1086, *grief* A b c. V. 1087 f., *Et parole a li de rechief* || *Et se ne pues parler* A. *Et luy parolle de rechef* || *Se ne peulx a parler* c. — V. 1091, *la clingne ades* A. — V. 1095, *que morir doies por li* A. — V. 1099, *Amolir moult et neront* A. — V. 1119, *Seurement te pues attendre* A. — 1122-1130 fehlen in A, das dann fortfährt: *Promet asse richement* || *Car le prometre te conment.* — Die Verse 11 43 in B sind platt und nichtssagend; A liest dafür: *Sagen te dois maintenir* || *A point parler, a point taisir* (b ebe nur *se doit contenir,* auch c das nur hat: *a point pa a point venir*). — V. 1145, *puisse apaissier* A und b. V. 1149, *n'a cure de lui si garder* A; *na mestier de lu garder* b. — V. 1158, *Dame qui puet et assez vaut* A b. — V. 1167, hier mufs sicher wie du Méril und Bart vorschlagen *tant* für *cant* verbessert werden; die handschr liche Lesart, wie diese ganze Stelle, ist abweichend: V. 1 *Car li riches honor ne porte* || *Mais li poures hom se porte* etc. — V. 1202, *qui de son gré l'otroiera* A b c. — 1237, *Et por ce efforcier la dois* A b c. — V. 1244, *Mais c li sus con enragiez* A. — V. 1248, *La, ou moustre qu'ele est lie* A. — V. 1264, *l'en veoie* A. — V. 1278, *Or est fermée l'amour* A. — V. 1279 steht in A voran und lautet: *Or ge mais de vos paour.* c liest: *Or n'ay je mais de vous paour* || *j'ai affinée l'amour.* — V. 1281, *plus qu'avant, sachiés verté* A. — V. 1285, *Tenez ma foi, tant com vivrai* A. V. 1325, *ne l'anuieus* A; Körting hat wohl *envious* geles was gar nicht pafst, wo er *enuious* hätte lesen sollen. — 1351, *Fors qu'espoir en tel leu aloit* A. Man sieht, wie fals

hier wieder Körting gelesen, indem er statt *qu'an tel liu* zu schreiben, *quant el liu* schrieb. — V. 1360 ff., die Recension in A b u. c ist hier weitläufiger und wohl schon deshalb vorzuziehen, weil in B die Frau gar nicht antwortet, was bei dem feinen Psychologen Jakes d'Amiens ganz und gar unwahrscheinlich. Die Verse in A lauten aber: « *Par le cul beu*[1]), *mal y alastes* || *Et a celui mar y parlastes* » || *Dont comencera a plorer* || *A fremir et a garmenter* || *Et dira per moult tres grant ire:* || «*Se ne deussiez vos pas dire* || *Feme, qui ci se tient em pais* || *C'onques nus hom ne parla mais* » || *Dont t'i pues et croire et fier* || *Quant tu la verras miex crier* || *Por ce que tu l'auras ferue* || *Ou laidement espoir batue* etc. — V. 1378 f., *Tout devant li, si qu'ele l'oie* || *Qu'a certes soit, qu'ele le croie* A b. Diese Umstellung der Verba (auch in c) wird schon durch den Sinn geboten, was Körting nicht bemerkt hat, obwohl er *croire* schon in *croie* geändert. — V. 1404 f., *Ou veille, ou non, l'enbrace et baise* || *Oublier li fai la mesaise* A b (c ebenso nur *l'acolle et baise*). — Der Vers nach 1408, den Körting nicht mitgezählt, während er doch gleich darauf den ebenfalls fehlenden Vers 1415 mitzählt, lautet in A: *Je croi, ce m'a fait jalousie;* in b: *Le fis, je croy c'est jalousie;* in c: *Je croy que sa m'a faict la jalousie.* Bei der Lesart von A muſs *par quel dyablie* zu *iriés estoie* gezogen werden. — V. 1415, *Tant la va ainsis rapaiant* A. Warum hier der Zusammenhang, wie Körting sagt, auf eine gröſsere Lücke deuten soll, weiſs ich nicht. — V. 1432, *A occirre me conmanda* A. — V. 1505 f. Ueber die Interpolation in B vergleiche oben. — Die Verse 1508 und 1509, sowie 1511-1521 fehlen in A b u. c und scheinen in B interpolirt. Wozu die Ortsbestimmung in 1508 und 9? Und sind nicht die Verse 1511—1521 eine bloſse Amplification und unnütze Wiederholung des weiter folgenden Lobes der Geliebten? — V. 1526, *trop plaisenment* A c. — V. 1537,

[1]) *cul beu* für *cul de dieu* und dies wieder euphemistisch (wenn man in diesem speciellen Falle so sagen darf) für *coeur de dieu.* Ebenso liest Ms. A V. 1390 *por le cuer beu por qu'ai feme.* Ganz analog wird d in b verändert in dem bekannten gascognischen *cape de biou* „beim Haupte Gottes". Vgl. das Fluchwort *morbleu* für *mort de dieu, sacrebleu* und *parbleu* für *sacré dieu* und *par dieu*, endlich *palsambleu* für *par le sang de dieu.*

Car se les gas apercevoit A b. c *Que se les gabza.* — V. 1
C'ele croit que tu voir li dies A b. Also wieder eine nach Kö
vom Dichter des Reims wegen gewagte Incorrectheit, die d
die Prüfung der Mss. A und b wegfällt. (Vgl. Körting's
unsere Anmerkung zu V. 721). Wir werden noch w
sehen, wie wenig die schlechte Meinung zugleich von
Dichters Reimkunst und Correctheit, die uns Körting's Be
kungen beibringen könnten, gegründet ist. — V. 1552, *S*
pou te fais desirrer A. — V. 1561 u. 62, *Et quant Men*
demora || *Trop Helene Paris ama*, darauf ein Absatz i
und weiter: *Quant feme cuide estre acoupie* || *Por li ve*
est tost changie; b beginnt mit grofsem Anfangsbuchst
einen neuen Abschnitt: *Quant Menelaus demora* || *Trop*
laine Paris ama || *Quant femme cuide estre acoupie* ||
li vengier est tost cangie; c liest: *Menelaus trop demoura* || *I*
Helene luy osta || *Se a femme cuide estre accouplé* ||
mal tallent est tost changé, es fehlt hier also nichts. —
1574, *Et por autrui t'amor laissier* A b c. — V. 1580, *I*
m'en a on fait grant plait A. — V. 1603, *Je le te di to*
droiture A; *Je le te los tout a droiture* b. — V. 1610, *Ne croi q*
aint en nule guise A b, *quelle ayme* c: eine Verballhornung
Dresdener Bearbeiters, der so öfter die Grammatik des J
fälscht. — V. 1615, *Por ton mal eschuer le di* A b c. —
1646 ff. In A lauten diese Verse: *C'ele resamble une ro*
(*dy que ce samble une royne*: b) *C'ele est com vache gras*
grosse || *C'est uns foans, qui n'a nule osse* || (*uns fu*
b, *faon* c) *Se noire est, com ele est brunete* || *Se blanche est,*
ele est blanchete || *Ainsis dois tu ades torner* || *Les t*
c'om y puet trover || *Et c'ele est baude et envoisie* etc
V. 1663, *a premerains, quant il y vient* A b: das *je le sai*
ist eine müssige Wiederholung des nachlässigen Schrei
aus dem vorhergehenden Verse, wie wir dergleichen s
viele gefunden. c liest: *quant il luy vient.* — V. 1664, *Se*
y est A b c: dafs so auch ohne handschriftliche Auto
nothwendig gebessert werden mufste, liegt so auf der H
dafs es merkwürdig ist, dafs Körting es nicht bemerkt.
V. 1671, *ne soies honteus* A b c. — V. 1674, *Dou sor*
me vorrai or taire A; *Du sourplus ne me voel pais tair*
Desores ne te doibs plus taire c. — V. 1678, *De ma main m*
en la partie A b c. — V. 1681, die Interpolation in b,
der ich schon oben gesprochen, lasse ich gern aus. — V. 16

die Handschrift A [1]) hat hier eine Lesart, die im Dresdener Ms. bedeutend gemildert ist, wie das die Regel in B. — V. 1697, *Mes se tu as pou de sejour* || *Et de demourer as loisour* A b. — V. 1722, *Por ce les weil endoctriner* A c. — V. 1777 f., *Car li hom ne puet abaissier* || *Ne la dame trop enhaucier* A b. — V. 1823, Körting will hier wiederum an eine Vernachlässigung des Reimes von Seiten des Dichters denken, Du Méril und Bartsch bessern *jounece*, Ms. A liest: *Lors espannisse ses pechiez* || *Ce est bien raisons, ce sachiez,* || *Dont doit on faire en sa jouvente* || *Qu'an sa viellesce s'en repente* || *Et dame qui pechié n'aura* || *De coi dont se repentira?* Ms. b: *Tant doit on faire en sa jonesse* || *C'on s'en repente en sa viellesse* || *La dame qui pechiet n'ara* || *De quoy dont se repentira?* Abgesehen von den beiden ersten Versen liest c wie A. — V. 1836, *Donne li tost congié. si faille* A. — V. 1839, *Si ne doit on riens vouloir* A. — V. 1852, *blasmes t'en porroit estre dis* A b; so muſs auch in B gelesen werden; *pis* ist aus dem vorhergehenden Reime wiederholt, wie wir solche Nachlässigkeiten schon öfter bemerkt haben, ein späterer Copist hat dann durch das *porroit u* ein Schönpflaster à la Aldiner Ausgabe auf die Verderbnis geklebt. Eine Verderbnis aber überall da anzunehmen, wo ein rührender Reim vorliegt, berechtigen uns die bisherigen kritischen Erfahrungen mit dem Texte der *art d'amors* und die Thatsache, daſs im Ms. A der rührende Reim sich nur einmal findet und zwar durch ein Versehen des Schreibers. — V. 1856, *Et s'il revient* A. — V. 1866 ff., A und c sind hier kürzer. Wenn B hier interpolirt ist, so muſs man gestehen, daſs dies die geschickteste Interpolation ist, die wir bisher gefunden. — V. 1883-96, die Stelle in A ist sehr abweichend, doch nähert sich der Text an einigen Stellen dem Texte von B genug, um diesen bessern zu können. A fol. 165[b]. *Et se tu amer le voloies* || *Tout aussi dire li porroies* || *A la fois, por lui esprover* || *Se il te veut de cuer amer* || *Mais au partir por rapeler* || *Dois rire et puis .I. pou gaber* || *Tout coiement, se qu'il le voie* || *Si li ratempre .I. pou sa voie* || *Car ne dois pas trop eschuer* || *Celui, dont tu te veus aidier* || *Ains t'i dois si bel acointier* || *Que*

[1]) und noch mehr b, was immer an solchen Stellen durch Ueberladung sündigt; c stimmt zu b.

tu n'en aies destorbier || *Hunble dois estre et debonnaire* || *I*
ades garde a ton affaire || *Si que por fole ne te claimmes* ||
c'on ne sache, se tu l'aimmes etc. — V. 1941-42, *Por ce*
tel point te tenras || *A ton ami plaire porras* A c; *a ton*
parler poras b. — V. 1943, *mie despondre* A. *semondre* c.
V. 1944, *tu* fehlt in A und b, es ist auch im Verse zu
wie schon Körting bemerkt hat; es bleibt also nicht *a*
wie Bartsch wollte. — V. 1945, *Car par devant en a*
tant A b c: *par devant* mufs offenbar schon aus dem S
gebessert werden und es ist merkwürdig, dafs Körting
nicht bemerkt. — V. 1983, *m'em priez* A. — V. 1997 f.,
ton sens, par ton bel atraire || *Se tu sagement le sez f*
A c auch so, nur fehlt *bel.* — V. 2011, A b und c h
en tel maniere statt *en mainte guisse*, was in B offenbar d
eine schon oft bemerkte Nachlässigkeit des Schreibers aus
vorigen Verse wiederholt ist; *assaieras*, wofür A *demenra*
maintenras, c *demoura* haben, mufs nothwendig in *essaiera*
bessert werden. — V. 2013 f., *Se tu vois qu'il te*
suit || *La, ou tu vas, sa voie aquieut* A *esquiet: poursuit*
wieder eine Wiederholung aus dem *suit* des vorhergehe
Verses. — V. 2018, *Et ou sens blasme aler porra* A c
V. 2021, *La, ou li cuers maint et repose* A c; *Se ses cuer*
t'amour repose b. — V. 2050 ff.: dieser ganze Abschnit
intervertirt, wovon wir schon oben des Weiteren gesproc
Der Anfang des Abschnittes in A ist oben ganz mitget
worden. — V. 2094, *souef* A; *souvent* b. — V. 2095,
force A. — V. 2096, *fai aussis, c'on l'emport afforce* A: I
diesem Verse folgen in A b und c noch die Verse: *La, o*
mult bien le vourras || *Un petitet t'en contendras.* — V. 2
A premiers, car ce est bien drois b. (*Apremiers* wohl Druckf
bei Körting). — V. 2099, *m'y sui lassés* b: *lastes* für *l*
hat Körting vielleicht nur verlesen. — V. 2104, *dont ga*
luy et jue et ry b c. — V. 2105, *Douchement l'acole et embr*
b c. — In b folgen dann noch V. 126-136 von a (Utrec
Fragment), womit Ms. b schliefst. — V. 2109, *Tout adroit*
consoillerai b, c: *orendroit.* — V. 2121, *Ja avant prendre n*
vroies A b. — V. 2131, *Vos lo qu'avant en prenez tant* A b. I
mufs *lo ge* gelesen werden. — V. 2132, es fehlt eine Si
was Körting nicht bemerkt. A liest: *qu'il soit et large*
cortois. — V. 2152 ff., zwei Verse mehr in A: *Certes s'i*
me fust mestiers || *Je n'en eusse fait noiant* || *Mais j'en a*

mestier grant || *Ne le fis pas por vostre argent* || *Retenir, sachiez vraiement*, dieselben Verse etwas abweichend auch in c. — V. 2157: B hat hier eine merkwürdige Verderbnis, *pois*, was Niemanden aufgefallen. In Erbsen kann doch ein so grofser Reichthum nicht stecken. A liest: *Je vendrai mes vins et mes blez* || *Ou de ma terre les rammez;* b: *je vendray mes vins ou mes bleds* || *Ou de ma terre, si r'arés;* c wie b nur: *et mes vignes si les aurez; rares* bei Körting in V. 2158 u. 2160 mufs wohl einen Apostroph haben. — V. 2161, *Qu'a nul fuer ne les retenroie* A: bei Körting mufs statt *ne l'retenoie* (eine ganz unmögliche Apostrophirung), jedenfalls geschrieben werden *ne'l retenroie.* — V. 2163, *Et c'il disoit, com barestez* || *Por ce qu'il en seroit jabez* A; *Et s'il disoit: Oil, alés* || *Pour ce que il n'en fust blasmez* b. c: *Sil disoit «Vous me barratez»* || *De ce pourroit estre blasmez.* — V. 2170, *Mes escrins est or enconbrez* A. — V. 2178, *Et de paroles la* (l. le) *paistras* A *Et tel parolle li diras* b. — V. 2185 ff., *Ne pour fole ne sote clamer* || *«Cele est tele, que prendre doie* || *Et ele a mestier de monnoie»* A. c fast genau so. Wenn man statt *s'elle* bei Körting *celle* liest, und wie oben die beiden Verse in Anführungszeichen einschliefst, so scheint mir das einen besseren Sinn zu geben. — Nach V. 2194 folgt in A noch: *Et dire: «Sire je n'ai cure* || *De vos deniers per aventure* || *Car moult tost blasmée an seroie* || *De vos deniers, se je's pranoie* (das letzte Wort theilweise verwischt). — V. 2210, dasselbe *qui*, was Körting hier *qu'i* schreibt, schreibt er inconsequenter Weise unten (Utrechter Fragment V. 146) *qui.* Letztere Schreibung ist richtig, wie schon Bartsch bemerkt. — V. 2211, dieser Vers, dem in B eine Silbe fehlt, ist in A zwar halb zerrissen, aber man kann noch lesen: *Et qu'il se gerra*, wodurch der Vers sein Maas bekommt. Das Futur konnte schon aus *tendra* (Utrechter Fragment 147) gebessert werden. — V. 2225, Bartsch bessert hier *saces*, was ich wegen Utrechter Fragment Vers 159 nicht für richtig halte, auch würde das fehlende *que* den Satz unbehülflich machen; c liest: *Le sage homs gré t'en scaura.*

Ich füge noch eine Anzahl Besserungen des Utrechter Fragments aus b hinzu. — V. 9, *le voloies* b. — V. 18. *traitours punais* b. — V. 21, *Vous loch qu'avant en prenés tant.* — V. 29 und 30 liest b abweichend *C'au rendre poras revenir* || *A ta volenté par loisir.* — V. 34, *Ma joie et tous mes desiriers* b. — V. 36, *par le foy que devés a dé* b. —

V. 43, *Certez moult bien le vous rendray* b. — V. 49, *C*
nul fuer ne'l retenroie b. — V. 50 u. 51; die Lesart in
hier aus A und b gemischt, A siehe oben; b liest *Et s'i*
soit: « Oïl alés || Pour ce que il n'en fust blasmés. — V
Et luy di sans point de vergoingne b. — V. 57. *Au re*
les raverés b. — V. 61 f., *Ensi moult bien le blangiras*
tel parolle li diras b. — V. 64, *qu'il t'est mestiers* b. —
69 f., *Qu'apres ne l'en puist on gaber || Ne folle ne*
clamer b. — V. 79-90, diese Stelle habe ich oben
ständig aus b mitgetheilt. Daraus ist auch der nach V
sowie der nach V. 82 in a fehlende Vers zu ergänzen
V. 91, *Ainssi le met et hors et ens.* — V. 94, *Bien soyés v*
biaux doulx sire b: das *il m'est moult grief* in b ist eine
Amplification des *moult fort m'anoie* im folgenden Vers
V. 98, *La, ou par derieir en riras* b. — V. 101, *Ne t'e*
ja une escalongne b. — V. 102, *Mes que bien fachez l*
songne b; dann noch zwei Verse: *De mal d'amuy, qu'*
eu || Mais qu'il ne soit apercheu. — V. 104, *Au lie*
mis luy averas b. — V. 107, *Doulx amis mout vous a*
orieng b. — V. 111, *Bonnement le sueffre a baisier* b. —
114, *Fay si com s'il l'emporte a forche* b. — V. 119, *A*
fois m'y suy lassés b. — V. 120, *Telz baillez et telz cri*
b. — V. 131, *en ton lit* b. — V. 133, *Et sa volenté ta*
fois b. — V. 136, *par ce que je te voeil gehir* b. — Mit
sem Verse schließt Ms. b. Aus A kann ich noch V.
beibringen, der (mit 185 und einem Theile von 184) auf
Verso des letzten zerrissenen Blattes 167 stehen geblieb
und offenbar der letzte Vers ist, den Ms. A enthalten
Et dou tout a li me commans. —

IV. Die Guiart'sche art d'amours und die rem d'amours, sowie Bemerkungen über andere B beitungen Ovid's.

Die Guiart'sche *art d'amours* verdient schon deßhalb
Erwähnung, weil sie von Michelant und Körting in i
Verzeichniß der Bearbeitungen dieses Gegenstandes überse
auch von Holland und Bartsch nicht genannt ist, obgleic
nicht allein in der Histoire littéraire kurz erwähnt, son
auch schon im vorigen Jahrhundert mehrfach verzeichnet i

---

[1]) Memoires sur l'ancienne chevalerie par La Curne de Ste
laye, Paris, 1759, 3 voll. 12. Vgl. Bd. II. p. 65. — Legrand d'A

und sogar schon bei Fauchet genannt wird [1]). Das, soviel ich weiſs, einzige Ms. dieser groteskesten unter allen Bearbeitungen des Ovidischen Lehrgedichts ist eine ziemlich bekannte Fabliauxhandschrift, welche, wie die Chansonniers des Vatican, auf dem Recto des ersten Blattes die Notiz trägt: *C'est a moi*, *Claude Fauchet*. Die Handschrift trägt jetzt die Nummer 1593 fonds Français (früher 7615), sie ist zum gröſseren Theile gut erhalten und enthält auf 217 Blättern Pergament zu zwei Columnen von mindestens drei verschiedenen Händen des ausgehenden 13. oder beginnenden 14. Jahrhunderts auſser dem *Renart le nouvel* und *Renart le Bestourné*, das *livre d'Ysopet*, etliche Stücke von Rustebues, eine groſse Anzahl Fabliaux und Lais und auf fol. 178^{r} *L'art d'amours*, deren Anfang folgendermaſsen lautet:

[Q]ui voudroit l'art d'amors
Et savoir et aprendre,
Si q'on ne l'en peust
Ne blasmer ne reprendre,
Premier doit a ces vers
Si bonement entendre,
Que il sache raison,
Se on li demande, rendre.
Guiart, qui l'art d'amors
Vost en Romanz traitier,
En son prologue vost
.IIII. (l. III.) choses touchier:
La premiere, coment
On se doit affaitier,
Por requerre s'amie
Et savoir acointier.
[L]a seconde chose est,
Coment se contendra,
Quant l'amor de la fame
A soi atraite aura.
De la tierce, coment
Il s'en departira
De l'amor a la dame,
Quant plus ne li plera.

So geht das Gedicht durch zwölf Spalten zu 41 Zeilen bis fol. 181^{r} fort und umfaſst mit Hinzurechnung der vier Zeilen

Fabliaux et contes, Ausg. von 1781. Vgl. Bd. II. p. 61. — Hist. litt. tome 23, p. 291.

[1]) Fauchet, recueil etc. Ausg. in 1 Bd. 4°. Paris, Patisson, 1581: p. 179.

auf fol. 178a und der 15 Zeilen auf fol. 181b im Gan
511 Verszeilen.

Der Verfasser, der offenbar ein Geistlicher ist, will,
er auch im Eingange sagt, zeigen, wie man die Geliebte
winnt, wie man sie erhält und wie man sie endlich wie
los wird [1]). Der erste Theil, der bei Jakes d'Amiens so v
züglich ausgeführt ist, ist hier sehr vernachlässigt und nur
dem Groben geschnitzt, nur bei dem endlichen Gewinn
letzten Gunst verweilt Guiart mit mönchischem Behagen
gefällt sich in grobsinnlichen Details. Der Art, wie die Gunst
Geliebten zu erhalten sei, wird auch nur wenig Raum gewidm
Guiart strengt hier seine Erfindungsgabe nicht an: man s
sie heirathen, das sei Gott wohlgefällig. — Er eilt dann
seinem dritten Puncte, dem er den gröfsten Theil des
dichtes widmet, in der Art, dafs seine ganzen bisheri
Ausführungen nur als Vorwand oder Text erscheinen, ü
die verderbliche Fleischeslust eine donnernde Strafrede
zulassen. Die Moral in ein unterhaltendes Gewand zu hüll
um ihr auf diese Weise besseren Eingang zu verschaffen,
ja ein gewöhnliches Streben der mittelalterlichen Moralis
Wir haben defshalb auch gar keinen Grund, uns zu wund
über den Contrast, der zwischen den im Anfange mit Beha
ausgemalten grobsinnlichen Details und dem nachherigen
ligen Eifer gegen die Fleischessünde besteht. Es darf
dieser Contrast ebensowenig Wunder nehmen, wie die
in der der Sohn im *Chastoiement* durch die Fabliaux *De*
male feme qui conchia la prude dame oder *De l'home qui*
ferma sa feme en une tor in der Moral unterrichtet wird.

Dieser letzte gröfste Theil des Guiart'schen Gedichts
weit eher ein *remedium amoris* als eine *ars amandi* und
dem erstgenannten Gedicht offenbar einige Züge entlehnt,
denen schon Fauchet einen anmerkt. Das Hauptmittel Guia
aber gegen eine eingewurzelte Neigung neben den Vorsch
ten, dafs man die Geliebte ungeschminkt sehen solle, we
sie sich dieses Verschönerungsmittels bediene, dafs man
lachen machen soll, wenn sie häfsliche Zähne, und sing
wenn sie eine krächzende Stimme hat, dieses Hauptmittel
sich die Vorschriften der Religion ins Gedächtnis zurück

[1]) Man wolle ihm nicht zugeben, fügt er hinzu, dafs man Gu
und Schlechtes zusammen behandeln dürfe; er gedenke aber durch
That zu zeigen, dafs dies sehr gut gehe.

rufen und zu bedenken, welch eine grofse Sünde die Fleischessünde ist und welche Strafen sie nach sich zieht. So geht das noch eine Weile fort und schliefst dann sehr passend mit einer Anrufung der heiligen Jungfrau im Geschmack Gautier's de Coinsy.

[V]os estes li douz lis
Et la vermeille rose,
Li precieus vessiaus
Ou li filz deu repose,
Secourez ma vie,
Aincois que Sathenas l'enclose,
Ne que du paradis
Li soit la porte close. — *Explicit.*

Ueber den poetischen Werth des Gedichtes brauche ich nach dem Gesagten wohl keine Worte mehr zu verlieren. Was den Verfasser anbetrifft, so neigt sich Legrand dazu, ihn als identisch mit einem Guillaume Guiart zu betrachten, der unter dem Titel: *Branche aux royaux lignages* etc. eine gereimte Geschichte Frankreichs von Philipp August bis auf 1306 schrieb, welche von Ducange in seiner Ausgabe Joinvilles theilweise abgedruckt ist. Es ist das eben eine blofse Hypothese, die in der Namensgleichheit ihren einzigen (und sehr schwachen) Grund hat.

Wenn das Guiart'sche Gedicht schon mehrfach erwähnt worden ist, so habe ich dagegen von dem zweiten Gedicht, den *remedes d'amours*, von dem ich jetzt eine kurze Notiz geben will, nirgends eine Erwähnung gefunden, so dafs das von Körting abgedruckte Gedicht der Dresdener Handschrift, welches er ebenfalls dem Jakes d'Amiens zuschreibt, bis jetzt die einzige bekannte Bearbeitung dieses Stoffes in der altfranzösischen Poesie war [1]). Ueber die Handschrift, welche, wie die *art d'amours* so auch das *remede d'amours* enthält, ist weiter oben schon das Nöthige mitgetheilt worden. Wir lesen auf dem Recto des ersten Blattes der Handschrift 12478 (ancien suppl. fr. 1316)

Chi s'enssient Ovide du remede d'amours.

Tu, qui ordonnez ton corage,
A faire au dieu damours hommage,

---

[1]) Die umfangreichen Bearbeitungen in 10silbigen Versen aus dem 16. Jahrh., wie die anonyme und bei Verard 1509 auf Velin gedruckte von ungefähr 9000 Versen (kais. Bibl. Y 1184 A), und die von Albin d'Avenelles gehören nicht hierher.

Pour mener amoureuse vie,
Vien pour entendre, je te prie,
Comment par bonne carité
Ovide a de toy pité.
N'a pas loncg temps, que je lisoie
En .I. livret, que je tenoie,
Escrit par maniere de gloze,
Non pas en metre, mais en prose,
Et faisoie grant diligence
De conchevoir bien la sentence.
Selon mon poure entendement,
Qui peu conchoit, et rudement,
Mais en lisant j'euch grant plaisanche,
Car de ce livre la substanche
Me disoit, que jadis a Romme
Fu demorans .I. soubtil homme,
Qui Ovides estoit nommés.
Cilz Ovides fu renommés
D'estre a son temps tres amoureux;
Et luy estoit tant savoureux
Li jeus de l'amoureuse vie,
Qu'il voa et dist a s'amie,
Que .I. traitiet composeroit
Et que la trouver on poroit
Pourquoy chil, qui amer voroient
Tous les poins amoureux scaroient.

Diese Art Prolog, der eine Art Biographie Ovid's u Entstehungsgeschichte seines Werks liefert, endigt mit d Versen:

Chi commenche une fiction
Par maniere de vision,
Comment Amours Ovide tenche
Pour ce que tel livre commenche.

Dann folgt auf einer neuen Seite roth: Legerat hujus am titulum nomenque libelli: — Bella michi, video, bella para tur, ay. Demnächst eine französische Paraphrase dieser Ver (schwarz), die ich als Probe noch mittheilen will:

Cupido, li filz de Venus,
Veoir Ovide estoit venus,
Qui ce livret cy escrisoit.
Ainssi que Cupido lisoit
Le title et le non de ce livre,
Il dist: «Au cuer grant duel me livre
Chilz traitiés, car tu apareillez
Encontre moy fierez batailles.»

In derselben Art folgen dann regelmäfsig zwei, wohl auc vier Verse Ovid's in 6-8 Versen paraphrasirt. Von Verse

Ovid's sind aber im ganzen nur etwa 50 mit Unterbrechungen eingeschrieben, bei den übrigen Paraphrasen ist die Stelle für sie frei geblieben. Das Gedicht umfaſst auf 40 nur in der Mitte beschriebenen Blättern mit breiten Rändern 1729 Verse und ist noch nicht vollendet, wie ein weiſs gelassenes Blatt und der Schluſs zeigt:

Et quant sens ton pooir fallir,
Se rencomenche a assalir
Tant que tu soyez bien foulés
Et travilliés et triboulés,
Parquoy t'ayes en grant haÿne
L'ostel, la dame et la mesquine .....

Auf den Gedankengang des Gedichts näher einzugehen, kann ich mir füglich ersparen, da derselbe dem römischen Vorbilde ziemlich genau folgt. Daſs wir in diesem *remede d'amours*, dessen Dichter sich nicht genannt, die Crestiens'sche Bearbeitung des Ovidischen Lehrgedichts vor uns haben, die er in dem Eingange zum *Cliges* mit dem Titel *les commandemans d'amors* [1] bezeichnet, ist mir in jeder Hinsicht unwahrscheinlich. Jedenfalls haben wir unter Crestiens' Werk uns mehr vorzustellen, als eine bloſse Paraphrase in der Art der vorliegenden, wenn dieselbe auch mit einer gewissen launigen Frische geschrieben ist und französisch-mittelalterlichen Localton hat. Auch scheint mir das vorliegende Werk wesentlich den Stempel des 14. Jahrhunderts zu tragen. Daſs es einen Prolog hat, wie einzelne Gedichte Crestiens (z. B. *Perceval le Gallois*), scheint hier nichts zu entscheiden. — Immerhin ist es ein interessanter Beitrag zu der Geschichte des Studiums des Ovid.

Was sonstige Bearbeitungen der Ovidischen Lehrgedichte anlangt, so bemerke ich zu dem bereits mehrfach, auch bei Holland, Bartsch, Michelant und Körting erwähnten Gedicht des Maistre Elie, welches uns die Handschrift St. Germain

---

[1] Denn ich verstehe gegen die *Histoire littéraire* (Daunou) und Körting mit Holland und Bartsch unter den *commandemans d'amors* ein selbstständiges Werk und zwar eine Bearbeitung der *remedia*, nicht einen zweiten Titel der *art d'amors*. Ich weiſs nicht ob man schon darauf aufmerksam gemacht hat, daſs eine Turiner Handschrift des Cliges (Ms. gall. XXXII, g, II 9 fol. 108) im Anfang liest: «Chils qui fist d'Erech et d'Enyde || Et les comandemens Ovide || *Qui* l'art d'amours en Roumanch mist» (Codd. Mss. bibl. reg. Taur. pars altera p. 470).

1239 aufbewahrt hat und von dem Michelant in der Einle
tung zu der Tross'schen Ausgabe der *Clef d'amour* ausfüh
licher berichtet, dafs es nicht 1244 Verse hat, wie Michela
und nach ihm Körting mittheilen, sondern 1302. Auch h
Michelant ganz übersehen, dafs das Gedicht unvollständig i
und mitten in einer Rede des Liebenden an seine Dame a
bricht. Zu der Bemerkung Körting's (p. XVIII), dafs in di
sen 1244 Versen die Ovidische ars amandi nur in sehr b
schränktem Umfange wiedergegeben sein könne, fehlt also jet
der Grund, da das Gedicht nicht ganz erhalten. Nach d
Anlage des erhaltenen Stücks zu urtheilen (von dem ich ei
Copie genommen habe), mufs Elie den Ovid im Gegenth
auf einer sehr breiten Basis haben wiedergeben wollen. Uebr
gens mufs ich doch bekennen, dafs mit Abrechnung der erst
300 Verse, welche einige interessante Details über das damali
Paris enthalten, das ganze Gedicht eine höchst langweili
Verwässerung Ovid's ist und nach meiner Ansicht eine Heraus
gabe an sich gar nicht verdient, wenn man es nicht eben nur a
Material zur Geschichte des Studiums des Ovid im Mittelalt
herausgeben wollte. — Was die anderen „weit unwichtigeren
Bearbeitungen der Ovidischen Lehrgedichte anlangt, weg
deren Körting auf Paulin Paris, Manuscrits françois V, 16
und VII, 76 ff. verweist, so hat er sich mit diesem Citat wo
geirrt, von Bearbeitungen Ovid's ist da wenigstens gar kei
Rede. Factisch existiren auf der Pariser kaiserlichen Bibli
thek aufser den angeführten metrischen Bearbeitungen zw
Prosaübersetzungen, darunter eine altfranzösische (Ms. 723
und eine italienische (Ms. 7250). Die von Bartsch aus Hän
erwähnte Bearbeitung *Arsenal belles lettres* No. 21 ist gleic
falls eine weitläufige Prosabearbeitung. Es ist ein Pergamen
manuscript in Quarto oblongo zu zwei Columnen ohne Be
zeichnung der Seiten in einer Schrift des späten 14. Jah
hunderts, früher dem Marquis de Paulmy angehörig. — Es i
hier vielleicht der Ort, noch auf einige andere Puncte in Kör
ting's Einleitung zurückzukommen. Dafs ich zunächst mi
Meyer und Bartsch die Körting'sche Beweisführung, welch
ihn die von ihm veröffentlichten *Remedes d'amors* ebenfall
dem Jakes d'Amiens zuschreiben läfst, für nicht stichhalti
erachte, habe ich schon oben angedeutet. Auch die Iden
tification mit dem Liederdichter ist durch nichts bewiesen, ein
solche Namensgleichheit beweist eben Nichts und dafs beide

picardisch schrieben, ist kein Grund, sie zu identifiziren, da sie beide aus Amiens waren. Der Liederdichter Jacques gehört wohl, wie Colin Muset, der ersten Hälfte des 13. Jahrh. an, dagegen glaube ich nicht, dafs die Abfassung der *Art d'amors* viel früher fällt als die Hdschr., die sie uns überliefert haben. Was die Vorbilder des Jakes anlangt, so haben, wie mir Herr Edélestand du Méril richtig bemerkt, sowohl Körting wie die beiden genannten Gelehrten übersehen, dafs er das Buch des Andreas Capellanus *de arte amatoria et reprobatione amoris* [1]) benutzt hat. Namentlich hat er sicher die Idee und manche Details jener Zwiegespräche zwischen dem Liebenden und der Geliebten, von denen sich im Ovid keine Spur findet und welche Körting den interessantesten und originellsten Tleil der Dichtung nennt, diesem Vorbilde entlehnt. — Was die Lieder des Jakes d'Amiens anlangt, so erklärt sich die Nichtübereinstimmung in Bezug auf die Zahl zwischen Wackernagel und der Histoire littéraire einfach daraus, dafs letztere das Jeu-parti unter den Gedichten des Jakes nicht mitgezählt hat, während es bei Wackernagel Regel ist, dafs er in jedem Jeu-parti den zweitgenannten Gegenredner als Verfasser betrachtet. Zwei Lieder waren übrigens schon bei Tarbé abgedruckt, vollständig kommen sie in meiner Ausgabe des Berner Codex zur Veröffentlichung. — In der zweiten Strophe der nach Hofmann veröffentlichten Pastourelle hat Körting eine Conjectur Hofmann's aufgenommen, die den Vers fälscht; man liest besser *vait sovent enbraissant.* —

Zum Schlufs müssen wir noch energisch gegen eine Auffassungsweise protestiren, die, wenn sie allgemein wäre, aller Feststellung der Sprachformen, aller Texteskritik, so weit sie auf sprachlichen Gründen beruht, den Boden unter den Füfsen wegziehen würde. Die Stelle, auf die wir Bezug nehmen, steht p. XXX seiner Vorrede und lautet:

«Auf die völlige Uebereinstimmung der Reimwörter für «das Auge ist mit ängstlicher Strenge geachtet worden, «so dafs diesem Principe zu Liebe zuweilen selbst die «grammatische Richtigkeit aufgegeben wird, so reimt

---

1) Wir vergleichen ein Ms. der Pariser kaiserlichen Bibliothek fonds Latin Nro 8758 (kl. 4. 2. Col. 119 Bl. Pgt.) und einen Druck derselben Bibl. «Erotica seu amatoria Andreae Capellani», Dorpmundae, 1610 (Non porté), herausgegeben von einem gewissen Dethmar Müller, nach einem eigenen Ms.

«z. B. Vers 1541 *die* mit *envoisie*, der Sinn aber forde
«gebieterisch *dies*. Nur eine Hauptausnahme findet sic
«von dieser Regel: o und u reimen mit ou, wob
«selbst — was seltsam genug ist — inlautendes l od
«s gar nicht hindert z. B. *home : soume* (V. 350 f.
«*Roume : home* (V. 538 f.), *tout : mult* (V. 382 f.), *amors*
«*vous* (V. 1278 f.); seltner ist es, dafs sie mit ui reim
«z. B. *angoisse : puisse* (V. 1767 f.); noch wollen w
«den einmal vorkommenden Reim *ensanle : samble* (V
«1695 f.) notiren.»

Was ist das für eine Art der Kritik, alle Nachlässigkeite und Schnitzer irgend eines Copisten sorgfältig zu registrire sie zu classificiren und von Regeln und Hauptausnahme zu sprechen? Dieser Fall zeigt mal wieder recht auffälli wohin das führt, wenn man nur nach einer Handschrift ve öffentlicht und sich jeder Laune und jedem Fehler des Cop sten sclavisch unterordnet. Wir sahen schon oben in de Emendationen oft genug, mit welcher Ausdauer Herr Körti an solchen Stellen, wo sein Copist einen Schnitzer mach eine grammatische Incorrectheit des Dichters constatirt. Waru ist Herr Körting nicht dreist genug, das grammatisch inco recte *die* in *dies* zu bessern und wenn *home* mit *soume* rei *some* zu bessern, ebenso *Rome* aus *Roume*, *mout* aus *moult* Ist es dreister, in den Versen:

Or est affremée l'amors
si que n'ai mais paor de vous

zu bessern:

Or est affremée l'amor
si que n'ai mais *de vous paor*

oder aber, wie Herr Körting will, anzunehmen, dafs die Reim *amors vous* u. ähnl. eine Hauptausnahme von der sonst strenge Reimregel bei Jaques d'Amiens constatirten? — Einem mög lichen Einwand gleich zu begegnen, bemerken wir ausdrück lich, dafs es etwas ganz Anderes ist, wenn in Gedichten, di wie Barlaam und Josaphat mit grofser Wahrscheinlichkeit i die ersten Jahre des 13. Jahrhunderts, oder wie Blancandi und Orgueilleuse gar in das Ende des 12. Jahrh. zu setze sind, solche fehlerhaften Reime vorkommen. Sie finden sic mit Uebereinstimmung der Handschriften in Blancandin und Orgueilleuse z. B. an 32 verschiedenen Stellen (wie ich aus einer Zusammenstellung entnehme, die ich Gaston Paris ver-

danke), und erklären sich dort als Reste von Assonanzen (vgl. den Artikel von Meyer, *Revue critique* 1867, I, 378), zum Theil auch als Nachlässigkeiten des Dichters, und sind fast durchgängig durch die Kritik nicht zu beseitigen. Wenn aber eine einzige Handschrift eines Dichters, dem wir ein so hohes Alter beizumessen gar keinen Grund haben und der zugestandenermaſsen sehr formstreng und genau reimt, in einer kleinen Anzahl von Fällen solche ungenaue Reime aufweist, die jedoch alle durch leichte kritische Aenderungen beseitigt werden können und zum Ueberfluſs in den anderen Handschriften und Ueberlieferungen, welche in jeder Beziehung einen bei Weitem besseren Text bieten, sich nicht finden, so haben wir es in jedem dieser Fälle mit einer Nachlässigkeit des Copisten zu thun [1]) und sind durchaus nicht berechtigt, von Regeln und Hauptausnahmen im Sprachgebrauche des Dichters zu sprechen. — Herrn Körting können diese Gesichtspuncte nicht vor Augen getreten sein, als er diesen Passus schrieb, sonst würde er wohl hier vorgezogen haben, nicht solche Reime anzunehmen und von Regeln und Hauptausnahmen zu sprechen, sondern die verderbte Lesart einfach zu bessern, er würde eingesehen haben, daſs er in seiner sonst höchst löblichen Gewissenhaftigkeit hier zu weit ging.

Wir brauchen wohl nicht hinzuzufügen, daſs die erwähnten Herstellungen des Reims von Ms. A, das ja eben das beste ist, bestätigt werden. Unsere Lesart der beiden oben erwähnten Verse hat auch c.

Paris, im September 1868.

Dr. Julius Brakelmann.

---

[1]) Wie nachlässig dieser, haben die Emendationen zur Genüge gezeigt.

Bibliographie des Jahres 1867.

I. Zur französischen Literaturgeschicht

Von Adolf Ebert.

A.

1. Catalogue général de la librairie française penda vingt-cinq ans (1840—1865) etc.; par *O. Lorenz* [s. J. 6 Nr. 1] Livr. 4—6.

2. Bibliographie liégeoise, contenant: 1° les livres i primés à Liége depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; les ouvrages publiés en Belgique et à l'étranger concerna l'histoire de l'ancienne principauté de Liége et de la provir actuelle du même nom; par *X. de Theux*. Brüssel. Tome 8°. VIII, 359 p. 12½ Fr.

Das Werk wird 2 Bde. bilden.

3. Essai d'un dictionnaire des ouvrages anonymes pseudonymes, publiés en Belgique au XIXe siècle, et princip lement depuis 1830, par *J. Délécourt*. Brüssel. 8°. 20 I

4. Curiosités bibliographiques et artistiques; livres, m nuscrits, gravures etc.; par *G. Brunet*. Genf. 8°. 10 F

5. Marques typographiques, ou Recueil des monogramm [s. J. 65, Nr. 7] 15e livr. 5 Fr.

6. Histoire de l'imprimerie royale du Louvre, par *Bernard*. 8°. XIII, 315 p. 8 Fr.

Diese Druckerei, von Franz I. 1539 gegründet, wurde v Louis XIII. 1640 im Louvre errichtet, wo sie bis zur Republik stand. — In einem Anhang wird ein chronologischer Catalog der A gaben gegeben, die aus dieser Druckerei von 1640—1792 herv gingen.

7. Les anciennes bibliothèques de Paris, églises, m nastères, colléges etc.; par *A. Franklin*. Tome I. 4°. XXI 429 p.

Der Verf., an der Bibliothek Mazarine angestellt, hat sich sch durch manche tüchtige von uns hier angeführte Monographie üb einzelne Bibliotheken rühmlichst bekannt gemacht; und erscheint d her zu diesem Werke besonders berufen.

8. Préface du catalogue de la bibliothèque Mazari rédigée en 1751 par le bibliothécaire *P. Desmarais*, publié traduite et annotée par *A. Franklin*. 16°. 4 Fr.

9. Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque communale de Perpignan, dressé par *A. Fourquet.* Perpignan. 8°. XII, 472 p.

10. La bibliothèque de Catherine de Médicis, par *A. Franklin.*

In: Bullet. du bouquiniste 1866, Nr. 235.

Vergl. unsere Bibliogr. J. 1858. Nr. 8.

11. Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. A. F. Didot. Tome Ier. Livres avec fig. sur bois. Solennités, Romans de chevalerie. 8°. 1re Livr. 7 1/2 Fr.

12. Deux années de mission à Saint-Pétersbourg, manuscrits, lettres et documents historiques sortis de France en 1789; par *H. de La Ferrière.* 8°. 10 Fr.

---

13. Histoire littéraire de la France par des religieux Bénedictins etc. *Nouv. éd.* [s. J. 66, Nr. 15]. Tomes IV-VI.

14. Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, par *F. Godefroy.* Poëtes. Tome I. (XVIe et XVIIe s.) 8°. XXIV, 696 p.

15. Histoire de la littérature franç. au XVIIe siècle, par l'abbé *Follioley* [s. J. 63—64, Nr. 16]. Tome II. 3 Fr.

16. L'année littéraire et dramatique ete., par *G. Vapereau* [s. J. 66, Nr. 18]. Neuvième année, 1866.

---

17. Mémoires de l'Institut impérial de France. Recueil des discours, rapports et pièces diverses, lus dans les séances publiques et particulières de *l'Académie Française.* 1860—66. 1re partie. 4°. 12 Fr.

*18. Origine de l'Académie d'Arras, par *L. Carrois.* 1866. 8°.

S. darüber Bullet. du bouquiniste Nr. 241.

19. Une séance de l'Académie des Palinods en 1640; suivi des poésies palinodiques de *Jacqueline Pascal,* de *Pierre, Antoine* et *Thomas Corneille;* par É. Frère Rouen. 8°. 3 Fr.

---

20. Les troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe, avec des extraits et des pièces rares ou inédites, par *E. Baret.* 2e éd. 8°. X, 483 p. 7 1/2 Fr.

Dies Buch ist die zweite Ausgabe eines Werks, das unter einem ganz anderen Titel 1857 erschien, nämlich: *Espagne et Provence, études sur la littérature du midi de l'Europe.* Neu sind das 4. und 5. Capitel, worin die „provenzalischen Schulen" Italiens und Portugals behandelt werden. Dafs das Buch hinter dem heutigen Standpunkte der Wissen-

schaft weit zurückbleibt, zeigt schon der Umstand allein, dafs
Werke von Diez sämmtlich dem Verf. unbekannt geblieben. Die
führliche strenge Kritik der *Rev. crit.*, Nr. 11 (von P. M.) fafst
Urtheil schliefslich dahin zusammen: «Il n'y a pas même d'améli
tion appréciable à signaler dans la seconde édition, les addit
qu'elle a reçues n'ayant fait qu'augmenter la proportion des fautes
pullulent dans cet ouvrage». Was die Inedita aber angeht, so w
sie aus Drucken entlehnt. — Vgl. auch oben p. 156 f.

21. Zum altromanischen Leiden Christi und Leode
von *K. Hofmann.*

In: Sitzungsber. der Münchener Akad. d. Wissen
1867. Bd. II. p. 199 ff.

22. Le salut d'amour dans les littératures provença
française; mémoire suivi de huit saluts inédits, par *P. Me*
8°. 47 p.

Abdruck aus der Biblioth. de l'éc. des chartes 6e sér., T. III
In der interessanten Abhandlung gibt der Verf. zunächst eine gena
Begriffsbestimmung dieser lyrischen Species, spricht sich dann für
Priorität der provenzalischen Saluts aus, und gibt endlich eine nä
Charakteristik dieser und der französischen.

---

23. Les épopées françaises etc. par *L. Gautier* [
65, Nr. 24]. Tome II. XVI, 620 p. 3 Fr.

S. *Rev. crit.*, Nr. 43 die Kritik von *Bartsch* mit einem Nach
von *P. Meyer.*

24. Recherches sur l'épopée française, examen crit
de l'Histoire poétique de Charlemagne de M. G. Paris et
épopées françaises de M. L. Gautier, par *P. Meyer.*
75 p.

Abdruck aus der Biblioth. de l'éc. des chartes, 6e sér., Tome

Auf diese interessante Arbeit, die manche neue Ansichten
stellt, werden wir an einer anderen Stelle nächstens ausführlicher
gehen. — Bei dieser Gelegenheit sei auch auf einen Artikel der
des deux Mond., *Février* aufmerksam gemacht, welcher auf die be
oben genannten Werke von Paris und Gautier sich bezieht, näml
Les théories nouvelles du poème épique, par G. Boissier.

25. Le caractère français dans la chanson de Rol
discours prononcé à la distribution des prix du collége
Pézenas par *F. Autié.* Pézenas. 8°. 14 p.

*26. Notice et extraits de deux mss. franç. de la
bliothèque royale de Turin, par *A. Scheler.*

In: Bullet. du biblioph. belge, Ire ann. Nr. 4. 18
und IIe ann. Nr. 1.

Fortsetzung des J. 65, Nr. 28 aufgeführten Aufsatzes. Nach
schlufs der Analyse des «Sone de Nausay», wird hier noch des *Cl*
von Chrestien de Troyes und eines Gedichts *Richart le biel*, als d
ersten Ms. angehörig, gedacht. — In der folgenden Nr. behandelt
Verf. das zweite Ms., welches die Bezeichnung L. V. 32 hat und
Quartband von 35 Blättern ist. Es enthält theils Gedichte, theils

Roman «des seth sages de Rome» in einem älteren und correcteren Text, als die Pariser Handschrift 6767, nach Hrn. Scheler's Ansicht.

---

27. Das politische Schauspiel in Frankreich unter König Ludwig XII, von *P. Goldschmidt*.

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 17 f.

Der Verf. behandelt zuerst *Gringore*, dann das Stück *Le nouveau monde*, das er dem Gringore nicht, wie manche Andere, beilegt. Wahrhaft zu verwundern ist es, daſs dem Verf. die so ausführliche Abhandlung Chassang's in unserm Jahrb. Bd. III unbekannt geblieben, da er sie nirgends erwähnt; ihr gegenüber erscheint seine Arbeit doppelt unbedeutend.

---

28. Quelques femmes auteurs du XIXe siècle, par Mad. *Bourdon*. 12°. 143 p.

29. Nouveaux lundis, par *C. A. Sainte-Beuve* [s. J. 66, Nr. 31]. Tom. VII-IX. 6 Fr.

---

30. **Ampère.** — Étude sur la vie et les travaux de Jean Jacques Ampère, par *A. Potton*. Lyon. 8°. 2½ Fr.

31. **Barante.** — M. de Barante, ses souvenirs de famille, sa vie et ses oeuvres, par *Guizot*.

In: Rev. des deux Mond., Juillet.

32. **Basselin, Olivier.** — Olivier Basselin et les compagnons du Vau-de-Vire. Une erreur historique et littéraire. Mémoire inédit lu à la Sorbonne, le 4 avril 1866, par *J. Travers;* suivi de l'incident Martin-Travers, extrait des journaux. Caen. 8°. 40 p.

33. **Beaumarchais.** — Beaumarchais et la comédie espagnole. Conférence faite etc. par *Ch. Revillout*. Montpellier. 8°. 34 p.

34. **Chamfort.** — Note sur la correspondance de Mirabeau et de Chamfort, par *A. Bardoux*. 8°. 16 p.

35. **Chastellain.** — Oeuvres de Georges Chastellain, Artikel von *Vallet de Viriville* im Journ. des Savants, Janv., Mars et Juin.

Im Anschluſs an die neue Ausg. von *Kervyn de Lettenhove*, s. J. 66, Nr. 83.

36. **Cherbuliez.** — Les romans de V. Cherbuliez, par *E. Montégut*.

In: Rev. des deux Mond., Mai.

37. **Corneille.** — La gloire des armes chez Corneille, par *E. de la Barre Duparcq*. Orléans. 8°. 13 p.

In 200 Exempl.

38. **Corneille.** — Corneille et le Cid, par *A. E. Chaig*
St.-Maisent. 8⁰. 31 p.

Aus den Conférences scientifiques et littéraires des facultés
Poitiers.

39. **Cousin.** — Victor Cousin, par *P. Janet.*
In: Rev. des deux Mond., Février.

*40. **Deshoulières.** — Madame Deshoulières empris
née au château de Vilvorde par ordre du prince de Co
par *L. Galesloot.* Brüssel. 1866.

S. darüber *Bullet. du bibliophile belge* 1866, Nr. 4.

41. **Du Bellay.** — Oeuvres françaises de J. Du Bel
Artikel von *Sainte-Beuve* im Journ. des Savants, A
Juin et Août.

Im Anschluſs an den ersten Band der neuen Ausg. von *Ma*
Lavaux, s. J. 66, Nr. 86. Ein sehr interessanter Aufsatz, wie er
von dem Verf. des *Tableau de la poésie franç. au 16e siècle,* wel
vornehmlich zuerst wieder die Schule Ronsard's zu Ehren brac
leicht erwarten läſst.

42. **Du Lorens.** — Jacques du Lorens et le Tartu
Notice sur un précurseur de Despréaux (1583—1658),
P. Blanchemain.
In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 247.

Von seinen 'Satyres' erschienen 3 Ausgaben 1624, 1633 u. 16
man sieht schon daraus, von welcher Wirkung sie zu ihrer Zeit wa
Du Lorens war ein tüchtiger Jurist, wie er denn auch verschied
«Coutumes» herausgegeben hat.

43. **Fénelon.** — Histoire littéraire de Fénelon, ou re
historique et analytique de ses oeuvres pour servir de com
ment à son histoire et aux différentes éditions de ses oeuv
par *M...,* directeur au séminaire de St.-Sulpice. Gr.
XIII, 480 p.

43ᵇ. **Garnier.** — Étude analytique et critique sur
théâtre de Robert Garnier, par *Frost.* Bielefeld. 4⁰. (Pro

Gringore. — S. oben Nr. 27.

44. **Jasmin.** — Jasmin, sa vie et ses oeuvres, par
Rabain. Limoges. 12⁰. 3½ Fr.

45. **La Fontaine.** — La Fontaine et les fabulistes,
Saint-Marc Girardin. 2 Vol. 8⁰. VIII, 448 und 484
5 Fr.

Das von der *Revue crit.,* Nr. 43 im Allgemeinen sehr gerüh
Werk sind Vorlesungen, die der Verf. in d. J. 1858—59 an der S
bonne mit groſsem Beifall gehalten. Es enthält zugleich eine
schichte des Apologs von seinen Anfängen bis auf unsere Tage. Di
Partien aber scheinen der schwächere Theil der Arbeit zu sein.
S. darüber auch in der *Rev. des deux Mond., Avril,* den Artikel
Taillandier p. 756 ff.

46. **Maynard.** — Notice sur le président François
Maynard, poète toulousan, par *P. Blanchemain.*
In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 250.

Erschien auch als besonderer Abdruck. 8°. $1\frac{1}{4}$ Fr. — Der Verf. ist der neueste Herausgeber Maynard's, s. die Ausg. J. 1863—64, Nr. 143.

47. **Marie de France.** — De aetate rebusque Mariae francicae nova quaestio instituitur. Dissert. inaugur., auctor *E. Mall.* Halle. 8°. 58 p.

Die Arbeit enthält zwar manches Unnöthige, namentlich nach der Einleitung von Hertz zu seiner Uebersetzung der Lais der Marie, welche Einleitung der Verf. leider nicht gekannt hat; es finden sich aber auch Partien die neu und von Werth sind, wie die gründliche Untersuchung über die Sprache der Dichterin. Auch ist die Arbeit durch die fleifsige Sammlung des Materials selbst da von Interesse, wo man den Resultaten des Verf. nicht beistimmen kann.

48. **Massillon.** — Massillon, étude historique et littéraire, par l'abbé *A. Bayle.* 8°. 6 Fr.

49. **Molière.** — La morale de Molière, par *C. J. Jeannel.* 8°. 268 p.

Ein Buch, das zwar von einem sehr einseitigen Standpunkte Molière betrachtet, aber originell und daher nicht unbeachtenswerth ist; der Verf. kommt zu dem allerdings vollkommen unrichtigen Schlusse, dafs Molière, im Wesentlichen mindestens, tief christlich ist. S. darüber *Rev. crit.* 1868, Nr. 22 und *Journ. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 52.

50. **Molière.** — Molière et la comédie italienne, par *L. Moland.* Ouvrage illustré de vingt vignettes, représentant les principaux types du théâtre italien. 12°. XI, 378 p. 4 Fr.

Die *Rev. crit.* 1868, Nr. 37 urtheilt: «Le volume est le fruit des recherches faites par l'éditeur de Molière dans l'ancienne littérature dramatique de l'Italie. Le livre se ressent un peu de cette origine pour ainsi dire accidentelle; il est décousu et manque de plan: on ne sait jamais au juste si l'auteur commente encore Molière ou étudie le théâtre italien pour lui-même. Mais à part ce défaut, le nouveau livre de M. M. est intéressant, plein de détails curieux, bien pensé et bien écrit». Den Hauptinhalt bilden die verschiedenen italienischen Truppen die im 16. und 17. Jahrh. in Paris gespielt haben, indem der Verf. mit der der *Gelosi* beginnt, die 1576 zuerst nach Frankreich kam, und 1697 endigt, wo Louis XIV. das théâtre italien schlofs.

51. **Musset.** — Étude critique et bibliographique des oeuvres d'Alfred de Musset, pouvant servir d'appendice à l'édition dite de souscription. Gr. 8°. 2 Fr.

52. **Nodier.** — Charles Nodier; épisodes et souvenirs de sa vie, par Mad. *Menessier-Nodier.* 12°. $3\frac{1}{2}$ Fr.

53. **Perrault.** — Die französischen Märchen von Perrault mit der deutschen Bearbeitung von M. Hartmann und einigen Stücken aus der Grimm'schen Sammlung verglichen von *Ch. Marelle.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 405 ff.

Der Werth der Perrault'chen Märchen, die von Hartmann nicht getreu wiedergegeben zu sein scheinen, wird hier gut gewürdigt.

54. **Ponsard.** — Galilée, drame par Fr. Ponsard; v
M. Maass.

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XL, p. 21

55. **Ponsard.** — Le Galilée de Ponsard, ou le P
lyeucte de l'astronomie. 8°. 47 p.

Auch in der *Rev. des deux Mond.*, *Mars* findet sich ein Arti
über dieses Stück von *Challemel-Lacour.*

56. **Rabelais.** — François Rabelais, par *G. Collet*
Extrait des *Vies des poëtes françois.* Genf. 18°. XI
60 p. 5 Fr.

In 100 Exempl. — Aus der bekannten handschriftlichen Literat
geschichte Colletet's, aus der schon verschiedene andere Stücke v
öffentlicht worden [s. J. 1863—64, Nr. 125 und J. 1866, Nr. 2
Nach der *Rev. crit.* 1868, Nr. 1. bietet dieser Artikel Colletet's nic
neues; zu bemerken ist aber, dafs der Herausg. Noten von gleich
Umfang als der Artikel selbst, beigefügt hat, die von eingehen
Untersuchungen über Rabelais' Leben und Schriften zeugen.

57. **Rabelais.** — Le Rabelais de Huet, par *Th. Bau*
ment. 18°. 64 p. 3 Fr.

In 250 Exempl.

58. **Rabelais.** — Rapports de la langue de Rabel
avec le patois de la Touraine et de l'Anjou, par *A. Loise*
8°. 1 Fr.

59. **Ronsard.** — La versification de Ronsard,
Büscher (Progr. des Gymnasium zu Weimar). 4°. 24
$7^1/_2$ Ngr.

Der Verf., der eine Fortsetzung seiner Arbeit in Aussicht ste
handelt hier zunächst von dem Reim, der Cäsur und dem Enjam
ment, dem Gebrauch der verschiedenen Verse, ihrem Arrangeme
dem Hiatus und der Elision. Man findet da manche gute Beobachtu

60. **Sévigné, Mme de.** — Lettres de Mad. de Sévig
Artikel von *Littré* im Journ. des Savants, Oct., Nov.
Décembre.

Im Anschlufs an die neue Ausg. von Monmerqué [s. J. 61, Nr.
und unten Nr. 109] verfafst. Der erste Artikel verbreitet sich über
Edition, der zweite über die von Mesnard verfafste *Notice*, der dri
über das *Lexique*. Der Name Littré's bürgt schon für die Bedeutu
dieser Artikel, zumal des letztern.

61. **Voltaire.** — Voltaire, sa vie et ses oeuvres,
l'abbé *Maynard.* 2 Vol. 8°. 15 Fr.

62. **Voltaire.** — Voltaire et la police, dossier recuei
à St.-Pétersbourg parmi les manuscrits français originaux e
levés à la Bastille en 1789, avec une introduction sur
nombre et l'importance des dits manuscrits et un essai sur
bibliothèque de Voltaire, par *L. Léouzon Le Duc.* 8°. 265
$3^1/_2$ Fr.

S. über dies durch die Urkunden, die es mittheilt, interessant
wenn auch sonst mit grofser Flüchtigkeit verfafste Buch die *Rev. cri*
Nr. 40.

63. **Voltaire.** — Voltaire à Ferney, par *E. Noël.* Rouen. 12°. 120 p. 1/4 Fr.

64. **Wace.** — Ueber die Quellen des Roman de Rou, von *G. Körting.* Leipzig. 8°. 67 p. 12 Sgr.

Leipziger Doctordissertation. — Eine sehr gründliche Arbeit, die namentlich das Verhältnifs von Wace zu den normannischen Chronisten Dudo und Guilelmus Gemmeticensis, und dieser beiden zu einander durch eine sorgfältige Vergleichung untersucht. Das Hauptresultat fafst der Verf. am Schlufs in folgende Worte zusammen: „Der Verf. des Rom. de Rou hat nachweisbar bis zur Geschichte der Eroberung Englands die Werke des Dudo und des Guilelmus als Hauptquellen benutzt; die Nebenquellen lassen sich nicht näher bezeichnen, nur bezüglich der Geschichte Wilhelms des Eroberers kann mit einiger Wahrscheinlichkeit vermuthet werden, dafs die von Ordericus Vitalis angegebenen Werke als Quellen gedient haben. Aus der mündlichen Tradition hat der Verf. nur sagen- und anekdotenhafte Erzählungen aufgenommen."

B.

65. Guillaume d'Orange, le marquis au court nez, chanson du XII° siècle mise en nouveau langage par *W. J. A. Jonckbloet.* Amsterdam. 8°. XXIV, 385 p. 12 Fr.

66. Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour, roman d'aventures, publié pour la première fois par *H. Michelant.* 8°. XVIII, 238 p. 12 Fr.

S. oben p. 79 ff. die Anzeige von *Bartsch* und vgl. *P. Meyer* in der *Rev. crit.*, Nr. 24.

---

67. Del codice Estense di rime provenzali, relazione di *A. Mussafia.*

In: Sitzungsber. der phil. hist. Cl. der Wiener Akad. Bd. LV.

Eine musterhafte Arbeit. Was der Verf. im Vorwort verheifst, hat er vollkommen erfüllt. Wir deuten also den Inhalt am besten an, indem wir was er dort sagt, reproduciren: «Stimai dover mio di dar qui relazione più che potessi esatta e diffusa del manoscritto. Comincio dal descriverlo; poi tocco brevemente di quelli che finora ne parlarono; reco quindi la tavola delle poesie, indicando quali furono già stampate e dove; poi confronto col codice le poche publicazioni fatte fin qui sulla scorta del medesimo, e finalmente ne reco a saggio alcuni componimenti già stampati secondo altri testi, perchè se ne possa fare confronto, ed altri tuttora inediti.» Die letztern sind 10 Gedichte, von *Deode Pradas, Raimon de las Salas, Ponz de Capdoill, Gauselm Faidit, Guillem de la Tor, Lambertin de Buvarel* und *Cercalmont.* — Der Codex besteht aus 2 Mss., das eine von Pergament aus zwei verschiedenen Theilen wieder, von denen der erstere das Datum 1254 trägt, der andere aus dem Ende des 13. Jahrh. ist; während das andere Ms., eine Papierhandschrift, dem 16. Jahrh. angehört.

68. Die altfranzösische Liederhandschrift Nr. 389 der Stadtbibliothek zu Bern (Fonds Mouchet 8 der pariser kaiserl. Bibliothek), von *J. Brakelmann.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p, 339 ff.

Nach einigen ganz interessanten Nachrichten über Mouchet b
ginnt Hr. B. diese früher im Besitz Ste Palaye's gewesene Copie d
Berner Codex genau zu reproduciren, indem er hier fol. 1 bis
(Lied I—LXV), nur mit Ausschlufs der schon von Wackernagel a
der Berner Handschr. selbst edirten Lieder, mittheilt. Warum ab
diese Mühe nicht lieber auf das Original selbst angewandt wur
bleibt uns ein Räthsel.

69. Eine Anzahl altfranzösischer lyrischer Gedichte a
dem Berner Codex 389, von *K. Hofmann.*

In: Sitzungsber. der Münchener Akad. der Wissens
1867, Bd. II, p. 486 ff.

Es sind 24 Gedichte, zum Theil Jeus-partis, Pastourellen, I
manzen, Kreuz-, Marien- und andere Lieder, worunter auch von *Cu
de Bethunes, Blondel, Aidefrois li bastars,* dem Grafen von *Cousit, C
Muset.* Die kleine Sammlung zeichnet sich also durch grofse Manni
faltigkeit aus, die den Werth der Publication noch erhöht.

70. Altfranzösische Lieder, herausgeg. von *J. Schirme*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLI, p. 81 f

Es sind 6 Gedichte, die 4 ersten aus der Pariser Handschr. fo
fr. 20050 (früher fonds St. Germain 1989), die beiden andern aus
Berner. Die 3 letzten Gedichte sind reine Pastourellen, die and
haben zum Theil einen verwandten Charakter. Die Stücke sind re
interessant.

---

71. Le romant de Jehan de Paris, revu pour
première fois sur deux mss. de la fin du XVe siècle, par
de Montaiglon. 16°. XLVIII, 160 p. 2 Fr.

Bis vor Kurzem kannte man kein Ms. von dem Roman, und
gingen die Herausgeber nur auf die alten Drucke zurück, von de
der älteste undatirte vor 1532 zu setzen ist, indem man meist annal
dafs zu derselben Zeit, wo es gedruckt, auch das Werk verfafst w
den. Demgemäfs fand man auch in der Erzählung eine Beziehung a
die Vermählung Franz I., während Hr. Montaiglon vielmehr Karl VI
in dem Helden erblickt. Die beiden Mss., von denen das eine in
kais. Bibl., das andere einem Schweizer Gaullieur angehört, zeig
übrigens eine volle Uebereinstimmung, und weichen nur sehr unbede
tend von dem Text der ersten Ausgaben ab. — Ein guter Glossai
Index ist der Ausg. beigefügt. S. *Rev. crit.,* Nr. 36, wo auch üb
den Kern der Erzählung von *Gaston Paris* interessante Bemerkung
sich finden.

72. La vraie Histoire de Triboulet et autres poési
inédites, récréatives, morales et historiques, des XVe et XV
siècles, recueillies et mises en ordre par *A. Joly.* Lyon. 8
126 p.

73. S'ensuyvent plusieurs belles chansons nouvelles, im
primées nouvellement. On les vend à Paris en la rue Nostr
Dame. — Réimpression faite pour une société de Bibliophile
Genf. 18°. 92 p.

In 102 Exempl. — Das Original, von dem man nur ein, der kai
Bibl. angehöriges Exempl. kennt, erschien, herausgegeben von Ala
Lotrian, 1542. Es sind historische Volkslieder, die sich auf Ereignis
der Regierung Franz I. beziehen. *Rev. crit.* 1868, Nr. 9.

74. L'an des sept dames, avec annotations et remarques de *Ruellem* et *A. Scheler*. Brüssel. 18⁰. 178 p.

In 114 Exempl. Wiederabdruck aus dem sehr seltnen Buch: Oeuvre nouvelle contenant plusieurs matières, zu Antwerpen, wie es scheint 1503, in 4⁰. erschienen. — Das Werkchen enthält 364 huitains, indem der Verf. jeden Tag in jeder Woche ein huitain an eine von 7 Damen gerichtet hat, woraus sich denn auch der Titel erklärt. Der Inhalt ist unbedeutend. *Rev. crit.*, Nr. 26.

75. La reprise de la Floride, publiée avec des variantes sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, et précédée d'une préface par *R. Tamizey de Larroque*. 8⁰. 80 p. 5 Fr.

Publications de la soc. des biblioph. de Guyenne, Tome Ier, Nr. 1. — Diese bekannte historische Erzählung, die ihrem Helden Dominique de Gourgues selbst beigelegt wird, erscheint hier in einer wesentlich verbesserten Ausgabe auf Grund eines der besten Mss. (Bibl. imp. fr. 2145), zugleich mit den Varianten der andern. *Rev. crit.* 1868. Nr. 23.

76. La bataille fantastique des grands roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère. Traduction de latin d'Elisius Calentius, attribuée à *Rabelais*. Notice bibliographique de *P. L.* Genf. 18⁰. 10 Fr.

---

77. Le songe du resveur réimprimé pour la première fois d'après l'exemplaire unique conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, avec une préface du *bibliophile Jacob*. Genf. 18⁰. X, 27 p.

In 100 Exempl. — Dies Büchlein ist ein Straufs kleiner satirischer Gedichte, welche unterzeichnet von *Quinault*, *Boyer*, *Boisrobert*, *Molière*, *Boileau*, *Furetière*, *Benserade*, den beiden *Corneille* und Andern, sämmtlich gegen *Somaize*, den Plagiator Molière's, gerichtet sind, als Antwort auf seine *Pompe funèbre de Scarron* (1660), worin er die meisten Schriftsteller seiner Zeit auf das heftigste angegriffen. Ob die Gedichte wirklich von den verschiedenen Unterzeichnern verfafst worden sind, oder nicht vielmehr von Einem andern Autor herstammen, ist eine noch offene Frage, doch scheint mir das letztere das Wahrscheinlichere. Vgl. *Rev. crit.*, Nr. 47.

78. Recueil de l'Académie des Jeux floraux 1867. Toulouse. 8⁰. XII, 260 p.

---

79. **Alexis, Guillaume.** — Le grant Blason des faulces amours, par Guillaume Alexis, Bénédictin, surnommé le Bon Moyne de Lyre, avec une notice bibliographique. Genf. 18⁰. 60 p.

Dies Gedicht, das im 16. Jahrh. sehr beliebt war, ist, trotzdem es vor 1500 7 bis 8, und dann bis 1530 noch 9 bis 10mal gedruckt wurde, eine grofse bibliographische Seltenheit geworden, und eben als solche hier wieder veröffentlicht. Es ist ein Dialog über die Liebe zwischen einem Mönch und einem Gentilhomme, worin der erstere sie angreift, der letztere sie vertheidigt, in 128 zwölfzeiligen Strophen,

von welchen allemal die 8 ersten Verse Viersilbler, die 4 letzten A
silbler und alle nur durch zwei Reime gebunden sind, so dafs sich
gendes Reimschema ergibt a a b a a b b b a b b a. Der Verfasser,
auch noch verschiedene andere Gedichte publicirt hat, war später P
von Bussy in Le Perche und lebte noch im Anfang des 16. Jahrh.
Vgl. *Rev. crit.*, 1868, Nr. 8.

80. **Ampère.** — Mélanges d'histoire littéraire et
littérature, par J. J. Ampère. 2 Vol. 8°. XX, 1048
12 Fr.

Diese Sammlung von Aufsätzen, auf des Verf. Wunsch nach sei
Tode von *Darembourg* und *L. de Loménie* herausgegeben, enthält
Histoire de la poésie de la chevalerie, Le roman de la Rose, F
royal.

81. **Balzac, Jean Louis Guez de.** — Deux lettres
édites de J. L. Guez de Balzac, publ. par *Ph. Tamizey*
Larroque.

In: Bullet. du bouquiniste, Nr. 246.

82. **Bossuet.** — Choix de sermons de la jeunesse
Bossuet. Édition critique donnée d'après les manuscrits
la bibliothèque impériale avec les variantes du texte, des
simile de l'écriture, des notices, des notes, et classée pou
première fois dans l'ordre des dates, par *E. Gandar.*
XXIV, 544 p. 7½ Fr.

Colletet. — S. oben Nr. 56 und weiter unten Nr. 95

83. **Commines.** — Lettres et négociations de Philippe
Commines, avec un commentaire historique et biographi
par *Kervyn de Lettenhove.* Brüssel. 8°. Tome I. 5 F

84. **Du Bellay.** — Oeuvres françaises etc. Éd. *Ma*
Lavaux [s. J. 66, Nr. 86]. Tome II. 589 p.

85. **Froissart.** — Oeuvres de Froissart, publiées a
les variantes des divers manuscrits, par *Kervyn de Lettenh*
Chroniques. Tome II. Brüssel. 8°. 558 p. 6 Fr.

Dieser 2. Bd., der vor dem ersten (der Einleitung des Herau
erschien, schliefst den Prolog und die ersten Capitel der Chronik
die Zeit von 1322—39 behandelnd. S. *Journ. d. Sav.*, *Juin.*

86. **Jean de Condé.** — Dits et contes de Baudouin
Condé et de son fils Jean de Condé, publ. par *A. Sch*
[s. J. 66, Nr. 80]. Tomes II-III. Jean de Condé. 4
416 p. 12 Fr.

87. **Joinville.** — Recueil de chartes originales de Jo
ville, en langue vulgaire, par *N. de Wailly.*

In: Bibliothèque de l'école des Chartes p. 557 ff.

Als Sprachdenkmäler an sich, wie im Hinblick auf den Text
Memoiren Joinville's von besonderer Wichtigkeit. Nur 2 der Urk
den waren bis jetzt edirt worden.

88. **La Fontaine.** — Fables illustr. par *G. Doré* [s.
66, Nr. 89 b], Livr. 9—58 (letzte).

89. **Le Bel.** — Li ars d'amour, de vertu et de boneurté par Jehan Le Bel; publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles, par *J. Petit.* Brüssel. Tome Ier. 8^0. 521 p. 6 Fr.

90. **Le Boulanger de Chalussay.** — Elomire hypochondre, ou les Médecins vengéz comédie par Le Boulanger de Chalussay, avec une notice de *P. Lacroix.* Genf. 8^0. XII, 110 p.

In 100 Exempl. — Dieses fünfaktige Lustspiel in Versen ist eine Satire gegen Molière (Elomire ist ja das Anagramm von diesem Namen), welche manche interessante Anspielungen auf sein Theaterleben enthält. Das Stück erschien zuerst in Paris 1670 in 12^0., diese Ausg. ist sehr selten, da auf Betrieb Molière's der Verleger selbst sie unterdrückt haben soll; eine zweite Ausgabe erschien in Holland 1671 in klein 12^0. S. *Rev. crit.*, 1868, Nr. 6.

91. **Marot.** — Oeuvres de Clément Marot, annotées, revues sur les éditions originales et précédées de la vie de Cl. Marot, par *Ch. d'Héricault.* 8^0. CXIX, 426 p.

Diese Ausg., die übrigens nur eine Auswahl gibt, zeichnet sich nach der *Rev. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 45 hauptsächlich durch die beigefügte Biographie aus, welche durch eine auf sehr sorgfältige Untersuchungen sich gründende Kritik manche bis heute überlieferte Fabeln als solche aufdeckt.

92. **Marot, Jean.** — Poëme inédit de Jehan Marot, d'après le manuscrit de la bibliothèque impériale par *G. Guiffrey.* 8^0. 15 Fr.

93. **Massillon.** — Oeuvres complètes. Éd. *Blampignon* [s. J. 66, Nr. 92]. Tome III. 656 p.

94. **Matfre Ermengaud.** — Le Breviari d'amor [s. J. 63-64, Nr. 141]. Tome II. Livr. Ire. 188 p. 4 Fr.

95. **Maynard.** — Philandre, poëme pastoral de François Maynard, précédé d'une Notice sur la vie de l'auteur par *Guillaume Colletet*, complétée d'après de nouveaux documents par *P. Blanchemain.* Genf. 8^0. 12 Fr.

96. **Molière.** — Molière's Lustspiele übersetzt von *Baudissin* [s. J. 66, Nr. 93]. Bd. IV. XXVI, 568 p. 2 Thlr.

97. **Molière.** — Molière-Lully. Le Mariage forcé, comédie-ballet en 3 actes, ou ballet du roi, dansé par le roi Louis XV. le 29e jour de janvier 1664. *Nouv. éd.*, publiée d'après le manuscrit de Philidor l'aîné par *Ludovic Celler*, avec des fragments inédits de Molière et la musique de Lully réduite pour piano. 12^0. 153 p.

Das bekannte Stück Molière's erscheint hier in seiner ersten Gestalt wieder, zugleich als ein Muster jenes dem Zeitalter Louis XIV. eigenthümlichen Genre der comédie-ballet; so hat die Publication schon ein doppeltes literarhistorisches Interesse, wogegen die Bedeutung der im Titel angezeigten fragments inédits ganz zurücktritt. Sie betreffen gerade die bei der Umgestaltung des Stückes zu einer einaktigen co-

médie weggefallene Scene des Sganarelle mit dem Magier, die sic
einigen Ausgaben noch mitgetheilt findet; hier waren dann von
Reparties des Sganarelle nur die letzten Worte allemal, die s
Répliques, gegeben; diese Reparties, die übrigens von geringem We
sind hier nach einer Handschrift mitgetheilt. S. im Uebrigen da
Rev. crit. 1868, Nr. 36; auch *Rev. de l'instr. publ.* 1868, Nr. 50.

98. **Monluc.** — Commentaires et lettres etc., publ.
A. de Ruble [s. J. 66, Nr. 94]. Tome III. XIV, 54
9 Fr.

Es ist der Schlufsband. S. darüber *Rev. crit.* 1868, Nr. 9.

99. **Pascal.** — Texte primitif des lettres provinc
de Blaise Pascal, d'après un exemplaire in 4°. (1656-16
où se trouvent des corrections en écriture du temps. Éd
contenant, outre ces corrections, toutes les variantes des
tions postérieures, et précédée d'un avertissement par *A.*
sieur. 4°. XIX, 358 p. 20 Fr.

Mit der sorgfältigsten Genauigkeit sind die berühmten Briefe hie
jeder nach seiner ersten Ausgabe — denn sie erschienen ja einzeln h
einander — wiedergegeben, und es zeigen sich da manche kleine
weichungen von dem Text der folgenden Editionen, sowohl wa
Gedanken als die Worte betrifft; dort ist Einzelnes gemildert,
sind grammatische und stilistische Verbesserungen vorgenommen.
Ausgabe hat also, zumal bei der Seltenheit der ersten Drucke
vorzügliches literarhistorisches Interesse. S. *Journ. des Sa*
Avril.

*100. **Pascal.** — Pensées de Pascal, publiées dans
texte authentique, avec une introduction, des notes et de
marques, par *E. Havet.* 2e éd., entièrement transformée
le commentaire. 1866. 2 Vol. 8°. CXIX, 222; 364, 9
8 Fr.

Die Revue crit. 1868, Nr. 7 urtheilt u. A.: «Ce qu'il éta
partie dans la première édition, le commentaire de M. Havet l'es
venu tout-à-fait dans la seconde: une véritable école pour la pe
un résumé ferme, lucide et précis des conquêtes les plus assurée
l'esprit moderne, un modèle de critique à la fois rigoureuse et
pathique, fine autant que nette, et respectueusement inflexible.
autre point de vue la nouvelle édition l'emporte sur la première
H. s'est tenu au courant de tous les travaux qui ont été faits
Pascal depuis quinze ans, et il y a dépouillé tout ce qui pouvait
vir à son dessein».

101. **Rabelais,** — Rabelais ressuscité récitant les
admirables du très-valeureux Grangosier, roy de Placeon
Notes de Philomneste Junior. Genf. 12°. 8 Fr.

Textueller Abdruck der Ausg. Paris, Du Breuil 1614.

102. **Racine.** — Oeuvres, éd. Mesnard [s. J. 66,
100]. Tome IV. 634 p,

103. **Regnier, Jehan.** — Les fortunes et adversités
noble homme Jehan Regnier. Réimpression textuelle de l'édi
originale, augmentée d'une notice bibliographique par *P.*
croix. Genf. 18°. XV, 209 p.

In 100 Exempl. — Die unter dem obigen Titel erst 1526 in Paris im Druck erschienene Sammlung von lyrischen Gedichten Regnier's, wurde 1433 verfafst. Der Druck ist äufserst selten, daher dieser Abdruck sehr berechtigt, zumal die Anzahl der franz. Dichter des 15. Jahrh. keine grofse ist, und Regnier hier und da in seinen Gedichten an Villon erinnert, dem er freilich keineswegs gleichkommt. Vgl. *Rev. crit.*, 1868. Nr. 2.

104. **Regnier.** — Oeuvres de Regnier, édition *L. Lacour*, imprimée par D. Jouaust. 8°. XVIII, 310 p. 20 Fr.

Diese Ausg. besteht aus 3 Abtheilungen; die erste soll eine „textuelle Reproduction“ der Ausg. von 1613 (dem Todesjahr Regnier's) sein, aber modificirt durch einige der Ed. princeps entlehnte Varianten; wenn nun schon hierdurch der Werth, den eine solche Reproduction haben könnte, sehr eingeschränkt wird, so wird er vollkommen illusorisch dadurch, dafs weder die Orthographie, noch auch die Interpunction getreu wiedergegeben sind. Die zweite Abtheilung umfafst die *Oeuvres nouvelles publ. après la mort de Regnier*, die dritte *Pièces apocryphes*. — Einleitung und Glossar erscheinen nach der *Rev. crit.*, Nr. 33 auch werthlos.

105. **Regnier.** — Oeuvres complètes de Regnier, revues sur les éditions originales, avec préface, notes et glossaire, par *P. Jannet*. 18°. XXIV, 264 p. 2 Fr.

Diese Ausg,. deren Text sich auch auf die von 1613 gründet (für die in dieser enthaltenen Gedichte) bietet nichts Besonderes, nur ist das Glossar besser als in der Ausgabe von Lacour. S. *Rev. crit.*, Nr. 51.

106. **Remy Belleau.** — Oeuvres complètes de Remy Belleau, nouvelle éd. publiée d'après les textes primitifs avec variantes et notes, par *A. Gouverneur*. 3 Vol. 8°. LVI, 248, 366, 334 p. 15 Fr.

107. **Rollin.** — Oeuvres complètes. Ed. *Berès*. [s. J. 66, Nr. 101]. Tom. II-VII. 60 Fr.

108. **Ronsard.** — Oeuvres complètes, éd. *Blanchemain* [s. J. 66, Nr. 102]. Tome VIII.

109. **Sévigné, Mme. de.** — Lettres de Mad. de Sévigné par *Monmerqué* [s. J. 66, Nr. 104]. Tom. XII-XIV. 627, LXXXIV, 1107 p.

110. **Thierry, Augustin.** — Oeuvres complètes d'Aug. Thierry. 5 Vol. 8°. 30 Fr.

Enthält die Hist. de la conquête de l'Angleterre, 2 Vol., Lettres sur l'hist. de France, Dix ans d'études historiques, Récits des temps merovingiens, 2 Vol., und Essai sur l'hist. du tiers-état.

111. **Vigny, Alfred de.** — Le journal d'un poète, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny par *L. Ratisbonne*. 18°. 312 p. 3 Fr.

S. über dieses merkwürdige Buch, das uns den Dichter als einen verzweifelten Skeptiker zeigt, den Aufsatz von *E. Montégut* in der *Rev. des deux Mond.*, *Mars*.

112. **Villon.** — Oeuvres complètes de François Villon, suivies d'un choix des poésies de ses disciples, éd. préparée

par *La Monnoye*, mise au jour avec notes et glossaire
P. Jannet. 18°. XXIV, 268 p. 2 Fr.

La Monnoye hatte, in der Absicht eine Ausg. von Villon zu
anstalten, ein Exempl. der von 1723 mit Bemerkungen versehen;
lange Zeit vermifst, wurde 1858 auf dem Britischen Museum wie
gefunden und liegt nun der vorstehenden Ausg. zu Grunde, we
nach G. Paris in der *Rev. crit.*, Nr. 16, nunmehr den besten Text,
bis jetzt noch publicirt worden ist, bietet. Der krit. Scharfsin
Monnoye's sei wahrhaft zu bewundern. Auch durch die berich
Interpunction zeichne sich die Ausgabe aus. Nicht minder werden
Glossar und die Noten gerühmt, sowie die Eleganz der Ausstattu

113. **Villon.** — Les deux Testaments de Villon; s
du Banquet du boys. Nouveaux textes, publiés d'aprè
manuscrit inconnu jusqu'à ce jour, et précédés d'une n
critique par *Jacob le bibliophile.* 16°. III, 122 p. 7 F

114. **Voltaire.** — Ueber den Geist und die Sitten
Nationen von Voltaire; deutsch von *K. F. Wachsmuth.* Lei
16°. 6 Bde. (In der Biblioth. der besten Werke des 18.
19. Jahrh.)

II. Zur englischen Literaturgeschichte

Vom Herausgeber.

A.

115. A Handbook to the Bibliography of the early
pular, poetical and dramatic Literature of Great Britain,
the Invention of Printing to the Restoration. By *W. C*
Hazlitt. London. 8°. XII, 701 pp. 1 £. 7 sh. 6 d.

Ein sehr fleifsig gearbeitetes Handbuch, welches frühere W
wie die von *Ritson*, *Dibdin*, *Collier*, *Corser*, *Sir E. Brydges* u. a.
sonders aber die betreffende Partie in *Lowndes Bibl. Man.* vie
berichtigt und ergänzt und vieles bisher so gut wie ganz Unbek
enthält. So sind einige hundert Unica, besonders Pamphlets, Bal
auf fliegenden Blättern u. s. w. hier zum ersten Male auf Grund
ner Prüfung des Verf. beschrieben. Doch fehlt es auch nich
Mängeln und Unrichtigkeiten. Es werden grundsätzlich die Aus
nur aufgeführt, so weit sie in die genannte literarische Periode f
neuerer Wiederabdrücke und kritischer Ausgaben geschieht nur
gentlich Erwähnung.

116. Index to the Catalogue MSS. of Elias Ash
in the Bodleian Library. Oxford. 4°. 10 sh.

117. English Writers, by *Henry Morley* [s. J. 1
Nr. 165]. Vol. II, Part. 1. From Chaucer to Dunbar.
462 pp. 12 sh.

S. das sehr günstige Urtheil über diesen Band im *Athen.*
June 1. Nr. 2066. Es werden in demselben besonders ausführlich
in beinahe monographischer Darstellung Chaucer und Gower behan

118. Manual of English Literature by *G. L. Craik* [s. J. 64, Nr. 161]. 3d Ed. 8⁰. 7 sh. 6 d.

---

119. The Afternoon Lectures of Literature and Art, delivered in the theatre of the Museum of Industry, Dublin, in April and May 1866 [s. J. 1866, Nr. 112]. 4th series. 8⁰. 310 pp. 5 sh.

Enthält u. a. Vorträge von J. K. Ingram über *Tennyson*, vom Erzbischofe von Dublin über die Geschichte des englischen Sonetts und von T. O'Hagan über *Coleridge*. S. auch *Athen.*, Juli 20.

120. Cambridge Characteristics in the 17th century, or the studies of the University and their influence on the character and writings of the most distinguished graduates during that period. By *James Bass Mullinger*. 8⁰. 196 pp. 4 sh. 6 d.

121. Literature and its Professors. By *Thomas Purnell*. 8⁰. 7 sh. 6 d.

Eine Reihe von Essays über verschiedene Schriftsteller, worunter die über *Swift* und *Sterne* besonders hervorgehoben zu werden verdienen. S. *Athen.* 1867. March 16, p. 351.

122. Le Paganisme poétique en Angleterre. John Keats and Algernon Swynburne. Par *Louis Etienne*.

In: Rev. des Deux Mondes, 1867, 15 Mai.

123. Le Roman anglais contemporain. Par *E. D. Forgues*.

In: Rev. des Deux Mondes, 1867, 15. Juin.

124. Notes on the Folk-Lore of the Northern Counties of England and the Borders, by *William Henderson*. With an Appendix on Household-Stories by S. Baring-Gould, M. A. 1866. 8⁰. XXVII, 344 pp.

S. hierüber *F. Liebrecht* in *Heidelb. Jahrb.* 1868, Nr. 6.

125. Lancashire Folk-Lore, illustrative of the Superstitions, Belief and Practices, Local Costums and Usages of the People of the County Palatine. Compiled and edited by *John Harland* and *T. F. Wilkinson*. 8⁰. XII, 308 pp.

S. den Art. von *F. Liebrecht* in *Heidelb. Jahrb.* 1868, Nr, 6.

---

126. **Aytoun.** — Memoir of W. E. Aytoun, by *Theodore Martin*. 8⁰. 12 sh.

Nach dem *Athen.* eine höchst unbedeutende Arbeit.

127. **Burke.** — Edmund Burke: a historical study. By *John Morley*. 8⁰. 312 pp. 7 sh. 6 d.

Erschien ursprünglich in einzelnen Abschn. im Fortnightly Review.

128. **Chaucer.** — Chaucer in seinem Verhältnisse zur italienischen Literatur. Von *Alfons Kißner*. Marburg. 8⁰.

S. unsern ausführlichen Artikel Bd. VIII. S. 94 u. 153 des Jahrb. und *Gött. Gel. Anz.* 1867. Stk. 34.

129. **Edgeworth.** — A Memoir of Maria Edgeworth with a selection from her Letters. By the late Mrs. Edgeworth, edited by her children. 3 vols. 8⁰.

Ein nicht in den Buchhandel gekommenes Werk. S. darüber *Edinb. Review*, 1867, October.

130. **Francis.** — Memoirs, Correspondence and Journals of Sir Phil. Francis ed. by *Merivale*. 2 vols. 8⁰. 30 sh.

S. *Edinb. Review*, 1867, January.

131. **Hazlitt.** — Memoirs of William Hazlitt, with portions of his correspondence. 2 vols. 8⁰. 24 sh.

S, *Athen.* 1867, May 4.

132. **Longfellow.** — W. W. Longfellow, ein *deutscher* Dichter. Von Dr. *G. Kreyenberg*.

In: Herrig's Archiv f. d. Stud. d. neueren Sprachen. Bd. XLI. Heft 1.

133. **Shakespeare.** — The Shakespeare Expositor, an aid to the perfect understanding of Sh.'s Plays. By *J. Keightly*. 12⁰. 430 pp. 7 sh. 6 d.

Vgl. unsere Bibliogr. f. 1865, Nr. 146. Der Verfasser stellt manche recht glückliche Conjectur auf, verliert sich aber häufig in Phantasien, wo Sh.'s Text vollkommen klar ist. S. *Athen.* 1867, May 4.

134. **Shakespeare.** — A Dictionary of the Language of Sh. By *Swynfen Jervis*. 4⁰. 390 pp. 12 sh.

135. **Shakespeare.** — Shakspere: some Notes on his Character and Writings. By a Student. Edinburgh. 8⁰. 120 pp. 4 sh. 6 d.

„The Book can hardly be regarded as a display of profound criticism, but it deals pleasantly and intelligently with interesting questions." *Athen.* 1867, Apr. 13.

136. **Shakespeare.** — A few stray thoughts on Shakespeare. By *Thomas Howell*. 8⁰.

137. **Shakespeare.** — The Moorish Marriage, bearing some similarity to the story of Shakespeare's Taming of the Shrew. Being one of the Enjemplos from El Libro de Patronio, ó el Conde Lucanor by Don Juan Manuel. Written in the year 1332. Translated from the Spanish by *F. W. Cosens*. 8⁰.

Originaltext und Uebersetzung des 35. Enjemplo des Conde Lucanor. Es ist dies aber bekanntermaafsen ein schon früher in franz. Fabliaux wie später von italienischen Novellisten behandelter Stoff. Das Buch ist nur in 10 Exempl. gedruckt.

138. **Skakespeare.** — Some Notes upon the Characters in Sh.'s Play of Macbeth. By *Fanny Kemble*.

In: Macmillan's Magazine, May, 1867, Nr. XCI.

139. **Shakespeare.** — Shakespeare's Sonnets. Letters from *Philarète Chasles*, *Samuel Neil* and *Gerald Massay*.

In: Athenaeum 1867, Jan.—June, p. 223, 254, 323, 355, 486, 551, 552. 662.

Ein polemischer Briefwechsel von Phil. Chasles mit Mr. Neil und Gerald Massay über die von dem franz. Gelehrten 1862 (s. unsere Bibliogr. jenes Jahres Nr. 133) vorgeschlagene Lesung der bekannten Dedication von Shakespeare's Sonetten sowie über seine nunmehr aufgestellte Ansicht, dafs des Dichters Schwager William Hathaway der mysteriöse W. H. sei, welche Entdeckung Mr. Neil für sich in Anspruch nimmt.

B.

140. The Ruthwell Cross, Northumbria, from about a. d. 680, with its Runic Verses by Caedmon, and Caedmon's complete Cross-Lay, the Holy Rood: a Dream. From a South English transcript of the 10th cent. with translations, comments, ec. by *George Stephens*. Fol. 48 pp. 10 sh.

---

141. Eearly English Text Society Publications for 1867. 8°.

1) Hymns to the Virgin and Christ; the Parliament of Devils, and other Religious Poems. Chiefly from the Archbishop of Canterbury's Lambeth MS. Nr. 853 (ab. 1400). Ed. by *F. J. Furnivall*. 3 sh.

2) The Stacions of Rome. In verse; from the Vernon MS. ab. 1370 a. d. and in Prose, from the Porkington MS. ab. 1460—70 a. d. the Pilgrim's Sea-Voyage (temp. Hen. VI), with Clene Maydenhod ab. 1370. Ed. by *F. J. Furnivall*. 2 sh.

3) Religious Pieces in Prose and Verse, ed. from Rob. Thornton's MS. ab. 1440 a. d. by Rev. *G. G. Perry*. 2 sh.

4) Manipulus Vocabulorum: a Rhyming-Dictionary of the English Language by Peter Levins (1570). Ed. by *H. B. Wheatley*. 12 sh.
S. Saturday Rev. 1867, Oct. 12.

5) Langland's Vision of Piers Plowman, 1362, a. d. The earliest or Vernon Text, ed. Rev. *W. W. Skeat*. 7 sh.

6) English Gilds, their Statutes and Customs, 1389 a. d. ed. *Toulmin Smith*. 7 sh.

7) Pierce the Ploughman's Crede, ed. Rev. *W. W. Skeat*. 7 sh.

---

142. Bishop Percy's Folio Manuscript. Edited by *John W. Hales*, M. A. and *Frederick J. Furnivall*, M. A. Ballads and Romances Vol. I and II Part. 1. Loose and humorous Songs, Part I and II. 8°. VIII, 519, XXXI, 264. IV, 120 pp. 1 £. 1 sh.

Ein vollständiger und wortgetreuer Abdruck des berühmten Manuscripts, aus welchem Percy seine allbekannten „Reliques" zog, und welches von dem gegenwärtigen Eigenthümer gegen Zahlung einer

nicht unbedeutenden Summe zum Zwecke der Herausgabe hergeliehen wurde. Wir kommen nach Vollendung des Ganzen, welches auf 4 Bde. berechnet ist, auf diese interessante und wichtige Publication zurück. Vgl. einstweilen *Contemporary Review*, Nov. 1867.

143. A Collection of seventy-nine old Blackletter Ballads und Broadsides, printed in the reign of Queen Elisabeth between the years 1559—1597, reprinted from the celebrated folio volume formerly in the library of the late George Daniel, Esq. accompanied with an Introduction and illustrative Notes. 8°. 366 pp. 12 sh.

Die Balladen sind wörtlich ohne alle Veränderung oder Correctur nach den Originalen abgedruckt. Der allergröfseste Theil derselben besteht aber aus blofsen Strafsenballaden von mehr sittengeschichtlichem als literarhistorischem Werthe. Nur einige wenige gehören einer höhern Gattung an.

144. Ballads and Songs of Derbyshire. With illustrative notes and examples of the original Music. Edited by *Llewellyn Jewitt*. 12°. 324 pp. 7 sh. 6 d.

145. Ballads and Legends of Cheshire. 8°. 320 pp. 20 sh.

Ueber diese und die vorhergehende Sammlung s. *Athen.* 1867, May 18., wo keiner von beiden grofse Bedeutung beigelegt wird.

146. Eger and Creine: an Early English Romance. Edited by *J. W. Hales* and *F. J. Furnivall*. 4°.

Besonderer Abdruck aus der Ausgabe von Percy's Folio MS. (s. oben Nr. 142) in nur 100 Exempl.

147. The Book of the Sonnet; being Selections with an Essay on Sonnets and Sonneteers by the late *Leigh Hunt*. Edited from the original MS. with additions by *S. Adams Lee*. 2 vols. 8°. 18 sh.

Diese Auswahl aus den englischen Sonnetisten wird von der englischen Kritik als sehr geschmackvoll und die kritischen Noten als instructiv gerühmt. S. u. a. *Athen*. 1867, Febr. 16.

---

148. The Boke of Nurture by J. Russell. The Boke of Keruinge by Wynkyn de Worde. The Boke of Nurture by Hugh Rhodes. Ed. by *E. J. Furnivall*. 4°.

---

149. **Byron.** — Pellegrinaggio d'Aroldo, poema di Lord Byron, trad. da *Giovanni Giovio*. Milano, Brigola. 18°. L. 2. 50 c.

150. **Campbell.** — Poetical Works of Thomas Campbell, with Notes by Rev. *W. A. Hill*. 8°. 413 pp. 16 sh.

151. **Chapman.** — George Chapman's Tragedy of King Alphonsus, emperor of Germany, edited with an introduction and notes by *Karl Elze*. Leipzig. 8°. 152 pp.

S. oben S. 106 d. Bdes.

152. **Chaucer.** — The Prologue, the Knighte's Tale, the Nonne Prestes Tale from the Canterbury Tales, edited by *Richard Morris*. Oxford. 8°. XLVIII, 201 pp.

Zur Einführung in das Studium von Chaucer's Werken bestimmt. Die vorangeschickte Einleitung enthält eine kurze Lebensbeschreibung des Dichters, eine kurze Grammatik seiner Sprache und eine übersichtliche Darstellung seiner Verskunst.

153. **Chaucer.** — The Canterbury Tales. A new Text with Notes by *Th. Wright*. New ed. 8°. 2 sh. 6 d.

Es ist dies ein abermaliger Wiederabdruck des ursprünglich in den Publicationen der Percy Society erschienenen Wright'schen Textes oder auch vielleicht nur eine Titelauflage des ersten für gröfsere Leserkreise bestimmten Moxon'schen Abdrucks.

154. **Cowley.** — The Essays of Abraham Cowley, comprising all his Prose Works, the celebrated Character of Cromwell, Cutter of Coleman-Street etc. With Life, Notes and Illustrations by Dr. Hurd and others. Newly edited. 18°. 200 pp. 2 sh. 6 d.

155. **Crabbe.** — Poetical Works and Life of George Crabbe. New Ed. roy. 8°. 7 sh.

156. **Hemans.** — Poetical Works of Mrs. Hemans. New ed. 3 vols. 12°. 12 sh. 6 d.

157. **Heywood** (John). — The Proverbs and Epigrams of John Heywood (a. d. 1562) reprinted from the original (1562) edition and collated with the second (1566) edition, with an appendix of variations. Printed for the Spenser Society (Manchester). 4°. 227 pp.

Es ist dies die erste Publication der im J. 1867 gegründeten aus 200 Mitgliedern bestehenden Spenser Society, welche sich die Aufgabe gestellt hat, selten gewordene Werke der poetischen Literatur des 16. und 17. Jahrhunderts neu herauszugeben. Die Publicationen sind ausschliefslich für die Mitglieder bestimmt und kommen nicht in den Buchhandel. Der vorliegende Band enthält nur den Text von Heywood's Sprüchwörtern und Epigrammen nach der ältesten Ausgabe mit den Varianten der zweiten. H.'s übrige Werke sollen später folgen nebst einer ausführlichen biographischen und bibliographischen Einleitung. Wir werden seiner Zeit eine eingehende Besprechung davon bringen.

158. **Hooker.** — The Works of Richard Hooker, with his Life and Death, by Izaak Walton. New Ed. 2 vols. 8°. 11 sh.

159ª. **Irving.** — Biographies and miscellaneous Papers by Washington Irving, collected and arranged by *Pierre Irving*, 8°. 528 pp. 3 sh. 6 d.

159ᵇ. **Langland.** — S. oben Nr. 141-5.

160. **Longfellow.** — The Works of H. W. Longfellow. Prose, 3 vols. Poetry, 4 vols. Boston, U. S. (London) 7 vols. 16°. £ 3. 3 sh. 6 d.

161. **Longfellow.** — The poetical Works of H. W. Longfellow, including recent poems. 8°. 7 sh. 6 d.

Von den in England gedruckten Ausgaben die vollständigste.

162. **Longfellow.** — Alcune poesie di Enrico W. Longfellow, traduzione dall' inglese di Angelo *Messedaglia*. Padova. 8°. 33 pp.

163. **Milton.** — Milton's Verlorenes Paradies, übersetzt von *W. Eitner*. Hildburghausen, 1867. 8°.

S. oben S. 436.

164. **Milton.** — Le Paradis perdu de *J. Milton*, traduction nouvelle en vers français, précédée d'une notice sur Milton, par *J. Dessiaux*. Paris. 8°. 6 Fr.

165. **Ossian.** — Poëmes gaëliques d'Ossian, barde du IIIᵉ siècle, recueillis par J. Macpherson, trad. précéd. de recherches critiques par *Christian*. Paris. 12°. 3 Fr. 50 c.

166. **Scott.** — „Globe Edition" of the Poetical Works of Sir W. Scott. With Biographical and Critical Memoir by *Francis Turner Palgrave*, and new Introductions to the larger Poems. roy. 8°. 3 sh. 6 d.

Reiht sich der bekannten „Globe Edition" von Shakespeare's Werken an.

167. **Shakespeare.** — The Works of William Shakespeare. The Text rev. by Rev. A. Dyce. 2d ed. [s. J. 1866, Nr. 156]. Vol. IX. 8°. 514 pp. 12 sh.

Mit diesem Bande, welcher das Glossar enthält, ist diese Ausgabe vollendet. Die englische Kritik ist einstimmig in dem Lobe des Glossars. Das *Athenaeum* sagt von demselben: „To say, that it is the best glossary to Shakespeare yet published would be a measure of praise altogether inadequate to express the great merits of this compilation. In accuracy, felicity of explanation, and in all that constitutes the efficiency of such a work, we think that Mr. Dyce's Glossary will remain for a long time, as it certainly is at present, unrivalled".

168. **Shakespeare.** — Shakespeare's Plays. Edited and annotated by *Charles* and *Mary Cowden Clarke* [s. J. 1865, Nr. 147]. Vol. II. Historical Plays. roy. 8°. 10 sh. 6 d.

169. **Shakespeare.** — Sh.'s Plays. Edited by *Thomas Keightly* [s. J. 1866, Nr. 159]. Vol. VI (Schluſs). 18°.

170. **Shakespeare.** — William Shakespeare's dramatische Werke. Uebersetzt von *F. Bodenstedt*, *F. Freiligrath*, *O. Gildemeister*, *P. Heyse*, *H. Kurz*, *A. Wilbrandt* u. A. Nach der Textrevision und unter Mitwirkung von *N. Delius*. Mit Einleitungen und Anmerkungen, herausg. von *Fr. Bodenstedt*. 1—6 Bdchen. à 5 Gr.

171. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Werke und Sonette in neuen Originalübersetzungen von *F. Dingelstedt*, *W. Jordan*, *L. Seeger*, *K. Simrock*, *H. Viehoff*, *F. A. Gelbcke*,

Hildburghausen, Bibliograph. Institut. Bd. I. II. VII. VIII. IX. 8°.

Auf diese und die vorhergehende Uebersetzung werden wir im Jahrb. zurückkommen.

172. **Shakespeare.** — Shakespeare's Historien. Deutsche Bühnenausgabe von *Fr. Dingelstedt*. I—III. Bd. Berlin. 8°. VI, 469 pp. à Bd. 15 Sgr.

173. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de W. Sh., trad. par *Emile Montégut* [s. J. 1866, Nr. 162]. Livr. 43—94. Paris. gr. 8°. à 10 cent.

174. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de W. Sh. trad. par *François-Victor Hugo* [s. J. 1866, Nr. 161]. Tome XVIII. Paris. 8°. 3 Fr. 50 c.

175. **Sidney.** — The Countess of Pembroke's Arcadia by Sir Philip Sidney. With notes and introductory Essay by *Hain Friswell*. 8°. 496 pp. 7 sh. 6 d.

Die Ausgabe wird von der englischen Kritik als eine sehr sorgfältige in Bezug auf den Text gerühmt. Bezüglich der Orthographie hat der Herausgeber den Grundsatz befolgt, überall wo die Abweichungen derselben von der heutigen auf einem Princip beruhen, die alte Schreibart unverändert zu lassen, wo die Schreibung dagegen auch im Originaltexte schwankend und principlos ist, sie zu modernisiren.

176. **Spenser.** — Spenser's Fairy Queene. Book I. Edited with Introduction, Notes and Glossary by *G. W. Kitchin*, M. A. 8°. 2 sh. 6 d.

Bildet einen Band der „Clarendon Press Series" einer Reihe von Educational Works, die unter den Auspicien der Universität Oxford publicirt werden.

III. Zur italienischen Literaturgeschichte.

Von Adolf Tobler.

A.

177. **Bibliografia d'Italia** compilata sui documenti comunicati dal R. Ministero dell' Istruzione pubblica per cura delle ditte librarie Bocca fratelli (Firenze e Torino), Ermanno Loescher (Firenze e Torino), H. F. e M. Münster (Venezia). Si pubblica una volta al mese. Anno I. 8°. L. 5 all' anno.

Am Schlusse des Bandes ein Indice alfabetico degli autori und ein Indice metodico. Nach A. d'A. in der Nuova Antologia, Sett. 1868 läfst die Vollständigkeit zu wünschen, derselbe führt einige Versehen an.

178. **Il Bibliografo**, pubblicazione mensile diretta dal prof. *G. Vago*. Anno I. 4°. a 2 col. Napoli, tip. e libr. dei Classici Italiani. L. 3, 50. L. 5 per l'Estero.

179. **Giornale delle Biblioteche**, rivista di Bibliografia generale ad illustrazione delle Biblioteche d'Italia, con esami di nuove pubblicazioni, nuove biografie di scrittori ecc. diretto da *Eug. Bianchi*. Anno I. Genova, Tipografia Sociale. Si pubblica ogni 15 giorni di pag. 8 in foglio; prezzo d'abbonamento per un anno L. 20 pel Regno, L. 30 per l'Estero.

180. **Rivista Critica di libri vecchi e nuovi** per *Cesare Bini*. Anno I. 8° gr. Milano, Tipografia Internazionale. Ogni mese un fascicolo di 32 pag. L. 10. all' anno.

181. **Il Buonarroti**, Scritti sopra le arti e le lettere raccolti per cura di *Benvenuto Gasperoni*. Vol. I. Roma Tipografia delle Scienze matematiche e fisiche. (Monatshefte von mindestens 2 Bogen gr. 8°. zu L. 1, 10).

---

182. **Catalogo della scelta di Curiosità letterarie inedite o rare** pubblicata a spese del librajo editore *Gaetano Romagnoli* in Bologna dall' anno 1861 al gennajo 1867. 16°. di pag. 39. Bologna, Tipografia Fava e Garagnani. L. 1.

183. **Colpo d'occhio alle Biblioteche d'Italia** ed in ispecialità alla comunale di Verona pel cavalier *G. B. Carlo Giuliani*. 4°. di pag. 10. Verona, Tipogr. Civelli.

184. **Relazione sulle condizioni della Biblioteca Quiriniana.** 4°. di pag. 26. Brescia, Sterli.

185. **Nota delle edizioni della Divina Commedia** esistenti nelle principali biblioteche di Roma, compilata da *Enrico Narducci*. 8° gr. di pag. 8. (Estratto dal Buonarroti, Agosto 1867).

186. **Serie delle edizioni citate dagli Accademici della Crusca** nelle cinque edizioni del loro Vocabolario, pubbl. per cura dell' abate *Luigi Razzolini*. 2ª ediz. in 32°, di pag. 210. Firenze, Tipografia del Vocabolario. L. 3.

---

187. Lezioni di Letteratura Italiana dettate nell' Università di Napoli da *Luigi Settembrini*. Vol. I, Napoli, Stabilimento Tipografico Ghio 1866. 8°. di pag. 360. L. 4.

(Umfafst in 41 Abschnitten die Geschichte der drei ersten Perioden: le origini, lo svolgimento spontaneo (14. Jahrh.), l'erudizione (15. Jahrh.)

188. Storia della Letteratura Italiana ad uso dei giovani, pel profess. *R. N.* Parte prima: dall' origine della

lingua all' anno MD. 8⁰. di pag. 182. Bologna, Tipogr. Mareggiani. L. 1, 50.

189. Le Lettere Italiane considerate nella Storia ovvero nelle loro attinenze colle condizioni morali e civili degl' Italiani, ad uso dei Licei pel prof. *Franc. Linguiti.* 2 vol. 8⁰ picc. di pag. 411 e 359. Salerno 1866, Tip. Migliaccio; Nic. Pastena libr. L. 6.

190. La Politica nella Poesia del secolo XIII e XIV per *Alessandro d'Ancona*, in Nuova Antologia, gennajo, settembre e dicembre 1867.

Bruchstücke eines grösseren Werkes, aus dem der Verfasser Weiteres im Propugnatore Juli — August 1868 hat erscheinen lassen, und das in Bälde vollständig erscheinen soll.

3.

191. Dell' uso del Volgare in Sardegna ed in Sicilia nei secoli XII e XIII, letture del prof. *Vincenzo Di Giovanni.* 8⁰. di pag. 55 e 16. Palermo, Tip. A. Amenta. L. 2.

192. Illustri Bergamaschi, Studi critico-biografici di *Parino Locatelli.* (Vol. I Pittori). 8⁰. di pag. X e 474. Bergamo, Tip. Pagnoncelli; Firenze, Bocca. L. 3, 50.

Nach einer Anzeige in der Nuova Antol. luglio hat der Verfasser die Formen der Novelle, des Gespräches und des historischen Genrebildes gewählt, dabei aber grosses Material, das die Anmerkungen kennen lehren, gewissenhaft benutzt.

193. Biografia di Uomini illustri nati in Sciacca pel sacerd. *Vincenzo Farina*, Sciacca, Tip. Guttemberg. 8⁰. di pag. VIII e 348.

194. Due memorie di *Carlo Cocchetti*, Brescia-Verona, Apollonio.

Nach einer Anzeige der Nuova Antol., December 1867, ist hier die zweite der zusammengedruckten Arbeiten anzuführen; sie ist betitelt: Del movimento intellettuale nella provincia di Brescia ecc., soll eine kurzgefasste aber gehaltreiche Darstellung der geistigen Cultur von den ältesten bis auf die neuesten Zeiten geben.

---

195. Storia della Università di Genova dal 1814 fino a' dì nostri per *Emanuele Celesia*, Genova, 8⁰. di pag. 227.

(Bildet den 2. Band und Abschluss zu dem 1861 vom Padre Isnardi unter gleichem Titel veröffentlichten Bande; Preis des ganzen Werkes L. 10). Der Verfasser steht an der Spitze der Universitätsbibliothek in Genua.

196. Notizie storiche della Università degli studi di Sassari, raccolte ed illustrate da *Pasquale Tola* già presidente della stessa università. 8⁰. Genova, 1866. Tip. del R. Istit. dei Sordo-Muti.

197. Les Monastères bénédictins de l'Italie, souvenirs d'un voyage littéraire par *A. Dantier.* Paris. 2 vol. 18⁰.

198. **Ragguaglio** delle prose e degli atti della Pontificia Accademia Tiberina per l'anno 1866, letto dal segretario *Francesco de' Marchesi Liberati.* Roma, tip. Bern. Morini. 8°. di pag. 23.

199. Breve relazione intorno alla origine, alle vicende ed allo stato attuale dell' Accademia Ligustica, con considerazioni circa la presente condizione delle Belle Arti in Genova, pel caval. *Antonio Merli*, Genova, Tip. del R. Istut. dei Sordo-Muti. 8°. di pag. 42.

---

200. Di alcune Epopee nazionali e del loro processo formativo per *Guido Bazzoni.* Molano, Tip. Fel. Terzi. 32°.

201. Sugli scrittori moderni di Storie di Sicilia saggio critico di *Agostino Gallo.* Palermo, Tip. Barcellona. 4°. di pag. 88 a 2 col.

Angezeigt von Hirsch, Gött. Gel. Anz. 1868, 4. Stück.

202. Studi storici, letterari e morali sul Romanzo per l'abate *Giuseppe Bizzini.* Chiari, Tipogr. F. Buffoli. 8° L. 0, 80.

203. Geschichte des Dramas von *J. L. Klein.* 5. Band. (Gesch. des ital. Dramas). Leipzig. Weigel. gr. 8°. V u. 761 S. 4 Thlr.

204. La poesia giocosa in Italia par *Pietro Fanfani*; in der Nuova Antologia, giugno e agosto.

---

205. Magazzino di Scritti critici, ossia appendice alla Frusta scientifico-letteraria del 1865, del dott. *Baldassar Bufalini.* Siena, Tip. dell' Ancora di G. Bargellini. L. 3.

206. La Frusta scientifico-letteraria ossia studio critico intorno alle opere italiane. Siena, 1865. 8°. di pag. 352. L. 5, 28.

207. Prose letterarie di *Terenzio Mamiani.* Firenze, Barbèra, 12°. di pag. XXVII — 564. L. 4.

---

208. Gli educatori italiani. Bozzetti biografici per una società di letterati. Milano, Brigola. 8°.

Bis jetzt vier Lieferungen (zu 50 C.), enthaltend die Biographien von Emiliani-Giudici, Matteucci, Berti, F. de Sanctis.

---

209. **Alamanni.** — Luigi Alamanni e gli Estensi per *Giuseppe Campori* (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi, Vol IV.)

210. **Aleardi.** — Aleardo Aleardi, Studio di *Nicola Gaetani-Tamburini.* Torino, A. F. Negro. 8⁰. di pag. 27. L. 0, 80.

211. **d'Azeglio.** — Della vita e delle opere di Massimo d'Azeglio rimembranze di *Pietro de Donato Giannini*, aggiuntevi tre lettere del d'Azeglio allo stesso. Bologna, Marsigli e Rocchi, 1866. 16⁰. di pag. 128. L. 1.

212. **d'Azeglio.** — Massimo d'Azeglio scrittore, pel prof. *Antonio di Nino.* Rieti, tip. Trinchi. 16⁰. di pag. 22.

213. **d'Azeglio.** — Massimo d'Azeglio's Memoiren.
Aufsatz von Adolf Tobler. Neue Preussische Jahrbücher. Bd. XX. Heft 2.

214. **Bruno.** — La vita di Giordano Bruno da Nola per *Domenico Berti* in der Nuova Antologia, febbraio, marzo, aprile, giugno, settembre, ottobre, dicembre.

Der biographische Theil des Werkes über Giordano Bruno, welches der Turiner Professor seither vollständig hat erscheinen lassen und welches die Bibliographie für 1868 aufführen wird.

215. **Caro.** — Sopra gli scritti di Annibal Caro, memoria di *Gaetano Gagliardi.* Caltanissetta. 8⁰. di pag. 22.

216. **Cavedoni.** — Notizie intorno alla vita ed alle opere di monsignor Celestino Cavedoni con appendice di sue lettere ed altre cose inedite. Modena, Tip. dell' Immacolata concezione. 1 vol. 8⁰. di pag. 595. L. 8, in 4⁰. col ritratto L. 15.

217. **Dante.** — Jahrbuch der deutschen Dante-Gesellschaft. Erster Band. Mit einer lithographischen Tafel. Leipzig, F. A. Brockhaus. 8⁰. 410 S. 3 Thlr.

(S. Anzeige von Th. Paur in Blätter für litterarische Unterhaltung. 1868. I. Bd.)

218. **Dante.** — Della varia fortuna di Dante. II. I primi commentatori e i poeti. Il Boccaccio e il Petrarca.
Artikel von *Giosuè Carducci* in der Nuova Antol., marzo e maggio.

Fortsetzung des Artikels im Octoberheft des Jahrgangs 1866.

219. **Dante.** — Ragionamento inedito di *Alessandro Tassoni* tra il signor cavaliere Furio Carandino ed il signor Gasparo Prato intorno alcune cose notate nel XII canto dell' Inferno di Dante, pubblicato per le nozze Carandini — Bastogi (da *Oreste Raggi*). Modena, Vincenzi. 8⁰ gr. di 46 pag.

220. **Dante.** — Commento della Divina Commedia di Dante Alighieri pel prof. *A. G. De Marzo.* 3 vol. 4⁰. a 2 col. Prato, Tip. fratelli Giachetti, Firenze dall' autore. Fascic. I—IX. (Ogni volume si comporrà di 35 a 40 fascicoli circa; ogni fascicolo è di pagine 32 e costa L. 1, 80 a Prato).

221. **Dante.** — Rivista del commento Laneo di Luciano Scarabelli, Bologna.

222. **Dante.** — Fraseologia poetica e dizionario generale della Divina Commedia per *G. Castrogiovanni.* Palermo, Tip. Lo Bianco. 4°. di pag. 340.

223. **Dante.** — Della critica Dantesca, lettera a Gaetano Sangiorgio di *Giuseppe Labisi di Emanuele.* Noto, tip. Norcia. Opusc. in 8°.

224. **Dante.** — L'Orazione di San Bernardo alla Vergine madre nell' ultimo canto di Dante, esposta con alcuni riscontri della Scrittura e dei Padri per D. *Cammillo Zamboni.* Bologna, 1866. 32°. di pag. 53.

225. **Dante.** — Sopra alcuni particolari della Dantesca visione nella sfera di Giove investigazione per *Fortunato Lanci.* Roma, Tip. Tiberina. Opusc. in 8°. di pag. 16.

226. **Dante.** — Saggio del „Dante in Ravenna", lavoro diviso in quattro libri che sta tuttora compiendosi di *Teodorico Landoni.* Bologna, Garagnani. 8°.

227. **Dante.** — Dante Alighieri e la canonizzazione civile per *Salvatore Cassara.* Palermo, Tip. Amenta 1866. 8°. di pag. 296.

228. **Dante.** — Il paradiso di Dante Alighieri, visione di Antonio Del Bon. Padova, dall' autore. 1 vol. in 8°. L. 2.

229. **Dante.** — Il professore Luciano Scarabelli e le mie notizie biografiche intorno a Jacopo della Lana primo commentatore della Divina Commedia per l'avvocato *Angelo Gualandi.* Firenze, Barbèra. 8°. di pag. 14.

230. **Dante.** — I sette cerchi del Purgatorio di Dante, saggio di studii di *Paolo Perez,* prete Veronese. Seconda edizione ritoccata e accresciuta. Verona, Minerva. 12°. di pag. 280. L. 3.

231. **Dante.** — Delle fragranze onde l'Alighieri profuma il Purgatorio e il Paradiso per *Paolo Perez.* Intra. 8°.

232. **Dante.** — Le Allegorie del primo canto dell' Inferno di Dante per *Piervincenzo Pasquini,* Verona, Tip. Rossi. 8°. di pag. 114. con appendice di pag. 11.

233. **Dante.** — La Beatrice di Dante, studio di Alessandro d'Ancona (Annali delle Università toscane. Tomo IX, parte I).

234. **Dante.** — Francesca da Rimini und ihre Verwandtschaft nach Dante's Commedia von *Th. Paur.* Görlitz. 8°.
(Aus dem Neuen Lausitzischen Magazin Bd. 44).

235. **Dante.** — Dante Alighieri nel pianeta di Marte per *S. Bastiani.* Napoli. 8°.

236. **Dante.** — Le due autorità, la filosofica e la imperiale, nei due primi canti del Purgatorio per *S. Bastiani.* Napoli. 8⁰.

237. **Dante.** — Dante en de Divina Commedia door *G. Ph. F. Groshans.* Amsterdam. gr. 8⁰.

238. **De Castro.** — Vincenzo De Castro di *Nicola Gaetani-Tamburini.* Brescia, Tip. Sterli. 16⁰. di pag. 52. L. 0, 50.

(Von de Castro bringt die Rivista Contemporanea öfter literarhistorische Aufsätze).

239. **Ficino.** — Della filosofia di Marsilio Ficino per *Francesco Puccinotti* in der Nuova Antologia, giugno.

Brief an Prof. Augusto Conti im Anschluss an eine Recension, welche dieser im Archivio storico, III, t. II, p. 2 von Puccinotti's Buch *Di Marsilio Ficino e dell' Accademia platonica fiorentina nel sec. XV, capitoli estratti dalla „Storia della medicina"*, *Prato 1865*, veröffentlicht hat.

240. **Foscolo.** — Ugo Foscolo arrestato ed esaminato in Modena, memoria di *Antonio Cappelli*, Modena, Eredi Soliani, 4⁰. di pag. 12 (Estratto dalle Memorie della R. Accademia di Modena, vol. VIII).

241. **Galilei.** — Galilée, son procès, sa condamnation d'après des documents inédits par *Henri de l'Epinois.* Paris, Palmé. 8⁰. 108 p.

242. **Galilei.** — Galilée, son procès et sa condamnation par le tribunal de l'Inquisition romaine. I. Notice biographique. Travaux et découvertes. II. Conclusions. Paris, Dentu. 8⁰. 31 p.

243. **Di Gherardo** da Firenze e **Aldobrando** da Siena, poeti del secolo XII, e delle origine del volgare illustre italiano, memoria del conte *Carlo Baudi di Vesme.* Torino, Bocca, 4⁰. di pag. 178, con 5 tav. facs. L. 10.

(Estratto dalle Memorie dell' Accademia R. delle Scienze di Torino, T. XXIV).

S. die Nummern 173 und 174 der vorjährigen Bibliographie, wo der Name des Herausgebers verschrieben. Das Werk ist 1867 erschienen.

244. **Giannone.** — Pietro Giannone. Parole del prof. *Domenico Denicotti* lette in occasione della festa scolastica celebrata nel R. Liceo Vittorio Emmanuele in Napoli il 24 marzo 1867. Napoli, Tip. del Giornale di Napoli. 8⁰. di pag. 16.

245. **Gioia.** — Melchiorre Gioia, discorso di *Francesco Falco* prof. del R. Liceo di Piacenza. Savigliano, Racca e Bressa. 8⁰. di pag. 31. L. 1.

Nach dem ‚Urtheil' der Nuova Antol. Apr. 1867 eine beachtenswerthe Darstellung von Gioja's Philosophie und Lebensverhältnissen.

246. **Grimaldi.** — Notizie archeologiche e filologiche della Polissena Grimaldi, poetessa di Verona; dissertazione di *Giuseppe Ferrucci.* Modena, Tip. Soliani. Opusc. in 8°. di pag. 37.

247. **Leopardi.** — Giacomo Leopardi per *Henry T. Inckermann* (Rivista bolognese, 15 sett.).

248. **Manuzio.** — Di Aldo Manuzio e della sua influenza sugli studi, saggio storico-biografico di *Marco Morpurgo.* Padova, Tip. Prosperini. 12°. di pag. 16.

249. **Manuzio.** — Aldo Manuzio, Lettres et documents 1495—1515. *Armand Baschet* collexit et adnotavit. Venetiis ex ædibus Art. Antonellianis. 8°. VIII—104 p.

(160 numerirte Exemplare; nicht im Buchhandel.)

250. **Marchetti.** — L'ingegno virtuoso, ossia Alessandro Marchetti, il suo maestro, i suoi alunni, i suoi amici, racconto biografico di *Sebastiano Brigidi,* Firenze, Tip. Galileiana. 8°. di pag. 74. L. 1.

Physiker und Mathematiker, daneben Uebersetzer des Lucretius und des Anakreon (1632—1714).

251. **Martini.** — Sulla vita e sulle opere di Pietro Martini d'Arborèa pel prof. *Giuseppe Regaldi.* Cagliari, Timon. 8°.

252. **Martini.** — Pietro Martini, la sua vita e le sue opere per *Filippo Vivanet.* Cagliari, Timon 8°. di 81 pag. col ritratto di P. Martini. L. 2.

Martini (1800—1866) ist der Herausgeber der berüchtigten Monumente von Arborea; s. B. 1.

253. **Mazzuchelli.** — Intorno alla vita del conte Giammaria Mazzuchelli ed alla collezione de' suoi manoscritti ora posseduti dalla Biblioteca Vaticana, notizie raccolte da *Enrico Narducci* (Estratto dal Giornale Arcadico, tomo 197), Roma. 8° gr. di pag. 79.

S. Archivio storico, tom. VI, p. 1, 1867 e. Artikel von C. Guasti. Seit dem Februar 1866 befinden sich die 35 Bände literarhistorischen Materials, das Mazzuchelli zur Fortsetzung seines Werkes gesammelt hatte, durch Schenkung seiner Nachkommen auf der vaticanischen Bibliothek, wo sie die Nummern 9260 bis 9294 tragen. Narducci's Aufsatz gibt einen Indice generale des Inhalts, sowie einen Indice der von Mazzuchelli druckfertig hinterlassenen Biographien des Buchstabens C.

254. **Michiel.** — Intorno la vita e le opere di Pietro Michiel poeta del secolo XVII per *Emmanuele Cicogna* (Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, tomo XII, serie III).

255. **Milanesi,** Carlo. — Artikel von *Tabarrini* im Archivio Storico. T. VI. P. I.

Carlo Milanesi, der Bruder Gaetano's, ist geboren in Siena 1816, gest. 10. Aug. 1867 ebenda. Seit 1842 in Florenz wohnhaft, arbeitete

er fleifsig für das Arch. Stor., dessen Herausgabe seit Vieusseux's Tode er mit Tabarrini besorgte; er hat mit seinem Bruder Cennini's Trattato della pittura herausgegeben und an der Le Monnier'schen Ausgabe des Vasari mitgearbeitet. Er lehrte am florentinischen Central-Staatsarchiv Paläographie und Diplomatik. S. auch den Nekrolog von der Hand C. Guasti's im Septemberheft der Nuova Antologia.

256. **Muratori.** — Ludovico Antonio Muratori, orazione commemorativa letta nel R. Liceo Colombo dal prof. *Gasparo Buffa.* Genova, Tip. Faziola. Opusc. in 8°.

257. **Paleario.** — Aonio Paleario and his friends with a revised edition of „The benefit of Christ's death" by *W. M. Blackburn.* Philadelphia. 12°. 112 S. 6 sh.

258. **Pellico.** — Silvio Pellico e Pietro Maroncelli, notizie storiche per *Celestino Bianchi.* Milano, Tip. del Patronato. 16°. di pag. 217. L. 0, 50.

259. **Pellico.** — Silvio Pellico, conférence faite à Nérac le 27 avril 1867 par *M. de Tréverret.* Nérac, Durey. 8°. 30 p.

260. **Pico.** — Giovanni Pico della Mirandola detto la fenice degl' ingegni, per *F. Calori-Cesis.* Modena, eredi Soliani. 8°. di pag. 40.

261. **Straparola.** — Giovan Francesco Straparola da Caravaggio, Dissertation von *F. W. J. Brakelmann* aus Soest. Göttingen, Universitätsbuchdruckerei, Huth. 8°. 47 S.

(S. Revue Critique, 15 août 1868 und Nuova Antol. sett. 1868).

262. **Vico.** — G. B. Vico, studi critici e comparativi del prof. *Carlo Cantoni*, Torino, Tip. Civelli, Torino e Firenze, Loescher e Bocca. 8° di pag. XXIII—416.

(Nach der Nuova Antologia, gennajo 1867 und marzo 1868 eine musterhafte Arbeit).

263. **Vida.** — Marco Girolamo Vida per *Amadio Ronchini* (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi, Vol. IV).

B.

1.

264. **Collezione di opere inedite o rare** dei primi tre secoli della lingua, pubblicata per cura della R. Commissione pe' testi di lingua. Bologna, Regia Tipografia Romagnoli, 8°. gr. Davon sind im Jahr 1867 erschienen:

Comedia di Dante degli Allagherii col commento di Jacopo della Lana Bolognese, nuovissima edizione della R. Commissione ecc. sopra iterati studii del suo socio *Luciano Scarabelli.* 1866—1867. 3 vol. di pag. 548, 403, 562. L. 36.

(Verbesserter Abdruck der Ausgabe vom Jahr 1865, Milano, Civelli, 4° gr. Ueber Scarabelli's Arbeit s. Witte im Jahrb. d. Dantegesellsch. I. S. 281 ff.).

Prediche inedite del B. Giordano da Rivalto recitate in Firenze dal 1302 al 1305 e pubblicate per cura di *Enrico Narducci*, di pag. XLVII — 492. L. 9, 22.

(Der Prediger, auch Giordano da Pisa genannt, gehörte dem Dominikanerorden an, ein Theil seiner Reden war bereits gedruckt; Narducci citirt 11 Ausgaben und 23 Handschriften; der von ihm zum Abdruck gebrachten Predigten sind 94. S. Journ. des Savants, janv. 1868).

De' Rimedii dell' una e dell' altra fortuna di Messer Francesco Petrarca, volgarizzati nel buon secolo della lingua per *D. Giovanni Dassamminiato* e pubblicati da *D. Casimirro Stolfi*, vol. I di pag. 460, vol. II e ult. (1868) di pag. 506. L. 7, 80; 9, 80.

Il Romuleo di Messer Benvenuto da Imola volgarizzato nel buon secolo e messo per la prima volta in luce dal dott. *G. Gualtieri*, di pag. XIV — 394. L. 8, 25.

La Mascalcia di Lorenzo Rusio, volgarizzamento del secolo XIV messo per la prima volta in luce da *P. Delprato*, aggiuntovi il testo latino per cura di *Luigi Barbieri*. Vol. I di pag. VIII — 447. L. 9, 10.

(Saranno due volumi).

Valerio Massimo, de' fatti e detti degni di memoria della città di Roma e delle strane genti, testo di lingua del secolo XIV riscontrato su molti codici e pubblicato da *Roberto de' Visiani*. Vol. I di pag. 400. L. 8.

265. Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII in appendice alla Collezione di opere inedite o rare. Bologna, Romagnoli. 12°.

Dispensa 77: **Poesie minori del secolo XIV** raccolte e collazionate sopra i migliori codici da *E. Sarteschi*, pag. XXXIX — 108. L. 4.

78: **Due Sermoni e la Laudazione di Josef di Santo Effrem.** Volgarizzamento del buon secolo non mai fin qui stampato, pubblicato per cura di *Achille Neri*, di pag. 72. L. 2, 50.

79: **Cantare del Bel Gherardino,** novella cavalleresca in ottava rima del secolo XIV non mai fin qui stampata, edizione fatta per cura del cavalier *F. Zambrini* secondo un codice Magliabechiano. di pag. 56. L. 2.

(Bearbeitung des altfr. Partonopeus; s. darüber: Sul Bel Gherardino, novella cavall. del sec. XIV, lettera di *Giulio Piccini* con alcune poesie inedite di Lorenzo Bellini e di Stefano Vai, 8°. di pag. 11, Firenze, Cellini und Sul Bel Gherardino ecc. nuove lettere del cav.

F. Zambrini e di *Giulio Piccini* con una canzone inedita di Cino del Borgo a San Sepolcro, alcuni epitaffi di Antonio Malatesti ed altra canzone di Pier Salvetti. 8° gr. di pag. 14. Firenze, Cellini (Estratto dal giornale „La Gioventù" maggio 1867).

Dispensa 80: **Fioretti de' Remedii contro Fortuna** di messer Francesco Petrarca volgarizzati per *D. Giovanni Dassamminiato* ed una epistola di *Coluccio Salutati* al medesimo D. Giovanni, tradotta di latino da *Niccolò Castellani*. Testi del buon secolo, di pag. 278. L. 8.

81: **Compendio di più ritratti** di *Gio. Maria Cecchi* (ora per la prima volta messo in luce) circa l'anno 1576, di pag. 96. L. 3.

(Ueber die Nummern 78—81 s. die Anzeige von Gaston Paris in der Revue critique, 5 sept. 1868).

82: **Rime** di *Bindo Bonichi* da Siena edite ed inedite, ora per la prima volta tutte insieme stampate, di pag. XXXII—209. L. 7, 50.

83: **La storia di Ottinello e Giulia** poemetto popolare in ottava rima riprodotto sulle antiche stampe per cura di *Alessandro d'Ancona*, di pag. XLVII—27. L. 2, 50.

(Besprochen von Liebrecht, Gött. Gel. Anzeigen, 1868, 5. Stück).

84: **Pistole di San Bernardo a' frati del Monte di** Dio volgarizzamento del secolo XIV citato dalla Crusca e dato fuori per la prima volta da *Pietro Fanfani*, di pag. XV—196. L. 7.

85: **Tre Novelle rarissime** del secolo XIV, di pag. 130. L. 5.

86: Ist wohl für die Einleitung zu Nr. 87 vorbehalten.

87: **Il paradiso degli Alberti,** ritrovi e ragionamenti del 1389, romanzo di *Giovanni da Prato* dal codice autografo della Riccardiana a cura di *A. Wesselofsky*, vol. secondo, testo; di pag. 266. L. 7, 50.

88: ?

89: **Madonna Lionessa,** cantare inedito del secolo XIV, aggiuntavi una novella del Pecorone, pag. 67. **Libro degli ordinamenti** della Compagnia di Santa Maria del Carmine scritto nel 1280 per la prima volta messo in luce secondo la pergamena originale da *Giulio Piccini* di pag. 47. L. 4.

Als Appendice zu diesen beiden Sammlungen erscheint in dem nämlichen Verlage seit Mai 1868 sechsmal jährlich die Zeitschrift „Il Propugnatore", deren Anfang das Beste verspricht.

266. Fiori d'amenità letterarie dal secolo XIII al XVIII pubblicati per cura di *Giulio Piccini*. Firenze, Tip. Galileiana. 8°.

Disp. 1ª. Lettera famigliare di Antonio Malatesti a Lorenzo Lippi pubblicata con una descrizione della sua vita, pag. 15. L. 1.

2ª. Cicalata sopra la coda, in forma di lettera indirizzata al signor N. N. da Scarpasico Codacci, di pag. 29. L. 2.

---

267. Canti scelti del popolo siciliano pubblicati nel testo originale, posti in versi italiani ed illustrati dal prof. *Lizio-Bruno*, con raffronti comparativi ed una traduzione francese. Messina, dall' autore. 1 vol. 16°. L. 1, 70.

(S. Anzeige v. Albert Güth, Herrig's Archiv Bd. 43, Heft 1.)

268. Canti d'Amore nel Friuli, pubblicati da *E. Teza* (Nuova Antologia, marzo).

(24 vierzeilige Strophen von einem Freunde des Herausgebers in San Giovanni di Manzano und in Buttrio gesammelt, von Teza mit Erläuterungen versehen.)

269. Canzoni popolari comasche raccolte e publicate colle melodie dal dott. *G. B. Bolza*. Vienna, figlio di Carlo Gerold. (Aus den Sitzungsberichten der Wiener Academie Bd. 53. p. 637—695). 8°. L. 1, 85.

S. Anzeige v. Liebrecht, Heidelberger Jahrb. März 1867 und v. Imbriani, Nuova Antol. maggio 1867.

---

270. Poesie inedite di Galileo Galilei, di Francesco Redi, di P. Salvetti, di M. Lamberti e di Antonio Malatesti pubblicate da *Giulio Piccini*. Firenze, Cecchi. 8°. di pag. 8. L. 1.

271. Lettere inedite di dotti Italiani del secolo XVI tratte dagli autografi della Biblioteca Ambrosiana da *Antonio Ceruti*, custode della medesima, Milano, Tip. Boniardi-Pogliani di E. Besozzi. 8°.

Unter den Verfassern der nicht sämmtlich ungedruckten Briefe sind Fracastoro, B. Tasso, Vittoria Colonna, Guarini, Giovio, Varchi, Sperone, Manuzio, Vettori, Castelvetro, Borghini, Berni, Sigonio, Mureto. S. Nuova Antol. marzo.

272. Mazzetto di lettere inedite con altre scritture di Giannotti, Magalotti, Niccolini, Pellico, Giordani, Leoni ecc. Firenze, Barbèra. 8°. di pag. 58.

---

273. Ballate, Rispetti d'amore, Poesie varie tratte da codici musicali dei secoli XIV, XV, XVI. Modena. 8°. L. 3.

274. Appendice alla raccolta delle pergamene, dei codici e fogli cartacei di Arborèa pubblic. per cura di *Pietro Martini.* Fascic. 3. Cagliari, Tip. Timon. 4°. pag. 145—250.

Abschlufs der von dem jetzt verstorbenen Martini veranstalteten Sammlung; sie umfafst 6 Lieferungen 4°. von 544 Seiten sammt Tafeln und drei Lieferungen 4°. Anhang 250 Seiten und Tafeln. Preis des Ganzen L. 30, 50.

---

275. Le cento Novelle antiche denominate ancora Il Novellino. I Fatti d'Enea estratti dall' Eneide di Virgilio e ridotti in volgare da *frate Guido da Pisa* carmelitano del secolo XIV. Firenze, M. Mazzini e G. Gaston. 16°. di pag. 225. L. 2, 50.

276. Ammaestramento delli semplici sacerdoti, testo di lingua inedito annotato e corredato di altre rare analoghe scritture del trecento dal sac. *Luigi Lenzotti.* Modena, Tip. dell' Immacolata Concezione. 16°. di pag. XXIX—333. L. 2, 50.

277. Delle dodici pene dell' Inferno e delle dodici glorie del Paradiso, scritto anonimo del secolo XIV, tratto da un codice della Biblioteca Corsiniana per *Girolamo Amati.* Roma, Tip. delle Scienze 4°. di pag. 13. L. 0, 50.

278. Capitoli della Compagnia dei Disciplinati di Siena de' secoli XIII, XIV e XV, restituiti alla vera lezione con l'ajuto degli antichi manoscritti da *Luciano Bianchi*, Siena 1866. Gati, 12°. di pag. 118—XVI.

279. Volgarizzamento inedito della Consolazione di Seneca ad Elvia e a Marcia, testo di lingua tratto da un codice vaticano pubblicato e di proemio e note illustrato dal cav. *Giuseppe Spezi.* Roma 1866, Tip. della Propaganda. 8°. di pag. XXXII—125. L. 2, 50.

280. Trattatello della Quaresima volgarizzato da un anonimo nel secolo XIV, pubblicato per la prima volta da *Giulio Piccini.* Firenze, Tip. Galileiana. 8°. di pag. 15.

281. Orazioni di santa Brigida principessa di Svezia, testo di lingua inedito del secolo XIII, dato a luce da *F. Grottanelli.* Siena, Tip. Bargellini. 8°. picc. di pag. 35.

In 200 Exemplaren gedruckt.

282. Leggenda di santa Margherita V. M., testo inedito del buon secolo, citato dagli accademici della Crusca e pubblicato per cura del prof. *Pietro Ferrato*. Venezia, Tip. Clementi. 8⁰. di pag. 18. L. 1, 50.

283. Leggenda di san Domenico, volgarizzamento del buon secolo della lingua (pubbl. da *Pietro Ferrato*). Venezia, Clementi. 16⁰. di pag. 176. L. 5.

284. Leggenda di san Giorgio, testo del buon secolo, ora per la prima volta pubblicato da *J. G. Isola*. (Per le nozze Donghi-Durazzo.) 8⁰ di pag. 36. Genova, Schenone.

100 numerirte, nicht für den Handel bestimmte Exemplare.

285. Vita di Solone, volgarizzamento antico di Plutarco tratto da un codice Naniano esistente nella Marciana, collazionato sui codici fiorentini, testo di lingua inedito pubblicato per *Pietro Ferrato*. Lucca, Tip. Canovetti. 8⁰. di pag. 36. L. 1, 50.

In nur 254 Exemplaren.

286. La Guerra di Serrezzano, poema sincrono in ottava rima dato nuovamente in luce con illustrazioni e documenti inediti da *Achille Neri*. Sarzana, Tip. Lunense. 8⁰. di pag. XII—96.

287. I Reali di Francia, nei quali si contiene la generazione degli imperatori, re, duchi, principi e paladini di Francia con le grandi imprese e battaglie da loro date cominciando da Costantino imperatore sino ad Orlando conte d'Anglante. Prato, Contrucci e Co. 16⁰. di pag. 384. L. 1, 50.

---

288. **Alfieri**. — Tragedie di Vittorio Alfieri. Tre volumi. Firenze, Barbèra. 32⁰. con tre incisioni. Prezzo del volume L. 2, 25.

289. **Alfieri**. — „Il Conte Ugolino" e „Scotta", tramelogedie ideate da Vittorio Alfieri.

In: „Nuova Antologia" febbr.

Zwei Entwürfe von Werken derselben wunderlichen Gattung, welcher auch der ausgeführte Abele angehört. Der Herausgeber E. Teza fügt noch zwei von Alfieri verfafste, aber nicht zum Druck bestimmte Sonette bei.

290. **Ariosto**. — Lettera di Lodovico Ariosto pubblicata da *Antonio Cappelli*. (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di Storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi.)

291. **Ariosto.** — Lettere di Lodovico Ariosto tratte dall' Archivio governativo di Modena per *Antonio Cappelli*, Modena, Vincenzi. 8°. picc. di pag. 12. L. 0, 50.

292. **Azeglio.** — I miei ricordi di Massimo d'Azeglio. Due volumi. Firenze, Barbèra 1866—1867. 8°. di pag. XIV-399, XI-492, col ritratto. Prima e seconda edizione. L. 9.

S. Nuova Antol. gennajo.

293. **Azeglio.** — L'Italie 1847 à 1865, Correspondance politique de Massimo d'Azeglio accompagnée d'une introduction et de notes par *Eug. Rendu.* Paris, 2me édition. Fr. 3, 50.

294. **Borghi.** — Poesie complete di Giuseppe Borghi con cenni biografici di *Giuseppe Biundi.* Palermo, Pedoni Lauriel. 32°. di pag. XIX-348. L. 1.

295. **Botta.** — Dodici lettere di Carlo Botta edite per cura di *Giuseppe Campori.* Bologna, Romagnoli. 12°. di pag. 29. L. 1, 50.

202 numerirte Exemplare.

296. **Bresciani.** — Opere del padre Antonio Bresciani d. C. d. G. Roma, tip. della Civiltà Cattolica. Vol. 8, 9, 10, 11. 12. 1866—1867.

Die Bände sind 300—400 Seiten stark und kosten L. 3—5.

297. **Busone da Gubbio e Cino da Pistoia.** — L'avventuroso Ciciliano, romanzo, e Esposizione della Commedia di Dante Alighieri, capitolo in terza rima, per Busone da Gubbio. Rime scelte di Cino da Pistoja. Firenze, Mazzini e Gaston. 16° gr. di pag. 271. L. 2, 50.

(3° vol. della 1a serie della Biblioteca de' Classici.)

298. **Colletta, Niccolini.** — Lettere di Pietro Colletta e di G. B. Niccolini pubblicate da *Camillo Manfredini* per le nozze Colloredo-Mels-Suman. Rovigo, Tip. Minelli. 1866. 8°. di pag. 8.

299. **Dante.** — Dante Allighieri. La Divina Commedia con ragionamenti e note di *Niccolò Tommaseo*, dispense 32—36. Milano, Pagnoni. 4° gr. di 10 fogli di stampa con una grande incisione per ciascuna dispensa. (L'opera si comporrà di 40 dispense; prezzo d'ognuna L. 2; per coloro che si sono associati prima del marzo 1866 L. 1.)

300. **Dante.** — Monumento letterario a Dante Alighieri, ossia la Divina Commedia recata alla popolare intelligenza da *Domenico Venturini.* Roma, Tip. Tiberina. 8° gr. (L'opera si comporrà di 32 dispense di pag. 48 al prezzo di

L. 0, 75 ciascuna. Finora furono pubblicati il I° volume in 12 dispense, il II° in 10, del III° vol. le disp. 1-4; mancano 6 dispense e il ritratto.)

Ist vielleicht nicht eine Ausgabe, sondern eine Analyse.

301. **Dante.** — La Divina Commedia di Dante Alighieri ridotta a miglior lezione dagli accademici della Crusca, con le chiose di Vincenzo Gioberti (per cura di B. Fabricante). Napoli, frat. Morano. 1 vol. 8°. L. 6.

302. **Dante.** — Dante's göttliche Komödie. Erste Abtheilung: Die Hölle. Uebersetzt von A. Doerr. 1. Liefrg. 1. Hälfte. Gesang I—XVII. Darmstadt, Schönkopf. Lex. 8°. 107 S. ²/₃ Thlr.

303. **Dante.** — Dante's Divine Comedy, translated by H. W. Longfellow, with notes and illustrations to the same. Vol. I. gr. 16°, 430 p. Lipsia. ½ Thlr.

(Vol. III. Paradiso. Boston, 4°. V-452 p. 25 sh.)

304. **Dante.** — Dante's Divine Comedy. The Inferno. A litteral prose translation with the text of the original collated from the best editions and explanatory notes. 2nd edition. London, Chapman and Hall. 8°. XI-432 p. 14 sh.

305. **Dante.** — L'Enfer, poème en 34 chants traduit par *Rivarol.* Tome II. Paris. 32°. 160 p.

306. **Dante.** — L'Enfer, traduction en vers français par François Villain-Lami. Bruxelles et Paris, Lacroix, Verboeckhoven et Comp. 18°. 215 p. 3 Fr.

307. **Dante.** — De Komedie van Dante Alighieri. In Dichtmaat overgebracht door Dr. *J. C. Hacke van Mijnden*, lid van den raad van bestuur der Koninklijke Akademie van beeldende kunsten te Amsterdam. Haarlem, A. C. Kruseman. I. De Hel. fol.

Dreihundert nicht für den Handel bestimmte Exemplare; Prachtausg. mit den Illustrationen von G. Doré. S. Petzholdt's Neuen Anzeiger, 1868, Heft 1, S. 35 und eine in Köln gedruckte nicht unterzeichnete Anzeige auf 4 Quartseiten (von Hermann Grieben).

308. **Dante.** — Il Dante popolare o la Divina Commedia in dialetto napoletano per Domenico Jaccarino. Napoli, Stamp. dell' Unione. (L'opera sarà divisa in 3 volumi e stampata col testo italiano a fronte. Ogni mercoledì e sabato si pubblica un foglio di 4 pag. per 5 cent. Prezzo d'associazione per un trimestre L. 1, 25.)

309. **Francesco di Vannozzo.** — Due sonetti di Francesco di Vannozzo Veronese. Padova, Stabil. Nazionale di P. Prosperini. 8°. di pag. 6.

310. **Gioberti.** — Lettere di Vincenzo Gioberti e di Aurelio Bianchi-Giovini pubblicate da V. B. per le nozze Colloredo-Mels-Suman, Rovigo, Minelli 1866. 8°. di pag. 8.

311. **Gioberti.** — Lettera inedita di Vincenzo Gioberti pubblicata per cura di *Ugo Chelini*. Livorno, Vigo. 8°. di pag. 16. L. 0, 50.

312. **Gioberti.** — Studi filologici dell' immortale filosofo Vincenzo Gioberti desunti da di lui manoscritti autografi ed inediti fatti di pubblica ragione per cura dell' avv. *Domenico Fissore*. Torino, Tip. Torinese. 8°. di pag. 360. L. 4.

313. **Giusti.** — Nuova raccolta di scritti inediti di Giuseppe Giusti, tratti dagli autografi e pubblicati per cura di *Pietro Papini*. Firenze, Tip. delle Murate. 8°. di pag. 104. L. 1, 50.

Gröſstentheils Briefe an Papini, die der Herausgeber in seinem und seines verstorbenen Freundes Interesse besser ungedruckt gelassen haben würde.

314. **G. Gozzi.** — Tre relazioni inedite del conte Gasparo Gozzi (per cura di *Pietro Ferrato*). Venezia, Merlo. 8° picc. di pag. VIII-56.

315. **Guicciardini.** — Opere inedite di Francesco Guicciardini illustrate da *Giuseppe Canestrini* e pubblicate per cura dei conti *Piero* e *Luigi Guicciardini*. vol. X e ultimo. Firenze, Magherini. 8°. di pag. XXXVII-408. Col ritratto. L. 9, 50. Die sämmtlichen 10 Bände L. 88, 50.

Inhalt des 10. Bandes: Prefazione (Carattere del Guicciardini, suo parallelo col Machiavelli, lo scrittore e l'uomo politico, le diverse ambizioni degli uomini di stato). Ricordi autobiografici e di famiglia. Carteggio (1534—1540) e scritti varii.

316. **Guidiccioni.** Opere di monsignor Giovanni Guidiccioni nuovamente raccolte e ordinate a cura di *Carlo Minutoli*. Due volumi. Firenze, Barbèra. 8°. di pag. LXXIX-357, 474. L. 6.

Gedichte, Briefe und geschäftliche Schriften.

317. **Guittone d'Arezzo.** — Rime di fra Guittone d'Arezzo. Firenze, M. Mazzini e G. Gaston. 16° gr. di pag. 288. L. 1, 50.

(1° vol. della 1ª serie della Biblioteca de' Classici.)

318. **Machiavelli.** — Oeuvres complètes de N. Machiavelli avec une notice biographique par *J. A. C. Buchon*. 2 vol. Paris, Garnier frères. 8°. à 2 col. LXVIII-1350 p.

319. **Malaspini.** — Istoria di Ricordano Malaspini gentiluomo fiorentino dalla edificazione di Fiorenza per insino all' anno 1281 con l'aggiunta di Giachetto suo nipote dal detto anno per insino al 1286, riscontrata colle prime edizioni e pub-

blicata per cura di *Crescentino Giannini*. Bologna, Romagnoli. 8°. di pag. 335. L. 12.

(Nuova biblioteca economica d'opere classiche antiche e moderne ad uso della studiosa gioventù. Vol. 1°.)

320. **Nardi.** — Vita di Antonio Giacomini e altri scritti minori di Jacopo Nardi, Firenze, Barbèra. 32°. di pag. XXXII-528. L. 2, 25.

S. Nuova Antol. dicembre Anzeige von I. del Lungo.

321. **Niccolò.** — Due canzoni inedite di maestro Niccolò Cieco di Firenze (sec. XV), pubblicate da N. M. Fruscella (per le nozze Carissimi-Girardi), Firenze, Tip. S. Antonio. 8°. di pag. 15.

322. **Orologi.** — Novelle di messer Giuseppe Orologi intitolate „i successi", tratte per la prima volta da un codice Marciano già Farsetti. Lucca, Canovetti. 8°. di pag. XXIV-157. L. 7.

Der Verfasser der in 115 numerirten Exemplaren gedruckten Novellen ist ein Lucchese des 16. Jahrh., der aufserdem geschichtliche Arbeiten, Uebersetzungen, Briefe, Commentare geschrieben hat.

323. **Pellico.** — Mes prisons, suivi des Devoirs des hommes. Traduction nouvelle par le *Comte de Messey*, revue par le *Vicomte Alban de Villeneuve* avec une notice biographique et littéraire sur S. Pellico et ses ouvrages par *M. V. Philipon de la Madelaine*. Paris, Garnier frères. 8°. 360 p.

324. **Petrarca.** Lettere di Francesco Petrarca. Delle cose familiari libri ventiquattro, Lettere varie libro unico, ora la prima volta raccolte, volgarizzate e dichiarate con note da Giuseppe Fracassetti. Vol. quinto ed ultimo. Firenze, Succ. Le Monnier. 8°. L. 50.

325. **Petrarca.** La canzone „Vergine bella" di Francesco Petrarca tradotta in esametri latini dal cav. Luigi Dalla Vecchia, con saggio di cinque altre traduzioni latine. Vicenza, Paroni 1866. 4°. di pag. 32.

326. **Petrarca.** — Choix de sonnets du Pétrarque traduits par Emma Mahul, seconde édition revue, corrigée et augmentée, Florence, tip. eredi Botta. 8°. 253 pag.

Nicht für den Handel bestimmt.

327. **Petrarca.** — Varianti e correzioni ai Trionfi di Francesco Petrarca tratte dai migliori codici a penna e dalle più antiche stampe (per C. Pasqualigo). Venezia, Grimaldo. 16°. di pag. 32.

328. **Poliziano.** — Prose volgari inedite e poesie latine e greche edite ed inedite di Angelo Ambrogini Poliziano rac-

colte ed illustrate da Isidoro del Lungo. Firenze, Barbèra. 12°. di pag. XXXV-568 col ritratto dell' autore. L. 4.

329. **B. Tasso.** — Ode inedita di Bernardo Tasso pubblicata da Alessandro Carletti. Siena, Tip. de' Sordo-Muti. 8°. di pag. 9.

330. **Tommasino de' Bianchi.** — Cronaca modenese di Tommasino de' Bianchi detto di Lanzellotti, tom. VI, fascic. I-III. Parma, Tip. Fiaccadori, 4° gr. Ogni fascicolo L. 3.

(Aus der Collezione delle Cronache Modenesi.)

331. **Tornaquinci.** — Pistola di san Girolamo volgarizzata da Niccolò Tornaquinci, testo di lingua citato nel vocabolario della Crusca, ora per la prima volta dato in luce dal cav. ab. *Giuseppe Manuzzi.* Firenze, Tip. del Vocabolario. 16°. di pag. XVI-32.

IV. Zur spanischen und portugiesischen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

A.

332. Diccionario general de Bibliografía española por D. *Dionisio Hidalgo* [s. J. 1866, Nr. 228]. Tomo II. Entrega 2 y 3. Madrid, 8°.

333. Ein Beitrag zur Bibliographie der Cancioneros, aus der Marcusbibliothek in Venedig. Von *A. Mussafia.* Wien, 8. 134 p.

Besonderer Abdruck aus den Sitzungsberichten der k. k. Akademie der Wissenschaften. Der wichtige und interessante Beitrag besteht in der genauen Beschreibung und Inhaltsangabe einer von dem Verf. in der Marcusbibliothek aufgefundenen Handschrift des *Cancionero de Lope de Stuñiga*, woraus auch eine Anzahl von Proben mitgetheilt werden.

---

334. Geschichte der schönen Literatur in Spanien von *Georg Ticknor.* Deutsch mit Zusätzen herausgeg. von *N. H. Julius.* Supplementband, bearb. von *Adolf Wolf*, mit einer Vorrede von *Ferd. Wolf.* Leipzig, 1866. 8°. VIII, 264 p.

Dieser unentbehrliche Supplementband zu der deutschen Uebersetzung des Ticknor'schen Werkes enthält die sehr bedeutenden Berichtigungen und Zusätze der letzten Originalauflage mit einer Reihe schätzbarer Notizen des verstorbenen Ferd. Wolf. Vgl. *Liter. Centralbl.* 1867, Nr. 4.

335. **Historia de la crítica literaria en España desde Luzan hasta nuestras dias, con esclusion de los autores, que aun viven. Memoria escrita por D. *Francisco Fernandez Gonzalez*, y premiada por la real academia española en el concurso del presente año. Madrid, 4°. 74 pp. 6 Thlr.**

---

336. **Cervantes.** — La Cuna del Quijote. Dos cartas literarias de D. *José Maria Asensio* y D. *Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe.*

In: Boletin bibliográfico español. 1867. Nr. 18 u. 19.

Es wird hier die von den beiden Gelehrten schon früher ausgesprochene Ansicht, wonach die Idee zum Don Quijote im Gefängnisse zu Sevilla, und nicht während einer angeblichen Gefangenschaft des Dichters zn Argamasilla entstanden sei, mit neuen Gründen unterstützt, von welchen einige allerdings nicht ohne Gewicht sind. Doch bleibt freilich noch Manches räthselhaft. Namentlich erscheint es doch immer auffallend, dafs, wie andererseits bestimmt nachgewiesen worden, ein gewisser Cervantes (der aber ein anderer als unser Dichter gewesen sein soll), wirklich um die Zeit, wo der Don Quijote entstand, in Argamasilla gefangen gesessen hat. Don Aureliano's Behauptung, dafs an letzterem Orte gar kein eigentliches Gefängnifs gewesen sei und dafs die vorhandene, gemeiniglich für das des Dichters gehaltene Localität der Beschreibung des Cervantes gar nicht entspreche, sucht ein J. O. unterzeichneter Artikel im Londoner *Athenaeum* 1867, Nr. 23, dessen Verf. offenbar aus eigener Anschauung spricht, zu widerlegen. Die Streitfrage scheint denn doch wirklich noch nicht entschieden zu sein.

337. **Cervantes.** — Don Juan de Merlo. Eine Erklärung zu „Don Quijote". Parte II. c. 49.

In: Magazin f. d. Literat. des Auslandes 1867, Nr. 39. S. 540.

B.

338. Cansons de la Terra. Cants populars catalans colleccionats per *Francesch Pelay Briz* y *Candi Candi.* Barcelona, 1866—67. (Paris, Franck.) 2 vol. 18°. XLVIII—272. XX—254. 8 Fr.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 12.

---

339. **Poesia Americana. Composiciones selectas escritas por poetas sudamericanos de fama, tanto modernos**

como **antiguos**. Buenos-Aires, 1866. 8°. 196 pp. 8 Thlr. 12 Gr.

Nur in 50 Exempl. gedruckt.

340. Poesías de la América meridional, coleccionadas por *Anita J. de Wittstein*. Con noticias biográficas de los autores. Leipzig, Brockhaus, 1867. 8°. X, 326 pp. 1 Thlr.

Bildet den 22. Band der „Coleccion de autores españoles". Eine sehr geschmackvoll nach den Stoffen geordnete Auswahl aus den in Europa fast ganz unzugänglichen Werken meistens noch lebender südamerikanischer Dichter.

---

341. **Alarcon.** — Comedias escogidas de D. Juan Ruiz de Alarcon. Edicion de la real Academia española. Madrid, impr. nac., libr. de Moya y Plaza. 3 vol. 8°. XXXIV-462-522-512 p. 36 r.

342. **Caballero.** — La Farisea, las dos Gracias y otras novelas escogidas de Fernan Caballero. Leipzig, 8°. III, 314 p. 1 Thlr.

Bildet den 23. Bd. der „Coleccion de aut. esp."

343. **Caballero.** — The Sea-Gull (La Gaviota) by F. Caballero, translated from the Spanish by *A. Bethell*. London, 2 vols. 8°. 31 sh.

344. **Cervantes.** — Galatea; a pastoral Romance. Translated from the Spanish by *G. W. Gyll*. London, 12°. 358 p. 3 sh. 6 d.

345. **Diaz de Games.** — Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna. Traduit de l'espagnol d'après le manuscrit, av. une introd. et des notes historiques par le comte *A. de Circourt* et le comte *de Puymaigre*. Paris, 8°. 10 Fr.

Ueber diese interessante Publication s. Bd. VIII. S. 324 des Jahrb.

346. **Fernandez.** — Farsas y Eglogas al modo y estilo pastoril y castellano, fechas por Lucas Fernandez, Salmantino. Edicion de la real Academia española. Madrid, 8°. CVIII-308 p. 12 r.

Auf die interessanten 6 Farsas des Lucas Fernandez, eines Nachfolgers Juan de la Enzina's, hatte zuerst *Gallardo* (s. unsere Bibliogr. v. 1866, Nr. 229) wieder hingewiesen, und eine davon nach der bis jetzt nur in einem Exemplare bekannten Originalausgabe (Salamanca, 1514 fol.), die ihrer Zeit von der Inquisition unterdrückt wurde, mitgetheilt (Ensayo etc. Vol. II, p. 1022). Sie erscheinen hier zum ersten Male vollständig in sorgfältigem Wiederabdrucke.

347. **Manuel.** (Juan.) — Count Lucanor or the fifty pleasant stories of Patronio. First done into English from the Spanish by *James York*. 12°. 258 p. 6 sh.

S. *Athenaeum* 1868. March, 21.

348. **Rioja.** — Poesias de Francisco de Rioja, corregidas con presencia de sus originales, añadidas é ilustradas con la biografía y la bibliografía del poeta por D. *Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado*. Publícalas la sociedad de bibliófilos españoles. Madrid, Ribadeneyra. 8°. XIII-357 p. 8°. 50 r.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 25, wo zwar dem Fleifse und der Gewissenhaftigkeit des Herausgebers alle Anerkennung gezollt, aber die grofse Ueberladung der Ausgabe mit gelehrtem Apparat gerügt wird. Auch ist dieselbe noch immer keine ganz vollständige.

349. **Zorrilla.** — Album de un loco, por D. José Zorrilla. Madrid, Rivadeneyra, 4°. 440 p. 30 r.

---

350. Legendary Lore of Portugal. By an old Traveller.

In: Colburn's New Monthly Magaz., Aug. 1867.

---

351. Camões. — Obras de Luis de Camões, precedidas de um ensaio biographico no qual se relatam alguns factos não conhecidos da sua vida, augmentadas com algumas composições ineditas do poeta pelo vizconde de *Juramenha* [s. J. 1862. Nr. 210]. Vol. III—V. Lisboa, 1864—1866. 8°. 451 p. 5 Thlr. 10 Gr.

V. Zur allgemeinen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

352. Trésor de livres rares et précieux ou nouveau dictionnaire bibliographique. Par *J. C. Th. Graesse* [s. J. 1866, Nr. 252]. Livr. 38—39 (Tome VI, 2de Part. p. 265—523). Dresde. 4°.

Schlufs des Hauptwerkes.

353. Notices bibliographiques des livres imprimés avant 1525 conservés dans la bibliothèque publique de Deventer. Par *A. M. Ledeboer*. Deventer, 8°. XII, 223 p. 2 Thlr. 20 Gr.

354. Catalogus codicum MSS. qui in Bibliotheca Aedis Christi apud Oxonienses adservantur. Auctore *G. W. Kitchin*. 4°. 6 sh. 6 d.

355. Catalogue de la Bibliothèque de Mr C. de l'Escalopier, av. une notice sur sa vie, des notes historiques, littéraires, biographiques et bibliographiques, une table des noms d'auteurs, des ouvrages anonymes et des matières, publ. par les soins de *J. F. Délion*. Paris, 8°. XLIX, 1265 p.

---

356. Index Pseudonymorum. Wörterbuch der Pseudonymen, oder Verzeichnifs aller Autoren, die sich falscher Namen bedienten. Von *Emil Weller*. 3. Suppl. Heft. Glauchau, 8°. IV, 179 p. 1 Thlr. 15 Gr.

357. Dictionnaire des Pseudonymes. Par *G. d'Heilly*. Paris. 8°. 147 p. 5 Fr. 25 c.

358ª. Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum. Editum consilio et impensis Academiae Liter. Caesar. Vindobonensis. Vindob. gr. 8°. Vol. I et II.

Diese beiden ersten Bände enthalten den Sulpicius Severus, Minucius Felix und Firmicus Maternus.

358ᵇ. Geschichte des Dramas. Von *J. L. Klein*, s. oben Nr. 203.

359. De la naissance et de la fin des littératures. Par *L. Benloew*. Dijon, 8°. (Paris, Franck.) 1 Fr. 50 c.

360. Vie des Savants illustres de la Renaissance, avec l'appréciation sommaire de leurs travaux. Par *L. Figuier*. Paris. 8°. IV, 476 p. 10 Fr.

Bildet eine Fortsetzung zu des Verfassers Werke: «Les savants illustres du moyen âge» [s. J. 1866, Nr. 258].

---

361. Les Propheties du Christ. Etudes sur les origines du théâtre au moyen âge. Par *M. Sepet*.

In: Biblioth. de l'Ecole des Chartes, année XXVIII (1867), p. 19.

362. Die sagenhafte und symbolische Thiergeschichte im Mittelalter. Von *Eduard Koloff*.

In: Raumer's Histor. Taschenb. 1867. S. 177 ff.

363. Mittelgriechisches Volksepos. Ein Versuch von *M. Büdinger*. Leipzig, 1866. 8°. 31 p.

---

364. Sidoine Apollinaire et son siècle. Par *St. Chaix*. Tome I. Paris, 8°. VIII, 466 p.

365. Cinq formules rythmées et assonancées du VII

siècle par *A. Boucherie*. Montpellier (Paris, Franck). 8°. 61 p.

366. Gerbert. Etude historique sur le Xième siècle par l'abbé *P. F. Lauser*. Aurillac, 1866. 8°.

S. *Biblioth. de l'École des Chartes*. Année 28. Tome III, p. 497.

367. Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris au XIIe siècle, d'après des documents inédits. Par l'abbé *Michaud*. Paris, 8°. 7 Fr.

---

368. Pseudocallisthenes. Forschungen zur Kritik und Geschichte der ältesten Aufzeichnung der Alexandersage, von *Julius Zacher*. Halle, 8°. 193 p.

S. hierüber den Artikel von F. Liebrecht in den *Heidelb. Jahrb.*, 1868, Nr. 7 und vgl. ebendas. 1867, Nr. 23.

369. Les Faitz merveilleux de Virgile, réimpression textuelle de l'édition sans date publiée à Paris chez Guill. Nyverd, suivie d'une notice bibliograph. par *Philomneste junior*. Genève, 24°. 64 p. 6 Fr.

S. *Rev. nouv. crit.* 1867, Nr. 45.

370. Tristan und Isolde und das Märchen von der goldhaarigen Jungfrau. Von *F. Liebrecht*.

In: Germania, Jahrg. XII, p. 81.

371. Mongolische Märchen. Erzählung aus der Sammlung Ardschi Bordschi, ein Seitenstück zum Gottesgericht in Tristan und Isolde, herausgeg. von *B. Jülg*. Innsbruck, gr. 8°. 37 p.

S. *Rev. nouv. crit.* 1868, Nr. 12.

372. La Légende d'Ulenspiegel. Par *Charles de Coster*. Paris, 4°.

---

373. Les contes de Pogge Florentin avec introduction et notes par P. Ristelhuber. Paris, 12°. XXXII, 160 p.

S. *Rev. nouv. crit.* 1867, Nr. 173.

---

374. On the Study of Celtic Literature. By *Matthew Arnold*. London. 8°. 8 sh. 6 d.

S. *Athenaeum* 1867, July 13.

VI. Philologie.

Vom Herausgeber.

---

375. Der Vocalismus des Vulgärlateins Von *Hugo Schuchardt* [s. J. 1866, Nr. 272]. Zweiter Band. Leipzig, 8°.

376. Lexicographie latine du XII et du XIII siècle. Trois traités de Jean de Garlande, Alexandre Neckam et Adam du Petit Pont. Publ. avec les gloses françaises par *Aug. Scheler*. Leipzig, 8°. 137 p. 1 Thlr. 15 Gr.

Separatabdruck des in unserm Jahrbuch Band VI u. VII erschienenen Artikels.

377. Novum glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis. Beitraege zur wissenschaftlichen Kunde der neulateinischen und der germanischen Sprachen. Von *Lorenz Diefenbach*. Frankfurt a. M. 8°. XXIII, 388 p. 4 Thlr.

---

378. Grammaire historique de la langue française par *Auguste Brachet*. Paris, 8°. 315 p. 3 Fr.

S. *Rev. crit.*

379. Die germanischen Elemente in der französischen Sprache. Ein Versuch von *F. Atzler*. Coethen. 8°. XLVII, 212 p. 1 Thlr.

---

380. De l'H initiale dans la langue d'oïl, von *Süpfle*. (Gymnasialprogr.). Gotha. 4°. 12 p.

381. De la formation française des anciens noms de lieux; traité pratique, suivi de remarques sur des noms de lieux fournis par divers documents. Par *J. Quicherat*. Paris, 8°. 4 Fr.

382. Observations sur l'orthographe française, suivies d'un exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis 1527 jusqu'à nos jours. Par *Ambr. Firmin Didot*. Paris, 8°. 4 Fr.

---

383. Dictionnaire de la langue française par *E. Littré* [s. J. 1866, Nr. 278]. Livr. 14—16 (J—Mandat), Paris. 4°.

384. Lexique de la langue de Mme de Sévigné, av. une introduction grammaticale et des appendices. Par *E. Sommer*. Paris, 2 vol. 8°. 15 Fr.

Bildet den XIII. u. XIV. Bd. der Oeuvres de Mme de Sévigné von Monmerqué.

385. Dictionnaire des idiomes languedociens, étymologique, comparatif et technologique par *Gabr. Azaïs* [s. J. 1864. N°. 424]. Tome I. Livr. 2 et 3. Beziers, 8°. (Paris, Franck.) à 1 Fr.

386. Essai grammatical sur le gascon de Bordeaux, ou Guillaoumet Debingut, grammérien, par *G. D.* Bordeaux. 8°. 19 p.

387. Dictionnaire étymologique du patois poitevin par *Gbr. Lévrier*. Niort, 8°. 195 p.

388. Essai sur le langage poitevin par *Dreux du Radier*; précédé d'une notice sur l'auteur. Fontenay-Vendée (Paris, Aubry). 8°. 1 Fr. 25 c.

389. Dictionnaire du patois de la Flandre française ou wallonne. Par *L. Vermesse*. Précédé d'une notice sur l'auteur, suivie d'une préface et de la liste des auteurs et des ouvrages cités dans le dictionnaire. Douai, 8°. 510 p. 10 Fr.

390. Nouveau glossaire lillois pour faire suite aux chansons en patois de Lille, de *L. Debuire du Buc*; précédé de quelques remarques sur l'origine et la prononciation de l'idiome populaire de Lille. Lille, 8°. 87 p.

391. Glossaire du patois de la Suisse romande par Bridel, publié par *L. Favrat*. Bâle, 8°. 544 p. 2 Thlr. 15 Gr.

Bildet den 21. Band der «Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande».

---

392. Studii filologici dell' immortale filosofo Vincenzo Gioberti, desunti da di lui manuscritti autografi inediti, fatti di pubblica ragione per cura dell' avvocato *Domenico Fissore*. Torino, 8°. 360 p. L. 4.

393. I dialetti e la lingua commune in Italia, per *E. Ramondini*. Napoli, 8°. 20 p. L. 1.

394. Dizionario della lingua italiana, nuovam. compilato da *Nic. Tommaseo* e *Bern. Bellini* [s. J. 1866, Nr. 288]. Vol. II, disp. 65—68. Torino. 4°.

395. Vocabolario della lingua Italiana, compilato dagli accademici della Crusca ed ora nuovamente corretto ed accresciuto da *Giov. Manuzzi*. 2^a ediz. rived. ed ampl. Firenze. 4 vol. 4°. 68 Thlr. 15 Gr.

396. Proposta di riforma nel vocabolario della lingua Italiana, per *Paolo Terrachini*. Reggio nell' Emilia, tip. Calderini. 8°. 8 p.

397. Dell' uso del Volgare in Sardegna ed in Sicilia nei secoli XII e XIII; letture del prof. *Vincenzo Di Giovanni*. Palermo, tip. Amenta. 8°. 55 p. L. 2.

398. Dizionarietto etimologico delle voci di origine Greca più usitate; compil. dal prof. *Matteo Gatta*. Milano, tip. Agnelli. 16°. 48 p. 60 c.

399. La lingua volgare e i Siciliani, lettera al prof. J. G. Isola, scritta da *Franc. cav. Di Giovanni*. Palermo, tip. Lao. 8°.

400. Vocabolario dei dialetti Bergamaschi, antichi e moderni da *Ant. Tiraboschi*. Dispensa I—IV (p. 1—144 Lett. A—Bari). Bergamo, 8°.

Wird 24 Hefte, zum Preise von 12 Gr. jedes, umfassen.

401. Vocabolarietto domestico del dialetto Modenese colla voce corrispondente italiana per *E. Marenesi*. Modena, tip. dell' immac. concec. 16°. 68 pp. 30 c.

402. Proverbii, detti e massime Corse. Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île, adressée à S. A. J. le prince Lucien Bonaparte, par *Ant. Mattei*. Paris, 8°. XXXI, 180 p. 3 Fr.

---

403. Dizionario dei Sinonimi della lingua italiana da *Nic. Tommaseo*. 5ª ediz. Milanese, accrec. e rifusa in nuovo ordine dall' autore. Milano, tip. Vallardi, gr. 8°. LXIX—1222 pp. L. 27.

---

404. Diccionario enciclopédico de la lengua española, con todas las voces, frases, refranes y locuciones usadas en España y las Américas españoles en el lenguaje comun antiguo y moderno ..... por una Sociedad de personas especiales en las letras, las ciencias y artes. Tomo I. Entrega 1. Madrid, fol.

Dieses Wörterbuch wird aus 154 Lieferungen, welche zusammen zwei Bände bilden, bestehen. Jede Lieferung von 16 Seiten kostet einen Real.

405. Das Altleonesische. Ein Beitrag zur Kenntniſs des Altspanischen, von Dr. *Gessner*. Berlin. 4°. (Schulprogramm.)

Wir kommen auf diese Arbeit nächstens zurück.

406. De deminutivis linguae rumanicae, vulgo walachi-

cae nominatae. Dissertatio inauguralis philologica, auctore *N. C. Quintescu.* Berlin, 8⁰. 57 p. 7½ Sgr.

---

407. Studies in English or glimpses of the inner life of our language. By M. *Schele de Vere.* London, 8⁰. 366 p. 10 sh. 6 d.

408. English Language: its Grammar and History. By *H. Lewis.* 12⁰. 1 sh. 6 d.

409. Altenglische Sprachproben nebst einem Wörterbuche. Unter Mitwirkung von *K. Goldbeck*, herausgegeben von *Ed. Mätzner.* I. Band. Sprachproben, 1. Abth. Poesie. Berlin, 8⁰. IV, 388 p. 4 Thlr.

Ueber diese vorzügliche altenglische Chrestomathie spricht sich auch die englische Kritik äufserst günstig aus. S. u. a. *Athen.* 1867, Sept. 28. p. 403.

410. A Dictionary of the English Language of the 13. 14. and 15. centuries. By Francis H. *Stratmann* [s. J. 1866, Nr. 295]. Part V. Krefeld, 8⁰. p. 385—576. 1 Thlr. 5 Gr.

411. A Dictionary of English Etymology. By *Hensley Wedgwood* [s. J. 1865, Nr. 297]. Vol. III. Part 2. London, 8⁰. 200 p.

Schlufs. Das vollständige Werk kostet in 3 Bänden £ 2. 14 sh.

412. Synonyms and Antonyms collected and contrasted. By Ven. *C. J. Smith.* London, 8⁰. 410 p. 5 sh.

413. A Glossary of the dialect of the English colony in the baronies of Forth and Bargy. Edited by *W. Barnes.* 12⁰. 4 sh. 6 d.

414. Der englische Hexameter. Eine Abhandlung von *K. Elze.* Dessau, 4⁰. 40 p.

S. über diese verdienstliche Abhandlung *Literar. Centralblatt*, Nr. 42.

---

415. A Grammar of the Welsh Language. By Rev. *J. Rowland.* London, 8⁰. 4 sh. 6 d.

VII. Kulturgeschichte.

Vom Herausgeber.

416. Saint Jérome. La société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en terre sainte. Par *A. Thierry*. Paris. 8°.

417. Études sur les Barbares et le Moyen Âge. Par *E. Littré*. Paris, 8°. 7 Fr. 50 c.

418. Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux III° et IV° siècle. Par *E. Beauvois*. Paris, 8°. 10 Fr.

419. Les Moines d'Occident depuis Saint-Benoît jusqu'à saint Bernard. Par M. le comte du *Montalembert* [s. J. 1866, Nr. 304]. Tome IV et V. Paris, 8°. 14 Fr.

420. Histoire du caractère et de l'esprit français depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Renaissance. Par *Cénac-Moncaut*. Paris. 2 vol. 12°. XIV, 1026 p.

421. La France de Saint Louis d'après la poésie nationale, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par *E. Sayous*. Paris, 1866. 8°. VI, 208 p.

422. Les sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes, leur histoire et leurs travaux. Par *A. Dinaux*. Ouvrage posthume, revu et classé par G. Brunet. Paris, 2 vols. 8°. VI, 873 p. 14 Fr.

423. Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France. Par *F. F. Steenackers*. Paris, 4°. 15 Fr.

424. Recherches sur les jeux d'esprit, les singularités et les bizarreries littéraires, principalement en France. Par *A. Canel*. Paris, 2 vol. 8°. 24 Fr.

425. Chronica Monasterii de Melsa, a fundatione usque ad annum 1396, auctore Thoma de Burton, abbate. Ed. from the authographs by *Edward A. Bond* [s. J. 1866, Nr. 317]. Vol. II. 8°. 10 sh.

426. Calendar of State Papers. Foreign Series of the reign of Elisabeth 1561—62. Edited by *J. Stevenson*. imp. 8°. 15 sh.

427. Calendar of State Papers. Domestic Series of the reign of Charles I, 1636—1637. Ed. by *John Bruce*. imp. 8°. 15 sh.

428. English Monasticism: its rise and influence. By *O'Dell Travers Hill*. 8°. 15 sh.

429. Education in Early England, by Fr. J. *Furnivall.* 8°. 1 sh.

430. Leechdoms, Wortcunning and Starcraft of Early England, being a collection of documents for the most part never before printed, illustrating the history of Science in this country before the Norman conquest. Collected and edited by the rev. *Oswald Cockayne.* Vol. III. 8°. 10 sh.

S. *Athenaeum*, 1867, July 6. Die beiden ersten Bände dieses Werkes sind in den Jahren 1865—66 erschienen.

431. The great Stanley, or James, seventh Earl of Derby and his noble countess, Charlotte de la Tremouille, in their land of Man; a Narrative of the 17th century, interspersed with notices of Manx Manners, Customs, Laws, Legends and Fairy Tales. By *J. G. Cumming.* 8°. 286 p. 7 sh. 6 d.

Aus Documenten im Archive von Castletown, so wie aus Kirchenarchiven und Familienpapieren zusammen getragen und interessante kulturgeschichtliche Data enthaltend.

---

432. Cristiani ed Ebrei nel medio-evo, quadro di costumi, con un appendice di ricordi e leggende giudaiche delle medesima epoca, da *Guis. Levi da Vercelli.* Firenze, 8°. VII, 418 p. 1 Thlr. 10 Gr.

Register.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

JAHRBUCH

FÜR

ROMANISCHE UND ENGLISCHE LITERATUR

BEGRÜNDET IM VEREIN MIT FERDINAND WOLF

VON

ADOLF EBERT

HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. LUDWIG LEMCKE,
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT GIESSEN.

ZEHNTER BAND.

LEIPZIG:
F. A. BROCKHAUS.

1869.

Inhalt.

Beiträge zur Kenntniss der französischen Sprache des XIV. Jahrhunderts. *)

(Fortsetzung.)

IV. Declination.

Der bestimmte Artikel.

Die Formen des bestimmten Artikels, die in unseren Denkmälern vorkommen, sind, wie es von vornherein zu erwarten war, halb alt-, halb neufranz., und zwar in der Weise, dafs kein Denkmal mehr die reinen altfranz. Formen aufweist, keines aber auch die modernen schon völlig durchführt. Das Verhältnifs der altfranz. zu den neufranz. Artikelformen ist in den verschiedenen Denkmälern verschieden.

Wir betrachten zuerst den maskulinen Artikel. Wiederum ist es *Cond.*, bei dem der altfranz. Stand am treuesten gewahrt erscheint, besonders auch im Gen. Dat. Sg. Pl.; die Formen sind nämlich: Sg. N. li 9, 19; G. dou 10, 33; D. au 10, 54 und locativ ou (pays) 25, 63, ja sogar a le 23; A. le 15, 89; Pl. N. li 11, 77; G. des 30, 260; D. as 22, 79; A. les 21, 37. Besonders zu beachten sind hierunter der alte G. Sg. und der alte picard. D. a le; im Pl. finden sich die Formen mit erhaltenem l im G. D. nicht mehr, aber auch in der älteren Sprache sind sie selten. Neufranz. ist nur N. Sg. le 84, 2217. —

Stärkere Versetzung mit neufranz. Elementen neben zahlreichen alten Formen, auch wiederum zum Theil im G. D. Sg. D. Pl., zeigt *H. C.* Dort lesen wir: Sg. N. ly 1, 14 etc., aber le 10, 11; 20, 7; 21, 23; 50, 14; 69, 9; 71, 25; 77, 12; G. dou 84, 26, del 131, 22, du 1, 12; D.

*) S. Bd. VIII. S. 388 fg. d. Jahrb.

au 1, 6, ou 10, 18; 12, 22; 17, 22; 19, 18, auch u 49, 18 und 112, 15 und o 6, 16; 12, 25 [1]); A. le 1, 1.

Pl. N. ly 3, 8, aber lez 107, 9; G. des 2, 16; D. as 15, 23 und aus 17, 21; 46, 13; A. lez 2, 4. —

Aehnlich ist das Verhältnifs bei *Froiss.*:

Sg. N. li I. 3, aber le I. 13; G. dou I. 24, del I. 147, du I. 4; D. au I. 5, ou I. 1. 4; A. le; — Pl. N. li I. 11, aber les I. 97; G. des; D. as I. 6 und aux I. 7; A. les. —

In unseren übrigen Quellen überwiegt das neufranz. Element und tritt Altfranz. sporadischer auf. Fast durch alle durchgehend finden wir noch N. Sg. Pl. *li (ly)*, so Sg. E. M. I. II, C. de Tr. 14, 22 und 20, 24, Cuv. 34, Desch. 9; Pl. E. M. II, C. de Tr. 14, 23, Cuv. 64, Desch. 1. — Die Doc. or. allein bieten keinen Beleg dafür, zahlreiche dagegen Cuv. und Desch. Aehnlich verhält es sich mit *ou*, der alten, besonders locativ gebrauchten Dativform, für die nur im C. de Tr. die Beispiele ganz fehlen, dagegen ou dit paiis E. M. II, ou champ Cuv. 220, ou païs ib. 226, ou signe Desch. 10 und besonders in Doc. or. ou lieu II, ou chastel, ou temps, ou cas, ou païs III, ou non, ou dit monseigneur le prince XVII. Man sieht, dafs hier die Beispiele sich sogar nicht auf die locative Anwendung beschränken.

Endlich geht auch der alte D. Pl. *as* mit ausgefallenem l bis auf C. de Tr. und Desch. durch, so E. M. I, Doc. or. XVIII, Cuv. 4349. —

Im Uebrigen aber bieten jene Denkmäler in der Regel die modernen Formen:

Sg. N. le E. M. I. II, C. de Tr. 14, 11; 18, 19, Doc. or. III, Cuv. 52. 115; Desch. 18; G. du E. M., C. de Tr. 15, 1, Doc. or. I, Cuv. 14, Desch 17; D. au E. M., C. de Tr. 14, 25, Doc. or. I, Cuv. 47, Desch. 3; A. le.

Pl. N. les E. M. I, C. de Tr. 13, 7, Doc. or. III, Cuv. 627, Desch. 1; G. des(z) E. M., C. de Tr. 14, 1, Doc. or. VI, Desch. 1; D. aus(x) E. M., C. de Tr. 28,

[1]) Es ist hier nicht die Präposition o. —

21 u. 25, 10, Doc. or XIV. VI, Cuv. 15395. 156, Desch. 4; A. les C. de Tr. 14, 20, Doc. or. I, Cuv. 25 etc. —

Auch für die in der älteren Zeit übliche Verschmelzung der Präpos. en mit dem Artikel, von der in der neufranz. Sprache nur noch einige erstarrte Reste übrig sind, bieten unsere Denkmäler vereinzelte Belege: Sg. el Cond. 66, 1569; Pl. es (és, ès) Cond. 23, 12, H. C. 11, 5, E. M. I, Doc. or. häufig. —

Endlich aber entgeht mit der gesammten Declination auch der maskuline Artikel einigen Incorrectheiten nicht, die das getrübte Sprachgefühl einer Uebergangsperiode erklärlich macht. Es findet sich an ein paar Stellen nämlich li sowohl für den A. Sg. wie für den A. Pl.: so H. C. 182, 14 und Fr. I. 17; — H. C. 107, 18. —

Wir wenden uns nun zum femininen Artikel, den wir um deswillen völlig gesondert von dem mask. betrachten wollen, weil er im Wesentlichen altfranz. und neufranz. dieselbe Gestalt hat, also bei ihm kein Uebergangsstadium wie bei jenem zu beobachten ist. Ja er würde uns aus diesem Grunde gar keinen Stoff zur Besprechung abgeben, wenn nicht hier wiederum einige dialectische Modificationen in Betracht kämen. Es ist nämlich dem picard. Dialect schon in der älteren Zeit eigenthümlich, dafs er im N. Sg. Fem. die Form *li* und in den cas. obl. Sg. Fem. eine Abschwächung von la in *le* anzuwenden liebt. Doch möchten wir darum nicht geradezu, wie *Fallot* und *Burguy* thun, sagen, dafs im Picardischen mask. und femin. Artikel identisch sind; in den cas. obl. wenigstens scheint uns die femin. Form le ganz anderer Natur zu sein als die mask., sie bleibt neben den Casuspräpositionen unverändert und unverschmolzen stehen, während beim Maskulinum das e ganz gewöhnlich in den Zusammenziehungen del und el verschwindet. Burguy selbst erkennt diese Auffassung halb und halb an [1]).

---

[1]) Grammaire de la langue d'oïl I, 56.

Diese alte dialectische Abweichung nun finden wir besonders in denjenigen unserer Denkmäler wieder, die, wie früher bereits bemerkt, dem picard. Dialectgebiet angehören, nämlich in *Cond.*, *H. C.*, *Froiss.*

So lesen wir: Sg. N. *li* (ly) Cond. 98, 70; 145, 1609; 169, 19. 23; 168, 121; 170, 42; H. C. 3, 8; 21, 6. 11; 24, 8; 48, 9; Fr. I. 9. 10. 15. 16. 62. 100; dagegen auch *le* Cond. 16, 96; H. C. 14, 6; Fr. I. 102 und *la* Cond. 18, 195; H. C. 10, 14; 14, 1; 20, 18; 26, 17; 28, 16; G. *de le* Cond. 27, 145; H. C. 42, 5; D. *a le* Cond. 29, 227; 31, 284; 41, 638, doch auch *a la* ib. 10, 48; A. *le* Cond. 31, 293; 37, 516; H. C. 1, 5. 7; 3, 3. 5. 14; 4, 9. 12. 16. 23. 24; 5, 1, dagegen *la* Cond. 18, 187; H. C. 12, 9; 15, 13; 26, 14.

So erscheint also diese dialectische Eigenthümlichkeit keineswegs in diesen Denkmälern streng durchgeführt. Ein li für den N. Pl. Fem. aber, wie es früher den besprochenen dialectischen Formen zur Seite stand, ist mir nirgends mehr vorgekommen. Wohl aber erstreckt sich das Vorkommen der Abweichung le für la von unseren übrigen Quellen auch auf Doc. or. und Desch., wenn auch die Fälle vereinzelt sind. So Doc. or. XVII und öfter, Desch. 119.

Es darf dies um so weniger befremden, als diese beiden Denkmäler aus dem Grenzdistrikt zwischen picardischem und burgundischem Gebiete stammen mögen, die Doc. or. aus Ile de France, während Deschamps aus der Champagne gebürtig war — beides Provinzen, durch welche die Grenze zwischen burgund. und picard. Dialect mitten durchlief.

Ueber den Plural des femin. Artikels ist nur etwa zu bemerken, daſs im Dat. as und aus (x) wie beim mask. Artikel wechseln: as findet sich z. B. Cond. 38, 537.

Der unbestimmte Artikel.

Dieser unterliegt in seiner Flexion denselben Schwankungen, wie wir sie im Folgenden an der ganzen zweiten Declination nachzuweisen haben werden, Schwankungen zwischen correct altfranz. und neufranz. Flexion. Ein

Beleg für Sg. N. mask. uns findet sich z. B. Cond. 10, 35. Hervorzuheben ist nur noch, dafs auch der Plural, wie früher, vereinzelt in Verbindung mit Substantiven vorkommt: so unes lettres Doc. or. XII. XXIII und unes trieuves Fr. I. 117.

Nominalflexion.

Zunächst ist die Behandlung der auslautenden Consonanz des Stammes beim Antritt des Flexionszeichens und dieses selbst mit seinen verschiedenen Schreibungen (s, x, z) ins Auge zu fassen; dann erst werden wir von der Form zur Bedeutung übergehen und die Anwendung des Flexionszeichens (resp. der anderen flexivischen Mittel) zur Scheidung von cas. rect. und obl., von Sg. und Pl. betrachten.

Also der Stammauslaut. — Seit dem Anfang des 13. Jahrh. war eine Muta als Stammauslaut ganz gewöhnlich dem Ausfall vor dem Flexionszeichen unterworfen, während die älteste Zeit und dann wieder die neueste ein solches Gesetz nicht kennen. Im 14. Jahrh. nun ging die allmählige Rückkehr zu dem alten Grundsatze der Bewahrung auslautender Muta vor sich, ohne dafs derselbe jedoch bereits wieder ganz in Geltung kam.

Cond. befolgt noch die Ausfallsregel ganz genau, z. B. bei *t:* cours 11, 88; fais 10, 46; fors 10, 32; poins 11, 76; sains 13, 22; bei *f:* bries 47, 651, caitis 15, 93, tres 44, 751; vis (vif) 126, 903; bei *p* cans (camp) 91, 75; dras 83, 2184; bei *c (g)* dus 106, 191; frans 55, 1141; lons 44, 745 und 119, 647; rens (rang) 31, 288, sans 33, 365; turs 65, 1536.

In *H. C.* beginnt nur *p* sich dem Ausfall wieder zu entziehen, wir lesen zwar cos 9, 9; aber dra*p*s 34, 18; cam*p*s 153, 22; im Uebrigen jedoch bei *t:* drois 1, 2; escris 2, 26; fruis 22, 23; marchans 2, 11; pars 73, 7; bei *f* clez 101, 6; fuitis 4, 5; hastis 3, 26; nez 45, 22; pensis 7, 6; superlatis 4, 8; trez 75, 22; bei *c:* blans 70, 4; frans 28, 17; haubers 34, 18; sans 61, 26; Turs 20, 3 u. s. f.

Auch in *E. M.* widerstrebt *p* dem Ausfall: dra*p*s II, aber dis, estas, fais, poins, subgés II neben subje*t*s I.

In unseren übrigen Denkmälern aber greift die Bewahrung der auslautenden Muta weiter Platz, wenn auch vielfach beide Verfahrungsweisen in buntem Wechsel begegnen; fast durchgehends erhält sich p wieder, während Ausfall von t in der Mehrzahl der Fälle eintritt und bei f und c Schwanken herrscht, aber wenigstens bei f die Neigung zur Bewahrung augenscheinlich zu überwiegen beginnt.

So lesen wir zwar bei *p:* coux C. de Tr. 17, 10; aber: co*p*s Cuv. 731. 4365; cou*p*s Desch. 77. 178; cham*p*s Cuv. 156, Desch. 1, cam*p*s Fr. I. 42; cor*p*s Desch. 16; dra*p*s Cuv. 171, 15305, Desch. 17, Fr. I. 23; hana*p*s Fr. I. 120; lou*p*s Desch. 150; —

bei *t* (d) blés Fr. II. 152; cens Doc. or. III. IV. V, Cuv. 554, Fr. I. 64; dis C. de Tr. 34, 9, Doc. or. II, Fr. I. 2; drois(z) Doc. or. XXIII, Cuv. 632, Desch. 4, Fr. I. 13; faiz(s) Doc. or. III, Cuv. 23, Desch. 35, Fr. I, 5; fors Cuv. 319, Fr. I. 6; grans C. de Tr. 17, 10, Doc. or. XXIV, Cuv. 169, Desch. 3, Fr. I. 2; mors C. de Tr. 24, 15, Cuv. 59, Desch. 59, Fr. I. 6; mos Cuv. 22667, Desch. 44, Fr. II. 395; nuis Cuv. 4392, Desch. 67, Fr. I. 39 und ähnliche Beispiele in grofser Zahl; dagegen auch:

ble*d*s Fr. I. 94; cen*t*z Doc. or. XVIII, cen*t*s Fr. I. 217, di*t*z Doc. or. VII, di*t*s Fr. I. 147, édi*t*s Desch. 103; for*t*s Fr. I. 76; gen*t*z Doc. or. XI. XVIII; gran*d*s Fr. I. 147, gran*t*s mit unorganischem t für d Doc. or. XXI; nui*t*s Fr. I. 87; peti*t*z Desch. 143; ebenso conque*st*s Desch. 108, cou*st*s ib. 216, o*st*s ib. 108, pre*st*z Doc. or. XXIV, aber mit Zusammenziehung forès Cuv. 645; os Cuv. 630. 18053, hoos Fr. I. 81; prevos Desch. 237; provos Fr. I. 292; —

bei *f* boue*f*z C. de Tr. 14, 25; beu*f*s Desch. 114; bue*f*s Fr. I. 104; brie*f*s Desch. 77, Fr. I. 207; cer*f*s Desch. 146, Fr. I. 88; cheti*f*z(s) C. de Tr. 14, 21, Desch. 71; cle*f*s Cuv. 244. 6801, Desch. 238; eu*f*s Desch. 37; Jui*f*s Cuv. 6700; ne*f*s Fr. I. 35. 251; ser*f*s Desch. 49; tre*f*s Fr. I. 243; vi*f*s Cuv. 775. 16762; dagegen mit Ausfall: chétis Cuv. 201. 806; fiez Doc. or. XXIII; hastis Desch. 35; nez Cuv. 156 7; sers Desch. 43; vis ib. 59; —

bei *c* (g): cler*c*s Doc. or. XXII, Desch. 64; du*c*s Cuv. 537. 17806, Desch. 38, Fr. I. 144; fran*c*s Doc. or. VIII; lon*g*s Desch. 35; mar*c*s(z) Doc. or. XVIII, Fr. I. 66; sa*c*s Desch. 143; dagegen: ars Fr. I. 74; blans Desch. 56, Fr. I. 73; clers Desch. 44, Fr. I. 111; dus Desch. 43, Fr. I. 151; flans Cuv. 565; frans Doc. or. II, Desch. 2. 45, Frans Cuv. 4070; lons Desch. 86, Fr. I. 76; mars Fr. I. 64; pors Desch. 157; rens Cuv. 443, Desch. 34; sans Cuv. 16707; sas Fr. I. 91. —

Dem Wandel unterworfen ist ferner schon in der alten Zeit einfaches oder mouillirtes *l* als Stammauslaut, indem es vor dem Flexionssibilanten nur zum Theil bewahrt wurde, zum Theil ausgeworfen, zum Theil endlich in u aufgelöst, so dafs ein Diphthong vor dem Flexionszeichen entstand. Dieses letztere, zunächst picardische Verfahren gerade ist der franz. Sprache seit alter Zeit eigenthümlich und hat sich ja bis auf den heutigen Tag in der Pluralbildung der Wörter auf -al erhalten. Der einfache Ausfall des l gehört erst dem 15. Jahrhundert an und ging mit dem der Muten Hand in Hand [1]).

Das 14. Jahrhundert besafs, wie unsere Denkmäler zeigen, gleichfalls alle drei Verfahrungsweisen. Besonders beliebt ist die Auflösung in u, jedoch in den meisten Denkmälern nur dann, wenn auf diese Weise einer der Diphthonge au, eu, ou entstand; bei vorausgehendem i und u (oft auch e) dagegen findet sich das l gewöhnlich bewahrt, seltener ausgeworfen. Charakteristisch für unsere sämmtlichen Quellen bis auf Cond. aber ist bei der Auflösung des l in u vor dem Flexionszeichen jene beliebte graphische Beifügung des l, die wir schon im Kapitel von der Orthographie [2]) zu besprechen hatten.

Was die Erklärung der verschiedenen, bei jener Auflösung des l vorkommenden Diphthonge anlangt, so sei auf Burguy's Erörterung [3]) verwiesen.

---

[1]) Burguy, Gramm. I. 87.

[2]) Jahrb. VIII. 1. p. 33.

[3]) Gramm. de la langue d'oïl I. 87. 91. 92.

Cond. hat noch fast ganz die picard. Verfahrungsweise des 13. Jahrh.: er löst das l auf, und zwar auch wenn i vorausgeht, oder er wirft es in seltneren Fällen aus, eine graphische Beifügung nach der Auflösung aber wird unterlassen bis auf das eine Beisp. genou*l*s 172, 113. So biaus 78, 2000 neben biax 24, 35 und 80, 2041; cevaus 35, 444; maus 21, 37 neben max 22, 79; vassaus 29, 217; vaus 104, 102; teus 148, 31 neben tes 159, 458; fius 102, 40 neben fis 16, 98; gentius 55, 1141 und 75, 1867; ferner mit mouillirtem l: consaus 29, 218 [1]); ieus 28, 188; orgieus 107, 240; sourcieus 107, 211; aber viex 59, 1295. —

Unsere übrigen Denkmäler bieten einmal zahlreiche Beispiele von Auflösung des einfachen oder mouillirten l, so:

apparaux Doc. or. XXIV; beaux(s) Cuv. 25, Desch. 12, biaus Fr. I. 16; chasteaux Doc. or. XX, chastiaux(s) Cuv. 850, Fr. I. 41; chevaux(s) Cuv. 453, Fr. I. 22; consaus Fr. I. 155; coutiaus H. C. 15, 20; généraux Doc. or. IX; héraux Cuv. 503; hiraus Fr. I. 2; loyaux Doc. or. XXI, Desch. 119; mantiaux Desch. 87; marescaus Fr. I. 2; principaux Doc. or. XIV; solaus H. C. 148, 15, Cuv. 16830, Fr. I. 88; vassaus H. C. 13, 3 u. 51, 10: — chieux H. C. 242, 18; fieus (filius) H. C. 42, 15; hosteus ib. 25, 13; queux Doc. or. XVIII; teus H. C. 9, 2; — caillious Fr. I. 81 neben cailliaus H. C. 55, 14; genous H. C. 12, 26.

Noch häufiger ist das l wieder graphisch beigefügt, so animau*l*x Desch. 163; bestiau*l*x ib. 164; biau*l*z H. C. 6, 5; castiau*l*z ib. 42, 19, chasteau*l*x Doc. or. XXIII, Cuv. 4092, Desch. 25; chevau*l*z(x) H. C. 2, 11, Cuv. 388, Desch. 36; consau*l*z(x, s) H. C. 3, 15, E. M. I, Cuv. 4415. 6601, Desch. 43, Fr. I. 37; générau*l*x Doc. or. XXI; herau*l*x C. de Tr. 13, 4, Cuv. 458, Desch. 80; loiau*l*z(s, x) H. C. 70, 10, E. M. I, Desch. 24; mau*l*x(z, s) E. M. I. II, Cuv. 546, Desch. 6. 28, Fr. I. 6; marescau*l*s Fr. I. 85; vassau*l*z H. C. 51, 2; —

[1]) Burguy I. 92.

cheveulx Desch. 55; cieulx Cuv. 6907; gentieulz H. C. 111, 15, tieulx Desch. 61 neben tiaulx ib. 215; vieulx (z, s) Desch. 7, Fr. I, 117; yeulz (x) H. C. 178, 4, Desch. 86, œulx ib. 99; — cailloulx Fr. I. 97; genoulz (s) Cuv. 794, Fr. II, 25; foulz (x) Desch. 7. 96; soulz Desch. 42 u. s. w.

Dagegen findet sich l oft auch bewahrt ohne Auflösung, so: chevals Fr. 1, 101; séalx Doc. or. XVIII; murailz Cuv. 6559; — hostelz Desch. 38; menestreelx C. de Tr. 13, 4; ménestrels Fr. I. 58; quelx (z) Doc. or. XIV, Cuv. 176, quielx Doc. or. VI; telz (x) H. C. 14, 1, Doc. or. XIV, Cuv. 15, Desch. 17; conseilz Desch. 35; — filz (s) H. C. 1, 13, Doc. or. XIV, Cuv. 81, Desch. 9, Fr. I. 16, fielz H. C. 183, 18; gentilz (s) H. C. 1, 13; 129, 21, C. de Tr. 13, 5, Cuv. 75, Desch. 87, Fr. I. 118; périlz Doc. or. IV, Desch. 28; sourcils Desch. 99; — colz H. C. 163, 10; Espaignolz Cuv. 15288; fols Fr. I. 294; solz (s) Cuv. 809, Fr. I. 106; — nulz Cuv. 326, Desch. 3.

Weit seltener sind die Beispiele, in denen das l einfachen Ausfall erfahren hat: charnez Cuv. 312; menestrez ib. 340; — fis H. C. 3, 24; gentis (z) H. C. 52, 13, Cuv. 311, Fr. I. 56; peris H. C. 4, 6; 18, 20; — Espaignos Cuv. 6743.

Ueberblicken wir alle diese Beispiele noch einmal, so erkennen wir leicht, daſs die Auflösung des l in u mit oder ohne graphische Beifügung desselben nach a am häufigsten ist, seltner nach e und o; daſs umgekehrt die Beibehaltung des l am seltensten nach a, häufiger nach e und o, am häufigsten aber nach i und u stattfindet, wo eine Auflösung in u direct gar nicht vorkommt; und daſs endlich der einfache Ausfall des l am leichtesten noch nach i, doch vereinzelt auch nach e und o eintritt. —

Wenden wir uns nun zur Betrachtung des **Flexionssibilanten**, von dessen verschiedenartiger Gestalt in unsern Denkmälern die soeben angeführten Beispiele bereits eine Anschauung haben geben können.

Es ist bekannt, daſs in der älteren Zeit nur der

picard. Dialect sich mit s als Flexionszeichen begnügte, dafs hingegen die anderen Dialecte daneben z gebrauchten, besonders bei d, t, l als Stammauslaut. Etwas später erst trat auch x daneben auf, zunächst in den Fällen, wo l oder p den Stamm auslautete [1]). — In der modernen Sprache hat sich z als Flexionszeichen beim Nomen ganz verloren, doch ist es wenigstens bis ins 17. Jahrh. in den Formen im Gebrauch geblieben, bei denen man den Stammauslaut t in Erinnerung an das Lateinische supponirte, besonders bei dem Ptc. Pf. — Das 14. Jahrhundert kennt natürlich alle drei Zeichen, nur ist zu bemerken, dafs auch hier das x noch eine untergeordnete, das z hingegen eine bedeutende Rolle spielt. —

Von unsern Denkmälern erweisen sich als ziemlich rein picardisch auch in diesem Punkte nur *Cond.* und *Froiss.*, indem sie z gar nicht anwenden und x nur sehr selten. Die Beispiele bia*x*, ma*x*, vie*x* aus Cond. stehen oben verzeichnet; aus Froiss. füge ich dem oben citirten cailloul*x* noch bei: nouveaul*x* I. 97; panneaul*x* I. 92; pai*x* I. 68 [2]), preu*x* I. 117. Der Zusammenhang des x mit dem auslautenden l in den meisten dieser Beispiele ist unverkennbar. Für den ganz gewöhnlichen Gebrauch des s als Flexionssibilanten sind oben genug Belege aus beiden Quellen angeführt.

Alle anderen Quellen bieten z häufig, bald nach auslautendem oder aufgelöstem l, bald bei auslautendem t, bald auch bei ausgefallenem oder erhaltenem f, oder sogar nach einem stummen e.

Besonders ausgedehnt ist die Anwendung des z in *H. C.*: es herrscht ausschliefslich nach l, wie die angeführten Formen biaul*z*, castiaul*z*, chevaul*z*, consaul*z*, loiaul*z*, vassaul*z*, gentieul*z*, yeul*z*, fil*z*, gentil*z*, col*z* dar-

---

[1]) Ueber einen etwaigen lautlichen Unterschied der drei Flexionssibilanten vgl. man Burguy I. 91.

[2]) Einen Unterschied dazwischen zu machen, ob der Sibilant nur flexivisch oder selbst Stammauslaut ist, wäre an dieser Stelle überflüssig.

thun. Ferner finden wir es namentlich nach stummem e, so *armez* 2, 4; *damez* 4, 2; *frerez* 4, 26; *onclez* 4, 25; *sagez* 3, 13 etc.; dann auch zuweilen bei Ausfall von f, s. o. *clez*, *nez*, *trez*; seltener nur bei Ausfall von t: *enfez* 3, 4, *piez* 28, 13, während in diesem Falle s gebräuchlich ist, s. o. *drois*, *escris*, *fruis*, *marchans*, *pars*.

Seltner ist z in *E. M.* und *C. de Tr.*: dort lesen wir *avenuz* und *maulz* II, hier bei l und f die angeführten *gentilz*, *bouefz*, *chetifz*, ferner *Engloiz* 13, 8, *daguez*, *lancez* 20, 22.

Dagegen scheint z mehr oder weniger Regel bei bewahrtem oder ausgefallenem (nicht bei aufgelöstem) l und bei, wenn auch nur supponirtem, t in *Doc. or.*, *Cuv.*, *Desch.* Vereinzelt findet es sich auch hier im Zusammenhang mit f als Stammauslaut.

Z. B. *Doc. or.* *filz*, *périlz* s. o., aber auch *féaulz* IX. — *Cuv.* *murailz*, *quelz*, *telz*, *filz*, *gentilz*, *Espaignolz*, *solz*, *nulz*, doch auch *genoulz*; *charnez*, *menestrez*, *gentiz* s. sämmtlich o. — *Desch.* *hostelz*, *telz*, *conseilz*, *filz*, *gentilz*, *perilz* neben *sourcils*, *nulz* s. o.

Ebenso *Doc. or.* *droiz*, *faiz*, *centz*, *ditz*, *gentz*, *prestz* s. o., ferner *députez* IV, *genz* I, *foiz* IV (v. fides), *intérez* XIV, *fraiz* 'Kosten' XXIV, *demoranz* VII, *présenz* XVI u. s. w. — *Cuv.* *chauz* 'warm' 4174, *mariz* 273, *palaiz* 586, *piez* 124. 502. — *Desch.* *blez* 19, *citez* 25, Ptc. *essiliez* 2, *faiz* 38, *fruiz* 67, *habiz* 18, *nez* 'natus' 1, *petiz* 37, *secrez* 5, *subgiez* 5, *vanitez* 107, *varlez* 5 etc.; *petitz* s. o.

Endlich: *fiez* Doc. or. und *nez* Cuv. s. o. — Bei Cuv. auch *boiz* 4196, *choiz* 4095, *tournoiz* 286, *faitiz* 337.

In vielen Fällen wird daneben auch das gewöhnliche s gebraucht. —

Im Vergleiche mit z ist x selten, es findet sich nach einigen ursprünglichen Diphthongen, besonders eu, sowie nach aufgelöstem, wenn auch graphisch oft hinzugefügtem, l, seltner nach unaufgelöstem l und nach Ausfall von p oder t, für welche letzteren Fälle, wie wir sahen, in einigen Denkmälern z gebraucht war.

Z. B. *Dieux* H. C. 1, 6, E. M. II, Cuv. 2, *Diex* Cuv.

6606; dolereu*x* Desch. 2; jeu*x* ib. 122; lieu*x* Doc. or. I, Desch. 48; preu*x* C. de Tr. 14, 19, Cuv. 313, Desch. 27; jalou*x* C. de Tr. 13, 16; tou*x* ib. 13, 14; pai*x* Doc. or. XX; dazu hardi*x* C. de Tr. 13, 8.

Weiter apparau*x*, beau*x*, chasteau*x*, chevau*x*, généraux*x*, hérau*x*, loyau*x*, mantiau*x*, principau*x*, chieu*x*, queu*x* s. o.; baul*x* C. de Tr. 22, 9, animaul*x*, bestiaul*x*, chasteaul*x*, généraul*x*, heraul*x*, maul*x*, cieul*x*, tieul*x* tiaul*x*, vieul*x*, œul*x* s. o. — Dazu séal*x*, menestreel*x*, quel*x* quiel*x* s. o. Endlich leu*x* 'lupus' Desch. 169; cou*x* 'Kosten' Doc. or. IV. —

Gehen wir nun von der mechanischen Seite der Substantivflexion zur organischen über und untersuchen wir, in wie weit das Declinationsgesetz der alten Sprache im 14. Jahrh. noch wirksam, in wie weit es bereits zersetzt ist. Wir schliefsen uns hierbei natürlich an die Diez'sche Aufstellung dreier altfranz. Declinationen an, die der lateinischen sogen. 1., 2. und 3. Declination beziehentlich entsprechen.

Da die erste Declination bekanntlich altfranz. wie neufranz. dieselbe Gestalt hat, so ist von ihr ganz abzusehen, und wir dürfen uns auf die zweite und dritte beschränken. Bei der zweiten (deren Declinationsschema S. S.-s, R.-, Pl. S.-, R.-s) wird es auf Beobachtung des Nom. Sg. Pl. ankommen; bei der dritten (deren Schema: S. S.-s, R.-, Pl. S.-s, R.-s) lediglich auf den Nom. Sg.; denn an diesen Stellen liegt der eine charakteristische Unterschied zwischen altfranz. und neufranz. Nominalflexion. Die zweite, noch bezeichnendere Eigenthümlichkeit der altfranz. Declination, die Flexion vermöge Accentwechsels und Aenderung des Stammes selbst, werden wir für unsere Denkmäler darnach besonders in Betracht ziehen. Ueberall aber werden wir rein Altfranz. von Neufranz. zu sondern haben, und beides von jenen nach der einen, wie nach der andern Seite hin incorrecten Formen, die der Uebergang von einem Princip zum andern mit sich führt und entschuldigt.

Wiederum ist von unsern Denkmälern es *Cond.*, der die altfranz. Flexionsweise am treuesten bewahrt hat; bei

ihm sind sowohl in den regelmäfsigen Declinationen wie in den auf Accentwechsel etc. beruhenden Bildungen die correcten altfranz. Formen bei weitem überwiegend, wenn auch immerhin schon eine Anzahl von Beispielen neufranz. Flexion und selbst einige incorrecte Anwendungen des flexivischen s vorkommen.

So lesen wir aus der II. Declination: N. Sg. ami*s* entier*s* 11, 64; li bien*s* 13, 3; cascun*s* 14, 35; Dieu*s* 18, 200; li freire*s* 14, 46; li lion*s* 9, 19: li maistre*s* 17, 137; nul*s* 10, 44; poin*s* 11, 76; roi*s* 13, 13; N. Pl. li bien 22, 66; aucun sien uoisin 10, 39; li cevalier 14, 29; li frere 24, 47; li mal 21, 64; li mot ... notable 22, 80; — aus der III. Declination: N. Sg. amour*s* 25, 86; cour*s* 46, 815; flour*s* 59, 1288; la cite*s* 78, 1972; fierte*s* 133, 1146; foiblete*s* 82, 2127; la mer*s* 77, 1967; la mor*s* 121, 711; la nui*s* 44, 747; raison*s* 56, 1192 u. s. w.

Von anderen Formen im Anschlufs an die erste Declination: Acc. Sg. ant*ain* 70, 1709 [1]); im Anschlufs an die zweite: N. Sg. li *quens* 46, 827; li *mons* 99, 109; li monde*s* 154, 272; im Anschlufs an die dritte: N. Sg. cont*eres* 182, 192; jougl*eres* 182, 192; V. Sg. labour*eres* 183, 207; V. Pl. jug*eour* 181, 149; N. Sg. li *enfes* 103, 73; *fel* 183, 217; *sires* 121, 724; 150, 116; 180, 128, *sire* 155, 295; V. Sg. *sire* 57, 1243; A. Sg. *signour signeur* oft; V. Pl. *signour* 17, 154, seignour 178, 61, signeur 18, 175. Endlich N. Sg. *hons* 9, 1. 20, *hon* 46, 814 im Reime, *hom* 52, 1054; N. Pl. *homme* 159, 436.

Aber wir finden daneben: N. Sg. li arcon 35, 447; aucun de nous 41, 653; cascun 18, 204; li cevalier 31, 284; 59, 1286; 86, 2262; dur 156, 344; lors conrois fu moult *noble* et gens 30, 235; plain d'engien 168, 106; — V. Sg. frere 48, 904 [2]); — N. Pl. li VII an*s* 119, 644;

---

[1]) Vgl. Diez Rom. Gramm. II. 43 und dessen Anzeige von Gaston Paris' Werk: Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. Paris 1862. Jahrb. V.

[2]) Im Voc. ist allerdings von früher Zeit anstatt der correcten Nominativform auch die Accusativform üblich gewesen, s. Diez, Rom. Gramm. II. 45.

II escuijers 31, 301; priestres 164, 109; — N. Sg. amour 28, 196; doulour 153, 229; flour 141, 1434; honnour 55, 1137; valour 125, 859; saison 122, 778. Ferner N. Sg. *signeur* 44, 770; V. Pl. signeurs 40, 620; N. Sg. *homme* 34, 402.

Wie die alten und die neuen Formen neben einander gebraucht werden, zeigt z. B. der Vers:

Pour *fol* et *dierves* fu *tenus* 153, 232.

Als Incorrectheit ist zu verzeichnen, daſs das flexiv. s bei dem Worte amour zuweilen auch in den cas. obl. des Sg. einzudringen scheint; denn wenn auch en amours 109, 283 den cas. obl. des Pl. bieten mag und ebenso einige andere Stellen, so erwartet man doch 43, 723, wo par amours steht, den Sg., und daſs amours im cas. obl. als Sg. behandelt wird, zeigt deutlich die Stelle:

D'amours s'eslonge ... que plus en lui ne *claimme* part. 111, 361. — Man vergleiche ferner die Stellen 46, 836; 87, 2308; 88, 2344; 97, 59; 108, 268; 110, 345.

Dagegen findet sich d'amour 98, 69; par loial amour 87, 2324. —

In unsern übrigen Denkmälern aber geht die Zersetzung weiter: das alte Gesetz wird vielleicht eben so oft vernachlässigt wie befolgt, und der neufranzösische Grundsatz, nur den Pl. vom Sg. wie in der I. Declination zu unterscheiden, greift mehr und mehr um sich. Ja in H. C., Cuv., Desch., Froiss. ist die vollständigste Verquickung beider Arten von Formen eingetreten, in der Weise, daſs sie in buntem Wechsel in einem und demselben Gefüge coordinirter Worte vorkommen. — Mehr scheint in C. de Tr. und Doc. or. die neufranz. Flexion zu überwiegen. — Ueberall aber gehn mit dieser Verwirrung im Gebrauche des Flexionszeichens auch incorrecte Formen Hand in Hand, die aus völliger Trübung des Sprachgefühls zu flieſsen scheinen.

Aus der Unsumme von Beispielen, die jede Seite unserer Denkmäler aufweist, dürfen wir uns begnügen, besonders charakteristische Fälle alter und neuer Flexion

zunächst aus der regelmäfsigen II. und III. Declination einander gegenüber zu stellen.

II. Decl. N. Sg. mes ami*s* Desch. 87; chevallier*s* H. C. 30, 2; 37, 5, chevalier*s* Cuv. 28; chascun*s* Desch. 12. 32; Dieu*x* H. C. 1, 6, Cuv. 2, E. M. II; du*s* (duc*s*) H. C. 27, 9, Cuv. 31; frere*s* H. C. 20, 14; nul*z* (s) H. C. 67, 8, E. M. II, Desch. 3; oncle*z* (s) H. C. 4, 25, Cuv. 264, Fr. I. 12; pere*z* (père*s*) H. C. 3, 10, Cuv. 255. 269, Fr. I. 11; peuple*s* Desch. 40, Fr. I. 7; princhе*z* H. C. 13, 12; tou*s* bon*s* prince*s* Desch. 36; roi*s* (roy*s*) H. C. 12, 23, Cuv. 33. 34. 68, Desch. 3, Fr. I. 17; li Sain*s*-Esperi*s* E. M. II; lique*lz* Cuv. 176; te*lz* H. C. 14, 1, Cuv. 15; voiage*s* H. C. 19, 22; —

N. Pl. si ami Desch. 24; no anemy H. C. 48, 20; (li) aucun H. C. 41, 21, E. M. II; ly autre H. C. 11, 16; tout ly bon ib. 5, 15; li dit noble E. M. II; maint cuer triste et dolant Cuv. 73; ly fait H. C. 3, 8; tout frere H. C. 99, 8; parent H. C. 22, 6; 27, 12, Cuv. 140; ly per H. C. 15, 17; li prélat Fr. I. 11; ly prinche H. C. 22, 2; saige ib. 12, 16; IV vassal H. C. 9, 3; li bon vin Desch. 1.

Dazu Adj. und Ptc. in prädicativer Stellung, besonders in E. M. II: nous leur fusmes *aidant* et *confortant;* que se il aloient *tout croisié;* qui avoient esté *domagé* et *injurié;* qui avoient esté *fait*, estre *mort;* qui en estoient *pur* et *innoscent* etc.

Daneben aber *N. Sg.:* aucun chascun un E. M. II, chascun Cuv. 39. 231; ung H. C. 13, 12; ennemi E. M. II; chevalier H. C. 3, 11. 16. 19, Cuv. 496; Dieu H. C. 17, 26; 28, 3; duc ib. 24, 23, (le dit monseigneur le) duc E. M. II, Cuv. 402; frere H. C. 90, 5; le froumi Desch. 27; nom Desch. 1; Fr. I. 3; mon oncle H. C. 67, 7; mon (son) pere H. C. 5, 11, Cuv. 223; peuple H. C. 25, 4. 9, E. M. II; prince Cuv. 402; roy H. C. 4, 11, Cuv. 833; le noble royaume Desch. 21; son vallet Cuv. 691; —

N. Pl. an*s* H. C. 93, 4; aultre*z* ib. 97, 19; li autre*s* noble*s* E. M. II; auqun*s* cler*s* Fr. I. 3; tou*s* baceler*s* ib. I. 5; chevallier*s* H. C. 29, 21; les chevaul*x* Desch. 36; les citoyen*s* E. M. II; les ennemi*s* ib. I; héraul*x* Cuv. 458; marchan*s* H. C. 2, 11; maul*x* E. M. I; paren*s* H. C. 21,

20; poins E. M. II; poissans H. C. 9, 3; plusieurs (pluseurs) E. M. II, Desch. 1; premiers Desch. 64; les roys et princes ib. 38; tous les soudoiers E. M. I; villains ib. etc.

III. Decl. N. Sg.: amours H. C. 60, 19; 92, 2; dolleurs ib. 9, 2; mors ib. 147, 9; auctoritez ib. 96, 2, Cuv. 33; chitez H. C. 96, 10; pitez ib. 129, 1; véritez Cuv. 27; verités H. C. 30. 2; raisons ib. 122, 10, Desch. 47; vertus Desch. 98.

Daneben aber *N. Sg.:* amour H. C. 14, 21; 24, 2; 195, 14; Blancheflour ib. 83, 1; honour ib. 222, 18, onneur ib. 23, 20; onnour Cuv. 529; l'auctorité H. C. 241, 6; vérité Fr. I. 4; dissimulation ib. I. 20; intention H. C. 236, 26; raison ib. 32, 22, Cuv. 195 etc.

Schwieriger läfst sich Altes und Modernes von einander sondern und sich gegenüberstellen in dem Gebiete der Wörter mit beweglichem Accent oder besonderer Flexionsweise. Die alte Sprache scheidet bekanntlich bei diesen Wörtern cas. rect. und cas. obl. des Sg. durch ganz besondere Formen und nicht lediglich durch das flexivische s, während die neufranz. Gestalt derselben meist aus der alten Form des cas. obl. hervorgegangen ist unter völliger Verdrängung des cas. rect. (seltner umgekehrt), und dann nur im Pl. die gewöhnliche Flexion vorgenommen wird.

Das 14. Jahrh. nun bietet in unsern Denkmälern nicht allein wiederum correcte alte und moderne Formen abwechselnd — die ersteren in gar nicht geringer Zahl —, es bietet auch daneben Ansätze zu einer eigenen Flexionsart, indem es nämlich bald die altfranz. Form des cas. rect., bald die des cas. obl. der gewöhnlichen (oder auch wohl einer incorrecten) Anfügung des flexivischen s unterwirft.

Von den eigenthümlichen Formen der *I. Declination* mit beweglichem Accent, den Acc. auf *-ain*, finden sich nur in H. C. noch einige Beispiele: Ev*ain* 38, 5; Mari*ain* 37, 22.

Zahlreicher sind die Beispiele mit Accentwechsel aus der *II.* und *III. Declination*, zunächst die Eigen-

namen mit dem cas. obl. auf *-on* [1]). So regelrecht N. Carle*s* Fr. I. 10, A. Charl*on* H. C. 190, 25, Desch. 10; N. Hue*z* H. C. 2, 14; 6, 5; 10, 15, A. Hu*on* ib. 59, 10 und öfter; N. Drogue*z* ib. 110, 13. Daneben wie schon in der alten Sprache mit der sonst gewöhnlichen Weglassung des flexivischen s: A. Carle Fr. I. 10; Hue H. C. 24, 13; 92, 17 und sogar: A. Hue*z* ib. 76, 6. 10; 56, 1. 12; 57, 2. 13; Drogue*z* ib. 135, 16. Ferner aber N. Huon*s* H. C. 56, 16; 12, 19; 18, 3; Drogon*s* ib. 110, 21 und ganz neufranz. N. Huon ib. 2, 21; 3, 24; 5, 10; 6, 6; 10, 5. 7; 11, 25 etc.; Drogon ib. 241, 17. Gerade diese Reihe von Beispielen veranschaulicht vollkommen, was oben in einer allgemeinen Formel über das Verfahren bei der Flexion gesagt wurde.

Hieran reihen sich dann die *Appellativa* aus der *III. Declination* mit dem cas. obl. auf *-on*, bei denen ein ähnliches Verhältniſs obwaltet. So N. Sg. *ber* H. C. 19, 10 wie gewöhnlich, daneben mit flexiv. s: ly ber*s* H. C. 19, 13, Cuv. 311; A. statt baron auch le ber H. C. 59, 10; N. Pl. ly *baron* H. C. 29, 3, Fr. I. 11; V. Pl. baron H. C. 71, 23; dazu aber N. Sg. baron H. C. 26, 6; N. Pl. baron*s* ib. 226, 19, Fr. I. 12 ganz nach neufranz. Weise.

V. Pl. mi *compaignon* Cuv. 180.

N. Sg. *fel* H. C. 8, 9; N. Pl. *fellon* ib. 242, 4 und selbst fel ib. 69, 21; aber auch N. Sg. le fellon ib. 20, 7.

N. Sg. ly *glous* H. C. 194, 20; V. Sg. glous ib. 194, 9; A. Sg. *glouton* ib. 199, 13. N. Sg. *lerres* Desch. 230 mit s; V. Sg. lere H. C. 190, 16 und leres ib. 27, 20; N. Pl. *laron* 193, 23; V. Pl. signeur laron ib. 162, 16.

Ferner die Wörter auf *-ère*, *-re* mit oder ohne weiteres flexiv. s im c. rect., auf *-eór*, *eoúr*, *-eur*, *-our* im c. obl. des Sg. — Beispiele sind die *N. Sg.* conduisières Fr. I. 40; emperere H. C. 20, 5 neben emperour Fr. I, 4; menères Fr. I. 40; waignerez H. C. 6, 2; ly traitrez 21, 26, ly traitre ib. 31, 15; dazu die *Acc. Sg.* empereour H.

[1]) Es ist an dieser Stelle überflüssig, die ganz analog gebauten Formen nach ihrem Ursprung aus der II. oder III. Declination zu sondern.

C. 93, 23; vanteour ib. 65, 23; traytour ib. 34, 20, trayteur ib. 53, 4, aber traytre ib. 43, 23; die *N. Pl.* no bon consilleour H. C. 35, 11; ambdui li contour Desch. 258; jugeour H. C. 35, 18; ly menteur et ly flateour Desch. 33; pluseur H. C. 226, 19, pluisseur Fr. I. 18; ly traytour H. C. 31, 19, aber ly traitre ib. 82, 7, ly traytre ib. 193, 23 mit Anwendung der gewöhnlichen altfranz. Flexionsregel, und pluisseurs nach neufranz. Weise Fr. I. 12 und öfter.

Reichliche Belege finden sich auch für die Anomala der *III Declination.*

So N. Sg. *hons* H. C. 1, 13 und öfter, *homs* Cuv. 27, Desch. 9, Fr. I. 5, *hom* Desch. 208 im Reime zu maison; dazu aber *hommes* Fr. I. 12, eine mit altfranz. Flexion neugebildete Form, und das neufranz. *homme* Fr. I. 2; A. Sg. *ome* H. C. 135, 15; N. Pl. ly *homme* H. C. 129, 12, E. M. II, Fr. I. 11, aber *homes* H. C. 11, 9 und ganz neufranz. *hommes* E. M. I. II, Fr. I. 3; A. Pl. homez H. C. 57, 5.

N. Sg. *enfez* (enfès) H. C. 3, 4, Cuv. 75, Fr. I. 136; N. Pl. *enfant* H. C. 97, 12; 241, 2; Cuv. 229, Desch. 28; aber incorrecter Weise auch enfez H. C. 242, 3 und neufranz. *enfans* ib. 97, 22, Fr. I. 27. N. Sg. *sire* H. C. 3, 12, Cuv. 30; sirez (s) mit Flexionssibilanten H. C. 29, 26; 30, 11; Desch. 39; Fr. I. 17; aber neufranz. mon *seigneur* Cuv. 116,; A. Pl. li grant *seignour* Desch. 32, li signeur Fr. I. 236; V. Pl. signeur H. C. 1, 1; seigneur E. M. II. Cuv. 17. 26. 195. 1074. 2340 etc.; dagegen N. Pl. *messeigneurs* Desch. 2; V. Pl. seigneurs E. M. II, Cuv. 1.

N. Sg. *suer* H. C. 43, 5; A. Sg. *serour* ib. 191, 4; Fr. I. 10; aber auch umgekehrt N. serour Fr. I. 19; A. sœur ib. I. 10.

Die altfranzösische Flexionsweise ist bei dieser Wortgruppe noch vorwiegend in Kraft, die neufranzösische bricht sich Bahn in einer geringeren Zahl von Beispielen, dazwischen stehen Formen mit eigenartiger, mehr oder weniger incorrecter Flexion.

Ein entsprechendes Verhältniß waltet bei den con-

trahirten Wörtern der *II. Declination*, nämlich bei den vom latein. comes und mundus abgeleiteten.

N. Sg. wie früher ly *quens* H. C. 21, 13; A. le *conte* ib. 18, 25; aber auch N. ly *contez* (s) ib. 19, 15. 19; 20, 24; Cuv. 31; Fr. I. 9 und A. le *quen* H. C. 131, 3; ja sogar: A. le quens H. C. 22, 6; 55, 4 und N. le quen ib. 158, 13; endlich N. ly *conte* ib. 19, 1, le conte ib. 19, 5; 20, 13; 77, 12.

N. li *mons* Cuv. 193, *mondes* Fr. I. 3, aber *monde* Desch. 141.

Um darzuthun, in welcher Weise die verschiedenen Arten von Formen neben einander und in engster syntactischer Verbindung erscheinen, seien einige hierfür bezeichnende Gruppen von Wörtern aus den verschiedenen Denkmälern aufgeführt.

H. C. ly noble contez N. Sg. 47, 20; ung rois vestu N. Sg. 52, 26; mains baron souffisans N. Pl. 69, 3.

Cuv. Camus estoit et noirs, malostru et massant 56;
4065 ff. Li Archeprestres fu o lui ses confortans,
Le bon conte d'Asuerre, qui tant fu souffisans,
Li bers Carenlouet, qui fu aventurans,
Et autres chevaliers et escuiers . . . . .

Desch. sont tous les Roys de France oint et sacré 47;
Larges furent, hardi, fort et puissant,
Saige et subtil 71;
Là fut présens le connestables 247.

Froiss. et furent chil troi fils moult biel et grans chevaliers I. 10; en estoient hiretiers li fil au conte de Valois I. 18; li dis conte veoit bien I. 20; pluisseur hauls barons N. Pl. I. 18; ce fu uns homme I. 113 u. s. f.

Endlich mögen auch von den Incorrectheiten, die in H. C. besonders zahlreich sind, einige charakteristische Fälle hier verzeichnet werden.

H. C. amour*s* A. Sg. 123, 19; de Dieu*s* 13, 5; du fort roi*s* 3, 14; sallu*s* A. Sg. 13, 5; telle vertu*s* desgl. 210, 15; en grant aversite*z* 29, 19; die Acc. Pl. chevallier 47, 6 und öfter; baron 131, 13; lez glouton 188, 19; 240, 17;

ly II traytour ... mort 235, 12; pour enfant 124, 5; lez fleur 140, 12. 18 etc.

Cuv. A. Sg. le viscoms ... appela 4323; avec Pietres 6693; de quel parentez 476; le deables ot ou corps 6945; A. Pl. sur nos col 884; XXX^{m} païen 15350.

Desch. en maint lieux 1; à mes *homs* 83.

Froiss. des *doi* filles I. 10; missent grant gardes et escoutes I. 102.

Nach einer gröſsern Anzahl von Belegstellen für die beiden letzten Punkte, besonders für den ersteren, braucht man in den Denkmälern selbst nicht lange zu suchen.

Es bleibt noch übrig, die Nominalflexion in zweien unserer Denkmäler, in *C. de Tr.* und *Doc. or.*, zu besprechen, die um deswillen von den übrigen gesondert wurden, weil sie in der Durchführung des neufranz. Gesetzes am weitesten gehen und somit nach Cond. an erster und den andern Denkmälern an zweiter Stelle eine dritte Stufe repräsentiren.

Die vorkommenden Beispiele gehören zur gröſseren Zahl der regelmäſsigen II. Declination an.

Wir lesen u. A. im *N. Sg.:* ly un ... ly autre C. de Tr. 14, 22; capitaine Doc. or. II, Dieu C. de Tr. 14, 7; Doc. or. VI; tout tel droit Doc. or. III; duc C. de Tr. 15, 14; le Saint-Esprit Doc. or. XI; le fait C. de Tr. 23, 6; nostre frère Doc. or. V. VI; Pierre Doc. or. X; vray prisonnier ib. VI; roy C. de Tr. 15, 16; Doc. or. III; le testament C. de Tr. 15, 11; — raison Doc. or. XX; — conte Doc. or. III; — le baron C. de Tr. 14, 11; 31, 2; le roy nostre seigneur Doc. or. III, mon souverain seigneur ib. V; homme C. de Tr. 21, 21; Doc. or. III.

Im *N. Pl.* pluseurs autres Doc. or. XXI; noz dis chevaliers ib. XVI; clarious C. de Tr. 13, 11; députés Doc. or. XVIII; hardix C. de Tr. 13, 8; noz hoirs et successeurs en sont tenus Doc. or. III; lions C. de Tr. 13, 8; seront délivrez les prisonniers Doc. or. XX; — les Bretons C. de Tr. 22, 16; hommes Doc. or. XXIII und gentils *hons* C. de Tr. 13, 11 mit neufranzösischer Anwendung des Flexionszeichens, aber altfranz. Wortstamm.

Mustern wir dagegen die Beispiele correcter altfranz. Flexion, so fällt uns auf, dafs es vorwiegend formelhafte Ausdrücke oder Ptc. Pf. in prädicativer Stellung sind, ein Umstand, der immerhin Beachtung verdient.

So lesen wir: *N. Sg.* Dieu*x* Doc. or. VIII, IX, X etc.: z. B. que Dieux absoille; dont Dieux ait l'âme; se mestier*s* est ib. XXI neben se mestier est ib.; ly preu*x* et ly sage*s* C. de Tr. 20, 25; ly un*s* ib. 34, 10; — verite*s* ib. 33, 10; — le *bers* C. de Tr. 34, 14[1]); li *hons* ib. 20, 24; *dam* ib. 29, 20.

N. Pl. ly un ... ly autre C. de Tr. 33, 24; gentil joencel ib. 32, 6; prisonnier ib. 33, 24; — laboureur ib. 15, 6.

Beispiele für die alte Flexion der Ptc. sind aus *C. de Tr.* Bomcbourc est passes 28, 22; ferner im N. Sg. affole*s* 29, 7; courouchie*s* 29, 2; leve*s* 29, 10; membre*z* 32, 21 u. s. w.; aus *Doc. or.* le roy ... s'est oblige*z* XIV; le dit roi ... est oblige*z* XVIII und mehr Beispiele gerade mit obligé; où j'estoie logie*z* XXII; il sera tenu*z* XX; je m'estoie ... attendu*z* XI etc. Es geht daraus zugleich hervor, dafs hier auch in den reflexiven Zeitwörtern das Ptc. mit dem Subject und nicht mit dem directen Object congruirt.

Aufserdem mangelt es in beiden Denkmälern auch nicht an Incorrectheiten, so wird in *C. de Tr.* öfters im cas. obl. des Fem. Sg. ein Flexionszeichen angefügt[2]): fierte*z* 32, 19; par grant humilte*z* 15, 19; par grant oblacion*s* 21, 1; en fine verite*z* 28, 35; desgl. fälschlich bei Ptc. Pf. des Reimes wegen: aroisonne*z* 32, 22; geste*s* 33, 1; repreuchie*z* 32, 25; seremente*s* 33, 11 u. s. w. — In den *Doc. or.* aber ist die Congruenz des Adj. oder Ptc. mit dem zugehörigen Substantivum höchst incorrect behandelt, so wird enforcée I zu einem Msk. Pl. construirt, so finden sich: des diz aides X. XII; de sa finance fait XVIII; imposicions octroiés ib. u. s. f. Ja es findet sich

---

[1]) Das -s sollte dem Reime nach fehlen.

[2]) Man vergl., was oben über das Wort amour bei Cond. gesagt wurde.

einmal sogar ein Adverbium der substantivischen Flexion unterworfen: dedans autres trois mois *continuelmens* ensuivans XIV. —

Hiermit wäre die Nominalflexion unserer Denkmäler aus dem 14. Jahrhundert in ihren formalen wie materialen Hauptzügen dargestellt. Doch sei mir noch eine Schlufsbemerkung verstattet.

Man könnte gegen die vorliegende Darstellung vielleicht den Einwand erheben, dafs sehr Viel von dem Angeführten sich auch aus früheren Jahrhunderten beibringen läfst, dafs auch da die Anwendung des Flexionszeichens nicht immer ganz streng gehandhabt wird und besonders die eigenartigen Formen von cas. rect. und obl. für einander eintreten, dafs also im Vorliegenden nichts zusammengestellt ist, was die französische Sprache des 14. Jahrhunderts im Besonderen charakterisirt.

Es soll nun keineswegs behauptet werden, dafs die nachgewiesene Entstellung der alten Substantivflexion etwas im 14. Jahrhundert ganz neues und vorher unerhörtes sei, aber man mufs uns doch entschieden einräumen, dafs die von den Sprachforschern erkannten strengen Gesetze der altfranz. Substantivflexion z. B. in den höfischen Epen des 12. und 13. Jahrhunderts genau beobachtet werden und also wirklich zu Kraft bestanden, und dafs die vorkommenden Verletzungen derselben fast durchgängig sich auf Rechnung der Abschreiber des 14. Jahrhunderts setzen lassen.

Zwischen einzelnen Abweichungen aber, selbst wenn sie den Schriftstellern der früheren Jahrhunderte selbst zukämen, und einer derartigen Zersetzung, wie wir sie in unseren Denkmälern aus dem 14. Jahrhundert nachgewiesen zu haben glauben, einem unsicher tastenden Uebergang vom Alten zum Modernen (Burguy spricht von einem *tâtonnement*) — ist wahrhaftig ein bedeutender Unterschied.

Wir wollen dem 14. Jahrhundert nicht vindiciren, in diesem Punkte die ersten Ausnahmen von der Regel

geliefert zu haben, wohl aber, dafs es die alte Regel als solche überhaupt aufgehoben hat.

Wenn ein dem Boden des Volkslieds entsprossenes Epos wie die Chanson de Roland, das schon aus dem Anfange des 12. Jahrhunderts stammt, selbst in einer Redaction aus dem Anfange des 13. Jahrhunderts eine bedeutende Zersetzung der regelmäfsigen Flexion zeigt [1], so sind wir allerdings nicht geneigt, der Ueberlieferung die Schuld davon zu geben und auf kritischem Wege einen ganz correcten Text herstellen zu wollen; gibt es doch später abgefafste und überlieferte Werke, die recht correct sind! Aber wir möchten aus dieser Erscheinung nur folgern, dafs dem Sprachgefühl des Volkes, aus dessen Liedern das Epos hervorgegangen ist, — speciell des normännischen Stammes — schon in früher Zeit jene feine flexivische Unterscheidung nicht völlig geläufig und eigen war. —

V. Adjectivum.

Das wichtigste Merkmal, durch welches sich altfranz. und neufranz. Adject. unterscheiden, ist bekanntlich, dafs jenes nicht aus einer einzigen Klasse mit zwei Endungen besteht (abgesehen natürlich von Adj. auf stummes e), sondern daneben noch eine Klasse mit einer Endung für Msk. und Fem. besitzt, die Adj. umfassend, die von lateinischen zweier Endungen oder einer herrühren. Die neufranz. Sprache hat in ihrem Streben nach Gleichförmigkeit diesen Unterschied völlig aufgegeben bis auf einige erstarrte Formen, in denen *grand* noch als Adject. einer Endung auftritt, ohne dafs dies dem modernen Sprachgefühl zum rechten Bewufstsein kommt, und einige Adverbialformen mit Contraction. — Im 14. Jahrhundert beginnt auch hierin der Uebergang, und es treten von

[1]) Vgl. die Bonner Doctordissertation von Moritz Simon über den flexivischen Verfall des Substantivs im Rolandslied. Bonn, 1867.

derartigen Adjectiven neben Femininformen ohne -e solche mit -e auf, wenn auch im Ganzen vorerst ziemlich vereinzelt.

Dies im Einzelnen nachzuweisen, ist unsere nächste Aufgabe. Wir ziehen hierbei als Beispiele die Adverbien auf -ment mit heran, die ja ihrem Ursprung gemäſs die Femininform des Adject. enthalten.

Den Uebergang beobachten wir zunächst bei den Adjectiven und adjectivisch gebrauchten Ptc. auf *-ant* (*-ent*) — einer sehr zahlreichen und wichtigen Gruppe unter den alten Adject. einer Endung, zu der wir auch grand (grant) rechnen wollen; doch sind sie gerade noch vorwiegend dem alten Princip treu.

So Femin. grant sehr häufig in allen Denkmälern, z. B. *grant* (hautece) Cond. 13, 13; H. C. 10, 21; E. M. II; C. de Tr. 13, 14; Doc. or. VII; Cuv. 270; Desch. 18, Fr. I. 4 etc.; Adv. granment Cond. 38, 560; Fr. I. 101; gramment H. C. 23, 14; — ferner *appartenant* Doc. or. III; *cessant* ib. VIII in toutes excusations cessanz; *escoutant* H. C. 69, 5; *pesant* ib. 202, 3, desgl. E. M. II in les choses nous sont grandes et pesans; pesant(cose) Fr. I. 278; (nulle plus) *plaisant* Cond. 25, 65; *poissant* H. C. 60, 16; Fr. I. 5 in p. condition; *présent* (lettre) Doc. or. XVII; (en celle histore) présent Fr. I. 3; *vaillant* C. de Tr. 21, 13; Cuv. 8; Fr. I. 19 in une vaillans dame; — dazu die Adv. *dilliganment* Cond. 69, 1680; diligenment Desch. 149; diligemment Doc. or. XXI, Desch. 39; *erranment* Cond. 38, 530; plaisanment H. C. 22, 25; poissanment ib. 21, 22: *soufissanment* Fr. I. 138, soufissamment ib. I. 142; vaillamment Cuv. 501 etc. —

Dagegen lesen wir Fem. *grande* z. B. Cond. 15, 88: en doutance grande; ib. 136, 1262 gr. puour; H. C. 17, 11 und öfter; E. M. II les choses nous sont grandes; C. de Tr. 27, 11 gr. estoutie und öfter; Cuv. 410 fu gr. l'asamblée; ib. 521 gr. vilonnie und ähnlich oft; Fr. I. 4 la gr. chité; ib. I. 5 grandes guerres etc.; — Adv. grandemant Doc. or. XV, grandement Cuv. 144. 146, Fr. I. 7. 12. 17 etc.; —

Fem. *dolante* Cuv. 200; dolente (vie) Desch. 17; *pe-*

sante C. de Tr. 16, 23; *présente* Doc. or. oft; Fr. I. 60 présente la roine; *vaillante* C. de Tr. 31, 6; — Adv. présentement Fr. I. 3.

Abgesehen von der Form grande ist also bei dieser Endung die moderne Bildung noch wenig eingedrungen.

Mehr ist dies der Fall bei den Adjectiven auf -l, resp. auf: -*al*, -*el*, -*il*, besonders bei denen auf -el.

Wir finden Fem. *espécial* Doc. or. XXIII in de grace esp.; (grace) *général* Cuv. 381; l'*infernal* (maison) Desch. 18; *loial* in loiaus amie Cond. 85, 2239, loiauls Fem. Pl. E. M. II; (guerre) loyal Desch. 119; l. condition Fr. I. 7; *principal* in la cause principaus Fr. I. 260; *royal* (roial) in viertu r. Cond. 185, 298; H. C. 176, 5; la place r. Cuv. 375; court r. Desch. 26; — die Adv. *communaument* H. C. 33, 23; espécialment Desch. 166, espéciaument Fr. I. 41; généralment Desch. 142, généraument ib. 20, génératulment Fr. I. 6; *liberaument* Doc. or. XXI; loialment H. C. 68, 24, Cuv. 685, loyaument Doc. or. XV, Fr. I. 49, loyaulment H. C. 34, 5, C. de Tr. 16, 7; principalment Desch. 54, principaument Fr. I. 25; royaument Doc. or. XXIV; *universaument* E. M. II; — daneben aber: *desloiale* (condition) Fr. I, 7; *générale* ib. I. 305; généralement Doc. or. XXI.

Ferner Fem. *mortel* H. C. 177, 13, m. haine Desch. 220, m. vie ib. 25; *universel* (guerre) Desch. 107; *quel* H. C. 110, 8, Cuv. 16951, Desch. 142, Fr. I. 20; *tel* Cond. 17, 154, H. C. 34, 1, C. de Tr. 15, 21, Cuv. 6523, Desch. 55, Fr. I. 46 und so an vielen anderen Stellen [1]); — die Adv. *annuelment* Desch. 42; *carnelment* H. C. 220, 20; *continuelment* Desch. 50. 142, Fr. II. 57; *corporelment* Doc. or. XIV; *naturelment* Desch. 20, Fr. I. 7. 200; *perpétuelment* Doc. or. XXIII. — Dagegen Fem. *artificiele* Desch. 264; *mortele* H. C. 71, 10; *naturele* Desch. 166, naturelle ib. 263; *perpétuelle* Fr. I. 3: en mémores perpétuelles; *universele* E. M. II; *quele* Doc. or. XIV, Desch. 234, quelle Doc. or. XI. XII, Desch. 267, Fr. I. 2, par quelle façon Cuv.

---

[1]). Es bedarf wohl kaum einer Entschuldigung, dafs ich die adj. unbestimmten Pronomina quel und tèl schon hier beim Adject. aufführe.

16951; *tele* Cond. 21, 52, H. C. 48, 13, E. M. II, C. de Tr. 19, 10, Desch. 4, Fr. I. 84, telle Cond. 21, 53, H. C. 19, 7, Doc. or. XX. XXIII, Cuv. 268, Desch. 139, Fr. I. 119; — die Adverb. *cruelement* E. M. II; mortelement Desch. 23; naturelement Cuv. 15388; telement H. C. 169, 16, Cuv. 15273, Desch. 64, tellement H. C. 16, 12, Cuv. 246.

Endlich Fem. *gentil* H. C. 47, 16, E. M. II g. femme, Cuv. 7001 la roynne gentilz, Fr. I. 23 gentils femmes; — das Adv. *soutilment* Desch. 34. — Aber Fem. *gentille* Cuv. 6815.

Von anderen Adject., die ursprünglich einer Endung waren und im Uebergang zur Annahme einer besonderen Femininform begriffen sind, haben wir nur noch einige auf *-f* und *fort* anzuführen.

So Fem. *brief* Cond. 47, 851 in a bries parolles; — Adv. briefment H. C. 95, 24, E. M. II, Cuv. 697, Desch. 36, Fr. I. 224; *griefment* H. C. 81, 8, Desch. 64; *souef-ment* Cuv. 722. — Aber Fem. *briève* Desch. 268; — Adv. *hastivement* H. C. 179, 16, Doc. or. V.

Fem. *fort* H. C. 185, 12, Cuv. 687, Desch. 271 in fors balades, Fr. I. 20; — Adv. forment Cond. 28, 168, H. C. 2, 8, E. M. II, C. de Tr. 30, 23, Cuv. 587, Desch. 154. — Dagegen Fem. *forte* Cond. 40, 605, H. C. 133, 22, C. de Tr. 26, 13, Fr. I. 173 u. s. f.

Am stärksten eingedrungen ist die moderne Bildung einer besonderen Femininform also bei grant und bei den Adj. auf -el. —

Ein zweiter Punkt, den wir an dieser Stelle ins Auge zu fassen haben, ist die Behandlung der auslautenden Consonanz bei der Anfügung der Femininendung -e, d. h. die hierbei eintretenden Verdoppelungen und graphischen oder phonetischen Modificationen.

Die ältere Sprache gibt nämlich, wesentlich abweichend von der modernen, bei l, n, t als Stammauslaut der einfachen Consonanz den Vorzug und läſst nur bei

s die Gemination regelmäfsig eintreten. Da wir nun schon in dem Kapitel von der Orthographie die Neigung zur Gemination der Consonanten als ein Kennzeichen unserer Denkmäler anführen mufsten, so steht zu erwarten, dafs sie auch an dieser Stelle einen ausgiebigeren Gebrauch von der Verdopplung machen werden, als in früherer Zeit üblich war. Und dem ist in der That so, wenn auch die einfache Consonanz noch oft zu beobachten ist und eine durchschlagende Regel oder vollends eine solche Mannichfaltigkeit von Regeln, wie sie die jetzige Grammatik hierfür kennt, noch zu fehlen scheint.

Beispiele mit Stammesauslaut *l* sind: be*ll*e H. C. 3, 18, Cuv. 95, Desch. 6, bie*ll*e Cond. 21, 51, be*ll*ement Fr. I. 21; nature*ll*e Desch. 263 [1]); nouve*ll*e Desch. 88, nouve*l*-*l*ement H. C. 45, 17, Doc. or. I, Cuv. 504; perpétue*ll*e Fr. I. 3; que*ll*e te*ll*e te*ll*ement s. oben; — genti*ll*e Cuv. 6815; — fo*ll*e Cond. 18, 188, fo*ll*ement H. C. 44, 7, Fr. I. 133; — nu*ll*e Cond. 25, 65, H. C. 181, 6, C. de Tr. 19, 6, Fr. I. 2, nu*ll*ement Cuv. 481, Desch. 22; — ceu*ll*e (für seulle) H. C. 176, 3, seu*ll*ement H. C. 171, 22, Fr. I. 142; —

mit mouillirtem l: vermei*ll*e Cuv. 786.

Dagegen s. oben: artificie*l*e, crue*l*ement, morte*l*e, morte*l*ement, nature*l*e, nature*l*ement, nouve*l*ement, universe*l*e, que*l*e, te*l*e, te*l*ement, be*l*ement C. de Tr. 22, 3; — fo*l*e ib. 20, 16, Desch. 9. 65; — nu*l*e Cond. 126, 892; — seu*l*ement Desch. 143.

Mit Stammauslaut *n*: certai*nn*e H. C. 64, 4, Fr. I. 7, certai*nn*ement H. C. 23, 19, ciertai*nn*ement Cond. 11, 98; germai*nn*e Fr. I. 17; hautai*nn*e H. C. 71, 2; plai*nn*e Cond. 18, 174, Desch. 228, Fr. I. 6; proçai*nn*ement Fr. I. 18; sai*nn*e Cond. 18, 173, Fr. I. 20; souverai*nn*ement Fr. I. 66; villai*nn*ement Cond. 11, 97; — anchye*nn*e Fr. I. 4, ancie*nn*ement Desch. 42; — fi*nn*e Cond. 28, 165; voisi*nn*e ib. 30, 261; — bo*nn*e C. de Tr. 29, 16; Doc. or. IV, Cuv. 4, Desch. 7, Fr. I. 3; boi*nn*e Cond. 20, 16; — au-

---

[1]) Hier ist es natürlich unnöthig, die Adj. zweier Endungen von denen mit ursprünglich einer Endung getrennt zu halten.

cu*nn*e ib. 27, 134; commu*nn*ement ib. 140, 1417; nesu*nn*e H. C. 205, 25; u*nn*e Cond. 36, 470.

Dagegen: certai*n*e Doc. or. III, Desch. 41, certai*n*ement Fr. I. 95; germai*n*e ib. I. 383; hautai*n*e H. C. 151, 9; plai*n*e Desch. 1, Fr. I. 52. 97; proçai*n*e ib. I. 42; romai*n*e Desch. 108; sai*n*e ib. 144; soudai*n*ement ib. 26; — fi*n*e C. de Tr. 22, 4; — bo*n*e H. C. 5, 14, boi*n*ement ib. 15, 14.

Mit Stammauslaut *t:* fai*tt*e Doc. or. XX; delie*tt*e Cond. 21, 46; nai*tt*e ib. 18, 201, ne*tt*e Desch. 53; tre*tt*e (tracta) H. C. 115, 3; — di*tt*e Doc. or. V. XX, Fr. I. 2; petti*tt*e Cond. 21, 47; destrui*tt*e Desch. 2; estroi*tt*ement ib. 143; — migno*tt*e Cond. 31, 274.

Dagegen: pla*t*e Fr. I. 101; — fai*t*e Doc. or. oft; secre*t*ement H. C. 23, 23, Desch. 26; — di*t*e Doc. or. VI; peti*t*e Desch. 83.

Mit Stammauslaut *r:* fie*rr*ement H. C. 81, 24. Aber fie*r*e ib. 86, 8; entiè*r*ement Doc. or. III.

Mit Stammauslaut *s:* ba*ss*e Fr. 1, 86; ba*ss*ement H. C. 27, 4; — fau*ss*ement ib. 27, 22, Desch. 26; — gro*ss*e H. C. 8, 14, Desch. 76, Fr. I. 71; — amoureu*ss*e H. C. 66, 2; — assi*ss*e Fr. I. 7; mi*ss*e Cond. 84, 2220, Fr. I. 3. 26; pri*ss*e ib. I. 152; — diver*ss*e Doc. or. XXI.

Dagegen: fau*s*ement H. C. 33, 24; — gro*s*e Fr. I. 117; — mi*s*e Cond. 85, 2252.

Wie wenig Princip in dieser Gemination und ihrer Unterlässung zu Tage tritt, liegt klar auf der Hand. —

Es bleibt noch übrig, einige Belege für die Modificationen gewisser Consonanten vor dem femininen e beizubringen, nämlich des *c*, *g*, *f*. Sie beruhen zum Theil nur auf Graphischem.

So lesen wir: blan*c*e Cond. 27, 154, H. C. 125, 22, blan*ch*e ib. 195, 19; fran*c*e C. de Tr. 22, 7, fran*c*ement Cond. 117, 59, fran*ch*ement Doc. or. IV. XX; se*k*e Cond. 35, 448;

lon*gu*e H. C. 67, 19, lon*gu*ement Cond. 124, 825, Cuv. 142, lon*g*e Cond. 32, 330, lon*g*ement ib. 26, 98, H. C. 70, 6, C. de Tr. 30, 17;

briève Desch. 268; hastivement H. C. 179, 11; Juifve Cuv. 6996.

Auch hierin ist also der Gebrauch noch keineswegs fixirt.

Die Declination der Adjectiva gibt zu einer besonderen Darstellung keinen Anlafs, sie ist zu allen Zeiten der der Substantiva analog, und wir haben daher keinen Anstand genommen, im vorausgehenden Kapitel stillschweigend Adject. als Beispiele der Nominalflexion mit heranzuziehen und den Substantiven beizumischen.

Nur auf Zweierlei, das die Flexion betrifft, möchten wir in diesem, dem Adj. gewidmeten, Abschnitt zurückkommen: auf die feminine Declination der Adj. einer Endung und auf die neutrale flexionslose Form.

Die Adj. einer Endung flectiren nämlich im Fem. in alter Zeit nach der III. Declination, indem sie im N. Sg. ein -s annehmen. Dafs dies auch in der Uebergangszeit, mit der wir zu thun haben, noch geschieht, wollen wir mit einigen Beispielen belegen. So N. Sg. F. demandans H. C. 69, 6; escoutans ib. 69, 5; plaignans ib. 69, 22; plorans ib. 69, 17; (sa response) plaisans Cond. 55, 1167; (une) vaillans (dame) Fr. I. 19; — loiaus (amie) Cond. 85, 2239; roiaus ib. 92, 106; (la cause) principaus Fr. I. 260; — (la roynne) gentilz Cuv. 7001 u. s. f. —

Für die unflectirte, neutrale Form des Adj. endlich, wenn es als Prädicat eines Satzes steht, ist ein Beispiel:

Con *grief* que me soit ne con *fort* Cond. 113, 443.

Zum Schlufs haben wir eine Reihe von organischen Steigerungsformen zusammenzustellen, die in späterer Zeit entweder ganz aus der franz. Sprache verschwunden sind oder wenigstens ihre Form verändert haben, in unseren Denkmälern hingegen noch im Gebrauch erscheinen. Bei den Comparativen spielt der im Kapitel von der Declination erörterte Accentwechsel wieder eine Rolle.

Wir lesen die Comparative: *grignour* Cond. 14, 40, gringnour H. C. 66, 15, greigneur Doc. or. XXI, grigneur Cuv. 13038 von grandior; *menre* H. C. 93, 23, li mendres N. Sg. Cuv. 4232, le *plus* mendre Acc. ib. 220, mendre Desch. 72, *meneur* N. Pl. Cond. 47, 858 von ninor; *mieudres* Cond. 22, 81, A. mieudre ib. 148, 59, H. C. 131, 16, *millour* Cond. 17, 145 von melior; *piour* ib. 130, 1035, pieur ib. 98, 66 von peior.

Die Superlative: *grantdisime* Desch. 74; *hautisme* Cond. 94, 188; *proisme* Cuv. 528, *plus* proisme Cond. 140, 1404; *saintisme* H. C. 114, 25, C. de Tr. 21, 2 etc.

Aufserdem sei für die Gradation bemerkt, dafs zur Bildung des absoluten Superlativs die Adv. *molt* und *par* noch häufig verwandt werden, besonders für molt (moult) finden sich fast auf jeder Seite unserer Quellen Belege.

Anhangsweise wollen wir hieran einige Bemerkungen über die Adverbien knüpfen, zunächst über die auf -*ment* und zwar die von Adject. einer Endung abgeleiteten, von welchen wir oben eine Anzahl von Beispielen zu geben hatten.

Es zeigen sich bei diesen jene Stammverkürzungen, die zum Theil noch in der heutigen Sprache fortleben. So ist vor der Endung -ment auslautendes -*t* durchweg ausgefallen, wie wir bei den Adj. auf -ant (-ent) und bei fort beobachten: s. oben dilliganment, diligenment, erranment, plaisanment, poissanment, soufissanment, forment.

Die ersteren Formen repräsentiren nur die Uebergänge zu den neufranz. Bildungen auf -amment und -emment, für welche letzteren unsere Denkmäler gleichfalls, wenn auch weniger zahlreiche, Belege bieten; s. oben diligemment, soufissamment, vaillamment.

Beide Arten von Formen gehen übrigens durch die ganze altfranzösische Zeit durch.

Eine lautliche Veränderung anderer Art haben die Adj. auf -*al* in der Adverbialbildung erfahren, hier finden sich neben Formen mit bewahrtem l, wie espécia*l*ment,

généra*l*ment, loia*l*ment, principa*l*ment s. o., solche mit der besonders nach a so beliebten Auflösung des l in u, wie communa*u*ment, espécia*u*ment, généra*u*ment, libera*u*ment, loya*u*ment, principa*u*ment, roya*u*ment, universa*u*ment s. o., und endlich wiederum Formen, in denen das l trotz der Auflösung graphisch beigefügt ist, s. o. généra*ul*ment. loya*ul*ment. —

Als organische Steigerungsformen von Adv. sind beachtenswerth: *mains* für moins Cond. 14, 56, H. C. 5, 17, E. M. II; *miex* Cond. 39, 573 neben *mieus* ib. 24, 23 und mieuls E. M. II.

VI. Zahlwort.

Das Zahlwort wird uns zu nur wenigen Bemerkungen Stoff liefern.

Zunächst die Grundzahlen.

Für 2 findet sich noch die Nominativform *doi* Cond. 37, 489, Fr. I. 1, *dui* Cuv. 635; die Accusativform *deus* z. B. Cond. 37, 496 ist aber auch bereits in den Nom. eingedrungen, so deux Cuv. 582; se départirent de Londres . . . *deus* mille hommes d'armes Fr. I. 40.

Auch die Zusammensetzung mit *ambo* kommt noch vor, so N. *ambedui* Cond. 60, 1334, ambedoi H. C. 163, 25, *andoi* Cond. 104, 131; A. *andeus* ib. 42, 670; dieselbe Form aber als Nom. ib. 45, 787.

Neben *soixante* Doc. or. XX finden sich die alten, dialectischen Nebenformen *sexante* ib. XIV, *sessante* ib. XVIII.

Bei den Ordnungszahlen sind hervorzuheben eine Reihe von Formen auf *-ime*, eine Endung, die ursprünglich dem normännischen Gebiete zusteht und sich am häufigsten bei *Froiss.* findet, der ja auch andere Spuren normännischer Eigenthümlichkeiten zeigte.

So lesen wir: *quatrime* Fr. I. 101. 121, *quartime* (!) H. C. 207, 13; *chinquime* Fr. II, 353; *sisime* ib. II. 131; *sieptime* Cond. 43, 727; 94, 187; li *disimes* ib. 30, 254; *onzime* Desch. 244, onsime F. I. 120; *tressime* ib. I. 112; *vintime* ib. I. 362.

Ein Beispiel für die andere alte Bildung auf *-isme* ist *uitisme* Desch. 252; eines für die moderne auf *-ième* *quatrième* Fr. I. 106.

Witten, im August 1868.

Dr. Otto Knauer.

Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorial-bibliothek.

(Fortsetzung.)

Spanische Literatur.

XV. Jahrhundert.

El Corbacho.

Das in der Ueberschrift genannte Werk des Erzpriesters von Talavera bildet den alleinigen Inhalt des Papiercodex h-III-10, wie dieser selbst auch richtig angibt. Wenn daher der Catalog noch von einem Tractado contra la comun fabla de los fados, fortuna, signos y planetas, der fol. 72 beginnen soll, spricht, so ist dies eine von den vielen Ungenauigkeiten desselben, welche daher entstanden zu sein scheint, dafs fol. 72 r. unter Cap. LXIII sich folgende Notiz findet: „Aqui se acaba la terçera parte deste lybro e obra" und dann unmittelbar darunter: „Aqui comiença la media parte deste obra e deste libro que fabla del comun fabla de fados, fortuna, sygnos e planetas." Dafs Bayer in denselben Irrthum verfiel (vgl. Nicolaus Antonio, Bibliot. vet. II, S. 249, Anm. 3), ist freilich auffallend, zumal die Capitelzählung dieser „media parte" diejenige der „terçera parte" zur Voraussetzung hat, so dafs auch auf diese Weise angedeutet wurde, es liege nur Ein Buch vor. Statt „media" ist offenbar „quarta parte" zu lesen. Dies beweist auch noch der Umstand, dafs die Ueberschrift des angeblichen Tractado sich aus derjenigen des ersten Capitels des vierten Theiles des Buches erklärt. Diese lautet nämlich in der Ausgabe des Corbacho von Jahre 1529 folgendermafsen: „De los fados y fortunas e como es mejor y mas prouechoso amar a Dios que las cosas terrenales." Ob freilich der Inhalt wörtlich übereinstimmt, ist zweifelhaft, sogar unwahrscheinlich, wenn was Amador de los Rios in seiner

Literaturgeschichte Bd. VI, S. 277, Anm. bemerkt, begründet sein sollte, dafs selbst die gedruckten Ausgaben des Corbacho sehr von einander abweichen. Sei dem indefs wie ihm wolle, die von Ferdinand Wolf in seinen Studien S. 233, Anm. ausgesprochene Ansicht, es sei das von Bayer angeführte Werk nur der vierte Theil des Corbacho, erweist sich als richtig.

Noch sei erwähnt, dafs Bayer Unrecht hat, wenn er a. a. O. sagt, das Buch sei 1432 geschrieben worden; der Catalog, welcher 1438 angibt, stimmt hier mit der Handschrift, so dafs, da der Verfasser das Buch in seinem 40. Lebensjahre schrieb, 1398 als das Geburtsjahr des Erzpriesters sich herausstellt. Uebrigens wurde, wie auch der Catalog bemerkt, der Codex 1466 von Alfonso de Contreras geschrieben.

Castigos y Doctrinas que un Sabio daba á sus Hijas.

In dem mit a-IV-5 [1]) bezeichneten Codex in sehr kleinem Formate befinden sich zwei Papierhandschriften, die eine von 103, die andere von 75 Blättern, beide in der Schrift des 15. Jahrhunderts. Die erste enthält den Tractado de contrision hecho por el Tostado, Don Alfonso de Madrigal, obispo de Auila. fol. 1 r.-84 v. und sodann die Castigos y dotrinas que vn sabio daua a sus hijas. fol. 85 r.-103 r. Die zweite mit dieser zusammengebundene Handschrift gibt nach einem Vorworte des Sammlers das Libro de la penitençia sobre la instruccion del salmo quinquagesimo des h. Chrysostomus fol. 2 r.-

[1]) Aus der lateinischen Zahl, welche das Fach des mit einem Buchstaben oder & bezeichneten Schrankes angibt, während die arabische Zahl die Stelle des Codex im Fache selbst bezeichnet, kann annähernd auf die Gröfse der Manuscripte geschlossen werden, da diese nach dem Formate in den Fächern so geordnet sind, dafs sie von den gröfsten, welche im untersten, dem ersten Fache stehen, zu den kleinsten aufsteigen. Je höher daher das Fach, desto kleiner der Codex.

68 r. und einen Tractado de la penitencia von demselben Verfasser fol. 68 r.-fol. 75 r.

Obgleich die Castigos nur wohlgemeinte Rathschläge der gewöhnlichsten Art mittheilen, gewähren sie gleichwohl ein nicht unbedeutendes Interesse, sofern sie uns in die Sitten der Zeit einen Blick thun lassen. Doch gründet sich nicht darauf allein der Anspruch des Buches auf genauere Berücksichtigung. Es verdient dieselbe auch noch wegen einer Vergleichung mit einem ähnlichen Werke, nämlich dem Livre du Chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles (neu erschienen in der Bibliothèque Elzévirienne), dessen englische Uebersetzung die Early English Text Society vor Kurzem wieder herausgegeben (vgl. The Book of the Knight of La Tour Landry. London, 1868), nachdem schon 1850 O. L. B. Wolff die zuerst 1493 in Basel gedruckte deutsche Uebersetzung seiner Ausgabe derselben in den bei O. Wigand erschienenen „Volksromanen“ zu Grunde gelegt hatte.

Während der französische Ritter fast nur durch Anführung von Beispielen, welche ihm auf seine Bitte zwei Priester und zwei Gelehrte gesammelt hatten, seine Töchter zum Guten anzuleiten sucht und selten Sittenregeln aufstellt, ist der nicht bemittelte Verfasser der spanischen Schrift, welcher jedoch auch den höheren Ständen angehört haben mufs, mehr durch Einschärfung von Moralvorschriften zu wirken bedacht. Ob der Spanier das französische Buch gekannt habe, erhellt aus seinem Werke nicht mit Gewifsheit, indessen ist es nicht unwahrscheinlich; ja wir haben vielleicht sogar in seiner Arbeit einen Versuch zu sehen, den französischen Autor zu übertreffen. Er sagt nämlich im Anfange, er wolle einen kleinen Tractat schreiben ohne viel „abtoridades y enxemplos" (fol. 85 r.) anzuführen, damit seine Töchter sein Buch oft läsen. Möglicher Weise ist dies im Hinblick auf den Chevalier de la Tour Landry, dessen Buch fast nur Beispiele mittheilt, gesagt. Wenn dem so sein sollte, würde es sich denn doch sehr fragen, ob die wohlgemeinte Absicht des Verfassers erreicht worden und die nicht schlecht erzählten Beispiele des Franzosen

nicht mehr zu wiederholtem Lesen angereizt als die trockenen moralischen Sentenzen des Spaniers. Uebrigens fehlen dem Buche des Letzteren die „abtoridades y enxemplos" auch nicht, nur bilden sie, wie der Leser sich bald überzeugen wird, nicht dessen vorwiegenden Inhalt.

Was die Abfassungszeit des Buches anlangt, so dürfte diese in die letzten Jahre des vierzehnten, spätestens in die ersten des funfzehnten Jahrhunderts fallen.

Von dem Grundsatze, dafs alle Mädchen sich gern verheirathen wollen, ausgehend, erklärt der Verfasser seinen Töchtern, er wolle, da er ihnen keine grofse Mitgift geben könne, wenigstens eine Anleitung, wie sie sich in der Ehe zu verhalten hätten, für sie schreiben, da „todos los onbres discretos desean comunmente antes las buenas y virtuosas mugeres mas que las rricas nin fermosas." fol. 85 r.

Zuerst sollen sie Gott über Alles lieben. Diese an die Spitze des Ganzen gestellte Vorschrift ist auch diejenige, mit welcher der Chevalier de la Tour Landry sein Werk einleitet. Ohne Christi Hülfe können die Frauen nicht allen Gefahren widerstehen, es ist daher nöthig, stets um Beistand im Gebete zu flehen.

Zweitens „avedes de guardar que querades para vuestro proximo y christiano lo que para vosotras querriades." fol. 86 r.

„Lo tercero que avedes de guardar es que amades y querades a vuestros maridos despues de nuestro sennor Dios sobre todas las cosas del mundo e les seades mandadas e obedientes saluo en aquellas cosas que fuesen contra nuestro sennor Dios." fol. 86 r. Die heil. Jungfrau und Abraham wurden von Gott besonders wegen ihres Gehorsams geehrt. Als Beispiel, bis zu welchem Grade das Weib dem Manne unterwürfig sein müsse, wird die Geschichte der Griseldis angeführt (fol. 86 v. fg.), jedoch nicht in der Ausführlichkeit, mit der Boccaccio dieselbe erzählt, so dafs keine genaue Uebersetzung vorliegt. Wenn die Tochter eines armen Mannes solchen Gehorsam bewies, so sind edle Frauen noch viel mehr

dazu verpflichtet. Sollten sie selbst glauben, ihre Männer seien ihrem Stande nicht angemessen, so ist dies noch kein Grund der Unzufriedenheit, denn nach dem Urtheil der Eltern, welche also wahrscheinlich, zur Zeit als der Verfasser schrieb, nach eigenem Gutdünken über die Hand ihrer Töchter verfügten, genügte der Stand des Mannes. Auch böse Gatten müssen gut behandelt werden: dadurch werden sie gebessert. Eine stets traurige Frau macht sogar aus einem guten Manne einen unfreundlichen.

„Lo quarto que aveys de guardar es que seades castas." fol. 90 v. Zur Erhärtung dieses Satzes werden zuerst der Ecclesiast und der heil. Augustin citiert und aus Valerius und dem heil. Ambrosius Beispiele angeführt, sodann wird daran erinnert, dafs die Gesetze die unkeuschen Weiber, welche zu tödten ihren Männern erlaubt ist, bestrafen. Wohin die Unkeuschheit führt, zeigt am Besten der Umstand, dafs unkeusche Weiber ihre Männer umzubringen suchen oder wenigstens wünschen, dafs Andere es thun.

„Lo quinto que aueys de guardar es que seays onestas [1]); lo primero en los traeres y vestiduras y tocados demasiados y desonestas, porque en todo esto ha de ser considerado el estado y rrenta de vuestros maridos y su abito de biuir y su hedad y disposiçion y las vuestras." fol. 12 r. Die Römer und Genueser gestatteten ihren Frauen nur anständige Kleider zu tragen. Arme und Brust dürfen nicht entblöfst werden. Dies zu beweisen werden Petrus und Paulus citiert. Daher sollen die Töchter des Verfassers in Abwesenheit ihrer Männer sich weniger gut kleiden, damit man sieht, sie schmücken sich nur für diese.

„Lo otro que aueys de guardar para ser honestas es en los afeytes demasiados." fol. 93 v. Wenn eine Frau sich zu sehr putzt, glaubt ihr Mann, sie thue es

---

[1]) Da es sich nicht um einen kritischen Text der angeführten Sätze handelt, sind leicht erkennbare orthographische Fehler nicht verbessert worden.

für Andere. Damit soll aber nicht etwa Nachlässigkeit in der Kleidung empfohlen werden. Vielmehr sollen die Frauen stets rein sein und sich mit gutem Wasser waschen.

„Lo otro que aveys de guardar para ser onestas es que no vos aconpanneys ni participeys con mugeres malas o de mala fama." fol. 84 v. Wie der Apostel sagt, „las malas palabras corronpen las buenas costunbres. Seneca dice: asi como el vezino rrico mueve a su vezino a cobdiçia, asi la mala conpannia apega sus malas costunbres a su conpannero." fol. 95 r.

„Lo otro que aveys de guardar para ser onestas es que no cureys de salir a menudo de vuestras casas, espeçialmente a los juegos o justas o toros o cosas semejantes; quando ovierdes de salir sea a cosas honestas y a do fueren personas honestas y no a semejantes burlas." fol. 95 r. „esto tal mas conviene a moças y mugeres solteras que no a las casadas." fol. 95 v.

„Lo otro que aveys de guardar es que no vos pugneys de oyr palabras suzias nin de puterias, aunque las digan otras mugeres, nin menos las digades vosotras." fol. 95 v. Schlechten Menschen müssen die Frauen ernst entgegentreten, damit sie nicht weiter zu reden wagen.

„Tan bien aveys de guardar para ser onestas de no departir mucho a menudo con ningunos onbres quanto mas en logar apartado avnque sean vuestros parientes." fol. 96 v. Solche Verfahrungsweise wird allgemein gefallen. Amon's Schwester fiel, weil sie mit ihm allein war. Ist daher schon unter Geschwistern Zurückhaltung nöthig, um wie viel mehr Fremden gegenüber!

„Otrosi aveys de guardar para ser onestas que, mientra estouierdes en la cama, no consintays que entre ninguno a vosotras, avnque sea de vuestra casa salvo vuestras mugeres y mozas; ca seria cosa muy desonesta estar vosotras en la cama y hablar con ninguno." fol. 97 r. Die Frauen, welche Männer in ihr Zimmer kommen lassen, geben zu Verdacht Anlaſs. „Si estouierdes enfermas o con otra nesçesidad estonçe para hablar con los fisicos o con otros de vuestra casa deueys estar muy

cubiertas y lo mas honesto que pudierdes, y esto delante algunas mugeres porque vuestros maridos y todos los otros no ayan de sospechar ningund mal." fol. 97 r. und v. Wenn die Männer verreisen, ist darauf zu sehen, daſs kein Mann im Hause bleibt, „salvo si fueren de soldada o tales de que no se pueda sospechar ningunt mal." fol. 97 v. Ferner sollen die Frauen sich nicht ans Fenster setzen oder an der Thür mit Männern sich unterhalten. Denn Beides schlägt zum Nachtheil aus. Die am Fenster sitzen, wollen nur „cosas desonestas" sehen.

In Abwesenheit der Männer sollen sie „hazer dormir en vuestras camas vuestras hijas y mugeres y moças que toviere des porque estedes mas aconpannadas" fol. 98 r., damit man keinen Verdacht faſst. „Tanbien deueys tener manera para ser onestas commo los onbres de vuestra casa non duerman çerca de vuestra cama tanto que vos puedan ver ni oyr en ella, avnque esten ende vuestros maridos y mucho menos no estando, porque non es bien que oyan vuestras hablas, ni secretos, ni ayan logar por do ver ni hablar de noche a las vuestras, ni estaria bien que saliendo de la cama desnudas o no bien atauiadas topasen luego con los onbres, y si esto es desonesto a las moças quanto mas sera a vosotras, ni pareceria bien que vos viesen desnudas o destocadas." fol. 98 v.

„Lo sesto que aveys de guardar es que seades bien regidas y mesuradas en vuestro comer y bever." fol. 98 v. Sie sollen weder Wein trinken, noch ihren Mädchen dies erlauben. Schon der Philosoph zählt die Uebel, die aus solchem Brauche hervorgehen, auf. Auch Horaz sagt: „el vino haze descobrir las poridades y rrevelar los secretos." fol. 99 r. Nur in Krankheitsfällen darf Wein getrunken werden. Ebenso sollen die Frauen auch keine kostbaren Gerichte essen.

„Lo seteno que aveys de guardar es que cureys [1]) mucho de administrar y guardar vuestras haziendas y siempre procureys [2]) que no se gaste saluo lo nesçesario."

---

[1]) Die Handschrift: cures.

[2]) Die Handschrift: procures.

fol. 99 r. Denn wenn die Männer sehen, daſs ihr Vermögen abnimmt, greifen sie oft zu schlechten Mitteln, um es wieder zu vermehren. Kann die Frau Nichts zur Vergröſserung des Vermögens beitragen, soll sie wenigstens darauf achten, daſs Nichts verschwendet wird, „y deueys por vosotras requerir y ver como se gasta y en que cosas; ca en esto esta bien a la muger de ser sospechosa." fol. 99 v. Darin offenbart sich die Liebe zum Ehemann. Wenn die Verwaltung der Frauen schlecht ist, setzen die Männer oft Andere zu Verwaltern ein. Ist der Mann geizig und sieht, daſs die Frau Alles gut zusammen hält, „vsara mas de franqueza y gastara mas." fol. 100 r. Die Frauen sollen ferner darauf Acht haben, daſs die Männer nicht mehr Dienstboten, als nöthig ist, halten, damit die „rrenta sobre y no mengue," fol. 100 r. Dann wird man in Krankheitsfällen Nichts zu verkaufen brauchen. Wenn die Frau wünscht, daſs viele Dienstboten gehalten werden, zeigt sie, daſs sie an Luxus denkt, und gibt ihrem Manne Anlaſs zu Verdacht. Zumal in Abwesenheit der Männer müssen die Frauen sparsam sein und keine Gesellschaften geben.

„Lo otavo que aveys de guardar es que escusades a vuestros maridos en quanto pudieredes de enemistades." fol. 100 v., da diese letzteren selbst den Tod der Männer verursachen können. Vorzüglich „deueys procurar que este peligro y enemistat no sea por vuestra causa." fol. 101 r. Daher sollen sie freundlich mit den Verwandten und Nachbarn sein, besonders mit den Weibern, weil diese leichter zornig werden als die Männer.

„Lo noveno que aveys de guardar es que no seays mucho çelosas de vuestros maridos, ni los afronteys [1]) mucho sobrello, antes si algo ouiere porque, les deueys [2]) dar a entender que ni lo sabeys, ni lo entendeys." [3]) fol. 101 r. Eifersüchtige Frauen sind erstens traurig, zweitens plagen sie ihre Männer und verwalten drittens ihr

[1]) Die Handschrift: afrontes.
[2]) Die Handschrift: deues.
[3]) Die Handschrift: entendes.

Hauswesen nicht gut. Wenn der Mann mit einer anderen Frau geht, so soll seine Gattin ihm „aparte" Vorstellungen dieserhalb machen und ihm drohen, sie wolle seinem Hauswesen nicht mehr vorstehen. Hilft das nicht, so soll sie zu Gott beten und von „religiosas" beten lassen. Valerius sagt, dafs in ähnlichen Fällen die römischen Frauen in den Tempel gingen, allen Zorn ablegten und die Gottheit anflehten. Um wie viel mehr müssen dies also Christinnen thun!

„Lo dezeno y postrimero es que aveys de guardar que seays con las vuestras [criadas?] razonablemente templadas y las trateys bien y no rrigurosamente no las denostando ni diziendo los viçios que en ellos ay, saluo castigandolas y criandolas como a hijas." fol. 102 r. Wenn die Frau die Ihrigen schlecht behandelt, thun es die Fremden auch, was eine Unehre für das Haus ist, „ca dize el filosofo quando quisieredes castigar a alguno, no lo hagades como el que se quiere vengar de otro mas como quien quiere melezinar a si mismo. No por eso aveys de dexar de castigar." fol. 102 v. „en todo es de tomar los medios; dize el apostol: no podeys con cosa del mundo hazer mayor pesar a las malas que en ser buenas." fol. 102 v.

Nachdem der Verfasser seinen Töchtern noch das Lob eines guten Weibes, wie Salomo solches in den Proverbien Cap. XXXI. V. 10—31 geschildert, in fast wortgetreuer Uebersetzung vorgezeichnet, schliefst er seinen Dekalog mit den Worten: „Plega a Dios, hijas mias, que asi rrecibays estos mis castigos y asi vseys dellos que nuestro sennor sea dello seruido y las gentes vos alaben y tengan por buenas y yo aya gozo y plazer en lo oyr". fol. 103 v.

Vgl. Amador de los Rios, Historia crítica de la literatura española. Tomo VI. Madrid, 1865. S. 280. In dieser hier citierten Stelle meint der Verfasser der kritischen spanischen Literaturgeschichte, die Castigos seien ein Werk „ignorado de los eruditos", so dafs ihm also der Ruhm zukommen würde, auf dasselbe zuerst aufmerksam gemacht zu haben. Dagegen müssen wir jedoch

bemerken, daſs desselben bereits 1863, zwei Jahre vor dem Erscheinen jenes Bandes des spanischen Werkes, von Prof. Ebert (vgl. Jahrb. Bd. VI, S. 61), gedacht worden ist. Wenn wir darauf aufmerksam machen, so geschieht es, weil Amador de los Rios nur zu geneigt ist, die geringsten Versehen seiner bedeutenden Vorgänger hervorzuheben. Und doch ist denselben kein so arger Miſsgriff begegnet als dem spanischen Literaturhistoriker selbst, worauf wir hier im Interesse der Sache selbst weiter eingehen wollen. Im 4. Bande S. 512 fg. handelt Herr Amador de los Rios von dem Espéculo de los legos als einem spanischen Originalwerke, das „unido á los Consejos et Documentos al Rey don Pedro, á la doctrina Christiana y á la Danza de la Muerte, personifica en el campo de las letras la inévitable y lógica reaccion obrada en las regiones de la inteligencia al aspecto de los crímenes y prevaricaciones de la política, dándonos cabal idea de la rehabilitacion momentánea de la forma didáctica, cuyo elevado ministerio demandaba de nuevo el lamentable olvido de los preceptos morales y religiosos." a. a. O. S. 514. Diese und andere Bemerkungen über das Buch und die weiter daran geknüpften literarischen Betrachtungen fallen in Nichts zusammen, wenn man weiſs, daſs das von Amador de los Rios für ein spanisches Original gehaltene Werk die Uebersetzung des Speculum laicorum von Johannes Hoveden ist, welches Werk die Bodleiana in einem Manuscripte des 15. Jahrhunderts besitzt (Tom. I. Pars I. Nr. 2000 der Catalogi librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae. Oxoniae 1697). Von dem lateinischen Texte sind, wie ich in Oxford mich überzeugt habe, die beiden spanischen Handschriften B. 108 und B. 109, welche die Biblioteca nacional in Madrid aufbewahrt, Uebersetzungen, und zwar so genaue, als solche überhaupt in der Zeit, in welcher diese angefertigt wurden, zu sein pflegten. Als Uebersetzungen bezeichnet sie auch der Catalog der Madrider Biblioteca nacional, welcher sie zum Ueberflusse noch unter dem Namen Hoveden aufführt. Es heiſst nämlich: „Hoveden (J.), inglés, presbítero. Espejo de los legos,

en castellano." Vgl. Gallardo, Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos. Bd. II. Indice de manuscritos de la biblioteca nacional, S. 75. Wenn daher Herr Amador de los Rios sich nur die Mühe genommen hätte, einen Blick in den, Jedem mit nicht genug anzuerkennender Zuvorkommenheit [1]), zur Verfügung stehenden Catalog (Gallardo's Werk war noch nicht erschienen) zu werfen, so würde ihm das angeführte Versehen nicht begegnet sein. Ueberdies hätte ihn auch noch eine Bemerkung des von ihm so oft mifshandelten Gayangos zur Vorsicht in seinem Urtheile auffordern können. Denn dieser, obwohl ihm gleichfalls die Notiz des Catalogs nicht bekannt gewesen zu sein scheint, sagt doch von dem in Rede stehenden Buche: „No le creemos original castellano, sino traduccion de algun libro latino." Vgl. Biblioteca de autores españoles. Bd. LI. Escritores en prosa anteriores al siglo XV. S. 445.

Dafs auch das Libro de los gatos (vgl. Amador de los Rios. Bd. IV. S. 319) nur eine Uebersetzung der Narrationes des Odo de Ciringtonia sei, hat im 9. Bande dieses Jahrbuchs S. 121 fg. H. Oesterley nachzuweisen unternommen, indem er die im britischen Museum aufbewahrten Handschriften dieser Narrationes, auf welche ich in meiner Arbeit über das spanische Werk schon hingewiesen hatte (Jahrb. IV. S. 36), genauer untersucht hat. Indessen scheint mir Oesterley's Behauptung, das Katzenbuch sei eine „ängstlich treue Uebersetzung" (a.

---

[1]) Ich kann diese Gelegenheit nicht vorüber gehen lassen, ohne dem ganzen Personal der spanischen Nationalbibliothek, besonders dem Direktor derselben, Herrn Johann Eugen Hartzenbusch, dessen persönliches Wohlwollen zu besitzen ich mir stets zur Ehre anrechnen werde, für die anerkennenswerthe Bereitwilligkeit, mit der alle Wünsche des Fremden jederzeit erfüllt werden, hier meinen aufrichtigen Dank, zwar gezwungener Weise nur in einer Anmerkung, doch darum nicht minder herzlich, auszusprechen. Ich halte dies um so mehr für meine Pflicht, als so oft Vorurtheile gegen ein Volk geäufsert werden, dem jeder Deutsche, welcher eine Zeitlang mit ihm gelebt, in Anbetracht der Zuneigung, welcher er bei den Spaniern begegnet, nur freundliche und wohlwollende Gesinnungen bewahren kann.

a. O. S. 126), in mehr als einer Beziehung ungerechtfertigt. Es ist schon an und für sich ein höchst mifsliches Ding von einer solchen zu sprechen, wenn man eingestehen mufs, dafs das Original gar nicht zur Vergleichung herbeigezogen werden kann. („Endlich kann ich noch eine letzte Recension nachweisen, die indessen im Originale nicht mehr vorhanden zu sein scheint, sondern nur in einer spanischen Uebersetzung in dem Libro de los Gatos" a. a. O. S. 126.) Noch bedenklicher wird aber die Sache, wenn dem Leser, welcher auf ein Manuscript (Ms. Douce. 88 a. a. O. S. 127) verwiesen wird, das dem Originale, welches dem Libro de los gatos zu Grunde liegen soll, sehr nahe stand, nicht etwa diese Handschrift zur Begründung der aufgestellten Behauptung vorgelegt wird, sondern eine andere (Ms. Arundel 292. Bl. 12—24 a. a. O. S. 127) und nun gar eine solche, welche von dem Libro de los gatos sich in manchen Punkten nicht unerheblich unterscheidet. Denn das spanische Werk, um einerseits von den ganz verschiedenen Stücken, andererseits von kleineren Abweichungen als Auslassen von einzelnen Sätzen gar nicht zu reden, weicht z. B. in folgenden Nummern bedeutend von dem lateinischen ab, vgl. Nr. II, III, XXVII (beinahe zweimal so grofs als der lateinische Text), XLIV, LIII (fast dreimal so grofs als der lateinische Text), und LVI des Libro de los gatos in den Escritores en prosa anteriores al siglo XV p. por Gayangos, dem 51. Bd. der Biblioteca de autores españoles mit Nr. XLI, XLII, XXIII, VII, XVII und XXVIII der von Oesterley mitgetheilten Narrationes. Wie bei solcher Sachlage es möglich gewesen ist, die Differenzen zwischen dem lateinischen und spanischen Texte auf „Auslassungen von Bibelsprüchen" (a. a. O. S. 126) zu beschränken, ist mir ebensowenig klar, als dafs ich selbst in meiner Arbeit über das Libro de los gatos eine Uebersetzung desselben gegeben habe. Ehe man die Frage nach dem gegenseitigen Verhältnisse der beiden Werke endgültig entscheiden kann, würde aufserdem noch zu untersuchen sein, ob die auf Mönche der iberischen Halbinsel zielenden Sätze in den ältesten latei-

nischen Handschriften der Narrationes sich finden oder etwa als neuere Zusätze sich erweisen. Endlich ist noch Folgendes wohl in Anschlag zu bringen. Da schon im 13. Jahrhundert nicht nur Uebersetzungen in's Spanische gemacht wurden, sondern auch Originalwerke in dieser Sprache erschienen, wäre es nicht unmöglich, dafs wir das Libro de los gatos als eine Uebersetzung mit vom Uebersetzer hinzugefügten spanischen Interpolationen anzusehen hätten. Erst nach gründlicher Erörterung all dieser Fragen wird sich zeigen können, ob das Libro de los gatos die Bezeichnung einer „ängstlich treuen Uebersetzung“ verdient.

Flores de Filosofia.

Dieser philosophische Blumenkranz, dessen Inhalt weise Lebensregeln bilden, ist uns nach dem Cataloge nur in zwei Manuscripten erhalten. Wir werden uns jedoch sogleich überzeugen, dafs diese Angabe ungenau, da die Bibliothek aufser jenen beiden, wie ich beweisen werde, noch ein drittes und ein Fragment einer vierten Handschrift besitzt.

Der zuerst hier zu berücksichtigende Codex ist: &-II-8. Dieser so bezeichnete Band enthält theils Handschriften, theils alte Drucke, z. B. Capitoli de la santissima lega tra la S. del Papa, la Ma. Ce. et la illustriss. S. de Venetia contra Turchi, viele päbstliche Verordnungen, die städtische Polizei betreffend etc., theils Briefe Karl's V.

Auf fol. 27 r.-37 v. begegnen wir den Flores de Filosofia in einer Handschrift des 15. Jahrhunderts, jedoch sind Ueberschrift und Capitelangabe bis Capitel 35 von neuerer Hand. Dieser Umstand hat aller Wahrscheinlichkeit nach Amador de los Rios zu der Behauptung in seiner Literaturgeschichte veranlafst, der Titel des Buches sei von späterem Datum als dieses selbst. Vgl. a. a. O. III, 439. Anmerk. No hay para qué decir que uno y otro título (der Codd. &-II-8 und X-II-12, denn nur diese

führt Amador de los Rios an), están notablemente alterados, y que son más modernos que el tratado mismo. Ganz abgesehen davon, dafs die auffallende Abfassung des Titels, den wir sogleich vollständig mittheilen werden, schon für dessen Alter spricht, findet sich noch ein directer Beweis dafür in einem unbekannt gebliebenen Bruchstücke der Flores auf fol. 94-97 des genannten Codex. Dasselbe aus dem 15. Jahrh. stammend, umfafst den Anfang des ersten, das Ende des dreizehnten, den Anfang des sechsundzwanzigsten Capitels und die Capitel 14—25 vollständig, nebst Titel und Inhaltsangabe, welche vermuthlich dem Schreiber des oben erwähnten Titels in neuerer Handschrift als Original dienten, und welche hier folgen mögen:

Este libro es de flores de filosofia que fue escogido e tomado de los dichos de los sabios, e quien bien quisyere fazer a sy e a su fazienda, estudie en esta poca e noble escriptura. E ordenar [1]) e conponer por sus capitulos ayuntaronse treynta e siete sabios e desi acabolo Seneca que fue filosofo sabio de Cordoua e fizola para que se aprouechasen del los omnes [2]) ricos e mas menguados e los viejos e los mançebos.

Aqui comiença el muy altisimo e poderosisimo libro de flores de la filosofia para que los onbres rycos e menguados e pobres estudiasen porque es fecho e ordonado [3]).

[1]) Die Handschrift: hordenar.

[2]) Da dies die hier regelrecht gebrauchte Form des Wortes ist, so habe ich nicht jedesmal angegeben, wann etwa eine andere sich findet.

[3]) Die Handschrieft: hordenado.

Cap. XII.	Del saber e de su nobleza e de la pro que viene del.
Cap. XIII.	De commo omne deue guardar su lengua.
Cap. XIV.	De commo omne deue ser paçiente.
Cap. XV.	De commo omne deue ser sofrido.
Cap. XVI.	De commo omne deue ser de buen talante..
Cap. XVII.	De commo omne deue ser de buenas maneras.
Cap. XVIII.	En commo omne deue pugnar en ser noble.
Cap. XIX.	De la cortesia e de la nobleza.
Cap. XX.	De la humildad e del bien que nasçe della.
Cap. XXI.	De commo omne non deue ser orgulloso.
Cap. XXII.	De commo omne deue pugnar en saber lleuar los omnes.
Cap. XXIII.	De commo omne se deue auenir con sus amigos.
Cap. XXIV.	Del esfuerço e de la couardia.
Cap. XXV.	Commo los omnes deuen lleuar las cosas por vagar.
Cap. XXVI.	De la riqueza e de la pobreza.
Cap. XXVII.	Commo omne deue honrrar a sus parientes.
Cap. XXVIII.	Del deparamiento de la riqueza e de la escazesa.
Cap. XXIX.	De la medida de todas las cosas.
Cap. XXX.	De la mansedad e de la braueza.
Cap. XXXI.	De la mejor ganançia del mundo.
Cap. XXXII.	De la buena guarda.
Cap. XXXIII.	De la osadia.
Cap. XXXIV.	De commo omne non deue [haber [1]] cobdiçia del aver ageno.
Cap. XXXV.	De commo la cobdiçia fase perder al omne.
Cap. XXXVI.	Que cosa es el saber.
Cap. XXXVII.	Commo la voluntad es enemiga del seso.
Cap. XXXVIII.	De las mercadurias e de los mercados.

Den zweiten hier zu besprechenden Codex, gezeichnet h-III-1 bilden zwei Papierhandschriften aus dem Anfang des 15. Jahrhunderts in guter leserlicher Schrift. Beide haben ihre eigene alte Paginierung in lateinischen Zahlen; nach der neueren Zählung in arabischen Ziffern, welche beide Werke umfafst, aber nur alle zehn Blätter und wo eine neue Schrift beginnt, angegeben ist, haben die so zu Einem vereinten Codices im Ganzen 160 Blätter.

Das erste Manuscript enthält: La vida y las costumbres de los viejos filosofos fol. I r. – fol. LXXIII v.

---

[1]) Die Ergänzung dieses in der Handschrift fehlenden Wortes ist nach dem alten Gebrauche desselben gemacht.

Der zweite Codex ist ein Sammelcodex und umfaſst:

1) El libro de los ensennamientos y castigos que Aristotiles envio a Alixandre el qual es llamado poridad de las poridades. fol. I oder fol. 75 r.—fol. XL v. oder fol. 115 v.

2) Los libros de los buenos prouerbios que dixeron los filosofos y sabios antiguos. fol. XLI r. oder fol. 116 r.—fol. LVII r. oder fol. 132 r.

3) Estos castigos fueron escogidos y tomados de los dichos de los sabios y puestos por sus capitulos ordenatamente porque los onbres que non pueden mucho estudiar, se puedan aprouechar desta breue escritura. fol. LVII v. oder fol. 132 v.—fol. LXXII r. oder 147 r.

Die im Codex selbst befindliche Inhaltsangabe, welche wie immer so auch hier von neuerer Hand ist, erwähnt diese Schrift gar nicht, während der Catalog sagt: „Libro de los proverbios que dijeron los filosofos y sabios antiguos (Ygual al anterior)". Diese letztere in Klammern eingeschlossene Bemerkung ist jedoch nicht richtig, denn die in Frage stehende Schrift ist die sonst unter dem Namen: Flores de Filosofia bekannte, deren Vorhandensein in diesem Codex ich nirgends angemerkt gefunden habe. Sie unterscheidet sich von der Handschrift &-II-8 besonders dadurch, daſs ihr im Anfange die drei ersten einleitenden Capitel fehlen (von diesen theilt Amador de los Rios a. a. O. III, 440. cap. II. und III. mit), die Reihenfolge der Capitel hier eine andere ist, und sich auſserdem noch zwei selbständige, das neunte und einundzwanzigste (das letztere jedoch auch in der gleich zu nennenden dritten Handschrift X-11-12), hier finden. Angefügt sind dem Buche noch 5 Capitel, nämlich:

Cap. del filosofo que llamauan Segundo que era de A enas. fol. LXXII r.—fol. LXXIII v.

Cap. como los fijos deuen onrrar al padre y como el padre deue fazer que le onrren sus fijos. fol. LXXIII v.—fol. LXXIV r.

Cap. de las hedades que fueron fasta la venida de Jhesu Christo. fol. LXXIV r. — fol. LXXXII r.

Cap. de las palabras de Eclesiastes, fijo de Dauid, rey de Jherusalem. fol. LXXXII r. — fol. LXXXIV r.

Cap. de las palabras de sapiençia que dixo Eclesiastes en su libro. fol. LXXXIV r. — fol. LXXXV r.

Ob übrigens mit diesem letzten Capitel der Codex ursprünglich abschlofs, mufs dahingestellt bleiben, da auf dem letzten Blatte das Capitel nicht endet, so dafs mindestens Ein Blatt fehlen mufs. Noch sei bemerkt, dafs bevor der Titel der Flores, fol. LVII v. mitgetheilt wird, schon unten auf fol. LVII r. anfangend, eine unvollständige Inhaltsangabe von nur 13 Capiteln sich findet.

Als dritte Handschrift ist die mit X-II-12 bezeichnete hier zu nennen. Zwar schreibt der Catalog sie dem Ende des 15. Jahrhunderts zu, wahrscheinlicher aber ist es, sie gehöre dem 16. Jahrhundert an. Dieser Meinung ist auch Amador de los Rios a. a. O. III, 439, Anm.

Der Codex enthält:

1) El fuero de los hijos dalgo de Castilla. fol. 1 r.-fol. 87 r.

2) Libro de flores en que se ponen algunos dichos de sabios antiguos. fol. 87 r. — fol. 102 v.

3) Libro de las heras en que se ponen algunas cosas particulares que sucedieron en estos reynos. fol. 102 v. fg.

Der Titel der Flores lautet fol. 87 v. folgendermafsen: Este libro es de flores de filosofia que fue escogido e tomado de los dichos de los sabios que es de castigos para quien algo quisiere aprender. Im Buche werden mit Ausnahme des dritten Capitels, welches die Ueberschrift: „Capitulo primero de la ley e del rey que la guarda", führt, die Capitel nicht gezählt. Die jetzige Numerierung derselben ist neu und willkürlich dazwischen geschoben. Da die Handschrift oft in den Capiteln kürzt, andere wieder ausläfst, ist sie die am Wenigsten genaue. Das 18. Capitel, welches sich nicht in &-II 8 findet, ist ihr mit h-III-1 gemein. Die Ueberschriften der Capitel weichen mitunter von denen der bei-

den anderen Handschrilten ab, mitunter stimmen sie überein.

Aufser diesen in der Escorialbibliothek aufbewahrten Handschriften habe ich noch eine in der Biblioteca nacional in Madrid aufgefunden, welche weder der geschriebene Catalog derselben, noch dessen Abdruck im zweiten Bande von Gallardos ungemein sorgfältig gearbeitetem Ensayo de una biblioteca española por Zarco del Valle y Sancho Rayon. Madrid 1866, richtig aufführt. In diesem Werke Bd. II, S. 9 des Apéndice ist der Inhalt des in Rede stehenden Manuscriptes, welches mit Bb. 33 bezeichnet ist, so angegeben: „Aristoteles. Consejos á su discípulo Alejandro; consejos políticos, morales, económicos y medicinales". Aus diesen Worten kann natürlich Niemand den eigentlichen Inhalt errathen, ebenso wenig als aus dem lakonischen Rückentitel des neu eingebundenen Codex: Aristotiles, consejos á Alexandre. •Beide Bezeichnungeu sind wohl geeignet, die Neugierde des Lesers zu erregen, nicht aber über die Handschrift aufzuklären. Jene war es denn auch, die mich noch am letzten Tage meines Aufenthalts in Madrid den Codex ansehen liefs. Derselbe, aus dem 15. Jahrhundert stammend und auf Papier geschrieben, beginnt mit dem Libro de flores, läfst dann die Carta del rrey don Pedro que le enbio vn moro del Andaluzia und die Carta de S. Bernaldo enviada a vn noble cauallero de cura e agora de cosa de familia de gouernar o regir folgen und schliefst mit dem Libro de Aristotiles del regimiento de los principes o de los sennores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre ab.

Dem ersten Werke, von dem gesagt wird: „Estos castigos fueron escogidos e tomados de los dichos sabios e fueron puestos por capitulos ordenatamente porque los omes que non pueden mucho estudiar, se puedan aprouechar desta breue escriptura que son por todos capitulos". (fol. 1 r.), geht eine kürzere Bemerkung voraus, welche ähnlich wie die des später zu erwähnenden Secretum Secretorum besagt, dafs Aristoteles, da er Alexander auf seinen Zügen nicht habe begleiten können, ihm

schriftlich die folgenden Rathschläge geschickt habe, indem der Schüler den Lehrer um solche gebeten. Somit werden, wie es scheint, die Flores hier zu einer Schrift des Aristoteles gemacht und daher wohl die oben angeführten irrigen Angaben. Uebrigens fehlen auch hier dem Buche die drei ersten Capitel. Wie es sich sonst zu den anderen Codices verhalte, kann ich des Genaueren nicht ausführen, da ich nur die Ueberschriften der Capitel mir aufzeichnen konnte. Nach diesen zu schliefsen würde, obwohl nicht durchaus in der Reihenfolge der Capitel sich an &-II-8 anschliefsend, das Manuscript doch den Inhalt im Wesentlichen mit diesem übereinstimmend geben.

Wenn, was die Abfassungszeit des Buches betrifft, Amador de lös Rios a. a. O. Bd. III. S. 434 behauptet: „á sus (Ferdinand's des Heiligen 1252—1254) ilustradas instancias fueron compuestos los dos peregrinos tratados, que llevan por título el Libro de los doce sabios y Flores de Philosophia," und S. 438 weniger unbedingt sich dahin ausspricht, dafs es „tampoco seria descabellado el atribuir al libro de las Flores de Philosophia el mismo origen," mit anderen Büchern, die Ferdinand für die Erziehung seines Sohnes Alfons verfassen liefs, so kann man die letztere Annahme zwar zugeben, mufs aber gegen die erstere so lange sich abweisend verhalten, bis für dieselbe durchschlagende Gründe beigebracht werden. Da es Amador de los Rios durchaus an diesen fehlen läfst, weil sie zu geben überhaupt unmöglich ist, hat er auch sehr Unrecht, Covarrubias (vgl. Tesoro de la lengua cast.: Lazeria), Nicolaus Antonio (Bibl. Vet. Bd. II, S. 28, Art. 105) u. a. S. 438, Anm. 2 darüber zur Rede zu stellen, dafs sie das Buch in die Regierungszeit Alfons VIII. (1214—1217) setzen, weil dies „tampoco seria descabellado". Denn auch für diese Ansicht lassen sich Vermuthungen anführen. Wer mit solchen in literarischen Fragen nicht rechnen will, mufs sich begnügen, die Schrift dem 13. Jahrhundert überhaupt anzuweisen. Genauer kann der Zeitpunkt, wann die Flores geschrieben worden, nicht bestimmt werden, zumal jene beiden Vermuthungen nicht

einmal die einzigen sind, welche geltend gemacht werden können. Oder sollte es etwa „descabellado" sein, die Zeit Alfons des Weisen (1284—1295) für eine besonders der Abfassung solcher Schriften günstige zu halten?

Um doch auch eine Vorstellung von dem Character des Buches zu geben, sollen hier schliefslich noch einige Capitel desselben nach der vollständigen Handschrift &-II-8 folgen.

Ley IV. De la ley e del rey que la guarda.

La ley es [h. çimiento] [1]) del mundo, e el rey es guarda deste [h. çimiento] [2]), pues todo lauor que non ha [h. çimiento] [3]), guisado es de se caer [4]), e todo çimiento que non ha [5]) guarda, mas ayna cae [6]); por ende pues el rey e la ley son dos cosas que han hermandad en vno; por ende el rey ha menester ayuda de la ley, e la ley ha menester esfuerço del rey. E sabed que con tres cosas se mantiene el regno: la primera es la ley, e la segunda es el rey, e la terçera es la justiçia; pues la ley es guarda del rey [h. y el rey es guarda de la ley] e la espada que se entiende por la justicia, es guarda de todo, e el rey justiçiero es guarda de la ley e honrra [7]) del pueblo e enderesçamiento del regno e es commo arbol de Dios que tiene grande sonbra, e fuelga so el todo cansado e lazrado e flaco. Pues la ley e el rey e el pueblo son tres cosas que non pueden conplir la vna syn la otra lo que deuen, asy commo la tienda en que ha tres cosas panno e çendal e cuerdas, e todas tres quando se ayuntan, fazen grand sonbra e cumplen mucho lo que non farian sy fuesen [h. departidas] [8]). E sabed que quando el rey sygue la justiçia e verdad, luego fuyen de su regno e las fuerças e los tuertos e las mal-

---

[1]) [2]) [3]) Die Handschrift &: comienço.
[4]) Die Handschrift: caher.
[5]) Die Handschrift: a.
[6]) Die Handschrift: cahe.
[7]) Die Handschrift: onrra.
[8]) Die Handschrift &: deparades.

fetrias, e sy les da algund poco de vagar, luego cresçen e dannan la tierra commo las yeruas malas que arrancan de las pennas quando las escardan [1]). Por ende el mantenimiento del regno es grande carga de sofrir e grande sennorio e grand poder que da Dios al que bien quiere. E en esta razon dixo vn sabio: non hay [2]) datil syn hueso, nin bien syn laserio. E por ende todo rey que judga su pueblo con verdad, e con lealtad, su regno dura syempre ante Dios. &-II-8. fol. 28 v. und 29 r.

Doch würde man sich einen falschen Begriff von den Flores machen, wenn man glaubte, sie bezögen sich nur auf das Verhältnifs des Königs zu seinem Volke, da vielmehr die meisten Capitel allgemein gültige Sentenzen aussprechen.

Ley XII. Del saber e de su nobleza e de la pro que viene del.

Mucho deuedes amar ser sabidores e aprendientes e non querades ser torpes, ca sy lo fueredes, perder vos hedes e por eso dizen que mas vale saber que haber [3]). Ca el saber guarda al omne, e el haber [4]) ha lo omne de guardar. E por ende dizen que el saber es sennor e ayudador. E sabida cosa es que los reyes judgan la tierra e el saber judga a ellos. [h, dem X theilweis folgt, schiebt hier folgende Stelle ein: y el saber es mucho asy que lo non puede ninguno saber todo. Pues deuedes de cada cosa tomar lo mejor. E sabed que el preçiamiento de cada vn onbre es segunt su saber, y la çiençia ha [5]) la de buscar el que la ama asy como el que perdio la cosa que mas amaua, ca en buscandola va en pos della quanto mas puede, y pregunta por elle a quantos falla, y buscala en quantas maneras puede y en

---

[1]) Die Handschrift h: que nascen en los panes quando non las escardan. Liest man hier las pennas statt los panes, so wird wohl die richtige Lesart hergestellt sein.

[2]) Die Handschrift: ay.

[3]) Die Handschrift: aver. Dies ist noch heute ein in Spanien selbst den Bauern geläufiges Sprichwort.

[4]) Die Handschrift: aver.

[5]) Die Handschrift: a.

quantos logares asma que la fallara. E cierta cosa es que todas las cosas del mundo han mayor preçio quanto menos fallan dellas, e otrosy han menos preçio de las que mas fallan fueras ende el saber y el seso que vale mas quanto mas ha [1]) ende onbre. E el saber es como la candela que quantos quieren, açienden en ella y se alunbran della y non vale menos, nin mengua por ende y el mejor saber del mundo es el que tiene pro al que lo sabe y esclaresçe la lunbre de la fee. ¿E quando se amuestra el sabio por de mala creençia y el torpe por de buena? y tan poco puede escusar el de buena parte al saber como la vida; ca con el saber conosçe onbre el bien y la merçed que Dios le faze y conosçiendola meresçerle ha. E la mejor cosa que puede haber [2]) el sabio es que faga lo que el manda; por ende poca cosa que onbre faga con saber, vale mas que mucho con torpedad. E sabed que algunos demandan el saber non a [3]) plazer de Dios, y en cabo tornaseles el saber a su seruiçio, ca [4]) el saber es lunbre y la torpedad escuridad. E por ende aprende el saber, ca en aprendiendolo fazes seruiçio a Dios. [h. fol. LXII r. und v.] E todo omne que fabla en el saber es commo el que alaba a Dios. E dos grotones son que nunca se fartan, el vno es el que ama el saber e el otro es el que ama el haber [5]), pues con el saber gana omne parayso e con el haber [6]) ha solaz en su solidad e con el sera [h. apuesto] [7]) entre sus eguales. E el saber le sera armas con que se defienda de sus enemigos, ca con quatro cosas se ensennora [8]) el que non ha derecho de ser sennor: la primera es el saber, la segunda ser ensennado, la terçera ser de buena creençia, la quarta ser de buena lealtad. Pues en el

[1]) Die Handschrift: a.
[2]) Die Handschrift: aver.
[3]) Die Handschrift: ha.
[4]) Die Handschrift: con.
[5]) Die Handschrift: aver.
[6]) Die Handschrift: aver.
[7]) Die Handschrift: puesto.
[8]) Die Handschrift h: ensennorea.

saber alça Dios los omnes viles e cunple los menguados [1]) e el saber syn el obrar es commo arbol syn frutto [2]). E el saber es dono que viene de la silla de Dios, por ende conviene al omne que obre bien con lo que sabe e non lo dexe perder. &-II-8. fol. 31 v.

Neuere Zeit.

Historia laurentina.

Ein kleines Buch, bezeichnet: e-IV-6, von 166 beschriebenen Blättern, deren einzelne Seiten fast immer zwei Stanzen geben, enthält, soweit es überhaupt vorhanden, das in der Ueberschrift bezeichnete Gedicht von Luis Cabrera de Córdova. (Vgl. Nicol. Anton. Bibl. Nova. II. 24, Ticknor history of Spanish literature. London 1863. II, 319, Anm. 36. III, 198, Anm. 27). |Obwohl die ersten Blätter des Werkes vom Brande gelitten haben, sieht man doch die Spuren desselben äufserlich nicht mehr, da ein neuer Einband sie verdeckt.

Der Verfasser, dessen literarische Verdienste sich auf einen 1619 veröffentlichten Bericht über Philipp II. gründen (vgl. Ranke in den Wiener Jahrbüchern der Literatur, XLVI. Bd. S. 236 über Cabrera's Felipe segundo rey de España), sagt in der seinem Gedichte vorausgeschickten Einleitung, er habe nach seiner Rückkehr aus Italien den Plan zu einer „poesia heroica" gefafst, die er auf 29 Gesänge von 100 und mehr Octaven berechnet habe. Wenn auch dem Bereiche der Dichtkunst angehörig, fänden sich in seinem Werke doch historische Ereignisse erwähnt. Die Fiction aber sei folgende: der Flufs Tajo, erfreut, dafs der König von Spanien an seinem ganzen Ufer herrscht, entschliefst sich in Aranjuez

---

[1]) h: alça Dios los onbres y fazelos seunores y guardadores del pueblo y el saber y el aver alça a los viles y cunple a los onbres menguados.

[2]) Diesen Satz läfst h hier aus und stellt ihn dafür ans Ende.

ein Fest zu veranstalten, zu welchem er von Neptun's Hofe durch einen „Paraninfo" einige Theilnehmer sich erbittet. Im Verlaufe des Gedichtes sollten die Küsten des mittelländisehen Meeres, der Tod des Königs Don Sebastian, die Gründung des Ordens von Alcántara und St. Jago, die Erbauung der Stadt Toledo nicht nur, sondern auch deren Merkwürdigkeiten, die Ankunft Tubals in Spanien und die Geschichte seiner Nachfolger bis auf Philipp II, Summa Summarum die ganze spanische Geschichte besungen werden. Bei solcher Anlage des Werkes ist es nicht zu verwundern, dafs wir belehrt werden, erst im 17. und 18. Gesange werde der eigentliche „Triumph" beginnen, bestimmt, die Philipp bei seinem Einzuge in Lissabon (1581) bereiteten Festlichkeiten zu verherrlichen. Der 23. Gesang, wird bemerkt, solle eine Schilderung des Escorial bringen.

Wie man sieht, hat es dem Verfasser an dem guten Vorsatze, seinem Gedichte eine erkleckliche Ausdehnung zu geben, nicht gefehlt. Vielleicht dafs er darüber erschrocken es vorgezogen hat, ehe er sich an die Ausführung des Ganzen wage, des Königs Meinung einzuholen, damit er möglicher Weise nicht ganz vergeblich arbeite, falls nach Vollendung des Gedichtes dieses der Majestät nicht gefallen sollte. Daher hat er dem Könige den ersten und die Hälfte des dreiundzwanzigsten Gesanges — ob „allerunterthänigst" erinnere ich mich nicht, doch ist es zur Freude aller Guten zu hoffen — vorgelegt, indem er hinzufügt: „suplico á V. M[d] le favorezca con verle y si pareciere que se ha acertado en algo y mandare V. M[d] que se le de lo que resta, se hara al puncto". fol. 2 v. Es scheint aber wohl, die Majestät habe keine Lust verspürt, das „lo que resta" noch zu lesen, da sich nur die, wie man sieht, als Probe vorgelegten Theile im Buche finden. Diese lassen es denn allerdings als ein Glück erscheinen, dafs wir uns nicht durch das Ganze hindurchzuarbeiten haben. Welch eine Anstrengung dies gekostet haben würde, zeigt zur Genüge die Erzählung der Schlacht von St. Quentin und die langweilige Brschreibung des Escorial, der zarten

Schimpfereien auf die Häretiker gar nicht zu gedenken, da diese einem Schreiber, welcher in der verpesteten Atmosphäre des zweiten Philipp lebte, natürlich erscheinen mufsten, ihm also nicht zur Last gelegt werden können, und nur Mitleiden erregen.

Las Obras satíricas del Conde de Villamediana.

Ein Papiercodex (J-III-15.) des 17. Jahrhunderts von 272 Blättern bewahrt uns aufser einer Anzahl kleiner, auf die spanische Geschichte, besouders auf die Regierung Philipp's des Zweiten und des Dritten bezüglicher Schriften (Vida interior del rey Phelipe 2° por Antonio Perez fol. 1—76. (Vgl. Ranke, Zur Geschichte des Don Carlos in den Wiener Jahrbüchern der Literatur XLVI. Bd. S. 244.) Extracto de la vida y prision del celebre Antonio Perez fol. 187—193. Relacion del nacimiento, vida, privanza, prision y muerte de Don Rodrigo Calderon Ministro y gran privado de Phelipe 3°. fol. 149—175 u. a. m.), auch die Gedichte des Grafen von Villamediana, und zwar nur diejenigen satirischen Inhalts. Da einige von ihnen sich auch unter den von Adolfo de Castro in dem zweiten Bande der Poetas líricos de los siglos XVI y XVII, dem 42. Bande der Biblioteca de autores españoles, herausgegebenen Poesías del Conde de Villamediana finden, andere Hartzenbusch in seiner sehr interessanten, in ihrer Gründlichkeit an den deutschen Ursprung des Verfassers erinnernden Arbeit über die Ursachen, welche die Ermordung des Grafen herbeiführten (vgl. Discursos leidos en las recepciones públicas que ha celebrado desde 1847 la real Academia española. Tomo tercero. Madrid 1865. pag. 41 fg.), veröffentlicht hat, so erübrigt uns nur, indem die schon publicierten Proben den Geist der Gedichte zu characterisieren hinlänglich geeignet sind, denselben solche Ergänzungen hinzuzufügen, von denen vorauszusetzen ist, dafs der

Inhalt derselben ihren Druck in Spanien nicht begünstigt. Sicherlich dürften sie die vier Ausgaben des 17. Jahrhunderts nicht gebracht haben. Wenigstens sagt Castro, in ihnen fehlten „las sátiras contra determinadas personas“, a. a. O. Apuntos biográficos, S. LIV, ohne hinzuzufügen, woher er selbst die in seiner Ausgabe befindlichen Gedichte, welche auf bestimmte Persönlichkeiten, z. B. Rodrigo Calderon, Vergel, los validos de Felipe III, etc. gemünzt sind, genommen; schwerlich entstammen sie unserer Handschrift, da weder Hartzenbusch, noch Castro diese erwähnen. Sie werden daher wohl nach einem Manuscripte der Biblioteca nacional in Madrid mitgetheilt sein. Da ich dieses leider nicht eingesehen, kann ich auch nicht sagen, ob und in wie weit es mit der Escorialhandschrift übereinstimmt. So viel ist gewifs, beiden müssen manche Gedichte gemeinsam sein, indem wir fast allen von den genannten spanischen Gelehrten mitgetheilten satirischen Ergüssen in der letzteren begegnen. Aus dieser geben wir zunächst die auf den Beichtvater Philipp's III. sich beziehenden, welcher von dieses Königs allmächtigem Minister, dem Herzoge von Lerma, berufen, sich mit dessen Sohne, dem Herzog von Uzeda, zum Sturz jenes verbündet, Grofsinquisitor geworden, natürlich bedeutenden Einflufs gehabt, endlich nach Philipp's III. Tode mit seinem Verbündeten fortgeschickt wurde (1621).

El confesor que en privanza
Fué con todos descortes,
Le embiaron á Huete [1]) que es
Lugar de enseñar crianza.
Acabóse la bonanza,
Sin él el mundo se ve.
Fraile simple dizen que
Le dejan para acertar,
Fraile le podrán dejar,
Que simple siempre lo fué

fol. 197 r. und v.

---

[1]) Ein kleiner, nicht gar weit von Madrid entfernter Ort, von dessen Annehmlichkeit der Volkswitz charakteristisch sagt: Huete, míralo y vete.

Del confesor se imagina
Que fué á Huete, ay que dolor!
Con orden de que el prior
Le diese úna disciplina.
Providencia fué divina
Comprenderle en la expulsion.
Murmúrase que es ladron;
No lo afirmo, pero sé
Que en quien guarda poca fe,
No está bien la inquisicion.
fol. 198 v.

Ebenso wenig wird der Patriarch verschont.

Al Patriarca.

Aqui yace el Patri-cofre
Que pudo ser Patri-arca,
A quien derribó la Parca
Tambien como á San Onofre.
Conquistó como Godofre
Avnque no la tierra santa.
Enseñó á reina y ynfanta,
Y todo quanto sabia
Pudo enseñar en un dia,
Tanta fué su ciencia.
fol. 220 r.

Am zahlreichsten jedoch sind die auf die Minister Philipp's III. sich beziehenden Spottgedichte, so auf den Duque Cardinal, den in einer Reihenfolge von Décimas folgende trifft:

Y quando en trabajos tantos
Mira á su rey en su reyno
Sin temer cielo ni ynfierno
Con sus tramoias y encantos,
Edifica templos santos
Para ilustrar su memoria.
Y fué tal su vanagloria,
Y su locura fué tal,
Que se hizo cardenal,
Con que echó el sello á su historia.
fol. 204 v.

In gleicher Weise greift Villamediana des Cardinals Nachfolger und Sohn an, den schon genannten Herzog von Uzeda, Minister von 1618—21.

Una estrella que jamas
Se vió por injustas leyes
Trajo á Uzeda, no tres reyes,
Mas tres vireyes, que es más.
Ofreciéronle á compas
Cada cual de su tesoro,
Y guardándole el decoro
Le dieron con gusto immenso
Ninguna mirra, ni incienso,
Que todos tres dieron oro.
fol. 206 v.

Dafs Rodrigo Calderon, welcher aus niedrigem Stande sich zu hohen Würden emporgeschwungen, 1619 jedoch gefangen genommen und 1621 nach Philipp's III. Tode hingerichtet wurde, nicht leer ausgeht, ist nur zu natürlich, und zwar wird er sehr oft mit bitterem Spotte angefeindet.

Don Rodrigo Calderon
Quiso igualarse á su dueño [1])
Siendo grande, él tan pequeño
Que apénas se supo el Don.
En esto de ser ladron
Muy bien igualarse pudo,
Pues le vió el mundo desnudo
Y ya le mira vestido,
Con títulos guarnecido
Dosel, corona y escudo.
fol. 205 r. und v.

Que sentirá Calderon
Quando sus delitos mire!
Justo es que llore y suspire
Su mal pensada traicion,
Pero si fuera Sanson
Y a las colunas se asiera,
Que acompañado muriera!
Que en hurtar y otros delitos
Le acompañan infinitos,
Aunque se han salido fuera.
fol. 209 r.

Doch ist es billig zu bemerken, dafs Villamediana, wie viel er auch den Lebenden durchgehechelt haben mag, dem Muthe, mit welchem Calderon dem Tode ins

[1]) Der Herzog von Lerma.

Gesicht sah, mehr als einmal seine Anerkennung zollte, so z. B. in einem längeren Gedichte.

Á la muerte de Don Rodrigo Calderon.

Las voces de un pregonero
Mal animadas escucho,
Triste sin duda es la causa
Que obliga á piedad al vulgo.
Castigo suena de un hombre
Que á ser escarmiento á muchos
Hoy sale por homicida; [1])
Si hay otro cargo, es oculto.
Sobre un funesto teatro,
Repite el ministro duro,
Que ha de enseñar su cabeza
Los desengaños del mundo.
Llegar quiero á conocerle
Mas aunque atento le busco,
Largo escuadron de caballos
Le esconde en tropel confuso.
No se ve sinó alguaciles [2])
En numeroso concurso,
Todos en silencio y todos
Dolor publicando mucho.
Allí sospecho que viene,
Porque se descubre un bulto,
De horror tan mortal cubierto,
Que á mi, me alcanza su luto.
Cruz me parece ó me engaño
La que lleva al rostro junto,
Que bien le asegura el cielo
Llevar la llave en el puño.
Ya tengo presente al hombre,
Varon de mármol le juzgo,
Qué en su semblante no imprime
Señal de miedo importuno.
Tres años que en una cárcel,
Siglo con lo siempre oscuro,
Mal con la color se prueban,
Desmiéntelos lo robusto.

---

[1]) Calderon wurde des an dem Alguazil Agustin de Avila begangenen Mordes und vieler Erpressungen für überführt erklärt und demnach zum Tode verurtheilt.

[2]) Der Alcalde von sechzig Alguazilen umgeben begleitete Calderon.

Barba y cabello crecido
Lastimamente rubio
Le ponen más venerable,
Más crespo á tantos disgustos.
Que airoso contra el peligro
La silla oprime del bruto [1])!
Como á una fiesta, al maior
Se va de los infortunios.
Que humilde tambien se abraza
Del Cristo piadoso y puro!
Quanto los ojos lo riegan,
Los labios vuelven en gusto.
No le animan religiosos
Bien que le cercan algunos,
Que han de comprar las edades
Constancia del valor suyo.
Válgame Dios! ¿No es aqueste,
Viéndole estoy y dudo,
Quien trono fijó en España,
Sinó el primero, el segundo?
¿No es este quien en su mano
La suerte de todos puso?
De la fortuna el antojo?
Del tiempo el favor caduco?
Que así se acaban las dichas!
Que así el poder vuelve en humo!
¿Como se pretenden glorias
Que dan tan amargo el fruto?
Que ha dejado á este tiempo
De miserias el horror suyo!
Creció á ser árbol frondoso —
Tronco morirá desnudo.
De rodillas ya en la tierra
Llora copiosos diluvios,
Ya se levanta al cuchillo
Sangriento aun ántes del uso.
No se olvida del esfuerzo,
La muerte aguarda, no el gusto,
Solo él tocó sin desmayo
La vecindad del sepulcro.
Sentóse en la fatal silla,
Ya está en poder del verdugo,
Y abrazándole perdona
Su rigor forzado y justo.

---

[1]) Noch heute ist es Sitte in Madrid, dafs die zum Tode Verurtheilten auf einem Esel nach dem Richtplats reiten.

Con un tafetan le liga
Los ojos, y en este punto
Ya le deguella, ya queda
Del alma su cuerpo viudo.
(fol. 226 r. — fol. 227 v.)

Indessen nicht blos die Minister Philipp's III., so wie deren Helfershelfer, von welchen wir hier nur Tomas de Angulo, Pedro de Tapia und Jorge Tobar erwähnen, sahen sich dem Spotte des Grafen ausgesetzt, sondern auch der mächtige Günstling Philipp's IV., der Conde-Duque de Olivarez, auf welchen zwei Décimas in der Sammlung zielen. Von diesen hat jedoch die eine: La carne, sangre y favor schon Hartzenbusch a. a. O. S. 87, nebst einem dritten, allgemein gehaltenen, mitgetheilt. Dafs nicht mehr sich finden, kann nicht Wunder nehmen, weil anfänglich Villamediana grofse Hoffnung auf Philipp IV., und also auch wohl auf den gleich zu Anfang der Regierung dieses Fürsten mächtigen Minister gesetzt zu haben scheint. Von dieser Ansicht aber gründlich zurückzukommen, blieb dem Dichter nicht Zeit. Wurde er doch schon im 16. Monate nach Philipp's IV. Regierungsantritt ermordet.

Que Uzeda sienta su muerte
No es mucho, porque perdió
Lo que á su padre quitó,
Codicia arrogante y fuerte.
Pero nuestro rey que advierte
Que va imitando á Luzbel
Olivarez, qual Miguel
Hoy derribado le pone,
Sin que su llanto le abone,
Qué es cocodrilo cruel.
fol. 208 v.

Obwohl dem strengen Wortsinne nach man annehmen mufs, diese Décima sei nach dem Sturze des Conde Duque geschrieben, rühre demnach nicht von Villamediana her, ist es doch wegen Uzeda's Erwähnung wahrscheinlich, dafs hier ein frommer Wunsch in Form einer Thatsache ausgesprochen worden. Denn dafs nach

der wirklich erfolgten Entlassung des Grafen Olivarez 1643 noch an die zweiundzwanzig Jahre vorher erfolgte Uzeda's (1621) in der hier geschehenen Weise erinnert worden, erscheint wenigstens nicht wahrscheinlich.

Auch der Herzog von Ossuna geht nicht leer aus:

Tambien Nápoles dirá
Que Osuna la saqueó.
Así lo creyera yo
Á ser el duque un bajá;
Qué no porque rico está,
Usurpó bienes agenos,
Ántes por respectos buenos
Fué tan humilde que el rey
Le dió oficio de virey,
Y aspira á dos letras menos.

fol. 208 r.

Dafs ein Dichter, welcher so unumwunden sich aussprach, selbst gegen Personen, deren Gewalt er zu fürchten hatte, nicht unangefochten bleiben konnte, liegt auf der Hand. Auch entging ihm selbst nicht die Gefahr. Dafür zeigen Strophen wie diese:

Abra Vuestra Majestad
Los ojos de la razon
Y verá cuan sin pasion
Le cuento toda verdad.
Cualquiera villa ó ciudad,
Lugar pequeño ó cortijo,
Tiene por caso muy fijo,
Y es justa razon le quadre,
Que pues se apartó del padre,
Se aparte tambien del hijo [1]).
Todo el mundo con razon
Si el gran rijor no temieran,
A vozes altas dijeran
Del uno y otro ladron.
Yo que sigo la opinion,
Y á castigar ya se empieza,
Quiero decir con certeza
Lo que siento de verdad,
Aunque Vuestra Majestad
Mande cortar mi cabeza.

fol. 202 v. — 203 r.

---

1) Bezieht sich auf den Herzog von Uzeda und dessen Vater, den Herzog von Lerma.

Uebrigens scheint Villamediana eine hohe Meinung von seinen poetischen Erzeugnissen gehabt zu haben, wie er denn sich in der auch von Castro a. a. O. Apuntos biográficos S. LIII mitgetheilten Décima vom Volke zurufen läfst: „Profetiza, profetiza" und bei Gelegenheit seiner Verbannung (1618) ausruft:

Por Dios, que me has contentado
Conde de Villamediana!
Volveránte acá mañana,
Porque muy bien has cantado.
No importa estar desterrado,
Qué á los cielos te levantas
Con esas verdades santas,
Y cree que el leon [1]) te mira
Blando, suave y sin ira,
Y gusta de lo que cantas.
fol. 232 v.

Zeugte nicht das andere, so eben citierte Gedicht von einem gleichen Selbstbewufstsein, — welches zu steigern die für den Grafen so ungemein schmeichelhafte Erwähnung desselben von Seiten des Cervantes in seinem Viaje del Parnaso, cap. II und VIII nur zu geeignet war, — so wäre man versucht, das obige für unächt zu halten. Dafs es aber sich in diese Sammlung Gedichte verirrt, wäre weiter nicht auffallend. Denn es findet sich hier zweifellos ein Sonett, welches Villamediana nicht zum Verfasser haben kann. Wir meinen das „Al príncipe de Cales quand o vino á casarse" fol. 219 v. Da nämlich der unglückliche Graf den 21. August 1622 ermordet wurde, ist es unmöglich, dafs er die am 17. März 1623 in Madrid erfolgte Ankunft des Prinzen von Wales zum Gegenstande eines Sonetts gemacht hat. Aufserdem wäre noch die Frage, ob eine „Glosa del Padre nuestro al rey Philipe 4°", welche beginnt:

Prudente rey á quien aman
Tus vasallos de mil modos
Y en esta apretura todos
Aunque eres niño, te llaman
Padre nuestro. fol. 221 v.

[1]) Anspielung auf den Löwen von Castilien.

und eine Glosse des Dios te salve María unserm Dichter angehören. Was mir einigermafsen die Sache zweifelhaft macht, ist der Gedanke, dafs die hier mitgetheilte Glosse des Vaterunser möglicher Weise diejenige Quevedo's, welcher bekanntlich eine solche schrieb, sein könnte.

Indessen, da das Gedicht Quevedo's mir nur dem Namen nach bekannt ist, mufs ich es dahingestellt sein lassen, ob es etwa hier unter Villamediana's Namen mitgetheilt worden oder ob wir ein selbständiges Gedicht des Grafen in der Glosse zu sehen haben. Um die Sache daher möglicher Weise zur Entscheidung zu bringen, habe ich die Anfangsstrophe mitgetheilt. Freilich könnten auch beide Dichter eine Glosse des Vaterunser geschrieben haben, oder die des Quevedo, wenn sie mit derjenigen dieses Codex identisch sein sollte, nur dem berühmten Autor untergeschoben sein (was bekanntlich mit vielen Satiren geschehen), den Grafen von Villamediana aber, mit dessen übrigen Satiren beide Glossen im Tone, besonders die zweite im Verspotten der angegriffenen Persönlichkeiten übereinstimmen, zum eigentlichen Verfasser haben, falls nicht etwa unumstöfsliche Gründe für jenen sprechen sollten. Sei dem indessen wie ihm wolle, beide Gedichte dienen dazu, uns die Zeit, welcher sie angehören, vollständiger kennen zu lehren. Daher möge die zweite, wohl jedenfalls unbekannte Glosse, hier einen Platz finden.

Ya que con acuerdo santo
Vas castigando ladrones
Hasta apurar sus bolsones,
De su hechizo y de su encanto
Dios te salve.
Mil castigos intentar
Puedes Phelipe divino,
Que ya te enseña el camino
Y siempre te ha de ayudar
María.
Tu gobierno no te engaña,
A ninguno no perdona
Que ha usurpado tu corona,
Verás de riqueza a España
Llena.

Con brevedad los castiga,
No gozen más de lo hurtado,
Pues que Dios su luz te ha dado,
Que está lleno el mundo diga
De gracia.

No dilates el consuelo,
Deshágase el Calderon,
Mira que en esta ocasion,
Supremo poder del cielo,
El señor es contigo.

Acábese, santo rey,
El Patricofre y Buldero,
No venga en caer postrero
Pues que se llama tu ley
Bendita.

Por ignorante te digo
No se quede el Burgales,
Y podrán decir despues
Que quien dió justo castigo,
Tú eres.

Los regidores, señor,
Tan conocidos ladrones,
Quítales las ocasiones,
Que esta es la órden mejor
Entre todas.

No hallen en tí clemencia
Los que de nuestro sustento
Fundaron torres de viento.
Hallen en tí resistencia
Las mugeres.

La justicia has ensalzado,
Y por ser recto y prudente
Eres de toda la gente
En la voz comun llamado
Bendito.

Tanto ignorante destierra
Que ha destruido tu reino,
Mira que tu mal gobierno
Ha quitado de la tierra
El fruto.

No tengas más sufrimiento,
Echalos en el profundo,
Que se tragan todo el mundo
Y te falterá el sustento
De tu vientre.

De todas intercesiones
Procura, señor, librarte,

No sean contigo parte,
Y dí en todas ocasiones:
Jesus.

Mira, señor, que es dolor
Que roban á tus vasallos!
Si empiezas á castigarlos,
Siempre será en tu favor
Santa María.

Si acabas de restaurar
Tus reinos, que es gran hazaña,
Harás con esto que España
Nunca cese de invocar
Madre de Dios.

Ya las voces de este reino
Han penetrado los cielos,
De ellos vienen los consuelos;
Que tengan tambien govierno,
Ruega.

La malicia has de acabar,
Quita malos consejeros
Que nos roban los dineros,
Como rey has de mirar
Por nosotros.

Darás los crueles sustos,
Quitando los embarazos,
Quiebra para hurtar los brazos,
Mira que destruyas juntos
Los pecadores.

No se dilate un momento
Restauracion tan notoria;
Si has de salir con victoria,
No se te acabe el aliento
Ahora.

Ya suena divina fama
De un niño viejo en la tierra,
Pues que los malos destierra,
Va imitando antigua rama
En la ora.

Si en el reino tantos males
Duraron qual lo pasado,
Presto se viera acabado,
Pues se mirarán señales
De nuestra muerte.

Restaurador conocido,
Phelipe, vivas mil años!

Donde sin temor ni engaños
Seas del mundo temido.
Amen Jesus.
fol. 223 v. — 225 v.

Sobre Representacion de Comedias.

Nur um dem Mifsverständnisse, zu dem der obige Titel eines Briefwechsels (N-I-12. f. 266 fg.) zwischen D. Gregorio Galindo und dem Marques de la Mina Anlafs geben könnte, zu begegnen, sei bemerkt, dafs der Brief des Ersteren sich auf früher erhobene Beschwerden, die der Bischof gegen die Comödien im Interesse seiner „amadas ovejas" erhoben, bezieht, wohingegen die Antwort des Letzteren, interimistischen Gouverneurs von Catalonien, die vom Papste und allen Fürsten nicht nur gestatteten, sondern auch von Cardinälen, Königen u. s. w. besuchten Comödien vertheidigt, aus denen übrigens alles Anstöfsige sorgfältig entfernt werden solle. „La multitud no se gobierna siempre por lo mejor; contentémonos si se consigue lo bueno, y ni los cauterios suelen atajar la llaga inficionada ni los decretos rigurosos atraen los pueblos que tal vez se despechan con lo mismo que se les oprime", lautet die Antwort des Staatsmannes, die wir ihm um so höher anrechnen müssen, je weniger richtige Ansichten in den Kreisen, in welchen er sich bewegte, herrschten.

Sobre la verdadera Pronunciacion de la Lengua castellana.

Den in der Ueberschrift bezeichneten Gegenstand sah sich Ambrosio de Morales veranlafst in einem Antwortsentwurf auf einen Brief Figueroa's zu erörtern. Doch ist das Schreiben des Ersteren, wie schon Hr. Prof. Ebert bemerkt hat, nicht beendet, so dafs von einer erschöpfenden Behandlung der Frage nicht die Rede sein kann. Da indessen das Bruchstück sich gerade mit der Aussprache des X beschäftigt und auch den bei uns so berühmten Grundsatz: Schreib wie du sprichst, aufstellt,

so lohnt es wohl der Mühe, genauer auf die beiden Schreiben einzugehn. Dabei ist jedoch vorweg zu bemerken, dafs Figueroa's Brief nicht, wie Prof. Ebert angibt, vom 20. Aug. 1520, sondern vom Jahre 1560 datiert ist.

In seinem Schreiben (L-I-13. fol. 184 fg.), wünscht Francisco de Figueroa von seinem früheren Lehrer Aufklärung über einige ihm bei seiner langen Abwesenheit von Spanien aufgestofsene Zweifel. Zuvörderst fragt er an, ob die Buchstaben eines Wortes der Aussprache desselben entsprechen müssen, so dafs keine verschwiegen werden und kein vom Geschriebenen verschiedener Laut gehört werde. Im Italienischen hört man das doppelte cc, tt, ll, ff, mm und nn sehr wohl, während im Spanischen alle diese Doppelconsonanten wie die einfachen ausgesprochen werden. Auch weifs der Fragsteller nicht, ob in den Verbis in co, z. B. *paresco*, *ofresco* in allen Formen ein s zu setzen ist, z. B. *ofresce*, *parescy*, wie Einige thun, da man es doch in der Aussprache nicht hört. Endlich „En los verbos que tienen por penultima i, commo *pido*, *sigo*, *siruo* etc. y otros que la tienen por antepenultima en el thema o en la segunda persona, commo *pierdo*, *vengo* etc. acostunbra nuestra lengua mudar la i en e en la 1ª y 2ª pers. del plur. del indic.: *pedimos*, *dezis*, *perdemos*, *venis* y en todas las personas del preterito imperfecto: *seguian* etc. y no se si en algunos perfectos: *segui*, *pedi* y en los infinitiuos: *querrer*, *seruir* y aun en otros tiempos, pero porque en *biuo* no ay esta mudanza y en *escrivo*, *recibo* no la hazen algunos, suplico a V. me de alguna regla a lo menos aviso de lo que hare especialmente en estos dos verbos tan frequentes. Tambien quitan algunas vezes las ss a *escrivo*, *espero* y otros semejantes y no se con que razon pues la pronunçiaçion se las da bien claramente (fol. 185 r.) Warum werden cc, pp, tt und ff verdoppelt?

Am Rande des Briefes finden sich, augenscheinlich von der Hand des Morales, einige weniger bedeutende Bemerkungen. Von diesen sei nur die hervorgehoben, welche behauptet, wenn mit Nachdruck gesprochen würde, höre man die Doppelconsonanten.

Der Entwurf (L-I-13. fol. 234 fg.) der Antwort ist folgender. Keine Sprache sei weder in der Aussprache, noch in der Orthographie so einfach als die spanische. Darin gleiche sie der Lateinischen. Das Griechische sei schon schwieriger. Auch das Italienische werde anders gesprochen als geschrieben, wohingegen sich im Spanischen nur wenige Unterschiede zwischen Aussprache und Orthographie fänden.

„Que esta simplicidad y sencillez de la escritura y pronunçiaçion sea muy natural a nuestra lengua, entiendese como por muy manifiesta sennal por lo lleno que ama en las letras sin poder sufrir por ninguna via ni manera que se la quite a la letra ninguna punto de su valor, sino que sea en la pronunçiaçion la letra basta y muy torpe si de suyo lo es en la escritura, sin ser licito a delgazalla ni dalle nada de sutileza y delicadeza. Sea el exemplo manifiesto. En latin y en italiano tambien y principalmente en griego assi pronunciamos la x que la hacemos pedaços (darüber geschrieben: desmembramos) por no pronuncialla toda entera, quasi como que nos pareçe que toda entera seria una pesadumbre odiosa a los oidos y que repartida entrara con graçia sin tan grosero estruendo como toda entera hiziera; por esto es ley de pronunciar en griego y muy vulgar principio la ξ, que la partan en sus dos mietades de c y s, y assi escriviendo Ἀλέξανδρος, nos mandan pronunçiar como si escriviesen Alecsandros y lo mismo guarda el latin y el italiano. Pues estando escrito en castellano *dixo*, ¿quien hay tan rudo o tan mal entendido que para delgazar la x diga y pronuncie *dicso*? Pues llegaos por amor de mi adonde hallaredes escrito *floxo* a sutilizar en la pronunçiaçion la x y deshazella y dezir *flocso*, si quereis hazer que se rian de vos todos los que os oyeren aunque no sean tan desembueltos como nuestros collegiales teologos. Esto es tanto que se podria sufrir en alguna manera en el griego y latin que se pronunçiasse basta la x, donde se manda sutilizarse y en castellano de ninguna manera se permite que se sutilize." fol. 234 v.

Keiner werde *Plutarcho* schreiben sondern *Plutarco*, ebenso *Agustin* und *Geronimo*, verschieden vom Lateinischen. Dies komme daher, daſs jede Sprache ihre eigenen Laute bilde. So habe auch das Spanische viele lateinische Wörter umgewandelt z. B. *cognoviste* in *conociste*, *cognoverunt* in *conocieron*, *fecit* in *hizo*, *mensa* in *mesa*. Nach demselben Gesetze sei das Lateinische mit dem Griechischen verfahren. „Ponemos por lo mejor pronunçiar como el natural del lenguage pide, tengamos tambien por mejor el escrevir como pide el pronunçiar. El pronunçiar assi es bueno, el escrevir assi lo ha de ser, pues se escrive para se pronunçie lo que se halla escrito. Vocavit alter tumulum testimonii, alter acervum testis, uterque juxta proprietatem lingua suae" (fol. 235 v.), mit welchen Worten das Bruchstück endet.

Hermann Knust.

(Fortsetzung folgt.)

Die Liederhandschrift 231 der berner Bibliothek.

Nachstehende zwanzig Lieder, wovon eines unvollständig, sind der Handschrift 231 der berner Stadtbibliothek entnommen, welche in Herrig's Archiv Band XLII, Heft 1. p. 68, beschrieben ist. Da sie noch nicht gedruckt worden und, trotz mancher Fehler, wichtige Lesarten enthält, so dürfte deren Herausgabe den Lesern des Jahrbuchs willkommen sein. Die Lieder, welche in dieser Handschrift auf 8 Blättern klein 4°, meistens mit Notenbeilagen, aufbewahrt sind, werden zum grofsen Theile dem König Thibaut zugeschrieben; nur das 16. wird in pariser Hdss. unter den Liedern des Gauthier d'Espinas, das 18. unter denjenigen des Thierry de Soissons angeführt (P. Paris les manuscrits franç. etc. VI). Hier stehen sie alle ohne Verfassernamen.

Indessen ist es möglich, da doch im Liede 5 der König sich selbst nennt, dafs auf einem der verloren gegangenen Blätter, derselbe als Verfasser angeführt, und alle darauf folgenden Lieder, ohne Namen, als von ihm herrührend betrachtet wurden. Die Schrift ist nicht älter als die Neige des XIII. Jahrh.; sie ist gröfser, aber nicht so leicht zu lesen wie diejenige der Liederhandschrift 389, welche freilich, in dieser Beziehung, als ein Muster gelten darf.

Zum Verständnifs des Textes, habe ich andere Lesarten, aus der berner Hds. 389 (diese beiden Hdss. haben 7 Lieder gemein), aus der Sammlung der Lieder Thibaut's von Tarbé (Reims 1851) und derjenigen von la Ravalière (1742) beigefügt. Die Lesarten der Lieder der berner Hds. 389, wovon eins bei Wackernagel (afr. L. und L.), 4 in Herrig's Archiv (XLI, XLII) abgedruckt sind, und welche ich der Handschrift selbst entnommen, bezeichne ich mit B., den Text von Tarbé mit T., indem

ich die andern Lesarten, die bei ihm verzeichnet sind, noch angebe. Tarbé hat auch die berner Hds. 231 in der Abschrift Mouchet benutzt, aber die Varianten, die er daraus anführt, sind sehr ungenau. Den Text endlich der Ausgabe von la Ravalière bezeichne ich mit R.; nach der Hist. litt. XXIII, p. 801 soll dieser Text die Hds. 7222 genau wiedergeben, der Herausgeber selbst aber scheint zu sagen, dafs er verschiedene Hdss. benutzt habe. Diese Lesarten nun (für 2 Lieder bleiben sie aus) reichen gewöhnlich hin, um den Text unserer Handschrift zu erklären, da wo er verderbt ist, aber freilich nicht um ihn kritisch wiederherzustellen, was auch nicht, mit so wenigen Mitteln, meine Absicht sein konnte. Um der Wahl des Lesers nicht vorzugreifen, habe ich alle nöthigen Verbesserungen wovon viele in die Augen fallen, am Ende nachgetragen und verzeichnet; es gibt deren leider nicht wenige.

Strophen und Verse der Lieder unserer Hds. sind, wie diejenigen der B. Hds. 389, fortlaufend geschrieben; nur deutet meistens ein grofser Buchstabe den Anfang jeder Strophe an. Die einzelnen Verse sind, bisweilen ungenau, bis zum 6. Liede mit Querstrichen, von da an mit Punkten, von einander getrennt. Da ich jedoch den Nutzen nicht einsehe, Gedichte wie Prosa abzudrucken, so habe ich diese Anordnung der Hds. nicht beibehalten. Trennungs- und Unterscheidungszeichen, Cedillen, V für U, hier und da ein Accent, das sind die einzigen Aenderungen die ich mir noch erlaubt habe. Konsequent ist diefs Verfahren freilich nicht; ich gehe aber von dem Grundsatze aus, dafs man die Handschriften so treu als möglich wiedergeben soll, ohne jedoch dem minder geübten Leser das Verständnifs unnöthig zu erschweren. i in j zu ändern erschien mir nicht nothwendig; über die Richtigkeit der Aenderung von U in V mag in einigen Wörtern Zweifel herrschen, aber eins von beiden mufs doch geschrieben werden, und das ist also kein Grund um überall U zu behalten. Was endlich die Sprache der folgenden Lieder betrifft, so gehört sie keiner besonders

ausgesprochenen Mundart an; sie ist weder burgundisch, noch auch streng picardisch, sondern liegt mitten zwischen jenen beiden Dialekten.

---

fol. 1

espoir.
De la chartre a la cel amours;
et si i a mis trois portiers:
Biausanblans a non li prumiers,
et Biautez cent en fet seignours;
Dangiers est mist a l'uis devant,
un ort felon vilain puant
qui moult est fel pautonniers,
straians et vistes et hardiz;
moult tost out un home saisi.

Qui porroit soufrir les tristours,
ne les assaus de ses huissiers?
Onques Rollanz ne Oliviers
ne soufrirent si fort estour.
Il vainquirent en combatant;
mais ses vaint en humiliant.
Soufrir en est confannonniers.
En cest estour, dont ie vous di,
n'a nul secours fors de merci.

Dame ie ne dont mais riens plus,
fors tant ne faille à vous amer;

Dieses Lied, hier nur bruchstücklich vorhanden, wird in der B. hds. 389 dem Pierre de Gant zugeschrieben (Herrig's Archiv No. XX). Tarbé nach Ms. 184 Suppl. français, 7613 anc. f. franç. 66 Cangé, und Mouchet.

1) ont les cleis B. a la clef T. — 2) ont mis B. — 4) et de bonteit ont fait signor B. et bonté en est faït s. T. — 5) ont mis B. T. — 6) un ort vilain ser et puant B. — 7) ke tant est fel posteïs B. q. molt est maus et p. T. — 8) li dui en sont prou et hardi B. cil trois sont ruistes et hardi T. — 9) et si ont tost un amant pris B. ont un amant saisi T. (7613). — 10) tr] essaulz B. trestours T. — 11) et les tormens des trois portiers B. et les T. et les destrois R. — 13) ne vainquirent si grant estor B. ne vainq. si grans estours T. — 14) il vaincoient B. — 15) amors voint en h. B. ces vainquent en h. T. — 16) des trois ont fait confenoiers B. — 17) sil est ensi com ie v. di B. — 18) n'i at pitié fors ke B. secours] confort T. — 19) douce dame ne dout tant riens B. d. ie ne redout rien plus T. — 20) ke ie ne f. à. B. fors que ne f. T.

tant ai empris à endurer
que ie sui vostres tout par us;
et se il vous en poise bien,
ne m'en puis ie partir pour rien,
que n'aie le remembrer
et que mes cuers ne soit ades
en sa prison et de moi pres.

2.

Tant ai amours servies longuement,
que des or mais ne m'en doit nus reprandre
se ie m'en part; or a Dieu les conmant;
c'on ne doit pas touz iours folie enprandre;
et sil est fos qui ne s'i set deffendre,
ne n'i connoist son mal ne son tourment.
On me tenroit des or mais pour enfant;
que chascuns tans doit sa raison atendre.

Je ne sui si com cil autre gent
qui ont amé, puis n'i veulent entendre
et dient mal, par vilain maltalent.
Mais nus ne doit seignor service rendre,
encontre lui mesdire ne mesprendre;
et s'il s'en part, parte s'en bonement.
Endroit de moi veil ie que tuit amant
aient gent, quant ie plus n'i puis prandre.

---

21) apris B. T. — 22) sui toz vostres B. — 23) et se vos en pesoit or b. B. pesoit T. — 24) n'en puis ie p. T. — 25) ke ie n'aie B. T. — 27) dedans la chairtre et de vos pres B. T. sa] la p. et de moi p. T. (184). — Dame, quant ie ne sai guiller, merci seroit de raison mais de sostenir si greveux fais. T. und auch B. 231.

2. B. 389. fol. 229. T. p. 125 nach Hdss. 7613, 66, und Mouchet. Hier Noten auf 5 Linien, über die Verse der ersten Strophe.

1) servie B. — 2) nuls B. — 3) Dé — conmans B. le R. — 4) on ne doit pais t. i. f. aprendre B. on R. — 5) ne s'en seit d. B. T. R. — 7) on m'en t. B. — 8) que] car T. R. — 9) ie ne seux pais si com celle B. sui pas si T. R. — 10) pues se veullent containdre B. et puis se vuelent contendre T. R. — 11) par vil.] per lor fol essiant B. — 12) c'on ne doit pais s. s. vendre B. on ne doit pas s. s. vendre T. R. — 13) ne vers amors m. B. T. R. — 14) mais s'on s'en pairt, per son s'en b. B. mais qui s'en p. etc. T. R. — 15) veil bien ke t. B. — 16) aient grant bien quant ie plux n'en p. p. B. aient grant bien q. ie rien n'i T. R.

Amours m'a fet grant bien iusques ici;
qu'ele m'a fet amer ici, sans vilonnie,
la plus tres bele et la meillour aussi,
au mien cuidier, qui onques fust choisie.
Amours la veult et ma dame m'en prie,
quant delivré m'a de sa seignourie,
ne ie n'en part et ie moult l'en mercie
quant, par le gré ma dame, me chasti;
meillour raison ne quier à ma partie.

Autre chose ne m'a amors meri,
de tant com i'ai esté en sa baillie;
mais bien m'a Diex par sa pitié gari,
quant eschapez li sui sanz perdre vie.
Onc de mes ielz si belle eure ne vi;
s'en cuit ie faire encor maint geu parti
et maint sonet et mainte renverdie.

Au conmencier se doit on bien garder
d'entreprandre chose desmesuree;
mais bone amour ne laist home apenser
ne bien choisir ou meite sa pensee;
plus tost en estrange contree
ou il ne pot ne venir ne aler,
c'on ne fet ce c'on puet touz iours trover.
Ainsi est bien la folie esprovee.

Or me gart Diex et de mort et d'amer
fors de cele que on doit aourer,
ou l'en ne puet faillir à grant soudee.

---

17) eniusca ci B. R. grans biens T. — 18) ameir sans velonnie. B. ele m'a f. a. sans v. T. R. — 19) la plus belle B. — 20) a m. c. — fuist ch. B. qui onques fust mien enscient ch. T. R. — 21) le velt B. le vuet T. R. — 22) fehlt B. T. R. — 23) ke ie m'en pairce et — merci B. que ie m'en parte — merci T. R. — 24) greit — m'en B. m'en T. R. — 25) r. n'ai ieu en ma pairtie B. n'ai ie de ma p. T. nen ai de ma p. R. — 26) nulle chose B. T. — 27) d'itant R. — 28) nach v. 28 folgt 22 T. R. quant delivreis seux de sa signorie B. — 29) et eschap. en seux sans p. v. B. en sui T. et k'escapez li etc. R. — 30) ains de B. T. R. — 31) si cuit aincor f. maint B. si cuit ie f. T. R. car s'en ferai encor m. T. (7613). — 32) Mehrzahl B. renverdie] envoisserie T. (7613). — 33) à B. — 34) demesuree B. — 35) bone] fine B. apenser] aseneir B. ne laisse hom penser R. — 37) plus t. ainme on en estr. paix. B. aime on T. R. — 38) ou on ne puet B. T. R. — 39) ke cen c'on puet veoir et esgardeir B. — 40) ici ai bien ma f. esp. B. iluec ai bien ma T. iluec est bien la R. — 41) et d'amors et d'ameir B. R. et d'amie et d'amer T. — 42) fors de celi cui on d. honoreir B. — 43) ou on ne puet B.

3.

Tuit mi desir et tuit mi grief torment
mainnent de là où tuit sont mi pensé.
Grant merveille ai que trestoute la gent
qui ont veü son cors gent honoré,
sont envers lui de bone volenté;
et Diex l'ainme, ie sai à essiant;
grant merveille est quant Diex en suefre tant.

Touz esbahis m'en vois, esmerveillant
ou Diex trouva si tres grande biauté;
quant il la mist sà ius entre la gent,
moult nous en fist grant debonaireté:
trestout le mont en a enluminé;
et tuit li bien sont en lui si tres grant,
nus ne la voit ne vous en die autant.

Bone aventure aveinne à fol espoir
qui les amans fait vivre et resioïr;
desperance fait languir et doloir;
et mes faus cuers mi fait cuidier garir.
S'il fust sages, il se laissast morir.
Pour ce est il bon de folie avoir:
en trop grant sens puet il bien mescheoir.

3. B. fol. 230. Wack. afr. Lieder. p. 42. Tarbé, p. 71 nach 184, 7613, 66, 67, 68 C. und Mouchet. Hier Noten.

1) tuit mi] mi grant. R. — 2) viennent de lai ou sont tuit B. T. R. — 3) que] coment ke toute gent B. grant paor ai por ce que toute g. T. R. — 4) son g. cors l'onoreit B. son beau corps esmeré T. g. cors acesmé R. — 5) sont si vers li de B. ont envers lui si b. v. T. R. m'ont si sorpris de b. v. T. (67). sont si vers li de T. (184). — 6) nes deus l'ainme iel sai B. (T. nicht verstanden: nes d'eus aime je l' sai.) R. — 7) est] ai quant il s'en souffre t. B. est q. il s'en souffre t. T. R. — 8) esmerv.] et mervillant B. me vois en merv. T. m'obli en merveillant R. — 9) tres gr.] estrainge B. R. ou D. a pris si estr. b. T. — 12) trestous li mons en est B. car tout le m. R. — 13) en sa valor sont tuit li b. si grant. B. de sa val, sont. T. de sa biauté sont T. (67). k'en sa valor sont t. R. — 14) voit qu'il ne l'en die autant T. voit qui ne en die T. (7613). — 15) aveinne à] avaigne B. T. (66). fol] bon T. — 10) qui] ke B. esioïr T. qui mains fait v. et esioïr T. (66). car fins amaus R. — 17) esperance B. — 18) et mes fols cuers me f. B. et mes fox cuers pense ades a guarir T. (67). et mes fins cuers qui pense a desservir R. — 19) il me feist morir B. T. R. — 20) por ceu fait boen de la f. av. B. por ce fait bon de la f. av. T. R. — 21) k'en trop g. sen. B. qu'en trop grant sens puet on b. T. R. (lies: on).

Qui la voudroit a droit ramentevoir,
ia n'auroit mal, ne l'esteüst garir;
car elle fait trestouz ceus mielz valoir
qui elle veult doucement recoillir.
Helas! tant fu si grief li departirs!
Amours, merci faites li asavoir;
cuers qui n'ainme ne puet grant ioie avoir.

Souveigne vous, dame, du dous acueil
qui ia fu fez par si grant desirrer,
c'onques n'orent tant de pooir mi oil
que, droit vers vous, les osasse lancier;
ne ma bouche ne vous osa prier,
ne poi dire, dame, ce que ie veil;
tant fui couars dolanz, c'ancor m'en dueil.

Dame, se ie vous puis mais desrainier,
ie parlerai trop mielz que ie ne seil,
s'amours me laist qui trop me mainne orgueil.

---

22) Diese Strophe ist in B. die letzte, bei T. die dritte, fehlt R. — qui la poroit sovent ram. B. T. a droit] sevent R, var. — 23) l'estuet T. il n'aur. m. ne l'estuet g. R. var. — 24) car elle f. a tous ceauls muels valoir B. fait tous ceauls m. v. T. ceus mielx] les maus R. var. — 25) douc. rec] de boen cuer acoillir B. T. bellement acoillir R. var. — 26) Deus tant me fut gries de li de p. B. T. Deus tant me fet grief mal departir T. (66). — 27) merci am B. T. — 29) d'un douls escuel B. — 30) par] por T. que ie ai fait por le grant desirrier T. (67). — 31) n'onques n'orent B. que n'orent pas tant etc. T. R. — 32) ke envers vos les etc. B. que ie vers vos les peusse adressier T. que ie v. v. les peusse lancier R. — 33) ne de ma bouche ne vos osai proier B. osoit T. R. — 34) n'osai dame dire ceu ke ie veul B. — 35) tant fui cowairs chaitis c'encor etc. B. R. tant f. coars las qu'encor T. Nach dieser Strophe folgt noch in T. und R. eine andere (merci dame qui me faites douloir | se il vous plaist ne mi laissies mourir | car ie vous sers tous iours à mon povoir | ne iames ior ne m'en quier departir | com fins amans voil à ce obeir | que vostres sui ne iamais remouvoir | n'en quier pour riens qui me face doloir). — 36) fehlt B. araisnier T. R. — 37) fehlt B. trop] molt T. R. — 38) fehlt B. Darauf folgen T. R. (chançon va t'en droit à Raoul noncier | qu'il serve amors et face bel acoel | et chant sovent com oiselet en broel).

4.

Fueille ne flours ne vaut riens en chantant,
fors par defaute, sans plus, de rimoier,
et pour faire soulas vilaine gent
fol. 2. qui les amans font souvent esmaier.
Je ne chant pas pour eus esbeñoier,
fors pour mon cuer faire un peu plus sachant;
c'uns malades en gesist bien sovent
par un confort, quant il ne puet mangier.

Qui voit venir son anemi corant
pour traire à li grant saietes d'acier,
bien se devroit guarentir, en fuiant,
et trestorner, s'il povoit, de l'acier.
Et quant amours vindrent à moi lancier,
mainflour fui; c'est merveille trop grant.
Ainssi reçui le cop entre la gent,
con se fusse touz seus en un vergier.

Je sai de voir que ma dame a amant
et ainme bien; c'est pour moi courrocier.
et ie l'ain plus que nulle rien vivant:
si me doint Diex son gent cors embracier,
que c'est la riens que plus aroie chier.
Et se i'en sui pariurs à esciant,

---

4. B. fol. 77. Herrig's Arch. CLXXXI. Tarbé p. 30 nach Hdss. 7613, 184, 66, 67 und Mouchet. Hier mit Noten.

2) ke per def. B. que por R. fors por faute T. — 3) moienne g. R. — 4) ke les mavais mos font sovent abaier B. qui mauvais mos font sov. ab. T. R. qui m. m. f. s. essaucier T. (7613). — 6) mais — un pou plux ioiant B. T. — 7) gesist] garist B. T. en gariroit sovent R. — 8) d'un boen confort B. T. il en puet mangier T. R. — 9) anemin B. — 11) destorneir · en f. B. T. trestorner R. — 12) s'il pooit guerantir de l'airchier, fehlt eine Sylbe. B. et garantir s'il p. de l'archier T. et g. se il puet de l'arcier R. — 13. mais q. am. viennent B. am. vient plus a moi l. T. R. — 14) mains les redous, c'est m. B. et mains la fui, c'est m. T. R. — 15) ensi reçoit son cop entre les B. qu'ainsi reçoi le cop voiant la gent T. qu'ainsi r. le c. encontre gens R. — 16) com ie f. B. com se i'iere touz T. — 17) j. s. de voir ma dame en ainme cent B. que ma dame aime autant T. aime tant R. aime cent T. (67, 184). — 18) et assiex plus; c'est B. autrui que moi: c'est T. et plus asses T. (67, 184). — 19) mais ie l'aim pl. ke rien ke soit vivant B. et] mais T. R. — 21) ceu est la B. car c'est la T. R.

on me devroit escorchier, tot avant,
et puis pendre plus haut que un clochier.

Se ie li di: »Dame ie vous aim tant«,
elle dira ie vous la enguignier;
qu'en moi n'a pas ne sans ne hardemant
que ie vers lui m'osasse desrainier;
li cuers me faut qui me deüst aidier;
ne parole d'autrui n'i vaut neant.
Conseilliez moi, que ferai ie, amant?
Li quiex vaut mielz: ou parler, ou laissier?

Je ne di pas que nus aint folement;
que li plus faus en fet mielx à proisier,
et grans eürs i a mestier sovent
plus que n'a sans ne raison ne plaidiers.
De bien amer ne puet nus empirier,
fors que li cuers qui done le talent;
qui bien aime, de fin cuer, leaument:
sil en set plus et mains s'en set aidier.

5.

Je me cuidoie partir
d'amours, mes riens ne mi vaut;
li douz maus d'amer m'ocist

---

23) escorch.] trainer B. T. R. — 24) c'à un clocher B. T. que nus cloch. R. — 25) Dame] belle B. — 26) ie la veul eng. B. il me vient eng. T. iou la v. eng. R. — 27) et ie n'ai pas ne sen ne h. B. n'en moi n'a pas T. ie nen ai pas le sens ne h. R. — 28) ke contre li me puisse d. B. que vers li ie T. — 29) qui] ke me devroit aid B. cuers me faudroit qui mi devroit aidier T. R. — 31) ke ferai ieu conseillez moi amant. B. que f. ieu c. m'en am. T. qu'en ferai ie c. moi am. R. — 32) pairleirs — laissiers B. ou atendre ou l. T. — 34) faus] fols en fet plux à p. B. car li plus fols en fait m. à prisier T. — 35) mais gr. B. T. R. mais gr. anuis R. var. — 36) raixon de pl. B. ne force de pl. T. R. (67 wie B. 231.) — 37) de] ne B. empirier] ensignier B. de b. amer ne p. nus enseignier T. R. — 39) ke plus ainme B. T. R. — 40) cil. B. mains] muels B. set] puet B. Darauf folgt B. T. R.: Dame mercit, veilliez cuidier itant | ke ie vos aim riens plus ne vos demant. | Veis (vez R.) le forfait dont ie vos veul proier.

5. Tarbé p. 31 nach 104, 66, 67 und Mouchet. Hier mit Noten. 3) li dous maus du souvenir T. que li maus d'amor m'ocist T. (66). li douz m. moi fait languir R. ke lĩ maus dou sovenir R. (var.)

qui nuit et iour mi faut,
le iour mi fet maint asaut,
et la nuit n'i puis dormir,
ains plain et plour et soupir.
Biaus douz Diex, la desir,
mais croi c'à lui n'en chaut!

Nus ne doit amours traïr,
se n'est garçons ou ribaus.
Se ce n'est par son plaisir,
ie n'i voi ne bas ne haut;
ains veil qu'ele mi deinst baut
sans guiler ne sans faillir.
Mais se ie puis consievir
le cerf qui tant set fuir,
nus n'a ioie vers Thiebaut.

Li cers est aventureus
et si est blans come nois,
et si a les crins en deus
plus sors c'uns ors espaingnois.
Li sers est en un defois;
à l'entree et si esgardez
de leus moult perilleus:
ce sont felon envieus
qui trop grievent au courtois.

Onques chevaliers engoisseus
qui a perdu son harnois,
ne melle que art li fus,
qui enble féves et pois,

---

4) ne mi faut T. R. qui nule fois ne mi f. R. (var.) — 5) maint] fehlt T. — 6) ni] ne T. R. — 7) plour et plain T. R. — 8) Dieus tant a que la desir T. Biaus sire Diex tant la desir T. (67). Dieus tant fort quant la remir R. — 9) mais bien sai que ne l'en chaut T. R. — 11) fors que T. R. ou] et T. R. — 12) par] por T. R. — 13) ne quier don ne bas ne haut T. ie ne voi R. — 14) quel me truist bault T. R. — 15) ne] et T. et sanz mentir R. — 18) nus n'ert ioieux com T. nus n'est ioieus com R. — 20) et si est il plus blans que n. T. car il est pl. bl. que n. R. — 21) aus deus R. (?) — 22) plus biaux que ors T. R. (espenois) (66 wie hier). — 23) destrois T. desfois R. — 24) à l'entrer molt perilleus (al entrer) T. R. — 25) car il est gardes de leus T. R. — 27) au] les T. que trop heent les cortois R. — 28) Onc T. onques] fins R. — 30) ne vielle a qui art li feu T. ne vielle cui art li feu R. — 31) maison, vigne et bles et pois T. R.

ne chaeèrez qui prant sois,
n'escuiers lussirieus,
n'est en moi dolereus;
et si ne sui pas de ceux
qui aiment de seur leur pois.

Dame, une riens vous demant:
cuidiez vous que soit pechiez
d'ocirre son fin amant?
oïl voir, bien le sachiez.
Si vous plaist, si l'ociez,
que ie le veil et creant;
et se mielz l'amez vivant,
ie le vous di, en oïant,
que ie seroie moult liez.

6.

De bone amour vient seance et biautez,
et de ces ·II· vient bone amour autreci.
Li ·III· sont ·I·, que ie bien i ai pensé,
ia a nul iour nem seront departi,
par un conseil c'ont ensamble establi.
Li coreour, qui devant sont alé,
de mon cuer ont fait leur chemin ferré;
ia a nul iour n'en seront departi.

---

32) kachieres T. R. — 33) n'esc.] ne moine luxurieus R. ne leus qui est familleus T. n'est tant destrois n'envieus. T. (184). — 34) n'est envers T. ne envers T. (184). n'est envers moi angoisseus. R. — 35) que ie ne soie de ceus. R. — 36) seur] sor T. R. — 38) qu'il soit T. que ne soit R. — 39) fin] vrai R. — 41) m'ociez T. R. — 42) car ie T. — 43) por acomplir votre (vo) talent T. m'amez R. — 44) mais se mieus m'amez vivant T. — 45) que i'en seroie plus lies T. molt en seroie plus lies R. In T. folgt noch: Dame ou nule ne se prent | mais que vos voillies itant | qu'un poi i vaille pitiez | Renaut, Philippe, Lorent | moult sont or ci mot sanglant | dont covient que vos riez.

6. B. 389 fol. 50. Tarbé p. 18, nach 7613, 184, 66, 67 und Mouchet. Hier mit Noten.

1) science et bonteis B. T. — 2) et amors vient de ces dous autresi B. T. R. — 3) tuit troi sont d'un, ke bien i ai penseit B. li trois font un que bien l'ai esprové T. tout troi s. un que bien i a p. R. — 4) ne iai nul ior ne s. B. ia ne s. à nul ior dep. T. R. — 5) por B. p. un c. ont T. par un c. ont tout trois establi R. — 6) lour courréours qui sont avant alé T. B. — 7) leur] le B. de moi ont f. R. — 8) tant l'ont useit, iai n'en seront parti B. T. R.

Li coreour sont la nuit en clarté
et le iour sont pour la gent ocurci.
Li dous regars plaisans et savouré,
la grant biauté et le sans que g'i vi:
n'est merveilles se ie m'en esbahi.
De li a Diex le siecle enluminé;
car qui auroit le plus biau iour d'esté,
vers lui seroit ocur en plein midi.

En amour a prouesse et hardement;
li dui sont troi et du tiers sont li dui;
et bone amour sont à ceux apendans
où amours a et reget et refuit.
Pour c'est amours li ospitaus d'autrui,
que nus n'i faut selonc son avenant.
Et i'ai failli, dame qui valez tant,
à vostre ostel, si ne sai ou ie sui.

Or n'i a plus, fors qu'a lui me conmant;
que tous bienfez ai laissiez pour celui:
Ma bele vie ou ma mort i atant.
Ne sai que c'est, mes quant devant li fui,
ne me firent si oil point d'annui,
ains me vindrent ferir de maintenant,
parmi le cors, d'un amoureus samblant;
encor i est li cos que g'i reçui.

---

9) la] de B. T. R. — 10) le] de iour B. la gent] les gens B. T. R. — 11) plais. et] et li mot T. R. — 12) et la biauteit et li bien que g'i vi B. les grans biautés qu'en ma dame choisi T. et le sans] et li biens R. — 13) n'est m. sel resgaut m'esbahi B. se ce m'a esb. R. — 14) de li] ainsi R. — 15) auroit] vairoit B. iour fehlt B. auroit] verroit T. R. — 16) en plein] endroit B. les li s. oscurs à pl. T. à pl. R. — 17) diese Strophe fehlt B, prouesse] pavors T. R. — 18) cil dui T. (66, 67). cil troi sont dui T. chil troi font dui R. et en tiers sont li dui T. — 19) molt grant valor ont à eus apendant T. R. — 20) où tout li bien sont retrait et refui T. ou tout li bien sont retrait et ravi R. — 23) ie ai f. T. g'i ai f. R. — 24) sui] fui T. R. à mon ostel (67). — 25) fors] mais à li T. ie n'i vois plus mais à Dieu me c. R. — 26) car tous B. cestui B. que tous pensers — cestui T. R. — 27) ma belle mort ou ma ioie i atant B. — 28) ne sai loukeil; des ke devant etc. B. R. que c'est] lequel T. — 29) lors ne me firent sai biaul eul point d'anui B. si vair oel T. ne me f. si oil d'anui R. — 30) de maint.] tout maint. B. ferir si doucement T. R. — 31) parmi lou cuer d'un amerous s. B. dedens le cuer d'un am. talent T. R. — 32) lou cop ke i'en resu B. qu'encor — ge T. g'en R.

Li cos fu granz; il ne fet qu'empirier,
ne nus myres ne le pourroit saner,
fol. 3. se celle non qui le dart fist lancier.
Se de sa main m'i daignoit adeser,
tost en pourroit le cop mortel oster,
o tout le fust; dont i'ai grant desirrer.
Mais la pointe de fer n'en puet sachier,
qu'ele brisa dedens, au cop doner.

7.

Coustume est bien, quant on tient un prison,
c'on ne le veult oïr ne escouter.
Ne nule riens ne fet tant cuer felon
com grant pooir, qui mal en veult user.
Pour ce, dame, m'estuet de vos douter;
que ie ne veil parler de reançon,
vostre ostages. S'en bele guise non,
apres tout ce, n'en puis ie eschaper.

D'une chose ai au cuer grant soupeçon —
et c'est la riens que plus me fet douter —
que tant de gent li vont ci environ;
ie sai de voir que c'est pour moi grever.
Ades dient: dame on vous veult guiler,
ja par amours n'anmera riches hom.
Mes il mentent li losengier felon;
que qui plus a, mielz doit amours garder.

---

33) si ne fist k'emp. B — 34) ne m'en poroit saner B. T. R. — 35) ke lou d. B. — 36) se de s'amour i deignoit aseneir B. se de sa main daignoit i aviser T. se de sa main voloit adeser R. — 37) tost] bien R. — 38) a tout. B. R. grant] tel T. R. — 39) mais la p. n'en poroit nuls saichier. B. mais la p. dou fer n'en puis s. T. R. — 40) à coup ferir B. Es folgt noch T. R.: dame vers vous n'ai autre messagier | par qui vous os mon message (corage) noncier — fors ma chançon se la voles chanter.

7. Tarbé p. 15. nach 7613, 7222, 66, 67 und Mouchet. Hier mit Noten.

3) car nule T. ne] fehlt T. — 4) cui mal en vuet ouvrer R. que grans pooirs etc. T. (66, 67). — 5) de moi m'estuet douter T. R. madame R. — 6) ne veil] n'ose T. ni os R. — 7) ne d'ostage s'en etc. T. R. n'estre ostagiés T. (66, 67). — 8) avec tout ce T. n'en] ne T. R. — 9) grant] fehlt R. — 10) et] fehlt R. fet] puet T. R. douter] grever T. R. — 11) ci] tuit T. R. — 12) grever] ruser T. R. — 14) mes il mentent etc. T. — 15) ia faussement n'amera nus preudom T. — 16) car qui plus vaut, mieux etc. T. que] car R.

Vous savez c'on ne quenoist en lui
ce c'on conoist en autre plainnement:
mes grant folie onques ie n'i conui,
tant ai amé de fin cuer leaument.
Mes une riens mi fet alegement:
qu'en esperance ai un po de refuit.
Li oiseillons se vait ferir ou glus
quent il ne puet trover autre garant.

Sovent m'avient, quant ie pens bien à lui,
c'à mes dolours une dolour me vient
si grant, au cuer, que trestouz m'en oblie,
et m'est avis qu'entre ses bras me teinne;
et apres ce, quant li sans me revient,
et ie voi bien c'à tout ce ai ie failli,
lors me courroce et lesdenge et maudi;
car ie sai bien que il ne l'en sovient.

Se ma dame ne veult amer nelui,
moi ne autrui: Vc merci l'en rent;
qu'assez i a d'autres que ie ne sui
qui la prient de faus cuer baudement.
Esbaudisse fet gaaingnier sovent;
mais ne sai riens, quant ie devant lui sui,
tant ai de mal et de painne et d'annui
quant me covient dire: à Dieu vos comant.

Dame du tout et dure de merci,
se mi trancil ne sont par vos meri,
trop viverai mal s'à vivre me covient.

---

17) vous savez bien qu'hom T. (con R.) — 18) autre] autrui T. R. — 19) ma grant folie onques ie ne conui T. R. — 22) refui T. R. — 23) li oiseles s'en vont ferir el glui T. R. — 24) quant il ne puevent trover de garant T. pucent avoir R. — 25) quant bien ie pense a li T. bien] fehlt R. — 26) dolour] docour T. R. — 27) obli T. R. — 28) avis] vis R. teinne] tient T. R. — 30) ai ie] ai T. R. — 31) lors me laidenge et confont et maudi R. — 32) car ie voi bien qu'il ne li en sovient T. sai] croi R. l'en] s'en R. — 33) dritte Strophe bei T. nului T. R. — 35) assez T. R. — 36) faus] faint T. R. — 37) esbaudise T. esbaudir R. et baudise T. (var.) esbaudis cuer T. (var.) — 38) mais n'en sai etc. T. devant li T. — 39) tant ai de peine et de mal et d'annui T. R. — 40) que me T. or me covient. R. vos] me R. — 41) Bele de tout aeurée, Dieu merci T. R. — 42) trancil] (so in der Hds.) travail T. R. de vos meri R. — 43) s'a] se T. a dolour vis, si muir ne me covient R.

8.

Diex est ausinc com est li pellicans
qui fait son nit ou plus haut arbre sus;
et li mauvais oisiaus, qui vient de ius,
ses oiseillons ocist, tant est puans.
Li peres vient destrois et engoissous;
du bec s'ocist; de son sanc dolerous
vivre refet tantost ses oiseillons.
Diex fist autel, quant, sus sa passion,
de son dous sanc racheta ses enfans
du diable qui moult estoit poissans.

Li guerredons en est mauvais et lens,
qui bien ne droit ne pitié n'en n'a nus;
ains est orguiex et baraz au desus,
felonie, traïsons et bobanz.
Moult parest ore nostre estat perillous.
Et ce ne fust li essamples de ceus
qui tant aiment et noises et tençons, —
se est des clers qui ont laissié sermons
pour guerroier et pour tuer les gens, —
iames en Dieu ne fust nus hom creant.

Nostre ciez fet touz nos menbres doloir;
pour ce est bien drois qu'a Dieu nous en plaingnons;
et grant coupes ramaint seur les barons,
qui il poise, quant aucuns veult voloir;
et entendre gent en font moult à blasmer,
quant tant sevent et mentir et guiler.
Le mal en font deseur aus revenir;
et qui mal quiert, mal ne li doit faillir.

---

8. Tarbé p. 119, nach 184, 66 und Mouchet. Hier ohne Noten.
1) ausinc] ensi T. R. com est] come T. R. — 2) ou] el T. R. — 8) sus] vint T. R. — 10) dou deauble qui trop estoit p. T. dou deauble qui tant parest p. R. — 12) que bien et d. et p. n'a mais nus T. R. — 15) ore] or T. — 16) ce] se T. R. (nur andere Schreibart, hier gewöhnlich). — 18) se] ce T. R. — 20) creans T. R. — 21) chief. T. les menbres T. R. — 22) c'est T. — 23) ramaint] ra molt T. R. grans coups rabat fait tomber sus barons, fälschlich in T. angegeben als Lesart von R. et grans corpes ramont sor les barons T. (66). ramaint sor les b. T. (184). — 24) cui R. voloir T. R. — 25) entendre] entre T. R. en tendre gent en son m. etc. (var.)? font] sont T. R. — 26) quant] qui R. — 27) dessus eus T. revenir] revertir R. — 28) maus ne li T.

Qui petit mal pourchace, à son povoir,
li grans ne doit en son cuer remanoir.

Bien devron mes en l'estoire veoir
la bataille qui fu des deus dragons,
si com on trueve un livre des Bretons,
dont il covint les chastiaus ius cheoir.
C'est cil siecles que il covient verser,
se Diex ne fet la bataille finer.
Le sans Mellin en covient fors issir
pour delivrer qui estoit a venir.
Mes Antecriz vient, se povez savoir
a maçues qu'ennemis fet movoir.

Savez qui sont li vil oisel puant
qui tuent Dieu et ses enfanconnez:
li papelart dont li mons n'est pas nez,
ains sont puans, ort et vil et mauvais;
il ocient tote la simple gent,
pour leur faus moz, qui sont li Dieu enfant.
Papelart font le siecle chanceler,
et, par S[t] Pierre, mal les fet encontrer;
fol. 4. il ont tolue ioie et soulaz et paiz.
Cil porteront en enfer les gries fais.

Or nous doint Diex lui servir et amer
et la dame c'on ne doit oublier,
qui nous veille garder a touz iours mais
dez puz oisiaus qui si ont bes mauvais.

9.

Tout autresi con l'ente fet venir
li arosers de l'yaue qui chiet ius,
fait bone amour naistre et croistre et flourir
li remenbres, par coustume et par us.

---

30) doit] puet T. R. — 31) Bien devrions ens l'estoire veoir T. R. — 32) de la bat. T. R. — 33) un] en T. R. — 35) cil] cist T. R. que] cui T. R. — 37) Merlin T. R. hors T. les caus Mellin T. (66). — 38) delivrer] deviner T. R. qu'estoit à avenir T. R. — 39) ce poez vos s. T. R. — 40) a macues] aus malices T. R. aus maceus T. (66, 184). — 41) puant] pugnais. — 43) mons] noms T. (66). — 46) pour] par T. li] de T. — 49) tolu T. — 50) s'en porteront en enfer le grant fais T. — 52) qu'on n'i doit T. — 53) qui] que R. et nous voille etc. T. — 54) qui ont venin es bes T.

9. Tarbé p. 68. nach 66, 7613 und Mouchet. Hier mit Noten.
2) de l'aigue T. ius] sus T. — 4) remenbrer T.

D'amour loial n'ert ia nus au desus,
ains le covient au desouz maintenir;
pour ce est ma douce dolour
plaine de si grant peour.
Dame, si fais grant vigour
de chanter, quant de cuer plour.

Pleüst à Dieu, pour ma dolour guarir,
Tisbé, que ie sui Pyramus!
Mes ie voi bien se ne puet avenir.
Ainsi morrai, que ie ne vivrai plus.
Ahi, belè, com sui pour vous confus,
que d'un carrel me venistes ferir!
Espris, ardant, fui d'amours,
quant vos vi le premier iour;
li ars ne fu pas d'aubourt
qui si trait par grant douçour.

Dame, se ie servisse Deu autant
et priasse de vrai cuer et d'antier,
con ie fais vous, ie sai certainement
qu'en Paradis neus autre loier.
Mes ie ne puis ne servir ne proier
nelui fors vous à cui mes cuers s'atent.
Se ne puis apercevoir
que ia ioie en doie avoir;
ne ie ne vous puis veoir
fors d'oil clos et de cuer noir.

Li prophetes dit voir, qui pas ne ment,
car en la foi faudront li droiturier.

---

5) n'iert nus au d. T. — 6) le] les T. — 7) c'est T. Tarbé führt hier eine Lesart von R. an; ich habe dieses Lied in der Ausgabe von 1742 nicht gefunden, als sie mir zu Gebot stand; jetzt ist es mir nicht mehr möglich die Angaben Tarbé's zu controlliren, welche in Bezug auf R. oft unrichtig sind. pour quoi ma dame dolor (R.) — 8) douçor (R.) — 12) qu'el fust Thisbé, car ie suis Pyramus T. — 13) ce T. — 14) que ie n'en aurai plus T. — 15) bele] dame T. pour] par T. — 16) quant d'un T. — 17) Vers 19 bei T. — 18) Vers 20 bei T., wo austatt doucour: vigor, was richtig ist. — 19) bei T. 17 espris fui d'ardent amor. — 20) bei T. 18. — 21) Dame se le servisse Deu amasse autant T. (66). — 22) d'antier] entier T. — 23) ie sai c.] bien sai a escient. T. — 24) qu'en P. eusse autre loier T. que ie en P. en eusse loier (R.) qu'en P. neust nul tel loier (7613). — 26) dame fors vous T. — 27) si T. — 28) comment ioie en doie avoir T. — 29) et ie T. — 30) f. d'iex clos T. — 31) di vrai ne pas etc. T. — 32) que en la fin T.

Et la fins est venue voirement,
que cruautez vaint merci et prier;
ne services n'i puet avoir mestier,
ne bone amour, n'atendre longuement.
Ains a plus orguielz povoir
et bobans, que dous vouloirs;
n'encontre amour n'a savoir.
C'atendroie sans espoir?

Aigles, s'en vont n'i puis merci trouver,
bien sai et voi c'à touz biens ai failli.
Se vous ainsi me volez achiever,
que vous de moi n'eussiez quelque merci:
ia n'auriez mais nul si loial ami,
ne ne porroiz a nul iour recovrer.
Et ie morrai ma vie,
amours sera mais peris,
loing de vostre biau cler vis
ou naist la flours et li lis.

Aigles ia touz iours apris
a estre leaus amis,
si me vaudroit miels ·I· ris
de vous, qu'estre en Paradis.

10.

Empereres ne rois n'ont nul pooir
envers amours, ice vous veil ie prover.
Il puent bien doner de leur avoir
terres et fies, et mesfaiz pardoner.
Et amours puet hom de mort garder

---

33) voirement] droitement T. — 34) que] quant T. et] ne T. vaut m. ne proier T. (66). — 35) et biau servir n'i p. etc. T. — 36) ni biaus parler n'at. T. — 37) orgueil T. — 39) ne contre amour n'est T. — 40) qu'atente sans desespoir T. qu'atendre sans espoir T. (66). — 41) vont] vous T. n'i] ne T. — sans vous (R.) — 43) eschever T. — 44) n'aiez q. m. T. — 45) ia n'aurez mais un si T. — 46) ne iamais ior ne pourrez recouvrer T. — 47) et ie me morrai chaitis T. — 48) loin etc. T. — 49) ou naist la rose etc. = 50 T. ou est la rose (R.) — 50) ma vie en sera mais pis T. — 51) j'ai touz T.

10. Tarbé p. 27. nach 7613, 66 und Mouchet. Hier mit Noten.

2) ce vos v. ie p. T. R. — 4) mesfaiz] forfais T. R. — 5) et] mais T. R. hom] home T. R.

et done ioie qui dure,
plaine de bone aventure.

Amours fet un hom miex valoir
que nus; fors il nes porroit amender:
Les grans desirs d'ame du grant voloir,
tiex que nus hom ne puet contrepenser.
Seur totes riens doit on amour amer;
en lui ne faut fors mesure
et ce qu'ele m'est trop dure.

S'amours vousist guerredoner autant
com ele puet, moult set nons à droit.
Mes elle ne veult; dont i'ai le cuer dolant,
car ele me tient, sans guerredon, destroit;
et ie sui cil, quiex que la fin en soit,
qui a lui servir sorroie;
empris l'ai, n'en requerroie.

Dame, aura ia bien qui merci atent.
Vous savez bien de moi, an parestroit,
que vostres sui; ne puet estre autrement.
Je ne sai pas se ce mal me feroit.
Se tant d'essais faites petit d'esplois:
que ce ie dire l'osoie,
trop me demeure la ioie.

Je ne cuit pas qu'il onques fust nus hom
c'amours tenist en point si perilleus;
tant mi destraint que j'en per ma raison;
et bien sai et voi que ce n'est mie à ainz
quant me monstroit ses samblans amoreus,
Bien cuidai avoir amie,
mais encor ne l'ai ie mie.

6) doner T. R. — 8) am. fait bien un home m. v. T. miex fehlt R., sonst wie T. — 9) nus miex que li ne poroit amender T. miex que nus fors li ne p. am. R. — 10) d'ame] done T. R. du dous voloir T. dou grant v. R. — 11) contrepenser] autrepenser T. R. (in der Hds. steht pet für puet). — 13) fors] que T. R. — 16) com el puet moult fust ses nons adroit T. R. (ele R.) — 17) mais nel vuet pas T. mais el ne vuet pas R. — 18) car el T. qu'ainsi me t. R. — 19) et si sui cil quels q. etc. T. R. — 20) qui a li servir s'otroie T. m'otroie R. — 21) requerroie] partiroie T. R. (recrerroie). — 26) se] de T. R. d'espl.] esploit T. R. d'essais] d'essains R. (essoins). — 27) se T. R. ie] fehlt R. — 29) qu'il fust onques T. qu'el R. — 30) si] plus T. — 32) et] fehlt T. R. ainz] gieus T. R. — 34) b. cuidai prendre la pie T. — 32) lies: n'ert. — 26) d'eslais.

Dame, ma mort et ma vie
est en vous, que que ie die.
Raoul, cil qui sert et prie
avoit bien mestier d'aïe.

11.

Mauvais arbres ne puet flourir,
ainz seque touz et vait crollant;
et hom qui l'ainme
ne porte fruit, ains va morant.
Flors et fruit a tant de valor
que nus nel poroit esligier,
que de touz maus puet alegier.
Fruit et nature l'apel on:
or vos ai devisé son non.

fol. 5. De ce fruit ne puet nus esmes,
se Diex ne le fet, proprement.
Qui a Dieu amer et servir
done cuer et cors et talent,
cil quieult du fruit prumierement
et Diex l'en fet riche secours.
Par le fruit fu li prumiers plours,
quant Eve fist Adam pechier.
Mais qui de son fruit veult mangier,
Dieu aint et sa mere et son non:
si quieudra du fruit de saison.

Seignour, del arbre, dit vos ai
de nature, de qu'amours vient;

---

39) aroit T. die zwei letzten Verse fehlen R.

11. Tarbé p. 122. nach 66, 184, 7613 und Mouchet. Hier mit Noten.

2) seche T. R. — 3) et hom qui n'aime, sans mentir T. R. — 5) fl. et fr. de cointe semblant T. R. — 6) porte cil en qui naist amour T. R. pour ce est faus qui n'a amours T. (7613). que nus n'en p. esl. R. — 7) et cel fruit a tant de valour T. R. en ce fruit a tant de douçours T. (7613). Auf 7 folgt T. R.: que nus n'en poroit esligier, car de tous maus puet allegier. In der B. Hds. fehlen 2 Zeilen zwischen 4 und 5. — 8) fr. de nature l'apelle on T. R. flour de nat. l'apelle on T. (184). — 10) ce] cel R. esmes] sentir T. R. — 11) se D. nel fet premierement T. R. (T. 7613 wie hier). — 14) dou fruit trestot avant T. R. (T. 66 wie hier). — 16) por T. — 18) de son] dou bon T. R. — 19) aime T. aim R. — 20] du] le T. R. — 22) dont amors vient T. de quoi am. vient R.

du fruit meūr conté vos ai
que cil cueillent qui a Dieu se tiennent.
Et du fruit vert me resovient
qui ia en moi ne meūrra:
c'est li fruis en que Adans pecha;
de tel fruit est plains mes vregiers.
De que ma dame vit prumiers,
ai de s'amour plain cuer et cors
ne ia nul iour ne s'en istra fors.

Bien croi du fruit ne gosterai
que ie cueilli, aincois m'avient
si com a l'enfant, bien le sai,
qui entour l'arbre va et vient
ne ia amont ne montera;
ainssi mes cuers foloiant va.
Tant parest grant mes desirriers,
que ie en tien mes grans maus chiers;
si sui effraez, com li ors,
vers li qui est touz mes secours.

Douce, se ie povoie cueillir
du fruit meūr de vos amer,
si com vous avez fet sentir
l'amour d'aval et čomparer,
lors me pourroie saouler
et venir a repentement.
Par vostre dous conmandement
me daignez amer la meillour,
c'est la precieuse flor
par cui vos venistes ça ius
dont li Deables est confus.

Mere Dieu, pour vostre douçour,
du bon fruit donez savour;

---

23) ie vos ai T. — 24) que cil quieult qui a D. se tient T. R. — 25) mais dou f. T. R. — 26) meurira T. R. mourra (T. 7613). maindra T. (184). — 27) en que] dont T. en quoi R. — 28) tel] ce T. — 29) des que T. R. vi T. R. — 30) ai] oi T. eu R. — 31) ia] à T. R. ne s'en] n'en T. R. — 32) croi] cuid, quit T. R. — 33) que coilli ai T. R. qui cueilli ai s'amours ne vient T. (7613). — 35) zwischen 34 und 35: ki a la brance se sostient T. R. qui] et T. R. — 37) foloiant] folement T. R. foloiant T. (7613) — 39) tiegne R. — 40) effraez] afinés R. — 41) secours] tresors T. R. — 42) Diex se T. R. — 44) m'avez T. R. — 45) comperer T. — 46) bien saoler T. — 49) me donez T. R. — 50) ce est. T. R. — 51) pour] par T. R. — 54) me donés T. R.

que de l'autre ai ie senti plus
c'onques encore sentist nus.

12.

Qui set por coi amours a non amours
qui ne grieve fors les siens seulement?
Qui le saura, s'en die son talent;
que ie ne sai, se Diex me doint secours.
Amours sanble diable qui chastie
et grieve plus cil qui en lui se fie.
Plus et poissement, se i'aie la merci,
plus que pour moi .c. mile tans pour li;
que là puet on recorder felonnie.

Je sui touz siens et s'en sent les dolours,
et me poise de son mal durement;
car en son bien truis mon avancement;
car de s'oneur vient grant biens a pluseurs.
Et cil sert bien son seignour, qui chastie,
a qui poise quant il fet vilenie.
Mes amours n'a cure de nul chasti;
car on l'atent et voi et oi
que ne li chaut de riens que on li die.

Amours m'a fet tante foiz courrocier,
que mon courrous n'a mais point de povoir;
ains sui touz siens quant plus m'en despoir,

---

56) c'onques encor n'en senti nus T. c'onques ce croi ne fist nus R. Es folgen noch T. R.: Phelipe, laissiez vostre errour | ie vos vi ia bon chanteour | chantez et nos dirons desus | le chant te Deum laudamus.

12. Tarbé p. 59. nach 66, 7613 und Mouchet. Hier ohne Noten.

1) qui set] savez R. — 2) qu'il ne T. que ne R. — 3) dise T. — 4) car ie nel sai T. R. — 5) qui maistrie T. R. — 6) engigne plus celui qu'en luise fie T. et plus engine celui qui lui se fie R. — 7) ce poise moi se T. R. — 9) que on la puet rester de felonie T. quant on la puet trester de felonie R. quant on le puist blasmer de vilonie R. (var.) — 10) la doulour T. siens] hom R. — 12) et en son bien cuid mon T. et en sont bien chier mon av. R. et sont bien chier tuit avancement T. (7613). — 13) car de servir vient il biens a pl. T. R. car de seigneur vient il etc. T. (66). — 14) quil' chastie T. — 15) et qui li pois T. et qui li poise R. — 16) cure de tel chasti T. R. — 17) car ele i a tant veü et oï T. car ele i a tout v. R. — 18) de] fehlt R. — 21) ains sui plus s. quant plus me desespoir T. R.

ausi com cil qui, delez le foier,
gist malades et ne se puet deffendre,
ains sa gent par mi à fendre.
Ainsi di ie ce pour moi desenfler;
i fet grant bien quant en ose parler:
miex en puet on les sans d'amour entendre.

Se ie m'en dueil, ne fait a merveiller;
que Diex l'a fet por gent faire doloir.
La ou amours le m'amena veoir
ne ie ades' en un dous atachier
qu'ele me fist de sa blanche main tendre,
quant la main me print au salu rendre;
mielz ain la main, dont ne me volt adeser,
que l'autre cors ou se me fet penser,
car du confort set elle assez rendre.

Qui ses annuiz i sauroit bien haïr,
se il voloit, plus que nus autre hom.
Mes n'est, pour ce, leautez ne raison
qui bien ainme qui s'en doie partir;
ains doit amer chascuns sa renonmee;
et se amours estoit bien apensee,
elle denroit aus fins amis leaus
povoir et secours pour soffrir trop grans maus.
Ainsi seroit servie et honoree.

Dame, merci, la miex enbalsamie,
qui nuit et iour voi .c. foiz d'un estal,
me fait parler de vous si à ceval
qu'il m'est avis que merci ai trovee.

---

24) et menace la gent etc. T. R. — 25) aussi T. R. ce] c'est R. — 26) il f. g. b. quant on en os parler T. R., ot R., sonst wie T. — 27) l'assaut d'amours atendre T. l'ass. d'am. entendre R. — 29) car D. l'a fist por etc. T. R. — 30) la m'amena T. R. — 31) ie fus ades en un dous atachier T. fehlt R. (T. behauptet fälschlich, daſs er dem Ms. Mouchet folgt. — 32) fehlt R. — 33) quant par sa main T. R. a salut T. R. — 34) aim g' T. aig R. dont me volt ad. T. où me v. adeser R. — 35) ce T. que l'autre cors me fet à c. penser R. — 36) en un confort qu'amours set aux siens rendre R. — 37) Qui set amer, il sauroit bien haïr T. R. — 40) qu'il en doie partir T. R. — 41) ains doit chascuns garder sa T. R. — 43) elle donroit à fin ami loial T. R. — 44) ioie et secours sans avoir trop grant mal T. R. — 46) embalsamee T. R. — 47) voi] bais. — 48) me f. de vos p. si a cheval T. — 36) à un confort und wie R.?

13.

Li roucignous chante tant
qu'il chiet mors del arbre ius.
Si bele mort ne vit nus,
si douce ne si plaisant.
Autreci muir en chantant à haus criz;
et si ne puis de ma dame estre oïz,
n'ele de moi pitié avoir ne daigne.

Cele dit qu'ele tant
c'onques si fort n'ama nus;
ce fet les amans confus,
que trop mentent li truant.
Mes dame doit quenoistre, a leur faus dis,
que de touz biens soit leur faus cuers partis;
si n'est pas droiz que pitié leur en preigne.

J'en tenrai Dieu a garant
et tous les saints de laissus
que plus de moi n'ainme nus:
si en veil amendement;.
ne ia de vous ne soie mais oïz,
ains me tolez vos debonaires diz
et me chaciez com beste de monteigne.

Onques fierté n'ot si grant
vers Pompee Julaius,
que ma dame ne vait plus
vers moi, qui muir desirrans.
Devant lui est touz iours mon espoir
fol. 6. et nuit et iour li cri mil fois merci,
baisans ses piez, que de moi li souveigne.

---

13. Tarbé p. 42. 7613, 66, 184 und Mouchet. Hier mit Noten.

2) que mors chiet del T. R. — 3) bel Hds. — 4) tant douce ne si p. T. R. — 8) chascuns dit qu'il aime tant. T. R. — 10) les] fins T. R. — 11) truant] auquant T. (7613). — 12) mais ma dame R. fins dis (7613). — 13) biens se est leur cuer partis T. soit] est R. — 14) leur] li T. n'il n'est pas d. que p. ne l'en p. R. — 15) tenrai] trairai T. R. — 17) que se nus puet amer plus T. R. — 18) que ie n'aie amendement T. R. — 20) me] mi R. debonaire vis T. R. dis] 7613. — 23) Julius T. R. — 24) ne vait] n'en ait T. R. — 25) muir] sui R. — 26) mon espoir] mes esperiz T. R. — 27) mille T. li crie mil mercis R.

Je ne cuit pas que serpens
n'autre beste poigne plus
que fet amours au desus.
Trop parsont li cop pesant;
plus trait sovent que Turs ne Arrabiz;
n'onques encor Salemons ne Daviz
ne s'i tindrent, ne c'uns faus d'Alemeigne.

Mains grans asaus m'aura amours basti.
Chançon va t'en, et non pas à enviz,
et salue nostre gent de Champeigne.

14.

Quant la saisons du tans s'asegure,
que biaus estez se raferme et esclaire,
que tote riens à sa droite nature
vient et retrait, se trop n'est de mal aire:
lors chanterai, que plus ne m'en puis taire,
pour conforter ma cruel aventure
qui m'est tournee à grant desconfiture.

J'aim et desir ce que de moi n'a cure;
et aus autres la voi si de bon aire.

---

29) bei T. die 4. Strophe, während die vorhergehende die 5. ist. — 30) ou autre R. — 35) s'i] se R. ne tanfox d'Alemaigne T. (7613). Darauf folgt T. R.: n'est merveille se ie sui esbahis | que li confors me vient si à envis | ke ie dout molt ke tous biens ne souffraigne | — Dame de vos mes cuers ne est partis | si vos en jur les grez et les mercis | ke ie atenc k'encor de vous me veigne. — 36) grans] dur — assaut T. R. — 37) t'en] tost T. R.

14. B. 389. fol. 197. (messire Gaisses) fehlt bei T. und R. Maetzner III (vidame de Chartres). Fr. Michel: chansons du Chastelain de Coucy p. 125. Romfahrt p. 252. (B., M., RO.)

1) dou tans se raseüre B. del douc tans s'aseg. M. RO. — 2) resclaire RO. se rasreine et esclaire M. — 3) droite] douce M. RO. B. et toute riens B. — 4) male aire B. — 5) chanteir m'estuet car plux ne me puis taire B. lor chanterai car plus M. RO. — 6) por conforteir mest creuwe aventure B. — 7) desconfiture] mesaventure B. RO. — 8) i'ain — ceu ke n'ait de moy cure B. i'aim et desire qui de moi n'a cure RO. (nature ist verlesen). ce que] ce qui M. — 9) zwischen 8 und 9 fehlen 2 verse: lais k'en puis ie? amors le me font faire B. Las iou li dis k'am. le me fist faire RO. Las que en puis ie, amours le me fait f. M. — Or me heit plus ke nulle creature B. RO. si me etc. M. — et as autres le voi M. RO.

Diex! por coi l'aim, quant ie ne li puis plaire?
Si ai ie dit folie et mesproisure;
que bien amer ne doit avoir mesure.

A ma dolour n'a mestier covreture;
si sui sorpris, que ie ne sai que faire.
Mar acointai si tres bele figure,
pour tel dolour et pour tel mal à faire,
qui ce me fet que nus ne puet desfaire,
fors ses fins cuers dont vers moi est si dure
qu'à la mort sui, se sa guerre me dure.

Amour, amour, ie muir et sanz droiture!
Certes ma mort vous devroit moult desplaire;
car en vous ai mise tote ma cure
et mi penser dont i'ai plus de .c. paire.
S'or vous pooit mes biaus servises plaire,
lors en seroit ma ioie bien seüre;
on dit pieça que partout a mesure.

Que crieus fet ses cuers, s'il li otroie
moi a haïr, que trop l'en voi certeinne;
que tout cest mont ne li demanderoie
fors que s'amour qui a la mort me mainne;
c'ele m'ocist, trop fera que vilainne;

---

10) Deus por coi l'ain B. ie] iou M. RO. — 11) or ai ie dit folie sens droiture B. RO. folie et desmesure M. — 12) k'en bien amer B. M. RO. — 13) mestrier couvreture RO. mestier covert. B. M. — 14) si seux sospris, ke ne m'en puis retraire B. si souspris sui que ie ne sai que f. M. si sui soupris RO. und wie B. — 15) fehlt B. si] sa M. sa tres douce faiture RO. — 16) fehlt B. ne pour tel mal a traire RO. ne p. ces maus M. — 17) ke ceu me fait ke nuls ne me puet faire B. ne puet deffaire M. (sonst wie B.) qui ce m'a fait qui ne me p. desf. RO. — 18) fors ces gens cors qu'envers moi B. ses simples cuers qui point ne m'a mesure RO. — 19) sui] seux B. que à la m. sui se la g. mi d. M. mort m'avera se etc. RO. — 20) Diese Strophe fehlt B. — 21) nous deveroit desplaire RO. vous devroit bien M. mors M. RO. — 22) toute mise ma cure RO. — 23) et mes pensers dont i'ai le iour c. p. RO. et mes pensers M. (sonst wie hier). — 24) pooit] devoit RO. peüst M. — 25) bien] plus M. RO. — 26) on dist M. RO. p. qu'il est de tout mesure M. RO. (decont: verlesen RO.) — 27) ke cruiers fait li cuers ki li otroie B. que est-ce et que fait ses cuers se li M. se li RO. — 28) a moi haïr dont si la voy c. M. moi enhaïr dont ie la voi c. RO. moy a greveir dont elle est si c. B. — 29) k'en tout le mont plus ne dem. B. que en tout M. — 30) ke a la m. B. riens for s'amour RO. — 31) trop.] mult B. molt M. RO.

et s'ainsi est que pour li morir doie,
ce est la mort dont mielz morir voudroie.

15.

Ne plus que drois puet estre sanz raison
ne que raison puet estre sanz droiture,
ne porroit nus, selone m'entention,
fol. 6. b. estre vaillans ne cor [tois], à mesure,
[se] de son cuer n'a fait à amours don;
et cuit qu'amours destraingne en sa prison,
lors puet voloir, quant amours le maistroie.
Rois, sans amour, pas estre ne voudroie.

Douce dame, bien est lieus et saison,
s'il vous plaist, que de moi preignes cure;
car servi ai lonc tens, sans guerredon,
d'un cuer si fin et d'une amour si pure,
qu'à mon povoir n'ai autre cuisançon
fors bien servir; se met à abandon
cuer et cors tout, et du tout m'I otroie;
n'en requerrai, que qu'avenir m'en doie.

N'est pas amis qui oste son penser
de bone amour, pour riens qui en aveigne.
Mon cuer n'en veil partir ne desevrer,
ains veil ades que touz iours m'en soveigne,
ia, sanz merci, ne l'envoie tourner
par devers moi; n'aroit il où entrer;
cors li faudroit, dame, se Diex me voie,
com ie di voir; mes poi croi qui m'en croie.

Dame, merci! que ie sui au finer,
se de vous n'ai secours pour chant qui de vous veigne;
trop haut pensai, dame, de vous amer,
ne talent n'ai que repentent m'en teigne;
qui m'en reprent, moult en fet à blasmer,
quant ie ne puis en vous merci trouver.
Se fu amours qui m'a mis en tel voie,
dont ie me plain, s'ele ne me ravoie.

Dame et amours, se i'ai de riens mespris,
pour Dieu vous proi que me soit pardonnee

32) s'ensi B. RO. s'aussi M. — 33) ceu est — muels B. con est — vauroie M. RO. voldroie B.

15. Weder in T., R. noch in B. Hier keine Noten (s. die Anmerkungen).

la folie, dont doi estre reprins
par bone amour, quant de riens l'ai blasmee.
Je pens a vous nuit et iour et touz dis,
n'a rien autre n'est mes cuers ententis;
et s'il vous plaist que pour vous morir doie,
onc ne fu mors si plaisans com la moie.

Certes, dame, moult est cil entreprins
qui, sans amours, cuide monter en pris;
estre ne puet, ne croire non porroie;
et qui le croit, n'a droit en avoir ioie.

16.

Aymanz fins et urnes,
se li mons ert vostres en pais,
n'ai ie pooir ne doutance
que d'ausinc bone esperance
vous aint nulle autre iames.
Mes, par faute de merci,
mi sont a bien pres failli
comfort et bone atendance.
Or s'il vous plaist, il m'iert meri
se que i'ai lonc tans servi.

Haï losengier, servals de vilonnie,
crueus de faire annui et pesance
aus ameurs de vaillance,
fineroiz vous ia, mauvais?
nenil voir, ains ert ainsi:
de mauvais oisel lait sir
de felon mauvoillance;
c'onques du vaissel pourri
nulle bone odeur n'issi.

---

16. B. 389. fol. 9. (Herrig's Archiv, Lied XIX: Gathier d'Aipinas.) Hier mit Noten.

1) Ay amans fins et vrais B. — 2) iert vostre B. — 3) pooir] paor. B. — 4) d'ausinc] de se B. — nuls autres B. iamaix B. — 6) per B. — 7) mi sont B. — 8) bone esperance B. — 9) il] fehlt B. — 10) se] ceu B. — 11) in B. die vierte Strophe; hier sehr verderbt. Jangleor vostre boufois. — 12) ki ades faites sordois B. — 13) as ameors de vaillance B. (de pairleir a lor neuxance). — 14) ne fenereiz vos iamaix. B. — 15) nenil voir ains iert ensi B. — 16) de vilain oxel lait cri B. — 17) et de felon mauvoillance B. — 18) nonkes de vaisxaul porri. — 19) nulle b. odour nissi B.

Il n'est anuis ne esmais,
quant me menbre des iex guais
et de la douce senblance,
qu'ele me met en oubliance;
com ie plus sueffre grief fais,
onques riens tant ne m'abeli
comme li remenbres de lui
et la douce souvenance;
mes si me truis esbahis,
que le parler en obli.

Douce dame, ne puis mais
d'amour soufrir les essais;
que plus ne sui en doutance
de la mort, mais à fiance.
Et pour ce du tout me tais,
que du tout m'a maubailli.
Et li cuers me destraint si
vostre grant desevrance,
que se n'en n'avez merci:
partans ert en .II. partiz.

Tout aussi com Fevriers, Mais
est des rubiz li balais.
De bonté n'ai nule ingence;
si m'est pis la dessevrance
de celui dont ia n'iert pais.
Mais or sont trestuit peri
si tres bien fet signori,
s'ele ne quiert tel delivrance
enver son loial ami,
dont felon soient honi.

---

20) zweite Strophe B. il n'est dolors ne esmais. — 22) la] sa B. — 23) ne me tort a esligence B. — 24) quant plux souffre B. — 25) ne riens B. (onc riens). — 26) com li r. de li B. (com). — 27) et sa simple contenance B. — 28) si] tant B. esbahi B. — 29) lou B. — 30) Diese Strophe fehlt B. — 40) Dritte Strophe B. ensi com de fevrier mais. — 41) et dou safir li bellais B. — 42) est grande la decevrance B. — 43) ke valors n'en ait poissance B. — 44) a celi ke m'ocira B. (vielleicht v. 42: si m'est grans la desevrance, 43: ke bonté n'a nule ingence, 44: a celi dont ia n'ert pais; und 40, 41 wie B.) — 45) mais or seront bien peri B. — 46) sui doulz bienfait signori B. — 47) s'or ne fait teil demoustrance B. — 48) envers B. Darauf folgt B. die zweite Strophe und dann noch eine, die hier fehlt.

17.

L'autrier, par la matinee,
entre un bois et un vergier,
une pastore ai trovee
chantant por soi envoisier;
et disoit en son prumier:
si me tient li maus d'amours!
Tantost cele part m'en cours,
que ie l'oï, del ramier;
si li dis, sans delaier:
bele, Diex vous doint bon iour.

Mon salut, sans demoree,
me rendi et sans targier;
moult ert fresche et colouree,
si mi plot a acointier:
Bele, vostre amour vous quier,
s'auroiz de moi riche acort.
Elle respont: Tricheour
sont mais trop cil chevalier;
mielz aim Perrin mon bergier
que riche home gengleour.

Bele, se ne dites mie;
chevalier sont trop vaillant.
Qui set dont avoir amie
ne servir, à son talent,
fors chevalier et tel gent?
Mes l'amour d'un bergeron
certes ne vaut un boton;
partez en vos à itant
et m'amez, ie vos creant
de moi auroiz riche don.

Sire, par sainte Marie,
vous en parlez pour neant.
Mainte dame ont or trichie
sil chevalier soudeant;

17. Tarbé p. 92, nach 184 und Mouchet. Hier mit Nöten.
5) en] un. T. R. — 6) si] ci T. chi R. — 7) m'en tor T. R. — 8) que] et R. del ramier] desrainier T. R. — 13) iert T. — 14) me T. — 16) acort] ator T. R. — 18) cil] li T. R. — 20) que riche hom menteor T. R. — 21) ce T. R. — 23) dont] donc R. dame T. — 28) vos en T. R. — 32) noiant T. — 33) ont or] auront R. — 34) cil T. R. sosduiant R. sodivant T. — 35) faus] fol R. —

trop sont faus et mal pensant
pis valent que Guanelons.
Je m'en revois en maison;
car Perrins qui m'i atent
m'aimme de cuer leaument;
abaissiez vostre raison.

J'entendi bien la bergiere
qui me voloit eschaper;
moult li fis longue priere;
mes n'i poi riens conquester.
Lors la pris à acoler;
et ele gete un haut crit:
Perrinet, tray, tray!
Du bois pregnent huper.
Je la lais sans demorer,
seur mon cheval m'en parti.

Quant ele m'en vit aler,
elle par ramponer:
chevalier sont trop hardi!

18.

A la plus sage et a la miex vaillant,
ma bone amour done si finement
que ie ne pens a autre riens vivant;
tant me sovient de son tres biau cors gent,
que seur totes sa grant biauté resplant
qui tot ades croist en abelissant.
Pour ce li veil biau prier, en chantant,
et amer, sans cuer volage,
qu'ele est tant bone et tant bele et douce et sage
et simple et plaisans et cortoise en parler,
qu'ele se fet au mesdisans loer.

Je ne me puis tenir de lui amer,
quant si bele ne voi ne si plaisant;
pour ce la veil seur totes honorer
et, mains jointes, proier en soupirant,
quel ait pitié du plus leal amant
c'onques amours peüst ioie doner;

---

37) ie m'en vais en ma maison T. R. — 38) que Perrins est qui m'atant R. — 42) qu'ele me veut R. qu'el me voloit T. 44) poi] puis T. — 46) haut] grant T. R. — 48) à huper R. à buer T. — 52) si me dit pour ramporner T. si me dist par ramposner R.

et se g'i fail, assez ai à plourer
de les iours de mon aage;
car maus d'amours qui onques n'asouage,
et volenté, c'on ne puet acomplir,
fait plus sovent veiller qu'assez dormir.

Quant ie la voi si noblement venir,
mes cuers ne puet la grant amour celer;
ains fet ma face merveillier et palir.
Si que sele mi daingnoit regarder,
à ses biaus ieuls li porroie monstrer
la grant dolour qu'ele mi fet sentir;
mais ne mi veult conforter ne garir
de mon for sanc malage.
Las c'ai ie dit? ains sent douce rage;
qui n'est ioie, sans lui, n'autre douçours
qui me pleüst tant com fait mes dolours.

Dame, ou biauté bonté et valour
sont tant, que Diex vous fait à tous plaisir,
et dit chascuns que vous estes la flours
de courtoisie et bone à Dieu servir
et vostre cors amer et chier tenir,
si que vous croist ades pris et honeurs
dame loiaus, noble et de biaus atours,
sanz orgueil et sanz folage,
fol. 8. se ie vos ain, n'i doi avoir domage;
qu'à son ami fait dame mesproison
s'ele l'ocist en leu de guerredon.

Dame où Diex mist, par bone entention,
les meillours biens c'on puist trover aillourz,
pour ce vos pri merci, en ma chançon;
que vous estes la mieudre des meillours.
Et s'en vous faut pitiez et douce amours,
ie ne sai mais où trouver garison;
car ie n'aour ne pris rien se vous non,
tant ain vostre seignorage;
car tant avez au siecle d'avantage,
que vous passez, de sens et de bonté,
totes celles de la chrestienté.

Si voirement com ie di vérité
et ie vous ain de cuer, sanz traïson,
me doingne Diex, par vostre volenté,
ioie et merci et sa beneïcon;

---

18. fehlt T., B., R. Hier keine Noten. s. Anm.

et mesdisans traïtours et felons
soient maudit, confondu et dampné,
car il ont tout le siecle envenimé
par leur desloial langage.
Dame, merci, noble de haut parage,
eschivez les, qu'il portent le venin
dont ioie muert et amours trait à fin.

Et Diex otroit aus loiaus de cuer fin
ioie et honeur, richesse et bone fin.

19.

Je n'ai loisir d'assez penser,
et si ne fais se penser non;
car tant mi plaist à esgarder
le cors le vis et la façon
de cele qui m'a en sa prison,
que se ie pensoie,
tant que ie voudroie,
nuit et iour:
le quart de dolour,
que la ne diroie.

Ele a gent cors et vis cler,
bouche bien faite et le menton;
le cuer dedens ne sai esmer;
mais se pitiez n'i a foison,
tant mar la vi pour moi grever.
Car moi et ma vie
tient en sa baillie
et la meillour
qui soit, de s'amour
ai plus grant envie.

Douce dame ne vous ennuit
se ie vous ain, ie n'en puis mais;
se fet amour qui, iour et nuit,
m'asaut et ne me laist en pais:

---

19. Tarbé p. 33. nach 7613 und Mouchet. Hier mit Noten. Fehlt R., B.

3) car tant me plait a recorder T. — 5) en prison T. — 6) car se T. — 9) dolour] valour T. — 10) qu'elle a ne T. — 11) cors le vis bien cler T. — 14) car se p. T. (7613). — 15) tant mar l'aime T. (7613). — 18) et] fehlt T. — 20) ai trop grant T. — 21) anuit T. — 24) mi T.

de vous amer à mon cuer dit;
dame debonaire
tant me poez plaire,
c'onques puis
que vous vi
ie ne m'en poi retraire.

Et me fet estre en despoir
que ie ne puis un biau sanblant
de la sade brunete avoir:
dire li veil assez sovent,
mais ie n'ai pas tant de pooir
qu'à li me dement.
Quant la voi presente,
mon pourpens
partout et mon sens:
si fort m'espovente!

Chançon, à ma dame t'envoi;
di li bien que ie sui touz siens;
assez trueve plus biau de moi,
mes de plus fin ne sai ie riens,
que ie l'ain tant en bone foi;
bien veil qu'ele m'esprueve;
et s'ele ne me trueve
sans amer
s'ele veult amer,
de moi ne se mueve.

20.

Se i'ai lonc tans esté en Romenie
et outremer fet mon pelerinage,
soffert i ai moult dolereux damage
et enduré mainte grant maladie;
mais or ai pis c'onques n'oi en Surie,
que bone amour m'a doné tel malage
dont mille foiz la dolour n'asouage,

---

25) a vous amer ai mon cuer duit T. (7613). — 29) que ie vous connuis T. — 30) ne m'en poi r. T. — 31) ce me fet estre en desespoir T. — 32) un] nul T. — 33) blondete T. — 34) le T. — 39) pers et tout mon sens T. — 41) a la belle t'envoi T. (7613). — 45) car ie T. — 46) bien veut qu'el T. — 47) et s'elle me t. T. (Hds.: me $\overset{ne}{\underset{\cdots}{me}}$).

20. Tarbé p. 63, nach 66 und Mouchet. Hier ohne Noten.
1) Romanie T. R. — 4) maint R. — 7) dont nulle f. T.

ains croist ades et double et monteplie
si que la face en ai toute enpalie.

Car ione dame et cointe et envoisie,
douce et plaisant belle et courtoise et sage,
m'a mis ou cuer une si douce rage
que i'en oubli le veoir et la ioie,
si comme sil qui dort en letargie
dont nus ne puet esveillier son coraige;
car quant ie pens a son tres dous visaige,
de mon penser aim mielx la conpeignie
c'onques Tristans ne fist d'Yseu s'amie.

Bien m'a amours feru en droite voine
par un resgart plain de douce esperance
dont navré m'a la plus sage de France
et de biauté la rose soveraine;
si me merveil que la plaie ne sainne,
car navré m'a de si douce sanblance
c'onques ne vi si tranchant fer de lance;
mes sanblant au chant de la Seraine
dont la douçours atant dolours et paine.

Si puisse ie sentir sa douce alaine
et retenir sa simple contenance!
que ie desir s'amour et sa cointance
plus que Paris ne fist onques Elaine.
Et s'amour n'est en moi trop vilainne,
ia sanz merci nem ferai penitance;
car sa biauté et sa tres grant vaillance
et li biaus vis ou la vi prumeraine
mont .c. soupirs le iour doné d'estraine.

Car sa face qui tant est douce et bele
ne m'a laissié c'une douce pensee,
et celle m'est au cuer si enbrasee
que ie la sent plus chaude et plus isnele

9) toute palie T. R. — 10) avoisie R. — 11) belle court. T. — 12) au T. — 13) oublie le voir et la ouye T. R. — 14) si come cil T. — 18) fist Yseul R. Yseul T. — 19) droite iceine R. — 23) et m'esmerveille T. et m'esmerveil R. — 24) fehlt R. — 26) mes cl ressemble R. m. il ress. T. — 28) puisse ie sentir sa tres douce T. si puis sentir R. — 30) s'acointance T. R. — 32) envers moi T. et s'amour naist mie en moi trop. v. R. — 33) n'en T. ia sans mentir n'en f. R. — 35) fehlt R. in T. v. 36. — 36) in T. 35. — 37) et sa face T. R. — 38) douce] seule T. R.

c'onques ne fust ne brese n'estincele;
si ne puis pas avoir longue duree,
se de pitié n'ai ma dame navree,
quant ma chançon li dira la nouvele
de la dolour qui pour lui me flaèle.

Chançon va t'en a archier qui vielle,
et à Raoul de Soissons qui m'agree:
di leur c'amours est trop tranchant espee.

Anmerkungen zu den verderbten Stellen.

Lied 1. Vers 4. *Lies:* et B. en est fet.
7. fel et pautonniers.
8. atraians vistes et.
9. out] ont.
11. ses = ces —
15. ces *auf* amour *bezogen*.
19. dont] dont.
21. apris.
25. que n'en aie.
27. et de vos pres.

Lied 2. Vers 1. servies *s.* 4, 13. 6, 19.
9. ie ne sui pas si com.
12. que nus ne.
13. et contre lui.
14. mais s'il.
18. ici] *muss gestrichen werden*.
21. le veult.
22. *gehört zwischen* 28 *und* 29 *hin*.
23. que ie m'en part *s. v.* 13.
25. partie = départ.
29. et eschapez.
37. plus tost aim il en estr.
39. qu'il ne fet ce qu'il, *oder* 37, 38 on *statt* il.
40. la] sa (?).
41. et d'amour et d'amer.

---

41) ni brese T. — 44) lui T. — 46) Die drei letzten Verse fehlen R.

Lied 3. Vers 3. grant paor ai.
18. fols cuers.
22. porroit.
36. araisnier: *anreden;* desraisnier = *tadeln.*
38. trop *im Sinn von* molt.

Lied 4. Vers 6. mais pour — plus ioiant.
7. gesist] garist.
12. arcier (*übrigens auch dialectische Aussprache*).
13. mais quant.
14. mains lor la fui.
28. araisnier.
34. faus] fols.
37. empirier] ensignier.

Lied 5. Vers 4. ne mi faut.
8. tant la desir.
9. mais bien croi.
13. ie n'i quier.
22. defois (*wie* fois *von* via) *mod.* dévois.
24. al entrer moult perilleus.
25. et si est gardez de leus.
28. onc.
30. ne vielle.
34. envers moi.
36. *Gegentheil von* seur leur gret.
45. ie] i'en.

Lied 6. Vers 2. autresi] aussi.
3. ie] *ist zu streichen.*
4. nem] n'en (*Lied* 20, v. 33).
6. lor correour.
8. *wie* B. T. R.
12. qu'en ma dame choisi (*s.* 23).
15. vairoit.
19. molt grant valor est a ceux apendant.
20. qui en amour ont reget et refuit (*s.* 21).
24. a mon ostel, si ne sai ou ie fui.
28. *Besser wie* B., *dann muss man vor* mes *einen Punkt setzen, und nach* 27 *ein Komma.*
36. m'i *oder* mi.

Lied 7. Vers 4. qui = cui.
6. que ia ne os parler de r.
17. vous savez bien qu'hom.
19. ma grant folie.
23. glui.
26. une doçour.

Lied 7. Vers 27. obli.
28. me tient.
30. ai failli.
41. Bele du tout.
42. travail.
43. vivrai.

Lied 8. Vers 12. qui = que — n'a] a —
15. ore *oder* or — parest: *ist durchaus.*
16. ce = se.
18. se = ce.
21. = notre chef *(der Pabst).*
23. coupe.
24. qui = cui — valoir (?).
25. entendre] entre.
33. un] ou.
37. sans = sen *(was Merlin's Prophezeiung bedeutete, das wird aus den Thatsachen hervorgehen)*, *s. Wackern. afr. L. p.* 64. *vers* 23. *lies:* covint.
38. delivrer: *aussagen, verkündigen.*
40. aus malices qu'eunemis f. m.
46. pour *für* par, *wie oft*

Lied 9. Vers 4. remembrers *wie* arosers.
7. ce est (c'est).
12. qu'el fust Thisbé que ie sui P.
19. d'aubour.
20. douçour] vigour. (trait *perfect.*)
24. neus] eusse.
32. que en la fin faudront.
39. n'a: *gibt es nicht.*
41. vont] vous.
44. n'eussiez] n'aiez.
45. n'aurez.
47. *wie* T. (?) — 48. pis] peris.
51. ia] i'ai.

Lied 10. Vers 2. ie] *zu streichen.*
5. et] mais — home.
8. fet bien un home.
9. fors li nes' poroit am.
10. dame] donne.
16. moult fust ses nons.
17. 18. el.
20. s'otroie.
23. an parestroit = en parestros: *kurz, endlich.*
26. se] de. — eslais.

Lied 10. Vers 32. et] *ist zu streichen* — a ainz] a ieus.
39. aroit.

Lied 11. Vers 3. et hom qui n'ainme, sans mentir.
4. *Nach* 4 *fehlen zwei Zeilen:* flor et fruit de cointe semblant porte cil en cui naist amor.
5. et cel fruit a tant de valor.
8. et] de.
10. esmes] sentir.
18. de son] de ce.
24. que cil quient qui à D. se tient.
29. des que.
30. ai] *passt auch.*
31. ne s'en] n'en.
34. *zwischen* 34 *und* 35 *fehlt eine Zeile:* qui à la brance se sostient.
35. qui] et.
40. (?)
42. douce] Diex.
44. m'avez.
45. comparer = comperer.
49. doignez.
50. ce est la.
54. me donez savour.
56. c'onques encor ne sentist nus.

Lied 12. Vers 7. ce poise moi se i'aie ia merci.
14. qui l' chastie.
17. car elle a tant et veü et oï.
21. desespoir.
24. et menace sa gent.
26. en] *sieh* 2, 43.
27. les sans] l'essaut — entendre] attendre.
31. ie fu ades.
33. quant par la main.
34. ne] *ist zu streichen.*
35. se = ce.
37. qui set amer.
40. qui s'en = que s'en.
44. povoir] ioie — pour] sans (?).
46. amours merci — enbalsamee.

Lied 13. Vers 8. oil dient qu'il aiment tant.
13. soit] sont.
14. lui en preigne.
19. ou ia de vous.
21. chaciez = chacez, *wie im infinit. wegen des vorhergehenden* C.

Lied 13. Vers 24. n'en ait plus.
26. mon espoir] mes esperis.
27. mille mercis (?).
35. faus] fols — ? —
36. bastis.

Lied 14. Vers 1. du dous tans.
8. *Zwischen* 8 *und* 9 *fehlen zwei Zeilen, welche aus* B. *zu ergänzen sind.*
29. qu'en tout cest mont.

Lied 15. Vers 4. ne cor a] Hds.
5. se] fehlt Hds.
6. et qui qu'amours.
7. valoir.
10. se il vous.
16. = recrerrai.
24. croi] troi, trois, truis (trover).
26. *Zwei Sylben zu viel, und* chant qui *hat keinen Sinn. Lies:* se n'ai secours pour quanque de vous veigne.
28. mais talent n'ai (?).
35. 41. repris — entrepris *des Reims wegen.*
43. non] nel.

Lied 16. Vers 1. Aymans fins et verais.
2. vostre en.
9. il] *muss gestrichen werden.*
11. *hat vier Sylben zu viel und reimt nicht; zwischen* 11 *und* 12 *fehlt eine Zeile mit einem Reim auf* ais.
12. *zwei Sylben zu viel.*
16. lait cri.
17. et de felon.
18. n'onques.
23. *sinnlos, lies:* que ne mette en oubliance (met).
25. onc.
26. com — lui] li. s. 9, 4. Anm.
28. esbahi.
31. essais] eslais.
36. li cuers] le cuer.
37. la vostre grant.
39. partant.
41. Aussi com de Fevrier Mais | et des rubis li balais | si m'est grant la decevrance etc. — *Balais* bedeutet: hellroth und man sagt noch heute: *rubis balais, vin balais.* (deutsch: Balassrubin).
47. s'el.

Lied 17. Vers 33. trichie *des Reimes wegen, wie oft.*
34. soudüiant.
37. ie m'en vois en ma maison.
46. cri.
48. à huper.
52. elle dit.

Lied 18. Vers 9. et tant bele] et bele.
10. et simple] simple.
11. an] aus.
19. de les] tous les.
22. *oder:* font.
24. la grant] sa grant.
25. *epische Cäsur. Wie 4, 2—8, 48, 49.*
26. s'ele.
30. de forsen et de malage (?).
31. ains sent si douce.
32. qui = que, car.
34. et bonté, *sonst fehlt die Cäsur (über diese Art Verse s. meinen Aufsatz im dritten Heft des Jahrbuchs).*

Lied 19. Vers 5. de cel.
9. le quart de valour.
10. qu'elle a ne diroie.
11. et le vis cler.
18. et] *ist zu tilgen.*
29. *fehlerhaft* que ie vous connuis (?).
30. ie] *ist zu tilgen.*
31. *so, oder* et ce me, *oder* ce me.
34. li = le li. (prov. loy; s. darüber „Tobler, Bruchst. aus dem Chev. au Lyon" p. 11; im waadländ. Patois sagt man *i bayi* „ihm geben", *li bayi* „es ihm geben"; *i* für *lui* ist also ähnlich dem *don* für duquel.)
36. demente.
39. per tout et.
46. qu'el.
47. s'el.

Lied 20. Vers 7. mille] nulle.
13. la ioie] l'ouïe.
19. voine = veine.
26. est semblant.
32. n'est mie en moi.
33. nem] n'en.

Oct. 1868. A. Rochat.

Kritische Anzeigen.

La Composizione del mondo di Ristoro d'Arezzo, testo italiano del 1282 pubblicato da Enrico Narducci. Roma, 1859. 8°. 343 pag.

Mantengo tardi la promessa fatta in questo periodico (III, 415) di dar relazione di questo lavoro, e duolmene tanto più che in questo frattempo uscì una materiale riproduzione del testo del Narducci [1]. È probabile che se a tempo si fosse fatto osservare che tale testo è ben lontano dal sodisfare alle esigenze della critica, o la ristampa non si sarebbe fatta, o chi la curò si sarebbe studiato di consultare qualch' altro codice e di emendare almeno in parte gli errori della prima edizione. Che se ora io mi do a pubblicare le mie osservazioni, gli è appunto perchè credo che farebbe opera utilissima chi, giovandosi di tutti i codici e seguendo le leggi della buona critica, ci offrisse in lezione corretta e più che si possa genuina questo notevole documento della condizione delle scienze naturali in Italia in sul dichinare del secolo XIII°. Nè io mi tratterrò qui punto ad esaminare l'importanza scientifica dell' opera, che non è cómpito nè mio nè di questa rivista; e mi starò contento ad esaminar l' edizione dal lato critico.

Cinque sono i codici, che si conoscono della *Composizione del mondo:* quattro sono completi; uno contiene un solo frammento. Sono i seguenti:

A Riccardiano 2164, che è quello di cui si servì il Nannucci, publicandone alcuni capitoli nel suo Manuale II, 192 segg. Egli l'attribuisce al XIII°. secolo, fondandosi sulle parole, con che si chiude il volume e che giova qui recare per esteso: 'Finito è el libro della comp. del m. colle sue cascioni, composto da Restoro êlla nobilissima città d'Arezzo de Toscana. A Deo sieno laude e grazie enfinite. Compiuto è questo libro sotto l' anni de Cristo mille doi cento ottanta e doi, Rodolfo imperadore re eletto, Martino papa quarto

[1] Milano, Daelli, 1864. Forma parte della Biblioteca rara.

resiedente. Amen'. Giova notare però che tutti gli altri tre codici completi hanno la medesima sottoscrizione; il che conduce a credere che essa spetti piuttosto all' autore medesimo che al copista. Aggiungasi che il sig. Alarico Carli di Firenze osserva che "sebbene il carattere possa essere del 1282, le miniature .... sono di disegno sì accurato e corretto ... da dover credere che queste vi sieno state fatte dopo nel 1400 innoltrato, o che il carattere del codice sia falsificato". Quest' ultima supposizione non è punto verisimile, ed avveniva sì di frequente che i codici lungo tempo dopo essere stati scritti venissero ornati di miniature, che non esiteremo a considerare questo codice come il più antico, spettante se non al XIII°., al XIV°. almeno.

B Barberiniano* XLVI. 52. A detta del Narducci, "sembra scritto circa il 1350". — Questi due codici sono membranacei; cartacei i tre seguenti:

C Chigiano M. VIII. 169; "sembra scritto circa il 1450".

D Magliabechiano Cl. XI, Palch. 7, Nr. 136 (per l' addietro Strozziano 491). Il catalogo lo attribuisce al secolo XV°.

E Riccardiano 2229 del XV°. sec. Non contiene che i primi 19 capitoli ed una parte del 20°.

Il N. descrive tutti questi codici con minutissima esattezza; ci indica in centimetri e millimetri la loro altezza e larghezza, ci fa sapere come sono rilegati, in quali cataloghi sieno registrati e con che parole; ma poi di quattro dei manoscritti, cui descrive con sì grande diligenza, non si cura nè punto nè poco e si ristrigne a riprodurre uno solo, il Chigiano, senza esporci i motivi per cui preferisce un manoscritto così lontano dall' età dell' autore. Avrebbe fatto meglio il N., se il tempo e le cure spese ad esaminare la forma esterna dei volumi avesse impiegato a ricercare la lezione degli altri mss. almeno in quei passi del suo testo, ch' egli per certo non avrà compreso, come non li comprendiamo noi, e nei quali adunque ei doveva supporre errori od omissioni del copista. Fu molte volte detto, eppure sembra che faccia d'uopo ripeterlo: che chi s'accinge ad una edizione, la quale aspiri a meritare un tale nome, deve trar partito da tutto il materiale critico, che gli è noto, e di cui non gli è

assolutamente vietato l'uso. Ora, nel nostro caso, è certo che il N. ajutato dalla munificenza del principe Baldassare Boncompagni (il quale sostenne le spese della edizione e commise i lavori sui codici fiorentini) avrebbe potuto molto agevolmente o esaminar egli stesso questi ultimi o procacciarsene collazioni. Nè la Barberiniana gli sarebbe stata di difficile accesso. Se il N. avesse, com' era dovere di editore accurato, studiato tutti e quattro i manoscritti, e avesse ben ponderato il pregio di ciascun d'essi, affine di porre il migliore a fondamento della sua edizione, io tengo per fermo ch' ei non avrebbe data la preferenza al Chigiano.

Ad appoggiare questa mia asserzione reco alcuni passi, che nella nostra edizione sono viziati, e in altri codici offrono correttissima lezione.

pag. 3. *Lo punto ch' è più appressato al polo del mezzodì può essere chiamato punto di capricorno, e imperciò qui si comincia lo capricorno; e lo punto ch' è più appressato al polo di settentrione può essere chiamato punto di cancro, imperciò qui si comincia il cancro; e questi due punti sta e non va più inverso settentrione e 'nverso lo mezzodì, anzi torna indietro.* Che costrutto può ricavarsi da questo periodo? E come si condusse il N. a stamparlo, senza informarsi come leggano gli altri codici? Che se, a non violare l'autenticità del suo manoscritto, ei non volea farvi mutazioni ed aggiunte, avrebbe potuto mettere in nota la lezione migliore, tanto che si giugnesse a capire il testo, che è pure lo scopo, per cui i testi si stampano. A legge: *enperciò k' ine* (= che ivi, certo da preferirsi a *imperciò qui;* e la stessa correzione sarà da farsi più sopra: *emperciò k' ine si com. lo capricorno*) *s'encomenza el cancro, e questi doi ponti so detti solstitio enperciò ke quando lo sole è en su questi doi ponti sta e non va* ecc. È facile vedere come il copista di C abbia qui commesso uno sbaglio, che molto di frequente riscontriamo ne' codici; saltò cioè da un *ponti* all' altro. Come A leggono DE, salvo tenui varietà di forme.

pag. 5. *tutte le stelle sono nell' ottava ispera.* L'omissione del pronome relativo non è, a dir vero, infrequente negli antichi; ma poichè C stesso legge *stelle e sono*, si preferirà la lezione più ovvia di ADE: *che sono.*

ibid. *Albomasar dice ch' ella* (la via lattea) *tiene per lo latò delli diciotto gradi insino al terzo grado del cominciamento delli iscorpione.* — ADE: *da li 18 gradi della libra per fino al 3°. grado* ecc.

pag. 6. *Il Sagittario . . . significherà lo spaventamento che viene da lunge e tutte le cose che si veggiono dalla lunga con parole o con fatto . . . arcieri o balestrieri.* La lezione *veggiono* può difendersi, giova però notare che A ha *feggiono (feriunt)*, cui D rammodernò in *feriscono;* E s'accorda con C. Più chiaro sarebbe *ti feggiono.*

ibid. *Troviamo nel cerchio del zodiaco, lo quale è chiamato orbis signore, uno de' dodici segni, delli quali ne sono undici c' hanno figura d' animale e l' altro* ecc. Questa è correzione da farsi pur senza ajuto di codici. AD: *orbis signorum*, *dodici segni.* Ed in vero nel cerchio dello zodiaco troviamo non *uno* dei 12 segni, ma tutti i dodici. E *orb. sig. de' dod. s.* Il qual *de* può far supporre che la lezione di C contenga un glossema: *uno* = *un o; un* completa *signore*, onde *signorum: orbis signorum o de' dodici segni.* Dopo *de* dovrebbe ripetersi *dodici segni* quale accusativo di *troviamo.*

pag. 7. *un segno è mobile, e l' altro è stabile e l' altro comune. Aries ponemo mobile e 'l tauro fermo, e cancer mobile e leone fermo e virgo comune.* Fra *tauro* e *cancer* v' ha *gemini;* oltrecciò il procedimento simmetrico vuole ambedue le volte: mobile, fermo, comune. Era adunque naturale supporre qui un' ommissione, ed invero ADE hanno: *e 'l gemini comune.* Segue poi: *e così succede quest' ordine i dodici segni*, che è costruzione pressochè inintelligibile. A ha *elli dodici* cioè *en li.* Vedasi in appresso quel che si dice sul nesso di *en* coll' articolo.

pag. 8. linea 15 da sotto in su. Meglio con AD *andaro*, che *andrò* con CE; si confronti nello stesso periodo *chiamaron*, *nominaro*, *puosero* ecc., tutti verbi al passato.

ibid., linea 8. *(stella) posta nella figura nell' avoltojo che cade.* AD: *dell' av.*, E: *posta nell' av.*

pag. 9. *troviamo una stella, ch' è chiamata collo di corbo; dunque pare che la figura del corbo abbia collo . . . per quella stella ch' è chiamata cauda di scorpione potemo intendere ch' egli abbia coda.* E così continua in appresso:

E troviamo duo stelle, che sono chiamate aculeus scorpionis, onde potemo intendere che quello animale abbia nome pugnolone per pugnere. La voce *nome*, che conturba il procedimento del discorso, non si legge in A; D legge come il nostro; E ha: *quello anim. pugn.*, ommettendo il verbo *abbia.*

pag. 11, linea 4. del cap. 11. Le parole *dalli savi* sono erronea anticipazione di quelle che ricorrono alla linea seguente. Il N. poteva senza scrupolo cancellarle; non sono in ADE [1]).

pag. 12. *Quando egli è nella parte di sopra . . . vedemolo andare inverso la parte d'ariete . . . e quando egli è sceso nella parte di sotto . . . allora il vedemo . . . andare . . . inverso occidente.* La congettura *d'oriente* è delle più spontanee, e così in vero leggono ADE.

pag. 14. *vedremo ogne mese le congiunzioni e le possessioni del sole e della luna.* ADE: *opposizioni.*

ibid. *troviamo l' ecclissi . . . del sole che non comincia xij gradi di lungi da capo e da coda di dragone.* ADE: *trov. l'eccl. . . encomenzare xij gr.* E ciò che segue mostra chiaramente esser questa la buona lezione.

ibid. *e trova i dodici gradi* non s'intende; il Nannucci ha secondo A la lezione chiarissima: *e trovamli;* cfr. *e se noi lo trovamo 11 gradi.*

ibid. Giova notare che nè A nè D nè E non hanno le parole *nel convento nostro;* ond' è che si può dubitare se veramente Ristoro sia stato religioso.

pag. 15. *l' oscurazione della luna è segno ch'entra nel corpo del sole, e col corpo della luna sia un altro corpo ottuoso.* Che vuol dir ciò? AD: *ke entra lo c. del s. e 'l c. d. l.* E, che ha già alcune delle viziature di C, legge: *entra nel c. d. s. e lo c. d. l.*

pag. 17. (Venus) *fae ombra . . . là ov' ella fiede colli suoi raggi quasi scintillare e vagheggiare.* Anche qui t' accorgi tosto che qualcosa manca, ed invero il copista

---

1) Si dica lo stesso a pag. 25 delle parole *il minore die* (il Codice del resto ha *lo maggiore die*), che ripetono le testè dette, e non si trovano nè in A nè in D.

trascorse di nuovo da un *raggi* all' altro. Inserisci colla scorta di ADE: *e veggonsi li suoi raggi.*

pag. 18. *arismetrici, come sono dottori e significa dottori* ecc. Leggi con ADE: *come sono* (= cioè) *dottori di numero.*

pag. 23. *che queste cose hanno a impedimentire l' animo che vuole cercare e sapere la scienza* ecc. Le parole *si è 70 anni* ecc. sino a *piue e meno* inclusivamente (lin. 10—14) non hanno qui che fare, e sono erronea ripetizione di ciò che si contiene nel cap. seguente.

pag. 32. *se tutte le cose fossero mobili, o r a s'appoggerebbero.* Leggasi con D: *ove*, e si ponga il punto interrogativo. Confrontisi tosto dopo: *se tutte* (le cose) *fossero difettuose, or da cui averebbero principio?*

pag. 33. *la scienza . . . s' ella sta celata . . . si duole e desidera d' essere c r e a t a e conosciuta.* A: *cercata*, D ha *creata* ed una correzione marginale *veduta.*

Si confronti in sul principio del cap. 21: *non istarebbe bene la mirabile operazione del corpo del mondo, che non fosse c e r c a t a e consciuta.*

Tutti questi passi sono tolti dal solo primo libro; ed essi senza dubbio basteranno a dimostrare, che volendo pure non attenersi che ad un codice solo, non doveasi scegliere a tal uopo il Chigiano. È facile in vero accorgersi che chi copiò questo manoscritto fu uomo di poca istruzione e di nessuna diligenza. La trascuratezza, con che il codice fu trascritto, si manifesta altresì nelle rubriche de' singoli capitoli, le quali, come fa osservare il N. stesso, sono alterate e confuse.

Dopo avere deplorato che l'editore non abbia appieno tratto partito dalle fonti che gli erano note, ed a cui gli era offerta occasione di attingere, vuole giustizia che si giudichi del suo lavoro tale, qual egli se l' è proposto.

Nel volume del N. trovasi riprodotto il codice Chigiano due volte: l' una con fedeltà diplomatica, salvo che le abbreviature sono sciolte, e l' altra con ortografia ridotta all' uso moderno e coi necessarii segni d' interpunzione. Dell' esattezza, con che fu copiato il ms., io non posso giudicare, non avendo avuto modo di farne fare confronto alcuno; resta quindi ad esaminare il testo rammodernato. Il

N. fa la seguente dichiarazione: "Il lettore potrà essere sicuro della più scrupolosa esattezza da me osservata. . . Ove con una sola particella avrei potuto restituire il testo alla sua piena intelligenza, ho preferito non dilungarmi in nulla dall' originale." Ed in vero chi, pubblicando antichi testi, rinuncia all' ufficio di critico, e si contenta della lode più modesta di semplice riproduttore d'un solo manoscritto, non può mai spignere tropp' oltre la rigorosa fedeltà. Non gli sarà vietato di fare emendazioni, che non si fondino su congetture troppo ardite; ma dovrà porsi più che mai in guardia dall' alterare come che sia la lezione del suo codice. È invero singolare e quasi da non si credere, che il N., il quale ci dà pur egli stesso il modo di giudicare del fatto suo, si sia lasciato sfuggire nel testo destinato al comune de' lettori sì gran numero di deviazioni dalla lezione originale. Ecco alcuni esempii.

pag. 3. *Questi due punti oppositi segano sopra uno cerchio.* C *seghono*, con migliore grafia *seggono* (= siedono).

pag. 7. *potremo dire*, futuro che mal s' accorda cogli altri verbi al presente del medesimo periodo; ma C ha *potemo.*

pag. 12. Si parla dei movimenti della luna: *adunque si muove e sta a contrario degli altri pianeti.* C *ella.*

pag. 34. *come si può venire a sapienza a chi l'appetisce;* C ha: *et chellapedisce;* per certo: *e che la* '[*m*]*pedisce.* Ed in vero nel principio di questo capitolo si tratta de' varii impedimenti della sapienza. Tosto dopo dice che chi vuol divenire sapiente *mestieri è che sia tutto raccolto in sè ed invitto;* C *unito.* E di nuovo: *s' egli vuole imparare . . . conviene che sia tutto raccolto e nel lavoro suo sia tutto quivi.* Ma il cod.: *nel cuor suo.* In appresso: chi vuole imprendere sapienza dev' essere sceverato dalle faccende del mondo, da ogni sollicitudine, *avvegnadio che questa turbazione . . . . n'hae pur la turbazione del mondo e 'l romore suo; ma . . . che l' uomo sia riposato dalle tribolazioni di sè medesimo, cioè dalle passioni.* Non s' intende; ma il Cod. ha *noe* (= non è), che è lezione chiarissima: non solo le faccende, ma ancor più le passioni turbano l' uomo e lo distolgono dallo studio.

A imprendere sapienza è mestiere riposo ed unitade; *s' è questo, è dunque mestiere alla sapienza d'imprendere quanto maggiormente è mestieri a ricevere in sè la luce divina e celestiale.* Il codice non ha la *d'*, che guasta tutto; leggi: *se questo è dunque mestiere alla sapienza imprendere* (a impr. la sap.), *quanto* ecc.

Alla terza linea della pag. 35 in luogo di *nè*, il codice ha *no* (= non), che è di molto più chiaro. Ed alla quinta linea: *li grandi atti delle grandissime sottilitadi;* C *elle gr.* (= e le gr.). E nell' ultima linea *non fu maggiore nè minore che non* si convenisse. Il cod. non ha il secondo *non*, ch' è contrario alla buona grammatica.

pag. 36. *se 'l cerchio fosse composto di punti caffo, lo cerchio non si potrebbe compartire per mezzo in parti iguali.* C *partire.*

pag. 42. I segni dello zodiaco vanno divisi fra i pianeti. A voler dare a ciascun pianeta due segni, i segni dovrebber essere, non 12, ma 14; or dividero così che *i cinque pianeti ciascheduno abbia due segni . . . . i quali fanno 10 segni; e due segni che camparo, daranno 12 pianeti.* Stranissimo calcolo sarebbe questo; ma C legge: *daremo a' 2 pianeti.* Poi entra a ricercare se Saturno, Giove, Marte, Venus, Mercurio possano essere di quei due, che devono contentarsi d' un segno solo, e dice: *tale è di questi pianeti, che pena a compiere lo suo corso nel cielo a presso di 30 anni, e tale a presso di 12, e tale a presso di iij anni [e tale .j.] e tale a presso d' uno.* Le parole fra parentesi sono nel Chigiano, e il N. le omette. Forse perchè non sono assolutamente necessarie? Tosto dopo: *se noi gli diamo due segni, starà bene, e avrà due case;* C: *cavrà* (= ch' avrà), che lega meglio.

Una frase che ad ogni istante ricorre in Ristoro, il perno, a dir così, intorno cui s' aggirano le sue argomentazioni, è, che ogni cosa per più operazione e per essere conosciuta de' avere qualche opposito. Ora a pag. 47 ove il codice ha al solito *per più operatione* il N. stampa *per più opera tiene.* Tosto dopo dice che le stelle saranno altre alte, altre basse, tali grosse e tali minute, *e svarieremole del corpo e delle luogora, e quanto*

noi non potremo con ragione. Quell' *e* dinanzi *quanto* nel codice non si legge.

pag. 66. La luna dev' essere in parte ombrosa: *con ciò sia cosa ch' ella sia di sotto da tutte l' altre stelle e sia vicina e presso alla terra e al corpo del mondo, de' essere composta di cose opposite e variate per maggior operazione.* La luna presso al corpo del mondo? Ma il cod. ha invece di *e al* soltanto *el,* e tosto dopo *composto;* quindi: *e presso alla terra, e 'l corpo del m. de' essere composto.* In vero l' essere svariato s' addice, come da tutto il contesto si rileva, non alla luna, ma al mondo.

pag. 79. *La terra .... per adoperarvisi su convenevolmente e nel piano, dee essere in tal modo ... disposta, che le piante e li animali vi possano abitare.* E il codice legge: *come nel monte.* Si noti che *come* (forse meglio *com' è;* quando segue un nome plurale *come sono*) è molto spesso usato da Ristoro invece di *cioè;* le parole *com' è nel monte e nel piano* servono a dichiarare la voce *su,* e quindi vanno poste fra virgole.

pag. 93. *Questa pluvia mantiene per tutta la terra; chè quando è in uno luogo e quando in un altro.* Questa sarebbe una contraddizione strana in vero. Ma il Codice ha *non tiene.*

pag. 105. *lo toro abbia a significare lo collo e la coda.* C *ghola.*

pag. 114. *sieno due* (pianeti) ... *delle quali uno si rinnova e vada inverso occidente.* C *si muova.*

Potrei aggiugnere ancor buon numero di passi; ma credo che questi bastino a dimostrare che la promessa fatta dall' editore non venne mantenuta molto fedelmente. Ma lasciando stare i mutamenti fin qui discorsi, che sono per certo involontarii, vuolsi ora esaminare il metodo, con che il N. ordinò il suo rifacimento.

Ei si propone di mutar solo la grafia; il che significa: non alterare punto i suoni, ma modificare soltanto i segni rappresentativi secondo l' uso d' oggigiorno. È lecito quindi scrivere *città, chiaro, operazione* in luogo di *ciptà, kiaro, operatione* ecc., perchè non v' ha dubbio che gli antichi pronunciavano come noi queste voci, e solo dif-

ferivano nel modo di scriverle. Ma non appena si tratti di modificare i suoni stessi, vuolsi andare più a rilento. Non pare quindi lodevole sostituire *in* ad *en; descrivono definisce* a *disc. dif.;* in luogo di *retondo*, che ci dà un esempio di *e* nella prima sillaba (come nel fr. ant. *reond*, spagn. *redondo*, ed in molte voci di dialetti dell' Alta Italia) porre *rotondo;* in luogo di *elli*, *egli;* far sparire l'assimilazione di *pongollo*, *leverello*, *farenne* col leggere *pongonlo*, *leveremlo*, *faremne** o la metatesi di *enterrà* leggendo *entrerà*. Nè è necessario a *discieverrà* apporre un *sic*, quasi fosse errore, e correggere *discievererà*, mentre è noto che gli antichi amavano i futuri in *erra*, ove le due *r* si scontrano o per metatesi (il testo citato *enterrà*, e *mosterrà* ed altri) o per sincope della vocale intermedia. Sostituendo a *faciévolla* la forma *facevanla*, s' altera l' antica desinenza in *-evono* e si toglie l'assimilazione. *Sentono* per *senteno*, *troviamo* per *trovamo* rammodernano inutilmente le desinenze. Perchè mutare *contastare*, forma sì frequente negli antichi, in *contrastare*? Perchè a *stabole* nel testo diplomatico porre un *sic*, e nel testo rifatto sostituirvi *stabile*? L' *o* fu usato, e non è punto più singolare che il mutamento d' *i* in *o* in *lodevole*. E non si disse forse anche *utole*, sebbene non preceda la *v*, che favorisce il suono *o*? Quando il codice legge: *lo cielo ajuterà la generazione e non gli potrà dare impedimento* (p. 144), non fa d' uopo correggere *le*. Il cod. ha *ciascuna pianeta* (88), *questa ordine* (40); chi vuol solo ordinare l' ortografia non ha diritto di far maschili questi sostantivi, che gli antichi usavano altresì quali femminili. E si noti oltrecciò che il N. non segue metodo costante. Alla pag. 25 il codice ha 3 volte *conobbono* ed ei due volte muta *-ono* in *-ero;* la 3ª. conserva la lezione del ms. In un luogo legge *senza* in luogo di *sanza*, in un altro ritiene l'antica forma, e così via.

Una forma d' articolo notevole, che non di rado ricorre nel Chigiano, e che il Narducci non avrebbe dovuto far sparire, è *elli* ed *elle* per il plurale; p. es. p. 6 *pare ch' egli significhi li fiumi, e le fonti, e li mari*, C *li fiumi et elle fonti e elli mari* e tosto dopo *le fossata e le luogora*, C *e elle luogora*. Si veda il bellissimo discorso di Leone dal Prete, che precede la sua edizione dei *Capitoli della Compagnia della Madonna d' Orsammichele* (Lucca 1859), in cui reca esempii

d' *ello ella elli elle*, qual semplice articolo, che ritiene la forma del latino *illum illam illi illae* [1]).

Il modo con cui vengono divisi i nessi di parole del ms. non è sempre corretto. Così p. es. a p. 41, annotazione: *questi due ordini si deono accordare nel cerchio . . . e questo cerchio non puo istare sanza, e sì a cagione della generazione.* Leggi: *sanza essi.* — *S'elli* (i monti) *hanno dall' un lato la corruzione che li . . . guasti, è mestieri . . . ch' elli abbia*[*n*] . . . *la generazione che l' ingeneri e faccia a ciò; che ogni cosa dee avere lo suo opposito;* leggi: *ingeneri e faccia; acciocchè* (nel significato frequente di *perciocchè*). — p. 6. *l' acquario . . . pare c' abbia officio da acquare e innumidare la terra . . .; e li savi considerarono; acciò per la sua significazione . . . gli puosero nome acquario.* È chiaro che dopo *savi* manca il relativo (esso si trova del resto in ADE) e che fa d' uopo leggere e li *savi* [*che*] *considerarono a ciò, per la sua* ecc.

Non di rado il nesso *en*, viene diviso in *e 'n*, mentre esso non ha che il valore di semplice preposizione, p. es.

p. 3. *quando lo sole passa per questi punti è iguale lo dì colla notte, e 'n tutto lo mondo.* E così pure

p. 2. *puossi chiamare difinitore, e 'n per ciò ch' egli difinisce lo cielo al viso.* Il periodo rimane in aria. Leggi *enperc.* o secondo il metodo dell' editore *imp.*

Ancor più grave è l'errore di non aver riconosciuto il nesso della preposizione *en* coll' articolo singolare; cioè nel maschile *èl*, *èllo*, *èllo* e nel feminile *èlla*, *èlle*. Il N. stampando *e 'l*, *e la* ecc. rende oscuri non pochi passi. Vedansi per es. i seguenti.

pag. 35. *e 'ntagliatori . . . e disegnatori, che l' operazione degl' intagli e disegnamenti loro non erraro;* Cod. *chell;* meglio *ch' èll'*.

pag. 42. *Con ciò sia cosa che 'l cielo sia 12 segni.* — *ch' èl.* Egualmente a pag. 157: *c. c. s. c. c. lo cielo non sia nulla cosa oziosa.* — *ch' èllo.*

pag. 88. *chè lo primo climate truovi tal cosa che non la trovi nel sesto.* — *ch' èllo.*

pag. 104. *non troviamo che la virtude del cielo erri, le spezie*

---

[1]) Si confronti altresì *ela elos elas* nell' antico dialetto di Leon; Geſsner, Das Altleonesische, Berlino, 1867, pag. 17.

delli anemali. Il cod. ha *elle;* si legga quindi: *erri êlle sp.*

pag. 106. *non ha in sè d' adoperare per questa via, e li scheruoli*[1]) *e li vai e 'n altri* (animali) — *êlli sch., êlli vai e 'n a. a.* Si tolga la virgola dopo *via.*

pag. 137. *trovavavisi scolpito sì mirabilmente, che le scolpiture si conoscieno gli anni.* — *ch' êlle.*

pag. 144. *intra lo maggior movimento che . . . è più stemperato nel più e 'ntra lo minore mov. che . . . è più stemperato e lo meno.* — *êllo.*

pag. 147. rubrica ... *lo sole e la luna ... si veggono maggiori nella parte d' oriente e d' occidente che 'l mezzo cielo.* — *ch' êl.*

Era quindi inutile a pag. 8, ove il codice legge *elli die del re Mannone* correggere *alli.* Invece di *êl,* Bonvesin usa *il,* e si può dubitare se anche Ristoro non abbia tal forma. Pag. 11 leggesi: *potremmo dire che il cielo sia la parte di sopra e quella di sotto.* Intendi *il* = *nel;* A ha in vero *êllo;* D *che lo cielo abbia* (o *lo* nominativo e *abbia* nel valore solito, *o ch' êlo c. abbia,* e *abbia* col valore di *sia*).

Le alterazioni fin qui registrate o svisano il testo o senza ragione ne modificano la forma; chiediamo ora se il N. non abbia altresì fatto qualche mutamento, che torni a vantaggio della lezione, s' ei cioè non abbia usato il diritto che ha ogni editore d' emendare i manifesti errori del suo testo. E qui con vera sodisfazione possiamo dichiarare, com' egli dal suo proposito di ridarci il testo, qual è nel ms., non si sia lasciato dominare in tal guisa, ch' ei non corregga molte voci, che nel manoscritto erano viziate. Ben fece egli adunque a mutare a pag. 14 *quando noi et equamo* in *q. n. adequiamo,* e a pag. 43 *la luna e l' sole retrogradavano, ciascheduno aveva un solo segno* in c. *avendo.* E nessuno gli farà rim

---

[1]) Si noti di passaggio questa voce; corrisponde dalle desinenze derivative in fuori all' ital. *scoj-att-olo;* dal lat. *sciurus,* pron. *skiurus.* Ma mentre la voce italiana e la francese *écureuil* conservano l' *u* (*o*) e fanno passare la *i* dopo *r* (onde l' it. *j* = *ri,* e il fr. *il,* come *capreolus capriolus chevreuil*), in altre forme l' *u* va perduto (o forse mutato in *ŭ,* si confonde coll' *i* antecedente) e rimane *i,* sicchè il tema è *schir-* o *scher-.* Da questo tema, col suffisso *-uolo,* il nostro *scheruolo;* col suffisso *-atto,* la voce *schiratto,* che è de' dialetti settentrionali.

provero d' aver corretto *tragholo* in *triangolo*, *dodemo* in *dovemo*, *nel minere* in *nelle minere*, *chalore* (de' fiori) in *colori* e così in moltissimi altri luoghi. Chè anzi si potrebbe desiderare che in tal consuetudine fosse stato perseverante, ed avesse mutato anche in altri luoghi non meno chiaramente errati. Pag. 97 *chi ne diventasse che noi non considerassimo l' operazione del cielo . . . divieterebbene che noi non dovessimo . . . considerare l'alto Dio;* chi esiterà a correggere *divetasse?* — pag. 81. *questi fiumi è mistieri ch' elli abbiano uno luogo là ov' elli entrino e facciano capo . . . e ragioninsi insieme;* l. *raguninsi.* — pag. 86. *può essere lo monte per cagione dell' acqua . . . chè . . . l'acqua . . . rimanendosi per la terra . . . può torre la terra da un luogo e porla ad un altro;* l. *rimenandosi;* giacchè tosto dopo leggesi: *è natura dell' acqua, s' ella è rimenata per la terra, di fare lo monte.* — pag. 143. *econtra lo maggiore movimento . . . e 'l minore . . . sono digradati tutti gli altri;* l. *entra.* — pag. 79. *se noi ne movemo da una stella bassa e andremo suso all' altra, saliremo quasi al monte, e se noi ne moviamo da una stella alta e verremo giù alla bassa, scenderemo quasi in giù nella valle;* l. *alta.* In tutti questi passi il N. non si dovea contentare di porre un *sic* dopo la voce sbagliata; ma come tanti altri luoghi così doveva correggere questi. A pag. 82. si parla d' isole: *adunque dee essere lo sole nel mare per maggior utilità.* Così la stampa senza nota veruna; ma chi dubiterà che si debba leggere *le isole* o *l' isole?* Il verbo al singolare, che precede il soggetto, è costruzione molto frequente. pàg. 78. *veggiamo se* (la terra) *de' essere tutta piena* (sic) *o tutta montuosa, o parte piana, o tutta montuosa, o parte piana o parte montuosa.* In questo periodo l' editore dubita solo di *piena*, cui senza riguardo avrebbe dovuto mutare in *piana;* ma v' ha altri sconci. Le alternative non possono essere che tre: 1) tutta piana, 2) tutta montuosa, 3) parte piana e parte montuosa. È chiaro adunque che le parole *o parte piana o tutta montuosa* sono per errore intruse e voglionsi cancellare[1]. Oltrecciò vuolsi cangiare l' ultimo *o* in *e* e dopo *piena* (piana)

---

[1]) Il copista che doveva scrivere la terza alternativa scrisse *tutta* invece di *parte*, poi si corresse, senza cancellare le voci errate.

porre una virgola. Quindi: *essere tutta piana, o tutta montuosa, o parte p. e p. m.*

Un luogo veramente singolare è questo. A pag. 38 si tratta in tutto il capitolo di 56 miglia per grado. In un luogo il Chigiano (se pure fu esattamente copiato) ha 5C, ove adunque la cifra 6 fu scritta un po' sbadatamente; il N. legge 5C e commenta a pie' di pagina: "Cioè 500"!

Troviamo talvolta incoerenza poco lodevole; giacchè la stessa voce ora è corretta ora no. Così p. es. a pag. 97 *significazione di questo sicche lo cielo . . . emprieme le cose* fu ben emendato in *si è che;* or perchè a pag. 90 *sarebbe inconveniente per molte ragioni* (il codice ha del resto molto meglio *cagioni*); *la grande cagione, sì che* (Cod. *sicche*) *la terra non farebbe tanto gentile operazione* non correggere del pari *si è che?* La virgola innanzi *sì* va cancellata. A pag. 100 si corregge *mixione* (= *missione*) in *mestione;* perchè non a pag. *permessione* (sic) in *permistione.* Del resto può darsi che l' emendazione non sia necessaria; *st* = *ss* ricorre p. es. in dialetti dell' Italia settentrionale.

Pongo fine a questa omai troppo lunga relazione coll' esprimere il vivo desiderio, che si faccia fra breve una nuova edizione critica di quest' opera. Dei tre codici completi ch' io conosco almeno in parte (ACD), pare a me che A meriti per ogni rispetto di venire scelto qual fondamento dell' edizione; è senza dubbio il più antico; la lezione, come abbiam veduto di sopra, è sempre corretta; e le forme della lingua, come si può rilevare dai passi publicatine dal Nannucci, sono antiche ed offrono molti particolari di parlata municipale, che è verisimile esser quella dell' autore. Le varianti degli altri codici, che non sieno meramente ortografiche o di forma grammaticale, vorrebbero essere messe a pie' di pagina. Sia raccomandato tal lavoro alla Commissione dei testi di lingua, la quale, sebbene di regola non stampi che opere inedite, potrebbe fare un' eccezione per il nostro Aretino.

Vienna, settembre 1868.

Adolfo Mussafia.

Erwiderung.

Es ist folgendes an den Herausgeber des „Jahrbuch“ gerichtetes Schreiben eingelaufen, welches ich hiermit, dem Wunsche seines Verfassers gemäfs, zum Abdrucke bringe, indem ich den Betheiligten selbst das Weitere überlasse.

Lemcke.

A Mr. le Directeur du „Jahrbuch für romanische und englische Literatur“.

Mon cher Directeur,

Pour discuter des opinions exprimées en français la première condition est de comprendre le français: le bonnet de docteur n'en dispense personne. Il se peut que dans les écoles allemandes et hollandaises où MM. Körting et ten Brink ont appris à conjuguer le verbe Être, *la source de Wace* signifie *un auteur consulté par Wace*, mais quand on dit que Guillaume de Jumiéges et Geoffroy de Monmouth *ne sont pas la source de Wace*, cela signifie à Paris *qu'ils n'étaient pas la seule source où Wace ait puisé ses informations*. Sur la foi de leur contresens MM. Körting et ten Brink ont rêvé que je refusais à Wace toute connaissance de ses principales sources et ils sont partis en guerre pour démontrer l'évidence et me convaincre de l'avoir niée. A cela près les articles qu'ils ont donnés au Jahrbuch ne sont pas légers comme l'auraient été *a priori* ceux d'un Français: ils prouvent avec tout le sérieux possible et beaucoup d'érudition spéciale qu'il n'est pas nécessaire d'être Espagnol et de s'appeler Don Quichotte pour se battre contre des moulins à vent. Heureusement le cas de ces Messieurs n'exige pas qu'on les enferme dans la cage aux lions; il suffira de les remettre à l'école et de leur apprendre une bonne fois le français: quand ils le liront couramment, j'aurai grand plaisir à discuter notre histoire littéraire avec eux.

Je tiens beaucoup trop à la bonne opinion de vos lecteurs, pour ne point vous prier d'insérer cette petite leçon de français dans votre plus prochain cahier.

Croyez, comme toujours, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

Paris, 24 mars 1869.

Edélestand du Méril.

P. S.

Il est inutile d'ajouter que je n'accuse nullement vos deux jeunes collaborateurs de méchantes intentions, je leur crois toute la bonne foi de l'ignorance.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorial-bibliothek.

(Fortsetzung.)

Spanische Literatur.

Uebersetzungen.

Dichos de Sabios y Filosofos.

Da diese aus dem Catalanischen übersetzte Schrift sich an die im vorigen Artikel behandelten Flores de Filosofia, ihrer Tendenz nach im Allgemeinen anschliefst, so wollen wir über dieselbe, obwohl sie wegen ihrer späteren Abfassung auf die gleich zu behandelnden Uebersetzungen folgen sollte, zunächst mit einigen Worten berichten. Die Handschrift bildet den dritten Codex eines b-II-19 gezeichneten Bandes, welcher aufser diesem noch zwei andere Codices umfafst, von denen der erste (fol. 1.—fol. 55) Uebersetzungen zweier Briefe und einer Schrift des h. Bernhard aus dem 14. Jahrhundert, der zweite (fol. 59.—fol. 124) das Espertamiento o leuantamiento de la voluntad en Dios von Frey Bernal aus dem 15. Jahrhundert enthält. Der dritte Papiercodex endlich gibt auf fol. 127 r. Sp. 1.—fol. 156 r. Sp. 2 die obenerwähnte Uebersetzung, von welcher zu Anfang Folgendes gesagt wird.

„Commo el muy noble e preçiado nuestro sennor Don Lorenço Suarez de Figueroa por la graçia de Dios maestre de la caualleria de Santiago fallase este libro en lenguaje de Cataluenna e viese e le aplaziesen las nobles autoridades que en el son asy en la çiençia commo en la verguenna, commo en la paçiençia, commo en fecho de armas e de caualleria e commo deuen vsar los sennores con sus vasallos e seruidores, e los vasallos e seruidores con sus sennores e en otras nobles e muy preçiadas

costunbres que en el se tratasen prouandolas de las santas escripturas e de los euangelios e de los filosofos e de los doctores e saçerdotes e profetas e palabras de santos padres e reyes e prouerbios antiguos e dichos de nobles e de grandes caualleros mando a mi Don Jacob Çadique de Ucles, su criado e su fisico que lo romançase en el nuestro lenguage castellano, e al su sennorio e mandado con la reuerençia deuida obedesçiendo romançelo en la manera seguiente el qual parti en syete partidas." (fol. 127 r. Sp. 1.)

In diesen sieben „partidas" oder Capiteln, welche übrigens ganz willkürlich angesetzt worden, werden die verschiedenartigsten Aussprüche von Boetius, Daniel, Jeremias, Buch der Weisheit, Augustin, Salomon, Seneca, Livius, Trogus Pompejus, Pabst Zacharias, Maximianus, Abt Symeon, Hiob, David, Paulus, Aristoteles, Gregorius, Fulgencius, Cicero, Plato, Jesaias u. s. w. angeführt, so wie auch viele Sprichwörter eingeflochten. Nur einmal, so viel ich gesehen, wird, um zu beweisen dafs den Tugendhaften Nichts besiegen kann, ein „Beispiel" beigebracht und zwar dasjenige von dem „varon", der, um dem Tirannen nicht seine Mitverschwornen zu verrathen, sich die Zunge abbeifst. Aus dem Gesagten erhellt schon inwiefern das Buch sich von den Flores de Filosofia unterscheidet. Wohl gehören beide der didactischen Literatur an, doch suchen die Dichos nur durch Zusammenstellung von Sprüchen, den verschiedensten Schriften entnommen, zu belehren, wohingegen die Flores de Filosofia ihre Aussprüche, ohne jedesmal die Quelle anzugeben, dem Inhalte nach geordnet haben. Uebrigens ist die Lectüre der Flores die interessantere, obwohl man nach der so eben mitgetheilten Einleitung des Uebersetzers vielleicht das Gegentheil vermuthen könnte.

Ueber die Zeit der Abfassung der Handschrift gibt folgende Schlufsnotiz, welche Herr Prof. Ebert schon mitgetheilt, Auskunft: „Cunpliose de romançar e screuir en veynte y ocho dias de Julio, anno del naçimiento de nuestro sennor Jhesu Xp̄o de mil e quatroçientos e dos annos en la villa de Vcles, lugar del dicho sennor

maestre!" (fol. 156 r. Sp. 2.) Vgl. Amador de los Rios, Estudios sobre los judíos de España. Madrid. 1845. S. 443.

Bocados de Oro.

Von den drei angeblich dieses Buch enthaltenden Handschriften (a-IV-9; e-III-10; h-III-6) ist die erste von vorn herein gesondert zu stellen, insofern sie nur mit den beiden letzteren den Titel, welcher in den, wie wir etwa sagen würden, goldenen Aussprüchen dieser drei Schriften vielleicht seine Erklärung findet, gemein hat. Denn diese aus dem 15. Jahrh. stammende Papierhandschrift von sehr kleinem Formate und 228 Blättern gibt, abweichend von den ausführlicheren Bocados de Oro, mit denen ihr übrigens viele Sentenzen gemein sind, unter diesem Namen nur Aussprüche von Weisen fol. 1 r.—fol. 48 r. Und zwar werden fol. 1 r.—fol. 25 v. diejenigen von vierunddreifsig „Sabios" angeführt, deren Namen jedoch nicht genannt werden. Diesen folgen bis fol. 33 v. andere Sentenzen, die dem Sulpiçio que era sabio en los siete saberes liberales e en otros saberes (fol. 25 v.) zugeschrieben werden und sodann bis fol. 18 r. diejenigen des Justino que era muy catholico e bien fiel cristiano e que era otrosi gran sabio en los siete saberes liberales e en los otros saberes (fol. 33 v.). — Die übrigen in diesem Manuscripte enthaltenen Werke sind religiösen Inhalts. Vgl. Amador de los Rios. III, S. 543, Anm.

Was nun die beiden anderen Papierhandschriften betrifft, so gehören diese auch dem 15. Jahrhundert an. e-III-10 von mittlerer Gröfse und von 95 zweispaltig beschriebenen Blättern (fol. LV. und LVI. fehlen) enthält, nach vorausgegangener Ueberschrift: Este libro es llamado-Bocados de Oro el qual conpuso el rey Bonium, rey de Persia, welche Worte so wie die jedesmaligen Capitelangaben durch rothe Dinte hervorgehoben worden, während Verzierungen das übrigens gut erhaltene und leserlich geschriebene Manuscript nicht schmücken, folgende Capitel:

Cap. XI. De los dichos e castigamientos e pedricaçiones de Socrates. fol. XXVII r. Sp. 1.

Cap. XII. De los dichos et pedriçaciones de Platon. fol. XXXIX r. Sp. 1.

Cap. XIII. De los dichos e de los castigamientos del filosofo Aristotiles. fol. LI v. Sp. 2.

Cap. XIV. De los dichos e castigamientos de Alixandre filosofo e sabio que fue rey de todo el mundo. fol. LX r. Sp. 2.

Cap. XV. De los fechos et de los castigos de Tolomeo. fol. LXX v. Sp. 2.

Cap. XVI. De los castigamientos de Leogenin e commo castigava a su fijo. fol. LXXIII r. Sp. 2.

Cap. XVII. De los castigamientos de Eunufio. fol. LXXVIII r. Sp. 2.

Cap. XVIII. De los castigamientos de Medragis. fol. LXXVIII v. Sp. 2.

Cap. XIX. De los castigamientos de Sillus. fol. LXXIX v. Sp. 2.

Cap. XX. De los castigamientos e de los dichos del fisico Galieno. fol. LXXX v. Sp. 2.

Cap. XXI. De los castigamientos de Proteus. fol. LXXXIII r. Sp. 1.

Cap. XXII. De los dichos de Gregorio e de otros sabios. fol. LXXXV r. Sp. 1.

Cap. XXIII. De los castigamientos de Piramus. fol. LXXXVI v. Sp. 1.

Cap. XXIV. De los nonbres de los sabios que dixeron algunas palabras de filosofia e de otros muy muchos que non sopieron los nonbres de los sabios. fol. LXXXVI v. Sp. 2. (Aussprüche von genannten und ungenannten Philosophen.)

Hiermit schliefst das eigentliche Buch ab; es folgt jedoch noch ein Capitel, das verwandten Inhalts ist und auch sonst den Bocados de Oro beigegeben wird, in der Reihenfolge der Capitel aber nicht mitzählt, nämlich Capitulo de las cosas que escrivio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano. fol. XCIII v. Sp. 2.—XCV r. Sp. 2.

In h-III-6, einem Codex von 123 Folioblättern, finden wir eine andere Handschrift desselben Werkes, jedoch unter Weglassung der sieben Einleitungscapitel. (Näheres über den Inhalt derselben bei Amador de los Rios (III, S. 542 fg.) welcher auch IV, S. 23, Anm. 3 darauf hinweist, dafs das erste Capitel der Bocados de Oro die Einleitung der Grand Conquista de Ultramar bildet.) Sodann werden aus dem 15. Capitel dadurch zwei gemacht, dafs die Castigos de Tolomeo in zwei Theile getheilt und von diesen der letzte mit den Worten: „E dixo Asaron" als eigenes „Cap. de los Castigos de Asaron" aufgeführt wird. In ähnlicher Weise ist das neunzehnte in zwei Capitel durch ein eingeschobenes: „Cap. que fabla de los castigos de Gregorio" zerlegt worden, ein Umstand, der zur Folge hat, dafs die Ueberschrift des Cap. XXII ausgelassen wird. Uebrigens deutet im Allgemeinen diese Abtheilung der Capitel gröfsere Verschiedenheiten an, als der Text wirklich rechtfertigt. Auf das Capitel von Galien folgt in h-III-6 nur noch eines mit der Ueberschrift: Cap. que fabla de todos los castigos de los sabios e de las sus preguntas, in dem wir neben Theilen aus allen vier Schlufscapiteln auch sehr viel dieser Handschrift Eigenes antreffen. Füllen doch die eingeschobenen Sentenzen mehrere Seiten; dagegen fehlt die letzte Hälfte des 15. Capitels.

Den Schlufs der Handschrift bilden drei grofse, ihr eigenthümliche Capitel, nämlich: Cap. que fabla de los enxemplos de çiertos sabios antiguos e las sus rrazones son estas (fol. 111 r.—fol. 115 r.), sodann: Estos dichos dixo vn sabio a vuelta de otros (fol. 115 r.—fol. 118 r.), und endlich eine kleine Geschichte, welche noch heute den Gegenstand eines sehr beliebten spanischen Volksbuches bildet, das Cap. de Theodor, la donzella (fol. 118 r.—fol. 123 r.)

Eine dritte Handschrift besitzt die Biblioteca nacional in Madrid: Bb. 59 bis. Diese, gleichfalls aus dem 15. Jahrhundert und auf Papier hat 77 Blätter in klein Folio und war früher gebunden, doch zeugt (Herbst 1867) von dem ehemaligen Einbande allein noch der das

Manuscript zusammenhaltende Faden. Trotz dieses Misgeschickes ist das Werk selbst wohl erhalten, nur dafs in Folge einer Lücke zwischen fol. 34 und 35, welche jedoch schon zur Zeit des unversehrten Einbandes bestand, ein grofser Theil der Aussprüche des Socrates und das ganze Plato behandelnde Capitel fehlen. Dieser Umstand hat indessen Amador de los Rios nicht verhindert sich vorzugsweise dieses Manuscriptes für seine Literaturgeschichte zu bedienen „weil man den alten Drucken nicht trauen kann" (Nosotros nos hemos valido del Ms. Bb. 59. de la Biblioteca nacional, porque nos fiamos poco de las antiguas ediciones, respecto de las obras de la edad media. Historia crítica de la lit. esp. III, S. 545 Anm. 1). Freilich, kostet es „largos años" um sich zu vergewissern, dafs ein Buch in der Escorialbibliothek zu finden ist [1]), wird wohl ein Menschenalter dazu gehören, um sich zu überzeugen, dafs eine Handschrift unvollständig ist. Uebrigens stimmt dieser Codex in dem Auslassen des Asaron und in der Erwähnung des Gregorio nach Proteus mit e-III-10.

Von den altspanischen Drucken habe ich nur den von Toledo 1510. — 47 Blätter zu 2 Spalten — gesehen. Die bedeutenderen Abweichungen desselben von Codex e-III-10 der Escorialbibliothek bestehen in folgendem: aus Cap. XII. macht unter Auslassung vieler Aussprüche ein: „Dixo Colon" zwei Capitel. Dasselbe gilt, jedoch

---

[1]) Cumpliéndonos aquí ilustrar especialmente el Libro de Marco Polo, traido á lengua castellana por tan ilustre aragonés [Don Frey Juan Fernandez de Heredia], recordaremos que existe por ventura en la renombrada Biblioteca del Escorial, bien que no ha podido ser conocido por quien no haya gastado largos años en el exámen de los códices que tan rico depósito encierra, merced á la viciosa e insuficiente disposicion de sus antiguos índices. Amador de los Rios V. S. 487. Gewifs läfst der Katalog der Escorialbibliothek Vieles zu wünschen übrig. Was es aber im gegebenen Falle mit den langen Jahren, die es erfordere, um herauszufinden, dafs im Escorial das Buch des Marco Polo aufbewahrt wird, auf sich habe, zeigt am Besten der Umstand, dafs Herr Prof. Ebert, dessen Arbeit sich nur auf den Katalog gründet, das Werk erwähnt. Vgl. Ebert's Artikel S. 65.

ohne daſs Kürzungen vorkommen, von Cap. XV, indem hier „Dixo Absoron" eingeschoben wird. In diesem Falle stimmt demnach der Druck mit h-III-6, so wie ferner in Betreff der Stellung Gregorios nach Medragis. Die einzelnen Capitel weichen überdies an manchen Stellen von dem in e-III-10 gegebenen Texte ab, wobingegen auch der Druck mit dem Capitel vom Philosophen Secundus, und zwar als dem siebenundzwanzigsten, abschlieſst.

Nach dieser Auseinandersetzung des Verhältnisses der mir bekannten Exemplare des spanischen Werkes ist jetzt der Inhalt des Buches zu berücksichtigen. Da indessen hierbei die einleitenden Abschnitte über des Bonium Reise weniger in Betracht kommen, wird es genügen, über den Theil, welcher von den Philosophen handelt, Etwas zu sagen. Auch hier können wir uns kurz fassen und bemerken bloſs, daſs den Aussprüchen der Weisen meist deren Lebensbeschreibungen vorangehen. Diesen letzteren liegen mehr oder weniger wirkliche Thatsacheu zu Grunde, wie wenn z. B. die letzten Stunden des Socrates erzählt werden. Jedoch das Geschichtliche in den einzelnen Fällen jedesmal nachzuweisen würde zu weit führen, ebenso eingehend zu erörtern, wie der Character des Diogenes in vielen ihm hier beigelegten Aussprüchen gewahrt worden. Nur einiger sei einer andern Rücksicht halber gedacht. So sagt er e-III-10. fol. 28 v.: la muger es mal que omne non puede escusar, offenbar das ἀναγκαῖον κακόν; e dixo muchos omnes quieren vevir por comer e yo quiero comer porque viva buena vida intellectual; e oyo a un omne que fablaua mucho e dixo: paga a tus orejas e por eso te pusieron dos orejas e vna boca porque oyas mas de lo que fablas. Wird man bei jener Aeuſserung, welche in dem später zu erwähnenden Secretum Secretorum dem Ypocras zugeschrieben wird (vgl. Pariser Ausgabe v. 1520. fol. XVII v.), an Molières Avare erinnert, so bei dieser an Rückerts Drei Paare und Einer. Vgl. dessen gesammelte poetische Werke VII, 381. Vgl. auch oben Bd. IX, S. 293 Alain Chartiers Mirouer aux Dames. Str. 130. Ist nun dieser Gedanke dreimal original entstanden, oder entlehnte ihn der deutsche

Dichter des neunzehnten und der französische des funfzehnten Jahrhunderts, indem jener noch zwei andere Zusammenstellungen machte und das betreffende Gedicht defshalb unter seine eigenen stellte? Zwei die Lebensbeschreibung Alexanders betreffende Umstände verdienen ebenso eine besondere Erwähnung: Zuvörderst dafs wir hier auch der von Herder in seinem: Der afrikanische Rechtsspruch (vgl. Herders Werke, Bd. 9. Zur schönen Lit. u. Kunst. Blumenlese aus morgenl. Dichtern S. 55). benutzten Erzählung begegnen, wie der König der durch die Verheirathung der Kinder der Streitenden bewirkten Schlichtung eines Rechtshandels beiwohnt, welcher darüber entstanden, dafs Käufer und Verkäufer eines Hauses einen in demselben gefundenen Schatz nicht als ihr Eigenthum anerkennen wollen — welche Geschichte auch Mendelssohn und Rüekert benutzten (vgl. Weismann, Alexander vom Pfaffen Lamprecht Bd. II, S. 505 u. 512). Sodann findet sich hier der erste der beiden Briefe Alexanders an seine Mutter, welche bisher, weil in dem Poema de Alejandro von Juan Lorenzo stehend, diesem zugeschrieben wurden. Dabei ist jedoch zu bemerken, dafs in den Bocados de Oro die Angabe des Erfolges der in dem Briefe vorgeschriebenen Einladung zu Alexanders Leichenbegängnisse nicht, wie im Poema de Alejandro, unmittelbar dem Schreiben folgt, sondern von diesem durch eine Reihe von Aussprüchen weiser Männer über Alexander getrennt ist. Uebrigens reiht sich sowohl der Brief, als auch der zuletzt erwähnte Umstand in die Lebensbeschreibung Alexanders vollkommen gut ein, was bekanntlich in dem Gedichte des Juan Lorenzo nicht der Fall ist, sofern dieses unerwartet durch die in Prosa abgefafsten Schreiben, welche zwischen Strophe 2468 und 2469 eingeschoben worden, unterbrochen wird. Dies ist jedoch kein Hindernifs gewesen dem spanischen Dichter die erwähnten Briefe zuzuschreiben. Selbst Wolf, obwohl er eine unmittelbare Benutzung orientalischer Quellen (Wolf, Studien S. 80. Anm. 1), als möglich andeutet, zweifelt doch nicht an der Autorschaft des asturischen Geistlichen. Kann dies bei dem deutschen Gelehrten,

der eingestandenermaſsen nie die Bocados de Oro sah (Wolf, Studien S. 92 Anm.), nicht auffallen, so ist es um so wunderbarer, daſs die Anwesenheit des einen der in Rede stehenden Briefe in diesem Werke bei dem sonst so genauen Sanchez, den spanischen Uebersetzern des Bouterweckschen Werkes und dem Marques de Pidal, welcher zuerst wieder die Aufmerksamkeit auf die Bocados de Oro lenkte, keinen Zweifel hinsichtlich des angeblichen Verfassers jener Briefe hervorgerufen. Indessen soll nicht etwa mit dem Gesagten unbedingt behauptet werden, obwohl die Möglichkeit einzuräumen ist, daſs wir in den Bocados de Oro das Original eines der Briefe zu suchen hätten. Es wäre ja denkbar, wie gut immer derselbe auch in den Zusammenhang passen möchte, daſs er nur geschickt eingeflochten sei. Diese Vermuthung auszusprechen veranlaſst uns der Umstand, daſs wir beiden Briefen auch in einer noch zu besprechenden spanischen Handschrift, Poridad de las Poridades enthaltend, begegnen und einer derselben hebräisch und arabisch existiert. Bartoloccius nämlich, welcher in seiner Bibliotheca magna rabbinica, pars prima, Romae 1675 im XXIV. Capitel: De Aristotele Peripateticorum principe, an fuerit Judeus, pag. 480. die „opera quae eadem lingua hebraica ad manus meas devenerunt", angibt, sagt von dem angeblich aristotelischen Werke Secretum Secretorum pag. 482: Asservatur inter codices mmsscc. Bibliothecae Urbitanensis apud Vatic. Papyr. in 4. Ibi etiam reperitur Epistola eiusdem Aristotelis ad matrem Alexandri de morte ipsius et Responsio ad Aristotelem. Itemque Dicta memorabilia Alexandri Macedonis cognomento (ut hic dicitur) Cornuti propter imperii fortitudinem quod ab Oriente in Occidentem tanquam duo cornua mundi extendebatur. Item Epistola eiusdem Alexandri ad matrem tempore mortis missa et de verbis a matre prolatis dum illam legeret et de morte eiusdem Alexandri regis". Welcher von den beiden Briefen, die der sterbende Alexander angeblich an seine Mutter geschrieben, hier gemeint sei, muſs dahingestellt bleiben, ebenso ob die Dicta memorabilia die Castigamientos der Bocados de Oro sind; dagegen dürfte es keinem

Zweifel unterliegen, dafs der von Bartoloccius erwähnte Brief des Aristoteles an Alexanders Mutter und deren Antwort gleichen Inhalts sind mit zwei Briefen, welche sich dem so eben angeführten Werke: Poridad de las Poridades, anreihen. Auf diese in Codex L-III-2 und h-III-2 der Escorialbibliothek sich findende Schrift folgt unter andern: Esta es la carta que enbio Aristotiles a la madre de Alexandre por conortarla (L-III-2, fol. 42 r. und h-III-1, fol. 35 v.) und Esta es la respuesta que enbio la madre de Alexandre a Aristotiles quando leyó la su carta e mando escreuir otra carta pora el (L-III-2, fol. 44 r. und h-III-1, fol. 37 v.). Die zuletzt erwähnten Handschriften theilen übrigens auch die beiden Schreiben Alexanders an seine Mutter mit (L-III-1, fol. 31 r. fg. und h-III-1, fol. 37 v. fg.), und zwar einzelne kleine Abweichungen ausgenommen genau so, wie wir sie im Poema de Alejandro lesen, doch ist nicht gesagt, woher der Schreiber, welcher sie in eine Sammlung verschiedener Briefe, welche angeblich zwischen Aristoteles, Alexander und dessen Mutter gewechselt wurden, einflicht, seine so zusammengestellten Schriftstücke genommen. Obgleich nun die hier gegebene Auseinandersetzung nicht endgültig festsetzen konnte, wo der Ursprung der fraglichen Briefe zu suchen sei, wenn man nicht etwa annehmen will, der Brief der Bocados de Oro habe dem zweiten Schreiben als Muster gedient, so dafs der eine Brief nur eine Ueberarbeitung des andern sein würde, welche Annahme insofern sich rechtfertigen liefse, als mit alleiniger Auslassung der Aufforderung zur Theilnahme an Alexanders Leichenbegängnifs die in beiden Briefen ausgesprochenen Gedanken dieselben sind, — so viel ist jedenfalls klar, dafs der asturische Geistliche nicht deren Verfasser ist, die Briefe vielmehr nur durch einen Abschreiber dessen Werke eingefügt worden sind. Mit diesem stimmen übrigens, abgesehen von den, beiden Werken nothwendiger Weise gemeinsamen, weil wahren Geschichten, die Bocados de Oro auch sonst in manchen Alexander betreffenden Erzählungen, deren Quelle auf den Pseudokallisthenes zurückzuführen ist, überein. So

lesen wir im Poema de Alejandro sowohl als in den Bocados de Oro, dafs sich ein Grofser des Reichs, der in die Olympias sich verliebt, gegen Philipp empört, den König besiegt, aber von Alexander überwältigt wird (vgl. Weismann, Alexander vom Pfaffen Lamprecht, Bd. 2. Pseudokallisthenes I, 24. S. 31), dafs Alexander dem Darius den Tribut verweigert, indem er ihm sagen läfst, die goldene Eier legende Henne sei todt (vgl. a. a. O. Pseudokallisthenes I, 23. S. 30), dafs er die an ihn von Darius mit Geschenken, welche ihn verhöhnen sollten, abgesandten Boten mit ähnlichen Geschenken zurückschickt (vgl. a. a. O. Pseudokallisthenes I, 36. S. 48 und I, 38. S. 51), dafs für den Kampf mit den Elephanten des Porus auf Alexanders Befehl menschenähnliche Statuen verfertigt werden, welche mit brennbaren Stoffen angefüllt im Heere des Gegners Verwirrung anrichten (vgl. a. a. O. Pseudokallisthenes III, 3. S. 150), dafs Alexander endlich mit Porus einen Zweikampf besteht, dessen für den letzteren tödtlicher Ausgang dadurch herbeigeführt wird, dafs er ein grofses Geschrei hörend, sich umwendet, um nach der Ursache desselben zu sehen (vgl. a. a. O. Pseudokallisthenes III, 4. S. 152). Obwohl dies nicht die einzigen Berührungspunkte der Bocados de Oro mit dem Pseudokallisthenes sind, müssen wir doch darauf verzichten, weitere Belege für den Einflufs des griechischen Werkes beizubringen, ebenso nachzuweisen, in wie weit etwa orientalische Alexandersagen in dem spanischen Werke nachklingen.

Was es mit der Bezeichnung einer Apologensammlung, als welche der Marquis von Pidal das Buch einführt, auf sich hat, erhellt nach dem über den Inhalt Gesagten von selbst. Richtig dagegen ist die andere Bemerkung jenes spanischen Staatsmanns, der Verfasser des Buches sei ein Christ gewesen. Defswegen sagt Hermes: „E Dios porque ama a sus sieruos, dioles el seso e apropio a sus profetas e a sus mandaderos con el espiritu santo" (vgl. e-III-10, fol. 11 v.). Darum räth Cliton dem zum Tode verurtheilten Socrates nach Rom zu flüchten: „E yras a Roma, e estaras y, e non avra ninguno poder

sobre ty (vgl. e-III-10, fol. 29 v.), aber Socrates ist weise und meint: „los Romanos menos piedad me avran que los de mi villa" a. a. O. Darum predigt Alexander als ein echt christlicher Held seinen Völkern den Glauben an Gott und erblickt hierin seine eigentliche Sendung. Weiter aber zu schlieſsen der Verfasser sei ein Priester gewesen, wage ich trotz folgender Stelle noch nicht: „E avia (Socrates) ordenado los omnes entre ordenes: sacerdotes e reyes e pueblo, e el ordenamiento del saçerdote es sobre el ordenamiento del rey e del pueblo, que el saçerdote ruega a Dios por si e por su rey e por su pueblo, e el rey non ruega a Dios sinon por si e por su pueblo, e el pueblo non ruega a Dios sinon por si tan solamente (vgl. e-III-10, fol. 29 r.). Wie dem auch sei, gewiſs ist, daſs der Verfasser wenig griechisch verstand, denn schwerlich hätte er sonst geschrieben: „Ermes en griego tanto quiere dezir como monje" a. a. O. fol. 9 r.) oder „Socrates en griego quiere dezir tenedor con justiçia" (a. a. O. fol. 27 r.), oder endlich Aristoteles durch „complido de verdad" erklärt, andere ähnliche Unrichtigkeiten nicht zu erwähnen.

Kann über die Religion des Verfassers kein Zweifel bestehen, so gilt nicht das Gleiche von der Frage, ob wir in dem ganzen Werke ein Original oder vielmehr eine Uebersetzung zu erblicken haben. Denn mit Ausnahme der Einleitung, welche die Reise des Bonium erzählt, und die, so weit ich wenigstens urtheilen kann, nur im Spanischen vorliegt, sind noch lateinische Exemplare und arab. Fragmente des Werkes erhalten. Was wir hier von jenen zunächst in Betracht ziehen wollen, ist ein Fragment im Besitze des britischen Museums. In dem Pergament-Codex Nr. 123 der Arundelbibliothek, welcher aus dem 14. Jahrhundert stammend, unter andern Schriften auch manche auf Alexander bezügliche enthält, begegnen wir als achter Abhandlung einer Lebensbeschreibung des macedonischen Königs (fol. 74 v. — 81 v.), welche genau derjenigen in den Bocados de Oro entspricht. Eingeleitet wird dieselbe mit folgenden Worten: „Hermerus in libro suo de dictis philosophorum de rege Alexandro et eius origine, ut inferius scribitur, testatur" (fol. 74 v.). Am

Ende dieser Lebensbeschreibung heifst es dann fol. 81 v. „Dictis regis Alexandri expletis quia (?) Hermerus ea tanquam philosophica in libro suo de dictis philosophorum conscripserat, quedam alia philosophorum dicta licet non omnia in dicto libro suo inuenta cum descripcione et processu originis quorundam eorum huic opusculo addere non omisi" — folgen die Capitel von Sed — Hermes — Thoth — Zacalquius — Homerus — Zelon — Rabion — Ypocras — Pittagoras — Diogenes — Socrates — Platon — Aristoteles — Tholomeus — Asseron — Loginon — Enesius — Maedargus — Tesilius — Galienus. fol. 81 v. — fol. 95 r.

Am Schlusse der Aussprüche des zuletzt Genannten sagt der Schreiber: „Expliciunt ea que sumpsi de libro Hermeri. Incipiunt questiuncule Secundi philosophi", also auch hier schliefst sich das Leben und die Sentenzen des Secundus wie im Manuscripte e-III-10 und im Drucke von Toledo von 1510 an.

Liest man in der obenangeführten Reihenfolge der Philosophen Çad statt Thoth, denn dieser Name steht hier statt jenes, stellt dann dieses Capitel nach Zacalquius und das Capitel über Alexander nach demjenigen über Aristoteles, so hat man genau die Reihenfolge der Escorialhandschrift h-III-6, deren Lebensbeschreibungen sich eng an dies lateinische Fragment anschliefsen, welches von den Aussprüchen aber immer nur eine geringe Anzahl gibt, wie dies jedesmal die Ueberschrift durch „quedam dicta" andeutet. Unter diesen letztern stöfst uns ein Satz auf, dessen unrichtige grammatische Construction, wenn man anders nicht einen Schreibfehler annehmen will, als Beweis, wir hätten es hier mit einer Uebersetzung zu thun, herbeigezogen werden kann. „Et dixit laudabilis liberalitas est eorum qui alium possident ambiciosum non esse" sagt Alexander (fol. 81 v.). Die hier vorliegende, möglicherweise durch mangelhafte Kenntnifs der Sprache des arabischen (?) Originals verursachte Verwechslung des Subjects mit dem Objecte, da „quae alii possedent" gelesen werden mufs, läfst der spanische Satz deutlich erkennen. „E dixo la buena franqueza es de

non aver omne cobdiçia de lo que han otros omnes" (e-III-10, fol. 54 v.). Freilich muſs billigerweise erwähnt werden, daſs die gleich zu nennende Oxforder Handschrift die richtige Lesart hat.

Auſser diesem Fragmente in der Arundelbibliothek habe ich unter den Manuscripten des Collegii Corporis Christi in Oxford in Nr. 241 ein, wenn man wieder von der Weglassung der einleitenden Reise des Bonium absieht, vollständiges Exemplar des in Rede stehenden Buches gefunden, dessen Einsicht mir, Dank der freundlichen Vermittelung des Herrn Prof. Max Müller, der Bibliothekar jenes Collegiums, mit echt englischer Zuvorkommenheit auf das Liebenswürdigste gestattete. Es ist eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts von 97 Blättern, welche in dem Bande als 127—223 zählen. Auch hier treffen wir die in dem Escorialcodex h-III-6 beobachtete Ordnung der Capitel. Trotzdem man nach dem neuen Kataloge des Oberbibliothekars der Bodleiana, des Herrn Coxe, der Tac (= Çad), Caqualquius, Solon, Rabion ausläſst, vermuthen sollte, die jene Weisen behandelnden Capitel fehlten hier, finden sich deren Lebensbeschreibungen und Aussprüche doch im Werke. Der Irrthum des Katalogs rührt wahrscheinlich daher, daſs man sich begnügte, eine früher gemachte Inhaltsangabe, die auf dem letzten Blatte des Codex steht, einfach abdrucken zu lassen. Man dachte wohl nicht daran, daſs das unansehnliche Manuscript die Quelle eines altenglischen Buches sei. Uebrigens will ich noch der Möglichkeit gedenken, daſs vielleicht gegen das Ende hin und wieder Abweichungen von der spanischen Handschrift vorkommen, obwohl die Schluſszeilen genau stimmen. Die Identität der Werke würde dadurch natürlich nicht aufgehoben, daſs bei einer Unmasse von ohne inneren Zusammenhang aneinander gereihten Aussprüchen dieser oder jener fehlt. Ueberdies ist das Gegentheil ebenso gut möglich, ich erwähne den Punkt nur, da ich nicht Satz für Satz verbürgen kann.

Ein anderes Exemplar des lat. Werkes, — Pergamentcodex aus dem 15. Jahrhundert — das ich aber, weil bei meiner letzten Anwesenheit in Paris die kaiserliche

Bibliothek geschlossen war, ebenso wenig vergleichen konnte als das später zu erwähnende französische Buch, beschreibt der Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae regiae. Pars tertia. Tomus quartus. Parisiis 1744. S. 265. Nr. 6652.

Aufser diesem lateinischen Texte der Bocados de Oro existiert, vorausgesetzt ein hoher Grad von wahrscheinlicher Uebereinstimmung sollte sich nicht als trügerisch erweisen, auch noch ein Fragment desselben arabisch. Schon Wolf hatte in seinen Studien S. 80. Anm. 1. auf zwei arabische Trostschreiben des sterbenden Alexander hingewiesen. Dieser Notiz können wir jetzt noch eine andere, nicht unwichtige anreihen. Aumer führt in dem Kataloge der arabischen Handschriften der Münchener Bibliothek (München 1866) S. 286 fg. in der Handschrift 651. 445. Quatr. folgende Theile derselben an: fol. 39^{b} Moralische Sentenzen des Socrates, fol. 56 die moralischen Sprüche des Plato, fol. 64^{b} die moral. Sprüche des Aristoteles, fol. 68 Schreiben des Aristoteles an Alexander, fol. 73^{b} Sitten und Sprüche des Alexander, des Sohnes des Philippus, fol. 79^{b} Geschichte Alexanders, fol. 83 Schreiben des Alexander an seine Mutter, worin er sie seinetwegen tröstet, fol. 88 Worte der Mutter Alexanders, nachdem sie den Trostbrief ihres Sohnes gelesen, fol. 88 Tod des Alexander und sein Transport in einem goldenen Sarge zu seiner Mutter und ihre Worte, als sie seinen Sarg erblickte, fol. 90 Anwesenheit einer Anzahl Philosophen und Weltweiser am Sarge des Alexander in Babylon und was ein jeder von ihnen sagte, fol. 106^{b} Wie der Sarg nach Alexandrien gebracht wurde, fol. 120 Trostschreiben des Aristoteles an Alexanders Mutter, fol. 122 Antwort derselben an Aristoteles, fol. 124—128 Die moralischen Sprüche des Diogenes, Pythagoras, Hermes, Homeros, Solon, Euclides. Dafs die hier angeführten moralischen Sentenzen nicht die Castigamientos der Bocados de Oro oder der Dicta des Buches des Hermerus sein sollten, ist schwerlich in Abrede zu stellen, da die mit Ausnahme des Euclides vollständige Uebereinstimmung der Namen der Philosophen kaum

einer andern Vermuthung Raum läfst. Abweichungen im Einzelnen — durch welche jedoch die ausgesprochene Ansicht nicht umgestofsen würde — werden sich bei Untersuchung der Sache aller Wahrscheinlichkeit nach herausstellen. So z. B. sind hier dem über Alexander handelnden Theile drei Briefe (der des Aristoteles an Alexander und die beiden zwischen Aristoteles und Alexanders Mutter gewechselten) beigegeben, welche weder der lateinische noch der spanische Text des Buches mittheilt, auf die wir aber, wie schon aus dem oben Bemerkten hervorgeht, in dem Berichte über die Poridad de las Poridades enthaltende Handschrift zurückkommen müssen.

Der latein. Text wurde etwa um 1400 von Messire Guillaume de Tignonville, conseiller et chambellan de Charles VI., später Prévôt de la ville de Paris, und endlich Président de la chambre des comptes († 1414) in's Französische übertragen. Die handschriftlich vorhandenen zwei Exemplare dieser Uebertragung auf der kais. Bibliothek in Paris bespricht Paul Paris, Manuscrits français, Bd. V, S. 1 fg. Bd. VI, S. 227. Eine dritte Handschrift des französischen Textes besitzt die Stadt- und Universitätsbibliothek zu Gent. Vgl. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville et de l'université de Gand par Jules de Saint-Genois. Gand 1849—52. S. 277, Nr. 359. Ueber die alten Drucke vgl. Brunet, Manuel du libraire II, 765 und 766, welcher von diesen Dicts moraux des philosophes Eine Brüsseler Ausgabe o. J. und drei Pariser, eine bei Verard, 1486, eine bei Michel o. J., und eine bei Pierre Vidout, 1531, anführt, auch aufserdem noch auf eine Ausgabe von 1531 hinweist, welche vielleicht ebenfalls die Dicts enthält.

Von diesem französischen Texte machte Graf Ryvers eine englische Uebersetzung, welche 1477 bei Caxton ohne Titel, Paginirung oder Register erschien und von der das britische Museum zwei vollständige und eine unvollständige Ausgabe bewahrt. Jene beiden, obwohl in der Zahl der 75 Blätter, jede volle Seite zu 29 Linien, übereinstimmend und mit denselben Buchstaben

gedruckt, weichen dennoch im Drucke ganz von einander ab, wozu noch kommt, dafs nur die eine ein Colophon hat.

Die Reihenfolge der Philosophen ist diejenige der Escorialhandschrift h-III-6, ohne dafs man jedoch dadurch zu dem Schlusse berechtigt wäre, beide Bücher stimmten in allen Punkten vollkommen überein. Dies ist im Gegentheil nicht der Fall. Denn bei Pythagoras fehlt z. B. im englischen Texte die Lebensbeschreibung.

Ein Vorwort des Uebersetzers und ein Schlufswort des Druckers begleiten das englische Werk. Da beide nicht uninteressante Aufschlüsse geben, ist es wohl am Orte, einige Worte über sie zu sagen. "Where it is so (beginnt der Graf fol. 1 r.), that euery humayn creature by the suffrañce of our lord god is borñ and ordeigned to be subgette and thral vnto the stormes of fortune", sei es auch nicht anders gewesen mit ihm, Antoine Wydeuille Erle Ryuyres lord Scales, der erlöst von seinen Schicksalen, 1473 nach "Seynt James in Spayne" zum Jubiläum und Pardon gepilgert sei. Dort habe er, fährt der Graf fort, von einem "worshipful gentylmañ callid lowys de Bretaylles the saynges or dictis of the philosophers" erhalten. "And as I understande it was translated out of latyn into frenshe by a worshipful man callid messire Jehan de Teonuille prouost of parys". Dies Buch schien nun dem Empfänger so nützliche Wahrheiten zu enthalten, dafs er es in's Englische übertrug. Wenn die Einleitung uns so einen Blick in die oft unerwarteten Resultate einer Wallfahrt und in den literarischen Verkehr des dahinscheidenden Mittelalters gewährt, so läfst das Nachwort uns einen Blick in das Verhältnifs des Buchhändlers zum Uebersetzer thun. Caxton erklärt nämlich, der Graf habe ihm die Uebersetzung gesandt "to ouersee it and where as I sholde fynde faute to correcte it . . . and shewed me dyuerce thinges whiche as him semed, myght be left out as diuerce lettres missiues sent from Alisander to darius and aristotle. and eche to other (ebenso fehlt auch der Brief an die Mutter), which lettres were lityl appertinent

vnto to dictes and sayenges aforesayd for as moche as they specifye of other matere". Caxton habe die Uebersetzung mit dem Originale in Uebereinstimmung gefunden, nur dafs die Aussprüche des Socrates über die Weiber ausgelassen worden seien. Davon liege vielleicht der Grund in einer Liebschaft des Grafen, möglicher Weise habe dieser auch geglaubt, Socrates sei in seinen scharfen Aussprüchen zu weit gegangen. Das könne Caxton von diesem weisen Manne aber nicht annehmen. Man solle sich nur die Sachlage vergegenwärtigen und sich nicht in seinem Urtheile nach dem, was man an englischen Damen beobachte, zu Ungunsten des Socrates bestechen lassen. Allerdings "my sayd lord knoweth veryly that suche defautes ben not had ne founden in the women born and dwelling in these partyes ne regyons of the world". Auf Weiber, die bei Weitem anders geartet, beziehe sich Socrates, der, hätte er die Engländerinnen gekannt, anders geurtheilt haben würde. Caxton, da er das "comandment of my sayd lord to correcte and amende where as I sholde fynde fawte" habe, wolle dies benutzen, um die Aussprüche des Socrates über die Frauen einzuschalten, zumal er nicht wisse, ob überall das Exemplar des Werkes, nach welchem der Graf seine Uebersetzung gemacht, dieselben enthalten habe. Nachdem sie fol. 73 r. — 74 r. mitgetheilt worden, findet es Caxton noch nöthig, sich dieserhalb zu entschuldigen. Er habe es nur gethan, damit man die Aussprüche nicht für noch schlimmer halte, als sie wirklich seien. Wenn dieselben dem genannten Lord oder sonst Jemandem zu anstöfsig erschienen, so könne der ja die Blätter, da es die letzten seien, aus dem Buche herausreifsen. So thut Caxton sein Möglichstes, um empfindliche Gemüther zu beschwichtigen, und schliefst endlich mit einer Fürbitte für den Graf von Ryvers und dessen ewiges Seelenheil.

Nachdem wir nun die Bocados de Oro durch die verschiedenen Literaturen verfolgt haben, erübrigt uns noch der beiden kleinen Schriften, welche wir in Verbindung

mit ihnen zu nennen Gelegenheit hatten, des Capitulo de Segundo und der Donzella Theodor mit einigen Worten zu gedenken.

Capitulo de las cosas que escrivio por respuestas el filosofo Segundo a las cosas que le pregunto el enperador Adriano.

Dies Capitulo de las cosas etc. ist die Uebersetzung einer lateinisch in vielen Handschriften existierenden kleinen Schrift — das britische Museum besitzt acht aus dem 13.—15. Jahrhundert stammende Manuscripte, ebenso besitzen die Bibliotheken in Oxford und Paris mehrere Exemplare — die wir in des Vincentius Bellovacensis Speculum historiale in lib. XI, cap. 70: De Secundo philosopho et ejus pertinaci silencio und cap. 71: De his que ad interrogata scripto respondit, Ausgabe von 1473, abgedruckt finden. Von dieser letztern Bearbeitung ist die spanische im Codex e-III-10 der Escorialbibliothek eine wörtlich genaue Uebertragung; das Gleiche gilt von den beiden anderen Exemplaren, die ich hier noch besprechen mufs. Das Eine derselben schliefst sich wie in e-III-10 in dem Codex der Madrider Biblioteca nacional Bb. 59 bis. den Bocados de Oro an, während, beiläufig bemerkt, die Hs. h-III-6 es diesen nicht beigibt, das Andere, welches der Catalog der Escorialbibliothek nicht aufführt, und das daher auch noch unbekannt ist, folgt, wie oben S. 48 angegeben, in h-III-1 auf das Libro de Flores de Filosofia, so dafs wir hier der Schrift unabhängig von den Bocados de Oro begegnen. An Werth steht das zweitgenannte Manuscript den beiden andern nach, da sehr oft Wörter ausgelassen oder falsch geschrieben worden. Der Inhalt ist folgender:

Secundus, von der Schule, in die ihn seine Eltern, da er noch ein Kind war, gesandt hatten, als Jüngling zurückkehrend, will erproben, ob die Lehre seines Meisters, dafs jede Frau feil sei, sich auf Wahrheit gründe. Daher besticht er, der Allen unbekannt ist, die Magd

seines elterlichen Hauses, damit diese ihre Herrin berede, ihm zu Willen zu sein. So weit geht Alles gut. Als aber Secundus, der enthaltsam die Nacht geschlafen, am folgenden Morgen seiner ob dieses Verhaltens verwunderten Mutter als Grund angibt, dafs der Umgang zwischen Sohn und Mutter nicht erlaubt sei, stürzt die Unglückliche vor Schrecken leblos nieder. Da mithin seine Zunge die Mutter getödtet, beschliefst Secundus nie ein Wort mehr zu reden. Dies Gelübde bricht er selbst dann nicht, als der durch Athen reisende Hadrian ihn zum Sprechen bewegen will. Erzürnt läfst ihn der Kaiser zum Richtplatz führen. Doch auch das Zücken des Schwertes vermag Nichts über den Philosophen, der nun, da Hadrian ihn nur hatte auf die Probe stellen wollen, zu diesem zurückgeführt und von ihm ersucht wird, ihm schriftlich seine Ansichten mitzutheilen. Dies geschieht in Antworten auf Fragen des Kaisers über alle möglichen Verhältnisse, wobei jene meist durch Spitzfindigkeiten sich auszeichnen. Dies in der Kürze der Inhalt der kleinen Schrift, welche in ihrer jetzigen Beschaffenheit einen Christen zum Verfasser haben mufs. Denn in einer der Antworten ist der Einflufs von Hebr. XI, 1. nachweisbar. Der Glaube ist nämlich „marauillosa certidunbre de la cosa que non es conoscida".

Den ursprünglich griechischen Text — von dem die Bodleiana eine Handschrift aufzuweisen hat — mit dem jedoch der lateinische des Vincentius Bellovacensis nicht ganz übereinstimmt, so wie das zweite Capitel der beiden auf den Secundus sich beziehenden dieses letzteren, hat Orelli in den Opuscula Graecorum veterum sententiosa, Leipzig, 1819, mit Hinzugabe mancher bibliographischen Notizen wieder abdrucken lassen.

La donzella Theodor.

Aufser dem oben S. 134 angeführten Manuscripte im Codex h-III-6 der Escorialbibliothek habe ich von diesem Werkchen nur noch ein Fragment aus dem 15. Jahrh. in Aa. 158 der Nationalbibliothek in Madrid als von mir untersucht zu erwähnen. Ueber eine vollständige an die Bocados de Oro sich anschliefsende Handschrift im Besitze von Gayangos vgl. Biblioteca de autores españoles. Bd. XL, Discurso preliminar. S. LVII, Anm. 2.

In den Wiener Jahrbüchern der Literatur Bd. 122, S. 122. gibt Ferdinand Wolf den Inhalt des Schriftchens nach einem alten in Segovia erschienenen Drucke aus der Mitte des 16. Jahrhunderts folgendermafsen an: Ein ungarischer Kaufmann in Tunis, in seinen Verhältnissen zurückgekommen, begibt sich mit seiner Sclavin Theodor auf deren Rath zum Könige, um sie diesen für einen überschwenglich hohen Preis anzubieten. Denn, sagt der Kaufmann, sie ist in allen Wissenschaften unterrichtet. Die Wahrheit dieser Behauptung zu erproben mufs Theodor Unterredungen mit den drei gröfsten Gelehrten bestehen. Nachdem diese von ihr im Disputieren besiegt worden, wird die Donzella reichlich beschenkt und auf ihren Wunsch mit ihrem Herrn gnädigst entlassen.

Obwohl im Grofsen und Ganzen der Inhalt der Handschrift mit dem jenes Druckes übereinstimmt, auch viele der von den Gelehrten der Sclavin vorgelegten Fragen dieselben sind, hat der Druck doch den Character der Erzählung bedeutend verändert. Wie nämlich die dogmatischen Erörterungen zwischen Theodor (vgl. über diesen aus dem Arabischen entstandenen Namen: Müller, in den Sitzungsberichten der bayer. Akademie. 1863. Bd. II, S. 39) und den Gelehrten zeigen, hat derselbe ein durchaus christliches Gepräge. Wolf fand sich daher veranlafst auszusprechen: „Höchstens könnte die Rahmenerzählung einem orientalischen Muster nachgebildet sein". A. a. O. S. 124, Anm. Anders würde er geurtheilt haben, hätte er die Handschrift gesehen. Diese läfst den orientalischen Ursprung, den Müller a. a. O. aus 1001 Nacht

nachweist, durchaus nicht verkennen. Demgemäſs spielt auch die Handlung nicht in Tunis, sondern in Babylon und der ungarische Kaufmann ist hier noch ein Einwohner genannter Stadt [1]), welcher muhammedanischer Sitte gemäſs als „muy linpio, oracionero en las cinco oraciones e fazedor de bondades a los menesterosos e viudas" geschildert wird. Von Anspielungen auf christliche Dogmen findet sich keine Spur, noch viel weniger von diesen selbst. Sie wurden vermuthlich erst später hineingebracht, um dem viel gelesenen Volksbuche den katholischen Anstrich zu geben. Diesen hat es denn auch bis auf den heutigen Tag bewahrt. Ebenso zeigt das Volksbuch des neunzehnten Jahrh. noch wie das des sechzehnten eine Zeichnung des menschlichen Körpers mit den Himmelszeichen auf den von ihnen beeinfluſsten Theilen desselben und eine Tabelle mit den drei Rubriken: „Signos, Purga, Sangria", und darunter die den Himmelszeichen zugeschriebene Wirkung dieser Mittel angezeigt durch die drei Formeln: „Buena, indiferente, mala". Wolf a. a. O. S. 123. Indessen könnten hier möglicher Weise Veränderungen vorgenommen worden sein, da aus Wolfs Worten nicht erhellt, ob wie in dem mir vorliegenden Exemplar vom Jahre 1865, in welchem die Mondphasen rechts vom Menschen dargestellt sind, während die Zeichen des Thierkreises links sich befinden, so auch in dem aus dem 16. Jahrhundert stammenden Volksbuche der Einfluſs des Mondes angegeben worden ist. Vgl. eine dem Almanach des Bergers entnommene ähnliche französische Zeichnung, deren erstes Erscheinen bei unseren stets sehr leicht in Aufregung gerathenden Nachbarn jenseits der

[1]) Auf diesen Unterschied hat bereits Gayangos in der Uebersetzung von Ticknor's Literaturgeschichte Bd. II, S. 554 fg. aufmerksam gemacht, dabei aber Vermuthungen über die Abfassung des Werks zur Zeit Karls V. ausgesprochen, deren Unhaltbarkeit jedoch am Schlagendsten durch das Vorhandensein jener aus dem 15. Jahrh. stammenden Handschriften bewiesen wird, welchen auch noch eine in der oben angeführten Stelle des Discurs. preliminar erwähnte beizuzählen ist. Wenn daher Ticknor, History of Spanish Literature. London. 1863. Bd. II, S. 236. Anm. 7 an genannter Abfassungszeit festhält, so muſs ihm diese Stelle entgangen sein.

Vogesen „excita la plus grande émotion parmi les médecins, qui y virent une usurpation de leurs fonctions également attentatoire à leur honneur et à leurs honoraires, et justiciable du Parlement". Nisard: Histoire des Livres Populaires. Deuxième édition. Paris, 1864. Bd. I, S. 81.

Ueber die Bearbeitung des Stoffes zu einem Drama von Seiten Lope de Vega's vgl. Ticknor, History of Spanish Literature. London, 1863. Bd. II. S. 236 fg. und Schack, Geschichte der dramat. Literatur u. Kunst in Spanien, 2. Bd. 1845. S. 350.

Der älteste Druck der Schrift muſs zufolge einer Bemerkung in Gallardo: Ensayo de una Biblioteca española de Libros raros y curiosos, Tom. I, Sp. 1190 vor 1524 erfolgt sein. Ebendaselbst werden auch die mit Holzschnitten geschmückten, im 16. und 17. Jahrhundert in Saragossa, Toledo, Segovia, Sevilla, Alcalá de Henares erschienenen Ausgaben, und eine in Madrid vom Jahre 1726 ausführlich angegeben. Diesen ist noch eine 1537 in Burgos gedruckte, von Gayangos a. a. O. erwähnte und eine 1554 auch in Burgos herausgekommene, welche die Münchener Staatsbibliothek besitzt, hinzuzufügen. Vgl. Müller a. a. O. S. 39. Anm. 1. Ein Sevillaner Druck vom Jahre 1642 sagt: La historia de la Donzella Teodor por Mossen Alfonso Aragonés; diesen nennt auch Nicol. Antonio, Bibl. nov. I, 9 als Verfasser, obwohl es klar ist, daſs derselbe auf den Namen eines solchen keinen Anspruch hat, ja es ist gar nicht einmal wahrscheinlich, daſs er der Uebersetzer gewesen, weil sein Name vgl. Gallardo a. a. O. erst in einer Ausgabe des 17. Jahrhunderts vorkommt. Diese Erklärung der Aufstellung eines angeblichen Verfassers Alfonso scheint mir mehr in der Sache begründet als die von Gayangos a. a. O. S. 354 in Beziehung darauf ausgesprochene und von Amador de los Rios, VI, S. 340. Anm. 2 gebilligte Vermuthung, daſs Petrus Alfonsus eine Uebersetzung angefertigt. Denn dies aus dem einzigen Umstande, daſs Nicolaus Antonio a. a. O. einen Alfonsus als Uebersetzer nennt, schlieſsen zu wollen, ist um so gewagter, als dieser Autor für seine Angabe auch nicht den geringsten

Beweis beibringt. Daher hat Ticknor, II, S. 236, Anm. 7 die von Gayangos aufgestellte Ansicht, obgleich aus einem nicht haltbaren Grunde, so doch der Sache nach richtig zurückgewiesen.

Aus dem Spanischen wurde die Geschichte in's Portugiesische übersetzt und sogar, obgleich man nicht recht sieht wie, mit einer Erörterung über die Trennung Portugals von Spanien in Verbindung gebracht, wenn Gallardos Schlufsfolgerung aus einem Datum richtig sein sollte. A. a. O. 1191 heifst es: „hallo citada una [traduccion] con el siguiente titulo: «Auto de hum certamen politico que defendeu á discreta donzella Teodor» que á juzgar por la fecha debe ser algun folleto alusivo á la separacion de Portugal de la corona de España".

Secretum Secretorum.

Secreto Secretorum que compuso Aristoteles por mandado de Alexandro magno traducido al castellano ist eine, wie Prof. Ebert richtig vermuthete, nach der latein. Version dieses, fälschlich Aristoteles zugeschriebenen Werkes angefertigte Uebersetzung in's Spanische oder genauer in ein leicht aragonesisch gefärbtes Castilianisch. Vgl. Amador de los Rios V, 251. Anm. 1. Der Codex Z-I-2, in welchem das Werk von fol. 254 r.—fol. 312 v. sich findet, stammt aus dem 14. Jahrh., ist von sehr grofsem Formate und ungemein sorgfältig in zwei Spalten geschrieben. Die ersten Seiten jedes der vier in dieser Handschrift enthaltenen Werke sind mit fein gemalten Verzierungen umrandet so wie die ersten Buchstaben jedes Abschnittes hübsch ausgemalt. Dafs so viel Fleifs auf die Handschrift verwendet worden, ist nicht zu verwundern, denn sie wurde auf Befehl des Grofsmeisters des Ordens von S. Juan de Jerusalem, Don Frey Juan Fernandez de Heredia († 1399, vgl. Amador de los Rios, V, S. 241), angefertigt. Uebrigens ist dies nicht die einzige uns handschriftlich erhaltene Uebersetzung in's Spanische, denn die Nationalbibliothek zu Madrid besitzt deren zwei, von denen die eine, so viel ich

weiſs, nirgends angeführt worden ist. Vgl. S.50. Dieselbe befindet sich in dem Sammelcodex Bb.33, einer Papierhandschrift des 15. Jahrh., (vgl. Gallardo, Ens. II. Ap. S. 9), in der sie die letzte Stelle einnimmt und folgenden Titel führt: Libro de Aristotiles, del regimiento de los principes o de los señores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre. Daſs jedoch dieser Uebersetzung derselbe lateinische Text wie der Escorialhandschrift zu Grunde liegt, will ich nicht behauptet haben, bin vielmehr geneigt, das Gegentheil anzunehmen. Das Gleiche gilt, da eine ganz genaue Vergleichung anzustellen und somit die Differenzen anzugeben, auch in diesem Falle mein seinem Ende zueilender Aufenthalt in Madrid mich verhinderte, von der von Herrera für Philipp IV. gemachten Uebersetzung. Diese mit Q. 136 bezeichnet, gibt in ihrem Titel folgende Auskunft über sich: Secretos de Aristoteles y documentos de principes, traducidos de Latin en nuestro vulgar Castellano por el Maestro Joan Baptista de Herrera, natural de la muy noble y muy leal ciudad de Avila, Capellan de el Illmo s^{r} Don Joan Tauera en su insigne Capilla extramuros de Toledo. Dirigidos al Magno, catholico Philipo nuestro Rey y Señor, Quarto de este nombre. Año de 1621, vgl. Gallardo a. a. O. Die Einleitung bildet eine vermuthlich vom Uebersetzer gemachte Parabel, welcher eine Widmung an den König, und dieser eine zweite an den Leser folgt, worauf die eigentliche Uebersetzung mit dem Briefe Philipps an Guido beginnt. Sie enthält den gröſsten Theil des in der Escorialhandschrift Enthaltenen, und unterscheidet sich von allen anderen wesentlich dadurch, daſs am Ende eines jeden Capitels Herrera seine eigenen Bemerkungen anfügt, welche im Geiste der Zeit gemacht, oft an Länge das ihnen vorangehende Capitel weit übertreffen. Noch sei bemerkt, daſs die Handschrift 69 Blätter quarto zählt.

Ebenso wenig als ich das genaue Verhältniſs dieser beiden spanischen Uebersetzungen zu der des Escorial festzustellen die Zeit gehabt habe, ist es mir vergönnt gewesen, eine catalan. und valencianische Uebersetzung im Besitze der span. Nationalbibliothek genauer zu prüfen.

Die erstere ist im Codex L. 170 enthalten. Dieser, eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrh., gibt fol. 1 — fol. 88 r.: Lo libre apellat de regiment de senyors en altra guisa apellat secret dels secrets ordonat per Aristotil al gran rey Alexandre. Die Inhaltsangabe stimmt fast mit derjenigen der Escorialübersetzung. Die andere auch von Helfferich, Raymund Lull, S. 54, Anm. erwähnte Uebersetzung in's Lemosinische liegt im Codex L. 2, fol. 1 r. — 31 r. vor. Vgl. Gallardo ensayo, II, Apendice, S. 9, welche Stelle zeigt, dafs der als Verfasser des lemos. Textes bezeichnete Felipe Patrias (Patriai a. a. O. ist ein Druckfehler), einer Verwechslung mit einem frühern Uebersetzer Philipp (Patrias wird unrichtig hinzugesetzt) seine Entstehung verdankt.

Wie grofs das Ansehen des Buches in Spanien gewesen, beweist am Besten der Einflufs desselben auf die Siete Partidas Alfons' des Weisen. Ueber diesen äufsert sich ausführlich Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 2, zwar bei Beschreibung einer von unserer abweichenden Version des Buches, der Poridad de las Poridades, indessen schien es geboten, auf jene Thatsache hier hinzuweisen, damit die Bedeutung des Werkes für die spanische Literatur, obwohl es in der hier von uns beschriebenen Recension nicht in reinem Castilianisch, gewifs wenigstens nicht aus so früher Zeit uns erhalten ist, gleich in ihrem wahren Lichte erscheine. Defshalb bemerken wir auch schon hier, dafs die angeblich von Sancho el Bravo geschriebenen (vgl. Gayangos in Bibl. de autor. españ. Bd. 51. Escritores en prosa anter. al siglo XV. Introd. VII.) Castigos é Documentos in cap. LVIII. und LIX. Auszüge aus dem Secretum geben, dessen ausführlicherer Recension sie weit näher stehen als der kürzeren Poridad; auch ist es nicht unmöglich, dafs das Secretum sonst noch auf die in diesem Buche ausgesprochenen Ansichten eingewirkt hat, obwohl in beiden Werken völlig übereinstimmende Sätze nicht nachweisbar sind. Jenen Umstand erwähnt Amador de los Rios IV, S. 38, ohne jedoch auf die betreffenden Stellen der Castigos hinzuweisen. Ferner benutzte unser Buch Maestro Pedro Gomez Barroso, später Bischof und Cardinal († 1345) für sein Libro de los Conseios et

Conseieros. Vgl. Amador de los Rios IV, S. 94. In der mit der spanischen so manche Berührungspunkte zeigenden catalanischen Literatur sehen wir den Einfluſs des Secretum in dem Libro de la Sauiesa Jacobs I. Vgl. Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 1. Natürlich daſs der spanische Literaturhistoriker, der die ausführliche Version nur dem Titel nach kennt, alle seine Bemerkungen auf die Poridad de las Poridades bezieht. In dem nahen Portugal, um das noch anzuschlieſsen, muſs übrigens das Buch auch sehr bekannt gewesen sein. So erwähnt es der 1433—1438 geschriebene Leal conselheiro des Königs Eduard von Portugal (herausg. von Roquette. Paris 1842) nicht nur mehrere Male, sondern gibt auch eine Uebersetzung des 48. Cap. im Auszuge, worauf schon Kausler, Denkmäler altniederländischer Sprache und Litteratur. 3. Band, S. 293, Anm. 5. und S. 327, Anm. 1. aufmerksam gemacht hat.

Was nun die in Spanien etwa vorhandenen lateinischen Exemplare des Secretum anlangt, so kann ich deren Verzeichniſs leider nicht nach den Originalkatalogen geben; ich muſs mich darauf beschränken, ein solches nach den über die spanischen Bibliotheken veröffentlichten Arbeiten zusammenzustellen. Von diesen führt Plüers Catalog in Büschings Magazin B. V, S. 144 und derjenige Hänels Sp. 937 ein lateinisches Manuscript, nach Hänel f-III-1 gezeichnet, in der Escorialbibliothek an, während H. F. Knust in Pertz Archiv, VIII, S. 774 ein solches: Bd. 19 in der Nationalbibliothek in Madrid und Hänel auſserdem noch drei in der Biblioteca de la iglesia mayor in Toledo, a. a. O. Sp. 994 aufzählen. Auf diese letztere Notiz hat bereits Clarisse in seinem jedoch ungenauen Cataloge der lateinischen Handschriften des Secretum hingewiesen. Vgl. Nieuwe Werken van de Maatschappij der nederlandsche Letterkunde te Leiden. IV. Deel. Dordrecht. 1838. S. 9. Anm. §.

Dies Verzeichniſs, welches a. a. O. drei Manuscripte in Turin, vier in Venedig, ebenso viele in Florenz, eins in Bern, sechs in Basel, eins in Groningen, zwei in Utrecht nach den Catalogen der verschiedenen Biblio-

theken anführt und auf andere in Erlangen und Rom nach Fabricius, Bibl. graeca ed. Harles, III, S. 283 verweist, gibt für Paris nach dem Catal. Codd. Mss. Bibliothecae Regiae elf an. Der Catalog selbst zählt mindestens dreizehn auf; bei einem vierzehnten Codex, No. 7031, läfst es sich nicht entscheiden, ob derselbe das Secretum oder die von Johannes Hispalensis geschriebene Epistola Aristotelis ad Alexandrum de sanitate tuenda enthält, weil Philipp von Tripolis erwähnt wird, wo jener Johannes Hispalensis genannt sein sollte. Für das übrige Frankreich verzeichnet der Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques des Départements. Paris. Imprimerie nationale. 1849. Bd. I, S. 262, Nr. 10 et 11 in der Stadtbibliothek von Montpellier und in der dortigen Bibliothek de l'école de Médecine a. a. O. S. 416, Nr. 317 je eine latein. Bearbeitung, eines S. 469 erwähnten Auszugs nicht zu gedenken. Ferner ist auf der Bibliothek von Troyes ein Exemplar des Secretum (vgl. a. a. O. S. 517, No. 1262) und in der Strafsburger Bibliothek. Vgl. Hänel Catalogi Sp. 462. Auch wollen wir hier noch zweier Handschriften in der Brügger Bibliothek (vgl. Hänel Catalogi Sp. 754. Nr. 155 und Sp. 760, Nr. 420) und eines auf der Stadt- und Universitätsbibliothek von Gent befindlichen Manuscriptes gedenken. Vgl. Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de la Ville et de l'Université de Gand par Jules de Saint-Genois. S. 276, Nr. 358.

Für England zählt nach den Catalogi Libror. mss. Angliae et Hiberniae. Oxoniae. 1697. Clarisse a. a. O. S. 10, Anm. §. fünfundfunfzig lateinische Manuscripte auf. Die Sache verhält sich jedoch etwas anders. Mit Sicherheit kann man nur auf zweiunddreifsig dort angeführte Exemplare der Schrift schliefsen. Unter diesen verdient eine spezielle Erwähnung eine Handschrift des Collegii Corporis Christi, weil diese das Werk mit dem von Rob. Bacon verfafsten Commentare begleitet. Vgl. Catalogi libr. mss. Angliae et Hibern. Tom. I, Pars II, Nr. 1616. Aristotelis Secr. Secretor. cum commentariis Rob. Bacon. Bei etwa zwölf Manuscripten mufs es un-

entschieden bleiben, ob unter deren Titel: Epistola Aristotelis sich das vollständige Secretum verbirgt oder nur jener schon genannter Auszug des Werkes, den Johannes Hispalensis verfaſste, gemeint ist. Mit gröſserer Sicherheit, weil aus eigener Anschauung, kann ich über die Codices des britischen Museums sprechen. Dieses besitzt im Ganzen achtzehn, welche sich in folgender Weise auf die verschiedenen Bibliotheken vertheilen:

In der königl. Bibliothek acht Exemplare aus der Zeit des 13. bis 16. Jahrh. 1) 5. F. XIV. 6. fol. 89 r. Sp. 1.—fol. 120 v. Sp. 1. — 2) 9. B. II. 10. fol. 137 r. Sp. 1.—fol. 146 r. Sp. 2. — 3) 12. C. VI. 3. fol. 12 r. Sp. 1.—fol. 39 v. Sp. 2. unvollständig. — 4) 12. C. XX. 5. fol. 66 r.—fol. 110 v. — 5) 12. D. III. 1. fol. 1 r.—fol. 37 r. — 6) 12. D. XV. 1. fol. 2 r.—fol. 22 v. — 7) 12. E. XV. 4. fol. 19 r.—fol. 116 r. — 8) 13. C. VI. 5. fol. 130 r. Sp. 1.—fol. 149 v. Sp. 2. nicht ganz vollständig. Vgl. A Catalogue of the Manuscripts of the King's library by David Castley. London. 1734.

In der Sammlung von Hans Sloane etc. fünf Exemplare, die dem 13. bis 15. Jahrh. angehören: 1) 1934. 5. fol. 84 r.—fol. 122 r. nicht ganz vollständig, s. S. 411 des Catalogs. — 2) 3554. fol. 37 r.—fol. 111 r. s. S. 478 d. C. — 3) 3469. fol. 1 r.—fol. 23 r. s. S. 705. d. C. — 4) 1128. 1. fol. 1 r. Sp. 1.— fol. 97 v. Sp. 2. s. S. 705. d. C. — 5) 2413. fol. 1 r.—fol. 45 r. s. S. 705. d. C. Vgl. A Catalogue of the Manuscripts in the British Museum including the collections of Sir Hans Sloane etc. by Samuel Ayscough. London. 1782.

In der Harleian Bibliothek drei Exemplare aus dem 14. und 15. Jahrh.: 1) N. 399. Art. 9. fol. 3 v.—fol. 72 v. — 2) N. 1008. Art. 15. fol. 82 r.—fol. 121 v. — 3) N. 2584. Art. 3. fol. 141 r. Sp. 1.— fol. 167 v. Sp. 2. Vgl. A Catalogue of the Harleian Manuscripts in the British Museum. London. 1808. Wenn Clarisse in seinem Verzeichnisse, welches vom britischen Museum allein die Harleian Bibliothek berücksichtigt, dieser vier Exemplare zuschreibt, so ist dies eine natürliche Folge davon, daſs der Catalog bei N. 5255, der angeblich vierten Hand-

schrift nicht bemerkt, dafs dies nur ein Auszug aus dem Secretum ist.

In der Burney Bibliothek ein dem 15. Jahrh. angehörendes Exemplar N. 68. fol. 1 r.—fol. 187 r. Vgl. Catalogue of Manuscripts in the British Museum. New Series. London. 1854.

Endlich ist unter den Additions to the Manuscripts ein Exemplar dieses Werkes aus dem 14. Jahrh. N. 15836. fol. 60 r. Sp. 1.—fol. 74 r. Sp. 1. Vgl. Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years 1846—47. London. 1864.

Eine Beschreibung dieser Manuscripte kann hier natürlich nicht erwartet werden. Es genüge die Bemerkung, dafs alle im Grofsen und Ganzen übereinstimmen, obwohl es im Einzelnen an Abweichungen nicht fehlt. Ein Codex, N. 399 der Harleian Bibliothek, behandelt die Physiognomik ausführlicher, ein anderer, 12. D. XV. 1. der königl. Bibliothek, läfst die Vorreden weg, noch andere enthalten manche Zusätze; doch würde deren genaue Angabe hier viel zu weit führen.

Aufser diesen Abschriften der latein. Version ist hier noch diejenige zu nennen, welche Walter de Millemete für Eduard III. anfertigte und mit einem Commentare versah. Vgl. Tanner, Bibliotheca Britannico-Hibernica. S. 527. Schliefslich sei noch des Exemplars gedacht, welches Haenel Catalogi Sp. 893 als in der Bibliothek von Sir Thomas Philipps in Middlehill befindlich aufführt.

Von den deutschen Bibliotheken besitzt die kaiserliche in Wien ein Exemplar, vgl. Endlicher, Catalogus Codicum philologicorum Latinorum Bibliothecae palatinae Vindobonensis. Vindob. 1836. S. 274, Nr. 384. Die Dresdener Bibliothek bewahrt zwei Exemplare, vgl. Fr. A. Ebert, Geschichte und Beschreibung der königl. Bibliothek zu Dresden. Leipzig. 1822. S. 256, Nr. 78 und S. 257. Nr. 81. Zwar führt dieser Catalog noch ein drittes Exemplar auf: S. 261, Nr. 91* Aristotelis liber de observanda sanitate qui dicitur secretum secr. fol. 65 a.—fol. 66a. Es ist hier aber wegen der Kürze der Handschrift, die

nur ein Folioblatt einnimmt, eine Verwechslung mit dem Briefe des Johannes Hispalensis sehr wahrscheinlich. Auch in der Münchener Bibliothek findet sich ein Exemplar, vgl. Catalogus Codic. lat. Bibl. reg. monac. Tom. I. P. I. Monachii. 1868. S. 122, Nr. 615. Ob die Seite 76, Nr. 105 erwähnte Aristotelis ad Alexandrum epistola das Secretum bezeichne, lassen wir dahingestellt.

Wenngleich gesagt wird, das Secretum sei ursprünglieh in griech. Sprache geschrieben — Johann, welcher das Buch zuerst im Sonnentempel auffand, behauptet: transtuli ipsum primo de lingua graeca in romanam deinde in arabicam, vgl. die Pariser Ausgabe von 1520, fol. V v., worauf später, als in der Nähe von Antiochien „dieser kostbare Philosophenstein“ entdeckt worden, Philipp, der sich mit seinem Herrn Bischof Guido damals dort aufhielt, es übersetzte, da ihm der Bischof gebot ut transfereretur de lingua arabica in latinam, vgl. Ausgabe von 1520, fol. II v. — ist doch von diesem, fälschlich dem Aristoteles zugeschriebenen griechischen Originale kein Exemplar entdeckt worden. Indessen scheint es wirklich existiert zu haben. Ein Uebersetzer des Buches, Gotofridus de Waterfordia, ein Irländer, der im 13. Jahrhundert lebte, sagt nämlich in der Vorrede zu seiner Uebersetzung, die er an: „a noble bers prouz et sages”, welcher das Werk zu besitzen gewünscht, richtet, Folgendes: „Et pour ce moi priastes, que cel livre, ki fu translatei de Grieu en Arabic et derechief de Arabic en Latin, vos translataisse de Latin en Franchois. Ce je a vous priieres al translater ai mise ma cure et avoiques le plus grand travail, ken autres hautes et parfondes estudes sui en besoigneis. D'autre part savoir devez ke les Arabiiens trop ont de paroles en corte veritei et les Grigois ont oscure maniere de parler et *il me convient de l'un et de l'autre langage translater* et por chou le trop de l'un escourcirai et l'oscurtei de l'autre esclarcirai selonc ce ke la matire puet soffrir: car lur entente sievrai, ne mies lur paroles. Saichiez derechief que souvent i metterai autres bones paroles lesques tot ne soient mis en cel livre, al mains sunt en autres livres d'autoritei et ne

sont pas mains profitables ke celles ki en cel livre sunt escrites et quanque je i mettrai, a la matire acordant sera. A la parfin saichiez que les livres ki de Arabic en Latin furent translatei, furent fausement translatei et pour ce lairai je pluisors choses ki ne sunt veritez ne profitables" (vgl. Quetif et Echard, Scriptores ordin. praedicator. Tom. I. Paris. 1719. S. 468). Fabricius, Bibl. graeca ed. Harles III. S. 283, Anm. sagt zwar: „Ex graeco arabice, ex arabico latine versum reperit, et ex latino gallice vertit saeculo XIII. Gotofridus de Waterfordia", doch scheint dies aus der etwas unklaren Ausdrucksweise nicht ohne Weiteres hervorzugehen. Indessen ob der Uebersetzung ein arab. und griech. Text zu Grunde liege, wollen wir, da dies eine unsere Untersuchung nicht berührende Frage ist, hier unerörtert lassen; wohl aber finden wir uns veranlafst, darauf hinzuweisen, wie nach der von uns hervorgehobenen Stelle es vielleicht als eine nicht unberechtigte Schlufsfolgerung erscheint, Waterford habe auch ein griechisches Exemplar des Secretum gekannt. Denn das Ganze als literarische Grofssprecherei anzusehen, liegt um so weniger Grund vor, als nach Quetif a. a. O. S. 467 Waterford des Arabischen und Griechischen kundig war, auch eine Reise nach dem Orient gemacht hatte.

Besser als über den griechischen sind wir über den arabischen Text des Secretum unterrichtet, denn von diesem existieren mehrere Exemplare, so eines in der Bodleiana unter den von Erzbischof Laud dieser Bibliothek geschenkten Büchern. Vgl. Catalogi librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae. Oxoniae. 1697. Tom. I. Pars I. N. 387. 88. 2. Liber Politiae aut de regimine Principum, quem ad Alexandrum magnum scripsit Aristoteles ex Graeco in Arabicum traductus. Ein anderes Exemplar bewahrt die Münchener Bibliothek. Vgl. Aumer, die arabischen Handschriften der Hof- und Staatsbibl. in München. S. 285, Nr. 650, an welcher Stelle bemerkt wird, das Werk sei dasjenige Buch „das, sobald ein Morgenländer sich auf Aristoteles beruft, gewöhnlich angezogen wird". Auch wird ebendaselbst auf zwei ara-

bische Handschriften in Paris, eine in Leiden und eine in Wien, hingewiesen. Bei Beschreibung der zuletzt genannten erklärt Hammer, das Werk sei aus arabischen Excerpten zusammengesetzt. Vgl. Hammer, Codic. arabici in bibl. Vindob. 1820. S. 53: Spes quam titulus tanto hiatu promisit, hic opus aliquod anecdoton Aristotelis inveniendi, lectorem brevi destituit, cum mera commenta arabica sint, quae ex aliis operibus arabicis desumta in fabulosam aliquam ex graeco translationem concinnata sunt.

Ueber eine hebräische Uebersetzung, die er selbst aber nicht gesehen, berichtet Bartoloccius in seiner Bibliotheca magna rabbinica. Romae. 1675. Pars I. S. 482: סוד הסודות Sod hassodoth, secretum secretorum. Fertur esse liber de consiliis et consiliariis etc. olim ex Graeco in Arabicum, postea ex Arabico in Hebraicum translatus.

Die Reihe der französischen Uebersetzer, so weit dieselben uns überhaupt bekannt sind, eröffnet ein Dichter Pierre de Vernon, der im 12. Jahrh. das angeblich aristotelische Werk in Verse brachte. Vgl. Histoire littéraire de la France, XIII. S. 115—119. Nach den hier gegebenen Auszügen mufs das Gedicht dem Originale ziemlich genau sich anschliefsen, obwohl die auf die christliche Religion bezüglichen Stellen, sowie die Ansicht, dafs Wissenschaften und Künste von den Juden ausgingen, ausschliefslich auf Rechnung des Franzosen zu setzen sind. Sodann ist aus dem 13. Jahrh. die schon oben genannte Uebersetzung (nach Quetif a. a. O. S. 468 im Cod. 4154 der Colbertschen Bibliothek) des Gottfried von Waterford anzuführen. Von der Genauigkeit seiner Arbeit gibt uns die oben mitgetheilte Stelle freilich einen schlechten Begriff, doch ist sie insofern von Interesse, als sie vollkommen gut erklärt, woher die vielen verschiedenen Recensionen des Werkes stammen, wie denn in der That Gottfried nicht der Einzige war, welcher sich so grofse Freiheiten erlaubt hat, dafs die Copie vom Originale sich weit entfernen mufste.

Von den auf der kaiserl. Bibliothek zu Paris befindlichen zwei Uebersetzungen in's Französische (vgl. P. Paris, Manuscrits français IV. S. 344 und S. 407) habe ich die

a. a. O. IV. S. 344 als mit Nr. 7008, jetzt aber mit Nr. 571 bezeichnete etwas genauer angesehen. Obwohl diese in manchen Fällen, in welchen der Escorialcodex von dem Pariser Drucke von 1520 abweicht, mit jenem übereinstimmt, liegt doch nicht beiden der gleiche latein. Text zu Grunde, da im Anfange des letzten Drittels des Werkes noch Abweichungen eintreten. Die Bibliothek de l'école de Médecine de Montpellier besitzt gleichfalls eine französische Uebersetzung, vgl. Catalogue général des Manuscrits des bibliothèques des Départements Bd. I. S. 352, Nr. 164, ebenso die Stadtbibliothek von Cambrai, vgl. Haenel, Catalogi Sp. 114, Nr. 857. Zwei Exemplare hat die königl. Bibliothek in Turin, vgl. Pasini, Codices mss. Bibl. regiae. Taurini. 1749. Pars I. S. 477, Nr. LI. S. 494, Nr. CXLII. Für England sind zwar die beiden in den Catalogi libr. mss. Angliae et Hiberniae aufgeführten Codices, vgl. Tom. II. Pars I. Nr. 9340 und 10010, hier zu nennen, doch muſs dabei bemerkt werden, daſs, da sie sich zur Zeit der Abfassung des Catalogs, 1697, in Privatbibliotheken befanden, sie also wohl in andere Hände übergegangen sind, die Angabe keinen Anspruch auf Genauigkeit machen kann. Nach Haenel Sp. 891, Nr. 2967 bewahrt die Bibliothek in Middlehill sicher eine franz. Uebersetzung; ob die Sp. 807, Nr. 252 genannten Conseils d'Aristote hierher zu nehmen sind, ist mindestens zweifelhaft.

Das britische Museum ist im Besitze von drei französischen Uebersetzungen, welche dem 13. bis 15. Jahrh. entstammen. Der ältesten begegnen wir in einem Pergamentcodex des 13. Jahrh. in der königl. Bibliothek: 20. B. V. 3. fol. 136 r. Sp. 1.—fol. 141 r. Sp. 1. Es ist jedoch nur ein kurzer Auszug des ganzen Werkes. Eine zweite vollständigere aus dem 14. Jahrh. herrührende, sehr zierlich geschriebene Uebersetzung enthält N. 219 der Harleian Manuscripts auf fol. 80 r.—fol. 105 v. Die dritte endlich, dem 15. Jahrhundert angehörig, finden wir fol. 1 r.—fol. 60 v. in N. 18179 der Additional Manuscripts. Vgl. Index to the Additional Manuscripts 1846—60 also Egerton Manuscripts 1846—61. Sowohl

weiſs, nirgends angeführt worden ist. Vgl. S. 50. Dieselbe befindet sich in dem Sammelcodex Bb. 33, einer Papierhandschrift des 15. Jahrh., (vgl. Gallardo, Ens. II. Ap. S. 9), in der sie die letzte Stelle einnimmt und folgenden Titel führt: Libro de Aristotiles, del regimiento de los principes o de los señores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre. Daſs jedoch dieser Uebersetzung derselbe lateinische Text wie der Escorialhandschrift zu Grunde liegt, will ich nicht behauptet haben, bin vielmehr geneigt, das Gegentheil anzunehmen. Das Gleiche gilt, da eine ganz genaue Vergleichung anzustellen und somit die Differenzen anzugeben, auch in diesem Falle mein seinem Ende zueilender Aufenthalt in Madrid mich verhinderte, von der von Herrera für Philipp IV. gemachten Uebersetzung. Diese mit Q. 136 bezeichnet, gibt in ihrem Titel folgende Auskunft über sich: Secretos de Aristoteles y documentos de principes, traducidos de Latin en nuestro vulgar Castellano por el Maestro Joan Baptista de Herrera, natural de la muy noble y muy leal ciudad de Avila, Capellan de el Illmo s^r Don Joan Tauera en su insigne Capilla extramuros de Toledo. Dirigidos al Magno, catholico Philipo nuestro Rey y Señor, Quarto de este nombre. Año de 1621, vgl. Gallardo a. a. O. Die Einleitung bildet eine vermuthlich vom Uebersetzer gemachte Parabel, welcher eine Widmung an den König, und dieser eine zweite an den Leser folgt, worauf die eigentliche Uebersetzung mit dem Briefe Philipps an Guido beginnt. Sie enthält den gröſsten Theil des in der Escorialhandschrift Enthaltenen, und unterscheidet sich von allen anderen wesentlich dadurch, daſs am Ende eines jeden Capitels Herrera seine eigenen Bemerkungen anfügt, welche im Geiste der Zeit gemacht, oft an Länge das ihnen vorangehende Capitel weit übertreffen. Noch sei bemerkt, daſs die Handschrift 69 Blätter quarto zählt.

Ebenso wenig als ich das genaue Verhältniſs dieser beiden spanischen Uebersetzungen zu der des Escorial festzustellen die Zeit gehabt habe, ist es mir vergönnt gewesen, eine catalan. und valencianische Uebersetzung im Besitze der span. Nationalbibliothek genauer zu prüfen.

Die erstere ist im Codex L. 170 enthalten. Dieser, eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrh., gibt fol. 1—fol. 88 r.: Lo libre apellat de regiment de senyors en altra guisa apellat secret dels secrets ordonat per Aristotil al gran rey Alexandre. Die Inhaltsangabe stimmt fast mit derjenigen der Escorialübersetzung. Die andere auch von Helfferich, Raymund Lull, S. 54, Anm. erwähnte Uebersetzung in's Lemosinische liegt im Codex L. 2, fol. 1 r.—31 r. vor. Vgl. Gallardo ensayo, II, Apendice, S. 9, welche Stelle zeigt, dafs der als Verfasser des lemos. Textes bezeichnete Felipe Patrias (Patriai a. a. O. ist ein Druckfehler), einer Verwechslung mit einem frühern Uebersetzer Philipp (Patrias wird unrichtig hinzugesetzt) seine Entstehung verdankt.

Wie grofs das Ansehen des Buches in Spanien gewesen, beweist am Besten der Einflufs desselben auf die Siete Partidas Alfons' des Weisen. Ueber diesen äufsert sich ausführlich Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 2, zwar bei Beschreibung einer von unserer abweichenden Version des Buches, der Poridad de las Poridades, indessen schien es geboten, auf jene Thatsache hier hinzuweisen, damit die Bedeutung des Werkes für die spanische Literatur, obwohl es in der hier von uns beschriebenen Recension nicht in reinem Castilianisch, gewifs wenigstens nicht aus so früher Zeit uns erhalten ist, gleich in ihrem wahren Lichte erscheine. Defshalb bemerken wir auch schon hier, dafs die angeblich von Sancho el Bravo geschriebenen (vgl. Gayangos in Bibl. de autor. españ. Bd. 51. Escritores en prosa anter. al siglo XV. Introd. VII.) Castigos é Documentos in cap. LVIII. und LIX. Auszüge aus dem Secretum geben, dessen ausführlicherer Recension sie weit näher stehen als der kürzeren Poridad; auch ist es nicht unmöglich, dafs das Secretum sonst noch auf die in diesem Buche ausgesprochenen Ansichten eingewirkt hat, obwohl in beiden Werken völlig übereinstimmende Sätze nicht nachweisbar sind. Jenen Umstand erwähnt Amador de los Rios IV, S. 38, ohne jedoch auf die betreffenden Stellen der Castigos hinzuweisen. Ferner benutzte unser Buch Maestro Pedro Gomez Barroso, später Bischof und Cardinal († 1345) für sein Libro de los Conseios et

weiſs, nirgends angeführt worden ist. Vgl. S. 50. Dieselbe befindet sich in dem Sammelcodex Bb. 33, einer Papierhandschrift des 15. Jahrh., (vgl. Gallardo, Ens. II. Ap. S. 9), in der sie die letzte Stelle einnimmt und folgenden Titel führt: Libro de Aristotiles, del regimiento de los principes o de los señores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre. Daſs jedoch dieser Uebersetzung derselbe lateinische Text wie der Escorialhandschrift zu Grunde liegt, will ich nicht behauptet haben, bin vielmehr geneigt, das Gegentheil anzunehmen. Das Gleiche gilt, da eine ganz genaue Vergleichung anzustellen und somit die Differenzen anzugeben, auch in diesem Falle mein seinem Ende zueilender Aufenthalt in Madrid mich verhinderte, von der von Herrera für Philipp IV. gemachten Uebersetzung. Diese mit Q. 136 bezeichnet, gibt in ihrem Titel folgende Auskunft über sich: Secretos de Aristoteles y documentos de principes, traducidos de Latin en nuestro vulgar Castellano por el Maestro Joan Baptista de Herrera, natural de la muy noble y muy leal ciudad de Avila, Capellan de el Illmo s^r Don Joan Tauera en su insigne Capilla extramuros de Toledo. Dirigidos al Magno, catholico Philipo nuestro Rey y Señor, Quarto de este nombre. Año de 1621, vgl. Gallardo a. a. O. Die Einleitung bildet eine vermuthlich vom Uebersetzer gemachte Parabel, welcher eine Widmung an den König, und dieser eine zweite an den Leser folgt, worauf die eigentliche Uebersetzung mit dem Briefe Philipps an Guido beginnt. Sie enthält den gröſsten Theil des in der Escorialhandschrift Enthaltenen, und unterscheidet sich von allen anderen wesentlich dadurch, daſs am Ende eines jeden Capitels Herrera seine eigenen Bemerkungen anfügt, welche im Geiste der Zeit gemacht, oft an Länge das ihnen vorangehende Capitel weit übertreffen. Noch sei bemerkt, daſs die Handschrift 69 Blätter quarto zählt.

Ebenso wenig als ich das genaue Verhältniſs dieser beiden spanischen Uebersetzungen zu der des Escorial festzustellen die Zeit gehabt habe, ist es mir vergönnt gewesen, eine catalan. und valencianische Uebersetzung im Besitze der span. Nationalbibliothek genauer zu prüfen.

Die erstere ist im Codex L. 170 enthalten. Dieser, eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrh., gibt fol. 1—fol. 88 r.: Lo libre apellat de regiment de senyors en altra guisa apellat secret dels secrets ordonat per Aristotil al gran rey Alexandre. Die Inhaltsangabe stimmt fast mit derjenigen der Escorialübersetzung. Die andere auch von Helfferich, Raymund Lull, S. 54, Anm. erwähnte Uebersetzung in's Lemosinische liegt im Codex L. 2, fol. 1 r.—31 r. vor. Vgl. Gallardo ensayo, II, Apendice, S. 9, welche Stelle zeigt, dafs der als Verfasser des lemos. Textes bezeichnete Felipe Patrias (Patriai a. a. O. ist ein Druckfehler), einer Verwechslung mit einem frühern Uebersetzer Philipp (Patrias wird unrichtig hinzugesetzt) seine Entstehung verdankt.

Wie grofs das Ansehen des Buches in Spanien gewesen, beweist am Besten der Einflufs desselben auf die Siete Partidas Alfons' des Weisen. Ueber diesen äufsert sich ausführlich Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 2, zwar bei Beschreibung einer von unserer abweichenden Version des Buches, der Poridad de las Poridades, indessen schien es geboten, auf jene Thatsache hier hinzuweisen, damit die Bedeutung des Werkes für die spanische Literatur, obwohl es in der hier von uns beschriebenen Recension nicht in reinem Castilianisch, gewifs wenigstens nicht aus so früher Zeit uns erhalten ist, gleich in ihrem wahren Lichte erscheine. Defshalb bemerken wir auch schon hier, dafs die angeblich von Sancho el Bravo geschriebenen (vgl. Gayangos in Bibl. de autor. españ. Bd. 51. Escritores en prosa anter. al siglo XV. Introd. VII.) Castigos é Documentos in cap. LVIII. und LIX. Auszüge aus dem Secretum geben, dessen ausführlicherer Recension sie weit näher stehen als der kürzeren Poridad; auch ist es nicht unmöglich, dafs das Secretum sonst noch auf die in diesem Buche ausgesprochenen Ansichten eingewirkt hat, obwohl in beiden Werken völlig übereinstimmende Sätze nicht nachweisbar sind. Jenen Umstand erwähnt Amador de los Rios IV, S. 38, ohne jedoch auf die betreffenden Stellen der Castigos hinzuweisen. Ferner benutzte unser Buch Maestro Pedro Gomez Barroso, später Bischof und Cardinal († 1345) für sein Libro de los Conseios et

weiſs, nirgends angeführt worden ist. Vgl. S. 50. Dieselbe befindet sich in dem Sammelcodex Bb. 33, einer Papierhandschrift des 15. Jahrh., (vgl. Gallardo, Ens. II. Ap. S. 9), in der sie die letzte Stelle einnimmt und folgenden Titel führt: Libro de Aristotiles, del regimiento de los principes o de los señores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre. Daſs jedoch dieser Uebersetzung derselbe lateinische Text wie der Escorialhandschrift zu Grunde liegt, will ich nicht behauptet haben, bin vielmehr geneigt, das Gegentheil anzunehmen. Das Gleiche gilt, da eine ganz genaue Vergleichung anzustellen und somit die Differenzen anzugeben, auch in diesem Falle mein seinem Ende zueilender Aufenthalt in Madrid mich verhinderte, von der von Herrera für Philipp IV. gemachten Uebersetzung. Diese mit Q. 136 bezeichnet, gibt in ihrem Titel folgende Auskunft über sich: Secretos de Aristoteles y documentos de principes, traducidos de Latin en nuestro vulgar Castellano por el Maestro Joan Baptista de Herrera, natural de la muy noble y muy leal ciudad de Avila, Capellan de el Illmo s^r Don Joan Tauera en su insigne Capilla extramuros de Toledo. Dirigidos al Magno, catholico Philipo nuestro Rey y Señor, Quarto de este nombre. Año de 1621, vgl. Gallardo a. a. O. Die Einleitung bildet eine vermuthlich vom Uebersetzer gemachte Parabel, welcher eine Widmung an den König, und dieser eine zweite an den Leser folgt, worauf die eigentliche Uebersetzung mit dem Briefe Philipps an Guido beginnt. Sie enthält den gröſsten Theil des in der Escorialhandschrift Enthaltenen, und unterscheidet sich von allen anderen wesentlich dadurch, daſs am Ende eines jeden Capitels Herrera seine eigenen Bemerkungen anfügt, welche im Geiste der Zeit gemacht, oft an Länge das ihnen vorangehende Capitel weit übertreffen. Noch sei bemerkt, daſs die Handschrift 69 Blätter quarto zählt.

Ebenso wenig als ich das genaue Verhältniſs dieser beiden spanischen Uebersetzungen zu der des Escorial festzustellen die Zeit gehabt habe, ist es mir vergönnt gewesen, eine catalan. und valencianische Uebersetzung im Besitze der span. Nationalbibliothek genauer zu prüfen.

Die erstere ist im Codex L. 170 enthalten. Dieser, eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrh., gibt fol. 1—fol. 88 r.: Lo libre apellat de regiment de senyors en altra guisa apellat secret dels secrets ordonat per Aristotil al gran rey Alexandre. Die Inhaltsangabe stimmt fast mit derjenigen der Escorialübersetzung. Die andere auch von Helfferich, Raymund Lull, S. 54, Anm. erwähnte Uebersetzung in's Lemosinische liegt im Codex L. 2, fol. 1 r.—31 r. vor. Vgl. Gallardo ensayo, II, Apendice, S. 9, welche Stelle zeigt, dafs der als Verfasser des lemos. Textes bezeichnete Felipe Patrias (Patriai a. a. O. ist ein Druckfehler), einer Verwechslung mit einem frühern Uebersetzer Philipp (Patrias wird unrichtig hinzugesetzt) seine Entstehung verdankt.

Wie grofs das Ansehen des Buches in Spanien gewesen, beweist am Besten der Einflufs desselben auf die Siete Partidas Alfons' des Weisen. Ueber diesen äufsert sich ausführlich Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 2, zwar bei Beschreibung einer von unserer abweichenden Version des Buches, der Poridad de las Poridades, indessen schien es geboten, auf jene Thatsache hier hinzuweisen, damit die Bedeutung des Werkes für die spanische Literatur, obwohl es in der hier von uns beschriebenen Recension nicht in reinem Castilianisch, gewifs wenigstens nicht aus so früher Zeit uns erhalten ist, gleich in ihrem wahren Lichte erscheine. Defshalb bemerken wir auch schon hier, dafs die angeblich von Sancho el Bravo geschriebenen (vgl. Gayangos in Bibl. de autor. españ. Bd. 51. Escritores en prosa anter. al siglo XV. Introd. VII.) Castigos é Documentos in cap. LVIII. und LIX. Auszüge aus dem Secretum geben, dessen ausführlicherer Recension sie weit näher stehen als der kürzeren Poridad; auch ist es nicht unmöglich, dafs das Secretum sonst noch auf die in diesem Buche ausgesprochenen Ansichten eingewirkt hat, obwohl in beiden Werken völlig übereinstimmende Sätze nicht nachweisbar sind. Jenen Umstand erwähnt Amador de los Rios IV, S. 38, ohne jedoch auf die betreffenden Stellen der Castigos hinzuweisen. Ferner benutzte unser Buch Maestro Pedro Gomez Barroso, später Bischof und Cardinal († 1345) für sein Libro de los Conseios et

weiſs, nirgends angeführt worden ist. Vgl. S. 50. Dieselbe befindet sich in dem Sammelcodex Bb. 33, einer Papierhandschrift des 15. Jahrh., (vgl. Gallardo, Ens. II. Ap. S. 9), in der sie die letzte Stelle einnimmt und folgenden Titel führt: Libro de Aristotiles, del regimiento de los principes o de los señores o secretos de los secretos o cartas de Aristotiles a Alexandre. Daſs jedoch dieser Uebersetzung derselbe lateinische Text wie der Escorialhandschrift zu Grunde liegt, will ich nicht behauptet haben, bin vielmehr geneigt, das Gegentheil anzunehmen. Das Gleiche gilt, da eine ganz genaue Vergleichung anzustellen und somit die Differenzen anzugeben, auch in diesem Falle mein seinem Ende zueilender Aufenthalt in Madrid mich verhinderte, von der von Herrera für Philipp IV. gemachten Uebersetzung. Diese mit Q. 136 bezeichnet, gibt in ihrem Titel folgende Auskunft über sich: Secretos de Aristoteles y documentos de principes, traducidos de Latin en nuestro vulgar Castellano por el Maestro Joan Baptista de Herrera, natural de la muy noble y muy leal ciudad de Avila, Capellan de el Illmo sr Don Joan Tauera en su insigne Capilla extramuros de Toledo. Dirigidos al Magno, catholico Philipo nuestro Rey y Señor, Quarto de este nombre. Año de 1621, vgl. Gallardo a. a. O. Die Einleitung bildet eine vermuthlich vom Uebersetzer gemachte Parabel, welcher eine Widmung an den König, und dieser eine zweite an den Leser folgt, worauf die eigentliche Uebersetzung mit dem Briefe Philipps an Guido beginnt. Sie enthält den gröſsten Theil des in der Escorialhandschrift Enthaltenen, und unterscheidet sich von allen anderen wesentlich dadurch, daſs am Ende eines jeden Capitels Herrera seine eigenen Bemerkungen anfügt, welche im Geiste der Zeit gemacht, oft an Länge das ihnen vorangehende Capitel weit übertreffen. Noch sei bemerkt, daſs die Handschrift 69 Blätter quarto zählt.

Ebenso wenig als ich das genaue Verhältniſs dieser beiden spanischen Uebersetzungen zu der des Escorial festzustellen die Zeit gehabt habe, ist es mir vergönnt gewesen, eine catalan. und valencianische Uebersetzung im Besitze der span. Nationalbibliothek genauer zu prüfen.

Die erstere ist im Codex L. 170 enthalten. Dieser, eine kleine Papierhandschrift des 15. Jahrh., gibt fol. 1—fol. 88 r.: Lo libre apellat de regiment de senyors en altra guisa apellat secret dels secrets ordonat per Aristotil al gran rey Alexandre. Die Inhaltsangabe stimmt fast mit derjenigen der Escorialübersetzung. Die andere auch von Helfferich, Raymund Lull, S. 54, Anm. erwähnte Uebersetzung in's Lemosinische liegt im Codex L. 2, fol. 1 r.—31 r. vor. Vgl. Gallardo ensayo, II, Apendice, S. 9, welche Stelle zeigt, daſs der als Verfasser des lemos. Textes bezeichnete Felipe Patrias (Patriai a. a. O. ist ein Druckfehler), einer Verwechslung mit einem frühern Uebersetzer Philipp (Patrias wird unrichtig hinzugesetzt) seine Entstehung verdankt.

Wie groſs das Ansehen des Buches in Spanien gewesen, beweist am Besten der Einfluſs desselben auf die Siete Partidas Alfons' des Weisen. Ueber diesen äuſsert sich ausführlich Amador de los Rios III, S. 546, Anm. 2, zwar bei Beschreibung einer von unserer abweichenden Version des Buches, der Poridad de las Poridades, indessen schien es geboten, auf jene Thatsache hier hinzuweisen, damit die Bedeutung des Werkes für die spanische Literatur, obwohl es in der hier von uns beschriebenen Recension nicht in reinem Castilianisch, gewiſs wenigstens nicht aus so früher Zeit uns erhalten ist, gleich in ihrem wahren Lichte erscheine. Deſshalb bemerken wir auch schon hier, daſs die angeblich von Sancho el Bravo geschriebenen (vgl. Gayangos in Bibl. de autor. españ. Bd. 51. Escritores en prosa anter. al siglo XV. Introd. VII.) Castigos é Documentos in cap. LVIII. und LIX. Auszüge aus dem Secretum geben, dessen ausführlicherer Recension sie weit näher stehen als der kürzeren Poridad; auch ist es nicht unmöglich, daſs das Secretum sonst noch auf die in diesem Buche ausgesprochenen Ansichten eingewirkt hat, obwohl in beiden Werken völlig übereinstimmende Sätze nicht nachweisbar sind. Jenen Umstand erwähnt Amador de los Rios IV, S. 38, ohne jedoch auf die betreffenden Stellen der Castigos hinzuweisen. Ferner benutzte unser Buch Maestro Pedro Gomez Barroso, später Bischof und Cardinal († 1345) für sein Libro de los Conseios et

lers Denkmälern altniederländ. Sprache und Litterat. 2. Bd. Tübingen. Fues. 1844. Auſserdem ist noch auf eine in Wolfenbüttel handschriftlich vorhandene deutsche poetische Bearbeitung hinzuweisen, welche sich unter dem Titel: „Wie sich die Kunige halden sullen“, an den Alexander Ulrichs von Eschenbach anschlieſst. Vgl. Hagen und Büsching: Grundriſs zur Geschichte der deutschen Poesie. Berlin. 1812. S. 221 flg. und Gräſse, Lehrbuch einer allg. Literaturgesch. 2. Bd. 3. Abth. 1. Hälfte. S. 453. Erwähnen wir jetzt noch einer von Joh. Lorchner, einem Rathe und Mathematikus Kaiser Friedrichs und Maximilians, gemachten und nach dessen Tode 1531 in Augsburg erschienenen Uebersetzung (vgl. Fortsetzung und Ergänzungen zu Jöchers Gelehrten-Lexicon von Adelung und Rotermund Bd. III. Sp. 2133), so haben wir damit Alles erschöpft, was wir in dieser Hinsicht zu sagen wissen. Clarisse, dem wir hier gefolgt sind, führt zwar noch nach Haenel Catal. Sp. 709, Nr. 760 eine deutsche Uebersetzung in der Klosterbibliothek von St. Gallen an, doch ist aus dem a. a. O. gegebenen Titel: „Aristoteles' Schreiben an Alexander d. Gr. in Prosa und Reimen mit Figuren Saec. XV.“ nicht unbedingt zu schlieſsen, daſs wir unter diesem Schreiben eine Uebersetzung des Secretum zu verstehen haben.

Hermann Knust.

(Schluſs folgt.)

Zur Lautwandlung
der Romanischen Sprachen.

---

1. Der Jot-Laut,
entstanden aus *i*, und verwandelt in andere Consonanten [1].

Bei einigen der gebräuchlichsten Romanischen Verba fallen besondere Präsentia auf, deren vom Lateinischen mannigfach abweichende Gestalt zurückzuführen ist theils auf Verwandlung eines dem Stamme folgenden unbetonten *i* in einen Consonanten, theils auf Einschiebung eines solchen mit *i* verwandten Consonanten. Ehe wir diese bisher nicht in allen Verzweigungen binlänglich erkannte Erscheinung darlegen, führen wir an einigen Beispielen eine andere Gruppe von Verbis vor, in welchen die Consonantirung des *i* nicht blofs im Präsens, sondern in allen Verbalformen stattfindet, die Verba der ersten Conjugation auf *iare*.

Aus **foliare* wird it. *fogliar*, sp. *follar*, pv. pg. *folhar*, fz. *feuiller*.

Das *i* ist überall zu *y* geworden bei *grunniare*: it. *grugnar*, span. *gruñar*, pg. *grunhar*, pv. *gronhar*, fr. *grogner*. Nicht anders bei *balneare*, woraus durch Assimilation *bañeare*: it. *bagnar*, sp. *bañar*, pg. und pv. *banhar*, fr. *baigner*.

---

[1]) Ich wähle für den Jotlaut die span. Bezeichnung *y*. Griech. θ meint den span. scharfen Lispellaut, griech. χ span. *j*. Nasales *n*, um es hier mit Diez kurz so zu nennen, schreibe ich η, wie Mitterrutzner und Vian im Rhätoromanischen thun. Den Laut des fr. *j* bezeichne ich mit ž, den des fr. *ch* in *chose* mit š. Die Assimilation deute ich durch einen Strich über oder unter dem betreffenden Buchstaben an, sie ist eine Verlängerung, die bei den Explosiven keineswegs in Verdoppelung des Lautes besteht.

Auf Diez Grammatik und Wörterbuch ist durch G und W verwiesen, auf den je ersten Band ohne Angabe der Bandzahl nur mit der Seitenzahl.

Bei *somniare* ist gleichfalls aus der assimilirten Form *soñiare* im it. sp. pg. pv. *sonyar* geworden (*sognar*, *soñar*, *sonhar*), fr. aber *songer*, d. i. *soŋžer*. Also aus *y* ist *ž* geworden, nachdem das *n* nasalirt worden war.

Pv. *apropchar*, it. *approcciar*, fr. *approcher* sind lat. **appropiare*. Für *i* finden wir also pv. *ts*[1]). Sicher haben wir anzunehmen dafs zunächst aus *i* ein *y* ward, dann, wie nach dem *n* in *somniare* ein *ž*, so hier nach dem härteren *p* ein *s* oder *š*. Die Verbindungen *ps pš* aber hatten etwas ungefüges; im Fz. fiel deshalb *p* aus, im Pv. ward ein *t* eingeschaltet. Die Vergleichung des Pv. zeigt wohl, dafs im Ital. nicht ohne weiteres *t* für *p* steht, sondern vielmehr neben diesem eingetreten ist und dann dieses verdrängt hat. Demgemäfs haben wir zu erklären, dafs pv. neben *cambiar*, der auch sp. und pg. gültigen Form, *camjar* d. i. *camdzar* vorkommt, und it. das Verbum *cangiar* d. i. *candžar* lautet; *d* steht nicht einfach für *b*, sondern hat dieses hinausgedrängt, nachdem es erst neben ihm gestanden; fz. ist auch hier *d* überhaupt nicht eingetreten, sondern der Stammauslaut ohne Weiteres abgeworfen worden, worauf *n* sich wie bei *songer* nasalirte. Dafs überall *z* oder *ž*, nicht *s* oder *š* aus *y* geworden, zeigt noch den Einflufs des *b* und *m*.

Von **podiare* (W 1, 326) kommen it. *poggiar*, sp. pg. pv. *poyar*, *puyar*, fz. *puier*, (*ap*)*puyer*. Also aus *podiar* ward *podyar*, dann bei den Einen Verdichtung des *y* zu *ž*: *podžar*, bei den Andern Ausfall des *d*: *poyar*. Afz. Ausstofsung des *d* ohne Veränderung des *i̧*: *poiar*, woraus *puier*; das *i* zwischen zwei Vocalen verstärkte sich durch consonantischen Nachschlag; phonetisch zu schreiben *puiyer*, das *y* wurde dann später wieder vocalisch, daher die Aussprache *puiier*.

Lautet der Stamm auf *t* aus, so tritt statt des aus *i* entstandenen *y* der scharfe *s* Laut ein, während dem *d* ein sanfter folgen mufste, z. B. **fortiare* it. *forzar* d. i. *fortsar*. Im span. geht *t* in *s* auf, indem es demselben

---

[1]) Für pv. *ch* und *j*, oder *g* vor *i* und *e*, halte ich mich an die jedenfalls alte und jetzt fast überall dort gebräuchliche Aussprache.

einen Lispellaut mittheilt, z. B. *forzar* d. i. *forθar*. Pv. Pg. Fz. fällt *t* einfach aus: *forsar*, *forçar*, *forcer*. Aehnlich **altiare* (W 1, 18) it. *altsar* (geschr. *alzar*), dk. *altsa*, span. *alθar* (geschr. *alzar*), pv. *alsar*, dann **aulsar*, woher durch Ausstofsung des *l*: *ausar* (wo keineswegs *u* aus *l* erweicht ist), fz. *hausser*. —

Die eben vorgeführten beiden Beispiele hatten vor *t* eine Liquida. Auch wenn ein Vocal vorhergeht ist die Behandlung zuweilen ebenso, z. B. *pretiare*, it. *pretsar* (geschr. *prezzar*), zuweilen anders. Span. *preciar* d. i. *preθiar* setzt ein *pretsiar* voraus, aus welchem andererseits *presiar* geworden ist: pg. -*preciar*, fz. -*precier*. Das ursprüngliche *i* hat also ein Vorschlag-*s*, das sicher aus *y* entstanden. Ebenso aus **gratiare* it. *gratsiar*, geschr. *graziar*, sp. *graθiar*, geschr. *graciar*. Afz. *grassier*, *t* assimilirt, *gracier*; auch *graçyer*, also *i* doch wohl noch Consonant geworden. Eine wiederum andere Behandlungsweise zeigt sich in der dem *pretiare* entsprechenden pv. Form *prezar*, sowie im it. *pregiare*. *Prezar* ist sicher aus *preyar* entstanden, nicht anders *prežar*, das man dann durch *d*-Vorschlag verstärkt hat. Die Entstehung des *dž* hier ist also nicht so zu denken, dafs *ž* das *t* zu *d* erweicht habe; so lange *t* da war, konnte gar nicht *ž* auftreten.

Consonanz, die lateinischem *t* vorhergegangen, *p* oder *c*, erscheint in den Roman. Sprachen nicht mehr; dem *i* nach *t* mit vorhergegangenem Consonanten entspricht it. der schärfste Zischlaut *š*. Letzteres mufs aus besonderer Schärfe des *t* erklärt werden, und diese aus Assimilirung des *p* oder *c*. In den andern Rom. Sprachen hier die aus *ts* entstandenen Laute, die uns schon mehrfach begegnet sind. Z. B. aus **captiare* (W 97) it. *catšar*, geschr. *cacciar*, sp. *caθar*, geschr. *cazar*, pv. *cassar*, fr. *chasser*, pg. *cazar*. Afrz. *chacier* beruht auf **catyiar*, ebendarauf die it. Ausspr. *catšiar*. **Ductiare* (W 156) it. *dotšar*, geschr. *docciar*. In andern Fällen aber ist die Assimilation nicht durchgeführt. *Directiare* wird it. *dritsar*, geschr. *drizzar* (sp. *dereθar*, geschr. *derezar*, pg. *derezar*, pv. *dressar*, fr. *dresser*), also Sibilant nicht als Vorschlag des *i*, sondern anstatt des *i*; das *c* ist einfach ausgefallen.

Ebenso ausgefallen ist *c* vor *e*, nachdem dieses zu *y*, weiter zu *z* und *s* geworden, auch den Vorschlag *t* erhalten, in *calceare*, pg. *calzar*, pv. *caussar* aus *caulsar* aus *calsar*, fz. *chausser*, it. *caltsar*, geschr. *calzar*, sp. *calθar*, geschr. *calzar*. Also *calceare* erscheint in ganz ähnlichen Formen wie *altiare;* letzteres verlor in einigen Sprachen sein *t*, ersteres erhielt in einigen ein eingeschaltetes.

E wird bei dieser Consonantirung überall ganz wie *i* behandelt.

Wir haben also bisher folgenden Lautwechsel belegt:

Aus *i* wird *y* zwischen Vocalen (*poyar* aus *poiar* aus *podiar*), und nach *l n t d c p b*, und aus *y* werden *z ž s š*. Vor *y z ž* tritt *d* hinzu; *t* tritt vor *s* und *š*, oder ruft, wenn es vor die weicheren Laute tritt, einen schärferen statt derselben herbei (it. *alzar*, pv. *apropchar*), *t* geht mit einem folgenden *s* zu einem Lispellaut zusammen (sp. *alzar*).

Assimilirungen: *č* aus *ct* und aus *pt* (it. *docciar*, *cacciar*); *m* vor *n* (pv. *sonhar*), *l* vor *n* (pv. *banhar*), in den letzteren beiden Fällen schwindet nächstdem wieder die Länge der Liquiden *n*.

Ausfall von Consonanten, bedingt durch die Consonantirung des *y*,

a) eines einzelnen Consonanten.

c vor *t* (it. *drizzar*), *t* hinter *l* (pg. *alsar*), *k* hinter *l* (pg. *calzar*), *b* hinter *m* (pv. *camjar*).

b) einer Consonantencombination.

lk (pv. *caussar*), *lt* (pv. *ausar*), *kt* (pv. *derezar*), *pt* (pv. *casar*).

Die Verba der andern drei lateinischen, im Romanischen häufig in einander übergehenden Conjugationen haben theils nur im Präsens, nach welchem stets der Imperativ und das Participium Praesentis nebst dem Gerundium sich richten, ein sei es aus latein. *i* entstandenes, sei es eingeschobenes *y* und dessen mannichfache Verwandlung, theils verbreitet sich bei ihnen ein solches parasitisches *y* und seine Sippe mehr oder weniger auch über die andern Formen des Verbum. Wenn es im Infinitiv vorkommt, so darf man es in allen Formen des betreffenden

Verbum erwarten, aufser in Perfectis nebst Zubehör, die nicht auf das lat. Pf. *vi* zurückzuführen sind.

Für die zahlreichen Varietäten des ital. Verbum s. Vincenzio Nannucci's beide Werke: *Analisi critica dei verbi Italiani*, Firenze 1843, und das ebenda zehn Jahre später erschienene: *Saggio del prospetto generale di tutti i verbi anomali e difettivi*, ein Octavband von 400 S., der nur *habere*, *esse* und *ponere* behandelt. Ferner: *Teorica de' verbi Italiani*, *nuova edizione pubblicata per cura di Luigi Delâtre*, Firenze 1856. Vgl. auch *Buommattei della lingua Toscana.* Mehre Verbalformen citire ich aus: *Canti popolari Toscani*, *raccolti e annotati da Giuseppe Tigri*, Firenze 1856. Es galt für uns hier, die vorfindlichen Bildungen zu erklären, nicht die in der gegenwärtigen Schriftsprache anerkannten auszuzeichnen.

Eine Vorbemerkung bezüglich der Plurale auf *-ghiamo* nach *n*, *l*, *r*, *g*. Diese Form gilt überall, wo sie vorkommt, für den Ind. und für den Conj.; im letzteren Modus schliefst sich ihr stets die Form der 2. Ps. *-ghiate* an. Uebrigens findet sich diese Bildung auch in der ersten Conjugation: *manghiamo* neben *mangiamo.* Analog *riluchiamo* = *riluciamo.*

I. *y* für ein zwischen Vocale eingeschobenes *i.*

Span. *(im) buyo*, *(ar) guyo*, *luyo*, *(de) minuyo*, *(con) stituyo*, *tribuyo*, wo überall Formen auf *uio* vorauszusetzen sind.

II. *y* nach Consonanz.

1. nach einfacher Conjugation.

A. nach Liquiden.

a) nach *n.*

Venio zeigt im Präsens Ind. ital. folgende Formen: *vegno* und *vengo*, *vieni*, *viene*, *veniamo* und *vegnamo*, *venite*, *vegnono* und *vengono.* Also in den Formen, in welchen auf *i* ein Vocal folgt, tritt *y* oder *g* ein, und zwar wird in der 1. Pl. nur zuweilen das *i* verwandelt und zwar nur in *y;* in 1. Sg. und 3. Pl. das *i* immer verwandelt, zunächst in *y*, meist weiter in *g*, durch welches letztere die Nasalirung des *n* herbeigeführt wird. Logudorisch *benzo.* Spanisch und Portugiesisch Verwandlung nur in

1. Sg., und zwar im Span. immer zu *g: vengo;* Pg. nur *y: venho.* Doch hat das Pg. Nasalirung in 2. und 3. Sg. und 3. Pl., in der 2. Sg. zuweilen, *vens* und *veẽs*, in den andern beiden Ps. immer, *vem.* Pv. neben *vein* sowohl *venh*, als *venc*, Tenuis im Auslaut statt Media. Letztere zeigt sich hier noch im Conjunctiv, der neben *vena* nicht bloſs *venha* (anders geschrieben *vegna* und *veigna*), sondern auch *venga* lautet; neupv. *vengue.* It. *vegna* und *venga*, Pg. nur *venha*, Sp. nur *venga*, also in allen drei Sprachen völlig entsprechend dem Ind. In allen vieren zeigt sich dieselbe Verdichtung des *i* in sämmtlichen Personen, da überall dem *i* ein Vocal und zwar *a* folgt; nur wendet das Ital. in der ersten und zweiten Plur. nicht die harten Consonanten an, also nicht *vengamo vengate*, sondern ausschlieſslich die weichen *vegnamo vegnate* (d. i. *venyamo venyate*), mehr empfohlen *vegniamo vegniate*, d. i. *venyiamo venyiate*, also mit eingeschaltenem *y* (aber auch noch *veniamo veniate*). Toscanisch Ind. u. Cj. neben *vegnamo* auch *venghiamo* aus *vegniamo* d. i. *venyiamo*, neben 2. Sg. Ind. *vieni* auch *venghi* (Tigri 355).

Wie dies Vb. auf *-io* gehen nun ein paar auf *-eo.* *Teneo* deckt sich in den Formen seines Präsens mit den angeführten von *venio.* Nur in der 2. Pl. Ind. it. *tenete*, auch span. und pg. 1. und 2. Plur. Ind. abweichend von *venire*, doch in hier nicht in Betracht kommender Weise. Florent. Id. und. Cj. *tenghiamo.* Besonders merkwürdig ist die 3. Pl. ital. *tengono* wie *vengono;* also wie *veniunt*, so *teneunt* (vgl. Schuchardt Vocalism. 2, 504). Pv. findet sich im Cj. auch *tengua;* neupv. *tengue.*

Maneo. Ital. *remagno remango*, ebenso *perm.* Span. gewöhnlich incohativ *per-* und *remanesco*, doch findet sich *remanga.* Pv. *reman* (auch *remain*), *remanh (remaing)*, *remane*, Cj. *remanha*, auch noch *-mania.*

Moneo. Pv. *semonc*, afz. *semoing.*

Bedenkt man das eben Entwickelte, so ist klar, daſs pg. *ponho*, sp. und it. *pongo* ein *ponio* oder *poneo* voraussetzen; zu ersterem stimmt sowohl der ital. Infin. *pónere* und *pórre* als auch der span. *ponér*, da paroxytonirte Inf. im Span. nicht mehr vorkommen. Ital. kommt die

Schreibung *ponio* vor, die weiche Consonantirung in *pogno pogni pognamo pogniamo pognono*, die härtere in *pongo ponghi ponghiamo pongono* (d. i. *poniunt*). *Ponghiamo* konnte nur aus der Aussprache *ponyiamo* entstehen; wenngleich sich kein *ponghio ponghiono* findet, so können *pognio pogniono* doch *ponyio ponyiono* lauten sollen. Cj. pg. *ponha*, sp. it. *ponga*. Sard. *ponz*-.

b) nach *l*.

Salio. It. *saglio* (d. i. *salyo*) *sallo salgo saggo*, *sagliamo salghiamo sagliono salgono saggono*. Im Cj. durchweg sowohl *ly* als *lg*. *Salire saglire*. Span. *salgo*, Cj. *sala salla salga*. Pg. *saio sahes* u. s. w.; Cj. *saia*. Pv. *salh*. Inf. pv. neben *salir* auch *salhir*, fz. *salir saillir*.

Auch hier gehören die übrigen nach diesem einen gehenden Verba zur Classe *-eo*. Ital. *vaglio valgo*, sp. *valgo;* aber im Cj. *valla* und *valga;* pg. *valho;* pr. *valh valc*, Cj. *valha;* altfz. *vail*, Cj. noch jetzt *vaille;* engadinisch Cj. *valla*, nicht mouillirt gesprochen, sondern mit Assimilirung des früheren *y* an das *l*. Ital. *doglio dojo dolgo doggo; soglio sojo*, auch *soggo*, wodurch *solgo* vorausgesetzt wird. *Dogliamo dolghiamo*. Pv. bei beiden Verbis nur der schwächere Consonant: *solh* und *dolh*, *doilh* und *duelh*, Cj. *dolha duelha*. Ital. *voglio voio vojo vollo volgio* (*volgi* u. s. w.) *vogghio*, pv. *volh vulh ulh vuelh uelh*, Cj. entsprechend, neupv. *vògue;* Inf. *volér* in beiden Sprachen, also Präs. **voleo*. Fz. Cj. *veuille* = pv. *vuelha* d. i. *voleam*. Ital. ist *vogliavamo* = *volevamo* nachgewiesen (*Nannucci analisi* 708). Span. und Pg. ist dieser Stamm nicht als Verbum gebräuchlich geblieben und gehen *doleo* und *soleo* andere Wege. Von *caleo* ital. Cj. *caglia*, pv. *calha cailha*.

c) nach *r*.

Morio (*r*). Ital. mit Ausstofsung des *r muojo muojamo muojono*, doch kann *i* auch Vocal bleiben, sowohl ohne *r*, als auch in *moriamo moriate*, übrigens fällt *i* auch mitunter aus: *muoro*.

Ferio. Altsp. *firgamos*, jetzt *hiramos*.

Mit *e pareo*, it. *pajo*. Auch hier findet das zu *morio* Bemerkte seine Anwendung. Toscanisch *pargo pargono* (Tigri 64).

B. nach Dentalis.

a) nach *d*.

Im Ital. finden wir aus *sedeo* geworden nicht bloſs *siedo*, sondern *seggio* und *seggo*. Entsprechend die andern Personen: *siedi*, *siede*, *sediamo seggiamo segghiamo*, *sedete*, *siedono seggiono seggono;* Cj. *seggia* und *segga*. Die Entwicklung ist diese: *sedio sedyo*, woraus einerseits *sedžo* wurde, andererseits *sedgo*, dann assimilirt *seǧo*. In 1. Pl. auch hier nur die weichere Consonanz. 3. Pl. ist **sedeunt* vorauszusetzen für *sedyono*, woraus *sedžono* und *seǧono*. *Siger* bei Jacovone für *sedere*. *Video* wird *vedo vejo vezzo veggio veggo*, weiter *vedi*, *vede*, *vediamo veggiamo vegghiamo*, *vedete*, *vedono veggiono veggono*, Cj. *veggia vegga*. *Vedere veggere*. Lat. *cădere* wird roman. *cadére*, das Präs. lautet it. *cado* und *caggio*, d. i. *cadeo*, 1. Pl. *cadiamo caggiamo*, 3. *cadono caggiono; caggo* ist nicht nachgewiesen. Auch die 2. und 3. Sing. haben bei diesem Verbum *dž:* *caggi cagge* neben *cadi cade;* aus *cadi* wurde *cadyi*, es wurde also ein *y* hinter *d* vor *i* eingeschaltet, während in 1. Pers. *cadžo* aus *cadyo* das *y* aus *i* entstand. *Cagia* neben *cadeva*, *caggiuto* neben *caduto*. Neben *chiudo* d. i. *cludo* = lat. *claudo* existirt *chiuggo* aus *chiudgo* aus *chiudyo* aus **cludio* (Inf. *chiúdere*), mit *chiuggiamo chiugghiamo*, *chiuggono*. Neben *credo credi* u. s. w. finden sich *crejo creji creje*, *creggio creggi cregge*, *crezzo*, auch (Tigri 385) *creggo*. Neben *vado* auch *vajo*. Lat. *redeo* conjugirt Buommattei it. folgendermaſsen: *riedo reddo reggo*, *riedi reddi reggi regge* (bei letzterem, das er mit *in verso* bezeichnet, denkt er vermuthlich an Dante Inf. 10, 82), *riede regge*, *reddimo*, *reddite*, *riedono reggono;* Conj. 1. *rieda regga*, 2. *riedi reddi regga*, *reddiamo reggiamo*, *reddiate reggiate*, *riedano reggano*.

Ebenso bei einem aus *r* enstandenen *d* in *chiedere chieggere* = lat. *quaerere*. Im Präsens kommen neben den Formen mit *r* und neben denen mit *d* folgende andere vor: *chieggio*, *chiegge*, *chieggiamo chiegghiamo*, *cheggiono chieggiono*, und *chieggo*, *chieggono*, Cj. *cheggia chieggia chiegga*. Also **quaerio*, das auch von *cheio* vorausgesetzt wird, vgl. *voio*. Desgleichen *feggio* aus *ferio*.

Prov. *Audio: aug*, d. i. *audz; auch* d. i. *auts;* oder

mit Ausfall des *d: auh* d. i. *auy;* geschärft *aus*; oder mit Wegfall jeder Spur auch des *i: au.* Cj. *auja* d. i. *audza*, oder *auga.* **Cadio: cai* und *chai*, Cj. *caja chaja caga. Video: vei, veg* d. i. *vedz* aus *vedy, vec* aus *vey* aus *vedy;* neupv. *vese*, nizzard. *veu* aus *veuc* mit vor *e* eingeschaltetem *u;* Cj. *veja veya vea*, neupv. *vegue.* **Vadio: vauc* und nach Abfall des *c: vau;* Cj. neupv. *vague*, alt *vaza;* afz. *voisse voise. Sedeo* neupv. (als Aushülfswort für Verbum substant.) *sieu* aus *sieuc;* Cj. *siegue. Rideo* neupv. *rise*, nizzard. *rieu* aus *rieuc*, Cj. *rigue.* Für *credam* u. s. w. neben *creda creza crea* auch *creja*, neupv. Ind. und Cj. *crese*, Cj. auch *cregue.*

Span. *Sedeo: seo, siedes.* **Cludio: -cluyo*, in der 1. Sg. und 3. Pl. *y* aus *i*, in 2. und 3. Sg. *y* eingeschoben wie ital. *caggi cagge.* Cj. *-cluya.* **Vadio: voi*, aber *vadiam: vaya.* **Cadeo* (Inf. *caer*): *caigo* aus *caiyo* aus *cayo* aus *cadyo. Audio: oigo* aus *oiyo* aus *oyo* aus *odyo;* Cj. *oya* und *oiga* und *ozca.* Dies letzte aus *otska* aus *oska* aus *ozka* aus *oyka* aus *oyga* aus *oiga.* 2. und 3. Pl. *oyes oye.*

Pg. *Vadio: vou*, s. pv. *vau* aus *vauc;* Cj. *va. Cadio* (Inf. *cair*): *caio, cahes;* Cj. *caia. Video: vejo* d. i. *vežo* aus *vedžo*, ital. *veggio. Audio: ouço*, in den andern Personen aus dem *u* entwickeltes *v: ouves* u. s. w.; Cj. *ouça.*

b) nach *t.*

Pg. *Metio: medo* (*i* ausgefallen) und *meço, medes;* aus *medyo* ward *medzo mezo meso.* Also *peço*, Inf. *pedir*, ist **petio; pedes* u. s. w.

c) nach *s.*

Von lat. *exeo* ital. *esco*, 3. Pl. *escono*, die andern Pers. *esci esce usciamo uscite;* Cj. Sg. *esca*, 2. Ps. auch *eschi*, Pl. 3. *escano*, 1. und 2. *usciamo usciate.* Pv. Cj. *yesca.* Altsp. *exco*, 3. *yex*, 3. Pl. *yexen*, Cj. 1. Pl. *yscamos. Possiem* wird *posia*, woraus einerseits durch Attraction *poise*, fz. *puisse*, andererseits *posya*, woraus wiederum einerseits *postsa*, andererseits *poska*, pv. *posca* und *poscha;* wohl aus diesen Conjunctiven erst sind die pv. Indicative *posc* und *posg*, d. i. *posdz*, und fz. *pois puis* gebildet worden, die sich weder von *possum* noch von **poteo* ableiten lassen, von welchem letzteren ital. *pozzo* (neben *posso*), dk. *pociu*, pv. *podi*, sp. *puedo* kommen.

C. nach Palatalis.

a) nach *k*.

Im Pv. wird im Verbum *facere* die Palatalis gewöhnlich ausgestofsen. Das in 1. Sg. erscheinende *k* ist desselben Ursprungs wie in *vauc* = *vado*. Aus *fakio* ward *fai fay*, und hieraus einerseits *faz fas*, andererseits **fag* **fak fauc fau*. Cj. *faza fasa*, npv. **fague;* die Formen *fàisa* und contrahirt *fesa* beruhen auf **fàiya*. Id. *fatz fach*, Cj. *facha* zeigen Einwirkung des *k*, nach welchem *s* eingetreten, das sich durch *t* verstärkte. Von *iacio:* 3. *jaz jatz jazon*. Von *placeo: plas platz*, Cj. *plasa, plaja*. Von *dico: dic ditz dich dig*, auch *disc*, letzteres aus *disy* aus *dicsy* aus *dicy*, Cj. *dia diga digua dija*, npv. *dise*, nizzard. *dieu* aus *dieuc*, Cj. *digue*. Waldens. *diczo*, ebenso *placzo* (Grützmacher in diesem Jahrb. Bd. 4; doch sind hier Formen wie *lacz* = *latus* in Rechnung zu ziehen). Von *duco* pv. 3. Sg. *dutz*, Pl. 1. *duzem*, 3. *duzo*.

Ital. *facio faccio*, *giacio giaccio*, *piacio piaccio*, *tacio taccio* (es kommt auch hier nur darauf an, dafs diese Formen mit verschiedener Lautung wirklich vorhanden sind, gleichviel welche derselben für besser gehalten werden). Aus *akio* ward entweder *akyo aktyo aktšo* und dann wurde *k* assimilirt, so dafs das *t* beiden Sylben gehört -*atšo;* oder es ward aus *akio akyio aktšio atšio* unter Ausstossung des *k*, so dafs die erste Silbe mit *a* schliefst. In dieser letzteren Weise werden auch die 2. und 3. Sg. und 2 Pl. behandelt, wo nur Ein *c* geschrieben werden soll; auch der Infinitiv. Ferner *fazzo fazzi* u. s. w. und *fajo faji* u. s. w., *tazzo* (*Nannucci analisi* 608). *Noccio* neben *nuoco; rilucio* neben *riluco*. *Riluciamo riluchiamo*. Neben *ruggisco*, poetisch *ruggo* aus *rugyo*. Auch ital. findet sich *(male)disco* für *dico* (Tigri 28). *Dichi* (Tigri 161) neben *dici*.

Facio und *jacio* werden span. *fago hago* und *yago yazgo; g* aus *y* aus *i*, mit Ausfall des Stammauslautes wie pg. *faço jaço*. Hier in den andern Personen weiches *z*, im span. gelispeltes, das aus *ts* entstanden, welches sich auch in der ersten Person in *yazgo* findet, völlig

dem *tš* von ital. *giacio* entsprechend. *Luceo* pg. auch in der ersten Pers. mit weichem *z* *luzo*, sp. *luzco*. Letztere Form erklärt sich also folgendermafsen: *lukyeo luktyeo luktseo lutseo luθeo luθyo luθgo luθko*. Ebenso behandelt ist sp. *duzco*, setzt also ein *ducio* voraus, Inf. sp. *ducir;* die Form *dusco* hat keine Einwirkung von *t*, insofern dem pg. *duzo* zu vergleichen, welches wie *luzo* zu erklären: *dukyo duyo duzo*. Span. *asgo* (von Diez W. 2, 96 als *apisco* erklärt) ist *adcio;* das *g* ist aus *i* entstanden, das *s* aus dem *y*-Nachschlag des *k*, welches seinerseits dann ausgefallen, vgl. *duzco* und *yazgo*, deren *z* aus dem *t*-Element stammt, das bei *asgo* fehlt.

b) nach *g*.

Fligere gibt ital. *(af)fliggere* d. i. *flidžere*, assimilirt für *fligdžere*, das aus *fligdyere* aus *fligyere;* aus *fligo* wird ital. *fliggo* für *fligyo*, woraus auch span. *flijo* d. i. *flixo*. Ebenso ital. *leggere leggo*, woneben man *leggio* hört (Nannucci *Manuale della letteratura del primo secolo*, vol. 1. 1856. p. 522), sp. *(co)lijo*. Ital. *reggere reggo*, auch *reggio* (Nannucci das.; vgl. unten hier *accorgio*), sp. *rigo* und *rijo*. Ital. *(pro)teggere teggo teggio* (Tigri 357), *friggere friggo*, *suggere suggo*. *Figgere figgo* neben *figere figo;* in *figere* d. i. *fi-džere* ist *g* ausgefallen vor *d*. *Leggiamo legghiamo*.

Bei zwei Verbis, deren palataler Consonant im Lat. im Präs. nicht hervortritt, geschieht dies in Romanischen Sprachen, bei *trahere* und *struere*. Dafs ersteres Verbum in allen Formen im Latein. mit *h* geschrieben wird, ist vielleicht nur aus dem Umstand abzuleiten, dafs im Cj. Präs. ein solches Zeichen nöthig schien, um die Aussprache jedes der beiden *a* zu sichern; analog *vehere*. Roman. ist dem Stamm-*a* zur Milderung des Hiatus ein *i* nachgeschlagen (vgl. Schuchardt Vocalism. 2, 520). Aus *traham* wird pv. *traya traga tragua* und *traja*, Ind. *trai trag trac*. Von *traho* kommt ital. *trao*, weiter *trai trae traiamo traete traono*. Dagegen *traggo*, *traggi*, *tragge*, *traggiamo tragghiamo*, *traggono* kommen von **tragio*, vgl. *caggio caggi* von *cadio*. Aus *tracio* würde *traccio* geworden sein; vgl. *faccio* und dessen Gruppe. Das *g* zeigt auch latein. *tragula*. Inf. ital.

trarre trajere traggere, pg. *trazer*. Impf. ital. auch *trasia* wie pv. und pg. *trazia*. *Struo* wird *struggo struggi strugge struggiamo struggete struggono;* wie *ruggo* aus *rugio* entstanden, so weist *struggo* auf *strugio*, nicht *strucio*, was *struccio* gegeben haben würde. Span. *traigo* aus *traiyo* aus *trayo* aus *trao*, vgl. *caigo* aus *cadeo;* wie bei diesem Verbum, so erscheint bei jenem im Span. der Stammauslaut in keiner Form mehr. Neben *traigo* kommt *trago* vor, das gleichfalls aus *trayo* entstanden. Pg. *trago*, aber *trazes* u. s. w., alt *trages*, während span. *traes*, alt *trayes;* pg. *traio* noch in *contraio*, *contrahes* u. s. w. Dem Ital. *struggo* entspricht sp. *struyo*.

D. nach Labialis.

a) nach p.

Capio. Pv. *-cepcha* aus lat. *-cipiam*, neben *cepa*, Ind. *cep*. Span. *quepo*, *cabes* u. s. w., Cj. *quepa*, aus *caipo caipa* aus *capio capiam*. Pg. *caibo cabes* u. s. w.

Sapio. Pv. *sai* und *sap*, neupv. *sabe*, Cj. *sapia sapja sapcha*, neupv. *sache*. Fz. *sache*. It. *so* aus *sao* aus *sapo*, und aus *sapyo* sowohl assimilirt *sappo* und *saccio*, als auch *sacio*, Cj. *saccia;* auch *sazzo* und *sazo*. Sogar *sacciuto* statt *saputo*, und *sacque* statt *seppe*, nach der oberflächlichen Aehnlichkeit von *saccio* und *piaccio*. Span. *se* aus *sep* aus *saip* aus *sapi*, Cj. *sepa* aus *saipa* aus *sapia*. Pg. *sei* aus *saiy*, Cj. *saiba*.

b) nach b.

Habeo. Aus *haeo* unter Abwerfung des *o* pv. *ai*, fz. *ai*, span. *he*, pg. mit Nachschlag *hei*, unter Ausstofsung des *e* und Verschmelzung des *ao* ital. *ho*. Cj. pv. *aia*, fz. *aye*, sp. *haya*, pg. *haja*, d. i. *aža*, ital. *aggia* d. i. *adža*, neupv. *ague*. Ital. *abbo* assimilirt aus *abyo*, und so fort *bb* in allen Personen; 1. und 2. neben *abbo* und *abbe* oder *abbi* auch *abbio* und *abbie*, Cj. *abbia*. Auch durchweg mit Doppel-*g: aggio* u. s. w. Bei den durch alle Pers. vorkommenden Formen mit *y*-Laut ist das *b* ausgestofsen: *ajo aje* oder *aji* u. s. w. Mit einfachem *g* nur *agio agiamo agiono*. Auch *azo* und *azzo* finden sich. Sogar *ago agono*, 1. und 3. *aco*, Pl. *acono*. Im Cj. in allen Personen Formen mit einfachem *b*, mit *bb* (vor *ia*), mit *j*, mit *gg* (vor *ia*); mit

einfachem *g* nur 2. Pl. nicht; 1. 2. 3. Sg. *abba* und *azza*, 1. 2. Sg. *aza*. Das *z* und *zz* ist in diesem Verbum gewiſs weich gesprochen. Das Compositum *dehibeo debeo* ital. *debbo deggio dejo dego*, auch *deggono*, Cj. auch *dezza;* pv. *dei deg*, Cj. *deja*, neupr. *degue;* sp. pg. fz. die Grundform *debo*, auch ital. erscheint *devo* und *deo*. *V* für *b* auch bei *habere* in allen Roman. Sprachen.

Ital. *bèio bejo* neben *bevo* ist **bibeo*, wozu Perf. *bevei*. Neupv. Cj. *begue*. Ebenso *escrigue* für lat. *scribam*.

c) nach *v*.

Ital. finden sich *staggio staggo stajo* und *daggio daggo dajo* neben *sto* und *do*. Ferner *daggi daggiamo*. Impf. auch *dajeva dagea dasia*, Perf. auch *dagei*, Cj. *dajessi;* ebenso auch *stajessi stajeva staseva stageva*, *staggei* (Nannucci *analisi* 555. 690). Wir sahen, daſs in dem *g* der andern Präsentien auf *ggo* ein *e* oder *i* steckte und ein diesem vorhergehender Consonant, *d* bei *reggo*, *seggo*, *veggo*, *chieggo*, *chiuggo*, *g* bei *ruggo struggo traggo*. Dem entsprechend finden wir für jene beiden Formen die Themen *stav* und *dav;* dieselben ergeben sich, nach Analogie von *ajo aggio* zu *avere*, aus *stajo dajo* und *staggio daggio*. Auf ersteres ist schon sonst (Curtius Griech. Etym. No. 217) lat. *stiva*, *instauro*, *restauro* zurückgeführt worden. Im Pv. *estauc* ist das *v* zu *u* erweicht, der ihm folgende Vocal zu *c* verhärtet, welches auch wieder abfallen kann: *estan*. Pg. *dou* und *estou*. Span. *doi* und *estoi* wie pv. *estai* durch Ausfall des *v* vor dem Klassenvocal. Ich beabsichtige auf das Verbum **stavere* in einem besonderen Artikel zurückzukommen. Neupv. *mòugue* = lat. *moveam*.

2) nach zwei Consonanten.

A. nach doppeltem *l*.

Ital. *boglio* neben dem jetzt gewöhnlichen *bollo*, wie lat. *bullio* und *bullo*. *Exvellere* wird ital. neben *svellere* auch *svegliere* d. i. *svélyere*. Präs. *exvello*, ital. *svello* und *svelyo*, geschr. *sveglio;* *svegli* und *svelgi*. Lat. *tollere* ital. ebenso und *tólyere*, geschr. *togliere*, und *toldžere*, geschr. *tolgere*. Im Präs. tritt in allen Personen sowohl *ll* wie *gli* wie auch *lgi* auf, ferner *tolgo tolghi tolghiamo tolgono*, *toggo toggio*, *tojo*. Cj. entsprechend mannichfaltig, auch

tolghiamo. Altspan. kommt Cj. *tolgamos* vor neben *tollamos*. Pv. *tolh tuelh*, Cj. *tolha tuelha*.

B. nach Dentalis.

a) nach *d*.

nd. *Scindere scindo* wird ital. *scignere* oder *scingere*, *scigno* oder *scingo*. Also *ndy*, woraus einerseits *ndž*, andererseits *ny*, woraus wiederum *ng*. Pv. neben *prenda* auch *prenga* aus *prendya* d. i. **prendiam* für *prehendam*.

rd. Für pv. *perc* neben *pert* und für pg. *perco*, *perdes* u. s. w., Cj. *perca*, *percas* u. s. w., ist vorauszusetzen *peryo* aus *perdyo* aus **perdeo*, Inf. pg. *perdér*. Altpg. *arço* = lat. *ardeo*.

b) nach *t*.

nt. Apg. *menço* = lat. *mentio(r)*.

rt. Pv. *parc* neben *part* ist aus *partc* enstanden, dies aus *party* aus lat. *partio*.

C. nach Palatalis.

a) nach *g*.

ng. Aus *ηg* wird *ηgy*, dann *ηy* endlich *ny*. Bei den lat. auf *ango ingo ungo*. Auch hier Formen wie *giunghiamo pinghiamo*. Hierher auch ital. *spengo* und *spegno* aus **spingo* (wie immer auch diese Form zu erklären), *spegniamo spenghiamo*. 2. Pers. auch *cinghi tinghi* (Tigri 176).

lg. Ital. ist aus *cólligo* geworden *colgo*, und durch *colgyo* unter Ausfall des *g*: *colyo*, geschr. *coglio*, andererseits durch Assimilation *coggo*. Ebenso aus **diséligo*: *scelgo sceglio*. Inf. *cogliere corre*, *scegliere scerre*. Der Anlaut *š* aus *sy*, mit nach *s* eingetretenem *y*. *Scegli* und *scelgi*, *scegliamo* und *scelghiamo*.

rg. Ital. *accorgio* (Tigri 564) neben *accorgo* d. i. lat. **adcórrigo*. Vgl. oben *rego*. *Porgiamo porghiamo*.

b) nach *k*.

sk. Für *nasco conosco pasco* hört man von den *Contadini Toscani*: *nascio conoscio pascio* (Nannucci *Manuale* 1, 522). Hinter dem *k* war ein *y* eingeschaltet, dem dann das *k* wich, worauf *sy* zu *š* wurde.

D. nach Labialis.

lr. Durch *lry* wird *ly*. Ital. *sciogliere sciorre* = lat. *dissolvere*. Die Form *scolgere* (Tigri 267) zeigt im Anlaut

Verhärtung des *sy*, auf welches auch die Form *sciogliere* ebenso wie *scegliere* weist; vgl. oben pv. *posca*. Präs. *scioglio sciolgo scioggo*, *sciogli* und *sciolgi*, *sciogliamo* und *sciolghiamo*. Ital. *volgere* neben *volvere*, *volgo* neben *volvo; volgiamo* und *volghiamo*.

In den hier dargelegten Formen des Präsens finden wir aufser den vorher in der ersten Gruppe bemerkten Wandlungen des *y* folgende andere hervorzuheben. Das *y* geht nicht nur in die *s*-Reihe über (in *z: crezzo;* in *dz: aza azza* aus *habea-*, *ponza* aus *ponia-;* in *ž*, *dž* nur nach Vocal, *g*, *d*, *b*, *v*, in *s*, *š*, *ts*, *tš* nach *s*, *ḱ*, *t*, *p*), sondern verhärtet sich auch zu *g* (z. B. pv. *valga*), weiter zu *k* (pv. *valc*); das *k* wird durch vorgeschlagenes *u* erst gemildert, dann ganz verdrängt (pv. *estauc estau*. Diez G 2, 196 sieht in *estauc fauc vauc dau puesc* nur „willkürliche Abänderungen", vorgenommen um dem Gleichlauten der 1. und 3. Person auszuweichen). Ausfall der Consonanz vor solchem *y: fajo bejo chejo vejo tojo vojo*, vor einem aus solchem *y* entstandenen *z: trasia dasia staseva*. Assimilirt wird ital. der erste Consonant an den zweiten, wenn derselbe *g* ist, bei *dg* in *chiuggo chieggo creggo seggo veggo*, bei *lg* in *coggo doggo saggo scioggo soggo toggo*, bei *vg* in *daggo staggo*, der zweite an den ersten, bei *gy* in *leggo reggo teggo figgo fliggo friggo ruggo struggo suggo* und *traggo*, bei *by* in *abbo*, bei *py* in *sappo*, bei *dy* in *reddo*, bei *ly* in *sallo vollo*, rh. *valla*. Im Spanischen wird *gy* zu *χ: flijo colijo rijo*. Vor consonantisch gewordenem *i* ist Ausfall des auf Vocal folgenden *d*, *t*, *g*, *k*, *b*, *v*, *p*, und des *t* nach *r* nachgewiesen. Eingeschobenes *y* fand sich nicht nur vor *i* nach *d*, *g*, *k*, *b*, *v*, *p*, sondern auch nach *i* mit vorhergehendem Vocal, und konnte solches *y* in jenem Falle wie das aus *i* verhärtete sowohl zu einem Sauselaut (it. *caggi*), als zu einer Palatalis (it. *venghi* = lat. *venis*) werden, in diesem Falle nur letzteres (sp. *oigo, ozca*); auch nach Consonanz: ital. *vogghio* aus *volyio* = **voleo*. sp. *θk* kann sich entwickeln aus *yi (luzca)*, wie aus *iy (ozca)*. Das *i* in der Endung *uio* konnte sich nur bis zu *y* consonantiren.

Das *s* in den franz. Wörtern *fils fonds lis* erklärt Diez als Flexion der Nominative *filius fondus lilius;* sogar in dem von *fonds* abgeleiteten *foncer* bleibe es (W 186. 214. G 443). Ich sehe in diesem *s* vielmehr den Vertreter von *y* = *i*. Pv. finden wir die Formen *lili liri lis*, auch letzteres als Cas. obl.; fz. *fils* als *régime* s. bei Littré hist. d. l. lang. franç. 2, 219. Für *fonds* wäre **fundium* vorauzusetzen, gibt es doch *latifundium;* vgl. du Cange: „*fonsus pro fundus. Totum fonsum praedictae haereditatis tenemur defendere*", wozu ebenso gut Nom. *fonsum* angenommen werden kann. *Foncer* aber ist **fundiare*, woraus vorher *fonyar* (ital. *fognare*) geworden war. Desgleichen *tiers* = *tertius*, *tiercer* = *tertiare; rets* = *retium*. Nicht anders fz. *lacs* aus *laqueus* (W 242), vgl. *lacer* = *laqueare*.

Ebenso erkläre ich pv. fz. *bis* (W 66) als *biy* aus *bily* aus **bileus* von *bilis;* das ital. *bigio* scheint aus dem auf gallischem Boden entstandenen *biy* hervorgegangen zu sein.

Einen glücklichen Treffer scheint daher Leoni gehabt zu haben, indem er *Genio da lingua Portugueza* 1858. 1, 53 zusammenstellte „*tez: tilia, pelle delgada que se acha entre a casca e a madeira das arvores*". Pg. sp. *tez* (W 2, 180) erkläre ich also als *telz*, *tely;* pv. in der Bedeutung *Linde telh*.

2. Die Endung — *ard* —

Die Wörter auf *ardo ard art* leitet Diez G 2, 358 vom deutschen *hart* ab. Ich glaube, dafs die meisten auf *-arium (-arem)* zurückgehen. Aus *ari* wird (abgesehen von der daneben angewendeten Versetzung des *i* vor das *r* oder der Ausstofsung des *r*, G 169) *ary ardy ard art*. Die Bedeutung ist so mannichfaltig wie die der lat. Endung und noch mannichfaltiger. Man bemerke zunächst aus du Cange: „*Camparia* [1. Declin.], *vectigal agro impositum, idem quod agrarium, Gall. champart*", „*Falsarius, sica, pugionis vel cultelli species ... faussart*", auch mit einem *s fausart*, d. i. *falciarium*, woraus *falkyiar*, *falktyar faltyar*, *faltsar*, *falsar*, *faulsar*, *fausar*. „*Extendarium étendard*"*;* ich füge gleich hinzu dk. *stegariu*, dessen *ega* aus folgenden Uebergängen entstanden: *endya enya enga ega*.

Ganz unabhängig von diesen Angaben bei du Cange drängte sich mir die Ableitung aus dem Lat. bei einer Menge von Wörtern als naheliegend auf, bei denen andererseits eine deutsche Endung völlig unwahrscheinlich war. Anführungsstriche bei den folgenden latein. Wörtern bedeuten, dafs dieselben bei du Cange zu finden sind, doch ist nur da, wo ich es besonders hier bemerkt habe, dort dieselbe Bedeutung angegeben, die den hier verglichenen Roman. Wörtern zukommt. Mit Sternchen versehen sind die Wörter, die ich nicht nachweisen kann.

Fz. *Milliard*, sp. *millar*: „*millearium*" = *mille*. — *Soudard*, normann. *soldard* ist doch ohne Zweifel das gleichbedeutende „*soldarius*, *solidarius*", wie *soldat* „*solidatus*". — *Campagnard*: **campanearius*; von „*campanea*, *-nia*" (vgl. Gramm. 12). *Montagnard*: **montanearius*; von „*montanea*" (vgl. Gramm. 41), auch kommt *montanarius* vor. Aehnlich *Savoyard*: *Sabaudiarius*, *Sauvagnard* Einwohner von *Sauvain* im *Forez*, *Broïard* Anwohner der *Broye* im Canton de Vaud, englisch *Spaniard*: *Hispaniarius*. — It. *linguardo* Zungendrescher: **linguarius*; „*linguaris*: *loquax*". It. *bugiardo*, *bugiadro*: *bucciarius*, = „*bucco*: *garrulus*", von *bugia* = **buccia* Geschwätz, dann Unwahrheit. Fz. *gueuliard*: *gularius*. Fz. *nasillard* näselnd: **nasillarius*; auch *nasarde* Nasenstüber: *nasaria*. Fz. *oreillard* Langohr: *auricularius*. Fz. *cornard*: *cornarius*. Fz. *brassard*: *brachiarium*, *poignard*: **pugnearium*, *cuissard*: **coxarium*. — Ital. *gagliardo* (W 196. keltisch oder angels.): *galearius*. Pv. *auzart*: **ausarius*; *ausare* von *ausus*. Ital. *codardo*: **caudarius*. Fz. *fuyard*: „*fugitarius*: *fugitivus*", durch Ausfall des *t*: **fugiarius*. Ital. *scansardo*: **discampsarius*. Fz. *cagnard* Hundestall, Tagedieb: „*canaria*". Fz. *criard*: „*quiritarius*", *grognard*: **grunniarius*. Ital. *falsardo*: *falsarius*. Rhätoromanisch oberländisch *avriard*: **ebriarius*. — Ital. *leggiardo*, *leggiadro*: **levigarius*. — Ital. *leardo*, fz. *liard* Schimmelpferd (W 2, 347): „*nivarius*", vgl. span. *nivar* weifs machen. *Gras*: *dictionn. Foréz.*: *nieu*, *neige*. *On dit plus généralement l'huvar pour la neige elle-même.* Ist nicht aus *nivar*- *luvar* geworden, und dann das *l* aus Mifsverstand für den Artikel gehalten worden? Vgl. fz. *once* =

ital. *lonza* (W 255). Fz. *bayard* rothbrann (W 46) = **badiarius*, dagegen fz. *bayart* Tragbahre = **bajularium*. *Bigeard* im *patois Foréz.* = **disvariarius*, fz. *bigarré* (W 2, 218) = **disvariatus* (über *bi* vgl. unten S. 192). — Ital. *vecchiardo: vetularius*. — Ital. *chiavarda:* „*clavarius*", *mostarda: mustaria; spingarda*, sp. und pg. *espingarda: *expingaria*. Fz. *brouillard* = *bullarium*, und fz. *bâtard* s. weiter unten, über fz. *hazard* sogleich.

3. *H* statt *f*.

Hazard leite ich von **favorarium*. Das *d* macht uns nach dem so eben Auseinandergesetzten keine Schwierigkeit mehr. Ausfall des *v* und Uebergang des *o* in *u* ist für *favor* nachgewiesen (Schuchardt Vocalism. 2, 477, vgl. das. 478 über *pavor*), über *h* statt *f* sogleich nachher. Für das zur Erklärung des *z* hier nach *r* vor *ari* anzusetzende *i* vgl. fz. *levrier* d. i. *lepriari*, lat. *leporarius*, und pv. *dreiturier* d. i. *directuriari*, während lat. von *scriptura scripturarius;* auch fz. *grief* = lat. *grav*. Die übrigen Wandlungen sind nächst diesem *hauriar* die folgenden:

hariar. *u* ausgefallen, vgl. G 161 f., Schuchardt Vocalism. 2, 314 f. und bei *du C.* „*fastus: benastruc*" = *faustus*.
haryar.
harzar.
harsar.
hasar.
hazar.

Auswerfung des *r*, wie in *dos* aus *dors*, s. G 210. Zur Zeit der Auswerfung des *r* mufs das *s* scharf gewesen sein, später ist dasselbe zwischen Vocalen sanft geworden. Vgl. im *Lorrain: pouachi* und *fuochi* = fz. *percer* und *forcer* (Schnakenburg *Patois* 54. 57).

In den andern Sprachen das *h* verschwunden, pv. und pg. *azar*, ital. *z* mit Vorschlag *d: azzardo*, cat. scharfes *s* durch *t* verstärkt: *atsar*.

Was *h* statt *f* betrifft, so wäre der Einwand, dafs

favor ja franz. das *f* behalte: *faveur*, sehr wenig schlagend, denn *hors*, das nach Diez (G 263) einzige Wort der franz. Schriftsprache, welches *f* gegen *h* einbüſst, kommt daneben in derselben auch als *four* in *fourvoyer* u. a. vor und als *fur (à fur et à mesure)*. Ja *faveur* selbst, als es aufgenommen wurde, existirte in derselben schon in einer andern Form ohne *f*, nämlich als *heur*. Franz. *heur* (pv. *aor*) ist *favor*, wie fz. *peur* (pv. *paor*) *pavor* ist. Spanisch *xaurado*, ital. *sciaurato, sciagurato* (*g* eingesetzt an die Stelle eines frühern *v* wie in *pagone*, G 176, vgl. 267) sind *disfavoratus*, *sciagura* ist *disfavor* (wie *paura* = *pavor*). Diez leitet (W 38) alle diese Wörter von *augurium*. Aber wie kann *augurium* ohne weiteres soviel als *bonum augurium* sein? *Heur* = *favor* hingegen kann allerdings mit *bonus favor* gleich gelten. Den Beweis, daſs *fav* sein *f* nicht überall behielt, gibt sicil. *aura*, „*gratia*" (Pasqualino Vocab., der übrigens keine Ableitung versucht) neben Adverb *sfauri* „*in disfavore*, *contra*" (ebd. s. v.), sardisch log. *disaùra* „*disgrazia*, *sventura*" (bei Spano). Der andalusische Gruſs *abúr* dürfte gleichfalls *favór* sein; man hört auch *agur*, wie *güeno* neben *bueno*. *Heureux* ist also *favorosus*.

So ist *hideux foedosus*, was Diez W 2, 334 entgangen ist. *Ducange* hat „*fedosus*: *puzolente*", „*foedus pro foeditas*". Diez vergleicht zu *foedus* nur sp. pg. *feo*, alt *hedo* (W 2, 127); hier wäre auch ital. *fedo*, häſslich, zu notiren gewesen, ebenso das von ihm selbst in der Gramm. 1, 263 mit diesem *foedus* identificirte dakor. *hud*; vielmehr der ganze Stamm wäre im ersten Theil des Wörterbuchs zu behandeln gewesen. Wie ich nachträglich sehe, ist mir Schuchardt Vocalism. B. 2. 1867. S. 288 in der Gleichung *fedus*, ital. *fedo*, sp. pg. *feo*, dk. *hụd* vorangegangen.

Haïr (W 2, 326 aus dem Deutschen abzuleiten versucht) ist *fastidire*. Vgl. *Didier* aus *Disdier* aus *Desiderius* (Schuchardt Vocalism. 2, 427). Aus *fastidir* wird *hassidir hasdir hadir haïr*. *Hais*, *hais*, *hait haïssons haïssez haïssent* ist *fastidisco* u. s. w. *Fastidium* wurde

mittels *fastidy fastiy* pv. *fastig*, *fastic*, *fasti* „*fastidium, dégout*, *répugnance*, *ennui*" (Raynouard), sp. *fastio* und *hastio*. Das Verbum pv. *fastir* „*fastidire*" (Raynouard), woraus zunächst *fastiir* geworden war; ital. *fastidiare;* daher span. *hastiar*, mittels *hastiiar;* aus *fastidyar*, *fastiyar* pv. *fastigar fasticar;* fz. aus dem letzgenannten zunächst *fassiŝer*, dann *fasŝer*, endlich *faŝer*, geschr. *fâcher* (vgl. W 174). Ital. *ástio* hat die Betonung von *áschio* angenommen (beide nach W 5 germanisch), welches wie *rischio* aus *risicare*, so zu einem **asticare* = pv. *fasticar* gehört.

Haricot (W 2, 330 unerklärt gelassen) von *farracum* „*puls ex fare facta vel pinguis cibus generaliter. Joh. de Janua. Gloss. lat. gall. Sang.: farracum fromentée ou viande crasse*". Was die Ableitungssilbe *ot* betrifft (G 2, 348), so möchte ich besonders ital. *risotto*, eine Reisspeise, vergleichen, ein Wort das ich freilich nicht aus dem Wörterbuch oder andern Büchern nachweisen kann, das aber sehr gebräuchlich ist.

Hansart sehe ich nicht als aus *hansacs* entstellt an (W 2, 328), sondern als eine Nebenform von *faussart* d. i. *falciarium*, s. oben S. 188. *N* für *l* wie z. B. altfz. *dongié* aus *delicatus* (G 190).

Auch für die „Synkope des *f*" (vgl. G 264) noch ein paar Beispiele:

Besoin und *soin* mit Verwandtschaft (W 384 anders) enthalten *fovere*. Statt des *f* erscheint in diesem Stamm altsp. *h* (s. Diez W 2, 140). **Fomen* wird neben *fomentum* existirt haben, wie *momen* und *momentum* vorkommen und Aehnliches. **Disfomen* wäre etwa Untrost. Davon *disfominare* wie *discriminare* von *discrimen;* es bedeutete: in trauriger Lage sein, Mangel an Hülfsmitteln haben, wie etwa *costumar* nicht bloſs transitiven Sinn hat: Jemanden gewöhnen, sondern auch intransitiven: gewohnt sein. Aus *-fominare* wird *-fomnar*, weiter *-fonnar*, wie *donna* aus *domna* aus *domina* (was Diez G 201 nicht gegenwärtig war), weiter *-fonyar*, span. *doña*. *Bis* ist bekanntlich dasselbe Wort mit *dis*, vgl. span. *vislumbre*, ital. *barlume*, fz. *berlue* (im Bourguignon auch *barlue* und *brelue*), mit lat. *diluculum*. *Cavalcare a bisdosso* ohne Sattel reiten („wobei *bis* das Un-

gehörige dieser Handlung ausdrückt" W 2, 12. Allein nach Analogie von *bislongo* ungleich lang, *bisojo* schielend, könnte *bisdosso* wohl die unvollständige Beschaffenheit einer Rückenbedeckung, niemals aber die Ungehörigkeit der Abwesenheit einer solchen Bedeckung oder gar die Ungehörigkeit einer in Abwesenheit solcher Bedeckung vorgenommenen Handlung bezeichnen). In franz. *soin* und verwandten ist von *dis, bis, vis* nur das *s* geblieben. Unter den Toscan. *contadini* hört man für *bisogna* nicht nur die Verkürzung *bigna*, sondern auch bloſs *gna* (Nannucci im *Saggio* S. 19; Tigri 71. 72. 382), d. i. also die Endung *-mina* ohne den Stamm und dessen Negation. (Tigri 381 zu *'mià dirci* erklärt: *mià per 'gna, migna e bigna, bisogna. Migna* und *'mià* werden doch ursprünglich *mi bisogna* sein, von welchem letzteren Wort dann in *'mià* noch weniger geblieben ist als in *gna*). — Dagegen franz. *biais*, sard. *biasciu*, erkläre ich nicht mit Diez (W 65) durch *bifacies*, sondern als **biaxium* von *axis*, vgl. prov. *aisela* aus *axilla* W 35.

Ahurir ist *adfurire* im Sinne von *furire* und in dem von *furiare* (anders W 2, 338). Vgl. altsp. *ahotado* (nach Diez Erklärung W 2, 140).

4. *L* aus *d*.

Aus dem einem *y* oder *i* vorhergehenden *d* ist zuweilen *l* geworden. So erkläre ich ital. *luglio* (W 2, 41) als *duglio* aus *dyulyo;* das *y* wurde ausgeworfen wie in *dulcis* von *dyulc* = *yulc* = *gulc* = γλυκ. *Julius* ist ursprünglich *Diulius*, vgl. *Diespiter Jupiter*. Toscanisches *gioglia* und *noglia* für ital. *gioia* und *noia* (Tigri 384. 289) aus *gaudium* und *in odio* (über letzteres s. W 291. — In *Pistoglia* und *carbonaglio*, Tigri 289. 415, steht *l* für *r*). Franz. *selon* (W 2, 409) ist *sedon sedyon seyon secun(dum)*. *Lierre* (W 162) ist *dierre ierre;* das lat. *d* ist dem *r* assimilirt (ital. *ellera* für *eddera* für *edera*). Sp. *Mallorca* d. i. *Malyorca* aus *Madyorca* aus *Mayorca*, vgl. ital. *maggiore* d. i. *madžore*. (*Mallorca* und *luglio* erwähnt Schuchardt 2, 490, indem er ohne weiteres Vorschlag eines *l* vor *y* bei ihnen annimmt).

L aus stammhaftem *d* in fz. *enclume* (W 238); aus *encdume* = **incudumen*.

Die Verweise hier und im folgenden auf Diez Wörterbuch geben die Orte an, wo derselbe, wenn ich nicht das Gegentheil hervorhebe, auf andere Weise als hier geschieht, die in Rede stehenden Wörter abzuleiten sucht.

5. Anlaut *b*.

Romanischem Anlaut *br* entspricht im Lateinischen

1) *br*, z. B. fz. *bras*, lat. *brachium*; fz. *bref*, lat. *brevis*. Durch Abfall einer Silbe ist *br* in den Anlaut getreten bei fz. *branler* (W 82) = **vibrantulare*, und fz. *briller* (W 87) = **vibritulare*, von einem **vibrire*, wie lat. *artire* neben *artare*. Auch bei ital. *briaco* = *ebriacus*.

2) *r*. Diez stellt (W 91) it. sp. *brusco*, fr. *brusc*, pv. *brusca* Myrtendorn, Stechpalme, zu lat. *ruscum* [sp. auch *rusco*], und fügt hinzu: „nicht anders verhält sich pr. *brusc* Rinde, Bienenkorb, zum gleichbedeutenden *rusca*, ital. *bruscare* abrinden zum com. *ruscà* mit ders. Bed.“ An einer anderen Stelle (W 2, 406) bringt er noch hinzu fz. *ruche* Bienenkorb „ehedem aus Baumrinde verfertigt“, und fz. *rouche* Schiffsrumpf. Boote wurden ja aus ausgehöhlten Baumstämmen gemacht (vgl. engl. *bark* Borke und Barke). Alle diese Wörter werden auf einen und denselben Stamm der Grundbedeutung *rauh* zurückzuführen sein. Eben dahin fr. *brusque* (W 92). Neupv. *brusc* bedeutet nicht nur was fz. *ruche*, sondern auch was fz. *bruyère*, *erica*, *dont on fait des balais que le peuple nomme: escoubos de brusc* (*dict. de la Provence* 1785).

Franz. *bruyère* (W 2, 233) gehört zu *ruga*, welches (Aufrecht in Kuhn's Zeitschr. 12, 400) für *vruga* steht, und ist wegen seiner Struppigkeit so benannt.

Franz. *bruire*, pv. *brugir* erklärt Diez (W 91) als lat. *rugire*, wie fz. *muire* = lat. *mugire* (W 394). In fz. *braire* (W 2, 228) erkennt Scheler (*dictionn. d'étymologie française* 1862) dasselbe Wort wie *raire* (W 2, 393); rhätorom. *bragir* weist auf ein **ragire*, aber ebenso wie pv. *bruzir* „sich in *rudere* fügen würde“ (W 91), dürfte fr. *braidir* (W 2, 229), lat. *radere* sein, wie auch wir

kratzen von rauher Stimme sagen, und fz. *brailler* (das.) = **radulare* (*radula* kommt vor).

Franz. *brin* (W 87) ist **ramen* = *ramentum* (vgl. W 2, 401: fz. *rinceau* = it. *ramicello*).

Ital. *branca* (W 81) = **ramica* (*ramus* aus *brachmus*, mit *brachium* Eines Stammes). Fz. *brancard* = **ramicarium*. Npv. *bromido* Laubwerk, vgl. fz. *ramée*.

Franz. *bret* Vogelschlinge, sp. *brete* Fessel (W 84) = lat. *rete*.

Vgl. *fr* = *r* in afz. *froncher*, das mit Diez (2, 303) zu sp. *roncar* = lat. *rhonchare* zu stellen; vgl. ῥόγχος mit βρόγχος und βράγχος.

3) *b*. Zu *buxus* stellt Diez sp. *brújula* (W 78), zu *buxis* pv. *brustia brostia* (W 2, 223).

Ital. *bruciare* (W 90) ist **brustare* = **bustare*, vgl. *-burere*, *bustum*, welche letzteren Corssen (krit. Nachträge 177) mit skr. *pruš* zusammennimmt. Im Lyonnais sagt man ohne *r* *buclà* für fz. *brûler* = ital. *brustolar*.

Ital. *brodo* (W 88) zu lat. *bullire* von *bulla* für *brudla* (vgl. πεφλοιδέναι Blasen werfen, Curtius Griech. Etym. No. 412, welchem Etymologen aber *bulla* des *b* wegen hier fern liegt). Franz. *brouet* hat *d* ausgeworfen (Diez). — Ebendahin fz. *brouillard* (*bullarium*) Nebel und *brouée* (W 2, 232). Noch mit *r* lat. *bruma* für *brudma* Dunst, Nebelzeit (W 91). *Brumo* in der Bedeutung *écume*, *brumá: écumer*, im *dictionn. Toulous.* hinter Le miral moundi, Toulouse 1781. Auch it. *broglio*, Brühl (W 88), ein dunstiger Ort im Freien. *Brolium* kommt mlat. für Brühl und für Brühe vor, für letzteres auch *brodium* und *brodum*. — Ital. *broglio* Empörung (W 88) übertragen vom Kochen und Aufbrausen, ebenso *brulicar* ursprünglich von dem Getreibe der aufsteigenden Blasen. — Ein *brouillon* oder *brouillard* nimmt die Gedanken auf, wie sie eben heraussprudeln und brodeln.

Vgl. *fr* = *f*. Diez (W 182) hat pv. *fronda*, neupv. [*froundo*] *floundo*, fz. *fronde* = lat. *funda* [desselben Stammes mit σφενδόνη]. Ferner ist pv. *fremo*, in Marseille *frumo* (dict. d. l. Prov. 1785) = fz. *femme*, lat. *femina*.

4) *pr*. Dafs ital. neben einander *prugna* und *brugna*

vorkommen, führt Diez an (W 91). Die pflaumenberühmte fz. Stadt *Brignole (Broniolacum)*, deren Namen Diez in fz. *brignole* Pflaume erkennt (das.), heifst doch eben von den Pflaumen so, und *brignole* ist nichts anderes als *pruneola*, so dafs auch auf franz. Gebiet der Uebergang von lat. *pr* zu *br* nachgewiesen ist.

Ital. *bronza* = *prunia* = lat. *pruna*, nach Ascoli in Kuhn's Zeitschr. 17, 269.

Daher sind unbedenklich zu identificiren fz. *bruine* und ital. *brina* mit lat. *pruina*. Gegen die Diez'sche Combination von *brina* mit *vapor* (W 2, 13) vgl. Schuchardt 2, 519.

5) *fr*. Vgl. *Bruges* = *Phryges*, und *Festus* zu *nefrundines: Lanuvini appellant nebrundines, Graeci* νεφρούς.

Fz. *bronde* (W 2, 232) ist ital. *fronda* von lat. *frons, -dis*. Lat. *Brunda* = *Brundisium* soll vom Hirschkopf so benannt sein; wohl vom Geweih (vgl. fz. *ramure* Geweih, lat. *ramus* Ast desselben).

Span. *broza* Abfall (W 90) = lat. *frusta*. Pv. *brostar*, fz. *brouter* (das.), in der Gärtnersprache: die Spitzen abbrechen, vom Vieh: weiden, die Gräser und Strauchblätter abfressen; lat. **frustare*. Ital. *frustare* ist noch in den Bedeutungen abnutzen, peitschen im Gebrauch (W 2, 30). Grödnerisch ([F. Vian] Gröden, der Grödner und seine Sprache, Bozen 1864, S. 181) *fruzia* Schnippelchen (it. *tantino*), *fruzies* Scherben, Brocken (it. *rottame*). Mignard *hist. de l'idiome Bourgignon* 1856: *broutilles menus morceaux de bois, des riens, de petites choses; broutillai manger de légères bribes de pain.* Also *frustilla*, **frustillare*. Fz. *brosser*, pv. *brustiar* (*dict. de la Prov.* 1785) ist **frustiare*, Staub und andere Kleinigkeiten entfernen (vgl. z. B. ital. *bruscare* die Rinde entfernen). Daher denn auch Pflanzen, aus denen man Bürsten macht, kurzweg als solche bezeichnet werden. Das *dict. de la Prov.* 1785 sagt: *brusti* s. f., *bruyère, sorte de chien-dent, plante dont on fait des brosses, elle est fort commune en Italie. On nomme aussi brusti toutes sortes de brosses.* Also auch aus Haaren gemachte. *La bruyère pour les brosses se nomme gramen dactylon. Il y en a en Provence.*

Von *fru* in *defrutum* (vgl. Corssen Aussprache u. s. w.

der lat. Spr. 2. Ausg. 1, 145) fz. *brave* und Verwandtschaft (W 83).

Franz. *brin* Gebrause (W 2, 231) zu *fremere*, wohin auch fz. *bramer* (W 81), skr. *bhram*.

Ital. *brivido* (W 2, 14) ist *frigidum* (von dem auch *freddo*). Von demselben Stamme fr. *brise*, it. *brezza* und *ribrezzo* (W 85), vgl. sard. *frina*, was Spano durch *brezza* übersetzt.

Ital. *brigar*, fz. *broyer* (W 86) ist *fricare*. Zu *friare fricare* auch *brio* (W 87), Rührigkeit, Lebhaftigkeit, dk. *frecare* reiben, umrühren, unruhig hin und hergehen. Sard. im nördlichen Dialekt *friù freà* und *briù breà*, während log. *frigare* und *brigare* (die Formen mit *f* im Sinne von *fricare* reiben, die Formen mit *b*: streiten). *Un met friand* (W 2, 302) d. i. *fricans*, reizend. Vgl. *fregare* u. a., das auch Diez (W 191) richtig mit *fricare* identificirt. Ital. *bretto* (z. B, bei *Cecco Angiolieri*, wo *Trucchi poesie inedite* 1, 272 es durch *miserabile* erklärt) ist lat. *frictus*. Franz. *bris*, it. *bricia* (W 2, 231) zu *fricium*. Ebendahin fz. *brique* (W 85); provinziell: *casser en mille briques*, in tausend Stücke.

Brélo, in der Schweiz (*Bridel glossaire de la Suisse romande* 1866) = fz. *frêle*, *fragile*.

Ital. *bréttine* (W 86) ist vielleicht auf *frenum* zurückzuführen. Dieses, auch *fraenum* geschrieben, kommt wohl von *frajnum* von *fragnum*. Vgl. Quinct. inst. 9, 4, 113: *Nonne ergo refrigeretur sic calor et impetus pereat, ut equorum cursum delicati minutis passibus frangunt?* Das Wort ist mit *fr* in den roman. Sprachen vorhanden, im südl. sard. *frenu*, dk. *frenu*, it. sp. *freno*, fz. *frein*, rhät. *frein farein*, pg. *freo* und *freio*. Zur Erklärung jener mit *br* anlautenden Form, sowie mehrer mit blofsem *r* anlautenden nachher zu besprechenden, müfste man zunächst annehmen, dafs man die Härte der Combination *gn* nicht durchgehends durch Erweichung des *g* abstellte, sondern andererseits durch Einschiebung eines Vocals, ähnlich wie jenes rhät. *farein* für *frenum*, also *fráginum*. Aus *brágina* würde durch Vocalattraction *bráigna*, weiter durch Contraction *brégna*, nun erst Erweichung zu *bréyna*, durch Vorschlag *brédyna*, endlich ital. *bréttine*,

wo *tti* einem früheren *dy* entspräche, wie etwa in rhät. *stéttias* = pg. *estéjas* = **staveas*, worüber, wie gesagt, ein andermal.

6) *fl*. Ital. *bragia* und Verwandtschaft (W 80) zu lat. *flagrare; fraglo* (brenne) und *fraglantes* (brennend) in *Fronto ed. Mai* p. 56 und 80 nach Ms. Vgl. ital. *fragello* von *flagellum*, schon im Neuen Testam. φραγέλλιον.

7) *v-r*. Franz. *rebrousser* (W 90) aus *rebourser* aus lat. *revorsare* = *reversare* (vgl. G. 266, Schuchardt 2, 114 f.)

Franz. *broc* und *broche*, it. *brocco* und *brocca* (W 87) aus **verucum* und **veruca* von *veru*.

8) *m-r*. Toulousisch *brembá* (hist. anonyme de la guerre des Albigeois) aus *bembra* aus *membra* aus *memra* aus *memorare*.

Vgl. *fr* in pv. *fremva* (so lese ich im Boethiuslied statt *fremna*) aus *fimbria*. —

Romanisches *bl* neben lat. *l* dürfte bei *blesser* (W 2, 221) anzunehmen sein, das wohl **laesare* ist, wie schon *Ménage* meinte. *Laedere* nämlich darf ich wohl zu skr. *mṛd*, βραδ stellen (vgl. Curtius No. 255).

Roman. *bl* neben lat. *fl* wohl bei fz. *blond* und afz. *bloi* (W 68) wenn beides aus *blod* aus *blaud* aus *blavd* = *flavidus*.

Ausstofsung eines *r* nach anlautender Labialis findet sich in span. *buscar* (W 96), d. i. **bruspicar* neben lat. *ruspari*, vgl. *quemar* aus *cremare*, oder **burspicar*.

Die anlautende Labialis ist vor *r* in einigen Wörtern eingebüfst.

Franz. *rissoler* (W 2, 402) lautet im Genfer Dialect *brisoler* oder *bresoler*, d. i. **frixulare* (skr. *bhrag*). Fr. *riote* (das.) gehört zu *fricare*, also zu dem oben erwähnten *broyer*. Fz. *rosser* (W 2, 404) ist jenes *brosser;* vgl. dak. *frecare* reiben, prügeln. Von dem oben aus *frena* entwickelten *brégna* käme pv. *regna;* dies erweichte sich zu *reyna*, woraus einerseits *redyna* und weiter 1) durch Vocalisirung des *y* ital. *rédina*, und mit Ausstofsung des *n* pg. *rédea*, 2) durch Ausstofsung des *y*, Umstellung von *d* und *n*, und Diphthongirung der Tonsilbe sp. *riénda*, andererseits *rezna*, woher fz. *resne*, *rêne*.

Roman. *b* neben lat. *f* zeigt auch fz. *bourbe* (W 2,

227) = *furvum*, mit welchem Wort auch fz. *brun* (W 91) wurzelverwandt. Ferner fz. *burin*, ital. *borino*, pg. sp. *buril*, altsp. *boril* (W 77), von lat. *forare*, woher auch pg. *buraco* (= sp. *huraco*, das auch nach W 2, 140 von *forare*). Ebenso bei *bastare* und dessen Sippschaft (W 58). Zu *fostis*, *hostis*, früher mit der Bedeutung *peregrinus*, tritt mlat. *bastassus*, der Fremde, und *bastard* (W 57) d. i. *bastarius* (s. oben S. 188 fg.), das aufsereheliche Kind. *Fils* oder *fille de bas* halte ich für eine spätere Erklärung: Kind niedrigerer Geburt, auch bei *de bast* dachte man nur *de bas*. Die Grundbedeutung des Gegenüber erhellt auch in *hostire*, *redhostire*, vergelten, ausgleichen; hierher *hostimentum* (vgl. auch du Cange), *hostorium*, *Hostilina*. Auch *fostia hostia* könnte Compensation für Sünde bedeuten. Zu der Bedeutung *schlagen* kommt *hostire* wohl nur durch die des Zusammenbringens. Romanisches *bastir* bedeutet: hinzubringen, versorgen, stützen, bauen, zusammenheften; *basto* gefüllt, dicht, *bastare* gleichkommen, ausreichen, stopfen, verstopfen, zusammennähen, mlat. sticken (fz. *broder*). *Basto* Sattel (Stütze), *bastone* Stock. Lat. *hasta* ist der Lanzenschaft, mlat. auch = lat. *hastile* d. i. *stipes*, fz. *hastelle;* verwandt auch *fustis*. In lat. *fastus* wird die Bedeutung der Hoffarth von der des Vollseins herkommen, *fastidium* ist gleichfalls Ueberfülltsein; *fastigium* ist leicht als das Gestützte, Getragene zu verstehen. Auch die span. Partikel *fasta hasta* (W 2, 137) hängt mit dem Verbum *bastare hinreichen* zusammen. *Basterna* zeigt latein. Ableitsilbe wie *fusterna*.

Roman. *b* neben lat. *v*. *Baúle* it. sp. *bahúl*, *baúl*, pg. *bahúl*, *bahú*, altfz. *bahur* (W 2, 59. Mahn Etym. Unters. S. 88) von *vidulus*, wovon auch (nach W 2, 435) ital. *valigia*, fz. *valise*, sp. *balija*. *B* wie in letztgenanntem, *a* wie in allen diesen dreien, Tonverschiebung wie z. B. in ital. *figliuólo* aus *filiolum*. Die pv. Form *baúc* erklärt sich als *baúlc* von *baúly* d. i. **vidulium;* ebendaher fz. *bahut*, alt *-ud*, (mittellat. *bahudum*) für *-udy* für *uldy*, und *bahus* oder *bahuce*, d. i. *-ulz* für *-uly*.

6. Noch einige Etyma.

Affre fz. (W 2, 194. Mahn S. 160) stelle ich zum lat. Verbum *áffrio*. Vgl. das Verhältnifs des fz. Nomen *souffle* zum lat. Verbum *sufflo*.

Dejar sp. (W 2, 120), alt *lexar* (bei Berceo und Segura; vgl. *arte de lexa* oder *dexa prende* F. Wolf Studien 261) ist lat. *laxare* (andere roman. Formen desselben: W 245. G 117). Zu demselben Stamm gehört fz. *legs*, masc., gesprochen *less* (W 2, 346); es ist „*lessum*" Legat, d. i. *laxium*, gleichbedeutend mit „*laxa, lexia, lessa*".

Derretir sp. (W 2, 119) aus *depretir* aus *depertir* zertheilen, vgl. *dispertire*.

Ferzar ital. (W 2, 27) für *fersar* (wie die Toscaner *forze* für *forse* sprechen, *corza* für *corsa*, und ähnl., vgl. auch G 325) für *feryar* für *feriar*, neben *ferire* wie *grunniare* neben *grunnire*. Wir sahen oben dafs aus *habeam* ital. *azza* wurde, aus *poniam* sard. *ponza*.

Grenouille fz. (W 2, 319). Der G-laut im Fz. und Pv. ist nicht hier hinzugefügt, sondern vielmehr aus älterer Zeit erhalten geblieben, während er im Lateinischen abgefallen ist (vgl. zu *gravastellus ravastellus* Studemund im Hermes 1866. 1, 284 fg.). *Rana* ist *gracna*, verwandt mit *graculus* Dohle und *gracillare* gackern, ital. *gracidare* (W 222) von Fröschen und Hennen und Schwätzern.

Oter fz., alt *oster*, *ustar*, pv. *ostar* (W 2, 378) = **austar* d. i. **abcitare*. Vgl. ital. pv. *destar* d. i. (G 235) **deexcitare*, und sp. *rezar* d. i. (G 215) *recitare*. Im Dialekt von Berry *dôter doûter*, im Limous. *dousta* (Littré hist. d. l. lg. fr. 2, 124), pv. *dostar* sind **deabcitare*. Vgl. span. *asir* = lateinisch *adcire* (siehe oben S. 183). Rhätoromanisch *ustanza*, Burg, ist allerdings *obstantia* (Schuchardt 2, 131). *Arrêter* (W 34) = **adrecitare*.

Sillon fz. (W 2, 412) ist ursprünglich nicht die Vertiefung, sondern die Erhöhung (A. Boucherie, Charte en langue vulg. de l'Angoumois, Niort 1867, p. 7). Also von lat. *sella*, span. *silla* Sattel.

Sortir fz. (W. 388): *sevortere*, vgl. *seorsum*.

Trancher fz. (W 423): *intermicare (intram.)*, durch etwas hindurchschnellen.

Für den Mehltrichter der Mühlen finden sich mannigfache mittellateinische Formen vom Stamm des latein. Verbum *tremere* (s. du Cange an verschiedenen Stellen). Als die älteste ist anzusehen *tremula*, d. i. urspr. *trémula*, dann aber *tremúla*. Davon **tremúra*, afz. *trémoure* (du Cange unter *faricarpstia*). Die Form *tremuta*, gewiſs Paroxytonon, setzt *tremúa* voraus, und ist hieraus unrichtig latinisirt; man nahm an, daſs auch hier, wie so häufig zwischen Vocalen, ein *t* ausgefallen; weiter *tremúlia*. Hieher einerseits mit Consonantirung des *i* afz. *tremouye* (ebend.) aus *-mulya*, ital. *tramoggia* aus *-moldža* aus *-moldya* aus *-molya*, sicil. *trimoja*, catal. *tramuja*, pg. *tremonha*, *n* für *l*; grödnerisch *tramueža*. Andererseits mit vocalisch gebliebenem *i tremuia*. Dies lautete gewiſs anfänglich *tremúia*, — hierher auch *tremoea;* dann mit fortgerückter Betonung *tremuía*. Im nfz. *trémie* ist das *u* verschluckt vom *i*. In *treumia*, gewiſs gleichfalls auf *i* betont, ist *u* durch *e* attrahirt. Im Prov. tritt zwischen *u* und *i* ein die Aussprache erleichtern sollendes *e: tremueia*, das dann den Ton auf sich gezogen haben muſs: *tremuéia*, woher fz. *trémuée* (du Cange ebend.), vgl. pv. *trameiar*, wo *u* ganz ausgefallen, **tremuliare*. Endlich finden sich die Neutra *tremellum* und *tremodium*, letzteres aus *tremodyo* für *tremoldyo* mit durch *y* herbeigezogenem *d*, vgl. ital. *tramoggia* d. i. *tramodža* aus *tramodya*. Diez (W 419) denkt bei diesem Wort an eine Zusammensetzung *trema-moggia*. Dem Wort für *modius* machen allerdings auch die Sarden die Benennung des Mehltrichters ähnlich. Log. entspricht italienischem *moggio: moju*, und ital. *tramoggia* wird wiedergegeben durch *mojòlu*, mer. gal. *majòlu*, was aus *modiolus* entstanden sein könnte, wäre nicht vielmehr angesichts der andern romanischen Formen eine Verkürzung aus **tremoggiuolo* anzunehmen, — ein neues Diminutivum von einem Worte, dessen Diminutivnatur schon verdunkelt war. Einem andern Miſsverstand verdanken die mittellateinischen Formen *entremutia* und *entremuya*, fem., so wie

fz. *entremuye* ihren Ursprung. Man nahm *tra* für *intra* oder *intro*, wie z. B. ital. *tramesso* = fz. *entremets* = mittellat. *intromissum*, und gerade auf der Combination mit *intromittere* wird *entremutia* in der Bedeutung *infundibulum* beruhen.

Halle a. S. Ed. Boehmer.

Was im Vorstehenden als nizzardisch bezeichnet wurde, ist aus J. Duncan Craig's *Handbook to the modern provençal language*, London 1863, entnommen, ein Werk, welches, nach dem Urtheil von Sachkundigen in der Provence, vornehmlich den Dialekt von Nizza repräsentirt. Für die Schriftsprache der *Felibre* habe ich mir an der Quelle eine Formenlehre zusammengestellt.

Da unerwartet etwas Raum bleibt, mag hier eine literarische Notiz eintreten. Das *Musée Calvet* in Avignon besitzt ein Pergamentmsc., angeblich des 14. Jahrh., ehemals der *Abbaye des Chartreux de Villeneuve* gehörig, in welchem, nächst einigen Bußpsalmen (ein Theil von Ps. 50, und ganz die Ps. 101, 129, 142), *Las letanias romansadas*, gegen 300 Verszeilen, enthalten sind. Ich habe mir Anfang und Ende dieser Litanei abgeschrieben. Sie beginnt:

Heu forfacha creatura
tay laysatz mon creator
et segut ses mesura
del mont las falsas honors
vuelh ad el merce requerre
que mi perdon mas folors
e mon cor plus dur que ferre
fassa mol per sa dosor.

Dann neues Rubrum. Sie endet:

a la tieu cara benigna
per langel sia prezentatz. amen.

Herr Augustin Deloye, Conservateur du Musée Calvet, machte mich auf dies Ms. aufmerksam.

Was ich in Frankreich und England an Troubadourliedern abgeschrieben, auch ein Stück des Oxforder *Girart de Rossilho*, soll nächstens in C. A. F. Mahn's Sammlung erscheinen.

Boehmer.

Ein Spruchgedicht Lapo Farinata's degli Uberti.

Unter den ältesten florentinischen Dichtern pflegen die Litterarhistoriker, auf Bembo's [1]) Autorität gestützt, den hochherzigen Farinata degli Uberti aufzuführen, der 1260 im Parlament zu Empoli zwei antike Reimsprüche [2]) unter einander warf, um die Ungereimtheit des Vorschlags zu versinnbildlichen, die Stadt Florenz zu vernichten, damit sie nie wieder ein Hort der Guelfen werde. Gedichte von ihm besitzen wir nicht; aber die nächstfolgende Generation hegte gewiſs in getreuer Erinnerung auch noch viel anderes von ihm; wenigstens hat uns Giovanni Villani einen ihm ganz eigenen Spruch erhalten, der möglicherweise versificiert sein konnte [3]). Dieser Hang zu körnigen Sentenzen blieb in der Familie Uberti traditionell. Bekannt ist die Trefflichkeit in der Spruchdichtung von Farinata's Enkel Fazio [4]), dem Verfasser des Dittamondo. Aber auch Fazio's Vater und Dante's Freund Lapo oder Lupo degli Uberti rühmt sich seiner Sprüche da, wo er dem Liede "Muovo canto amoroso nuovamente" ein Geleite aufträgt, vor seiner Frau "con motti che portin sentenza" zu sprechen. Ja seinen Knallsprüchen verdankte er sogar den demokratischen Beinamen "Gianni", was so viel als "Spaſsvogel" bedeutet. Unsere Blumenlesen der ältesten italienischen Litteratur haben zwar bisher die beiden Namen Lapo Gianni und Lapo degli Uberti auseinander gehalten; aber es läſst sich auf das schlagendste beweisen, daſs sie nur ein und dieselbe Person bezeichnen.

So lange Vincenzo Nannucci lebte (er starb am 2. Juni 1857), konnte es Niemand mit ihm aufnehmen in Allem was Geschmack, feines Gefühl und Urtheil über die Stylverschiedenheit der Dichter aus dem XIII. Jahrhundert betraf. Und ihm ist es unterlaufen, daſs er in seinem Handbuch [5]) die beiden Namen zugleich unter-

schied und auf beide die Stelle aus Dante's Vulgare Eloquium [6]) bezog, die nur zwei Florentiner in der höfischen Schriftsprache als preiswürdig hervorhebt, nämlich Guidó Cavalcanti und Lapo degli Uberti. In Sprache und Styl konnte also Nannucci keine in die Augen fallende Verschiedenheit zwischen Lapo Gianni und Lapo degli Uberti wahrnehmen. Fest steht, dafs Lapo di Farinata di Firenze im Jahre 1296 in Mantua podestà war [7]), und in einer zwischen Mantua und Parma am 24. Februar 1296 geschlossenen Uebereinkunft, die im Mantuaner Archiv aufbewahrt wird, ist zu lesen: "Ghinus de Ubertis potestas Mantue". Ghigno aber ist so viel als Spott und Spötter, und kömmt dem "Gianni" ziemlich gleich.

Wir haben so eben gesehen, dafs Dante unter seinen Zeitgenossen nur vier toscanische Dichter, unter diesen billigerweise sich selbst, hervorhebt, und Lapo degli Uberti neben Guido Cavalcanti stellt. Bekannt ist, dafs er Guido Cavalcanti dem Bologneser Guido Guinicelli, dem verehrten Altmeister seiner selbst und seiner besten Freunde, vorzog [8]). Es ist also keine kleine Ehre für Lapo, von Dante gleichsam als der zweitbeste Dichter seiner Zeit gepriesen zu werden. Ueber einen so bedeutenden Schriftsteller auch nur einige Notizen zusammenzulesen, dürfte sich daher, besonders bei dem jetzigen Stande der Kenntnifs der älteren Litteratur, der Mühe hinlänglich verlohnen.

Dante, geboren am 18. Mai 1267 [9]), schrieb sein erstes Klinggedicht, wie ich glaube, als er 9 Jahre alt war, und in der Metrik noch gar keine Unterweisung erhalten hatte [10]). Ob wir es in der ursprünglichen Form, wie der Knabe es verfafste, besitzen, ob er es sogleich anonym an die namhaftesten Dichter seiner Zeit, ob sogleich an alle diejenigen, die ihm darauf Bescheid gaben, absandte, was nicht wahrscheinlich und auch nicht ganz gut möglich ist, kann hier dahingestellt bleiben. Für sicher halte ich es, dafs dieses Erstlingsproduct ebenso der Anfang von Dante's Freundschaftsverhältnisse zu Lapo als zu Guido Cavalcanti wurde; des Guelfen Dante zum verbannten Ghibellinen Lapo Uberti, der 1276 schon

im Jünglings-, wenn nicht im Mannesalter sein mochte. Zwei Sonette, das eine von Dante an Guido [11]), das andere von Guido an Dante [12]), beide nach meiner Ansicht aus dem Jahre 1288, haben auf dieses Verhältniſs Bezug. In diesem Jahre aber, und zwar im Monate Juni, finden wir unsern Dichter Lupo degli Uberti bereits geschichtlich erwähnt in Arezzo's Diensten. Er übergiebt das Aretiner Schloſs Laterino an die Florentiner, als er sich von allen Seiten berannt sieht, obwol es auf drei Monate verproviantirt war; und entschuldigte sich gegen seine Parteigenossen mit dem Witze, daſs kein Wolf im Verschluſs zu verbleiben begehrt [13]). Den Vater Farinata hatte er vor dem Frühjahre 1267 verloren.

Trotz dieser voreiligen Uebergabe beriefen ihn sofort die Chiusiner, und vertrauten ihm, dem hoffnungslos Verbannten [14]), die Vertheidigung ihrer Stadt an; muſsten ihn aber schon am 16. August 1289 [15]), von den Florentinern dazu gezwungen, entlassen. — Im Juni 1293 überfällt er, als Hauptmann der Pisaner, mit hundert Reisigen die Florentiner zwischen Caprona und Campo [16]). — Im Jahre 1296 fanden wir ihn bereits als podestà in Mantua, denn er war zugleich Kriegsmann und Rechtsgelehrter, oder, wie ihn die Liederhandschriften nennen, notaio. Dasselbe Amt bekleidete er in Mantua auch 1297 und 1299 [17]).

Im Jahre des Jubiläums vertreten bei Pabst Bonifazius VIII. in Rom zwölf Florentiner, darunter Lupo degli Uberti, zwölf verschiedene Souveräne; was den Pabst zu dem Ausdruck veranlaſste, die Florentiner seien das fünfte Element; nämlich:

M. Muciatto Franzesi vertrat den König von Frankreich,
M. Ugolino da Vecchio den König von England,
M. Ranieri Langrù, miles solemnis, den König von Böhmen,
M. Vermiglio Alfani, den deutschen König,
M. Simone Rossi, magnus miles, war Botschafter für Rascien,

M. Bernardo Ervas für M. Alberto della Scala di Verona,
M. Guiscardo de' Bastai für den Groſskhan der Tataren,
M. Manno Fronte degli Adimari für den König Karl von Neapel,
M. Guido Tabanca für den König Friedrich von Sicilien,
M. Lupo Farinata degli Uberti für die Pisaner,
Cino di ser Dietisalvi für M. Gherardo da Camerino (lies: Camino, aus Treviso),
Bencivenni Folchi für den Groſsmeister des Johanniterordens [18]).

In den Jahren 1301 und 1302 finden wir ihn als podestà [19]) in Verona unter den Fürsten Albert († 3. Aug. 1301) und Bartholomäus. Zu ihm kommt sein Schicksalsgenosse Dante Alighieri als Bevollmächtigter der vertriebenen Partei der Bianchi und Scarpetta's degli Ordelaffi, Fürsten von Forlì, im Herbste 1302. Ein Mann wie Lapo degli Uberti muſste sicherlich dem Anliegen Dante's in Verona den gröſsten Vorschub leisten. Die beiden Freunde scheinen den jüngsten der drei Söhne Albert's, Cangrande, der damals 22 Jahre zählte (was hier nur ausgesprochen, und anderswo erwiesen werden soll) in ihr Interesse gezogen, und der älteste regierende Bruder wirklich im Februar des darauf folgenden Jahres 1303 Cangrande mit 2000 Mann Fuſsvolk und 100 Reitern nach Forlì geschickt zu haben. Die Bianchi erwählen bei dieser günstigen Nachricht Scarpetta degli Ordelaffi zu ihrem Oberanführer. Aber bevor Cangrande den Kamm des Apennins erreicht, hat der Unsinn der Bianchi vor Pulicciano die ganze Unternehmung verdorben. Della Corte, in seiner Istoria di Verona vom Jahre 1570, versetzt irrthümlich die Begebenheit in die dritte Podestarie Lapo's, in's Jahr 1306; darum allein ist sie aber nicht zu verwerfen, da Della Corte nichts Eigenes liefert, sondern nur die Erzählung Biondo Flavio's von der Mitte des XV. Jahrhunderts ausschreibt, der auf Grundlage der

im Brouillon des Secretärs Pellegrino Cavi eingesehenen Briefe Dante's dies zu berichten aussagt[20]).

In den Jahren 1304 und 1305 finden wir Lapo wieder in Diensten der ghibellinischen Stadt Pisa. Sein Sohn Fazio theilt uns im Dittamondo[21]) mit, dafs er vom Pisaner Grafen Fazio della Gherardesca, dessen Vater Gerhard nach der Schlacht von Tagliacozzo hingerichtet ward, den Namen erhielt d. h. aus der Taufe gehoben wurde; und dafs um die Mitte April 1350, als er seine poetische Reise unternimmt, sein Alter sich zum allgemeinen Lebensalter des menschlichen Geschlechts verhält wie die Jahrestage zu der Summe der vom 25. December, dem Pisaner Jahresanfang, bis 14.—15. August begriffenen Tage, d. h. dafs er am 18.—19. Juli 1304 auf die Welt kam[22]), in einer schwierigen und schmerzensreichen Stunde, wie er in einer Canzone[23]) sagt. Die Verbannten hatten nämlich einen Handstreich auf Florenz für den 22. Juli 1304 verabredet. Allein die Bianchi überstürzten sich bereits am 20., vor der Ankunft Tolosato's degli Uberti aus Pistoia, und des Grafen Fazio aus Pisa. Dieser war am 19., gewifs auch mit Lapo, ausgerückt, und am 20. bis vor Schlofs Marti gelangt[24]), als Alles bereits verloren war. Sah Fazio Uberti im Juli 1304 das Tageslicht, so ward er nach der damaligen Sitte erst am darauf folgenden Charsamstag (17. April 1305) von Fazio della Gherardesca aus der Taufe gehoben; daher auch die Anwesenheit des Vaters daselbst.

Im Jahre 1306 treffen wir ihn, wie schon gesagt, wieder als podestà in Verona; und wenn nicht ein ganzer Passus des Della Corte ins Jahr 1318 zu versetzen ist, auch (wie ich dafür halte) gegen Ende des Jahres 1310. Nachdem die Florentiner die erste Gesandtschaft Heinrichs VII. im Sommer 1310 mit kühner Antwort abgewiesen hatten, fanden sich nach Della Corte[25]) am Hofe der Gebrüder Alboin und Cangrande die besten Männer der ghibellinischen Florentiner Partei in Verona ein: Dante Alighieri, die Alberti, die Del Bene, die Ebriachi, die Alvari. Unter diesen zeichnete sich beson-

ders Lupo degli Alvari durch seinen gefälligen Humor vor allen andern aus, so daſs sich jedermann um seine Gesellschaft und Freundschaft bewarb; er starb 1325. Diese ausgezeichnete Persönlichkeit ist sonst nirgends erwähnt; die beliebteste Persönlichkeit unter den Florentiner Exiliirten aber muſste in Verona bestimmt Lupo degli Uberti, der berühmte Spaſsvogel und dreimalige podestà, sein; es liegt also nahe, im Namen Alvari eine Verwechslung mit Uberti, die in der damals üblichen gothischen Minuskel schwer zu vermeiden war, zu erkennen. So hätten wir das Todesjahr unseres Dichters gewonnen.

Im Jahre 1311 ernennt ihn Heinrich VII. zum kaiserlichen Statthalter in Mantua, wo er sich nur kurze Zeit behauptet. In den Jahren 1316—1321 mag er wohl wieder mit Uguccione della Faggiuola sein Glück in Verona, dem Hauptquartier der Ghibellinen, versucht haben; aber die Vorgänge in Toscana zwischen Castruccio, Florenz, Pisa müssen ihn im folgenden 1322 aus Verona fortgetrieben haben. Die Dinge liefen nicht nach seiner Erwartung aus; die feierlich versprochene Lösung vom Banne wurde unter einem Vorwande klüglich zurückgenommen. Dagegen gab es bald darauf in Sardinien für einen Kriegsmann vollauf zu thun. Am 11. August 1323 läſst Ugo Bassi de' Visconti, Herr von Oristagni und Arborea, von Pisa beleidigt, alle Pisaner ermorden, und ruft Alfons von Aragonien zur Hülfe. In Oristagni lag der Vater des Verfassers des Dittamondo begraben[26]); er ist also daselbst gestorben, wahrscheinlich im Jahre 1323 oder 1325.

Von diesem Minnesinger ersten Ranges sind bisher nur ein Dutzend Balladen, drei Canzonen, und ein doppeltes Sonett veröffentlicht, fast alles zum ersten Male von Fiacchi[27]); von den Schöpfungen seines eigenthümlichen Genies, dem er den Beinamen des Humoristen verdankte, nicht das Mindeste. Ein Litterat des XVI. fand in einem Heft aus dem XIV. Jahrh. die ersten 59 Verse einer Frottola vor, und da sie dem Manne des feinsten Geschmacks als gediegene Goldkörnlein, wie sie in der

That waren, so auch erschienen, liefs er sie in seinen Codex der Lyriker ab-, und dem gefeiertsten Dichter jener Zeit, dem Petrarca, zuschreiben. Petrarca hat sein unerreichbares Verdienst; aber diese Sprüche, sprudelnd von Leben, so straff und dabei so natürlich zusammenzuknoten hätte er nicht vermocht; Dante wäre der Mann dazu gewesen, wenn sein Naturell etwas weniger Ernst und mehr Lebenslust und Humor geathmet hätte. Fazio degli Uberti, Lapo's Sohn, ist von mir in einer andern Schrift [28]) als Lyriker sehr hoch gestellt worden; aber, kann man ihn auch in der Gemüthlichkeit und Grazie mit Cino vergleichen, zu dieser Kraft und Vollendung hat er sich nicht geschwungen. Wahrscheinlich dünkt mir, dafs der Litterarhistoriker Philipp Villani, der nach Fazio's Tode († 1368) etwa gegen 1390 seine Biographieen schrieb, als er den Preis in der Spruchdichtung dem Fazio zuerkennt, die Gedichte des Sohnes von denen des Vaters nicht unterschied. Jedenfalls ist mir gewifs, dafs dem Fazio die lichte Klarheit und Unbefangenheit des Vaters abging, ohne Galle über menschliche Schwächen zu lächeln. Zudem nennt der Dichter dreimal sich selbst, als er sagt, dafs Mancher sich "Wolf" nennen läfst, der eigentlich "Helfebalt" heifst; und dafs wer im Unterwasser fischt, herzliche "Lacher" ausstöfst. Für mich unterliegt es keinem Zweifel, dafs das Gedicht, welches hier zum ersten Mal bekannt wird, ein Product der Denkart des XIII. Jahrhunderts ist, ein Product des Lapo Farinata degli Uberti, auch Lapo Gianni oder Lapo Ghino zubenannt, nicht zu verwechseln mit seinem Blutsverwandten Lapo d'Azzolino degli Uberti.

Es findet sich im Pergamentcodex No. 4 aus dem Ende des XIV. Jahrhunderts auf der Paduaner Seminars-Bibliothek. Die ersten zwölf Blätter enthalten die Poetik Antonio's da Tempo De Rithimis Vulgaribus, die ich nun bereits druckfertig dem Herrn Präsidenten der kön. Commission per l'edizione dei testi di lingua übergeben. Auf Blatt 12 v. und 13 r. folgen einige Balladen des Bologneser Historikers Matthäus de Griffonibus (1351—1426); dann auf Blatt 13 v. und 14 r. unsere Frottola

und eine zweite, beide mit der Unterschrift *Per Ja. Zil.*; zuletzt der Canzoniere des Petrarca. Die zweite Frottola, ein Nachklang und Nachahmung der ersten, behandelt das Thema der Unbeständigkeit des Glückes; kann von demselben Verfasser nicht sein; im besten Falle ist sie von Fazio, dem Sohne unseres Dugentista. Dialectische Formen umschlingen vielfach den Text (A); ich streife sie ab, und lege sie diplomatisch getreu in den Noten nieder. Der Schreiber (B) des sechzehnten Jahrhunderts hatte einen schlechteren Text [29]) vor sich, und ist damit flinker umgesprungen, um lauter settenarii zu gewinnen. Ich füge den Noten auch seine Lesarten, so weit sie reichen, d. i. bis zum 59. Verse, zum Vergleiche bei.

---

1) Im ersten Buche der *Prose* geschieht seiner als Dichter mehrmals Erwähnung.

2) "Nella sua diceria propose gli antichi due grossi proverbi che dicono: Come asino sape, Così minuzza rape. — E vassi capra zoppa, Se 'l lupo non la 'ntoppa." (Gio. Villani VI, 81.)

3) "E bene disse vero il proverbio di messer Farinata, l' antico della casa degli Uberti, domandato che cosa era parte, cavallerescamente e in brievi parole rispuose: Volere e disvolere Per oltraggi e per grazie ricevute." (XII, 14.)

4) "Hic omnium primus eo rythmato dicendi genere, quod vulgares *froctas* appellant, mire atque sensate pervaluit." (Philippi Villani, De Florentiae famosis civibus, p. 32.)

5) Manuale della letteratura del primo secolo della lingua italiana. Seconda edizione. 1856 pag. 240 und 259.

6) "Sed quamquam fere omnes Tusci in suo turpiloquio sint obtusi, nonnullos Vulgaris excellentiam cognovisse sensimus, scilicet Guidonem, Lapum, et unum alium, Florentinos, et Cinum Pistoriensem, quem nunc indigne postponimus, non indigne coacti." (V. E. I, 13.) Er reiht sie nach dem Alter, nicht nach dem Verdienste, meint er.

7) Anonimi Auctoris Breve Chronicon Mantuanum ab anno 1095 ad 1299. Im Archivio Storico, Nuova Serie, t. 1 p. II pag. 23 sqq.

8) Purgatorio XXVI, 98. XI, 97.

9) Siehe darüber meine Abhandlung: Che l' anno della visione di Dante è il 1301 e il dì natale il 18 maggio 1267. Udine 1865.

10) ". . . con ciò fosse cosa ch' io avessi già veduto per me medesimo l' arte del dire parole per rima." (Vita Nuova §. 3.)

11) "Guido vorrei, che tu e Lapo ed io. — 12) Se vedi Amore, assai ti prego, Dante, — In parte là ove Lapo sia presente."

13) "E puosonsi ad oste al castello di Laterino, e stettonvi otto dì, ed ebbonlo a patti, che v'era dentro per capitano Lupo degli Uberti, veggendosi chiudere e steccare d' intorno; onde molto fu biasimato da' ghibellini, perocchè si potea tenere, e era fornito per più di tre mesi. Ma Lupo si scusava per motti, che nullo lupo non era costumato di stare rinchiuso." (VII, 120 Gio. Villani.)

14) Farinata klagt in der Hölle über diese Verfolgung: Dimmi, perchè quel popolo è sì empio — Incontr' a' miei, in ciascuna sua legge? (X, 83—4).

15) "e mandarne il capitano messer Lapo Farinata degli Uberti e la masnada dei ghibellini d' Arezzo" (Gio. Vill. VII, 136). — 16) Muratori, Script. XXIV, 663.

17) A. a. O. des Breve Chronicon Mantuanum.

18) Novelle letterarie, 1776 p. 675, 676.

19) Die beiden Daten bin ich in der Lage urkundlich mehrfach zu belegen, was allerdings bei dem Mangel einer kritischen Geschichte der Scaligeri nöthig ist. Biancolini (Chiese di Verona, IV, 572) citiert ein Instrument vom 20. März 1301, wo Lappo degli Uberti Fiorentino als podestà erwähnt ist" . . . . die lunæ vigesimo marcii in palacio Comunis Veronae . . . . Dominus Guilielmus de Malafarina iudex super possessionibus inimicorum et bannitorum Communis Verone tempore Domini Lappi de Ubertis de Florentia Potestatis Verone 1301 Indict. XIV." — Im Veroneser Bürgerspital liegt handschriftlich ein Folioband vor, betitelt: Documenta ex antiquis membranis exscripta decreto Illmo Sessionis SS. Jacobi et Lazari a Tumba, priore nob. Comite Hieronymo Orti-Manara iudice Col° anno 1745, darin p. 335: "Die Jovis 15. junii in domo nova Palatii Comunis Verone, Nos Lapus de Ubertis de Florentia Verone Potestas . . . . Anno dñi milles° trecent° primo indictione decima quarta". — Im Notariatsarchiv existiert ein "Liber Cronice Notariorum Civitatis et Burgorum Verone ordinatus et exemplatus in regimine domini Lappi de Florentia pot. v. In millo CCCII indic. XV": das Originalregister der Notare vom J. 1302 an. — Biancolini VI p. 257: "Die Jovis 27° septembris in palatio Comunis Verone . . . . Dñus Armarinus de . . . . iudex Communis Verone tempore Dni Lapi de Ubertis de Florentia potestatis Verone MCCCII Ind. XV."

20) Blondi Flavii Hist. pag. 338 (Edit. Basil 1559): ". . . . . multa sunt secuta quae Dantis Aldegerii poetae Florentini verbis dictata certioris noticiae sunt, quam a Villano Ptolemeoque Lucensi referri videamus. Dantes in Alborum partibus annumeratus, urbe Florentia extorres ad eum confluxerunt, acceptusque est ab utraque in belli ducem Scarpeta Ordelafus, vir nobilis et Gibellinorum in Forolivio princeps: eo quoque vocatus accessit Huguitio Fagiolanus multa tunc in Apennino, qui Forolivio est proximior, castella possidens, peritissimus ea aetate exercituum ductor, Bononiensesque parti tunc faventes Gibellinae Forolivium accessere. Et Canisgrandis Scalifer, Veronae tunc primum dominio potitus a

praedictis omnibus Forolivii agentibus per Dantis legationem oratus auxilia equitum peditumque concessit. Innuat autem nobis Peregrini Calvi Foroliviensis Scarpetae epistolarum magistri extantes literae crebram Dantis mentionem habentes, a quo dictabantur" etc. — Und pag. 342: "Dantes Aldegerius Forolivii tunc (1310) agens, in epistola ad Canemgrandem Scaligerum Veronensem partis albae extorrum, et suo nomine data, quam Peregrinus Calvus scriptam reliquit, talia dicit de responsione supra dictae expositionis, a Florentinis urbem tenentibus tunc facta, per quae temeritatis et petulantiae ac cæcitatis sedentes ad clavum notat, adeo ut Benevenutus Imolensis, quem Peregrini scripta legisse crediderim, Dantem asserat, hinc cæpisse Florentinos epitheto cæcos appellare" etc.

21) II, 31, 116: Madonna, rispos' io (der Göttin Rom), l' antico Fazio, — Conte di Pisa e nato di Gerardo, — Del qual voi dite che Carlo fe' strazio, — Mi die' il suo nome. . . .

22) I, 1, 16: Di nostra età sentia già la stagione, — Che all' anno si pon poi che il sol passa — In fronte a virgo e che lascia il leone; — Quando m' accorsi ch' ogni vita è cassa — Salvo che quella che contempla Iddio, — O che alcun pregio dopo morte lassa.

23) Lasso! che quando immaginando vegno — Il forte e crudel punto dov' i' nacqui.

24) "E prima due dì per la grande volontade i Pisani con le loro masnade e con tutti i Fiorentini rimasi in Pisa quantità di quattrocento uomini da cavallo, onde fu capitano il conte Fazio, vennero infino al castello di Marte" (Gio. Vill. VIII, 72).

25) "Dante Alighieri, che in Verona si trovava, intesa così altiera risposta, c' haveano dato i suoi Fiorentini all' Imperatore, gli chiamò più volte ciechi, ... S' erano insieme con Dante ridutti nella nostra città molti altri nobili Fiorentini, e sotto l' ombra delli Signori Scaligeri, come fautori e difensori de' Gibellini se ne viveano. Fra questi erano alcuni degli Alberti, e di quei dal Bene, de' Baldi, de gli Ebriachi, de gli Arvari et altri . . . . Fra quei de gli Alvari era M. Lupo persona tanto faceta e piacevole, ch' ogn' uno sommamente desiderava d' havere la sua amicitia e conversatione. Morì costui lasciando in tutti gran desiderio di sè l' anno 1325."

26) Dittamondo II, 12, 88: In Oristan, dov' è la tomba, fui, — Di Lupo mio, e feci dir l' uffizio — Con quel bel don che si conviene a lui.

27) Scelta di rime antiche, Firenze 1812.

28) Intorno alla famiglia e alla vita di Fazio degli Uberti, autore del Dittamondo. Udine 1861.

29) Herausgegeben von Fiacchi, Scelta di rime antiche p. 22—24, unter Petrarca's Namen.

Accorruomo! ch' io muoio.
Che trar si possa il cuoio,
Chi così mi manda.
La buona vivanda
Fa il buono appetito.
Il duro partito
Fa l' uomo accidioso.
Con l' uomo, ch' è ritroso,
È male trafficare.
Non vada per mare,
Chi vuol viver sicuro.
Colui ch' è troppo duro,
È peggio che una besta;
È pollo senza cresta,
Non è però cappone.
Chi tira a sè e repone,
Non si può chiamar oca.
La fede è già sì poca,
Che a uno soffiar fia spenta.
Chi dà buona sementa,
Ha buona speranza.
Chi va drieto a 'manza,
Non sa che ben si sia.
Non faccia beccaria,
Chi non sa scorticare.
Deh! vadasi annegare,
Chi non sente di gatto.
Che vale oggi un contratto,
Se non v' assente volpe?
E pur le buone polpe
Piaceno a ciascuno.
Il bianco con lo bruno
Si fa chiamar balzano.
E pur di mano in mano
Va la gatta in sacco.
Chi vuole il buon bracco,
Il castighi a buon' ora.
Nè suocera nè nuora
Si volseno mai bene.
Colui riman con pene,
Chi a lo ingrato serve.
La fiamma c' ha del verde,
Poco può luttare.
Tra compare e comare,
S' usa prestar la staccia.
E mal si cuoce l' accia,

Io dico, senza cendere.
Chi ha poco da spendere,
È molto mal veduto.
Colui non trova aiuto,
Che non può render cambio.
Mulo, che porta d' ambio,
È dolce cavalcare.
Or sai, che si vuol fare?
Stare a veder s' el piove.
Le cinque vaglion nove
A chi sa supperire.
Il troppo grande ardire
Si debbe biasimare.
Il vendere e 'l comprare
Non vuol poco cervello.
E non pur il cappello
Fu fatto pei tignosi.
Le lingue son pilosi,
Attizzan li gran fuochi.
Quelli son buoni cuochi,
Che fan netta cucina.
Da ogni sorda lima
Si debbe l' uom guardare.
Dura cosa è aspettare
A chi ha bisogno e fretta.
Male fa sua vendetta,
Chi peggiora sua onta.
Per male si conionta
La pecora col lupo.
A gorgo troppo cupo
È troppo mal pescare.
Chi vuole ben volare,
Vuol aver buona esca.
Chi sotto l' acqua pesca.
Dà di gran ghignate.
Le troppo gran venchiate
Talor rompeno il cerchio.
Però nessun soperchio
Non ha perfezione.
Di mala condizione
È chi non teme Dio.
Tal crede dare un fio,
Che riceve un icchisi.
Deh! vada e appicchisi,
Chi non ama onore.
Quello è mortal dolore,
Chi cade in povertade.

Poco gli val buntade
A chi non ha dinari.
Chi porta buon calzari,
Non cura de li spini.
Chi ha le mani a 'ncini,
Da lui sempre ti guarda.
. . . .
Ingenera superba.
Oh quanto ella è acerba
A inghiottire la ingiuria.
Chi impresa fa con furia,
Talor si spezza il capo.
Tal si fa chiamar Lapo,
Che ha nome Giovanni.
Or guârti da l' inganni
Di quei che sono ipocri
(E da' versi mediocri).
Se non vuoi perder l' anima.
Chi troppo ti disanima,
Non è senza malizia.
Chi giace con pigrizia,
Povertà l' abbraccia.
Colui che pover caccia,
A Dio dispiace troppo.
Chi al favellar fa groppo,
È sacco di difetto.
L' uom che tu ha' suspetto,
Non praticar con lui.
Non ti fidar d' altrui,
Se tu nol pruovi prima.
Gran doglia ha chi 'l suo stima,
Poi ch' è caduto al fondo.
Secreto, ch' abbia pondo,
Sempre in tuo cor ti serra.
Non cominciar mai guerra,
Se non vedi il vantaggio.
Talor per lo grand' aggio
Si perde il capitale.
Chi vuol volar senz' ale,
Non fa mai buon cammino.
Oh quanto è mal latino,
Chi suspirando parla.
Chi troppo d' altrui sparla,
Pongasi mente intorno;
Non s' ode tanto il corno,
Quanto il dir mal d' altrui.
Dove sono i gran bui,

Si dan le gran picchiate.
In reti remacchiate
Non spender mai dinaio.
Tal porta in capo il vaio',
Che ha cervel di pecora.
Malvasia e grecora
Non si usan su per l' Alpe.
E non son pur le talpe,
Ch' àn capo senza li occhi.
Con uom, che 'l ver ti tocchi,
Non d' adirar giammai.
Se navigando vai,
Sempre va ritto in barca.
La soma che è mal carca,
Spesso va per terra.
Chi vuol la buona terra,
Ogni mal' erba spianti.
Gatta che porti guanti,
Non piglierà mai sorci.
Chi ha a schircar con porci,
Non si faccia ermellino.
Oh quanti nel catino
Ancor mangian con Giuda!
Chi ha la sua carne cruda,
Mal vestirà l' altrui.
A dir: "così già fui".
È uno accrescer doglia.
Colui che ben si ammoglia,
Non ha poca ventura.
Chi se stesso misura,
Non può acquistar vergogna.
Chi troppo gratta rogna,
S' insanguina la carne.
Rade volte le starne
Manduca, chi le piglia.
Tenga mano a la briglia,
Chi ha ronzin che inciampi.
E senza andar per campi
Si trovan de le vappole.
Topo che mangia in trappole,
Caro gli costa il lardo.
Or sai, chi è ben gagliardo?
Chi d' altrui si difende.
Al levar de le tende
Si conoscon le feste.
Chi a posta altrui si veste,
Sua libertade spoglia.

Ai seme o a la foglia
Cognosce l' uomo ogni eri
Assai tesor si serba,
Chi ben mantene amico.
Or nota ciò ch' io dico,
E nol tener a ciancia;
Che tutti a la bilancia
Ne pesa la fortuna.
E concludendo in una,
Tien per vera sentenzia,
Che ciascuna scienzia
Si può bene imparare,
E trâre
[*Di ciascuna*] buon frutto;
Ma non cognoscer l' uom, per certo, in tutto.

V. 1. *A* Achoromi chemi moio *B* Accorri, accorri, io muoio — 2. *A* che tuor se poscia el coio — 3. *B* noi — 4. *B* E la — 5. *A* Fa buono apitito (Der Abschreiber war ein Veneter) — 6. *B* Ed il — 8. *A* chie retroso — 9. *A* E mal trafegare *B* E un male — 10. *A* No *B* Non vadia mai — 11. *A* Chi uole uiuere securo — 12. *A* Colui chie *B* L' uomo ch' è — 13. *A* bestia *B* d' una besta — 14. *A* E pullo senza cristia *B* E il pollo — 16. *B* Chi tira di rampone — 17. *B* Non è da — 19. *B* Che ad un soffio — 20. *A* somenta — 21. *B* Anche ha — 22. *B* dietro all' amanza — 24. *B* beccheria — 26. *B* vadasi a — 27. *A* de gatto *B* del — 29. *A* Se no uasente la *B* Se non sente di golpe — 30. *B* Piacciono a ciascheduno — 35. *B* Ne va — 36. *B* Colui che vuol buon — 37. *A* Il castigi a buona hora *B* Lo gastighi — 39. *A* Non se uolseno *B* Non si volson — 40. *A* Cului riman cum — 41. *B* A chi l' ingrato serbe — 42. *A* cha il verde *B* che tien del — 43. *B* Niente può durare — 45. *B* Non s' usa prestar staccia (Das Wort scheint in Toscana ausgestorben; im Veronesischen und Tridentinischen bedeutet es ein Längenmafs der Zimmerleute) *A* staça — 46. *A* si cose laça — 47. *A* cenere — 48. *B* Quel che non ha da — 52. *A* El mulo che porta lambio — 54. *A* Or sa che se uol *B* Sai quel che si vuol — 55. *B* Stiamo ad udir se piove (Mit einem Seitenblick auf Prato) — 57. *A* suffirire *B* sofferire — 58. *B* E — 59. *A* Se debbia — 64. Le lengue che. Im Toscanischen ist das *che* selbstverständlich — 69. Se debbia — 70. laspetare — 75. cõ olupo. Ol ist der Artikel — 76. A gorgo che — 81. gignate (Das erste g hart ausgesprochen, wie oben 37 castigi) — 83. Das Sprichwort lautet: Ogni soperchio rompe il coperchio — 87. time — 88. y — 89. x — 94. Poco ge (Das *ge*, hart aus-

gesprochen, kann ein dialectisches Einschiebsel sein) — 98. Chia le mane ad ançini — 100. Etwa: Colpa cui pena tarda — 109. ypocriti — 110. E da versi de michiliti — 130. gran lagio — 138. Non solde. Aldire für audire ist venetisch — 141. Si da li gran — 143. Vom *rema* (Rheuma) gefressen, flaumicht — 146. Zwei Weine — 158. che porta — 159. Non pigia mai — 160. Chia a schircare cum porci d. i. schiraguaitare, bewachen — 181. Caro li costa olardo. Ol wie oben — 185. Se cognosce — 187. Soa liberta — 190. Asay tesauro si serba — 200. E trar buon fruto.

Verona, im März 1869.

Dr. Justus Grion.

Kritische Anzeigen.

El Ingenioso Hildalgo Don Quijote de la Mancha. Compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. — Edicion corregida con especial estudio de la primera por D. J. E. Hartzenbusch. — Argamasilla de Alba Imprenta de Don Manuel Rivanadeyra. (Casa que fué prision de Cervantes) 1863.

Wie wir aus dem Titelblatt ersehen, sind bereits sechs Jahre verstrichen, seitdem diese Ausgabe des berühmtesten Spanischen Buches erschien. Aber aus demselben Titelblatte mag auch die Rechtfertigung erhellen, dafs wir so spät noch in ausführlicherer Besprechung auf eine Publication zurückkommen, welche unter so eigenthümlichen Umständen mit so vielverheifsenden Ansprüchen das Licht der Welt erblickt hat. — Der in Madrid ansässige Verleger nämlich liefs das Werk drucken im Herzen der Mancha, in Argamasilla, in dem Hause, in welchem Cervantes gefangen gesessen und, wie er selbst erzählt, den Plan zu seinem unsterblichen Roman gefafst und entworfen hat. Das Lokal, welches an und für sich, wie sich auch ohne die Versicherung des Herausgebers leicht denken läfst, nichts weniger als geeignet war zu der Druckerei, die ihm gleichsam eine besondere Weihe ertheilen sollte, mufste von Madrid aus erst mit allen erforderlichen Utensilien zu diesem Zwecke versehen werden. Die ersten Druckbogen zog ein Spanischer Infant, Don Sebastian Gabriel von Bourbon, der Eigenthümer des Hauses, der eigens deshalb nach Argamasilla gekommen war, mit höchsteignen Händen ab. Die Textrevision aber hatte der berühmte Spanische Akademiker, Kritiker und Dichter Hartzenbusch übernommen. Die Principien, von denen er dabei ausging, und die Resultate, zu denen er gelangte, sind in der Vorrede und in den Noten am Schlusse jedes der vier Bände auseinandergesetzt und motivirt. Das Thatsächliche zunächst ist Folgendes:

Von D. Quijote erschienen im Jahre 1605 zwei Auflagen in Madrid, beide von Juan de la Cuesta besorgt. Die eine mit einem Druckfehlerverzeichnifs datirt vom 1. December 1604, die andere mit einem undatirten Druckfehlerverzeichnifs; die

eine mit der einfachen Angabe con privilegio, die andere mit der genaueren con privilegio de Castilla, Aragon y Portugal. — Wie nun Hartzenbusch constatirt, hatte man bisher immer die „andere“ Ausgabe als editio princeps betrachtet, und die „eine“, die in der That die erste ist, nicht genauer studirt, bis dafs jetzt Hartzenbusch selbst diese Versäumnifs nachholt und eine Ausgabe liefert, laut Titelblatt „verbessert mit besonderem Studium der ersten Ausgabe“. Worauf sich diese Bevorzugung einer angeblich bisher vernachlässigten Ausgabe behufs einer ganz neueu Texconstitution eigentlich begründet, bleibt aber selbst nach Hartzenbusch's Exposition unklar. Cervantes, der sich damals in Valladolid aufhielt, bekam die Probebogen seines in Madrid gedruckten Buches gar nicht zu Gesicht und war mithin bei der Correctur durchaus unbetheiligt. Selbst als Juan de la Cuesta im Jahre 1608 eine neue Ausgabe veranstaltete, zu einer Zeit, als Cervantes in Madrid lebte, kam diese Anwesenheit des Verfassers am Druckorte dem Werke sehr wenig zu Gute. Dieselbe geniale Sorglosigkeit, mit der Cervantes seinen Don Quijote auf einzelne Bogen warf, die er, ohne sie weiter durchzusehen, von Valladolid nach Madrid sandte, bewährte er auch in Madrid dem neugedruckten Texte gegenüber. Vielleicht, wie Hartzenbusch erinnert, gab er mündlichen Bescheid auf einzelne Anfragen seines Verlegers oder Druckers im Jahre 1608, aber das Gedruckte selbst sah er so wenig wieder durch wie vorher das Geschriebene. So kommt es, dafs nach H.'s eigenem Geständnifs, die Verbesserungen der zweiten und der dritten Ausgabe die sich von selbst ergebenden sind, dafs aber in schwierigeren Fällen der Text aller drei übereinstimmt und eine Collation derselben also keinerlei Hülfe bringt. Bei diesem von H. selbst theils bestätigten, theils ermittelten Sachverhältnifs müfste es von vornherein wunderbar erscheinen, wenn ein Zurückgehen auf die von H. als Editio princeps erkannte Ausgabe einen irgend bedeutenden oder heilsamen Einflufs auf die Textverbesserung des D. Quijote ausüben sollte. Unbekannt war ja diese Ausgabe auch bisher nicht gewesen, und wenn man auf ihre Lesarten nicht das Gewicht gelegt hat, das H. in der Theorie für sie in Anspruch nimmt, so ist der Grund solcher Vernachlässigung weniger darin zu suchen, dafs man sie nicht als Editio prin-

ceps zu würdigen verstand, sondern darin, dafs ihre Abweichungen von der andern Ausgabe von 1605 theils zu geringfügig, theils zu bedenklich erschienen, den Varianten gegenüber, die in vielen Fällen offenbare, freilich ohne Zuthun des Verfassers vorgenommene, Verbesserungen offenbarer Druckfehler sind. Indefs, wie gesagt, nur in der Theorie legt H. ein so grofses Gewicht auf die Speciallesarten seiner Editio princeps; in der Praxis seiner Textconstitution bindet er sich so wenig an sie, wie an die Varianten der beiden andern alten Ausgaben von 1605 und 1608, sondern schlägt seinen eigenen Weg ein, der zu einer vollständigen Neugestaltung des D. Quijote und damit zu einer Ehrenrettung des Cervantes führen soll. So sehr man von jeher die unvergleichliche Genialität des grofsen Spanischen Dichters anerkannt hat, ebenso wenig hat man sein Auge verschliefsen können vor dem, was man theils als Auswüchse solcher Genialität selbstverständlich hinnahm, theils als Mängel und Schattenseiten seines grofsen Werkes tadelnd hervorheben zu müssen glaubte: die stilistischen Nachlässigkeiten, die Incongruenzen und Widersprüche, die Anachronismen, die überall in der Erzählung hervortreten. Manches darunter liefs sich vielleicht nicht ohne Grund aus einer gewissen Schalkhaftigkeit erklären, mit welcher Cervantes bisweilen den Leser selber, der seinen Fabeleien zu gläubig und ernst nachspürt, hänselt und irreführt. Aber das Meiste kam doch unvermeidlich auf Rechnung der vorhin schon besprochenen Sorglosigkeit einer genialen Productionskraft, welche, ganz im Drange und Genusse des Schaffens befangen, geringe oder keine Sorge trug um die innere und äufsere Ausstattung und Ueberarbeitung eines Werkes, dessen Bedeutung für alle Folgezeit Cervantes, wenn jemals, am Allerwenigsten schon während der Abfassung ermessen konnte. Der materielle Inhalt und Zweck des D. Quijote wurde von Cervantes und seinen Zeitgenossen so überwiegend ins Auge gefafst, dafs darüber von den formellen Mängeln beiderseits die Aufmerksamkeit leicht ganz abgelenkt werden konnte.

So oder doch ungefähr so hatte sich bisher das allgemeine Urtheil festgestellt, welches nun Hartzenbusch mit seiner neuen Ausgabe umstofsen oder doch bedeutend modificiren möchte. Ihm zufolge ist Cervantes keineswegs der incorrecte

Schriftsteller, der das was er sagen wollte bisweilen anders ausdrückte, als er gewollt und gesollt, der nicht selten im folgenden Capitel seines Romans nicht mehr wufste, was er im vorhergehenden erzählt, ja der sogar manchmal am Schlusse einer Satzperiode vergafs, wie er sie angefangen. Alle diese Mängel sind vielmehr ohne die Schuld des Dichters, ganz gegen seine Absicht, in den D. Quijote hineingeschmuggelt, theils durch den Abschreiber, der Cervantes' undeutliche Handschrift nicht recht las, theils durch den Setzer, der diese Lesefehler zu Druckfehlern machte, theils durch den Corrector, der sie im Texte stehen liefs. Es erscheint mithin als eine im Interesse des Dichters wie seines Werkes gebotene Pflicht des Herausgebers, solche Fehler aus dem Texte ohne Rücksicht auf ihren dritthalbhundertjährigen Bestand auszumerzen und damit den D. Quijote so wiederherzustellen wie Cervantes ihn schrieb — sagt Hartzenbusch; wie er ihn geschrieben hätte, wäre er nicht Cervantes gewesen — werden vielleicht Andere sagen.

Die Methode unseres Kritikers, seine angeblichen Originallesarten — soll man sagen: zu entdecken oder zu erfinden? — und sie in den Noten, die nur ausschliefslich diesem Zwecke, nicht etwa dem der Erklärung gewidmet sind, zu rechtfertigen, erweist sich als ebenso mannigfaltig wie scharfsinnig. Bald ist aus Versehen ein Wort ausgefallen im Druck, das in der Handschrift gestanden haben mufs, bald steht ein anderes im Drucke, das Cervantes in der Handschrift gestrichen. Noch häufiger ist ein Wort der Handschrift vom Abschreiber oder Setzer verkehrt gelesen, und da kommt es nur darauf an, aus dem ähnlichen Aussehen des echten und des falschen Wortes, aus dem ductus literarum solche Verwechselung plausibel zu machen, unter steter Bezugnahme auf vermeintliche Eigenthümlichkeiten der Handschrift des Cervantes, die übrigens nach dem mitgetheilten facsimilirten Autograph keineswegs so unleserlich gewesen ist, wie Hartzenbusch zur Unterstützung seiner Conjecturen uns einreden möchte. In vielen andern Fällen freilich, wo die Unwahrscheinlichkeit solcher Quidproquos gar zu augenfällig ist, verzichtet H. auf den Aufwand von Ingenium, den er sonst in erstaunlichem Mafse bei seinen Demonstrationen muthmafslicher Verwechslungen macht, und sagt, ohne weitere Versuche nur eine

ähnlich aussehende Lesart an die Stelle der anstöſsigen alten zu setzen, ganz einfach: „dies steht im Text, und das stand offenbar in Cervantes' Manuscript". Das leichteste Spiel hat unser Kritiker mit der Remedur der Anachronismen, an denen ja auch die früheren Herausgeber des D. Quijote schon vielfach Anstoſs nahmen, ohne das sie deshalb consequent daran gingen, sie zu beseitigen. Anders Hartzenbusch, für den der chronologische Plan des Romans, wenigstens des gröſsten Theiles desselben — bis auf wenige Schluſscapitel — correct und unumstöſslich auf Tag und Stunde feststeht. Da diese chronologischen Daten in der Handschrift wohl in Ziffern bestanden, was war natürlicher, als daſs der Setzer diese Ziffern verkehrt las und verkehrt in Buchstaben übertrug; was also einfacher, als daſs der jetzige Herausgeber diese Zahlenangaben einfach dahin verbessert, daſs der richtige Calcul, nämlich sein Calcul, herauskommt.!

Die ganze Tragweite des reformatorischen Systems unsers Kritikers läſst sich freilich erst aus einer Auswahl von Beispielen ermessen, zu der wir nunmehr übergehen. Denn bei der reichen Fülle von neuen Lesarten, die ohne Weiteres in den Text gesetzt werden, vorbehaltlich der Rechtfertigung, welche ihnen in dem Anhange kritischer Noten zu Theil wird, scheint es selbstverständlich, daſs wir uns eben nur auf eine Auswahl, lediglich aus dem ersten Theil des Romans, beschränken und zwar solcher Beispiele, die geeignet sind, H.'s Methode nach den verschiedenen Seiten ihrer Wirksamkeit zu erläutern. Die betreffenden Textstellen des D. Quijote citiren wir natürlich im Original, während im Betreff der Hartzenbuschischen Noten eine kurze Reproduction ihres Inhalts im Deutschen genügen wird.

Cap. 1. aunque por conjeturas verisímiles se deja intender que se llamaba Quijana.

Quijano setzt H., weil am Schlusse des zweiten Theiles D. Quijote selbst sagt, er heiſse *Alonso Quijano.* Aber hier braucht nicht einmal eine Vergeſslichkeit Cervantes' vorzuliegen. An unserer Stelle führt der Dichter beliebig einige ähnlich wie Quijote klingende Namen an, weil er seinem Helden das Ansehen eines Mannes geben will, dessen Name noch aus grauer Vorzeit stammt und daher zweifelhaft geworden ist. An jener andern Stelle aber entkleidet sich Don

Quijote zugleich der Rolle, die er durch den ganzen Roman hindurch gespielt hat, und des Namens, an dem der Fluch der Lächerlichkeit haftet. Er wird ein Anderer und erhält deshalb einen anderen Namen, der durchaus nicht identisch zu sein braucht mit einem jener früher von Cervantes in ganz anderer Absicht beliebig fingirten Namen.

y mas cuando llegaba á leer aquellos requiebros y cartas de desafios.

Für *desafios* setzt H. *amorios*, denn, sagt er, die beiden gleich darauf citirten Stilproben enthalten nur Liebesbetheuerungen, keine Ausforderungen. Als ob Cervantes nöthig gehabt hätte, von beiden Sorten ein Pröbchen zu geben! Es kam ihm eben nur auf ein Beispiel dieses ergötzlichen Bombastes an. An das so zuversichtlich — und so tautologisch — in den Text gesetzte *amorios* muſs übrigens H. selbst nicht sehr fest glauben: er sagt, in der gröſseren, von ihm besorgten Ausgabe, die gleichzeitig in Argamasilla gedruckt wurde, habe er *devarios* gesetzt. Es bleibt also dem Leser überlassen, ob er *amorios* oder *devarios* für das ächte Wort des Dichters halten will. Endigen sie doch beide auf *ios*, so gut wie das aus dem Texte ausgemerzte *desafios!* Es bedarf übrigens kaum der Erinnerung, daſs zu einem ordentlichen Ritterroman Streithändel ebenso nothwendig gehören wie Liebeshändel, daſs also neben den *requiebros* die *desafios* nicht fehlen dürfen.

que en un lugar cerca del suyo habia una moza labradora.

no cerca ändert H., denn Toboso ist sieben Leguas von Argamasilla entfernt. Nun an dieser Stelle muſs dem Dichter diese Entfernung nicht so groſs erschienen sein, da D. Quijote trotz ihrer von der Dulcinea Notiz nahm und sich sogar in sie verlieben konnte. Cervantes konnte deshalb hier nur von einem benachbarten Dorfe, nicht von einem nicht benachbarten Dorfe sprechen und am Wenigsten konnte er diese seltsam geschraubte Bezeichnung *no cerca* gebrauchen.

Cap. 2. apretándolo á ello la falta que él pensaba que hacia en el mundo su tardanza.

por su tardanza setzt H. und verwischt damit eine dem Cervantes eigenthümliche stilistische Licenz, die in dem Roman zu oft wiederkehrt, als daſs wir sie auf Rechnung des

Abschreibers oder Druckers setzen dürfen: „es quälte ihn die Lücke, die Entbehrung, die, wie er meinte, seine Säumniſs in der Welt anrichtete".

una estrella que á los portales si no á los alcázares de su redencion le encaminaba.

H. fügt vor *á los portales* ein *no* ein und hat in diesem Falle einmal die Ed. princ., nicht aber die beiden andern alten Ausgaben, für sich. Ihm selber gehört dann *sino* für *si no* an. Die bisher recipirte Lesart giebt einen bessern Sinn als die neue, schon von Clemencin vermuthete, aber von ihm wohlweislich nicht in den Text, sondern in die Noten seiner Ausgabe gesetzte. Die Schenke erscheint unserm Ritter wie ein Stern, der ihn zu den Pforten, wo nicht gar zu dem Prunksaal seiner Erlösung hinführte.

pero D. Quijote, coligiendo por su huida su miedo, alzándose la visera de papelon y descubriendo su seco y polvoroso rostro, con gentil talento y voz reposada les dijo.

Da bald nachher erzählt wird, daſs das schlechte Visier das Antlitz des Ritters verdeckt habe, so versetzt H. das Gesperrte von der Stelle wo es bisher stand etwas weiter hin hinter die Worte: *que D. Quijote vino á correrse y á decirles.* Aber diese willkürliche Versetzung erscheint überflüssig, wenn wir nur das Dazwischenstehende richtig auffassen. *Mirábanle las donzellas, y andaban con los ojos buscándole el rostro que la mala visera le encubria.* Das Visier, schlecht aus Pappe gearbeitet und angefügt, bedeckte auch aufgehoben noch zum Theil das Gesicht, das mit Staub bedeckt von den Dirnen, die daraus nicht klug werden konnten, mit forschenden Blicken betrachtet wurde — *buscar* ist hier eher: nach Etwas spähen, forschen, als: Etwas aufsuchen.

y trújole el huésped una porcion del mal remojado y peor cocido bacallao, y un pan tan negro y mugriento como sus armas.

An diesem Satze findet H. sehr viel zu ändern. Für *del* setzt er *de*, ohne zu sehen, daſs sich der bestimmte Artikel darauf bezieht, daſs der Bratfisch schon vorher weitläufig besprochen war. Noch unbegreiflicher aber ist der Anstoſs, den H. an dem „Brot, so schwarz und schimmelicht, wie die Waffen des Ritters", nimmt. Woher sollte der Schimmel kommen? fragt H., und ändert dreist im Text: *muy negro y*

tan reciente, indem er letzteres Epitheton ironisch faſst. Eine andere Verbesserung des gar keiner Verbesserung bedürftigen Satzes schlägt er in den Noten vor: *muy negro y como argamasa duro*. Wenn man die Buchstaben durcheinander schüttelt, so läſst sich allenfalls aus *sus armas* ungefähr *argamasa duro* herstellen, aber darüber geht der köstliche Vergleich, den Cervantes zwischen dem schwarzen, schimmelichten Brote und der ebenso beschaffenen Rüstung des Ritters gebraucht, leider verloren.

como tenia puesta la celada y alzadu la visera, no podia poner nada en la boca con sus manos. Für das Gesperrte setzt H. *en alto la babera*, ohne sich darum zu kümmern, ob des Ritters Sturmhaube auch wirklich eine solche von Cervantes nicht erwähnte *babera* gehabt habe, während von der *visera* nach und vor die Rede ist. Nicht daſs das Visier aufgeschlagen war, hinderte den Ritter am Essen, sondern daſs er die Sturmhaube, selbst mit aufgeschlagenem Visier, nicht abgelegt hatte.

Cap. 4. que el gozo le reventaba por las cinchas dil caballo. H. vermuthet, daſs diese Worte Trochäen und Verse irgend einer zu Cervantes' Zeit bekannten Romanze seien. Da wäre es doch sehr zu bedauern, daſs eine Romanze, die so unzweifelhaft den Stempel des Cervantes'schen Humors in erlesenen Hyperbeln trägt, verloren gegangen! Wir möchten, bis auf weiteren Nachweis, unserm Dichter sein altes Autorrecht auf dieses Stückchen Prosa nicht gern anfechten lassen.

el cual casi conociendo la querencia. Rocinante lief so rasch, als ob sie den Stall kennte, zu dem es ginge. H. löst die handgreifliche Verbindung zwischen *casi* und dem Gerundium *conociendo* auf und setzt für ersteres das ganz matte und überflüssige *asi*.

sopena de la pena pronunciada. Die Wiederholung des *pena* characterisirt die Redeweise des Ritters, dennoch streicht H., als ob er selber und nicht D. Quijote spräche, das ihm tautologisch erscheinende Wort und setzt *so la pena pronunciada*.

Eran seis y venian con sus quitasoles con otros cuatro criados á caballo y tres mozas de mulas á pié. Für *seis* setzt H. *cuatro*, denn, sagt er, am Schlusse des fünften Capitels erzählt der Ritter von zehn Riesen, die er bekämpft. Freilich 6 + 4 + 3 = 13, also drei zuviel! Aber so gut der

Ritter sich über die Qualität dieser Reisenden täuschte, konnte er sich über ihre Quantität täuschen. Vielleicht auch, als Cervantes den Schlufs des fünften Capitels schrieb, machte er entweder ein falsches Additionsexempel oder, was wahrscheinlicher ist, er sah in seinem Manuscript nicht nach, ob er in der Mitte des vierten Capitels von vier oder von sechs Kaufleuten aus Toledo gesprochen. Vielleicht endlich hat der Ritter auch die Maulthierjungen zu Fufs nicht für Riesen gehalten, sondern nur die Berittenen, die sechs Kaufleute und die vier Diener, macht zusammen zehn Riesen.

y cuando llegáron á trecho que se pudieron ver y oir. H. setzt *le* für *se*, denn sagt er, der Ritter hatte die Reisenden ja schon vorher gesehen. Aber gehört hatte er sie doch nicht! Der Sinn ist ganz klar: „als man sich gegenseitig auf Seh- und Hörweite nahe gekommen war“.

y á los malandrines que tal le parecian. Dafür setzt H. *que tal le paraban.* Aber da die Reisenden dem Ritter jetzt erst als Strafsenräuber erschienen und erscheinen konnten, so ist dieser Zusatz im Text nicht so überflüssig; und wenn H. meint, Cervantes würde dann *tales* für *tal* geschrieben haben, so ist zu bemerken, dafs der scrupulöse Clemencin, der doch sonst unserm Dichter jede stilistische Licenz aufmutzt — freilich ohne sie deshalb ohne Weiteres im Text zu verbessern — mit Recht an diesem *tal* keinen Anstofs nimmt. Ob aber Cervantes *tal le paraban:* „sie richteten ihn so übel zu“, gesagt haben würde, das scheint doch eher bedenklich, als jene von H. ohne Noth beanstandete Licenz.

Cap. 5. Seis dias ha que no parecen él ni el rocin. Dafs seit dem Verschwinden des Ritters, genau gerechnet, erst zwei Tage vergangen sind, hatten vor H. schon andere Commentatoren ausgefunden. Aber solche genauere Rechnung pafste hier wenig in den Plan des Dichters. Der Haushälterin mufste die Zeit der Abwesenheit ihres Herrn in ihrer Besorgnifs um ihn länger erscheinen, als sie wirklich war; über zwei Tage hätte sie sich schon eher beruhigt, als über sechs. Wenn die Ed. princ. *Treis dias* liest und dies in den beiden andern alten Ausgaben in *Seis dias* verbessert ist, so wäre H. vielleicht berechtigt, jenes *Treis* wieder in den Text zu setzen; keineswegs aber auf eigene Hand *Dos*, wie er thut.

Todo esto estaban oyendo el labrador y D. Quijote,

con que acabó de entender el l a b r a d o r *la enfermedad de su vecino.* — Wenn der Ritter gehört hätte, dafs man seine Bücher verbrennen wollte, so würde er nicht so ruhig dazu still geschwiegen haben, meint H., streicht deshalb *y D. Quijote* und das zweite *el labrador* und setzt dann natürlich auch *estaba* für *estaban*. Aber wenn der Bauer, draufsend stehend, dieses im Hause geführte Gespräch hört, so mufste der mit ihm kommende Ritter, da er nicht taub oder schwerhörig war, es doch auch hören! W i e er den Inhalt verstand und auffafste, wenn er ihn überhaupt verstand, darüber verräth uns Cervantes freilich Nichts; und nur zu vermuthen bleibt, dafs der Ritter zu sehr mit seinen eigenen Phantasien beschäftigt war, um viel auf das Gerede da drinnen zu achten.

C a p. 6. y la señora Emperatriz enamorada de Hipólito su escudero. Hipolito war nicht der Schildknappe der Kaiserin, sondern des *Tirante el Blanco*, sagt H. und setzt deshalb *e l Escudero.* Aber Cervantes wollte das *su* auch nicht auf die Kaiserin, sondern auf den kurz vorher erwähnten *Tirante* bezogen wissen und besorgte, da er bei seinen Lesern eine hinlängliche Bekanntschaft mit dem berühmten Catalanischen Ritterroman voraussetzen durfte, keine Verwechslung, die allerdings bei den jetzigen Lesern des D. Quijote leichter möglich ist.

C a p. 7. La Carolea y Leon de España, con los hechos del Emperador, compuestos por D. Luis de Á v i l a. — Für *de Ávila* setzt H. *Zapata* in den Text, weil *D. Luis Zapata* ein Heldengedicht *El Carlos famoso* geschrieben, das von den Thaten des Kaisers handelt. Eine solche Aenderung ist um so mifslicher, je weniger fest steht, welche Werke und wie viele Cervantes hier im Sinne gehabt. Clemencin zählt zwei Werke auf, die den Titel *la Carolea* führen, von Sampere und von Ochoa, eins in Versen und eins in Prosa; ferner ein Gedicht *el Leon de España* von Pedro de la Vecilla. Dafs mit dem *los hechos del Emperador* der *Carlos famoso* des Zapata gemeint sei, hält Clemencin für wahrscheinlich, aber doch nicht für ausgemacht, da Cervantes weder den rechten Titel noch den rechten Verfasser nenne. In so zweifelhaftem Falle hätte H. noch einen Schritt weiter gehen können und, wie er *Zapata* für *de Ávila* setzt, auch, um aller Ungewifsheit ein Ende zu machen, für *con los hechos del Emperador* lieber *con*

el Carlos famoso als das eigentliche Wort des Cervantes in den Text setzen sollen!

volvia y revolvia los ojos por todo sin decir palabra — *por todo* ist nach H.'s Dafürhalten ein Italianismus oder Gallicismus, den Cervantes sich kaum verstattet haben würde, und in zärtlicher Besorgnifs um die Reinheit des Spanischen Stils unseres Dichters setzt unser Kritiker ohne Weiterer *pasmado* dafür. Aber *por todo* erscheint hier unentbehrlich, der Ritter läfst seine Augen überall umherschweifen und sucht die fehlende Thüre. Der angebliche Italianismus darf uns hier um so weniger stören, als andere Kritiker in dem Stil des Cervantes, von seiner genauen Bekanntschaft mit Italienischer Sprache und Literatur her, solche Italianismen mehr gefunden haben wollen.

Acomodóse asimismo de una rodela que pidió prestada á un su amigo. — Da späterhin von einer *adarga* statt von einer *rodela* die Rede ist, so erscheint es glaublich, dafs Cervantes entweder den Unterschied beider Arten von Schild aufser Acht liefs, oder dafs er späterhin vergessen, wie er seinen Ritter hier ausrüstete. Jedenfalls sind wir nicht berechtigt, mit H. hier *lanza* für *rodela* in den Text zu setzen. Zunächst kam es doch auf Helm und Schild an, die hier zusammen erwähnt werden; die Lanze fand sich später.

Y no lo tengas á mucho.

Sancho, sagt der Ritter, soll es nicht für etwas Besonderes halten, wenn er nächsten Tags König würde. Weil aber in Sancho's Replik von den Wundern die Rede ist, von denen sein Herr ihm erzählt, so ändert H. hier willkürlich *mucho* in *milagro* um. — Gleich darauf macht sich H. das wohlfeile Vergnügen, die Namensconfusion, welche bei Cervantes in Betreff der Ehehälfte Sancho's herrscht: *Juana*, *Mari* und *Teresa*, zu verbessern. Bei H. hört diese Dame überall nur auf den letzten Namen.

Cap. 8. desgajó de una encina un pesado ramo ó tronco. Schon Clemencin war so klug gewesen, einzusehen, dafs man von einer Eiche keinen Stamm, sondern nur einen Ast abreifsen kann, hatte aber wohlweislich den Text unangetastet gelassen, während H. *brancon* für *tronco* setzt und einige Zeilen weiter abermals *pienso' desgajar otro tronco* in *otro brancon* umändert. Damit geht die colossale Hyperbel, die

Cervantes seinem Helden hier charakteristisch in den Mund legt, freilich verloren; der große *Diego Vargas* hat zum Kampfe mit dem Mohren nicht bloß einen schweren Ast von der Eiche abgerissen, nein! einen großen Stamm sogar! Wenn es schon bedenklich erscheint, Cervantes' ungenirt sich gehen lassenden Erzählerstil im Interesse einer nüchternen pedantischen Correctheit mustern und modeln zu wollen, so ist dieses schulmeisterliche Verfahren doppelt bedenklich, auf die phantastischen und überschwänglichen Reden unseres „sinnreichen Junkers" angewandt.

Cap. 9. el mundo quedara falto y sin el pasatiempo y gusto que bien casi dos horas podrá tener el que con atencion la leyere.

In zwei Stunden läßt sich allerdings der Roman von D. Quijote überhaupt nicht, geschweige denn „aufmerksam" durchlesen. Deßhalb meint H., Cervantes habe geschrieben *buena cantidad de horas* und das habe der Setzer oder Abschreiber so gelesen, wie es bisher im Text stand. Sollte nicht eher anzunehmen sein, Cervantes habe schalkhaft hier den übertrieben Bescheidenen gespielt und gemeint, das Vergnügen und der Zeitvertreib an seinem Roman werde bei dem Leser ungefähr zwei Stunden vorhalten?

del camino de la verdad cuya madre es la historia, émula del tiempo. Es ist von den Pflichten eines gewissenhaften Geschichtsforschers die Rede, der bei seinen Forschungen um keiner Rücksicht willen von der Wahrheit abweichen darf, weil diese aus der Geschichte hervorgehen soll, wie ein Kind aus der Mutter. So gut wie die Geschichte gleich nachher „die Nebenbuhlerin der Zeit" heißt, kann sie auch „die Mutter der Wahrheit" heißen. H.'s Aenderung *imágen* für *madre* ist also ebenso überflüssig, wie sie nichtssagend ist.

Cap. 11. Sentáronse á la redonda de las pieles seis de ellos, que eran los que en la majada habia. Wieder ein Rechenexempel, das H. unserm Dichter controlirt! Es können nur fünf Ziegenhirten gewesen sein, die sich hier setzten, da der sechste erst später hinzukam. H. ändert also *cinco de ellos, de seis que eran los que* etc. — eine so ungefüge schwerfällige Construction, wie sie Cervantes schwerlich zuzutrauen ist. Warum, wenn man dem armen Dichter seinen Mangel an Zahlensinn nicht hingehen lassen, sondern corrigiren will,

nicht lieber dreist versetzt: *cinco de los seis que en la majada habia?*

Entónces se decoraban los concetos amorosos del alma simple y sencillamente. — *declaraban*, das H. in den Text setzt, hatte schon Clemencin vermuthet, ohne es in den Text zu setzen. Wie es scheint, hat aber Cervantes hier nicht die „einfache Aeußerung der Liebesempfindungen" im Sinne, sondern den „einfachen, natürlichen Schmuck", in welchen solche Empfindungen sich im goldenen Zeitalter kleideten, im Gegensatze zu dem künstlich gesuchten Aufputz, dessen sie jetzt sich befleißigen.

y su perdicion nacia de su gusto y própia voluntad — *su perdicion* bezieht sich auf das vorhergehende *las donzellas y la honestidad* in allerdings kühner Zusammenfassung: wenn in der guten alten Zeit die Fräulein ihre Ehrbarkeit einbüßsten, so geschah das nicht, wie jetzt durch fremde Gewaltthat, sondern nach eigenem Wunsch und Willen. — H. setzt für *perdicion* lieber *preservacion*, scheint aber mit dieser Verbesserung, trotzdem er sie in seinem Text aufgenommen, so wenig zufrieden zu sein wie die Leser es sein werden, schon weil *nacia* etc. nicht zu *preservacion* passen will. Er schlägt in den Noten zur beliebigen Auswahl eine andere Lesart vor, die er in seine größere Ausgabe aufgenommen. *Y supeditaron el que nacia de su gusto y propia voluntad.* — Da soll *supeditar* „unterjochen" bedeuten und das angefügte *el que* soll sich auf das vorhergehende *lascivo intento* beziehen. Also das gerade Gegentheil von dem, was Cervantes, nach der allgemeinen Auffassung, bisher gesagt hatte: „die Fräulein bekämpften den üppigen Trieb ihres eignen Inneren" — ein Charakterzug, der für das hier geschilderte Zeitalter sich nicht recht schicken will.

Cap. 13. aunque vivia tan cerca del Toboso. — Sancho hatte nie von der Prinzessin Dulcinea von Toboso gehört, obwohl er so nahe bei Toboso wohnte. — Wir sahen schon früher, daß Herrn H. die Distance zwischen Argamasilla und Toboso beträchtlicher erscheint, als sie unserm Dichter vorkam. So muß auch hier H. Recht behalten gegen Cervantes und darauf hin wird geändert *aunque la tenia de gente del Toboso.* Unser Kritiker fügt ausnahmsweise hier eine Bemerkung hinzu, die er füglich den meisten seiner Verbesserungen hätte bei-

geben können: *No es esta variante de las mas necesarias.* Warum hat er diese „unnöthige Variante" dann in den Text gesetzt?

Cap. 14. y si los deseos se sustentan con esperanzas, no habiendo yo dudo alguna á Grisóstomo, ni á otro ninguno el fin de ninguno dellos. Wie *alguno* sich auf *esperanzas* bezieht, so *ninguno dellos* auf *deseos:* ich habe keinem Andern das Ziel (*el fin*) irgend eines seiner Wünsche gewährt. Wenn nun H. für *el fin* lieber *el si* lesen will, so läfst er unerklärt, was er unter *de ninguno dellos* verstehe; das Ja ihrer Wünsche, oder das Ja ihrer selbst? Das Eine scheint so unverständlich wie das Andere, während die alte Lesart, richtig verstanden, an Deutlichkeitt Nichts zu wünschen übrig läfst.

Eine vollständige Textrevolution unternimmt, wie an so manchen andern Stellen, H. namentlich in dem 23. und 25. Capitel des ersten Theiles, und zwar eine solche, auf die in der Vorrede wie in den Noten mehrfach triumphirend hingewiesen wird. Alle Leser des D. Quijote erinnern sich und manche Kritiker haben es auch gerügt, wie im genannten 23. Capitel Sancho Pansa plötzlich wieder auf dem eben erst ihm gestohlenen Esel reitend erscheint, während er diesen selben Esel doch erst viel später glücklich wiederfindet — ein Widerspruch, der in dem folgenden Capitel sich noch einige Male wiederholt. Man hat zur Erklärung dieses auffälligen Umstandes auch hier eine Vergefslichkeit von Seiten des Dichters, wie sie bei ihm ja nicht zu den Seltenheiten gehört, annehmen wollen. Aber bei der raschen Aufeinanderfolge der sich widersprechenden Stellen liegt eher die Vermuthung nahe, dafs der schalkhafte Cervantes sich hier einen Spafs mit dem Leser erlaubt hat, indem er ihn durch das guckkastenartig wechselnde Vorhandensein und Verschwinden des Esels confus machen oder necken wollte. Verräth sich solche Schalkhaftigkeit doch auch in der Apologie des angeblichen Versehens, welche der Verfasser im vierten Capitel des zweiten Theiles dem Sancho in den Mund legt, als der Baccalaureus denselben Einwurf laut werden läfst, der unserm Cervantes gewifs von vielen Seiten schon seit dem Erscheinen seines ersten Theiles zu Ohren gekommen sein mochte. *No está en eso el yerro, replicó Sanson, sino en que ántes de haber parecido el jumento, dice el autor, que iba á caballo Sancho en el mismo rúcio. Á eso, dijo Sancho, no sé que*

responder, sino que el historiador se engañó ó ya seria descuido del impresor.

Hätte Cervantes bereits die Hartzenbuschische Ausgabe des ersten Theiles seines D. Quijote benutzen können, so hätte er sich in seinem zweiten Theile diese schalkhafte doppelte Ausrede, als habe sich entweder der Verfasser oder der Drucker versehen, sparen dürfen. Denn bei H. ist Alles in bester Ordnung. Nicht im 23., sondern erst im 25. Capitel wird Sancho seines Esels beraubt, wie H. den Text corrigirt. Den ganzen Passus, der in den gewöhnlichen Ausgaben im 23. Capitel steht, beginnend mit den Worten: *Aquella noche llegáron á la mitad de las entrañas de Sierramorena* und schliefsend mit den Worten: *y agradeció á D. Quijote la merced que le hacia* überträgt H. in das 25. Capitel, wo er ihn einfügt zwischen die Worte *si es que me dá en voluntad de seguir en mi penitencia mas á Roldan que á Amadis* und die Worte *Llegáron en estas pláticas al pié de una alta montaña.* — Zur Rechtfertigung seines gewaltsamen Verfahrens betont H. den Umstand, dafs der betreffende Passus in seiner *Editio Princeps* des D. Quijote fehlt. Seine scharfsinnige Hypothese erklärt diese Lücke so: Cervantes hat den Passus dort herausnehmen lassen, um ihn da wieder einzufügen, wo er besser am Platz gewesen wäre, nämlich in der Mitte des 25. Capitels. Da ist es aber doch auffällig, wenn wir Cervantes hier in einer Weise, die wir sonst nicht an ihm gewohnt sind, um die nachträgliche Redaction seines Romans bemüht sehen, dafs der Autor diese Rectification nicht auch vervollständigt hat. Zugegeben, dafs der nachlässige Drucker der *Editio Princeps* den betreffenden Passus auf Cervantes' Weisung im 23. Capitel wegliefs, ohne ihn im 25. an gehöriger Stelle wieder anzubringen: wie verträgt sich mit H.'s Hypothese die Thatsache, dafs die beiden andern alten Ausgaben, die von 1605 wie die 1608 zur Zeit von Cervantes' Anwesenheit in Madrid von seinem Verleger Juan la Cuesta veranstaltete, keine Spur dieser von Cervantes angeblich beabsichtigten Correctur enthalten? In beiden wie in allen folgenden Ausgaben steht der betreffende Passus nicht im 25. Capitel, sondern im 23. Und dafs Cervantes selbst ihn im 23. stehen lassen wollte, dafür ist ein ausdrückliches Zeugnifs eine Variante in der Ausgabe von 1608, die ohne Zweifel von Cervantes selber herrührt und die sich nur

erklären läfst aus seinem freilich nicht consequent durchgeführten Bemühen, die oben berührten Widersprüche wenigstens an einer Stelle zu verbessern. In den Ausgaben von 1605 wird nämlich, ungefähr ein Dutzend Zeilen nach dem betreffenden Passus, der in der sog. *Editio Princeps* fehlt, Sancho beschrieben, wie er hinter seinem Herrn herzieht *sentado á la mujeriaga sobre su jumento*. Cervantes, vielleicht von seinem Verleger oder Andern darauf aufmerksam gemacht, dafs der Esel eben vorher gestohlen sei, änderte oder liefs ändern dafür in der Ausgabe von 1808 *cargado con todo aquesto que habia de llevar el rúcio*. Wäre diese Aenderung auch nur denkbar, wenn der betreffende Passus, nach Cervantes' Absicht, dahin hätte kommen sollen, wohin er freilich vor Hartzenbusch nie gekommen ist: in die Mitte des 25. Capitels? Aber diese Unwahrscheinlichkeiten einmal angenommen, so sehen wir doch zu, wie sich der betreffende Passus zu den Umgebungen verhält, in denen er an der einen Stelle wie an der andern steht. Im 23. Capitel beziehen sich gleich die Anfangsworte *Aquella noche llegáron á la mitad de las estrañas de la Sierra morena* auf das was kurz vorherging: *se entráron por una parte de Sierra morena que alli junto estaba*. Und der Schlufs des Passus bildet sogar mit dem Folgenden einen Satz: *Y agradeció á D. Quijote la merced que le hacia; al cual como entró por aquellas montañas, se le alegró el corazon*. Diese Verbindung hat denn H. freilich zerreifsen müssen, und für *al cual como entró* hat er lahm genug, in ungeschickter Wiederholung des Namens D. Quijote, gesetzt: *Asi como D. Quijote entró*. Ebenso willkürlich mufste für die Transposition des betreffenden Passus in das 25. Capitel dort Platz gemacht werden. Nachdem der Ritter sich mit dem Knappen auf's Erbaulichste von den Bufsübungen unterhalten hat, denen er sich in dieser Wildnifs unterziehen will, erzählt der Dichter weiter: *Llegáron en estas pláticas al pié de una alta montaña* etc. und beschreibt genauer die Localität, die den Ritter auf den Gedanken bringt, hier seine beabsichtigten Bufsübungen zu beginnen. Und diesen ganzen handgreiflichen Zusammenhang zerreifst nun H. durch das störende Einschiebsel von dem Raube des Esels. Der Leser kömmt aus der Stimmung, in die ihn der Dichter versetzt hat, wie auch Ritter und Knappe aus der ihrigen kommen müssen. Natürlich passen

zu dem Schlusse des von H. hier eingeflochtenen Passus auch nicht die Worte, welche die Erzählung fortsetzen: *llegáron en estas pláticas*, denn „diese Gespräche“ liegen jetzt durch einen zu ansehnlichen Zwischenraum davon getrennt, als daſs sich so darauf verweisen lieſse. H. hat sich daher genöthigt gesehen, die klaffende Lücke so gut es eben angehen wollte, auszufüllen, zum kleineren Theil aus oben erwähnten Varianten, die bei Cervantes überflüssig geworden waren, zum gröſseren Theil aus eignen Hartzenbuschischen Mitteln. An die Schluſsworte des betreffenden Passus *y agradeció á D. Quijote la merced que le hacia* fügt H. Folgendes an: *y cargado con todo aquello que habia de llevar el rúcio, merced á Gines de Pasamonte, siguió á su amo por donde Rocinante le llevaba, hasta que en diversas pláticas llegáron al pié de una alta montaña* etc. — Wenn in dieser H.'schen Redaction hier zugleich mit dem Diebstahl auch der Dieb, jener *Gines de Pasamonte*, erwähnt wird, wie stimmt zu dieser Namhaftmachung der Tadel, den im dritten Capitel des zweiten Theiles der Baccalaureus im Sinne des Lesepublicums hervorhebt, daſs man gar nicht erfahren, wer der Dieb gewesen? *Pués se le* (d. h. dem Verfasser) *olvida de contar quien fué el ladron que hurtó el rucio á Sancho*, heiſst es dort. — Wir sehen, es hat sein Bedenkliches, den Schäden des D. Quijote abhelfen zu wollen; man macht das Uebel leicht schlimmer, als besser.

Hiermit brechen wir die Ausstellungen ab, die wir an den Willkührlichkeiten H.'s zu machen haben, obwohl sie sich noch in's Unendliche fortsetzen lieſsen. Für Shakespeare sind die Zeiten vorbei, wo z. B. Hanmer in den Text des *Winter's Tale* überall *Bithynia* für *Bohemia* setzte, weil einem gebildeten Manne wie Shakespeare doch schwerlich zuzutrauen sei, daſs er ein Schiff an der Küste von Böhmen stranden lasse. Shakespeare's Handschrift scheint undeutlicher als die des Cervantes gewesen zu sein. Wie leicht konnte da „der Abschreiber oder Setzer“ *Bohemia* für *Bithynia* lesen! Und solche Beispiele verschollener Shakespearekritik lieſsen sich in Hülle und Fülle citiren. Es wäre traurig, wenn Cervantes jetzt dasselbe Purgatorium zu bestehen haben sollte, dem Shakespeare glücklich nunmehr entronnen ist.

Bonn, Februar 1869.

N. Delius.

Ueber eine spanische Handschrift der Wiener Hofbibliothek, von *Adolf Mussafia*. Wien, 1867. 8°. (Besonderer Abdruck aus den Sitzungsberichten der Wiener Akad. d. Wissensch. Philos.-histor. Kl., Mai, 1867.)

Herr Mussafia verdient den grofsen Dank eines jeden Freundes der spanischen Literatur für die in oben rubricirtem Heftchen gegebene detaillirte Beschreibung und theilweise Veröffentlichung einer Handschrift, welche, obwohl in mehrfacher Beziehung sehr interessanten Inhalts, doch bisjetzt der Aufmerksamkeit so gut wie ganz entgangen war. Dieselbe führt die Signatur 5941, ist auf Papier und der Schrift nach aus dem 16. Jahrhundert. Ihren Inhalt bilden eine Anzahl Prosaschriften, sämmtlich der humoristisch-satyrischen Literatur angehörig und ihrem wichtigsten Theile nach bisher ungedruckt.

Das erste dieser Stücke ist die zuerst von F. Wolf (im Junihefte 1850 der Sitzungsber. der Wiener Akad.) nach einer andern Handschrift der Hofbibliothek analysirte, später von Adolfo de Castro in seinen „Curiosidades Bibliográficas" (Madrid, 1855 als 36. Bd. der Rivadeneyra'schen Sammlung) nach drei in Spanien befindlichen Handschriften vollständig herausgegebene Chronik des sogenannten Conde de Zúñiga, Hofnarren Karls V. Wolf scheint, wie wir aus einer Anmerkung M.'s ersehen, die vorliegende Handschrift zwar gekannt, aber bei der Abfassung seiner oben genannten Abhandlung übersehen zu haben. Zur Vergleichung ihres Verhältnisses zu der von Wolf benutzten (No. 5945) wie zu dem von de Castro gedruckten Texte giebt M. eine sehr dankenswerthe Uebersichtstabelle, aus welcher hervorgeht, dafs diese Handschrift sich von den übrigen bekannten zunächst durch die Eintheilung unterscheidet, indem die 86 Kapitel des Druckes und die 63 der Wolf'schen Handschrift hier zu 50 Kapitel zusammengezogen erscheinen. Nach M.'s Urtheil stimmt sie am meisten zu der auch von Wolf beschriebenen Pariser, unterscheidet sich jedoch durch einen, die Nachrichten aus Italien enthaltenden Abschnitt, welcher wahrscheinlich allen übrigen Handschriften fehlt und daher von M. vollständig mitgetheilt wird. Hiernach erscheint der Text freilich einigermafsen verdorben; es finden sich mehrere ganz sinnlose Stellen. Zu

den von M. als zweifelhaft bezeichneten einzelnen Wörtern bemerke ich nur, daſs S. 84, Z. 3 v. u. statt *dicen* wohl *diez* zu lesen und S. 88, Z. 13 v. u. *peçeria* ohne Zweifel *pesqueria* ist.

Das zweite Stück der Handschrift war bisher ganz unbekannt und ist sprachlich interessant. Es führt die unverständliche Ueberschrift *Carta yncrepando de corto*, im Inhaltsverzeichnisse dagegen den verständlicheren Titel *Carta del monstruo satirico* und besteht in einer aus lauter Wortspielen zusammengesetzten Beschreibung eines angeblichen Ungeheuers. Die auf die Person, Wohnung, Kleidung und Nahrung des Monstrums bezüglichen Substantiva sind nämlich sämmtlich doppelsinnig, und erst durch den nachfolgenden erklärenden Genitiv wird die Bedeutung, in welcher sie hier genommen werden sollen und welche der vom Leser erwarteten ganz fremd ist, bestimmt, durch welchen Contrast alsdann eine komische Wirkung erzielt und groſsentheils auch erreicht wird, wenn es auch nicht an frostigen Scherzen fehlt. Immer aber ist das Ganze schon als Sammlung spanischer doppelsinniger Ausdrücke interessant. Die meisten derselben sind bekannt und das auf ihnen beruhende Wortspiel daher leicht zu erklären. Manche aber sind unklar und fordern zu ihrer Erklärung schon den Scharfsinn heraus, und einige wenige scheinen sich, so wie sie dastehen, aller vernünftigen Deutung entziehen zu wollen, da dieselbe selbst einem so ausgezeichneten Kenner seiner Muttersprache, wie Herr Gayangos, welchen Herr M. darüber zu Rathe gezogen, nicht hat gelingen wollen. Einige der Räthsel scheinen indessen doch noch zu lösen, Anderes ist einer andern Erklärung bedürftig. Ich bemerke Folgendes:

7. *Coyuntura* ist in zweiter Bedeutung wohl nicht „Gelegenheit" sondern = *conjuncion*, in welchem Sinne es in der älteren Sprache nicht selten gebraucht wird, also *c. de necios* = eine Bande von Bösewichtern. — 22. *Subditos* ist zu streichen und *fueron* zum folgenden Satze zu ziehen: *fueron sus vestidos*. — 29. Statt des unverständlichen *saetin de sala* ist sicherlich *s. de suela* zu lesen. *Saetin* heiſst u. a. auch ein hölzernes Nägelchen, hier also ein Schuhzweck. — 35. In *pieça de vacas* könnte p. vielleicht die veraltete Bedeutung „Anzahl" haben. — 56. *Camaras de sangre* heiſst nicht „Herzkammern" sondern „Ruhr" (camara = ventris

ejectamentum). — 57. *In cueros de lechon* hat *cuero* nicht die Bedeutung „Haut“, wodurch die Pointe ganz verloren ginge, sondern die familiär gebräuchliche „Trunkenbold“, was eben durch den Genitiv *de lechon* angedeutet werden soll, wie denn überhaupt die nachfolgenden Genitive im Stücke sehr häufig keine possessiven sondern blofs erklärende sind, welche nur den Sinn andeuten sollen, in welchem das vorhergehende Wort hier zu nehmen ist. Die Präposition ist daher auch 86 und 96 nicht überflüssig, wie der Herausgeber glaubt. — 77. *Tortas de rosas de codiciales* ist unverständlich, die von Gayangos versuchte Emendation aber zu gewagt, abgesehen davon dafs sie die Pointe vermissen läfst. Die Besserung erscheint viel leichter. Es ist zu lesen *de codicia* und *les* zum folgenden Satze zu ziehen, *les sirvieron*, auf die eingeladenen Gäste bezüglich (wie oben Z. 18 v. u. *púsoles*). *Tortas de rosas* bildet einen Begriff, zu welchem *de codicia* die Erklärung ist. Ueber den Sinn will ich mich der Vermuthung enthalten. — 110. *Como esmero misto imperio.* Der Sinn dieser Worte ist dem Herausgeber dadurch unverständlich geworden, dafs in der Handschrift zwei Wörter in eins zusammengezogen worden sind. Man lese *como es: mero misto imperio.* Die drei letzten Worte sind die wörtliche Uebersetzung des merum et mixtum imperium der römischen Rechtssprache, worunter die allgemeine Regierungsgewalt des Souverains und die richterliche insbesondere verstanden wird. Der Witz beruht darauf, dafs *mero* als Substantiv einen Fisch, die Heiligbutte (pleuronectes hippoglossus) bedeutet. — 111. *Besugos de conversacion* ist wohl folgendermafsen zu erklären. Das Wort *besugo* (Meerbrassen) wird auch in der Redensart gebraucht: *ya te veo*, *besugo*, womit man andeutet, dafs man Jemand durchschaue, und entspricht daher etwa unserm Citat aus den Räubern: „Spiegelberg, ich kenne dich“. Ob die spanische Redensart in irgend einer Verbindung mit der äufsern Erscheinung des Fisches steht oder ihren Ursprung einem besonderen Umstande verdankt, mag dahingestellt sein, gewifs aber bezieht sich der Ausdruck *besugos de conversacion* auf jene Redensart, soll also heifsen: die „besugos“, deren man sich im Gespräch bedient. — 117. *Guinda de borrachos.* Die zu dieser Stelle von Gayangos gegebene Erklärung kann ich unmöglich für befriedigend halten, da der Witz dabei ver-

loren geht. Eher glaube ich, dafs hier guinda in der veralteten Bedeutung des Wortes in *guinda de taberna*, ein „Trunkenbold“ vorliegt. — *Pasas de ruin* (92), *picas de monjas* (95), *cerezas de la novia* (116), *gragea de negros* (124), sind auch mir unverständlich.

Das dritte Stück der Handschrift ist die früher dem berühmten Mendoza zugeschriebene, von Gallardo aber mit unwiderleglichen Gründen dem Eug. de Salazar vindicirte „Carta sobre lo que pasan los catarriberas“, und in den von Gayangos 1866 nach einer authentischen Handschrift herausgegebenen Briefen Salazar's (Madrid 1866) gedruckt. Der vorliegende Text stimmt im Ganzen mit dem früher von Valladares gedruckten unauthentischen, hat aber einen etwas ausführlicheren Schlufs, den M. mittheilt.

Hierauf folgt in der Handschrift ein bisher ungedrucktes Werk über die Falkenjagd und Falkenzucht unter dem Titel: Libro de cetreria que hizo Evangelista, gleichfalls in humoristischer und meistens auf blofsem Wortwitz beruhender Darstellung. Aus dieser Schrift, von welcher aufser dieser nur noch eine Handschrift auf der Madrider Nationalbibliothek vorhanden zu sein scheint, giebt M. nur ein paar kurze Proben, was um so mehr zu billigen ist, da eine Herausgabe des Ganzen, wenn überhaupt, doch nur nach der wahrscheinlich besseren Madrider Handschrift wünschenswerth erscheint.

Die bei weitem werthvollsten Stücke der ganzen Handschrift machen den Beschlufs derselben, nämlich die beiden von D. Hurtado de Mendoza unter dem Namen Bachiller de Arcadia gegen Pedro Salazar geschriebenen Briefe von welchen bisjetzt aber nur der erste, wenn auch schon drei Mal, der zweite dagegen noch gar nicht gedruckt war. Die hier erfolgte erste Veröffentlichung desselben macht schon allein Herrn M.'s Arbeit zu einer höchst verdienstlichen. Denn obwohl die Existenz dieses zweiten Briefes und selbst in einer Handschrift der Madrider Bibliothek mehrfach bezeugt wurde, hatte bisher nicht nur Niemand an seine Publication gedacht, sondern die betreffende Handschrift war eine Zeitlang unauffindbar, und erst auf M.'s dringende Aufforderung zu nochmaligem Nachsuchen wurde sie von Herrn Gayangos mit Mühe wieder entdeckt. Es ist dies um so befremdender, da (was auch M.

entgangen zu sein scheint) die Handschrift auch in Gallardo's Katalog der Nationalbibliothèk (hinter dem 2. Band seines Ensayo) p. 104 unter der Sign. Ff. 72 aufgeführt ist. Man bekommt in der That eigenthümliche Begriffe von der auf den spanischen Bibliotheken herrschenden Ordnung und von der Achtung der Spanier für die Denkmäler ihrer Nationalliteratur! Mussafia giebt den Text der Wiener Handschrift und die Varianten der Madrider. Möchte doch diese Publication den Spaniern ein Sporn sein, endlich einmal dem grofsen Mendoza, einem der leuchtendsten Sterne am Firmamente ihrer Nationalliteratur, ein seiner würdiges Denkmal durch Herstellung einer ganz vollständigen und kritischen Ausgabe seiner Werke, namentlich auch der poetischen, zu setzen. Die seit 1864 in Granada begonnene, seitdem aber, so viel wir wissen, noch nicht über den ersten Band hinaus gediehene, scheint, trotz des Phrasenpompes, mit welchem sie sich ankündigte, keineswegs allen gerechten Anforderungen entsprechen zu wollen.

Lemcke.

Berichtigung.

In meiner Ausgabe der berner Hds. 231 sind, trotz genauer Korrectur, etliche Druckfehler geblieben. Im Texte p. 99, 3 lies: *selonc*, p. 105, 66 *à*. In den Varianten, ganz unbedeutende Fehler abgerechnet, ist Folgendes zu ändern: p. 77 Vers 31 lies: *t'en* nicht *s'en*. p. 78, 7 *sueffre;* statt Vers 10 lies: 16 und *amans*. p. 80, 18 *aissez plus*. p. 83, Lied 6, 6 lies: *R* nicht *B*. p. 87, 24 *valoir* nicht *voloir*. p. 95, 35 *à ce penser*. In den Anmerkungen zu Lied 2 Vers 23 lies: 14 nicht 13. Lied 3 lies: 2. *viennent de là;* 37 lies 38. Lied 6 lies: 29. *vor* oil *fehlt ein Wort*. Lied 8, 37 lies nach *sen: Merlin's Prophezeiung darüber war notwendig, um das Kommende zu verkünden.* (*was sie bedeutet, das werden die Ereignisse zeigen* V. 31). Lied 13, 8 lies: *cil* nicht *oil*. Lied 18, 34 statt *sonst fehlt die* lies: *seltene*. Lied 19, 34 *don* lies *dont*.

A. Rochat.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Glanures lexicographiques.

Tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont suivi avec quelque intérêt les travaux qui ont pour objet la langue et la littérature de la France du moyen âge reconnaîtront volontiers l'empressement progressif avec lequel les monuments littéraires de cette époque sont tirés de l'obscurité, ainsi que l'esprit de plus en plus critique qui préside à la publication de ces vieux textes et à leur élaboration au profit de la science historique et littéraire. Ils seront tout disposés aussi à proclamer que la phalange des éditeurs soutenus dans leur œuvre par une connaissance solide de l'ancienne langue, s'agrandit d'année en année et qu'en général la philologie médiéviste est dans une voie réjouissante de développement et de progrès. Toutefois les travailleurs sérieux ne se feront pas illusion sur les coins de ce domaine qui restent encore à défricher et sur certains côtés faibles et défectueux de la science acquise jusqu'ici.

Un de ces côtés faibles, à mes yeux, est la lexicographie, c'est-à-dire l'étude des vocables; et j'entends par là les recherches portées non seulement sur l'éclaircissement des mots nouveaux qui se présentent, soit quant à leur valeur ou quant à leur formation et origine, mais encore sur la consignation et détermination des sens divers propres à ceux qui sont connus. Les glossaires partiels, rédigés pour divers textes anciens mis en lumière, sont nombreux, mais la plupart d'entre eux sont ou superficiels, ou incomplets, ou chargés de points d'interrogation, pour ne pas dire de méprises. Chaque éditeur se trouve placé en face de formes et expressions, au sujet desquelles il se voit abandonné par les lexicographes et livré ainsi aux ressources de la conjecture, si tant est qu'il cherche à les élucider.

Tout le monde sait que Roquefort est devenu un guide non pas insuffisant seulement, mais tout bonnement

trompeur dans une foule de cas; tout le monde attend avec impatience le volume, ou plutôt les volumes, destinés à le détrôner et à le remplacer, mais cette attente est déçue de décade en décade, et l'on en comprend les causes. Ce n'est pas que les matériaux fassent défaut, pour refaire de fond en comble les trois volumes de Roquefort, ni que les hommes, capables d'embrasser cette tâche, soient difficiles à trouver: ce qui retarde l'exécution d'un travail si généralement tenu pour nécessaire, c'est que les hommes capables sont précisément ceux qui sentent le plus vivement le besoin du *nonum prematur in annum*, qu'ils ont la conscience des difficultés qui s'opposent à l'accomplissement d'une tâche aussi vaste, pour peu qu'ils désirent faire plus qu'une simple compilation, qu'un ramassis laborieux de mille détails épars. L'entreprise d'un Dictionnaire relativement complet de la langue romane d'oïl exige avant tout immensément de lecture, car il faut prendre et décrire les mots sur le vif et non pas de seconde main, — puis cette vivacité d'intuition et cette sagacité naturelle qui permet de saisir toute la vie dont un mot a été doué dans telle ou telle conjoncture; en outre, une familiarité avec les faits et choses de la période historique dans laquelle on se meut, tant dans l'ordre moral que pour ce qui concerne l'existence extérieure, les usages et coutumes; enfin la connaissance intime de la langue, aussi bien des principes fixes qui régissent son organisation que des modalités multiples sous lesquelles les lois générales se produisent.

On le voit, le nouveau Roquefort, pour oser paraître sur la scène d'aujourd'hui, et pour réussir, doit être solidement bâti. Son courage, s'il ne ressemble pas à de la présomption, méritera d'être soutenu par les efforts de tous: il incombera à chacun de lui aplanir la voie et de lui charrier des pierres pour son grand édifice. Chaque intéressé doit avoir recueilli, dans sa sphère spéciale, quelques pièces plus ou moins précieuses à offrir, et dont le grand bâtisseur saura tirer son profit.

En attendant que ce grand bâtisseur, que je crois savoir exister dans quelque coin de Paris, se produise au

grand jour, portons nos offrandes dans un lieu accessible à tous, jetons-les dès maintenant dans le domaine public, livrons-les à l'exploitation et à l'appréciation communes; et en provoquant ainsi la discussion, contribuons, chacun selon ses forces, à fournir des matériaux pour un édifice dont nous cherchons encore l'architecte.

Combien d'entre nous, qui lisons de vieux trouvères et de vieilles chroniques, ne se trouvent pas à chaque instant arrêté par un mot, une signification, une forme, qu'ils n'ont pas encore vu consigner ailleurs et à propos desquels ils voudraient bien consulter les confrères. La science ne gagnerait-elle pas d'une manière sensible, si toutes ces petites découvertes éparses, réunies en faisceaux, étaient de temps à autre révélées dans un organe de publicité tel que celui auquel je m'adresse en ce moment; si les doutes et les incertitudes que ces communications pourront soulever, étaient dissipés par la discussion ou par l'intervention du savoir acquis par tel autre collaborateur?

Pour ma part, pénétré de l'utilité qu'il y aurait dans cet échange d'informations lexicographiques, j'ai osé prendre l'initiative de ce genre de communications en rassemblant une petite provision de vocables qui ont fixé particulièrement mon attention à la lecture d'un ouvrage que j'ai récemment parcouru.

En ce faisant, je risque fort peut-être d'être taxé par ci par là d'une ignorance coupable, mais je ne me rebute point de ce reproche éventuel et je crois qu'il est du devoir de ceux qui savent, d'instruire avec indulgence ceux qui avouent ne pas savoir, quand de bonne foi, et non pas pour se divertir, ils font appel aux lumières et à l'expérience de plus forts.

En 1859, un antiquaire français (de Noyon, je pense), M. Peigné-Delacourt, publia, pour la première fois et d'après le manuscrit (unique) de la bibliothèque Bodléïenne d'Oxford, une traduction rimée de la vie de Saint-Eloi

composée en latin par Saint-Ouen [1]. Ce poëme, écrit avec une facilité de style et une pureté grammaticale remarquables, est suivi de l'explicit suivant: «Chi furent (*finent?*) li glorieus miracle que mesires sains Eloys, li beneois evesques de Noion, fist en sa très sainte vie, et ses très glorieus trespassemens et li regret que si desciple firent après son très s. trespassement. Et si m'escrit (?) Gerars de Monsteruel en l'an de l'incarnation Nostre Segneur Dieu Jesu-christ mil .ij^{c}. iiii. xx. xiiii. etc.» Cet explicit nous révèle le nom du scribe, Gérard de Montreuil [2], et l'année de la transcription, 1294, mais le nom du versificateur lui-même, qui, sans doute, appartient à la même période, est demeuré inconnu. Peut-être s'est-il désigné au commencement, mais malheureusement les premières feuilles du manuscrit ont été arrachées. Le manuscrit paraît avoir été soigneusement transcrit par l'éditeur au point de vue de l'exactitude des traits; néanmoins son texte fourmille de fautes, provenant principalement de la confusion de *c* et *t*, de *u* et *n* et sembl. [3], d'une fausse division des mots [4] et surtout d'une ponctuation vicieuse. A ces erreurs de lecture se joignent des erreurs grossières dans les notes interprétatives placées au bas des pages. Toutefois, un lecteur initié à

---

[1] *Les Miracles de Saint Éloi*, poëme du XIIIe siècle, publié pour la première fois d'après le ms. de la bibliothèque bodléïenne d'Oxford, et annoté par M. Peigné-Delacourt. Beauvais, Noyon, Paris (s. d.), 128 pp. gr. in 8° (à 2 colonnes), av. gravures d'après un rouleau de parchemin du 14e siècle.

[2] Quelques auteurs ont versé dans l'erreur de l'abbé de la Rue, qui prend ce Gérard de Montreuil pour l'auteur même du poëme et l'identifie en outre avec Girbert de Montreuil, l'auteur du Roman de la Violette.

[3] P. ex. p. 57 *escuide* p. *estuide*, p. 59 *blastemoit* p. *blastenjoit*, p. 96 *escoute* p. *estoute*, p. 112 *bien nous errant* p. *bien vous creant*, p. 119 *en creuce* p. *encreute* (incryptare), p. 121 *à fons* p. *à fous* (par troupes).

[4] P. ex. p. 57 *à loi dois-ons* (interprété par: «selon la loi devait-on») p. *à loi d'oisons;* 30 *tout là tour* p. *tout l'atour;* 61 *fellions* (traduit par félon, traître) p. *fel lions;* 79 *Langemains* (trad. par langoiements, paroles) p. *lange, mains;* 121 *se li l'eüst* p. *leüst* (licuisset).

la langue, redressera aisément ces leçons vicieuses du texte imprimé, sans recourir à l'original.

C'est dans ce texte que j'ai rencontré les mots, expressions et significations qui font l'objet du relevé qui suit, et qui, par leur caractère insolite ou par leur omission dans les glossaires, lui ont semblé mériter l'examen des hommes du métier.

Abigerie, impiété, perversité.

Et tesmoignoit que sa viex vie
Estoit pleine d'*abigerie*. 104 [b].

De *Albigeois;* on sait, par le mot *bougre*, quelle extension de signification les noms d'hérétiques avaient prise au sein des populations fanatisées.

Acost, subst. verbal de *acoster*, accoster, aborder, donc compagnie.

Lé diables, qui tous jours velle . . .
Qui tous jours quiert engieng et art
Comment puist chaus traire à sa part
Qui mout cure ont de son *acost*. 60 [b].

Acouveter.

E las! comme ert *acouvetés*
Et envolepés de pechié. 104 [b].

Et que moult l'ot chainglé estroit
Chele soudaine enfermetés
Dont il estoit *acouvetés*. 107 [a].

Roquefort donne le mot avec le sens de remplir, combler, mais sans citer d'exemple. Dans nos deux passages il exprime l'idée d'atteindre, frapper, ou peut-être celle de couvrir; l'étymologie est obscure.

Ale, va-et-vient, concours de gens, all. Zulauf.

Tout là où li sains hom aloit
De povres gens grant *ale* avoit. 28 [a]. [1])

---

[1]) L'éditeur a imprimé *alé*.

On trouve ailleurs ce subst. verbal avec l'acception de démarche, effort, expédition de guerre, ainsi dans Phil. Mouskes 26644: S'ai moult despendu en ceste *ale;* le même chroniqueur, cependant, l'emploie aussi dans le sens qu'il a dans notre passage, v. 14040: Al couronner ot moult grant *ale.*

Amaisnier, rassembler, attrouper.

Soudainement vit *amaisnie* [1])
Devant lui une grant maisnie. 49[a].
. . . . . Sa maisnie,
Qui entour lui iert *amaisnie.* 91[b].

La gens qui iert là *amaisnie* [1]). 96[a].

Amorté, mort, inanimé.

Ensus d'iluec fu chil portés,
Car presque tous iert *amortés.* 95[a].

Aoine, ancienne forme pour *idoine?* (rime avec *moines*).

Maisons mout beles et *aoines*
Lor fist et tout le herbegage
Que il convient à monniage. 37[b].

Apesé, pesant, lourd.

Les porteurs ne pouvaient soulever la bière: «trop le trouvèrent *apesée*». 123[a].

Archistere, abbaye.

Et envoioit as *archisteres;*
Je dis *archistere* abeïe
Pour che que n'en soit esbahie
Aucune arme qui lirre l'oie. 27[b].

Voy. sur ce mot, Du Cange, s. v. *asceterium.*

Arrierain, reculé.

En tempoires moult *arrierains.* 65[a].

Formation tout aussi justifiable que le prov. *dereiran*, d'où fr. *deerrain derrein* (et le dérivé ultérieur *derrenier*, *dernier*).

---

[1]) Le texte imprimé porte erronément *à maisnie* (en deux mots).

Aventrer, se réaliser, arriver.

Tout *aventra* quanqu'il canta. 111[b].

Il y a ici la même syncope de l'*u* que dans *cintrer* de cincturare, *accoutrer* de *culturare*.

Aventurer.

La reine Batilde, s'en rapportant, quant au lieu où le corps de S. Eloi doit être déposé, à la volonté de Dieu et du saint lui-même, s'exprime ainsi:

Se Dieu plaist et chis sains le veut
Pour qui dechès li cuer me deut,
Que là voist et weille gesir
Où je le convoit et desir
Segneurelment *aventurer*. 123[a].

Le contexte indique le sens: conduire, transporter; je soupçonne donc qu'il faut lire *avoiturer*.

Bifaire, lat. bifarius.

Adiès resongnoit durement
Le jour du destroit jugement
Et chele sentense *bifaire*
Qui as felons sera contraire
Et as eslis plaisans et bone. 22[a].

Boute-en-coroie.

Dans un synode, devant lequel avait été cité un hérétique, ce dernier réplique si habilement aux questions qui lui furent posées, qu'il déconcerta tous ses examinateurs:

Tant soutilment s'en deslachoit,
Tant simement outre glachoit
Et mouvoit autres questions
Et canjoit ses objections;
Lors les metoit en autre voie
A guise de *boute en coroie*. 62[b].

Quelle est bien la signification et l'origine de cette expression?

Le texte latin porte: „ut ubi maxime putaretur astrictus, ibi quasi anguis lubricus quibusdam foraminibus lapsus eorum se fronti opponeret".

Boutie (partic. passé fém.).

Le saint prie Dieu de livrer au diable ses ennemis:

. . . Chil qui tant sont effronté
Et plain d'orgueil et d'estoutie
Et ta parole ont *se boutie*
Desous lor piés . . . 97[b].

Il faut sans doute lire *seboutie*, mais le mot et la forme n'en restent pas moins étranges. En admettant un verbe *sebouter* représentant lat. *sepultare*, la finale *ie* pour *ée* (après un *t*) serait toujours incorrecte.

Brachel, pl. *bracheus* = lat. *brachile* cingulum, lumbare..

Pour les caitis qu'aidier voloit
A lui meïsme se toloit
Sourcos, coteles et *bracheus*. 26[b].

Braaille.

Le peuple reçut des prédications de S. Eloi de si beaux fruits:

Si k'en vraie foi ravesqui,
Si comme d'un camp enreskí
Et sec fust née grant *braaille*,
Plaine de grain à poi de paille. 81[a].

L'éditeur traduit le mot par *pratellum;* interprétation fautive. Le latin porte: «ita permutata est barbaries ut subito in arido et squalenti campo videretur seges et uberrima messis surrexisse». Je conjecture que *braaille* est pour *blaaille* (= bladalia) et un dérivé de *bladum* blé.

Braire, appliqué au son de la cloche.

Qu'il le fesist sonner ne *braire* . . . 99[b].
Mais la cloque ne muist ne *braist*. ibid.

On remarquera l'emploi analogue de *muire*.

Burnir (= *brunir*), appliqué au sens figuré.

Et il ot bien s'ame espurée
Et sa conscienche *burnie*. 112[a].

Caboyé.

Car par mous ans avoit esté
De grief enfermeté loiés
Et tempestés et *caboyés*. 52[a].

L'éditeur traduit par «courbé», signification bien problématique. Le mot reste à éclaircir. — Peut-être faut-il lire *taboyé* d'un type *tabicare* p. *tabificare.*

Carlit, châlit.

> Et sans kuete et sans *carlit*
> Mout bien coucha. 109ª.

La mesure favoriserait la conjecture que *carlit* est une faute de lecture pour *caelit.* Dans Jeh. de Saintré on trouve, toutefois, la forme *charlist.*

Cathoire, ruche d'abeilles.

> Ensi comme ès (abeilles) à la *cathoire.* 28ª.

Ce mot est encore d'usage dans le nord de la France (voy. Hécart et Corblet). Il est, semble-t-il, de la famille de l'all. *Kasten.*

Chifler, railler.

> Lors s'en gaba, lors *s'en chifla.* 94ᵇ.
> Le saint escarni et *chifla*
> De ramprosnes et de laidenges. ibid.

Colafisier.

> Il desirroient
> Le saint homme *colafisier*
> Ou pieche à pieche depechier
> Ains qu'il fussent crestienné. 70ᵇ.

Bas-latin *colaphizare.*

Conjointure.

> Devinoient par *conjointure*
> C'auscuns signes du chiel venoit. 77ª.

> Lorsque la devote roïne
> Vit le viaire et le poitrine,
> Sans *conjointure* et sans defois,
> Tantost plus de .LX. fois,
> En un randon, ne gaires mains,
> Baisa le poitrine et les mains. 121ᵇ.

Dans le premier passage, le mot paraît être un synonyme de conjecture (conjicere et conjungere se touchent); dans le second il revêt le sens d'incertitude, d'hésitation.

Consteïr, établir.

Les abeïes
Bien fondées, bien *consteïes*. 115[b].

Contechier, toucher, être d'importance.

Bien le *contechoit* li offises
D'aumosner, et bien li plaisoit. 69[b].

Type latin: *contactare*, toucher?

Contien = maintien. Ailleurs l'auteur se sert de *contenement*.

A Dieu et au siecle plaisoit
Et ses *contiens* et sa maniere. 55[b].

Cranke, chancre.

S'aucuns avoit en sa massele
Cranke ou drancle ou escroële . . . 44[a].

Aveuc chel mal [1]) meïsmement
Se misent *cranque* et goute fesque. 103[b].

Une note du deuxième passage traduit *cranque* par claudication; c'est une erreur. Le mot représente une forme transposée de *cancre*, latin *cancer*. En rouchi, il signifie crampe, mais cette acception ne convient certainement pas ici.

Crie, cruche?

Ou, se che non, jà en sa vie
N'en (c.-à-d. du tonneau) trairait hors neis une *crie*. 93[a].

Le texte latin porte: „quod nisi faceret testabatur se nullatenus exinde unquam vel guttam foris praecipere". L'éditeur voit dans notre mot une variété de *cruye*, cruche. Cela est-il soutenable?

Croche, marteau; *crocher*, frapper.

P. 100[a]. à propos d'une cloche: Qui bien le batist d'une *croche*.

P. 105[b]: Diex si belement le *crocka*
D'un cop mortel.

---

[1]) Il s'agit d'*escroële*.

Chez les Wallons, *croquer* ou *crocher* est encore pourvu du sens de frapper; ils disent «donner des croques» pour donner sur les doigts, redresser quelqu'un. C'est à ce croquer-là que se rapporte *croquignole* (en wallon liégeois *crokète*).

Croistre p. *croissir*, ital. *crosciare* (voy. Diez I, 146).

En parlant de noix:

Et jà erent à la saison
C'on les pooit *croistre* et mengier. 100[b].

Dangerer, servir.

La sainte vie du saint home
Que il menoit et aspre et dure
Si comme chil qui n'avoit cure
De la caronge *dangerer*.

Dangerer semble être l'équivalent de «se mettre en *dangier* (au service) de qqn.»

Demaler (se), s'attrister.

La roïne se *demaloit*
Et dementoit et ert dolente. 123[a].

Desmaner, perdre, égarer.

Il ot *desmané* son cavestre. 85[a].

Ce terme rappelle l'all. *abhanden* et *abhändigen*.

Desnouïller, diminutif de *desnouer*.

Et lors par la vertu devine
Veïssiés cors *desnouillier*,
Membres estendre et desploier. 47[b].

Il s'agit de la guérison d'un «contrait».

Despoise.

S. Eloi, en mourant, dit qu'il aspire au repos:

Et que li cors repaire et voise
A sa premeraine *despoise*. 118[b].

Le mot paraît avoir le même sens que *espoise* dans Baudouin de Condé, p. 68, vers 159:

Langue qui est de tel *espoise*
Mesdit souvent.

Etymologiquement ces mots, qni renvoient aux types *dispensa*, *expensa*, expriment poids, d'où découlent les acceptions valeur, qualité, manière d'être.

Dessavoir, nescire.

Prie ton pere en lieu secré
Et il qui onques ne *desset*,
Qui tous secrés et voit et set . . . 45 b.

Destraver, objurgare, increpare.

Mout les blasma et *destrava*. 96 b.

Le texte latin a en cet endroit tout simplement «objurgavit». Je ne m'explique pas l'application de notre mot en cet endroit.

Detenchier, tancer, objurgare.

Il *detencha* chaus qui quellierent
Les nois et de l'arbre abatirent. 101 b.

Detroier.

En parlant d'un homme rongé par une maladie cancéreuse (103 b).

Tous ses membres ot *detroiés*.

Le mot rimant avec *enboés*, je crois qu'il faut lire *detroés* (troués), ou *defroiés*.

Dieter, nourrir.

. . . A pauvre gent
Cauchier, vestir et *dieter*. 30 a.

Il la fist en cartre geter
Et moult pourement *dieter*.

Domatisier, prêcher.

L'emperenr commanda à un apostole de Rome, qu'il reniât la foi chrétienne

Et la nouvelle autorisast
Et partout le *domatisast*. 60 b.

Drancle, ulcère, apostème, dragon.

Voy. la première citation sous *cranke*.

Drancle est une contraction de *draoncle*, qui représente

le bas-latin *dracunculus* (« ulceris vel cancri species » Jean de Gênes). Corblet, Glossaire picard: *dra-oncler*, suppurer, apostumer.

Efflechir, ébranler, affaiblir, et *eslochier*, propager.

En parlant d'une hérésie, l'auteur dit qu'elle avait pris cours dans tout l'Orient,

Et jà estoit si *eslochie*
Que presque toute est *effiechie*
Rome de chele pusnaisie
Et de la pusnaise hiresie. 69[b].

Eslochier, proprement = déplacer, remuer, ici = propager. On sait que *eslochier* (Littré cite des emplois modernes d'*élocher*) signifie aussi ébranler, se détacher; le mot ne saurait donc être étymologiquement séparé du simple *locher*, et je pense que Littré est dans l'erreur en admettant pour l'un le type latin *exlocare*, déplacer, pour l'autre, avec Diez, l'adj. moyen-haut-all. *lucke* = all. mod. *locker* [1]).

Embargier, opp. *desbargier*.

Le roi autorisa le saint à ce que partout

. . . où il seüst
Hommes as fourches encroués
Ou *enbargiés* [2]) ou enroués
Ou en aucun patible mors,
Des patibles ostast les cors
Et des fourches les descroast
Et *desbarjast* et desroast. 55[b].

Le primitif est *bargus* (Loi salique), potence, gibet.

Embechoner.

En parlant du talent confié par Dieu à St. Eloi, l'auteur dit qu'il l'avait placé à sainte usure,

---

[1]) L'étymologie *exlocare* pour *eslochier*, conviendrait en elle-même; si elle ne concorde pas avec *allocare* = *allouer*, elle peut s'appuyer de *vocare* = *voucher*.

[2]) L'éditeur a imprimé *en bargies*.

Car ne l'ot pas *embechonée*
Sour son chevés, ni embuschié
N'en parfonde terre muchié. 112[a].

Evidemment le mot se prête ici au sens de «enfouir» et l'on proposera naturellement, pour primitif, *bechon*, dérivé de *bèche*. Un peu plus loin (113[b]) je trouve:

Quand ensi fu *embecounés*
De chele enfermeté soudaine.

Ici le sens est: embarrasser, charger, de même que dans un autre passage où je rencontre la même forme:

Car quant il se sot entechié
D'une petite menchoignete,
Ne vaut pas longes de tel dete
Embeconner sa conscience. 39[b].

Enfin, 103[b], on lit:

Uns diacres, un autre tans,
Fu de si grans maus et de tans
Empechounés de toutes pars.

Empechouner concorde avec *embeçouner* pour la valeur, de sorte que ce dernier pourrait n'être qu'une modification du premier, et distinct de *embechoner* de notre premier passage. Je n'oserais me prononcer sur l'étymologie de *empechouner;* serait-ce une forme extensive de *empecher* = impactare?

Embut, abreuvé, all. getränkt.

Nequedent bien furent *enbut* [1])
Si compagnon et assés burent. 92[a].

Empechouner, voy. *embechoner*.

Empipeloré, orné, atiffé.

Qui ains un poi ert noblement
Vestus et *empipelorés*
De dras de soie, de dras dorés. 32[a].

On trouve encore dans les dictionnaires modernes drap *pimpeloré* (orné de broderies); cp. aussi le mot *pimpant* (recherché dans sa toilette).

---

[1]) L'éditeur a mis *en but*.

Enameri, empressé, désireux (de l'adj. *amer*).

Qui tous tans est *enameris*
D'aler lasus en chel païs
Que on apele paradis. 21[b].

Terme analogue à *enaigri*, *enaspri*, qui se rencontrent souvent.

Encrouter (s'), s'introduire.

En la ville une femme estoit
Que li diables tempestoit
Qui dedens li s'ert *encroutés*. 83[b].

Dérivé de *croute*, grotte, lat. *crypta;* donc proprement: se loger comme dans une caverne.

Enfournoier, enfourner.

Car li sains homs qui n'avoit cure
De boursier, si bien l'emploioit
Que de rien ne l'*enfournoioit* [1]). 23[b].

Il ne mettait pas son or au four, au billon.

Enfrangelé, frangé.

. . . les aumosnieres
D'or et de gemmes bien ouvrées,
De boutons d'or *enfrangelées*. 31[b].

Enquitume, melodie.

Chele dolours, chele *enquitume*
Le fist gesir par quinze mois. 103[b].

Ce mot bizarre viendrait-il de *aegritudinem?* Cp. *heingre* (d'où *malingre*) et *engrot*, de *aeger*, *aegrotus*.

Enreski appliqué à un champ (voir le passage cité sous *braaille*), dans le sens d'inculte ou dur; probablement de *resque*, *rèche* qui est, selon Diez, l'all. *resche*, *rösche* „harsch, rauh, spröde“.

Enroyer (de *roie*, sillon), mettre sur le chemin; synonyme d'*avoyer*.

---

[1]) L'éditeur a mis *ne l'en fournoioit*.

Ches deux dames bien l'*enroyerent*
En bonne foi et l'avoierent
A che trouver que il queroit. 76[b].

Entaisnier, synonyme d'*encrouter* (v. c. m.).

Dès que les possédés eurent bu de l'eau bénie par le saint,

Tantost se fu d'iluec sevrée
Toute la maligne maisnie
Qui dedans aus fu *entaisnie*. 98[b].

Entaisoner, syncopé en *entaisnier*, doit venir immédiatement d'un mot *taison* qui doit avoir existé avec le sens de creux, cavité, et dont *taisnière* (auj. *tanière*) est le dérivé. On ramène ordinairement *taisnière* et *tanièrè* à *taissonière*, et ce dernier à *taisson*, blaireau; le sens primaire de *tanière* serait ainsi trou du blaireau. A mon avis, si cette étymologie est fondée, il faut admettre un autre subst. *taison* qui expliquerait non-seulement le verbe *tasouner* (voy. pl. loin), mais aussi notre *entaisnier*. On trouve du reste dans notre auteur les mots *carnel taisnière* (p. 120[a]) employés pour traduire le latin „sarcina carnis".

Par si glorieuse maniere
Oissi (sortit) de la carnel *taisniere*
Chele sainte ame.

Entesté.

Tant dist: Segneur, vous atestés
Que Willebaus est *entestés*
Et que il est ochis et mort. 108[a].

Je ne saisis pas le sens de ce mot, aussi je croirais bien qu'il faut lire *encestés* = incistatus, mis dans la *cista*, coffre, cercueil.

Entoitier, sub tecto recipere, héberger, recueillir.

Que Diex les vausist *entoitier*
En la joie de paradis. 80[b].
K'en gloire fust m'ame *entoitie*. 113[b].

Entramis d'ire, transporté de colère.

Et il les vit d'ire *entramis*
Et outrageus et arramis. 89[a].

L'éditeur a mis: *dire au tramis!*

Entumulé, mis au tombeau.

Desous une arche au destre lés,
La fu li rois *entumulés*. 58 b.

Escauchirer, se rebeller, regimber.

Et apasier voloit celui
Qui *escauchiroit* contre lui. 94 a.

Que chil caitif que vous veés
Qui contre Dieu *escauchiroient*. 98 b.

Type latin: *ex-calcitrare* (p. recalcitrare).
Cp. Phil. Mouskes, 26,918:

Ki contre aiguillon *escaucire*
Tierce foies se blece et mort.

Escruter, fouiller, lat. *scrutari*.

L'aumosniere revint avant
Que il avoit mout bien devant
Escousse, esquise et *escrutée*. 53 a.

Esglandir (s'), se glisser.

Tous sains de membres et de cors
S'esglandi de l'eglise hors. 51 a.

On trouve *esglinder* dans Roquefort. Quelle est bien l'origine de ce mot?

Eslochier, voy. *efflechir*.

Esmauvillier, exhorter.

Dusc' à ore n'i a chelui
Que je n'aie bien conseillié
Et à bien faire *esmauvillié*.

Mot curieux à éclaircir.

Esmier (s'), s'amender.

S. Eloi, arrivé au terme de l'adolescence, rentre en lui-même:

Il pensa qu'il *s'esmieroit*
Et sans delai dedieroit
Lui tout à Dieu et ame et cors. 20 b.

J'estime qu'il y a là une erreur de scribe et qu'il faut soit *esnieroit* (nettoyer), soit *esmiereroit;* le mot

esmerer purifier, se retrouve chez notre auteur, appliqué à l'or, p. 37[b], et appliqué à l'âme, p. 68[b].

Esmougonner, Roquef. *esmougnoner*, mutiler, estropier.

On li peüst ains eslachier
Les mains ou lui *esmougonner*.

Sans doute un dérivé de l'anc. adjectif *mognon*, estropié (auj. *moignon* subst.).

Espaeler, ébruiter, publier.

Quant ne puet plus estre chelés
Et fu partout *espaelés*
Li grans blasmes de che prouvoire. 104[a].

Dérivé de *patere*, être ouvert, découvert, par un adjectif *patellus*?

Espaindre, frapper (cp. *empaindre* = impingere).

Tout autresi comme on eüst
Espainte au miex que on peüst
Une meule dure et marmoire. 88[a].

Espanegnié.

Il vit k'en une karetele
Gisoit uns hom *espanegniés*
Et de tout le cors mehagniés. 50[a].

„Vidit quemdam claudum carruca vehentem." L'éditeur traduit franchement notre mot par Espagnol! Je n'ai malheureusement pas le moyen de l'expliquer d'une manière quelconque si ce n'est par le passage latin qui se trouve à cette place.

Essiaver, s'écouler, en parlant de l'eau, puis en général: se retirer.

Et jà soit che que là geüst
Li cors tous frois et pieche eüst
Que l'ame en iert jà *essiavée*. 122[a].

De *es* = ex, et *iave* = aqua.

Fendofle, lat. *fundibulum*, fronde.

D'une *fendofle* estroit loié. 85[b].

Fesque (goute).

Aveuc chel mal meïsmement
Se misent cranque et *goute fesque*
Sour lui à destre et à seniestre. 103[b].

Goutte, chez les anciens, avait fini par prendre le sens général de maladie: de là les expressions goute rose, goute crampe, goute felonesse (épilepsie) etc. Le mot *fesque* ne se trouve dans aucun des glossaires que j'ai sous la main; la lettre s'oppose à y voir la maladie renseignée par Du Cange sous le nom de *ficta* (l'ital. *fitta*), à moins de remonter à une forme *fixa* (cp. *lasque* de *laxus*). Au reste, la rime *(seniestre)* m'engage à le prendre pour une forme altérée de *festre*, lequel répond parfaitement à *fistula*, fistule, et pour lequel on trouve aussi *flestre*, *fleste*. La *goute fautre* de Rutebeuf est sans doute la même chose; *festre*, *feutre*, *fautre*.

Fleche, adj., du latin flexus.

Genous fleches, enclin le chief
Proia le saint, que . . . 92[b].

Fuel.

Cheste sentense ot bien entée
Li sains el *fuel* de sa pensée. 28[b].

Je n'aperçois aucune explication étymologique de ce mot, que je rencontre pour la première fois.

Gargerie, terre inculte.

En bled mua la *gargerie*. 81[a].

Dérivé de *garrige*, qui, à son tour, répond au bas-latin *garica*, terra inculta vel dumis obsita.

Glier, glisser.

Mais mult coiement se *glioit*
Jus de son lit. 33[a], cp. 45[a].

Et souspirer et larmoyer
Et les larmes des iex *glyer*. 34[b].

De cleres larmes qui *glioient*
De ses iex. 116[a].

C'est le néerl. *glîden*, angl. *glide*, all. *gleiten*. Il se pourrait bien que la forme *glisser* se soit introduite comme terme moyen entre *glier* et *glacier*.

Gloe.

Enboés
Adès de tai et de la boe
Qui pissoient de lui à *gloe*. 103[b].

Moine cantoient et plouroient;
Cantant et plourant convoioient
Le cors saint parmi le grant voie;
N'espargnoient vauchel ne *gloe* . . . 124[a].

Gloe est une variété insolite de *glu;* à vrai dire c'est le substantif verbal féminin de *gluer*. *A gloe* est = visqueusement, et dans le second passage (remarquez la rime *voie: gloe*), il équivaut à boue.

Gloëte, gorgée, all. Schluck.

Mais qu'estoit che de tel *gloëte*
Et de tant poure mesurete. 49[a].

Il s'agit d'une petite quantité de vin. Dérivé de *glutire*.

Hanel, *henel*, *hener*.

A propos de fouilles faites pour trouver le corps de St. Quentin, on lit, p. 73[b]:

Lues que Maurins l'uevre entreprist
Et en sa main le *hanel* prist
Et il commença à *crener*
La terre et du *henel hener* . . .

Je pense que dans tous les mots soulignés il faut remplacer *n* par un *v:* donc *havel*, *crever*, *hevel*, *hever*, ou même par un *u: hauel*, *heuel* (= houel, hoyau), *heuer* (= houer) et enfin *creuer* (derivé de *croc*).

Cp. 75[b]. Qui des *hauiaus* et des fossoires
Par l'eglise en tous sens fouoient.

Ibid. Le *heve (heue?)* ala mout tost saisir.

La prononciation *heue* devient vraisemblable par la forme *heuve* que je trouve un peu plus loin:

Il busca tant à la masiere
De la *heuve* qu'il le trouva *(troua)*.

Harnoise, bruit, cris, dispute.

A che cri, à chele *harnoise*. 50[b].
Quant li sains hom oï la noise,
Acoisier vaut la grant *harnoise*
Que li abaniers demenoit. 101[a].

Ce mot tient-il de *hargne* (d'où *hargneux*) ou d'un verbe *arnoisier* p. *renoisier*, forme intensive wallonne de *noisier*? Il faut noter, toutefois, que l'*h* est traitée en aspirée dans le premier exemple.

Herichier (se), se hérisser, dans le sens de se fâcher.

Mout aigrement se courechoit
Et envers aus se *herichoit*. 101[a].

Landon.

Lors les convint encaïner,
Lors les estut ensi mener
Comme on maine l'ours en *landon*. 98[a].

D'après Hécart, on appelle *landon* à Valenciennes une espèce de grand palonnier (all. Schwengel). Roquefort traduit le mot par billot suspendu au cou des chiens.

Mi (de) en ti (locution).

De mi en ti fu si lanchiés
Chis parlemens et avanchiés
K'au saint home avint la nouvele. 96[b].

Le sens est: ces rumeurs, colportées de «l'un à lautre», se répandirent assez pour arriver aux oreilles du saint.

Miserin, chétif.

Faisoit de soi grant discipline,
Sa char tint maigre et *miserine*. 24[b].

Moïe, parvenue à moitié.

Quant la tierche nuis fu *moïe*
Et cantée ot et saumoïe
Li sains sa nocturnel vegille. 76[a].

D'un infinitif *moier* = *mediare*, être à moitié.

Moriant.

Du saint confès qui saintement
Vesqui tant que il fu en vie
Sans fiel et sans *moriant* vie. 111 b.

Quelqu'un connaît-il le sens et l'origine de ce mot?

Nostré.

«La gent *nostreé*» (70 a), gentem nostratem.

Noteté, renommée, réputation.

(Vie) Plaine de sainte neteté
Et de très sainte *noteté*. 66 b.

Formé de *notus*, comme *chasteté* de *castus*.

Oel, oeil, dans le sens de bonde d'un tonneau. (Le tonneau était)

Tous plains de vin dusques à *l'oel*. 92 b.

Orbe, sombre.

Chil qui en chele *orbe* saison
Chele bele miracle virent. 119 b.

Froissart dit de même: «en lieu orbe et sombre».

Oriner, examiner l'urine.

Si que li fusisien sage,
Chil qui *oriner* le devoit
En s'orine riens ne veoit. 102 b.

Paumele.

Roumains! trop nous vas anoiant,
Chertes ta teste en vain debas,
Car trop froide *paumele* has. 97 a.

Je n'ajoute pas foi à la note de l'éditeur qui traduit ainsi: «Car tu bats de l'orge qui ne rendra pas de grain». — *Paumelle* signifie bien une espèce d'orge, mais je crois que l'expression dont il s'agit est tirée plutôt soit du jeu de paume ou du jeu de la main chaude (qui en effet s'appelait *paumele*).

Pée, *piée*, pitié.

Pée en eut et dist en oiant. 39 a.

Qu'il ot *pée* et compassion
De son proisme. 71 b.

De *piée* et de joie ploura. 77[b].

Cette représentation du type latin *pietatem* a lieu de surprendre; on s'attendait plutôt à *peé* (cp. *chasteé* pour *chasteté*); mais la mesure oblige bien à lire *pée*. Notre auteur se sert ailleurs de *pité* (30[a]).

Piere (masc.), chaussée.

Quant il se fu mis en un *piere*,
Qui Bouhourges laissoit arriere. 87[b].

Droit par le voie et par le *piere*. 93[a].

Cp. l'angl. *pier*.

Plentible, spacieux.

« A che faire iert (la place) assés *plentible* ». 38[b].

Poignuel.

L'obscurité fut si grande que les habitants de la ville

A paines coisissent lor voel
Le giet d'une pierre *poignuel*.

Le mot *poignuel* détermine-t-il *giet* ou *pierre*? C'est aussi difficile à dire, qu'à en expliquer le sens et la facture. Le texte latin porte ici: „ut nec ad spatium jacti lapidis procul contueri possent".

Povre, pauvre.

Je trouve deux fois cet adjectif en rime avec *coffre*:

Che fu que il donnast as *povres*
L'or qui estoit dedens ses coffres. 107[a].

Par maintes fois widas tes cofres
Pour conseillier caitis et *povres*. 124[b].

Peut-on conclure de cette rime, que la prononciation *povre* était plus usuelle que *poure*? Jusqu'ici les éditeurs ont donné la préférence à cette dernière forme, qui d'une part est plus coulante, et d'autre part s'accorde davantage avec l'angl. *poor*, et s'appuie en outre de l'usage suivi dans plusieurs patois. Pour ma part, à la vérité, je n'ai pas encore découvert de rime en faveur de *poure*.

Pugoise.

Qui ne prisa toute la joie
De chest monde ne les richoises
Le pris de deus povres *pugoises.* 75 b.

Notre mot se présente aussi sous la forme *puioise:*

Sans aucun amenuisement
D'une *puioise* seulement. 18 b.

C'est évidemment le bas-latin *pogesia,* nom d'une petite monnaie de cuivre. Voy. Du Cange et Roquefort sous *poge.* L'éditeur s'est fourvoyé en expliquant le mot par «poignée».

Puirer, offrir.

Et les leskes et les cantiaus
Puiroit à chiaus qui ne veoient. 29 b.

Roquefort a consigné ce mot, mais sous la forme *puire* à l'infinitif; forme démentie par notre passage. Mais d'où *puirer* peut-il venir?

Querine, colère, irritation.

Que grans guerre deüst movoir
Entre les rois et grans (sic) *querine.* 35 a.

Herchoneal qui ot *querine*
Envers le saint et autre assés. 97 b.

Meïsmement pour eskiver
Le mautalent et le *querine*
De che prevost de haute orine. 106 a.

C'est une simple modification de *corine* (cp. *quemander* p. *comander*) et n'a rien a faire avec *querimonia* allégué par l'éditeur. — De là le verbe *queriner*, prendre en haine:

Qui mout le saint confès haoit
Et *querinoit.* 93 b.

Raidir (jaillir), *raidon, raière.*

Tant deschira laiens le cors
Que des entrailles *raidist* fors
Li sans par le bouche cheli. 54 a.

C'est une variété, non mentionnée, de *raier*, latin *radiare;* le maintien du *d* radical est digne de note.

Nous le retrouvons dans le subst. *raidon* à la p. 41[b].

Que li vens jà sans contredit
Faisoit aler les grans *raidons*
De la flambe et les vis carbons
Sour l'eglise et sour son moustier.

Raidon est évidemment à tirer de *radius*. Le mot n'a rien à faire ni avec *rade* (rapidus), ni avec *randon* ou *randir* que notre auteur emploie p. 84[b]; c'est bien un équivalent de *rayon*, cp. Roman de la Violette, p. 142:

Li sans vermaus ki si fu caus
Lors ist des cors à grant *raisdon*.

(L'*s* dans *raisdon* est épenthétique.) Francisque Michel traduit erronément ce mot par roideur, et Burguy se trompe de son côté, en l'identifiant avec *randon;* ce dernier ne s'est pas aperçu que le second vers du passage cité du Roman de la Violette et recueilli par Burguy, est suivi de celui-ci:

Dont vinrent Saisne de *randon*.

Raidir et *raidon* procèdent directement de la forme *rait*, comme *laidir* de *lait*, tandis que la dentale syncopée dans *raière* (rayon) que je trouve p. 70[b] (Ou del soleil naistre *raiere*), accuse pour primitif la forme *rai*.

Raplaidier, défendre, protéger.

N'avoit à l'autre fois aidiés
Ne delivrés ne *raplaidiés*
Les prisonniers. 87[b].

Par ta douçour soient aidié
Et soustenu et *raplaidié*
Contre les felons anemis. 118[a].

Refrigere, rafraîchissement, au figuré: soulagement.

Pour le *refrigere* de s'ame. 107[a].

. . . . . . Et m'ame
Trai hors de la corporel lame
Et de cheste mortel misere
Et met en lieu de *refrigere*. 119[b].

Remorer, arrêter, retenir, lat. *remorari*.

Ne le (l. *nel*) *remorast* sa conscienche. 105[b].

(Sa conscience ne l'en aurait pas détourné.)

Riés.

Tant fist c'à une liue vint
Près de Compiegne et vit un *riés* . . .
El *riés* qu'il vit biel vaut descendre. 100[b].

Roquefort donne ce mot avec la signification de terre en friche et inculte; Corblet traduit de même. Je pense que cette interprétation est juste; cependant je ferai remarquer que l'épithète *biel* et la circonstance que plus loin il est question d'un grand et fort noyer planté dans ce *riés*, font supposer que l'acception du mot doit s'être élargie en celle de verger. Quant à l'étymologie. il est probable que le mot réponde à l'all. *ried*, *riet*, marais, lande.

Ronchier, ronfler.

Samblant faisoit qu'il se couchast
Et qu'il dormist ou qu'il *ronchast*.

Peut-être faut-il lire *rouchast*, car Roquefort donne *rouchier*, forme plus plausible, et qui me semble venir du latin *raucus*.

Rouegnier, tonsurer, = *roogner* (d'où *rogner*). De *roond*, rond.

L'abit seculer li tolirent,
Estre son gré [le] *rouegnierent*,
Et comme clerc l'apareillerent. 66[b].

Ruban, terres incultes.

En des *rubans* mout loins irai,
Mourrai entre bestes sauvages. 75[b].

Dérivé de *rubus*, ronce.

Saleter, sautiller, dimin. de *salir*.

Il se leva et maintenant
Ala trepant et *saletant*. 52[a].

Sasier, lat. *satiare*.

Qu'en la contrée des archangles
Fust *sasiés* del pain des angles. 31[b].

Seïllier, être altéré.

As *seltans*, as fameleus
As enfers (infirmes) en cartre gisans. 36[b].

Seltans ne satisfait pas à la mesure, et je ne doute aucunement que le manuscrit porte *seëlans;* cp. p. 49[a]: As *seïllans* donner à boire. *Seïller*, avoir soif, forme analogue à *fameiller*, se rencontre aussi dans Jean de Condé, Dit de l'Entendement, 565.

Sensne, synode.

. . . Que li rois
Fist à Orliens assambler *sensne*
De tous les prelas de son regne. 62[b].

La bonne forme est *sesne*, d'où *senne;* le type immédiat est *sidnus* p. *sin'dus* (synodus); cp. de *rétǐna*, *ret'na*, fr. *resne*, *rêne*.

Serre, ordre (du lat. *series*).

Che que chi est escrit en *serre*. 109[b].
Dusque chi ai de ma matere
Sievi le droit ordre et le *serre*. 111[b].

Repairier veul à ma matere
Dont je laissai ore la *serre* [1]). 114[b].

Qui tout vauroit dire et retraire
Les biens qu'il fist et mettre en *serre*. 64[b].

Sès, séant ou siége, du latin *sessus*.

Lors commanda li sains confès
K'asise fust chele en sen sès. 84[b].

Sés, satiété.

Pour son *sés* faire, 121[b], c.-à.-d. pour la satisfaire. Le subst. *sés*, omis dans les dictionnaires, paraît cinq à six fois dans les poésies des Condé (voy. mon éd., t. I, p. 424), surtout dans la locution *son sés* = son soûl. Notez encore, chez notre auteur, p. 101[a],

Pour che qu'il t'ont escommeü
En grant ire, t'en *sesferoi*.

---

[1]) On a imprimé ici *seure*.

Nous aurions ici le verbe *sesfaire* = satisfacere, à moins qu'il ne faille lire, comme je le soupçonne, *ten* (= ton) *sés ferai.*

Simement.

Voy. la citation sous *boute en coroie.* Je ne devine pas le sens précis de ce mot, et je ne puis soupçonner non plus une erreur de lecture.

Souffraindre, employé au sens neutre de faire défaut, n'a pas encore été remarqué que je sache.

Si bien meublée de tous biens
Qu'il n'i *souffragnoit* nule riens. 38[a].

Car il quidoit qu'il (le vin) *souffrainsist*
Et que il pas ne souffesist. 49[b].

... Dius, qui (= à qui) nus bien ne *soufraint.* Ibid.

C'est le latin *suffringere*, retrancher, dont le participe *suffractus* a donné *soufraite*, manque, disette, d'où l'adj. *soufraiteus* (auj. *souffreteux*) = qui est dans le besoin. Cp. la même métaphore dans *disette* de *dissectus;* et l'all. *sich etwas abbrechen*, se laisser manquer de qqch.

Soulloit, souci.

Représentation tout aussi curieuse que correcte du latin *sollicitum*, *solic'tum.*

Lors fu li sains en grant *soulloit*
Si comme adès estre soloit
Pour cel cas. 62[a].

On aurait tort de rapporter la forme *souci* à *sollicitum*, en supposant l'avancement de l'accent tonique (le type étant *sol'citum*); *souci* n'est que le substantif verbal du verbe *soucier* (cp. les subst. *otri*, *detri*, de *otrier*, *detrier*).

Tambre, nom d'une maladie.

Diex l'ot feru d'une grief tambre
Qui l'enbrasoit par tout le cors. 107[a].

De *tabes?* d'où viendrait d'abord une forme simplement

nasalisée *tambe*, puis *tambre* (cp. *tristre* pour *triste*).

Tangonner, invectiver, provoquer.

De tant con plus le vit paisible . . .
De tant plus et plus *tangonnoit*
Le saint homme et aguillonnoit
D'aspres mos et de dis felons. 94[a].

Cela fait penser au *tanganare* = interpellare, du bas latin, voy. Du Cange.

Tasouner, enfermer, inhumer. C'est le simple du verbe *entaisnier* mentionné plus haut.

Mesires sains Elois trouva
Son cors et bien le *tasouna*
En un tant riche monument. 79[a].

Tenebrir, faire obscur.

Lors de rechief a *tenebri*
Quant la clartés s'esvanui. 77[a].

Tinguire = tegurium, voy. Du Cange.

La tombe saint Denise ouvra
A Paris, bel s'en entremist;
Sour meïsme le marbre mist
Un *tinguire* assés riche el bel
(J'apel *tinguire* apentichel). 58[a].

Cp. p. 79[a], où il s'agit également d'un tombeau:

Sour lui mist un bel *tegument*.

Tremaire, tremblant.

Lors après che ne tarja gaires
Que li sains hom fu tous *tremaires*;
Lors li souprist une frichons. 113[b].

Triolaine, jeûne de trois jours.

Quant fait avoit la *triolaine*
Deus fois ou trois en la quinsaine. 89[a].

Volentiers et devotement
Paracompli la *triolaine*
De sa geüne triduaine . . .
Che di je pour chiaus ensegnier
Qui ne sèvent qu'est *tridelaine*
Ne qu'est geüne triduaire (l. *triduaine*). 125[b].

Roquefort donne le mot *triolaine* et le traduit par allées, venues, peines, soins, en se fondant sur un passage de Gautier de Coinsi où *triolaines* rime avec *paines*. Il n'y a pas de doute que dans ce passage de Gautier («De geünes, de triolaines») le mot ait le même sens que chez notre auteur.

Viskeus.

Fel, engrès et contralieus
Viskeus, perviers, injurieus. 93[b].

Le texte latin porte ici: vir infaustus nimiumque protervae mentis ac segnis.

Cette application figurée de *visqueux* m'a frappé; se rapporte-t-elle au *viscus* = glu, appât de Plaute (viscus merus est blanditia vestra) et notre adjectif doit-il être interprété par «insidieux, perfide?»

Vislicier. A propos de la délivrance miraculeuse des prisonniers, le poëte s'exprime (p. 88[a]):

Et tout li cep deskevillié
Et li carken desvieroullié
Qui de toutes pars *vislicoient*
Chiaus qui en la cartre gisoient.

Je ne me rends pas compte de la valeur de ce mot, qui pourrait bien être altéré. Je ne puis admettre la traduction *avilir* donnée en note par l'éditeur.

Viutoier, injurier, outrager.

(Li ahaniers) mout l'esprova
De sa parole et *viutoia*.

Procède directement du subst. *viuté* = *vilté*, grossièreté.

Voucher, faire vœu.

Car il, puis sen proposement
Ne puis le jour qu'il le *voucha*,
Il n'en menja ne n'atoucha. 45[a].

Voucher, qui d'habitude a le sens d'appeler, assigner en justice, et qui vient de *vocare*, signifie ici faire vœu. Cette acception découle-t-elle de l'idée de

l'invocation de Dieu qui accompagne le vœu, ou de l'idée de garantir, se faire fort, également attachée par fois à *vocher* ou *voucher* (angl. *vouch*)?

J'aurais pu allonger ma liste d'un certain nombre de mots qui se présentaient bien à moi pour la première fois, mais qui au fond ne sont que du français de circonstance, trahissant la *clergie* de l'auteur et n'offrant aucune difficulté pour la signification; tels sont *delubre*, *nequisse*, *generasse*, *sodal* et semblables.

Bruxelles, avril 1869.

Dr. Aug. Scheler.

Ein Beitrag zur Kenntniss der Escorialbibliothek.

(Schlufs.)

Spanische Literatur.

Uebersetzungen.

Secretum Secretorum.

Fragen wir nun nach den lateinischen Drucken des Buches, so existieren nach Hain, Repertor. bibliogr., Stuttgart, 1826. Vol. I. P. I. 1779*—1782 vier Ausgaben aus dem 15. Jahrh., von denen eine sich als bei Ther Hoernen (in Cöln) herausgekommen ankündigt, während die drei andern s. l. et a. erschienen sind. Von einer dieser letzteren hat Kausler a. a. O. S. 295, Anm. 1 es wahrscheinlich gemacht, dafs sie aus der Typographia Mich. Gryff Reutlingensis hervorgegangen. Diesen Ausgaben ist noch eine vierte wesentlich gekürzte in einem Sammelwerke hinzuzufügen, welches weder die Seiten, noch die Jahreszahl, noch den Namen des Druckers oder den des Druckortes angibt, doch sagt der Catalog des britischen Museums das Buch sei im Jahre 1485 zu Löwen herausgekommen. Hier begegnen wir, da fol. 1 ein weifses Blatt ist, von fol. 2 r.—fol. 23 v. dem Secretum, welches fol. 2 v. so angekündigt wird: „Incipit liber qui dicitur secreta secretorum qui liber tractat de regimine cuiuslibet hominis quem librum scripsit Aristotiles ad Alexandrum discipulum suum". Es ist dies ein Abrifs des gröfseren Werkes, das ebenfalls zusammen mit sechs anderen, aber von jener der Löwener Ausgabe verschiedenen Tractaten 1501 in Bologna erschien (Nach Fabricius, Biblioth. graeca ed. Harles, III, 283 ebendas. 1516 wieder-aufgelegt.) Eine mit dieser, wie ich glaube versichern zu können, ganz gleiche Ausgabe kam 1520 in Paris heraus.

Die erstere zählt fol. 1 r. die sieben verschiedenen, im Buche enthaltenen Schriften auf, unter welchen als die erste, unser Werk so bezeichnet wird: „Aristotelis philosophorum maximi secretum secretorum ad Alexandrum De regum regimine: De sanitatis conservatione: De physionomia", und schliefst fol. 36 r. Sp. 2 folgendermafsen: „Explicit septisegmentatum opus ab Alexandro Achillino ambas ordinarias et philosophiae et medicinae theorice publice docente: ut non amplius in tenebris latitaret editus. Et impressus Bononiae impensis Benedicti Rectoris Anno dñi 1501, 26 octob. Illustrissimo Joanne sc̄do Bentiuolo reipub. bononiensis habenas foeliciter moderante." Der Pariser Druck gibt als Titel fol. 1 r. Secreta Secretorum Aristotelis (von fol. II.—fol. LVIII), ferner fol. 114 v. die so eben aus der Bologner Ausgabe angeführte Notiz, natürlich unter Aenderung des letzten Theils in: Et impressus Parisiis Anno domini 1520 und endlich fol. 115 r. dieselbe Liste der sieben Werke, welche den Inhalt des Buches bilden. Beide Ausgaben enthalteu an einigen Stellen Sätze, welche sich in der Escorialübersetzung, mit der sie im Uebrigen genau übereinstimmen, nicht finden.

Bevor jedoch diese zuletzt besprochenen lateinischen Uebertragungen im Drucke erschienen, waren schon nach Brunet, Manuel du libraire I, 471 vier französische in dem Zeitraume von 1484 oder 1485—1497 herausgegeben worden, die letzte derselben bei Anthoine Vérard. Paris, 1497. Ueber die auf Pergament gedruckten Exemplare dieser Ausgabe vgl. [Van Praet] Catalogue des livres imprimés sur vélin de la bibliothèque du roi. Paris, 1822. Thl. II, S. 61 fg. Den beiden hier erwähnten Exemplaren in Paris und Genf ist noch ein drittes im Besitze des britischen Museums hinzuzufügen. In diesem letztern, das in rothen Sammt gebunden, ist der auf der Rückseite des Titels befindliche Holzschnitt sorgfältig ausgemalt worden. Diese Uebersetzung ist, aufserdem dafs sie die astrologischen Bemerkungen und die neun Recepte nicht gibt, nicht so vollständig wie die vorhererwähnten lateinischen Texte und kündigt sich als im Interesse

Karls VIII. gemacht an. Denn es heifst, indem der einleitende Brief Philipps an Guido wegfällt, gleich in den ersten Zeilen: „je qui suis seruiteur du dict seigneur Charles VIII. de ce nom a sa louenge et honneur ay mis peine et entente d'acquerir le liure de bonnes moeurs au gouuernement".

Ob später andere französische Uebersetzungen erschienen, ist mir nicht bekannt; doch ist nicht wahrscheinlich, das Buch werde so schnell von seinem Ansehen verloren haben, dafs nicht neue Ausgaben nöthig geworden.

In Deutschland, wie S. 172 angegeben, sind solche noch aus dem 16., in Italien aus dem 16. und 17., in England selbst aus dem Anfang des 18. Jahrh. nachweisbar. So kam eine italienische Uebersetzung — und zwar fatti *nuovamente* volgari por Giovanni Manente — 1538 in Venedig heraus und wurde ebendaselbst 1669 wieder aufgelegt. Vgl. Fabricius, Bibl. graeca ed. Harles III, S. 371. Eine englische Uebersetzung erschien sogar noch zu Anfang des vorigen Jahrhunderts in London bei Malwyn. Der Buchhändler gibt in der Vorrede an, das Werk "being a long time since (as far as I can find) to be found only in a somewhat barbarous Latin Translation or in an English Abstract but sorrily translated into now obsolete Language", S. IV. Dieser Auszug, in die Hände eines "lovers of Mankind" gefallen, habe denselben veranlafst nicht zu ruhen, "till he had with some Trouble and Charge got as near the fountain as he could, viz. the Latin Edition of Paris 1520, the English printed at London 1572, he found to be out of Print, and that the Latin was not to be bought or seen (as far as he could find) anywhere but in the Bodleian Library at Oxford, and with one Gentleman in London who was pleased to give him the perusal of it; by which he had not only the means to supply his Abstract, which was not compleat but to see with how little Judgment the old English Grapho-Chymist had attempted to separate the Quintessence of Aristotle's instructions to Alexander leaving out some things very material and putting in others not much to the purpose,

and even missing the true sense of the Author in divers places". S. v. Daher entschlofs er sich "to make a new Translation and Abstract", der „of the greatest Advantage to whatsoever Prince and People in general" (S. v) sein würde, wenn jener die Regierungs-, dieses die Gesundheitsregeln des Buches befolgen würde. Und hätte er alle ihm hier gegebenen Vorschriften gehalten, "I will be bold to say, Alexander might in all probability have died an aged and lamented Governour of happy Subjects and any other Prince may live the desire of a Healthy and Blessed People". S. VI. Manches aus Furcht vor Mifsbrauch zu "abstruse" Geschriebene sei hier ausgelassen worden. Wie diese Erklärung zeigt, haben wir es also nur mit einem Auszuge zu thun, der, das sei hier noch bemerkt, die auf Astrologie gegründeten Ansichten, die verschiedenen Recepte u. s. w. nicht mittheilt. Doch ist er weit entfernt, alle medicinischen Rathschläge des Buches zu verwerfen, vielmehr "For a Confirmation of the profitable use of Vomiting, the Translator thinks fit to add the following Observations" (S. LXV), welche sich auf von Lord Cambden, the late famous Dr. Rugely und Kaiser Aurelian beobachtete Gesundheitsregeln beziehen, die ihren Abschlufs in dem Satze finden: "And to conclude, we find Vomiting recommanded, Ecclesiasticus, Chap. 31, Ver. 21: If thou hast been forced to eat, go forth, vomit, and thou shalt have rest".

Nachdem wir so einen Beitrag zur Geschichte des Buches geliefert, wollen wir jetzt eine genaue Analyse des Inhalts der Escorialübersetzung geben.

Das Buch beginnt mit einem Briefe, welchen dem „Guido [1]) varon noble de la ciudat de Valencia alabado

[1]) Ueber diesen Guido spricht Jourdain Recherches sur les traductions d'Aristote, Paris 1843, S. 147 folgende Vermuthung aus: «Guido ne serait-il pas le prélat désigné par la lettre initiale G, dans une charte de vente faite par Ham, connétable de Tripoli, aux Hospitaliers qui porte la date de 1204?» Dagegen spricht nicht die Erwähnung des Buches in der Disciplina clericalis, denn Petrus Alfonsus

princep Phelip muy chico de los suos letrados enuya", fol. 254 r. Der Letztere, welcher in seinem Herrn die in den einzelnen Heiligen des Alt. Testaments hervortretenden Tugenden vereinigt sieht, sagt dafs „como yo fuese con uos cerca de Antiochia" (fol. 254 v.), das Buch gefunden worden sei. Von dieser „piedra muy preciada de la filosofia" heifst es: „plazio a ura senyoria que se translatase de la lengua de Arabia [1]) en lengua latina" [2]), fol. 254 v. Daher übersetzte Philipp es: „de romance arabico en latin [3]), fol. 254 v. Aristoteles habe das Buch, das der Uebersetzer, doch sieht man nicht recht wie, in 10 Tractate der leichteren Uebersicht wegen getheilt, auf Bitten Alexanders verfafst, aber um die Geheimnisse nicht Allen zu verrathen, sich einer dunklen Ausdrucksweise bedient. Sodann wird ein Inhaltsverzeichnifs von 75 Capiteln gegeben, welche Eintheilung jedoch die Handschrift selbst nicht streng einhält. In den lateinischen Drucken von 1501 und 1520 begegnen wir derselben Unregelmäfsigkeit, denn, während die Capitelangabe deren 84 aufzählt, sind in den Büchern selbst viel mehr bezeichnet. Auffallend ist, dafs nach allen drei Verzeichnissen auf das Capitel über die Physiognomie, das letzte des ganzen Werkes, noch zwei oder drei folgen sollten, in der spanischen Handschrift: „De la iustiçia — De los bienes que naxen de iustiçia — De la ley del rey", fol. 255 v., in den lateinischen Ausgaben: „De iusticia et de bonis que sequuntur ex eo — De circulo et exemplo iusticiae". Der lateinische Text stellt, um das noch zu erwähnen, nach den Lehren über die Eigenschaften der Steine und Pflanzen ein eigenes in der Inhaltsübersicht nicht erwähntes Capitel: De justicia et ejus commenda-

könnte auch eine andere Recension als die lateinische benutzt haben, wohl aber der Umstand, dafs im 12. Jahrh. Pierre de Vernon, der schwerlich nach einem andern als lateinischen Texte sein Gedicht abfafste, schon einen solchen gekannt haben mufs.

1) Handschrift: de la lengua latina de Arabia.

2) Pariser Ausgabe von 1520, fol. II v.: ut transferretur de lingua arabica in latinam.

3) Pariser Ausgabe von 1520, fol. II v.: de arabico idiomate in latinum.

tione (auch in der französischen Uebersetzung von 1497, obwohl nicht ganz in Uebereinstimmung mit dem lateinischen Texte, vorhanden: „De la forme et manière de justice"), von welchem die spanische Uebersetzung nur wenige Sätze bringt. Der von Kausler benutzte lateinische Druck hat vierundsiebzig vgl. a. a. O. S. 330, der von Hofmann erwähnte zweiundsiebzig Capitel. Vgl. Sitzungsberichte der bayer. Akademie, 1867. II, Heft 1, S. 169, Note.

Nach der ersten Einleitung, welche übrigens in vielen Manuscripten fehlt, und welche auch die französische Uebersetzung von 1497 und die englische von 1702 wegläfst, kommen wir an folgenden Prolog:

„Del proemio de vn doctor alabando ad Aristotiles"[1]). Der Verfasser beginnt: „Dios todo poderoso guarde el nuestro rey et guarde la gloria de los credientes et confirme el su regno pora defender la ley diuinal suya et la faga durar pora exalçar la onor et gloria de los buenos, yo su sieruo siguient el mandamiento a mi comendado atorgue et di la obra pora demandar las buenas costumbres et pora el regimiento de la senyoria el qual libro es clamado secreto de los secretos el qual conponio Aristotiles, princep de los filosofos, fillo de Nicomato [fol. 256 v.] ... et conpoiuolo al su discipulo grant enperador Alexandre, fillo de Filipp, qui fue rey de los Griegos, el qual Alexandre dizen que crebo dos cuernos, et aquestos dos cuernos fueron el regno de Persia et el regno de Media los quales el gano del rey Dario." fol. 257 r. So weise sei Aristoteles gewesen, dafs „muytos de los philosofos" ihn zu den Propheten gerechnet, dafs die alten Bücher der Griechen behaupten, Gott habe dem Aristoteles seinen Engel gesandt, welcher ihm gesagt: „mayorment te clamare angel que no onbre", und „es una opinion dubdosa la qual afirma que el puya al çielo ardient en colupna de fuego". fol. 257 r. So lange Aristoteles gelebt, „fue sano Alexandre por la guarda de sano consello et por

[1]) Da die Capitelüberschriften dem gröfseren Theile nach aus dem Inhaltsverzeichnisse fol. 255 v. — 256 v. haben genommen werden müssen, weil sie im Buche selbst fehlen, so ist bei Anführung derselben nicht auf die Handschrift verwiesen worden.

aquesto Alexandre subiugo asi las ciudades et uincio et gano todos los regnos" fol. 257 r. Aristoteles schrieb auch viele Briefe, so eine Antwort auf folgendes Schreiben des Alexander in Betreff einer beabsichtigten sehr summarischen königl. Regierungsmaſsregel: „O doctor, noble gouernador de insticia, yo declaro a la tu sanieza que yo falle en tierra de los Persanos vnas gentes abastantes de razon et de entendimiento traspassable, estudiantes en senyorearse sobre los otros et mas ganar el regno, por la qual razon nos auemos ordenado et propuesto de matar los a todos, porque, lo que te paresçe sobre aquesto, declara nos lo por tus letras". fol. 257 v. Aristoteles aber erwidert kurz: „O Alexandre, si tu puedes mudar el ayre de aquesta tierra et el agua et la ordenacion de las çiudades, aquella ora cumple tu uoluntat, et si aquesto no puedes fer, ensenyorate sobre ellos con buenas obras, et huyr los as mansament; si aquesto faras, auras sperança que con la ayuda de Dios todos seran a tu iusmesos et a tu uoluntat, et por la amor que auran en tu, ensenyoriar te as de ellos manssament et simple". fol. 257 v. Alexander befolgt den Rath und „los Persianos eran mas obedientes al imperio et al senyorio de Alixandre que todas las otras naciones". fol. 258 r.

„Del prologo de Johan el qual traslato el libro" handelt „de como Johan componedor de la present obra trobo aquesti libro". fol. 258 r. Dieser „muy sauyo interprectador de las lenguas" erzählt, wie er ausging das Buch zu suchen, welches er endlich in dem Sonnentempel — ein solcher hier vermuthlich genannt in Hindeutung auf den so berühmten in Heliopolis — fand, und „translatelo primerament de lengua griega en caldea et de la caldea en arabica" [1]). fol. 258 r. Hieran schlieſst

[1]) Pariser Ausgabe von 1520, fol. V v. transtuli ipsum primo de lingua graeca in romanam deinde in arabicam. Nach dem spanischen Texte verhielte sich die Sache also der Art, daſs zunächst Johann, welchen beiläufig bemerkt der latein. Druck als „filius Patricii" bezeichnet, das Buch aus dem Griechischen ins Chaldäische und aus diesem ins Arabische, nachher aber Philipp das Buch aus der letzteren Sprache

sich unmittelbar die Uebersetzung des Buches, in welchem Aristoteles in Form eines Briefes auf Alexanders Bitte, welcher in den Eingangsworten gedacht wird, seine geheime Weisheit niederlegt. Wegen dieser Einkleidung der Sache hat das Secretum auch neben dem zweiten Titel: „De regimine principum", noch den einer „Epistola Aristotelis ad Alexandrum". Vgl. Panzer ann. typ. I, 336, Nr. 447. Jedoch ist dabei wohl zu berücksichtigen, dafs der letztere Titel auch der Titel eines Auszugs aus dem Secretum ist, welcher genauer so lautet: „Aristotelis ad Alexandrum de sanitate tuenda epistola" [1]), entlehnt

---

ins Lateinische übersetzt habe. Damit stimmen die meisten lateinischen Handschriften, so Nr. 6298 der grofsen Pariser Bibliothek, fol. 163 r. Sp. 1: „transtuli ipsum primero de graeca lingua in caldaicam et de hac in arabicam". Diese Reihenfolge der Uebersetzungen scheint auch Fabricius nach Michael Wander anzunehmen. Vgl. Biblioth. graeca ed. Harles, III, S. 284, Anm. Dagegen drückt sich Poridad de las Poridades, die andere Recension des Werkes, so aus: „a trasladarlo de lenguaje de gentiles en latin e de latin en arauigo". L-III-2, fol. 2 r. Am Weitläufigsten wird die Sache jedenfalls von dem oben genannten John Shirley dargestellt, indem er meint, das Buch sei übertragen worden „out of the literal language of Caldee into Ebrewe, out of Ebrewe into Greke, out of Greke into Arabesk, out of Ebrayeke into Latyne, out of Latine into Frenssh and out of Frenssh now it is translated into our reude volgaries moders tonge". Vgl. Nr. 5467, fol. 216 r. der Aditional manuscripts of the British Museum acquired in the years 1783—1835. Vgl. auch die S. 164 gegebene Notiz des italienischen Manuscripts im Besitze der Pariser Bibliothek. Wie es sich nun in Wahrheit mit den Uebersetzungen verhalten, wird wohl nie mit unbedingter Sicherheit festgestellt werden können. Nur so viel scheint gewifs, dafs das Grundwerk, wenn anders, was kaum anzunehmen, Hammer es nicht fälschlich aus arabischen Quellen entspringen läfst, in arabischer Sprache geschrieben, dafs es aus dieser ins Hebräische, und dann ins Lateinische und aus diesem letztern in die verschiedenen neueren Sprachen übertragen worden. Sehr wahrscheinlich ist das frühere Vorhandensein einer griechischen, weniger das einer chaldäischen Uebersetzung, wenn auch die Möglichkeit der Existenz einer solchen durchaus nicht in Abrede zu stellen ist.

[1]) Das britische Museum, das ich allein berücksichtigen kann, besitzt von dieser Schrift zehn, theils aus dem vierzehnten, theils aus dem fünfzehnten Jahrhundert stammende Handschriften: in der Sloane Collection zwei Exemplare: Cod. 282, art. 17, fol. 123 r. — fol. 124 r. Cod. 420, art. 20, fol. 180 r. — fol. 183 v. — in der Harleian Biblio-

aus den Kapiteln: De regimine sanitatis und De his quae macerant corpus. Nach dem in einigen Handschriften diesem Auszuge vorangehenden Briefe an eine Königin von Spanien zu schliefsen (vgl. Nr. 360, fol. 47 v. Sp. 1 der Biblioth. Burneiana im britischen Museum), verfertigte diese Epistola auf den Wunsch jener Fürstin, ihr einige Vorschriften mitzutheilen, wie sie sich eine gute Gesundheit erhalten könne, ein spanischer Arzt Johannes. Dieser Johannes Hispalensis oder Hispanus ist in der That oft mit dem Johannes der zweiten Einleitung des Secretum verwechselt worden, wie schon Kausler vermuthete. Vgl. Kausler, Denkmäler altniederl. Sprache und Literatur, S. 293. Endlich ist noch eines vierten Titels: „Liber moralium" mit oder ohne Zusatz von De regimine principum zu gedenken. Vgl. Haenel, Catal. Sp. 462. Ebert, Beschreibung der Dresdener Bibliothek, S. 256, Nr. 78. Lat. Druck von 1520, fol. 115 r. Ob dem einmal vorkommenden spanischen Titel: „Libro de los ensennamientos y castigos que Aristóteles enbio a Alixandre" (vgl. Cod. h-III-1, fol. 75 r. der Escorialbibl.) ein lateinischer entspricht, habe ich nicht feststellen können.

---

thek drei Exemplare: Cod. 978, art. 11, fol. 20 r. Sp. 1—fol. 21 r. Sp. 2. Cod. 2558, art. 22, fol. 194 r. — fol. 195 r. Cod. 3719, art. 5, fol. 31 v. Sp. 2—fol. 32 v. Sp. 2. — in der Arundel Bibliothek drei Exemplare: Cod. 123, fol. 71 v. — 73 r. Cod. 185, fol. 1 r.—fol. 2 v. Cod. 459, fol. 69 v. Sp. 1—fol. 70 r. Sp. 2. — in der Burney Bibliothek zwei Exemplare: Cod. 350, S. 262, Sp. 1—S. 263, Sp. 2. Cod. 360, fol. 47 v. Sp. 2—fol. 52 v. Sp. 2.

Von diesen Handschriften geben nur einige den vor der Epistola befindlichen, an eine ungenannte spanische Königin von Johannes Hispalensis gerichteten Brief, dessen Anfang Jourdain, Recherches sur les traductions latines d'Aristote, S. 117 mittheilt. Hierbei sei jedoch bemerkt, dafs es scheint, Jourdain vereine in der Person des Johannes zwei verschiedene Persönlichkeiten, denn die in den beiden von ihm angeführten Stellen des Nicolaus Antonius (Biblioth. vet. tom. I, p. 485; tom. II, p. 370) genannten Johannes Hispal. sind streng zu scheiden. Welcher von den beiden, ob der Erzbischof oder der Johannes Hispalensis, dessen Lebensverhältnisse gänzlich unbekannt sind, die Epistola geschrieben, mufs ich dahingestellt sein lassen, da mir die von Jourdain a. a. O. S. 115 angeführten Werke, welche übrigens sich für den unbekannten Johannes entscheiden, nicht alle zur Hand sind.

„Respuesta de Aristotiles ad Alexandre." In dieser Antwort, welche also genauer das eigentliche Buch bildet, erklärt der Philosoph dem Könige zunächst, dafs es ihm wegen seines Alters unmöglich sei, zu ihm zu kommen; er wolle ihm aber mittheilen, was er zu wissen ihm den Wunsch ausgesprochen, jedoch müsse das geschehen, „por enxienplos scuros et por senyales, car yo temo muyto que aquesti libro uenga en magnos de los infieles". fol. 259 r. Hieran reihen sich noch einige Rathschläge über das Verhalten der Könige ihren Unterthanen gegenüber.

„De las maneras de los reyes auaros et largos." Die Könige werden, je nachdem sie freigebig oder geizig in Bezug auf sich selbst oder auf ihre Unterthanen sind, classificiert und vor Geiz und Verschwendung als zwei gleich zu vermeidenden Lastern gewarnt. Der König solle sich hüten Unwürdigen Gaben zu spenden, wohl aber in Zeiten der Noth seinen Unterthanen beistehen. Schon Hermogenes empfehle dem Herrscher „que se abstiene de los aueres et possessiones de sus subdictos". fol. 261 r. Denn, wenn derselbe seine Unterthanen beraube, sei dies der Verfall seines Reichs.

„De la doctrina de Aristoteles et de sus virtudes et de sus pecados." Die Lehre besteht besonders in „gualardonar aquellos que mereçen algun bien et perdonar la iniuria et honrrar a los que lo mereçen et acorrer a los simples et conplir los fallimientos de los no sabientes et responder a los saludantes et refrenar la lengua" fol. 261 v. und ähnlichen wohlgemeinten Rathschlägen.

„De la intencion final la qual deuen auer los reyes." Vorzüglich sei nach einem guten Namen zu trachten: „Pues el comienço de la sauieza del entendimiento es seso et deseo de la buena fama la qual se gana por regimiento et senyorio; si por aquesta razon la senyoria et el regimiento es ganado, es bueno, en otra manera no es ganamiento de fama, mas es inuidia et engendra mentira, la qual es rayz de las cosas mal trahibles et es madre de pecados, la enuidia engendra murmuraçion et maldezir de otro de çaga, et aquesti maldezir engendra mal

querençia, la malquerençia engendra iniuria, la iniuria engendra contumaçia et dureza, la contumazia engendra sanya, la sanya engendra maltractamiento, el maltractamiento engendra enemistança, la enemistança engendra batalla et destruye la ley et struye las çiudades; aquesto es contra dereyto natural et lo repugna et contradize a la natura, destruye todo el cuerpo. Et pues studea et ama el deseo de la buena fama, porque el deseo de la buena fama engendra la uerdat, et la uerdat [fol. 262 r.] es raiz de las cosas alabables et es madre de todas buenas cosas, porque la uerdat es contraria a la mentira, et la buena fama engendra la iustiçia, et la iustiçia engendra la confiança, et la confiança engendra la largueza, la largueza engendra la familiaridat, et la familiaridat [engendra] la amistança, la amistança engendra el consello et la ayuda, et en uerdat por aquesto fue stablido el mundo et por esto fueron feytos los onbres. fol. 262 v. Aehnlich sagen die Bocados de Oro im 14. Capitel: De los dichos e castigamientos de Arístotiles der Toledaner Ausgabe von 1510, fol. 27 r. Sp. 2. Por non vsar hombre el señorio assi como deue, nasce embidia, e de la embidia nasce mentira, e de la mentira nasce aborrecimiento, e del aborrecimiento nasce tuerto, e del tuerto nasce enemistad, e de la enemistad nasce la lid, e la lid desfaze la ley e estraga lo poblado. Por vsar hombre el señorio como deue, nasce verdad, e de la verdad nasce derecho, e del derecho nasce el amor, e del amor nasce dar e defender, e con esto se mantiene la ley e pueblase el reynado.

„De los males que se siguen de la cobdicia carnal", aus welcher die verschiedenartigsten Uebel hergeleitet werden, deretwegen „el cuerpo corrumpible alegrar se a et l'entendimiento entristecer se a." fol. 262 v.

„De la sauieza del rey." Diese zeigt sich in weiser Rede. Der Herrscher solle sich dem göttlichen Gesetze unterwerfen, denn „el que torna su ley [1]) en seruitut et la iusmete a su regno et a su senyorio, traspasador es

---

[1]) Pariser Ausgabe v. 1520 fol. IX. v. qui vero in seruitutem redigit divinam legem subjiciens eam regno suo.

de la uerdat et menospreçiador de su ley; el que menospreçia su ley es menospreçiado de los honbres et es condepnado en la ley." fol. 263 r. Weise Philosophen empfehlen den Königen „temprarse a los stablimientos de la ley", in welchem Falle die Unterthanen willig gehorchen werden, aber „si el Rey se muestra religioso tan solament en l'aparença et en las sus obras sia malo, como las malas obras sian cosa greu seyr encubiertas et no sabidas, aquesti tal sera mal trahido de Dios . . . pues no es trasoro, ni otra cosa que pudies conprar la buena fama". fol. 263 r. „Apres todo conuiene al Rey honrar los honbres scientes et los religiosos et exalçarlos et disputar con ellos et mouer les questiones dubdosas et demandar honestament et responder sauiament et los mas scientes et mas nobles honrarlos mas a cada huno segunt su estado". fol. 263 v.

„De la santidat del rey". Es geziemt sich auf kommende Ereignisse Bedacht zu nehmen, den Zorn zu bemeistern, und sogleich an die Ausführung dessen was vortheilhaft ist zu gehen.

„Del ordenamiento real". In der Pracht der Kleider muſs der König Alle übertreffen.

„De la contenencia o acabtenimiento del rey." Quanto es cosa muy fermosa et honrada en el rey abstenerse et guardarse de muyto faular sino en grant neçessidat, millor cosa es que las orellas de los honbres sean cobdiçiosas de huyr las paraulas del rey que no que sian fartas de sus paraulas." fol. 264 r. Vgl. Las siete Partidas. Part. II^a^. tit. IV°. ley II^a^. Palabra es muestra del coraçon, et sobre esta raçon fablo Aristotiles al rey Alexandre como en manera de castigo, que non convinie al rey de seer muy fablador, nin que dixiese a muy grandes uoses lo que oviesse de deçir fueras ende en lugar do conuiniesse, porque el uso de muchas palabras enuilesçe al que las dice. Auch soll der König nicht vielen Verkehr mit seinen Unterthanen haben, damit diese ihn nicht verachten. Sehr weise verordneten die Indier, daſs der König nur einmal des Jahres sich dem Volke zeige. Dann erschien er aber im höchsten Glanze,

Alle beglückend. Es wurden Geschenke ausgetheilt, die geringeren Verbrecher aus dem Kerker entlassen, die Steuern heruntergesetzt und den Kaufleuten Begünstigungen gewährt. Einer der Grofsen des Reiches pries die Thaten des Königs, dessen Ruhm unter solchen Umständen natürlich wuchs. Vgl. Castigos e Documentos del Rey Don Sancho, cap. LVIII im 40. Bande der Biblioteca de autores esp. Escritores en prosa anteriores al siglo XV, S. 186, wo diese Stelle mitgetheilt wird. Uebrigens kann man sich kaum erwehren, hier einzelne Anklänge an das von Diodorus Siculus, I, 70 über die ägyptischen Könige Gesagte zu finden. Vielleicht dafs der Verfasser ägyptische Weisheit lehren wollte, wie ja auch das Buch im Sonnentempel gefunden wurde. Auf Aegypten scheint ferner der Umstand hinzuweisen, dafs dem Könige empfohlen wird, in der Musik Erheiterung zu suchen. „Las riquezas que no han cuerpo", heifst es weiter „et la uida que no se puede mudar que es en el regno perdurable", fol. 265 r. solle der König lieben, und „sei aparellado a perdonar ad aquellos sobre qui seras uencidor". fol. 265 r.

„De la castedat del rey." Diese besteht darin, dafs der König sich von den Frauen fern hält. Um die Zeit angenehm auszufüllen, wird dem König angerathen, Getreue zu haben „con los quales se delectara con desuariados sturmentes". fol. 265 v. Vor dem Weine müsse er sich aber hüten, obwohl er seinen Vertrauten den Genufs desselben zu gestatten habe. Darauf, was die durch den Wein Erheiterten sagten, solle er genau achten. „Et quando seras entre tus ricos honbres, honra los sauios et a todos los que tu veras dignos de honor por sus mereçimientos, et ten a cada huno en su estado, et conuida uno et cras otro, oy uiste a uno et cras a otro, . . . no sea ninguno que no sienta tu largueza et la piedat de tu magestat." fol. 265 v.

„De la discreçion del rey." Es will sich durchaus nicht für den König schicken, oft zu lachen, denn er soll Allen ein gutes Beispiel geben. Wer sich gegen ihn vergeht, mufs bestraft werden, aber dabei ist zwischen

Vornehmen und Geringen ein Unterschied zu machen, auch ist darauf zu sehen, ob es aus Miſsachtung oder aus Irrthum geschehen. Alexander solle die Herzen der Unterthanen an sich zu fesseln suchen: „O Alexandre, conuierti a ti los coraçones de tus subditos, et tira et aparta las eniurias et las cosas contra iustiçia et razon; non quieras dar manera a los onbres de faular contra tu, porque el pueblo menudo a las uezes puede dezir lieument cosa razonable, asi faula et obra sabiament que no puedan dezir res contra tu, et assi euitaras a ellos fazer su uoluntat". fol. 266 v. Zu dieser Stelle bieten die Bocados de Oro im XIV. Cap. de los dichos e castigamientos de Aristotiles, fol. 28 r. Sp. 2 der Toledaner Ausgabe von 1510 eine interessante Parallelstelle: „pugna de ser señor de sus (der Völker) coraçones por fazer bien que sepas que quanto el pueblo podra dezir, podra fazer. Pues pugna que no digan, e asegurar te has que no fagan". Der lat. Text der Pariser Ausgabe von 1520 hat, so viel ich nach meiner, die ganze Stelle nicht umfassenden Notiz über dieselbe geben kann: „quia vulgus quicquid potest dicere de te, de leui potest facere". fol. XII v. Weiter wird dann vom Könige gesagt: „Leido es que el rey es en el regno como la pluuya en la tierra la qual es graçia de Dios". fol. 266 v. Trotzdem daſs durch den Regen die Gewässer anschwellen und viel Schaden angerichtet wird, sehen die Menschen doch über diese zufälligen Nachtheile desselben hinweg: „Et el enxienplo del rey es conparado a los uyentos los quales uientos Dios alto enuya del trasoro de la misericordia". fol. 266 v. Auch die Winde schaden, aber Gott, obgleich die Menschen ihn anflehen, dem Sturme Halt zu gebieten, läſst diesen ebenso wenig aufhören, als die Hitze im Sommer oder die Kälte im Winter, trotz der daraus entspringenden Nachtheile.

„De la misericordia del rey." Im Hinblick auf die Armen und Bedürftigen solle Alexander Vorräthe anlegen, um zur Zeit der Noth von diesen spenden zu können. Manchmal habe Aristoteles dem König gerathen, kein Blut zu vergieſsen, „no quieras tomar el oficio diui-

nal que no es dado a tu aquesto; guarda quanto poras de derramar sangre de honbre". fol. 268 r. Hermogenes, der stets als höchste Autorität angeführt wird, schrieb schon wie „las uirtudes de los çielos claman a la magestad diuinal diziendo: „O senyor, o senyor, el tu sieruo quiere seyr semblant a tu". Et si iniustament lo mata, el creador muy alto respondera: „Porque mato, sera muerto en uengança et yo galardonare". Et tantas uezes las uirtudes del çielo representaran a Dios la muert de aquel entro a que faga uengança del matador, et sera uno de los que han de durar en las penas perdurables". fol. 268 r. Bei jeder Bestrafung sind genau alle Umstände zu berücksichtigen. Der niedrig Stehende ist nicht zu verachten, da er sich vielleicht noch zu hohen Ehren emporschwingen wird.

„De la fe que deue guardar el rey." Sapias que por la fe se faze el aiuntamento de los honbres et el poblamiento de las ciudades et el comun de los uarones et el senyorio del rey; por la fe et omenage son tenidos los castiellos et las çiudades son guardadas et los reyes senyorean, et [si] tu tiras et quebrantas la fe, todos los honbres se tornaran al stado antigo, es a saber, semblantes a los animales brutos et a la semblança de las bestias, et assi guarda que no crebantes tu fe, quando la auras dada et guarda lealment tu iura." fol. 268 v. Nur in den äufsersten Nothfällen geziemt es dem Könige zu schwören. Oft würden Staaten zerstört, weil deren Herrscher „usauan de iurar por enganyar los honbres". fol. 268 v.

„Como aucmentar et exalçar las sçiençias et los studios el rey." Stablesçe studios en tus çiudades, et manda a tus subditos que muestren a sus fillos sçiençias et que los fagan studear en las liberales artes et en las nobles sçiençias." fol. 269 r. Die der Studien sich befleifsigen, müssen in jeder Rücksicht begünstigt werden. Daraus entspringt für den König auch ein grofser Vortheil „¿quien exalço el regno de los Griegos? ¿quien exalço los feytos suyos por todo el mundo? çertes aquesto fizo

la diligençia de los studeantes et la bondat de los sauios honbres que amaron las sçiençias". fol. 269 v.

„Del regimiento del cuerpo." Alexander solle sein Leben nicht den Weibern anvertrauen, ebenso wenig Einem Arzte allein. Ein treuer Diener möge stets alle Arzneimittel, die nur dem Rathe vieler Aerzte gemäfs anzufertigen seien, genau untersuchen. Ob er sich nicht erinnere, wie die „reyna de los de Nicomedia" ihm einst eine mit Schlangengift genährte Jungfrau gesendet, von deren tödtlicher Umarmung Aristoteles den Alexander gerettet. Vgl. Gesta Romanorum, cap. XI, und Castigos e docum. del rey Don Sancho, cap. LIX, S. 187 a. a. O.

„De la ora que se deue esleir en la astrologia pora proueyto et salut del cuerpo del rey." Nichts darf unternommen werden, ohne den Rath der Astronomen, den nur Unwissende verwerfen „que çierta cosa es que al poder del entendimiento ninguna cosa no es greu et todas las cosas son leugeras a saber por la carrera de la razon;[1]) son otros mas locos que dizen que Dios antes prouedio et ordeno todas las cosas en el comienço, porque dizen que no aproueyta coneçer las cosas que han de uenir, pues que de neçessidat an de uenir, et que no uale la su sçiençia de los astrologos, et çertes aquestos errados son, que maguer que las cosas auenideras sian neçessarias, enpero si son ante sabidas, mas leugerament seran sufiertas et mas sauiament el honbre hi prouide antes que uengan por manera que, quando uienen, no adanian en tanto asi como quando los honbres speran el hiuierno frio, aparellan las cosas calientes et se prouiden de lenia et de las otras cosas al tienpo neçessarias et fan por tal manera sus prouisiones que no son adanyados por el yuierno". fol. 270 v. Ebenso können die Menschen, wenn sie wissen, dafs Hungerjahre bevorstehen, ihre Vorkehrungen treffen. „Et los honbres deuen rogar al criador que es alto que por su piedat los guarde de los males que son a uenir, et que lo or-

[1]) Pariser Ausgabe von 1520. fol. XVI r. cuncta sunt scibilia etiam in via rationis.

...a puede mudar su
nal que no es dado a tu aque... ...rogar la piedat dimi-
de derramar sangre de ho... ...s por d'ayunos et otros
der stets als höchste... ...limosnas et por otros bie-
schon wie „las uirt... ...r perdon de sus peccados
diuinal diziendo: ...ella ora Dios todo poderoso
seyr semblant a ... 271 r. Folgt nun eine Erklärung,
dor muy alto r... ...zu verstehen ist.
uengança et ... de la sanidat" handelt von dem
des del çie... ...Gesundheit, welche ohne Beihülfe
entro a q... ...zu erhalten Aristoteles dem Alexander
los que... ...zu offenbaren verspricht. Zunächst gibt er
Bei je... ...allgemeine Gesundheitsregeln, welche be-
rücks... ...Mässigkeit im Essen und Trinken einschärfen
ach... ...Ypocras el qual guardaua las dietas por las
sc... ...flaqueza de su cuerpo; al qual dixo un su
...: „O doctor noble, si quisieses bien comer, no
...tan grant flaqueza del cuerpo". Respondiole Ypo-
...cras et dixo: „O fillo quiero comer, porque uiua, et no
quiero uenir, porque coma." fol. 272 v. Denselben Spruch
bringen, wie schon erwähnt, die Boc. de Oro fol. 24 r.
Sp. 2, vgl. S. 136. Hieran schliefsen sich Vorschriften für
den, dessen „cuerpo es caliente et uaporoso" oder „apre-
myado et seco", oder dessen „stomago sera calient et fuert
et bueno" oder „frio et flaco", indem zugleich die Zeichen
eines guten und schlechten Magens gegeben werden.

„De la epistola la qual no puede seyr comparada a
preçio en la qual tracta en cuantas maneras se guarda
la salut et la regla de beuir." Gesundheitsvorschriften
von so allgemeiner Natur, dafs sie kein besonderes In-
teresse gewähren.

„De la manera del dormir." Quando auras comido,
anda hun poco, apres durmi tempradament et iazi una
ora sobre el costado dreyto et despues sobre el costado
ezquierdo." fol. 275 r. Und „mas aproueyta el comer de la
tardi que el de la manyana." fol. 275 v. ein Satz, der
weitläufig aus der Natur des Magens bewiesen wird.

„De la costunbre que deue onbre guardar." Es sei
nicht gerathen, eine lang beobachtete Gewohnheit plötzlich

ändern. Wer gewohnt ist, zweimal des Tages zu · darf nicht plötzlich nur einmal täglich essen, wenn .lt krank werden will.

„De los quatro tienpos del anyo et de las qualida-.s dellas. Del verano. Del estiuo. Del atupno. Del ynuierno." Die Dauer jeder Jahreszeit wird bestimmt, diese selbst beschrieben und endlich angegeben, wie in einer jeden zu leben sei. Die Beschreibung des Frühlings lautet folgendermafsen: „en aquesti tiempo la nueit et el dia son yguales en sus regnos, et el cuerpo comiença a reueuir, et el ayre crexe, et los uientos son sueltos, et las nieues regalan et corren a los baxos, et las fuentes manan, las humidades et frescuras son alçadas a las altezas de los arbores et a los altos de los ramos, las semientes se leuantan, et las miesses crexen, et enuerdescent los prados et son feyto bellos de nueuas flores los arboles, son afeytados los animales pora las yeruas de los prados, et los pastos son parellados, todas las cosas toman sus fuerças, cantan las aues et fazen buen son los ruysenyoles, et la [tierra] reçibe todo su ornamiento et toda su bellat (sic) et es feyta asi como sposa muy fermosa et assi como mançeba muy apuesta, aparellada de ornamientos et afeytada de diuersos colores." fol. 276 r. und v., welches Bild weiter durchgeführt wird. Im Sommer ist die Erde wie „sposa complida por cuerpo et por edat", fol. 277 r., im Herbste „fembra complida de su edat la qual a menester uestiduras, porque es ya uiella", fol. 277 v. und endlich im Winter „como ouella premyada, uiella, desnuda de lana, çerca de la muert". fol. 278 r.

„De las cosas que engruesan el cuerpo" und „De las cosas que aflaquexen et buytan el cuerpo" bieten zu keiner Bemerkung Anlafs, indem sie sich nur in Allgemeinheiten bewegen. Dasselbe gilt von „Del conocimiento de los quatro myenbros principales, Del mal de la cabeça et del remedio, Del mal de los peytos et su remedio, De la malantia de los oios et del remedio de aquellos". Die Capitelangabe unterläfst den vierten Theil anzuführen; es erhellt jedoch aus dem Werke selbst,

dafs die „companiones" als solcher angesehen werden. Dann wird „Del conoscimiento de las viandas, Del coneximiento de las aguas" und „Del coneximiento del vino" gehandelt, worauf wieder von dem, was den Körper stärkt und schwächt, gesprochen wird.

„De los banios." El uanyo es una de las marauillosas cosas de aquesti mundo, porque es edifficado segunt los quatro tienpos del anyo, car la cosa frida es dada al ynuierno, la cosa tibia al uerano, et la calient al stiuo, et la seca al atupno, et pues de grant saber es fazer quatro stancias en el uanyo assi que la primera sia frida, la segunda tibia, la terçera caliente, la quarta seca." fol. 285 r. Wie dies zu erreichen sei, wird auseinandergesetzt und der Nutzen des Bades, dessen Beschreibung nicht undeutlich den orientalischen Ursprung des Buches erkennen läfst, hervorgehoben.

„De la arte de confacionar medicinas et por quanta maneras se conponen." Nach vorhergegangener gehöriger Anpreisung der „grant mediçina la qual es dicta gloria et alabança que no puede seyr stimada et la qual es clamada trasoro de los filosofos" fol. 286 r., von welchem Schatze unglücklicher Weise der Verfasser nicht zu sagen weifs, ob ihn Adam, Henoch oder Hermogenes entdeckt hat, werden neun Recepte gegeben, deren gar wundersame Zusammensetzung uns einen gerade nicht sehr beruhigenden Blick in die Geschichte der Heilmethode thun läfst. Selbst die Pariser Ausgabe von 1520 bringt noch alle Vorschriften! Freilich sollen auch die Wirkungen der Medicin für den menschlichen Körper der Art sein, dafs man gar nicht begreift, wie ein Mensch bei richtigem Gebrauch derselben nach dem Essen überall krank werden kann. Es ist mit einem Worte ein Universalmittel.

„De la sangria et quales oras hi son conuinientes." Natürlich spielt auch hier wieder die Astrologie herein, es werden daher die Constellationen genau beschrieben, welche dem Aderlassen günstig und ungünstig sind. Wie man diesen Mittheilungen höchstens nur ein geschichtliches Interesse abgewinnen kann, so ist auch dieses allein

rege bei dem Lesen des über die Steine Gesagten, das wir daher getrost zugleich mit den Bemerkungen über die Pflanzen, welche auch wie die Steine geheimnifsvolle Kräfte besitzen, übergehen können, da wir keine Belege für die menschliche Leichtgläubiekeit hier sammeln.

Nach einigen mystischen Bemerkungen über die Entstehung der Substanz, welche Ausdehnung hat, aus der einfachen unter Vermittlung einer zwischen beiden stehenden Substanz, „alma" genannt, in welcher Ansicht möglicher Weise gnostische Lehren sich wiederspiegeln, wird über die Himmelssphären gesprochen. Daran schliefst sich eine Lehre über den Ursprung der Seele und deren Eigenschaften, „tu anima es una uirtud natural et spiritual nasçida de la intelligencia del entendimiento de Dios et ha dos uirtudes". fol. 295 v., die dann wiederum andere „virtudes" besitzen. Die Seele nun durchläuft im menschlichen Körper verschiedene Stufen, welche durch das vierte, zwölfte, fünfundzwanzigste und vierzigste Lebensjahr bezeichnet werden. In diesem letzteren „viene una virtud real et leal, et gana otro regno entro a la fin de su uida, et pues si la anima sia acabada et complida ante que se parta de su cuerpo, sera reçebida de la uirtud uniuersal, porque es exalçada por ella; et por aquella mesma es trayda [a] [1]) la perfeçion muy alta, et aquellora gana otro reyno entro a que uenga a lo çierto de la intelligençia a la qual bien conplazio; mas sy no sera ahun acabada bien ell alma, deslenga [2]) entro al abisso de los infiernos, despues recibelo el regno de comienço sin esperança de plazer" [3]). fol. 296 r. Gott nun setzte die Seele in den menschlichen Körper, welchen er mit fünf Dienern, den Sinnen, versah, durch deren Vermittlung der Körper sich erhält, und der Seele, wie ausführlich beschrieben

[1]) Pariser Ausgabe von 1526, fol. XLIVr.: deducitur vsque ad supernam perfectionem. Wie hier, so kann auch an anderen Stellen der spanische Text nach dem lateinischen in einer Weise verbessert werden, welche darüber keinen Zweifel läfst, dafs dieser jenem zu Grunde liegt.

[2]) Pariser Ausgabe von 1520: dilabitur, fol. XLIV v.

[3]) Pariser Ausgabe von 1520: deinde recipit regimen ex capite sine spe placendi, fol. XLIV v.

wird, die Vorstellungen zugeführt werden. Doch nicht nur gibt es fünf Sinne, sondern auch fünf Planeten, um welche die Sphären sich bewegen, fünf allgemeine Dinge; ohne fünf Theile ist keine Pflanze vollkommen; der Ton der Musik ist fünftheilig, und „cinco son los dias de las nobles cosas et de todos los dias del anyo en la çaguera punta de Mayo".[1]) fol. 297 v. Es ist jedoch zu bemerken, daſs auch andere Zahlen in ähnlicher Weise empfohlen werden, so heiſst es fol. 306 r.: „la primera cosa sobre la qual son todas cosas es trinidat, et todas las cosas son pensadas por conto de çinco et son acabadas por conto de siete, porque siete son los çielos et siet son las planetas et siet son los dias, et el çerco de la luna es setenario etc." Anknüpfend an die Bedeutung der Fünfzahl sagt der Verfasser, daſs der Rathgeber des Königs auch fünf sein sollen. Dabei werden sehr feine Verhaltungsmaſsregeln entwickelt, damit jedesmal in einer Berathschlagung der beste Entschluſs gefaſst werde, der König aber nie den Anschein habe, als frage er um Rath. Uebrigens ist kein Mensch gering zu schätzen. Denn oft steigen Niedrige zu hohen Ehrenämtern empor, und Hochgestellte fallen. Es kommt Alles auf die Constellation an, unter der Jemand geboren ist. So erkannten Fremde, welche im Hause eines armen Webers übernachteten, daſs dessen so eben geborner Sohn Rathgeber des Königs werden würde. Daher waren die Bemühungen der Eltern, den Sohn das Handwerk des Vaters ergreifen zu lassen, vergeblich. Nur Studien beschäftigten den Jüngling, welcher später allerdings zu dem ihm bestimmten hohen Posten emporstieg. Dagegen war einmal ein Königssohn vom Schicksal zum Schmied bestimmt, und was der königliche Vater auch that, um seinen Spröſsling würdig zu erziehen, es gab eher keine Ruhe, als bis er auf den Ausspruch der in der Noth um Rath gefragten Astrologen seinen Sohn Schmied werden lieſs. Erst nach Mittheilung dieser Geschichten beginnt eine sehr

---

[1]) Quinque sunt dies nobilissimi de universis diebus anni in ultima parte Maii. Paris. Ausg. v. 1520, fol. XLV v.

genaue Aufzählung der wünschenswerthen Eigenschaften der königlichen Rathgeber. Freilich ist wohl nöthig aufzupassen, denn der Mensch ist ein gar wunderbar zusammengesetztes Wesen „es gosable como el leon, et es temeroso como la liebre, et largo et franco assi como el gallo, et scaso como el perro, et duro et cruel como el cieruo, et piadoso como la tortol, et maliçioso como la leona, et es privado de casa como la paloma, et es artero et enganyoso como la raposa, [1]) et sinple como el cordero, et quexoso et leugero como la rebeca que quiere dezir cabra montesa, et es perezoso ansi como el oso, et es precioso et amado como el elefant, et es vil et loco como el asno, et es obedient et humil como el pavo, et es loco como el aççor, et es proueytoso como la abbella, et es disoluto et uagabondo como el cabron, et es fuert et no domado como el toro, et es mudo asy como el pex, et es razonable asy como el angel, et es luxurioso como el puerco, et es maliçioso como el buho, et es proueytoso como el cauallo, et es danyoso como el sorç" [2]). fol. 302 r. Kurz, von allen Wesen findet sich Etwas im Menschen „por aquesto es llamado el honbre mundo menor, et nunca speres en el honbre que no creye tu ley, ny fies del. Guardate no te conteçça como conteçio a dos honbres que yuan camino, el vno era astrologo de part de Orient, el otro de India et era tanbien astrologo. Et el oriental caualgo su mula la qual auya criado a su uoluntad, et en la mula leuaua todas sus cosas neçessarias que auia menester al camino. Et el

---

[1]) Text: rabosa.

[2]) Vgl. Paulin Paris, Manuscrits français VII. N. 7304, dessen vierte Abhandlung S. 392: «Les enseignements Aristote, de quant natures contient l'homme en soy, selon Aristote». C'est d'abord une réunion d'axiomes qui placent en opposition les principaux vices et les principales vertus de l'homme. Ainsi:

L'homme est hardi comme lion,
Et est paoureux comme lièvre,
Large du sien comme gal,
Aver comme chien,
Dur comme corbeau,
Misericordieux comme tourterelle.

indiano [1]) yua a pie, no auya ninguna uianda, ny res. Et como yuan faulando, dixo el persano al indiano: „¿Quienta es tu ley et quienta [2]) es tu fe?" Respuso el indiano: „Creo que en el çielo es vn Dios el qual adoro, et del qual spero bien a la my anima, et spero gualardon pora aquellos que concuerdan con my en my ley; et la my creyença es que el que no es de my ley, conuien me a my deramar su sangre et el su auer et el su aççident, es a saber, la muller et los parientes et los padres. Et sobre todo maldita cosa es a my, sy yo le guardo fe, o si lo ayudo, o si le fago misericordia o le perdono. Aquesta es my ley, agora dime tu ley et tu creyencia". Al qual respuso el persano: „My ley es que quiero bien a my mesmo et a los fillos de mi ierno, et no quiero mal ad alguna criatura de Dios, ny quiero mal a los que creyen la my ley, ny a los que no la creyen, et creyo que he de guardar ygualdat et misericordia a toda cosa uiuient. Et eniuria alguna nunca plaze a (fol. 302 v.) my, et aun pareçe me a my que si alguna cosa de mal acaesçia ad alguno de las cosas viuientes, que aquel mal que acaesçe a my, et me conturba. Et cobdiçio bienauenturança et salut et saluaçion et todo bien que auyenga a todos los honbres generalment". Et aquella ora dixo el indiano: „¿Que cosa es, sy iniuria o offensa es a tu fecha?" El otro respuso et dixo: „Bien so çierto que en el çielo es Dios iusto, bueno et sabidor al qual cosa alguna no es encubierta, ny secreto ninguno no es çelado de las cosas que se asconden en las sus creaturas, el qual galardona a los buenos segunt sus bondades et a los malos segunt sus obras". Al qual dixo el indiano: „¿Pues, porque no guardas tu ley et no confirmas la tu fe et tu creyença por tus obras? Tu veyes que yo vo a pie, cansado et fambriento, et tu vas caualgando et farto". Al qual el persano respuso: „Verdat es." Et auallo de la mula, et dio de su vianda al indiano, et fartolo de comer et de beuer, et apres fizolo

---

[1]) In vielen Handschriften spielt ein Jude die Rolle des Indiers.
[2]) Vermuthlich ist quienha zu lesen.

caualgar en su mula. Et quando el indiano fue caualgando, dio de spuelas, et quexo la mula, et lexo star al persano, et el persano començo cridar et dezir: „Sperame, que me canso". Et el indiano dizia: „¿Yo no te dix ya my ley et la condiçion della? Et yo [1]) quiero semblantment confirmarla". Aquexaua la mula, et el otro seguia las pisadas del, et dixo: „O indiano, no me quieras dexar aqui en aquesti desierto, porque yo no muera de fambre, ny me fagan mal leones, ny otras bestias fieras. Ruegote que ayas misericordia de my". Mas el indiano no guardaua a ça-(fol. 303 r.)ga, ny curaua de sus dezires, ny nunca curo entro a que no lo vio, asy que el persano fue desesperado. Et recordose de su ley et de su fe et de su creyençia, et recordose de lo quel auia dito al indiano, es a saber que en el çielo es Dios iusto al qual ninguna cosa no es scondida, asy que alço la cabeça al çielo, et dixo: „Dios myo, tu conoxes que yo creo en tu et en la tu ley et en los tus mandamientos, santifique te asy como entendi, pues, senyor, da entender al indiano que yo no pereçca". Aquestas cosas acabadas el trobo el indiano derrocado de la mula con las piernas crebadas, et la mula andaua suelta, et como vio a su senyor plegosele, et el caualgo, et lexo alli el indiano con sus dolores. Et el indiano clamaua, et dizia: „O hermano, et auy misericordia de my, que me muero, guarda la tu ley que te a dado vitoria, porque tu me as uençido". Et aquellora el persano començo a maltrayr al indiano, et dixo: „Çertes tu me fus desconosxient et sin misericordia". Al qual el indiano dixo: „No me quieras reprender de la cosa passada, que ya te dix yo, que tal es my ley et my creyençia, et en aquesto fuy criado et trobe my padre et my madre et todo my linage". Aquellora vuo merçed del el persano, et leuolo en las ancas caualgando entro a que fueron al lugar donde yuan, et diolo en su casa. Et apres pocos dias murio, et el rey de aquella çiudat huyo lo que aquel persano auia feyto,

---

[1]) Der Text schiebt hier fälschlich ein „no" ein; Pariser Ausgabe von 1520: Et ego volo similiter confirmare eam. fol. L r.

fizolo venir dauant de sy, et fizolo bayle suyo porque asy seruaua su ley et por sus buenas obras (fol. 303 v.).

Den Regeln über die Wahl der Rathgeber folgen andere über die des „scrivano" und des „mensagero". welch letzterer „es huello suyo en las cosas que el (der König) no veye, et es su orella en las cosas que su senyor no huye, et es su lengua en su absencia". fol. 304 r. Vgl. Las siete Partidas. Part. II[a]. tit. IX[o]. ley V[a]. „E puso [Aristoteles] semejança de los consejeros al ojo por tres razones", welche das Secretum indessen nicht bringt; ley XXI[a]. „E por esso los puso Aristoteles en semejança de la lengua del rey, porque ellos han a dezir por el, alla do los embia, lo que el non les puede dezir. E otrosi fizo semejança dellos al ojo, e a la oreja del rey, porque ellos han de ver, e de oyr, alla do van, lo que el non ve, ni oye." Nach einigen Bemerkungen, die Art und Weise betreffend, wie das Wohl der Unterthanen zu fördern ist, so wie darüber, daſs der König sich nicht mit „conpradores" einlassen soll, spricht der Verfasser seine Ansicht aus, wie das Heer so einzutheilen sei, daſs in jedem Augenblicke eine gehörige Anzahl Truppen sich versammeln kann, zu welchem Zwecke er auch die nöthige Anweisung gibt. Dies bildet den natürlichen Uebergang zu einem Abschnitte über die Schlachtordnung, wie sie einzurichten und wodurch am Besten der Sieg gewonnen werden könne. Natürlich daſs auch ganz im Geiste des Buches groſses Gewicht auf den Einfluſs der Sterne gelegt wird. Dabei will ich zugleich darauf aufmerksam machen, daſs dem Alexander gesagt wird „conuien te auer hun sturmente con tu el qual fizo Temistius" fol. 306 v., mit welchem ein Heer sehr leicht versammelt werden kann, denn „el son de aquesti sturment es huydo por sixenta millas". fol. 306 v. Vgl. Fabricius, Bibl. graeca ed. Harles III, S. 283 und Dunlops Geschichte der Prosadichtungen, übersetzt von Liebrecht, S. 119, mit der Anm. 196.

„De la arte conoxier los onbres en sus qualidades." Dieser Physiognomik, welche auf „Filomon çaguero doctor del conto de los antigos" zurückgeführt wird, dient fol-

gende Geschichte zur Empfehlung: „Sapias que los diçiplos del sauio Ypocras pintaron la forma del en pargamino, et trayeron la a Philomeion, et dixieronle? ¿Que inmaginas en aquesta figura? et iutga nos las qualidades et las complexiones de aquel". Et despues el paro mientes a la composicion et a la ordenança de la figura, et comparo las partes a las partes del, et dixo: „Aquesti honbre es luxurioso, et es enguanyador, et es loco". Et aquellos quisieronlo matar, et dixieron: „O loco, esta es del mas digno et mas noble honbre que sia en aquesti mundo". Mas Philomon amansolos, et sosegolos, et dixo: „Aquesta figura es de honbre sauio. ¿Porque me demandastes aquesto de mi sçiençia? Yo uos dix aquello que y entiendo segunt mi saber". Apres quando uinieron a Ypocras, dixieronle lo que auian fecho et la respuesta que el philosofo auia feyto, a los quales dixo Ypocras: „Çertes, el uos dixo verdat de todo, que asi es, ni mas ni menos, mas ya pare mientes et pense estas cosas suzias seyr en mi, stablesçi et ordene regir la mi anima, et tireme de aquestas cosas, et uençi siempre la voluntad de mi cobdiçia" [1]). Et por aques- (fol. 309 v.) to esta cosa es a alabança et sauieza de Ypocras, porque la philosofia no es otra cosa sino abstinençia et uictoria de las cosas cobdiciadas". fol. 310 r. Diese Erzählung entlehnte aus unserm Buche Albert der Grofse, der vermuthlich veranlafst durch den Titel des von ihm für echt gehaltenen Werkes auch eines seiner Bücher Secretum Secretorum betitelt [2]); im Orient kommt sie bei Hadjy-

---

1) Handschrift: copdiçia.

2) Defsgleichen wählten wohl in specieller Beziehung auf unser Werk Thomas von Aquino und Egidius Romanus für ihre Schriften ähnlichen Inhalts den Titel: De regimine principum, welchem wir überdies noch in einem catalanisch geschriebenen Werke des Fray Francisco Ximenez, Bischof von Elena (Crestiá regiment de princeps, vgl. Amador de los Rios, IV, S. 140, Anm. 2), und in einem für den Infanten D. Pedro (als König der Grausame zubenannt), von Fray Juan García, auf Bitten des Bischofs Osma spanisch geschriebenen Auszuge aus des Egidius Werk wieder begegnen. Vgl. Amador de los Rios, IV, S. 339. Ueberdies vgl. VII, S. 110. Regimiento de Principes v. Gomez Manrique.

Kalfa und Abul Faradj vor. Vgl. Jourdain Recherches S. 344, wo auch das Nähere über Philemon, den Zeitgenossen des Hypokrates und dessen selbst ins Syrische übertragene Physiognomik angegeben worden. Von diesem Theile des Secretum übrigens müssen wir hier noch wahrscheinlich zwei Uebersetzungen in eine bisher noch nicht genannte Sprache, nämlich das Wälsche, anmerken. Vgl. den Catalogue of Addition to the Manuscripts of the British Museum in the years 1841—1845, wo die folgenden zwei Handschriften S. 357: Aristotle's Letter to king Alexander on the knowledge of human qualities. Welsh. 15034 und Instructions to the same on physiognomy etc. Welsh. 14912, written in the XIV century, aufgeführt werden, von denen wohl mit Recht vermuthet werden kann — denn da ich des Wälschen nicht mächtig bin, mufste ich mich mit dem Ansehen der Codices begnügen — dafs ihnen unsere Physiognomik zu Grunde liege.

In dieser, welche, wie diejenige des Aristoteles, selbst die Füfse und die Schritte behandelt, mögen wohl Nachklänge an die Lehren des griechischen Philosophen zu erkennen sein. Indessen dies im Einzelnen aufzuweisen, namentlich auch durch welche Vermittelung die aristotelischen Gedanken ihren Weg hierher gefunden, kann ebenso wenig unsere Absicht sein, als wir es für geboten gehalten zu untersuchen, ob sich nicht etwa sonst noch an die aristotelische Auffassungsweise erinnernde Ansichten ausgesprochen finden. Eine derartige Erörterung würde uns hier zu weit geführt haben. Es war daher um so mehr darauf zu verzichten, als das ganze Werk doch nie als auf aristotelischer Grundlage ruhend, sondern stets nur als ein fälschlich den Namen des griechischen Philosophen [1]) tragendes angesehen werden kann.

---

[1]) Diesen führt einmal das Buch selbst, aus der Rolle fallend, als Autorität an, es sagt nämlich: „Aristotiles muy sauio alabo muyto el uino et dixo: marauellosa cosa es como el honbre puede enfermar ny morir, el qual come buen pan de trigo et las carnes muy nobles et beue uino de buena planta" etc. fol. 283 v.

Obwohl der Leser mit der Sprache des Buches durch die oben mitgetheilten Auszüge aus demselben bereits bekannt geworden, scheint es dennoch nicht unpassend, in Folgendem auf die bedeutenderen Eigenthümlichkeiten derselben speziell hinzuweisen, so wie auch eine Liste der im Buche vorkommenden veralteten Wörter, zumal derjenigen aufzustellen, welche das in dieser Rücksicht sehr brauchbare Lexicon von Salvá, 3. Auflage 1851 nicht angegeben hat. Auſserdem nämlich, daſs wir die Wörter: animable, apres, aqueste, demandar, diçiplo, dir, ensemble, esleir, fer, frido, fruito, ginollo, goyo, letra im Sinne von Brief, malantia, malato, malenconia, malenconico, mege, meitad, natura, negregura, piede, pluuia, princep, punidor, qui, reguardo, somover, subjugar, tremer, y (für alli), yuierno u. a. finden, kommen noch folgende vor, welche Salvá nicht verzeichnet: aconseguir, agreviar, aguayto, alabable, amarellura, aprofitar, auantar, — badallar (gähnen), batalleroso, bienfablanza, buytar, buyto (vacuus), — cabtenimiento, çertes, colupna, conportament, crecible, cremar, curoso, — departible, dius (sub), diuso, dreturero, — emplir, enfitado (si alguno pleno o enfitado entrara en vanio fol. 279 r.), enganyable, engruesar, esdeuenimento, esdeuenir, esdeuenidero, esgastamiento, esmaginar, espedir (tu negocio fol. 306 r.) estiuo (Substantiv), estruimiento, exanplado (la anima sera farta et exanplada fol. 274 r.), — fallescible, fermitut, florescible, fridor, — gengiua, gitar, goyar, gozable, — igualdança, infladura, intendible, interprectador, iusmeter, iusta (juxta), — leugero, leugereza, litar (litamos las cosas que deuemos litar fol. 262 r. eligimus eligenda), — maltrahible, manable, medollo, meiançero (Adj.), — nacible, nuble, — obedir, olimiento, — palpadero, paramiento, postemanto (apostema), procedir, profitosa, prouedir, — rebeca (que quier dezir cabra montesa, fol. 302 r.), recillado (ollos reçillados fol. 310 v., oculos extensos), recontador, redidor, redir (ridere), reglotar (mas si reglotas, es senyal de grant frialdat del stomago, fol. 275 r. Si vero eructuationem sentis acerbam, signum est rigiditatis stomachi), relexer, requesta, requesto, res,

(wie das catalan. res mit vorhergehender Verneinung gebraucht), retenptable (receptaculum), — smarimiento, smolir, sosmeter, souen, spantamiento, sturmente, subdicto, suffriençia, — tocadero (la fuerça tocadera o palpadera fol. 296 v.), trasoro, traspasable, trayr, tremblazorr, trobar (finden), — uanço (bazo), uolonterosament.

Hinsichtlich der Orthographie, über die wir indeſs nur ein paar Bemerkungen beibringen wollen, zeigt die Handschrift den Gebrauch des ll statt i oder des heutigen j, mit sehr groſser Beharrlichkeit. Daher abella, alleno, aparellament, auallar (abajar), consello, cullido (cogido), emparellar, enuellecido, fillo, finollo, fulla (foja), millo, millor (mejor), mullar (mojar), muller, ovella, parellado, reculla (recoja), scullir (escoger), semella, traballar, traballo, uellos (daneben aber auch: ollos, und zwei oder dreimal: oios), uelledat, uermello, uiello u. s. w. Ueber dieselbe Schreibweise in den Siete Partidas vgl. Progreso del Idioma castellano èn nuestros Cuerpos legales por Leon Galindo. Madrid, 1863. S. 23. ñ wird meist durch ñ ausgedrückt.

Von den Vocalen finden wir a statt e in novanta und setanta, — a statt o in atorgar, — e statt a in treballar und treballo (neben traballar und traballo), — e stett i in aleviar, castedat, claredat, creatura, enclinar, enformar, engenyo, engenyoso, eniuria, ezquierdo, marauelloso, medecina, mesmo neben den entsprechenden Formen mit i, — e statt o in conexer, das fast in allen Formen das e behält und nur selten mit o vorkommt, coneximiento und escuridad, ferner sehr oft im Plural der auf os endenden Wörter, argumentes, capitules, elementes, encenses, sturmentes, sones, titoles; ob aber schon im Singular e statt o anzunehmen ist, muſs unentschieden bleiben, da wir zwar der Form sturmente mehrere Male, so wie ferner der Form sturment (jedoch bei folgendem e, so daſs vielleicht ein Schreibfehler vorliegt) begegnen, aber auch zu wiederholten Malen der Form capitulos — e ausgefallen in dreyto und endreçar, — i statt e in aquesti, consiguiras, demientri, desiada, desias, esti, leyr, millor, questi, im Präsens des Conjunctiv von ser, studiar,

tardi, meistentheils neben den Formen mit e, ferner sehr oft in Infinitiven, z. B. procedir, provedir, proueyr, ueir, uencir, welche Verba möglicher Weise demnach der dritten Conjugation zuzuzählen sind., wofür wenigstens das einmal vorkommende uincira sprechen würde; hinsichtlich dieses letzteren Verbums ist zu bemerken, dafs es bald e, bald i in der ersten Silbe hat, so uince, uincio, uencido; i statt e bei betontem i in der folgenden Silbe in dizia und siruian, — ie statt e in auiengua, grieu, lieument, paramiento, suffriençia, viengua, — o statt u in so, — u statt o in den Formen von huyr, in durmi und sehr oft bei folgendem ll, so cullido, fulla, mullar, reculla, scullir, — ue statt o in engruesar und nueyt (noche).

Was die Consonanten anbetrifft, so hat sich c erhalten in delectar, dicto, in einigen Formen von tractar, uictoria, — c eingeschoben in interprectador, subdictos, — cl erhalten in vielen Formen von clamar, — ch wird fast immer durch yt ersetzt, daher aproueytar, dereyto, dreyto, feyto neben fecho, leyte (daneben je einmal: leche und lechi), malfeytor, muyto, nueyt (daneben zwei oder dreimal: noche, und einmal: nochi), oyto, peyto neben pecho, proueytable, proueytar, proueyto, proueytoso, sospeytoso, streyto, — d abgeworfen in esgastamiento und estruimiento, dagegen der Präposition a vor einem mit a beginnenden Worte fast regelmäfsig angesetzt, — f erscheint in fast all den Wörtern, welche es früher als Anfangsbuchstaben statt des jetzigen h hatten, faular, ferrero, fumo etc. — l erhalten in ruysenyoles, — p eingeschoben in atupno, colupna, condepnado, — r erhalten in paraula (daneben palaura und paraura), und einigen Formen von temprar, — r noch nicht umgestellt in crebar (quebrar) crebantador, crebantar neben quebrantar, — r umgestellt in craba (cabra), — s mit folgendem Consonanten kann im Anfange eines Wortes stehen, daher ist das jetzt vor demselben nothwendige e mitunter abgeworfen, mitunter noch nicht angesetzt: scalentamento, scapar, scuredat, spensa, sperança, spiello (espejo), stiu (estivo), stranyo, struido, studiar,

studio u. s. w., — s tritt zuweilen vorn an das Wort, so scomiença, scomouida, sdeuiene, spereçen, und mit vorgesetztem e haben wir esdeuiene, esdeuenidero, esdeuenimiento, esguarda, esmaginar, esmoler, espereçer.

Die sehr häufige Abwerfung von Endsilben gibt Formen wie diese: aparellament, au (ave), breu, conuien, dauant, desus, discret, dix, fues, greu, muyt, paramient, put (pude), suau, traslatas, uien, uin (vine) u. s. w.

Auch mögen hier folgende Formen angemerkt werden: apreso (aprendido), conponio, corrupto, fan, fes (Imperativ), iusmesos (sometidos), plazio, prouedio, sufiertas, uidiesen, anderer zum Theil gebräuchlicherer als so, vo, vernan u. s. w. nicht zu gedenken. Die zweite Person des Singular des Imperativs der zweiten und dritten Conjugation wird meist in i gebildet: aui, beui, comi, conuierti, durmi, meti, parti, prendi, prometi, sabi, socorri.

Der Gebrauch der Participia: adanyante, ardient, credientes, cumplient, enseníoriant, faziente, nascente, obediente, oliente, pensante, pertenescient, precediente, pudient, saludante, sciente, semblante, siguiente, studeante, uincient, uiuient u. s, w. versteht sich in einem Buche dieses Alters von selbst, weniger der ans Provenzalische erinnernde von tu nach Präpositionen, so: a tu, con tu, contra tu, de tu, en tu, por tu, pora tu. Vgl. Diez, Gramm. der rom. Sprachen, Bd. 2, S. 85, wo ein Beispiel aus Maria Egipciaca angeführt wird.

Erwähnen wir jetzt noch, dafs hin und wieder der Theilungsartikel gebraucht zu sein scheint (muyto aproueyta tomar de los granos de millo, fol. 281 r., millor es que el cuerpo aya de la humidat del mullar del uanyo, fol. 284 r., et beua de buen uino temprado, fol. 285 v., los Persanos sienpre siruian bien de vino, fol. 304 v.), so glauben wir damit Alles gesagt zu haben, was in diesen kurzen Abrifs über die Sprache des Buches gehört. Eine erschöpfende streng systematische Behandluug konnte und sollte nicht gegeben werden. Daher ist es auch zu

erklären, warum, um nur dies zu erwähnen, castedat und claredat mit creatura und esquierdo zusammengestellt worden sind.

Poridad de las Poridades.

Dies ist der Titel einer Version des Secretum, welche aufserdem dafs sie weit kürzer ist als das so eben ausführlich besprochene Werk, sich auch sonst noch in einigen Punkten von demselben unterscheidet. Obwohl Amador de los Rios, wie schon bemerkt, eine grofse Bedeutung diesem Buche für die spanische Literatur zuschreibt, sofern er von dessen Einflufs auf dieselbe spricht, führt er von ihm doch nur eine Handschrift und zwar die jüngere: h-III-1 an (vgl. Amador de los Rios III, S. 545, Anm. 2), während Prof. Ebert in seiner Arbeit auch der älteren: L-III-2 gedenkt. Die letztere, sehr deutlich mit grofsen Buchstaben geschrieben, stammt aus dem Anfange des 14. Jahrh., und ist mit Ausnahme einiger Blätter, deren eine Hälfte fehlt, gut erhalten, wenn sie gleich nicht vollständig ist. Im Ganzen sind es noch 67 in zwei Spalten beschriebene Blätter. So oft die Ueberschriften der Capitel angegeben, ist dies stets mit rother Dinte geschehen. Die Anfangsbuchstaben schmücken manchmal sich über die ganze Seite hinziehende Verzierungen. Der Codex h-III-1, dessen schon S. 47 bei den Flores de Filosofia Erwähnung geschah, ist um Ein Jahrh. jünger; zwar ist er vollständiger als der ältere, wodurch das dem letzteren Fehlende aus ihm zu ergänzen möglich wird, doch wird auch hier das Ende des ganzen Codex vermifst. Sodann hat h-III-1 in seinem Capitel, welches von der Kunst handelt, durch Berechnung des Zahlenwerthes der Buchstaben der Kämpfenden herauszubringen, wer Sieger sein wird, sechs Folioseiten mehr, deren Inhalt sowohl als auch die beigegebene Berechnungstafel dem Codex L-III-2 fehlen. In beiden Codices folgt auf das Werk eine Reihe meist auf Alexander bezüglicher Schriftstücke.

Das Buch, dem die Vorrede Philipps nicht als Anfang dient, sondern die hier als einzige mitgetheilte zweite Einleitung des Johannes, welche von einem Miramomelin, der die Schrift einen Yahre Abn Alperas (h. Yahie Ab Alpatri) übersetzen läſst, spricht, wird in „VIII tractados" getheilt. „El primero tractado es en maneras de parte de los reyes. El segundo es del estado del rey e en su manera, e commo deue fazer en si mismo e en su auer e en sus ordenamientos. El terçero es de la manera de las iusticias. El quarto es de los alguaziles e de los escriuanos e de los adelantados e de los caualleros e de manera de armallos. El quinto es de los mandaderos del rey. El sesto es del ordenamiento de sos conbatedores. El septimo es del ordenamiento de las batallas. El ochauo es de los saberes ascondidas e de propriedades de piedras e de las plantas e de las animalias e de poridades estrannas de fisica." L-III-2. fol. 2 v. Da dieser letzte Tractat, wie es scheint, denn die Ueberschriften werden in L-III-2 nicht jedem Tractate vorgesetzt, und in h-III-1 ist eine Capiteleintheilung im Texte gegeben, die Physiognomik, sodann alle auf die Gesundheit sich beziehenden Vorschriften und endlich den Lapidario in sich faſst, so erhellt schon aus dieser von derjenigen des Codex Z-I-2 so abweichenden Anordnung, eine wie verschiedene Stellung die einzelnen Theile der Schrift hier einnehmen müssen. Obwohl diese, wie bereits bemerkt, im Ganzen der so eben ausführlich behandelten gegenüber als ein Auszug erscheint, — meine Abschrift desselben umfaſst nur achtundfunfzig Halbseiten, wohingegen die der gröſseren Handschrift hundertvierundvierzig zählt — hat sie doch einige ihr eigenthümliche Partien. Dahin gehört jene oben erwähnte Berechnung, ein eigenes Capitel über die Gerechtigkeit, ferner viele das königliche Ansehen betreffende Rathschläge, in denen sich die Absicht ausspricht, die Würde des Königs zu erhöhen; das bezweckt z. B. offenbar die Erklärung, es gezieme einem Könige, nur briefliche Anfragen zu gestatten (fol. 14 v.), und in der besten Stadt zu wohnen (fol. 15 r.). Natürlich fehlen dagegen wieder viele Theile der Handschrift Z-I-2. Doch läſst sich ein

für Beides gemeinsamer Grund nicht aufstellen. Deutlich ist dagegen die Absicht, die behandelten Gegenstände in bessere Ordnung zu bringen. Das ausführlichere Werk handelt, wie wir sahen, zuerst von den Eigenschaften der Könige, stellt dann Gesundheitsregeln auf, und geht nach Mittheilungen über Steine und Pflanzen auf die Eigenschaften der Diener des Königs über, um mit einer Physiognomik zu schliefsen. Der Auszug aber schliefst unmittelbar an die Aufstellung der Eigenschaften des Königs die Aufzählung derjenigen der königlichen Diener an, und läfst darauf nach Vorausschickung der Physiognomik die Vorschriften über die Erhaltung einer guten Gesundheit folgen, indem er mit dem Lapidario endigt. Doch ist aus dieser systematischeren Anordnung nicht der Schlufs zu ziehen, Poridad übertreffe das Secretum auch in jeder andern Rücksicht, und lasse alle Ungereimtheiten desselben aus. Obwohl dies an einigen Stellen der Fall ist, mufs man dagegen doch einräumen, dafs die tiefen Weisheitssprüche, welche Poridad bei Gelegenheit einer kabbalistischen Berechnung über den Sieg der Kämpfenden auskramt, und die unsinnigen Lobreden, welche dieselbe einer von ihr mitgetheilten Zeichnung, einer vorher als achttheilig bezeichneten Figur von 11 aneinandergelegten ovalen Ringen, in der die ganze Weisheit des Buches enthalten sein soll, ertheilt, kaum durch die überschwänglichsten Stellen des Secretum über die Wirksamkeit der mitgetheilten medicinischen Vorschriften erreicht, geschweige denn überboten werden. Dies genauer zu begründen, müssen wir uns versagen, ebenso können wir keine Analyse des Buches geben, nachdem wir das ausführliche Werk weitläufig beschrieben haben. Einen Abschnitt aus der Physiognomik theilt Amador de los Rios III, S. 547 mit. Dabei ist jedoch zu berücksichtigen, dafs dieser nicht ganz mit dem übereinstimmt, was das Secretum in dieser Beziehung sagt. Dafs übrigens trotzdem Poridad ein Auszug aus dem gröfseren Werke ist, darüber kann kein Zweifel sein, wohl aber darüber, ob es ein originalspanisch geschriebener Auszug oder eine, nach einem lateinischen angefertigte Ueber-

setzung ist, welche Frage jedoch im Augenblicke noch nicht entschieden werden kann.

Aufser dem Titel: Poridad de las Poridades — L-III-2. fol. I r. beginnt: Loodo sea Dios [1]), el sennor de todo el mundo. El miramomelin mando a mi su sieruo que buscase el libro de manera de ordenar [2]) el regno quel dizen poridad de las poridades el que fizo el philosopho Aristotiles, fijo de [3]) Nicoma — führt, wie wir noch erwähnen müssen, unsere Uebersetzung in h-III-1, auch den eines „Libro de los ensennamientos y castigos de Aristotiles". Es heifst nämlich a. a. O. fol. 1 r. „Aqui comiença el libro de los ensennamientos y castigos que Aristotiles enbio a Alixandre, el qual es llamado poridad de las poridades." So geringfügig diese Bemerkung auch scheinen mag, ist sie doch insofern wichtig, als sie einen Irrthum, in den Amador de los Rios verfallen, berichtigen kann. Wenngleich dieser III, 542 sagt: „Distínguense entre todós los que llevan por título el Libro del Bonium ó Bocados de Oro, y Poridad de las Poridades ó Enseñamientos et Castigos de Alexandre", macht er doch III, 546 zwei Bücher aus dem letzteren, denn es heifst: „Una especie de lapidario . . . sigue a esta segunda parte del libro de la Poridat, hallándose *despues* los Ensennamientos et castigos de Alixandre, donde advertido lo que conviene a la persona y dignidad del rey, se incluyen diferentes epístolas, escritas por Aristóteles y su régio pupilo, dando en ellas y en los restantes capítulos muchas y muy provechosas lecciones de política y de moral, las cuales no fueron por cierto perdidas para el Rey Sabio, segun nos advierte el código inmortal de las Partidas." In einer Anmerkung, welche auf Stellen der Partidas hinweist, die Beziehungen auf das Secretum erkennen lassen, wird dann des Weiteren auseinandergesetzt, wie die Formel: „Segunt mostró Aristoteles et los otros", deren sich die Siete Partidas bedienen, auf die Ensennamientos et castigos de Alexandre und die Pori-

[1]) Handschrift: a Dios.
[2]) Handschrift: hordenar.
[3]) Handschrift: del.

dat de las Poridades hindeute. Natürlich gebricht es dieser ganzen Erörterung an jeglicher Grundlage, da gar nicht zwei verschiedene Bücher vorliegen. Oder haben wir Unrecht Amador de los Rios zu beschuldigen, er mache aus Einem Buche zwei, und gibt er etwa, wie man nach dem „despues" und der Inhaltsangabe der Ensennamientos etc. vermuthen könnte, der Zusammenstellung von Fragmenten, welche sich an Poridad anschliefst, jenen Titel? Die Möglichkeit dieser Annahme ist allerdings nicht abzustreiten, doch wird damit der gerügte Fehler nicht verbessert, sondern nur auf ein anderes Gebiet verlegt; denn wie willkürlich es wäre so zu verfahren, wird sich sogleich bei genauer Aufzählung dieser Bruchstücke zeigen, die als solche Alfons der Weise nicht citiert haben kann, obwohl manchmal selbst deren wörtliche Fassung dem König als bekannt vorauszusetzen möglich ist, da sie meistentheils Werken entnommen sind, welche Alphons benutzte. Es reiht aber L-III-2 was auf den Lapidario, welcher das lezte Capitel der Poridad bildet, folgt, mit einem: „Este es el escripto que embiaua Aristotileç a Alixandre" fol. 2; v. an, und h-III-1 sagt: „Capitulo de las cartas que embiaua Aristotiles a Alixandre". fol. 23 v. Die letztere Ausdrucksweise, die allein hier in Betracht kommen kann, da Amador de los Rios nur den Codex h-III-1 kennt, berechtigt aber keineswegs zu dem: „hallándose despues los Ensennamientos y Castigos", und den daran geknüpften Folgerungen. Nicht minder auffallend ist, dafs der Verfasser der kritischen spanischen Literaturgeschichte nicht weifs, dafs der Poridad de las Poridades das Secretum zu Grunde liegen mufs. Daher erscheint dieses Werk bei ihm nur in der Titelangabe dieser so eben besprochenen, vollständigen spanischen Uebersetzung des Codex Z-I-2. (Vgl. Amador de los Rios V, S.251, Anm. 1.)

Die Frage nun, ob Alfons der Weise das eigentliche Secretum oder nur einen Auszug desselben, etwa Poridad de las Poridades benutzt habe — denn obwohl unsere gröfsere Uebersetzung dem Könige unmöglich bekannt gewesen sein kann, hindert doch Nichts anzunehmen, dafs ihm nicht ein mit derselben übereinstimmendes Exem-

plar des Secretum, sei es arabisch, sei es lateinisch oder auch spanisch vorgelegen habe — kann nicht mit Bestimmtheit beantwortet werden. Es sprechen nämlich bei Berücksichtigung der von Amador de los Rios a. a. O. angezogenen Stellen, über die ich allein urtheilen kann, da ich die Partidas zum Zweck einer Entscheidung der Frage nicht ganz durchlesen konnte, gerade dieselben Gründe für und gegen jedes Buch, sofern in beiden in gleicher Weise die Citate des Königs einerseits sich nachweisen und andererseits sich nicht auffinden lassen. Man ist daher genöthigt anzunehmen, will man anders nicht den Gesetzgeber zeihen, falsch citiert zu haben, derselbe müsse noch eine von unsern beiden Texten verschiedene Recension gekannt haben. Dazu ist die Berechtigung um so gröfser, als ja in der That noch andere Recensionen existieren, und als die in der Disciplina clericalis VI, 3 und XXV, 15 angeführten, in den spanischen Uebersetzungen nicht nachweisbaren Stellen aus der „Epistola Aristotelis ad Alexandrum", worunter, da die Epistola Aristotelis ad Alexandrum de sanitate tuenda, welche Johannes Hispalensis verfafste, allein Gesundheitsmafsregeln aufstellt, die Disc. cler. nur das Secretum verstehen kann, gleichfalls das Vorhandensein einer solchen voraussetzen lassen. Andere Handschriften als die spanischen oder vielmehr deren von mir genommene Abschriften habe ich leider ebenso wenig als die verschiedenen Ausgaben, als sie mir zu Gebote standen, hinsichtlich der Lösung dieser Frage untersucht. Eine unbedingt gewisse Entscheidung verspricht übrigens nicht einmal das Durchlesen aller Codices und Ausgaben. Denn sollten sich nirgends Parallelstellen zu den obenerwähnten Citaten entdecken lassen, wie wäre zu entscheiden, ob Petrus Alfonsus und Alfons der Weise falsch citiert oder ob von ihnen eine nicht mehr vorhandene Recension des Secretum benutzt worden?

Wohl mag der Leser denken, jetzt so gehörig in das „Geheimnifs" eingeweiht zu sein, dafs diese lange Abhandlung über eine so wenig genannte Schrift ihr Ende erreicht haben müfste. In dieser Erwartung müssen wir

ihn jedoch täuschen, weil noch das der Poridad folgende, nach der Anordnung der Codices (vgl. S. 48) vielleicht zu diesem Werke selbst zu zählende, von Amador de los Rios aber wohl als „Ensennamientos" etc. bezeichnete: *Escripto de las cartas que embiaua Aristotiles a Alexandre*[1]) und die sich daranschliefsenden Briefe und Auszüge bis da, wo die Buenos proverbios (fol. 49 v.) beginnen, zu besprechen sind.

Die Schrift beginnt mit zwei Briefen Cod. L-III-2, fol. 26 v.—fol. 28 v. des Aristoteles an Alexander, in denen sich Gedanken des Secretum wiederfinden. Dem Könige wird empfohlen, sich des Zornes zu enthalten und die Liebe seiner Unterthanen zu erwerben. Dies sei das beste Mittel, Ruhm zu erlangen. 3) Capitulo de los ensennamientos de Alixandre[2]) fol. 28 v. Vielleicht wollte der Schreiber hier die betreffende Stelle aus den Bocados de Oro mittheilen. Indessen was allein vorliegt ist die Ueberschrift, worauf die Erklärung, dafs der König genannt werde „sennor de los dos cabos porque regno de la parte de Oriente fasta la parte de Occidente" folgt. 4) Capitulo como de la tristeza se desfaze el coraçon y se apoca. fol. 28 v. — fol. 29 r. Alexander, welcher von seinem Lehrer gehört, dafs durch Traurigkeit das Herz einschrumpft, läfst „un animalia el que es mas çerca de la natura del omne" einsperren, gut füttern und nach Verlauf einiger Tage schlachten. Wirklich bestätigt die Untersuchung des Herzens die Ansicht des Philosophen. Darauf heifst es weiter: „E dixo non te llegues al rey, quando a muchos enbargos en so regno. Quando entran los omnes en la mar en sazon que esta queda e non les faze tor-

[1]) Indem wir diesen wohl im Sinne des Schreibers nur für die ersten beiden Briefe berechneten Titel als allgemeinen für das Folgende aufstellen, sind wir uns sehr wohl bewufst, dafs derselbe nicht ganz passend ist. Allein da im Folgenden auch noch einige Briefe vorkommen, zogen wir jenen, doch immer der Handschrift selbst entlehnten Titel einem von uns selbst gemachten vor, vorausgesetzt dafs man nicht diese Zusammenstellung verschiedenen Quellen entnommener Stücke ohne gemeinsamen Titel zu lassen zweckmäfsiger findet.

[2]) Die Capitelüberschriften sind dem gröfseren Theile nach aus h-III-1 genommen, weil L-III-2 sie nicht immer gibt.

menta ninguna, sera marauilla si puede escapar, e pues [1]) que fara [2]), quando entraren en sazon de muchos uientos e en sazon de muchas tormentas. fol. 29 r. 5) Capitulo del consejo que pidio Alixandre a sus maestros. fol. 29 r.—fol. 31 r. Weil dieser Abschnitt, welcher dem gröſseren Theile nach aus Auszügen der Bocados de Oro besteht, mit der Anfrage Alexanders beginnt, wie er seine Diener am Besten wähle, hat er die angeführte Ueberschrift. 6) Capitulo del avenimiento de Alixandre quando sopo que avia de morir del toxico que bevio. fol. 31 r.—fol. 32 r. Auſser wenigen einleitenden Worten: „Este es el avenimiento de Alexandre quando sopo que morrie [3]) del tessico [4]) quel dieran [5]) a beuer, e de la carta que embiara [6]) a su madre quel [7]) mandaua que non ouiesse miedo e que se conortasse", welche Worte mit denjenigen genau übereinstimmen, die dem ersten der beiden von Sanchez in der Coleccion de poesias cast. anter. al sigl. XV. Bd. III, S. 353 fg. mitgetheilten Briefen Alexanders vorangehen, haben wir hier den ersten Brief Alexanders an seine Mutter. Vgl. das über denselben bei Gelegenheit der Lebensbeschreibung des macedonischen Königs in den Bocados de Oro Gesagte S. 137. 7) Esta es la otra carta que embio Alexandre a su madre por tal de la conortar. fol. 32 r.—fol. 33 v. 8) Capitulo de la respuesta que torno su madre de Alexandre a la carta. fol. 33 v.—fol. 34 r. Esto es lo que dixo la madre [h: de Alexandre] quando leyo la carta [h: de Alexandre] del conorte quel [7]) embio su fijo, que los iuyzios de la muerte corren [8]) segunt aquel que en poder los a, e es cosa que a de passar por toda [9]) cosa uiua,

---

1) Handschrift: o nach pues.
2) h: sera.
3) h: murie.
4) h: toxico.
5) h: que le dieron.
6) h: embio.
7) h: que le.
8) h: son.
9) h: cada statt por toda.

et la uida, maguer sea prolongada, la fin la a de alcançar, e sy fuere [h: corta] [1]) el comienço [h: la] desfara, e las cosas nueuas deste sieglo [h: han] enuegecimiento [h: y] an de uenir sus pueblos a [h: yermar] [2]) e sus regnos a perder e sus uicios a acamiar [3]) e su clareza a encobrir e su alegria a duelo. Este sieglo alegra e adolesçe, e tuelle cuydado e faze cuydado, e faze a omne ledo e fazel [4]) triste. Pues tu, morador deste sieglo, por mudarte del, fizieronte morar en el, e tu, su regnador, por destorçerse el tu regnado, lo [h: regnaste] [5]), e tu su poblador pora sallir le [6]), lo [h: poblaste] [7]) e tu, su cabdiello e guiador de tus huestes, pora otro las [h: cabdellaste] [8]) e las [guiaste] [9]), ca todo esto es uanidat e los omnes grandes e las yentes e los reyes e los antigos que fueron, ca todos se alcançaron, et todos fueron unos [h: en pos de] [10]) otros. Pues qui [11]) bien fizo, bien fallo, e quien mal fizo, mal fallo. Dixo: fijo uerdat dixiestes que los rramos uerdes e fermosos a secarse an, e las foias a caers' an [12]), e las estrellas a entenebreçerse an, e la luna luziente a enclipsarse [13]) a, e los fuegos encendidos a amatarse an, y el que dio tomo, e el que empresto (fol. 33 v.), [h: pagose] [14]), e el que acomendo tomo su comienda [15]), e los omnes uan en pos [h: de] aquellos que son ydos. Pues prendre [16]) yo conorte por uos, ca yo alcançar uos he a poco de tienpo e conortar m' e [17]) porque yo he de

1) L: contra.
2) L: enarmar.
3) h: camiar.
4) h: fazele.
5) L: regneste.
6) h: saber del. Die richtige Lesart wird „salir del" sein.
7) L: pobleste.
8) L: cabdelleste.
9) L, h: guieste.
10) L: por.
11) h: el que.
12) h: caer se han.
13) h: eclipsarse.
14) L: pagasse.
15) h: encomienda.
16) h: prendere.
17) h: conorto me.

yr a aquel logar do fuestes, e pora alla tengo oio, e uiedan me que non llore ny aya miedo, que esto atiendo entre dia e noche, e sy uno por otro se pudiesse redemir, redemir m' y-a yo[1]) por uos [h: pues][2]) en esto[3]) redemiento alguno non a. [h: Fijo][4]) Dios [h: mande][5]) que ayna me uaya yo tras uos, e yo avre el buen conorte e la buena suferençia[6]) fata que yo uaya en pos [h: de] uos. fol. 34 r. 9) La muerte de Alexandre, de como le leuaron en ataut de oro a su madre e las palabras que dixo quando cataua el ataut. fol. 34 r.—fol. 34 v. Einige Zusätze abgerechnet, aus den Bocados de Oro entlehnt. 10) Ayuntamiento de una conpanna de philosophos e de sabios en el logar do estaua el ataut de Alexandre, e de lo que dixo cada uno dellos, e esto era en Babilonia. fol. 34 v.—fol. 40 v. Ehe den Sarg von Babylonien „le uaron en cuellos los grandes omnes e los altos", versammeln sich die „parientes", und der „mayor de todos", nachdem er unter andern bemerkt, dafs, wer nie um einen König geweint, um diesen weinen, und wer nie sich gewundert, sich nun wundern müsse, fordert die anwesenden Philosophen auf: „diga cada uno de uos alguna cosa con que conorte a los buenos e de enxiemplo e castigo a los otros yentes". fol. 35 r. Boc. d. Oro, fol. 33 v. Sp. 2. Dieser Aufforderung entsprechen nicht weniger als sechsundsiebzig Personen, theils Weise, theils Diener Alexanders. Ja auch ein Ausspruch der Frau des Königs kommt vor. „E dixo su mugier de Alexandre, e auie nonbre Eurapica, fiia de Adaramis[7]) el rrey: esta es muerte derecha, peso por peso e medida por medida, nunqua lo cuyde que el que podie matar a Adaramis[7]) el my padre, que serie uençido." fol. 38 v. Von den andern Sentenzen wenigstens einige Proben. „E dixo otro: sy tu llorares

---

[1]) h: me y a.
[2]) L: si.
[3]) L, h: este.
[4]) L: madre.
[5]) L: manda.
[6]) h: yo con el buen conorte e la buena suferançia estare.
[7]) h beide Male: Odorcanis.

porque uees que cada dia se rrenueua la muerte e siempre es nueua, sy tu as miedo e desmayas, porque uiene la muerte en aquellos que tu bien quieres, pues no lo fagas, ca muchas uezes uino en los que tu mal quieres." fol. 35 r. „E dixo otro: ay mesiello de Alexandre, que mucho semeia la tu salida deste mundo a su uenida, al que vino pobre a el, e sale pobre del." fol. 36 v. „E dixo otro: abonda al pueblo en prender conorte en la muerte de los reyes, e abonda a los reyes en prender castigamiento en la muerte de los pueblos." fol. 36 v. „E dixo otro: non deue omne fiar por la uida que es cosa mintrosa y engannarse por la muerte que es cosa cierta e uerdadera." fol. 37 r. „E dixo otro: este cuerpo preguntat por lo que era, et non preguntedes por lo que sera del, ca lo uno es sabido, e lo otro non." fol. 37 v. „E dixo otro: parat mientes que el que era [h: ayer] [1]) uiuo e era sennor, es oy ensennorado [2]) fol. 38 v. „E dixo otro su portero: entro en tu logar la muerte sin licençia e llego a tu camara sin mandado." fol. 39 r. „E dixo su escriuano: entramos en este mundo a [h: guisa] [3]) de torpes, e uisquiemos en el desacordados, e partimosnos del a pesar de nos." fol. 39 v. Bei Ankunft des Sarges in Alexandria spricht zunächst die Mutter Alexanders einige Worte, worauf dann noch acht andere Aussprüche folgen, so dafs im Ganzen fünfundachtzig Sentenzen gesprochen werden. Endlich wird der Sarg ins Haus der Mutter Alexanders gebracht: „E leuantose su madre et dixo: fijo el [h: que] llego a los çielos su saber e a todas las tierras su palabra, e obedecieronle todos los reyes, e siruienle todas las yentes e conoçienle meioria por toda la tierra, e auienle miedo todos los omnes, y esta agora assi commo uedes durmiendo [4]), e non puede despertar, e esta callando que non puede fablar, e esta echado, que no a poder de se leuantar, e es

[1]) L: yer.
[2]) h: ensennoreado.
[3]) L: guis.
[4]) h: adormido.

leuado de omnes que ante nol [1]) podien ueer: ¿Pues qual es el que leuara estas nueuas de commo me yo conorte con el su conorte, e commo yo me castigue con el so castigo? e si non porque se que ayna me conortare, non me conortaria. Pues, fijo, la mi gracia ayas tu biuo e muerto; ca buen biuo fueste, e buen muerto eres". fol. 40 v. Mit unbedeutenden Abweichungen geben dieselben Worte die Boc. de Oro fol.34v, Sp.1, wohingegen die Aussprüche von zwölf „discipulos de Aristotiles", welche am Grabe reden, nur in wenigen Stücken etwa Aehnlichkeit mit einigen der hier angeführten haben. Die Aufforderung an die Philosophen jedoch stimmt wieder mehr, ja in einigen Worten ganz mit derjenigen, welche wir hier finden. 11) Capitulo de como fue soterrado Alixandre, y de lo que dixeron ende los filosofos. fol. 40 v.—fol. 42 r. Nachdem der Körper des Todten begraben, kehren die Philosophen zu der Mutter Alexanders zurück, welche von fünf unter ihnen wegen der von ihr gezeigten Standhaftigkeit, mit der sie der Erwartung ihres Sohnes entsprochen, gepriesen wird und allen einzeln dankt, so dafs fünfmal mehr oder weniger dasselbe Zwiegespräch sich wiederholt. 12) Capitulo de la carta que enbio Aristotiles a la madre de Alexandre por conortarla. fol. 42 r.—fol. 44 r. „E dixo: ay madre de Alexandre, el rrey que era [h: conoçido] [2]) por todo el mundo, assy fue el iuyzio de Dios que es passadero por todas las criaturas e por todo su pueblo [3]), que ouo de uenir a tu ffijo a su regnado y en el logar de su ondra y en el logar o era obedeçido su mandado e su desmandamiento (fol. 42 r.), ca siempre corrio por los altos [h: onbres y por los] rreyes [h: y] en sus conpannas e en sus uassallos e en todos los pueblos chicos e grandes, ricos e pobres, y esta es cosa mandada e fecha de morir todos e seer forçados por este logar, los grandes e los chicos, ninguno non puede estorçer nin foyr que a ello [4]) non a

[1]) h: non lo.
[2]) L: començado.
[3]) h: todos los pueblos.
[4]) h: aquello.

de tornar, los uiuos atienden esto, e los muertos tienense por pagados e non quieren tornar a la uida, et los uiuos fincan con trabaio deste sieglo. Pues bien auenturado es el que prende castigo e enxienplo en otro, e bien acordado es el que guisa su uida pora yrse [h: seguro, y] guisado es el que se [h: trabaja] [1]) en este sieglo pora auer folgura en el otro. [h: Ay] [2]) madre de Alexandre gradesçe al sennor de todo el mundo et conosçe que es poderoso sobre todas las cosas, y el es el que dio a tu ffijo el regnado e ayudol a mostrar [3]) la sapiençia e escogiol [4]) el otro sieglo por casa, e diol [4]) el otro sieglo por regnado e la onor del por la ondra deste sieglo, e sacol [5]) deste mundo ondrado e poderoso, e tornol [5]) al sennor de los spiritus, que a el auras de yr, e en [6]) so mandamiento auras a yr, et conortate con el que te conorto el por sy ante que muriesse, e faz poderoso el conorte e la suferençia sobre ti de guisa que ayas siempre buena nombradia por siempre iamas, e sepas que el engannado (fol. 42 v.) es aquel que se enganna por este sieglo, y el lazrado es aquel que a cuydado por las cosas deste sieglo. E despues dixo: „Ay mesiella, mesiella." fol. 43 r. Die Anwesenden, indem sie Alexanders Mutter, welche bei diesen Worten ihren Schmerz nicht bemeistern kann, weinen sehen, werden auch zu Thränen gerührt. Indessen tröstet sich die Königin selbst mit dem Gedanken, dafs ihr Sohn ihr ja selbst Trost gegeben. Als sie sich in ihre Stube zurückzieht, treten noch achtzehn Philosophen an den Sarg. Von ihnen ergehen sich neun in Aussprüchen, welche meist die Hinfälligkeit alles menschlichen Daseins beklagen. 13) Capitulo de la rrespuesta de la carta que enbio la madre de Alixandre a Aristotiles. fol. 44 r. und v. „Quando leyo la madre de Alixandre la carta de Aristotiles, mando escreuir otra carta pora el,

[1]) L: trabara.
[2]) L: ya.
[3]) L: mostrar el; h: ayudole a demostrar.
[4]) h: le.
[5]) h: lo.
[6]) h: con.

e dixo en ella: Ley la tu carta, sabio e mostrador de todo bien e guiador a la buena uentura en este sieglo e en el otro. Pues siempre te dexe Dios fazer bien e guyar a bien e a cordura en este sieglo e en el otro de guisa que el to guiado sea de buena uentura en la uida e en la muerte, que el buen conorte ondrado es (fol. 44 r.) tan grant commo segunt la grandez de la perdida que conteçio en el grant rey, [h: e] deue seer la sufferençia segunt es el grant pesar, ca la perdida acaeçio sin sospecha y el pesar ueno [1]) a so ora, e la sufferençia estaua sesegada [2]), pues tan grant perdida [h: ovo] [3]) con el grant conorte. Ay! grant perdida! ay! que grant! e commo ueno [4]) con el grant conorte fasta que aparesçio el grant conorte, e fuesse el duelo et la tristençia [5]), e finco el asesegamiento [6]). Pues ¡que acerca esta el uiuo del muerto! et que ayna alcanço el que agora fue a los que son ydos! y en pensar el omne el guisamiento del otro sieglo que non se trabaje de llorar e en fazer grant duelo en este sieglo, e gradir [7]) a Dios lo quel [8]) da es meior que maldezirse por lo quel [8]) ueno [9]). E todo omne que es seguro en el dia en que esta, temerse a del otro que a de uenir, y el que estuerçe alguna uez de grant [10]) miedo non es seguro de [h: non] auer otro mayor. E quando me llego el mandado de la su muerte, ante me auia llegado su conorte; quando me dixieron de la su perdida, ya conpresa me tenie el su castigamiento, pues era [sabidora] [11]) de su muerte [h: y] segurada en su conorte, e agora atiendo yo esto en que el esta e de yr a aquello que el va, ca pora aquesto somos

1) h: uino.
2) h: asosegada.
3) L: que auie.
4) h: uino.
5) h: tristeza.
6) h: asosegamiento.
7) h: gradescer.
8) h: que le.
9) h: uino.
10) h: grande danno y miedo.
11) L, h: sabidor.

e a aquesto deuemos a uenir [1]); pues gradescate Dios tu buen castigamiento e tu buen guiamiento e tu buen acor- (fol. 44 v.) damiento e [h: tu] buena amistat." fol. 45 r. Eine Uebersetzung des Briefes ins Catalanische, welche wie hier einer, jedoch catalanischen Version der Poridad folgt, findet sich in der Handschrift L. 2 der Nationalbibliothek in Madrid. Möglich, dafs sich in eben diesem Codex noch andere derjenigen Schriftstücke, die wir hier der Poridad folgen sehen, finden. Meine Aufzeichnungen sagen jedoch darüber Nichts, weil ich in Madrid nicht mehr Zeit hatte, mir das ganze Buch genau anzusehen. Sehr wahrscheinlich ist es, dafs dieser Brief und der des Aristoteles an die Mutter Alexanders in arabischer Uebersetzung in einer Münchener Handschrift existiert, auf welche schon oben in der Abhandlung über die Bocados de Oro aufmerksam gemacht worden. Vgl. S. 144 fg. 14) Los ensennamientos de Diogenes el sabio. fol. 45 r. — fol. 46 v. 15) Los ensennamientos de Fayagoras que ensennaua a sus discipulos e a los que querien aprender del, e pusoles nonbre Galieno los ensennamientos dorados. fol. 46 v. — fol. 48 r. 16) Los ensennamientos de Ypocras. fol. 48 r. — fol. 49 v. Der Inhalt dieser letzten drei Capitel, welche kurzgefafste Sittensprüche enthalten, ist wenn nicht ganz, so doch dem überwiegend gröfseren Theile nach aus den Bocados de Oro genommen. — Dafs weder das Ganze, noch ein Theil desselben als „Ensenn. et Cast. d. Alexandre" bezeichnet werden kann, bedarf weiter keines Beweises.

Proverbios buenos.

Nach dem Cataloge würde sich von diesem, der didactischen altspanischen Literatur angehörigen Werke, nur wenn ich mich recht erinnere, eine Handschrift in h-III-1 (Genaueres über diesen Codex siehe S. 47 fg)

---

[1]) h: deuemos yr.

finden; es existiert jedoch noch eine zweite in L-III-2 (Genaueres über diesen Codex siehe S. 303); hier wie dort folgt das Buch auf die der Poridad folgenden Fragmente. Uebrigens würde richtiger gesagt: die Bücher, da wir es mit einer Sammlung verschiedener kleiner Schriften zu thun haben. Daher heifst es auch: „Aqui comiençan los libros de los buenos prouerbios que dixeron los filosofos y sabios antiguos". h-III-1. fol. XLI r. (116 der neueren Zählung, und L-III-2, fol. 49 v.). Doch pafst der Ausdruck Prouerbios nicht genau auf den ganzen Inhalt, wie sich sogleich zeigen wird.

Die Reihe der Bücher eröffnet: „El libro de los buenos prouerbios que dixeron los philosophos e sabios antiguos, e de los castigos que castigaron a los sus discipulos e a los otros que lo quieren aprender, e traslado este libro Joaniçio, fijo de Ysaac (wohl der Joaniçio des Secretum gemeint S. 278) de griego, en arauigo, e trasladamos lo nos de arauigo en latin. h-III-1, fol. XLI r. und L-III-2, fol. 49 v.

Nachdem nur wenige Notizen über die materielle Beschaffenheit der alten Bücher gegeben worden, folgt alsbald das „Cap. de como mataron a Ancos y como demandaron su sangre las grullas que puso que fuesen su testimonio". h-III-1, fol. XLI r. Es ist dies die bekannte Geschichte des Ibicus, welche wir hier ausführlich mitzutheilen uns veranlafst finden, sowohl des allgemeinen Interesses wegen, welches die Art der Erzählung und die Benutzung derselben zu einer moralischen Belehrung gewährt, als auch um eine Sprachprobe aus dem Buche zu geben. Doch soll dieses nach dem älteren Codex L-III-2 geschehen, welcher, wenn auch um die Eintheilung des Buches klar zu machen, weniger brauchbar, weil er meist die Ueberschriften ausläfst, der älteren Färbung der Sprache wegen dem Codex h-III-1 vorzuziehen ist. Aus diesem letztern werden wir jedoch die Varianten sorgfältig mittheilen, damit der Leser selbst ein Urtheil über den zwischen beiden Manuscripten bestehenden Unterschied der Sprache sich bilden könne.

Este es el abenimiento que auino a Anchos el propheta, el uersificador [1]).

Dixo Joanicio: falle escripto [2]) en unos libros de los Griegos que un rey fue en [h. Greçia] [3]) que auie nonbre Comedes, e enbio sus cartas a Anchos [4]) el uersificador que se uiniesse pora el con sus libros de sapiençia e de sus enxiemplos [5]) buenos. Pues [6]) Anchos tomo su auer todo e sus libros, e yuasse pora el, y el yendo por la carrera dieron ladrones salto a [7]) el, e con cobdiçia de tomarle [8]) lo que tenie quisieronle matar. E rogolos, e coniurolos que por amor de Dios quel [9]) tomassen lo que tenie e que nol [10]) matassen. Non [11]) lo quisieron fazer sy no que porfiaron por matarle de tod en todo [12]), e el todauia teniendo oio a diestro e a siniestro por ueer si uernie alguno quel [13]) acorriesse, e non uido ninguno uenir, e touo oio contra el çielo, e uio [14]) gruas [15]) que bolauan, e metioles [16]) bozes e dixo: „O gruas que bolades, ya [17]) non e ayuda, nin acorro de ninguna parte, e uos quiero que seades testimonios e demandadores de la my sangre" [18]). Los ladrones quel [19]) oyeron dezir estas palabras rysieronse [20]) del e dixieron: „Omme [21]) de tan mal

[1]) Die anders lautende Ueberschrift in h s. oben.
[2]) h: escrito.
[3]) L: Griegos.
[4]) h: immer Ancos.
[5]) h: enxenplos.
[6]) h: E despues.
[7]) h: en.
[8]) h: tomalle.
[9]) h: que le.
[10]) h: non lo.
[11]) h: Y non.
[12]) h: sy non porfiauan por lo matar de todo en todo.
[13]) h: que le.
[14]) h: uido.
[15]) h: dioles.
[16]) h: immer grullas.
[17]) h: yo.
[18]) h: muerte.
[19]) h: que le.
[20]) h: reyeronse.
[21]) h: dixeron: a omne.

seso no a [1]) pecado ninguno del [2]) matar." E mataronle e partieron su auer e sus pannos, e despues tornaronse a su [3]) çelada (fol. 50 r.), a aquella do antes [4]) estauan. E despues llego el mandado a su uilla cummol [5]) auian muerto, e non sopieron quil [6]) mato, e ouieron grant pesar por el, e uuscaron quil [6]) matara, e non pudieron saber quil [6]) mato. Quando fuey [7]) una grant [8]) fiesta que auien [9]) los Griegos, ayuntosse todo el pueblo de aquella çibdat dont [10]) era Anchos, en la su yglesia [11]) por oyr predicaçion e buenos enxiemplos [12]), e uinieron y grandes yentes de cada [13]) parte. En [14]) aquel dia era su costumbre [15]) de leer sus libros de philosophia e de las buenas sapiençias [16]), e en aquel dia fueron y aquellos ladrones [17]) que mataran a Anchos en buelta [18]) con aquellos pueblos, e uieron gruas que bolauan en el ayre, e pararon [19]) mientes aquellos ladrones, e risieronse [20]), e dixieron [21]) unos a otros: „Estos son los testimonios e los demandadores de la sangre de Anchos el torpe." E los que y estauan acerca de ellos [22]) oyeronlo, e prisieronlos, e dixieron [23])

1) h: non ay.
2) h: de lo.
3) h: aquella, so dafs das gleich folgende a aquella ausfällt.
4) h: donde.
5) h: commo lo.
6) h: quien lo.
7) h. E quando fue.
8) h: grande.
9) h: auian.
10) h: donde.
11) h: en la su yglesia fehlt.
12) h: enxenplos.
13) h: toda.
14) h: Y en.
15) h: costunbre.
16) h: sabençias.
17) h: ladrones fällt weg.
18) h: a bueltas.
19) h: touieronles.
20) h: reyeronse.
21) h: dixeron.
22) h: que estauan y acerca dellos.
23) h: dixeron.

al rey esto que les oyeron dezir, e apremiaron los [1]) que dixiessen [2]) la uerdat, e ouieronlo de manifestar comol [3]) auien muerto, e tomaronles todo quanto que [4]) auien por el so auer quel [5]) tomaran, e desta manera ffueron las gruas demandadores de la sangre de Anchos, e si ellos bien lo entendiessen, el demandador mayor a oio lo auie, quando ellos fazien la nemiga [6]). Dixo Joaniçio que aquella ora quel [7]) mataron, quando uio que non auie acorro ny [8]), ayuda de ninguna parte, llamose [9]) a las gruas, teniendo en su (fol. 50 r.) uoluntat al sennor que fizo las gruas, e fizo a el que es demandador de todos los tuertos e de todos los malos fechos, e da derecho, quando a el se llaman, e por esso aguiso Dios que el dia que se ayuntaron, que passassen las gruas, porque ouiessen emiente [10]) aquellos ladrones de aquel fecho malo que fizieran, que los [11]) comprisiesse Dios en aquel pecado, e que el demandador de los tuertos e de los malos fechos que sepan que a oio esta, e oee [12]) bien a los que a el se llaman de buen coraçon e de buena uoluntad, e gracias a Dios, porque el aguiso siempre que fecho malo non se pudiesse [13]) encobrir. (fol. 51 r.)

Nachdem noch die Weisen von Joaniçio gepriesen worden, folgen: „Los prouerbios que estan escriptos en los 'sellos de los filosofos" (h-III-1, fol. XLII v. und L-III-2, fol. 51 v. Sp. 1), diesen ein „Ayuntamiento de quatro filosofos que fablaron en sabençia" (h-III-1, fol.

[1]) h: les.
[2]) h: dixessen.
[3]) h: como lo.
[4]) h: que fällt weg.
[5]) h: que le.
[6]) h: enemiga. Hier beginnt in h ein neues Capitel, nämlich: Cap°. de como onbre deue estar en todos sus fechos bien con Dios faziendo buenas obras.
[7]) h: que lo.
[8]) h: nin.
[9]) h: se fällt weg, wie auch unten.
[10]) h: en miente.
[11]) h: les.
[12]) h: oye.
[13]) h: podiesse.

XLIII r. und L-III-2, fol. 52 v. Sp. 2), dann Ayuntamiento de çinco filosofos para fablar en sapiençia (h-III-1, fol. XLIII v. und L-III-2, fol. 53 v. Sp. 2).

Obwohl ich mich dieser letzteren drei Capitel nur noch soweit erinnere, daſs ich sagen kann, sie enthalten nur einzelne Sentenzen, glaube ich dennoch keinen zu gewagten Schritt zu thun, wenn ich sie mit andern drei Capiteln, die mir auch allein ihrer Unterschrift nach bekannt sind, zusammenstelle. Es handelt sich nämlich um die drei ersten Schriften des schon mehrfach genannten arabischen Codex 651. 445 der münchener Bibliothek: Sprüche auf den Siegeln der alten Weisen, Zusammenkunft von vier Weisen, Zusammenkunft von fünf Weisen. Vgl. Aumers Catalog der arab. Handschriften der münchener Bibliothek, S. 286 fg. Dabei darf freilich nicht verschwiegen werden, daſs noch weiter unten ein „ayuntamiento de quatro filosofos en tiempo de Lusesa el rey" folgt. Es muſs also unentschieden bleiben, mit welchem dieser beiden „ayuntamientos" die arabische Handschrift stimmt, wenn auch die gröſsere Wahrscheinlichkeit zu Gunsten des ersteren spricht, sofern sich demselben, wie im arabischen Texte, ein „ayuntamiento de çinco filosofos" anschlieſst.

Da wir hier zum letzten Male dieses arabischen Codex gedenken, ist es zur besseren Vergegenwärtigung dessen, was von seinem Inhalte zugleich auch spanisch oder in anderen Sprachen existiert, wohl zweckdienlich, dies in einer tabellarischen Uebersicht mit dem Inhaltsverzeichnisse desselben zusammenzustellen.

Die arab. Handschrift der münch. Bibliothek 651. 445.	Uebersetzungen.
fol. 1ᵇ—3. Die Sprüche auf den Siegeln der alten (griechischen) Weisen.	Los prouerbios que estan escritos en los sellos de los filosofos. L-III-2, fol. 51 v. Sp. 1 — fol. 52 r. Sp. 2 und h-III-1, fol. XLIII v.
fol. 4. Die Zusammenkünfte der Philosophen in den Häusern der Weisheit an den Festtagen und ihre philosophischen Gespräche. Vier Personen werden redend aufgeführt. Der Erzähler ist Honein	Ayuntamiento de quatro filosofos que fablaron en sabençia, Ayuntamiento de çinco philosofos para fablar en sapiençia. L-III-2, fol. 52 v. Sp. 2 — fol. 54 r. Sp. 2 und h-III-1, fol. XLIII v.

b. Ishâq. Dann folgt eine zweite Zusammenkunft, an der sich fünf Personen betheiligen.

fol. 8. Honein b. Ishâq spricht über den Ursprung der Zusammenkünfte der Philosophen.

fol. 12b.. Honein b. Ishâq berichtet einiges über die Philosophie des Aristoteles. Dann weitere Zusammenküufte der Philosophen.

fol. 25b. über Gesang undMusik.

fol. 39b. Sitten und Weisheitssprüche der erwähnten Philosophen. Moralische Sentenzen des Socrates.

Hermerus (S. 142 flg.) Bocados de Oro, (Toledaner Ausgabe von 1510, cap. XI, fol. XIV v), Dicts moraux des Philosophes, (S. 145) Saynges or Dictis of Philosophers., (S. 146).

fol. 56. Die moral. Sprüche des Plato.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XII, fol. XX v., Dicts mor., Saynges or Dictis of the Philosophers.

fol. 64v. Die moral. Sprüche des Aristoteles.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XIV, fol. XXV v., Dicts mor., Saynges or Dictis of the Philosophers.

fol. 68. Schreiben des Aristoteles an Alexander, desgl. fol. 69.

Möglicher Weise das Schreiben des Aristoteles, welches im Secretum Secretorum vorkommt.

fol. 73b. Sitten und Sprüche des Alexander, des Sohnes des Philippus.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XV, fol. XXXIV r., Dicts mor., Saynges or Dictis of the Philos. Vielleicht die Sprüche in hebräischer Uebersetzung; vgl. das Citat aus Bartoloccius. S. 138.

fol. 79b. Geschichte Alexanders.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XV, fol. XXX r. Dicts mor., Saynges or Dictis of the Philos.

fol. 83. Schreiben Alexanders an seine Mutter, worin er sie seinetwegen tröstet.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XV, fol. XXXIII v. Dicts mor. theilen Einen derartigen Brief mit, die Handschriften L-III-2 und h-III-1 zwei, welcher von beiden gemeint ist, mufs ungewifs bleiben, ebenso ob die hebräische Uebersetzung eines der beiden Trostbriefe, auf welche Bartoloccius verweist, mit dem hier angeführten arab. Texte stimmt, obwohl es wegen dessen was folgt, wahrscheinlich ist.

fol. 86. Worte der Mutter

Esto es lo que dixo la madre

Alexanders, nachdem sie den Trostbrief gelesen.

de Alexandre, quando leyo la carta de Alexandre del conorte. L-III-6, fol. 33 v. Sp. 1 — fol. 34 r. Sp. 1 und h-III-1, fol. XXIX r. Hebräische Uebersetzung vgl. das Citat aus Bartoloccius. S. 138.

fol. 88. Tod Alexanders und sein Transport in einem goldenen Sarge zu seiner Mutter und ihre Worte als sie seinen Sarg erblickte.

Hermerus, Bocad. de Oro, cap. XV, fol. XXXIV r., De como le (Alexandre) leuaron en ataut de oro a su madre e las palabras que dixo, quando cataua el ataut L-III-2, fol. 34 r. Sp. 1 — fol. 34 v. Sp. 1 u. h-III-1, fol. XXIX v., Dicts mor., Saynges or Dictis of the Phil.

fol. 90. Anwesenheit einer Anzahl Philosophen und Weltweiser am Sarge des Alexander in Babylon und was ein Jeder von ihnen sagte.

Zwar geben auch Hermerus, die Boc. Oro u. s. w. solche Aussprüche, doch stimmt der arabische Text wohl eher mit Ayuntamiento de una conpanna de philosophos e de sabios en el logar do estaua el ataut de Alexandre, e de lo que dixo cada uno dellos, e esto era en Babilonia, L-III-2, fol. 34 v. Sp. 2 — fol. 39 r. Sp. 2 und h-III-1, fol. XXX r. — XXXIII r.

fol. 106[b]. Wie der Sarg nach Alexandrien gebracht wurde.

In Hermerus, den Bocados de Oro u. s. w. nur eine Bemerkung darüber, ebenso in L-III-2, fol. 39 v. Sp. 1 und h-III-1; in diesen Handschriften schliefsen sich aber wieder Aussprüche an, was auch im arabischen Texte vermuthlich der Fall ist, da doch schwerlich die Schilderung, wie der Sarg überbracht wurde, 14 Folioblätter füllt.

fol. 120. Trostschreiben des Aristoteles an Alexanders Mutter.

Esta es la carta que enbio Aristotiles a la madre de Alexandre por conortarla. L-III-2, fol. 42 r. Sp. 2 — fol. 43 r. Sp. 1 und h-III-1, fol. XXXV v. Hebräische Uebersetzung vgl. Citat aus Bartol. S. 138.

fol. 122. Antwort derselben an Aristoteles.

Esta es la respuesta que embio la madre de Alexandre a Aristotiles, quando leyo la su carta. L-III-2, fol. 44 r. Sp. 2 — fol. 45 r. Sp. 2 und h-III-1, fol. XXVII v. Hebräische Uebersetzung vgl. Citat aus Bartoloccius. S. 138.

fol. 124—148. Die moralischen Sprüche des Diogenes, Pythagoras, Hermes, Homeros, Solon, Euclides.	Hermerus, Bocad. de Oro, Dicts mor., Saynges or Dictis of the Phil., übereinstimmend mit Ausnahme des Euclides, sofern nicht etwa dieser Name an die Stelle eines andern des Hermerus u. s. w. getreten, so dafs demnach der Inhalt des unter diesem Namen gegebenen Capitels sich in Hermerus u. s. w. fände.

Zu dem nun in der arabischen Handschrift Folgenden: „Fragen an die Philosophen und ihre Antworten, Correspondenz der Philosophen, Moralsentenzen des Philosophen und Lehrers ? und Weisheitssprüche der Philosophen der Geister vor Salomo, dem Sohne Davids“ habe ich weiter keine Parallelstellen gefunden.

Das im spanischen Werke jetzt folgende „Cap. de las juntas de los filosofos que dixo Joaniçio" (h-III-1, fol. XLIV r. und L-III-2, fol. 54 r. Sp. 2), erzählt nach den Bocados de Oro die Erbauung des Palastes, in dem die Könige ihre Söhne belohnten, und wie der junge Aristoteles, Diener eines Königssohnes, diesen im Examen an Kenntnissen, die er sich durch das Anhören der seinem Herrn ertheilten Stunden erworben, übertrifft und viele Sentenzen ausspricht. Darauf giebt das „Capitulo de la manera que fizo vn filosofo a sus discipulos" (h-III-1, fol. XLVII r. und L-III-2, fol. 57 r. Sp. 2) die Reihenfolge der Studien an. Dann finden wir wiederum „Capitulo de vn juntamiento de siete filosofos y lo que dixo cada vno dellos" (h-III-1, fol. XLVII r. und L-III-2, fol. 57 v. Sp. 2), und ein „Capitulo de vn ayuntamiento de diez filosofos y lo que cada vno dellos dixo" (h-III-1, fol. XLVII v. und L-III-2, fol. 58 r. Sp. 2). Hier sehen wir eine „Junta de .X. philosophos en una eglesia de losas en dia de una fiesta, e cada uno dellos tenie sus discipulos consigo. Pues quando ouieron fecho su oraçion e su sacrifiçio, assentaronse en la eglesia todos en un grado e los discipulos ante ellos a sus pies, e dixo cada uno dellos a sus discipulos: Decorat lo que oyeredes agora de la sapiençia, e sea el decoramiento de

todos, si lo rendiesse [1]) uno de uos. Pues començo el primero" etc. L-III-2, fol. 58 r. Sp. 2. Noch mehr fällt die Schilderung der Philosophenversammlung in dem an dieses Capitel sich anschliefsenden auf; es heifst nämlich in dem „Capitulo de vn ayuntamiento de treze filosofos y de lo que dixeron" (h-III-1, fol. 58 v. und L-III-2, fol. 58 v. Sp. 2) folgendermafsen: „Juntamiento de .XIII. philosophos de los Griegos en una claustra de los reyes, e en cabo de la claustra las siellas de los reyes muertos, e los reyes muertos en ellas e cubiertos [2]) con pannos preçiados, e con oro los cabeçones fechos, e las bocas de las mangas, e asi commo si fuessen en las siellas de los regnados, sus capas bien fechas [3]) e bien luzientes. Pues asentaronse los philosophos en la claustra de manera que estauan de cara contra los reyes, e dixieron los unos a los otros: digamos alguna cosa de la sapiençia que sea ensennamiento de predicaçion en aquellos que lo oyeren. Dixo el primero" etc. L-III-2, fol. 59 r. Hieran reihen sich: „Cap. de vn ayuntamiento de quatro filosofos", wie gesagt wird „en tiempo de Lusesa el rey". (h-III-1, XLVIII-v. und L-III-1, fol. 59 v. Sp. 2). „Este es el ensennamiento de Socrates filosofo." (h-III-1, XLVIII v.—LIII r. und L-III-2, fol. 59 v. Sp. 2—66 r. Sp. 1). Das Leben des Socrates wird nicht erwähnt, doch kommen in den Aussprüchen Anspielungen auf seinen gewaltsamen Tod vor — „Estos son los ensennamientos de Platon". (h-III-1, LIII r.—LVII r. und L-III-2, fol. 66 r. Sp. 1—67 v. Sp. 2). Mitten in diesen bricht der unvollständige Codex L-III-2 ab. Was ihm fehlt, kann aus h-III-1 ergänzt werden, denn beide stimmen unter einander. Doch gilt nicht das Gleiche von den Aussprüchen dieser Codices mit denen der Bocados de Oro, da, wenn sie diesen auch manchmal gleichen, sie doch oft von ihnen abweichen, oder gar dort nicht enthaltene bieten.

---

[1]) h: respondiese.

[2]) h: encubiertos.

[3]) h: y sus caras bien frescas.

Nach diesen Capiteln folgen in h-III-1, wie S. 48 angegeben, die Flores, und auf diese abermals einzelne Capitel, deren jetzt wenigstens letztes „de las palabras de sapiencia" gleich dem des Codex L-III-2 auch nicht vollständig erhalten ist (vgl. S. 49). Da unter ihnen sich wieder das aus den Bocados de Oro genommene Capitel vom Filosofoso Segundo befindet, so wäre es nicht unmöglich, dafs wir, in all dem was dem über Alexanders Tod, Briefe u. s. w. Berichteten folgt, im Sinne des Schreibers nur die Proverbios buenos, aus den verschiedensten Werken als eine Art Anthologie zusammengestellt, zu erblicken hätten. Dafür spräche, dafs wir nirgends einem „Se acaba" oder einem „Explicit" begegnen, dagegen die Titelangabe der Flores, welche auf ein abgesondertes Werk zu deuten scheint.

Sei dem jedoch wie ihm wolle, wir könnten, ohne die Frage entschieden zu haben, vom Codex h-III-1 Abschied nehmen, geböte uns nicht ein anderer Umstand, jetzt, nachdem wir das Ende desselben uns betrachtet, uns am Anfange des Bandes ein Werk anzusehen, das, wie wir schon in dem oft citierten Artikel über die Flores (vgl. S. 47) angaben, in einem eigenen Codex enthalten, jetzt einen Theil des mit h-III-1 bezeichneten bildet. Dasselbe, von Herrn Prof. Ebert unerwähnt gelassen, führt den Titel:

La Vida y las Costunbres de los viejos Filosofos.

Ueber Plan und Inhalt des Werkes spricht am Besten der Verfasser selbst, welcher folgendermafsen sein Werk einleitet: „La vida y las costunbres de los viejos filosofos queriendo tractar trabaje por rrecolegir muchas cosas de aquellas que yo falle escritas de los antiguos actores y en libros diuersos esparzidas. E en aqueste pequenno libro enxeri las respuestas notables y dichos elegantes de aquellos filosofos, las quales podran aprouechar a consolaçion de los leyentes y informaçion de las costunbres" (fol. 1 r.) Wie man sieht, liegt abermals ein Werk didactischer Tendenz vor, ähnlich den Bocados de Oro. Diese übertrifft es zwar in der Zahl der vorgeführten

Philosophen, bleibt jedoch in der Behandlungsweise seines Gegenstandes weit hinter denselben zurück, obgleich man dem Verfasser Geläufigkeit im Ausdruck und ausgebreitete Kenntnisse zugestehen mufs. Von diesen zeugt schon folgende Liste der von ihm geschilderten Weisen, unter denen freilich einige sind, deren nur mit wenigen Worten gedacht wird.

Tales, Solon, Filon, Pitaco, Biante, Cleobolo, Priandro, Zoroastes, Anaximandro, Anacarsis, Miso, Epimenides, Foresçides, Omero, Ligurgo, Maximenes, Pitagoras, Anapagoras oder Anaxagoras, Crates, Estillon, Erchilongo, Simonides, Archicon, Esopo, Zenon, Gorgus, Ysocrates, Protagoras, Crispus, Socrates, Aristipo, Zenofante, Antistones, Alchibiades, Eschines, Demostenes, Sofades (Sophocles), Pericles, Themistocles, Aristides, Eudoxo, Democrito, Ypocras, Euripides, Eraclito, Enpedocles, Permenides, Diogenes, Carneydes, Platon, Aristotiles, Menofilo, Fedron, Heschilo, Esperesippo, Apuleyo, Plotino, Hermes, Zenocrates, Demas, Anaximenes, Epicuro, Polistrato, Calistenes, Anaxarco, Theofrasto, Alodrus, Tolenio, Antipater, Archepilades, Herasistrato, Archimenides, Tholomeo, Menandro, Eilemon, Egesias, Enio, Sacupio, Estaçio, Valerio Catulo, Plocio Galico, Averio, Titu Liuio, Posidonio, Diodrus, Curio, Çipion Africano, Tullio Marco Çicero, Caton, Diogenes de Bauilonia, Antipater, Salustrio, Plauto, Lucreçio, Luçio Ponponio, Virgilio, Cacio Lucio, Terençio, Marco Varro, Gallio Cornelio, Oracio, Crispo, Artemodoro, Marco Nerio, Ouidio, Valerio Maximo, Calçiterus, Seneca, Quintiliano, Plutarco, Plinio, Tolemeo, Segundo (fol. 69 v.—72 v., dies Cap. also zweimal in diesem Codex enthalten, vgl. S. 48), Basilides, Galieno, Trogo Ponpeo, Porfirio und einige andere.

Natürlich wird Niemand erwarten, hier eine genaue Lebensbeschreibung all der genannten Persönlichkeiten zu finden. Eine solche hätte überhaupt das 14. oder 15. Jahrhundert, denn dieser Zeit gehört das Werk an, nicht bieten können, damit soll jedoch nicht gesagt sein, als fänden sich hier nur ungeschichtliche Ueberlieferungen.

Im Gegentheil, in mehr als einem Falle stimmt die gegebene Erzählung mit den Thatsachen; oft freilich weicht sie weit von denselben ab. So wird Seneca fast zu einem guten Katholiken gestempelt. Epimenides, der 75 Jahre in einer Höhle geschlafen, von den Athenern gerufen, um die Pest zu vertreiben, läfst Schafe in den Areopagus bringen und dort opfern, wohin jedes geht. Da hört die Krankheit auf und „en memoria de la fecha misericordia fue fecha vna ara al Dios non nonbrado". fol. IX v. Homer, der die Iliade und Odyssee schrieb, wird verrückt, weil er die ihm von Fischern auf seine Frage gegebene Antwort: „los (peces) que tomamos, non tenemos y los que non tomamos, tenemos". fol. X v. nicht begreifen kann. Ebenso unrichtig sind sehr oft die Zeitbestimmungen, welche gewöhnlich auf die Regierungsjahre jüdischer, persischer oder römischer Herrscher zurückgeführt werden. Für den Culturzustand Spaniens aber ist es jedenfalls sehr bemerkenswerth, wie man sich damals mit der Erwerbung von Kenntnissen über Personen beschäftigte, für deren gröfseren Theil man später alles Interesse verlor.

Nur selten gibt der Verfasser seine Quellen an; die Zahl der von ihm citierten Schriftsteller ist daher beschränkt. Es sind:

Valerio Maximo, Laercio, Isidoro: Ethimologias, Solinus de Memorabilibus, Elinando, St. Agostino: Cibdad de Dios, Cicero: Tosculanes — de Amicitia — de Senectute, St. Geronimo, Seneca, Eusebio, Agelio: las noches de Atenas, Apuleyo, Policrato, Boecio, Macrobio. Getreu dem Titel: Vida y costunbres, führt uns jede Lebensbeschreibung, natürlich abgesehen von solchen, die nur in einer kurzen Notiz bestehen, die betreffende Persönlichkeit in einer Anzahl zusammenhangsloser Anecdoten vor, deren Lectüre im Ganzen nicht unangenehm ist. Davon möge zum Schlusse die Geschichte von „Dionys dem Tyrannen" ein Zeugnifs ablegen, welche uns somit derselbe Codex, aus dem wir schon die Kraniche des Ibicus entlehnten, überliefert.

Cuenta Valerio en el quinto que Damon y Pitias,

disçipulos de Pitagoras (und daher finden wir die hier mitgetheilte Erzählung in dessen Lebensbeschreibung) tanto ayuntaron en sy fiel amistad que commo a vno de aquestos Dionisio tirano quisiese matar, y aquel demandase a Dionisio tiempo para yr a su casa a ordenar sus cosas antes que muriese, el vno de aquellos amigos non dubdo de quedar en rehenes en poder del tirano y por fiador de la venyda del que yua. E como se ya açercase el dia que le era sennalado, al que avia de venir, y el non viniese, todos dannauan y culpauan la confiança de tan loco fiador como del que avia quedado en rehenes. Pero el non dubdaua nada de la constançia de su amigo, y en aquella mesma ora y momento, por Dionysio constituyda, sobrevino aquel que era ydo a su casa presentandose al tirano y demandandole que absoluiese a su amigo de la fiança. E Dionisio marauillado del coraçon de entramos perdonole la muerte que lo queria dar, y demandoles que resçibiesen a el por terçero en aquella conpannia de tan firme amistad. fol. XIII v.

Uebrigens darf ich nicht verschweigen, dafs Amador de los Rios, V, S. 271 fg. behauptet, diese Vida etc. sei mehr oder weniger eine Uebersetzung des lateinisch geschriebenen Buches: De vita et moribus philosophorum et poetarum. Inwiefern diese Angabe auf Wahrheit beruht, kann ich, da mir das lateinische Werk zu vergleichen unmöglich ist, auch meine Notizen über die Handschrift zur Erledigung der Frage nicht vollständig genug sind, nicht bestimmen, bin aber geneigt derselben Glauben zu schenken, weil Amador de los Rios schwerlich irgend ein spanisch geschriebenes Werk ohne gute Gründe für eine Uebersetzung erklären würde.

Beendet in Leipzig, Januar 1869.

Hermann Knust.

Zu Schillers Braut von Messina.

In seinem Buche *L'Esprit des Autres* (3[me] éd. Paris 1857, p. 236 fg.) erzählt Ed. Fournier die Geschichte eines Verses, der sich in einem Trauerspiele Legouvé's findet und nicht diesem sondern dem gleichzeitigen Baudouin angehört, welchem jener ihn entliehen und dem die Idee dazu aus einem französischen Distichon «le frère est ami de nature; — Mais son amitié n'est pas sûre», oder aus Cic. De Amicit. 6 «cum propinquis amicitiam natura ipsa peperit» gekommen sein soll. Jedoch wie es sich auch damit verhalte, es ist nicht die Autorschaft des Verses sondern dieser selbst, der uns hier interessirt; er lautet nämlich:

«Le frère est un ami donné par la nature»

und findet sich in: «La Mort d'Abel. Tragédie, en trois actes et en vers, par le citoyen Legouvé. A Paris 1793" (46 Seiten). Als ich den in Rede stehenden Vers bei Fournier bald nach dem Erscheinen jener Ausgabe seines Buches zum ersten Mal las, fiel es mir auf, wie genau derselbe mit einer Stelle in Schillers Braut von Messina übereinstimme, wo es in der Rede, durch welche Donna Isabella die feindlichen Brüder zu versöhnen sucht, also heifst:

«Wohl dem, dem die Natur den Bruder gab!
. . . . Anerschaffen
Ist ihm der Freund!»

Wir haben nun zwar gesehen, dafs der Gedanke selbst, mehr oder minder hiermit übereinstimmend, sich auch sonst wiederfindet, wie er denn überhaupt so natürlich ist, dafs er sehr leicht mehrfach auf ganz unabhängige Weise zum Ausdruck gekommen sein kann; allein nichts destoweniger war ich gleich anfangs an eine Entlehnung von Seiten Schillers zu denken geneigt, indem mir nämlich bei näherer Erwägung auch der Vorwurf jenes

Legouvé'schen Trauerspiels mit dem Schillers eine Verwandtschaft im allgemeinen zu besitzen schien und letzterm daher auch die Idee zu demselben eingegeben haben konnte. Um dies eingehender zu untersuchen bedurfte ich jedoch vor allem des französischen Stückes und dieses konnte ich hier in Lüttich nicht auftreiben; mich in größeren Entfernungen danach umzusehen, habe ich Jahrelang unterlassen. Da endlich kam es mir neulich zu Gesicht und eine nähere Prüfung desselben scheint mir nur die Richtigkeit meiner anfänglichen Muthmaßung zu bestätigen. Betrachten wir zunächst den Grundstoff von Schiller's Trauerspiel. Zwei Brüder sind gegen einander von Jugend auf feindlich gesinnt; der eigentliche Grund des Hasses ist unbekannt, doch wird wiederholt darauf hingewiesen daß der eine (Don Caesar) sich im Verhältniß zu seinem Bruder in der Liebe der Mutter zurückgesetzt glaubt; so sagt er (S. 79, Ausg. 1823):

«Verschwende, Mutter, Deines Segens Fülle
«Nicht an den einen erstgebornen Sohn!»

noch deutlicher (S. 144):

« . . Der Neid vergiftete mein Leben,
«Da wir noch Deine Liebe gleich getheilt».

schärfer noch (S. 136):

«Sie hat mich nie geliebt! Verrathen endlich
«Hat sich ihr Herz, der Schmerz hat es geöffnet.
«Sie nannt ihn ihren *bessern* Sohn! — So hat sie
«Verstellung ausgeübt ihr ganzes Leben!»

Es gelingt jedoch der Mutter den Haß der Brüder zu beschwören und sie zu versöhnen; allein für nicht lange Zeit; denn eine neue heftige Eifersucht, die der Liebe, bricht plötzlich in dem Herzen Don Caesars aus und treibt ihn blindlings zum Brudermord, worauf er, die rasche That bereuend, sich selbst dem Tode weiht. Fast ganz gleich ist der Stoff, wie er bei Legouvé vorliegt. Kain haßt Abel, weil dieser als Hirt ein so müheloses Leben führt, während er selbst im Schweiße seines

Angesichts das Land baut; dann aber kränkt ihn besonders die gröſsere Liebe, die Abel, wie er glaubt, von den Eltern zu Theil wird; so ruft er aus, als Adam, ihn beschwichtigend, von Abel spricht (S. 23): «Toujours Abel!» und dann äuſsert Adam selbst zu Eva (S. 23):

«N'offrons plus, s'il se peut, de prétexte à ses plaintes:
«Il dit toujours qu'Abel nous est plus cher que lui;
«Que nous le détestons».

Indeſs es gelingt Adam den Groll Kains zu beschwören und ihn mit Abel auszusöhnen; allein auch hier dauert diese Aussöhnung nicht lange. Das von Gott verschmähte Opfer Kains erweckt seinen Haſs von neuem, so daſs er bald nachher den Bruder erschlägt, worauf er, von Reue ergriffen, die Seinen verläſst und Gottes Strafe in der Einsamkeit erwarten will. Die Verschiedenheit von Schiller besteht darin, daſs der Haſs der Brüder nicht gegenseitig ist, daſs der Vater, — nicht die Mutter, — die Versöhnung bewirkt (obwohl auch Eva auftritt und in ihrer Mutterliebe sich die der Donna Isabella erkennen läſst); daſs ferner der neu auflodernde Haſs Kains nicht durch Liebeseifersucht hervorgerufen wird, und daſs Kain sich nicht selbst tödtet. Indeſs ist diese Verschiedenheit doch nicht bedeutend, und die ursprüngliche Identität des Vorwurfs ist leicht zu erkennen, trotzdem Schiller von demselben hin und wieder abzuweichen für nothwendig hielt; daſs er daran Recht gethan, wird Niemand in Frage stellen wollen. Wenn er z. B. Don Caesar nicht Kains Beispiel nachahmen und in die Einsamkeit fliehen läſst, um dort den Rest seiner Tage in Reue zu beschlieſsen, so giebt er ausdrücklich den Grund dafür an; denn Don Caesar sagt (S. 144):

«Wohl läſst der Pfeil sich aus dem Herzen ziehn;
«Doch nie wird das verletzte mehr gesunden.
«Lebe, wer's kann, ein Leben der Zerknirschung,
«Mit strengen Buſskasteiungen almählig
«Abschöpfend eine ew'ge Schuld — *Ich* kann
«Nicht leben, Mutter, mit gebrochnem Herzen.
«. . . . .
«Der Tod hat eine reinigende Kraft»,

und so stirbt denn Don Caesar durch eigene Hand, dem tragischen Schlufs des Ganzen entsprechend.

Dafs verschiedene Reminiscenzen aus Legouvé's Drama sich bei Schiller wiederfinden, davon haben wir gleich anfangs ein Beispiel gesehen und hier folgt noch ein anderes. Nach dem unseligen Opfer Kains nämlich sucht Abel den Bruder auf, der sich in Felsenklüfte zurückgezogen hat, und will ihn tröstend umarmen, da ruft Kain aus (S. 40):

«Serpent, dans tes replis tu veux m'envelopper!
«C'est pour m'assassiner que ta haine m'embrasse!»

Ganz ähnlich lautet Don Caesars Ausruf, als er den Bruder bei Beatrice findet:

«Giftvolle Schlange! Das ist Deine Liebe?
«Defswegen logst Du tückisch mir Versöhnung?»

Es ist nicht blofs der Ausdruck „Schlange", der sich an beiden Stellen wiederfindet, sondern der ganze Gedanke ist bei beiden derselbe, nämlich der Vorwurf fortdauernden heimtückischen Hasses trotz der äufsern Zeichen des Gegentheils.

Ferner als Abel nach seiner Versöhnung mit Kain diesen umarmt und ihn auffordert zusammen mit ihm Mutter und Schwester von dem freudigen Ereignifs in Kenntnifs zu setzen, sagt er (S. 27):

«Viens, pour les en instruire, et leur rendre la paix,
«Nous montrer embrassés à leurs yeux satisfaits.»

und die eben eintretende Mutter, die bis dahin feindlichen Söhne umarmt sehend, ruft aus:

«Ah! que vois-je? mes yeux, faut-il que je vous croie?»

Bei Schiller (S. 111) sagt Donna Isabella zu Diego:

«Ich habe sie einander Herz an Herz
«Umarmen sehn — ein nie erlebter Anblick!»

Anderes übergehe ich, wo die Aehnlichkeit, zwar noch immer nicht gering, aber doch allgemein ist, wie wenn z. B. bald darauf Eva sagt:

«. . . . . Enfans chéris,
«Que mes flancs ont portés, que mon sein a nourris,
«Le sang a triomphé! l'amitié vous rassemble!
«Et ces bras maternels vous reçoivent ensemble!
«Et vous vous embrassez sur ce cœur palpitant!
«Tous ses maux ont cessé dans un si doux instant;
«Je sens tomber le poids de ma douleur amère:
«Je suis donc une fois heureuse d'être mère!»

womit man die Rede Donna Isabella's vergleiche, welche nach der Versöhnung der Söhne zwischen ihnen stehend sagt (S. 73):

«Nun endlich ist mir der erwünschte Tag,
«Der lang ersehnte, festliche, erschienen —
«Vereint seh' ich die Herzen meiner Kinder,
«Wie ich die Hände leicht zusammenfüge,
«Und im vertrauten Kreis zum Erstenmal
«Kann sich das Herz der Mutter freudig öffnen.»

Nach dem hier Dargelegten wird meine oben ausgesprochene Ansicht wohl nicht unbegründet erscheinen, zumal wir ja wissen, daſs Schiller bei genauer Kenntniſs der französischen Literatur derselben zuweilen einen und den andern Gegenstand entlieh. Nun beruht zwar Legouvé's Tragödie auf Geſsners „Tod Abels"; jedoch scheint vielmehr jene dramatische Bearbeitung Schiller die Idee zu der seinigen eingegeben zu haben, wie dies auch aus der Uebereinstimmung der verglichenen Stellen hervorgeht, auch findet sich namentlich der mehrerwähnte Vers von dem durch die Natur gegebenen Bruder nur bei Legouvé, bei Geſsner aber Nichts der Art. Daſs Schiller jedoch sich nicht mit Legouvé's Arbeit begnügte und, nachdem er durch dieselbe den ersten Anstoſs zu einer eigenen Schöpfung erhalten, sich dann noch mit dem gewählten Stoff genauer bekannt machte, läſst sich a priori annehmen und geht auch aus Folgendem hervor. Wir haben nämlich gesehen, daſs bei Legouvé Kains Brudermord durch dessen Zorn über das von Gott ver-

schmähte Opfer, bei Schiller aber durch Eifersucht veranlafst wird. Auch letztere nun findet sich in der Kainssage, aber nicht in der biblischen, sondern in der talmudischen. So heifst es im Midrasch: „Rabbi Huna lehrt: sie stritten mit einander über eine Zwillingstochter, die mit Abel geboren worden. Abel machte Anspruch darauf, weil sie mit ihm zur Welt gekommen; Kain hingegen glaubte als Erstgeborener ein Vorrecht zu haben". Weil, Biblische Legenden der Muselmänner. Frankfurt 1845, S. 38, der ebend. die aus der rabbinischen entstandene muhammedanische Sage anführt: „Eva gebar aufser den beiden Söhnen Kabil und Habil noch mehrere Töchter, die Adam mit seinen Söhnen verheirathete. Als er aber die schönste derselben Abel zur Frau geben wollte, war Kain unzufrieden und warb selbst um sie, obgleich er schon ein Weib hatte". Ausführlicher und in etwas verschiedener Fassung bei Herbelot s. v. Cabil (2, 12 der deutschen Uebers.), wo unter anderm Kain gegen Adam äufsert: „Du willst meinem Bruder deswegen die schönste Frau geben, weil Du ihn mehr liebst wie mich". Adam bestimmt dann, dafs ein Opfer entscheiden solle; das Abels wird von Gott angenommen und er deshalb von Kain getödtet. Vgl. auch Bayle Dict. Crit. s. v. *Abel* n. F. (1, 18 ed. 1730). Fabrizius Cod. Apocr. Vet. Test. 1, 109 fg. 2, 44. Epiphanias (ebend. 1, 97 fg.) führt als einen Glauben der Archontiner (einer Ketzersecte) an, dafs Kain und Abel Söhne der Schlange und Evas gewesen seien und „ambos sororis (er sagt nicht welcher?) amore flagrasse", deshalb habe sich Kain gegen Abel erhoben und ihn getödtet, „nam utrumque Diaboli e stirpe procreatum, ut diximus, affirmant".

Dafs Schiller im Ganzen mehr an Legouvé als an Gefsner gedacht, habe ich bereits angeführt; indefs zuweilen scheint ihm auch des letzteren Dichtung gegenwärtig gewesen zu sein; so ruft daselbst Kain aus (Vierter Ges. S. 96, Frankfurt und Leipzig 1773): „Verflucht, verflucht sei jene Stunde, wo meine Mutter das erste Mal mit Schmerzen gebar! Verflucht die Stätte, wo sie

in Geburtsschmerzen dahinsank!" ähnlich Don Caesar (S. 132):

«. . . . . . . Verflucht der Schos, der mich
«Getragen! — Und verflucht sei Deine Heimlichkeit,
«Die all' dies Gräfsliche verschuldet!«

Ferner richtet bei Gefsner (Vierter Ges. S. 100) Anamelech an den Leichnam Abels anter andern folgende höhnische Worte: „Steh auf schöner Jüngling! . . . . Aber er regt sich nicht; sein eigner Bruder der hat so unsanft ihn hingelegt!" Bei Schiller (S. 107) sagt der Chor angesichts der Leiche Don Manuels:

«Holder Jüngling! — Da liegt er entseelt —
«Hingestreckt in der Blüthe der Tage! . . .
«. . . . .
«Von des Brudermords Händen entseelt!»

Die ganze Stelle, wo letztere Worte vorkommen:

«Was sind Hoffnungen, was sind Entwürfe,
«Die der Mensch, der vergängliche, baut?
«Heute umarmtet ihr euch als Brüder,
«Einig gestimmt mit Herz und Munde.
«Diese Sonne, die jetzt nieder
»Geht, sie leuchtete eurem Bunde!
«Und jetzt liegst du dem Staube vermählt,
«Von des Brudermords Händen entseelt
«In dem Busen die gräfsliche Wunde!»

Diese ganze Stelle, sage ich, konnte übrigens Schillern leicht durch Gefsners Dichtung eingegeben sein, wo Kain seinem Bruder gleich am Tage nach der Versöhnung mit demselben das Leben raubt. — Endlich scheint die Prosopopöie, wonach Mehala den abwesenden Mörder ihres Gatten anredet (Fünfter Ges. S. 131): „Kain, Kain, wo warst Du da, als Dein Bruder starb?" den Worten Donna Isabellas zu entsprechen (S. 125), welche sie bei der Leiche des getödteten Sohnes ausruft:

«Mein Sohn! Mein Manuel!
«. . . . . Wo war
«Dein Bruder dafs sein Arm Dich nicht beschützte?"

Dafs dagegen die Stelle Gefsners (Vierter Ges. S. 98), wo Kain an den Bruder die Worte richtet: „Ha Schlange!

Du willst mich umwinden", einer ähnlichen bei Schiller, wo der gleiche Ausdruck vorkommt, nicht so genau entspricht, wie eine andere oben angeführte bei Legouvé, ist leicht ersichtlich. Vielleicht liefsen sich noch mehr Uebereinstimmungen zwischen Legouvé und Gefsner mit Schiller ausfindig machen; jedoch wäre dies überflüssig, wenn meine Ansicht über das Verhältnifs derselben zu einander nicht ohnedies als begründet erscheint.

Lüttich.

Felix Liebrecht.

Kritische Anzeigen.

Meraugis de Portlesguez, roman de la table ronde par Raoul de Houdenc publié par la première fois par H. Michelant avec facsimile des miniatures du manuscrit de Vienne. Paris, Tross, 1869. 8°. XX, 270. (Tiré à petit nombre.)

Die Drucklegung des Meraugis war bekanntlich einer der sehnlichsten Wünsche unseres Ferdinand Wolf, dessen Erfüllung er nicht erleben sollte. Jetzt liegt uns die in der Ueberschrift verzeichnete Ausgabe vor, in prächtigster Ausstattung; und dennoch nicht ganz so, wie man sie hätte erwarten dürfen. Handschriften sind nur in geringer Anzahl vorhanden: drei vollständige und ein gröfseres Fragment; da ist Benützung des ganzen Materials gleichsam geboten. Ferner: Heimat und Lebenszeit der Dichters sind uns mit ziemlicher Sicherheit bekannt; diefs mufs zu einem Versuche, kritisch zu verfahren, anregen.

Michelant erkennt die Billigkeit dieser Forderungen an; dafs er denselben nicht Genüge leistete, entschuldigt er durch einen äufsern Umstand. Die Ausgabe habe zunächst einen artistischen Zweck erstrebt, man habe die zierlichen kleinen Miniaturen der Wiener Handschrift (A) reproduciren wollen, und da sei notwendig gewesen, diese Hs. zu grunde zu legen, indem man sich begnügte, zu deren Berichtigung eine leicht zugängliche Quelle zuzuziehen. Wir können daher bedauern, dafs es nicht möglich gewesen sei, die Ausgabe auch in litterarischer Beziehung in vollendeter, abschliefsender Form auszuführen; müssen aber, um nicht ungerecht zu sein, die Arbeit vom Standpunkte des Herausgebers beurtheilen.

Er gibt also A und berichtigt dessen zalreiche Mängel mit Hilfe der Turiner Hs. (B). Auch hier könnte man dén Wunsch ausdrücken, es wären die Varianten von B vollständig mitgetheilt worden, wodurch der Band erschöpfende Kenntnifs von zwei Handschriften verschafft und so den Weg zu einer späteren kritischen Ausgabe geebnet hätte; aber auch diese Unterlassung kann der Hg. durch die Rücksicht auf den knappen Raum, der ihm für kritisches Beiwerk gegönnt war,

entschuldigen. Er mufste sich eben, so viel als möglich, auf A beschränkeu.

Diese Handschrift aber verspricht er, mit aller Genauigkeit wiederzugeben; an allen Stellen, in welchen er sie verläfst, sollen ihre Lesarten in den Anmerkungen verzeichnet werden. Und in der That führt der Hg. nicht selten selbst orthographische Varianten an — z. B. *loo* für *lo*, *osse* für *ose* — und er entschuldigt sich ausdrücklich, wenn er nicht immer Varianten wie *je le*, *ne le* für *jel*, *nel* angemerkt hat. Diefs läfst erwarten, dafs vorliegende Ausgabe nicht blofs dem gröfseren Publicum einen im ganzen gut lesbaren Text biete, sondern auch für den Kritiker ein treues Bild wenigstens éiner Hs. abgebe. Dem ist nun nicht so; und mit Bedauern müssen wir constatiren, dafs sogar diese auf das Minimum reducirte Aufgabe, welche der Hg. sich doch selbst gestellt hat, nicht erfüllt wurde. Dafs es sich wirklich so verhält, geht hervor schon aus dem Vergleiche von Michelant's Texte mit dem Abschnitte in Keller's Romvart, wo die Varianten von A sorgfältig verzeichnet sind, und dem in Wolf's Abhandlung, welcher A entnommen ist. Man wird da Manches im Texte finden, das in A anders lautet, ohne dafs die Anmerkungen die Lesarten dieser Hs. anführen. So, um nur ein Beispiel anzuführen, stelle man Wolf 45ᵃ, 19-22 mit Mich. 44, 9—12 und man wird finden, dafs obwol die betreffenden vier Verse durchweg verschieden sind, die Anmerkungen darüber nichts verlauten lassen. Dasselbe Verfahren begegnet dann das ganze Werk hindurch, wodurch die Ausgabe an urkundlichem Werth bedeutend einbüfst und sich jenen eclectischen Arbeiten nähert, die vor einigen Decennien im Brauche waren und nunmehr für vollständig überwunden gehalten werden sollten.

Da ich auch, und mit gröfserem Rechte, Raum sparen mufs, so werde ich mich begnügen, nur eine kleine Anzahl von Stellen anzuführen, in welchen A verlassen wurde, ohne dafs Diefs erwähnt worden sei. Ich wähle besonders solche Stellen, in welchen die Lesart von A ohne Nachtheil, manchmal selbst mit Vortheil des Textes unangetastet geblieben wäre. Ich sehe auch von den zwei obenerwähnten Abschnitten ab, da diese Jeder für sich vergleichen kann.

S. 22, 6 fg. *Mes qu'il vont parlant ambedui,*
Si lui renforcent ses dolours
Por ce qu'il va chantant d'amours
Et plus et plus à chascun mot.

A *chargant*, was allein einen Sinn gibt. Vgl. die unmittelbar folgenden Verse:

Or l'aime plus qu'il ne l'amot,
Or l'aime et charge miex et miex

Man bemerke noch dafs letzteren Versen sich bei Mich. folgende anreihen:

Tant que l'amour le fiert as iex
Et el vis et par tot le cors

während A liest:

Or l'aime plus qu'il ne l'amot
Tant que l'amour le fiert as iex
Or l'aime et charge miex et miex
Et as iex et par tot le cors.

23, 9. Statt *ceste pucele* hat A *cele puc.*, das passender scheint, da Lidoine schon entfernt war.

25, 23. Statt des allerdings deutlicheren *Gorveinz respont* liest A: *Et cil r.*

86, 23. *La honte, selonc le mesfet,*
En sera vostre et li mals miens.

Die hervorgehobenen Worte geben keinen Sinn. A *si l'on le* (Femin. auf picardische Art) *me fet.*

91, 16 fg. Es spricht der Outredoutez:

Michelant	A
«lors t'occirai	
Que j'aurai Meraugis vaincu.	*Que j'aurai Meraugis vaincu.» —*
Et j'auroie mult bel vescu,	*«Et j'auroie mult bel vescu»*
Se je me venge de vous deus.» —	*Ce dist Laquis «si de vous deus*
Ce dist Laquis: «Jamais li deus	*Veïsse l'estour, car li deus*
Que j'ai el cuer ne s'en istra,	u. s. w.
Devant que cele eure vendra	
Qu'il m'ait de vostre cors vengié.	

Es ist schwer zu entscheiden, welche Lesart die ursprüngliche sei; ein genügender Grund, A zu verlassen, ist jedoch nicht vorhanden.

93, 5. *Mes por mielz faire, le tendra*
Tos jors.

Man weifs nicht auf was sich *le* bezieht; auf *voie* nicht, denn es ist nicht die Rede des Weges, den er bisher einhielt, sondern von jedem anderen beliebigen, den er einschlagen wollte. A *Mes por le mielz faire tendra A destre*, was ganz deutlich ist. Nur wäre, da *tenir* in den Parallelstellen immer reflexiv ist, lieber *por miex f. se t.* zu lesen.

96, 6. Statt *Issi vont* hat A *S'avancent.*

104, 19 fg. *Devions nous, nous deus, ce me semble*
Par droit l'un l'autre chalengier

A hat nur éin *nous*, und es ist demnach nicht nöthig, *devions* zu *devons* zu emendieren.

107, 15-16. *j'ai à non Meraugis*
De Portlesguez. Si je vifs sui

Wir haben da einen unreinen Reim, der selbst wenn die Hs. so läse, ohne weiteres zu *sui vis* zu bessern wäre. Indessen gerade so liest A.

124, 19-20. Zwischen diesen zwei Versen fehlt:

Et il aussi s'en vont ensemble

Schon im Anfange S. 6, zwischen 24 und 25 war ausgelassen worden *Que plus cortois ne s'en alast* (= Romvart 594, 13): Auch nach dem letzten Verse von S. 117 fehlt ein Vers, welcher aber in den Anmerkungen nachgetragen wurde.

132, 11. Statt *li Breton* hat A *li baron.*

136, 11 fg.

Michelant	A
«De cę n'ai ge pas grand envie»	*«Dahé ait qui en a envie»*
Dist Meraugis «jà n'en serai	*Dist Meraugis «jà non ferai;*
Chastelains; non, car je ne sai	*Car si m'aïst Diex, je ne sai*
Chastel qui tant face à haïr».	*Chastel* u. s. w.

137, 7-8 haben ohne genügenden Grund ihre Stelle gegenseitig gewechselt.

141, 14. A hat *.c.* nicht *sept.* Eben so 170, 4 hat A *Viij* statt *sept.*

150, 17. Meraugis und Gawain bitten den Graf Gladouein, er solle sich der Matrosen annehmen *(mult lui ont prié por les maroiniers)*, worauf er antwortet:

«Jà mar avant
Iront, je leur donrai assez.»
Touz les retint et a fievez.

A hat *mar avant priez* „es ist unnütz, dafs ihr ferner bittet".

164, 17. Statt *ce respondi* hat A *ce respont el(e).*

172, 7 *o* (= avec) wird unnöthiger weise in *à* verändert; eben so 176, 18; 238, 16.

194, 17. *Est ce dont tu as envie?* Es sind nur sieben Silben. Lies mit A *est ce ce dont.*

212, 22. Wenn man statt *Voult souspirer; ele ne pot Du cuer traire* mit A *mes el(e)* liest, so ist die Monotonie der vielen asyndetischen Constructionen dieser Periode gemildert. Eben so 213, 1 ist *or est ele morte* zu *or ele est m.* umgestellt worden. Wol aus metrischen Grunden. Läfst man aber *el*, wie sonst oft, als einsylbig gelten, so bedarf es keiner Veränderung.

213, 10. *Pasmez s'est si que de cest jeu*
Ne se meüst.

Was soll dieses bedeuten? A hat *lieu.*

242, 5. *Li lois . . . leur dist.* Er spricht aber nur zu Meraugis; A *lui.*

243, 8. *Cil est uns fox . . . cist est uns sages.* Lidoine meint: Der frühere war ein Thor; dieser da ist ein Weiser. A hat an erster Stelle *ert.*

245, 10. *Taisiez vous ent, n'en parlez mie;* A *T. vous et n'en p. m.*

Dieses Verzeichnifs könnte auf das zehnfache vermehrt werden, wenn man alle unwesentlichen Abweichungen und alle die Stellen anführen wollte, in welchen A dem Metrum entgegen ein Wort — besonders Pronomina und Partikeln — bald hinzufügt, bald ausläfst. Der Hg. mufste natürlich letztere bessern; er mufste aber auch, um seinem Grundsatze treu zu bleiben, alle diese Fehler in den Anmerkungen namhaft machen.

Hinzu kommt, dafs selbst dort, wo Varianten angeführt werden, dieses nicht selten unrichtig geschieht. Es wird an mancher Stelle gesagt, A biete eine von der des Druckes abweichende, gewöhnlich irrige Lesart, während in der That A mit dem Drucke vollkommen übereinstimmt. So 57, 1 wo *Ha* in der Hs. deutlich zu lesen ist; 60, 1 in Bezug auf *frain;*

69, 21 in Bezug auf *coi;* 78, 3; 79, 6 u. s. w. Wenn 131, 6 *deut* gedruckt wird und in den Anmerkungen gesagt wird, die Hs. lese *dient*, so geschieht der Hs. Unrecht, denn sie hat *dieut.* Auch anderswo wurde *u* als *n* verlesen und Anlaſs genommen, nicht vorhandene Varianten zu vergleichen. A hat die Gewohnheit enclitisches *l* in der Form *u* darzustellen. Für *el* (in illo) schreibt diese Hs. *eu.* Mich. liest *en* und vermehrt die Anzahl der Varianten. Ja an zwei Stellen behält er im Texte *en*, während der Zusatz des Artikels erwünscht ist. 18, 24 *i met en conte*, 156, 5 *en milieu;* lies *eu* oder nach der Gepflogenheit des Hg. *el.* Nicht anders beim Pronomen: 57, 12 Druck *nel celez* und als Lesart von A *n'en c.;* A hat aber *neu c.* So auch 213, 24; 220, 15. — An anderen Stellen liest allerdings A anders als der Druck, aber nicht wie in den Varianten angegeben wird. Nur ein paar Beispiele, aus den ersten Seiten, bei welchen die Romvart und Michelant nicht selten in der Angabe der Lesarten von A nicht übereinstimmen.

	Mich.	Romv.
7, 21.	*Pur ses peres qu'est trepassez*	*Pur son pere qui ert tr.*
8, 4.	*Ensi seult*	*Ains s.*
9, 18.	*Qui ait*	*Qui a*
15, 23.	*l'anjeu*	*langue*

Die Romvart hat überall Recht.

Welches Verfahren beobachtete nun der Hg. in Bezug auf Lautformen und Lautzeichen? Es standen ihm zwei Wege offen: entweder die Schreibung der Hs. nach einem wol durchdachten Plane zu regeln oder der Hs. genau zu folgen. Der erste wäre der beste gewesen; den zweiten einzuschlagen, berechtigte ihn die abgegebene Erklärung, keine kritische Ausgabe zu beabsichtigen. Der Hg. wählte einen mittleren Weg, d. h. bald hält er sich an die Hs., bald verläſst er dieselbe, ohne irgend eine consequente Methode erkennen zu lassen. Die Schreibung von A ist allerdings ziemlich schlecht, aber keineswegs so schwankend, wie die des Druckes. So hat A viele überladenen Formen, z. B. *nuls*, *corps*, *temps* u. s. w.; im Drucke finden sie sich gewöhnlich wieder, auch im Reime; und nur hie und da stöſst man plötzlich auf ein *nus* (: *plus*), *cors* (: *fors*). Dieser Velleität nach

dem Besseren entgegen, schiebt der Druck überflüssige Consonanten ein, wo sie A nicht aufweist: 64, 19 *seurfaicte*, A *-ete;* 119, 4 *voulsist*, A *vous.;* 202, 21 *chevauls*, A *-als*. — A schreibt immer *ditez* (dicitis, dicite), der Druck *ditez* und *dites*. — Für *remansit* hat A beständig *remeist*, der Druck *remeist remest remist*, welche letztere Form kaum annehmbar ist. — A liebt unbet. *on* zu *en* werden zu lassen: *henour queneust volentez*, dann auch *en* für das unbestimmte Pronomen *on;* der Druck schwankt beständig zwischen *o* und *e*. — Statt der gewöhnlichen Form *Gawain* (in der Hs. so oder gewöhnlich abgekürzt) erscheint 220, 5 *Gauwain*; 224, 3 *Gauwins*. Von den vielen und vielen Beispielen, die man noch anführen könnte, nur noch Eines. S. 103, 23 fg. liest man:

Qui à un mot sires estoit
Sor touz et tant se sorcuidoit
Par sa force qu'il departoit
Devant la feste et prometoit u. s. w.

Vier Verse auf *-oit*. Der Hg. bemerkt, dafs A *qui estoit sires à un mot* liest. Hätte er nicht ausser Acht gelassen, dafs A auch *sorcuidot* liest, so würde er keine Veränderung vorgenommen haben. Denn unser Denkmal hat oft bei Verben der I. Conj, das Impf. Ind. auf *-oe*, 3. Pers. *-ot*: S. 176 *semblot: ot* (habuit), 205 *amot: mot*, 229 *amoe: desloe* (dislaudat) u. s. w. S. 216 wo der Druck *cuidoit: ot* hat, ist mit A *cuidot* zu lesen. Das Nämliche findet sich in der *Vengeance de Raguidel* [1]). Demnach ist auch 165, 5 fg. zu berichtigen. Nach einem Reimpaare auf *-oie* folgt ein zweites:

---

[1]) Von diesem Gedichte hatte ich in der Germania VIII, 122 vermuthet, es rühre von Raoul de Houdenc her. Wolf sprach sich dagegen nicht aus; es freut mich zu sehen, dafs Michelant meine Ansicht durch Zuziehung von Parallelstellen und Hinweis auf die Aehnlichkeit der Gedanken und des Styles unterstützt. Auch Karl Bartsch hatte die Güte mir mitzutheilen, dafs die Identität des Verf. des *Meraugis* und der *Vengeance* für ihn aufser Zweifel stehe. Vielleicht findet er auch Gelegenheit, Diefs in seiner gründlichen Art zu beweisen. Paul Meyer hat endlich in seiner trefflichen in der Revue critique enthaltenen Anzeige von Michelant's Ausgabe ebenfalls einen Beitrag zur Bestätigung meiner Vermuthung geliefert. — Da ich auf die Vorrede nicht wiederkomme, möchte ich doch aufmerksam machen, dafs schon Wolf die Annahme, Raoul sei aus der Picardie, als die richtige bezeichnete, da sie durch Raoul selbst in der Voie de Paradis bestätigt werde.

si je l'amoie
Por ce sanz plus q'il fét la moie

Das letzte Wort entspricht dem neufr. *moue*, und da ist die Form *moie* unhaltbar. Man lese mit A *amoe: moe* und Alles ist in der Ordnung.

Gleichen Mangel an Consequenz hat man zu bedauern in Bezug auf die Behandlung der Declinationsregel. Schon a priori wäre man zur Annahme berechtigt, dieselbe müsse in unserem Denkmale mit aller Genauigkeit beobachtet sein. Die Betrachtung der Reime bestätigt diese Ansicht. An den wenigen Stellen, wo im Reime ein Verstofs gegen die Regel begegnet, darf man im Allgemeinen Corruption vermuthen. So z. B. 3, 10 *Une fille avoit mult vaillanz* (: *poissanz* Masc. Sing.) lautet in der Vatic. Hs. (C) *Une fille ot qui fu vaillanz.* — 5, 5 *Clers com argent erent ses denz.* Da *clers* für Fem. Plur. nicht angeht, so kann man bessern *Cleres com ar. vt s. d.* C faſst sich hier kürzer; hat aber auch *denz* als Accusativ von *ot* [1]) Vgl. auch unten die Anm. zu 84, 23.

Kurz, bis auf sehr wenige meist leicht zu berichtigende Fälle, zeigen die Reime die gröſste Regelmäſsigkeit; um so mehr darf man sie innerhalb des Verses erwarten. Niemand hätte dem Hg. einen Vorwurf gemacht, wenn er der Hs. zu Hilfe gekommen wäre und einige Dutzend *s* hinzugefügt oder weggestrichen hätte. Wollte er das nicht, so sollte er die Hs. mit ihren Schwankungen diplomatisch genau wiedergeben; es giebt Manche, die das loben. Am allerwenigsten aber sollte er selbst hin und her schwanken. Manchmal nimmt er den

---

[1]) Man bemerke 199, 2 *ensemble o lui avoit Espinogrés, ses niés.* Der Hg. sagt in der Anm., A lese *estoit.* Wenn dem so wäre, warum hätte der Hg. diese treffliche Lesart entfernt? A hat auch *avoit.* Vielleicht wollte Mich. die Stelle nachträglich berichtigen, und im Drucke ist das Wort *lisez* vor *estoit* ausgefallen. Indessen könnte man fragen, ob bei Apposition nicht gestattet sei auf einen *casus obliquus* den *rectus* folgen zu lassen. Vgl. 198, 9 fg. *la force Miliant des Lis, Un chevalier preus et eslis A savoir vous ferai.* Der Reim verbietet *eslit* zu ändern; vielmehr muſs man *uns chevaliers* bessern. Es wäre zu wünschen, daſs Jemand sich der Arbeit unterzöge, in den Denkmälern der besseren Zeit den syntactischen Gebrauch der Flexionsformen erschöpfend zu untersuchen. Besonders auf die Behandlung der Prädicate müſste der Augenmerk gerichtet sein.

Anlauf zur Herstellung des Richtigen — er bessert z. B. 25, 21 *amis ne departiron* zu *ami*, 28, 20 *si sont venuz* zu *venu* u. s. w. — aber in der weit gröſseren Anzahl von Fällen läſst er die irrige Form stehen. Innerhalb drei Zeilen (S. 159) druckt er *fains* und *fain;* Hs. immer *fain*. Weit befremdender aber ist es, daſs an die Stelle der richtigen Form der Hs. eine unrichtige eintritt. Hier eine Reihe von Beispielen, die keineswegs vollständig sein will. A liest: 30, 7 *cheval* 42, 15 *Icis pointz* (auch Wolf hat irrig *point*) 53, 18 *le cuer* 73, 1 *bel* 82, 2 *c'est voirs* 96, 1 *Quex gentz* 103, 18 *li rois* 131, 12 *li chevaliers* 153, 11 *Com cil* 154, 18 *li plus fortz* 178, 14 *deables l'emporte* 188, 1 *li rossignous* 213, 5 *li sancs* 229, 20 *li chevals* 243, 8 *uns laidz* 243, 19 *Nuls . . . creroit* 249, 8 *li duels*. Man sehe auch die Eigennamen. Die Abkürzungen der Hs. liessen dem Hg. freie Hand; er druckt nun 220, 5 und 232, 23 *Messire Gawain;* 167, 7 und 252, 5 *Gorvein* als Nom.; 168, 18 und 206, 24 *à Gorweinz*. Gleiches Schwanken im Vocativ; S. 218 Zeile 6 *Gawain* und Z. 15 *Gawains*, während der Reim mehrfach *-ains* gewährleistet.

Aus der Pronominalflexion ist zu erwähnen das häufige Vorkommen des ganz späten *ils* (30, 8; 55, 9; 95, 19; 119, 6 und 7; 177, 23); A hat mit nicht einer einzigen Ausnahme immer *il*. 248, 10 *leurs prisons;* A *leur*. 249, 6 *Lui et Meraugis . . . distrent;* nach Mich. soll A *Et et M.* haben; in der That aber hat A *Il et M.*, was dem späteren *Lui* vorzuziehen ist. 247, 5 *ceuls que furent pris* statt *qui*, wie A liest, ist wol nur Druckfehler. Hingegen wäre zu untersuchen, ob zwischen den Formen *qui* und *que* für das Femin., zwischen welchen die Hs. schwankt, nicht die zweite den Vorzug verdiene; ist doch *que* in dieser Geltung der picardischen Mundart eigen. Der Hg. verändert viele solche *que* in *qui;* andere läſst er stehen.

Beim Verbum finden wir manche Formen der 1. Pers. Præs. Ind. — *suis*, *dis* — und der 2. Sing. Imper. — *dis* [1]), *tiens*, *voiz*, — mit einem *s* am Ende, das der alten Sprache nicht zukommt, von den Reimen verworfen wird, und zum

---

[1]) Lat. *dic* erscheint bei Mich. in den Formen *di*, *dic*, *die*, *dis*, *dit;* nur die erste ist richtig und nur diese gebraucht die Hs.

Ueberflusse in der Hs. gar nicht vorkommt. 238, 23 wird das irrige *je vive* der Hs. in *je vifs* verändert. 232, 22 wird ganz richtig *De bataille, je nel vé mie* gedruckt; in der Anmerkung heifst es, es wäre besser *je* zu streichen und *vee* zu schreiben. Warum besserte aber der Hg. das *je prise* der Hs. *je pris;* und warum verdächtigte er nicht *aim* (*ain*) und *pri* und alle andern Formen, die das bestätigen, was schon längst bekannt ist, dafs zur Zeit Raoul's kein Schlufs-*e* der I. Sing. Præs. Ind. der I. Conjugation zukam? — 87, 20; 158, 15 wird *vois* der Hs., das anderswo durch den Reim bestätigt wird, in *vais* verändert.

Noch will ich bemerken, dafs die Femin., welche im Drucke mit der Endung *-iée* erscheinen, in der Hs. überall auf *ie* ausgehen, eine Form, die in einem picardischen Denkmale vorzuziehen ist. Dafs trotzdem der Hg. 181, 22-23 *maisnie : envoïe;* 240, 11-12 *chaucie : trenchie* bewahrte, beweist wieder den Mangel an leitenden Grundsätzen.

Ich habe bisher die Ausgabe in ihren Beziehungen zur mir vorliegenden Handschrift untersucht; in den folgenden Anmerkungen stelle ich mich auf den Standpunct jedes anderen Recensenten, der nur Michelant's Text nebst den von ihm gebotenen Varianten und die Behelfe bei Keller und Wolf benützen kann. Ich bespreche daher einige Stellen, in welchen die verlassene Lesart von A mir den Vorzug zu verdienen scheint, und bringe einige Conjecturen vor.

4, 25. *Si grant largesce mist nature.* Besser mit AC *i mist.*

6, 1. *Qui ne coroient mie du mains.* Es sind neun Sylben. Die Lesart von A *n'estoient* könnte vielleicht vertheidigt werden; zieht man indessen *coroient* vor, das auch in C sich findet, so lese man auch mit C *pas.*

8, 1. Warum ist *tenir sa terre* von AC in *la terre* verändert worden?

10, 23. *La teste avoit longue et agüe,*
La teste et tot le cors maufet. Sollte man nicht der Wiederholung von *teste* die Lesart von A *Le piz* vorziehen? C anders: *Qu'il avoit beslongue et ague La teste et t. l. c. m.*

10, 25. *pour moi n'iert plus retret.* AC *par moi.*

25, 2. Nur ihrer Schönheit wegen liebe ich sie, sagt Gorveinz,

Tout en claim quite le sorplus;
Car por itant sui ses amis.

So A; der Hg. zog es vor, *fors* statt *car* zu setzen; diese Partikel, welche „aufser, ausgenommen" bedeutet, pafst hier durchaus nicht.

32, 1. Die Lesart von A ist lebhafter als die von B; nur mufs man nicht *jà corust*, sondern *i acorust* lesen.

32, 2. *Li chevalier estoient jà*
Tant combatu u. s. w.

Ich würde *s'* vor *est.* hinzufügen; vgl. gleich darauf *longuement se sont combatu.*

Die Seiten 51-54, in welchen mit spitzfindiger Künstelei die inneren Vorgänge bei aufkeimender Liebe geschildert sind, bieten viele Schwierigkeiten. Ich will hier nur bemerken, dafs V. 10-11 von S. 53 aller Wahrscheinlichkeit nach zu streichen sind. Vers 11 ist aus V. 17 anticipiert; in V. 10 findet man das *par quoi on voit* jenes Verses, welcher jetzt der 12. ist, eigentlich aber der 10. sein sollte. Man lese daher:

Qu'est roiz? qu'apel je roiz? les ielz;
Et dont nel sai je nomer mielz?
Nenil, por quoi l'on voit au cors
Que li œil peschent les amors.

54, 1. Lidoine, welche Meraugis die Frist eines Jahres bis zur Erfüllung seiner Wünsche gesetzt hat, fragt sich selbst, ob sie ihn liebe.

Je l'aim; non faz; si faz, je cuit.
Et je de quoi, si ne l'amasse,
Jà de m'amour ne lui donasse
Terme. Non voir; je ne l'aim pas.

Die Stelle ist undeutlich. Ich lese: *Et je de quoi?* (Woran glaube ich, ihn zu lieben?) *Si je l'amasse* u. s. w.

58, 12. *Li rois . . . Voit qu'entour lui sunt mui Si chevalier.* Der mittlere Vers zählt nur sieben Sylben. Die nicht bemerkte Variante von A *sunt si ami* ist durchaus fehlerhaft. Der Sinn fordert „sind verstummt"; also wol *amui.*

65, 8. *Veez vous là cel tref tendu Sour cel fraisne.* Gewifs *souz* oder *sous.* A verwechselt oft die zwei Präposi-

tionen, und Michelant bessert fast immer. Eine andere Stelle, wo der nämliche Fehler stehen blieb, ist 11, 24: *Lidoine ... a sus l'echafaut encontrée la dame qui le tornoi tient;* l. *sous* oder mit C *soz.*

69, 10. Lidoine weint um die Damen im Zelte; diese sagen Meraugis, es solle ihn diefs nicht verdriefsen; es würde eine Zeit kommen, in der Lid. seinethalben weinen würde.

ne vous esmaiez,
Se vostre dame un petit pleure
Por vous; encor vendra une heure
Qu'ele plorra, mes s'iert por vous.

So A. Man sieht gleich, dafs das erste *por vous* irrig ist und zu *por nous* emendirt werden mufs. Michelant macht diese Emendation in Bezug auf das zweite, wodurch die Stelle unverständlich wird.

72, 15. Die Lesart von A ist vorzuziehen; nur ist *joustrez* statt *jousterez* zu schreiben; vgl. 73, 8 *la jouste auros,* ebenfalls im Futurum.

84, 14. Der Outredoutez, welcher das Land seiner Geliebten nur um eine ihm angethane Schmach zu rächen, verlassen darf, gibt der alten Frau eine Lanze

(por ce) qu'il vousist
Qu'aucuns par force lui tousist,
Si ne fust fors par ce mesfet.

Der letzte Vers ist mir nicht klar; wenn man mit A *si refust* liest, könnte man etwa erklären: „da wäre er wieder draufsen (frei)."

84, 23. *Autant com cele qui s'en vet*
Het le bien, heent cels l'outrage.

Cels als Femin. Plur. ist eine mehr wie verdächtige Form. Ich schlage vor *font celes* (oder wie A hat *eles*).

111, 9. *Neïs por doner toi le mien.* Man behalte das *tout le mien* von A, das ausdruckvoller ist, und betrachte *neis* als einsylbig, wie 138, 13; 155, 10. Als zweisylbig erscheint *neis* allerdings 157, 10.

120, 22. *la mer, por qu'ele* (die Stadt) *ert bien assise.* Ich vermuthe *sor.*

143, 8. *Li maroiniers qui fu sor quart.* Sollte Diefs ein Marineausdruck sein, etwa „der gerade Wache hielt?"

Es kommt mir dieſs sehr unglaubwürdig vor. Mir will scheinen, daſs *soi quart* zu lesen sei „er und andere drei, selbviert". Vgl. 150, 14 wo von denselben Matrosen die Rede ist: Mich. *prié por les* ɪɪj *maroiniers* aber A *por les* .ɪɪɪj. *m*. Freilich wird dann der Vers um eine Sylbe zu lang, und es ist nicht leicht eine Emendation vorzuschlagen (ich kann mich im Augenblick nicht entsinnen, ob eine contrahirte Form *marnier* gebräuchlich ist).

160, 19. [*Belchis li*] *lois* kommt zweimal am Ende des Verses vor, reimend mit *pois* (picem) und *frois* (Verbalsubstantiv von *froisser*). Hier konnte der Hg. keine Veränderung vornehmen; überall aber, wo das Wort in der Mitte des Verses sich findet, druckt er (ob nach B?) *lais*. Dieſs ist ganz willkürlich. Es ist überall lat. *luscus* gemeint; sagt doch der Dichter selbst: *Li lois qui s'entrefiert des iex*.

180, 20 fg. *Quatre leues dura la chace*
Ainz que li lois peüst avoir
Recet, qu'il ne pot p o r v e o i r
A Campandone retorner.

Wol *que il ne pot por voir* mit auch sonst vorkommendem Hiatus.

187, 20. Meraugis, welcher in das verzauberte Schloſs zu Weihnacht eingetreten war, findet bei seinem Austreten blühenden Frühling. An einem Zeichen wird er gewahr, daſs es Osterzeit ist. Er sieht nämlich

homes qui b a i s o i e n t
Une croiz et mult se hastoient
De la b a i s i e r, *puis l'ont dreciée;*
Ce dist, quant vist la croiz b a i s s i é e ....
Je voi Pasques.

So Michelant; da er verschiedene Schreibung zuläſst, weiſs man nicht recht, ob *baisier* „küssen" oder *baissier* „niedersenken" gemeint ist; letzteres stünde in einer gewissen Beziehung zu *dreciée;* worin aber die geschilderte Handlung bestehen soll, ist kaum deutlich. Als Variante von A wird nur an erster Stelle *deboissoient* angeführt, so daſs man meinen sollte, an den zwei anderen lese A wie der Druck. Indessen fehlt in A im dritten Verse das Verbum; es findet sich da nur *De la puis l'ont drecie* und im vierten, statt *baissiée*, *broissie*. A läſst uns also wieder die Wahl zwischen *boissier*

aus *bois*, etwa „zimmern" und *broissier*, das allenfalls mit *brosse* zusammengehalten werden könnte. Man wird sich gewifs für ersteres entscheiden, besonders wenn man *la croiz boissie* (V. 1385) und *buissie* (1248) in der Vengeance berücksichtigt. So verstand es auch Wolf: „Leute, die ein Kreuz schnitzen".

192, 7 fg. *Mes ainz que fausist li assauz*
Qui premerains fu commenciez
Ot des plaies li mains bleciez.

Ich wäre geneigt *dis* (decem) zu lesen. Vgl. 195, 10-11 *Il n'i a nul qui n'ait el cors Dis plaies.*

195, 11 fg. *Dis plaies que par la menour*
Porroit une alme, sanz demour,
Issir, sanz les eles tendues.

Die Seele, welche ohne gespannte Flügel davonfliegt, ist ein sonderbares Bild. Sollte nicht gelesen werden: *Issir s'en, les e. t.?*

219, 19 fg. *il a assis*
Belchis li lois dedens Monhaut.
Là est Lidoine, ce que vaut.
Monhauts est forz, nuls nel prendroit.

Der Hg bemerkt, der mittlere Vers sei ihm nicht klar. A hat *Là où Lidoine.* Man ergänze *est* und lese: *ded. Monhaut, là où Lid. est; ce que vaut? Monh.* u. s. w.

Auch andere Stellen würden, meiner Ansicht nach, durch eine Veränderung in der Interpunction an Deutlichkeit gewinnen. Nur als Druckfehler sind zu betrachten: 207, 21 *Et paleis,* l. *el;* 211, 4 *il ne lui faut fort la maçue à sembler fol,* l. *fors;* 229, 9 *nul chose;* 249, 7 *ils orent* für *il sorent.* Dazu rechne man einige Verbindungen von zwei Wörtern wie 56, 3 *mesdoutée;* 59, 18 *cest* = *c'est* u. s. w. Und nur dem Setzer ist wol anzurechnen, wenn S. 16 zwei Verse, die zwei verschiedenen Reimpaaren angehören, ihre Stelle gegenseitig vertauschten.

A. Mussafia.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Zur rumänischen Formenlehre.

Die Bestrebungen auf dem Gebiete der rumänischen Sprache von Seite der Einheimischen gehen bekanntlich sehr auseinander. Sieht man von den verschiedenen dazwischen liegenden Nuancirungen ab, so bemerkt man an den zwei äufsersten Enden zwei diametral entgegengesetzte Ansichten sich bekämpfen. Zuerst in Bezug auf Orthographie. Da steht dem phonetischen Systeme das etymologische gegenüber; man sehe darüber Diez I, 333. Wenn aus lat. *vĭdeat vidiat* im Rumänischen *vazę̧* wird, so schreiben die Phonetiker eben *vazę̧*, mögen sie nun für die Laute *z* und *ę̧* was immer für ein Zeichen wählen; der strenge Etymologiker dagegen schreibt *vedia;* die lautlichen Erscheinungen — dafs betontes *e* mit *ę̧* in der folgenden Sylbe zu *ea* und dann durch Einflufs des vorangehenden *v* zu *a* wird; dafs *dj* den Laut *z* hervorbringt — müssen unausgedrückt bleiben, um nur den Stamm *ved* für das Auge unversehrt zu erhalten. Dann in Bezug auf Sprache. Während die Einen die Sprache des Volkes fest halten und dieselbe zu litterarischer Geltung gelangen zu lassen streben, perhorresciren Andere alle fremden, besonders slavischen, Elemente und suchen dieselben durch Wörter aus dem ihrer Meinung nach allein ächt romanischen, d. h. lateinischen, Sprachschatze zu ersetzen. Ueber diese eben so verfehlten Anstrengungen sind die beherzigenswerten Worte Miklosich's, Slavische Elemente im Rumänischen S. 12, nachzulesen.

Die Anhänger der etymologischen Orthographie und der Sprachreinigung sind zumeist unter den Rumänen Ungarns und Siebenbürgens zu treffen, und einer der eifrigsten und begabtesten ihrer Führer ist der griechisch-katholische Pfarrer Herr Timotheus Cipariu. Seit mehr als zwanzig Jahren verficht er durch Belehrung und eigenes Beispiel seine Ansichten und es ist ihm auch gelungen, denselben zu ausgedehnter Verbreitung zu verhelfen. So

wenig heilvoll auch für eine richtig verstandene naturgemäfse Entwickelung der rumänischen Sprache eine solche Thätigkeit genannt werden mufs, und so wünschenswert es auch ist, dafs eine Umkehr zum Besseren bald erfolge, so darf gerade die wissenschaftliche Forschung den Schriften Cipariu's die Aufmerksamkeit nicht versagen, welche sie wegen des darin enthaltenen wertvollen und sonst schwer zugänglichen Materials in nicht geringem Maafse verdienen. Cipariu ist nämlich eifrig bemüht, nicht blofs die wenigen und in geringer Anzal von Exemplaren vorhandenen Druckwerke der älteren Zeit, sondern auch die noch spärlicheren handschriftlichen Denkmäler zu sammeln und zum Gegenstande seiner Untersuchung zu machen. Eine Blumenlese aus denselben lieferte er in seinen *Analecte de limba vechia romana*, welche der Aufmerksamkeit aller Jener, die sich mit dem Studium des Rumänischen beschäftigen, dringend zu empfehlen ist. Man findet da Abschnitte aus zalreichen Schriften des XVI. und XVII. Jahrhunderts gesammelt, und zwar in cyrillischer Schrift, welche als streng phonetisch der Forschung über Lautgeschichte Sicherheit gewährt. Seine *Elemente de limba romana* enthalten ebenfalls im ersten Theile treffliche Winke über Lautlehre, während der zweite Theil, die Formenlehre, wegen der dort gebrauchten etymologischen Orthographie für uns beinahe unbrauchbar ist. Im Jahre 1847—1848 gab Cipariu eine Zeitschrift — *Organul luminarei* — heraus, in welcher er eine Reihe von Aufsätzen sprachlichen Inhaltes veröffentlichte. Diese nun begann er vor einiger Zeit wieder abzudrucken, mit der Absicht, die damals unterbrochene Arbeit fortzusetzen. Die politischen Verhältnisse der letzteren Jahre traten hindernd ein, und somit entschlofs sich der Verfasser, einen früheren Abschlufs zu machen und Manches was er noch zu sagen beabsichtigte, für eine spätere Zeit aufzusparen. Diefs die Genesis eines Werkes, welches unter dem Titel: *Principia de limba si de scriptura* zu Blasendorf 1866 erschien. In diesem Werke müssen wir wieder zwischen den Erörterungen des Verfassers und dem von ihm ge-

sammelten Material genau unterscheiden. Nur letzteres kann der Wissenschaft zu gute kommen, und folgende Blätter sollen eben in systematischer Ordnung und an Diez's Meisterwerk anknüpfend den Gewinn darlegen, welcher für die Kenntniſs der Entwickelung des Rumänischen aus den zuverlässigen [1]) Sammlungen Cipariu's zu ziehen ist. Die Ausbeute in Bezug auf Lautlehre ist gering und darf hier unberücksichtigt bleiben; ich gebe daher bloſs Beiträge zur Nominal- und Verbalflexion, denen sich ein paar Bemerkungen zur Wortbildungslehre anreihen.

Nomen.

I. Declination.

1. Feminina mit betontem *a* im Singular verändern es im Pural auf *i* zu *ẹ*: *cetate cetẹtzĭ* (Diez II, 54, RV [2]) 53). Einst pflegte das *a* zu verharren. Also statt *kẹrtzĭ (chartae)*, *mẹrĭ (maria)*, *pẹrtzĭ (partes)* — *kartzĭ*, *marĭ*, *partzĭ*; besonders im Plural der substantivisch gebrauchten Infinitive der I. Conjug.: *askultarĭ*, *kumụndarĭ*, *suspinarĭ*, in der jetzigen Sprache überall *-ẹrĭ*. Das Nämliche gilt vom articulierten Gen. Dat. Sing., worüber §. 14.

2. Zalreiche Feminina bilden den Plural auf *i* statt auf *e* (Diez II, 51). Einige schwanken noch jetzt zwischen *e* und *i*: *kase* und *kẹšĭ*, *koade* und *kožĭ*, *nuntẹ* und *nuntzĭ* (it. *nozze*), *palme* und *pẹlmĭ*, *pietre* und *pietrĭ*. Viele, die jetzt nur den Ausgang *i* kennen, gingen einst auch auf *e*; so unter den von Diez angeführten: *sarcine*, *sẹgẽte* [3]), dann *gure*, *lákrẹme*, *lúmine*, *lune*, *parte*, *rẹdẹcinẹ* (*radic-ina*, wie frz. *racine*), *salce*, *žudekate*; Suffix *-ana:*

---

[1]) Ich habe nicht versäumt, in einzelnen der benutzten Werke, die mir zugänglich waren, die Citate nachzusehen, und konnte mich von deren Genauigkeit überzeugen.

[2]) Ich bezeichne damit meine Abhandlung „Zur rumänischen Vocalisation" im LVIII. Band der Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften. Die Zahl bezeichnet den Paragraph.

[3]) Mit *e̊* bezeichne ich jenes ѣ der cyrillischen Schrift, dem helles *e* folgt und welches nach RV 15 mit *ea* nicht transcribiert werden darf.

septemune funtune; -ura: începeture teieture. Wenn also im Sing. das *e* des Auslautes wegen des vorangehenden *i* zu *e* sich klärt (RV 29), so hatten beide Numeri gleiche Form: *unghie (ung'l-j-a)*, *vie (vinea vinia)*, *voie (vol-ia*, it. *voglia)* für Sing. und Plur., während jetzt im Plur. die Formen *unghii*, *vii*, *voi* gebräuchlich sind.

II. Declination.

3. Masculina gehen in Plural auf *e* (= lat. ital. *a*) und werden weiblichen Geschlechtes: *kuvunt kuvinte* (Diez II, 53). Ein paar solche Plurale werden dann als Fem. Sing. gebraucht: *îmbrekeminte, înkeltzeminte* [1]), also mit Artikel *-mintea.* Es findet da der nämliche Vorgang statt, wie im it. *pecora opera*, afr. *caucemente*, nfr. *tourmente* (Diez II, 21), nur mit dem Unterschiede, daſs die rumänischen Nomina als Pluralia tantum gebraucht werden. In älteren Schriften nun kommt von solchen Nomina sowol Sing. *-munt* als Plur. *-minte* vor; z. B. mit Artikel *îmbrekemuntul îmbrekemintele.*

4. Andere Masculina nehmen in der Mehrzahl die Endung *-uri* an, und diese werden ebenfalls weiblich (Diez II, 51). Daſs dieser Ausgang, eben so wie it. *-ora* in den älteren Formen *ágora* (noch jetzt *agorajo*) *léttora séggiora*, mit dem *-ŏra* von lat. Neutris zusammenhängt, dürfte von dem Umstande bestätigt werden, daſs einst auch die Form *-ure* gebraucht ward. Also

wie lat. *oss-a* = rum. *óas-e*, it. *oss-a*
so lat. *temp-ora* = rum. *lóc-ure*, it. *luóg-ora*

Andere Beispiele wären *céríure (coelum)*, *kúmpure* [2]), *jócure*, *lúcrure.*

5. Viele Nomina haben im Plurale *urĭ* und *e*, d. h. die beiden Neutralformen concurrieren mit einander; ein langes Verzeichniſs davon theilt Pumnul [3]) mit, Cipariu führt

---

[1]) Wird auch *înkeltzeminte* geschrieben; *tze* ist richtiger, da dem *e* ein *i* voranging: *incalceamenta.*

[2]) Das ursprüngliche *ĭ* finden wir im alten *kumpĭ*, das natürlich männlich ist, während jetzt *kúmpurĭ* (altit. *campora*) gebräuchlich ist.

[3]) Grammatik der rumänischen Sprachen für Mittelschulen von Aron Pumnul. Wien, k. k. Schulbücher-Verlag, 1864. 8°. — Ein empfehlenswertes Buch.

noch neben den jetzt gebräuchlichen *latzurĭ orzurĭ (laquei hordea)* auch die älteren Formen *latze orze* an.

6. Aber auch die ursprüngliche Endung *ę* (= lat. *a*) findet sich in einzelnen Wörtern. Dazu gehören in der jetzigen Sprache ausser *kar karę*, das Diez II, 53 anführt, *ou ouę (ovum)*, dann *fiarę* aus *fier* in der Bedeutung „Fesseln" (it. *ferri*); man füge hinzu das veraltete *frųnę (frena)*.[1])

7. Das jetzige *genunke* ist für sich zu betrachten. Aus *genuclum genucl-j-um* zuerst *genukiŭ genunkiu*[2]), dann *genunke* (RV 33, wo *kiu* zu *kie ke* wurde gerade so wie *kię* in *ureke* statt *urekie* aus *auricl-j-a*). Die Mehrzahl lautet jetzt *genunkĭ*, natürlich Masculin, einst machte sich die ursprüngliche Endung von lat. *genucla* geltend und man begegnet dem Femin. Plur. *genunke* oder ohne *n genuke*, mit Artikel *genúkele*. Eben so findet sich für das jetzt gebräuchliche *mii* die Form *mie (milia): patru mie, cincĭ mie* u. s. w.

III. Declination.

8. Manches Nomen der III. trat zur I. und II. Declin. über; es wirkte da das Bestreben, die indifferente Endung *-e* mit der das Geschlecht besser markirenden *-ę* oder *-u* zu vertauschen: z. B. *nepot nepoatę*, wie venez. *nevodo nevoda*, ital. für beide Geschlechter *nipote*. Einige von diesen weisen als Nebenform oder nur in älteren Schriften die ursprüngliche Endung auf. Aus *salicem* noch im Ofner Wb. *salce* und *salkę*[3]), aus *tussim* jetzt *tusę*, einst auch *tuse* (it. *tosse* und *tossa*). Das Neutrum *aeramen* wurde im Rumän. als Femininum behandelt, nahm die prägnantere Endung *-ę* und trat demnach zur I. Declin. über: *aramę*, daneben das veraltete *arame*.

9. Feminina behalten *e* auch im Plural, besonders

[1]) Vgl. bei den istrischen Rumänen *osę*, Miklosich l. c. S. 65.

[2]) Diese Nebenform scheint gebräuchlich zu sein; siehe Quintescu, De deminutivis linguae romanicae, S. 16.

[3]) Polisu-Baritz hat *sálcie* Pl. *sęlcĭ* d. h. *salcea salcia (ia* zu *ię ie)*; das Adjectiv für das Substantiv, wie so oft bei Baumnamen; das Ofner Wb. hat auch eine auffallende Form *sęlcie*, also mit dem Suffixe *-ĭa*, romanisch betont *ia*. Ital. *salcio* trat zur II. Declination über wegen des veränderten Genus.

im Suffixe *-ciune: rugeciúnele repegiúnele* (von *rapidus*), dann auch *pácele*. Vgl. im Altnordit. *le parte*, *le vertude*, *le leze*, *le quale*; nicht selten auch im älteren Toscanischen.

10. „*Nume (nómen)* behält seine Gestalt auch im Plural“ (Diez II, 53). Einst wurde auch *númine* gebraucht, natürlich als Femininum, also mit Artikel: *núminele*.

IV. Declination.

11. Eine Spur davon findet sich im älteren Rumänischen. *Manus* gehört jetzt zur I. Declination: *múne mune;* vgl. altit. *mana*. Einst wurde *mun* für Sing. und Plur. gebraucht *(manum manus)*.

Numerus.

12. Manche mit dem Suffixe *-itia* gebildete Nomina, die jetzt als Pluralia tantum gebraucht werden, kamen auch im Singular vor: *betruneatze* (aus *veteranus*), *blundeatze*, *kerunteatze (canutus)*, *tinereatze*.

Casus.

13. Der articulierte Gen. Dat. Sing. Fem. geht auf *ei* oder *ii* aus; „*ei* fügt sich an Formen, die einen Diphthong enthalten, *ii* an den übrigen.“ So Diez (II, 50), welcher selbst über die Richtigkeit dieser Regel gezweifelt haben mag, da er sich auf seinen Gewährsmann Clemens beruft. In der That entbehrt die aufgestellte Unterscheidung jeder Begründung.

Wenn man den jetzigen Gebrauch befragt, so bemerkt man, daſs im Allgemeinen die Form des articulierten Gen. Dat. Sing. in einem bestimmten Verhältnisse zu der des unarticulierten Plurals steht.

Plur. auf *e*, Gen. Dat. auf *ei: dóamne dóamnei*
» » *i*, » » » *ii: gurĭ gurii, cetetzĭ cetetzii.*[1])

---

[1]) Daher Nom. *stéa-o-a*, Plur. *stele* (RV 22), Gen. Dat. *stelei*. Damit hängt wol auch zusammen, daſs wenn ein Adjectiv mit einem articulierten Substantiv verbunden wird, das zweite Nomen *e* für *i*

Nur Nomina auf *ie* (= *ie̦*), Plur. *ii* haben im Gen. Dat. nicht *iii*, sondern *iei: împe̦re̦tzie*, Plur. *împe̦re̦tzii*, Gen. Dat. *împe̦re̦tziei*. Das Schwanken im Plural wiederholt sich im Gen. Dat.: *kasei ke̦sii*, *kóadei kozii*, *nuntei nuntzii*.

Einzelne Ausnahmen mögen allerdings vorkommen; so verzeichnen die meisten Grammatiker *flóarei* „der Blume“, *surorei* „der Schwester“, wiewol der Plural nur *florĭ*, *surorĭ* lautet.

14. Wenn man historisch das Verhältnifs betrachtet, so ergibt sich, dafs *ei* (aus *lei*) die ursprüngliche Form ist, welche dem unarticulierten Nominativ Sing. oder Plur. angehängt wird, und zwar so dafs entweder der auslautende Vocal des Nominativs selbstständig bleibt, oder dafs er eine Contraction mit *ei* eingeht. Es ergibt sich daraus folgendes Schema:

		Offene Form	Contrahirte Form
I. Decl. Nom. Sing.	*e̦* + *ei:*	*e̦ei*	*e̦i*
» Plur.	*e* + *ei:*	*eei*	*ei*
III. Decl. Nom. Sing.	*e* + *ei:*	*eei*	*ei*
» Plur.	*e* + *ei:*	*eei*	*ei*
	ĭ + *ei:*	*iei*	*ii*

Die Formen *e̦ei*, *e̦i*, die auch einst geringe Verbreitung gefunden haben mögen (es werden belegt: *Jude̦ei*, *Sare̦ei*, *stre̦móase̦ei* „der Urgrofsmutter“; *junke̦i* (*juvencae*), *Luke̦i*, *nóae̦i* [1]), *ve̦due̦i*), sind jetzt ganz erloschen. Für die III. Declination ziehen dann die älteren Schriften unter den contrahierten Formen bei weitem die auf *-ei* vor. Diefs um so leichter, als ja, wie oben (§. 9) gesagt, der Plural gern auf *e* ausging, und somit der Unterschied zwischen Anfügung des *ei* an Sing. und an Plur. verschwand. So, um nur ein Beispiel anzuführen: „der Tugend“, jetzt *ve̦rtutzĭ*, lautete einst *ve̦rtuteei* oder *ve̦rtutei*.

(Diez III, 37) und *ĭ* für *e* setzt: *pe̦nurei albe*, *frunzei verzĭ*. Nicht anders beim Possessivum: Nom. *kartea mea*, Gen. Dat. *ke̦rtzĭi mele*.

[1]) Daneben *noiei*, d. h. *ei* zum Plurale *noi*, das ausnahmsweise für beide Geschlechter gilt; vgl. *vii* (*vivi vivae*).

15. Daſs auch hier (vgl. §. 1) die älteren Denkmäler sich wenig geneigt zeigen, das betonte *a* des Stammes zu *ę* werden zu lassen, ist leicht zu begreifen; da selbst wenn die ältere Sprache *á ... ĭ* gerne zu *ę ... i* verändert hätte, Dieſs bei *á ... ei* kaum würde stattgefunden haben. Die substantivisch gebrauchten Infinitivi auf *-are*, die jetzt im artic. Gen. Dat. Sing. *-ęrĭĭ* haben, gingen daher einst auf *areei*, *ariei* oder *arei: vendekareei*, *adunariei*, *arętarei*. Nicht anders *mariei* „des Meeres" jetzt *męrĭĭ; sęnętateei* „der Gesundheit", jetzt *sęnętętzĭĭ;* aus *kale* (callis) früher *kaliei kalei*, jetzt *kęĭĭ*.

16. Endlich ist daran zu erinnern, daſs in neuerer Zeit einzelne Schriftsteller durch das Streben nach Uniformität sich veranlaſst finden, ausschlieſslich die Form *-ei* oder die Form *-ii* anzuwenden. Die Ersten sagen *cetętzei* und lassen das *a* vor *ei* zu *ę* sich trüben und das *t* vor *e* zu *tz* sich schärfen; die Anderen sagen *dóamnii* und lassen (gegen RV 1) *ó* vor *ĭ* sich zu *óa* brechen, während, wenn überhaupt Schriftsteller berechtigt wären, die Sprache nach ihrem Gutdünken gegen den Volksgebrauch zu reformiren, sie wenigstens den Lautgesetzen gemäſs Formen wie *cetatei*, *domnii* einführen sollten.

Verbum.

Auxiliaria.

17. a) *Esse*. Die 1. 2. Plur. Ind. Präs. lauten jetzt *sụntem*, *sụntetzĭ*, die aus Analogie mit der 3. *sụnt* entstanden sind. Einst auch *sem*, *sętzĭ* oder *set* [1]): cfr. it. *semo*, *sete*.

b) *Habere*. Statt *avụnd* findet man im Gerundium auch *aibụnd*, also mit beibehaltenem und versetztem Ableitungsvocal (vgl. §. 22); ital. *abbiendo* neben *avendo*. Im umschreibenden Impf. Conj. (Conditionale) findet sich

---

[1]) Die ältere Sprache ist nämlich geneigt der Sibilirung der Dentalis vor *i* einigen Widerstand zu leisten; man findet *putredi* statt *putrezi*, *fierbenteale̦* statt *fierbintzale̦*, und besonders in der 2. Person der starken Perfecta (§. 31) wie im Macedorumänischen.

neben dem jetzt gebräuchlichen *ar* auch die volle Form *are* oder *arę*.

c) *Velle*. *Veri* statt *vei*, §. 19. Statt *vomu vetzi*[1]) als Auxiliare beim Futurum auch *vrem vretzĭ*, mit beibehaltenem *l* von *vol-emus*, *etis* (*v'l-*).

Präsens.

Einfluſs des Ableitungsvocals.

18. Das ableitende *i* hat mehrfache Spuren hinterlassen. Man bemerkt da in der jetzigen Sprache drei Vorgänge:

a) lateinisches Verhältniſs: Liquida und *i*: *akóperiu*.

b) Das *i* bleibt und die Liquida fällt weg: *voiu* (*vol-eo*).

c) Die Liquida bleibt und das *i* fällt weg: *mųnu* (*maneo*).

Nur nach a) gehen: *akoperiu*, *moriu*; durch Analogie: *súferiu*. Nur nach b) *voiu* als Auxiliare zur Bildung des Futurum, dann als selbständiges Modalzeitwort das veraltete *vóaie* (*vol-eat*, it. *voglia*), jetzt *voiaskę* aus *voi voiesk*. Sowol nach b) als nach c) gehen jetzt folgende Verba mit dem Characteristicon *n* oder *r*. Die hierher gehörigen Formen sind die 1. Sing. Präs. Ind. und die 3. Sing. Plur. Präs. Conj. Bei letzterer wird das auslautende *ę*, wenn das *i* beibehalten wird, zu *e*.

Formel NI.

Lateinische Fälle:

1. Sing. Ind.			3. Praes. Conj.			
mųnŭ	oder	*mųiŭ*	*mųnę*	oder	*mųie*	(*maneo*)
tzinŭ	»	*tziu*	*tzinę*	»	*tzie*	(*tèneo*)
vinŭ	»	*viu*	*vinę*	»	*vie*	(*venio*)

Durch Analogie:

punŭ	oder	*puiŭ*	*punę*	oder	*puie*	(*pon-i-o*)

[1]) *Vom* aus *volumus*, *vetzĭ* wohl aus *vol-etis*; wie denn auch in älteren Schriften neben dem oben erwähnten *vrem* auch *vem vęm* gebräuchlich sind.

Formel RI.

Lateinische Fälle:

1. Sing. Ind.	3. Praes. Conj.	
	doarȩ oder *doaie*	*(doleo)*
	parȩ » *paie*	*(pareo)*
pierŭ oder *pieiŭ*	*piarȩ* » *piaie*	*(pereo)* [1]
sarŭ » *saiŭ*	*sarȩ* » *saie*	*(salio)*

Durch Analogie:

cerŭ oder *ceiŭ*	*cearȩ* oder *ceaie*	*(quaer-i-o)*

Einst nun gingen die oben angeführten Verba auch nach a); sie duldeten nämlich die Liquida und das *i* neben einander; man findet *spuniŭ*, *ceriŭ*, *pieriŭ*; *punie*, *rȩmuṇie*, *tzinie*, *vinie*. Statt letzterer Formen findet man dann wieder auch *pune*, *rȩmuṇe*, *tzine*, *vine*, und eben so *pare*, *rȩsare*; d. h. das *i* ist nicht mehr sichtbar, aber doch nicht spurlos verschwunden, und bethätigt seinen Einfluſs noch darin, daſs auslautendes *ȩ* zu *e* wird. *Vine*, *pare* vergleicht sich mit *privighetoare (-oria)*; *vinȩ*, *parȩ* dagegen mit *piatzȩ (platea)*. [2])

19. Die Liquida pflegt auch vor dem einfachen *i* der 2. Sing. abzufallen; man sagt häufiger: *rȩmuị*, *pui*, *vii*, *cei*, *piei*, *sai* als *remuṇĭ*, *punĭ*, *vinĭ*, *cerĭ*, *pierĭ*, *sarĭ*; die ältere Sprache hegte die Liquida. Eben so gebraucht man jetzt bei *velle* als Auxiliare nur *vei (velis?)*, einst auch *verĭ*. [3])

20. Die 3. Plur. Praes. Ind. von *kóperiŭ* neben Composita und *súferiu* geht jetzt nicht, wie man der Regel

---

[1]) Es bedarf kaum gesagt zu werden, daſs *e* in *pereo* kein Ableitungsvocal ist; die Lautformel RE- (RI-) vor Vocal bleibt aber dieselbe, und nur um diese kümmert sich der rein phonetische Vorgang. So begegnet die hier besprochene, nicht flexivische, sondern lautliche Erscheinung auch bei anderen Wortarten; jetzt sagt man ausschlieſslich *întuịŭ (ant-a-neus)*, *kuiŭ* Plur. *kuie (cuneus)*, *vie (vinea)*; ältere Schriften bieten auch *întuniŭ*, *kuniŭ*, *kunie kune*, *vinie vine*.

[2]) Man vergleiche noch aus lat. *rapiat* das in älteren Schriften vorkommende *rape;* jetzt nur in der inchoativen Form *rȩpeaskȩ* gebräuchlich.

[3]) Auch diese Erscheinung wird man ebenfalls bei anderen Wortarten erwarten; *kale (callis)* hat jetzt im Plurale *kȩi*, einst auch *kȩlĭ* oder *kalĭ*.

gemäfs erwarten würde, auf *-ŭ*, sondern auf *-e* aus: *kóperie*, *súferie* oder mit unterdrücktem *i*: *kópere*, *súfere*. Diefs erklärt sich aus RV 33 (vgl. auch oben §. 7); *iu* wird zu *ie*; wie *Virgilius* zu *Virgilie* so *cooperiunt* zu *kóperie*. Die ältere Sprache indessen weist auch die ursprüngliche Endung *-u* auf.

21. Man erwäge das Verbum *currere*. Es lautet jetzt *kurge*. Offenbar schob sich hier zuerst der Ableitungsvocal ein, aus *curr-i-o* wurde *kurgŭ*, und das *g* setzte sich dann in allen Formen fest. Aeltere Schriften kennen die Einschiebung nicht; sie haben nicht blofs Inf. *kure*, sondern auch in den Formen, wo der Ableitungsvocal berechtigt ist, blofs *r*: *kurŭ (curro)*, *kurę (currat)*. Und so spricht mehrfach auch das Volk. Eine Andeutung des Einflusses des Ableitungsvocals findet sich aber schon in der volksthümlichen Form *kure* für *currunt*, die nur aus *curr-i-unt* gedeutet werden kann (afr. *courgent*, vgl. it. *pongono pon-i-unt*); *iu* = *ie*, und das *i* verflüchtigt sich. In älteren Schriften *kurŭ*.

22. Einflufs des Bindevocals dürfte auch in der sibilanten Ausspraçhe des *d* zu erblicken sein. Wenn Diez (I, 218) sagt, *d* habe sich im Rumänischen zu *z* auch ohne Hilfe eines palatalen *i* (d. h. eines *i* mit folgendem Vocale) entwickelt, so ist diefs ganz richtig, trotzdem dürfte das Rumänische mit dem Provenzalischen (und Altnorditalienischen) nicht auf ganz gleiche Stufe gestellt werden. In letzteren Sprachen kann *d* vor jedem Vocale zu *z* werden; im Rumänischen scheint mir, so weit ich die Fälle übersehen kann, Diefs nur vor *i* statt zu finden. Von den Beispielen, die Diez anführt, bedürfen *zi (dies)*, *zik (dico)*, *pręzĭ* Plur. von *pradę (praeda)* keiner Erörterung; *zece* ist mit *zieu* zu vergleichen; in beiden Wörtern wird aus *dĕ (dĕcem*, *dĕus)* zuerst *die*; bei *zece* haben wir nun *dj* zu *z*, während bei *zieu* *d* vor *i* sibilant wird. (Man hört übrigens auch *zeu* oder *zęu*.) Nur *frunzę (frondem)* bildet eine Ausnahme; soll etwa *frond-ea* zu Grunde gelegt werden? Wenn nun in der Conjugation *z* an der Stelle von *d* in bestimmten Formen vorkommt, so glaube ich, dafs auch hier ein *i* eingewirkt

hat. Wenn *šez*, *vęz* neben *šed vęd*, *šazę vazę* neben *šadę vadę*, aber nur *šede šedém*, *vede vedém* gebraucht werden, so bietet sich von selbst der Grund dar, dafs in den ersten Formen *(sedeo sedeat, video videat)* auf das *d* ein *i* folgte, während Diefs bei den zweiten *(sedet sedemus*, *videt videmus)* nicht der Fall war. In anderen Verba wirkte Analogie ein: *crez creazę* (aber *crede crédem*), gleichsam *cred-i-o*, *cred-i-at:* vgl. it. *creggio*. Manchmal griff die Analogie nur theilweise ein; wol *piarzę vųnzę* neben *piardę vųndę* aber, wenn ich mich nicht irre, nur *pierd vųnd*. Auch im Gerundium finden wir das *z*, aber auch hier schob sich (wol durch Einflufs der IV. Conjug.; wie *finiendum serviendum* so *habiendum vidiendum*) gerne der Ableitungsvocal ein (§. 17b); *sęzųnd vęzųnd*, *cręzųnd*, *vųnzųnd;* vgl. it. *seggendo*, *veggendo*. In Bezug auf das Perfectum will es mir scheinen, als ob die lateinische Form des starken Perfectes (welches, wie wir bald sehen werden, einst sehr gebräuchlich war) eingewirkt habe; das *i* von *sedi*, *vidi*, *credidi* mag das *d* ergriffen habe, bevor die Endung *úi* sich festsetzte: früher *šęzĭ*, *vęzĭ*, *crezĭ*, dann *šezúi*, *vęzúi*, *crezúi.* [1]) Manchmal widerstand *d* der Sibilirung: *perdúi*, *vųndúi*. Für das Partic. Perf. bieten sich zwei Erklärungen dar; entweder nehmen wir an, dafs es nach Analogie des Perfectes gebildet wurde, oder sehen hier wieder Einflufs des Ableitungsvocals; vgl. it. *abbiuto*, *sappiuto sacciuto (pj = č)* u. s. w. Erstere Erklärung ist vorzuziehen, besonders wenn man erwägt, wie genau sich die Form des Part. und jene des Perf. entsprechen: *šezut vęzut crezut* und *perdut vųndut*.

Imperfect.

23. In der 1. Pers. Sing. fiel oft das auslautende *m* weg: *erà; plekà*, *šedeà*, *plųngeà*, *šcià*, wodurch Sing. und Plur. der 1. Person unterschieden wurden. Dafür fielen die 1. und 3. Person des Singulars zusammen.

[1]) Man wird mir nicht den Vorwurf machen, dafs ich dieses *i* hier, wo vom Ableitungsvocal die Rede ist, bespreche. Ich wollte eben bei der sich hier darbietenden Gelegenheit alle Fälle der Sibilirung eines *d* erledigen.

Perfect.

24. Vor Allem sei bemerkt, dafs die Conjugatio periphrastica, wie in allen Mundarten, so auch im Rumänischen, immer gröfsere Fortschritte macht; das Volk gebraucht weit häufiger *am lȩudat, am vȩzut* oder *lȩudat-am, vȩzut-am* als *lȩudai* oder *lȩudȩi, vȩzui.* So erklärt sich auch, dafs fast alle Grammatiken bei starken Verba nur die Participia anführen (Diez II, Anm.), das Perfect aber ganz übersehen. Es ist interessant, dieses allmälich sich Vordrängen des periphrastischen Perfectes in gleichlautenden Stellen aus dem 16. 17. und 18. Jahrhunderte zu verfolgen. In verschiedenen Uebersetzungen der ersten Verse der Genesis findet man:

1581:	*fȩkú*	*fu*	*vȩzú*	*despȩrtzi*	*kemȩ́*
1688:	*au fȩkut*	*sȩ fȩkú*	»	*osebi*	*kumi*
1795:	»	*sau fȩkut*	*au vȩzut*	*au despȩrtzit*	*au numit*

25. Ueber die Form des einfachen Perfectes ist nun Folgendes zu berichten:

In der ersten Conjug. schwankt jetzt die 1. Sing. zwischen *ai* und *ȩi*, eben so die 3. Sing. zwischen *á* und *ȩ́*. Von den mir vorliegenden Grammatiken haben Molnar *ai, á;* Clemens [1]) und Popovič-Barcian *ai, ȩ́;* Pumnul *ȩ́i, ȩ́.* Aeltere Schriften haben in der 1. immer *ai;* in der 3., wie es mir scheinen will, am häufigsten *ȩ́.* Diefs ist leicht zu begreifen. In der 3. Person fühlte man das Bedürfnifs nach einer Scheideform vom Imperfectum; und trübte *á* zu *ȩ́.* Bei der 1. Person fehlte diese Veranlassung; *ȩi* konnte sich hier nur aus Analogie zur 3. entwickeln, und da ist es natürlich, dafs die Veränderung nicht durchgegriffen habe. [2])

26. Die 1. und 2. Plur. aller Conjug. weisen eine

---

[1]) In der Grammatik selbst; das am Schlusse angehängte Paradigma hat (ob Druckfehler?) *ai, á.*

[2]) Zu den Abweichungen bei Diez (II, 249) füge man hinzu: *lá (la*[v]*a-re): lȩúi lȩúšĭ lȩú lȩurȩm leúretzĭ lȩ́urȩ; lȩúsem; lȩút.* Hat *lavi (laui)* eingewirkt? Dieses Perfect wird bei Popovič, Barcianu und Pumnul angeführt, scheint also noch hier und da im Gebrauche zu sein; Cipariu belegt die 1. 3. Sing. und die 3. Plur.

mit *re* erweiterte Form auf. In der jetzigen Sprache sind solche Formen in der I. und IV. Conjugation ausschliefslich im Gebrauche. Man sagt blofs *lẹudárẹm lẹudárẹtzĭ*, *venirẹm venirẹtzĭ*. In der II. und III. Conjug. sind neben den erweiterten auch die einfachen Formen vorhanden. Neben *tẹkúrẹm tekúretzĭ* werden auch *tẹkúm tẹkútzĭ* gebraucht (Diez II, 214). Eben so bei den starken Verben: neben *kóapserẹm kóapseretzĭ* auch *kóapsẹm kóapsetzĭ* (*cóximus*, *coxi[s]tis* betont *cóxitis*). Indessen ist die erweiterte Form, so weit überhaupt das Perfect noch gebräuchlich, bei weitem die vorwiegende und die meisten Grammatiker führen nur diese an.[1]) In älteren Schriften findet das umgekehrte Verhältnifs statt. Hier sind bei Verben der II. und III. die einfachen Formen häufiger als die erweiterten, und selbst bei denen der I. und IV., bei welchen jetzt die einfache Form gar nicht vorhanden ist, bieten sich mehrere Beispiele der einfachen Endungen *-ẹm -atzĭ*, *im -itzĭ* dar.

27. Fragen wir nun nach dem Grunde der Einführung der erweiterten Formen, so müssen wir zwischen den verschiedenen Conjugationen unterscheiden. Bei der I. und IV. machte sich das Streben nach Scheideformen geltend. Bei der I. concurrierten die 1. Plur. von Praesens, Imperfect und Perfect. *Laudamus laudabamus laudavimus* mufste im Rumänischen, da *v (b)* regelmäfsig zwischen zwei Vocalen wegfällt, zu *lẹudám* werden. Die Homonymität zu vermeiden, schuf man (natürlich unbewufst) drei Formen: im Praesens trübte sich *a* vor *m* zu *ẹ*; im Perfecte griff man zu einer Erweiterung der Form; das Imperfectum blieb unverändert; also:

laudamus = *lẹudẹ́m*
laudabamus = *lẹudám*
laudavimus = *lẹudárẹm*.

Dasselbe Verhältnifs findet sich in der 2. Person: *laudatis laudabatis laudâstis* hätten *lẹudatzi* ergeben. Das *a*

[1]) Pumnul, welcher immer neben der erweiterten Form auch die kürzere anführt, kennt bei *fui* nur *furẹm*, während Cipariu auch *fum* belegt. Da *fui* auch sigmatisch flectiert, so ergeben sich für *fuimus* vier Formen: *fum furẹm*, *fusẹm fúsẹrẹm*.

konnte sich im Praesens vor *tz* nicht leicht zu *ẹ* trüben; eine Form *lẹudẹ́tzĭ* hätte sich allerdings durch Analogie entwickeln können; Dieſs fand aber nicht statt und für diese Person haben wir nur zwei Formen: Praesens und Imperfect sind homonym. Also:

laudatis } = *lẹudatzĭ*
laudabatis }
laudâstis = *lẹudarẹtzĭ*

Bei der IV. Conjug. concurrirten bloſs Praesens und Perfect: *audimus* und *audivimus* geben beide *auzim*, *auditis* und *audîstis* beide *auzitzĭ*. Dieſs zu vermeiden, erweiterten sich die Perfectformen. Also:

audimus = *auzim*	*auditis* = *auzitzĭ*
audivimus = *auzirẹm*	*audîstis* = *auziretzĭ*

Bei der II. III. Conjug. endlich begegneten sich nirgends die Formen:

Praesens	*tẹcém*	*precépem*
Imperf.	*tẹceám*	*precepeám*
Perfect.	*tẹkúm*	*precepúm*

und ganz so für die 2. Person. Trotzdem wirkte hier wieder Analogie ein, und nach dem Muster der I. und IV. erweiterte man auch die Perfecta der II. und III., wenn auch, wie gesagt, die einfachen Formen sich länger behaupteten und noch nicht ganz erloschen sind.

28. Fragen wir nun nach der Quelle dieser Formen mit *-rẹ-*. Nach Diez (l. c.) kommen sie aus dem lat. Plusquamperfectum; in der That decken sich

lẹudárẹm *lẹudárẹtzĭ*
und *laudarémus* *laudarétis*

bis auf den Accent, und gleiche Tonversetzung findet man auch im span. port. *cantáramos cant-árais*, *áreis*. Von der 3. Plur. der Perf. meint Diez, sie sei „vielleicht“ ebenfalls aus dem Plusquamperf. herzuleiten. Man könnte meinen, daſs der Auslaut *ẹ* jeden Zweifel benimmt, da z. B. *kụntarẹ* weit genauer *cantarant* als *cantârunt* oder *cantâre* entspreche. Indessen ist die von Diez beobachtete Zurückhaltung wolbegründet. Denn in älteren Schriften kommt im Auslaute mehrfach auch *u* oder *e* vor — *furŭ*, *fure adaúsere dĕdere* —, welche beide

Formen nur auf das lat. Perfect — *fuerunt fuere* — zurückführen. Neben der sich allerdings leichter darbietenden Vermuthung, daſs z. B. *-arę* aus *ărant* sich entwickelt habe, kann also immerhin die Frage aufgeworfen werden, ob nicht aus *-avēre ăre* zuerst *are* und dann, durch Trübung des *e* zu *ę*, *arę* entstanden sei.[1])

29. Und da lieſse sich noch weiter fragen, ob die erweiterte Form der 1. und 2. Plur. nicht vielleicht durch Anbildung an die aus dem lat. Perf. entstandene 3. Plur. sich entwickelt habe, so daſs das Plusquamperf. gar keinen Antheil an diesen Bildungen hätte. Wir haben gesehen wie 1. 2. *sụntem sụntetzĭ* wegen 3. *sụnt* enstanden sind. Eben so mag man durch *lẹudáre lẹudárę* dahin geführt worden sein *lẹudárẹm lẹudárẹtzĭ* zu conjugiren. Hier zugleich aus Wunsch eine Scheideform zu gewinnen. Selbst wenn man dieser Vermuthung nicht beipflichtet, und für die 1. 2. Plur. am Plusquamperf. fest hält, so wird man wenigstens in Bezug auf Betonung der starken Verba Einfluſs der 3. Plur. erkennen müssen. Rumän. *kóapsẹrẹm*, aus lat. *coxerámus* unmittelbar entwickelt, würde den Accent um zwei Sylben retrahieren (span. *dijéramos* begnügt sich mit der Retraction um eine Sylbe: *dixéramus*), es müſste gleichsam *cóxeramus* zu Grunde gelegt werden. Zu einer so starken Tonversetzung würde die Sprache von selbst kaum gekommen sein. Es muſs da irgend ein Moment eingewirkt haben; und dieses ist wol in der Betonung der 3. Plur. zu finden. Aus lat. *cóxerant* oder aus lat. *cóxerunt* (romanische Betonung von *coxérunt*; it. *cóssero*; vgl. Diez II, 117) wurde *kóapserę*, und dieser Form wurden dann (entweder überhaupt oder wenigstens

---

1) Diese Annahme dürfte durch die Bemerkung unterstützt werden, daſs im Südrumänischen, wo das Plusquamperf. keinen Einfluſs auf die Bildung des Perfectes ausübte, die 3. Plur. ebenfalls nicht in *re*, sondern in *rę* ausgeht. Man vergleiche auch die 3. Pers. des umschreibenden Conditionale *ar*, das einst mit vollerer Form nicht bloſs *are* (aus *haberet?*) sondern auch *arę* lautete. Dem *r* ist die Kraft zuzuerkennen, *e* zu *ę* zu trüben (RV 45).

in Bezug auf die Betonung) *kóapsęręm kóapsęrętzĭ* angebildet. [1])

30. Die starke Flexion hat in der 1. Sing. dadurch gelitten, dafs dem sigmatischen Perfecte die Endung *ei* oder *ęi* = lat. *evi* hinzugefügt wurde. Starke und schwache Flexion erscheinen aufeinander gehäuft: *zisei zisęi* würde, lateinisch ausgedrückt, *dixevi* lauten. Das Uebel beschränkt sich aber blofs auf die 1. Singularis. Die anderen Personen entsprechen den lateinischen:

Sing. 2. *ziséšĭ* = *dixisti*
3. *zise* = *dixit*
Plur. 1. *zisem* = *diximus* oder *zisęręm* = *dixeramus* (?)
2. *zisetzĭ* = *dixistis dixitis* « *zisęrętzĭ* = *dixeratis* (?)
3. *ziserę* = *dixēre dixere* (it. *dissero*) oder *dixerant*.
(auch *zisere*)

31. Die ältere Sprache stand dem Lateinischen näher, indem sie auch in der 1. Sing. bei der Endung *si*, rum. *šĭ* stehen blieb; auch begünstigte sie, wie schon oben erwähnt, die einfache vor der erweiterten Form. In beiden Puncten trifft sie mit dem Südrumänischen zusammen (Diez II, 252). Es ergibt sich daraus folgendes Schema:

Neurum.	Altrum.	Südrum.
rupsei	*rupšĭ*	*arupš*
rupsešĭ	*rupsešĭ*	*arupsešĭ*
rupse	*rupse*	*arupse*
rúpsem rúpsęręm	*rúpsem*	*arupsem*
rúpsetzĭ rúpsęrętzĭ	*rúpsetzĭ rupset* [3])	*arupset*
rúpserę [2])	*rúpsere rupserę*	*arúpserę*

[1]) Man könnte übrigens auch an Einflufs der Nebenformen *kóapsęm kóapsetzĭ* denken.

[2]) Das *e* nach *s* kann sich überall in *ę* trüben: *rupsęi rupsęšĭ* u. s. w.; RV 45.

[3]) *T* blieb unverändert; vgl. §. 17a. Eben so *dúset adúset, întseleset, púset, prinset, skriset, întóarset*.

Hierbei ist noch besonders zu wiederholen, dafs das Paradigma für das Südrumänische beinahe nur theoretisch ist, da das einfache Perfect blofs in der Schriftsprache gebraucht wird; im Munde des Volkes ist es durch die Umschreibung — *am rupt* oder *rupt-am* — beinahe vollständig verdrängt worden. Nur in einigen Gegenden — vorzugsweise im Banat — soll die einfache Form nicht selten zu hören sein.

32. Es folgt hier ein Verzeichnifs solcher ursprünglicher Formen für die 1. Sing., die zu belegen sind. Zuerst von den Verben, welche Diez verzeichnete.

augere	:	*adaošĭ*	*mittere*	:	*trimišĭ*
caedere	:	*ucišĭ*	*mulgere*	:	*mulšĭ*
claudere	:	*deskiši*	*pangere*	:	*împenšĭ*
condere	:	*askunšĭ*	*plangere*	:	*împlunšĭ*
currere	:	*cŭršĭ*	*ponere*	:	*pušĭ spuši*
**cutere*	:	*scošĭ*	*prehendere*	:	*prinšĭ aprinšĭ*
dicere	:	*zišĭ*	*regere*	:	*derešĭ*
ducere	:	*dušĭ adušĭ*	*scribere*	:	*skrišĭ*
figere	:	*înfipšĭ*	*spargere*	:	*sparšĭ*
frangere	:	*frumšĭ*	*spondere*	:	*respunšĭ*
legere	:	*alešĭ întzelešĭ*	*tendere*	:	*întinšĭ*
manere	:	*mašĭ remašĭ*	*torquere*	:	*întoršĭ storšĭ*
mergere	:	*meršĭ*	*ungere*	:	*unši*

Man ist demnach berechtigt, auch von den übrigen Verben, für die kein Beleg gefunden worden ist, die entsprechende Form anzunehmen: also z. B. *purcešĭ*, *fripši*, *strunšĭ*, *trašĭ* u. s. w.

Man füge hinzu ein paar Verba, die, heutzutage nicht gebräuchlich, von Diez nicht erwähnt werden und aus älteren Schriften zu belegen sind: *dešcinšĭ (descendi)*, *încinse (incendit)* also in der 1. Person *încinšĭ*; dann vom veralteten *vie (vivere) vise*, woraus *višĭ* um so leichter erschlossen werden kann als *învišĭ* [1]) zu belegen ist.

[1]) Jetzt *învié* oder *înviea* = *învià*, eines von jenen Verba der 1. Conjug., welche ihr *a* nach *i* zu *e*, auch zu *ea* werden lassen (RV 34).

33. „Die mit blofsem *i* ausgedrückte Flexion (it. *vid-i*) fehlt hier (im Nordrum.). Nicht so in der südlichen Mundart, welche z. B. *fetze (fecit)* und *vine (venit)* kennt“ (Diez II, 252). Den älteren Denkmälern des Nordrumänischen waren ebenfalls solche Verba der I. Classe nicht unbekannt. Während jetzt das Perf. von *facere* nur nach der II. Classe conjugiert, die eigentlich als durchaus flexionsbetont zur starken Flexion gar nicht gehört, waren einst für das ganze Perfect zugleich alle starken Formen gebräuchlich. Man vergleiche

Neurum.	mit	Altrum.
fękúi		*feci*
fękušĭ		*feceši*
fękú		*fẽce*
fękúm fękurę̧m		*fẽcem*
fękutzĭ fękúrętzĭ		*fẽcet*
fękurę̧		*fẽcerę̧ (-ru, -re).*

Ueberdiefs läfst sich *vine (venit)*, *vinet (venistis)*, *vinerę̧ (venerunt* oder *venerant)* belegen, während jetzt nur noch die schwachen Formen *veni*, *venirętzĭ*, *venirę̧* vorhanden sind.

34. Man erwäge noch aus der ersten Conjugation *dare*. *Dedi* hat sich jetzt zu *dedęi* erweitert, gerade so wie *scripsi* zu *scripsęi*.

Daneben mit *ui* (wol anklingend an *stętúi*):

dedui, *dedušĭ*, *dedú*, *dedum dedúrem*, *dedutzĭ dedúrętzĭ*, *dedurę̧*.

In alten Schriften kommt nun auch die 1. Sing. *dedĭ*[1]) und die 2. Plur. *dẽdet*, aus welcher die 1. *dẽdem* zu erschliefsen ist, so dafs die vollständig starke Flexion lautet:

Aus der starken Flexion begegnet man noch *învisese* = *in-vixisset* in der Bedeutung von *vixerat*.

[1]) Nicht *dezĭ*; *d* widersteht der Sibilirung, eben so wie die oben erwähnten Composita *perdidi vendidi*.

dedĭ, dedeșĭ, dĕde, dĕdem, dĕdet, dĕderę (-ru, re).

Stare bildet *stętui* (durch Einfluſs von *statui?*), also mit Reduplication, aber durchwegs schwacher Flexion; ob irgend eine Form der starken — welche

stetĭ, steteșĭ, stĕte, stĕtem, stĕtet, stĕtere

lauten würde — belegt werden kann, vermag ich nicht anzugeben.

35. Von ein paar Verba, die jetzt stark flectieren, findet sich in älteren Schriften zugleich die schwache Form.

		stark	schwach
intelligere:	3. Sing Pfc.	*întzelese*	*întzelegú*
	3. » Psqpfc.	*întzelesĕsem*	*întzelegusem*
	Partc.	*întzeles*	*întzelegut*
vincere:	3. Plur. Pfc.	*învinserę*	*învụnkure*
	Partc.	*învins*	*învụnkut* [1]
fervere:	3. Sing. Pfc.	*fierse*	*fierbú*

Participium Perfectum.

36. Die Form auf *-sum* hat die auf *-tum (ctum)* sehr oft verdrängt: *adauctum*, *cinctum*, *intellectum* lauten *adaos*, *cins*, *întzeles*. Die lateinische Form rettete sich nur in Adjectiven — *frụnt*, *întzelept*, *strụmt strimt* — oder in Substantiven — *frụnture*, *întzelepciune*, *skripturę*, *strụmturę*, *tort* (Gespinnst), *unt unturę* —; dazu aus älteren Denkmälern *întort* (= *perversus*), *punturę*. Von einem oder dem anderen Verbum, das jetzt nur das sigmatische Participium kennt, wurde einst oder wird noch im Volke die Form mit *t* gebraucht. So begegnet in älteren Denkmälern in der Conjugatio periphrastica neben *fękut* auch *fapt* — jetzt nur als Substantiv *fapt* und *fępturę* — und Cipariu gibt an, aus dem Munde eines Landmannes die schöne Form *învipt (victus)* statt *învins* gehört zu haben.

[1] Bemerkenswerth ist die 3. Sing. Praes. Conj. *încụnéaskę*, mit Inchoativflexion, als ob es zur IV. Conjug. gehörte.

Conditionale.

37. „Die gröſste Merkwürdigkeit [im Südrumänischen] ist das bedingende Futurum, welches so geht: *kalk-arim, ari, ari, arim, arit, ari* .... Es stammt vom Perf. Ind. Dies Tempus ist entweder das lat. Perf. Conj. oder das Futurum exactum" (Diez II, 248). Dasselbe Tempus nun findet sich auch im älteren Nordrumänischen.

Die Endungen sind hier:

			Sing.	Plur.
schwach	1.	*a*	*-re*	*-rem*
	2.	*e*		
	3.	*i*	*-ri*	*-ret*
stark		*se*	*-re*	*-re*

und das Tempus stammt ebenfalls aus dem Perf. Ind., nach dessen schwachen oder starken Flexion es sich richtet. Besonders häufig kommt es in dem 1577 zu Kronstadt gedruckten Psalter vor. Es wird nützen hier einige Belegstellen beizubringen, aus denen der syntactische Gebrauch des Tempus sich ergibt.

1. Sing. *sę întrare în satul kaseei mĕle* (131, 3: *si introiero in tabernaculum domus meae*)
sę flęmunzire nu voi zice tzie (49, 12: *si esuriero non dicam tibi*)
sę mĕrsere pre mižlokul de skrębĭ (137, 7: *si ambulavero in medio tribulationis*).
Dazu: *luare, ultare; deŝcinsere, dĕdere; suire*

2. Sing. *sę spre fęręlegĭ kęutarĭ* (129, 3: *si iniquitates observaveris*)
sę uciserĭ pękętoŝii (138, 19: *si occideris peccatores*)
Dazu: *askultarĭ*

3. Sing. *sę nu domnul zidire kasa* (126, 1: *nisi dominus aedificaverit domum*)
sę domnezeu fure cu mine (Gen. 28, 20: *si fuerit Deus mecum*)

Dazu: *askultare*, *veghière*; *grešire*, *rętęcire*, *trebuire*.

1. Plur. *sę ultarem numele domnului nostru* (43, 21: *si obliti sumus nomen Dei nostri*)
iarę mę voiŭ turná la tine, *sę kustarem* (Gen. 18, 10: *revertens veniam ad te*, *vita comite* = *si vixerim*)
Dazu: *insetošarem*, *furem*.

2. Plur. *sę nu lęsaret cineš ku fratele sęu* (Matth. 18, 35: *si non remiseritis unusquisque cum fratre suo*)
dĕka durmiret pre mižlokul de hotar (67, 14: *si dormiatis inter medios cleros*).

3. Plur. *sę . . . în judĕtzele mĕle nu imblare* (88, 36: *si in judiciis meis non ambulaverint*)
sę kuvųntul mieu tzinure ši ale voastre vor tzineá (Joh. 15, 20: *si sermonen meum servaverunt*, *et vestrum servabunt*)
sę nu mę învųnkure atunce nevinovat voi fi (18, 14: *si mei non fuerint dominati*, *tunc immaculatus ero*)
Dazu: *fare*, *întrare*, *lęsare*, *spurkare*; *ferire*, *pęzire*.

Imperativ.

38. 2. Singular. Von *aduce* gebrauchen jetzt Einige *adę*, im Volke häufiger *ad* (so bei Pumnul); in älteren Schriften *ad*, *adu* (wie *du* aus *duc*), auch *ado*. Letztere Form vergleicht sich mit dem noch lebenden *vino*, wofür Einige *vinę* gebrauchen. Von *vadere* findet sich als einzelne Form *vę* (= it. *va*), das noch in einzelnen Gegenden gehört werden soll.

39. Die 2. Plur. hatte einst für den prohibitiven Imperativ eine eigene Form, welche auf (*a*, *ē*, *ĕ*, *i*)-*retzĭ* ausging. In der Stelle Ps. 74, 4—5 finden sich die Imperativi wie folgend wiedergegeben:

Lateinisch:	*Nolite exaltare*	*nolite extollere*	*nolite dicere*
Uebers. v.			
1577:	*nu rȩdikaretzĭ*	*necĭ înȩltzaretzĭ*	*nu ziceretzĭ*
1651:	*nu nebuniretzĭ*	*nu* »	*nu grȩiretzĭ*
1680:	*nu înȩltzaretzĭ*	*nu rȩdikaretzĭ*	» »
1688:	*nu înȩltzatzĭ*	*nu rȩdikatzĭ*	*nu grȩitzĭ*

Andere Beispiele sind: *nu apȩraretzĭ*, *nu vȩ întristaretzĭ*; *nu arêretzĭ*; *nu krêderetzĭ*, *nu têmeretzĭ*; *nu konteniretzĭ*. Woher diese bemerkenswerthe Form? Entweder aus dem prohibitiven Imperativ für die 2. Sing. *nu apȩrâ*, *nu tȩ întristá*, das in voller Form *-are* lautet und dem man die gewöhnliche Endung der 2. Plur. anhängte. (Man könnte damit einigermafsen die verbale Flexion des portugiesischen Infinitivs vergleichen, Diez II, 174.) Oder aus dem lat. Impf. Conj. *ex-altaretis*, *haberetis*, *diceretis*. Die Betonung der Verba der III.: *ziceretzĭ krêderetzĭ* spricht eher für die erste Deutung.

Infinitiv.

40. Die volle Form ward einst sehr oft gebraucht; jetzt wird sie nur noch als Substantiv angewandt.

Conjugatio periphrastica.

Plusquamperfectum.

41. Aufser der einfachen dem lat. Plusquamperf. Conj. entnommenen Form wird auch nach gemeinromanischer Weise das Imperfectum des Auxiliare mit dem Part. Perf. gebraucht; nur ist hier das Auxiliare nicht blofs bei Intransitiva, sondern auch bei Transitiva immer *esse:*

it. *aveva levato.* rum. *era luat* neben *luase*

und *era luat* vergleicht sich mit *am fost luat*, das noch jetzt im Gebrauche ist. In Bezug auf die Congruenz des Participiums begegnen drei verschiedene Constructionen.

a) Das Participium bleibt unverändert.
b) » » congruiert mit dem Objecte
c) » » » » » Subjecte

Also z. B. italienisch ausgedrückt: *hanno letto la lettera*, *hanno letta la l.*, *hanno letti la l.* Letztere Wendung ist unlogisch; das Auxiliare *esse* führte aber nur zu leicht zu derselben. Es genügt die zwei letzteren Constructionen zu belegen: *óamenĭi*, *pre care era fękutzĭ (homines, quos fecerat)*; *funtunę*, *kare slugile era luatzĭ (puteum quem servi abstulerant)*.

Futurum.

42. Wird gewöhnlich wie heutzutage mit *velle* umgeschrieben; 2. Pers. *verĭ* statt *vei;* 1. 2. Pl. *vrem vretzĭ;* siehe oben §. 17c. Ein Lectionarium aus dem Jahre 1580 gebraucht mehrfach die gemeinromanische Umschreibung, d. h. das Praesens von *habere* und den Infinitiv und fast stets noch dazwischen die Präposition *a: au a dá*, *avęm a dá;* was an die sardische Mundart von Logodoro (Diez II, 111) erinnert. Im Rumänischen Istriens wird gewöhnlich die Präposition unterdrückt; Miklosich, l. c. S.

Conditionale.

43. Wird auf zweifache Art umgeschrieben:

1) durch *aš*, *ai*, *ar* (alt *are arę*, vgl. §. 17b) *ai*, *atzĭ*, *arŭ*.

2) durch das Imperfectum von *velle* (Diez II, 243).

Velle vertritt nämlich hier, wie beim Futurum, das *habere* der anderen romanischen Sprachen:

	gemeinrom.	rum.
Fut.	*cantare habeo*	*cantare volo*
Cond.	*cantare* { *habebam* / *habui* }	*cantare volebam*

also *vream kuntà* oder *kuntá-vream* = frz. *chanter-[av]ais*, it. *cantar-e[bb]i*.

44. Um die Vergangenheit des Conditionale auszudrücken wird bei der ersten Art der Umschreibung, wie in allen Sprachen, das entprechende Tempus des Auxiliare (im rumänischen *fi*), und das Participium Perf. gebraucht.

aš kuntá = frz. *chanterais*
aš fi kuntat = frz. *aurais chanté*

Bei der zweiten Art der Umschreibnng — welche überhaupt jetzt wenig gebräuchlich zu sein scheint, da neuere Grammatiker wie Popovič und Pumnul sie nicht anführen — findet sich kein ähnlicher Ausdruck für die Vergangenheit. Indessen hatte die alte Sprache einen solchen, aber nicht jenen, den man erwarten sollte — z. B. *vream fi kuntat* — sondern eine andere sehr eigenthümliche Wendung.

Es heifst da *am vrut kuntá*, was z. B. französisch ausgedrückt *j'ai eu chanter* lauten würde. Hier einige Belege:

Gen. 43, 7: *de unde nui am vrut puteá šci, kum kę va ačasta nóaç zice (numquid scire poteramus quod dicturus esset)*, it. *d'onde avremmo potuto sapere.*

Gen. 44, 8: *kum am vrut fi furatzĭ* = *come avremmo rubato.*

Ps. 123, 2—5: *sę n'au vrut fi domnul ku noi ... atuncĭ ápele ne au vrut akoperi pre noi, ruu au vrut trêce preste sufletul mieu (nisi quia dominus erat cum nobis ... aqua absorbuisset nos, torrentem pertransivit anima nostra)* = *se non fosse stato, avrebbe coperto, avrebbe passato.*

Zur Deutung dieser Wendung könnte man daran erinnern, dafs im Ital. das Cond. durch das Perfect gebildet wird; nun kann an die Stelle des einfachen Perfectes das umschreibende leicht gesetzt werden, und das gibt eben den altrumänischen Ausdruck:

direi = *ebbi dire* das durch *ho avuto dire* ersetzt werden könnte.
vream zice » » *am vrut zice* ersetzt wurde.

Letzterer Ausdruck empfahl sich dann besonders für die Bedingung in der Vergangenheit, während *vream zice* für die Gegenwart gebraucht wurde. Indessen findet sich in der eben angeführten Stelle aus den Psalmen mitten unter den vielen *am vrut* ... auch *vreá înghitzi* = *deglutissent* = *avrebbero inghiottito*, während letztere Fügung heutzutage nur für *deglutirent* = *inghiottirebbero* gebraucht werden würde.

Zur Lehre der Wortbildung.

45. Der Gebrauch des Partc. Prät. als Substantiv war einst viel häufiger als jetzt. Die Bedeutung ist:

a) concret zur Bezeichnung von Personen — *apropiat (proximus)*, *nęskut (natus)*, *šciut (notus*, *šciutzi mei* „meine Bekannten"); dann selbst *krezut (credens)*, *temut (timens)*. Die active Bedeutung der letzteren erklärt sich leicht aus dem Gebrauche des Auxiliare *esse*.

b) abstract, theils in passiver Bedeutung, wie beim jetzigen *fapt: zis (dictum) rçmas (reliquia)*, theils in activer: *ajunat (jejunium)*, *despus* (v. *disponere* = *potestas*), *ešit (exitus)*, *întrat (ingressus)*, *koperit (protectio)*, *kreskut (aetas*, *statura)*, *luminat (illuminatio)*, *plekat (humilitas)*, *nešciut (ignorantia)*, *spęmųntat (pavor)*, *tzinut (fortitudo*, *imperium)*.

Seltener sind Feminina: *nęskutę (nativitas)*, *pęskutę (pascun)*, *šciutę (sapientia)*.

Alle solche Nomina gehen im Plurale auf *-e* und sind weiblich; so dafs wenn nur der Plural belegt werden kann, es zweifelhaft sein kann, ob der Singular als Masc. auf *-u* oder als Fem. auf *-ę* anzusehen ist.

46. Im Italienischen begegnen manche Abstracta auf *-ĭto*, die meist aus Verben gebildet sind. Sie hängen mit lat. Participien, zum Theile auch mit Substantiven zusammen: *prestito*, *perdita rendita vendita; fremito*, *gemito*, *sonito*, *spirito;* dann durch Analogie: *lascito*, *tremito*, *vincita*. Solche sind auch im Rumänischen vorhanden, wo die Form *-ĕt* lautet. Aus dem lat.: *gémet* (nach Po-

lysu[1]), das Ofner Wb. hat *gemút*), *súnet;* durch Analogie: *îmblet úmblet* (*ambul-* „Gang“), *súflet* (*suffl-* „Geist, Seele“). In älteren Schriften aus dem Lat.: *hrĕmet (fremitus);* durch Analogie: *têmęt.*[2])

47. Die noch immer sehr oft angewandten Participialableitungen durch *torius*, *tion (sion)*, *tura (sura)* waren einst noch häufiger; viele Wörter, welche durch diese Suffixe gebildet wurden, sind nunmehr veraltet. Beispiele von allen anzuführen ist nicht nöthig; wir beschränken uns nur auf eines, auf *toriŭ.* Das Ofner Wb. führt wol *kụntętoriŭ kęsętoriŭ* an, verweist aber von diesen wenig geläufigen Ausdrücken auf *kụnteretz kásnik.* Andere Beispiele wären: *fęptoriŭ*, *uspętętoriŭ*, *serbętoriŭ*, *štergętoriŭ; askunsoare*, *kursoare*, *mulgętoare* u. s. w.; dann von Verba, die selbst veraltet sind: *despunetoriu*, *urętoriŭ.*

Diese Ableitung vertritt nun die Stelle des Partic. Praes., welches defshalb fast vollständig erlosch: *kụntętoriŭ* = *cantans*, *învinsetoriŭ* = *vincens* (Diez II, 245). Bemerkenswerth ist, dafs in früherer Zeit dieser Bildung auch die Bedeutung des Partic. Fut. innewohnte. Hier einige Belegstellen:

pęmụntul ce iaste dętętoriŭ vóauę domnul (Ex. 12, 25: *terram quam dominus daturus est vobis*).

lúkrurĭ unde erá el mergętoriŭ (Luc. 10, 1: *locum quo erat ipse venturus*).

óamenilor nęskutorĭ (Ps. 21, 32: *populo qui nascetur, hominibus nascituris*).

tu ieši acela ce era venitoriŭ (Luc. 7, 19: *tu es qui venturus es?*)

Die fast stete Verbindung mit *esse* berechtigt allerdings zur Annahme, dafs es sich hier weniger um eine

---

[1]) Auch *gémęt; e* zu *ę* wegen *m.*

[2]) Dasselbe Suffix will man auch im veralteten *oámet* = *gens magna*, *populus* erblicken. Das Suffix würde dann zu einem Substantive getreten sein und eine durchaus ungewöhnliche Bedeutung haben. Ich bin der Ansicht, dafs hier das Suffix *-ĕtum* vorliegt, welches collectiven Sinn hat. Die richtige Betonung wäre *omét;* indessen pflegt noch heutzutage das Volk mehrfach *ĕtem* wie *ĕt* auszusprechen; man hört *spinet*, *alúnet.*

der Sprache geläufige Wendung handle, als um eine individuelle Nachahmung fremder Vorlage. Man vergleiche übrigens noch heutzutage *viitoriŭ* „zukünftig“, *moritoriŭ* „sterblich“, also nicht *moriens*, sondern *moriturus*. In ähnlicher Art werden Bildungen auf *-torius* auch in anderen romanischen Sprachen gebraucht: span. *venidero* ist sehr wahrscheinlich aus *-duero* (*-torius*); dem entspricht port. *vindouro*, prov. *venidor* (Diez III, 254). In Bezug auf letztere Sprache ist noch P. Meyer in der Bibliothèque de l'école des chartes V, 5, 214 nachzusehen.

Wien, 15. Mai 1869.

Adolf Mussafia.

Zur Berner Liederhandschrift 231.

Herr Dr. A. Rochat hat im ersten Hefte des Jahrbuchs vom laufenden Jahre (p. 73—113) die Berner Liederhandschrift 231 zum Abdrucke gebracht, mit Beigabe von Varianten aus La Ravalière's und Tarbé's Drucken und aus der Berner Handschrift 389 — so viel ich weiſs, seine erste Leistung auf dem Gebiete der altfranzösischen Lyrik. Es ist im Allgemeinen erfreulich, wenn sich neue Kräfte den so lange vernachlässigten lyrischen Denkmälern des französischen M. A. zuwenden; aus dieser reichen Litteratur ist noch manches werthvolle Ms. zu ediren und an geeigneten Vorarbeiten für eine kritische Ausgabe der Lyriker fehlt es leider noch sehr. Die integrale Veröffentlichung solcher werthvollen Hdschr. wie der acht Hauptchansonniers der Pariser kaiserlichen Bibliothek (*fonds français* 844, 845, 846, 847, 1591, 12615, 20050, 24406) oder der reichen Arsenalhandschrift B-L. F. 63, nicht minder der groſsen Oxforder Handschrift fonds Douce 308, von der Paul Meyer kürzlich eine gute und gründliche Notiz gegeben (*Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2ᵉ série, tome 5, p. 139—172), oder auch der in vieler Beziehung so werthvollen Vaticanhandschriften 1490 und 1522 Reg. Suec. würde daher jedem Freunde der altfranzösischeu Litteratur willkommen sein. Jedoch ist unter den Hdschr. natürlich eine Auswahl zu treffen; nicht jede verdient die Veröffentlichung und bedarf ihrer in gleichem Maſse und daſs man ein unedirtes Ms. zur Hand hat, ist noch kein Grund, es abzudrucken. Gerade die Fülle des Materials verbietet hier, wie anderswo, unnütze Arbeit.

Die von Herrn R. getroffene Wahl möchte zumal keine glückliche zu nennen sein. Er versichert uns zwar, daſs die Berner Hdsch. 231 trotz mancher Fehler wichtige Lesarten enthält. Ich weiſs jedoch nicht, ob er durch die nöthigen Vorarbeiten, die bei dem jetzigen

Stande der Wissenschaft jeder sich selbst machen mufs und welche namentlich in einer eingehenden und allseitigen Vergleichung der Hdschr. bestehen, über ein geeignetes Material disponirt, auf Grund dessen er über Werth oder Unwerth einer Hdschr., Wichtigkeit oder Werthlosigkeit einer Lesart entscheiden könnte. Ohne solche Vorarbeiten entbehren natürlich Urtheile über derartige Fragen der nöthigen Basis, da ein auf die fast ausnahmslos höchst nachlässig gearbeiteten Veröffentlichungen von La Ravalière, Dinaux, Tarbé und Anderen gegründetes Urtheil über die handschriftliche Ueberlieferung lyrischer Texte mindestens ebenso unkritisch sein dürfte, als wenn man sich von den Aldinerausgaben und sonstigen *editiones principes* der griechischen und römischen Classiker über die Ueberlieferung der betreffenden Autoren eine Meinung bilden wollte. Diese Herausgeber verstanden, lasen und edirten ihre Autoren noch weit besser und mit gröfserer Sorgfalt, als die Herren Dinaux, Tarbé etc.

Woher auch Herr R. seine Kenntnis der handschriftlichen Ueberlieferung haben mag, in Bezug auf das Ms. 231 kann ich mich mit ihm nicht einverstanden erklären. Eingehende Vergleichungen der Pariser Copie (fonds Mouchet 1688) und der Hdschr. selbst [1]) haben mich vielmehr zu dem Resultate geführt, dafs in dem Berner Fragment 231 eine schlechte, verderbte und werthlose Varietät einer Ueberlieferungsform vorliegt, deren Haupthandschrift 1591 (alte Bez. 7613) ist, ein durch interessante Unica wichtiges Manuscript. An dieses schliefst sich das Fragment durch Strophenzahl, Strophenfolge und Lesarten durchweg an. In der Abhandlung über die Familien der Chansonniers (*Herrig's Archiv* XLII, 1. p. 64) sah ich die Hdschr. 1591 als aufserhalb der Gruppen stehend an, ebenso wie das Berner Fragment. Eingehende Col-

[1]) Bei meinem Aufenthalte in Bern zu Ostern dieses Jahres, wo mir Herr Oberbibliothekar *R. L. von Steiger* alle möglichen Erleichterungen gewährte, namentlich mit anerkennenswerther Liberalität gestattete, täglich elf Stunden auf der Bibliothek zu arbeiten. Ich spreche ihm, der mich auch sonst mehrfach verpflichtet, schon jetzt dafür öffentlich meinen Dank aus.

lationen, namentlich für den grofsen Berner Chansonnier, belehrten mich aber, dafs 1591 für seinen gröfsten Theil der 2. Handschriftengruppe angehört, welcher somit auch das Fragment 231 zufällt. Letzteres kann neben den anderen Hdschr. derselben Ueberlieferungsform kaum einen höheren Werth beanspruchen, als etwa das Ms. 12581 mit seiner barbarisch verstümmelten Sprache. Wichtige Lesarten, welche die besseren Mss. derselben Gruppe, namentlich 1591, nicht reiner und ungetrübter hätten, hat es gar nicht aufzuweisen; seine Abweichungen von denselben characterisiren sich durchgehends als Verderbnisse der schlimmsten Art. Zu dieser Hdsch. also die Lesarten des vortrefflichen Berner Chansonniers 389 in Anmerkungen als Varianten zu geben, heifst doch auf Umwegen zum Ziel gelangen wollen.

Ich werde demnächst (in der Einleitung zu einer im Druck befindlichen Ausgabe der Liederdichter auf Grund des grofsen Berner Codex 389) erneute Veranlassung haben, wie auf die Hdschr. der altfranzösischen Chansons überhaupt, ihren Werth und ihr gegenseitiges Verhältnis, so auch auf das Berner Ms. 231 zurückzukommen und will mich defshalb nur auf einige Berichtigungen und Nachträge beschränken, welche ich zu dem Artikel resp. der Ausgabe des Herrn Rochat zu geben im Stande bin.

Was zunächst das Alter der Hdschr. 231 anbelangt, welche Herr R. für „nicht älter als die Neige des 13. Jahrhunderts“ hält, so ist sie nach meiner Ansicht nicht allein nicht älter als das Ende des 13. Jahrhunderts, sondern sogar nicht unbedeutend jünger; wenn eine, so gehört sie dem 14. an. Schon die fünf Notenlinien (anstatt 4), welche für jeden, der einigermafsen Kenner von altfranzösischen Liederhandschriften ist, ein Merkzeichen jüngerer Abkunft sind und welche sich in keinem der älteren Mss. finden, deuten (ganz abgesehen von paläographischen Gründen) darauf hin. Ebenso deutet im grofsen Berner Chansonnier dies Zeichen auf eine jüngere Zeit der Abschrift hin, als die von Wackernagel angenommene; auch kommt dort noch die Ausführung

der Initialen hinzu, welche ganz den Character des beginnenden 14. Jahrhunderts trägt. Es braucht nicht besonders hinzugefügt zu werden, daſs Alter der Handschrift und Alter der Recension zwei ganz verschiedene Dinge sind.

„Zum Verständniſs des Textes" hat Herr R. andere Lesarten aus den Sammlungen der Lieder Thibaut's von La Ravalière und Tarbé in Noten beigefügt und auf diese Varianten eine Anzahl Besserungen begründet, die er noch in besonderen Anmerkungen am Schlusse bringt. Ich weiſs nicht, ob ein derartiges Verfahren unbedingte Billigung verdient. Einer der ersten Meister der romanischen Philologie, Mussafia, machte schon 1866 bei Gelegenheit einer Besprechung der Ausgabe des Barlaam und Josaphat von Paul Meyer und H. Zotenberg folgende Bemerkung:

«Bei Denkmälern von groſser Bedeutung mag man «sich beeilen, das, was einem gerade nahe liegt, zu «veröffentlichen und es den Nachfolgern überlassen, «das bekannte, aber unzugängliche Material weiter «zu benützen; an eine zweite Ausgabe eines Werks, «wie des vorliegenden, ist aber wohl nicht zu den«ken und da kann man mit Recht fordern, daſs alle «vorhandenen Hülfsmittel benützt werden.» (Pfeiffer's *Germania*, 1865, p. 117.)

Dieser Satz hat in allen Stücken Anwendung auf eine Veröffentlichung des Fragments 231 der Berner Bibliothek. Ausgaben von Texten secundärer Wichtigkeit haben nur in so weit für die Wissenschaft Werth, als sie entweder den diplomatischen Text einer Handschrift mit gebührender Berücksichtigung der übrigen bringen (zu welcher Art von Veröffentlichung es sich kaum empfehlen dürfte, eine der schlechtesten Ueberlieferungen als Text und die Lesarten einer der besten, so weit sie dieselben Lieder bringt, in Noten zu geben), oder aber, indem sie einen kritischen Text auf Grund aller Hss. liefern. Herrn Rochat's Abdruck gibt den Text diplomatisch mit allen seinen Verderbnissen, bringt dazu Varianten aus Drucken derselben Lieder und bessert einige Verderbnisse auf Grund dieser Varianten. Seine Art

herauszugeben, nähert sich der ersten Categorie, welche für *editiones principes* natürlich vorzuziehen. Es fragt sich nur eins, können La Ravalière's und Tarbé's Abdrücke, so wie die bei ihnen gegebenen Varianten, die Handschriften ersetzen, welche Herr R. aufser B. 389 zu seiner Ausgabe zu collationiren nicht für nöthig befunden hat?

Was La Ravalière anbetrifft, welcher bekanntlich seine Sammlung von Liedern Thibaut's im Jahre 1742 veröffentlichte, so sucht Rochat den Werth dieser Ausgabe dadurch zu vergröfsern, dafs er sagt (p. 74): „Nach der Histoire littéraire XXIII, p. 801 soll dieser Text die Hdschr. 7222 genau wiedergeben.“ Heifst das nicht so viel als: in der Hist. litt. steht, dafs dieser Text die Hdschr. 7222 genau wiedergibt? Wenn das aber so viel heifst, so ist Herrn R. da eine kleine Ungenauigkeit passirt. In der Hist. litt. steht an der bei ihm bezeichneten Stelle wörtlich:

« *Il paraît* que l'éditeur a copié scrupuleusement un « manuscrit ancien et qu'il s'est contenté de recueillir, « au bas des pages, les variantes des autres copies « qu'il avait pu consulter. »

Wenn Paulin Paris klein am Rande beidrucken liefs, „Ms. 7222“, so scheint mir das zu bedeuten, dafs er vermuthete, das betreffende alte Ms. sei das Ms. 7222. Etwas anderes sagt Paris nicht und konnte er nicht sagen, denn er hatte Text und Handschrift nicht verglichen. Schon eine oberflächliche Vergleichung würde ihm gezeigt haben, dafs diese Vermuthung unbegründet und dafs La Ravalière's Text nichts weniger als ein Abdruck von 7222.

Herr R. sagt weiter: „Der Herausgeber selbst aber scheint zu sagen, dafs er verschiedene Hdschr. benutzt.“ Ist etwa das „scheint“, welches in der Citation der *Histoire littéraire* durch ein Versehen ausgefallen, durch ein zweites Versehen in diesen Satz hineingekommen, wo es nicht stehen sollte? Solche kleine Irrthümer können beim besten Gedächtnis vorkommen; es ist daher im Allgemeinen empfehlenswerth, Citate, die etwas beweisen sollen, zu verificiren. La Ravalière „scheint“ nicht allein

zu sagen, sondern sagt sogar mit ganz dürren Worten, dafs er acht verschiedene Handschriften direct und nach Collationen Ste Palayes benutzt habe. [1]) Die Stelle war, wie es scheint, Paris nicht gegenwärtig; für Herrn R., der beide Stellen vor Augen hatte, mufsten La Ravalière's ausdrückliche Worte entscheidend sein, da dieser doch schliefslich wissen mufste, welche Handschrift er benutzt. Auch ist seine Angabe richtig, ich habe die von ihm veröffentlichten Lieder längst für andere Zwecke in den betreffenden Handschriften collationirt, und bei dieser Gelegenheit constatirt, dafs La Ravalière ohne irgend welches Princip und ohne sich irgendwie über Werth und Alter der ihm vorliegenden Ueberlieferungen Rechenschaft abzulegen, nach seinem subjectiven Ermessen bald aus diesem bald aus jenem Ms. eine Variante aufgenommen, sofern sie ihm der Lesart des Textes, den er gerade zu Grunde legte, vorzuziehen schien. Die Orthographie dieses Textes änderte er in der allerwillkürlichsten Weise nach dem bekannten Princip, die Sprache dem Neufranzösischen zur Erleichterung des Verständnisses näher zu bringen.

Wenn er ja einmal in den Fall kommt, ein Gedicht nach einem einzigen Ms. abzudrucken, z. B. II, p. 182, wo er nach dem Ms. Noailles (12615) eine Chanson des *Auboins de Sezane* gibt, welche daselbst auf fol. 109ᵛ steht, so weist fast jeder Vers Verballhornungen auf, welche zeigen, dafs er das Ms. sehr oft gar nicht verstanden. Das ist übrigens gar keine Ausnahme,

[1]) Préface p. XIV: «*Je les ai tirées* (sc. les chansons de Thibaut) *des Manuscrits* (in Anm. *N. 7222 et 7613*) *de la Bibliothèque du Roy, que M. l'abbé Salier ..... m'a communiqués ...., j'en ai trouvé d'autres dans les MSS. qui appartenoient à Messieurs les Ducs et Maréchaux de France de Noailles et d'Estrées, et à Messieurs de Clairambaut Genealogiste des Ordres du Roy et Guion de Sardiere. M. de Sainte-Palaye, dont l'exactitude est connue dans ces sortes de recherches a bien voulu pendant son séjour à Rome prendre la peine de les confronter sur les Manuscrits de la reine de Suède qui sont à la Bibliothèque du Vatican.*» Ich habe von diesen sämmtlichen Hss. in Herrig's Archiv, Bd. 42, p. 43—73 gehandelt.

sondern so ziemlich die Regel bei den Herausgebern altfranzösischer Texte im 18. Jahrhundert. Von Laborde zum Beispiel kann man ganz dasselbe sagen. Und noch heute gibt es Herausgeber genug, die in nicht viel besserer Weise ihrer Pflicht genügen, z. B. die Herren Hippeau, Dinaux, Tarbé. Sogar von Michel kann ich, wenigstens für einige seiner älteren Veröffentlichungen, die ich genau geprüft, sagen, daſs dort von Kritik keine Ahnung.

Das Urtheil über die wissenschaftliche Bedeutung Tarbé's, des zweiten Gewährsmanns des Herrn Rochat, ist übrigens längst geschlossen; als derselbe durch einen merkwürdigen Miſsgriff der Académie des inscriptions et belles-lettres zum Correspondenten dieser gelehrten Gesellschaft ernannt wurde, hat Paul Meyer in einem eingehenden Artikel in der *Correspondance littéraire* (die man in gewisser Beziehung die Vorläuferin der *Revue critique* nennen könnte), seine paläographischen, philologischen und litterarhistorischen Kenntnisse genügend characterisirt. (Vgl. die Nummer der *Correspondance littéraire* vom 25. Januar 1864, p. 75.) Das von Meyer für die Tarbé'schen Veröffentlichungen epischer Denkmäler zusammengestellte Material läſst sich in ausgiebiger Weise für seine Abdrücke lyrischer Texte vermehren.

Ich trage zwar eigentlich Eulen nach Athen, wenn ich Zeit und Raum darauf verwende, auseinanderzusetzen, warum Herr Rochat nicht gerade an La Ravalière und Tarbé die besten Autoritäten gewählt, warum sie ihm namentlich die Handschriften kaum hätten ersetzen dürfen und warum Besserungen, welche sich auf die von ihnen „zurechtgemachten“ Texte gründen, keinen wissenschaftlichen Werth haben können. Doch gegenüber einer Unbefangenheit in ihrer Benutzung, die man naïv zu nennen versucht wäre, erscheint eine *demonstratio ad oculos* geboten.

Im Folgenden gebe ich als Nachtrag zu Rochat's Angaben die vollständigen Concordanzen, welche im Allgemeinen die Brauchbarkeit einer Ausgabe wesentlich erhöhen und einer diplomatischen Ausgabe, die einen irgendwie definitiven Text nicht zu geben beabsichtigt,

vollends nicht fehlen sollten. Herr R. hat für diesen Zweck die vorhandenen gedruckten Hülfsmittel durchaus nicht hinreichend benutzt; so hätte er für die Lieder 1, 4, 6, 16 die Concordanzen nach meiner Ausgabe des grofsen Berner Codex mittheilen können, da dieselbe ihm (nach seinen eigenen Citationen) so weit schon gedruckt vorlag.

Als Berichtigung hebe ich die nach Tarbé als einer bestimmten Handschrift entnommen bezeichneten Varianten hervor, welche in den Noten des Herrn R. falsch angegeben resp. verstümmelt sind, eine Verstümmelung, die gröfstentheils Tarbé, theilweise aber auch Herrn R. zur Last fällt. — Den alten Handschriftennummern f. fr. 7222, Cangé 67, 66, 65, f. fr. 7613 und suppl. fr. 184 bei T. und R. entsprechen jetzt 844, 845, 846, 847, 1591 und 12615.

1. Noch in 844 fol. 75[r] (Thibaut), 846 fol. 1[r] (an.), 1591 fol. 38 (Thib.), 12581 fol. 230[v] (an.), 12615 fol. 13[r] (Thib.), Paulmy 63 (Arsenal) pag. 29 (Thib.), 20050 fol. 125[v] (an.), 24406 (alt Lav. 59) fol. 15[r] (an.), Vatican 1490 fol. 7[r] (Thib.), Siena 36 fol. 2[r] (an.), Bern 389 fol. 9[r] (Pieres de Gans).

Zu Vers 9 gibt R. als Variante von 1591 (7613) an: *ont un amant saisi.* Im Ms. steht *moult tost ont un homme saisi.* Bei Tarbé ist diese falsche Variante nicht angegeben, sie scheint ihren Ursprung einer Rochat'schen Confusion zu verdanken.

2. Noch in 844 fol. 74[r] (Thib.), 846 fol. 137[v] (an.), 847 fol. 47[r] (Thib.), 1591 fol. 44[v] (Thib.), 12581 fol. 230[r] (an.), 24406 fol. 24[r] (an.), Paulmy 63 p. 47 (Thib.), Egerton 274 (im *British Museum*) fol. 104[v] (an.), Vatican 1490 fol. 18[v] (Thib.), Arras 657 (alt 139) d. 52. der anon. Lieder, Siena 36 fol. 2[v] (an.), Bern 389 fol. 229[r] (Thib.).

Die Var. aus 1591 zu V. 31: *car s'en ferai encor* wohl Druckf. für *car j'en ferai encore*, was im Ms. u. auch bei T.

3. Noch in 844 fol. 10[r] (Recension der 2. Gruppe vgl. m. Anm. z. d. Liede *Archiv* XLIII, pag. 363), ein zweites Mal auf fol. 66[v] (Rec. der 3. Gruppe) beide Mal dem Thibaut, 845 fol. 15 (Thib.), 846 (fol. 80[v] (an.), 847

fol. 50 (Thib.), 1591 fol. 2ᵛ (Thib.), 12581 fol. 231ᵛ (an.), 12615 fol. 10ᵛ (Thib.), 20050 fol. 119ᵛ (an.), 24406 fol. 26ʳ (an.), Paulmy 63, pag. 51 (an.), Vatican 1490 fol. 7ʳ (Thib.), Siena 36 fol. 3ʳ (an.), Bern 389 fol. 230ᵛ (Thib.).

Die Vergleichung von Leroux (*chants historiques* I, 182) war allerdings überflüssig, seine Texte sind kaum mehr werth als die von Tarbé gegebenen, jedenfalls aber hätte Herr Rochat den Abdruck aus Vat. 1490 in Keller's Romvart p. 246 kennen und vergleichen müssen (zumal er dies Buch zu Nr. 14 verglichen), ebenso wie den Text von Bartsch in der Chrestomathie col. 245 fg. Wenn man es riskirt, ohne das nöthige handschriftliche Material zu bessern, so sollte man doch allermindestens alle gedruckten Hülfsmittel benutzen. Nur eins und zwar das schlechteste auswählen, heifst es doch wohl etwas leicht mit der Pflicht eines Herausgebers nehmen.

Zu V. 14 gibt Rochat nach Tarbé als V. 1591 an: *qui ne en die* statt: *qui n'en die;* zu V. 16 als Var. v. 846: *qui mains fait vivre et esjoïr;* die Hdschr. hat *resjoïr*, *esjoïr* steht auch nicht einmal bei Tarbé, es ist ein Zusatz von Hrn. R. Ferner zu V. 26 aus 846: *Deus tant me fet grief mal departir;* die Hdschr. hat *Dex tant mi fait grief mal le departir*. Kann man eine Var. ungenauer citiren? V. 30 soll die Var. aus 845 lauten: *por le grant desirrier* wahrscheinlich gebessert aus Tarbé's *por li*. Die Hdschr. hat aber *par si* wie das Berner Fragment.

4. Noch in 844 fol. 69ʳ (Thib.), 845 fol. 12 (Thib.), 846 fol. 53ᵛ (an.), 1591 fol. 45ʳ (Thib.), 12581 fol. 230ᵛ (an.), 12615 fol. 17ᵛ (Thib.), 20050 fol. 121ʳ (an.), 24406 fol. 27ʳ (an.), Paulmy 63 pag. 52 (Thib.), Vatican 1490 fol. 5ᵛ (Thib.), Bern 389 fol. 77ʳ (Thib.).

5. Noch in 844 fol. 11 (Thib.) und in einer anderen Recension auf fol. 68 demselben, 845 fol. 14ʳ (Thib.), 846 fol. 14ʳ (an.), 847 fol. 51 (Thib.), 1591 fol. 74 (an.), 12615 fol. 16ᵛ (Thib.), 24406 fol. 25ᵛ und fol. 103ᵛ (an., zwei verschiedene Recensionen).

Die Var. zu V. 3 aus 846 ist ungenau, statt *maus* steht *max* nnd statt *m'ocist m'ocit*. Die Orthographie bei

Var. ist nicht gleichgültig. Zu V. 8 gibt R. nach T. als Var. von 845 an: *Biaus sire diex tant la desir*, es steht dort aber: *Biau douz dex tant la desir.* Zu V. 22 gibt R. nach T. an, dafs 846 wie das Berner Fragm. lese, die Hdschr. liest aber: *plus sorz que ors espenois.*

6. Noch in 844 fol. 68ᵛ und 12ʳ (Thib.), 845 fol. 13ᵛ (Thib.), 846 fol. 38ʳ (an.), 847 fol. 50 (Thib.), 1591 fol. 43ᵛ (Thib.), 12615 fol. 17ᵛ (Thib.), 20050 fol. 122ʳ (an.), 24406 fol. 25ʳ (an.), Paulmy 63, pag. 49 (Thib.) Vatican 1490 fol. 6ʳ (Thib.), Siena 36 fol. 7ᵛ (an.), Douce 308 (*Bodleian library* zu Oxford) Nr. 36 der *grans chans* (an.), Bern 389 fol. 50ʳ (Thib.).

Zu V. 18 gibt Herr R. nach T. als Var. v. 845 und 846 an: *cil dui*, das nur in 846 steht; in 845 findet sich *li dui* wie in B 231.

7. Noch in 844 fol. 10 und fol 73 (Thib.), 845 fol. 13ʳ (Thib.), 846 fol. 29ʳ (an.), 847 fol. 48 (Thib.), 1591 fol. 39ʳ (Thib.), 12581 fol. 230ʳ (an.), 24406 fol. 24ᵛ (an.), Paulmy 63, p. 48 (Thib.).

Zu V. 4 gibt Tarbé (p. 135) als Var. v. 845(67) u. 846 (66) an: *que grant avoirs*, R.: *que grans pooirs*; die Hdschr. lesen: *com grant povoir (pooir)* wie das Berner Fragm. Bei Rochat's Lesart ist zweierlei merkwürdig, erstens das philologische System, welches erlaubt, eine von einem Andern verzeichnete Var. zu bessern, ohne die Hdschr. gesehen zu haben — kommt die Conjectur in die Variante, wo bleibt da die Ueberlieferung — zweitens, dafs die so gebesserte Variante mit T. (Tarbé) bezeichnet wird.

8. Noch in 844 fol. 67ᵛ (Thib.), 846 fol. 37 (an.), 12581 fol. 317ᵛ (an.), 12615 fol. 16ʳ (Thib.), 24406 fol. 17ᵛ (an.). Paulmy 63, p. 34 (Thib.).

Zu V. 23 gibt Tarbé als Var. von 846 an: *Et grans corpes ramout sur les barons*, Herr R. corrigirt diese Var.: *Et grans corpes ramont sor les barons*, die Hdschr. liest: *Et granz copes ra mout sus les barons.* Vgl. Bem. zum vor. Liede. Zu V. 37 gibt R. nach T. die Var. von 846: *Les caus mellin.* Im Ms. steht: *les iauz mellin*, ebenso steht V. 40 im selben Ms. nicht: *aus maceus*, sondern: *es macues.*

9. Noch in 844 fol. 75ʳ (Thib.), 846 fol. 133ʳ (an.),

1591 fol. 73^{v} (an.), 12581 fol. 314^{v} (an.), 12615 fol. 12^{v} (Thib.), 20050 fol. 143^{v} (an.), 24406 fol. 14^{r} (an.) Paulmy 63, p. 26 (Thib.).

Zu V. 21 gibt Tarbé als Var. v. 846 an: *service* und *amasse*, R. *servisse* und *amasse*, die Hdschr. liest *servise* und *amesse*.

10. Noch in 844 fol. 74^{r} (Thib.), 846 fol. 47^{r} (an.), 1591 fol. 43^{r} (Thib.), 24406 fol. 13^{r} (an.) Paulmy 63, p. 25 (Thib.).

Er sind hier bei R. keine Lesarten als aus bestimmten Hdschr. stammend angegeben.

11. Noch in 844 fol. 75^{v} (Thib.), 846 fol. 81^{r} (an.), 1591 fol. 76^{v} und fol. 183^{v} (an.), 12581 fol. 375^{r} (an.), 12615 fol. 13^{r} (Thib.), 24406 fol. 14^{v} (an.), in Paulmy 63, p. 27 (Thib.).

Für dieses Lied weist 1591 zwei verschiedene Redactionen auf, Tarbé scheint dies auch sagen zu wollen und das nicht passende «*deux vers différents*» bei ihm ist wohl in «*deux versions différentes*» zu corrigiren. Nun gehören gerade keine grofsen kritischen Eingebungen dazu, die beiden Versionen zu vergleichen, ihre Verschiedenheiten zu constatiren oder doch wenigstens die aus beiden entnommenen Varianten besonders zu bezeichnen, je nachdem sie der einen oder der andern Version angehören. Diese einfache Mühe hat sich aber T. gar nicht gegeben und dadurch, dafs er eine so leicht zu erreichende Genauigkeit verschmähte, nur einen neuen Beweis davon gegeben (wenn wir deren noch bedürften), dafs ihm Varianten nur eine Art Flitterwerk sind, womit er seine Ausgaben verziert, um ihnen ein wissenschaftlicheres Ansehen zu geben. Hr. Rochat hat sich an dem sinnlosen *deux vers différents* gar nicht gestofsen und die Varianten mit Hinzufügung eines Druckfehlers getreulich nach Tarbé verzeichnet. — Der zweiten Redaction von 1591 auf fol. 183 entlehnte Tarbé die Var. zu V. 6 und 7, zu V. 26 aber verzeichnete er eine „verbesserte“ Variante der ersten Red., *mourra*, wo in der zweiten Red. *ne se tenra*, in der ersten *maurra* steht. Für einen philologisch geschulten Herausg. braucht es nicht besonders gesagt und bewiesen

zu werden, daſs die Varianten kein Feld der Besserungen sind, sobald sie als Varianten mit dem Buchstaben oder der Nummer der Hdschr. angegeben werden. Auch die allergröbsten und handgreiflichsten Verderbnisse sind wörtlich abzudrucken, denn die Varianten sind unter andern dazu da, dem Gelehrten, der die Hdschr. selbst nicht zur Hand hat, ein Bild der in ihnen enthaltenen Ueberlieferung zu geben, das gefälscht wird, sobald man die Varianten bessert. Das alles sind elementare Regeln, deren Unbekanntsein bei Tarbé weiter nicht Wunder nehmen kann. Aber einem philologisch gebildeten Herausgeber sollte man es nicht zu sagen brauchen, daſs, wenn ihm eines Andern Collation vorliegt, wie Rochat die Tarbé's, und er dieselbe für verderbt hält, er von drei Dingen nur eins thun kann. Entweder er verificirt sie durch Neu-Vergleichung der Hss., das ist natürlich dás beste. Kann oder will er das nicht, so benutzt er sie gar nicht, das ist der zweitbeste Ausweg. Will er sie aber durchaus benutzen „um das Verständnis seiner Ausgabe zu erleichtern“, so bessere er sie wenigstens nicht und setze nicht ein T. dahinter, wie es Herr R. III, 30; VII, 4; VIII, 23; XII, 12 und noch an einigen andern Stellen gethan (wo aber auch ein Druckfehler vorliegen kann). — V. 33 im 11. Liede ist die Variante *qui cueilli ai* bei T. wieder aus der zweiten Red. (*qui* für *que* wohl Druckfehler bei T.). Die erste Red. hat: *que je cueilli anchois m'avient*. — *Foloiant* in 37 ist Var. beiden Red.; in V. 40 hat die erste Red. *effraés*, die zweite *afinés*.

12. Noch in 846 fol. 123ʳ (an.), 1591 fol. 1ʳ (Thib.), 12581 fol. 319ʳ (an.).

Zu Vers 12 hat Tarbé als Var. von 1591: *Et sont bien chier tout avancement*, Rochat bessert diese Var. durch Verwandlung des *tout* in *tuit;* ich weiſs nicht, ob er dadurch blos der Grammatik oder auch dem Verse hat aufhelfen wollen. Die Hdschr. liest: *Et sont bien chier tout mon avencement.*

13. Noch in 844 fol. 65ᵛ (Thib.), 846 fol. 70ᵛ (an.), 1591 fol. 72ᵛ und 170ʳ (an.), 12615 fol. 9ᵛ (Thib.), 20050

fol. 159r (an.), 24406 fol. 12r (an.). Paulmy 63, p. 24 (Thib.).

Das Factum, dafs zwei Redactionen in 1591, was T. oben so verständlicher Weise durch: *deux vers différents* angegeben, wird bei diesem Liede durch: *deux airs différents* bezeichnet. Wenn er sich doch lieber bekümmert hätte, ob die Texte verschieden! Ganz wie bei 11, hat er hier wieder die erste und die zweite Redaction abwechselnd ohne Versch. der Benennung wenigstens für die erste citirt. Zu V. 11 citirt er nach der zweiten: *li anquant*, was Hr. Rochat richtig in: *li auquant* bessert, die erste Red. hat: *truant;* V. 12 gibt T. und nach ihm R. falsch: *fins dis* an, die Hdschr. hat in beiden Recensionen «*faus dis*». V. 20 steht die Var. *dis* in der zweiten Red. wie T. durch Beifügung der Seitenzahl richtig angibt. Mit V. 35 springt er aber plötzlich zur ersten Recension über und gibt deren Variante: *ne tanfox d'Alemaigne.* Und warum? Um Gelegenheit zu folgender schwierigen Conjectur zu haben: «*Ravalière propose de lire: Ni qu'un froid d'Alemagne.—Ne pourroit-on pas lire, Ni qu'un fols d'Alemaigne?*» Herr T. hat mit dem ihm eigenen philologischen Scharfsinn das Richtige getroffen; seine Conjectur *qu'un* ist so gelungen, dafs sie in sämmtlichen von ihm citirten Hdschr. steht, und sogar — in der zweiten Redaction von 1591, woraus er so eben mehrere Varianten citirt! Wenn jemandem nach diesem Pröbchen philologischer Gewissenhaftigkeit über den Werth einer solchen Autorität noch Zweifel bleiben können, so verzweifle ich an seiner Bekehrung.

14. Noch in 844 fol. 7v (Vidame de Chartres), 845 fol. 85v (ders.), 846 fol. 122v und 6v (an.), 847 fol. 67 (Vidame), 1591 fol. 49r (Chastelains de Coucy), 12615 fol. 105r (Vidame), 20050 fol. 23v (an.), 24406 fol. 48v (an.), Vatican 1490 fol. 21v (Vidame), Paulmy pag. 179 dem Vidame, ein Fragm. im Rom. von Guill. de Dole (Vat. Christ. 1725, nach Fauchet 570b).

Varianten sind zu diesem Liede nur aus der Berner Hdschr. 389 angegeben. Gedruckt ist das Lied ausser in

den bei R. angegebenen Werken noch in Lacours *chansons de Guillaume de Ferrières* p. 47 (den er bekanntlich nach P. Paris mit dem Vidame identificirt.

15. Noch in 845 fol. 131 (Exstaces de Raims) 846 fol. 88 (an.), 1591 fol. 80 (an.), 24406 fol. 68ᵛ (an.). Paulmy 26 (Exstaces). Es scheint Herrn R. entgangen zu sein, daſs seine Hauptautorität Tarbé dies Lied schon abgedruckt (*Chansonniers de Champagne* p. 68), sonst hätte er wohl wieder von dessen trefflichen Varianten beigebracht. — Die Vergleichung der verschiedenen Redactionen dieses Liedes zeigt besonders deutlich die directe Zusammengehörigkeit des Berner Fragm. und des Ms. 1591, die ich oben behauptet habe. In V. 13 z. B. lesen 845, 846 und 24406: *nyle entention*, dagegen 1591 *cuisençon* wie das Berner Fragment, ebenso liest 1591 in V. 16 *requerrai* wie B. 231, während 845 und 846 *recroirai* resp. *recrerrai* lesen, endlich haben in V. 27 die Hdschr. 845, 846 und 24406 übereinstimmend die Variante: *Trop me hastai quant j'apris a voler*, 1591 dagegen liest wie das Berner Fragment. Sonst bemerke ich noch daſs *preignes* (V. 10) wohl nur durch Druckfehler keinen Accent hat, wenn überhaupt Accente gesetzt werden, so muſs diese Form einen haben; V. 26 geben die Hdschr. 845 und 24406 statt der von R. vorgeschlagenen Besserung, die ich nicht verstehe: *Se n'ai secors prochain qui de vos veigne;* V. 28 haben die Hdschr. *voloir* statt *talent;* V. 31 muſs *Se* in *Ce* geändert werden. Die 5. Strophe lautet in 845 und 846 ganz abweichend:

(Ms. 845 f. 131ᵛ):

Dame et amors, se j'ai vers vos mespris
Por Deu vos pri que le me pardonez;
N'est merveille d'omme si entrepris,
S'aucune foiz est desaseürez.
Je pens a vos nuit et jor et toz dis,
N'a riens autre n'est mes cuers ententis;
Amors me doit et veut qu'oncor li croie
Las! je ne puis, mon chatel afebloie!

Ms. 1591 hat dieselbe Recension wie das Berner Fragm. mit nur unbedeutenden Abweichungen. Die letzten vier Verse des Liedes fehlen in 845 und 846.

16. Noch in 844 fol. 178v (Gautiers d'Espinau), 845 fol. 103 (dems.), 846 fol. 8r (an.), 847 fol. 119r (Gautiers d'Espinais), 1591 fol. 83 (an.), 12581 fol. 213r (an.), 20050 fol. 133v (an.), 24406 fol. 58r (an.). Paulmy 214 (wie 845).

In der 2. Strophe fehlt nichts, Herr R. hat nur nicht richtig abgetheilt. Der erste Vers endigt bei *servals* (wofür schon der Mouchet'sche Copist *servais* las), der zweite bei *crueus*, der dritte bei *pesance*, der vierte bei *vaillance*. Die zahlreichen Verderbnisse zu bessern, ist hier nicht Raum und Zeit, ich werde dies demnächst an einem andern Orte thun, ohne jedoch das Berner Fragment zu Grunde zu legen. Ich begnüge mich hier zu sagen, dafs auch für dieses Lied die Recension von 1591 der des Berner Fragments nahe verwandt ist.

17. Noch in 844 fol. 66 (Thib.), 12615 fol. 14v (Thib.), 24406 fol. 16r (an.). Paulmy 63, p. 31 (Thib.).

Vers 31 reimt *Marie* mit *trichie* (Partic.), wozu Herr R. die denkwürdige Bemerkung macht: „*trichie*, des Reimes wegen, wie oft."

18. Noch in 845 fol. 61 (Tierris de Soissons), 1591 fol. 92 (an.), 24406 fol. 85v (an.). (Paulmy p. 292 (wie 845).

Vers 2 mufs wohl geschrieben werden: *m'a bone amour doné si finement*. Auch für dieses Lied steht dem Berner Fragment die Hdschr. 1591 sehr nahe; nur fehlt dort die 6. Strophe und die kurze Schlufsstrophe; V. 24 die Besserung *la* in *sa* wird von den Hdschr. nicht bestätigt; V. 30 liest 1591: *De mon fort sen malage*, 24406: *De mon forsené malage*; V. 33 (?) soll *qui* = *que*, *car* sein, 1591 liest *qu'il;* V. 34 wird die Besserung R.'s nicht bestätigt, 845 und 1591 lesen: *Dame ou biautez*, *bontez sens et valor;* V. 38 mufs nach beiden Hdschr. geändert werden: *de vostre cors*, ebenso im folgenden Verse *honours* wegen des Reims.

19. Noch in 1591 fol. 86 (an.), 24406 fol. 57v (an.), Siena 36 fol. 19r (an.). Vers 5 mufs *sa* gestrichen, nicht, wie Rochat will *cele* in *cel* geändert werden, 1591 und 24406 lesen übereinstimmend: *De cele qui m'a en prison*.

20. Noch in 845 fol. 63v (Messires Tierris de Soissons), 24406 fol. 59v.

In 846 (66) welches T. für das Lied benutzt haben will, steht dasselbe gar nicht.

Dafs Tarbé die Varianten aus 231 ungenau notire, merkt Rochat selbst an, ohne dafs ihn dies jedoch abhielte, offenbare Druckfehler (von solchen wimmeln Tarbé's Ausgaben natürlich) zu reproduciren, die er bessern könnte und sollte (während er, wie wir oben gesehen, solche Nachlässigkeiten bessert, die er nicht bessern kann und nicht bessern sollte). So spricht er (nach Tarbé p. 149) auf p. 78 von einer Hdschr. Cangé 68, es ist 65 gemeint; ebenso reproducirt er beim 5. Liede den Druckfehler Tarbé's auf p. 141 und spricht von einem Ms. 104. Es ist offenbar Suppl. fr. 184 (12615) gemeint. Wenn nun doch einmal eine Liederhandschrift herausgegeben werden sollte, so würde es sich vielleicht empfohlen haben, da Herr Rochat doch die Hss. selbst nicht benutzt, sich wenigstens eine oberflächliche Kenntnifs der Nummern aus meiner Abhandlung über die Chansonniers (Archiv LXII) zu verschaffen. Dadurch hätte eine Vervielfältigung der Tarbé'schen Druckfehler leicht vermieden werden können.

Es ist interessant, dafs R. in der einzigen Ungenauigkeit, die er Tarbé in seinen einleitenden Bemerkungen vorwirft, in der Ungenauigkeit der Lesarten des Berner Ms. 231, sehr wahrscheinlich ihn der falschen Ungenauigkeit beschuldigt hat. Tarbé hat nämlich mit der ihm eigenen Sorgfalt und Kritik die Lesarten der Berner Hdschr. 231 und 389 gar nicht getrennt. Weil Ste Palaye die Abschrift des kleinen Berner Fragmentes 231 an die Copie des grofsen Ms. 389 hat anbinden lassen (am Ende des 2. Bandes von Moreau 1689), wirft Tarbé die beiden Mss. zusammen, so dafs *Mouchet 8* bei ihm bald 231 bald 389 bedeutet. So bedeutet es Bern. 389 in den Anm. zu 24, 41, 42, 44, 45, 53, 55, 66; Bern. 231 in den Anm. zu 9, 18, 20, 22, 28, 43, 47, 77, 79. Da nun Herr Rochat diese Confusion merkwürdigerweise

nicht bemerkt hat, so hat er wohl bei den 7 Liedern, die 231 und 389 gemeinsam haben, solche Varianten, die Tarbé unter der Benennung *Mouchet 8* nach 389 gab, in 231 suchen zu müssen geglaubt und die Anführungen bei Tarbé dann natürlich ungenau gefunden.

Ich darf vielleicht diesen Nachträgen und Berichtigungen den Ausdruck des Bedauerns anschliefsen, dafs Herr R. uns über sein Accentuationssystem nicht eingehender unterrichtet. Es sind da noch so viele Controverse unter den Herausgebern altfranz. Texte, dafs jede neue Meinung willkommen, die ihre Gründe zur Sache bringt. Aus dem Texte selbst habe ich über dies System nicht recht klar werden können, z. B. finde ich das a des Dativs bald mit (I, 20, 21; II, 25; III, 15; X, 16 u. ö. a.), bald ohne Accent (I, 5; II, 3; III, 22; VI, 4, 8; VIII, 38; X, 20; XI, 34; XII, 15, 28 u. ö. a.) Où (ubi) finde ich III, 2; VI, 20 etc. mit, VI, 9; VII, 24; XII, 30; XII, 35 ohne Accent. Einem Verfahren, dafs factisch und eingestandenermafsen „nicht consequent“ ist und Accente nur „hier und da“ setzt, ziehe ich doch noch das andere Verfahren vor, gar keine Accente zu setzen. — Mit der Characteristik der Sprache „welche keiner besonders ausgesprochenen Mundart angehört, sondern zwischen picardisch und burgundisch in der Mitte liegt“, kann ich mich auch nicht recht befreunden. Ich möchte eher glauben, dafs wir es mit einer ursprünglich lothringischen, aber von einem französischen Schreiber abgeschriebenen Handschrift zu thun haben, und dafs derselbe einzelne lothringische Formen stehen gelassen hat.

Es dürfte auch nur eine sachliche Bemerkung sein, wenn ich zum Schlusse mein Erstaunen nicht verhehlen kann, dafs Herr R. fortwährend affectirt, mich zu citiren, ohne mich zu nennen und meine Ausgabe des Berner Ms. 389 sowie die Abhandlung über die Chansonniers citirt: Herrig's Archiv Bd. 42, Herrig's Archiv Lied XIX u. ähnl. Es steht natürlich Herrn R. vollständig frei, zu citiren, wen er will und ich lege meinerseits keinen allzugrofsen Werth

darauf, im Gefolge von Autoritäten wie Tarbé citirt zu werden. Wenn Herr Rochat jedoch meine Arbeiten anzuziehen für nöthig hält, so dürfte es sich im Interesse der sachlichen Genauigkeit (von dem Passenden oder Unpassenden seiner Art abgesehen) auch empfehlen, meinen Namen zu nennen.

Paris, den 24. Juni 1869.

Julius Brakelmann.

Der Dialekt von Sassari.

Von den drei Hauptmundarten, welche gegenwärtig auf der Insel Sardinien gesprochen werden, ist bekanntlich die von Logudoro, die man im Herzen der Insel von Gennargentu bis Limbara im Gebiete des Monte Acuto und Monte Rasu, sowie in den fruchtbaren Ebenen des Goceano und der Planargia hört, die reinste und zugleich die Repräsentantin der eigentlichen Sprache der Sardinier, einer Schwester der italienischen.

Die südliche oder der Dialekt von Campidano, welchen wir in Cagliari, Iglesias, Tortoli und Oristano finden, ist vielfach durch äufsere Einflüsse verändert und verdorben, und die nördliche oder der dialetto Gallurese mit der Mundart von Sassari war ursprünglich auf der Insel völlig fremd, und scheint ein italienischer, dem corsischen nahestehender Dialekt zu sein.

Wie der rühmlichst bekannte Reiseschriftsteller Heinrich Freih. v. Maltzan in seiner kürzlich veröffentlichten interessanten Reise auf der Insel Sardinien (Leipzig 1869) mittheilt, nennen die Bewohner von Sassari sich selbst nie Sardinier, sondern wenden diesen Ausdruck nur an, um die Bewohner des Innern, bisweilen sogar die Cagliaritaner damit zu bezeichnen, welche sie für rohe Halbbarbaren halten, denen sich jeder Sassarese, als auf einer höheren Culturstufe stehend, unendlich überlegen dünkt.

Es ist daher, wie Freih. v. Maltzan mit Recht bemerkt, eine auffallende Erscheinung, dafs gerade in Sassari, der Hauptstadt von Logudoro, ein der einheimischen Sprache des umgebenden Landes fremder Dialekt gesprochen wird, der sich auf die Stadt und den schmalen Küstenstrich der Insel Corsica gegenüber, welcher aufser Tempio keine nennenswerthen Ortschaften besitzt, den Hafenort Porto Torres und Castel Sardo beschränkt, während in allen Dörfern der Umgebung von Sassari der

dialetto Logudorese herrschend ist, so dafs ein Bewohner des fern im Süden gelegenen Cagliari in einem Dorfe unmittelbar bei Sassari besser verstanden wird, als ein Bewohner aus der nahen Stadt.

Wenn, woher und wie die Sassaresen nach Sardinien gekommen sind, läfst sich historisch nicht nachweisen. Sicher ist nur, dafs die Einwanderer nicht vermochten, ihre Mundart zur herrschenden Sprache zu machen, indem selbst zu der Zeit, wo Sassari noch Republik war, alle Urkunden in sardinischer Sprache abgefafst worden sind. Erst nach dem 15. Jahrhundert scheint demnach der Dialekt von Sassari in der Stadt das Uebergewicht über das Sardinische des Landes erhalten zu haben, und wenn er auch unverkennbar viele Aehnlichkeiten mit dem corsischen und genuesischen zeigt, so bietet er doch ganz eigenthümliche Erscheinungen in Bezug auf die Aussprache mehrerer Buchstaben dar.

Der berühmte Sprachkenner Prinz Luigi Luciano Bonaparte hat dieselbe zum Gegenstand einer besonderen Untersuchung gemacht, deren Resultate er einer auf seine Kosten gedruckten Uebersetzung des Evangeliums Matthäi im Dialekt von Sassari[1]) beigefügt hat, und da wir nicht wissen, ob seine Abhandlung: On the Initial Mutations of the Sardinian Dialects compared with those of the Celtic and Basque Languages, die er in der Einleitung verheifst, bereits erschienen ist, wollen wir seine Beobachtungen hier im Auszuge folgen lassen.

Was die Vokale des Dialekts von Sassari anbetrifft, so lauten a, i, und u, wie im Italienischen. E und O sind entweder offen oder geschlossen, und zwar folgen sie in Tempio häufiger der italienischen Aussprache, in Sassari dagegen mehr der von Logudoro, so dafs z. B. *mela* und *amori* in Tempio, wie im Italienischen, mit geschlossenem — in Sassari aber, wie in Logudoro, mit offenem e und o gesprochen werden.

---

[1]) Il Vangelo di S. Matteo, volgarizzato in dialetto sardo sassarese, dal Can. G. Spano. London 1866.

Durch Flexion geht e, wie in den meisten südlichen Dialekten, in Schrift und Aussprache gern in i, o aber, wenn es auch in der Schrift o bleibt, in der Aussprache meist in u über, z. B. von vèni (viene) vinùddu (venuto), von vèlti (veste) viltìri, von vèdi (vedo) vidèndi, von fabèdda (parla) fabiddàddu, und von mòri (muore), pòni (pone), dròmmi (dorme) müfste eigentlich der Aussprache gemäfs murì (morire), punarà (porrà), drummì (dormire) geschrieben werden.

Von den Consonanten erleidet l die merkwürdigsten Veränderungen. Den natürlichen Laut, wie im Italienischen, hat es nur am Anfang eines Wortes oder zwischen zwei Vokalen, z. B. lu (lo), solu (solo), milli (mille), laddru (ladro), und vor z: alzà (alzare), salza (salsa), calzina (calce), malzu (marzo).

Vor c und ch nimmt es den harten Kehllaut des griechischen χ, vor g und gh den weichen des γ an, so dafs z. B. solcu (solco), solchi (solchi), alcu (arco), alchi (archi), molca (mosca), molchi (mosche) und palca (pasqua) wie soχχu, soχχi, aχχu, aχχi, moχχa, moχχi, paχχa, und lalgu (largo), lalghi (larghi), alga (Kehricht) alghi, ilgabbaddu (sgarbato) wie laγγu, laγγi, aγγa, aγγi, iγγabbaddu ausgesprochen werden.

Steht l vor t, so verwandelt sich letzteres ebenfalls in l, und dieses Doppel-l hat fast ganz den harten Laut des keltischen ll in Wales, z. B. bei den Ortsnamen Llangollen und ähnlichen Worten. So wird altu (alto), palti (parte), baltoni (bastone) ausgesprochen, als stände allu, palli, balloni. Steht aber l vor d, so wird dieses zwar gleichfalls in l verwandelt, aber das ll hat einen weicheren Laut, etwa wie das gaelische l auf der Insel Man, z. B. caldu (caldo), laldu (lardo), ildentiggaddu (sdentato) lauten wie callu, lallu, illentiggaddu, und denselben Laut erhält l vor n, obgleich dasselbe unverändert bleibt, z. B. im Worte ilnaturaddu, das ausgesprochen wird, wie es geschrieben ist.

Einen pfeifenden Ton, ähnlich dem ll mouillée, nimmt l vor den Lippenlauten b, p, m und den Halblabialen f,

v an, z. B. in balba (barba), alburu (albero), palpà (palpare), colpu (corpo), ilpina (spina), sulfaru (solfo), zelvu (cervo), ilfattu (sfatto), ilviaddu (sviato), velmu (verme), calmà (calmare), ilmuzzaddu (smozzato).

Endigt ein Wort mit l, so wird dessen Aussprache von dem Anfangsbuchstaben des nächstfolgenden Wortes bestimmt, z. B. pal basgià (per baciare), pal cadì (per cadere), pal chiltu (per questo), pal ciamà (per chiamare), pal dà (per dare), pal fà (per fare), pal gudì (per godere), pal gittà (per gettare), pal giaddu (per gallo), pal magnà (per mangiare), pal pudè (per potere), pal quattoldizi (per quattordici), pal te (per te), pal vidè (per vedere), pal zilcà (per cercare), u. s. w. und l bald mit seinem natürlichen Laut, bald mit hartem oder weichem Kehllaut, bald mit hartem oder weichem Dentallaut oder mit pfeifendem Ton ausgesprochen, als ob die Worte zusammenhingen. Sehr geübte Ohren sollen auch einen leisen Unterschied in der Aussprache des l bemerken, je nachdem es aus s oder r entstanden ist, oder dem italienischen l entspricht.

Die Aussprache des b gleicht in Sassari der spanischen, außer wo b, wie im Italienischen, den Laut des sogenannten Doppel-b hat, z. B. in dabboi (dipoi), bozi (voce), a bozi manna (ad alta voce), und ganz ähnlich ist es mit v, indem lu vinu, wie im Spanischen, mit leisem b; vinu, cun vinu und avvizinu aber wie im Italienischen ausgesprochen wird. Im Dialekt von Tempio läßt man im ersteren Fall das v ganz weg und spricht lu inu, chistu inu, obgleich lu vinu, chistu vinu geschrieben wird.

P wird bald hart, bald weich wie b ausgesprochen, wenn es auch in der Schrift unverändert bleibt. So lautet pobbulu (popolo), wie es geschrieben wird — lu pobbulu (il populo), jedoch wie lu bobbulu, und ganz dasselbe findet in Wales mit dem Worte pobl, Volk, und y bobl, das Volk, statt.

M behält stets seinen natürlichen Laut.

F wird, wenn es nicht den starken Ton hat, wie v ausgesprochen, z. B. figliolu (figliuolo), figga (fico) und

faccia lauten wie man sie schreibt; mit vorgesetztem Artikel aber, als stände lu vigliolu, la vigga, la vaccia.

Auf dieselbe Weise verändern die keltischen Sprachen häufig das f zu Anfang in v, und lassen es sogar oft ganz weg, wie es mit v im Dialekt von Tempio und mit f im Worte fizu von den Bewohnern von Bitti geschieht.

C vor den Vokalen a, o, u und am Ende von Eigennamen wird wie im Italienischen hart ausgesprochen: calà (cavare), core (cuore), Criltu (Cristo), Sadoc; erweicht sich aber in der Mitte von Worten zwischen zwei Vocalen sehr häufig zu gg, so dafs die Sassaresen poggu (poco), diggu (dico), foggu (fuoco) sprechen und schreiben. Nur in Tempio behält man pocu, dicu, focu.

Vor e und i lautet c ebenfalls wie im Italienischen: ceggu (cieco), verwandelt sich aber in Sassari sehr oft in ein scharfes z, das sich erweicht, wenn es in der Mitte steht oder der Artikel vorangeht, z. B. zelu (cielo), aber lu zelu, pazi (pace), crozi (croce), luzi (luce). In Tempio schreibt man dafür celi, lu celi, paci, gruci, luci.

Geht ein l vorher, nimmt c den Laut des deutschen ch in Nacht, oder des spanischen j, oder des neugriechischen χ in χαλκός an, wie wir bei l gesehen haben, so dafs balca (barca) ganz so ausgesprochen wird, als stände baχχa geschrieben.

Ch vor einem e oder i folgt der Aussprache des c, z. B. chedda (in Tempio chita) Woche, la chedda, alchi (archi), molchi (mosche) werden ausgesprochen wie chedda, la ghedda, aχχi, moχχi.

Um dem c vor a, o und u den aspirirten Laut zu geben, wendet man in Sassari und Tempio wie im Italienischen das i an, z. B. faccia und cucciucciu Hündchen, in Sassari, und cioccia (chioccia) in Tempio.

Dem aspirirten *ce* und *cci* des Italienischen entspricht in Tempio häufig der dem dortigen Dialekt eigene Laut kci, in Sassari das scharfe z, z. B. zozza statt des italienischen chioccia, und bukcia in Tempio statt des italienischen buccia, welches in Sassari unverändert geblieben.

Bei *g* finden wir dieselben Regeln, wie beim c. Im Allgemeinen lautet es wie im Italienischen: gudimentu (godimento), gràbidda (gravida), Magog, gesgia (chiesa), gigànti (gigànte); nur wird vor e und i der aspirirte Laut durch Einfluſs des vorhergehenden Wortes abgeschwächt, wie im Gaelischen und der Mundart der Insel Man, z. B. gesgia, Kirche, lautet in la gesgia als stünde jesgia, und ebenso lautet auf Man Jee, Gott (ausgesprochen dschi), wie ji in dty Yee, dein Gott.

Dasselbe findet bei gi vor den Vokalen a, o, u statt, so daſs giaddu (gallo) in su giaddu wie su jaddu ausgesprochen wird.

Daſs g nach l den scharfen Kehllaut des griechischen γ annimmt, haben wir bereits gezeigt, und gh folgt in Allem der Aussprache des g. Nur fehlt im Dialekt von Sassari gänzlich der weiche Laut, welchen gh und ghi im Italienischen bisweilen z. B. in ghianda und ràgghi hat.

Einen ganz eigenthümlichen Laut haben g, gg, gi, ggi in der Mundart von Tempio, obwohl derselbe in der Mitte der Worte stets durch gh oder ghi und im Anfang bald ebenso, bald blos durch ein einfaches g bezeichnet wird, z. B. in ogghi (oggi), ghiaddu (gallo), ghittà (gettare), viagghiu (viaggio), Gesù (Gesù), già (già), Guiseppa (Giuseppe), wofür die Sassaresen das italienische g oder gi hören lassen und es auch so schreiben: oggi, giaddu, gittà, viaggiu, Gesù, già, Giuseppi.

Gl vor i bezeichnet das l mouillé der Franzosen, vor andern Buchstaben wird es wie im Italienischen ausgesprochen. Ebenso gn.

Für j ward zur Zeit der spanischen Herrschaft y angewendet, da es ausgesprochen wird wie dieses, und man schrieb z. B. Deyu für Deju.

N lautet wie im Italienischen, vor b, p jedoch wie m, und vor c und g nimmt es den Nasalton an, z. B. wird pane wie das italienische pane, pan bianco aber wie pambiañco und vengo wie veñgo ausgesprochen.

Q behält die italienische Aussprache nur, wenn es nicht wie c, durch Einfluſs des vorhergehenden Wortes

eine Aenderung erleidet. So lautet quattoldizi allein wie in quattordici; li quattoldizi aber wie li guattoldizi und pal quattoldizi wie paχχuattoldizi.

Das *r* wird wie rr oder wie r ausgesprochen, je nachdem es allein steht oder geschwächt wird, z. B. rezza (rete) mit starkem rr; la rezza aber mit einfachem r. Ganz ebenso verwandelt sich in Wales das aspirirte rh in r, z. B. rhwyd, Netz, und dy rwyd, dein Netz.

S hat überall einen scharfen Ton, wo es nicht durch das vorhergehende Wort gedämpft wird oder zwischen zwei Vokalen steht, wie in casa, cosa, lu santu (il santo), während es in a santu, e santu oder cun santu scharf bleibt, und ss wird noch kräftiger ausgesprochen als im italienischen cassa, z. B. fossu (fusso), cussì (cosi).

Eine ähnliche Schwächung des *s* als Anfangsbuchstaben durch das vorhergehende Wort findet sich im Bretagnischen, wo sac'h, Sack, in der Zusammensetzung da zac'h mit z gesprochen und geschrieben wird, ganz analog dem Sassaresischen, wo lu to 'saccu, dein Sack ausgesprochen wird als stände lu do zaccu geschrieben.

Steht s am Ende eines Wortes oder Satzes, z. B. in eddis (elleno oder eglino), so hört man nach Art der Sprechweise von Logudoro ein leises i nachklingen, als stände eddisi.

Sc bildet, wie im Italienischen, nur vor e und i einen Laut, z. B. in cunniscì (conoscere) und wird sonst getrennt ausgesprochen.

Sci hat vor a, o, u z. B. in asciuttu (asciutto) den italienischen Laut; *sg* vor e und i (vor a, o, u, *sgi*) dagegen den des französischen j in jour, welchen die Cagliaritaner durch ein c oder x bezeichnen, z. B. basgi (baci), basgia, basgiu (bacia, bacio).

D wird stets wie im Italienischen ausgesprochen, außer wenn es auf l folgt, wo es, wie bereits bemerkt, sich in l verwandelt. Verdoppelt entspricht es in der Aussprache entweder dem schwachen italienischen oder lateinischen t, z. B. andaddu (andato), daddu (dato), laddru (ladro, latro), oder dem Gaumenlaut, welcher den

andern Dialekten auf Sardinien, auf Sicilien und theilweis auch auf Corsica eigenthümlich ist, z. B. calteddu, (castello), beddu (bello), chiddu (quello).

Das Wort fraddeddu (fratello) bietet beide Laute dar.

T lautet, sobald es nicht durch ein vorhergehendes Wort zu d geschwächt wird, wie im Italienischen, z. B. in terra; in la terra, la noltra terra aber wird es ausgesprochen, als stände la derra, la noltra derra da, ganz wie im Irischen tír, Land, Vaterland, sich in ár dír, unser Land, oder vielmehr nach der Regel, den ausgesprochenen Consonant vor dem weggefallenen zu setzen, in ár dtír verwandelt und in Wales aus tad, Vater, dy dad, dein Vater, wird.

Nach l nimmt t, wie schon gesagt, den harten Dentallaut des l an, aufser in altru (altro), wo es bleibt.

Z hat als Anfangsbuchstabe den scharfen italienischen, in der Mitte der Worte zwischen zwei Vokalen, sowie nach einem Wort, von dem es beeinflufst wird, den schwachen Laut, z. B. zelu (cielo), giultizia (giustizia) und lu zelu. In Franza, welches dem italienischen Francia entspricht, lautet es scharf; in franza (frangia), monza (monaca) aber weich, obgleich im Allgemeinen ein vorangehender Consonant es fast immer schärft, z. B. in malzu (marzo), folza (forza), piniddenzia (penitenza) u. s. w.

Zz hat stets den starken Ton: rizzilì (ricevere), ozziu (ozio), nigozziu (negozio), wogegen das aus dem italienischen zz enstandene einfache z in rozu (ròzzo), mezu (mezzo), profetizà (profetizzare) den einfachen Laut annimmt.

Was die Veränderung der Buchstaben italienischer Worte im Dialekt von Sassari anbetrifft, so ergiebt sich schon aus den bisher mitgetheilten Worten, dafs e und o, wie in allen italienischen Inseldialekten meist in i und u übergehen, z. B. aus nemico, vendicare, cane wird inimicu, vindicà, cani; aus ecco, secondo, comprendere wird eccu, sigundu, cumprindì.

P und t verwandeln sich leicht in bb und dd, z. B. aus capo und dato wird cabbu, daddu — nur in Tempio

bleibt capu und datu — aus sopra und popolo wird sobbra und pobbulu, aus latro und penitenza laddru uud piniddenzia.

Das italienische c in der Mitte der Worte erweicht sich zu gg oder starkem g, z. B. cieco, poco, dico, fuoco werden ceggu, poggu, diggu, foggu, wobei wiederum die Mundart von Tempio das c beibehält, und das aspirirte c in cielo, pace, croce, luce, welches in Tempio ebenfalls bleibt, wird in Sassari z: zelu, pazi, crozi, luzi.

Am meisten liebt es der Sassarese, italienisches r und s in l zu verwandlen. Er sagt daher palti für parte, laldu für lardo, baltoni für bastone, Criltu statt Cristo, malzu für marzo, molca für mosca u. s. w.

Dennoch sagt er nicht gleich dem Genuesen male für mare und isera statt isola, wohl aber balba für barba, velmu für verme und ilfattu für sfatto, illoggià für sloggiare.

Auch das n, wenn es auf r folgt, verwandelt sich oft in r, z. B. carri aus carne, inferru aus inferno und zurradda aus giornata [1]), und r wiederum durch Assimilation in p, wie ilcappi aus scarpe. Ebenso geht s vor r meist in r über, z. B. irradizinà statt sradicare, und bleibt nur im Wort Israeli unversehrt. Folgt im Italienischen l auf r, so schiebt der Sassarese gern ein u dazwischen und sagt z. B. perula statt perla, tarulu statt tarlo.

Das Doppel-l des Italienischen und Lateinischen verwandelt sich, wie im Sicilianischen, in dd, z. B. bello wird beddu, quello — chiddu, castello — calteddu, und in Tempio dehnt man dieses Verfahren auch auf das italienische gl aus. Während daher der Sassarese vogliu (voglio), megliu (meglio), figliolu (figliuolo) spricht, sagt und schreibt man in Tempio voddu, meddu, fiddolu.

V geht, wie im Spanischen, leicht in b über. So wird voce zu bozi, ventu zu bentu, cavare zu cabà, rice-

---

[1]) Ausgenommen hiervon sind eternu (eterno) und eterniddai (eternità), ternu (terno), urna, incarnaddu (incarnato) und einige andere.

vere zu rizzibì, und z verdoppelt sich gern, während aus zz ein einfaches z wird, z. B. aus ozio ozziu, und aus mezzo mezu.

Als Probe des Dialektes wollen wir hier das III. Capitel, des „L'Ebagneliu sigundu S. Matteju" (Evangelium Matthäi) folgen lassen, welches der Canonicus Giovanni Spano in Cagliari, jener unermüdliche Forscher der sardinischen Dialekte und ausgezeichnete Kenner seiner Heimathsinsel, ins Sassaresische übersetzt hat. [1])

Capitel III.

In chissi dì por vinisi Giuanni Battilta pridigghendi in lu diseltu di la Giudea,

2. E dizendi: Feddi piniddenzia: palchì si avvizina lu regnu di li zeli.

---

[1]) Die hauptsächlichsten Werke des Canonicus G. Spano sind nach einer Liste, die wir dem Freih. S. v. Maltzan verdanken, folgende:

Ortografia Sarda ossia Grammatica della Lingua Logudorese. 2 vol. Cagliari 1840.

Annotazioni Bibliche al poema storico-biblico del Can. Melch. Dore in lingua Logudorese. Cagliari 1842.

Vocabolario Sardo-Italiano ed Italiano-Sardo coi Proverbj sardi. 2 vol. Cagliari 1852.

Saggio di Filologia comparata sarda sopra il cap. XV del Vangelo di S. Luca. Cagliari 1854.

La storia di Giuseppe Ebreo raccontata nella Genesi con parafrasi e sestine. Cagliari 1859. 2ª ed. Londra 1862.

Il. Vangelo di San Matteo volgarizzato. Londra 1858.

La Profezia di Giona volgarizzata. Londra 1861.

Cantico dei Cantici volgarizzata. Londra 1861.

Canzoni Popolari inedite in dialetto Sardo centrale, storiche e profane. Cagliari 1863—1865. 8 fasc.

La Profezia di Giona in dialetto Sassarese. Londra 1863.

Il libro di Ruth in dialetto Sassarese. Londra 1863.

La storia di Giuseppe Ebreo in dialetto Sassarese. Londra 1863.

Il Cantico dei Cantici in dialetto Sassarese. Londra 1863.

Il Vangelo di San Matteo volgarizzato in dialetto Sassarese. Londra 1866.

Appendice alle Canzoni Popolari. Cagliari 1867.

3. Palchì chiltu è l'omu, di lu quali ha fabiddaddu lu profeta Isaja, chi dizisi: La bozi di chiddu, chi pridiggheggia in lu diseltu: Pripareddi lu caminu di lu Signori: feddi dretti li so' sèmiddi.
4. Lu matessi Giuanni poi abia un viltiri di peli di camellu, e una zinta di peddi a li fianchi: lu so' magnà poi era di tilibricu, e di meli silvaticu.
5. Allora l'andesini incontru da Gerusalem, e da tutta la Giudea e da tuttu lu paisu in vizinanzia di lu Gioldanu;
6. E erani battisgiaddi da eddu in lu Gioldanu, cunfissendi li so' piccaddi.
7. Videndi però assai di li Farisei, e di li Sadduzzei, chi viniani a lu so' battisgimu, li dizisi: Razza di pibbari, ca vi ha ammultraddu di fuggì dall' ira, chi debi vinì?
8. Feddi dunca fruttu dignu di piniddenzia.
9. E no vògliaddi dì dentru di voi matessi: Abemu a babbu Abramu. Palchì vi diggu, chi Deju pò fà iscì da chilti peddri li figlioli di Abramu.
10. Palchì già l'iltradizona è polta a la radizi dill' alburu. Dugna alburu dunca, chi no fazi bon fruttu, si tagliarà, e si ha a gittà in lu foggu.
11. Eju zeltamenti vi battisgeggiu cun l'eba pa la piniddenzia: ma chiddu, chi vinarà poi di me, è più folti di me, di lu quali no soggu dignu di pultà la calzamenta: eddu però vi battisgiarà cun l'Ilpiritu santu, e cun lu foggu.
12. Lu quali ha la pala in la so' manu: e mundarà la so' agliola e incugnarà lu so' triggu in la luscia: ma abbrusgiarà la paglia cun foggu, chi no s'iltuda.
13. Allora andesi Gesù da la Galilea a lu Gioldanu und' era Giuanni, par assè battisgiaddu da eddu.
14. Giuanni però si l'oppunia, dizendi: Eju debu assè battisgiaddu da te, e tu veni da me?
15. Rilpundendi però Gesù, li dizisi: Lassa par abà: palchì cussì cunveni di cumplì a tutta la giultizia. Allora lu cumpiazisi.

16. Battisgiaddu poi Gesù, sùbbiddu iscisi dall' eba. Ed eccu chi si sò abbelti li zeli: e vidisi l'Ilpiritu di Deju falà com' una culomba, e vinì sobbra d'eddu.

17. Ed eccu una bozi da lu zelu, chi dizisi: Chiltu è lu me' figliolu iltimaddu, in lu quali mi soggu cumpiazuddu.

O. Freih. v. Reinsberg-Düringsfeld.

Kritische Anzeigen.

Dante-Forschungen. Altes und Neues von Carl Witte. Mit Dante's Bildnifs nach Giotto, in Kupfer gestochen von Jul. Thäter. Halle 1869. Barthel. 8°. XVI, 511 S.

Der verehrte Herr Verfasser hat in diesem Bande seine bisherigen kleineren Arbeiten über Dante vereinigt, theils Artikel in Zeitschriften, theils Einzelschriftchen, unter denen sich keine findet, die nicht das Verständnifs des Dichters gefördert und verbreitet hätte, und der Herr Verleger hat für eine würdige Ausstattung Sorge getragen. Was an bedeutender Dante-literatur seit einem halben Jahrhundert erschienen, Ausgaben der *divina commedia* und der *opere minori*, Uebersetzungen, Commentare, Biographisches, spiegelt sich in dieser Sammlung, deren ältester Aufsatz 1824 gedruckt wurde. Es ist ein seltenes Glück für den Verfasser wie für seine Leser, dafs nach so langer Zeit er selbst in voller Rüstigkeit diese 25 Abhandlungen hat zusammenreihen, und nicht nur durch Anmerkungen bereichern können, sondern auch durch ein paar neue Arbeiten. Die eine der letzteren behandelt Probecollationen und Handschriftenfamilien der *divina commedia*, ein Gegenstand, in Bezug auf welchen Niemand competenter ist als Witte, der über vierhundert Manuscripte jenes Werkes verglichen hat. Unter der Ueberschrift „Dante's Trilogie" kommt die andere neue Arbeit auf einen Gegenstand zurück, der in der ältesten von allen „über das Mifsverständnifs Dante's" (*Genitivus objecti*) behandelt war, in welcher der Verfasser den Kern seiner Dantestudien findet. Schon dort hatte er die drei Werke *Vita nuova*, *Convito*, *Commedia* als die Repräsentanten dreier Lebensperioden des Dichters hingestellt, der in seinem Epos auf die mittlere Periode als auf eine Zeit zurückblickt, in welcher er die Philosophie überschätzte. Diesen Grundgedanken, dem wir, wenn er so bemessen wird, vollständig beitreten, führt der Verfasser jetzt aufs neue vortrefflich durch, mit höchst zweckmäfsiger wörtlicher Aushebung aller einschlagenden Stellen. Nur einige Annahmen, die für diese

Frage von untergeordnetem Einfluſs sind, bedürften wegen ihrer sonstigen Bedeutung für die Auffassung der Werke des Dichters einer erneuten Untersuchung. Zunächst der Streitpunct, ob die *Gentildonna*, welcher sich Dante nach Beatricens Tode zugewandt, die Philosophie sei oder eine Florentinerin? Sehr fein weiſs der Verfasser (S. 162—163) seine alte Ansicht zu vertheidigen, nach welcher hier lediglich eine Allegorie, wie die ganze Reise der göttlichen Komödie eine solche ist, vorliege, doch bezweifeln wir, daſs er bei vielen Lesern den gegentheiligen Eindruck überwinden wird, den nothwendig die *Vita nuova* machen muſs; daſs Dante mitten in die rein geschichtliche Darstellung, ohne sich dort darüber auszusprechen, ein nur allegorisch zu nehmendes Stück eingeschaltet haben sollte, ist sicherlich schwer zu glauben. Und im *Convito* erklärt Dante nur, daſs der allegorische Sinn der betreffenden Canzone der eigentliche derselben sei, den er in eine Liebesgeschichte einkleide, keineswegs aber daſs er diese letztere erfinde; der *sposizione allegorica e vera* gegenübergestellt als *sentenza fittizia* der Canzone, ist sie dadurch doch nicht an sich als Fiction bezeichnet. Vollkommen einverstanden mit Witte darüber, daſs in Bezug auf die *Gentildonna* zwischen *Vita nuova* und *Convito* kein Widerspruch vorhanden ist, weiche ich nur hinsichtlich der Art der Uebereinstimmung der beiden Werke von seiner Auffassung ab. Dante verwendet also jene wirkliche Florentiner *Gentildonna*, ohne ihre Existenz in Abrede zu stellen, als Allegorie der Philosophie, wie er später in der *Commedia* Beatrice in analoger Weise auftreten läſst. Ein Einwand aus der Canzone *Io sento si* (Witte 156—157) kommt in Wegfall, weil dies Gedicht aus formellen Gründen Dante abzusprechen ist (s. mein Schriftchen über Dante's Schrift *de vulg. eloq.* S. 48). Unhaltbar ist ferner die Annahme Witte's, daſs die *alquanti dì* der Liebe zur *Gentildonna* in der *Vita nuova* den Zeitraum meinen, während dessen Dante, untreu gegen die himmlische Beatrice, sich zu sehr der Philosophie hingegeben habe. Auch wenn dieser Zeitraum nach Maſsgabe der *Commedia* als etwa nur sieben Jahre umfassend angesetzt werden könnte (von Mitte 1293 an, Witte S. 180), so wäre mindestens der Ausdruck *alquanti anni* zu erwarten, welchen Dante bei einer andern Gelegenheit in derselben Schrift (K. 43) gebraucht. Doch

der unbefangene Leser wird bei jener Episode gewifs nicht an Jahre denken. Sie begann im August 1293, sie war abgelaufen, als im Januar 1294 die Wallfahrer, die zum Veronicabild nach Rom pilgerten, durch Florenz zogen (über dieses jährliche Fest s. *Baronius annal. a.* 1216, n. 16). Jene Canzone *Voi che intendendo* aber, welche die Reihe der im *Convito* zu commentirenden Canzonen, die von der Philosophie beherrscht sind, eröffnet, ist, wie Witte jetzt mit mir annimmt (S. 180), erst im Jahre 1296 verfafst worden. Das Augenübel, welches der Dichter in dem Jahre hatte, in welchem die dieser Canzone auch der Abfassungszeit nach zunächst folgende entstand, ist also mit Unrecht von Witte (S. 148) als identisch angesetzt mit dem, das derselbe vor der Ankunft jenes Pilgerzugs hatte; auch gibt Dante das erste Mal vieles Weinen, das zweite Mal vieles Lesen als Grund des Erkrankens an. Was der Commentar zu der ersten Canzone des *Convito* über die Entwickelung der Liebe zur *Gentildonna* sagt (2, 2), bricht nicht etwa vor der Wendung ab, die in der *Vita nuova* berichtet ist, sondern führt uns vielmehr weit über dieselbe hinaus; wir erfahren, dafs jene Abwendung von der Trösterin nur vorübergehend gewesen, dafs die Liebe zu ihr „vollkommen geworden", und stellt Dante diesen Ausgang des Kampfes als einen Sieg himmlischer Tugend hin, dem er in jener Canzone Ausdruck gegeben. Ich mufs mich kurz fassen und sage nur noch: Dante verheirathete sich um diese Zeit, und seine Gemma ist jene *Gentildonna.* Dafs er schon 1292 geheirathet haben sollte (*Fraticelli vita di D.* 108), ist mit *Vita nuova* und *Convito* völlig unvereinbar.

Sprechen wir zum Schlufs den lebhaften Wunsch aus, dafs es dem Herrn Verfasser, nachdem er nun diesen reichhaltigen Band glücklich abgeschlossen hat, vergönnt sein möge, recht bald seine Ausgabe der *Opere minori* und die neue Auflage seines Commentars zum Canzoniere Dante's zu vollenden.

Ed. Boehmer.

Miscelle.

Die Stelle aus der Chanson du roi de Navarre, auf welche H. Paul Meyer in seiner: Notice sur le roman de Tristan de Nanteuil (Jahrb. IX, 1. p. 11. Anm.) aufmerksam macht, bezieht sich augenscheinlich auf die bekannte Erzählung der Historia Britonum (ed. Giles, lib. VI, §. 13 und l. VII), welche schon Nennius kennt und die von Robert de Borron nacherzählt worden ist. König Vortigern haben seine Astrologen angerathen einen Thurm zu bauen, der stark genug wäre um ihn vor seinen Feinden zu schützen. Auf dem Berge Eriri wird der Bau aufgeführt, aber alle Mal wie die Wände zu steigen anfangen, gehen die Steine auseinander und das Ganze bricht zusammen. Niemand kann die Ursache der ungewöhnlichen Erscheinung erklären, aufser Merlin (der Ambrosius des Nennius), welcher angiebt, dafs im Grunde des Thurmes zwei Drachen mit einander kämpfen und so den Bau erschüttern machen. Die weitere Erklärung des Wunders von Seiten des Merlin, die Beseitigung der Unbill und die Aufführung des Thurmes — das Alles wird von Nennius, Gottfried, so wie von Robert de Borron auf eine beinahe gleiche Weise wiedergegeben. In der altitalienischen Redaction der Vita di Merlino, welche wir vor Augen haben (La vita di Merlino con le sue profezie nuovamente ristampa*ta* et con somma diligenzia corrett*e*, *le quali tratta* delle cose che hanno a venire. In Vinegia per Bartolomeo Imperatore et Francesco suo genero MDLIIII), wird vorerst vom Kampfe der beiden Drachen ganz abgesehen, und wir werden mehr an die Mythen des Typhoeus-Enkelados, und an Loki's Strafe gemahnt, wobei auch der vielen örtlichen Sagen zu gedenken ist, welche auf die Aufführung von Kirchbauten, auf die Sitte des Einmauerns u. s. w. Bezug haben (s. z. B. Grimm's Sagen 182, 205, 183 u. a. m.). Nach der italienischen Recension findet sich nämlich im Grunde des Thurmes ein grofses Wasser „sotto la quale sono do draconi, l' uno rosso e l' altro bianco, li quali demorano sotto una grande pietra, e quando quelli

si sentono il grande peso adosso, se rivoltano per quella acqua, la quale mena si grande corrente, che la move la fondamenta, del muro et la terra (torre?) rovina et casca in terra" (p. 30. r.). Das stimmt mit dem letzten Vers des von H. Paul Meyer angeführten Liedes. *Li livres des Bretons* scheint, wenn nicht gerade an die Historia Britonum, so doch an eine Erzählung aus dem britischen Sagenkreise zu mahnen.

Alexander Wesselofsky.

Bibliographie des Jahres 1868.

I. Zur französischen Literaturgeschichte.

Von Adolf Ebert.

A.

1. Catalogue général de la librairie française pendant vingt-cinq ans (1840 — 1865) etc.; par *O. Lorenz* [s. J. 67. Nr. 1] Livr. 7 — 9. à 5 fr.

2. Nouveau Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes etc.; par *E. de Manne* [s. J. 62, Nr. 4]. 3e éd., revue, corrigée et très-augmentée. Lyon. 8º. VII, 604 p.

Diese Ausg. ist gegen die zweite um 1100 Artikel vermehrt: sowie auch viele Verbesserungen vorgenommen sind. Dafs trotzdem noch manche zu machen übrig bleiben, zeigt ein Artikel der *Rev. cr.* Nr. 48.

3. Rapports de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois, sur la bibliographie, la destruction des patois et les excès du vandalisme, faits à la Convention du 22 germinal an II au 24 frimaire an III; réédités par un bibliophile normand (*Charles Renard*). Caen. 8º. XVI, 139 p. 3 fr.

4. Recherches sur les imprimeurs et libraires d'Orléans par *H. Herluison*. Orléans. 8º. 10 fr.

5. Le Cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale. Étude sur la formation de ce dépôt etc. T. I. 4º. 40 fr.

Theil der Histoire générale de Paris. Collection de documents etc.

6. Inventaire des manuscrits de St. Germain-des-Prés conservés à la bibliothèque impériale; par *L. Delisle*. 8º. 4 fr.

7. Catalogue d'un marchand libraire du XVe siècle, tenant boutique à Tours; avec des notes explicatives par *A. Chéreau*. 8º. 3 fr.

8. Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI, fait au Louvre en 1423, avec une préface par *L. Douët-d'Arcq*. 8º. XLVIII, 322 p. 9 fr.

---

9. Histoire littéraire de la France par des religieux Bénédictins etc. *Nouv. éd.* [s. J. 67, Nr. 13] Tomes VII — IX.

10. Studies in early french poetry, by *W. Besant*. London. 8º. VI, 319 p. 8*s.* 6*d*.

11. Ronsard und seine Schule. Eine literarhistorische Studie als Beitrag zur französischen Literaturgeschichte des 16. Jahrh., von *H. Erkelenz.* 8⁰. 40 p. (Dissert. Jenens.)

12. Recherches sur les noms véritables des dames chantées par les poëtes français du XVIᵉ siècle; par *P. Blanchemain.* 8⁰. 11 p. 1 fr. 25 c.

Aus dem Bullet. du Bouquiniste.

13. Das Hôtel de Rambouillet und die Precieusen, von *F. A. Fischer.* Jena. 8⁰. 32 p. (Dissert.)

14. Journal et Mémoires sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus remarquables du règne de Louis XV (1748—1772), par *Ch. Collé. Nouv. éd.*, avec une introduction et des notes par *Honoré Bonhomme.* 3 Vol. 8⁰. 18 fr.

Die erste Ausg. erschien 1805—1807.

15. L'année littéraire et dramatique etc.; par *G. Vapereau* [s. J. 67, Nr. 16]. Dixième année 1867.

---

16. Bidrag till den provençaliska litteraturens historia af *C. G. Estlander.* Helsingfors. 8⁰. 146 p.

Nach der *Rev. crit.*, Nr. 33 ist der Gegenstand dieser interessanten Schrift die Individualität der Literatur und Sprache Südfrankreichs gegenüber der Nordfrankreichs zu zeigen, indem der Verf. die heutigen Bestrebungen der Wiederherstellung der provenzalischen Literatur rechtfertigen will. Er gibt zuerst eine Uebersicht der geschichtlichen Entwicklung der Troubadourdichtung, und dann, in einem zweiten Abschnitt, jenes Epigonenzeitalters von der Gründung der Toulouser Akademie bis zum Ende des 16. Jahrh. Von besonderem Interesse sind die Bemerkungen über die Sprache dieser Epoche.

---

17. Les épopées françaises etc.; par *L. Gautier* [s. J. Nr. 23]. Tome III. 10 fr.

18. Les romans de la Table ronde mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces grandes compositions, par *P. Paris.* Tome I. Joseph d'Arimathie. Le Saint-Graal. 8⁰. 384 p. 6 fr.

Die Einleitung zerfällt in 4 Abschnitte, deren Titel schon den Inhalt andeuten: 1. Lais bretons, 2. Nennius et Geoffroi de Monmouth, 3. Le poème latin: Vita Merlini, 4. Le livre latin du St. Graal. — S. im Uebrigen darüber *Rev. crit.*, Nr. 35.

---

19. Die dreiundzwanzig altfranzösischen Chansonniers in Bibliotheken Frankreichs, Italiens und der Schweiz; von *J. Brakelmann.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Sprachen XLII, p. 43 ff.

---

20. Le drame religieux du moyen âge jusqu'à nos jours; par *A. Réville.*

In: Rev. des deux Mond., Juillet.

21. Étude sur le mystère du siége d'Orléans et sur Jacques Millet, auteur présumé de ce mystère, par *H. Tivier.* 8°. 4 fr.

22. La tragédie française et le drame national, par *M. Sepet.* 8°. 36 p.

Aus der Rev. du Monde catholique.

23. Comédie-Française. Notice historique sur les anciens bâtiments N° 14 de la rue de l'Ancienne-Comédie, et N°s 17 et 19 de la rue Grégoire-de-Tours; par *F. Bonnassieu.* 8°. 1 fr. 50 c.

---

24. Vies des poètes agenais (Antoine de la Pujade — Guillaume du Sable) par *Guillaume Colletet*, publiées d'après les mss. du Louvre, par *Ph. Tamizey de Larroque.* (Extrait des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen). Agen. 8°. 48 p.

Zwei Dichter des 16. Jahrh., deren Gedichte allerdings blofs litterargeschichtlich von Interesse sind. Der Herausg. hat in einem Commentar und Noten mit vieler Gelehrsamkeit alles auf sie Bezügliche zusammengestellt. S. *Rev. crit.*, Nr. 37.

25. Le génie normand dans les lettres et dans les arts. Malherbe et Corneille. Discours prononcé etc. par *A. de Broglie.* 8°. 21 p.

Aus dem Correspondant.

26. Mélanges biographiques et littéraires par *Guizot.* 8°. 7½ fr.

27. Mélanges d'histoire et de littérature par *D. Nisard.* 1re série. 12°. 3 fr.

28. Les livres nouveaux. Essais critiques sur la littérature contemporaine par *Éd. de Barthélemy.* 3e et 4e séries. 8°. 10 fr.

29. Portraits littéraires par *L. Gautier.* 12°. 3 fr. 50 c.

30. Nouveaux lundis, par *C. A. Sainte-Beuve* [s. J. 67, Nr. 29]. Tome X. 12°. 3 fr.

---

31. **Adenès le Roi.** — Observations philologiques et critiques sur le texte du roman de Cleomadès, publié par A. van Hasselt; par *J. H. Bormans.* Liège, 1867. 8°. 5 fr.

32. **Ampère, J. J.** — Jean Jacques Ampère, par *Sainte-Beuve.*

In: Rev. des deux Mond., Sept.

33. **Baudouin** und **Jean de Condé.** — Artikel von *Littré*

über die Scheler'sche Ausg. der beiden Dichter [s. J. 66, Nr. 80 und J. 67, Nr. 86], im Journ. des Savants, Oct. Nov. Déc.

Diese Arbeit enthält aufser einer literargeschichtlichen Einleitung sehr schätzbare Emendationen, sowie Interpretationen des Textes.

34. **Corneille.** — The french Cid and his spanish prototype; by *C. Collmann.* Meseritz. 4°. 32 p. (Progr.)

Corneille. — S. oben Nr. 25.

35. **Descartes.** — Descartes, son caractère et son génie à propos de nouvelles publications; par *P. Janet.*

In: Rev. des deux Mond., Janv.

36. **Descartes.** — Histoire de Descartes avant 1637; suivie de l'analyse du discours de la Méthode et des essais de philosophie, par *J. Millet.* 8°. 7 fr. 50 c.

37. **Du Bellay.** — Notice biographique sur Joachim du Bellay, par *Ch. Marty-Laveaux.* 8°. 1 fr.

38. **Girardin, Mad. de.** — Mad. E. de Girardin (Delphine Gay) sa vie et ses oeuvres; par *G. d'Heilly.* (Mit Portr.) 32°. 2 fr.

39. **Joinville.** — Joinville, saint Louis et le XIII[e] siècle, par *Vitet.* 8°. 32 p.

Aus der *Rev. des deux Mond.*, 1. Mai.

40. **Joinville.** — Mémoire sur la langue de Joinville, par *N. de Wailly.* 8°. 150 p. 4 fr.

Aus der Biblioth. de l'Éc. des Chartes.

In dieser werthvollen Abhandlung wird auf Grund der Urkunden der Kanzlei Joinville's die Sprache desselben festgestellt. Vgl. *Rev. crit.* 1869, Nr. 27.

Malherbe. — S. oben Nr. 25.

41. **Marot.** — Clément Marot, sa vie et ses oeuvres, par *L. Vitet.*

In: Rev. des deux Mond., Août.

Im Ganzen wenig bedeutend.

42. **Marot.** — L'Épistre de M. Malingre envoyée à Clément Marot, en laquelle est demandée la cause de son département de France, avec la response dudit Marot. Icy trouverez une louange de France et des Bernoys, avec un noble rolle d'aucuns Francoys habitans en Savoye et de deux épitaphes de Clément Marot. 12°. 7½ fr.

Facsimilirter Abdruck der Baseler Ausg. von 1546, mit gröfster Sorgfalt ausgeführt; in 90 Exempl. S. *Rev. crit.*, Nr. 37.

43. **Méry.** — Méry, sa vie intime, anecdotique et littéraire par *G. Claudin.* 16°. 2 fr.

44. **Millet.** — Ueber Jacques Milet's Destruction de Troye la grant, von *C. Wunder.* (Leipz. Dissert.) Leipzig. 8°. 48 p.

Diese Dissertation ist namentlich durch eine sehr ausführliche Analyse des Mystère beachtenswerth. Der Verf. weist aufserdem nach, dafs die Stoffquelle desselben das bekannte Werk des Guido von Colonna gewesen ist. S. über Millet auch oben Nr. 21.

45. **Molière.** — Molière-Studien. Ein Namenbuch zu Molière's Werken mit philologischen und historischen Erläuterungen von *H. Fritzsche*. Danzig. 8°. XLII. 154 p. 1 Thl. 6 Sgr.

Dieser mit viel Fleiſs und Kenntniſs abgefaſste Beitrag zu einem Molière-Lexicon ist für das Verständniſs der Werke des groſsen Komikers von nicht geringem Nutzen. Nach einer Einleitung, die sich über die bei Molière sich findenden Personen- und geographischen Namen im Allgemeinen verbreitet, führt der Verf. sie einzeln in einem alphabetischen Verzeichniſs mit begleitender Erklärung auf. — Vgl. die anerkennenden Anzeigen der *Rev. crit.*, Nr. 35 und des *Literar. Centralblatt*, Nr. 21.

Molière. — s. unter Nr. 70.

46. **Rabelais.** — Gargantua, essai de mythologie celtique, par *H. Gaidoz*. (Aus der Rev. archéolog.) 8°. 20 p. 1 fr. 50 c.

Der Verf. bemüht sich nachzuweisen, daſs die Figur des Gargantua keine Erfindung Rabelais' sei, sondern eine keltische Gottheit, die in der Volkstradition fortgelebt; der Name sei vermittelst des Suffix uas von einem Thema Gargant, Part. Präs. von *garg*, einer verstärkten Form von *gar* (verschlingen), gebildet. S. über diese wunderliche Ansicht *Rev. crit.* 69, Nr. 21.

Ronsard. — S. oben Nr. 11.

47. **Rotrou.** — Essai sur les oeuvres dramatiques de Jean Rotrou, par *J. Jarry*. 8°. 327 p. 5 fr. (Dissert. von Douai.)

Nach der *Rev. crit.*, Nr. 36 tritt zwar das literarhistorische Moment hinter dem ästhetischen in der Behandlung des Gegenstandes zurück: indessen, wenn dies Buch nichts absolut Neues enthalte, so biete es doch ein gutes Résumé der Arbeiten über Rotrou; die Urtheile des Verf. wären richtig und einige Bemerkungen geistreich und neu, auch die zahlreichen Entlehnungen anderer Dichter aus Rotrou's Stücken mit Sorgfalt angezeigt.

48. **Rousseau.** — J. J. Rousseau etc. von *F. Brockerhoff* [s. J. 63—64, Nr. 88]. Bd. 2. 496 p. 2 Thlr. 10 Sgr.

49. **Saint-Évremond.** — Artikel von *Sainte-Beuve* im Journ. des Savants, Février.

Dieser Aufsatz knüpft an die Ausg. der Oeuvres mêlées de St.-E. von Ch. Giraud an [s. J. 66, Nr. 103].

50. **Sand, George.** — Étude bibliographique sur les oeuvres de George Sand, par *le bibliophile Jacob*. In: Bibliophile belge, Nr. 1.

Die chronologische Aufzählung aller von G. Sand veröffentlichten Schriften umfaſst in dem vorliegenden Artikel die Jahre 1831—1851.

51. **Servel, Prosper.** — Prosper Servel, de Montpellier, poëte cul-de-jatte, sa vie et ses écrits par *P. Blanc*. 8°. 45 p. 1 fr. 25 c.

52. **Stael, Mad. de.** — Camille Jordan et Mad. de Staël, par *Sainte-Beuve*. In: Rev. des deux Mond., Mars.

53. **Vidal, Arnaud de Castelnaudary.** — Guillaume de la Barre. Roman d'aventure, composé en 1318 par Arnaud Vidal de Castelnaudary. Notice accompagnée d'un glossaire publiée d'après le ms. unique appartenant à M. le marquis de la Garde, par *P. Meyer*. 8°. 47 p. 2 fr.

Aus der *Revue de Gascogne*. — Der Verfasser war der erste Laureat der Blumenspiele, das Werk bis dahin gänzlich unbekannt. Herr Meyer gibt davon eine ausführliche Analyse, welche interessante Bemerkungen über den Inhalt wie über die Sprache begleiten. Das Glossar enthält die Wörter der Dichtung, die bei Raynouard fehlen.

54. **Vinet.** — Alexandre Vinet d'après ses poésies, étude par *E. Rambert*. 12°. 2 fr.

55. **Voltaire.** — Voltaire in seiner Beziehung zur Naturwissenschaft, von *Du Bois-Reymond*. (Festrede der k. preuß. Akad.) Berlin. 8°. 30 p. 5 Sgr.

B.

56. Alexis. — Pariser Glossar 3692. Von *Conrad Hofmann*. Abdruck aus den Sitzungsber. der Münchener Akad. d. Wiss. 1868, I, 1. München. 8°. 54 p. 10 Sgr.

Diese interessante Publication enthält: 1. Eine neue Ausg. des Gedichts auf den heil. Alexius mit zahlreichen Verbesserungen, diese wesentlich auf Grund einer Vergleichung der Pariser Hdschr. S. Germain des Prés 1856; auch ist die Prosaeinleitung des Gedichts, die sich in der Hildesheimer Hdschr. findet, hier mitgetheilt; — 2. einen Auszug aus dem zweitältesten unedirten altfranz. Glossar, die etwas seltenen Wörter darbietend. — Aufserdem geht dem Ganzen die Ausgabe eines kurzen unedirten altfranz. Prosastücks der Hildesheimer Hdschr., die Uebersetzung einer Stelle eines Briefs Gregors des Grofsen, voraus. Vgl. namentlich zu dem Glossar die Emendationen von *Gaston Paris* in der Anzeige der *Rev. crit.*, Nr. 33.

---

57. Fragment de la chanson de geste de Girbert de Metz, publié par *A. de Rochambeau*. 8°. 15 p.

Aus dem Cabinet historique. S. darüber die *Revue des Sociétés savantes*, 4e sér., T. V.

58. La Conquête de Jérusalem, faisant suite à la Chanson d'Antioche, composée par le pélerin Richard et renouvelée par Graindor de Douai au XIIIe siècle, publiée par *C. Hippeau*. 8°. XLVIII, 365 p. 6 fr.

59. Der gefahrvolle Kirchhof (Li atres perillous).
In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLII, p. 135 ff.

Ein Roman aus dem Artussagenkreise von 6671 Versen, dessen Held Gavain ist, wird hier nach der einzigen Hdschr. der kais. Bibliothek (Fonds franç. 2168, nach dem alten Kataloge 7989 [s]), zum ersten Male publicirt. Eine Analyse ist vorausgeschickt. Das Ms. gehört nach dem Herausg. der zweiten Hälfte des 13. Jahrh. an, und das Werk selbst erscheine nicht älter — unseres Erachtens wohl erst dem Ende des Jahrhunderts angehörig.

60. Richars li biaus, roman inédit du XIII° siècle en vers. Analyse et fragments publiés pour la première fois d'après un ms. de la bibliothèque de l'université de Turin, par *C. Casati.* 12°. 36 p. 2 fr.

Von diesem Gedichte war, was der Herausg. nicht gewufst zu haben scheint, in dem *Bibliophile belge* 1867 bereits eine Analyse und ein Bruchstück durch Scheler gegeben [vgl. J. 67, Nr. 26]. Die Publication des Herrn Casati ergänzt aber jene. — Ueber die Beziehungen des Gedichtes zu anderen des Mittelalters s. den interessanten Artikel von *R. Köhler* in der *Rev. crit.*, Nr. 52.

---

61. Die altfranzösische Liederhandschrift Nr. 389 der Stadtbibliothek zu Bern (Fonds Mouchet 8 der pariser kais. Bibliothek), von *J. Brakelmann.*

In: Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr. XLII, p. 72 ff. und 241 ff., und XLIII.

In dem ersten der drei Artikel werden einige Anmerkungen zu den im Jahre zuvor [s. J. 67, Nr. 68] mitgetheilten ersten 65 Liedern gegeben; in dem zweiten die Lieder der Hdschr. bis 305, in dem letzten bis zum Schlusse in der von uns früher angegebenen Weise mitgetheilt.

62. Le livre des cent ballades, contenant des conseils à un chevalier pour aimer loyalement et les réponses aux ballades, publié avec glossaire par le marquis de *Queux de Saint-Hilaire.* Lyon. 8°. 20 fr.

---

63. Chrestomathie provençale accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire par *K. Bartsch*, 2° éd. augmentée et entièrement refondue. Elberfeld. 8°. IV p., 574 Spalten. 1 Thlr. 20 Sgr.

Im Unterschied von der ersten Ausg. sind in dieser die mitgetheilten Stücke chronologisch geordnet, und ihre Zahl sehr vermehrt, so dafs auch die Literatur des 14. und 15. Jahrh. vollkommen berücksichtigt ist. Vgl. *Rev. crit.*, Nr. 28 und *Liter. Centralbl.*, Nr. 21.

64. La Croisade contre les Albigeois, épopée nationale, traduite par *Mary Lafon.* 8°. 385 p. 7 fr. 50 c.

S. über die grofsen Mängel dieser Uebersetzung, die sich an die, mit welcher Fauriel seine Ausgabe begleitete, unmittelbar anschliefst, die Kritik von *Paul Meyer* in der *Rev. crit.*, Nr. 35.

65. L'évangile selon St.-Jean en vieux provençal publié par *J. Wollenberg.* Berlin. 4°. 29 p. (Progr. des Collège royal franç.)

S. darüber *Liter. Centralbl.*, Nr. 50.

---

66. Le traicté de Peyne, poëme allégorique, dédié à Monseigneur et Mad. de Lorraine. Manuscrit inédit du XVI° siècle. 12°. 52 p.

67. Deux Sotties jouées à Genève, l'une en 1523, sur la place du Molard, dite Sottie à dix personnages, et l'autre en 1524, en la Justice, dite Sottie à neuf personnages; précédées d'une notice historique par *F. N. Le Roy*. Genève. 18°. X, 45 p. 5 fr.

In 100 Exempl. — Es gibt davon zwei alte Ausgaben, die aber sehr selten sind. S. *Rev. crit.*, Nr. 40.

68. Ballets et Masquerades de cour depuis le règne de Henri III jusqu'à celui de Louis XIV (de 1581 à 1662), recueillis et publiés d'après les anciennes éditions rarissimes, et la plupart introuvables aujourd'hui, par *P. Lacroix*. Tom. I—II. 12°. 40 fr.

*69. Le voyage du puys St.-Patrix auquel lieu on voit les peines du Purgatoire et aussi les joyes de Paradis, réimpression textuelle, augmentée d'une notice bibliographique par *Philomneste Junior*. Genève, 1867. 18°. VIII, 61 p. 6 fr.

Diese interessante kleine Schrift erschien zuerst 1506. Da sie von der gröfsten Seltenheit, ist der Wiederabdruck doppelt willkommen. Die Hälfte des Bändchens nimmt eine werthvolle *Notice sur le puys St.-Patrix* ein, zu deren bibliographischen Angaben die *Rev. crit.*, 1869, Nr. 16 mehrere Ergänzungen liefert.

70. La fameuse comédienne, ou histoire de la Guérin, auparavant femme et veuve de Molière, avec une notice de *P. Lacroix*. Genève. 12°. 7 fr.

Abdruck der sehr seltenen Ausg. von 1688.

---

71. Littérature populaire de la Gascogne. Contes, mystères, chansons historiques etc. recueillis dans l'Astrac, le Pardiac, le Béarn et le Bigorre par *Cenac-Moncaut*. 12°. 4 fr.

72. **Brantôme.** — Oeuvres complètes etc. publ. par *L. Lalanne* [s. J. 66, Nr. 82]. Tome III. Grands capitaines françois. 9 fr.

Colletet. — S. oben Nr. 24.

73. **Commines.** — Lettres et négotiations etc. éd. *Kervyn de Lettenhove* [s. J. 67, Nr. 83]. Tome II.

74. **Corneille.** — Oeuvres de Pierre Corneille. *Nouv. éd.* par *Marty-Lavaux* [s. J. 65, Nr. 79]. Tom. X—XII.

Hiermit ist diese vortreffliche Ausgabe beendet.

75. **Descartes.** — Lettres inédites de Descartes précédées d'une introduction, par *E. de Budé*. 8°. XXIV, 48 p.

17 Briefe, von denen der Herausg. eine Copie in den Archiven der Genfer Familie Turretini fand. 15 sind an M. de Pollot, 2 an einen Freund Descartes', van Surek gerichtet. Die Correspondenz bezieht sich auf Descartes' Streitigkeiten mit Voëtius. — Einen interessanten Bericht über diese Publication hat *P. Janet* in der Académie des sciences morales etc. (Sitzung vom 22. Aug.) gegeben.

76. **Dolet.** — Le second enfer d'Étienne Dolet, suivi de sa traduction des deux dialogues platoniciens l'Axiochus et l'Hippuschus; notice bio-bibliographique par un bibliophile. Bruxelles. 12°. XI, 108 p.

Dolet, 1509 geb., wurde als Ketzer 1546 verbrannt. Sein Second enfer enthält die Gedichte, die er in dem Gefängnifs zu Lyon verfafste, um einflufsreiche Personen für sein Schicksal zu interessiren. S. *Rev. crit.*, Nr. 26.

77. **Du Lorens.** — Les Satyres du sieur Du Lorens, avec une notice bibliographique de *F. Blanchemain.* Genève. 8°. 8 fr.

Vgl. J. 67, Nr. 42.

78. **Froissart.** — Oeuvres publ. par *Kervyn de Lettenhove* [s. J. 67, Nr. 85]. Tom. III—V.

79. **Hémard.** — Un disciple de Montaigne, fragments inédits de Réné Hémard, poëte et moraliste étampois du XVIIe siècle, publiés d'après le ms. autographe de l'auteur et précédés d'une introduction par *P. Pinson.* 8°. 24 p.

Aus der Abeille d'Étampes.

80. **Jacques d'Amiens.** — L'art d'amors und Li remedes d'amors, zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens. Nach der Dresdener Handschrift zum ersten Male vollständig herausgegeben von *G. Körting.* Leipzig. 8°. XXXII, 102 p. 28 Sgr.

S. darüber Jahrb. IX, p. 338 ff. und 403 ff.

*81. **Jean d'Outremeuse.** — Ly myreur des histors, chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse, publié par *A. Borgnet.* Tomes I—V. Bruxelles. 4°.

Theil der Collection des Chroniques belges. — Der fünfte Band enthält aufserdem als Anhang alles was sich von dem 2. Buche einer Reimchronik: *la Geste de Liége* gefunden hat.

82. **Jodelle.** — Les oeuvres et meslanges poétiques d'Estienne Jodelle, avec une notice biographique et des notes par *Ch. Marty-Laveaux.* Tome I. 8°. 326 p. 25 fr.

83. **Joinville.** — Histoire de saint Louis par Jean sire de Joinville, suivie du Credo et de la lettre à Louis X; texte ramené à l'orthographie des chartes du sire de Joinville et publié pour la société de l'Histoire de France par *N. de Wailly.* 8°. XLIII, 410 p. 9 fr.

S. darüber *Rev. crit.* 1869, Nr. 27, und vgl. oben Nr. 40.

84. **La Bruyère.** — Le premier texte de La Bruyère, publié par *D. Jouaust.* 8°. 10 fr.

85. **La Fontaine.** — Nouvelles oeuvres inédites de J. de La Fontaine, suivies de documents historiques contemporains, avec une bibliographie générale de ses ouvrages, par *P. Lacroix.* 8°. XVI, 240 p. 8 fr.

86. **La Péruse.** — Oeuvres poétiques de Jean Bastier

de la Péruse (1529—1554), *Nouv. éd.*, publ. par *E. Gellibert des Séguins.* 8°. XXXVIII, 280 p. 20 fr.

Zunächst im T. II des *Trésor des pièces angoumoises inédites et rares* erschienen.

87. **La Rochefoucauld.** — Oeuvres du duc François de la Rochefoucauld. *Nouv. éd.* revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes etc. par *D. L. Gilbert.* Tome I. 8°. 7 fr. 50 c.

88. **La Rochefoucauld.** — Réflexions, sentences et maximes morales publiées textuellement d'après l'édition originale de 1678, avec une étude préliminaire, par *L. Lacour.* 8°. 20 fr.

89. **Marot.** — Oeuvres complètes de Clément Marot, revues sur les éditions originales avec préface, notes et glossaire, par *P. Jannet.* Tomes I—III. 12°. 6 fr.

90. **Molière.** — Joguenet ou les Vieillards dupés, comédie en 3 actes. Première forme des Fourberies de Scapin, publiée d'après un manuscrit contemporain et qui paraît être autographe, par *le bibliophile Jacob.* Genève. 12°. XX, 149 p. 12 fr.

Der Referent der *Rev. crit.*, Nr. 30 ist ganz anderer Ansicht als der Herausgeber, indem er u. A. sagt: «A nos yeux, il est clair que ce ms. est postérieur aux Fourberies de Scapin et dérive d'un exemplaire imprimé, loin d'être l'original de Molière.» Der Unterschied zwischen den beiden Stücken ist übrigens wenig bedeutend.

91. **Rabelais.** — Les oeuvres de maistre François Rabelais, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire, par *Ch. Marty-Laveaux.* Tome I. 1re partie. 8°. 5 fr.

92. **Rabelais.** — Les Quatre Livres de maistre François Rabelais, suivis du manuscrit du cinquième livre, publiés par les soins de *A. de Montaiglon* et *Louis Lacour.* T. I. 20 fr.

Auch eine von *Janet* besorgte Ausgabe erschien, s. *Rev. crit.*, Nr. 10.

93. **Rabelais.** — La Chronique de Gargantua, premier texte du roman de Rabelais, précédé d'une notice par *P. Lacroix.* 8°. 5 fr.

94. **Rabelais.** — Les songes drôlatiques de Pantagruel. Reproduction facsimile de l'édition originale. Paris, Richard Breton 1565; augmentée d'un portrait authentique de Rabelais et d'une notice bibliographique par *P. Lacroix.* Genève. 8°. 15 fr.

95. **Raoul de Houdenc.** — Li romans des eles par Raoul de Houdenc, publié pour la première fois en entier, d'après un ms. de Turin, et accompagné de variantes et de notes explicatives par *A. Scheler.* Bruxelle. 8°. 64 p. 3 fr.

Aus den Annalen der Académie d'archéologie de Belgique. Tome XXIV. — Diese Ausgabe zeichnet sich nicht blofs durch die sorgfältige Feststellung des Textes, sondern auch, wie wir dies von dem Herausgeber gewohnt sind, durch ihre erklärenden Anmerkungen aus, die, wenn auch im Allgemeinen für ein gröfseres Publikum berechnet, doch manche wissenschaftlich sehr schätzbaren Beobachtungen enthalten.

96. **Watriquet de Couvin.** — Dits de Watriquet de Couvin, publiés pour la première fois d'après les mss. de Paris et de Bruxelles, et accompagnés de variantes et de notes explicatives par *A. Scheler*. Bruxelles. 8⁰. 6

II. Zur englischen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

A.

97. Memoir of the York Press with notices of Authors, Printers and Stationers in the 16. 17. and 18. cent., by *R. Davies*. 8⁰. 12*s*. 6*d*.

"Mr. Davies' meritorious volume is not only a record of the works, but a history of literature as it has progressed in the ancient, pleasant and hospitable city." *Athen.*, Apr. 4, p. 494.

---

98. Chaucer to Wordsworth: a short History of English Literature from the earliest times to the present day. By *Thomas Arnold*. 2 vols. 12⁰. 5*s*.

Dieser kurze Abrifs der englischen Literaturgeschichte ist in vorurtheilsfreierem Geiste gehalten, als das gröfsere Werk des Verfassers [s. J. 1862, Nr. 107]. S. *Athen.*, 1868, Sept. 26, p. 400.

99. Poets' Corner. A Manual for students in English Poetry with Biographical Sketches of the Authors. By *J. C. M. Bellow*. 8⁰. 7*s*. 6*d*.

Eine Anthologie mit kurzen biographischen Einleitungen. Nach dem *Athen.*, Sept. 5, p. 304 ist die Auswahl mit Geschmack getroffen.

100. Tables of English Literature. By *Henry Morley*. Part I. fol. 1*s*. 6*d*.

101. English Literature of the 19th Century. By *C. D. Cleveland*. New ed. Philadelphia (London). 12⁰. 798 p. 12*s*.

---

102. Reliquiae Hernianae: the Remains of Thomas Hearne M. A. of Edmund Hall, Oxford: being Extracts from his manuscript Diaries, collected with a few Notes by *Philip Bliss* D. D. 2d ed. 3 vols. 8⁰. 1016 p. 15*s*.

Diese Auszüge aus den Collectaneen und Tagebüchern des bekannten Th. Hearne erschienen zuerst zu Oxford 1857 in 2 Bänden, jedoch nur in einer Auflage von 150 Exempl. Diese neue Ausgabe ist ein Wiederabdruck der früheren mit einigen Zusätzen und gehört zur "Library of Old Authors".

---

103. Jerrold, Tennyson and Macaulay; with other Critical Essays. By *James Hutchinson Stirling.* 8°. V, 243 p. 5*s.*

104. A Memorial of Nell Gwynne the Actress and Thomas Otway, the Dramatist. By *W. H. Hart.* 4°. 6 p. 6*d.*

105. List of the Writings of William Hazlitt and Leigh Hunt; chronologically arranged, with Notes, preceded by list of Works of Charles Lamb. By *Alex. Ireland.* 8°. 231 p. 10*s.* 6*d.*

Nur in 200 Exempl. S. *Athen. March.* 21, p. 416.

---

106. **Blake.** — William Blake: a Critical Essay. With illustrations from Blake's designs in facsimile. By *A. C. Swinburne.* VIII, 304 p.

Vgl. unter Nr. 139. Blake wird hier besonders als Mensch, mystischer Philosoph und Künstler charakterisirt. S. *Athen.*, Jan. 4, p. 12 ff.

107. **Browning.** — Essays on Robert Browning's Poetry. By *John T. Nettleship.* 12°. 310 p. 6*s.* 6*d.*

Eine im Ganzen unbedeutende Arbeit. S. *Athen.*, June 27, p. 891.

108. **Burke.** — Lectures on the Life, Writings and Times of Edmund Burke. By *J. B. Robertson.* 8°. 8*s.* 6*d.*

Nach dem *Athen.*, Aug. 29, eine sehr einseitige Darstellung von einem ultramontanen Katholiken.

109. **Byron.** — Lord Byron jugé par les témoins de sa vie. Paris. 2 vols. 8°. 15 fr.

Die Verfasserin ist die Gräfin Guiccioli, die bekannte Freundin Byron's. Das Buch entspricht jedoch den Erwartungen nicht; es enthält wenig was nicht schon aus anderen Quellen bekannt war und dieses Wenige ist von geringer Wichtigkeit. Unter den Auspicien der Verf. ins Englische übersetzt und unter ihrem Namen erschien dasselbe u. d. T.:

110. **Byron.** — My recollections of Lord Byron and those of eye-witnesses of his Life. By the Countess *Guiccioli.* London. 2 vols. 8°. 30*s.*

111. **Garrick.** — Life of David Garrick from original family papers and numerous published and unpublished sources. By *Percy Fitzgerald.* 2 vols. 8°. 550 p. 36*s.*

Nach dem *Athen.*, Febr. 22, p. 284 eine fleifsige, wenn auch etwas zu lobrednerische und nicht immer hinlänglich kritische Biographie.

112ª. **Junius.** — More about Junius: the Franciscan theory unsound. By *A. Hayward*, Esq. 8°.

Besonderer Abdruck aus Fraser's Magazine. Der Verfasser be-

kämpft die Ansicht, dafs Sir Philip Francis der Verfasser der Juniusbriefe gewesen sei, indem er besonders Merivale zu widerlegen versucht (s. unsere vorjährige Bibliogr. Nr. 130). S. darüber *Saturday Review*, 1868, Jan. 18. Auf beide entgegenstehende Ansichten bezieht sich der Aufsatz:

112[b]. **Junius.** — Encore Junius. Par *Charles de Remusat.* In: Rev. des Deux Mondes, Sept. 15.

Der Verfasser kommt zu dem Schlusse, dafs alle bisher ermittelten Umstände doch am meisten zu Gunsten des Sir Ph. Francis sprechen.

113. **Lamb.** — Charles Lamb. By *Thomas Craddock.* 8°. 224 p. 3*sh.*

114. **Milton.** — Milton, sa vie et ses oeuvres, par *Edmond de Guerle.* Paris. 8°. VIII, 399 p. 7 fr. 50 c.

115. **Otway.** — Etude sur Thomas Otway, par *A. de Grisy.* Paris. 8°. 216 p. 4 fr.

116. **Raleigh.** — Life of Sir Walter Raleigh, 1552–1618. By *James Augustus St. John.* 2 vols. 8°. 670 p. 18*s.*

Wird vom *Athen.*, Febr. 8, p. 203 als gut und sorgfältig bezeichnet.

117. **Raleigh.** — Life of Sir Walter Raleigh, based on contemporary Documents, preserved in the Rolls House, the Privy Council Office, Hatfield House, the British Museum and other Manuscript Repositories, British and Foreign, together with his Letters, now first collected by *Edward Edwards.* 2 vols. 8°. 1400 p. 32*s.*

Die Lebensbeschreibung bringt verschiedene neue Thatsachen. Den wichtigsten Theil des Werkes bildet der 2. Band, welcher Raleigh's Correspondenz zum ersten Male in grofser Vollständigkeit, freilich aber auch in sehr mangelhafter Anordnung und ohne Kritik gesammelt enthält, indem manches augenscheinlich Unächte mit aufgenommen ist. S. *Athen.*

118. **Shakespeare.** — Jahrbuch der deutschen Shakespearegesellschaft, im Auftrage des Vorstandes herausgegeben von Karl Elze. Dritter Jahrgang. Berlin. 8°. VI, 435 p. 3 Thlr.

Enthält 12 Aufsätze, unter welchen die von *Ulrici*, „Ueber S.'s Fehler und Mängel", *K. Elze* „Zum Sommernachtstraum", *N. Delius* über „Pericles, Prince of Tyre", *K. Eitner* „Ueber die Troilusfabel", *Al. Schmidt* „Zur Shakespear'schen Textkritik" und *R. Köhler* „Zu Taming of the Shrew" hervorzuheben sind, aufserdem den Jahresbericht für 1865—1866, eine literarische Uebersicht, den Zuwachs der Bibliothek der Gesellschaft und die Bibliographie.

119. **Shakespeare.** — Shakespeare illustrated by Old Authors. By *W. L. Rushton.* Part. I and II. 12°. 6*s.*

Diese Erläuterungen erschienen ursprünglich in einzelnen Abtheilungen in Herrig's Archiv f. d. Stud. d. neueren Sprachen. Das *Athen.*, Febr. 29, p. 315 sagt davon: „Altogether we may pronounce this a conscientious and able book, full of particulars which are often valuable in casting light upon Shakespeare, and which, with scarcely an exception, are interesting in themselves." Doch geht der Verf. in seinen Vergleichungen nicht selten zu weit.

120. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Kunst. Geschichte und Charakteristik des Shakespeare'schen Dramas.

Von *Hermann Ulrici*. Dritte neu bearbeitete Auflage. Leipzig. 3 Bde. 8°. 6 Thlr.

121. **Shakespeare.** — Shakespeare-Forschungen von *Benno Tschischwitz*. I. Shakespeare's Hamlet, vorzugsweise nach historischen Gesichtspuncten erläutert. Halle. 8°. X, 225 p. 1 Thlr. 10 Sgr.

S. darüber *Liter. Centralbl.* 1868, Nr. 42.

122. **Shakespeare.** — Zu Shakespeare's Leben und Schaffen. Altes und Neues. Von *H. Kurz*. München, 1868. 8°. 155 p. 20 Sgr.

S. darüber *Liter. Centralbl.* 1868, Nr. 48.

123. **Shakespeare.** — Shakespeare Studies. By *C. Knight*. New ed. 8°. 6 *s*.

124. **Shakespeare.** — An Introduction to the Philosophy of Shakespeare's Sonnets. By *Richard Simpson*. 8°. 82 p. 3 *s*. 6 *d*.

125. **Tennyson.** — A study of the Works of Alfred Tennyson. By *Edward Campbell Tainsh*. 8°. 256 p. 6 *s*.

Nach dem *Athen.*, June 27, p. 891 ff. ziemlich werthlos.

B.

126. **Early English Text Society Publications** for 1868.

1) Instructions for Parish Priests. By John Myrc. Ed. from Cotton MS. Claudius A. II., by *P. Peacock*. 8°.
2) The Babees Book, Aristotle's ABC Urbanitatis, Stans Puer ad Mensam, the lytille Childrenes Lytil Boke, the Bokes of Nurture of Hugh Rhodes and John Russell, Wynkyn de Worde's Boke of Keruynge, The Booke of Demeanor, the Boke of Curtasye, Seager's Schole of Virtue, etc. etc. with some French and Latin Poems on like Subjects, and some Forwords on Education in Early England. Ed. by *F. J. Furnivall*. 8°.
3) The Book of the Knight of La Tour-Landry, compiled for the Instruction of his Daughters, transl. from the original French into English in the reign of Henry IV, and ed. for the first time from the unique MS. in the British Museum, with an Introduction and Notes, by *Th. Wright*. 8°.
4) Old English Homilies aud Homiletic Treatises of the XII. and XIII. Cent. Ed. from MSS. in the British Museum, Lambeth, and Bodleian Libraries, with Introduction, Translation and Notes, by *R. Morris*. 8°.
5) Lyndesay's Works. Part III (the Historie and Testament of Squyer Meldrum), ed. by *F. Hall*. 8°.

Extra Series for 1868.

1) Caxton's Book of Curtesye, in three Versions, a) from the unique printed copy in the Cambridge University Library; b) from the Oriel MS. 79; c) from the Balliol MS. 354. Edited by *F. J. Furnivall*. 8°.
2) Havelock the Dane. Re-edited from the unique MS. by the Rev. *W. W. Skeat*, with the sanction and aid of the original editor Sir *Fr. Madden*. 8°.
3) Chaucer's Boethius. Ed. from the two best MSS. by *R. Morris*. 8°.
4) Chevelere Assigne. Re-ed. from the unique MS. by *H. H. Gibbs*. 8°.

127. **Ballad Society Publications** for 1868.

1) Ballads from Manuscripts. Vol. I. Ballads on the Condition of England in Henry the Eighth and Edward the Sixth Reigns: On Wolsey and Anne Boleyn. Part I. Edited by *F. J. Furnivall.* 8°.

2) Ballads from Manuscripts. Vol. II. The Poore Man's Pittance. By Richard Williams. Part I. Edited by *F. J. Furnivall.* 8°.

Die im Jahre 1868 gegründete Ballad Society hat den Zweck, alle noch im Ms. oder in alten Drucken erhaltenen Balladen herauszugeben. Die Publicationen sind nur für die Mitglieder bestimmt und kommen nicht in den Buchhandel. Der Subscriptionspreis ist 1 Guinee jährlich für ein Exempl. in 8°. und 3 Guineen auf grofsem Papier. Die genannten beiden ersten Publicationen werden vom *Athen.* 1869, May 22, als ein guter Anfang bezeichnet, nur wird der Arbeit des Herausgebers der Vorwurf der Ungleichheit bezüglich der Noten und Commentare gemacht.

128. **Chaucer Society Publications** for 1868.

1) The Prologue and Knights Tale of the Canterbury Tales in 6 parallel Texts, together with Tables, showing the Groups of the Tales and their varying order in 38 MSS. of the Tales and in the old printed editions and also Specimens from several MSS. of the "Moveable" Prologues of the Cant. Tales and of the Substitutes for them. 8°.

2) English Pronunciation, with especial reference to Shakspere and Chaucer, by *Alexander J. Ellis.* Esq. F. R. S. Part I. 8°. Auf diese höchst wichtige Arbeit kommen wir ausführlicher zurück.

3) Essays on Chaucer, his Words and Works. Part I. 8°. Enthält: Prof. Ebert's zuerst in diesem Jahrb. Bd. IV, S. 85. erschienene Anzeige von Sandras' "Etude sur Chaucer", übersetzt von Rees Hoets und eine lateinische Abhandlung aus dem 13. Jahrh. de compositione chilindri.

4) A Temporary Preface to the Society's Six Text Edition of Chaucer's Canterbury Tales, attempting to show the right Order of the Tales and the Days and Stages of the Pilgrimage etc. etc. by *F. J. Furnivall.* Esq. M. A. 8°.

Die Chaucer Society hat den Zweck, die besten noch unbenutzten Manuscripte der Werke des Dichters in wortgetreuem Abdruck zu publicieren und dadurch allmälig eine kritische Ausgabe derselben anzubahnen, zugleich aber auch gediegene Arbeiten über die verschiedenen noch ungelösten Fragen, wie Sprache und Versification des Dichters u. s. w. herauszugeben. Der Subscriptionspreis für die Publicationen der Gesellschaft beträgt 2 Guineen jährlich. Ueber die oben angezeigten s. *Athen.* 1869. Mai 22.

---

129. Bishop Percy's Folio Manuscript. Edited by *John W. Hales*, M. A. and *Frederick J. Furnivall*, M. A. Ballads and Romances [s. J. 1867, Nr. 142]. Vol. II, part 2. Vol. III. 8°. LXXI, p. 265—609. XXXIX, 595 p. Complet 42 *s.*

Hiermit ist das Werk geschlossen. Dem dritten Bande geht ein „Essay on alliterative Poetry" von Rev. W. Skeat voraus.

130. Scottish Ballads and Songs, Historical and Traditionary. Edited by *James Maidment.* Edinburgh. 2 vols. 8°. XX, 710 p. 25 *s.*

Eine Sammlung von 78 Balladen, wovon mehrere in verschiedenen Versionen. Der Herausgeber ist — und dies zeichnet die Sammlung ganz besonders aus — ein abgesagter Feind des sogenannten Collationirungssystems. Nur augenscheinliche Interpolationen hat er möglichst beseitigt. Die Einleitungen zu den einzelnen Stücken sind reich an interessanten Detailforschungen. Wo einer Ballade historische Thatsachen zum Grunde liegen, werden dieselben in besondern Anhängen erörtert. Vgl. *Athen.* 1868, July 4, p. 11.

131. The Legendary Ballads of England and Scotland, compiled and edited by *John S. Roberts.* With original illustrations and steel portraits. London. 8°. XI. 628 p. 7*s.*

S. hierüber den Artikel von *F. Liebrecht* in den *Heidelb. Jahrb.* 1868, Sept.

132. The King and the Commons. Cavalier and Puritan Songs selected and arranged by *Henry Morley.* 18°. 250 p. 2*s.* 6*d.*

---

133. The only English Proclamation of Henry III, 18 oct. 1258, and its treatment by former Editors and Translators considered and illustrated, to which are added editions of the Cuckoo Song and the Prisoner's Prayer, Lyrics of the XIII cent. By *Alex. J. Ellis,* F. R. S. London (Berlin). 8°. 135 p. 1 Thlr. 10 Sgr.

Bildet Part I der Transactions of the Philological Society for 1868.

134. An Old English Poem of the Owl and the Nightingale, edited by *Francis Henry Stratmann.* Krefeld, 1868. 8°. III, 59 p.

Die erste eigentlich kritische Ausgabe dieses Gedichtes nach den beiden vorhandenen MSS. des Britischen Museums und des Jesus College in Oxford.

135. The Spectator. New Edition reproducing the original Text, both as first issued and as corrected by its Authors, with Introduction, Notes and Index by *Henry Morley.* 8°. 937 p. 5*s.*

Der Herausgeber ist der bekannte Literaturhistoriker. In der Einleitung hebt derselbe besonders Steele's Verdienste hervor, den er in wesentlichen Beziehungen über Addison stellt. Die Anmerkungen enthalten viel Schätzbares. Leider wird der Gebrauch der Ausgabe durch den fast unlesbar kleinen Druck sehr erschwert.

---

136. **Addison.** — Joseph Addison's Criticism on Milton's Paradise Lost, from the Spectator 31st December 1711— 3d May 1712. Edited by *E. Arber.* 12°, 152 p. 1*s.*

Gehört zu einer bei Alex. Murray in London in monatlichen Bändchen u. d. T. „English Reprints" erscheinenden Sammlung, welche den Zweck verfolgt, wichtige und selten gewordene Werke der älteren englischen Literatur, sowohl poetische wie prosaische, gröfseren Lesekreisen zugänglich zu machen. Der Wiederabdruck von Addison's allbekannter und leicht zugänglicher Kritik des Paradise lost pafst sehr wenig in diesen Plan. Wir gedenken mit nächstem auf dies Unternehmen zurück zu kommen.

137. **Ascham.** — Toxophilus by Roger Ascham, 1545. Carefully edited by *E. Arber.* 12°. 168 p. (English Reprints.) 1*s.*

138. **Bacon.** — Letters and Life of Lord Francis Bacon, including all his occasional Works, newly collected and set forth in chronological order, with a Commentary, Biographical and Historical by *James Spedding* [s. J. 1862, Nr. 143]. Vol. III and IV. 8°. 24*s.*

139. **Blake.** — Poetical Sketches. By William Blake. New first reprinted from the Original Edition of 1783. Edited and prefaced by *R. H. Shepherd.* 12°. 3*s.* 6*d.*

Die poetischen Werke des durch seine Zeichnungen zu Blair's Grave, Milton, Young und Dante nicht minder wie durch seine Bizarrerien bekannten Malers und Dichters William Blake (geb. 1758, gest. 1828) waren bisher nur in einzelnen von Rosetti herausgegebenen Auszügen bekannt, weil die Originalausgabe so selten geworden war, dafs sie selbst auf dem Britischen Museum fehlt. Sie erscheinen hier zum ersten Male vollständig nach dem Originaldruck.

140. **Brougham** (Lord). — Lord Brougham's Works. New ed. 11 vols. 12°. 2 £ 15*s.*

141. **Browne.** — The Whole Works of William Browne, of Tavistock and of the Inner Temple, now first collected and edited, with a memoir of the poet and notes. By *W. Carew Hazlitt.* Vol. I. London, printed for the Roxburghe Library. 4°. XXXIX, 201 p.

Eine Publication der nur in 200 Exempl. auf Subscription gedruckten „Roxburghe Library". Die hier begonnene Ausgabe der poetischen Werke W. Browne's († 1645), dem bekanntermaafsen Milton Einiges verdankt, soll die erste ganz vollständige werden, indem sie aufser dem in der Ausgabe von 1772 (London. 3 vols. 12°.) Enthaltenen auch die zuerst 1815 von Sir E. Brydges herausgegebenen lyrischen Gedichte, so wie das von Halliwell 1851 für die Percy Society edirte dritte Buch von *Britannia's Pastorals*, enthalten wird. Der Text ist durch nochmalige Vergleichung der ältesten Drucke so wie der Handschriften berichtigt. Der vorliegende erste Band enthält das erste und zweite Buch der *Pastorals* mit einer sorgfältigen Lebensbeschreibung des Dichters, welche zu dem Wenigen, was von dessen Lebensumstanden schon bekannt war, noch einige neue Thatsachen hinzufügt. Vgl. auch *Athen.* 1868, Sept. 5, p. 296.

142. **Browning.** — The Poetical Works of Robert Browning. New ed. 6 vols. 12°. 1 £ 10*s.*

143. **Bulwer.** — Miscellaneous Prose Works of E. Bulwer, Lord Lytton. 2 vols. 8°. 1420 p. 36*s.*

144. **Davies.** — A Book of Epigrams by Sir John Davies and Ovid's Elegies by Christopher Marlowe. 12°.

Diese Gedichte erschienen zuerst 1599, wurden aber kurz darauf wegen ihres allzufreien Inhalts auf Befehl des Erzbischofs von Canterbury in Stationer's Hall verbrannt. Ein Exemplar dieser Originalausgabe wurde im vorigen Jahre von Mr. Edwards entdeckt, welcher von derselben den oben angezeigten wortgetreuen Wiederabdruck veranstaltete, jedoch nur in 120 Exemplaren, die nicht in den Buchhandel gekommen sind. S. *Bookseller*, 1868, *Jan.*, p. 6.

145. **Defoe.** — Robinson Crusoe by Daniel Defoe. Edited after the original edition, with biographical introduction, by *Henry Kingsley.* 8⁰. 630 p. 3*s.* 6*d.*

146. **Gascoigne.** — Certain Notes of Instruction in English Verse. The Steele Glass. The Complaint of Philomene. By George Gascoigne. Edited by *Edward Arber.* 12⁰. 120 p. (English Reprints.) 1*s.*

147. **Gosson.** — The Schoole of Abuse by Stephen Gosson, 1579 and a short Apologie of the Schoole of Abuse, 1579. Carefully edited by *Edward Arber.* 12⁰. 80 p. (English Reprints.) 6*d.*

148. **Lamb.** — Complete Works and Correspondence of Charles Lamb, with an Essay on his Life and Genius, by George Augustus Sala. Vol. I. 8⁰. 574 p. 7*s.*

149. **Landor.** — The Works of Walter Savage Landor. New ed. 2 vols. roy. 8⁰. 21*s.*

150. **Latimer.** — Hugh Latimer's Sermons on the Ploughers, 18th January 1549. Edited by *Edward Arber.* 12⁰. 40 p. (English Reprints.) 6*d.*

151. **Longfellow.** — Poetical Works of H. W. Longfellow. New ed. Vol. I. 12⁰. 412 p. 3*s.* 6*d.*

152. **Lyly.** — Euphues, the Anatomy of Wit, by John Lyly. Editio princeps 1579. Euphues and his England, editio princeps, 1580. Collated with early subsequent editions. Carefully edited by *Edward Arber.* 12⁰. (Engl. Repr.) 478 p. 4*s.*

153. **Malory.** — Sir Thomas Malory's Book of King Arthur and of his Noble Knights of the Round Table. The original edition of Caxton revised for modern use with an introduction by Sir *Edward Strachey.* 8⁰. 520 p. 3*s.* 6*d.*

S. darüber *Göttinger Gel. Anz.* 1869 die Anzeige von F. Liebrecht. Leider ist die Ausgabe, als für gröſsere Leserkreise bestimmt, hin und wieder castrirt und in der Orthographie modernisirt, daher für literarische Zwecke unbrauchbar.

154. **Mandeville.** — The Voiage and Travaile of Sir John Maundeville. New ed. by *J. O. Hulland.* 8⁰. 10*s.* 6*d.*

155. **Massinger.** — Plays of Philip Massinger, from the text of William Gifford, with the addition of the tragedy "Believe as you list". Edited by Lieut. Col. *T. Cunningham.* 8⁰. 668 p. 5*s.*

156. **Milton.** — An unknown Poem of Milton's.
In: Athenaeum 1868, July 18, p. 83.

Dies Gedicht wurde vom Prof. Morley im Britischen Museum in einem Exemplar der ersten Ausgabe von Milton's English and Latin Poems (1645) auf einem eingefügten Blatte geschrieben entdeckt. Prof. M. machte seinen Fund zuerst in der Times vom 16. July bekannt, wo auch das Gedicht abgedruckt ist, jedoch mit Auflösung der Abkürzungen und modernisirter Orthographie. An oben angeführter Stelle steht es zuerst in diplomatisch getreuem Abdruck. Ueber die Aecht-

heit hat sich seitdem bekanntlich unter den englischen Kritikern ein heftiger Streit erhoben, der noch immer nicht völlig entschieden ist. S. auch *Athen.*, July 25—Aug. 8.

157. **Milton.** — John Milton's Areopagitica preceded by illustrative documents. Carefully edited by *Edward Arber.* 12°. (English Reprints.) 6 *d.*

158. — **Ossian.** — Ossians Finnghal. Episches Gedicht aus dem Gälischen metrisch und mit Beibehaltung des Reims übersetzt von Dr. *Aug. Ebrard.* Nebst einem Anhang: Ueber Alter und Aechtheit von Ossian's Gedichten. Leipzig. 8°. IX, 154 p.

Obwohl die Uebersetzung nicht nach dem Macpherson'schen Ossian, sondern direct nach dem gälischen Texte gemacht ist, führen wir dieselbe hier auf wegen der angehängten Abhandlung, in welcher der Verfasser entschieden Partei nimmt für das Vorhandensein einer ächten gälischen Grundlage der Macpherson'schen Gedichte. Das Buch der Frau Talvj über diesen Gegenstand war dem Verfasser unbekannt geblieben. Gegen diese vertheidigt er seine Ansichten nachträglich mit beachtenswerthen Gründen in einem „Zur Ossianfrage" überschriebenen Aufsatze in der Beilage zur Augsb. Allg. Z. 1869, Nr. 29.

159. **Selden.** — John Selden's Table Talk, 1689. Carefully edited by *Edward Arber.* 12°. 120 p. (English Reprints.) 1 *s.*

160. **Shakespeare.** — The Works of Shakespeare. By *Howard Staunton.* 8 vols. 8°. 2 £ 10 *s.*

161. **Shakespeare.** — Shakespeare's Werke. Herausgeg. und erklärt von *Nicol. Delius.* Neue Ausgabe. Lief. 1—9. (Bd. I, S. 1—346.) Elberfeld. 8°. à 4 Ngr.

162. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Werke nach der Uebersetzung von *A. W. Schlegel* und *Ludwig Tieck* sorgfältig revidirt und theilweise neu bearbeitet, mit Einleitungen und Noten versehen, unter Redaction v. *H. Ulrici*, herausgeg. durch die deutsche Shakespearegesellschaft. Bd. I—IV. Berlin. 8°. à 20 Ngr.

S. *Liter. Centralbl.* Nr. 12.

163. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Werke. Uebersetzt von *F. Bodenstedt* [s. J. 1867, Nr. 170]. 7.—14. Bändchen. Leipzig. 8°. à 5 Ngr.

164. **Shakespeare.** — Shakespeare's dramatische Werke und Sonette in neuen Originalübersetzungen etc. [s. J. 1867, Nr. 171]. Bd. III—VI. Hildburghausen. 8°.

Diese Uebersetzung ist nunmehr vollständig.

165. **Shakespeare.** — Oeuvres complètes de Shakespeare, trad. par *Emile Montégut* [s. J. 1867, Nr. 173]. Livr. 95—145. Paris. 4°. à 10 c.

Neben dieser Ausgabe ist gleichzeitig eine in 3 vols. 12°. erschienen, welche 10 fr. 50 c. kostet.

166. **Shakespeare.** — Oeuvres choisies. Traduction revue par *Francisque Michel.* Paris. 3 vols. 12°. 9 fr.

167. **Shenstone.** — Essays on Men and Manners. By *William Shenstone.* 8°. 340 p. 2 *s.* 6 *d.*

168. **Sidney.** — An Apologie for Poetrie by Sir Ph. Sidney (1595). Edited by *E. Arber*. 12°. (English Reprints.) 6 *d.*

169. **Spenser.** — Spenser's Faery Queene. Edited by *G. W. Kitchin* [s. J. 1867, Nr. 176]. Book II. 8°. 310 p. 2 *s.* 6 *d.*

170. **Sterne.** — Works of Laurence Sterne, containing the Life and Opinions of Tristram Shandy, a Sentimental Journey through France and Italy, Sermons, Letters etc. with a Life of the Author written by himself. 8°. XV, 648 p. 3 *s* 6 *d.*

*171. **Sterne.** — Yorick's empfindsame Reise von Laurence Sterne. Aus dem Englischen übersetzt von *Karl Eitner*. Hildburghausen. 8°. 189 p.

Eine sehr empfehlenswerthe Uebersetzung. Voran geht eine ausführliche auf dem Werke von Percy Fitzgerald beruhende Darstellung von Sterne's Leben und Schriften.

172. **Swift.** — Works of Jonathan Swift. Carefully selected with a Biography of the Author by *D. Laing Purves* and original and authentic Notes. Edinburgh. roy. 8°. 620 p. 5 *s.*

S. *Athen.* 1869, June 5.

173. **Taylor.** — The Works of John Taylor the Water Poet. Reprinted from the folio edition of 1630. Printed for the Spenser Society. Part I and II. Manchester. Fol.

Bildet die 2. und 3. Publication der „Spenser Society" (s. unsere Bibliogr. 1867, Nr. 157). Eine Wiederherausgabe der poetischen Werke Taylor's des sogenannten „Wasserdichters" wurde schon vor Jahren in England beabsichtigt, kam aber des Kostenpunktes wegen nie zur Ausführung. Die vorliegende Ausgabe ist ein Abdruck Seite für Seite der noch bei Lebzeiten des Verfassers erschienenen von 1620 mit allen dazu gehörigen Holzschnitten.

174. **Villiers.** — The Rehearsal by George Villiers: first acted 7th Dec. 1671, with illustrations from previous plays etc. Carefully edited by *Edward Arber*. 12°. 136 p. (English Reprints.) 1 *s.*

III. Zur italienischen Literaturgeschichte.

Von Adolf Tobler.

A.

1.

175. **Bibliografia d'Italia** compilata sui documenti comunicati dal R. Ministero dell' Istruzione pubblica per cura delle ditte librarie *Bocca Fratelli*, *E. Löscher*, *H. F. e M. Münster*. Anno II. 8°. 5 l. all' anno.

Hierauf bezieht sich: Sulla Bibliografia d'Italia, lettere critiche di *Ernesto Palumbo*, officiale alla Biblioteca Nazionale di Napoli. Napoli. 8°. 24 p. 1 l.

176. **Giornale delle Biblioteche** fondato e diretto da *Eugenio Bianchi*. Anno II. Genova. 20 l. all' anno.

Alle vierzehn Tage eine Nummer von 8 S. in 4°.

177. **Relazione del libro „Saggio di bibliografia istriana"** pubblicato a spese d'una società patria. Capodistria, 1864. (8°. VII, 284 p.) per *Occioni-Bonaffons*. 8°. 19 p.
Aus dem Archivio stor. VII, 2.

178. **I Manoscritti Palatini di Firenze** ordinati ed esposti da *F. Palermo*. Vol. 3° ed ultimo. Firenze. 4°. XXVI, 716 p. 50 l.
Der dritte Band (der erste erschien 1854, der zweite 1860, s. Bibliographie dieses Jahres Nr. 179), welchem in Folge der Vereinigung der Palatina mit der Magliabechiana und der Absetzung Palermo's (1862) kein weiterer folgen wird, gibt umfangreiche Mittheilungen aus handschriftlichen Werken von Philosophen und Naturforschern des 16. und 17. Jahrhunderts. S. Augsb. Allg. Zeitung, 21. Jan. 1869.

179. **Bibliotheca manuscripta ad S. Marci Venetiarum.** Digessit et commentarium addidit *Jos. Valentinelli*. Codices mss. latini. Venetiis. Tomus I. 8°. V, 357 p. 1⅔ Thlr.
Der erste Band enthält eine ausführliche, auf Urkunden gestützte Geschichte der Bibliothek und die Beschreibung von 238 lat. Hdschr. biblischen und liturgischen Inhalts. S. Anzeige von L. Delisle in der Rev. crit. 1869, Nr. 25.

180. **Descrizione di codici manoscritti che si conservano nella R. Biblioteca dell' Università di Bologna.**
Unter diesem Titel beschreibt in den ersten vier, ins Jahr 1868 fallenden Lieferungen des Propugnatore *F. Zambrini* dreizehn italienische Handschriften.

181. **Studi nell' Archivio degli Inquisitori di Stato** del prof. *Rinaldo Fulin*. Venezia. 8°. VIII, 175 p.
Hier angeführt wegen einer darin enthaltenen Arbeit: „La libreria in Santi Giovanni e Paolo." S. Rev. crit. Nr. 46 und Nuova Antol. Marzo 1869.

182. **Gli Archivi di Roma.** I. L'archivio Caetani.
Artikel von *G. B. Carinei* im Buonarroti, ottobre.

183. **Serie delle edizione** u. s. w.
Das in der vorjährigen Bibliographie Nr. 186 angeführte Werk von L. Razzolini wird im Propugnatore I, S. 104 ff. von *L. del Prete* ausführlich besprochen und mehrfach berichtigt.

184. **I Novellieri italiani in verso** indicati e descritti da *G. B. Passano*. Bologna. 8°. VIII, 306 p. 10 l. 36 c.
S. Propugnatore I, S. 245. Rev. crit. Nr. 51. Von dem nämlichen Verfasser erschien in Mailand I Novellieri italiani in prosa, s. Bibliographie der Jahre 1863 und 1864, Nr. 249.

2.

185. **Della Letteratura Italiana dalle origini fino ai giorni nostri sunto storico-critico** ad uso delle scuole d'Italia per *Gius. Vago*. Napoli. 8°. 223 p. 1 l. 50 c.

186. **Storia della Letteratura Italiana** ad uso dei Licei compilata dal prof. *I. G.* Milano. 8°. 344 p.

187. **Lezioni di Letteratura Italiana** dettate nell' Università di Napoli da *Luigi Settembrini*. Vol. II. Napoli.
S. Bibliographie des vorigen Jahres Nr. 187. Der erste Band ist

ausführlich besprochen von *Montefredini* in der Rivista Contemp. Genn. 1869 (auch im Separatabdruck. Torino. 8⁰. 48 p. 1 l.) und von *Bonaventura Zumbini* „Le Lezioni di letteratura del prof. Settembrini e la critica italiana. 16⁰. 57 p. Napoli, Morano. 50 c., in welcher er sich namentlich gegen den Versuch S.'s erhebt, den Kampf zwischen Kaiserthum und Pabst oder zwischen Freiheit und Kirche zur Grundidee der ital. Literatur zu machen und die literarischen Erzeugnisse nach ihrem Verhalten in und zu diesem Kampfe zu gruppiren und zu würdigen. Auf Zumbini's Saggio bezieht sich hinwieder vorzugsweise *F. de Sanctis* in einem Artikel des Märzheftes der Nuova Antol. 1869, betitelt: „Settembrini e i suoi critici."

188. **Caratteri della civiltà novella in Italia** di *Pacifico Valussi*. Udine. 12⁰. VI, 339 p. 3 l.

189. **I primi Poeti Italiani nuovamente scoperti.**

Artikel von *Cesare Guasti* im Archivio stor. Nr. 49.

Auch besonders gedruckt.

3.

190. **Canzoni Piemontesi e Cenni storici sulla Letteratura Subalpina** dell' avvoc. *Stefano Mina*. Torino. 8⁰. 291 p. 3 l.

Hier anzuführen wegen der Notizen über die Literatur in piemontesischer Mundart, welche der Verfasser *seinen* Dichtungen nachfolgen läfst, welche aber nach einer kurzen Anzeige von *G. B.* in der Nuova Antol., Maggio sehr dürftig zu sein scheinen.

191. **Studî sui Dialetti della Terra d'Otranto** del prof. dott. *Giuseppe Morosi* con appendice sui canti, leggende e proverbi dei dialetti medesimi. Lecce. 8⁰.

Hier wegen des Anhangs mit anzuführen.

192. **La Storia nei Canti popolari Siciliani**, saggio di *Salvatore Salomone-Marino*. Palermo.

193. **Della lingua volgare in Siena nel secolo XIII** per una originale lettera mercantile di Vincenti d'Aldobrandino Vincenti a 5 di luglio 1260 spedita in Francia, discorso con annotazioni di *G. Gargani*. Siena. 8⁰. VIII, 88 p.

4.

194. **Studi critici su' Canti popolari Siciliani** in relazione con altri d'Italia.

Artikel von *G. Pitrè* in der Rivista Bologn. Febbr., Marzo, Sett., Ott.

Auch mit verändertem Titel besonders ausgegeben, s. Propugnatore I, p. 493.

195. **Sulla Poesia popolare italiana** per *Stefano Bindoni*. Treviso. 8⁰. 16 p.

Von dem nämlichen Verfasser, dessen Aufsatz die Nuova Antol., Novembre (A. d'A.) sehr lobt, ist eine Sammlung von Volksliedern zu erwarten.

196. **Geschichte des Dramas** von *J. L. Klein*. VI, 1: Das italienische Drama. Dritter Band. Erste Abtheilung. Leipzig. 8⁰. XXX, 778 S. 4½ Thlr.

Die Tragödie, das Hirtendrama, das musikalische Drama im 17. Jahrhundert, S. 1—88. Die lyrische, die epische, die didaktische Poesie im 18. Jahrhundert, S. 88—124. Das Melodrama im 18. Jahrhundert, S. 125—360. Die Komödie im 18. Jahrhundert, S. 360—778. Die Behandlung dieses letzten Gegenstandes wird im ersten Viertel des folgenden, 1869 erschienenen Bandes fortgesetzt.

197. **Pensieri sul Teatro italiano** per *Gius. Rocito.* Napoli. 16°. 117 p. 1 l. 50 c.

198. **Delle Rappresentazioni sacre in Palermo nei secoli XVI e XVII.**

Drei Artikel von *Vincenzo di Giovanni* im Propugnatore. I. Disp. 1—3.

Einen Nachtrag hierzu gibt Gius. Gazzino in der 1869 erschienenen sechsten Disp.

5.

199. **Il Propugnatore.** Studi filologici, storici e bibliografici di vari soci della Commissione pei Testi di lingua, in appendice alla Collezione di opere inedite o rare. Anno I. Bologna. Sei fascicoli annui in 8°. di 128 p. 2 l. 50 c. l'uno.

Da die sehr interessante Zeitschrift erst seit Mai 1868 erscheint, so fallen auf dieses Jahr nur die ersten vier Hefte des 1. Jahrgangs; wir haben die darin enthaltenen Arbeiten, soweit sie literargeschichtlichen Inhaltes sind, einzeln unter den Rubriken verzeichnet, welchen sie zugehören.

200. **Il Buonarroti,** Scritti sopra le arti e le lettere. Vol. II.

S. vorjährige Bibliographie, Nr. 181.

201. **Le mie Ricerche per le Biblioteche e per gli Archivj di Perugia,** pubblicazione mensile del prof. *Adamo Rossi.* Perugia.

Monatliche Lieferungen von je 5 Bogen. Auf die literarischen und auf die historischen Arbeiten kann besonders abonnirt werden; Abnehmer beider Sammlungen bezahlen für den Bogen 20 c., Abnehmer blofs der einen 25 c. Eine Besprechung der ersten beiden Lieferungen durch A. d'A. im Novemberheft der Nuova Antol. S. 6?? hebt als besonders bemerkenswerthe Mittheilungen hervor drei in Perugia gefundene und durch Rossi dem Lasca zugeschriebene Novellen, und eine Arbeit über die Anfänge der Buchdruckerkunst in Perugia.

202. **Saggi di Storia, di Critica e di Politica** per *Pasquale Villari,* nuovamente raccolti e riveduti dall' autore. Firenze. 8°. XV, 460 p. 4 l.

Nach einer Anzeige in der Nuova Antol. Marzo S. 583 ist literarhistorischen Inhalts unter den gesammelten Aufsätzen u. A. eine Kritik der Biographien Savonarola's von Perrens und von Madden.

203. **Saggio di studi letterari nella fine dell' anno 1867** di *F. Conestabile.* Perugia. 4°. 23 p.

204. **Alcuni bozzetti letterarii** di *Biagio Caranti,* Fascic. II. Firenze.

205. **Etudes historiques et littéraires** par *K. Hillebrand.* Tome I. Etudes italiennes. Paris. 18°. X, 385 p. 4 Fr.

Das Buch bietet eine für weitere Kreise bestimmte Auswahl von akademischen Vorträgen über Dante (S. 1—57), über die Karlssage in

der französ. und der ital. Dichtung (S. 61—142) und über die ital. Comödie (die rappresentazioni, Ariosto und Machiavelli). Studien über deutsche und über englische Literatur sollen folgen, wenn dieser erste Band gute Aufnahme findet. Das Buch ist besprochen von Brakelmann, Magaz. für Lit. des Ausl. 7. Nov., von A. d'A. Nuova Antol. Novembre, von G. P. Rev. Crit. 1869, Nr. 25.

206. **Voyages d'un Critique à travers la vie et les livres** par *Philarète Chasles.* Italie et Espagne. Paris. 8°. 440 p. 6 Fr.

Der „im Süden Europas langsam aber ununterbrochen sich vollziehende Fortschritt der Lehren der Freiheit, der Wohlthätigkeit und der christlichen Liebe", der nach dem Vorwort dieses zweiten Bandes (ein erster beschäftigte sich mit dem Orient) in demselben nachgewiesen und „mit einiger Genauigkeit" verfolgt werden soll, ergibt sich natürlich nicht aus einem blofsen Zusammendruck von Feuilleton- und Revue-Artikeln, die augenscheinlich nicht ursprünglich bestimmt waren, später ein Ganzes zu bilden und auch jetzt nur insofern zusammenhängen, als sie, meist anknüpfend an neuere Werke, sich mit italienischen und spanischen, aber auch noch vielen anderen Dingen in oft anziehender, oft auch blofs leichtfertiger Weise beschäftigen. Von gröfserem Umfange sind die Artikel über Beccaria, über das Poema del Cid und über Cervantes.

207. **Alcuni Italiani contemporanei** delineati da *Cesare Cantù.* 2 vol. Milano. 8°. VI, 321 p. 5 l.

Die besprochenen Personen sind: Napoleon I., Vinc. Monti, Oriani, G. B. De Cristoforis, Tomm. Grossi, G. D. Romagnosi, L. E. Corvetto, E. Tazzoli, Cam. Laderchi, Carlo Porta, Ipp. Pindemonte, Mass. D'Azeglio; dazu kommen als Anhänge: L'Istituto italiano e la Crusca, lettera di U. Foscolo al Monti, De Cristoforis e la Storia, Scetticismo e Religione; Difesa recitata dal Romagnosi alla Commissione speciale contro i Carbonari in Venezia, notizia dell' Istituto di scienze, lettere ed arti in Milano. S. Anzeige im Arch. Stor. VIII, 2.

208. **Studi critici e bibliografici** di *Evaristo Chiaradia.* Napoli. 16°. 356 p. 3 l.

Eine Besprechung des früher vereinzelt gedruckte Artikel zusammenfassenden Buches in der Nuova Antol. Novembre rühmt besonders drei Abhandlungen: Delle origini italiche, genealogia linguistica, sul giornalismo politico. Wahrscheinlich beschäftigen sich andere Theile des Buches spezieller mit ital. Literatur.

6.

209. **Ariosto.** — Dei Tempi, della Vita e delle Opere di Lod. Ariosto per *Zaccaria.* Faenza. 16°. 60 p. 75 c.

210. **D'Azeglio.** — Della Vita e dei Meriti di Massimo d'Azeglio, discorso di *Vincenzo Ratti.* Asti. 4°. 38 p.

211. **Balbo.** — Cesare Balbo e il Patriziato subalpino nella prima metà del secolo XIX per *Enrico* prof. *Ottino.* Discorso. Torino. 8°. 35 p.

212. **Berchet.** — Della Vita e delle Opere di Giovanni Berchet, saggio biografico-critico di *Benedetto Prina.* Firenze. 8°. 39 p.

213. **Berchet.** — Giovanni Berchet ed il Romanticismo italiano.

Artikel von *Vittorio Imbriani* in der Nuova Antol. Giugno, Agosto.

Der lebendig geschriebene, ziemlich umfangreiche Aufsatz theilt über die noch immer wenig bekannten Lebensumstände des Dichters (geb. in Mailand 1783, gestorben in Turin 1851) kaum Neues mit, berücksichtigt auch viel zu wenig oder vielmehr gar nicht die Thätigkeit der in gleichem Sinne mit B. wirkenden Landsleute und Zeitgenossen (s. darüber u. A. Della Vita e degli Scritti di Cam. Ugoni im 4. Bande von Ugoni's nachgelassenem Werke Della Letterat. ital. nella 2a metà del sec. XVIII, S. 468, Goethe's Aufsatz: „Neueste ital. Literatur", Foscolo Opere X, p. 483, Pieri's Memorie), dagegen lehrt er aus B.'s, „Grisostomo" unterzeichneten Artikeln im „Conciliatore" dessen künstlerischen Standpunkt kennen und hält neben die Theorie seiner späteren Jahre die damit übereinstimmende Praxis der „Romanze" und der „Fantasie", und die wesentlich abweichende der Jugendarbeiten. Auch der unbedeutenden Uebersetzungen des Télémaque, des Geistersehers, des Landpredigers und der metrischen Uebertragung spanischer Volksromanzen wird gedacht. Verschiedene heftige Ausfälle gegen Voſsens Luise, Goethe's Herrmann und Dorothea, Körner's Lyrik, Schiller's Dramen wird man nicht ohne Lächeln lesen; dagegen wird man anerkennen, daſs der Unterschied zwischen der Romantik der Italiener und derjenigen der Deutschen und derjenigen der Franzosen richtig erfaſst ist.

214. **Bianchetti.** — Della Vita e delle Opere di Giuseppe Bianchetti.

Artikel von *Vincenzo de Castro* in der Rivista Contemp. Agosto, Settembre.

Bianchetti, 1792 im Trevigiano geboren, war der Verfasser eines Romans „Giulia Francardi" (zuletzt aufgelegt 1854, Le Monnier), verschiedener kleinerer Schriften (Opuscoli letterarii e filosofici, Treviso 1864), der Discorsi sullo Scrittore italiano (1836 in 1 Band vereinigt), der Quattro libri degli Uomini di lettere 1839, der Schrift Sui Lettori 1842, der Elogi (Treviso 1864).

215. **Boccaccio.** — Illustrazione alla canzone popolare che trovasi ricordata dal Boccaccio alla novella seconda della VIII giornata del Decameron: „L'acqua corre alla Borrana".

Mittheilung von A. Mussafia nach einer Anmerkung auf dem Deckblatt eines in Wien befindlichen Exemplars des Decameron von 1527 im Propugnatore I, 231.

216. **Bonichi.** — Di Bindo Bonichi e di alcuni altri rimatori senesi.

Artikel von *Adolfo Borgognoni*, angefangen in der 3. Lieferung des Propugnatore I.

Die Arbeit schlieſst sich an die Ausgabe, welche die vorjährige Bibliographie unter Nr. 265, 82 verzeichnete.

217. **Botta.** — Vita di Carlo Botta scritta da *Carlo Dionisotti*. Torino e Firenze. 8°. 564 p. 6 l.

218. **Brofferio.** — Angelo Brofferio per *Fed. Pugno*. Torino. 16°. 214 p.

219. **Bruno.** — Vita di Giordano Bruno da Nola scritta da *Domenico Berti*. Torino e Firenze. 8°. 415 p. 6 l.

Vorher theilweise in der Nuova Antol. gedruckt, s. vorjährige

Bibliogr. Nr. 214. Eine Besprechung des trefflichen Werkes gibt A. Conti im Arch. stor. t. IX der Serie III, eine zweite Scartazzini im Magaz. für Lit. des Ausl. 11. Sept. 1869.

220. **Bruno.** — Giordano Bruno, ein Blutzeuge des Wissens. Vortrag gehalten vor einem gemischten Auditorium zu Biel von Prof. *Joh. Andr. Scartazzini.* Biel. 8°. 51 p. 9 Sgr.

221. **Bruno.** — Notice bibliographique sur un manuscrit autographe des œuvres inédites de Giordano Bruno Nolano, tirée du catalogue de la bibliothèque de Mr. *Abraham de Noroff.*

(Serapeum Nr. 20. 21.)

222. **Buonarroti.** — Di alcune critiche tedesche sulla nuova edizione delle Rime di Michelangelo Buonarroti fatta sugli autografi. Roma. 8°. 22 p.

Abdruck aus dem Januarheft des „Buonarroti"; Cesare Guasti, der die in der Bibliogr. von 1863 und 1864 unter Nr. 317 angeführte Ausgabe besorgt hat, antwortet auf die Beurtheilung derselben durch Herman Grimm („Ueber Künstler und Kunstwerke", Mai — Juni 1865) und auf die Besprechung derselben durch Lang (Grenzboten 1866, II).

223. **Campanella.** — Elogio di Tommaso Campanella recitato nella festa letteraria annuale del R. Liceo Spedalieri in Catania il 17 di marzo 1868 dal prof. di lettere italiane *Giuseppe Bustelli.* Catania. 8°. 32 p.

S. Propugnatore I, 247.

224. **Cavalcanti.** — Bartolomeo Cavalcanti per *Giuseppe Campori.* (Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di Storia patria per le provincie Modenesi e Parmensi. Vol. IV. Fasc. 3 e 4.)

225. **Cecco d'Ascoli.** — Cecco d'Ascoli e l'Acerba, commemorazione letteraria per *Luciano Sissa.* Ascoli-Piceno. 8°.

226. **Celio Rodigino.** — Celio Rodigino, saggio biografico dell' età del rinascimento di *Gaetano Oliva.* Rovigo. 8°. 47 p.

Der eigentliche Name des Humanisten ist bekanntlich Lodovico Richieri (aus Rovigo, 1453—1525). S. eine Anzeige Nuova Antol. Novembre.

227. **Colonna.** — Vittoria Colonna, her life and poems, by Mrs. *Henry Roscoe.* With portraits. London. 8°. XI, 371 p. 9*s.*

S. Westminster Review, Oct.

228. **Compagni.** — Esame del libro „Dino Compagni, étude etc. par Hillebrand" per *Cesare Paoli.*

Artikel im Arch. stor. VII, 2.

Den genauen Titel des trefflichen Buches gibt die Bibliogr. für 1861 unter Nr. 158.

229. **Cuoco.** — Vincenzo Cuoco e gli Studi della gioventù italiana.

Artikel von *F. Balsano* im Aprilheft der Rivista Bolognese.

230. **Dante.** — Versuch einer Dantebibliographie von 1865 an.

Artikel von *Petzholdt* in seinem Neuen Anzeiger für Bibliographie, Heft 9 ff.

231. **Dante.** — Zur Geschichte der Danteausgabe von Philalethes.

Artikel von *Petzholdt* in seinem Neuen Anzeiger für Bibliographie, Heft 9.

232. **Dante.** — Di un nuovo codice della Divina Commedia, studio di *Efisio Contini.* Firenze. 4°. 16 p. 1 l.

233. **Dante.** — Intorno ad una versione latina della Divina Commedia di Dante Alighieri per l'abate Gaetano della Piazza, discorso recitato da *Quintino Guanciali.* Napoli. 4°. 28 p.

Der Verfasser der Uebersetzung war 1768 in Schio geboren, sein Werk wurde 1848 in Leipzig von Wilhelm Anton Bart veröffentlicht.

234. **Dante.** — I nuovi lavori per la critica del testo della Divina Commedia esaminati da *Carlo Witte.*

Artikel im Politecnico, marzo, aprile.

235. **Dante.** — Dante et ses nouveaux commentateurs par *E. Beaussire*, Rev. Moderne, 10 mai.

236. **Dante.** — Rapporto della Commissione per la ricerca di tutto che in Siena si riferisce a Dante Alighieri e alla Divina Commedia. (Bullettino della Società Senese di Storia patria municipale. Vol. I. Siena.)

237. **Dante.** — Gentucca e gli altri Lucchesi nominati da Dante nella Divina Commedia, discorso di *Carlo Minutoli.* (Atti della Reale Accademia Lucchese, T. XVIII.)

238. **Dante.** — Dante e Trevigi, memorie storiche per *Giovambattista Rambaldi.* Treviso. 8°. 31 p.

239. **Dante.** — Dante e i Pisani, studi storici di *Giovanni Sforza.* (Im Propugnatore I, 41 ff. 429 ff. der Anfang der Arbeit.)

240. **Dante.** — L'Italia nella Divina Commedia di *Cesare Loria.* Mantova. 4°. 393 p.

Ein geographisches und biographisches Handbuch. Nach einer Anzeige von A. d'A. in der Nuova Antol. Luglio 1869, in welcher beachtenswerthe Nachträge geliefert werden, ist die Arbeit lückenhaft und zeigt nicht genügende Kenntnifs der einschlagenden Literatur.

241. **Dante.** — Postille sulla Divina Commedia. (Unter dem Titel: Scritti inediti del conte *Giulio Perticari* sind in der Rivista Bologn. I eine Schrift: Delle nozze di Costanza Sforza con Camillo d'Aragona celebrate in Pesaro l'anno 1475 und II die angeführten Postille gedruckt; die ganze Publication auch separat ausgegeben. Bologna. 2 l.)

242. **Dante.** — La Divina Commedia portata alla comune intelligenza per *un Toscano* coll' aggiunta dei quadri sinottici delle tre cantiche, di frammenti scelti di tutti i canti e di cenni cronologici intorno alla vita ed alle opere di Dante. Seconda edizione ad uso delle scuole secondarie autorizzata

dal consiglio scolastico. Con tre quadri figurati. Firenze. 12°. 480—56 p. 2 l.

243. **Dante.** — Della parola „Vicino" in un luogo della Divina Commedia.

Artikel von *P. Fanfani* in der Riv. Bologn. Aprile.

244. **Dante.** — La Selva guelfa, i tre Giardini dell' Impero nella Divina Commedia, per *Sante Bastiani.* Napoli. 8°. 34 p. 50 c.

245. **Dante.** — L'incompreso verso di Dante „Pape Satan pape Satan Aleppe" spiegato dopo cinque secoli, e la nuova maniera d'intendere una scena delle più celebrate della Divina Commedia per *Giovanni Ventura.* Milano. 8°. 75 p. 1 l. 50 c.

246. **Dante.** — Il peccatore santificato nella ricorrenza di Pasqua per Dante Alighieri. (Tavola sinottica Dantesca di *Luigi Benassuti*). Roma. Fol. 1 tav.

247. **Dante.** — Prospetto cosmografico (sistema di Tolemeo) della Divina Commedia, ricavato dal testo da *Filippo Vedovati.* Con illustrazioni. Venezia. 2 tav. fol. imper.

248. **Dante.** — Del senso allegorico, pratico e dei vaticini della Divina Commedia, lezioni due recitate alla società academica di Basilea da *L. Picchioni.* Nuova edizione. Basilea. 8°. 167 p. 18 Sgr.

Das letzte Werk des den 9. Febr. 1869 im Alter von 84 Jahren in Basel verstorbenen Gelehrten.

249. ***Dante.** — Sopra Papa Anastagio accennato dall' Alighieri, per *P. Viani.*

Artikel im Giornale Accademico, maggio, giugno 1866.

250. **Dante.** — Ueber Dante's Schrift: „De vulgari eloquentia." Nebst einer Untersuchung des Baues der Danteschen Canzonen von *E. Boehmer.* Halle. 8°. 6 Sgr.

Ein Nachtrag dazu Jahrb. VIII, 360, eine Anzeige im Lit. Centralbl. 1869, Nr. 1.

251. **Dante.** — Le Sestine di Dante.

Artikel von *F. G. Bergmann.* Riv. Bologn., Nov.

Auch separat gedruckt, Bologna.

252. **Dante.** — Saggio di Studi critici su Dante. Canzone XIX.

Artikel von *G. de Leonardis* in Heft 4 und 6 der Zeitschrift: „La Palestra."

253. **Dante.** — Dante e l'evangelica predicazione del sacerdote *Agostino Bartolini.* Firenze. 8°. 19 p.

254. **Dante.** — Dante e i Papi-Re, saggio di *Alessio Besi.* Venezia. 16°. 206 p.

255. **Dante.** — Dante Alighieri e la sua canonizzazione civile, opera del sacerdote Salvatore Cassara, riflessioni critiche di *Andrea Russo-Giobertini.* Catania. 8°. 38 p. 40 c.

Das kritisirte Werk s. in der vorjährigen Bibliogr. Nr. 227.

256. **Dante.** — Die göttliche Komödie des Dante und die Sculpturen der Vorhalle des Münsters zu Freiburg.

Artikel von *C. P. Bock* in den Christlichen-Kunstblättern, Sept. und Oct.

257. **Frassi.** — Ricordi di benemeriti Italiani. Giovanni Frassi.

Artikel von *Atto Vannucci* im Octoberheft der Nuova Antol.

Der durch eifrige und erfolgreiche Thätigkeit zum Besten der Armen, der Kranken, der Jugend um Toscana hochverdiente Frassi (geb. 1806 in San Casciano bei Pisa, gestorben 1860 in Florenz) wird hier vorzugsweise mit Hinsicht auf sein gemeinnütziges Streben geschildert, doch theilt V. auch manches dessen literarische Thätigkeit Betreffende mit. Frassi hat die Ausgabe der Gedichte seines Jugendfreundes Giusti besorgt, die 1845 in Bastia erschien und zum Besten der Armen verkauft wurde. Ihm verdanken wir aufserdem die Sammlung von Giusti's Briefen (Florenz 1859), deren zweite Ausgabe er mit einem allerdings sehr wünschenswerthen Commentar zu versehen gedachte, und die jener Sammlung vorgedruckte ansprechende Biographie des Dichters. Auch eine Schrift: „Della Giannina Milli e delle sue poesie", Florenz, 1858. 8°. führt V. an. — Eine gröfsere Arbeit, welche in die Kenntnifs der toscanischen Umgangssprache einführen sollte, ist unvollendet und wie seine dramatischen Versuche ungedruckt geblieben.

258. **Galilei.** — Galilée, les droits de la science et la méthode des sciences physiques par *Th. Henri Martin*. Paris. 12°. VIII, 428 p. 3 fr. 50 c.

Kurze Anzeigen: von H. Gaidoz in der Revue de l'Instr. publ. 3. Sept., im Journ. des Sav. Juillet; ausführlichere Besprechungen in der Rev. crit. 12. Sept. von Thurot und im Journ. des Sav. Sept. von Ad. Franck.

259. **Galilei.** — Sull' epoca vera e la durata della cecità del Galilei.

Artikel des Padre *Secchi* im Giorn. Arcad. 1866.

Eine Antwort darauf:

260. **Galilei.** — Sull' epoca della completa cecità del Galilei, risposta di *Paolo Volpicelli* al chiarissimo e R. P. Secchi. Roma.

Angezeigt von L. V. im Aprilheft der Nuova Antol. 1869. Die Frage nach dem Eintritt völliger Blindheit Galilei's, welche im Zusammenhang steht mit der (jetzt erledigten) nach der Aechtheit der demselben zugeschriebenen Briefe an Pascal, wird von V. dahin beantwortet, dafs G. am 23. Juli 1638 noch nicht völlig erblindet gewesen sei.

261. **Giannone.** — La mente di Pietro Giannone. Lezioni di *Giuseppe Ferrari* all' Istituto superiore di Milano. Milano. 8°. 125 p. 3 l.

Ausführlich besprochen durch Raffaele Mariano in der Rivista Contemp. maggio 1869.

262. **Giannotti.** — Giannotti, sa vie, son temps et ses doctrines. Etude sur un publiciste florentin du 16e siècle par *M. Ch. Tassin.* Paris. 8°. 391 p. 6 fr.

S. Anzeigen im Märzheft der N. Antol. 1869 u. im Arch. stor. fasc. 53.

263. **Giordani.** — Della Vita e delle Opere di Pietro Giordani, discorso del dott. *Giovanni Fomani.* Mantova. 8°. 71 p.

264. **Giusti.** — Giuseppe Giusti giudicato dal dott. *Emilio Ruth*, versione dal tedesco di *Pietro Mugna.* Padova. 16°. 29 p. 50 c.

Uebersetzung des Aufsatzes, welchen der unlängst verstorbene Ruth im Jahrbuch IV, 241 veröffentlicht hat.

265. **Gravina.** — Delle dottrine civili di Vincenzo Gravina.

Artikel von *Ferdinando Balsano* in der Rivista Bologn. Sett. Ott.

266. **Guerrazzi.** — Cenni critico-biografici su F. D. Guerrazzi di *Pompeo Molmenti.* Venezia. 8°.

Nach der Rivista Contemp. Genn. 1869 eine etwas schwärmerische Darstellung von G.'s dichterischer und politischer Thätigkeit.

267. **Ivani.** — Notizie della vita e delle opere di Antonio Ivani Sarzanese di *Achille Neri.* Sarzana. 16°. 38 p.

Ivani war im 15. Jahrh. Kanzler von Volterra und hat historische Schriften verfafst.

268. **La Farina.** — Ricordo di Giuseppe La Farina scritto da *Atto Vannucci.* Firenze. (Estratto dalla Riv. Bologn.)

269. **Leopardi.** — Giacomo Leopardi, studi critici di *Felice Tocco.* (Juli- und August-Heft der Rivista Bologn.)

270. **Maccari.** — Giambattista Maccari.

Artikel von *Achille Monti* im Buonarroti, Ottobre.

Kurz nach dem Tode des hervorragenden Dichters aus Rom sprach sich auch die Nuova Antol. April 1867 über ihn aus.

271. **Machiavelli.** — Zur Machiavelli-Frage von *Emil Feuerlein.*

Artikel in von Sybel's Histor. Zeitschr., Jahrg. X, S. 1—23.

Zur Ergänzung von R. v. Mohl's Machiavelli-Bibliographie wird hier u. A. auf Herder's Beurtheilung des „Principe" in den „Briefen zur Beförderung der Humanität" verwiesen; auch die Schrift des Dr. C. R. von Gerbel „die Quintessenz von Machiavelli's Regierungskunst, Untersuchungen über die Bedeutung und Anwendbarkeit der Regeln des Principe, Dresden 1865", wird von der Redaction namhaft gemacht.

272. **Machiavelli.** — Saggio critico e filosofico intorno a Niccolò Machiavelli per *Carlo Giambelli.* Torino. 8°. 127 p.

273. **Machiavelli.** — Machiavelli ed il suo centenario per *E. Contini.* Firenze. 8°.

274. **Orlandini.** — Francesco Orlandini nella sua vita e nei suoi scritti, compilazione di *Stanislao Bianciardi.* Firenze. 8°. 327 p. (Con ritratto.)

Der Ende des Jahres 1868 verstorbene Verfasser schildert die Thätigkeit seines 1805 in Poggibonsi geborenen und 1865 als Director des Liceo fiorentino gestorbenen Freundes mit Liebe und Eifer und

nicht ohne Benutzung der Gelegenheit, die Ideen kirchlicher Reform, welche er (B.) sonst im Esaminatore verfochten, auch hier zur Geltung zu bringen. Orlandini, der zu den *Mitarbeitern des Jahrbuchs* gehört hat (siehe Jahrbuch IV, 286), war ein Dichter, dem manches Gute gelungen (Alcuni Versi di F. S. Orlandini, 1864; Saggio di traduzione delle Georgiche, 1856, in den Letture di famiglia; Sordello e Beatrice, dramma per musica; Livorno assediato e difeso, romanzetto storico); er hat verschiedene sehr beachtenswerthe literarhistorische Arbeiten geliefert (Di Virgilio e delle sue opere, in der Guida dell' Educatore 1865; Della Vita Nuova di Dante, in Dante e il suo secolo u. A.), schätzbare Ausgaben besorgt (Benedetti, Viali, Vaselli, Poesie minori del Tasso), namentlich ist er für die Herstellung der Gesammtausgabe von Foscolo's Werken bei Le Monnier thätig gewesen und hat dieses Dichters Inno alle Grazie aus zerstreuten, ungeniefsbaren Bruchstücken zuerst zusammengestellt. In Bianciardi's Buche tritt wie billig der treffliche Mensch, der anregende Lehrer, der pflichtgetreue Schulmann, der politische Charakter mehr in den Vordergrund. — Die als Anhang gegebenen Gedichte waren schon gedruckt; die Briefe sind meist ohne Interesse.

275. **Petrarca.** — Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents par *A. Mézières*, prof. à la Faculté des lettres de Paris. Paris. 8⁰. XXXIX, 435 p. 7 fr. 50 c.

Das von der franz. Academie in der Sitzung vom 26. Aug. 1868 durch den Preis Montyon ausgezeichnete Werk findet man besprochen: Journ. d. Sav. Jan., Rev. crit. 22. Febr., Nuova Antol. März und Sept., Rev. de l'Instr. publ. 24. Sept. u. s. w.

276. **Pietro della Vigna.** — Pietro della Vigna, abbozzo storico di *Gaetano Sangiorgio.*

Artikel im Maiheft der Rivista Contemp.

277. **Poliziano.** — Angelo Poliziano ristauratore degli studi classici, discorso del prof. *C. Castellani*, corredato di note dichiarative della vita, delle opere e del tempo del Poliziano. Carrara. 8⁰. 54 p.

278. **Polo.** — Degli scritti di Marco Polo e dell' uccello *Ruc* da lui menzionato, memoria seconda del prof. *Giuseppe Bianconi*. Bologna. 8⁰. 40 p.

279. **Polo.** — Appendice alla memoria di *Giuseppe Bianconi* intorno agli scritti di Marco Polo ed all' Aepyornis Maximus. (Memorie dell' Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna, Serie II, t. VII, fasc. 4.)

280. **Polo.** — Marco Polo and his recent editors.

Artikel im Julihefte des Quarterly Review.

281. **Pomponazzi.** — Pietro Pomponazzi, studi storici su la scuola bolognese e padovana del secolo XVI con molti documenti inediti per *Francesco Fiorentino*, prof. ordin. di storia della filosofia nella R. Università di Bologna. Firenze. 12⁰. 517 p.

S. Liter. Centralbl., 3. Oct., Mariano im Politecnico, December, sehr ausführlich Felice Tocco in der Riv. Contemp., Febr. 1869, mit Bezug auf eine ungünstige Recension der Civiltà catt. Aug. und Sept., Franck im Journ. des Sav., Mai, Juni 1869.

282. **Pomponazzi.** — Di alcuni documenti inediti ris-

guardanti Pietro Pomponazzi lettore nello Studio bolognese cavati dall' antico archivio del Reggimento, in oggi della Prefettura. Relazione letta alla R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna dal socio *B. Podestà*. Anno VI. 4°. 49 p.

Anzeige von Tourtual, Gött. Gel. Anz., Stück 44.

283. **Pontano.** — Giovanni Gioviano Pontano, discorso accademico del prof. *Carlo Tallarigo*. Foligno. 8°.

284. **Puoti.** — Di Basilio Puoti e della lingua italiana per *S. Baldacchini*. Napoli. 4°. 60 p.

285. **Puoti.** — L'ultimo de' Puristi.

Artikel von *Francesco de Sanctis* im Novemberheft der Nuova Antol.

Eine höchst anschauliche und anziehende Schilderung der Lehrthätigkeit des bekannten Marchese Basilio Puoti aus Neapel, aus des Verfassers persönlichen Erinnerungen geschöpft.

286. **Redi.** — Elogio di Francesco Redi detto nel R. Liceo Plana di Alessandria il 17 di marzo 1868 per *Fr. Deantonio*. Alessandria. 8°. 31 p.

287. **Ripamonti.** — Giuseppe Ripamonti, Capitolo IV del volume XI de' Ricordi (inediti) di *Tullio Dandolo*.

Im Octoberheft der Rivista Contemp.

R. ist ein Geschichtschreiber des 17. Jahrh., über welchen hier Dandolo aus neuen Quellen Näheres beibringt, als er in seinen Studii sul sec. XVII gegeben hat.

288. **Savonarola.** — Geschichte Girolamo Savonarola's und seiner Zeit, nach neuen Quellen dargestellt von *Pasquale Villari*, aus dem Italienischeu übersetzt von Moritz Berduschek. 2 Bde. Leipzig. 8°. XXVIII, 307, VIII, 369 p. 4 Thlr.

Obschon Uebersetzung eines bekannten Werkes, hier angeführt wegen der neu aufgenommenen, theilweise unedirten Urkunden. S. *Rev. crit.*, Nr. 49.

289. **Spinelli.** — Matteo di Giovenazzo, eine Fälschung des 16. Jahrhunderts, von *Wilhelm Bernhardi*. Berlin. 4°. 46 p. 20 Sgr.

Die musterhafte Arbeit hat überall nur zustimmende Beurtheiler gefunden, so Pabst, den letzten Herausgeber des Matteo, in d. Gött. Gel. Anz. 22. Stück, Reufs in der Rev. crit. 15. Aug., Hartwig in von Sybel's Zeitschr. X, 4. Die Italiener sind von den Ergebnissen der Untersuchung durch die Perseveranza im October, durch die Nuova Antol. schon im Sept. in Kenntnifs gesetzt; eine im zweiten Jahrgang des Propugnatore erscheinende Uebersetzung von Bernhardi's Arbeit wird ihnen Gelegenheit geben, der Darstellung Schritt für Schritt zu folgen. Ungefähr gleichzeitig mit B.'s Schrift erschien in Neapel eine neue Ausgabe des Matteo, s. unter Nr. 385.

290. **Tasso.** — Annali delle edizioni e delle versioni della Gerusalemme Liberata e d'altri lavori al poema relativi per cura di *U. Guidi*. Bologna. 8°. X, 163 p. 7 l.

291. **Tasso.** — Torquato Tasso filosofo, ragionamento di *Francesco Falco*, prof. nel R. Liceo di Piacenza. Savigliano e Torino. 8°. 70 p. 1 l. 50 c.

Die Anzeige von L. F. im Maihefte der Nuova Antol. rügt an der sorgsam die Aeufserungen Tasso's über metaphysische, logische, psychologische, ethische und ästhetische Gegenstände zusammenstellenden Abhandlung den Mangel eines Urtheils über das Ganze der philosophischen Arbeit Tasso's und den eines Versuchs, den Zusammenhang der einzelnen Ansichten darzustellen.

292. **Tasso.** — Torquato Tasso am Hofe von Ferrara von *G. Voigt.*

In: v. Sybel's Zeitschrift, Jahrg. X, 3.

293. **Tasso.** — Torquato Tasso a Padova, memoria letta all' Accademia di Scienze e Lettere di Padova nell' adunanza 19 aprile 1868 dal dott. *Giambattista Marini.* Padova. 8°. 16 p.

B.

1.

294. **Collezione di operé inedite o rare dei primi tre secoli della lingua,** pubblicata per cura della R. Commissione pe' testi di lingua. Bologna. 8°.

Il libro di Sidrac, testo inedito del secolo XIV, pubbl. da *Adolfo Bartoli.* Parte prima: testo. XL, 578 p. 11 l. 40 c.

Leggenda minore di S. Caterina da Siena e Lettere de' suoi discepoli, scritture inedite pubblicate da *F. Grottanelli.* XXX, 408 p. 8 l. 25 c.

Valerio Massimo ecc. pubbl. da *Roberto De Visiani.* Vol. II (p. 401—738). 6 l. 60 c.

295. **Scelta di curiosità letterarie inedite o rare** dal secolo XIII al XVII in appendice alla „Collezione di opere inedite o rare". Bologna. 16°.

Dispensa 90: **Alcune lettere famigliari del secolo XIV,** pubblicate da *Pietro Dazzi.* 72 p. 2 l. 50 c.
Siebzehn Briefe von acht Verfassern, darunter Coluccio Salutati, der Latinist, Giorgio Scali, der Genosse Salvestro's de' Medici im Kampfe gegen die Albizzi, Marchionne di Coppo Stefani, der Geschichtschreiber; die Briefe sind theils einer Hdschr. der Magliabechiana, theils dem Florentiner Staatsarchiv entnommen. Kurze Anzeige von A. d'A. im Maiheft der Nuova Antol.

91: **Profezia sulla guerra di Siena,** Stanze del Perella accademico Rozzo edite da *Luciano Banchi.* 64 p. — **Delle favole di Galfredo** pubblicate da *Gaet. Ghivizzani;* avvertenze di *Pietro Fanfani* e Lettere di *Nicolò Tommaseo* e *Luigi Barbieri.* 76 p. — **Due Opuscoli rarissimi** del sec. XVI. 32 p. 5 l. 50 c.

92: **Lettere di Diomede Borghesi e Quattro lettere di Daniello Bartoli.** 106 p. 3 l. 50 c.

93: **Libro di Novelle antiche** tratte da diversi testi del buon secolo della lingua (pubbl. da F. Zambrini). XVI, 232 p. 7 l. 50 c.
S. Nuova Antol. Novemb., Alessandro d'Ancona im Propugnatore I, 628; G. P. in der Rev. crit. 1869, Nr. 26, und besonders R. Köhler in den Gött. Gel. Anzeigen 1869, Stück 20.

94: **Poesie musicali dei secoli XIV, XV, XVI** tratte da vari codici per cura di *Antonio Cappelli,* con un saggio della musica dei tre secoli. 76 p. 3 l.

Dispensa 95: **L'Orlandino, canti due di messer Pietro Aretino.** 32 p. 1 l. 50 c.
96: **La contenzione di Mona Costanza e di Biagio e Tre canzoni di messer Bernardo Giambullari.** 36 p. 1 l. 50 c.
97: **Novellette, esempi morali e apologhi di san Bernardino da Siena.** XV, 105 p. 3 l. 50 c.
S. A. d'A. im Juniheft der Nuova Antol. 1869 und G P. in der Rev. crit. 1869, Nr. 20.
98: **Un viaggio di Clarice Orsini De Medici nel 1485** descritto da ser *Matteo Franco.* 24 p. 1 l.
NB. Die im vorigen Jahre noch nicht erschienene 86. Lieferung isi seither veröffentlicht: 86. *Il Paradiso degli Alberti.* Vol. I, VIII, 370 p. 11 l.

---

296. **Umbrische Volkslieder.** (L'Umbria e le Marche, Rivista letteraria e scientifica, Nov.)

Einige Proben mit Uebersetzung theilt Ida v. Düringsfeld mit im Mag. f. Lit. d. Ausl. 1869, Nr. 2.

297. **Proverbj italiani** raccolti ed illustrati da *Niccola Castagna.* Napoli. 8°. 367 p. 3 l. 50 c.

Sehr empfohlen durch P. F. (Novemberheft der Nuova Antol.), namentlich wegen der historischen, politischen u. anderer Erläuterungen.

---

298. **Biblioteca di sacri oratori italiani e stranieri** pubblicati e tradotti da *Baldassare Mazzoni* e *Leopoldo Franchi.* Prato. 8°. Vol. IV, 313 p., Vol. V, 317 p. Vol. VI, 311 p. 3 l. 20 c.; 3 l. 28 c.; 4 l.

299. **Poeti erotici del secolo XVIII** a cura di *G. Carducci.* Rolli, Metastasio, Frugoni, Crudeli, Savioli, Casti, Bertola, De Rossi, Vittorelli. Firenze. 32°. XCII, 636 p. 2 l. 25 c.

Eine treffliche Einleitung «Della poesia melica italiana e di alcuni poeti erotici del secolo XVIII» geht voran.

300. **Otto Sonetti del secolo XIV.** Modena. 8°. 16 p. (Per le nozze Zambrini-Della Volpe.) 1 l.

Herausgeber ist Antonio Cappelli, der die Gedichte einer dem Grafen Galvani zugehörenden Hdschr. entnommen hat. A. d'A. im Juliheft der Nuova Antol. hebt als besonders interessant hervor das Sonett von Dante's Freund Manuello Giudeo über die Natur der Liebe, das von Guelfo Taviani zur Erwiderung auf Angiulieri's herausfordernden Sonett gegen Dante und das von Zampa Ricciardi auf Cino's Tod.

301. **Kronen aus Italiens Dichterwalde.** Uebersetzungen von *Josepha von Hoffinger.* Mit einem Anhange eigener Dichtungen. Halle. 16°. 13½ Bogen. 1 Thlr.

Leopardi, Filicaja, Michelangelo, Petrarca, Dante u. a. sind vertreten, biographische und bibliographische Notizen beigegeben.

---

302. **Leggenda di san Biagio vescovo e martire** e un' orazione, scritto del buon secolo, edito per cura del prof. *Pietro Ferrato.* Venezia. 32°. 16 p. 1 l. 50 c.

303. **Leggenda di san Germano vescovo e confessore,** scritto inedito del buon secolo pubblicato per cura del prof. *Pietro Ferrato.* Venezia. 32°. 19 p. 1 l. 50 c.

304. **Quattro Narrazioni divote** scritte nel buon secolo della lingua e ora la prima volta pubblicate (da *Michele Melga*). Napoli. 8°. 13 p. (Estratto dall' Amico delle scuole popolari.)

305. **Maraviglie diaboliche.**

Artikel von *F. Zambrini* im Propugn. I, 234.

Acht einer magliabechianischen Hdschr. des 14. Jahrh. entnommene kurze Erzählungen heitern Characters vom Teufel.

306. **Narrazione del Miracolo di Bolsena o Corporale di Orvieto.**

Mittheilung v. *Francesco di Mauro* im Propugn. I, 356.

Aus einer Papierhandschrift, die das Datum 1466 trägt, deren Standort der Herausgeber zu bezeichnen versäumt. Die Legende von der zur Bekehrung eines zweifelnden deutschen Priesters in Bolsena geschehenen augenscheinlichen Verwandlung der Hostie in wahres Fleisch, ist sonst vielfach erzählt und u. A. von Raphael in der Camera d'Eliodoro verewigt.

307. **Il Novellino ossia libro di bel parlar gentile**, ridotto ad uso delle scuole e riveduto sui manoscritti per cura di *Domenico Carbone* con aggiunta di 12 novelle di Fr. Sacchetti e con note di vari. Firenze. 12°. XX, 159 p.

308. **Novella d'autore sanese del secolo XVI** non mai fin qui stampata. (Pubbl. da *F. Zambrini*.) Bologna. 8°. 42 p.

17 Exemplare geben den Text vollständig, in den übrigen 89 sind anstöfsige Stellen getilgt. Hochzeit Bongi-Ranalli.

309. **Due novelle antichissime inedite.** (Pubbl. dal prof. *Pietro Ferrato*.) Venezia. 8°. 13 p.

Aus einer handschriftlichen Novellensammlung, deren Veröffentlichung durch A. d'Ancona bevorsteht. S. Anzeige von R. Köhler, Gött. Gel. Anzeigen, 1869, 19. Mai. — 36 Exemplare.

310. **La Novella di Messer Dianese e di Messer Gigliotto.** Pisa. 8°. 21 p.

Von Alessandro d'Ancona und Giovanni Sforza aus Anlafs einer Hochzeit herausgegeben. Die um das Ende des 13. Jahrhunderts abgefafste Novelle ist nach Liebrecht's Besprechung in den Heidelb. Jahrb. Juni, eine Version der Sage vom dankbaren Todten. Man sehe auch A. d'A.'s Anzeige des „Richars li biaus", worein die Sage ebenfalls verflochten ist, in der Rev. crit., Nr. 42 und die von R. Köhler im 20. Stück der Gött. Gel. Anz. 1869.

311. **La bellissima istoria di Costante imperatore.** Lucca.

Zwanzig Exemplare auf gutem Papier, 200 nach der Weise der Volksbücher. Man möge nicht für ein ächtes Volksbuch halten, was nur eine moderne Dichtung im Volkstone ist. Der Verfasser, ein Jurist aus Lucca, hat zum Gegenstande der volksmäfsigen Bearbeitung die Geschichte genommen, welche unter dem Titel: „Li contes dou Roi Constant", in den Nouv. franç. du XIII s. von Moland und Montaiglon gedruckt ist. S. A. d'A. im Maiheft der Nuova Antol.

312. **Frammenti della Storia di Rinaldo da Montalbano** pubblicati per cura del prof. *Pietro Ferrato* giusta un codice già Farsetti nella Marciana. Venezia. 16°. 32 p.

100 Exempl.

---

313. **Profezia sulla guerra di Siena, stanze del Perella accademico rozzo** edite da *Luciano Banchi.* (Hochzeit Bongi-Ranalli.) Bologna. 16⁰. 64 p.

Der Verfasser der, während der Belagerung Siena's durch die Truppen Cosimo's I. und des Marchese di Marignano, gedichteten Stanzen ist unbekannt. Der Herausgeber möchte sie dem Giambattista Nini zuschreiben, von dem er einige, grofse Verwandtschaft zeigende Octaven an Ferrante Gonzaga mittheilt. S. Propugn. I. 379; Archiv. Stor. VIII, 2. S. oben 295, 91.

314. **I due sontuosissimi conviti fatti a papa Clemente V nel MCCCVIII** descritti da un anonimo fiorentino testimone di veduta, pubbl. per *Gaetano Milanesi.* (Per le nozze Bongi-Ranalli.) Firenze. 8⁰. 19 p.

50 Exempl. — Nach dem Propugn. I, 376 von grofsem sprachlichem und culturhist. Interesse.

---

315. **La virtù della bettonica e due ricette a conservare bellezza e gioventù,** scritture del secolo XIV (pubbl. da *G. Chiarini*). Livorno. 4⁰. 22 p.

Bei Anlafs einer Hochzeit gedruckt. S. Novemberheft der Nuova Antologia.

316. **L'Arte della seta in Firenze,** trattato del secolo XV pubblicato per la prima volta, e Dialoghi raccolti da *G. Gargiolli.* Firenze. 16⁰. 339 p. 3 l. 50 c.

317. **Regola di sant' Agostino colle Costituzioni delle monache di san Luca di Firenze,** pubblicata per cura del prof. *Pietro Ferrato.* Venezia. 4⁰. VIII, 44 p. 3 l.

---

318. **La Rettorica d'Aristotile** voltata in volgare nel dugento per uno da Pisa.

Unter diesem Titel veröffentlicht *Giusto Grion* im Propugn. I, Lief. 1 und 2 umfangreiche Bruchstücke einer Uebersetzung, welche er in einer leider 16 Blätter beraubten Pergamenthdschr. von 154 Blättern aus dem Ende des 15. Jahrh. auf der Universitätsbibliothek von Padua gefunden hat. Bei der Feststellung der Zeit und des Ortes der Abfassung des volgarizzamento hat er sich fast nur durch sprachliche Gründe leiten lassen. Der Uebersetzer folgte nach Grion derjenigen lat. Uebersetzung aus dem Griechischen, welche in dem Codex der Sorbonne 1773 und in dem Drucke von 1481 vorliegt und welche er dem Guglielmo di Morbecca zuschreiben möchte.

319. **Vita di Valerio Publicola,** tratta dal volgarizzamento antico di Plutarco secondo il codice della Marciana già Naniano collazionato sui codici fiorentini, pubblicata dal prof. *Pietro Ferrato.*. Testo di lingua inedito. Venezia. 32⁰. 56 p. 1 l. 50 c.

320. **Storia della guerra di Troja di Messer Guido Giudice dalle Colonne** messinese, volgarizzamento del buon secolo. Testo di lingua ora ridotto a miglior lezione secondo il cod. Zannoni citato dai nuovi accademici della Crusca, e confrontato col testo latino per cura di *Michele dello Russo.* Napoli. 8⁰. XV, 580 p.

S. Anzeige von Alessandro d'Ancona im Propugn. I, 626 und von Giannini ebenda 774.

321. **Volgarizzamento di un dialogo di Luciano** tratto da un testo a penna del secolo XV (per cura di *Carlo Minutoli*. Lucca. 8⁰. 16 p.

Aus Anlafs der Hochzeit Bongi-Ranalli in 112 Exempl. gedruckt. Die Uebersetzung ist nicht nach dem Original, sondern nach der lat. Uebersetzung des Giovanni Aurispa angefertigt, möglicherweise durch diesen selbst.

2.

322. **Antinori.** — Scritti editi ed inediti di V. Antinori pubblicati per cura di *Mauro Tabarrini*. Firenze. 12⁰. XIX, 427 p. 4 l. 75 c.

323. **Ariosto.** — Tre lettere di Lodovico Ariosto ed una di Alessandro Strozzi, pubbl. dal cav. *Antonio Cappelli*. (Atti e memorie delle R. Deputazioni di storia patria per le prov. Modenesi e Parmensi. Vol. IV. fasc 4.)

324. **Ariosto.** — Arioste, Roland furieux imité en vers français par *F. Ragon*. Paris. 1 vol. 3 fr.

Nach einer Anzeige von J. P. Charpentier, Rev. de l'Instr. publ. 20. Febr. 1869 hat Ragon nur ausgewählte Stellen, durch eine Inhaltsangabe über das Weggelassene verbunden, übersetzt und seinem Werke eine Charakteristik des Dichters vorangeschickt. Der Referent rühmt von ihm auch Uebersetzungen des Childe Harold, des Horaz und der Lusiaden.

325. **D'Azeglio.** — Recollections of Massimo d'Azeglio translated with notes and an introduction by Count Maffei. 2 vol. London. 8⁰. C, 897 p. 24 *s*.

Ueber d'Azeglio's Memoiren auch ein Artikel des North American Rev., Oct.

326. **Bargagli.** — Lettere di Scipione Bargagli novelliere senese del secolo XVI ora per la prima volta pubblicate (da Gregorio Gori Pannilini). Firenze. 8⁰. 22 p.

327. **Bartolommeo da San Concordio.** — Principio del Maestruzzo, tratto da un manoscritto che fu di Daniele Manin, con frammenti del libro V (per cura del prof. *Pietro Ferrato*). Venezia.

328. **Boccaccio.** — Due novelle di messer Giovanni Boccaccio che non si leggono nel suo Decamerone. Livorno. 4⁰. 24 p.

Die beiden durch *Gio. Papanti* zu besonderem Abdruck gebrachten Novellen sind dem 4. Buche des Filocopo entnommen. Nur 30 Exempl. — S. Propugn. I, 250.

329. **Bon-Brenzoni, Caterina.** — Giannetta di Montamiata, novella inedita di Caterina Bon-Brenzoni veronese, pubblicata da *Giambattista Giuliani* per le nozze Gerini-Nuti e Occhini. Firenze. 8⁰. 36 p.

330. **Botta.** — Lettera inedita di Carlo Botta pubblicata per *Domenico Bianchini*. (Propugn. I, 364.)

Der Brief ist am 28. Febr. 1796 in Knutwil, einem Badeorte des schweizerischen Kantons Luzern geschrieben und an Botta's Schwager gerichtet, der Inhalt von geringer Bedeutung.

331. **Bresciani.** — Opere del p. Antonio Bresciani. Vol. XIV. Roma. 8°. 588 p. 6 l.

332. **Bruni, Leonardo.** — Canzone di Leonardo Bruni d'Arezzo a laude di Venere. Firenze. 8°. 8 p.

333. **Carrer.** — Odi politiche e Sonetti di Luigi Carrer (per cura del prof. *Pietro Ferrato*). Firenze.

S. Nuova Antol., Sett. Drei Oden, fünf Sonette; der Dichter war des Herausgebers Lehrer.

334. **Castelvetro.** — Parere di Lodovico Castelvetro sopra ciascuna commedia di Plauto, tratto di un codice vaticano e pubbl. dal cav. prof. *Giuseppe Spezi.* (Propugn. I, 61.)

335. **Cavalcanti, Bartolommeo.** — Diciotto lettere inedite di Bartolommeo Cavalcanti con un' appendice di documenti relativi al medesimo, per cura di *Gius. Campori.* Modena. 4°. 34 p.

Varchi II, 23 nennt den Verfasser dieser an den Herzog von Ferrara gerichteten Briefe „giovane grazioso molto e ben parlante e pieno non meno di virtù che d'ambizione"; er lebte in den Zeiten des Untergangs der florent. Republik. — Kurze Anzeige von L. F., Maiheft der Nuova Antol.

336. **Cesari.** — Lettere inedite dell' abbate Antonio Cesari, P. d. O. Bologna. 8°. 40 p. 1 l. 50 c.

337. **Cesari.** — Due novelle del p. Antonio Cesari non mai fin qui stampate. Genova. 8°. 24 p.

338. **Colombo.** — Novellette edite ed inedite dell' abate Michele Colombo (pubbl. da *Giovanni Papanti*). Livorno. 8°. 32 p.

50 Exempl. — Die ersten 14 Novellen sind aus C.'s Discorso intorno all' ammaestramento che più conviene a' fanciulli zusammengestellt, die folgenden den Operette varie entnommen, die letzten zwei waren ungedruckt. Colombo lebte 1747—1838.

339. **Colonna.** — Lettere di Vittoria Colonna tratte da un codice della capitular biblioteca di Verona (da *G. B. Carlo Giuliani*). Verona.

Nach dem Januarheft der Rivista Contemp. 1869: 16 Briefe an den Bischof Giberti, einer an Castiglione.

340. **D'Amelio.** — Poesie in lingua leccese di Francesco Antonio D'Amelio da Lecce, seconda ediz. accresciuta di altre poesie inedite e della necrologia dell' autore per cura del nipote dello stesso, avvoc. Orazio D'Amelio fu Pasquale. Lecce. 8°. 1 l. 50 c.

S. Novemberheft der Nuova Antol.

341. **Dante.** — La Divina Commedia di Dante Alighieri illustrata da Gustavo Doré e dichiarata con note tratte dai migliori commenti per cura di *Eugenio Camerini.* Vol. I (L'Inferno). Milano. fol. 300 p. 12 l.

342. ***Dante.** — La Divina Commedia di Dante Alighieri col commento cattolico di *Luigi Benassuti.* Vol. II, con 13 tav. Verona. 8°. VI, 736 p. Vol. III, LXXXI, 854 p. con 10 tav. Vol. I — III 33 l.

Dazu: Giudizî di letterati nazionali e forestieri sul Commento cattolico della Divina Commedia del sacerdote Luigi Benassuti. Verona. 8°. 81 p.

343. **Dante.** — La Divina Commedia arricchita con annotazioni e spiegata da *Carlo di Reinhardstoettner.* Fasc. I L'Inferno, canto I — XVII. Lipsia. 8°. 79 p. 8 Sgr.

Aus einer Collezione di scrittori italiani.

344. **Dante.** — La Vita nuova e il Canzoniere di Dante Alighieri ridotti a miglior lezione e commentati da *Giambattista Giuliani*, espositore della Div. Comm. nell' Istituto di Studi superiori in Firenze. Firenze. 12°. XII, 411 p. 4 l.

345. **Dante.** — Dante Alighieri's Göttliche Komödie, übersetzt von *W. Krigar.* Hölle, Ges. 1—3. Dresden. 8°.

346. **Dante.** — Dante Alighieri's Göttliche Komödie, metrisch übertragen und mit kritischen und historischen Erläuterungen versehen von *Philalethes.* Unveränderter Abdruck der berichtigten Ausgabe von 1865—1866. Drei Theile. Leipzig. 3 Thlr.

347. **Dante.** — La Divina Comedia de Dante Alighieri con notas de Paolo Costa, traducida al castellano por Manuel Aranda y Sanjuan. Barcelona y Madrid. 8°. 366 p. 16 rs.

348. **Dante.** — Della volgare eloquenza di Dante Alighieri; traduzione di Giangiorgio Trissino (1529) con una lettera di *Alessandro Manzoni* e una di *Gino Capponi* intorno a quest' opera. Milano. 16°. XXVII, 91 p. 1 l. 50 c.

349. **Dante.** — Commento volgare ai tre primi canti della Divina Commedia del codice di San Daniele del Tagliamento; pubblicato da *Giusto Grion*, Propugn. I, 332.

350. **Domenichi.** — Novella narrata da messer Lodovico Domenichi (pubbl. da *Giovanni Papanti*). Livorno. 8°. 16 p.

Besonderer Abdruck aus Dialogo dell' Imprese militari e amorose di mons. Giovio con un Ragionamento di messer Lodovico Domenichi nel medesimo soggetto, Vinegia, Giolito 1552. 36 Exempl. S. Propugn. I, 641.

351. **Filelfo.** — Due orazioni di Francesco Filelfo in lode dello illustrissimo poeta Dante Alighieri con l'aggiunta di alcune lettere dello stesso Filelfo, testo del secolo XV pubblicato da *Michele Dello Russo.* Con ritratto del Filelfo. Napoli. 8°. 63 p. 3 l. 50 c.

S. Anzeige im Augustheft der Nuova Antol. — In 240 Expl. gedruckt.

352. **Francesco da Barberino.** — Novelle di messer Francesco da Barberino tratte dal libro del Reggimento e de' Costumi delle donne (per cura di *Giovanni Papanti*). Bologna. 8°. 100 p.

26 Exempl.

353. **Fortini.** — Due novelle di Pietro Fortini senese (per cura del prof. *Pietro Ferrato*). Venezia. 4°. 19 p.

60 Exempl. bei Anlafs einer Hochzeit gedruckt. — In dem nämlichen Verlage hat, nach Propugn. I 643, der nämliche Herausgeber noch mehrere andere Novellenpaare (zwei anonyme s. oben Nr. 309, zwei von Francesco Angeloni da Terni, zwei von Francesco Negri und von Luigi Carrer), und eine von Gentile Sermini zum ersten Male herausgegeben. Genauere Angaben darüber fehlen.

354. **Francesco da Mantova.** — Facezie del Gonnella di Francesco da Mantova pubblicate secondo un' antica rarissima stampa da *Giambattista Passano* per le nozze Bongi-Ranalli. Genova e Firenze. 8°. 20 p. 4 l. (Carta color. 7 l.)

S. Propugn. I 377. Es sind 26 Stanzen, in 62 Exemplaren abgedruckt nach einem in Passano's Besitze befindlichen Exemplare des Druckes von 1506 (Bologna, per Justiniano da Rubiera).

355. **Galilei.** — Scritti scelti di Galileo Galilei pubblicati per uso della gioventù italiana con note biografiche e storiche di *Giuseppe Sacchi* e coll' aggiunta di *lettere inedite* possedute dalla Biblioteca Nazionale di Milano. Milano. 16°. XXVII, 204 p. 1 l. 80 c.

356. **Giusti.** — Poesie di Giuseppe Giusti illustrate con vignette da Adolfo Matarelli e commentate da un condiscepolo dell' autore. Fasc. 1—4. Firenze. 4°. 64 p. Ogni fasc. 1 l. 50 c.

Es sollen 26 Lieferungen werden.

357. **Grandi.** — Il Tancredi, poema eroico di Ascanio Grandi. Vol. I. 8°. 319 p. 3 l.

Bildet den 5. Band der Collana di scrittori di Terra d'Otranto diretta da *Salvatore Grande*. Lecce.

358. **Grazzini.** — Tre novelle di A. F. Grazzini detto il Lasca, s. oben 201.

359. **Jacopo da Sanseverino.** — Viaggio fatto da Jacopo da Sanseverino con altri gentiluomini e da esso descritto (pubbl. da Leone del Prete per le nozze Bongi-Ranalli). Lucca. 8°. 38 p.

Der Verfasser soll zu Anfang des 15. Jahrh. gelebt haben. Die Reise ist eine scherzhafte Erfindung. S. Propugn. I, 374. — 106 Exempl.

360. **La Farina.** — Epistolario di Giuseppe La Farina pubblicato per cura di *Ausonio Franchi* (Cristoforo Bonavino). 2 vol. col ritratto. Milano. 10 l.

Enthält auch Briefe von Cavour, Manin, Garibaldi, Niccolini, Guerrazzi.

361. **Machiavelli.** — Opere complete di Niccolò Machiavelli. Disp. 1ª. Palermo. 8°. a 2 col. 16 p.

Gehört zu der Collana storico-letteraria italiana, pubblicazione periodica popolare; si pubblica un foglio in tutti i giorni pari. 70 dispense 6 l. 20 c.

362. **Machiavelli.** — Scritto di Niccolò Machiavelli tratto dall' autografo ed ora per la prima volta pubblicato. Faenza.

363. **Machiavelli.** — Ricordo di Niccolò Machiavelli ai

Palleschi del 1512 (pubbl. da *C. Guasti* per le nozze Bongi-Ranalli). Prato. 8°. 16 p.

S. A. d'A. im Juliheft der Nuova Antol., Propugn. I 371. Eine Warnung vor ungeschickter Anschuldigung Piero Soderini's.

364. **Machiavelli.** — Libro dell' Arte della guerra di Nicolò Machiavelli riveduto sull' autografo della Biblioteca Nazionale di Firenze per cura di *Domenico Carbone.* Con 1 tavola. Firenze. 12°. XXII, 151 p. 80 c.

365. **Maffei, Scipione.** — Che cosa un uomo di sano intelletto debba pensare in argomento di religione, pensieri inediti di Scipione Maffei tratti dall' originale conservato nella capitolare. Verona. 8°. 21 p.

366. **Manzoni.** — Sulla lingua italiana, scritti vari per Alessandro Manzoni. Milano. 8°. 119 p. 2 l.

367. **Metastasio.** — Drammi di Pietro Metastasio pubblicati per cura di *Agenore Gelli.* Firenze. 12°. LI, 506 p. 4 l.

368. **Muratori.** — Trentasei lettere inedite di L. A. Muratori. Bologna. 8°. 82 p. 2 l. 50 c.

206 Exempl.

369. **Mussato.** — Ezzelino, tragedia latina di Albertino Mussato da Padova, tradotta da *Luigi Mercantini.* Palermo.

370. **Negri.** — Due novelle di Francesco Negri veneziano ora per la prima volta pubblicate (dal prof. *Pietro Ferrato* e dal sig. *Tessier* per le nozze Bongi-Ranalli). Venezia. 8°. 22 p.

Zwei nach dem Urtheile des Propugn. I 381 'ziemlich eintönige und matte, übrigens dem Inhalte nach sehr anstöfsige Novellen.

371. **Paolino, Fra.** — Trattato de Regimine Rectoris di Fra Paolino Minorita pubblicato da *Adolfo Mussafia.* Con sovvenzione dell' Imperiale Academia delle Scienze. Vienna e Firenze. 8°. XXX, 160 p. $2^2/_3$ Thlr.

Eine Anzeige der sorgfältig eingeleiteten, auf genauer Handschriftenvergleichung ruhenden, mit sachlichem Commentar, grammatischen Auseinandersetzungen und einem Glossar versehenen Ausgabe hat A. d'A. im Augustheft der Nuova Antol. 1869 geliefert.

372. **Petrarca.** — Hundert ausgewählte Sonette Francesco Petrarca's, übersetzt von *Julius Hübner*, Prof. an der Kunstacademie in Dresden. Mit einem Titelkupfer. Berlin. $1^1/_2$ Thlr.

Der ital. Text ist beigedruckt.

373. **Petrarca.** — Caso d'Amore, prosa volgare attribuita a Francesco Petrarca, pubblicata da *Pietro Dazzi.* (Per le nozze Zambrini-Della Volpe.) Firenze. 16°. 20 p.

374. **Petrarca.** — Caso di Amore, prosa volgare attribuita a Francesco Petrarca (mitgetheilt von *Pietro Dazzi*, Propugn. I 465).

Die Papierhandschrift in Folio der Magliabechiana Cl. VI, Nr. 169 aus dem 15. und dem 17. Jahrh. enthält Bl. 81—115 vier Erzählungen,

welche in einer italienischen Vorbemerkung und in einem lat. Briefe späterer Schrift, welche den Erzählungen vorangehen, unter dem Titel „Refrigerio de' Miseri" zusammengefafst und Petrarca zugeschrieben werden. Die dritte und die erste sind die unter den vorstehenden Titeln von P. Dazzi gedruckten, im Propugnatore ist auch jene Vorbemerkung und der lateinische Brief veröffentlicht. Die 2. und die 4. Erzählung sollen folgen. Dazzi erinnert daran, dafs Bernardo Ilicino im Prologe seines Commentars zu den Trionfi dem Petrarca ein Werk in ital. Prosa zuschreibt, dessen Titel „Refrigerio de' Miseri" wäre und das „quattro casi amorosi" enthielte. Ist das Werk von Petrarca verfafst, so ist es jedenfalls von einem unwissenden venezianischen Abschreiber arg verunstaltet. Der vorangestellte lat. Brief ist ohne Unterschrift, ist an einen Alexander Calcaneus florentinus, Schatzmeister der Mark von Ancona gerichtet, welcher das Werk des Petrarca dem Kenner Angelus .... Monticulanus zur Beurtheilung und Verbesserung vorlegen und nach zweihundertjähriger Verschollenheit an die Oeffentlichkeit bringen möge, und trägt das Datum: ex monte sanctæ Mariæ in Cassiano, die 10 decembris, incarnati Verbi anno sexto ac vigesimo supra sesquimillesimum.

375. **Pucci.** — In lode di Dante capitolo e sonetto di Antonio Pucci poeta del secolo XIV (pubblicato per cura di Alessandro d'Ancona). Pisa. 8°. XV, 16 p.

In 250 Exempl. gedruckt. — S. Rev. crit. 29. Febr., Propugn. I 374. Das Sonett soll hiernach den Beweis leisten, dafs das Dantebild im Palazzo del Podestà von Giotto herrühre.

376. **Pucci.** — Canzone di Antonio Pucci ai Lucchesi non mai stampata. Lucca. 8°. 24 p.

62 Exempl.

377. **Pulci, Bernardo.** — La rappresentazione di Barlaam e Josafat di messer Bernardo Pulci. Firenze. 16°.

Probe aus dem 2. Bande der von Alessandro d'Ancona besorgten Raccolta di antiche rappresentazioni. Voran geht eine Einleitung über die früheren Drucke des Werkes und über die Bearbeitungen der Legende, sowie eine von E. Teza angefertigte Uebersetzung von Liebrecht's trefflicher Arbeit über die Quellen derselben.

378. **Pulci, Luigi.** — Lettere di Luigi Pulci a Lorenzo Magnifico e ad altri, pubbl. da *Salv. Bongi*. (Per le nozze Zambrini-Della Volpe.) Lucca.

S. A. d'A. im Juliheft der Nuova Antol. und K. H. in der Rev. crit., 24. Oct.

379. **Rucellai, Grazio Ricasoli.** — Della Provvidenza, dialoghi filosofici con aggiunta di una lettera sulla Polonia di Orazio Ricasoli Rucellai pubbl. per cura di *Gius. Turrini*. Firenze. 16°. IX, 413 p. 4 l.

380. **Sacchetti.** — Due canzoni di Franco Sacchetti (pubbl. da I. G. Isola). Genova. 8°. 16 p.

100 Exempl.

381. **Sacchetti.** — Rime di Franco Sacchetti contro papa Gregorio XI (pubbl. da *Michele Pierantoni* e *Giovanni Sforza* per le nozze Bongi-Ranalli). Lucca. 8°. 26 p.

In 100 Exempl. nach einer Handschrift der Bibliothek von Lucca unter Vergleichung von Hdss. der Magliabechiana und der Palatina

von Florenz. Die eine der zwei Canzonen war bereits gedruckt, die andere und das Sonett bisher nicht veröffentlicht.

382. **Savonarola.** — The Triumph of Cross by Jerome Savonarola, translated from the Latin, with notes and a biographical sketch. London. 12°. 306 p. 5 *s*.

383. **Sermini.** — Ser Meoccio ghiottone, novella di Gentile Sermini da Siena ora per la prima volta pubblicata (da *Antonio Cappelli* per le nozze Bongi-Ranalli). Modena. 8°. 32 p.

100 Exempl.

384. **Sermini.** — La Pellegrina e il Vescovo di Lucca, novella di messer Gentile Sermini non mai stampata. Lucca. 8°. 20 p.

Nach Propugn. I 643 nur 18 numerirte Exempl. mit den Namen der Personen, für die sie bestimmt sind. Die Novelle ist einer Hds. der Marciana enthoben, mit welcher eine der Palatina von Modena verglichen wurde. Die Herausgeber gaben von ihren Namen nur die Initialen G. S. und M. P.

385. **Spinelli.** — Cronaca di Matteo Spinelli da Giovenazzo ridotta alla sua vera lezione ed alla primitiva cronologia con un commento in confutazione a quello del duca di Luynes sulla stessa cronaca stampato in Parigi nel 1839, per *Camillo Manieri-Riccio*, bibliotecario di San Giacomo. Napoli.

Der Verfasser kannte die Bernhardische Arbeit nicht (s. oben Nr. 289), und der von der Leistung seines Landsmannes begeisterte Referent der Nuova Antol., Novembre, erinnerte sich des von der nämlichen Zeitschrift vorher gebrachten Berichtes über Bernhardi's Entdeckung nicht.

386. **Strocchi.** — Lettere storiche edite ed inedite del cav. Dionigi Strocchi ed altre inedite a lui scritte da uomini illustri, raccolte ed annotate a cura di *G. Ghinassi*. Faenza, Torino e Firenze. 2 vol. 8°. 364, 310 p. 7 l.

Die Mitbetheiligten an dem Briefwechsel sind: Garatoni, E. Q. Visconti, Giov. Paradisi, Palcani, Monti, Lamberti, Foscolo, Giordani, Borghesi, Cesari, Marchetti, Costa, Troya, Niccolini, Gherardini, Nannucci u. A. Die zahlreichen, namentlich biographischen Notizen des Herausgebers werden sehr gelobt. Ueber das Leben Strocchi's, der 1850 im Alter von 88 Jahren starb, hat Ghinassi früher (1856) geschrieben in der Einleitung zu desselben Uebersetzung der Gedichte Ludwig's I von Baiern, ein chronologisches Verzeichnifs von Strocchi's sämmtlichen Werken ist dem Briefwechsel beigefügt. S. Propugn. I 770 (T. Landoni).

387. **Tasso, Torquato.** — Dodici lettere di Torquato Tasso, delle quali una per la prima volta pubblicata, le altre già sparsamente impresse, ora di nuova cavate da' manoscritti e qui insieme raccolte come appendice alla pregevolissima edizione dell' epistolario di lui fatta in Firenze dal Le Monnier. (Per cura di *Filippo Lanzoni* e *Angiolo Ubaldini* per le nozze Zambrini-Della Volpe.) Faenza. 16°. 24 p.

Eine Anzeige im Archiv. Stor. VIII 2 bedauert, dafs die Fundorte der Briefe nicht angegeben seien.

388. **Tasso, Torquato.** — La Gerusalemme liberata di Torquato Tasso illustrata col presidio della filologia, della storia e del discorso. 4ª edizione rifusa su più ampio concetto. Con fotogr. del Tasso e sei tavole litografiche. Modena. 12°. 754 p. 6 l.

389. **Tolomei.** — Alcune lettere politiche di Claudio Tolomei vescovo di Tolone scritte alla repubblica di Siena, ora primamente edite da *Luciano Banchi.* Siena. 8°. X, 50 p.

390. **Vasari.** — Sei lettere inedite di Giorgio Vasari tratte dall' Archivio centrale di stato in Firenze. Lucca. 8°. 20 p.

82 Exempl. — Aus Anlafs der Hochzeit Bongi-Ranalli herausgegeben von *Enrico Ridolfi.* Die Briefe sind an Francesco Leoni und an Pancrazio da Empoli gerichtet und handeln von malerischen Arbeiten, mit denen V. beschäftigt war. S. Propugn. I, 372.

391. **Vida.** — L'Arte poetica di Marco Girolamo Vida tradotta in versi sciolti da *Bartolomeo Veratti*, col testo a fronte e coi frammenti postumi dell' autore. Modena. 8°. 156 p.

IV. Zur spanischen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

A.

392. *Ueber eine spanische Handschrift der Wiener Hofbibliothek. Von *Adolf Mussafia.* Wien, 1867. 8°.

Besonderer Abdruck aus den Sitzungsberichten der k. k. Akademie der Wissenschaften. S. darüber die Anzeige oben S. 236.

---

393. Histoire de la poésie espagnole par *Ferd. Loise.* Bruxelles et Paris. 8°. 299 p. 4 fr. 50 c.

394. Estudios literarios de *Don A. Canovas del Castillo,* individuo de número de las Reales Academias Española y de la Historia. Tomo I. Madrid. 8°. XXII, 580 p.

B.

395. Teatro moderno español. Leipzig. 8°. III, 245 p.

Bildet den 24. Band der Col. de aut. esp.

---

396. ***Perez.** — L'art de gouverner. Discours adressé à Philippe III par Ant. Perez. Publié par *J. M. Guardia.* Paris, 1867. 8°. LXXXVIII, 398 p.

Die es hier zum ersten Male im Original mit franz. Uebersetzung erscheinende, dem Antonio Perez zugeschriebene Werk ist das von Ticknor, Gesch. der schönen Lit. in Spanien, Bd. II, p. 268, Anm. 2

und in meinem „Handbuch der spanischen Literatur" Bd. I p. XVI kurz erwähnte. Der französische Herausgeber sucht in der Einleitung den Beweis zu führen, dafs nicht Perez, sondern sein Freund und Schüler Alamos de Barrientos der Verfasser desselben gewesen sei. S. auch *Göttinger gel. Anz.*, 38. Stück.

---

397. Lo Libre dels poetas, cansoner d'obras rimadas dels seigles XII, XIII, XIV, XV, XVII y XVIII, par *Francesch Pelay Briz*. Barcelona, 1868. 12°. 375 p.

Eine chronologisch geordnete Auswahl aus den catalanischen Dichtern, ursprünglich nur für blofs geniefsende Leser bestimmt, doch auch nicht ohne wissenschaftlichen Werth. S. *Rev. crit.*, Nr. 51.

V. Zur allgemeinen Literaturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

398. Trésor de livres rares et précieux ou nouveau dictionnaire bibliographique. Par *J. C. Th. Grässe* [s. J. 1867, Nr. 352]. Livr. 40. (Supplément I. Part, p. 1—168.) Dresde. 4°. 5 Thlr.

399. Nouveau Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes avec les noms des auteurs ou éditeurs, accompagné de notes historiques et critiques, par *E. D. de Manne*. 3ième éd. rev. corrig. et très-augm. Lyon. 8°. VII, 604 p.

S. *Rev. crit.*, Nr 48.

400. Bibliographie des Centons. Revue critique des ouvrages écrits en centons etc., par un Bibliophile belge. Londres. 8°. 508 p. 25 fr.

401. Handbook of Fictitious Names, being a guide to authors chiefly in the lighter literature of the 19th cent., who have written under assumed names, and to literary Forgers, Impostors, Plagiarists and Imitators. By *Olphar Hamst*. 8°. 252 p. 7 *s*. 6 *d*.

402. Annals of the Bodleian Library, Oxford; from its foundation to a. d. 1867; containing an account of the various collections of Printed Books and MSS. there preserved; with a brief preliminary sketch of the earlier Library of the University. By *W. D. Macray* M. A. assistant in the Library. 8°. VII, 371 p. 12 *s*.

403. Bibliotheca historica medii aevi. Wegweiser durch die Geschichtswerke des europäischen Mittelalters von 375—1500. Von *Aug. Potthast* [s. J. 1864, Nr. 384]. Supplement. Berlin. Lex.-8°. IV, 486 p. 3 Thlr.

---

404. Lateinische Hymnen des Mittelalters, grofsentheils aus Handschriften schweizerischer Klöster, als Nachtrag zu

den Hymnensammlungen von Mone, Daniel und anderen, herausgeg. von *P. Gall Morel* [s. J. 1868, Nr. 257]. Zweite Hälfte. Einsiedeln. 8°. 160 p. 6 fr.

405. Die lateinischen Sequenzen des Mittelalters, in musikalischer und rhythmischer Beziehung dargestellt von *Karl Bartsch*. Rostock. 8°. VIII, 245 p.

S. *Rev. crit.*, Nr. 52.

406. De la versification latine en Anjou pendant les XI et XII siècles. Par *J. Dumont*. Angers. 8°. 40 p.

Einzelabdruck aus den Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, Tome 21.

---

407. Histoire universelle du Théâtre. Par *Alph. Royer*. Tome I et II. Paris. 8°. 15 fr.

408. Les origines du théâtre antique et du théâtre moderne, ou Histoire du génie dramatique depuis le 1ier jusqu'au XVI siècle. Par *Ch. Magnin*. Paris. 8°. 3 fr. 50 c.

Ist nichts als das bekannte, 1838 erschienene Werk desselben Verfassers mit neuem Titel.

409. Le drame religieux du moyen âge jusqu'à nos jours. Par *Albert Reville*.

In: Revue des Deux Mondes, Juillet 1, p. 84, im Anschlusse an: „das geistliche Schauspiel, von Dr. Hase“.

410. Les prophètes du Christ. Etude sur les origines du théâtre au moyen âge. Par *M. Sepet* [s. J. 1867, Nr. 361]. Troisième article.

In: Biblioth. d. l'Ec. des Ch. année XXIX (1868) p. 105 ff.

---

411. La Priamèle dans les différentes littératures anciennes et modernes. Par *Bergmann*. Colmar (Strafsbourg). 8°. 37 p.

S. darüber *Rev. nouv. crit.* Nr. 39.

---

412. Gerbert, étude sur sa vie et ses ouvrages, suivie de la traduction de ses lettres. Par *Ed. de Barthélemy*. Paris. 18°. XI, 296 p.

413. Gerbert, ou Sylvestre II et le siècle de fer. Par l'abbé *Quéant*. Paris. 12°. 1 fr.

414. Notice littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de Saint-Ruf (1100—1110), suivie du texte inédit d'une hymne à la sainte Vierge, tirée d'un ms. de la Bibl. imp. Par l'abbé *C. U. J. Chevalier*. Versailles, 1867. 8°.

Einzelabdruck aus den «Annales de Philosophie chrétienne».

---

415. Doutes sur l'authenticité de quelques écrits contre la cour de Rome attribués à Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln. Par *Jourdain*. Paris. 8°. 16 p.

Einzelabdruck aus dem Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

---

416. Curious Myths of the Middle-Ages. By *S. Baring-Gould*. First Series, 286 p. Second Series, 374 p. 8⁰.

S. *Heidelb. Jahrb.* 1868, Sept.

417. Beiträge zur Literatur der sieben weisen Meister. Von *Adolf Mussafia*. Wien. 8⁰.

Separatabdruck aus den Sitzungsber. der k. k. Akademie der Wissensch.

---

418. Mongolische Märchen. Die neun Nachtragserzählungen des Siddhi-Kür und die Geschichte des Ardschi-Bordschi-Chan. Eine Fortsetzung zu den kalmückischen Märchen. Aus dem Mongolischen übersetzt, mit Einleitung und Anmerkungen von Prof. Dr. *Bern. Jülg* [vgl. unsere Bibliogr. für 1866, Nr. 271]. Innsbruck. 8⁰. XVI, 132 p.

S. darüber den Art. von R. Köhler in den *Göttinger Gel. Anz.* Stück 49.

419. Old Deccan Days; or Hindoo Fairy Legends current in Southern India. Collected from Oral Tradition, with an Introduction and Notes by Sir *Bartle Frere*. 8⁰. 358 p. 12 *sh.*

Eine ursprünglich nur zur Lectüre für die Jugend bestimmte Sammlung, welche jedoch durch ihren Inhalt auch wissenschaftlichen Werth hat. S. darüber den Artikel von F. Liebrecht in den *Heidelb. Jahrb.* 1869, July, und *Edinb. Monthly Review*, 1868, Oct.

420. Nursery Tales, Traditions and Histories of the Zulus. By Rev. *Canon Callaway*. Vol. I. 8⁰. 16 *sh.*

S. davon die Anzeige von F. Liebrecht in den *Heidelb. Jahrb.* 1869, July.

---

421. The Four ancient Books of Wales, containing the Kymric Poems attributed to the Bards of the Sixth Century. Edited with an Introduction and Notes by *William F. Skene*. Edinburgh. 2 vols. 8⁰. XXIX, 1096 p. 36 *sh.*

422. Gwerziou Breiz-Izel. Chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et tràduits par *J. M. Luzel*. Gwerziou. Chants épiques, historiques, anecdotiques, fantastiques, légendaires. Vol. I. Paris. 8⁰. VI, 559 p. 8 fr.

S. *Rev. nouv. crit.*, Nr. 40.

423. Giraldi Cambrensis Opera. Edited by James F. Dimock [s. J. 1862 Nr. 224]. Vol. VI. roy. 8⁰. 10 *sh.*

Bildet einen Band der „Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland".

VI. Philologie.

Vom Herausgeber.

---

424. Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache. Von *W. Corssen.* Zweite umgearbeitete Ausgabe. Erster Band. Leipzig. 8⁰. XV, 819 p. 5 Thlr. 20 Ngr.

Dieses auch für das wissenschaftliche Studium der romanischen Sprachen so wichtige Werk erscheint in dieser zweiten Auflage von Grund aus umgearbeitet.

425. Der Vocalismus des Vulgärlateins. Von *Hugo Schuchardt* [s. J. 1867, Nr. 375]. Dritter Band. Nachträge und Register. Leipzig. 8⁰. IV, 356 p. 2 Thlr. 8 Ngr.

---

426. Grammaire historique de la langue française. Cours professé à la Sorbonne, par *Gaston Paris.* Paris. 8⁰. 1 fr.

Einleitung zu den vom Verfasser gehaltenen Vorlesungen.

427. Pallaestra gallica, or an Introduction to the philology of the french language for the use of colleges and the upper forms of public schools. By *A. L. Meissner*, Ph. Dr. London. 12⁰. VIII, 126 p.

Die erste historische Grammatik des Französischen für Engländer, von einem Schüler von Diez. S. *Rev. crit*, Nr. 49.

428. De Francicae linguae recta pronunciatione, Theodoro Beza auctore. Genevae, apud Eustathium Vignon MDLXXXIIII. Berlin (Paris, Franck), 1868. 12⁰. VIII, 94 p.

S. *Liter. Centralbl.*, Nr. 52 und *Rev. nouv. crit.*, Nr. 19.

429. Observations sur l'orthographe, ou Orthographie; suivie d'une histoire de la Réforme orthographique depuis le XV siècle jusqu'à nos jours. Par *A. Firmin Didot.* 2ᵉ édit. Paris. 8⁰. 6 fr.

S. *Rev. crit.*, Nr. 22.

430. Histoire et théorie de la conjugaison française. Par *Camille Chabaneau.* Paris. 8⁰. 139 p.

431. Mémoire sur la langue de Joinville. — Par *Natalis de Wailly.* Paris. 8⁰. 4 fr.

Separatabdruck aus der Bibl. de l'Ecole des Chartes.

432. Dictionnaire de la langue française par *E. Littré* [s. J. 1867, Nr. 383]. Livr. 17—20 (Mandataire — Perdre). Paris. 4⁰.

433. Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française. Par *Auguste Brachet.* Paris. 8⁰.

Unter „doublets" sind die doppelten Formen zu verstehen, welche das Französische aus ein und demselben lateinischen oder fremden Worte gebildet hat, wie raide und rigide, forge und fabrique, etc. Der Verf. giebt ein nach den drei Kategorien d'origine savante, populaire und étrangère geordnetes Verzeichnifs dieser Formen. S. über diese werthvolle Arbeit, welche das 2. Heft der unter den Auspicien er Herausgeber der *Revue critique* erscheinenden „Collection philo-

logique" bildet, den Artikel von G. Paris in der genannten Zeitschrift Nr. 44.

434. Pariser Glossar 7692. Von *Conrad Hofmann.* München, 1868. 8°.

In den Sitzungsberichten der Münchner Akademie und als Separatabdruck zusammen mit dem Alexis (s. oben Nr. 56). S. *Rev. nouv. crit.*, Nr. 33.

---

435. Projet d'enquête sur les patois français. Par *Girard de Rialle.* Paris. 8°. 1 fr.

Einzelabdruck aus der «Revue linguistique».

436. Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis: précédé d'une introduction sur l'origine, le caractère, les limites, la grammaire et la bibliographie du patois poitevin et saintongeois. Par *L. Favre.* Niort (Paris). 8°. 8 fr.

437. Glossaire du patois poitevin. Par l'abbé *Lalanne.* Poitiers et Paris. 8°. XL, 264 p.

Bildet den 2. Theil des 32. Bandes der «Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest».

---

438. Sulla lingua italiana, scritti varii per *Aless. Manzoni.* Milano. 8°. 119 p.

439. Dizionario della lingua italiana, nuovam. compil. da *Nicolò Tommaseo* e *Bernardo Bellini* [s. J. 1867, Nr. 394]. Vol. II, disp. 69—78. Torino. 4°.

440. Saggio di alcune voci mancanti a' vocabulari o registrate con esempj moderni o senza, per *A. Cerquetti.* Bologna. 8°. 6 p.

Separatabdruck aus der Rivista bolognese.

441. Studi lessicografici e filologici del prof. *Alfonso Cerquetti.* Forlì. 8°.

442. Della lingua volgare in Siena nel secolo XIII. Discorso con annotazioni di *G. Gargani.* Siena. 8°. VIII, 88 p.

443. Poesie in lingua leccese di Franc. Ant. d'Amelio da Lecce. 2ª ediz., accresc. di altre poesie inedite. Lecce. 8°. 1 l.

444. Darstellung der altmailändischen Mundart nach Bonvesin's Schrift. Von *A. Mussafia.* Wien. 8°. 6 Gr.

445. Saggio di un glossario Modenese, ossia studi del conte *Gio. Galvani* intorno le probabili origini di alquanti idiotismi della città di Modena e del suo contado. Modena. 8°. 581 p. 6 l.

S. *Liter. Centralbl.*, Nr. 42.

446. Der sardinische Dialect des 13. Jahrhunderts. Von *Nicolas Delius.* Bonn. 4°.

S. die Anzeige in diesem Jahrb. Bd. IX S. 113.

447. Dizionariu Sardu-Italianu di *Vincenzo Porru.* Cagliari. 8°. 1427 p.

448. Studii sui dialetti della terra d'Otranto, del prof. *Giuseppe Morosi*, con appendice sui canti, leggende e proverbi dei dialetti medesimi. Lecce. 8°.

449. Proverbii italiani, raccolti ed illustrati di *Niccola Castagna.* Napoli. 8°. 3 l. 50 c.

---

450. Zur rumänischen Vocalisation. Von *A. Mussafia.* Wien. 8°. 6 Ngr.

---

451. Historische Grammatik der englischen Sprache. Von Dr. *Fr. Koch* [s. J. 1865, Nr. 292]. III. Bd. Die Wortbildung der englischen Sprache. 1. Th. Cassel u. Göttingen. 8°. 1⅓ Thlr.

452. Illustrated Dictionary of the English Language by Noah Webster, thoroughly revised and improved by *C. A. Goodrich* and *Noah Porter.* 4°. 1600 p. 21 *s.*

453. Englisch-Deutsches und Deutsch-Englisches Wörterbuch mit besonderer Rücksicht auf den gegenwärtigen Standpunkt der Literatur und Wissenschaft. Von *N. J. Lucas.* Bremen, 1854—1868. 2 Bde. Lex.-8°. XV, 2010; 3 Bl. 2412 p. 18 Thlr.
S. *Liter. Centralbl.*, Nr. 50.

454. A Dictionary of the English Language of the 13. 14. und 15. centuries. By *Francis H. Stratmann* [s. J. 1867, Nr. 410]. Part VI. Krefeld. 8°. p. 577—694. (Schlufslieferung.) 1⅓ Thlr.

455. Beiträge zu einem Wörterbuche der englischen Sprache von *F. H. Strathmann* [s. J. 1860, Nr. 306]. 7. (Schlufs-) Lieferung. Krefeld. 8°. S. 481—557. 15 Ngr.

456. A Dictionary of Archaic and Provincial Works by *J. O. Halliwell.* 6th ed. 2 vols. 8°. 990 p. 15 *s.*

457. A Classical Dictionary of the Vulgar Tongue by *Francis Grose.* New ed. 8°. 6 *s.*
Ein Wiederabdruck des bekannten Wörterbuchs nach der so selten gewordenen ersten Ausgabe von 1785, welche in den späteren nur mit bedeutenden Auslassungen reproducirt wurde.

458. Our Vulgar Tongue: a Lecture on language in general with a few words on Gloucestershire in particular, by Rev. *Samuel Lysons.* 8°. 112 p. 2 *s.* 6 *d.*

459. The Dialect of Banffshire, with a Glossary of Words not in Jamieson's Scottish Dictionary. By Rev. *Walter Gregor.* 8°.
Bildet einen Band der Transactions of the Philolog. Society.

460. Glossary of the Cotswold (Gloustershire) Dialect, illustrated by examples from ancient authors. By *R. W. Huntley.* 8°. 74 p. 2 *s.*

461. A Glossary of the Cleveland Dialect, explanatory, derivative and critical, by Rev. *J. C. Atkinson.* 4°. 670 p. 24 *s.*
Die englische Kritik spricht sich sehr lobend über das Buch aus. S. u. a. *Athen.*, Dec. 19, p. 835.

462. The Proverbs of Scotland; with explanatory and illustrative Notes and a Glossary. By *Alexander Hislop.* New ed. entirely revised and supplemented. Edinburgh. 12°. 270 p. 2 *s.* 6 *d.*

463. **Handbook of Poetry, being a clear and easy guide, divested of Technicalities to the Art of making English Verse. To which is added a new poetical Anthology and a concise Dictionary of proper Rhymes and Terms used in Poetry.** By *J. E. Carpenter.* 12°. VII, 292 p. 5*s.*

VII. Kulturgeschichte.

Vom Herausgeber.

---

464. **Histoire du caractère et de l'esprit français depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Renaissance.** Par *Cenac-Moncaut.* Paris. 12°. 3 fr. 50 c.

465. Espagne. Traditions, moeurs et littérature, nouvelles études par *Ant. de Latour.* Paris. 12°. 3 fr. 50 c.

466. Inedited Tracts illustrating the Manners, Opinions and Occupations of Englishmen during the 16. and 17. cent. now first republ. from the Original copies with a preface and notes. London. 4°.

Eine Publication der „Roxburghe Library". Enthält: 1) the English Courtier and the Country-gentleman 1586; 2) the seruing man's Comfort 1598; 3) the Court and Country by N. B. (Nicolas Breton) 1618.

467. Memorials of London and London Life in the 13., 14. and 15. centuries, being a Series of Extracts Local, Social and Political from the Early Archives of the City of London. A. D. 1276—1419. Selected, translated and edited by *Henry T. Riley.* 8°.

S. *Athen.* 1868, July, 25. p. 103.

468. Legends of Westmoreland and the Lake District. 12°. 2*s.*

469. Caricature History of the Georges, or Annals of the House of Hanover, compiled from the Squibs, Broadsides, Window Pictures, Lampoons and Pictorial Caricatures of the Times. By *Th. Wright.* 8°. XIV, 639 p. 7*s.* 6*d.*

470. Calendar of State Papers. Letters and Papers, Foreign and Domestic of Reign of Henry VIII. By *J. S. Brewer.* Vol. III. Parts 1 and 2. 8°. à 15*s.*

471. Calendar of State Papers. Domestic Series: Reign of Elizabeth 1591 to 1594. Edited by *M. A. E. Green.* roy. 8°. 15*s.*

472. Calendar of State Papers. Domestic Series of the reign of Charles I. 1637. Preserved in her Majesty's Public Record Office. Edited by *John Bruce.* roy. 8°. 15*s.*

S. *Athen.* 1868, Sept. 5, p. 297.

Register.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

Erwiderung.

Nachdem zwei volle Jahre seit dem Erscheinen meiner Schrift „*Ueber die Quellen des Roman de Rou*" verflossen sind, hat Herr Edélestand du Méril es für angemessen gefunden, einen heftigen Angriff gegen dieselbe in dem vorigen Hefte des Jahrbuches in Form eines Briefes an den Herrn Redacteur in die Welt hinauszuschleudern. Auf die Sache selbst geht dieser Angriff gar nicht ein, obwohl er eine sehr schulmeisterlich strenge Maske trägt, Herr du Méril begnügt sich vielmehr, in schwer zu begreifender Leidenschaftlichkeit eine Reihe auch meine persönliche Ehre beschimpfender Redensarten zusammenzustellen, welche in einem seltsamen Contraste zu dem anständigen Tone stehen, den französische Gelehrte sonst in ihrer Polemik anzuwenden pflegen, und welche, würden sie im Privatleben gebraucht, unfehlbar von der guten Gesellschaft ausschliefsen würden. In Folge dessen halte ich es für unwürdig, Herrn du Méril gegenüber auf eine sachliche Erörterung der zwischen ihm und mir streitigen Punkte mich einzulassen: ich polemisire eben nur gegen Männer, denen die einfachsten Gesetze literarischen Anstandes nicht fremd sind. Dem sich dafür interessirenden gelehrten Publicum aber hoffe ich meine Ansichten über die Quellen und die Composition des *Roman de Rou* bald in einem gröſseren Werke über die normannische Literatur, mit dessen Abfassung ich beschäftigt bin, in weiterer Ausführung und Begründung vorlegen zu können; vorläufig bitte ich Fachgenossen, welche besser mit geschichtlicher Quellenforschung vertraut sind als Herr du Méril es zu sein scheint, dessen Abhandlung «*la vie et les ouvrages de Wace*» (Jahrb. Bd. I, 1),

und meine oben genannte Schrift (welche übrigens nicht im Jahrbuch — wie Herr du Méril in seiner Flüchtigkeit angegeben hat, — sondern selbständig als Dissertation erschienen ist) zu prüfen und dann entscheiden zu wollen, auf wessen Seite es ist, sich wieder auf die Schulbank setzen zu müssen, um dort zwar nicht die französische Conjugation, aber Gründlichkeit und Genauigkeit in wissenschaftlichen Arbeiten zu lernen. Mit hochtrabenden Redensarten und effecthaschenden Stylübungen, wie sie Herr du Méril zu lieben scheint, fördert man die romanische Wissenschaft wahrlich nicht, am wenigsten aber mit Schimpfworten.

Dresden, den 24. Mai 1869.

Dr. Gustav Körting.

N. S. Herr du Méril erklärt grofsmüthig, dafs er nicht glaube, ich sei aus böser Absicht gegen ihn aufgetreten; hiergegen erkläre ich, dafs ich allerdings die böse Absicht hegte und noch hege, ihm zahlreiche Irrthümer und Flüchtigkeiten nachzuweisen.

